

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.

BRÉSIL,

PAR M. FERDINAND DENIS.

COLOMBIE ET GUYANES,

PAR M. C. FAMIN.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

BRÉSIL,

PAR

M. FERDINAND DENIS.

COLOMBIE ET GUYANES,

PAR

M. C. FAMIN.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XXXIX.

Longitude du Méridien de Paris.

72 68 64 60 56 52 48 44 40

OCÉAN ATLANTIQUE
COLOMBIE
GUYANES
Stabroeck ou Georges-Town
Nelle Amsterdam
Paramaribo
Sinnamary
Cayenne
C. Orange
Côte des Mayes
R. Oyapoc
R. Essequibo
Orénoque
Casiquiare
Rio Negro
Ie Oremaos
Equateur ou Ligne Equinoxiale
Macapa
I. Caviana
I. Mariana
Mazagao
Chaves
I. Marajo
Monforte
Melgaco
R. de Para
Bragança
Gurupi
Belem ou Para
Ourem
Guimaraens
Alcantara
San-Luiz ou Maranhão
Tutoya
Hycatu
Paranahuba
Sobral
Fortaleza ou Seara
Granja
Villa Viçosa
Ie Macus
Thomar
Rio Negro
R. Branco
Barcellos
Moira
Indes Aroaquis
Rio Yapura
R. Putumayo
Marañon, Solimoens ou Fleuve des Amazones
Obidos ou Pauxis
Sylves
Rio Negro
Gurupa
Santarem
Souzel
Pombal
Villa Viçosa ou Cameta
Itapicuru Grande
Olivença ou San-Paulo
Borba
R. Canoma
Indes Mundrucus
Pinhel
Ie Jacundas
Sn Juan das duas Barras
Caxias
Piranca
Aracaty
C. S. Roch
Vla Nva da Princeza
RIO-GRANDE
Natal
Icco
Crato
Poti
Sn João do Principe
Villa Real
PARAHYBA
Parahyba
Jaramenha
Parnahyba
Oeyras
Pilar do Taypu
Limoeiro
Iguarassu
Olinda
Pernambuco ou Recife
Serinhem
R. Javary
R. Hyutahy ou Jutay
R. Purus
Indes Parentintins
Ie Cariberis
Tapajos
Xingu
Ie Arinos
R. Araguay
Tocantins
MARANHAM
PIAUHY
PERNAMBUCO
Flores
Cat. de Paolo-Affonso
Sta Maria
ALAGOAS
Maceyo
Alagoas
Atalaya
Propiha
SERGIPE
Penedo
Sn Francisco
Sergipe ou San-Christovão
Pambu
Joazeiro
Lagarto
Jacobina
Pernagua
R. Madeira
Indes Chayhas
Guapindayas
Porto Real
Natividade
Pilão Arcado
Sn João da Palma
R. S. Francisco das Chagas
Caxoeira
BAHIA
PÉROU
MATO-GROSSO
Fte do principe da Beira
Ie Sta Anna
Mortes
4 0 4 8 12



BRÉSIL.
Par Th. Duvotenay
Géographe
GRAND OCÉAN
OCÉAN ATLANTIQUE
RIO DE LA PLATA
PARAGUAY
URUGUAY
CHILI
Tropique
Capricorne
Sta Cruz de la Sierra
La Plata
Potosi
Assomption
Corrientes
Baxada
Sta Fé
BUENOS-AYRES
Montévideo
Rio de la Plata
San Miguel
Rio-Grande ou San-Pedro
Santo-Amaro
Porto-Alegre
RIO GRANDE DO SUL OU SAN PEDRO
Campos da Vacaria
Nossa-Senhora-do-Desterro
Ste Catherine
Laguna
San Paulo
Santos
Sorocaba
Castro
Corytiba
Paranagua
Iguape
Campos de Guarapuaba
RIO DE JANEIRO
C. Frio
C. S. Thomé
Vittoria
Ouro-Preto ou Villarica
Barbacena
St Joao del Rey
Goyaz ou Villa-Boa
Pilar
Meia-Ponte
Paracatu
Villa do Principe
Bom Successo
Caravellas
Porto-Seguro
Belmonte
Olivença
S. Matheus
R. Jiquitinhonha
R. Pardo
R. Parana
R. Paraguay
R. Pilcomayo
R. Vermejo
R. Uruguay
R. Iguaçu
Camapuan
San-Pedro del Rey
Copiapo
la Serena
Valparaiso
Santiago
L. Titicaca
Myriamètres
Lieues de 25 au degré
Lieues Portugaises


MER DES ANTI
OCÉAN
GRAND
PÉROU
ILES
Serranilla
Serrana
Sta Catalina
S. Anders
Albuquerque
Lagune de Chiriqui
Pto Bello
Chagres
PANAMA
Veragua
Villa de los Santos
I. de Quibo
G. de Panama
Ilel Rey
CARTHAGÈNE
Barranca
Sta Marta
Rio Hacha
Mompox
I. Curaçao
I. Buen Ayre
I. Oruba
G. de Maracaibo
Lac de Maracaibo
Coro
Merida
Barinas
Pamplona
Antioquia
Medellin
C. Corrientes
R. S. Juan
Buenaventura
BOGOTA
S. Juan de los Llanos
JUAN DE LOS LLANOS
el Rayo
Caguan
POPAYAN
Pasto
Barbacoas
Atacames
Equateur
QUITO
Chimborazo
Riobamba
Guayaquil
Cuenca
Loxa
Jaen
Piura
S. Joaquin
Loreto
R. Marañon
Augustinillo
S. Pedro
S. Xavier
S. Miguel
la Laguna
Chachapoyas
Mamos
S. Marcelino
S. Barbara
S. Jose
Maroa
Tomo
Mambas
Caguancita
S. Antonio
Pinches
Yameos
Pecces
Yumanos
Orava
Napo
Putumayo R.
Calabozo
84
82
80
78
76
74
72
70
16
14
12
10
6
4
2
0

en de Paris.



COLOMBIE
ET
GUYANES
Par Th. Duvotenay,
Géographe.
OCÉAN ATLANTIQUE
PETITES ANTILLES
la Guadeloupe
Basse Terre
Marie Galante
la Dominique
S. Pierre
la Martinique
Ste Lucie
S. Vincent
les Grenadilles
la Barbade
la Grenade
I. Tabago
Pampatar
Paria
I. DE LA TRINITÉ
Orénoque
Guayana
Cumana
Barcelona
STABROECK ou Georges Town
Vlle Amsterdam
PARAMARIBO
Orange
Sinnamary
CAYENNE
GUYANE ANGLAISE
GUYANE HOLLANDAISE
GUYANE FRANÇAISE
Gelderland
Ryhoveral
Essequebo
Demerari R.
Sierra Pacaraima
Carora
Lac Parime
S. Antonio
Macapa
Equinoxiale
Almeirim
Faro
Rio Negro
Barcelos
Moira
Borba
Amazones
Marañon, Solimoens
Myriamètres.
Lieues de 25 au degré.
Lieues d'Espagne.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

BRÉSIL,

PAR M. FERDINAND DENIS.

« En l'année 1500, le très-sérénissime « roi de Portugal envoya vers l'Inde « une flotte composée de vaisseaux et « de moindres embarcations. Cette « flotte formait en tout douze voiles : « c'était un gentilhomme, nommé Pe- « dro Alvarès (*), qui en était capi- « taine général. Les navires devaient « partir bien approvisionnés et pour- « vus de toutes choses nécessaires « pour dix-huit mois. Le roi ordonna « qu'il y en aurait dix qui iraient à « Calicut, et les deux autres devaient « se rendre vers un lieu nommé Cef- « fala (**), pour y établir des relations « commerciales. Ce pays de Ceffala, se « trouvant être sur le chemin de Cali- « cut, les dix navires portaient égale- « ment les marchandises nécessaires à « leur voyage, et le 8 mars du millé- « sime indiqué, toutes choses furent « prêtes; cela tomba un dimanche. « Alors la flotte se dirigea à deux mil- « les de la ville, vers un lieu nommé « Rastello, où est l'église de Sainte- « Marie de Belem. Le roi s'y trans- « porta en personne pour remettre au « capitaine général l'étendard de la « flotte, et, le lundi 9 mars, ladite « flotte partit avec bon vent pour son « voyage. Le 14 du même mois, elle « passa devant les Canaries, et le 22 « elle rangea les îles du cap Vert. Le « 23, un navire quitta les autres bâti- « ments, de telle sorte qu'on n'en a « jamais eu de nouvelles jusqu'à pré- « sent, et qu'on n'en a pu rien savoir. « Enfin, le 24 avril, qui fut un mer- « credi de l'octave de Pâques, ladite « flotte eut en vue une terre, ce dont « elle reçut grande joie. Ils abordè- « rent cette côte, pour voir quelle « terre ce pouvait être, et ils la trou- « vèrent fort abondante en arbres. « Elle était en même temps couverte « d'hommes qui allaient et venaient le « long de la mer. On jeta l'ancre à « l'embouchure d'un petit fleuve; le « capitaine fit mettre incontinent à la « mer une chaloupe, et il ordonna

(*) Le vieux pilote auquel j'emprunte ce récit, omet le nom de famille de l'amiral; on disait par contraction Pedralvez Cabral. Les historiens admettent ordinairement treize voiles pour le total de l'expédition; mais le narrateur oublie ici à dessein le bâtiment qui se sépara de la flotte, et qui, malgré son assertion, reparut plus tard à Lisbonne.

(**) Lisez Sofala.

« d'aller voir quelles gens c'étaient : ils « trouvèrent que c'étaient des hommes « de couleur tannée, bien dispos, et « allant nus, comme ils sont nés, « sans en recevoir aucune honte. »

Tel est le récit naïf et sincère de l'expédition qui donna le Brésil à la couronne de Portugal. Pour faire comprendre ce qu'il y eut d'imprévu dans ce grand événement, nous avons préféré à toutes les relations historiques, les simples paroles du pilote de Pedralvez Cabral, car ce sont elles qui nous ont été transmises par Ramusio, et que les historiens ont tant de fois altérées. Cependant il y aurait une injustice réelle à passer sous silence un voyage qui précéda de quelques mois celui de l'amiral portugais. Le 26 janvier de cette grande année qui ouvrait le XVIe siècle, un des navigateurs qui avaient le plus coopéré à la découverte du Nouveau-Monde, débarquait sur la côte, et en prenait possession au nom de la couronne de Castille, toujours préoccupé de cette pensée étrange, qu'il avait navigué au-delà du Cathay. Que Vicente Yanez Pinzon ait le premier abordé la côte orientale, qu'il ait même stationné devant les bouches de l'Amazone, ces faits ont acquis un tel degré de probabilité, qu'il est inutile de les mettre en discussion. Mais s'il est juste de leur accorder aujourd'hui le rang qu'ils doivent occuper dans la glorieuse histoire des premières navigations, il faut aussi apprécier l'importance qu'ils occupent dans l'histoire primitive du Brésil : or, cette importance est nulle, car Vicente Yanez ne jeta les germes d'aucune colonisation, et se trouva même en hostilité avec les peuples qu'il avait découverts.

Si quelque chose peut donner une idée juste de la simplicité avec laquelle s'accomplissent les événements historiques les plus féconds en résultats, ce sont ces sources primitives, ces chroniques contemporaines, qui racontent sans exagération le fait lui-même, avant qu'il soit enveloppé de circonstances étrangères au principal événement, et qui permettent au lecteur de se faire un moment historien. De même que nous avons le récit sincère de l'expédition, celui de la découverte nous a été transmis par un témoin oculaire que l'auteur de cette notice a été le premier à faire connaître en France : qu'il nous soit permis de l'invoquer ici (*). Quelques jours après la découverte, en présence d'une nature dont il se plaît à rappeler la fécondité, Pedro Vas de Caminha, l'un des écrivains de la flotte, racontait au roi Emmanuel ce qui s'était passé et le spectacle qu'il avait encore sous les yeux. « Ce qui a d'abord frappé nos regards, écrivait-il, c'est une montagne assez élevée, de forme arrondie, au sud de laquelle on découvrait des chaînes de collines, dont le revers, descendant en pente douce, était couvert de grands arbres. L'amiral jugea convenable de donner à cette montagne le nom de la fête dans l'octave de laquelle nous nous trouvions : en conséquence, elle prit le nom de *Monte Pascoal*, et le pays environnant celui de *Vera-Cruz*. »

Voici donc le pays possédé par les Portugais, car à cette époque ils deviennent maîtres partout où ils débarquent ; voici la contrée désignée par un nom vénéré des chrétiens ; mais elle ne le gardera que quelques années, et le commerce lui en imposera bientôt un autre, dont nous trouverons la source primitive dans les plus anciens chroniqueurs (**). Faisons maintenant

(*) Manoel Ayres de Casal, le père de la géographie brasilienne, en reproduisant avec une scrupuleuse exactitude cette précieuse relation que l'on conserve à la *torre do tombo* (la tour des archives) de Lisbonne, se plaît à déclarer que bien qu'elle contredise Barros, Goes et Osorio, les historiens les plus accrédités, il n'hésite pas à lui donner la préférence, à cause de son caractère d'authenticité. Je l'ai soumise pour ma part à un sérieux examen, et je ne l'ai pas trouvée un moment en contradiction, quant aux localités et aux usages, avec les récits ultérieurs fondés sur un examen scrupuleux.

(**) Sur toutes les anciennes cartes le Brésil est indiqué comme portant le nom de *Vera-Cruz ;* mais dès le milieu du seizième siècle, et

Shelton. Sc.

Der Chimborasso von Tapia aus gesehen

Vue de Chimborazo prise de Tapia.

Представленіе гора Химборазо подъ Тапіи

comme les vieux voyageurs, assistons à leur entrevue avec les indigènes; il semble qu'il y ait dans ce premier acte de possession quelque chose de caractéristique, qui a échappé à tous les historiens, et qui prend sa source dans le génie intime des deux nations se trouvant pour la première fois en présence. Deux habitants de Vera-Cruz sont surpris dans leur canot, et on les amène devant Cabral. « Les naturels de ce pays sont généralement d'un brun foncé tirant sur le rouge, écrit alors Pedro Vaz de Caminha; leur figure n'est pas désagréable, et ils sont pour la plupart d'une taille avantageuse; ils ont la coutume d'aller toujours nus, et ne paraissent éprouver aucune confusion de cette étrange habitude. Leur lèvre inférieure est percée de part en part, et garnie d'un morceau d'os, d'un diamètre assez considérable............ L'un des deux que nous conduisions à bord portait une espèce de perruque de plumes jaunes, qui lui couvrait le derrière de la tête et qui était attachée plume à plume aux cheveux, avec une composition blanche, qui ressemblait à de la cire : il ne fallait faire autre chose pour l'enlever que de se laver la tête.

« Lorsqu'ils arrivèrent, l'amiral se plaça sur son fauteuil; il était vêtu avec magnificence, et portait au cou une superbe chaîne d'or. Sancho de Thoar, Simam de Miranda, Nicolao Coelho, Ayrès Correa, et ceux qui comme moi étaient à bord de son navire, s'assirent par terre sur un tapis qui était placé au pied du fauteuil. Les Indiens allumèrent des torches (*), entrèrent et ne firent aucune salutation, pas même au commandant, à qui ils n'adressèrent point non plus la parole. L'un d'eux cependant jeta les yeux sur la chaîne qu'il portait au cou, il la toucha et posa la main en terre, indiquant probablement, par ce geste, que le sol contenait de l'or. Ils firent la même chose en apercevant un flambeau d'argent. On leur montra un perroquet, et ils donnèrent à entendre que cet animal était connu dans leur pays. Ils ne parurent faire aucune attention à un mouton qu'on leur présenta ensuite, mais en apercevant une poule ils furent saisis de crainte, et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues. Ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces aliments, et ils ne les avaient pas plus tôt portés à leurs lèvres, qu'ils les rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin; et ils avalèrent même quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche après y avoir goûté.»

Ici, il faut en convenir, on ne voit rien de ce qui signale l'arrivée des Européens dans les autres parties de l'Amérique : comme à l'île d'Haïti, à Cuba, et plus tard au Mexique, les indigènes ne paraissent pas croire qu'ils sont en présence des dieux. Cette race semble à la fois plus forte et plus fière, elle ne s'humilie point devant la pompe européenne : et quelques heures après cette entrevue si étrange pour eux, si les deux Indiens sentent le besoin du sommeil, ils s'endormiront sans crainte au milieu des étrangers, ne paraissant pas avoir d'autre souci que celui de ne point gâter les ornements en plumes qui composent leur parure sauvage.

même antérieurement, on lui substitue celui du Brésil. Le bois de teinture que les indigènes appelaient *Ibirapitanga*, reçut des Européens le nom de *Pao do Brazil*, et servit à désigner ensuite une étendue de plus de 900 lieues de côtes. Bien avant le seizième siècle on désignait sous le nom de *Brazil* ou *Braisil* certains bois fournissant une teinture rouge. Cette dénomination vient du mot *braza*, braise. Elle est employée dès le douzième siècle.

(*) Le compagnon de Cabral désigne probablement ici sous le nom de torches, les espèces de calumets que les naturels du Brésil faisaient avec la feuille roulée du palmier, et dans lesquels ils introduisaient du tabac, connu parmi eux sous le nom de *petun*. Plusieurs vieux voyageurs parlent de ces énormes cigares.

Le samedi suivant on gagna la baie, qui porta plus tard le nom de Porto Seguro. La flotte mit à l'ancre, on tint conseil, et il fut décidé, entre autres choses, qu'on ramènerait les deux Indiens à terre. En conséquence, et après qu'ils eurent été comblés de présents, deux officiers furent chargés d'aller à terre et de les remettre à leurs compatriotes, qu'on voyait errer sur le rivage.

En ce temps, la politique des conseillers d'Emmanuel avait prévu tout le parti qu'on pouvait tirer d'interprètes habiles, fixés dans les pays qu'on découvrait chaque jour; en conséquence des gens intelligents, condamnés à l'exil pour leurs délits, étaient embarqués sur les navires d'explorations. Un jeune homme, nommé Affonso Ribeiro, fut choisi pour accompagner les Indiens jusque dans leur village, et pour vivre désormais parmi les Tupiniquins, car, ainsi qu'on l'apprit plus tard, tel était le nom des peuples qu'on venait de découvrir. A partir de ce moment, et quoique l'exilé eût été accueilli avec un mélange de défiance et de crainte, les rapports entre les sauvages et les étrangers s'établissent; on va à terre, on se mêle à eux, on pénètre jusque dans leur grand village. Les Portugais échangent mille bagatelles brillantes contre leurs armes ou leurs ornements; et le drame éternel qui accompagne les premiers rapports des Européens avec les peuples demi barbares, se passe là, comme tant de fois il s'est renouvelé ailleurs, sans qu'on puisse en tirer une seule induction sur ce qui devait arriver plus tard.

Sans nous attacher donc à reproduire ici tous les détails de ces curieuses entrevues, sans parler des scènes naïves qui avaient lieu assez fréquemment, nous dirons que tout se passa avec une tranquillité parfaite, et que Pedralvez Cabral donna des ordres qui dénotent en lui une rare intelligence et une humanité plus rare encore à cette époque, puisque aucune action de violence ne troubla ces premiers rapports. Il y a plus : si l'on propose dans le conseil, que l'amiral préside, de s'emparer de quelques Indiens et de les envoyer à Lisbonne sur le navire de Gaspard de Lemos, qui va retourner en Portugal, cette idée est rejetée par le chef, et la parole qui doit annoncer à Emmanuel une grande découverte, ne doit pas, selon Cabral, avoir aussi à lui annoncer la violation de l'hospitalité.

Le séjour momentané que les Portugais firent sur cette côte se passa donc, grace à la modération de l'amiral, de la manière la plus pacifique. Tantôt on célèbre la messe dans un îlot de la baie, et les Indiens, réunis au son de la janubia, exécutent des danses sacrées devant l'autel; une autre fois c'est l'Almo-Schérif Diego-Dias, homme d'un caractère fort gai, dit le chroniqueur, qui prie un joueur de guitare de le suivre, et qui s'en va sans crainte parmi les Indiens danser à son tour devant eux, et former ensuite une ronde. « Nous remarquâmes même qu'ils suivaient parfaitement la mesure de l'instrument, ajoute Vas de Caminha. Diego Dias leur fit sur le sable une foule de tours, et entre autres le saut royal, ce qu'ils ne virent pas sans témoigner la plus vive admiration. »

Bizarre insouciance de peuples enfants! tandis que ces scènes joyeuses ont lieu et que les Tupiniquins y prennent part, l'acte le plus solennel se prépare sans qu'ils y donnent la moindre attention. Un arbre de leurs forêts a été abattu, la croix est déja façonnée, ils vont baiser avec les Européens le signe qui annoncera un jour la perte de leur indépendance. Écoutons encore la lettre écrite à Emmanuel : « Aujourd'hui vendredi, 1er mai, nous sommes allés à terre dès le matin, avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve, dans la partie sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le commandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné vers l'embouchure du fleuve

Shelton Sc

Seil-Brucke uber den Magdalena-Strom.

Pont en Cordes sur la Magdalena.

Мостъ въ канатахъ надъ рѣкомъ Магдалена



Tarabite | Канатная мостъ
(Seilbrucke) | надъ рѣкою

où était cette croix; nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition, qui y disaient des prières. Il y avait déja soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés; et quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever de l'endroit où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter vers l'emplacement qu'elle devait occuper. Durant le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à près de deux cents. La croix a été placée avec les armes et la devise de Votre Altesse; on a élevé au pied un autel, et le P. Henrique y a célébré la messe, assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux. Ils semblaient prêter l'attention la plus vive à ce que l'on faisait; et lorsqu'on vint à dire l'évangile, et que nous nous levâmes tous, en élevant les mains, ils nous imitèrent, et attendirent pour se remettre à genoux que nous eussions repris cette position. Je puis assurer à Votre Altesse qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés..............
Il nous a paru à tous, ajoute un peu plus loin le naïf chroniqueur, qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutaient absolument ce qu'ils nous voyaient faire; ce qui semble prouver qu'ils n'ont adopté aucun genre d'idolâtrie. »

On voit, par la date de cette lettre, qu'elle fut écrite immédiatement après la prise de possession. Le lendemain la flotte mit à la voile, et Ramusio nous rapporte que deux exilés, en voyant s'éloigner les navires, se prirent à verser des larmes amères, tandis que les Indiens essayaient de les consoler.

§ I. Examen des premières races qui ont peuplé le Brésil.

Tels se montrèrent à peu près les Américains que Pedralvez Cabral trouva établis sur la côte orientale du Brésil; tels furent les événements principaux qui signalèrent l'arrivée des Européens. Il nous reste maintenant une tâche plus difficile, c'est de faire apprécier, par l'ensemble des traits principaux, ce qu'il faut penser de ces races, de leurs idées religieuses, de leur développement intellectuel et de leur civilisation commencée, toute prête à prendre d'elle-même le caractère original qui devait lui appartenir, si elle n'eût pas été heurtée à sa naissance d'un coup trop rude. Ceci a été de tout temps pour nous l'objet d'une sérieuse étude, et il y a au fond de cette discussion une question pleine d'intérêt, qu'on ne saurait plus négliger, quand il s'agit des commencements d'un peuple; je veux parler ici des races et de leurs origines.

C'était autrefois un préjugé adopté par les meilleurs historiens, que, des terres polaires jusqu'au détroit de Magellan, la race américaine n'offrait guère dans son ensemble de traits distinctifs appréciables, et que, sous peine d'erreur, on ne pouvait point la subdiviser. Mais les premiers écrivains n'étaient frappés que de ces grands traits d'ensemble, produits souvent par le climat, ou par l'influence d'une race dominante. Sans cesse préoccupés par les idées des anciens, qu'ils renouvelaient presque toujours sous une forme poétique, guidés invariablement par les livres saints, ils remontaient à la première dispersion, et, d'hypothèses en hypothèses, ils arrivaient aux plus bizarres résultats; retrouvant toujours dans les analogies à peu près invariables d'une même période de civilisation, des faits qui, adoptés sans exa-

(*) Pedro Vaz de Caminha parle de deux mousses (Grumètes) qui, séduits sans doute par l'attrait de la vie sauvage, s'étaient enfuis, et sur lesquels on ne comptait plus la veille du départ; mais rien n'indique positivement qu'ils soient restés à Porto Seguro. D'autres relations font également mention d'un missionnaire qui serait resté volontairement avec les déportés. La lettre garde le silence à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques années plus tard Affonso Ribeiro ou son compagnon servait d'interprète aux navigateurs qui abordaient Vera-Cruz.

men, les éloignaient toujours de la probabilité historique.

Ce n'est pas sans dessein que je me sers ici d'une expression consacrée par le doute. Rien n'est encore avéré dans l'histoire des origines américaines, rien même n'est complet dans les observations auxquelles elles ont donné lieu : on sait seulement qu'il ne faut plus désigner sous un même type ces nombreuses tribus qui errent dans toute l'étendue du Nouveau-Monde, et qu'il serait à la fois peu juste et peu rationnel de voir partout et chez toutes les peuplades une subdivision de la race mongole. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une observation attentive a découvert des différences notables dans les traits du visage, comme dans la configuration du crâne, et il n'y a que si l'étude des monuments primitifs, des grandes traditions et des langues, marche d'un mouvement égal, qu'on pourra établir enfin des bases solides, servant de point de départ au philosophe et à l'historien.

Une chose ne tardera pas à être prouvée, c'est que la population de l'Amérique s'est opérée sur plusieurs points, qu'elle est due à des races différentes; mais que ces races ont peut-être asservi un peuple autochtone dont il n'est plus possible de retrouver la première origine. Alors aussi ce ne sera pas sans quelque surprise qu'on se verra contraint de revenir, par la science et par le raisonnement, à plusieurs des idées que le XVIe siècle avait adoptées *à priori* et sans discussion, uniquement par sa foi sincère dans les traditions religieuses. Déjà l'examen attentif des grands monuments de Palenque; la découverte de certaines antiquités dans l'Amérique du nord; diverses étymologies même, constatées par M. de Humboldt, font répéter le nom des Phéniciens et des Carthaginois. Ces grands peuples navigateurs, dont nous connaissons si peu les traditions, commencent à être regardés comme les premiers explorateurs du Nouveau-Monde. Rien sans doute n'est ravi à Colomb de sa gloire, mais tout est remis en question sur l'antériorité de sa découverte.

Ce n'est pas à nous, sans doute, à qui si peu d'espace est accordé, et qui n'aurons d'ailleurs à examiner l'origine d'aucun monument, qu'il appartient de suivre dans tous ses développements cette importante discussion; mais il fallait en établir les premières bases; car, bien qu'elles soient analogues par certains usages et par certaines traditions, deux races assez distinctes paraissent avoir dominé tout le littoral du Brésil. L'une appartiendrait par la couleur de sa peau et par l'ensemble des traits du visage, à la race mongole; et, pour me servir des expressions d'un savant voyageur qui a poussé l'exactitude jusqu'au scrupule, l'autre aurait dans son organisation quelque chose d'un des rameaux les moins nobles de la race caucasique : j'ai voulu désigner les *Tapuyas* et les Indiens parlant la langue des *Tupis*. J'ai nommé les vaincus d'abord et ceux qui les ont asservis. C'est une loi nouvelle adoptée par la plupart des historiens modernes, que nous suivons ici; la race la plus sauvage et la plus malheureuse nous occupera d'abord, en recueillant la tradition conservée par les Indiens eux-mêmes.

Bien avant l'arrivée des Européens, mais à une époque dont il n'est plus possible de fixer positivement la date, une race essentiellement guerrière, et ne vivant guère que de sa chasse, occupait tout le littoral depuis le Rio de la Plata jusqu'au fleuve des Amazones. Était-elle autochtone? arrivait-elle du nord? avait-elle soumis elle-même ces *Tabaïaras* qui réclamaient l'antériorité dans la domination du pays, et qui se donnaient un titre équivalant à celui de *seigneurs de la contrée?* c'est ce qu'il n'est plus possible de vérifier, et la tradition des Indiens eux-mêmes est assez obscure dans tout ce qui touche ces émigrations successives des hordes primitives.

Quoi qu'il en soit, les Tapuyas se maintinrent dans le magnifique pays qu'ils occupaient, probablement durant plusieurs siècles, et si nous n'avons pas ici de certitude historique, la tradition du moins semble nous l'indiquer. Les soixante-seize tribus qui compo-

saient la nation avaient adopté chacune un nom particulier; mais nous ignorons le nom générique du peuple, car celui de *Tapuya* signifiait ennemi : il avait été imposé aux dominateurs de la côte, par les nombreuses tribus qui les environnaient, et qui, ayant fait un pas de plus dans la civilisation, ne se livraient pas seulement à la chasse, mais commençaient à comprendre les bienfaits de la vie agricole.

Peut-être, comme je l'ai indiqué plus haut, y avait-il là une question de race; peut-être cette animosité venait-elle de l'antipathie haineuse qui divise toujours les peuples barbares entre eux, pour peu qu'une différence physique un peu distincte vienne se joindre à des causes réelles d'inimitié.

Bien qu'il existe une analogie frappante entre toutes les tribus du littoral et de l'intérieur, plus qu'aucune autre nation américaine, peut-être, les Tapuyas paraissent avoir gardé l'empreinte sauvage du type mongol. Les pommettes de leurs joues étaient saillantes, l'angle de l'œil remontait vers les tempes. Ils étaient robustes; leur taille assez ramassée n'offrait rien de très-remarquable; la couleur de leur peau, bien que cuivrée, s'adoucissait chez certaines tribus, jusqu'à des teintes rapprochées du blanc. Leur chevelure noire et lisse descendait jusque sur leurs épaules, et si on s'en rapporte à Roulox Baro (*), elle était suffisamment longue chez quelques peuplades, pour former une espèce de vêtement. Comme plusieurs autres nations de l'Amérique, ils étaient dans l'usage de se peindre de rocou et de génipa, et ils se perçaient la lèvre inférieure, pour y introduire une rouelle de bois léger, un morceau de résine, et quelquefois un disque de jade vert, ornement, disent les voyageurs, qu'ils estimaient à l'égal des plus riches trésors, et qu'ils n'échangeaient dans aucune occasion (**).

Dans leur ordre social grossier, les Tapuyas semblaient s'en rapporter complètement pour le sort de la tribu à des devins privilégiés; et bien qu'ils eussent des chefs souvent héréditaires, on peut dire qu'ils étaient soumis à une sorte de théocratie. L'époque solennelle à laquelle on devait percer la lèvre des jeunes enfants (espèce de baptême de sang imposé à celui qui devait affronter un jour tous les dangers), la marche que devait suivre la tribu, le lieu où elle devait se fixer, l'époque des fêtes et des festins solennels, tout était décidé par les devins, et ils n'avaient d'autre compte à rendre au chef que celui d'une libre inspiration.

Tout ce qui se rapporte aux croyances religieuses de ce peuple est empreint d'un caractère lamentable, que ne démentent pas les usages qui leur étaient particuliers. Sans cesse on les voit se plaindre aux voyageurs des génies qui les tourmentent. *Houcha*, le chef de la hiérarchie des démons, veut être mystérieusement imploré, et c'est en vain la plupart du temps qu'on essaie de l'adoucir. Si l'on s'en rapporte aux anciennes relations, le culte qu'on lui rend est assez simple. Une gourde creuse, renfermant quelques cailloux, repose comme une espèce de tabernacle sous une couverture de coton, et celui qui veut implorer le génie supérieur vient jeter quelques bouffées de tabac au-dessus de l'ouverture. Ce tabernacle bizarre joue du reste le rôle principal chez toutes les nations, à quelque race qu'elles appartiennent; emblème symbolique de la divinité, il prend le nom de Maraca chez les deux races; et quand les grandes nations ont cessé d'exister, son culte se propage encore vers la côte nord; du moins les Indiens que l'on croit chrétiens vont-ils de temps à autre l'adorer en secret. Chez les Tapuyas, une

(*) Ce voyageur à peine cité par les historiens a vécu longues années durant le XVII[e] siècle avec les Tapuyas.

(**) Voyez à ce sujet le P. Ives d'Évreux, à qui un sauvage demandait un navire avec toute sa cargaison pour une de ces pierres. Améric Vespuce dit qu'il vit un Indien qui avait sept de ces pierres enchâssées dans les lèvres, les oreilles et les joues; et Vasconcellos rappelle la même circonstance.

tribu puissante prend le surnom de Maraca, et c'est sans doute la nation sacrée, car un précieux manuscrit de la Bibliothèque royale, que j'attribue à Francisco da Cunha, la place aux environs de San Salvador, contrée privilégiée, qui semble avoir été jadis la métropole sauvage de ces nations indiennes. Qu'il serve seulement d'instrument pour guider les danses guerrières, ou qu'il représente la divinité, le nom de Maraca se retrouve plus ou moins altéré dans une foule de dénominations indiennes. Chez les Tupis, qui l'avaient sans doute emprunté aux Tapuyas, il était d'un usage moins mystérieux et plus général. C'était une calebasse ovale, ornée des plumes rouges et bleues de l'ara. Un manche orné le traversait, et des graines retentissantes résonnaient quand on l'agitait. Sans nous jeter dans une hypothèse trop déraisonnable, il se pourrait que cet instrument fût destiné à rappeler symboliquement le grondement du tonnerre, que tous ces peuples révéraient (*).

Si l'on s'en rapporte à Barlœus, qui n'a malheureusement vu les Tapuyas que dans leur état de décadence, mais qui les a curieusement observés, ces peuples avaient des croyances religieuses qui semblent s'être transmises en partie à leurs descendants les Botocoudos. Il paraît qu'ils vénéraient certains astres, et qu'ils adoraient principalement la constellation de la grande Ourse. Ils croyaient à l'immortalité de l'ame et à la félicité éternelle, excepté quand le mort avait été frappé par quelque accident funeste, car ce fait seul semblait indiquer à leurs yeux la colère de la divinité; dans le cas contraire, l'ame se dirigeait vers l'occident, et elle arrivait dans de sombres marécages, assez semblables à l'enfer des poëtes antiques, dit Barlœus : là, elle subissait un jugement; et un démon, après l'avoir passée sur l'autre rive, lui donnait le droit d'entrer dans un lieu enchanté où le miel, le fruit et le gibier renouvelaient éternellement les délices qu'on peut imaginer dans la vie sauvage. Houcha était-il la personnification d'un dieu infernal? était-il le juge suprême? c'est ce que d'imparfaites relations ne nous permettent pas de décider. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était censé se révéler par des ordres immédiats que les devins interprétaient à leur gré. Si l'on en croit les premières relations, ces oracles prenaient souvent quelque chose de formidable; ils se révélaient chez le devin au milieu d'horribles convulsions; une voix sinistre annonçait la défaite de la tribu, et quelquefois un masque auquel on donnait un aspect terrible, cachait le prophète, qui faisant jaillir la fumée du tabac consacré par la bouche et par les narines, prononçait l'oracle au milieu de cette étrange cérémonie, où je crois qu'une exaltation délirante avait plus de part encore que la supercherie.

Il y a dans l'histoire des nations américaines certains usages tellement effroyables, tellement à part de tout ce qui a été raconté, qu'on serait disposé souvent à les passer sous silence et qu'on ne peut guère les expliquer que par l'examen de certaines superstitions religieuses mal comprises ou faussement interprétées. Ce n'est donc pas sans dessein que j'ai tracé un tableau rapide des croyances de ce peuple déchu, avant de rappeler l'usage le plus étrange qui le

(*) Le Maraca reparaît dans l'Amérique du Nord sous le nom de *Chichikoué*, et il existe encore parmi plusieurs nations du Brésil. C'était ce que Roulox Baro appelait dans son langage naïf le Diable, porté dans une calebasse. Outre ce voyageur, on peut consulter sur ses attributions sacrées chez les Tapuyas et les Tupis, Hans-Stade, Pison, Léry, Claude d'Abbeville, Ives d'Évreux; et parmi les modernes, Koster, ainsi que le prince de Wied-Neuwied. M. de Saint-Hilaire, dans son deuxième voyage, dit des choses fort curieuses sur le nom de cet instrument sacré. Selon quelques historiens modernes, l'Amérique lui aurait emprunté sa dénomination. MM. Spix et Martius ont bien retrouvé le Maraca comme instrument, mais sans que les indigènes qui le possédaient semblassent lui attribuer une valeur même symbolique. Il n'en est pas de même de Koster.

distinguât entre les nations du Brésil, et qu'on serait tenté de rejeter parmi les fables débitées durant le XVIe siècle, si des témoins oculaires ne l'attestaient point, si les relations les plus naïves ne s'accordaient pas dans leurs récits. Il n'est pas bien prouvé que toutes les tribus de Tapuyas fussent anthropophages dans toute l'étendue du mot, c'est-à-dire qu'elles sacrifiassent leurs ennemis à leur vengeance; il ne peut rester aucun doute sur l'usage où étaient ceux de Rio-Grande de dévorer les corps de leurs guerriers quand la mort les avait enlevés. La plus bizarre hiérarchie présidait à ces horribles festins : les chefs dévoraient les chefs, les guerriers, les simples guerriers; et la mère qui venait de perdre son enfant, au milieu des sanglots et des cris les plus lamentables, ne lui donnait pas d'autre tombeau. Il y a plus encore : les os des morts étaient conservés et pilés avec le maïs : ils devaient alimenter la tribu; le deuil même durait jusqu'à ce que l'effroyable festin fût achevé. Les cheveux, dit-on, n'étaient pas exceptés de cet étrange banquet : mêlés à du miel sauvage, on les servait dans un repas funéraire. On a dit encore que les Tapuyas, arrivés au déclin de l'âge, s'offraient d'eux-mêmes en holocauste à leurs enfants, qui les dévoraient après leur avoir donné la mort. Cet usage horrible me paraît moins avéré, quoique au besoin les citations ne manquassent point pour l'attester. Sans chercher à expliquer ces rites effroyables d'anthropophagie, sans vouloir trouver une raison plausible à ce qui n'a eu peut-être son origine première que dans le sombre délire de quelque faux devin, ne pourrait-on pas supposer que les Tapuyas cherchaient à incorporer à leur propre substance ceux qui dans leurs idées n'auraient pas pu jouir d'une vie éternelle, si cette cérémonie terrible ne s'était point accomplie? Puisque cet ouvrage est destiné à être le répertoire complet des usages de tous les peuples, il nous a bien fallu aborder le plus repoussant et le plus effroyable de tous, peut-être. Une fois admis, il a fallu lui chercher une explication, et elle se trouve naturellement dans la marche bizarre de l'esprit humain, qui allie souvent les idées les plus touchantes aux usages les plus repoussants. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Tapuyas n'ont pas été le seul peuple chez lequel on ait trouvé cet usage; il s'est conservé chez une nation de la Guyane, formant sans doute une de ses tribus, et on l'a rencontré en Asie chez un peuple civilisé de Sumatra. Non-seulement les Battas tuaient leurs vieillards, mais, durant cet épouvantable sacrifice, ils chantaient une complainte élégiaque où il était dit qu'on devait abattre l'arbre quand ses fruits avaient mûri.

Un usage fort remarquable distinguait encore les Tapuyas des autres habitants du Brésil. Lorsque les devins avaient ordonné de changer le lieu du campement, ou même lorsque les jeux consacrés commençaient après le repas du soir, des jeunes gens se saisissaient d'une poutre pesante et la portaient en courant avec une prodigieuse rapidité, jusqu'à ce que la fatigue les obligeât à déposer ce fardeau entre les mains d'un autre guerrier. La victoire appartenait à celui qui avait fourni la plus longue carrière; et souvent même, je crois, le nouveau campement s'établissait où les plus habiles coureurs s'étaient arrêtés. Une coutume des Indiens du sud n'explique-t-elle pas cette joûte singulière? M. Debret rapporte dans son curieux voyage, que les Bogres enlèvent leurs blessés du champ de bataille, et qu'ils les mettent hors de danger en les portant avec rapidité hors des lieux où se livre le combat. En temps de paix, ils ont adopté un exercice à peu près semblable à celui des Tapuyas, et la même nécessité a sans doute enfanté le même usage chez deux nations différentes.

Malgré quelques grands traits de ressemblance physique et morale, les Tapuyas ne formaient pas, dans le temps de leur plus haute prospérité, une nation homogène. S'il faut s'en rapporter à Vasconcellos, observateur

assez exact, on aurait compté près de cent langues différentes en usage parmi les soixante-seize tribus, et cette différence dans le mode des communications habituelles devint peut-être, par la suite, une des causes les plus réelles de la dispersion du peuple dominateur. Des inimitiés sanglantes divisèrent ces peuplades nomades, et quand les Tupiaes, qui appartenaient à la race puissante des Tupis, résolurent de les expulser du territoire qu'ils occupaient, ils les trouvèrent sans force pour leur résister. D'ailleurs, il faut voir aussi dans cet événement, si obscur même dans l'histoire politique du Nouveau-Monde, l'accomplissement d'une grande loi sociale : le peuple agricole allait succéder au peuple chasseur.

Ce n'est pas qu'il faille s'attendre à trouver chez les vainqueurs des Tapuyas, des lois et des habitudes sociales beaucoup plus fortement combinées que chez les tribus devenues vagabondes; ce n'est pas qu'ils eussent complètement compris les avantages de l'association et les résultats d'un système permanent de vie sédentaire et agricole; mais les nombreuses peuplades qui commencèrent à dominer le littoral avaient adopté un même langage, et un gouvernement à peu près semblable. Les inimitiés de tribus à tribus paraissent avoir été moins fréquentes. On remarque chez les Tupis une foi moins confiante dans les devins. Quand ils découvrent un lieu fertile, ils y campent souvent durant trois années. Ils ont compris les immenses avantages d'une culture un peu régulière : le manioc, le maïs, l'igname, remplacent souvent chez eux les ressources toujours précaires de la chasse. En un mot, ils sont plus avancés dans leur organisation sociale, parce qu'ils appartiennent peut-être à une race moins superstitieuse et plus prévoyante. Et cependant la marche des événements devint plus tard favorable aux tribus dispersées; elles ne se trouvèrent pas, comme les Tupinambas, soumises à l'action de la civilisation européenne; et quand les nations du littoral furent anéanties, on les vit reparaître dans un état plus barbare, mais aussi dans une disposition plus favorable aux effets mieux dirigés de la civilisation.

Mais d'où venait la nation envahissante des Tupis? quelle était son origine, quelle fut la marche de son émigration? Selon moi, elle descendit des régions tempérées du sud vers le tropique, et elle appartenait à une race qui avait peut-être reçu quelques notions grossières de civilisation par les vastes plaines qui s'étendent jusqu'au Chili. D'Azara, dans le dénombrement qu'il établit des nations voisines du Rio de la Plata, parle des Tupis, et dans les mythes de la religion tupique, il est fait mention du sort des ames heureuses qui s'en vont par-delà les Andes. On sent avec quelle circonspection on doit émettre de semblables faits; cependant, en les examinant bien, ils ne paraîtront pas dénués de toute probabilité; la linguistique vient encore à notre aide, et la *lingoa geral* que parlaient à peu près toutes les nations de la côte à l'arrivée des Européens, est elle-même un des dialectes de la langue des Guaranis, qui paraissent avoir été fixés depuis une longue série d'années dans les régions du Paraguay.

Si l'on s'en rapporte à la tradition mythologique conservée par Vasconcellos, la première émigration sur les côtes du Brésil se serait opérée au cap Frio, promontoire qui, à l'époque où vivait cet historien, jouissait encore d'une espèce de célébrité religieuse parmi les nations de la côte. Mais selon le récit des Indiens, ils auraient trouvé le pays désert : la première famille s'y serait établie sans opposition, puis une querelle futile aurait divisé deux femmes, et la tribu se serait dispersée à son origine. Est-ce la forme emblématique de ce qui se passa dans la première irruption, et ce mythe raconté aux Européens est-il destiné à peindre l'émigration des tribus après que la nécessité, ou une première mésintelligence les eût forcées à se diviser? C'est ce qu'il est per-

mis de supposer, et ce qu'on ne pourra jamais complètement éclaircir.

Lorsque les Européens arrivèrent au Brésil, ils trouvèrent partout des nations qui gardaient l'empreinte de leur première origine, et qui avaient conservé une langue et une religion communes, bien qu'elles fussent souvent ennemies. Ce qui se passa dans ces contrées est tout à fait analogue à ce qui eut lieu dans l'Amérique du nord, à l'égard d'une foule de tribus errantes qui, sorties du peuple lenilenape (*), l'appelaient toujours leur grand père, bien qu'elles se fussent prodigieusement modifiées à quelques égards. Les Tupinambas, les Tupiniquins, les Tupiaes et plusieurs tribus, conservaient la racine générique du grand nom; d'autres, tels que les Tamoyos et les Cahétès, l'avaient abandonné; mais la religion et la langue formaient un point de ralliement qu'on retrouvait dans l'occasion. Il est prouvé que la race des Tupis formait, le long de la côte, environ seize nations ayant leurs limites respectives. Au Brésil, les Tupinambas paraissent avoir été le peuple dominateur, et c'est celui surtout que nous examinerons : avant de décrire ses usages, nous allons voir comment il s'étabit dans la métropole et comment il fit la conquête du Reconcave (**).

Il est probable qu'après avoir débarqué dans le voisinage de Rio de Janeiro, la race des Tupis rencontra la race des Tapuyas, et qu'elle la trouva assez formidable pour craindre de l'attaquer. Elle se répandit dans l'intérieur; elle longea même les grands fleuves où elle trouvait sa subsistance, et elle vécut quelque temps ainsi. Alors, s'il faut s'en rapporter à la tradition orale de quelques vieillards qui racontèrent ce grand fait historique à Francisco da Cunha (***), les Tupiaes, tribu redoutable de la race tupique, s'avancèrent de l'intérieur vers le Reconcave, où a été fondé depuis San-Salvador, et ils en chassèrent pour jamais les premiers dominateurs. Selon toute probabilité, ils ne restèrent pas long-temps maîtres de ce beau pays; les Tupinambas accoururent des régions situées au-delà du San-Francisco, attaquèrent les Tupiaes sur le bord de la mer, et les forcèrent à chercher un asile dans l'intérieur. Ceux-ci y trouvèrent leurs anciens ennemis, et ils les refoulèrent encore, en sorte qu'une triple zone de tribus ennemies s'agitait en tout sens dans cette belle portion de l'Amérique, et se faisait une guerre sanglante dont la plupart des résultats sont restés ignorés.

Le bord de la mer n'était pas plus paisible : les Tupinambas, après avoir établi leur domination dans le Reconcave, se divisèrent, et il est vraiment curieux de voir se renouveler, chez ce peuple barbare, la grande donnée poétique qui fait le sujet de l'Iliade. Une jeune fille appartenant à une tribu de l'île d'Itaparica fut enlevée par ceux qui habitaient le plateau où depuis s'est élevé Bahia; et voilà une guerre terrible allumée. Il s'en faut bien que les partis fussent éloignés : une lieue tout au plus les séparait. Les combats devinrent terribles, et la nation demeura pour jamais divisée. Du temps de Francisco da Cunha, un des nombreux îlots de la baie portait encore le nom d'*Ilho do Medo* (Ile de la Terreur), parce que les deux partis se cachaient tour à tour derrière les mangliers qui l'entourent, pour fondre a l'improviste sur les canots ennemis qui naviguaient dans les eaux de la baie.

« Les Tupinambas qui passèrent à l'île d'Itaparica, dit positivement le Roteiro, peuplèrent les bords du fleuve Jaguaribe, Tenharia et la côte

(*) Voyez l'excellent ouvrage d'Eckewelder, Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes, traduit par M. Duponceau.

(**) On désigne sous le nom de Reconcave, l'intérieur de la baie de San-Salvador.

(***) Francisco da Cunha est, comme je puis le prouver, l'auteur du précieux *Roteiro* de la Biblioth. roy., sous le n° 609, suppl. franç. Cette précieuse chronique renferme plus de faits sur les anciennes nations du Brésil qu'aucun ouvrage contemporain.

des Ilheos (et nous ajouterons qu'ils allèrent probablement jusqu'à Rio de Janeiro, puisque ce fut là que Lery vécut parmi eux, en 1555). Ils prirent une telle haine pour leurs anciens concitoyens, que maintenant encore (1587), ce qui reste de ces deux nations devenues distinctes se déteste et se fait une guerre continuelle; leur rage même est portée à ce point que s'ils rencontrent quelque ancienne sépulture, ils exhument le cadavre qu'elle renferme et lui font subir toutes sortes d'outrages. Vers l'époque où les Portugais peuplèrent les bords du fleuve Jaguaribe, il y eut dans ce district un rassemblement de la population de divers villages, pour aller déterrer en grande pompe plusieurs cadavres, et changer ensuite de nom. »

Ici il s'agit uniquement d'une coutume superstitieuse que j'expliquerai par la suite.

Le nom, chez les peuples primitifs, est d'une haute importance pour les individus et pour la nation; sa signification symbolique est souvent l'indication d'une haute prééminence, et avant de passer à la description des usages, il sera bon d'expliquer celui de la race primitive.

Selon Vasconcellos, tupa ou tupan (prononcez toupan) voulait dire littéralement l'excellence terrifiante, et les Tupis s'étaient en partie appliqué ce nom, dont on retrouve partout la racine. Les Tupis étaient donc le peuple de Dieu, les messagers de la divinité terrible. Quant à la dénomination des Tupinambas, sans chercher à l'expliquer, il faut dire qu'elle a étrangement varié en passant par la bouche des différents voyageurs: je retrouve tour à tour Topinamboux, Tapinambos, Toupinambas, et un vieux voyageur français, d'une merveilleuse exactitude, écrit au seizième siècle Tououpinambaoult; malgré l'étrangeté de cette orthographe, il est probable que c'est la meilleure, et peut-être devrait-elle être adoptée par nous, puisqu'elle nous a été transmise par une relation française, à une époque où les noms n'étaient point altérés. Cependant il pourrait se faire qu'elle appartînt uniquement à l'ancien territoire de Rio de Janeiro, et nous nous servirons du nom déja consacré.

Il ne saurait plus y avoir maintenant aucun doute, quand on veut avoir des données positives sur les anciens usages des Tupinambas; c'est aux sources allemandes et françaises qu'il faut surtout puiser; c'est Hans Stade qu'il faut lire, c'est Lery, Claude d'Abbeville et le P. Ives d'Évreux qu'il faut consulter. L'un est prisonnier de ces peuples pendant neuf mois, et se voit toujours en présence de la mort; il assiste aux festins de guerriers anthropophages, et il est sur le point de devenir leur victime: les autres sont réfugiés et missionnaires; ils se retirent parmi les Indiens pour leur demander un asile ou pour les convertir. Au bout de quelques années, Lery fait subir une espèce de contrôle à Hans Stade, et il le trouve d'une admirable exactitude. Je joins à tous ces auteurs le témoignage d'un Portugais qui a vécu 17 ans au Brésil. Quelque bizarres que paraissent certains faits, ceux surtout d'anthropophagie, je crois qu'il est impossible de les révoquer en doute ou de les mettre en discussion.

CARACTÈRES PHYSIQUES DES TUPINAMBAS.

Quant à la taille, cette race ne paraissait pas avoir reçu un développement plus considérable que la nôtre; sa force musculaire était supérieure dans certains exercices, et Lery parle avec admiration des arcs immenses des Tupinambas de Guanabara, qu'ils tendaient avec la plus grande facilité, tandis que le plus habile archer européen n'eût pu employer que l'arme d'un enfant de douze ans. Comme les indigènes de nos jours, ils supportaient des marches prodigieuses, et ils étaient d'une telle habileté à la nage, qu'ils se vantaient de pouvoir rester plusieurs jours dans l'eau. Bien que le célèbre Péron ait prouvé, en thèse générale, l'infériorité de force chez les peuples sauvages, en les compa-

Strasse von Honda

Route de Honda à Bogota

Дорога изъ Гонда за Богота

rant à nous, la conclusion de ce savant n'eût pas trouvé ici son application. Je soupçonne cependant que dans un exercice continu, tel que le travail de l'agriculture, ces indigènes nous seraient restés inférieurs, et certains faits pourraient au besoin le prouver. Bien que les Tupinambas eussent la peau cuivrée, il faut que chez quelques individus cette teinte fût très-adoucie, puisque Lery dit positivement qu'ils ne lui paraissaient pas plus basanés que les Espagnols ou les Provençaux. On á affirmé que la race américaine était complètement dépourvue de barbe, et que c'était un de ses traits distinctifs. Il y a eu dans cette assertion une exagération singulière. Soit que les Tupis, comme cela a été déja avancé avec un savant bien connu, eussent conservé quelque chose de la race caucasique, soit que le fait en lui-même ait été mal observé dans toute l'étendue du continent américain, un vieux voyageur, déja cité, dit positivement : « Si tost que le poil qui croist sur eux commence à poindre et à sortir de quelque part que ce soit, voire *jusques à la barbe* (*) et aux paupières et sourcils des yeux, ou il est arraché avec les ongles, ou depuis que les chrestiens y fréquentent avec des pinces, qu'ils leur donnent. » Le P. Ives d'Évreux, dit positivement à son tour : « C'est chose bien nouvelle entre eux que de porter les moustaches et la barbe, et nonobstant, voyant que les Français font estat de ces deux choses, plusieurs se laissent venir la barbe et nourrissent la moustache. » Leurs cheveux étaient noirs, lisses et roides; leur front était assez développé, et ils ne le déprimaient pas comme les Caraïbes, avec lesquels ils paraissent avoir eu tant d'analogie; leurs yeux, toujours noirs, semblent avoir affecté bien moins que ceux des Tapuyas la forme mongole, et Lery nous apprend encore cette particularité, qu'au moment de la naissance on leur enfonçait le nez avec le pouce. « Nos Brasiliens, dit-il, faisaient consister la beauté d'être fort camus. »

(*) Voyez Lery.

ASPECT DU TUPINAMBAS AVEC SES ORNEMENTS DE FÊTE OU DANS SON APPAREIL DE GUERRE.

Comme tous les indigènes de la côte, les Tupinambas se teignaient la peau en noir bleuâtre et en rouge orangé, au moyen du jus de genipa et de la teinture de rocou; les dessins qu'on se faisait appliquer sur la peau étaient complètement arbitraires, mais ils étaient tracés avec un soin minutieux, et leur combinaison exigeait quelquefois une journée entière de travail; presque toujours l'alliance du rouge et du noir donnait au guerrier un aspect sinistre, qu'augmentait encore le reste de son accoutrement. Qu'on se figure un homme aux formes athlétiques : sa tête a été rasée au moyen d'un morceau de cristal, et ses cheveux sont taillés en couronne, comme ceux des religieux; sa lèvre a été percée dès l'enfance : s'il est encore fort jeune, il y porte un os blanc comme de l'ivoire, à peu près de la forme d'une petite quille, et sortant d'un pouce ou deux en dehors; s'il appartient à un âge plus avancé, il a enchâssé dans sa lèvre une pierre de jade vert, qu'il maintient au moyen d'une cheville. Ses joues sont également fendues, et il y porte le même ornement (*). Quoiqu'il s'expose habi-

(*) Les premiers explorateurs rencontrèrent, comme je l'ai dit, quelques Tupinambas qui avaient jusqu'à sept pierres enchâssées en diverses parties du visage. L'ornement de la lèvre, la barbote ou botoque, est essentiellement un des ornements caractéristiques des nations américaines; on la retrouve du reste jusque dans la mer du Sud, comme on peut s'en assurer en consultant le voyage pittoresque de Choris. Dans la partie sud du Brésil, on a porté ce bizarre ornement en résine brillante et en or, du moins si l'on s'en rapporte à ce qu'on nous raconte des Cayabavas et des Guaycourous. Le jade appartenait surtout aux nations antiques; les plumes brillantes traversant les joues et la lèvre inférieure ont joué également un

tuellement à l'ardeur du jour, sans que rien défende son crâne contre les rayons du soleil, dans toutes les occasions solennelles sa tête est ornée d'un diadème de plumes éclatantes, non pas inclinées comme nous nous les figurons d'après les costumes de théâtre, mais roides et diminuant de hauteur, à mesure qu'elles s'éloignent du front (*). S'agit-il d'une fête, un manteau court, à peu près semblable, pour la forme, à celui qu'on portait sous Louis XIII, couvre ses épaules, et c'est encore un tissu habilement formé des plumages les plus brillants, retenus par des fils de coton. Un demi-cercle, en os très-blanc, nommé *yaci*, descend comme un hausse-col sur la poitrine, tandis que l'*arasoye*, aux longues plumes d'autruche, flotte légèrement sur les reins. Ne croyez pas que le Tupinambas s'en tienne à ces ornements : un coquillage arrondi, usé sur la pierre et taillé en des milliers de petits disques, forme pour lui de longs colliers. Quelquefois cet ornement, qu'il désigne sous le nom de *boüre*, est d'une blancheur éclatante; quelquefois aussi il est d'un noir brillant, et c'est un bois pesant qui le fournit. Ajoutez à tout cela des espèces de bracelets faits avec la graine retentissante de *l'aouai*, que l'usage veut qu'on porte aux jambes, et vous aurez à peu près une idée complète du Tupinambas aux jours de grandes solennités.

Cependant, quelquefois l'accoutrement était plus simple, et il paraissait plus bizarre aux yeux d'un Européen. « Pour la seconde contempla-
« tion du sauvage, dit Lery, lui ayant
« osté toutes les susdites fanfares de
« dessus, après l'avoir frotté de
« gomme glutineuse, couvrez-lui tout
« le corps, les bras, les jambes, de
« petites plumes hachées menu, comme
« de la bourre teinte en rouge, et lors
« estant ainsi velu de ce poil follet,
« vous pourrez penser s'il sera beau
« fils. »

Comme tous les peuples dans l'enfance de la civilisation, les Tupinambas réservaient, pour les temps de guerre, leur magnificence sauvage. Pour peu qu'on ait été à même de contempler dans les forêts quelque chasseur des tribus qui subsistent encore, on se figure aisément tout ce qu'il y avait d'imposant dans le guerrier tupinambas se préparant au combat. Les teintes noires du genipa, mêlées habilement à des raies sanglantes de vermillon, donnaient à sa face quelque chose de plus sinistre; son front était ceint du yempenambi de guerre aux plumes rouges d'ara; le manteau était réservé pour les fêtes, mais l'arasoye flottait sur ses reins. Son bras était armé d'une espèce de pavois fait avec un bois léger, ou plus souvent avec la peau épaisse du tapir. D'une main, il tenait

grand rôle comme ornement, et en définitive on s'en est tenu plus généralement au bois du barrigudo (espèce de fromager). C'est avec ce bois, qui a un peu plus de consistance que la moelle de sureau, que sont faites les botoques des Botocoudos. De tous ces ornements, c'est celui des Gamelas qui est le plus hideux ; car il consiste dans une coloquinte creuse où peuvent être déposés les aliments. Je ne doute pas que dans les solitudes inexplorées du Mato-Grosso on ne trouve encore en usage ces joyaux étranges, auxquels la vanité sauvage attache le plus grand prix. Du reste, ce n'est pas seulement au Brésil que les Américains portaient la barbote; le plus véridique des auteurs qui ont écrit sur le Mexique, Bernardino de Sahagun, dit positivement que les grands seigneurs mexicains se perçaient la lèvre et y introduisaient un ornement en or, ou même un morceau de cristal, qui étant traversé par une petite plume bleue avait l'apparence d'un saphir.

(*) Ce premier ornement de tête était désigné sous le nom d'Arasoya; le yempenambi était un ornement plus compliqué, fait avec les plumes des ailes de divers oiseaux, et ressemblant tellement à la coiffure que les dames portaient au seizième siècle, qu'il semblait à un vieux voyageur que les sauvages en eussent donné l'idée. Du reste les bornes de cette notice ne nous permettent pas de rappeler ici la manière variée dont ces peuples savaient combiner les plumes en les liant l'une à l'autre sur des brins de cann, au moyen de fil de coton ou de palmier.

un arc immense, fabriqué avec le bois luisant et flexible d'un bignonia; dans l'autre, il portait un faisceau de longues flèches sans carquois. Une sorte de massue, appelée *tacape*, et désignée, par la plupart des anciens voyageurs, sous le nom d'épée de bois, complétait cet accoutrement de guerre. La tacape était une arme terrible entre les mains du Tupinambas. Faite d'un bois extrêmement pesant, elle remplaçait le boutou des tribus de la Guyane, et le tomawack des Américains du nord. Elle brisait tout ce qu'elle ne tranchait pas. Une chose assez remarquable, c'est que l'*esgaravatana*, la sarbacane qui lance des flèches empoisonnées, qu'on retrouve maintenant encore sur les bords de l'Amazone, n'existait pas parmi les nations brasiliennes de la race des Tupis; ce peuple guerrier semble avoir dédaigné une telle arme, même pour s'emparer des animaux; et il est à remarquer qu'il ne faisait usage des flèches barbelées qu'à la chasse : c'est encore une convention tacite, en vigueur parmi les peuplades nomades, d'exclure cette arme terrible durant le combat. On emploie le roseau tranchant, taillé en ovale allongé, et dont la blessure peut être guérie aisément. Le droit des gens a des lois immuables connues même au fond des forêts.

Par une bizarrerie dont l'état sauvage présente plus d'un exemple, ce n'était pas aux femmes qu'étaient réservées ces parures brillantes qu'elles savaient si bien tisser avec les plumes les plus éclatantes du guara et du canindé. Elles allaient complètement nues, et laissaient croître leurs longs cheveux noirs, qu'elles laissaient flotter ou qu'elles tressaient avec un cordon rouge, et qui retombaient sur leurs épaules, à peu près comme les Suissesses le font encore de nos jours. Comme les hommes, elles ne se défiguraient pas en se perçant la lèvre inférieure; mais elles se fendaient le lobe de l'oreille, et elles y introduisaient un coquillage blanc, de forme arrondie, aussi long (pour me servir des expressions un peu vulgaires, mais justes, de Lery) qu'une moyenne chandelle de suif. « Quand elles en sont coiffées, ajoute le vieux voyageur, cela leur battant les espaules, il semble, à les voir de loin, que ce soient oreilles de limiers qui leur pendent de côté et d'autre. »

Les peintures n'étaient pas interdites aux femmes, mais elles n'en faisaient pas un usage aussi fréquent que les hommes, et certains ornements semblaient leur être réservés. Laissons parler encore le vieux voyageur, avec son style un peu puritain : « Touschant le visage, voici la façon comme elles se l'accoustrent : la voisine ou compagne, avec le petit pinceau en la main, ayant commencé un petit rond droit au milieu de la joue de celle qui se fait peinturer, tournoyant tout à l'entour en rouleau et forme de limaçon, non seulement continuera jusques à ce qu'avec des couleurs bleuë, jaune, rouge, elle lui ait bigarré et chamarré toute la face; mais aussi (comme on dit que sont en France quelques impudiques), au lieu de paupières et sourcils arrachés, elle n'oubliera pas de bailler le coup de pinceau. »

Les femmes tupinambas avaient en outre certains ornements qui leur étaient réservés; elles se faisaient de grands bracelets, composés de plusieurs pièces d'os blancs, ajustés les uns sur les autres, comme des écailles de poisson, et semblables, quant à la forme, aux brassards dont on se sert dans quelques pays pour jouer au ballon. L'usage ne voulait pas qu'elles portassent les colliers comme une chaîne suspendue au cou, mais elles les tortillaient autour de leurs bras, et plus tard, quand un commerce d'échange fut établi avec les Européens, elles les remplacèrent par des verroteries de couleur, qui, dès l'origine, devinrent un objet précieux de trafic.

HABITATIONS. Quoique les Tupinambas aient formé autrefois des bourgades de cinq à six mille ames, il n'est resté aucun vestige des villages

existants lors de la conquête. Les monuments les plus simples, ces monolithes érigés en mémoire de quelque grand événement, ces autels grossiers en usage parmi des peuples beaucoup moins avancés que les Tupis en civilisation, leur ont été complètement inconnus, et l'on ne sait pas encore si c'est aux Tupinambas qu'il faut attribuer ces inscriptions hiéroglyphiques qu'on a trouvées sur des rochers et qui devaient sans doute transmettre à la postérité plutôt un événement guerrier qu'une tradition religieuse. Quand un village devait être fondé, le *moussacat*, le père de famille, le chef civil, allait faire lui-même le choix de l'emplacement sur le bord de quelque cours d'eau, dans un lieu exposé à l'influence des vents, et la plupart du temps il déployait une grande sagacité dans ces premières dispositions. Il est assez difficile de se faire une juste idée des habitations des Tupinambas, d'après les cabanes que construisent journellement encore les nations disséminées de l'intérieur. Chacune de ces longues arches (qu'on me passe le terme) servait d'asile à vingt ou trente familles, et on ne peut mieux se les représenter qu'en se rappelant ces longs berceaux de nos jardins, dont les arceaux légers sont revêtus de feuillage. Chez les Tupinambas, une construction en charpente, habilement disposée, supportait un toit couvert de feuilles de palmier ou de longs roseaux; et selon le précieux manuscrit que j'ai sous les yeux, c'était de la durée de ce toit de feuillage que dépendait le séjour plus ou moins prolongé de la tribu dans un même lieu. Il durait tout au plus quatre ans; et comme probablement quelque usage superstitieux qu'il ne nous est plus donné d'expliquer, s'opposait à ce qu'on lui fît subir les réparations nécessaires, souvent la pluie inondait la cabane quand on l'abandonnait. Les premiers explorateurs furent tellement frappés de l'immensité de ces arches de feuillage, qu'ils les comparèrent, pour l'étendue, à un vaisseau de ligne. Une aldée fort peuplée pouvait donc se composer, comme on le rapporte, de six ou même de quatre cabanes, disposées de manière à former une place régulière où se tenaient les assemblées de la tribu. Hans Stade parle bien d'une espèce de tabernacle qui existait au centre du village, et qui était destiné à recevoir les maraca sacrés; mais il est probable que ce temple, couvert de feuilles de palmier, ne différait guère des autres constructions. Rien n'était plus simple, du reste, que l'intérieur de ces habitations; on n'y rencontrait pas même ce luxe de nattes qu'on trouve encore dans quelques cabanes des insulaires de la mer du Sud. Une ouverture en arcade était ménagée à chaque extrémité et permettait à l'air de circuler; des pieux solides, fixés parallèlement, servaient à suspendre ces nombreux hamacs de coton que les Tupinambas désignaient sous le nom *d'Inis*, et où se déployait surtout leur industrie sauvage. Une espèce de soupente, formée avec de longues gaules, et attachée aux traverses supérieures qui soutenaient le toit, était disposée de manière à pouvoir y déposer ce que possédait chaque famille. Tel était l'ameublement invariable de chaque cabane, où l'usage voulait qu'on entretînt continuellement, surtout durant la nuit, une multitude de petits feux, disposés entre chaque hamac. Était-on dans le voisinage de quelque tribu ennemie, la simple aldée devenait un village fortifié, entouré de pieux solidement fixés en terre, et quelquefois de chevaux de frise, cachés sous l'herbe, qui pouvaient défendre au besoin d'une surprise. Ces fortifications, toujours en bois, variaient, du reste, dans leur structure, et elles étaient quelquefois assez compliquées : des crânes d'ennemis étaient fixés au-dessus des portes et demeuraient là comme autant de sanglants trophées.

MOYENS DE SUBSISTANCE. Nul pays, sous ce rapport, n'avait été plus favorisé que le Brésil. Ce n'est point que, comme aux Sandwich ou à Taïti, un seul végétal, l'arbre à pain, pût



Attaque d'un village fortifié

Angriff auf ein befestigtes Dorf.

subvenir en tout temps et à peu près sans préparation aux besoins des plus nombreuses familles; il fallait bien une certaine industrie pour tirer de la racine vénéneuse du manioc une nourriture salutaire; mais cette industrie s'était développée parmi les Tupinambas, et ils avaient même certains procédés culinaires qui ne sont pas, dit-on, parvenus jusqu'à nous (*). L'*aypi* ou manioc doux, qu'on peut manger sans qu'il soit torréfié, les racines de *cara*, la patate, l'igname, qui fut promptement naturalisé s'il n'était indigène, fournissaient en outre une nourriture abondante et variée, qu'une grossière culture pouvait facilement obtenir. Si les céréales de l'Europe étaient inconnues au Brésil, on y récoltait cinq espèces de maïs, désignées sous le nom générique d'*avati* ou *abati*. Le bananier, qui exige si peu de soins, offrait en abondance ses régimes nourrissants, et aurait pu, dans certaines saisons, remplacer la plupart de ces végétaux précieux, puisque, d'après les savants calculs de M. de Humboldt, une portion de sol employée à sa culture donne cinquante fois plus de substance alimentaire que le même espace de terrain planté en céréales. Dans cette rapide nomenclature des végétaux propres à la nourriture de l'homme, je ne citerai ni les lianes aux fécules nourrissantes, ni les fruits oléagineux du palmier, ni même les amandes du *sapoucaya*, si estimées de toutes les tribus de l'Amérique du sud. Ces détails nous entraîneraient trop loin : il suffira de dire qu'une multitude de fruits croissant spontanément, mais propres à certaines localités, ajoutaient aux ressources que le pays offrait avec une réelle profusion. Malgré cette fertilité du sol, c'était surtout des forêts et des fleuves que les Tupinambas tiraient leur principale nourriture, et il faut convenir qu'ils offraient à cette époque des ressources en partie épuisées. L'animal le plus gros du Brésil, le tapir, qui a été refoulé dans l'intérieur, se montrait alors jusque sur le littoral; on y rencontrait, en troupes innombrables, ces diverses espèces de *pecaris*, qui offrent un aliment à la fois plus agréable et plus sain que la chair du porc domestique. Les cerfs, devenus si rares sur le bord de la mer, y traversaient encore les forêts. Les tatous, les pacas, les coatis, qu'on expose si rarement dans les marchés des grandes villes, fournissaient une nourriture abondante et variée. De même que les tribus nomades existantes de nos jours, les Tupinambas mangeaient la chair des nombreuses espèces de singes qui parcourent le Brésil, et s'il faut s'en rapporter aux récits des vieux voyageurs, comme les Botocoudos, les Puris et les Patachos, ils ne dédaignaient ni la chair musquée des caïmans, ni celle des serpents de la grosse espèce; le lézard connu sous la dénomination d'*iguana* ou de *tupinambis*, indique assez, par son nom, combien il était recherché par ces tribus. Peu de contrées présentent autant de gibier à plumes que le Brésil, et cette ressource était encore mise à profit par les Tupinambas. S'il faut en croire d'anciennes relations, ils faisaient usage, pour se procurer certains oiseaux, d'un moyen ingénieux, connu des anciens habitants d'Haïti. Cachés sous le feuillage, munis d'un roseau léger, qu'on garnissait d'un nœud coulant, ils s'emparaient du volatile imprudent qui venait se percher près d'eux. Lorsque les Européens eurent établi un commerce d'échange régulier avec le Brésil, les indigènes eurent des poules; mais ils regardaient comme la preuve d'une insatiable gourmandise, de la part des étrangers, l'habitude de faire usage des œufs. Une circonspection salutaire dans le choix

(*) On cite, entre autres, une espèce de brouet fait avec le jus obtenu par la pression et qui servait à l'assaisonnement des viandes. Les Tupinambas avaient une grande répugnance pour le sel; plusieurs des mets qu'on prépare avec le manioc, tels, par exemple, que le mingan, ont conservé de nos jours leur ancienne dénomination tupi.

des aliments leur avait appris à respecter les moyens de reproduction. Bien qu'ils fissent usage de la ligne et de l'hameçon, c'était au moyen de la flèche, lancée avec un admirable calcul des déviations, qu'ils se procuraient le poisson, dont ils faisaient souvent la base de leur nourriture. Un procédé plus facile était mis en usage au bord des lacs et des rivières, et pouvait donner l'abondance à une tribu entière durant plusieurs jours. Certaines lianes, les racines de plantes bien connues, telles que le *sinapou* et le *conamy* du *Pará* étaient broyées et jetées dans les eaux. L'effet de ces substances était immédiat; le poisson enivré venait à la surface des flots et l'on pouvait s'en emparer sans qu'il fît le moindre mouvement (*). Si la pêche avait été abondante, si les produits de la chasse dépassaient les besoins de la tribu, on étalait immédiatement, sur un vaste gril en bois, désigné sous le nom de *boucan*, le gibier et le poisson qu'on voulait conserver. Exposé ainsi à l'action lente de la chaleur, il pouvait être gardé durant plusieurs mois. Le procédé et le mot qui le rappelle nous ont été transmis, et c'est sans doute aux Tupinambas, visités de bonne heure par les Normands, que nous devons les viandes boucanées en usage dans tout le Nouveau-Monde.

Bien que ces peuples eussent diverses manières de préparer leurs aliments, ils ignoraient un des moyens les plus simples de faire rôtir les viandes : Lery nous apprend qu'une broche de bois, chargée de gibier, et tournant devant le feu, excita assez vivement leur surprise, pour qu'ils missent en doute la réussite d'un semblable procédé. En revanche, on trouva établi chez eux, mais principalement chez les Tapuyas, un mode de préparation beaucoup plus compliqué et qui est encore en usage dans les îles de la mer du Sud : souvent on creusait une fosse, on la garnissait de larges feuilles, la pièce de gibier était recouverte de terre, et le feu qu'on allumait au-dessus lui donnait un degré de cuisson qui surprenait toujours les étrangers. Quand la peuplade n'était pas errante, que les femmes pouvaient donner un libre cours à leur industrie, on fabriquait dans certains villages des poteries excellentes, et les viandes étaient étuvées.

Religion. C'était l'usage, dans le XVIe siècle, de décider *a priori* que les peuples sauvages n'avaient aucune idée de la Divinité. Quelques écrivains même, alliant l'idée la plus fausse au rapprochement le plus bizarre, allaient répétant que le langage des Brésiliens était dépourvu de certaines lettres, telles que l'F, l'L et l'R (*), parce qu'ils étaient sans foi, sans loi et sans roi. Et cependant, quand on examine la mythologie des peuples de race tupique, on est étonné du développement métaphysique qui semble la caractériser.

C'est à tort qu'on a dit que le mot *tupan* désignait à la fois, chez ces peuples, la divinité et le tonnerre. *Tupa* ou tupan signifiait l'excellence terrifiante, l'être puissant et terrible. *Tupacanunga*, c'était le tonnerre, l'organe de Dieu, le bruit qu'il fait quand il veut être entendu. L'éclair, *tupa beraba*, désignait la lueur divine. Ils croyaient que Dieu était partout et qu'il avait fait tout. L'être opposé au Dieu favorable se nommait *An-*

(*) Ce procédé est encore en usage, non-seulement au Brésil, mais aux Antilles, à la Guiane, et même dans plusieurs contrées de l'Asie: plusieurs plantes produisent le même effet qui est obtenu chez nous par la coque du Levant. L'usage des bois à enivrer, qui pouvait convenir à des tribus errantes, comme les Tupis, a des résultats trop destructeurs pour ne pas être prohibé dans les lieux où la population s'est accrue. A la Guiane, des mesures sévères avaient été promulguées par l'ordonnance de 1765, contre ceux qui ne craignaient pas de dépeupler ainsi les fleuves. Voy. les manuscrits de la Biblioth. roy. relatifs à la Guiane.

(*) *Sem fé, sem lei, sem rei.* Voy. le *Roteiro do Brasil*, et Vasconcellos, *Noticias, etc.*



Costumes

hanga (*). *Geropary* est quelquefois employé dans ce sens; mais je pense qu'il y a eu confusion d'idées dans ses attributions; les Indiens dirent au P. Ives d'Évreux, que leurs devins n'avaient jamais parlé au Toupan, mais bien aux compagnons de Geropary, qui est le serviteur de Dieu. Cette phrase, à elle seule, explique la pluralité des génies secondaires. Les bons génies étaient désignés sous le nom d'*Apoïaueué*, et les mauvais sous celui d'*Ouiaoupia*. Les esprits favorables faisaient venir la pluie en temps opportun, et semblaient destinés à diriger la température, à être des messagers diligents, montant sans cesse de la terre au ciel. Les démons soumis à Geropary, chassés par Dieu, habitant les villages délaissés et les cimetières, s'opposaient, au contraire, à ce que la pluie vînt en sa saison, et maltraitaient de mille manières ceux qu'ils rencontraient.

Un des caractères de cette mythologie sauvage, qu'elle partage du reste avec les croyances plus complètes du Pérou, du Mexique et du plateau de Bogota, c'est l'existence d'un législateur divin, qui apparaît pour civiliser les hommes, et qui disparaît après avoir rempli sa céleste mission. Les Brésiliens avaient aussi leur Quetzatcoatl ou leur Bochica, et ils le désignaient sous le nom de *Sumé*. Ce *marata*, cet apôtre divin, leur avait enseigné la culture du manioc, et, avant de disparaître comme Bouddha, il avait laissé des vestiges sur la terre. On montra encore à Vasconcellos et au P. Ives l'empreinte de ses pieds dans le roc, et, selon l'esprit de l'époque, ils y retrouvèrent tous deux le passage de saint Thomas. La tradition d'un grand cataclysme, qui aurait inondé la terre par les ordres du Dieu irrité, ne leur était pas non plus étrangère. *Temendaré*, le vieillard choisi pour repeupler le monde, s'était sauvé avec sa famille au sommet d'un palmier gigantesque, et c'est de là qu'il était descendu pour devenir le père du genre humain.

(*) C'est le même génie que Léry nomme *Aignan* et Hans Stade *Ingange*.

Non seulement les Tupinambas admettaient l'immortalité de l'ame, mais, comme plusieurs nations américaines, ils avaient à ce sujet des croyances fort déliées. Tant que l'ame dirigeait le corps, elle se nommait *an;* aussitôt que la séparation s'était accomplie, elle était désignée sous le nom d'*angouère*. Il y avait les génies des pensées, que Vasconcellos appelle *curupira*, tandis que les ames séparées qui pouvaient annoncer la mort, étaient connues sous le nom de *maràguigàna*. Il est presque inutile de dire que les forts, les vaillants, les vertueux allaient, après leur mort, dans des campagnes heureuses, où ils jouissaient de toutes les félicités que peut rêver un homme des forêts : les lâches, les faibles et les traîtres devenaient la proie d'Anhanga.

Une des croyances les plus poétiques et les plus touchantes de ces peuples, c'était celle qui retrouvait dans le chant mélancolique d'un oiseau, un message des ames, un avertissement salutaire des ancêtres à leurs petits-neveux.

CULTE. Chez les Tupinambas, le culte de Dieu et des génies semble avoir été confié plus spécialement à une classe d'hommes désignés sous les noms de *Pagès* et de *Caraïbes :* c'étaient à la fois les devins et les médecins de ces peuples, ses voyants, ses prophètes. Il y a mieux, et comme le fait très-bien observer M. de Humboldt, le nom de Caraïbe semble indiquer que chez ces peuples sauvages une nation privilégiée aurait renouvelé l'antique usage des Chaldéens, qui remplissaient l'office de devins chez les peuples du voisinage. Ce qui confirmerait dans cette opinion, ce sont les épreuves terribles auxquelles les Piaches ou Piayes eux-mêmes étaient soumis chez les Caraïbes, avant d'être investis de cette dignité, et qui se renouvelaient avec des formes très-adoucies chez les nations tupiques. Les Caraïbes, Piayes ou Pagès, sont représentés comme habitant des ca-

banes séparées et obscures, où nul n'était assez hardi pour entrer. Vers le milieu du XVIe siècle, à l'époque où la nation formait de grands villages fortifiés, il est probable qu'on avait commencé à ériger des espèces de temples au Tupan et aux divinités inférieures, car Hans Stade parle fréquemment d'un tabernacle mystérieux, reposant au milieu du village où il était retenu prisonnier. Bien qu'aucun historien ne fasse mention des idoles des Tupinambas, ils en avaient, et je trouve ce fait important exprimé d'une manière positive dans le P. Ives d'Évreux. « Et de fait, dit-il, c'est une chose assez fréquente, tant dedans l'île qu'ès autres pays voisins, que les sorciers bâtissent des petites loges de palmes, ès lieux les plus cachés des bois, et là plantent de petites idoles faictes de cire, ou de bois, en forme d'hommes, les uns moindres, les autres plus grands; mais ces plus grands ne surpassent une coudée de haut. Là en certains jours, ces sorciers vont seuls, portant avec soy du feu, de l'eau, de la chair ou poisson, de la farine, maïs, légumes, plumes de couleur et des fleurs : de ces viandes ils en font une espèce de sacrifice à ces idoles, et aussi bruslent des gommes de bonne odeur devant elles; avec les plumes et les fleurs ils en paroient l'idole et se tenoient un long temps dans ces logettes, tous seuls : et faut croire que c'estoit à la communication de ces esprits. »

Soit que des jeûnes austères, des boissons stupéfiantes, telles que le jus de tabac, ou même la fumée enivrante de certaines plantes, les fissent tomber dans un état réel d'extase, et qu'ils fussent dupes alors de leur propre imagination; soit qu'ils eussent compris l'action qu'ils pouvaient exercer sur des esprits rêveurs et enthousiastes, ils entraient dans un état de délire prophétique, vrai chez les uns, simulé chez d'autres, dont les accès se renouvelaient fréquemment. C'étaient eux qui allaient la veille d'une bataille, interrogeant les guerriers sur leurs songes, et les expliquant au profit de la tribu; c'étaient eux encore qui, durant certaines cérémonies religieuses, renouvelées de trois ans en trois ans, soufflaient l'esprit de courage aux Tupinambas, en les inondant de la fumée enivrante du petun. Durant certaines danses consacrées, armés du maraca symbolique, ils rendaient leurs oracles, et telle était leur puissance, que tout Indien auquel ils annonçaient la mort, ne conservait plus aucun espoir, et souvent mourait de terreur, sans essayer de se soustraire au sort qui lui était annoncé. Le maraca planté devant un village était bientôt environné d'offrandes; et ces offrandes devenaient le salaire du prêtre. Comme médecins, les Pagès avaient connaissance de certaines plantes utiles, dont ils cachèrent toujours les propriétés aux Européens, et qui leur firent opérer certaines cures remarquables. De même que tous les indigènes de cette partie de l'Amérique du sud, ils paraissent avoir employé une sorte de magnétisme animal, et ce fait serait curieux à examiner, surtout chez les Caraïbes de la Guiane, et chez les Tupinambas, s'il n'était environné de mille jongleries ridicules. Comme dans les îles de la mer du Sud et parmi une foule de peuplades dans l'enfance de la civilisation, le prêtre médecin avait observé l'action puissante de l'ame sur l'organisation physique; il opérait avant tout sur l'imagination, et après une succion répétée de la partie malade, ou certaines imprécations adressées au malin génie, ne manquait pas de montrer au patient les corps étrangers qu'il avait tirés de la partie douloureuse, et qui causaient, disait-il, ses souffrances. Quel qu'en fût le résultat, du reste, il ne faut pas croire que le droit d'exciter une telle confiance fût acquis sans nul effort. Chez certaines tribus, l'initiation avait un caractère de barbarie qui en Europe ferait peut-être reculer les plus courageux.

Langue. Nous rappellerons ici ce que le savant Balbi a écrit à propos de l'idiome des anciens dominateurs

COLUMBIEN. COLOMBIE КОЛОМБІЯ



Natürliche Brücken zu Icononzo. — *Ponts naturels d'Icononzo.* — Природные мосты въ Икононзо.



du Brésil : « La langue *Est-guarani* ou brasilienne, dite aussi *tupi;* la lingoa geral peut être considérée comme un des trois dialectes principaux d'un même idiome. Les trois langues guarani forment une famille qui diffère non seulement de toutes les langues de l'Amérique méridionale, mais aussi de toutes celles du Nouveau-Monde; moyennant un grand nombre d'affixes et de prépositions, ces langues forment des modes et des temps très-compliqués et très-différents de notre syntaxe. Les sons portugais F, L, R, S et V manquent au Brésilien. » L'U français existait dans cette langue, et les jésuites l'exprimaient par un Y. La lingoa geral s'était singulièrement propagée dans certaines provinces, et les colons de la capitainerie de Maranham en faisaient un usage habituel. On a des dictionnaires et des grammaires des divers idiomes du guarani.

Gouvernement. Montaigne, rencontrant un chef indien au Hâvre, lui fit demander, par l'interprète, quel était son droit dans la tribu : « C'est celui de marcher le premier à la guerre, » répondit le sauvage, et cette belle réponse résumait en effet le degré de pouvoir que la nation lui accordait. Chez les Tupinambas, le chef était à la fois électif et héréditaire, c'est-à-dire qu'on choisissait de préférence le fils pour succéder au père, sans que cette loi paraisse avoir été immuable. A l'exemple de toutes les nations américaines, il y avait des conseils où s'agitaient les grands intérêts de la peuplade, et les Caraïbes jouaient nécessairement un grand rôle, même dans ces assemblées guerrières, puisqu'on leur soumettait la délibération, et qu'ils déclaraient, après avoir consulté les maracas, si l'expédition échouerait ou si elle devait être favorable. Vers le milieu du XVI[e] siècle, le chef le plus redouté de la côte portait le nom de Konian-Bebe ou de Konian-Beck. Hans Stade et Thevet le connurent dans des dispositions fort différentes, et le dernier n'a pas hésité à le placer dans sa Biographie des hommes célèbres. Ce n'était pas un de ces hommes à la manière de Finow de Radama et de Tamehameha, qui, comprenant rapidement la supériorité des Européens, poussent hardiment leur nation dans la voie d'une civilisation naissante. Cependant il n'était pas étranger à toute combinaison sociale : il avait fait élever des parapets en terre autour de son village, et il les avait fait garnir de quelques pièces d'artillerie. Dans sa jactance sauvage, nul chef américain ne pouvait lui être opposé; il aimait à se comparer lui-même au jaguar, et il se vantait d'avoir mangé sa part de plus de cinq mille prisonniers.

Idées sur la propriété. On a déja vu que plusieurs familles habitaient la même cabane. Chaque individu possédait les meubles à son usage. Chacun pouvait élever certains animaux et en disposer selon son bon plaisir; mais il n'entrait pas dans la pensée du Tupinambas qu'une portion du sol pût appartenir éternellement au même individu; chaque travailleur, cependant, devenait possesseur du terrain qu'il avait cultivé. Quoi qu'il en soit, les idées des Tupinambas étaient fort larges à ce sujet. Comme c'étaient leurs femmes qui étaient chargées des soins de la culture, ils attachaient fort peu d'importance à tout ce qui regardait la police agricole. Une seule phrase du vieux Thevet explique complétement leurs idées à ce sujet. « Un sauvage mourrait de honte s'il voyait son voisin ou son prochain auprès de soi avoir faute de ce qu'il a en sa puissance. »

Lois. Bien qu'il ait été inexact d'affirmer que les Tupinambas étaient sans lois ces lois étaient fort simples. Dans le cas d'un meurtre, si la préméditation se trouvait prouvée, l'homicide était remis aux parents du mort, qui lui ôtaient la vie. La peine du talion punissait les autres crimes. Le vol ne pouvait guère exister parmi ces tribus où tout était à peu près commun. Quant à l'adultère, la justice était prompte et redoutable; bien que les jeunes filles jouissent d'une grande li-

berté, une femme mariée dont l'infidélité était prouvée recevait la mort.

Sort des Femmes. Comme dans toutes les sociétés naissantes, le sort des femmes était précaire. Chez les Tupinambas, cependant, leur position paraît avoir été moins misérable que chez plusieurs autres nations sauvages. D'abord quelques-unes d'entre elles participaient au sacerdoce, elles recevaient le don de prophétie du Caraïbe, et alors, nécessairement, elles jouissaient d'une certaine influence : ensuite, comme je viens de le dire, leur première jeunesse s'écoulait dans une grande liberté. Mais presque toujours c'étaient elles qui, au moyen d'instruments grossiers, labouraient la terre et devaient l'ensemencer ; à la guerre, elles suivaient leurs maris, chargées d'une portion du bagage ; et il arrivait même de temps à autre qu'elles en venaient aux mains. Prisonnières, elles partageaient le sort des hommes et étaient massacrées pour servir à un festin solennel. Cependant, après la première fureur du combat, on se contentait souvent de les emmener en esclavage. Parvenues à la vieillesse, les femmes tupinambas jouaient un rôle terrible dans les cérémonies du massacre, et on nous les représente comme des espèces de harpies hideuses, dont rien n'égalait la férocité. S'il faut en croire une ancienne relation française, ce serait des femmes de cette nation, qui, lasses du joug des hommes, se seraient retirées dans une des îles du Grand-Fleuve et y auraient renouvelé un des mythes les plus célèbres de l'antiquité. Selon le P. Ives, qui paraît avoir recouru à des sources moins fabuleuses que ses devanciers, les Amazones américaines n'auraient eu d'autres rapports avec celles de la Grèce que la coutume de vivre loin des hommes; comme elles, cependant, au temps où le cajueiro fournit un vin enivrant, elles admettaient les guerriers des nations voisines dans leurs villages, et les fruits de ces unions momentanées servaient à entretenir la peuplade. Il est inutile de dire que les enfants mâles étaient renvoyés à leurs pères, ou qu'on les mettait à mort. Quoique nous soyons parfaitement disposés à admettre avec M. de Humboldt la possibilité d'une société semblable, son existence a dû être fort peu durable, et elle dut se renouveler sur divers points, sans pouvoir durer plus de quelques années. C'est le seul moyen peut-être d'expliquer les notions contradictoires des voyageurs et d'admettre la tradition.

Mariages, Naissances. La polygamie était permise parmi les Tupinambas, et il est fait mention de certains chefs qui avaient jusqu'à douze ou quinze femmes. Ces cas néanmoins étaient rares; et d'ordinaire chaque guerrier se contentait d'une seule épouse. Certaines lois étaient gardées dans ces unions. Il y en a de si sacrées et de si simples, qu'on les trouve observées chez tous les peuples. Parmi les Tupinambas, non seulement le père ou le frère ne pouvait pas épouser sa fille ou sa sœur, mais il en était de même à l'égard de l'atourassap, c'est-à-dire du parfait ami, du compagnon immédiat de cabane, avec lequel on confondait ses biens. Rien ne s'opposait à ce qu'un oncle épousât sa nièce, et les degrés immédiats de parenté devenaient ensuite une cause d'union, bien plutôt qu'une raison admissible d'empêchement. Un vieux voyageur décrit, avec sa naïveté ordinaire, les formules toutes simples employées dans cette occasion : « Pour l'esgard des cérémonies, ils n'en font pas d'autres, sinon que celui qui voudra avoir femme, soit vesve ou fille, après avoir sçeu sa volonté, s'adressant au père, ou à défaut d'icelui aux plus proches parens d'icelle, demandera si on lui veut bailler une telle en mariage. Que si on respond qu'ouy, dès lors sans passer autre contract (car les notaires n'y gagnent rien), il la tiendra avec soy pour sa femme. Si au contraire on luy refuse, sans s'en formalizer autrement il se déportera. » Léry vante en outre la paix nonpareille qui régnait dans les gynécées sauvages, lorsqu'un guerrier avait plusieurs femmes.

Shelton Sc.

Luft-Vulkane von Turbaco



Volcans d'Air de Turbaco.

Горы воздухъ огнедышущія въ Турбакѣ



Kriegerisch-religiöser Tanz der Tupinambas.

Plusieurs cérémonies avaient lieu à la naissance d'un enfant : quel que fût son sexe, aussitôt qu'il avait vu le jour, le père lui comprimait le nez. Si c'était un garçon, après qu'il avait été lavé, on le peignait de noir et de rouge. On le suspendait dans un petit hamac, le père lui fabriquait une tacape en miniature, un petit arc et des flèches, et il lui imposait le nom qu'il devait garder durant le premier âge, en l'exhortant à devenir un guerrier terrible pour les tribus ennemies.

D'ordinaire, les noms étaient pris ou dans les objets visibles de la création, ou même parmi ceux de l'industrie sauvage. C'est ainsi qu'un Tupinambas pouvait s'appeler *Goaracyaba*, le rayon du soleil; *Orapacen*, l'arc et la corde; *Piragiba*, la nageoire de poisson. On cite encore le fameux Tabira, dont le nom signifie littéralement bras de fer; et Camaran, ce chef si connu durant les guerres de la Hollande, qui s'appelait la Crevette. Il paraît, du reste, que la noblesse personnelle des Tupinambas s'exprimait par le nombre des dénominations qu'on se sentait le droit d'adopter. A chaque festin solennel où un prisonnier était immolé, le maître de l'esclave prenait un nouveau nom, sans perdre le souvenir des anciens. Il arrivait que certains guerriers nourrissaient pendant plusieurs années un esclave, afin de le faire massacrer par leur fils encore adolescent, qui changeait alors le nom qu'on lui avait imposé à sa naissance.

Travaux et fêtes. Comme je l'ai déja dit, dans cette société sauvage c'était à la femme qu'était dévolue la plus grande partie des travaux; si l'homme se décidait à remuer la terre, c'était à sa compagne qu'appartenaient les autres soins du labourage et de l'ensemencement. A elle la fabrication des hamacs et celle de la poterie, dont on nous vante la perfection; à elle encore le soin de faire boucaner les viandes, et souvent les soins minutieux de la toilette du guerrier, qui duraient plusieurs heures. Le Tupinambas se réservait la fabrication des armes, celle des jangadas, espèces de radeaux connus sous le nom qu'ils portaient jadis, celle des canots, opération difficile avant l'arrivée des Européens, mais dont ils venaient à bout au moyen du feu appliqué d'après certaines règles, et grace à la dureté de leurs haches de pierre. Tout ce qui concernait la pêche et la chasse les regardait, et ils s'y montraient d'une habileté merveilleuse. Ils construisaient leurs villages et leurs retranchements. Dès que les Portugais eurent établi avec eux un commerce d'échange, ce furent eux qui allèrent couper le bois de teinture, souvent à des distances fort éloignées, et qui le chargeaient sur leurs épaules pour le porter au bord de la mer. Après avoir accompli ces travaux assez pénibles, le guerrier reposait plusieurs heures de suite au fond de son hamac, dans une complète inaction, et il attendait même, pour prendre quelque nourriture, que sa femme lui en apportât. Anciennement, les fêtes se renouvelaient assez fréquemment; elles précédaient les grandes guerres, ou elles leur succédaient. Il y avait certaines danses symboliques, dont les noms nous ont été conservés, et dont les femmes paraissent avoir été exclues. La danse était désignée en général sous le nom de *guau*, et un de ses modes les plus usités était celui d'*urucapy*. Celle qui convenait à un âge plus tendre s'appelait la *curùpirara*. On en connaissait d'autres sous les noms de *guaibipaye* et de *guaibiabuçu*; mais la plus étrange et la plus solennelle était celle où les guerriers, formant une ronde immense sans changer de place, racontaient tour à tour leurs exploits dans un chant grave et mesuré; c'était plutôt une cérémonie guerrière qu'une danse proprement dite, et elle ne se renouvelait guère que tous les trois ans. Celle à laquelle Lery assista se composait de 5 ou 600 guerriers, divisés en trois troupes différentes. Il était difficile de voir quelque chose de plus bizarre et de plus imposant à la fois. Les femmes avaient

été renvoyées dans une cabane voisine, et elles devaient seulement répondre au chant qu'elles entendaient. Qu'on se figure un vaste cercle mouvant : les hommes qui le composent sont peints de noir et de rouge, ils conservent tous une attitude sérieuse et recueillie, rapprochés l'un de l'autre, sans se tenir la main; chacun d'entre eux a placé sa main droite sur la hanche, tandis que l'autre reste pendante. Par un mouvement d'oscillation qui se communique à chaque danseur, le corps se penche et se relève tour à tour; la jambe et le pied droits s'agitent au mouvement des maracas. Tout à coup un chœur harmonieux s'élève de la multitude : ce sont les voix qui célèbrent la gloire des ancêtres et qui invitent les guerriers à de nouveaux combats. Alors trois Caraïbes, revêtus de leurs manteaux de plumes, déposent l'instrument sacré, et armés d'une espèce de calumet, ils inondent chaque guerrier des vapeurs enivrantes du petun, en l'invitant à recevoir l'esprit de force, afin de vaincre ses ennemis. Le vieux voyageur qui nous a fourni ces détails, vante la singulière harmonie de toutes ces voix, chantant d'antiques ballades, et bien qu'il y ait peut-être un peu d'enthousiasme dans ses expressions, il est probable qu'à l'époque où les Tupinambas formaient une nation puissante, les chants primitifs offraient un caractère qu'ils ont perdu depuis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'imitation des Chactaws de l'Amérique du Nord, certaines nations brésiliennes jouissaient du privilége de fournir de poètes et de musiciens les autres peuplades. Parmi les Tupis, c'était aux Tamoyos qu'était dévolu ce privilége (*). La qualité de barde était distincte de celle du devin; mais souvent elle s'alliait à cette dignité, et la plupart du temps on nous représente les Caraïbes comme dépositaires des grandes traditions poétiques dont ils animaient les fêtes.

Je ne sais plus quel est le vieux missionnaire portugais qui, préoccupé d'un souvenir mythologique, s'écrie naïvement que quelque dieu Bacchus semble avoir parcouru les forêts du Brésil, pour enseigner les sauvages. En effet, les diverses nations de la côte avaient singulièrement propagé l'usage des boissons enivrantes, puisqu'on en comptait jusqu'à trente-deux espèces. Non seulement on faisait des vins fort recherchés avec le fruit du cajou, du pacoba et du guabirabeira, mais on fabriquait avec le maïs, et surtout avec le manioc, deux sortes de bière connues sous les noms d'*abatiouy* et de *caouin*, qui n'étaient guère en usage que dans des fêtes préparées d'avance. Aussi ces solennités particulières recevaient-elles le nom de la boisson favorite. Les villages voisins s'invitaient d'avance à un caouin, comme on s'invite parmi nous à un banquet. Je l'avouerai, si les récits qui nous ont été faits encore tout récemment par plusieurs voyageurs, ne nous avaient point accoutumés à ne reculer devant aucun des détails qui forment les traits saillants de la vie du sauvage, ce serait avec quelque crainte d'exciter le dégoût du lecteur que je poursuivrais ce récit : mais l'usage du caouin était tellement répandu d'un bout de l'Amérique méridionale à l'autre extrémité, les Galibis de la Guiane et les Guaranis du Paraguay le préparaient d'une manière tellement analogue, que son usage peut signaler une sorte d'identité dans les coutumes de cette race, et qu'on ne saurait passer sous silence les détails étranges qu'une foule de relations nous ont transmis.

La fabrication du caouin rentrait dans les attributions des femmes, et c'étaient les moins jeunes qui en étaient chargées. Quelques jours avant

(*) Le *Roteiro do Brazil* de la Bibl. roy. dit positivement que le titre de poète et de chanteur (qualités qui ne se séparent guère à l'enfance de la civilisation) donne le droit d'aller sans crainte parmi des tribus ennemies. On retrouve ce privilége établi chez plusieurs autres nations indiennes de l'Amérique du Nord et du Sud.



Préparation du Caouin — Zubereitung des Caouin

l'époque désignée pour une réunion solennelle, elles se procuraient une grande quantité de racines de manioc, elles leur faisaient subir une sorte de ramollissement au moyen de la cuisson, puis, réunies autour d'immenses jarres de terre, elles mâchaient à qui mieux mieux ces racines; et quand cette singulière opération était terminée, l'usage voulait qu'on fît bouillir ce qui avait été ainsi préparé, et qu'on l'abandonnât à la fermentation. Le caouin de manioc, quand il avait reposé quelques jours, conservait une teinte blanchâtre, et avait le goût d'une bière légère. La boisson fermentée faite avec l'avati ou maïs était un peu plus forte. Ce qu'il y a de fort bizarre, c'est que les premiers Européens qui voulurent faire du caouin de manioc, en évitant la préparation usitée par les Tupinambas, déclarent unanimement qu'ils ne purent jamais y réussir, et que force leur fut de se contenter de celui des Indiens. Lery ajoute même, qu'après avoir surmonté la première répugnance, il le trouvait excellent. Le cauin devait être bu tiède; aussi quand les guerriers étaient réunis, quand les danses étaient préparées, le premier soin des femmes était-il de faire un feu doux autour des jarres immenses qui renfermaient la boisson favorite (*). Lorsque la liqueur commençait à tiédir, elles découvraient le premier vaisseau, remuaient le breuvage qu'il contenait, et le puisant dans de grandes courges qui pouvaient contenir près de trois bouteilles, elles présentaient l'immense coupe à chaque guerrier : celui-ci la recevait en dansant, et il était d'usage qu'il l'a vidât d'un seul trait. Ces libations devaient durer jusqu'à ce que les jarres fussent vides et qu'il n'y restât pas même une goutte de liquide; « et de fait, dit Lery, avec sa naïveté ordinaire, je les ay veus, non seulement trois jours et trois nuits sans cesser de boire, mais si yvres qu'ils n'en pouvoient plus... d'autant que quitter le jeu eust esté pour estre réputé efféminé... Ainsi pour continuer mon propos, tant que ce caouinage dure, nos friponniers et gale-bon-temps de Brésiliens, pour s'eschaufer tant plus la cervelle chantans, siflans, s'accourageans et exhortans l'un l'autre de se porter vaillamment et de prendre force prisonniers, quand ils iront en guerre, estans arrangez comme grues, ne cessent de danser et aller et venir parmi la maison où ils sont assemblez.... Et certainement pour mieux vérifier ce que j'ay dit qu'ils sont les premiers et superlatifs en matière d'ivrongnerie, je crois qu'il y en a tel qui à sa part, en une seule assemblée, avale plus de vingt pots de caouin. »

Guerres. Ce n'est pas sans motif que nous avons essayé de décrire une de ces fêtes sauvages, avant de rappeler les usages de la guerre, car souvent les guerres les plus sanglantes venaient à la suite de ces orgies consacrées, où l'on rappelait tous ses motifs de haine contre les tribus ennemies. Avant que le départ fût décidé cependant, le conseil s'assemblait dans la place de l'aldée, où des pieux, propres à soutenir les hamacs, avaient été dressés. On se réunissait ainsi autour du chef: comme chez les Indiens du Nord, le calumet passait de main en main (*), chacun aspirait quelques bouffées de tabac, et c'était après s'être environné d'un nuage de fumée qui sortait de la manière la plus bizarre par les diverses ouvertures du

(*) Selon Lery, chacun de ces grands vaisseaux contenait plus de soixante pintes de Paris; et il en a vu jusqu'à trente rangés symétriquement dans la même cabane. Les Tupinambas, du reste, ne sont pas les seuls qui aient fait subir une si étrange préparation à leurs boissons enivrantes; les habitants de la mer du Sud n'expriment pas autrement le jus de la *cava*, dont ils font leurs délices. Mais cette espèce de poivre a une influence bien plus délétère sur l'économie animale que la bière de manioc ou de maïs.

(*) Le calumet des Tupinambas était fait, comme je l'ai déja indiqué, de feuilles sèches de palmier, formant une espèce de tube, dans lequel on introduisait le tabac.

visage, que chaque guerrier parlait. La guerre était bientôt résolue; un chef était choisi séance tenante; par ses ordres, des envoyés s'en allaient convier la nation entière au lieu d'un rendez-vous; on préparait en abondance, avec le carima et le manioc, une espèce de farine qui pouvait se conserver en dépit de l'humidité, et l'on partait quelquefois au nombre de huit ou dix milles. Plusieurs historiens nous ont parlé avec admiration de ces armées, qui envahissaient tout à coup les campagnes du Bresil. Ce devait être, en effet, quelque chose d'imposant et de formidable que de voir s'avancer le long des fleuves et quelquefois au milieu des grandes forêts, cette multitude de guerriers peints de noir et de rouge, couleurs dont l'alliance a toujours quelque chose de funèbre.

Le front ceint d'un diadème de plumes, les joues bizarrement ornées de ces gorges de toucan, qui leur descendaient des tempes comme des espèces de favoris, les reins en partie couverts de ces rondelles à plumes d'autruche, ornement symbolique destiné à rappeler l'agilité qui convient au guerrier, garantis par leur pavois de peau de tapir, armés de leurs arcs immenses et de leur tacape de bois de fer, ils marchaient sur une longue file, suivis de leurs femmes qui portaient les provisions et les hamacs. Tant qu'on était sur le territoire ami, l'air retentissait des sons prolongés du janubia (*), du bruit des tambours et du son aigre des flûtes, fabriquées d'os humains. Avait-on passé la frontière, on avançait avec circonspection, car c'était une guerre toute de surprise et d'embûches, comme la plupart de celles qui se font dans les forêts américaines. Les espions qu'on envoyait à une ou deux lieues, étaient-ils de retour, le chef allait de hamac en hamac convier les guerriers aux songes pour les soumettre aux devins. L'attaque était-elle résolue d'après ces étranges oracles, on s'élançait vers le village ennemi; mais quelquefois des pieux cachés sous l'herbe arrêtaient l'armée entière et donnaient aux assiégés le temps de se réveiller. C'est alors que les fortifications d'un village, tout imparfaites qu'elles étaient, pouvaient sauver une tribu, car on se réservait des meurtrières, afin de tirer sur les assaillants. Quelquefois le siége se faisait en règle : au lieu de fusées à incendie, on lançait contre les toits de pindoba, des flèches garnies de coton enflammé, et un seul projectile produisant son effet, suffisait pour détruire une aldée. Malheur au village qui se laissait ainsi surprendre! tous ceux qui voulaient échapper aux flammes étaient massacrés sans pitié, et la massue qui leur donnait la mort était abandonnée près des cadavres, comme une espece de monument. Toutefois on cherchait à faire des prisonniers, et il n'était pas rare qu'on en amenât plusieurs centaines dans le village des vainqueurs. Souvent, si le siége durait plusieurs jours, et que les provisions vinssent à manquer, un village garni de redoutes en bois s'élevait contre un village fortifié. La guerre prenait un autre caractère, et les assiégés changeaient de rôle en attaquant à leur tour ceux qui étaient venus pour les anéantir. Une rencontre avait-elle lieu en plaine, le combat prenait un caractère d'atrocité qu'on ne rencontre peut-être que chez ces sauvages, et dont le récit pittoresque d'un témoin oculaire pourra seul donner une idée. « Premièrement, quand nos Tououpinambaoult, d'environ demi-quart de lieue, eurent aperçu leurs ennemis, ils se prindrent à hurler de telle façon... que non seulement ceux qui vont à la chasse aux loups par deçà, en comparaison ne mènent pas tant de bruit, mais aussi l'air fendans de leurs cris et de leurs voix, quand il eust tonné du ciel, nous ne l'eussions pas entendu. Et au surplus, à mesure qu'ils approchoient, redoublans leurs cris, sonnans de leurs cornets, et en estendant les bras, se menaçans et monstrans les uns aux autres les os

(*) Espèce de trompe guerrière.

des prisonniers qui avoient esté mangées, voire les dents enfilez dont auncuns avoient plus de deux brassées pendues à leur col, c'estoit une horreur de voir leur contenance. Mais au joindre ce fut bien encor pis : car sitôt qu'ils furent à deux ou trois cens pas l'un de l'autre, se saluans à grands coups de flèches, dès le commencement de cette escarmouche, vous en eussiez veu une infinité voler en l'air aussi drues que mousches. Que si quelques-uns en estoient atteints, comme furent plusieurs, après qu'avec un merveilleux courage ils les avoient arrachées de leurs corps, les rompans et comme chiens enragez, mordans les pièces à belles dents, ils ne laissoient pas pour cela de retourner tous navrez au combat. Sur quoi faut noter, que ces Américains sont si acharnez en leurs guerres, que tant qu'ils peuvent remuer bras et jambes sans reculer ni tourner le dos, ils combattent incessamment, ce qui semble leur estre naturel... Mais quoi que c'en soit, quand nos Toupinambaoult et Margaias furent meslez, ce fust avec les espées et massues de bois à grands coups et à deux mains, à se charger de telle façon, que qui rencontroit la teste de son ennemi, il ne l'envoyoit pas seulement par terre, mais l'assommoit comme font les bouchers les bœufs par deça.»

Francisco da Cunha, auteur contemporain du Voyageur français, parle des combats sur mer, et de la prodigieuse habileté des Tupinambas comme marins. Leurs canots, creusés dans un seul tronc d'arbre, étaient manœuvrés par trente rameurs, qui se tenaient debout et qui faisaient voler l'embarcation sur la mer, en se servant uniquement de la pagaye; les canots de guerre portaient à la proue le maraca sacré, et l'on en voyait souvent plusieurs centaines qui se livraient des combats remarquable par la combinaison des manœuvres.

SORT DES PRISONNIERS. — ANTHROPOPHAGIE. On a imprimé naguère en Allemagne, dans un livre du reste justement estimé, une espèce d'apologie des indigènes du Brésil, où l'on essaie de les laver du reproche d'anthropophagie. Il y a mieux : le savant naturaliste, mettant en doute toutes les relations du XVIe siècle, va jusqu'à supposer que les anciens voyageurs, et notamment Améric Vespuce, ont bien pu être dupes de leur imagination troublée, et prendre pour des débris sanglants de chair humaine, des membres dépouillés de singes, préparés pour la nourriture des Indiens. Sans doute, quoique Southey, l'historien anglais du Brésil, en ait admis l'horrible détail, j'ai peine à croire avec Vasconcellos que les Brésiliens aient dévoré leurs victimes palpitantes, et qu'ils se soient abreuvés de leur sang. Mais de quelque bienveillante philanthropie qu'on soit pourvu, il n'est plus permis de nier le fait de l'anthropophagie en lui-même; et si les tribus du littoral et même de l'intérieur nient obstinément de nos jours, qu'elles aient conservé cette épouvantable coutume de leurs ancêtres, il ne s'ensuit pas qu'elles ne l'aient jamais eue.

Sans évoquer ici les autorités qui prouveraient au besoin que l'anthropophagie a été commune à plusieurs peuples de l'Europe; sans m'appuyer des faits récents qui établissent d'une manière positive l'existence de cet horrible usage à la Nouvelle-Zélande et à Sumatra, il est facile de prouver que la plupart des nations américaines sacrifiaient leurs prisonniers pour les faire servir à des festins solennels. Les Leni-Lenape, qui formaient jadis la nation la plus puissante de l'Amérique du Nord, avouèrent au vénérable Heckewelder que l'anthropophagie avait été jadis en usage parmi eux. Les Mexicains eux-mêmes ne se contentaient pas d'immoler d'innombrables victimes au dieu Vitziloputchtli, les prêtres et des guerriers d'un certain ordre, sans se nourrir positivement de leur chair, dévoraient diverses portions consacrées, en signe de vengeance. Les Caraïbes (*) de

(*) Quelques écrivains veulent même

la Guiane et des Antilles massacraient, dans le même but, tous leurs prisonniers. On a vu quelle était à ce sujet l'étrange coutume des Tapuyas : peut-être l'anthropophagie ne se présenta-t-elle chez aucune des nations du nouveau continent, avec les caractères de férocité et de bizarrerie qu'elle conserva toujours chez les Tupinambas.

Aussitôt qu'un prisonnier tombait entre les mains d'un guerrier, il devenait sa propriété exclusive. Celui-ci pouvait lui donner la mort immédiatement ou lui conserver la vie durant plusieurs années. Toutefois, à moins qu'il ne le gardât avec l'intention de le faire sacrifier à son fils, l'usage qui semblait avoir prévalu était qu'on célébrât le festin au bout de quelques mois.

En arrivant dans le village d'où l'expédition était partie, l'esclave se trouvait environné de femmes et d'enfants qui l'injuriaient, et il devait répondre par ces étranges paroles : « *Voici votre nourriture vivante qui* « *s'avance.* » Dans quelques tribus, l'esclave restait parfaitement libre, dans d'autres on l'attachait avec une longue corde de coton, désignée sous le nom de la *musurana.* L'antique coutume voulait qu'on lui accordât une des filles les plus belles de la tribu, avec laquelle il restait uni jusqu'à sa mort. Il arrivait quelquefois, dit le Roteiro de la Bibliothèque royale, que l'épouse prenait une affection sincère pour son mari, et qu'elle lui fournissait tous les moyens de s'échapper. Mais ces cas devaient être fort rares, et ils déshonoraient probablement celle qui avait préféré son amour à l'honneur de la tribu. Dans tout état de choses, la femme du prisonnier devait l'environner de ses soins. Une nourriture abondante lui était continuellement apportée, jusqu'à ce qu'on jugeât son embonpoint suffisamment augmenté. Au jour fixé pour le sacrifice, tous les villages voisins étaient avertis ; quelquefois quatre ou cinq mille personnes se réunissaient : on avait préparé d'avance d'immenses jarres de caouin, et l'horrible fête commençait.

Pendant qu'on préparait le prisonnier au supplice, que les femmes lui rasaient la tête, et qu'après l'avoir enduit de miel par tout le corps, on le couvrait de plumes éclatantes, les conviés entonnaient des chants qui roulaient sur les guerres antiques de la nation et sur le bonheur de se venger de ses ennemis. Il y avait des danses consacrées à la terrible cérémonie, et la plus grande partie de la matinée se passait dans une espèce d'orgie à laquelle le prisonnier prenait toujours part sans laisser paraître la moindre trace d'émotion. Quand les danses avaient cessé, quand il voyait arriver l'heure du sacrifice, son enthousiasme guerrier s'exaltait, il commençait un long discours dans lequel il racontait la longue série de ses exploits, le détail des festins semblables où il s'était trouvé, et comment il avait donné une mort pareille à celle qu'on lui préparait, aux parents du sacrificateur. Alors on l'entraînait sur une place préparée, hors du village, pour l'exécution. Là, deux guerriers, armés de leurs boucliers, le maintenaient au moyen de la musurana, qui lui ceignait le milieu du corps, et qui leur permettait de se tenir à une certaine distance. Dans certains villages on le plaçait entre deux murs, éloignés l'un de l'autre d'environ vingt palmes, et percés de manière à ce qu'on pût passer les deux extrémités de la corde et qu'il parût immobile sans qu'on aperçût les guerriers qui le retenaient. Là une foule de vieilles, toutes semblables à des furies vengeresses, pour me servir des expressions d'un ancien voyageur portugais, lui disaient de se rassasier de la lumière

faire venir le nom de cannibale du nom des Caribes, dont on aurait fait Cariba et ensuite Caniba. La prononciation réelle des langues américaines est si difficile à exprimer par nos caractères, que ces mutations successives sont peut-être moins étranges qu'elles ne nous le paraissent au premier abord.





du jour, parce que sa fin était arrivée. Nues, hideusement peintes de noir et de jaune, elles faisaient retentir à ses oreilles leurs longs colliers de dents humaines, puis elles menaient une danse funèbre, qu'elles n'interrompaient que pour l'injurier. Le drame terrible allait continuant ainsi, durant plusieurs heures, les femmes rappelant au prisonnier, pour prolonger son supplice, tout ce que pouvait leur inspirer une de ces haines effroyables que notre civilisation ne sait plus comprendre; lui, racontant au long ses chances de vengeance, et rassemblant à l'heure suprême tout ce que pouvait lui inspirer la rage, pour irriter encore ses ennemis. «Tu ressembles, lui disait-on, à l'oiseau pillant nos campagnes; mais te voici enfin arrêté. — Voilà ce que j'ai fait des vôtres, répondait-il, » et, au défaut du langage, l'énergie du geste achevait de faire comprendre une horrible allusion.

Pendant tout ce temps, celui qui devait mettre fin à la tragédie, le matador, pour me servir de l'expression portugaise, ne paraissait pas. Sa parure guerrière devait lui faire honneur dans les chants futurs de la tribu, et il l'a combinait à loisir. D'ailleurs, l'usage exigeait de sa part un recueillement presque religieux, et il est probable qu'il y avait dans toutes les cérémonies préparatoires, quelque étrange symbole qu'il ne nous est plus permis de pénétrer. Quoi qu'il en soit, le guerrier sacrificateur ne négligeait rien pour rendre son aspect imposant; il épuisait pour sa parure tout le luxe sauvage. Son corps entier était peint avec la teinture noire et un peu bleuâtre du jenipa; un diadème de plumes d'un jaune éclatant ornait son front; il portait aux bras et aux cuisses des bracelets de même couleur, faits également en plumes. De longs colliers de dents humaines ou de dents de tigre tombaient sur sa poitrine, et il avait soin que les panaches de plumes d'émas se relevassent avec grace sur ses reins; quelquefois un court manteau de plumes rouges, flottant sur les épaules, complétait cette toilette solennelle; en d'autres occasions il se ceignait d'une large ceinture d'où s'échappait une espèce de jupe, s'évasant comme un parasol, pour me servir des propres expressions de Vasconcellos. La livera-pème, la massue du sacrifice, était faite avec un art qui dénotait à la fois l'importance qu'on attachait à la cérémonie, et la prodigieuse patience que le sauvage sait déployer quand il y va pour lui de quelque idée de vengeance ou de triomphe. Fabriquée en bois de fer, incrustée de patenôtres blanches, on y avait encore dessiné des espèces de mosaïques, avec des coquilles d'œuf de couleurs variées, et de longs panaches de plumes éclatantes ornaient une de ses extrémités; c'était celle qui servait de manche et qu'on désignait sous le nom d'*embagadura*.

Quand le sacrificateur avait fait annoncer qu'il était prêt, ses parents et ses amis venaient le chercher en grande pompe, au bruit des instruments. On le conduisait sur la place, où l'attendait la victime. Là une scène bien étrange devait précéder l'inévitable dénoûment; on amoncelait des pierres et des tessons devant le prisonnier, ou bien, dans quelques circonstances, il recevait une tacape en bois de fer, et pendant quelques minutes il avait le droit de se venger du supplice auquel il était condamné, en jetant des pierres à la multitude ou en se servant de sa massue. D'ordinaire, il pouvait retarder la mort de quelques minutes, en se défendant ainsi contre l'assaillant. L'auteur du manuscrit que j'ai sous les yeux avoue même que les choses se passaient souvent fort mal pour celui-ci, et Lery raconte qu'il vit une pierre lancée avec une telle violence, qu'une femme présente à la cérémonie faillit en avoir la jambe rompue. Tout en cherchant ainsi à se venger, le prisonnier continuait ses harangues de mort, il invitait sa tribu à une guerre d'extermination, et quelquefois, au moment où il faisait un dernier effort pour s'élancer vers le sacrificateur, la mus-

surana se resserrait subitement, et un seul coup de livera-pème l'étendait mort, en lui brisant le crâne.

Après le dénoûment de cette tragédie, le guerrier qui avait accompli le sacrifice se retirait dans sa cabane, et s'étendait dans son hamac, non toutefois sans être dépouillé de ses ornements. Il ne devait point paraître à l'horrible fête qui se préparait; plusieurs jours même devaient se passer pour lui dans le jeûne et dans le recueillement; après quoi il était indispensable qu'il déclarât à la nation le nouveau nom qu'il avait adopté. Des entailles profondes, faites à la poitrine ou aux cuisses, indiquaient combien de fois les sacrifices humains s'étaient renouvelés pour le guerrier; et ce qu'il y a de bizarre, c'est que ses sœurs et ses parentes immédiates avaient le droit de porter comme lui ces marques apparentes de noblesse militaire, distinction du reste qui ne s'obtenait pas sans de vives souffrances, et qui pouvaient même compromettre la vie.

Pendant que le sacrificateur se retirait, six vieilles femmes, consacrées à cet office, accouraient en dansant au son des vases dans lesquels elles devaient recueillir le sang de la victime. Elles s'emparaient du cadavre. Ici je crois devoir faire grace au lecteur des horribles préparatifs du festin. Il suffira de dire que les membres de celui auquel on venait de donner la mort étaient immédiatement étendus sur ces espèces de grils en bois auxquels les Tupinambas donnaient le nom de *boucan*. La cervelle était la seule portion du corps qu'on en exceptât, et la tête était livrée aux enfants pour servir ensuite de trophée devant les portes principales du village. Presque toujours, du reste, la foule accourue pour prendre part à un semblable festin, était si considérable, que la portion réservée à chaque individu excédait à peine la grosseur d'un doigt. Mais telles étaient les épouvantables idées d'honneur et de vengeance qui s'attachaient à ces exécutions, que chacun voulait y faire participer les siens, et que la faible portion dévolue à chacun servait souvent pendant plusieurs jours à assaisonner les aliments dont se nourrissait une famille. En accomplissant ces sacrifices, les Tupinambas n'obéissaient pas, comme pourraient le croire quelques personnes, à un goût dépravé qui leur aurait fait préférer la chair humaine à toutes les autres; ils étaient mus avant tout par un esprit de vengeance qui se transmettait de génération en génération, et dont notre civilisation nous empêche de comprendre la violence. Il y a plus : bien différents des Nouveaux-Zélandais, les plus terribles anthropophages connus de nos jours, quelques-uns d'entre eux avouèrent à nos vieux voyageurs que souvent leur estomac était contraint de rejeter cette horrible nourriture, et que s'ils assistaient avec tant de joie aux festins de guerre, c'était par un esprit de haine qui ne pouvait pas même s'éteindre aux derniers instants de la vie. Cet amour effréné de vengeance allait si loin, qu'il éteignait celui de tous les sentiments auquel on accorde le plus d'énergie et le plus de puissance, la tendresse maternelle. La femme d'un prisonnier devenait-elle enceinte, l'être misérable qu'elle mettait au monde portait le nom d'*enfant de l'ennemi*. Parvenu à deux ou trois ans, la veuve du prisonnier devait le remettre à ses frères ou à ses cousins, qui le massacraient avec les cérémonies consacrées, et qui ne manquaient pas d'offrir à la mère sa part du festin. Les vieux écrivains sont unanimes dans le récit de ce fait épouvantable. Les mères dévoraient leurs propres enfants, et elles eussent été déshonorées aux yeux de la tribu, si elles n'eussent point obéi à cet abominable usage. De temps à autre cependant, l'amour maternel reprenait tout son empire, et la femme tupinambas savait soustraire à l'aldée entière l'enfant qu'elle avait mis au monde; par tout ce qu'on raconte, cette dernière circonstance était exceptionnelle. Comme je l'ai indiqué déja, il arrivait aussi que la jeune fille s'éprenait

tout à coup du guerrier captif qu'on lui avait donné pour époux ; dans ce cas elle parvenait quelquefois à le soustraire à la mort, et elle s'enfuyait avec lui dans les forêts; mais d'ordinaire, l'esprit de vengeance conservait tout son empire, et, pour me servir des expressions singulièrement naïves d'un vieux voyageur, « si tost « que le prisonnier aura été assommé, « si il avoit une femme, elle se met- « tant auprès du corps, fera quelque « petit deuil.... et après qu'elle aura « fait ses tels quels regrets et jetté « quelques feintes larmes sur son « mari mort, si elle peut ce sera la « première qui en mangera. »

Après le récit de ces épouvantables usages, il semblera difficile à quelques lecteurs d'admettre, dans l'existence sociale des Tupinambas, certaines vertus qu'on serait cependant bien loin de trouver au même degré chez des peuples infiniment plus avancés dans l'échelle de la civilisation. C'est ainsi que l'égoïsme, cette plaie de notre société moderne, n'eût pas trouvé de nom qui pùt exprimer ses odieuses combinaisons. Dans les misères si fréquemment renouvelées de la vie sauvage, le faible n'était jamais oublié, et le fort se résignait le premier à souffrir. Il n'y avait pas de compromis fait avec sa conscience, qui eût décidé un chef à s'emparer des biens de la terre que l'on considérait comme appartenant à une tribu entière. Durant les famines, l'esclave lui-même était servi avant le moussacat. Une des qualités remarquables des Tupinambas, ce fut leur inviolable bonne foi dans leurs transactions particulières ou générales avec certaines nations, et principalement avec les Français (*). Le vol était à peine connu parmi eux, et malgré l'admiration que leur causaient les différents objets de fabrication européenne, qu'on apportait pour faire avec eux un commerce d'échange, jamais, comme les habitants de la mer du Sud, ils ne cherchèrent à se les approprier par la ruse ou par la force. Il n'y a peut-être pas d'exemple qu'un traité de paix fait avec les conquérants ait été rompu par eux ; dans l'histoire de leurs guerres, si on soumettait les faits à un sérieux examen, on verrait toujours que quelque infraction secrète à leurs idées d'honneur et de religion devenait un motif réel de rupture. Cette bonne foi dans les traités, ils la conservaient dans tous les rapports de la vie, et les anciens écrivains sont tous d'accord sur la tendresse et même sur les égards qu'ils se témoignaient entre eux, bien que plus de vingt familles vécussent quelquefois ensemble sous le même toit.

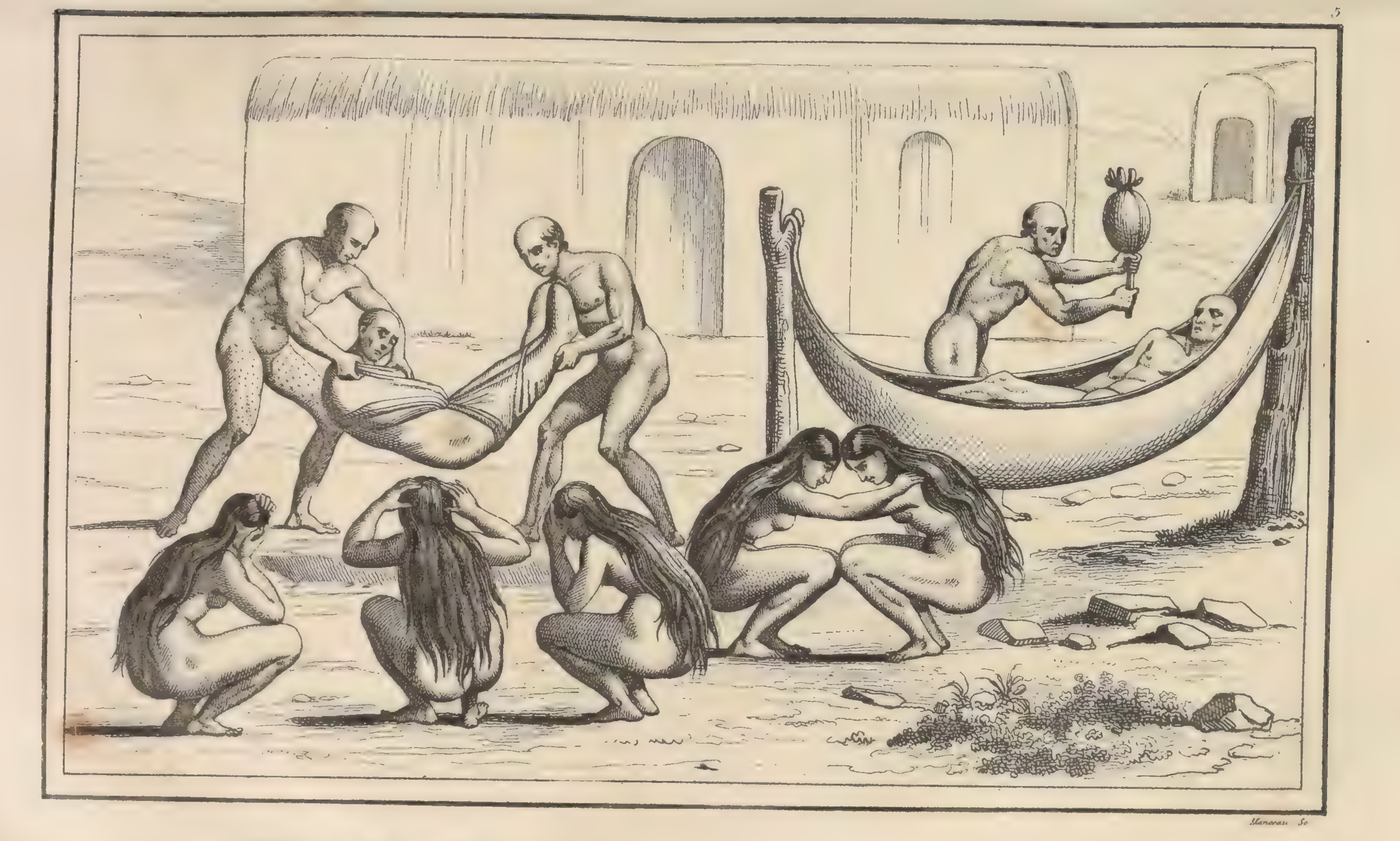
Dans cet examen rapide des usages d'un grand peuple qui a disparu du pays qu'il dominait, il ne nous reste plus qu'à rappeler le solennité des funérailles; c'est la cérémonie qui clôt toute chose, c'est par elle que nous terminerons cette portion de notre récit. Comme une foule de nations barbares, les Tupinambas ne donnaient des soins à leurs malades qu'autant qu'il restait quelque espoir de les sauver; ils n'abrégeaient pas néanmoins leur vie, comme on a reproché aux Tapuyas de le faire. Aussitôt qu'un d'entre eux était mort, on lui mettait sur la tête son diadème de plumes d'ara, on l'oignait de miel, on le peignait, en un mot, on le parait de tous les ornements qu'il avait coutume de porter dans les jours de fêtes, et il était ainsi exposé dans le hamac qui plus tard devait lui servir de linceul. Alors il était entouré de ses femmes et de ses enfants, et au milieu des cris et des gémissements on entendait plusieurs voix qui l'interrogeaient : on lui demandait surtout quelles avaient été ses raisons pour abandonner la vie. Les uns déploraient sa perte; on van-

(*) De très-bonne heure les Normands firent avec ces nations le commerce du bois du Brésil. Plusieurs interprètes qu'on laissait à dessein parmi les Tupinambas adoptaient complétement leur maniere de vivre, et plusieurs écrivains du temps les accusent d'avoir partagé plus d'une fois les festins solennels de ces sauvages.

tait en lui le guerrier infatigable, le tendre père, le bon époux. « Qui nous rendra un tel chasseur, s'écriait-on de toutes parts ! qui fera revenir ce puissant archer ! » Si les peuples, à l'enfance de la civilisation, ont été unanimes en quelque chose, c'est dans l'adoption de cette formule. On la retrouve chez une foule de nations complétement étrangères les unes aux autres, et appartenant même à des races différentes, et elle varie seulement selon le sol et selon le climat. Chez les Tupinambas, ces plaintes se terminaient par un cantique religieux, où une sorte de paradis terrestre, une terre promise, était annoncée aux vivants, comme existant derrière les montagnes. C'était, disait-on, pour se rendre en ce lieu de délices que le mort était parti. C'était là qu'on devait l'aller retrouver : ainsi l'annonçaient les Caraïbes. Aussi, quand le parent le plus proche avait fait une fosse profonde, tout était-il préparé pour le long voyage qu'allait entreprendre le guerrier. Souvent cette fosse était creusée dans le lieu même où le malade venait d'expirer, et alors on l'enterrait au milieu de sa famille. D'autres fois on se rendait sur le bord de la mer ou dans la forêt ; mais un soin minutieux présidait toujours aux funérailles. Après que le corps avait été ployé en deux, attitude étrange qu'on a retrouvée du reste dans une foule de monuments américains, il était soigneusement enveloppé dans un hamac et suspendu au centre de la fosse, à des pieux posés verticalement, de manière à ce que la terre ne tombât point dans cette espèce de caveau. Près du filet mortuaire, on déposait l'arc, les flèches et la tacape du guerrier. Le maraca dont il se servait dans les fêtes demeurait là peut-être comme un symbole religieux. On avait soin d'entretenir du feu à côté de la couche funéraire, pour éloigner probablement des mânes consacrés, Anhanga, le génie du mal. Et pendant plusieurs jours on déposait soigneusement, comme une offrande agréable au guerrier, du gibier et des fruits dans une calebasse, de l'eau dans un vase de terre. On lui mettait à la main un calumet de feuilles de palmier, chargé de tabac, et l'on renouvelait ces provisions jusqu'à ce que l'on pût supposer que l'ame avait pris son vol vers les régions heureuses. Alors seulement on formait, avec des poutres rangées verticalement, un plafond au-dessus de la fosse, on y répandait une ramée abondante, et la terre recouvrait pour jamais le guerrier tupinambas, que son épouse devait venir pleurer solennellement durant plusieurs jours.

Si c'était une femme qui eût succombé, l'usage voulait que son mari creusât lui-même la fosse et qu'il la déposât dans la terre. Une jeune fille était ensevelie par son frère ou par son plus jeune parent ; et si l'enfant d'un chef venait à mourir, on le déposait dans un vase qu'on enterrait dans la cabane où demeuraient ses parents.

Maintenant que dire des tribus indiennes qui entouraient cette grande nation ? En consultant les récits contemporains, on s'aperçoit aisément qu'elles partageaient à un degré plus ou moins éloigné ses usages, ses idées religieuses et jusqu'à ses superstitions ; mais on voit aussi que le foyer de la civilisation naissante demeurait chez le peuple qui s'était en quelque sorte constitué le chef des autres nations. Les coutumes bizarres ou essentiellement différentes de celles qu'on remarquait chez les Tupinambas, tenaient surtout aux localités, à l'abondance plus ou moins grande de certaines productions, au voisinage plus ou moins rapproché de certaines races, telles que celles du sud ou de l'ouest. Mais ces variétés ne constituent pas une différence assez remarquable pour nous obliger à établir ici des subdivisions plus étendues que celles déja indiquées. Les analogies en effet étaient si frappantes, que de vieux voyageurs n'hésitent pas à employer la même dénomination pour une même tribu. Les Tupiniquins, les Tupiaes, les Tamoyos, les Cahètes, se rapprochaient



Maneau Sc.

Funérailles des Tupinambas

Begräbnissfeier der Tupinambas.

essentiellement des Tupinambas, bien qu'ils fussent quelquefois en guerre avec eux; les Carijos, plus rapprochés des tribus agricoles de Guaranis, conservaient aussi une réelle analogie de langage et d'habitudes avec la grande nation: néanmoins leurs mœurs étaient plus douces, et ils paraissent s'être plus promptement alliés aux Européens; les Pitigoares se distinguaient surtout par leur antique affection pour les Français, et on les admet parmi les hordes tupiques. Les Goynazes commençaient à se mêler à d'autres tribus; les Papanazes se préparaient à cette guerre terrible qu'ils soutinrent contre les Tupiniquins et les Goaytakazes, et que ne finit qu'avec leur dispersion. Que dire aussi des Tapuyas, refoulés dans l'intérieur, mais bien décidés à ne point abandonner les vastes campagnes du Ciara, du Pianhy et du Pernambuco? Dès l'origine de la conquête, ils commencèrent à errer dans ces grandes solitudes, obéissant aux sombres prophéties de leurs devins, accomplissant comme à regret les rites de leur religion barbare, perdant au milieu d'une existence agitée les faibles lueurs qui semblaient les guider dans le principe de leur organisation sociale, pour retomber enfin dans une telle barbarie, qu'au bout de quelques années, et quand ils apparaissent sous le nom d'Aymorès, ils sont considérés comme des sauvages par les Indiens Tupis qui eux-mêmes commençaient à subir une désorganisation sociale.

Maintenant, je l'avouerai, quoique le sujet ne fût pas en lui-même sans intérêt, il serait trop long et peut-être trop fatigant pour le lecteur de suivre les mouvements divers que l'établissement des Européens imprima à toutes les nations indiennes. Tantôt on verrait les differentes tribus qui composaient une nation, s'agglomérer pour s'éteindre, tels que les Carijos et les Patos, tantôt, tels que les Tupinambas, on pourrait les suivre au sortir du grand conseil, où les divers intérêts du peuple auraient été agités avec la gravité indienne, pour les voir s'avancer à travers d'immenses forêts, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé dans les déserts de l'Amazonie un asile qu'ils auront jugé favorable à leur établissement; ils le considéreront comme tel si, par sa position, il est éloigné du contact avec les Européens, et s'ils peuvent s'y croire en sûreté contre les envahisseurs.

Mais dans le récit de ces émigrations imposantes, bien des noms inconnus de peuples et de lieux devraient être répétés; et, je l'avouerai, ces détails qui la plupart du temps n'aboutissent qu'au récit de l'anéantissement d'une tribu, rebuteraient le lecteur par l'étrangeté des dénominations et par l'aridité des faits principaux. Plus tard, et en divers passages de cette notice, celles des nations indiennes qui ont résisté au choc de la conquête, et qui ont conservé leur liberté dans les forêts, nous apparaîtront avec ce qu'elles ont de bizarre dans leurs coutumes, de pittoresque dans leurs habitudes, dans leurs armes et dans leurs ornements. Toutefois, avant d'abandonner les nations dont nous avons essayé d'esquisser l'organisation sociale et religieuse, répétons ces belles paroles de M. de Chateaubriant, qui font avec tant d'éloquence la juste part des vainqueurs et des vaincus, et qui peuvent s'appliquer aux Tupinambas, comme elles s'appliquent aux Natchez: « L'Indien n'était pas sauvage; la civilisation européenne n'a point agi sur le pur état de nature, elle a agi sur la civilisation américaine commençante. Si elle n'eût rien rencontré, elle eût créé quelque chose; mais elle a trouvé des mœurs et les a détruites, parce qu'elle était plus forte et qu'elle n'a pas cru devoir se mêler à ces mœurs (*). »

PREMIÈRES EXPLORATIONS DU BRÉSIL; COUP D'ŒIL HISTORIQUE SUR LES ÉTABLISSEMENTS DU XVIe SIÈCLE.

Une fois la découverte accomplie, les expéditions qui devaient reconnaître les côtes de Santa-Cruz se multiplièrent, et appelèrent l'attention des na-

(*) Voyage en Amérique, t. VII, p. 93.

tions commerçantes de l'Europe sur le magnifique pays qu'on n'avait fait qu'entrevoir. Plusieurs discussions assez peu importantes, du reste, se sont élevées dans ces derniers temps sur l'antériorité de ces découvertes partielles. Il importera toujours assez peu dans l'histoire de ce pays que Diego de Lèpe ait vu le cap Saint-Augustin dès la première année du XVI[e] siècle, et que Christovam Jacques soit le navigateur qui ait succédé immédiatement à Cabral. Ces explorations furent à peu près sans résultat, puisqu'il n'en est resté qu'un souvenir confus. Il n'en fut pas de même d'un voyage accompli dès l'année suivante. Cet homme envers lequel la postérité a été presque injuste, à cause d'un caprice de son siècle (*), ce grand navigateur, que Christophe Colomb lui-même admirait, Amerigo Vespucci, parcourut la côte du Brésil en 1501, au milieu des plus grands dangers, et ses explorations périlleuses n'étaient, pour ainsi dire, qu'une continuation du voyage de Cabral, puisque le navigateur florentin fut envoyé par Emmanuel, avec la mission expresse d'explorer les lieux visités l'année précédente, et de transmettre les documents qui pourraient plus tard servir à la colonisation. Comme le prouvent ses relations et ses découvertes, Amerigo Vespucci était un homme d'une haute intelligence. Toutefois, arrivé sur les côtes du Brésil, on le voit préoccupé de la pensée qui, quelques années auparavant, agitait Colomb à la vue des embouchures de l'Orénoque. « S'il y a dans le monde un paradis terrestre, s'écrie-t-il, il doit être près de ces lieux. » Quand ce grand navigateur s'exprimait ainsi, il avait déja doublé le cap Saint-Augustin, auquel avait été imposé, par l'expédition, le nom qu'on lui a conservé; il se disposait à parcourir ces régions du sud-ouest, dont tant d'autres voyageurs après lui ont admiré l'inépuisable beauté. Enfin, étant parvenu au 32[e] degré de latitude, 750 lieues de côte se trouvèrent relevées. Je ne parlerai pas ici de ses autres découvertes dans les terres australes, il suffira de dire que le 7 septembre 1502 il était de retour à Lisbonne, après avoir employé un peu plus de quinze mois à ce laborieux voyage, qui allait faire connaître aux Portugais l'importance de leur nouvelle possession.

On voit par la relation d'Amerigo, conservée dans Ramusio, qu'il avait fort bien observé l'aspect du pays, quoique avec un peu d'enthousiasme peut-être, et qu'il appréciait avec assez de justesse le degré d'état social auquel étaient parvenus ses habitants.

Les récits d'Amerigo n'exercèrent probablement pas encore une grande influence sur Emmanuel, car la première expédition qu'on lui confia devait se diriger d'abord vers un autre pays, qu'on supposait pouvoir servir un jour d'entrepôt au commerce de l'Inde. Ce fut cependant à partir de ce voyage que la baie de Tous-les-Saints fut explorée, et qu'on apprécia mieux les contrées magnifiques découvertes depuis trois ans.

La première colonisation du Brésil date réellement de cette époque, et ce furent, dit-on, les débris d'un naufrage qui servirent à la former. S'il faut s'en rapporter à Damien de Goes, historien portugais d'une grande exactitude, Gonçalo Coelho ayant été envoyé à la terre de Santa-Cruz, perdit quatre de ses navires, tandis que les deux autres revinrent chargés de bois de teinture, de singes et de perroquets. Ce seraient les équipages de quatre caravelles naufragées qui auraient formé le premier établissement européen qu'on eût vu encore au Brésil.

(*) Il y a certains préjugés historiques généralement adoptés, qu'on ne saurait trop mettre de côté dans les histoires modernes. Amerigo Vespucci ne s'attribua pas audacieusement un honneur qui ne lui était point dû, et il ne se posa jamais comme un rival de Colomb. Meilleur juge que tous dans cette cause, le grand homme qui a été lésé plaignait lui-même Améric de la situation où il se trouvait. « On n'a point fait pour lui, disait-il dans une de ses dernières lettres, ce que la raison dit qu'on aurait dû faire. » Voy. à ce sujet Fernandez de Navarrete, *Colecion de viages, etc.*

Si la découverte de Pedralvez Cabral et les explorations de ceux qui lui succédèrent avaient fait d'abord quelque sensation en Portugal, il faut convenir que cette impression alla bientôt en diminuant. Qu'importaient, en effet, de vastes déserts et quelques hordes sauvages, au peuple qui ajoutait chaque jour à ses conquêtes quelque ville magnifique de l'Asie, quelque riche province de l'Inde, de celles que l'empire romain eût enviées? Cependant, soit que l'on supposât que ces déserts pouvaient renfermer des trésors, soit que l'on imaginât vaguement, comme cela est arrivé plus tard pour la Guiane, que quelque ville était cachée dans la profondeur des forêts, on voit dès l'origine les plus illustres navigateurs apparaître dans les mers du Brésil, à quelques mois de distance. C'est donc non seulement Gonçalo Coelho qui longe la côte et qui laisse partout des traces de son passage; on trouve encore des bornes en marbre qui attestent sa prise de possession (*). C'est Christovam Jacques qui pénètre dans la vaste baie qu'on dédiera à tous les saints; le grand Albuquerque, lui-même, apparaît devant la côte; deux ans plus tard, le vainqueur des Indes, D. Francisco d'Almeïda, croise devant le littoral; puis c'est Tristan de Cunha qui, six ans après la découverte, côtoie la terre de Pernambuco. De 1508 à 1509 on voit surgir, pour la seconde fois, le compagnon célèbre du grand Colomb, ce Vicente Yanez Pinzon, auquel tant d'écrivains accordent l'honneur de la première découverte; mais cette fois il accompagne Solis, et c'est toujours pour la Castille qu'il entreprend ces expéditions. A partir de cette époque, et soit qu'une sorte d'émulation s'établisse entre les deux plus grands peuples navigateurs, les explorations sont plus nombreuses et plus difficiles à signaler. Les naufrages qui ont lieu servent à la connaissance du pays. On amène des Brésiliens en Portugal, et il se trouve déja des interprètes qui peuvent parler en leur nom. Bientôt Juan Dias Solis découvrira le Rio de la Plata, et Fernando de Magalhaens, après avoir abordé la côte du Brésil, pénétrera dans le détroit qui doit immortaliser son nom. Puis dans le Nord on aura des idées fantastiques sur la richesse de cette contrée, on y placera une sorte d'Eldorado, et Henri VIII expédiera Cabot pour s'emparer de Perularia. Mais tandis que l'Angleterre rêve aux trésors de la ville inconnue, tandis que la Castille insatiable perd ses plus grands navigateurs, un drame animé, poétique, plein de fraîcheur, se passe sur ces beaux rivages. La tradition en est trop célèbre pour que je ne la rappelle pas ici.

(*) Il y a, comme je l'ai déja fait remarquer, une grande obscurité en ce qui touche la priorité de ces premières expéditions; il y a même des auteurs estimables qui veulent nier absolument celle d'Amerigo Vespucci. Cependant l'historien le plus récent, et peut-être le plus scrupuleux de tous, Pizarro de Araujo, admet ses découvertes pour le compte du Portugal. Il pense également que Gonçalo Coelho passa plusieurs années sur les côtes du Brésil. Cazal affirme qu'après avoir perdu quatre caravelles, il s'établit avec les naufragés à Porto-Seguro. Deux missionnaires français faisaient partie de la colonie naissante, et ce furent peut-être eux qui révélèrent à la France les avantages que pouvait offrir le commerce de l'Ibirapitanga. Coelho fut, dit-on, le premier qui fit charger ses deux caravelles de ce précieux bois de teinture, et qui en introduisit l'usage en Europe. C'est à partir de cette époque que Santa-Cruz prit le nom de Brazil.

HISTOIRE DE CARAMOUROU ET DE PARAGUASSOU L'INDIENNE.

Dès les premières pages, et tout à fait à son origine, l'histoire du Brésil présente donc une de ces traditions merveilleuses qu'on aime à rencontrer au début d'un peuple et dont la poésie doit toujours s'emparer. Il s'agit de la célèbre Paraguassou dont les amours avec Diogo Alvarez forment maintenant pour ce pays un des plus curieux épisodes des traditions du XVI[e] siècle.

Quoique certains usages appartenant à l'ordre social des Tupinambas

eussent exigé peut-être des historiens primitifs plus de critique qu'ils n'en ont mis dans le cours de la chronique, nous n'en saurions douter maintenant, le récit qu'ils nous ont fait n'est pas imaginaire, et Rocha Pitta lui-même va nous l'attester (*). Je conserverai autant que possible ses expressions animées.

Nous ne saurions passer sous silence, dit-il, une notable matrone de ce pays, qui, étant par sa naissance la première entre les Indiens, pourrait bien occuper aussi le premier rang aux yeux des étrangers, quand il s'agit de sincère amour.

Cette Indienne était fille d'un chef de la province de Bahia. Un navire qui naviguait pour l'Inde, venant à échouer sur la plage où coule le Rio-Vermelho, il se brisa en mille pièces. Ses dépouilles devinrent le jouet de la mer. Les sauvages sauvèrent diverses marchandises et quelques naufragés qui n'étaient échappés aux monstres de l'Océan que pour servir de pâture aux hommes. Tous furent dévorés, à l'exception de Diogo Alvarez Correa, naturel de Viana, et appartenant à une des principales familles de cette noble ville. Il avait été un des premiers parmi ceux que les flots avaient poussés sur le sable; et l'on peut dire que c'était pour que la fortune vînt le chercher où d'autres n'auraient trouvé que disgrace. Il sut se rendre tellement agréable à ses nouveaux hôtes, en leur enseignant les moyens de se procurer les dépouilles du navire, et en les aidant avec une agilité merveilleuse, qu'ils résolurent de l'employer à d'autres travaux : heureusement pour lui, il était doué de certains avantages que les barbares eux-mêmes pouvaient apprécier.

Comme le navire était chargé de munitions de guerre qu'on transportait aux Indes, parmi les débris on sauva plusieurs barils de poudre, des balles et quelques fusils. Diogo Alvarez mit en état ces armes, et se servant d'un des mousquets qu'il venait de préparer, afin de tirer quelques oiseaux, il fut assez heureux pour en jeter plusieurs à bas. Le feu, l'écho, la chute subite des oiseaux, tout causa une telle épouvante aux sauvages, que les uns fuyant, les autres s'arrêtant avec stupidité, ils demeurèrent tous avec un souvenir de crainte, regardant Diogo Alvarez comme un être au-dessus de l'humanité. Ils le traitèrent dès lors avec une vénération profonde, car ils ne pouvaient pas se rappeler sans terreur les effets surprenants dont ils avaient été témoins. A cette époque, ceux du district de Passê s'étant révoltés contre le chef, il résolut de marcher contre eux, en emmenant avec lui Diogo Alvarez, que ses armes n'abandonnaient point.

Les deux partis se rencontrèrent, et pendant que le chef des rebelles adressait un grand discours à ses guerriers, Diogo Alvarez lui tira un coup de fusil dont il le tua, au grand effroi de ceux qu'il commandait. On les vit d'abord s'enfuir avec terreur, sans savoi[r] quel parti prendre; enfin ils se soumi[-] rent à l'ancien chef, bien persuadé[s] qu'on ne pouvait résister à celui qu[i] avait de telles armes à sa disposition[.] Cette circonstance augmenta singuliè[-] rement le respect qu'on avait pou[r] Diogo Alvarez, de sorte que les sau[-] vages qu'on regardait comme les pre[-] miers d'entre la tribu lui donnèren[t] leurs filles pour concubines, tandi[s] que le chef lui offrit la sienne à titr[e] d'épouse principale. On avait impos[é] au jeune Portugais le nom de *Cara-mourou-Assou*, ce qui veut dire e[n] idiome tupique : dragon qui sort d[es] mers (*).

Il vécut quelque temps dans cet[te] union étrange. Cependant ayant décou[-] vert un navire que les vents contrair[es]

(*) J'ai adopté en partie le récit de cet historien, parce qu'en général il est exact, et que d'ailleurs il affirme avoir consulté d'anciens et authentiques manuscrits, conservés en divers endroits de la province, et qui différaient sous bien des rapports des écrivains qui avaient raconté auparavant cette aventure.

(*) D'autres historiens veulent que [ce] nom célèbre signifie homme de feu.

poussaient vers le golfe de Bahia, et s'apercevant que les signaux pouvaient être aperçus des marins, il tâcha de leur faire comprendre sa position; ceux-ci détachèrent une embarcation, et il ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il se jeta à la nage, afin d'y trouver un asile.

Sa femme voyant s'éloigner celui sans lequel il lui semblait désormais impossible de vivre, ne craignit pas de lutter contre les flots. Dédaignant la liberté et son pays, elle le suivit à la nage. Le canot les reçut tous deux et les conduisit vers le navire. Ce bâtiment était français, il les débarqua dans un des ports du royaume.

Henri de Valois, deuxième du nom, et Catherine de Médicis, continue la chronique, régnaient alors en France: informés de cet événement et de la qualité de leurs hôtes, ils les reçurent avec une bienveillance toute royale, et, dans une cérémonie imposante à laquelle assistèrent plusieurs grands seigneurs, ils donnèrent le baptême à la jeune Indienne, qu'ils voulurent tenir eux-mêmes sur les fonts, et ils solennisèrent son union avec celui qu'elle avait choisi. On ajoute qu'ils leur accordèrent des titres honorifiques, mais que Diogo Alvarez ayant demandé à être reconduit en Portugal, la chose lui fut refusée. Par la suite, et après quelques sollicitations secrètes, un navire les reconduisit à Bahia. Il fut convenu qu'une cargaison de bois de Brésil paierait la traversée.

Cette femme, qui depuis accomplit des actions dignes d'une véritable héroïne, s'appelait dès cette époque Catherine Alvarez. Elle portait le nom de la reine de France et celui de son mari. Par son influence, les sauvages s'assujettirent avec moins de répugnance au joug des Portugais. Les deux époux vivaient dans l'emplacement où s'est élevée Villa Velha (la ville vieille), lorsque, à la suite d'un songe mystérieux de Catharina Alvarez, on trouva miraculeusement une image de la Vierge renfermée dans une caisse et jetée sur le rivage parmi les nombreux débris d'un navire espagnol qui, naviguant pour les Indes, s'était perdu sur la côte de Boïpeba, où Alvarez Correa lui avait porté secours. Plus tard, une lettre de remercîment de l'empereur Charles-Quint attestait qu'il avait recueilli les étrangers, et qu'il les avait pourvus de tout ce qui pouvait leur être nécessaire.

Cependant la caisse dans laquelle était contenue la sainte image, avait été emportée par des sauvages qui demeuraient à une grande distance de l'endroit où avait eu lieu le naufrage. Ils ne lui rendaient aucun culte, mais ils la conservaient dans leur cabane, au fond de son espèce de tabernacle. Ayant été retrouvée, grace aux soigneuses diligences de Catharina Alvarez et de Diogo Alvarez Correa, ils lui élevèrent une église sous l'invocation de Notre-Dame de la Grace, et depuis, ajoute la chronique, ils la concédèrent avec des terres considérables aux moines du glorieux ordre de Saint-Benoît: c'est dans cette chapelle qu'ils ont été enterrés.

Si l'on s'en rapporte complétement à Rocha Pitta, qui avait été à même de recueillir de nombreux renseignements sur cette curieuse tradition devenue si populaire au Brésil, le jeune Portugais adopté par les Tupinambas aurait eu de nombreux enfants de Paraguassou, et ce serait de là que tireraient leur origine plusieurs familles puissantes de Bahia. Néanmoins, si l'on consulte d'autres sources, la vie de Diogo Alvarez n'aurait peut-être été ni si curieuse, ni si paisible qu'il la présente; le voyage en France serait incertain, et la prodigieuse puissance de Caramourou sur les tribus tupinambas laisserait au moins quelques doutes. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que le premier donataire de la province, Pereira Coutinho, vint s'établir à Villa Velha, à l'époque où Diogo Alvarez avait formé déja quelques plantations. Il y vécut d'abord en excellente intelligence avec le premier possesseur de l'établissement; puis, son caractère hautain concevant quelques soupçons sur la loyauté de Caramourou, il le fit arrêter, et ce fut, dit-on, à cette époque que Paraguassou,

indignée, commença cette guerre implacable qui dura plusieurs années, et qui s'opposa si long-temps aux progrès de la colonie. Caramourou, à la suite d'une multitude de combats, fut emmené par Pereira Coutinho qui voulait se rendre aux Ilheos; mais, au bout de quelques heures de navigation, il fut rappelé par un parti de Tupinambas. Il céda imprudemment aux pressantes invitations qui lui étaient adressées, et tourna ses voiles vers le Reconcave; le vent le poussa vers l'île d'Itaparica qu'habitaient des tribus ennemies, et là il fut impitoyablement massacré. Caramourou, grand-interprète de ces peuples, dit un manuscrit du seizième siècle, que j'ai sous les yeux, Caramourou fut sauvé à cause de la connaissance parfaite qu'il avait du langage des Tupinambas. Quelques années plus tard, Alvarez vit arriver Thomé de Souza qui venait fonder la ville de San-Salvador. Il lui rendit d'éminents services, et ce fut probablement de lui qu'il reçut ce titre de grand-interprète que lui donnent certains historiens.

Que Diogo Alvarez soit rentré dans ses anciennes possessions, qu'il y ait vécu paisible au milieu de sa femme et de ses enfants, apres la catastrophe de Coutinho, c'est ce qui a dû arriver; mais je pense qu'on a singulièrement exagéré avec le temps l'influence toute royale que cet Européen aurait exercée sur les tribus indépendantes des Tupinambas. Il y a une quinzaine d'années, on me montra encore, à l'extrémité du faubourg de la Victoria, un arbre presque dépouillé de son feuillage, qu'on désignait sous le nom d'Arbre de la découverte. C'était derrière lui, disait-on, que Diogo Alvarez s'était caché quand, après le naufrage, il avait vu les sauvages s'emparer de ses compagnons. S'il n'est pas bien sûr, comme le raconte Rocha Pitta, que Caramourou et sa femme soient enterrés dans la chapelle da Graça, qui relève du couvent de San Bento, et que l'on considère comme le plus ancien édifice de San Salvador, Paraguassou y repose. Autant que je puis me le rappeler, la construction de la chapelle peut remonter au milieu du seizième siècle; mais elle a dû subir plusieurs réparations qui ont altéré le caractère primitif de son architecture. Quoiqu'elle soit habituellement fermée, j'y pénétrai un jour, et j'aperçus au-dessus des deux autels lateraux, des peintures assez grossières qui représentent les faits principaux de l'histoire de Caramourou, et qui ne doivent guère remonter plus haut que le commencement du dix-huitième siècle. Au fond de l'église on lit cette épitaphe :

SÉPULTURE DE DONA CATHERINE ALVAREZ
MAÎTRESSE DE CETTE CAPITAINERIE QU'ELLE A DONNÉE
AUX ROIS DE PORTUGAL CONJOINTEMENT AVEC SON MARI
DIOGO ALVAREZ CORREA NÉ A VIANA
ELLE A FAIT CONSTRUIRE ET A DÉDIÉ CETTE CHAPELLE
AU PATRIARCHE SAN BENTO L'AN 1582.

Si l'on s'en rapporte à cette inscription funéraire, Paraguassou dut vivre jusqu'à un âge fort avancé; mais il est plus que douteux qu'elle ait pu donner la province de San Salvador à Sébastien ou bien à Philippe II. Il en est donc de cette curieuse tradition brésilienne comme de toutes celles qu'on rencontre au commencement des histoires. Il faut la dégager de ses souvenirs populaires, et la dépouiller d'une portion de sa poésie pour retrouver sa vérité (*).

Division du Brésil en capitaineries. En rétrogradant de quelques années, nous trouverons déja le Brésil divisé en provinces. Voyant que les Espagnols étaient établis sur les bords du Rio Paraguay, et que les Français voulaient s'emparer de Pernambuco et de Bahia, le roi Jean III, dit la Chorographie brésilienne, résolut de peupler le continent, et pour faciliter la colonisation, il prit le parti de la diviser en portions extraordinaires de cinquante lieues de côte, en attachant à ces concessions certaines prérogatives royales, et en leur imposant le

(*) L'histoire de Diogo Alvarez a fourni au Brésil une épopée nationale qui a du charme et de l'intérêt. *Le Caramourou du P. Durao* a été traduit en français avec beaucoup d'élégance par M. Eugène de Montglave.

nom de Capitaineries. Une assez grande incertitude règne encore sur l'histoire et le nombre de ces premières divisions. Jean de Barros, qui fut un des premiers donataires, en compte douze; mais il ne nomme point les propriétaires. On suppose qu'il se trompe, et que les subdivisions des vastes provinces appartenant à Martim Affonso de Souza et à son frère l'ont fait tomber dans cette erreur. Il n'y aurait eu véritablement que neuf capitaineries primitives : elles furent accordées à des hommes qui avaient rendu de grands services civils et militaires, et l'on nomme Joam de Barros, Duarte Coelho Pereira, Francisco Pereira Coutinho, Jorge de Figueyredo Correa, Pedro de Campo Tourinho, Vasco Fernandes Coutinho, Pedro de Goes, Martim Affonso de Souza, Pedro Lopes de Souza, tous grands écrivains, navigateurs habiles, ou capitaines célèbres.

Voici donc le Brésil un peu mieux connu; voici que l'on commence à mieux apprécier les avantages commerciaux qu'on peut tirer de cet immense territoire. Une compagnie se fonde pour l'exploitation des bois de teinture, des caravelles sont plus fréquemment expédiées sur les côtes, les Français ne tardent pas eux-mêmes à prendre une part active à ce commerce, et les nations indiennes commencent à se modifier par leur contact avec les Européens.

Entre ces premières explorations et la fondation d'une capitale sous Jean III, bien des expéditions eurent lieu, bien des établissements partiels furent probablement tentés, mais il est tout à fait inutile de charger la mémoire de nos lecteurs d'une nomenclature stérile de dates et de noms; il suffira de dire que dans ce premier contact des peuples européens avec les grandes nations indiennes, il y eut une effervescence de passions haineuses et guerrières, un mélange bizarre de croyances, terribles ou gracieuses, qui domineront désormais les premiers temps historiques du Brésil, et qui, mieux connues un jour, lorsqu'on aura recueilli toutes les anciennes traditions, seront une source précieuse où viendra puiser la poésie. Interrogeons encore une de ces chroniques peu connues qui pourront alimenter la littérature nationale.

HANS STADE PARMI LES TUPINAMBAS.

Vers le milieu du XVI[e] siècle le Brésil, divisé en capitaineries, commençait donc à se peupler d'Européens; mais, comme je viens de le dire, une haine plus active se montrait chez les nations indiennes pour les nouveaux envahisseurs; dans cette lutte de la civilisation contre la barbarie, les Tupinambas semblaient avoir surtout le sentiment du sort déplorable qui attendait leurs tribus. Les Français, qui formaient peu d'établissements durables, ne leur semblaient pas, à beaucoup près, des ennemis aussi dangereux que les Portugais, dont les villes se multipliaient de toute part : ils désignaient habituellement ceux-ci sous la dénomination injurieuse de Pero (*), et ils étaient sans pitié dans la guerre d'extermination qu'ils leur faisaient; tandis que les hardis aventuriers que les ports de Normandie leur envoyaient chaque année, recevaient d'eux le nom de *parfaits alliés*, et les trouvaient toujours disposés à les seconder dans les guerres qu'ils entreprenaient contre les colons.

L'histoire que nous allons rapporter fera comprendre quelle était la nature de ces rapports et de quelle importance il pouvait être de porter le nom de Français.

(*) Perro veut dire chien en portugais, mais pero, comme l'écrivent plusieurs vieux voyageurs, pourrait bien n'être qu'une abréviation du nom de Pedro. Ayres de Cazal raconte qu'un naufragé nommé Pedro Ramalho sut si bien s'attirer l'admiration des sauvages dans la province du Maranham, qu'ils imposèrent son nom en l'abrégeant à tous ses compatriotes. Quelque plausible que puisse paraître cette opinion, il est assez difficile de l'adopter, en se rappelant que la dénomination de pero devint un terme de haine dans la bouche des Tupinambas.

Un Allemand du pays de Hesse, Hans Stade, s'était embarqué à Lisbonne en qualité de canonnier pour passer au Brésil. Après une navigation de 88 jours (ce que l'on regardait alors comme une des plus courtes traversées que l'on pût faire, puisqu'on employait fréquemment quatre mois pour parvenir au petit établissement d'Iguarassu, fondé récemment par Coelho), notre voyageur s'établit durant quelques mois dans cette portion de l'Amérique portugaise: là il eut occasion de se familiariser avec la manière de combattre des indigènes, et avec les ruses qu'ils employaient. Voulait-on remonter un fleuve pour se procurer du bois de Brésil, des arbres énormes, coupés probablement durant la nuit et maintenus debout au moyen de lianes solides, tombaient tout à coup devant les étrangers, comme si un pan de forêt se fût détaché par enchantement, afin d'arrêter les navigateurs. Essayait-on de pénétrer plus avant, de nouvelles palissades de feuillage interrompaient le cours du fleuve, et une grêle de flèches garnies de brandons allumés menaçait d'un péril plus grand encore ceux qui osaient avancer; souvent la fumée corrosive et enivrante du piment s'élevait en longs tourbillons et finissait par suffoquer ceux que les flèches ne pouvaient atteindre. Ces périls presque toujours renaissants au milieu des nations indiennes, cette lutte qui s'engageait entre la race courageuse des Tupis et les Portugais, rien ne put détourner Hans Stade de son goût pour les voyages dans le nouveau monde. Il retourna à Lisbonne: ce fut pour repartir immédiatement, avec l'intention de se rendre aux établissements espagnols du Rio de la Plata. Il parvint bientôt en Amérique; mais au lieu de s'établir dans la ville naissante de Buenos-Ayres, une foule de circonstances le contraignirent à se fixer au milieu des Portugais, dans la capitainerie de San Vicente, où il fut chargé de commander un fort connu sous le nom de Santo Amaro.

Il faut se représenter la situation de Hans Stade comme étant tout à fait analogue à celle des missionnaires américains qui vont se fixer parmi les tribus terribles de la Nouvelle-Zélande. Le fort qu'il devait défendre contre les invasions des sauvages n'était guère qu'une maison fortifiée: il s'était engagé à y demeurer quatre mois, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur; plus tard il fut convenu qu'il conserverait le commandement pendant deux années et qu'ensuite il pourrait retourner en Europe. L'établissement reçut de nouveaux matériaux et quelques pièces d'artillerie.

Il semble que Hans Stade eût prévu la catastrophe terrible dont il était menacé: c'était avec répugnance qu'il avait accepté ce nouveau commandement, et il ne se voyait pas sans terreur environné de nations dont il savait parfaitement que la haine était implacable.

Un jour, comme il attendait quelques hôtes, il prend la résolution de se rendre à la chasse, et il entre dans les grandes forêts qui environnent le fort de Santo Amaro. Il n'a pas fait plutôt quelques pas hors des limites accoutumées, que des hurlements terribles se font entendre: il est environné de guerriers tupinambas, qui l'entou rent en faisant d'horribles gestes. On le renverse à terre assez rudement pour qu'il se blesse à la cuisse d'une manière douloureuse, on le garrotte et il est entraîné vers les mangliers qui bordent le rivage. Là un nouveau spec tacle lui apprend quel sera son sort une flottille de pirogues, gardée par d'autres guerriers, est amarrée sur le rivage. Les cris redoublent, la tacape de guerre est levée sur sa tête, on lui apprend qu'il est regardé comme un Portugais, qu'on le considère comme un ennemi irréconciliable, et que, selon la loi invariable des Tupinambas, il doit servir à un festin solennel qu'on se promet de célébrer bientôt.

Jeté dans une pirogue, il est en traîné bien loin de Santo Amaro et de Bertioga, d'où il aurait pu obtenir quelque secours; on le contraint même sous peine de mort, à tirer des coups de mousquet contre les embarcations

qui ont été mises à la mer afin de le sauver, et malgré les volées d'artillerie qu'on envoie contre la flottille, les Tupinambas parviennent à une île où ils n'ont plus rien à redouter des Européens. Le prisonnier est déposé à terre dans un lieu écarté du rivage.

Rien, dans le vieux voyageur, n'est plus simple et plus touchant que la manière dont il raconte ses impressions dans ce moment suprême. Nous le laisserons parler un instant.

« Je ne savais point où j'étais, dit-il; les coups que j'avais reçus m'avaient fait enfler le visage, et mes yeux ne me permettaient plus de rien discerner; je ne pouvais pas non plus me tenir sur mes pieds, tant était douloureuse la blessure que j'avais reçue à la cuisse. C'était à cause de cela, sans doute, que mes vainqueurs s'étaient contentés de me jeter sur le sable. Ils finirent par se ranger autour de moi et me menacèrent encore de me dévorer. Exposé à cet affreux malheur, je roulais dans mon esprit une foule de pensées qui jamais ne s'y étaient présentées; je songeais à toutes les peines dont cette vie passagère est remplie, et mes yeux fatigués se baignaient d'un torrent de larmes; j'entonnai avec la plus grande ferveur le commencement du psaume

Dum vita medio convertitur anxia luctu,
Imploro superi Numinis æger opem, etc.

« Les sauvages m'entendirent, et ils s'écrièrent : Il dit son chant de mort, il déplore le triste sort qui l'attend. »

Alors commence pour le malheureux prisonnier une série d'anxiétés toujours nouvelles, dont le récit donne à sa relation l'intérêt le plus dramatique. On l'entraîne vers la grande aldée de *Oattibi :* là il est témoin des horribles sacrifices qui se passent journellement chez les Tupinambas, et des cérémonies qui les précèdent. Bientôt, livré lui-même en offrande à un guerrier, il est conduit dans la cabane d'un chef célèbre, nommé Ipperu Ouassou, le grand oiseau blanc, et, après qu'on l'a revêtu des ornements qui n'appartiennent qu'aux victimes, il faut qu'il prenne part aux danses consacrées. Eh bien, le croirait-on? au milieu de ces dangers sans cesse renaissants, une seule parole suffit pour sauver l'infortuné prisonnier. Il affirme qu'il est étranger à la nation portugaise, qu'il est allié des Français, et si l'on n'abandonne point l'idée de le faire périr, sa mort est du moins différée. Mais que devient-il, quand un de ces interprètes normands, qui faisaient le commerce des bois de teinture, se présente dans l'aldée, et déclare qu'on peut l'entraîner au lieu du sacrifice; il ne le regarde point, dit-il, comme un compatriote! Un seul mot pouvait le sauver; il suffit d'un mot pour le jeter dans un affreux péril. Aussi, dans ce passage, la relation du vieux voyageur allemand prend-elle un caractère d'amertume et d'énergie qui contraste avec sa naïveté habituelle, et qu'on ne lui a pas encore vu. « Je me rappelai, dit-il, les paroles du prophète Jérémie, et je m'écriai : Maudit soit celui qui met sa confiance dans les hommes! Puis, s'adressant à l'interprète, il ajouta : Je vais mourir, et tu es bien digne de me dévorer. »

Après tous ces détails, auxquels la simplicité habituelle du récit donne ordinairement le caractère le plus touchant, viennent les aventures curieuses, les histoires, presque grotesques, qui sont là comme un contraste avec tous les autres actes de cette sanglante tragédie. C'est Ipperu Ouassou qui prétend faire l'opérateur habile, parce que son prisonnier souffre d'une fluxion, et qui veut, malgré sa résistance, lui arracher la dent douloureuse, au moyen d'un énorme instrument de bois, afin qu'il puisse manger à l'avenir, et qu'il soit l'honneur du festin solennel. C'est Koniam Bebe, le guerrier fameux, auquel le Hessois veut persuader que sa nation se confond avec celle des Français, et qui lui répond, avec son sang-froid de cannibale, qu'on ne peut plus manger un Portugais sans qu'il réclame cette qualité. « J'en ai dévoré cinq, dit le terrible sauvage; ils se disaient tous Français. »

Je passe sur les souffrances de Hans Stade dans le village où réside Koniam

Bebe, l'implacable ennemi des Margaias, ces détails sont trop horribles; et pour se figurer un moment la situation du malheureux captif, il faut seulement se rappeler que chaque guerrier va jusqu'à désigner devant lui celui de ses membres qu'il veut dévorer.

Eh bien, le croirait-on? une circonstance, bien insignifiante en elle-même, le sauve du dernier supplice, ou du moins fait différer sa mort. La couleur rousse de sa barbe fait supposer qu'il pourrait bien ne point appartenir à la nation portugaise; et tel est l'esprit d'inviolable fidélité qui guide les Tupinambas dans l'observation des traités, qu'ils épargnent leur prisonnier par la seule crainte de l'enfreindre.

Grace à une épidémie dangereuse, dont l'esprit fort peu inventif, du reste, de notre bon Allemand, sait mettre à profit les effets désastreux, en affirmant que le ciel est irrité contre ceux qui le veulent faire mourir, il recouvre en partie sa liberté. Après avoir assisté à de terribles exécutions, après avoir tenté de fuir plus d'une fois, il passe dans le village d'un chef qui le laisse partir pour la France.

Tels étaient les curieux épisodes qui se renouvelaient dans l'histoire primitive du Brésil, et dont les récits nous sont parvenus si rarement. La relation du vieux voyageur allemand est empreinte du caractère le plus naïf et le plus sincère, et nous avons cru devoir lui consacrer quelques lignes dans cette notice, parce que tout nous prouve que c'est à lui et Lery le Bourguignon qu'on doit les détails les plus pittoresques qui nous soient parvenus sur les temps anciens du Brésil. Hans Stade donna des figures à la suite de sa relation, et ce sont de précieux monuments que nous avons mis à profit (*).

PREMIER ÉTABLISSEMENT DES FRANCAIS AU BRÉSIL. INTERPRÈTES NORMANDS.

Tandis que les Portugais continuaien à fonder quelques etablissements l long des côtes, et qu'ils songeaien même à pénétrer dans l'intérieur, le Français multipliaient leurs relation commerciales avec les indigènes. C'étaient surtout les navires normand qui venaient charger du bois du Brési le long de la côte de Guanabara e dans les parages occupés aujourd'hui par San Salvador. Presque toujour un matelot de l'équipage ou quelqu trafiquant se décidait à rester dan une tribu jusqu'à ce que le navir qui les avait amenés vînt effectuer u second chargement. Au retour, ce individus prenaient le titre d'interprètes, et il était bien rare, quand il avaient goûté de la vie indépendant des Tupinambas, qu'ils ne préférassen point le séjour de la bourgade indienn qui les avait adoptés, au séjour de leu propre pays. La puissance que donnen toujours les armes à feu parmi les sauvages, l'espèce de prééminence que ce hommes grossiers se sentaient sur le chefs eux-mêmes, le succès qui suivai presque immédiatement leurs spécula-

(*) L'original allemand du Voyage de Hans Stade est devenu d'une grande rareté, j'avouerai même que je ne l'ai jamais eu à ma disposition. La relation latine a été imprimée dans la collection des grands et des petits voyages de la collection de Jean Debry. L'éditeur, après avoir raconté comment il a été prié par le voyageur de faire subir quelques corrections à son récit, annonce qu'il le connaît beaucoup et il vante son ingénuité. « On s'apercevra facilement, dit-il, que sa relation est marquée au cachet de la bonne foi, et qu'il n'a pas voulu embellir le récit de ses aventures par un faux brillant et par des détails mensongers, dans l'intention de se faire admirer et de s'acquérir une gloire mondaine; il la publie au contraire pour remercier la Providence de ce que par sa bonté et contre tout espoir, il est rentré dans la Hesse, sa chère patrie. » Théodore Turquet, seigneur de Mayerne, traduisit en partie à Jean Lery la relation allemande, qui était déja fort rare en 1586, et celui-ci ne tarit pas dans les éloges qu'il accorde à ce contemporain étranger, tandis qu'il fait sans cesse la critique la plus amère de Thevet. Je suis persuadé que les gravures qu'on trouve dans Lery et dans Thevet viennent primitivement du voyageur allemand, et qu'on leur a fait subir seulement quelques modifications.

ions, tout leur donnait une influence ur les tribus, dont le bruit s'étendit ans la plupart des ports, et qui mul- iplia les émigrations.

Rien de plus étrange et de plus bi- arre, en effet, que la vie de ces in- erprètes normands, dont il est fré- uemment question dans les anciens oyages. Pour se faire une idée de leur xistence, il faut se rappeler celle des oucaniers d'Haïti, moins les risques eut-être et les privations journalières. ,e Français qui se décidait à vivre armi les Tupinambas commençait par e conformer à peu près en toute chose u genre de vie de ses nouveaux com- agnons. Adopté par un village, il en pousait les intérêts comme il en sui- ait les coutumes. Tel était son dédain omplet pour les usages qu'il abandon- ait, qu'on le voyait quelquefois se eindre comme les sauvages et vivre e la vie des forêts. A l'exemple des hefs auxquels il aimait à se comparer, épousait plusieurs femmes, et il était ien rare qu'il s'inquiétât de sa posté- ité. Souvent il prenait part aux guer- es sanglantes que les tribus se fai- aient ordinairement entre elles, et lors, comme je l'ai dit, s'il faut en roire de vieux historiens, il ne recu- ait pas devant les festins qui succé- laient aux jours de combats.

Ce fut, selon toute probabilité, par es interprètes normands qu'on eut en France les premiers renseignements jui décidèrent quelques hommes puis- sants à former un établissement dura- ble parmi les nations indiennes de la côte. Si l'on en juge toutefois par la vieille cosmographie de Munster, il fallait que ces hommes eussent de grands avantages à déguiser la vérité, ou que leurs renseignements s'altéras- sent d'une manière bien étrange en passant de bouche en bouche, puis- qu'on représentait au XVIe siècle les indigènes vivant au milieu de villes po- puleuses, et débitant la chair humaine sur un étal, comme on vend la viande de boucherie dans nos marchés.

Derniers reflets des récits incom- plets ou exagérés qu'Oderic-le-Mineur et Mandeville débitaient trois siècles auparavant sur les contrées orientales, tous ces faits répandus jusque dans le monde lettré n'effrayèrent point ceux qui sentaient la nécessité d'une colonie nouvelle pour la France. Vers 1555, l'amiral de Coligni jeta les yeux sur cette baie magnifique de Rio de Janei- ro, qui n'était encore connue que sous le nom du pays de *Guanabara*, et il adopta cette riche contrée, négligée même du Portugal, pour y fonder un établissement où pourraient trouver plus tard un asile ceux de la religion réformée.

L'homme qui fut choisi par l'amiral pour réaliser ce projet ne manquait ni d'intelligence ni de courage, mais il était dévoré d'ambition, et il est pro- bable que son opinion, mal assise, ne savait s'arrêter ni à un parti ni à une doctrine. Une fois qu'il eut fondé le fort qui porte encore aujourd'hui son nom, Villegagnon sembla abandonner tout à coup le parti qui l'avait envoyé. Des ministres sortis de Genève et con- duisant quelques réformés étaient ve- nus s'établir à Guanabara; ils furent persécutés d'une manière odieuse et contraints de se retirer parmi les na- tions indiennes, qui leur donnèrent l'hospitalité; ou, s'il faut en croire d'au- tres relations moins connues, ce ne fut qu'après avoir conspiré contre le chef de la colonie et tenté de s'emparer du fort, que les protestants allèrent cher- cher un asile parmi les Tupinambas. Quoi qu'il en soit, ils ne tardèrent pas à revenir en France, et Villegagnon lui-même, lassé d'un séjour de quatre ans dans une île étroite d'où il ne pou- vait sortir, se décida à revenir en Eu- rope, où il ne tarda pas à mourir, stig- matisé d'un nom odieux (*).

(*) Les protestants l'appelèrent le Caïn d'Amérique. Un manuscrit portugais que j'ai consulté dit positivement qu'il se fai- sait appeler roi du Brésil. On a peine à croire à un tel degré de démence, quand on a sous les yeux la description de l'éta- blissement qu'il avait fondé. Comme cet ouvrage est spécialement consacré à faire connaître les localités curieuses de tous les pays, en même temps que leurs usages, nous

Comme je l'ai dit autre part, si ce chef, auquel on reconnaît de la fermeté et de grands talents, n'eût pas montré dès le principe une perfidie cruelle ; si un insupportable orgueil ne lui eût aliéné l'esprit de ceux qui lui étaient attachés par leurs propres intérêts, on aurait vu la capitale d'une colonie française s'élever rapidement dans la baie de Rio de Janeiro, dont on avait désigné le territoire par le nom pompeux de France antarctique.

EXPULSION DES FRANÇAIS, LES JÉSUITES ET LES PAULISTES.

Tandis que les Français faisaient quelques efforts pour s'établir dans ces contrées, les jésuites, qui avaient déja acquis une haute influence sur les colons de la capitainerie de San Vicente, se décidèrent à les expulser complétement. L'expédition fut prompte : ce n'étaient pas, comme on l'a vu, les travaux de Villegagnon qui pouvaient long-temps l'arrêter. On se battit néanmoins avec acharnement. Mem de Sá fut vainqueur, la baie de Guanabara tomba entre les mains des Portugais, et Rio de Janeiro fut fondé.

Notre intention ne saurait être de constater, même ici, d'une manière rapide les divers événements politiques qui se succédèrent au Brésil durant la dernière moitié du XVI[e] siècle : trop de détails curieux nous restent à donner sur ce beau pays, pour que nous anticipions sur le domaine de l'histoire proprement dite, et pour que nous suivions dans leurs moindres détails les récits qui nous ont été transmis par plusieurs écrivains. Nous nous en tiendrons donc à quelques faits principaux, en puisant toujours aux sources primitives, où nos prédécesseurs eux-mêmes ont recueilli leurs documents.

On se ferait une idée bien fausse de la situation des premiers colons de ce pays, si on voulait la comparer même avec la position des planteurs qui s'établissent de nos jours dans les provinces désertes de Goyaz et de Mato Grosso. Dans le principe tout était lutte ou conquête ; il fallait sans cesse défricher les forêts, combattre les indigènes; aucun chemin n'était pratiqué encore le long des côtes; on ignorait le cours des fleuves, et nul établissement considérable n'offrait de secours au colon, tandis que la métropole faisait attendre ceux qu'elle envoyait, à peu près le temps qu'on emploierait de nos jours à faire le voyage de Goa. De 1560 à 1562, les indigènes firent d'incroyables efforts pour repousser le joug des étrangers : ils n

transcrirons ici un passage qui ne se trouve dans aucun historien, parce la vieille relation qui le renferme est elle-même à peine connue. « Une lieue plus outre est l'île où demeuroient les François, ayant seulement une petite demi-lieue de circuit et estant beaucoup plus longue que large.... Or cette île estant rehaussée de montagnes aux deux bouts, Villegagnon fit faire sur chacune d'icelles une maisonnette, comme aussi sur un rocher de 50 ou 60 pieds de haut, qui est au milieu de l'île, il avoit fait bâtir sa maison. De côté et d'autre de ce rocher on avoit applani des petites places esquelles estoient bâties tant la salle où on s'assembloit pour faire les prières publiques et pour manger, qu'autres logis esquels (compris les gens de Villegagnon), environ 80 personnes qu'estoient nos François, faisoient leur retraite. Mais faut noter que excepté la maison qui est sur la roche, où il y a un peu de charpenterie et quelques boulevers (sic) mal bâtis, sur lesquels l'artillerie estoit placée, tous ces logis ne sont pas des Louvres, mais des loges faites de la main des sauvages, couvertes d'herbes et gazons à leur mode. Voilà l'état du fort que Villegagnon, pour agréer à l'admiral, sans lequel il ne pouvoit rien faire, nomma Colligni en la France antarctique.» Voy. Marc Lescarbot, Histoire de la Nouvelle-France, p. 207. La description de Lery est identique à celle-ci. Voyez la cinquième édition. Il est vivement à regretter que Villegagnon, qui était un homme instruit et auquel on doit une relation remarquable du siége d'Alger en latin, n'ait pas employé ses loisirs à écrire sur les nations indiennes; c'est du reste de cette époque que datent nos meilleures notions sur l'ancien Brésil : elles sont dues à Jean de Lery, déja cité, et même au cosmographe Thevet, dont les manuscrits originaux se trouvent à la Bibliothèque royale.

purent y réussir; mais ceux-ci non plus ne purent triompher complétement. A Itamaraca, les Cahétès faisaient souvent trembler les colons, et nous avons vu les divers stratagèmes qu'ils employaient pour les épouvanter. Dans le Reconcave, où commençait à s'élever la capitale, un célèbre capitaine des Indes, le donataire des Ilheos Coelho, avait été dévoré. A Rio de Janeiro, les Français tenaient encore en échec les fondateurs de la nouvelle cité; partout on vivait sur ses gardes; l'agriculture avançait peu, et c'était avec d'incroyables efforts que les colons soumettaient la terre. Mais une affreuse maladie venue d'Europe, la petite vérole, décima bientôt les populations sauvages, et les nations indiennes commencèrent à reculer dans l'intérieur, ou à chercher les vastes déserts des régions de l'Amazonie.

Ce fut alors que l'on vit se former une colonie à part dans la colonie, une sorte de métropole demi barbare qui dut tout à son courage, et dont les exploits formeront un jour la partie la plus dramatique de l'histoire de ces contrées : je veux parler de ces Paulistes auxquels on doit presque toutes les découvertes audacieuses qui se firent dans l'intérieur du Brésil et dont on est tenté de regarder les prodigieux voyages comme des légendes fabuleuses.

Lorsqu'elles commencèrent à redouter les invasions des conquérants, sans doute que si les nations indigènes s'étaient réunies, jamais les forces du Portugal n'eussent été suffisantes pour les subjuguer; mais chaque capitainerie comptait, comme je l'ai déjà dit, plusieurs nations qui différaient de mœurs et de langage. Celles que les Portugais avaient trouvées dans la vaste province de San Vicente, qui formait l'extrémité sud du Brésil, étaient d'un caractère moins indomptable que celles de la côte orientale; les Carijos, les Patos et les Tappes furent promptement soumis, grace surtout à l'intervention des jésuites; les conquérants ne dédaignèrent pas de s'allier avec elles, et il résulta de ces unions une race forte, brave, endurcie à toutes les fatigues, prompte à affronter tous les périls. Les Mamalucos (*) surtout se rendirent célèbres alors par les voyages qu'ils entreprirent à travers les forêts. L'établissement des *Paulistas* ou des *Vicentistas*, car on leur donnait dans l'origine généralement ces deux noms, s'était formé dans les vastes plaines de Piratininga. Là, sous la direction de deux jésuites célèbres, Nobrega et Anchieta, qui ne craignaient point d'aller au-devant des plus grands dangers pour le bien de la république naissante, on vit se multiplier une population active ayant le genre d'industrie qui convenait à une colonie naissante, où les moyens de subsistance manquaient, et dont les ressources intérieures étaient encore ignorées. On a accusé dès l'origine les Paulistes d'avoir montré un caractère intraitable et indépendant, une sorte de dédain affecté pour les lois de la métropole, un orgueil inouï dans leurs rapports avec les autres colons; on a prétendu même que, sortis des rangs les plus turbulents et les plus corrompus de la société européenne, ils avaient puisé dans leur origine et dans leurs alliances un principe de cruauté et de mépris pour la vie des hommes, qui les rendait des voisins dangereux ou même intolérables. Mais à une nature indomptée il fallait sans doute des hommes de cette trempe. Sur cette terre vierge encore des populations européennes, il fallait qu'on vît s'accomplir des travaux analogues à ceux dont l'antiquité a conservé le souvenir dans des mythes presque fabuleux. Durant la plus grande partie du XVI[e] siècle, la tâche que s'imposent les Paulistes est prodigieuse, et cepen-

(*) On désigne sous ce nom les métis nés d'un blanc et d'une Indienne, et *vice versâ*. Le fils d'un métis avec une Indienne reçoit la dénomination de *chŏlo*, tandis que le produit d'un noir avec une Indienne est appelé *curibocas*. Les Espagnols, pour désigner ce dernier genre dans la succession des races, ont adopté le nom de *somboloros*. Les *saccalaguas* sont le produit des somboloros avec la mulâtresse.

dant ils ne reculent pas devant le labeur : ils savent qu'eux seuls doivent l'accomplir. Grace à cette fécondité abondante qui se déploie avec une puissance inouïe, aux lieux où la main des hommes n'a point sollicité la nature, les plaines de Piratininga déroulent aux regards leurs moissons abondantes; la canne à sucre, découverte dans les solitudes du Mato-Grosso ou importée de l'île de Madère, couvre des champs fertiles d'où elle se répand dans les autres capitaineries; les diverses espèces de maïs, cultivées de tout temps par les tribus indiennes du sud, commencent à offrir une nourriture abondante aux hommes et aux bestiaux. Soit, comme le disent certains chroniqueurs, que Martim Affonso, en se rendant au Rio de la Plata, eût peuplé la capitainerie de bétail et de chevaux qui avaient multiplié à l'infini, et qui s'étaient répandus ensuite jusqu'aux confins des possessions espagnoles; soit que les bestiaux abandonnés sur les bords du Paraguay (*), dès les premières années du XVIe siècle, eussent gagné la solitude où se fondait la nouvelle colonie, d'innombrables troupeaux commencent encore, sous la direction des Paulistes, à offrir un genre de richesse ignoré des autres capitaineries.

Après que Sebastião Tourinho, né à Porto Seguro, a remonté le Rio Doce, et a découvert pour la première fois les belles régions du pays de Minas (1573); après que Azevedo a exploré des mines d'argent qu'il refuse de faire connaître, c'est un Pauliste, Fernando Dias Paes Leme, qui, à quatre-vingts ans, parcourt pour la première fois la plus grande partie de ce vaste territoire, et qui y fonde de nombreux établissements, pour se voir bientôt abandonné, durant ses pérégrinations, dans le désert, où il ne tarde pas à mourir. Plus tard, son fils Garcia Rodriguez Paez ouvrira, au commencement du XVIIIe siècle, la route qui conduit à Rio. Ce sont des Paulistes, ces Thomas Lopez de Camargo, ces Francisco Buenno da Sylva, qui découvrent avec Antonio Dias de Thaubaté, les mines célèbres d'Ouro Preto. Enfin c'est encore un Pauliste, Arzão Rodriguez, qui se procure le premier de l'or dans la province de Minas Geraes (*). Ces hommes audacieux pénètrent même au centre des provinces les plus lointaines et les plus stériles. Dans le dix-septième siècle, c'est un habitant de Saint-Paul, Domingos Jorge, qui explore avec Domingos Affonso les solitudes du Piauhy, et qui y fonde cette multitude d'habitations où se multiplièrent bientôt d'innombrables troupeaux. Je m'arrête, l'histoire de ces hardis aventuriers occuperait un chapitre trop étendu dans l'histoire ancienne du Brésil, et plus tard nous les retrouverons.

OCCUPATION DU BRÉSIL PAR LES HOLLANDAIS.

Un autre épisode eut lieu encore au XVIIe siècle dans l'histoire du Brésil. Il eut trop d'influence sur les destinées de ce vaste empire, et il contribua trop à le faire connaître à l'Europe, pour que nous n'essayions pas d'en retracer les faits principaux, avant de passer aux temps modernes. C'est d'ailleurs une de ces époques de fortes commotions et d'incidents dramatiques qui développent le caractère et l'individualité d'un peuple.

Depuis le commencement du XVIIe siècle, le Brésil était dans une paix profonde; les nations indiennes avaient

(*) Voy. Felix de Azara. M. Pinheiro Fernandez, dans son excellent travail sur la capitainerie de San Pedro, fait entendre que cette dernière province, dont les bestiaux forment maintenant toute l'opulence, tira de San Vicente les premiers animaux qui eurent une si prodigieuse postérité. Les jésuites, de leur côté, prétendaient que tout le bétail du Brésil venait de onze vaches et un taureau que leurs missionnaires avaient conduits à la Guayra.

(*) En 1695 il présenta trois oitavas d'or à la municipalité d'Espirito-Santo. Ses compatriotes ne tardèrent pas à s'élancer sur ses traces.

été anéanties ou dispersées; des villes s'élevaient de tous côtés sur le littoral; on commençait à explorer l'intérieur, et l'Europe, émerveillée des progrès qui se faisaient journellement dans cette portion de l'Amérique méridionale, enviait déja à l'Espagne cette riche portion de l'héritage qui lui venait de l'infortuné Sébastien.

Une nation plutôt habile que courageuse, plutôt forte que brave, et qui faisait par l'industrie ce que les Portugais avaient fait par enthousiasme, les Hollandais devinèrent qu'il y avait là un riche joyau à enlever à la couronne de Castille. Ils envoyèrent d'abord secrètement quelques navires le long des côtes pour s'assurer de la situation du pays, et ils s'assurèrent que la conquête des villes les plus riches du littoral pouvait n'être que l'affaire d'un coup de main.

En 1624, ils se présentèrent avec une escadre devant la capitainerie de Pernambuco. Olinda et le récif tombèrent en leur pouvoir avec toutes les richesses qui y étaient accumulées, et la ville de Maurice de Nassau s'élevait déja sur la côte, ils avaient même bâti plusieurs forts importants, avant que les Portugais se fussent reconnus, et que le vice-roi, qui résidait à San-Salvador, eût le temps de s'opposer à l'invasion

Telle fut, dès l'origine, l'habileté avec laquelle fut conduite cette vaste entreprise, que, dès la même année et sous la protection immédiate des États-généraux, une compagnie se trouvait régulièrement organisée pour continuer la conquête du Brésil. Ses priviléges devaient durer jusqu'en 1654, et elle s'était réservé le droit d'élire ses chefs civils et militaires de même que ses moindres officiers.

Deux mesures politiques pleines d'habileté signalèrent dès leur arrivée l'établissement des Hollandais au Brésil : ils donnèrent la liberté à un grand nombre d'esclaves, et ils formèrent avec les Indiens civilisés, et surtout avec les Tapuyas, une alliance qui devait nécessairement devenir fatale aux Portugais. Écoutons un témoin oculaire que les historiens n'ont pas assez consulté, et dont le style animé et pittoresque donne trop bien l'idée de la manière dont s'accomplit la conquête, pour que nous n'en offrions pas ici un fragment (*) :

« Les sauvages, dit Pierre Moreau, qui ne chérissent rien davantage que la vie oisive... ne se montrèrent pas ingrats de ce riche présent de la liberté qu'on leur redonnoit; au lieu qu'auparavant ils ne pouvoient vivre en sûreté, cherchoient les déserts pour refuge, et avoient une telle terreur des armes portugaises et de ce feu qui sortoit de leurs mousquets, et qui leur causoit des plaies mortelles sans le voir, qu'ils s'estrangeoient de la conversation des chrétiens. Ravis donc d'une grace si peu attendue, ils vinrent d'eux-mêmes faire offre de services à leurs bienfaiteurs, qui, avec adresse, les apprivoisèrent par petits présents, et apprirent aux Brésiliens à manier les armes et en tirer droict comme eux. Mais les Tapayos, nation plus brutale, et qui, nuds comme la main, ne vivent que dans les bois comme vagabonds, ne purent jamais s'y accoutumer. Ils se jettoient incontinent par terre sitôt qu'on leur présentoit un bâton à feu, se relevoient promptement, sans parfois donner le temps de recharger, et portoient seulement des massues larges et plates au bout, faites d'un bois dur, avec lesquelles ils fendoient d'un seul coup des hommes en deux; pourtant, et des uns et des autres, les Hollandois s'en sont servis, et fort bien. Leur armée faisoit avec eux des merveilleux progrès. Ils les conduisoient par les lieux les plus aspres et les plus difficiles, passoient eux-mêmes à la nage les soldats qui n'osoient se hasarder dans les grandes rivières, marchoient et couroient d'une vitesse non pareille devant, derrière et à costé, coupoient avec des haches qu'on leur bailloit les

(*) Pierre Moreau. Relation véritable de ce qui s'est passé en la guerre faite au pays du Brésil entre les Portugais et les Hollandais, etc.

ronces et les buissons épais qui retenoient auparavant le monde tout court, portoient deux à deux dans un hamac, qui est une toile de coton faite comme des rets de pêcheur, les officiers lassés ou indisposés, et les officiers malades; ils marquoient les embuscades, les menoient en lieu où les ennemis estoient surpris et tués. S'il se falloit battre en rase campagne, les Portugais estoient certains de perdre la vie s'ils ne se sauvoient; car ces Tapayos et Brésiliens acharnés vouloient mesme tuer ceux qui les retenoient prisonniers; aussi jamais cela ne se faisoit que rarement, et de soldats à soldats en l'absence des autres. »

Ce curieux passage fait connaître quel fut, dès l'origine, le caractère de cette guerre, et quels étaient les secours qu'on pouvait obtenir avec de si terribles auxiliaires. Sans entrer dans le détail des siéges et des batailles qui se succédèrent dès l'origine, avec une prodigieuse rapidité, nous dirons qu'en dix-sept ans, et aidés par d'excellents soldats, dont la plupart étaient Français, les Hollandais conquirent près de trois cents lieues de côtes, et que, grace à l'habileté des Villekens, des Van Dort, des Sigismond Schop, des Nassau, ils s'emparèrent successivement du territoire de Pernambuco dans toute son étendue, du Siara, du Piauhy, du Rio-Grande do Norte, des forteresses du cap Saint-Augustin, de Porto-Calvo, du Rio San-Francisco, et même du Maranham. Dès la seconde année de leur arrivée sur les côtes du Brésil, la ville de San-Salvador était tombée en leur pouvoir; mais, grace à l'énergie de ses habitants, au courage de l'évêque Marcos Teixeira, et à l'habileté de D. Fadrique de Tolède, cette ville avait été établie de nouveau comme la capitale de l'Amérique portugaise, et tout le sud lui appartenait.

Sans entrer ici dans une discussion de droit, sans reproduire avec tous leurs détails les justes récriminations des Portugais, nous dirons que la conquête des Hollandais fut bien loin d'être sans influence sur le développement moral et industriel du Brésil. La capitale du Pernambuco, renommée par son mouvement commercial, en offre encore de nos jours plus d'une preuve, et en a conservé une impulsion qu'on ne rencontre peut-être pas au même degré dans les autres chefs-lieux de provinces. Une foule d'édifices utiles s'élevèrent, grace à l'activité de la compagnie; des forts importants furent bâtis à l'embouchure des rivières, ou vers les portions du littoral qu'il fallait défendre contre un débarquement inattendu. De nos jours, il arrive souvent que ces constructions militaires, élevées à la hâte, mais toujours d'un aspect pittoresque, sont rencontrées par le voyageur dans des lieux dont on ne soupçonnerait plus l'importance militaire; elles s'élèvent souvent au milieu d'une riche végétation, et, avec les chapelles fondées par les premiers explorateurs, ce sont à peu près les seuls monuments qui rappellent au Brésil quelques souvenirs historiques dignes d'intérêt. Le prince Guillaume de Nassau, qui administra avec tant de talent les provinces conquises, avait senti mieux que tout autre la nécessité de multiplier ces moyens de défense ou d'agression, dans un pays qui pouvait d'un moment à l'autre se soulever, et l'on montre encore aujourd'hui un de ces forts qui arrêta long-temps l'armée des Portugais.

Traverse-t-on les campagnes qui avoisinent les villes du Pernambuco, du Siara ou du Rio-Grande, il arrive souvent que l'on s'arrête devant une habitation qui n'a point tout à fait l'apparence des constructions portugaises; on la reconnaît à son aspect un peu lourd, qui contraste avec ces cabanes aux élégantes varandas qu'on voit dans tout le sud, et elles rappelleraient presque nos maisons du nord, si tout le luxe de la végétation des contrées équinoxiales ne les entourait pas, et si l'on n'y reconnaissait point déja l'influence des lieux et du climat.

Ce fut surtout à partir de la domination hollandaise que l'on commença à avoir en Europe des notions exactes sur la géographie et sur l'histoire naturelle du Brésil, en considérant prin-



Habitation Hollandaise.   Holländisches Wohnhaus.

cipalement les provinces qui s'étendent vers le nord. Non seulement le prince de Nassau avait rassemblé dans des jardins dont on nous vante la magnificence, la plupart des végétaux de l'Amérique du sud, de l'Afrique et de l'Inde, mais ce fut par ses ordres, et grace à sa protection, que parut le grand ouvrage de Margraff et de Pison, qui demeura si long-temps le seul guide auquel s'en rapportassent les savants quand il s'agissait de la botanique et de la zoologie du Brésil. Plus tard ce fut pour constater ses conquêtes et celles de ses contemporains, que fut écrit le beau livre de Barlœus, auquel nous avons emprunté quelques gravures, et qui contient les plus précieux documents, non seulement sur l'histoire politique de ces contrées, mais encore sur leur topographie, et même sur leur statistique.

Bien que tous les historiens s'accordent à vanter les talents administratifs et militaires du prince de Nassau, quelques-uns blâment avec amertume son âpreté pour le gain et les mesures vexatoires qu'il ne craignit pas de multiplier à l'égard des colons portugais. Toutefois la seule chose vraiment grave que put lui reprocher la Hollande, ce fut d'avoir compromis son armée en 1637, en allant assiéger San-Salvador, dont il fut repoussé par le général Bognuolo. Après cet échec, il redoubla d'activité pour faire fleurir l'agriculture et pour donner une nouvelle impulsion à quelques institutions utiles; mais le conseil suprême des États-Généraux craignit qu'il n'eût la prétention de créer une souveraineté héréditaire dans un pays auquel il avait imprimé un mouvement si rapide. En 1643, il fut rappelé, et la direction des affaires fut remise à trois commissaires étrangers à toutes ces idées de haute administration, qui avaient élevé la province principale à un si grand degré de prospérité. Sous Hamel, Bas et Bellestrate, simples marchands qui se trouvèrent investis de la puissance suprême, les haines nationales s'accrurent et s'envenimèrent. Aux vues étroites des nouveaux administrateurs, et surtout à leur intolérance, on put prévoir la chute de la puissance hollandaise.

Dès 1640, Jean IV était monté sur le trône; le Portugal avait recouvré sa nationalité, et il avait été convenu que désormais deux puissances se partageraient paisiblement l'immense territoire du Brésil; mais il eût fallu pour cela changer les idées religieuses des deux peuples, et avant tout leur caractère national : en effet, aucunes nations peut-être n'étaient plus opposées que les Hollandais et les Portugais dans leurs habitudes et dans leurs sympathies. Il ne se passait point de jour sans que quelque nouveau motif de haine se développât : tantôt c'étaient les conquérants qui essayaient de répandre chez les esclaves et les Indiens les idées du luthéranisme, et qui laissaient prendre aux juifs une influence qui insultait à la misère des chrétiens; tantôt on s'opposait au service religieux des catholiques, et le prêtre, pour accomplir son ministère, était contraint de se retirer dans la campagne, où ne pouvaient point toujours les suivre les habitants des cités. C'était toujours quelque nouveau pillage exercé dans des habitations isolées, quelque orgie sanglante où les idées d'honneur et de religion, si puissantes parmi les Portugais, étaient foulées aux pieds par les vainqueurs. Le luxe insolent des nouveaux habitants du récif contrastait de la manière la plus odieuse avec la simplicité des premiers colons (*). Mais, comme le dit un témoin oculaire qui trace un tableau énergique de la situation du pays, « dans toutes ces marques que la colonie hollandaise

(*) Pierre Moreau, dans sa curieuse narration, donne un état approximatif de la valeur des denrées et des salaires, qui est bien extraordinaire pour cette époque, et qui peut offrir de curieux rapprochements. Les choses, dit-il, étaient montées à un prix incroyable. La livre de mouton ou de veau valait quarante sols, celle de porc trois liv., un œuf frais dix sous, une poule dix livres, etc., etc. Les facteurs des seigneurs d'Engenhos avaient de trois à quatre mille livres de gages.

observait, elle eût pu reconnaître des augures sinistres de son prochain anéantissement, semblables à ces flambeaux qui ne rendent jamais une plus lumineuse clarté que lorsqu'ils sont près de s'éteindre. »

Alors, comme si la Providence eût voulu convier à l'œuvre de la régénération nationale toutes les races qui composaient la population du Brésil, on vit surgir tout à coup quatre hommes entreprenants qui représentent la nationalité brésilienne, et qu'elle a illustrés du nom de ses libérateurs. Vidal et Fernandez Vieira préparent la conspiration, ils l'accomplissent avec Dias et Cameran. Un homme de la race blanche, un mulâtre, un noir et un Indien conquièrent la liberté du pays, et leur chef est assez grand pour abandonner le pouvoir quand ils ont accompli leur œuvre.

Toutefois, dans cette noble entreprise si glorieusement mise à fin, c'est à l'homme de sang mêlé, à celui qui représente les deux races actives, que la palme doit être accordée : Fernandez Vieira (*) en est le vrai héros.

Nulle époque dans l'histoire du Brésil ne présente un caractère si imposant et si dramatique. Tantôt c'est Vieira qui, après avoir conquis la plupart des villes de la côte, et s'être fait investir du pouvoir suprême, abandonne l'autorité pour la remettre en des mains qu'il juge plus puissantes et plus habiles ; tantôt c'est le même chef auquel on apporte un ordre formel de cesser les hostilités, et qui répond en disant qu'il ira recevoir de son souverain le prix de sa désobéissance, quand il lui aura rendu le plus bel apanage de sa couronne. C'est Caméran l'Indien, reste des grandes tribus qui se sont anéanties, qu'on trouve sur tous les champs de bataille où son courage est nécessaire, et qui respecte tellement en lui la dignité d'un chef sauvage, qu'on ne lui entend jamais parler la langue des dominateurs, bien qu'il la comprenne comme la sienne propre, mais parce qu'il craint de ne point s'exprimer avec assez de noblesse. C'est Henrique Dias qui a tout le courage impétueux de la race africaine, et qui, se voyant privé d'une main, saisit son arme avec celle qui lui reste et s'élance au plus fort du combat. On cite encore la célèbre bataille de Guararapi, où les quatre chefs réunirent leurs efforts et qui ouvre, d'une manière admirable, la grande histoire de l'indépendance brésilienne.

Après une foule de combats où les Brésiliens furent presque toujours vainqueurs, après de sanglantes représailles, à la suite desquelles on voyait souvent des populations entières fuir et s'éteindre, les Hollandais, commandés par le général Sigismond, ne possédèrent plus que la capitale ; mais, comme je l'ai déja dit dans un autre ouvrage, en essayant de retracer les faits principaux de cette guerre si peu connue, il y avait sept ans que la lutte durait dans Pernambuco, et peut-être se serait-elle prolongée long-temps encore, car les Hollandais étaient restés maîtres de la mer, sans que Baretto et Vieira pussent s'emparer de leurs forces navales, et par conséquent de ce port du récif qu'on regardait toujours comme la clef de la province, lorsqu'on vit arriver l'escadre portugaise chargée de protéger les navires de commerce se rendant de San Salvador en Europe. Elle était commandée par Pedro Jacques de Magalhäes, dont la réputation militaire était faite, mais qui venait avec l'intention de n'exécuter strictement que les ordres de son gouvernement. Supplié par les colons de les aider dans leur entreprise, il résista long-temps, et s'en remit à la décision de son état-major, qui n'hésita pas à défendre une aussi noble

(*) On semble ignorer généralement que Fernandez Vieira appartenait à la classe des hommes de couleur. Il était né à Funchal, et le *Castrioto Lusitano* ne dit que des choses fort vagues sur son origine. Ayres de Cazal prétend qu'il était de la race blanche ; mais Pierre Moreau, qui avait été témoin des événements, affirme qu'il était mulâtre. Southey semble avoir ignoré ce renseignement ; à plus forte raison Alphonse de Beauchamp, dont l'histoire doit être consultée toujours avec tant de circonspection.



Chavannes Sc.

Fort de Guillaume de Nassau

Feste Wilhelm's von Nassau

cause : l'attaque du récif fut décidée.

Le général Francisco Baretto de Menezès, se fiant au courage dont Vieira avait donné tant de preuves éclatantes, lui accorda l'honneur d'attaquer le premier la place; il voulait que la guerre fût terminée par celui qui avait mis toute sa gloire dans la délivrance de son pays. L'événement justifia ce choix; Fernandez Vieira, malgré la fureur des assiégés, s'empare d'un fort important. Baretto porte ses forces sur un autre point et réussit; on redouble d'énergie et de courage; les dispositions qui sont prises attestent une haute intelligence, et, tandis que les troupes bravent le feu des assiégés, un ingénieur français, nommé Dumas, ouvre plusieurs mines qui doivent infailliblement renverser ces murailles qu'on a vues si long-temps résister. A l'aspect de ces nouveaux travaux, qui effraient les Hollandais eux-mêmes, les tribus indiennes qui les secondaient s'enfuient, traversent le fleuve, et cherchent un asile dans les forêts. Partout on capitule, et les terribles préparatifs deviennent inutiles; plus la journée avance, plus on se rapproche de la ville; le fort des Cinq-Pointes est enlevé; quelques heures encore, et l'on se trouve sous les murs de la ville où règne le tumulte le plus effrayant. Le peuple demande à capituler, le général Sigismond résiste encore. Enfin le conseil s'assemble, et une autre décision est adoptée. Le port du récif, la ville d'Olinda sont remis au général Baretto, ainsi que tous les ports qui en dépendent. La garnison obtient la faculté de sortir avec armes et bagages; mais toutes les autres provinces possédées par les Hollandais doivent être évacuées dans le délai le plus rapide, et, le 27 janvier 1654, le Brésil se voit délivré pour jamais de la domination étrangère.

A partir de cette époque, et si l'on en excepte l'anéantissement des nègres indépendants de Palmares, et le coup de main célèbre de Duguay-Trouin, dont nous parlerons en décrivant la baie de Rio de Janeiro, le Brésil marche dans une voie d'améliorations agricoles et d'explorations utiles. Des mines sont découvertes, des villes sont fondées dans l'intérieur; mais son histoire n'offre plus aucun trait assez saillant pour que l'Europe puisse y prendre une part bien vive. Il y a mieux, pendant un siècle et demi, on en est uniquement réduit à consulter sur son état commercial, sur sa géographie, sur ses productions, Pison, Barlœus et les vieux voyageurs du XVIe siècle : une politique absurde en défend l'approche aux étrangers, et l'on est contraint d'admettre dans les recueils les courtes relations qui nous arrivent à la suite des voyages autour du monde, comme on recevrait de confuses notions sur l'empire le plus caché de l'Orient. Quand on en a le pouvoir, on emprisonne à Rio de Janeiro et à Bahia ceux dont on craint l'indiscrétion, et s'il le fallait au besoin, Lendley pourrait nous le prouver, lui qui acheta par une captivité si cruelle le pouvoir d'écrire son livre. En effet, avec les détails rapides qui nous viennent de Stauton, de Barrow et du manuscrit de M. de Maudave, sa courte relation était au commencement du siècle la seule qui pût guider l'Europe sur l'état de ce pays. En peu d'années les choses ont bien changé, sans doute, et les Brésiliens sont les premiers à solliciter les lumières que repoussait pour eux un gouvernement qui cherchait à les laisser dans l'ignorance. Depuis le commencement de ce siècle, le Brésil a été sillonné en tous sens par les voyageurs les plus actifs et les plus instruits : les Brésiliens eux-mêmes ont dignement secondé les étrangers, et c'est en réunissant nos propres souvenirs à tant de savantes explorations que nous essaierons de faire connaître l'état présent de cette belle contrée.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE DU PAYS. ASPECT GÉNÉRAL DE LA CONTRÉE. PRODUCTIONS DU SOL.

Lorsque Amerigo Vespucci aborda le Brésil, lui qui avait déja visité plusieurs régions de l'Amérique méridionale, il n'hésita pas, selon les règles reçues de la cosmographie sacrée, à se croire dans le voisinage du paradis ter-

restre. Quelque poétique que puisse être la préoccupation du vieux voyageur, elle ne paraîtra peut-être point exagérée à ceux qui ont contemplé la fertile abondance de cette région magnifique. En effet, ces paysages si largement dessinés, aux lointains si pittoresques; ces grands fleuves qui se jettent dans la mer, au milieu des forêts verdoyantes du manglier; ces innombrables palmiers qui laissent entrevoir la grandeur imposante des vieilles forêts; cette sérénité habituelle de l'atmosphère; la pompe de la végétation; la couleur éclatante des oiseaux et des insectes; tout, au premier aspect, dut réaliser l'idée poétique et religieuse des premiers navigateurs.

Plus tard, quand la science eut démontré l'exagération de ces croyances, il resta un sentiment d'admiration religieuse qui s'épanche souvent dans les paroles les plus touchantes. « Toutes les fois que l'image de ce nouveau monde, que Dieu m'a fait voir, se présente devant mes yeux, s'écrie notre vieux Lery, incontinent cette exclamation du prophète me vient en mémoire :

O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers sont merveilleux ! »

Il s'en faut de bien peu que le P. Claude d'Abbeville n'en revienne à la croyance du contemporain de Christophe Colomb. « La Saincte Escriture, dit-il, fait grand estat de la beauté du paradis terrestre, particulièrement à raison d'un fleuve qui sourdoit d'icelui arrousant ce lieu de volupté. Je me contenterai de remarquer ici que ce pays du Brésil est merveilleusement embelly de plusieurs grands fleuves et rivières... Ces belles rivières tempèrent tellement l'air, et attrempent si bien toute la terre du Brésil, qu'elle est continuellement et en tout tems toute verde et florissante... Oh qu'il fait bon voir aussi toutes les campagnes diaprées d'une infinité de belles et diverses couleurs; et d'herbes et de fleurs, vous n'y en pouvez trouver aucunes de semblables aux nôtres. »

Mais, comme le dit l'ancienne relation du bon missionnaire, il se trouve peu de personnes qui, voyant quelque beau et rare tableau, se contentent de le regarder en général : après donc quelques détails indispensables et purement géographiques, nous allons suivre le conseil du vieux voyageur, et essayer de peindre à grands traits cette nature imposante, à laquelle une industrie naissante laisse encore son caractère primitif

Comme l'ont remarqué déja plusieurs géographes, le Brésil, situé dans la partie la plus orientale de l'Amérique du sud, se trouve en quelque sorte au milieu du monde. Si l'on y comprend l'ancienne Guiane portugaise, son territoire est situé entre le 4° 20', de latitude septentrionale et le 33° 55' de latitude méridionale, et entre les 37° 5' et 74° de longitude ouest de Paris. Plus de neuf cent cinquante lieues forment sa longueur du nord au sud; de l'est à l'ouest on en compte neuf cent vingt-cinq. Si nous jetons un coup d'œil sur les calculs les plus récents qui nous ont été fournis par la géographie moderne, nous pourrons nous convaincre que cette vaste région n'occupe pas moins de 2,250,000 lieues carrées, en excluant toutefois l'ancienne province Cisplatine, et celle des Missions à l'est de l'Uruguay (*).

(*) Nous nous sommes servis des évaluations du savant Balbi, elles sont conformes à celles de M. de Humboldt, qui compte pour toute l'étendue du Brésil 250,000 lieues carrées marines de 20 au degré ou 390,625 lieues carrées ordinaires, de 25 au degré. Nous croyons devoir prévenir le lecteur qu'il existe quelques différences dans la manière dont les géographes ont apprécié la latitude et la longitude du Brésil : nous avons cru devoir faire usage des évaluations du contre-amiral Roussin. Voici les autres autorités : M. Casado Giraldez dit que le Brésil dans sa plus grande étendue gît entre 0° 15' et 34° 57' de lat. méridionale, et 17° 45' et 53° 4' de longitude occidentale de l'île de Fer. L'Atlas d'Amérique, publié par M. Buchon, le place entre le 4e degré de lat nord et le 34e degré de lat. sud; longitude occidentale donnée par M. Balbi entre 37° et 75° longitude, et 4° lat. bor., et 33° australe.

Dans ce calcul établi sur des données positives, nous rappellerons cependant que toute la partie occidentale, comprenant les capitaineries du Grand Para, du Rio Negro et du Mato-Grosso, renferme à elle seule 138,156 lieues carrées de 20 au degré, c'est-à-dire que ces trois provinces, connues jadis sous le nom d'Amazonie, sont plus vastes que la Russie d'Europe; et cependant, s'il faut en croire les relevés les plus authentiques, elles ne compteraient que 600 mille habitants.

Nulle contrée au monde n'a reçu de la nature des bornes plus magnifiques: au nord (*), c'est l'Amazone avec ses rives basses, toujours couvertes d'arbres séculaires, ses grandes solitudes inconnues, sa vaste embouchure, qui a fait croire aux premiers navigateurs que l'Océan perdait son amertume dans ces régions équinoxiales. Au sud, c'est encore un grand fleuve, c'est le Rio de la Plata qui renouvelle les inondations du Nil dans les grandes plaines de Xarays. A l'est, l'Océan baigne ses côtes dans une immense étendue. Le Rio-Paraguay qui court du nord au sud, la Madeira qui se dirige, au contraire, du sud au nord, et qui a pris son nom des arbres gigantesques qu'elle entraîne dans son cours, voilà ses limites au couchant. L'immense empire du Brésil forme donc une péninsule dont l'isthme intérieur a quelques mètres de large. On le traverse entre les sources de l'Aguapehy et du Rio-Alegre, rameaux secondaires des deux grands fleuves qui tout à l'heure viennent d'être nommés.

Sans vouloir fatiguer le lecteur par des détails purement géographiques, je dirai cependant, pour mieux faire comprendre l'ensemble des considérations générales qui vont être présentées, que ce pays est bien loin d'offrir dans sa vaste étendue un système de montagnes aussi élevées que le Mexique et le Pérou. C'est à peu près entre les 18° et les 28° de latitude australe qu'est située la région la plus montueuse du Brésil; mais d'après les savants travaux de M. de Humboldt, ce serait à tort qu'on aurait voulu lier le système de ces montagnes aux Andes du Haut-Pérou (*). La direction principale des chaînons brasiliens, là où

(*) Personne n'ignore que la politique a déja changé ces limites. Une partie de la Guiane française a été cédée au Portugal en vertu du traité d'Utrecht, et ce territoire est toujours considéré comme faisant partie du Brésil. On peut consulter à ce sujet de précieux manuscrits de la Bibliot. roy. qui ont appartenu à Malte-Brun, et qui fixent l'ancienne démarcation. Les guerres qui ont eu lieu dans ces derniers temps avec la république de Buénos-Ayres ont modifié également les limites vers le sud. Voyez ce que disait à ce sujet M. de Humboldt, il y a quelques années, dans le troisième volume de sa partie historique. « Les limites entre l'état de Buénos-Ayres et le Brésil ont éprouvé de grands changements dans la *Banda oriental* ou province Cisplatine, c'est-à-dire sur la rive septentrionale du Rio de la Plata, entre l'embouchure de ce fleuve et la rive gauche de l'Uruguay. La côte du Brésil, du 30e au 34e degré de latitude australe, ressemble à celle du Mexique entre Tamiagua, Tampico et le Rio del Norte: elle est formée par des péninsules étroites derrière lesquelles sont situés de grands lacs et des marais d'eau salée (*laguna de los Patos*, *laguna Mirim*). C'est vers l'extrémité de la laguna Mirim, dans laquelle se jette la petite rivière de Tahym (lat. 32° 10') que se trouvaient les deux marcos (bornes de démarcation) portugais et espagnol. La plaine entre le Tahym et le Chuy était regardée comme un territoire neutre. Le fortin de Santa-Teresa (lat. 33° 50′ 32″, d'après la carte manuscrite de D. Josef Varela) était le poste le plus septentrional qu'avaient les Espagnols sur les côtes de l'océan Atlantique au sud de l'équateur. » Outre ces renseignements du célèbre voyageur, j'indiquerai aux géographes le précieux ouvrage portugais intitulé: *Annaes da provincia de S. Pedro, por Feliciano Fernandez Pinheiro.* Lisboa, 1822, 2 vol. in-8, avec une carte fort détaillée.

(*) Ce qui a fait croire que cela était ainsi, c'est que l'élargissement occidental du groupe brasilien ou plutôt les ondulations des Campos Parecis correspondent aux contre-forts de Santa-Cruz, de la Sierra et du Beni, que les Andes envoient vers l'est.

ils atteignent quatre à cinq cents toises d'élévation, est du sud au nord, et du sud-sud-ouest au nord-nord-est. La chaîne de montagnes la plus pittoresque, celle dont on a exploré le plus souvent les solitudes magnifiques, c'est la *Serra do Mar* qui, après avoir pris naissance dans les Campos de Vacaria, s'étend à peu près parallèlement à la côte au nord-est de Rio de Janeiro, s'abaisse beaucoup vers le Rio Doce, et se perd complétement à Bahia. Ce célèbre Monte Pascoal, qui apparut aux premiers navigateurs, faisait partie de la Serra do Mar. Selon les localités où se développe cette belle chaîne, elle change de dénomination: sur la côte orientale, on l'appelle *Serra dos Aymores*, et dans le voisinage de Rio, c'est elle qui affecte des formes si pittoresques sous le nom de *Serra dos Orgõe*s (*).

A l'est de cette chaîne du littoral, il en existe une autre plus considérable, c'est la Serra do Espinhaço, qu'un savant bien connu, M. le colonel d'Eschwege, considère, pour ainsi dire, comme la charpente osseuse du Brésil. Elle se perd vers le nord par le 16° de lat., et son plus grand éloignement de la mer dans cette direction est à peu près de soixante lieues. Vers le sud, au contraire, elle se rapproche tellement de la Serra do Mar, qu'elle se confond presque avec elle dans le nord de la Serra de Mantiqueira.

Si l'on pénètre plus avant dans l'intérieur, si l'on s'avance jusqu'aux frontières de Minas-Geraes de Goyaz, on rencontre encore un groupe de montagnes désignées sous le nom de *Serras de Canastra;* elles ne sont pas d'une grande élévation, et elles atteignent tout au plus quatre cents toises. C'est plus au nord que se développe ce groupe qu'un savant a désigné sous le nom de *Serra dos Vertentes*, et qu'on appelle, dans quelques relations, les Pyrénées brasiliennes. Parlerai-je maintenant des *Campos Parecis*, dont les dessinateurs de cartes se sont plu à exagérer si bien la hauteur? C'est au nord des villes intérieures de Guyaba et de Villa-Bella qu'ils s'étendent; mais ce sont de vastes plateaux arides, presque entièrement dépourvus de végétation, et ils sont aussi différents des belles collines de la Serra do Mar, que les plaines sablonneuses du Siara peuvent l'être des champs fertiles du Reconcave.

Une contrée comme le Brésil, limitée par les deux plus grands fleuves de l'Amérique méridionale, pourrait encore présenter dans sa vaste étendue, des lieux où l'agriculture deviendrait impossible par l'absence de cours d'eau intérieurs: cela existe sans doute pour quelques districts; mais dans cette région privilégiée, la configuration du sol et la division des grands bassins laissent voir un système de rivières intérieures qui ne se trouve en aucun pays. Une seule phrase, tirée même d'un de nos plus célèbres voyageurs, attestera un prodige qui nous dispensera de toutes réflexions. « Si l'on parvenait à substituer au portage de Villa-Bella, entre le Rio de la Madeira et le Rio-Paraguay, un canal de cinq cent cinquante toises de longueur, une navigation intérieure se trouverait ouverte entre l'embouchure de l'Orenoque et celle du Rio de la Plata. »

Parlerai-je maintenant des fleuves innombrables qui viennent se perdre dans l'Océan, et des facilités qu'ils donneront un jour pour pénétrer dans l'intérieur? Tel est leur nombre, je l'avouerai, que je craindrais de fatiguer l'esprit du lecteur par leur simple nomenclature, et par des détails purement scientifiques, qui n'auraient ici qu'un faible intérêt. Nous nous contenterons donc de nommer les grands cours d'eau qui arrosent l'intérieur et les côtes, en nous réservant de peindre leur rivage selon chaque localité.

(*) Montagne des Orgues. Nous aurons occasion de revenir sur les sites vraiment magnifiques qu'offre cette belle portion de la Serra do Mar. Voici la hauteur que M. d'Eschwege assigne aux plus hauts sommets des différentes chaînes du Brésil.

Serra do Mar (chaîne du littoral) à peine	660 toises.
Serra do Espinhaço (chaîne de Villarica)	950
Serra dos Vertentes (groupe de Canastra et des Pyrénées brasiliennes	450

Si nous nous avançons du nord au sud, nous trouverons d'abord l'Uruguay, qui prend naissance dans les Serras de Rio Grande, et qui se jette dans le Paraguay, après trois cents lieues de cours; le Jacuy, qui n'en a que trente, et qui se perd dans le lac dos Patos; l'immense Parana qui a ses sources dans Minas Geraes, et qui se confond avec le Paraguay par une embouchure magnifique, après avoir reçu l'Aguapehy, le Rio Pardo, l'Itahy : on lui donne trois cents lieues de cours. C'est à peine si l'on peut nommer le Gualeguay du sud, affluent de l'Uruguay; mais quoiqu'il n'ait que quarante lieues dans ses diverses sinuosités, il arrose un territoire fertile où paissent d'innombrables troupeaux. Le Rio Pardo, qui traverse une partie de la province de Saint-Paul, naît dans le district de San João del Rey, et se jette dans le Parana. Le Parahyba baigne deux provinces, celle de Saint-Paul et celle de Rio de Janeiro, et il se perd dans l'Océan. Le Tucantins, cet immense tributaire du Para, prend sa source dans Goyaz, et n'a pas moins de cinq cents lieues de cours : il passe dans des campagnes à peine connues. Parlerai-je de l'Araguay qui naît aussi dans Goyaz, du Jiquitinhonha, si célèbre par ses diamants, et qui se jette dans la mer après avoir arrosé Minas? On trouve ensuite le Rio das Contas, qui naît dans Jacobina, et qui se perd dans l'Océan; le Rio de San Francisco, qui n'a pas moins de trois cents lieues de cours, et dont la navigation est interrompue d'une manière si imposante par la cascade de Paolo Affonso : c'est le seul fleuve considérable qu'on trouve entre Bahia et Pernambuco; mais il arrose des contrées fertiles, et il prend naissance dans les montagnes qui s'élèvent au nord-ouest de la province de Rio de Janeiro. C'est encore l'Océan qui reçoit le Parahyba do Norte, qui arrose la province dont il porte le nom, et le Parnahyba, qui rend habitables les plaines sablonneuses du Piauhy. Viennent ensuite les immenses affluents de l'Amazone; la Madeira, qui n'a pas moins de sept cents lieues de cours et qui a ses sources dans le Potosi; le Xingu, qui fera connaître un jour les vastes solitudes du Mato-Grosso, dont il arrose les forêts dans un cours de quatre cents lieues; le Tanguraguay, qui naît dans le Pérou, et qu'on a confondu avec l'Amazone lui-même; le Rio Negro, dont les sources sont à la Nouvelle-Grenade, et qui vient se perdre au nord du Brésil en parcourant sept cents lieues : l'Amazone lui-même, dans son cours immense, n'a pas des rives moins imposantes, des forêts moins inconnues.

Mais on se tromperait étrangement si l'on voulait comparer ces fleuves majestueux aux fleuves de la vieille Europe. L'industrie n'a rien fait encore où la nature a tant fait : ces cours d'eau magnifiques qui se croisent dans tous les sens, ces canaux naturels qui unissent tant de grands fleuves, ces rivières capricieuses qui courent de forêts en forêts, toutes ces voies, si faciles en apparence, pour pénétrer des bords de la mer jusqu'au centre de l'empire, offrent encore mille dangers que les siècles feront disparaître. On sent que l'homme n'a point soumis la terre. Des fièvres dangereuses règnent sur la plupart de ces rivages si imposants; des arbres gigantesques, que le temps a renversés, interrompent le cours des plus grands fleuves; des rapides presque à fleur d'eau, mais qu'on ne saurait franchir sans d'incroyables efforts, interrompent la navigation; des chutes plus considérables obligent le voyageur au portage des embarcations, et le contraignent en plus d'un endroit à l'abandon de ses canots et au transport de ses bagages. Toutes ces immenses difficultés disparaîtront cependant devant l'agriculture et devant la science; mais il faudra que les Brésiliens se pénètrent avant tout de cet axiome d'économie politique, qu'une haute civilisation est toujours le résultat d'une communication rapide de la pensée et de l'échange des productions.

Malgré son admirable système de rivières intérieures, le Brésil ne pos-

sède point, comme l'Amérique du nord, des lacs immenses dont la navigation unit certaines provinces. Le Paraguay forme bien, par ses inondations régulières, des lagunes sans fin qu'on peut traverser en canots, mais la saison des sécheresses fait surgir des rizières verdoyantes au sein de ces terres inondées. Le Brésil ne renferme, à proprement parler, que deux grands lacs, et encore communiquent-ils avec la mer. Le plus considérable est désigné sous le nom de *Lagoa dos Patos*; il a quarante-cinq lieues de longueur du nord-est au sud-est, et se prolonge parallèlement à la côte. Sa plus grande largeur est de dix lieues. L'autre a pris le nom de lac Mirim (*); il a vingt-six lieues de longueur sur sept ou huit de large; il se jette par un canal navigable dans la *Lagoa dos Patos*, et cette espèce de rivière intérieure a quatorze lieues de longueur. Ses rives, qui courent parallèlement à la côte, sont fertiles et pittoresques. Ces deux lacs sont situés à l'extrémité sud de l'empire, et quoique leurs eaux ne soient pas douces dans toute leur étendue, ils semblent placés dans ces vastes pâturages du Rio San Pedro, pour remplacer les grands fleuves qui n'y existent pas, et qui seraient cependant si utiles aux troupeaux errants dans le sud.

Parlerai-je ensuite du lac de Mangueira qui gît dans les mêmes parages, entre le Mirim et la mer? il a vingt-trois lieues de longueur, et on pourrait le prendre pour un grand fleuve, car sa largeur n'est que d'une lieue. L'Ararurama, la Lagoa Feia, le Sequarema, le Juparanam, le Jiquiba, le Manguaba, la Lagoa do Velho, le Jaguarassu, sont disséminés dans les diverses provinces, et n'ont rien de fort remarquable quant à leur étendue, mais en général leurs rivages sont plantés de vastes forêts.

(*) Les Indiens lui avaient imposé ce nom comparativement au précédent. Dans la lingoa geral, *mirim* veut dire petit; *assu*, ou, pour mieux dire, *assou*, signifie grand, gros, fort; aussi doit-on s'attendre à voir beaucoup de noms indigènes offrir ces deux terminaisons.

Climat et ordre des saisons. Avant de passer à la description générale des productions du Brésil, il faut nécessairement jeter un coup d'œil sur le climat qui a tant d'influence sur elles, et sur les saisons qui leur font éprouver de si notables changements. Je crois devoir répéter ici ce que j'ai puisé à des sources positives. Dans cette vaste étendue de territoire, il y a nécessairement une extrême variété de climats. La grande inégalité des hauteurs du sol s'oppose à des observations thermométriques assez nombreuses pour en conclure des moyennes. On peut dire cependant que sur le littoral, la température ordinaire est de dix-neuf à vingt degrés de Réaumur, vers midi, en admettant quelques modifications selon les localités. Ainsi, tandis qu'il n'y a guère que 20° et demi à Bahia, la chaleur s'élève quelquefois à Rio de Janeiro jusqu'à 26° et 27°. L'hiver est assez rigoureux dans les provinces méridionales et dans quelques provinces de l'intérieur; il gèle même à Rio Grande de San Pedro et à Sainte-Catherine. Il faut avouer cependant que pour un Européen cette température n'a rien de désagréable, et que les chaleurs qui règnent le long de la côte orientale ne sont jamais assez fortes pour jeter dans cet état d'accablement qu'on éprouve sous les mêmes latitudes vers d'autres pays des tropiques. Le climat des parties élevées de Rio de Janeiro est délicieux, et celui de San Salvador est peut-être encore plus doux.

Quant aux saisons, on peut les réduire à deux : la saison sèche et la saison des pluies; elles concordent à peu près avec la mousson du nord et la mousson du sud. C'est vers la fin de septembre que commence la saison sèche sur toute la côte orientale : elle finit en février; c'est, comme on le voit, une durée de cinq mois. Mai, juin, juillet, août et une partie de septembre forment la saison pluvieuse dans toute l'acception de ce mot, car on ne peut pas complétement l'appli-

quer aux mois intermédiaires, qui participent des deux saisons; mais, comme l'a dit fort bien un célèbre navigateur, il ne faut envisager les divisions que nous avons indiquées que comme une généralité : la diversité des expositions, le voisinage des montagnes, les divers degrés d'élévation du sol, donnent lieu à des circonstances météorologiques qui modifient singulièrement la saison régnante.

D'après les considérations générales que je viens d'offrir, on a dû voir combien les divisions géographiques du Brésil, selon les modifications du climat, devaient se prêter à la variété des productions. Nul pays peut-être n'a été aussi favorisé que celui-là, nul ne présente autant d'éléments de richesses, avec des moyens assurés d'exploitation. Sans vouloir anticiper sur les descriptions locales que nous donnerons bientôt, je rappellerai ici qu'après le Mexique et le Pérou, le Brésil est la contrée du globe qui a fourni à l'Europe le plus de métaux précieux. L'or, l'argent, le platine se montrent surtout dans les provinces intérieures, telles que Minas-Geraes, Goyaz et Mato-Grosso; mais on ne saurait cependant se dissimuler que les sables aurifères ne donnent plus une valeur égale à celle qu'ils rendaient autrefois (*). Il n'en est pas de même des métaux secondaires, mais plus utiles, qui semblent avoir été négligés. Pour me servir des expressions d'un savant minéralogiste, le fer est répandu avec une telle profusion dans la province de Minas, qu'elle pourrait à elle seule en approvisionner le monde entier, sans qu'on s'aperçût du moindre changement dans la richesse de l'exploitation. Nous n'ignorons pas que la plupart des géographies copient invariablement la même liste, quand il s'agit des métaux répandus à la surface du sol. Ces données sont aussi vagues qu'elles sont insuffisantes. Le cuivre et l'argent se trouvent toujours cités comme faisant partie des richesses métalliques du Brésil, et cependant ils n'ont opéré jusqu'à présent aucun changement remarquable dans l'état manufacturier ou financier de ce pays. On suppose que l'étain et le plomb pourront suffire un jour aux besoins de l'industrie. Mais il est probable qu'une observation plus attentive de la disposition des terrains, ou des voyages scientifiques entrepris au centre des contrées désertes, feront connaître de nouveaux gisements. C'est ainsi qu'on a trouvé assez récemment du bismuth à Gurapiranga, à Sainte-Anne du Désert; du cobalt, au pied de l'Arrayal de Tijuco; de la manganèse, dans toute la province de Minas; du zinc, sur les rives du Jiquitinhonha et dans le district de Tocaios. Il existe également au Brésil des mines de soufre et de sel gemme, et le Monte Rorigo pourrait, dit-on, fournir une quantité de salpêtre suffisante pour rendre inutile toute importation étrangère.

Que dire maintenant des pierres précieuses du Brésil dont il a été répandu une si grande quantité en Europe, depuis une vingtaine d'années? En thèse générale, elles sont regardées comme inférieures à celles de l'Orient, mais elles sont aussi plus multipliées, et leur valeur intrinsèque les met à la portée d'un plus grand nombre de fortunes. Néanmoins on a accordé le nom de pierres précieuses à des cristaux de la plus faible valeur; tandis que, de l'aveu même du célèbre M. da Camara, auquel est confiée depuis long-temps la direction des mines, on découvre chaque jour des gemmes qu'on ne sait trop comment classer d'après les systèmes connus. Les pierres précieuses les plus répandues au Brésil sont le diamant, l'émeraude, la chrysolithe, la topaze, l'aigue-marine, la goutte d'eau : tout le monde sait la prodigieuse quantité d'améthystes qui sort chaque année des ports de Rio de Janeiro et de Bahia. Quelques voyageurs affirment qu'il existe au Brésil des saphirs et des rubis, et qu'ils ont presque ce vif éclat qu'on remarque dans les pierres de l'Orient.

(*) On peut consulter à ce sujet un savant mémoire de l'académie des sciences de Lisbonne.

Mais tous ces trésors sont cachés au sein de la terre; ces métaux précieux roulent dans le sable des fleuves; ces pierres et ces diamants exigent tous les efforts de l'industrie pour paraître dans leur éclat. Au Brésil, la nature s'est parée de mille autres merveilles, et il suffit d'un regard pour comprendre les inépuisables richesses qu'elle prodigue à ses habitants.

Il ne faudrait pas croire cependant que sur cette vaste étendue de territoire, elle se montre partout avec la même grandeur et la même abondance; elle varie nécessairement selon les latitudes ou selon la disposition des vastes bassins; et l'on pourrait dire que rien n'est moins semblable aux terres fertiles de la côte orientale, aux délicieux Campos de Minas, que les plaines désolées du Siara ou du Piauhy. Ce n'est donc point sans raison qu'un voyageur moderne a dit qu'en jetant un coup d'œil sur cette partie de l'Amérique méridionale, on pouvait se convaincre que son immense territoire présentait six grandes divisions variées par leur climat et par leur aspect pittoresque. Nous reviendrons plus tard sur ces considérations générales: envisageons d'abord ce qui peut frapper les Européens à leur arrivée; examinons d'abord la côte et le voisinage des deux grandes cités.

Ainsi que je l'ai déja dit, lorsque venant de parcourir les côtes de l'Océan brésilien et les grandes forêts, j'essayais d'exprimer les vives impressions que j'avais ressenties en présence de cette nature féconde, rien ne saurait peindre complétement l'admiration que font éprouver des formes végétales si pittoresques et si nouvelles. L'esprit, pour peu qu'il ait quelque poésie, s'empare de tous les objets; l'imagination leur prête un charme indicible: elle va jusqu'à voir régner une abondance éternelle où la nature se pare de tant de beautés. Débarque-t-on sur le rivage, une chaleur active développe des parfums inconnus, il semble qu'on aspire une vie nouvelle, les sens reçoivent des émotions ignorées, le cœur s'éveille à d'autres sensations, l'ame conçoit des idées plus grandes. Une curiosité inquiète entraîne des arbres majestueux aux plantes modestes, des plantes aux oiseaux, des oiseaux aux plus faibles insectes: tout s'anime, tout vit sous ces climats ardents.

Mais c'est sur les bords des lacs et des fleuves que la chaleur du soleil, mettant en action une humidité bienfaisante, donne des formes gigantesques à la végétation. Certains arbres qui s'élevaient à peine en d'autres endroits à la surface de la terre, prenant majestueusement leur essor, embellissent bientôt les rivages dont ils attestent la fertilité. L'Amazone, le Tocantins, le San Francisco, le Belmonte, roulent leurs eaux au milieu de vastes forêts qui, se succédant d'âge en âge, ont toujours résisté aux efforts des hommes. La nature y perpétue incessamment ses grandeurs; il semble en effet qu'elle ait choisi les rives de ces fleuves immenses pour y déployer une magnificence inconnue en d'autres lieux. J'ai remarqué dans l'Amérique méridionale que certains arbres, en prenant un plus grand accroissement près des rivières, donnent une physionomie particulière aux forêts. Ce n'est plus la nature dans un désordre absolu, il semble que sa force et sa grandeur lui aient permis de répandre une sorte de régularité imposante dans le pêle-mêle de la végétation. Les arbres, en s'élevant à une hauteur dont les regards sont fatigués, ne permettent plus aux faibles arbrisseaux de croître. Alors la voûte des forêts s'agrandit; les troncs énormes qui la supportent forment d'immenses portiques, en étalant majestueusement leurs branches: ces branches elles-mêmes sont chargées à leur sommet d'une foule de plantes parasites, dont l'air semble être le domaine, et qui viennent mêler orgueilleusement leurs fleurs aux feuillages les plus élevés. Née souvent près d'un humble cactus, une liane entoure en serpentant l'arbre immense qu'elle étreint pour la vie, elle le couvre de ses guirlandes, l'unit à tous les grands végétaux qui l'environnent, et va braver l'éclat du jour, avant d'embellir



Vander Burch del. Chavannes Sc.

Forêt vierge. Urwald. *Chasse au Jaguar* Jaguar-Jagd.

la mystérieuse obscurité qui règne toujours au sein des grands bois d'Amérique.

Dans les forêts moins majestueuses, où les rayons du soleil pénètrent aisément, on découvre dans les formes de la végétation une variété inouïe, une abondance inconnue aux autres régions. Mais ici l'œil du naturaliste devient plus nécessaire, et il y a dans cette grace majestueuse des beautés que la science peut seule révéler.

« La vie, la végétation la plus abondante, dit un voyageur, sont répandues partout; on n'aperçoit pas le plus petit espace dépourvu de plantes (*). Le long de tous les troncs d'arbre, on voit fleurir, grimper, s'entortiller, s'attacher les grenadilles, les caladium, les dracontium, les poivres, les begonia, les vanilles, diverses fougères, des lichens, des mousses d'espèces variées. Les palmiers, les mélastomes, les bignonia, les rhexia, les mimosa, les inga, les fromagers, les houx, les lauriers, les myrtes, les eugenia, les jacaranda, les jatropha, les vismia, les quatélés, les figuiers, et mille autres espèces d'arbres, la plupart encore inconnus, composent le massif de la forêt. La terre est jonchée de leurs fleurs, et l'on est embarrassé de deviner de quel arbre elles sont tombées. Quelques-unes des tiges gigantesques, chargées de fleurs, paraissent de loin blanches, jaune foncé, rouge éclatant, roses, violettes, bleu de ciel. Dans les endroits marécageux, s'élèvent en groupes serrés sur de longs pétioles, les grandes et belles feuilles elliptiques des héliconia, qui ont quelquefois huit à dix pieds de haut, et sont ornées de fleurs bizarres rouge foncé et couleur de feu. Sur le point de division des branches des plus grands arbres, croissent des bromélias énormes, à fleurs en épis ou en panicules, de couleur écarlate ou de teintes également belles. Il en descend de grosses touffes de racines semblables à des cordes, qui tombent jusqu'à terre et causent de nouveaux embarras aux voyageurs. Ces tiges de bromélias couvrent les arbres jusqu'à ce qu'elles meurent, après bien des années d'existence, et déracinées par le vent, tombent à terre avec grand bruit. Des milliers de plantes grimpantes de toutes les dimensions, depuis la plus mince jusqu'à la grosseur de la cuisse d'un homme, et dont le bois est dur et compacte, des bauhinia, des banisteria, des paullinia et d'autres s'entrelacent autour des arbres, s'élèvent jusqu'à leurs cimes, où elles fleurissent et portent leurs fruits, sans que l'homme puisse les y apercevoir. Quelques-uns de ces végétaux ont une forme si singulière, par exemple certains banisteria, qu'on ne peut pas les regarder sans étonnement. Quelquefois le tronc autour duquel ces plantes se sont entortillées tombe en poussière; l'on voit alors des tiges colossales entrelacées les unes avec les autres, en se tenant debout, et l'on devine aisément la cause de ce phénomène. Il serait bien difficile de peindre ces forêts, car l'art restera toujours en arrière pour les dépeindre. »

Mais après avoir envisagé les grands traits de ce vaste tableau, si nous portons nos regards sur les détails, l'admiration s'accroîtra encore. La variété des arbres rassemblés dans un endroit circonscrit émerveille toujours l'Européen, et, comme l'a dit un savant observateur, ce n'est pas sans surprise qu'on peut estimer à 60 ou même à 80 le nombre des grands végétaux d'espèces différentes qu'il est probable de rencontrer dans un quart de lieue carrée (**).

Je ne parlerai cette fois ni des bois admirables d'ébénisterie qu'on rencontre à chaque pas dans ces vieilles forêts, ni des arbres immenses qui peuvent fournir aux besoins de la construction civile et navale (*). Je

(*) Voy. le prince Maximilien de Wied Neuwied, Voyage au Brésil, trad. par M. Eyriès, t. II, p. 370.

(*) Voyez Freycinet, Voyage autour du monde, t. I.

(**) Je rappellerai cependant en quelques mots ceux dont l'usage est le plus générale-

continuerai à envisager la végétation sous son aspect pittoresque.

Trois formes principales frappent surtout par leur élégance ou par leur majesté, les Européens qui ne sont pas encore familiarisés avec la nature des régions équinoxiales : je veux parler des palmiers, des fougères arborescentes et des bananiers. Comme le dit M. de Humbolt, les bananiers ont accompagné l'homme dans l'enfance de sa civilisation, et c'est dans leurs fruits que repose la subsistance de tous les habitants des tropiques. Aussi les regards le cherchent-ils avec un sentiment d'admiration reconnaissante, sur les bords humides des ruisseaux où il déploie ses larges feuilles satinées, dans le voisinage des habitations où il offre son régime nourrissant. Le bananier croît à l'air libre : on peut le rencontrer sur la lisière des forêts ; mais ses groupes charmants aiment à se laisser dorer par les rayons pénétrants du soleil. On ne les rencontre guère au centre des grands bois, l'ombre leur serait mortelle. Les palmiers forment une famille innombrable, qui sait partout conquérir la lumière, et qu'on admire aussi bien sur les bords de l'Océan que dans la profondeur des forêts. Comme dans le reste de l'Amérique méridionale, ce sont au Brésil les palmiers qui fournissent les exemples de la plus grande hauteur à laquelle puissent parvenir les végétaux (*). Il y a près de trente ans, le grand voyageur auquel on doit les Tableaux de la nature, s'écriait, dans son enthousiasme pour les formes majestueuses de ces beaux arbres : « Qu'il serait intéressant l'ouvrage qu'un botaniste publierait sur ces végétaux, si, pendant son séjour dans l'Amérique du Sud, il s'occupait exclusivement de leur étude ! » Le vœu de M. de Humboldt a été accompli, et c'est le Brésil, à lui seul, qui a fourni les plus belles variétés (**).

Malgré cette profusion d'espèces, le palmier le plus utile, et peut-être le plus répandu, n'est pas indigène du Brésil; le cocotier, connu le long de la côte sous le nom de *Coco de Bahia*, est cultivé seulement depuis le 18° de latitude sud jusqu'à Pernambuco. Le territoire de Rio de Janeiro lui est très-peu favorable ; mais il réussit admirablement dans les environs de San Salvador; et sans qu'on en tire tous les avantages qu'on sait en obtenir dans les îles de l'Océan indien, il sert à une foule d'usages, et il est devenu la parure la plus majestueuse des campagnes qui bordent la mer.

Mais comment essayer de retracer, même dans une peinture rapide, les formes infinies qu'affecte le palmier du Brésil et de l'Amérique méridionale? comment exprimer l'effet imposant ou gracieux qu'il produit dans le paysage ? Pour me servir des expressions d'un savant naturaliste, la tige est tantôt difforme et très-épaisse, tantôt elle est faible et n'a que la consistance du roseau ; ou bien elle est renflée par le bas, ou lisse, ou écailleuse ; des différences caractéristiques sont placées dans les racines, qui, très-saillantes hors de terre, comme le figuier, élèvent la tige sur une es-

ment répandu. Le paroba vermelha, l'oïticica, le sicupiramirim, fournissent des courbes admirables; on fait des bordages de bâtiments énormes et incorruptibles avec le vinhatico, l'angelim, le jacaranda, l'oleo amarello; les meilleures poulies se fabriquent avec le jatauba, l'oïticica, l'arco verde et le sicupiramirim. Malgré cette abondance de matériaux utiles, les bois de mâture du Brésil ne réunissent pas en général toutes les qualités requises. Pour la charpente civile proprement dite, nous citerons le gangirana, le cupiiba, le goyabeira do mato, le guiri, qui fournit un bois d'un violet sombre, le jetahy amarello, qui sert également aux constructions civiles et aux constructions navales, le mangue bravo (manguier sauvage), dont on fait des poutres excellentes, le merendiba, qu'on regarde comme un des meilleurs bois de charpente et de menuiserie, de même que le pao ferro, bois de fer dont on donne le nom abusivement à plusieurs espèces très-différentes.

(*) Le palmier à cire, que M. de Humbolt a découvert sur les Andes, atteint la hauteur prodigieuse de 160 à 180 pieds.

(**) Martius, Monographie des palmiers. 1 vol. in-f°, fig. color.



1. Iriartea Ventricosa 2. Manicuria Succifera 3. Singe 4. Fourmillier 5. Manatus 6. Dasypus

Iriartea Ventricosa. Manicuria Succifera. Affe Ameisenfresser. Manatus Dasypus



Landseer Burch del. Cooke Sc.

1. Mauritia Vinifera 2. Cocos Capitata 3. Barrigudo 4. Iunuchia.

pèce d'échafaudage, ou l'entourent en bourrelets multipliés; quelquefois la tige est renflée dans le milieu, et plus mince en dessus et en dessous. Mais c'est surtout le feuillage et ses innombrables variétés qui donnent au palmier son aspect pittoresque. Parlerai-je du coco de Pindoba avec ses palmes immenses? du piassaba, dont le spathe tombe en longs filaments ligneux et souples, que le vent agite quelquefois comme des voiles funèbres? Dirai-je l'aspect du guiriri pissando, avec ses grappes pendantes de beaux fruits orangés? Nommerai-je l'airi-assu au port majestueux, l'aracui dont les palmes luisantes reflètent avec tant d'éclat les rayons du soleil? Tous ces palmiers sont plus ou moins répandus dans l'intérieur ou sur les côtes. Mais parmi ces espèces, je citerai surtout le cocos capitata, qui semble plus spécialement appartenir aux provinces du nord, dont il est un des plus beaux ornements; le *manicaria saccifera*, cette belle plante monocotylédone dont le spathe dans son énorme dilatation offre une espèce de bonnet conique; le murichi (*mauritia vinifera*) dont les voyageurs ne se lassent point de vanter l'élégance et l'utilité. Le palmier murichi est, comme on l'a dit avec raison, une plante essentiellement sociale; il croît par groupes jusqu'au sein des eaux, et il suffit quelquefois à lui seul aux besoins d'une tribu entière. La nation des Guaraons, qui habite les terres noyées de l'embouchure de l'Orenoque, non seulement fait usage de son bois durable pour la construction de ses habitations aériennes qu'elle établit sur les arceaux du manglier, mais elle obtient une fécule nourrissante de sa moelle, un vin agréable de sa sève; elle recueille ses fruits nombreux; et une larve, qu'on sert même comme un mets exquis sur la table de certains colons, achève d'animer ses festins, dont l'abondance repose sur un seul arbre.

Après le palmier et le bananier, le végétal qui déploie les formes les plus élégantes est sans contredit la fougère arborescente. Cette plante, toujours si humble dans nos climats, atteint, dans quelques forêts du Brésil, une hauteur de trente-cinq pieds, et alors l'analogie de son aspect avec le palmier est frappante; mais son tronc raccourci et raboteux est presque toujours moins élancé, tandis que son feuillage transparent laisse voir de légères dentelures. En général, les hauteurs sont la véritable patrie de la fougère arborescente, et il est plus rare de la rencontrer en groupes nombreux dans les vastes forêts du bord de la mer. On ne saurait lui opposer pour l'élégance que les bouquets flexibles du bambou.

Mais après avoir suivi dans tout leur développement les formes majestueuses de ces grands végétaux, si différentes de celles qu'on rencontre sous nos climats, le regard interroge curieusement l'aspect bizarre de certains arbres, les teintes éclatantes de certains feuillages. S'il aperçoit le tronc isolé d'un barrigudo (*), auquel le temps a enlevé sa cime, il peut croire que c'est un immense fût de colonne, reste de quelque ruine qui s'élevait dans la solitude. Le barrigudo a souvent beaucoup plus de deux brasses de circonférence; il grossit à peu de distance de la terre, et il diminue à la manière d'un fuseau vers sa partie supérieure. Quelquefois l'arbre atteint une grande élévation, et cependant il ne présente pas un seul rameau. En d'autres circonstances, il mérite davantage le surnom scientifique qui lui a été imposé, et le barrigudo de Minas Novas acquiert son énorme renflement à quelques pieds du sol, ce qui lui donne quelque chose de vraiment grotesque au milieu des richesses infinies de la végétation. Mais quelle que soit l'élévation du barrigudo, un bouquet de branches presque horizontales le termine à son extrémité. Son écorce

(*) Voy. Aug Saint-Hilaire, Voyage dans l'intérieur du Brésil. Le barrigudo appartient plus spécialement à la végétation peu élevée des catingas. Son extrême singularité nous a engagé à nous arrêter un peu plus sur sa description que sur celle de quelques autres végétaux. Une des planches fera mieux connaître encore la bizarrerie de sa forme.

roussâtre et luisante est quelquefois chargée de tubercules gris, reste des épines dont l'arbre était couvert avant qu'il eût reçu tout son accroissement.

Le barrigudo joue un grand rôle dans l'économie domestique des Botocoudos, des Puris et de quelques autres nations indiennes. Son bois est excessivement tendre : on en fabrique très-promptement des vases pour conserver le caouin, et l'on y creuse même des pirogues qui peuvent durer plusieurs mois. Ces rouelles légères qui ornent d'une manière si étrange les lèvres des Botocoudos, sont taillées dans le centre de l'arbre. L'imburana, dont le tronc est généralement incliné, conserve aussi cette forme bizarre.

Quoique l'on s'exagère peut-être l'abondance des fruits qui croissent spontanément dans les campagnes ou dans les forêts, il y en a un assez grand nombre que la culture pourra perfectionner. Sans parler des arbres fruitiers qui sont communs à presque toutes les contrées des tropiques, et qui ont dû être transportés des Indes orientales ou de la côte d'Afrique, le Brésil compte certaines espèces essentiellement propres au pays, et que le voyageur rencontre encore dans les lieux les moins cultivés. Parlerai-je du jabuticabeira, avec ses longues grappes rafraîchissantes? du cajueiro dont les pommes dorées et vermeilles fournissent encore un vin enivrant? de l'araça qui rappelle un peu le parfum de la fraise, et qu'on trouve dans tous les bois? Nommerai-je les diverses espèces de gouyaves, la mangave au jus odorant, le bacopari, le mutamba, le cagaitfira aux feuilles de myrte? Qui n'a point remarqué mille fois la pitanga vermeille, qu'on pourrait appeler la cerise de l'Amérique, et qui croît dans tous les halliers des environs de San Salvador? le grumijama qu'on rencontre si fréquemment dans les campagnes de Rio de Janeiro? La prune monbin, le jambosier aux fruits parfumés comme la rose, croissent aussi sans aucun soin. Viennent ensuite plusieurs sortes d'ingas; la jatoba, qui est une légumineuse; le borulée; qu'on range parmi les urticées; le genipapo, dont nous parlerons plus tard et qui, outre un fruit mangeable, fournit une teinture noire employée comme ornement par toutes les nations. Le guabiroba, l'andaïa, le bority ont aussi leur utilité, et se rangent parmi les palmiers. Mais, sans contredit, entre tous ces arbres à fruit, qui n'exigent aucune culture, et dont plusieurs même croissent dans les forêts, le plus magnifique et le plus curieux est le quatélé (*lecythis ollaria*), qu'on rencontre dans tous les bois de la région orientale et du nord, et qu'on distingue bien vite, à son port imposant et aux teintes rosées de son feuillage. Rien ne peut rendre l'effet admirable que produit, au milieu des pao d'arco, des copahiba, des vinhatico, des vasco d'arruda, des sucupira, un quatélé gigantesque qui élève son dôme rose au-dessus des plus grands arbres de la forêt. Ce feuillage, qui conserve sa beauté sous la zone la plus ardente, semble se développer de préférence au sein des forêts qui bordent les grands fleuves de l'Amérique, pour unir, par ses magnifiques harmonies, les teintes trop éclatantes de la verdure équinoxiale aux richesses de ces fleurs qui n'ont rien d'égal sous aucun climat.

Mais le quatélé, plus connu au Brésil sous le nom de sapoucaya, n'est pas seulement un arbre admirable par son port et par son feuillage; bien que la culture ne se soit pas encore occupée de le multiplier, il est aussi précieux aux hordes sauvages qu'il est utile aux animaux. Ainsi que l'indique le nom que lui a imposé la science, l'enveloppe extérieure de ses fruits a la forme d'un vase, ou plutôt celle d'une marmite de petite dimension. Une espèce de couvercle la ferme hermétiquement; et quand la saison est arrivée, vous trouvez dans l'intérieur des espèces de châtaignes rangées symétriquement, qui m'ont paru réunir dans leur goût délicieux la saveur du marron au goût plus fin de notre amande. Vers l'époque où le sapoucaya est chargé de ses fruits, des bandes nombreuses de singes s'élancent sur ses branches robus-

tes, où leur agilité leur a bientôt fait découvrir ce fruit merveilleux qui croît presque toujours en abondance. On dit qu'alors la gloutonnerie l'emporte chez ces animaux sur l'adresse qui les distingue, et que si l'un d'eux, après avoir fourré sa main dans le vase naturel du sapoucaya, veut la retirer chargée de fruits, il s'irrite avec les gestes les plus comiques, de la résistance qu'il éprouve, sans pouvoir se décider à abandonner momentanément une partie de sa proie. Rien n'est plus curieux que de voir avec quelle rapidité les sauvages des diverses tribus grimpent au sommet de cet arbre gigantesque, quand ils en rencontrent un qui n'a point été dépouillé; ils égalent alors en promptitude les Guaribas les plus agiles, et l'on comprend parfaitement comment ils ne peuvent être arrêtés par aucun de ces obstacles qu'on rencontre souvent dans les forêts primitives. Le quatélé n'est pas seulement utile par ses fruits; son bois, d'un violet clair, est dur et pesant, et on l'emploie dans l'architecture navale. Quelquefois on le désigne sous le nom de *pao d'estopa*, et l'espèce d'étoupe qu'on trouve sous son écorce est précieuse aux Indiens, qui l'emploient à plusieurs usages. Au défaut de hamac, ils s'en servent même en guise de matelas.

Mais puisque nous sommes dans les grandes forêts, je citerai encore un arbre utile aux Indiens et dont le nom est devenu célèbre en Europe, bien qu'on n'attache que les idées les plus vagues à ses qualités et à sa pesanteur spécifique. Au Brésil, la dénomination de bois de fer, ou *pao ferro,* s'applique improprement à diverses espèces de bois de charpente, qui diffèrent néanmoins de la manière la plus étrange entre elles par les caractères scientifiques, et, comme on l'a très-bien fait observer, même quelques-uns sont si légers, qu'il peut paraître bizarre de leur voir appliquer ce nom. L'arbre qui le mérite à plus juste titre est celui qu'on appelle *ibiriratea* et *antenilha;* son bois est d'un brun obscur tirant sur le noir; il s'élève à environ treize mètres. Son grain est serré, susceptible du plus beau poli, et sa pesanteur spécifique est telle que les Indiens en choisissaient rarement d'autre pour fabriquer ces terribles tacapes, qui servaient, dans les combats, à la fois de hache d'arme et de massue.

Sans doute, si plus d'espace nous était accordé, nous aimerions à passer en revue toutes les magnificences végétales des forêts : jusqu'à ce jour, c'est le véritable luxe du Brésil; c'est ce qui peut remplacer aux yeux des Européens ces merveilles de l'art qui n'ont pas encore eu le temps d'éclore; mais chaque détail de ce vaste tableau épuiserait pour nous les formules de l'admiration; et pour donner une idée de la vie active, de l'abondance vraiment miraculeuse qui règne dans ces grandes forêts, il suffit de répéter avec le prince de Neuwied, que souvent les branches d'un seul arbre sont couvertes d'une telle multitude de fleurs, de fruits et de végétaux, étrangers à l'arbre lui-même, qu'ils peuvent arrêter aussi long-temps les regards du voyageur, que la forêt qu'on vient d'admirer et dont les richesses infinies semblent ne pouvoir jamais s'épuiser.

Si les Brésiliens sont prudents dans leur système de culture; s'ils écoutent la voix prévoyante d'un voyageur qui a parcouru leurs forêts avec toutes les prévisions de la science, et qui craint l'anéantissement irréfléchi de ces bois séculaires qu'on voit manquer déja dans certains districts de l'intérieur, que de richesses pour les arts et pour l'industrie! Ici, ce sont des bois précieux d'ébénisterie, tels que le jacaranda et le pao setim, dont l'acajou et nos bois indigènes ne sauraient approcher, et qu'on recherchera toujours en Europe pour les meubles les plus élégants, tandis que les fortunes les moins considérables en feront usage au Brésil. Là, on découvre des gommes précieuses, des résines dont les vertus sont encore ignorées; des plantes qui doivent fournir certaines teintures plus durables et plus éclatantes peut-être que celles dont on s'est servi jusqu'à ce jour, parce que l'ex-

ploitation en était aisée. Que dis-je! la médecine trouvera infailliblement des remèdes nouveaux. Qu'on jette seulement un regard sur le bel ouvrage où M. Auguste de Saint-Hilaire a examiné les plantes utiles du Brésil, qu'on suive MM. Spix et Martius dans leurs excursions botaniques, au sein de Goyaz, de Mato-Grosso et du Para, et l'on demeurera convaincu que nulle contrée du globe ne renferme autant de végétaux propres au progrès de la médecine et de l'industrie. A mesure que chaque localité importante nous passera sous les yeux, nous jetterons un coup d'œil sur sa végétation et sur le genre de culture qui lui est propre; c'est le seul moyen de ne pas répandre des idées fausses sur les richesses végétales d'un pays dont l'étendue est si vaste que ses productions diffèrent peut-être plus entre elles, ainsi que l'a dit un savant botaniste, que les régions de l'Amérique du nord ne sont opposées aux campagnes de la Nouvelle-Hollande ou de la terre de Van-Diemen. Sans nous arrêter donc à contempler plus long-temps les forêts vierges, nous dirons qu'au milieu de ces arbres, il y en a un dont nous ne saurions passer la description sous silence; c'est l'hirapitanga ou pao do Brazil (cæsalpina), qui a presque disparu des lieux où il fut le plus répandu, mais qu'on trouve encore en abondance dans les forêts inexplorées, et qui fut dès l'origine de la découverte l'objet d'un trafic trop considérable entre l'Amérique et la métropole, pour que nous ne lui donnions pas une place dans ces généralités. Comme ce fut, au XVI[e] siècle, le commerce dont il était devenu l'objet qui encouragea en quelque sorte les Européens à la colonisation de ces contrées, nous pensons que le lecteur sera bien aise de savoir combien peu les indigènes attachaient d'importance à son exploitation, et nous laisserons parler un vieux voyageur, dont la naïveté est aimée par les historiens, comme son exactitude est reconnue par les naturalistes (*).

« Entre les arbres les plus célébréz et cogneus maintenant entre nous, le bois de Brésil (duquel ceste terre a prins son nom à nostre esgard), à cause de la teinture qu'on en fait, est des plus estimez. Cest arbre doncques, que les sauvages appellent *araboutan*, croist communément aussi haut et branchu que les chesnes qui sont es forets de ce pays : et s'en trouue que ont le tronc si gros, que trois hommes ne sauroyent embrasser un seul pied. Quant à la fueille, elle est comme le buys : toutesfois, de couleur tirant plus sur vert gay, et ne porte aucun fruit.....

« Durant le temps que nous auons esté dans ce pays là, nous auons fait de beaux feux de ce bois de Brésil : j'ai obserué que n'étant point humide comme les autres arbres, ains comme naturellement sec, qu'il ne fait que bien peu, et presque point du tout de fumée en bruslant. Je dirai dauantage qu'ainsi qu'vn iour vn de nostre compagnie se voulant mesler de blanchir nos chemises, sans se douter de rien, mit des cendres de Brésil dans la lessiue, qu'au lieu de les faire blanches, il les fit si rouges, que quoy qu'on les sceust lauer puis après, il n'y eut ordre de leur faire perdre ceste couleur, de façon qu'il nous les fallut ainsi vestir et vser.

« Au reste, parce que nos *Tououpinambaoultz* sont fort esbahis de voir prendre tant de peine aux François, et autres de lointains pays, d'aller querir leur *araboutan*, c'est à dire Brésil : il y eut vne fois vn vieillard d'entr'eux qui sur cela me fit telle demande : —

(*) Nous ajouterons qu'aujourd'hui on distingue trois espèces de bois du Brésil, le *brazil mirim*, le *brazil assou* et le *brazileto* : ils donnent tous trois une teinture plus ou moins estimée. C'est néanmoins celle du *brazil mirim* qu'on préfère dans les ateliers de teinture. L'ibirapitanga n'existe plus qu'en très-petite quantité dans le Pernambuco, où son commerce était le plus étendu. La vente des trois espèces était réservée naguères à la couronne, et la contrebande en était sévèrement punie. Si le pao do Brazil n'était pas si précieux pour un genre d'industrie, il serait excellent à employer dans la construction, et l'on prétend qu'il acquiert dans l'eau une nouvelle dureté.

« Que veut dire que vous autres *Maïr* et *Peros* (c'est à dire François et Portugais) veniez querir de si loin du bois pour vous chauffer? N'en y a t'il point en vostre pays? » A quoy luy ayant respondu qu'ouy et en grande quantité, mais non pas de telle sorte que les leurs, ni mesmes du bois de Brésil, lequel les nostres n'emmenoyent pas pour brusler comme il pensoit, ains comme eux mesmes en usoyent pour rougir leurs cordons de cotons, plumes et autres choses, pour faire de la teinture. Il me répliqua soudain : — « Voire; mais vous en faut il tant? » Ouy, luy disje, car (en luy faisant trouuer bon) y ayant tel marchant en nostre pays qui a plus de frises et de draps rouges, voire mesmes (m'accomodant à luy parler de choses qui luy fussent cogneues) de cousteaux, ciseaux, mirouers, et autres marchandises que vous n'en auez iamais veu par deça, il achetera luy seul tout le bois de Brésil, dont plusieurs nauires s'en retournent chargez de ton pays. — Ah, ah! dit mon sauuage, tu me contes merueilles. Puis ayant bien retenu ce que ie luy venois de dire, m'interroguant plus auant dit : Mais cest homme tant riche dont tu me parles, ne meurt il point? — Si fait, si fait, lui di je, aussi bien que les autres. Sur quoy (comme ils sont grands discoureurs et poursuyuent fort bien un propos iusques au bout) il me demanda derechef : — Et quand doncques il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse? — A ses enfans s'il en a, et au défaut d'iceux à ses frères, ses sœurs, ou plus prochains parens. — Vraiment, me dit lors mon vieillard (nullement lourdaut) : à ceste heure cognois ie que vous autres Maïr (c'est à dire François), estes de grands fols : car vous faut il tant travailler à passer la mer sur laquelle (comme vous nous dites estans arriuez par deça) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfans, ou à ceux qui suruiuent après vous? La terre qui nous a nourris, n'est elle pas aussi suffisante pour les nourrir? Nous auons (adiousta-t-il) des parens, et des enfans, lesquels, comme tu vois, aimons et cherissons : mais parceque nous nous asseurons qu'après notre mort, la terre qui nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier autrement, nous nous en reposons sur cela. » Voila sommairement et au vray le discours que j'ay entendu de la bouche d'vn pauvre sauuage amériquain. »

Des lianes. Nous ne quitterons pas ces considérations sur l'aspect pittoresque des arbres du Brésil, sans parler d'une famille de plantes dont l'industrie sauvage tire déja de nombreux avantages, et qui donnent aux forêts équinoxiales un caractère dont rien ne saurait approcher dans nos contrées. Au Brésil, les lianes portent dans toutes les provinces le nom générique de *cipo*. A moins d'avoir parcouru les grands bois de l'intérieur ou de la côte orientale, il est impossible d'imaginer l'aspect sauvage et grandiose que donnent certaines lianes aux paysages : variées à l'infini dans leur port, dans leur feuillage, dans la manière dont elles vont jeter capricieusement leurs bras gigantesques au milieu des arbres séculaires que leur étreinte fait quelquefois mourir ; interrompues souvent dans leur croissance par des rochers qu'elles recouvrent de fleurs, pour aller se jouer au sommet des plus grands arbres avant de redescendre en longs filaments, partout elles offrent l'aspect le plus bizarre et presque toujours une végétation pleine d'élégance. Ici c'est une multitude de cordages, pendants, entremêlés, semblables aux manœuvres embarrassées d'un vaisseau ; là, ce sont des jets verdoyants, balançant leurs guirlandes fleuries et servant de retraite aux oiseaux, qui souvent se plaisent à y placer leur nid, abandonné presque toujours alors aux brises de la forêt; plus loin, vous voyez comme un reptile à la peau bronzée, qui grimpe en tournoyant le long d'un sicupira immense ou d'un vinhatico, pour se cacher dans la sombre voûte que forment les branches en se courbant; partout c'est un luxe de rameaux entremêlés de fleurs détachées en guirlandes, qui atteste la force de la végétation et qui fait le luxe des forêts.

Quelquefois quand ces cipos gigantesques croissent aux bords d'un petit fleuve et qu'un vinhatico robuste leur sert de soutien, l'industrie du colon tresse ses grands rameaux flexibles, elle leur fait décrire une courbe immense au-dessus du fleuve, et bientôt le chasseur s'y balance d'un pied assuré. Un pont de lianes, dans ces contrées désertes, est un bienfait inattendu, qu'on doit quelquefois à une famille isolée ou à une tribu sauvage et que bénit toujours le voyageur.

Plantes alimentaires. Au premier rang nous citerons le manioc (jatropha manihot), dont il existe, dit-on, trente-cinq variétés, et qui forme la base de la nourriture des habitants du littoral; l'igname, racine dont on distingue plusieurs espèces; diverses plantes de la famille des aroïdes, qui fournissent un aliment excellent; le maïs, que les anciens indigènes cultivaient déja en abondance, et qui offre tant de ressource à l'habitant de l'intérieur; le froment (*), qu'on multipliera par la suite, et qui croît parfaitement à Minas et dans les contrées du sud; le riz, qui vient à l'état sauvage, dans les vastes plaines inondées par le Paraguay, et dont la culture prospère dans toute l'étendue du Brésil. Au nombre des plantes alimentaires les plus répandues, nous admettrons les haricots de diverses espèces (fejoes), qui, avec le maïs, servent de base à la nourriture de l'habitant des mines, et le mandubin (*arachys*), espèce de pistache terrestre d'un goût assez agréable, qu'on mange presque toujours torréfiée, et qui est propre surtout à certaines localités du littoral. On récolte en outre, au Brésil, diverses espèces de légumes d'Europe qui prospèrent plus ou moins selon les latitudes.

Canne à sucre. La canne à sucre est indigène du Brésil, et si l'on s'en rapporte à la *Corografia brasilica*, elle croît spontanément dans la province de Mato-Grosso. On cultive maintenant généralement deux espèces de cannes : la canne créole (cana crioula), qui fut apportée, en 1531, de Madère par Martin Affonso de Souza, et la canne de Cayenne (cana cayana), qui n'est autre chose que la canne d'Otahiti, introduite par le général portugais Narciso, il y a quelques années.

Cafier. Cet arbrisseau, qui offre maintenant une branche si importante de commerce, surtout pour la province de Rio de Janeiro, ne commença guère à être cultivé que vers 1770; longtemps il a été peu estimé dans les divers ports de l'Europe; mais on apporte maintenant plus de soin à sa dessiccation, et il commence à acquérir une réputation qu'on lui refusait il y a seulement une trentaine d'années.

Cacaotier. Bien que le cacaotier réussisse admirablement dans certaines provinces du nord, et qu'il croisse même spontanément sur les rives du Rio-Negro, de la Madeira et même du fleuve des Amazones, on ne saurait dire que sa culture soit d'une haute importance pour le Brésil. Avec un peu de soin il donnerait des récoltes excellentes dans la plupart des terrains de la côte orientale, et il est déja cultivé avec succès dans l'ancienne capitainerie des Ilheos. Son existence au Brésil présente cette particularité qu'on l'a vu remplacer les espèces monnayées dans une province du nord; à San-Luiz de Maranham, dit-on, les amandes de cacao ont été employées comme échange dans les transactions commerciales qui n'offraient pas une grande importance.

Tabac. Les Tupinambas connaissaient cette plante sous le nom de Petun; ils en faisaient, comme on l'a vu, un grand usage dans leurs cérémonies politiques et religieuses. Lors de la découverte de l'Amérique, le petun était connu à l'île de Saint-Domingue, et l'on peut voir dans Oviedo la représentation de l'instrument grossier que les indigènes nommaient *Tobacco*, calumet étrange qui leur servait à aspirer la poussière de cette plante sechée

(*) J'ai de la peine à croire, dit M. de Saint-Hilaire, que le blé transporté du Portugal en Amérique n'ait pas éprouvé quelques modifications dans ses caractères.



Fleury del.

Pont de Lianes

Brücke aus Lianen

avec soin. Au Brésil, elle n'était dans l'origine employée qu'en cigares; mais, dès le principe, sa culture fut adoptée par les Européens, et elle devint bientôt un objet important pour le commerce extérieur, surtout quand Raleigh eut fait connaître les propriétés du petun, qu'il rapporta probablement des bords de l'Orenoque, lorsqu'on le vit remonter ce fleuve pour chercher la ville fabuleuse de Manoa. Au Brésil, on cultive surtout le tabac avec succès dans les plaines fertiles qui s'étendent aux environs de San-Salvador, où il est l'objet d'une importante exportation. J'ignore si on l'a déja fait remarquer, mais il est infiniment probable que les premiers plants de tabac, cultivés en France, étaient d'origine brasilienne. Lorsque le célèbre Nicot fut envoyé à Lisbonne pour y remplir une mission diplomatique, il parvint en surmontant de grandes difficultés à se procurer quelques graines de petun, et, à son retour, il en répandit si bien l'usage en France, que le tabac porta d'abord son nom; plus tard cette dénomination fut remplacée par celle que les Espagnols avaient adoptée dès l'origine, et qui leur venait primitivement des anciens peuples de Saint-Domingue.

COTON. Le cotonnier est indigène du Brésil, et il est probable que, sans en faire l'objet d'une culture particulière, les Indiens s'en servaient comme de diverses plantes textiles pour fabriquer des hamacs et de petits filets de chasse semblables à ceux qu'emploient encore aujourd'hui les Machakalis, les Puris, les Mongoyos, et tant d'autres nations du littoral ou de l'intérieur. Dès la fin du XVII[e] siècle, les colons sentirent l'importance commerciale dont le coton pouvait être, comparé aux produits du même genre qu'on exportait de l'Inde. Vers le milieu du siècle suivant, la culture s'en propagea d'une manière rapide; elle réussit surtout dans le district des Alagoas, qui faisait partie de la province de Pernambuco, et l'on pourrait dire que ce fut à la supériorité des produits de ce district que les cotons brésiliens durent primitivement leur réputation dans les divers ports de l'Europe. La culture du coton réussit généralement dans la capitainerie du Maranham ainsi qu'à Minas-Geraes. Depuis quelques années il est devenu une branche productive de commerce pour le pays encore si peu peuplé de Minas Novas, dont il fait déja la richesse principale, et où ses produits sont presque égaux en beauté à ceux de Pernambuco. Du reste, en cette circonstance comme en tant d'autres, le Brésil ignore encore quels sont ses véritables intérêts, et pour faire connaître ce que peut devenir un jour cette culture si importante, il suffira de répéter ici les paroles du savant Auguste de Saint-Hilaire. « Le coton est cultivé depuis le nord du Brésil jusqu'à la Serra *das Furnas* sur les délicieux plateaux des *Campos-Geraes;* mais au-dessus de ce plateau, la culture du gossypium s'étend jusque dans le voisinage de Porto-Alegre. On ne saurait croire que dans une étendue de terrain aussi immense, il n'existe pas une foule d'espèces ou de variétés différentes; il serait digne, par conséquent, de quelque homme éclairé d'étudier ces espèces d'une manière systématique, et de rechercher lesquelles il convient le mieux de planter dans les différents sols et sous les diverses latitudes. »

Sans doute, si nous voulions offrir un tableau complet des plantes utiles au commerce et à l'industrie, il faudrait encore citer le cucheri et le pechurim, ces beaux arbres du Para dont les produits sont connus en Europe sous le nom de *toute épice;* il faudrait décrire la cana fistula, ou casse de nos pharmacies, qui croît en si grande abondance sur les bords du San-Francisco, que ses fleurs roses en couvrent le rivage pendant des lieues entières; il faudrait nommer la salsepareille et l'ipécacuanha, dont la récolte pourrait être si abondante sur les rives de certains fleuves de la côte orientale (*); il

(*) A ces plantes médicinales, j'ajouterai le *strichnos* ou *pseudo-quina*, qui peut rem-

faudrait parler de la vanille, dont les produits sont encore trop grossiers pour être l'objet d'une exportation avantageuse, mais qui iront sans doute en se perfectionnant. Le cactus, qui nourrit la cochenille, pourrait nous arrêter. Mais en nommant la canne à sucre, le cafier, le cotonnier et la plante qui fournit le tabac, nous avons désigné les végétaux qui jusqu'à présent font la richesse réelle de ce beau pays, et nous allons essayer de faire connaître les animaux les plus curieux qui parcourent son immense étendue.

ANIMAUX SAUVAGES ET DOMESTIQUES. On pourrait, à la rigueur, appliquer à la zoologie du Brésil ce qui a été dit plus haut sur ses productions végétales et sur leur variété infinie par rapport aux localités. Cependant il y a un certain nombre de grands quadrupèdes qu'on chasse sur toute l'étendue de la côte et dans les vastes forêts de l'intérieur. Quelques-uns d'entre eux ont été évidemment repoussés de certaines parties du littoral par les populations européennes. C'est ainsi qu'on ne rencontre plus guère aux environs de Rio de Janeiro, de Bahia et de Pernambuco, ni tapirs, ni jaguars, ni singes de la grande espèce, quoiqu'à quinze ou vingt lieues de ces villes importantes on puisse en apercevoir quelques-uns, surtout si on s'éloigne d'une population un peu considérable. Pénétrons donc dans quelque forêt de la côte orientale, ou suivons les rives inexplorées de quelque affluent de l'Amazone, et nous y verrons encore venir s'abreuver aux eaux du fleuve les animaux les plus divers; nous pourrons répéter encore avec l'Indien qui guidait M. de Humboldt à travers les forêts de la Guyane Espagnole : *Es como el paraiso*, c'est comme un paradis terrestre. Nous observerons d'abord *l'anta* aux forn massives, au mufle allongé, que indigènes connaissaient sous le nom tapir-assou, et qui est le plus g animal de l'Amérique du sud (*; puis ce sera le jaguar, cette belle pa thère d'Amérique, dont le prince Neuwied a si bien réhabilité le co rage, et dont M. Lacordaire a pe les mœurs avec tant de bonheur : no le verrons surprendre par la ru jusqu'au plus agile des animaux. jaguarète ou tigre noir, le cougua qu'on a surnommé quelquefois le li d'Amérique, le suçuarana, qui er dans les mêmes parages, et qui n'e pas moins redoutable, nous appara tront encore en quête de quelque an mal paisible ; puis le gato-muris ou hyrara, le macroura à la longu queue, nous feront entrevoir combie les diverses espèces de cerfs, les pac les agouti ou coutia, comptent d'e nemis dans ces animaux de rapi qui appartiennent au genre du cha Le loup du Brésil, qu'on nomme guar n'est pas souvent un ennemi moi redoutable que ceux dont nous veno de rappeler ici les noms, et il s tient fréquemment derrière les tou fes de mangliers, d'où il s'élance su sa proie. Le guara, qu'on appelle auss guaxinim, a dans les forêts son dim nutif, et le *cachorro do mato* ou l chien des bois peut être considéré avec deux autres espèces, comme l

placer le quinquina du Pérou; le *cha de pedestre* ou *faux thé*, que quelques personnes préfèrent au thé véritable; le *para todo*, qui est, comme son nom l'indique, une sorte de panacée universelle aux yeux des habitants; le *craveiro da terra* qui peut remplacer une foule d'épiceries.

(*) Les Indiens utilisaient sa peau épaiss en en fabriquant une espèce de rondach qui les garantissait de la tacape et de l flèche de guerre. Aujourd'hui encore les co lons de l'intérieur attribuent à sa fourrur plus d'une vertu imaginaire, et pensent qu'e se couchant dessus, ils se guérissent de cer taines maladies réputées incurables. Sa chai prend un goût désagréable dans quelque parages, et surtout dans les catingas. Si j'e juge toutefois par celle dont j'ai mangé, ell ressemble beaucoup à la viande de bœuf o de vache qu'on aurait mal nourris. A ceu qui voudraient des détails complets, non seulement sur le tapir américain, mais su celui de l'Orient, nous signalerons un mémoire du docteur Roulin, plein de science et d'intérêt.

vrai renard du Brésil. Rien n'est plus curieux et plus pittoresque que les différentes chasses qu'on fait dans l'intérieur à ces animaux, pour en débarrasser la contrée ou pour s'emparer de leur pelleterie. Dans les forêts impénétrables du Brésil, l'homme ne saurait poursuivre son ennemi comme dans l'Inde, avec tout l'appareil d'une fête guerrière, et presque toujours le plus terrible jaguar est tué par un seul chasseur. Si c'est un Indien, il ne craint pas de l'attendre dans quelque défilé impénétrable, et là il lui lance sa flèche barbelée avec une sûreté de coup d'œil qui émerveille toujours le voyageur; mais rarement il le vise à la course. Il en est de même pour le descendant de l'Européen, ou pour le Noir qui habite les grandes forêts; ce que l'Indien fait par prudence, il le fait par économie. Dans ces grandes forêts éloignées de toute habitation importante, la poudre et le plomb sont choses trop précieuses, pour qu'on risque d'en perdre un seul coup, en tirant un animal à la course, ou un oiseau au vol. Ce n'est certes pas manque d'habileté, c'est manque volontaire d'habitude. En général, les fusils que possèdent les habitants de l'intérieur ont, comme tous ceux d'ancienne fabrique espagnole, un aspect oriental, qui leur donne la plus grande analogie avec ceux venant d'Alger. Ces fusils portent fort loin, et les chasseurs en font usage fort souvent avec une rare dextérité; toutefois, par une raison qu'on ne saurait trop comprendre, ils ne se servent presque jamais de balles, même pour la chasse des animaux féroces; et ils tirent indistinctement les oiseaux de grosseur moyenne et les grands quadrupèdes avec du plomb qu'on désigne en Europe, dans le commerce, sous le n° 0. L'humidité des grandes forêts est souvent un obstacle aux chasses périlleuses de l'intérieur, et je ne doute pas que les armes à nouveau système ne dépeuplent plus rapidement, d'animaux féroces, les forêts inconnues de l'Amazonie et du Mato-Grosso, qu'on ne l'a vu faire jusqu'à présent aux hordes nombreuses dont elles sont habitées. Dès l'origine, les Indiens avaient certains moyens pour s'emparer des animaux sauvages, dont l'emploi a persisté, malgré la multiplication des armes à feu, et qui, par leur simplicité, tiennent du prodige aux yeux de l'Européen. C'est ainsi qu'à l'extrémité sud, dans la province de San Pedro, certains Indiens font encore usage de ces *bolas*, espèce de fronde qui enlace un animal dans sa course et qui l'empêche d'échapper. Dans la Banda orientale, voisine des anciennes possessions espagnoles, on jette encore le *laço* à la chasse du jaguar, et l'on citait, il y a une vingtaine d'années, une femme qui n'avait pas craint d'attaquer un animal terrible appartenant à cette espèce. Après l'avoir enlacé en courant à bride abattue, elle le traîna dans la plaine jusqu'à ce qu'il fût étranglé; ce fut alors seulement qu'elle descendit de cheval, en un clin d'œil elle eut dépouillé le formidable animal de sa peau, et elle s'en fit une espèce de manteau, avec lequel on lui vit faire son entrée triomphale dans le village qu'elle habitait. On parle, dans l'intérieur, de chasseurs brésiliens qui sont encore plus intrépides peut-être, et qui n'ont pas craint d'attaquer le jaguar avec la *faca*, espèce de couteau semblable à un poignard, ou avec une pique grossière dont ils se servent avec une rare intrépidité.

S'il y a au Brésil une foule d'animaux qui sont journellement poursuivis, parce qu'il est de l'intérêt des colons d'en débarrasser les forêts, ou parce qu'ils offrent un gibier estimé, et dans ce nombre nous citerons les cerfs (veados), dont on compte cinq espèces, il y en a plusieurs auxquels on ne fait guère la chasse qu'en raison des caractères bizarres ou singuliers qu'ils ont aux yeux du naturaliste; tel est le grand fourmiller, qu'on appelle *tamandua cavallo*, et qu'il faudrait peut-être multiplier, au lieu d'éteindre sa race, si les individus de son espèce pouvaient seu-

lement diminuer d'une manière sensible les insectes destructeurs dont ils font leur nourriture principale. Le *tamandua mirim* est moins rare, et peut être considéré comme son diminutif. Tel est encore cet animal auquel son allure indolente a fait donner le nom de paresseux, et auquel les indigènes avaient imposé celui d'aï, à cause sans doute de son cri plaintif. Nous en avons eu un en notre possession, et nous pouvons affirmer, avec MM. Quoy et Gaimard, que la lenteur de cet étrange animal a été singulièrement exagérée; l'individu que ces savants ont été à même d'observer ne mettait pas plus de vingt minutes pour arriver au sommet d'un mât de cent pieds, et bien souvent il nous est arrivé de voir parcourir le même espace, peut-être moins lentement encore, à celui que nous avions sous les yeux. Ce que nous avons reconnu par expérience, durant un voyage dans l'intérieur, c'est que la chair de l'aï est détestable, quoiqu'il se nourrisse toujours de végétaux. Je dirai même que, malgré un violent appétit, il nous fut impossible d'achever celui qui nous avait été préparé, faute de gibier plus délicat ou moins grossier. Il n'en est pas de même du tatou, que sa cuirasse rend si étrange aux yeux de l'Européen; c'est un animal dont la chair est recherchée sur les meilleures tables, ainsi que celle du paca et de l'agouti (*cœlogenis paca*, et *dasyprocta agouti*): de même que ces deux animaux, le tatou est encore chassé aux environs des grandes villes; et si l'on est secondé par des chiens bien dressés, il est rare qu'on ne s'en procure pas plusieurs dans la même journée. Durant cette sorte de chasse, fort pratiquée du reste à quelques lieues de San-Salvador, l'espèce de houe qu'on désigne sous le nom d'*enchada* est beaucoup plus utile que le fusil: l'animal, poursuivi par les chiens, se réfugie dans un terrier qui n'a qu'une issue, et, comme je l'ai éprouvé plus d'une fois, si l'on a la patience de creuser dans la direction qu'il suit lui-même, on e assuré de l'atteindre au bout d'u ou deux heures de travail. Le tat géant existe, dit-on, au Brésil; ma on ne le rencontre guère, que je s che, sur le littoral, et, dans les lie où il se montre, il est rare qu'o se décide à faire usage de sa chai car il a la réputation d'entrer da les cimetières et d'y dévorer les ca davres.

Mais l'animal le plus recherché pa les chasseurs dans les grandes forêts est, sans contredit, l'espèce de cocho sauvage qui marche toujours en troupe et qu'on désigne sous le nom de pé cari ou tajassou; on en compte a Brésil plusieurs espèces, toutes égale ment recherchées. Le pécari ordinaire une espèce d'exutoire sur le dos, qu exhale l'odeur la plus désagréable, e qu'il est indispensable d'enlever aus sitôt que l'animal vient d'être tué. Rie de plus curieux dans les forêts embar rassées de lianes et de plantes parasite que l'approche de ces grandes bande de cochons sauvages, qui s'annoncen souvent par un grognement formidable. L'animal en lui-même n'est poin dangereux; mais il est bon que le chasseur conserve son sang-froid à l'approche de cette multitude, qui une fois engagée dans un défilé de la forêt, passe sous le coup de fusil jusqu'à ce qu'elle gagne des parages plus libres. Il n'est pas rare de détruire dans une seule chasse une trentaine de ces animaux, dont la chair est excellente, et qui peut se conserver fort longtemps quand elle est boucanée avec soin.

Il faut avoir parcouru les forêts du Mato-Grosso, de Goyaz, ou de la côte orientale, pour se faire une juste idée de la variété des singes qui peuplent les déserts, où leur chair est considérée par les Indiens comme un gibier excellent. Depuis le gracieux sahui (*simia jacchus*), qui se montre même aux environs des villes, jusqu'aux guaribas, qu'on ne rencontre guère que dans les profondeurs des forêts reculées, cette multitude de quadrumanes à queue prenante, qu'on

observe au Brésil, frappe le voyageur d'étonnement et excite au plus haut degré sa curiosité. Je citerai entre autres le sajou cornu, auquel ses deux longs bouquets de poils donnent un air si étrange, et le charmant marikina, ou petit sahui rouge, qui se montre dans les environs du cap Frio. Je nommerai encore le gigo et le mono gris, dont les chasseurs emploient la peau, pour mettre la batterie de leur fusil à couvert; je signalerai le sauassu ou sagouin à masque, au pelage barriolé. Mais, sans contredit, le plus curieux et le plus intéressant à observer à cause de ses mœurs sociales, est le guariba ou barbado (*simia beelzebuth*), qu'on désigne à Saint-Paul sous le nom de *Bujio;* ce grand singe barbu ne marche que par troupe, et nous l'avons rencontré plus d'une fois dans les forêts de la côte orientale, où il est l'objet de plusieurs superstitions curieuses parmi les Indiens et les cultivateurs. C'est surtout aux hurlements prolongés qu'il fait entendre dès le lever de l'aurore et vers le coucher du soleil qu'on doit attribuer les contes débités journellement sur son compte, quoiqu'il soit fort innocent. Un savant voyageur, entendant le cri prolongé des guaribas, crut qu'un torrent coulait dans la vallée, dont les arbres lui cachaient le fond, et ce ne fut qu'en approchant davantage, qu'il reconnut son erreur. La première fois que nous entendîmes les cris prolongés du barbado, nous fûmes frappé de leur caractère imposant et sinistre: par moment ils ont une réelle analogie avec la psalmodie monotone que font entendre les moines quand ils sont réunis dans le chœur et qu'ils entonnent les litanies (*). C'est bien certainement à cette ressemblance que les planteurs solitaires font allusion, quand ils disent avec un grand sang-froid en parlant des guaribas : *Estao rezendo*, ils disent leurs patenôtres; ils prétendent même que le plus vieux entonne cet hymne sauvage, et que c'est alors seulement que les autres commencent leur hurlement funèbre.

Les guaribas, comparés aux autres singes, nous ont paru assez peu agiles : quelquefois on les voit s'avancer gravement de branche en branche à la sommité des grands arbres; mais si quelque bruit inattendu jette la terreur parmi eux, vous les voyez s'élancer avec vigueur d'une liane à l'autre, et il leur arrive bien souvent d'échapper à la flèche qui les menace, en gagnant ainsi des retraites inaccessibles.

Le prince de Neuwied dit avec raison que les sauvages regardent le singe comme le gibier le plus délicat. Un Indien aperçoit-il un de ces animaux sur un arbre gigantesque de la forêt, il le guette avec une sagacité que nous nous figurons difficilement; il devine sur-le-champ de quel côté celui-ci peut lui échapper. Lorsque l'arbre est très-élevé, on le voit grimper sur un autre arbre, de manière à ce que la distance soit rapprochée, et c'est de là qu'il essaie de l'atteindre avec une de ces flèches de tacoara qui manquent si rarement le but.

Si des grandes forêts brésiliennes nous descendons vers les lacs de l'intérieur, ou les fleuves des parties désertes, nous y rencontrerons encore un mammifère, dont l'existence semble complétement opposée à celle de l'animal que nous venons de décrire, mais qui offre à l'Indien et au nouveau colon des ressources qu'on ne saurait trop apprécier. Je veux parler du manatus, que les Espagnols

(*) Ou, comme le dit M. Eschwege, leur cri, prolongé avec une espèce d'accord, ressemble au chant des Juifs dans une synagogue. M. de Saint-Hilaire, si exact dans ses observations, dit, avec beaucoup de justesse, qu'à ces cris succède un bruit à peu près semblable à celui que fait le bûcheron quand il frappe les arbres de sa cognée. Le bruit que font les singes hurleurs s'entend quelquefois à une demi-lieue : on l'attribue à ce tambour osseux formé par le renflement de l'os hyoïde, qui leur donne un cou si volumineux.

ont surnommé le *peixe-boi*, à cause sans doute de son goût et de ses habitudes. Quoiqu'il soit plus particulier à la Guiane, MM. Spix et Martius l'ont observé dans les solitudes du Brésil ; il parvient à quinze pieds de longueur, et les Indiens le harponnent avec une grande dextérité. On conserve sa graisse, qui est excellente, pour en assaisonner divers mets, et la plupart des voyageurs s'accordent à dire que sa chair a la plus grande analogie avec celle du veau.

Nous avons dit, au commencement de cette notice, quelle était l'opinion des savants relativement à l'introduction des bestiaux qui peuplèrent avec tant de rapidité les vastes plaines de la capitainerie de San-Pedro. Certaines portions du Brésil paraissent mieux appropriées que d'autres à l'éducation des chevaux, des bœufs et des mulets. Après les provinces du sud, on nomme le Sertao de Bahia, Minas, le Piauhy Siara, Rio grande do Norte. Les bœufs sont en petit nombre dans la province de Rio de Janeiro, et ne suffi sent pas à la consommation des boucheries. En général, on n'apporte pas assez de soin à l'éducation des bestiaux, qui pourraient devenir une source incalculable de richesses pour le pays. Les brebis importées d'Europe ont singulièrement dégénéré, et dans aucune province, la viande des moutons n'est estimée. Nous reviendrons du reste sur ce sujet, à mesure que nous parlerons de l'industrie de certaines localités.

Cétacés. Quoiqu'elles fussent peut-être plus nombreuses autrefois, les baleines se montrent encore fréquemment sur les côtes du Brésil, et leur pêche présente surtout de l'importance dans la baie de San-Salvador.

Oiseaux. Une de nos planches représente l'autruche d'Amérique, et il nous est arrivé plus d'une fois d'examiner avec surprise quelles curieuses analogies la natnre a mises entre certains animaux de l'ancien et du nouveau monde, sans que l'espèce soit complétement identique. Ici, c'est la taille qui fait la différence principale. L'*ema* ou *nandu*, auquel on donne également le nom de *touyou*, ne parvient guère qu'à quatre pieds cinq pouces de longueur, et il peut peser de 56 à 57 livres. Un voyageur, qui l'a fréquemment observé dans les Campos Geraes, décrit en ces termes la chasse curieuse que lui font les habitants : « Une femelle, avec quatorze petits qui étaient éclos depuis six mois, vivait tranquillement dans le voisinage de Valo ; personne ne l'inquiétait ; il fallait que des Européens avides arrivassent pour troubler son repos et attenter à sa vie. Cet oiseau, étant défiant et très-fin, évente la présence des chasseurs, même très-éloignée ; il faut donc user de beaucoup de précautions pour s'en emparer. A la course il fatigue un cheval, parce qu'il s'enfuit, non en suivant une ligne droite, mais en faisant de nombreux détours. Quand le nandu, avec ses quatorze petits qui avaient atteint plus de la moitié de leur grosseur, se montra pour la première fois, après que nous l'avions vainement attendu depuis plusieurs jours, trois de mes chasseurs se mirent aussitôt en embuscade, et on poursuivit les nandus de leur côté ; mais les oiseaux furent aussi fins qu'eux et ne se laissèrent pas tromper. Le hasard amena un vaqueiro à cheval et bien armé, qui résolut aussitôt d'attraper les nandus ; il commença par suivre lentement la troupe, puis courut au grand galop, et, par diverses attaques, il réussit à tuer un des petits en sautant avec promptitude à bas de son cheval. Un coup bien dirigé avec du gros plomb abattit le plus gros de ces oiseaux. » Après avoir dit qu'il trouva dans l'estomac de l'animal de petits cocos, d'autres fruits très-durs, ainsi que des restes de serpents et d'insectes, le prince de Neuwied ajoute : « La chair du nandu a un fumet un peu désagréable, et ne se mange pas : on dit qu'elle engraisse beaucoup les chiens. On emploie dans ces cantons sa peau, passée et teinte en noir, à faire des guêtres, sur lesquelles on voit encore la place des plumes. On fait des bourses avec la longue peau du cou.

Les œufs, coupés par le milieu, servent de *couis* ou de jattes, et les plumes d'éventail. »

Nous ajouterons à ces curieux détails que, dans la Banda orientale, ou dans les Pampas de Buenos-Ayres, on s'empare du nandu au moyen de ce laço dont les Péons savent faire usage avec une adresse si merveilleuse. Dans presque tous les parages où vit cet oiseau gigantesque, on rencontre le seriema, qui est presque aussi prompt que lui à la course, et que son aspect extérieur, ainsi que sa manière de vivre, a fait comparer au secrétaire (*gyperoranus africanus*), qui erre en Afrique dans les mêmes parages que l'autruche, dont il est le fidèle compagnon. Le seriema se promène par couples comme le dindon; on le force à cheval de même que le nandu, car ses ailes sont courtes et faibles. C'est un des gibiers les plus estimés, et sa chair a une grande analogie avec celle de la poule.

Si nous rentrons dans la famille des gallinacées, nous dirons qu'elle est des plus nombreuses et des plus variées. La poule commune a été introduite d'Europe et s'est multipliée dans toutes les provinces. Quoique le dindon ne soit pas indigène, et qu'il ait été probablement importé de l'Amérique du nord, son plumage conserve encore une variété de couleurs, et sa chair acquiert une délicatesse qu'ils ont rarement chez nous. Le hocco ou mutum (*crax alector*), qu'on rencontre encore dans les grandes forêts, a quelque analogie avec cet oiseau, et pourrait enrichir nos basses-cours, si l'on faisait quelques efforts pour l'y naturaliser. Le macuca, le zabelè, le jacu, le jacupema, et une foule d'autres oiseaux du même genre, se plaisent dans les forêts, et surtout dans les nouveaux défrichés, où ils offrent un gibier excellent.

Sans doute que dans les montagnes de l'intérieur qui avoisinent les Andes, on aperçoit le condor, ce vautour gigantesque, dont M. de Humboldt nous a décrit les mœurs avec tant de d'intérêt et sur lequel M. d'Orbigny a su dire des choses si neuves et si curieuses après ce grand voyageur; mais on ne le rencontre pas dans les chaînes peu élevées des portions fréquentées du Brésil, qui renferme du reste une multitude d'autres oiseaux de proie, à la tête desquels, peut-être, il faut placer l'*urubu-rey* ou roi des vautours, que son plumage blanc et ses caroncules rouges rendent si remarquable, mais qu'on ne peut se procurer qu'avec des difficultés extrêmes. Dans le voisinage des villes, et surtout le long des plages de Rio de Janeiro, on est frappé de la multitude de ces volées d'urubus noirs, qui couvrent la plage et qu'on prendrait pour des troupeaux de dindons : ils débarrassent le rivage d'une foule d'immondices, et la police exige avec raison qu'on leur laisse parcourir en paix le rivage qu'ils purifient. Des aigles de petite dimension, des éperviers qui cherchent librement leur proie, se rencontrent dans presque tous les parages du littoral et de l'intérieur.

Si vous parvenez sur les rives solitaires de quelques-uns de ces grands fleuves du nord qui ont été encore si peu explorées; si vous visitez ces lagunes qu'on rencontre fréquemment dans les grandes forêts après les pluies de l'hivernage, vous êtes émerveillés de cette multitude d'oiseaux aquatiques, qui se promènent avec une gravité mélancolique, comme s'ils comprenaient qu'on leur ravira bientôt l'empire de ces lieux solitaires. C'est le soco boy ou héron bœuf, le premier en force et en grandeur, dont le plumage un peu terne se détache sur la magnificence du feuillage et des fleurs, et qui se plaît à l'écart; c'est la garça real à la robe blanche sans tache; ce sont les phénicoptères, dont la parure éclatante l'emporte sur celle de tous les autres oiseaux de rivage. Les spatules roses, le guara au plumage de feu, plusieurs espèces de canards surtout, viennent rompre, par la rapidité de leur vol et la turbulence de leurs allures, la tranquillité mélancolique de ces rivages à peine visités par les voyageurs. Non loin de là et dans les endroits maré-

cageux, l'anheima ou kamichi fait entendre ses plaintes douloureuses, et se mêle rarement aux autres oiseaux. Un des caractères de l'ornithologie brasilienne le long des fleuves ou des plus petits cours d'eau, c'est l'innombrable quantité de martins-pêcheurs qui se croisent en sens divers avec un léger cri, et dont le plumage vert à reflets métalliques se dore aux rayons du soleil.

C'est presqu'un lieu commun que de parler, dans une notice sur le Brésil, de la multitude de perroquets qui anime ses solitudes : dès le XVIe siècle, on entend vanter par les vieux voyageurs, et même par les poètes, ces papegeais aux riantes couleurs, que les matelots s'empressaient de rapporter comme une marchandise d'excellente défaite à la cour. Les capitaines de navires qui partaient de Dieppe ou du Hâvre, pour aller faire un chargement *de Brésil*, comme on disait alors, à Itamaraca, ou même au Reconcave, ne manquaient pas de choisir les espèces les plus brillantes, que les femmes leur réservaient et dont elles faisaient un trafic à part (*). Depuis, l'étude sérieuse s'est emparée de ce qui n'était qu'un objet de pure curiosité; on a reconnu des variétés nouvelles en Amérique; on admire surtout trois grandes espèces de perroquets : l'ara rouge, l'ara aux ailes bleues et à la poitrine d'un jaune éclatant, que les Tupinambas avaient surnommé le *canindé*, et l'ara, plus rare, aux ailes entièrement bleues, qu'on ne rencontre guère que dans l'intérieur, et dont il n'existe probablement point d'individus vivants en Europe. Au Brésil, ces trois magnifiques espèces ont cessé depuis long-temps de se montrer dans le voisinage des grandes villes de la côte, mais, en revanche, il n'est pas rare de rencontrer les aras rouges et même les canindés à peu de distance du littoral, dans les bois de la côte orientale, où ils ne jouissent pas cependant toujours d'un bien sûr asile. Rien n'est plus splendide sur les bords du Belmonte ou du Rio-Doce que de voir un jaquétiba chargé de son feuillage abondant et pittoresque, servant d'asile à ces oiseaux; on les prendrait pour les fleurs de cet arbre géant : mais entendent-ils quelque bruit inaccoutumé, ils déploient tout à coup leurs grandes ailes de pourpre, on les voit tournoyer près de leur nid, en jetant leur cri sonore dans la solitude; et si le soleil vient à les frapper alors de ses rayons, ils font comme une auréole de pourpre et d'azur à ce roi des forêts.

On dit que vers le nord, mais surtout aux bords de l'Orénoque, quelques nations élèvent des aras, comme nous élevons certains oiseaux de basse-cour, et que ces grands perroquets, ordinairement si indépendants dans leurs habitudes, s'accoutument rapidement à ce genre de domesticité. On a prétendu aussi qu'on en prenait une grande quantité en répandant à terre des graines enivrantes, qui ne tardaient pas à les étourdir, et que, dans ces occasions, ils avaient assez de peine à reprendre leur vol pour qu'un homme, armé d'un bâton, achevât de les étourdir, et pût s'emparer, sans courir aucun risque, même des adultes. Outre les aras et les perruches à tête bleue, que l'on considère sur le littoral comme un des fléaux de l'agriculture, il y a au Brésil plusieurs espèces de perroquets, parmi lesquelles celle qu'on désigne sous le nom d'amazone est peut-être la plus répandue et la plus facile à réduire en domesticité. Ce qu'il y a de certain, c'est que dès une époque déja éloignée, l'éducation de ces oiseaux a été parmi les Indiens l'objet de soins particuliers; ils possédaient même, pour

(*) Un recueil de costumes infiniment curieux, appartenant à la Biblioth. royale, et qui date de 1567, représente un sauvage brésilien, ainsi que sa femme, avec ces vers fort peu poétiques, mais assez curieux comme indication d'usage :

L'homme du lieu auquel le Brésil croist
Est tel qu'ici à l'œil il apparoit.
Leur naturel exercice s'applique,
Couper Brésil pour en faire trafique.

Les femmes là sont vestues ainsi
Que ce pourtraict le montre et le présente;
Là des guenons et perroquets aussi
Aux estrangers elles mettent en vente.

varier leur plumage, des secrets qui ne sont pas éteints dans toutes les tribus. A l'imitation des Tupinambas et des Tamoyos, il serait, du reste, encore facile de *tapirer* les perroquets, s'il ne s'agissait, pour cela, que d'arracher certaines plumes et d'introduire à la place qu'elles occupaient le suc animal d'une espèce de grenouille, désignée sous le nom scientifique de *rana tinctoria*. Les Indiens avaient remarqué, comme nous, la faculté qu'ont ces oiseaux d'imiter la voix humaine, et de répéter les mots qu'on leur enseigne. Au seizième siècle il n'y avait guère de femme indienne qui n'eût son perroquet favori, auquel les loisirs de la vie sauvage permettaient de donner en ce genre un degré d'habileté qu'on rencontre peut-être plus rarement chez nous. Je laisserai parler à ce sujet le vieux Lery, que j'aime à citer, même quand il s'agit de faits extraordinaires, parce que chaque observation témoigne de sa sincérité. Après avoir décrit un fort beau perroquet dont un truchement lui avait fait présent, il s'exprime ainsi avec sa naïveté gracieuse:

« Mais c'estoit encore plus grand merveille, d'un perroquet de ceste espèce, lequel une femme sauvage avoit aprins en un village, à deux lieues de notre isle : car comme si cet oyseau eust eu entendement pour comprendre et distinguer ce que celle qui l'avoit nourri lui disoit, quand nous passions par là, elle nous disant en son langage : — Me voulez-vous donner un peigne ou un miroir, et je ferai tout maintenant chanter et danser mon perroquet? si la-dessus, pour avoir le passe-temps, nous lui baillions ce quelle nous demandoit; incontinant qu'elle avoit parlé à cet oyseau, non seulement il se prenoit à sauteler sur la perche où il estoit, mais aussi à causer, siffler et à contrefaire les sauvages, quand ils vont en guerre, d'une façon incroyable. Bref, quand bon sembloit à sa maistresse de lui dire chante, il chantoit; et danse, il dansoit. Que si au contraire il ne lui plaisoit pas, et qu'on ne lui eust voulu rien donner, sitost qu'elle avoit dit un peu rudement à cet oyseau *augé*, c'est à dire cesse, se tenant coi sans sonner mot, quelque chose que nous eussions peu lui dire, il n'estoit pas lors en nostre puissance de lui faire remuer ni pied ni langue. Partant, pensez que si les anciens Romains, lesquels, comme dit Pline, furent si sages que de faire non seulement des funérailles somptueuses au corbeau qui les saluoit nom par nom dans leurs palais, mais aussy firent perdre la vie à celui qui l'avoit tué, eussent eu un perroquet si bien apris, comment ils en eussent fait cas. Aussi ceste femme sauvage l'appelant son *Cherimbave*, chose que j'aime bien, le tenoit si cher, que quand nous lui demandions à vendre et que c'est qu'elle en vouloit, elle respondoit par moquerie *maca-ouassou*, c'est à dire une artillerie; tellement que nous ne le sceusme jamais avoir d'elle. »

Dans ces régions où nul monument, où nulle espèce d'écriture n'attestait le passage des nations, il pouvait arriver une chose dont le plus célèbre de nos voyageurs fut encore témoin, c'est que le langage si incomplet d'un ara ou d'un perroquet fût le seul vestige d'une tribu ayant cessé d'exister. A Maïpure, M. de Humboldt entendit parler un vieux perroquet, et les Indiens eux-mêmes lui apprirent qu'ils ne l'entendaient pas. Il parlait la langue des Aturès, puissante nation complétement éteinte depuis plusieurs années (*).

Avant que d'abandonner ce long paragraphe sur un des oiseaux les plus renommés des campagnes brasiliennes, j'ajouterai qu'il peut être considéré comme un gibier supportable, et qu'on mange fréquemment les jeunes perroquets de diverses es-

(*) On doit rappeler cependant ici que les Aturès n'appartiennent point aux nations du Brésil, mais à celles des régions de l'Orenoque. Les dernières familles vivaient encore en 1767. Voyez Humboldt, et Salvatore Gilii, *Storia americana*.

pèces, surtout à l'époque de la maturité de certains fruits. Il y a toutefois un peu d'exagération dans Lery, quand il dit que sa chair a le goût de la perdrix, quoiqu'elle soit un peu dure. Peut-être ne faut-il voir dans ces paroles du vieux voyageur qu'un souvenir de l'épouvantable famine qu'il avait éprouvée en revenant en France, et durant laquelle, après avoir tué pour s'en nourrir tous les animaux qu'on rapportait, on en vint à dévorer les targes de peau de tapir et à grignoter le bois de Brésil dont se composait la cargaison.

Un des oiseaux qui frappent le plus ordinairement les étrangers, lorsqu'ils s'éloignent seulement à quelques lieues des grandes villes, c'est le toucan; il est, comme on sait, aussi remarquable par la bizarrerie de sa conformation que par l'éclat d'une partie de son plumage. Mais ce que quelques personnes ignorent, c'est que c'est un gibier délicat. Seulement, à quelques époques de l'année, il se nourrit de certaines baies qui donnent à sa graisse une teinte orangée dont l'aspect est peu agréable. Les Tupinambas faisaient le plus grand cas de cet oiseau comme gibier et comme objet d'ornement. On le désignait sous le nom de *toucan tabouracé*, plume pour danser, et sa gorge éclatante servait de parure aux piayes et aux chefs, durant les grandes solennités. C'est probablement cette circonstance qui avait décidé l'empereur Don Pedro à en faire garnir son manteau impérial, à peu près comme l'hermine sert de marque distinctive aux souverains européens (*).

Les richesses nouvellement ajoutées à nos cabinets d'histoire naturelle prouvent assez combien sont nombreux les oiseaux à plumage éclatant. Cependant il y aurait quelque erreur à croire que ces hôtes magnifiques des forêts sont réunis sur le même point; ils se trouvent dispersés dans les parages les plus éloignés les uns des autres; mais on peut dire cependant que la nombreuse famille des tangaras et des cardinaux suffit pour peupler même les environs des grandes villes d'une multitude d'oiseaux charmants, que les Européens ne se lassent point d'admirer, quoique ce soit presque toujours en leur désirant un plus doux ramage. Peut-être aussi est-ce un préjugé trop généralement répandu en Europe, que les oiseaux de la zone équinoxiale n'ont qu'un cri désagréable. Le sabia, le grunhata, le patativa, l'azulao et tant d'autres ne le cèdent, pour la douceur de leur ramage, à aucun des oiseaux chanteurs de l'Europe.

Entre ces habitants gracieux des campagnes et des forêts, il y en a un qui a excité une égale admiration parmi les Européens et parmi les nations indigènes, c'est l'oiseau-mouche. Les Indiens des diverses parties de l'Amérique l'ont nommé tour à tour *guainumbi* ou *guaracinga*, le rayon, le cheveu du soleil; *yayautl quitotl*, *stsioei*, le petit roi des fleurs. Ils le comparent, dans leur langage animé, à ce qu'il y a de plus éclatant et de plus rapide parmi les objets de la création. Quand ils en parlent, les vieux voyageurs épuisent les formules de l'admiration : tantôt, pour me servir des expressions du P. du Tertre, c'est une petite fleur céleste qui vient caresser les fleurs de la terre; tantôt c'est un bouquet de pierreries qui rayonne aux feux du jour. L'oiseau-mouche est répandu dans toute l'étendue du Brésil, et il y en a surtout une prodigieuse quantité aux environs de San-Salvador. Les Portugais lui ont donné, ainsi qu'au colibri, le nom poétique de *beija flor* (*il baise la fleur*); et ses variétés sont si nombreuses, qu'elles ont fourni à la gracieuse monographie de Lesson ses descriptions les plus riches et les plus curieuses.

Le Brésil, de même que la Guiane, est aussi la patrie des colibris; mais,

(*) Voyez le docteur Walsh, *Notices of Brazil*. Il avoue que cette parure, portée à l'ouverture du sénat, avait quelque chose d'assez bizarre.

comme l'a dit le savant naturaliste dont nous avons prononcé le nom, « les colibris (*) semblent impérieusement réclamer, par leur constitution, la vive chaleur de la zone torride, qu'ils ne quittent jamais, tandis que les oiseaux-mouches, en apparence moins robustes, ne craignent pas de s'aventurer par des latitudes refroidies, soit dans les États-Unis, soit dans la Nouvelle-Écosse, et à la Côte Nord-Ouest, soit au Chili et dans la Patagonie. » Un des préjugés généralement répandus, c'est que le colibri, ainsi que l'oiseau-mouche, ne se nourrissaient tous deux que du suc des fleurs; mais il est bien prouvé maintenant que leur nourriture consiste presque exclusivement en très-petits insectes. A l'aide de leur long bec recourbé, ils vont les saisir au fond des corolles où un suc emmiellé les attire. Selon le naturaliste qui nous sert ici d'autorité, ce sont les petites mouches, les petites chenilles que ces oiseaux semblent chercher de préférence. Quoique nous n'ayons jamais été témoin de ce dernier fait, nous l'avons vu cependant tenter : il paraît qu'avec des soins minutieux il est possible d'élever de jeunes colibris, et probablement des oiseaux-mouches.

Reptiles. Il y a un grand nombre de reptiles dans cette partie de l'Amérique méridionale; mais il faut avouer que si l'on s'en rapportait à certaines histoires, ou à certaines relations compilées à loisir et dans le cabinet, on ne saurait faire un pas, même aux environs des villes, sans redouter quelque morsure dangereuse. Sans doute, il y a quelques lacs, quelques fleuves où le crocodile américain, le caïman, désigné presque partout sous le nom de jacaré, se montre un hôte redoutable pour certains animaux, surtout s'il appartient à l'espèce qu'on désigne sous le nom de *jacaré de papo amarello;* mais il est bien rare qu'on ait à déplorer, dans les lieux qu'il habite de préférence, la mort d'un nageur imprudent. Il y a encore des giboya (boa constrictor), mais ils se tiennent dans les déserts de la côte orientale, ou dans les profondeurs inhabitées de Goyaz et du Mato-Grosso, et le voyageur ne saurait guère redouter leur atteinte. Il existe dans toutes les provinces des souroucoucou (*surucucu*) et des jararaca dont la blessure peut devenir mortelle; mais comme cela arrive à tant d'animaux du même genre, souvent le bruit de l'homme les fait fuir, et il est bien rare que ces serpents attaquent qui ne songe point à les attaquer. Il en est de même du serpent à sonnette (*cobra de cascavel*), plus dangereux peut-être et qu'on rencontre assez fréquemment. Sans poursuivre ici une nomenclature incomplète ou stérile, nous dirons que le sucuriu ou sucuriuba, qui se montre encore dans certaines localités de la côte orientale et du Sertao, est le plus imposant et le plus curieux des reptiles du Nouveau-Monde. Nous avons eu à notre disposition la peau

(*) Beaucoup de personnes ignorent la différence réelle qui existe entre l'oiseau-mouche et le colibri : nous croirons leur faire plaisir en leur offrant ici les détails positifs que nous donne à ce sujet Lesson. « La plupart des auteurs attribuaient aux colibris une taille plus forte qu'aux oiseaux-mouches et le bec recourbé en arc, tandis qu'il est droit et un peu renflé à la pointe chez ces derniers. Mais combien d'oiseaux-mouches, tels que le barbe-bleue, l'hirondelle et autres, présentent une légère courbure de leur rostre, en même temps que de véritables ornismyes sont venues protester par leur grande taille, entre autres le Patagon, de l'incertitude qui doit régner lorsqu'on veut tenter une démarcation que la nature a laissée indécise! Cependant, élargi à la base et convexe, le bec d'un colibri s'amincit graduellement pour se terminer en une pointe lisse, et, toutes choses égales, il est toujours plus robuste, plus fort que celui d'un oiseau-mouche. Enfin les colibris ont les membres plus courts, plus ramassés, les ailes plus larges, plus longues que celles des oiseaux-mouches, et par l'ensemble de leurs formes corporelles, c'est le même type, modifié seulement par quelques nuances légères. » *Histoire naturelle des colibris, par R. P. Lesson, pag.* 4. Ce charmant ouvrage fait suite à l'*Histoire naturelle des oiseaux-mouches,* du même auteur.

d'un de ces serpents géants qui avait été tué dans le Rio Belmonte, par un colon, au moyen d'un couteau fixé à une longue gaule, et elle n'avait pas moins de vingt à vingt cinq pieds de long. Voici, du reste, ce que disent, sur le sucuriu, les deux voyageurs qui ont recueilli le plus de renseignements à son sujet. Au rapport de M. Duarte Nogueira, « le sucuriu atteint quelquefois une si grande longueur qu'on peut le prendre pour la tige renversée d'un palmier; il n'a point de venin, mais il est redoutable par son extrême force. Quand il veut attaquer quelque animal, il roule sa queue autour d'un arbre ou d'un rocher, s'élance rapidement sur sa proie, lui brise les os dans ses replis, et l'avale lentement par une sorte de succion. De vieux serpents affamés ont attaqué un cavalier et son cheval, ou même des bœufs, et ont avalé ces derniers animaux, jusqu'à leurs cornes, qui tombaient quand le corps du bœuf était consommé. Plusieurs Sertanejos nous ont rapporté qu'ils avaient trouvé dans l'estomac d'un sucuriu de quarante pieds un chevreuil et deux cochons sauvages. Souvent nous avons eu occasion de voir de ces serpents qui étaient roulés comme des câbles sur les bords des lacs. On peut faire sans danger la chasse à ces animaux, parce qu'ils sont stupides, paresseux et craintifs. C'est pendant l'engourdissement de plusieurs semaines, qui succède à leur repas, qu'on les attaque avec le plus de sûreté. La chair du sucuriu ne peut se manger, mais on emploie sa graisse dans différentes maladies, telles que la phthisie. » Après avoir cité ces curieux renseignements, M. Aug. de Saint-Hilaire ajoute que le boa dont il s'agit ici est identique avec le boa que M. de Humboldt dit avoir vu nager dans l'Orenoque. Cependant M. de Humboldt assure que le boa qu'il a observé entoure sa victime d'une humeur visqueuse, et MM. Spix et Martius n'admettent point ce fait. Quant à ce qui regarde cet amphibie, ce qui bien certainement doit être rejeté comme une fable, ajoute le savant naturaliste, c'est l'existence de ces griffes à l'aide desquelles des écrivains de diverses nations ont prétendu que le sucuriu se cramponnait avant de se jeter sur sa proie.

Il y a au Brésil un animal qui, au premier abord, peut imprimer plus de dégoût qu'aucun des reptiles dont on fait une si longue nomenclature, c'est le crapaud cornu, qu'on trouve sur le territoire de Rio de Janiero et dans quelques autres provinces. On doit, sans contredit, le regarder comme l'être le plus hideux qui se rencontre sous ces climats où les formes sont si variées et quelquefois si bizarres : « large naturellement comme la forme d'un chapeau, il double son volume en s'enflant à volonté, et semble menacer en dressant les appendices charnues qu'il porte au-dessus de chaque paupière. Si on l'irrite, il ouvre une gueule énorme en faisant entendre un son criard, et se retourne de tout côté pour mordre. Il est difficile de ne pas s'amuser de sa colère, qui du reste n'a rien de dangereux (*). »

Le Brésil renferme une foule d'autres batraciens qu'il serait trop long d'énumérer, et parmi lesquels on distingue encore la *grenouille mugissante*. Quand cet animal fait entendre sa voix sonore et grave, dans les parties marécageuses des forêts, il est difficile de ne pas éprouver quelque surprise, et de ne point croire au voisinage d'un animal infiniment plus gros. Je ne terminerai pas ce paragraphe sans dire qu'une multitude de lézards se montrent jusque dans les maisons, et que la grosse espèce, connue sous le nom de tiu, offre un gibier excellent, servi sur les meilleures tables. On peut comparer sa chair à celle du jeune poulet. On se procure au Brésil diverses espèces de tortues, mais elles ne sont jusqu'à présent d'aucune utilité au commerce ou à l'industrie. On distingue néanmoins le *testudo mydas*, le *testudo*

(*) Voyez Voyage de *l'Uranie*, M. Quoy, cité par M. Freycinet.

coryacea et le *testudo careta*. Leurs œufs offrent souvent une nourriture abondante aux Indiens ainsi qu'aux voyageurs; mais ils ne sont pas encore assez abondants pour qu'on en fasse, comme sur les bords de l'Orenoque, une espèce de beurre qui sert à la nourriture de villages entiers. Il y a néanmoins telle tortue qui pond, en une seule fois, jusqu'à vingt douzaines d'œufs. Le prince de Neuwied en recueillit un nombre égal, dans les sables de la Côte orientale, sans que l'animal qu'on dépouillait fît le moindre effort pour préserver sa ponte.

POISSONS. Dès l'époque de la conquête, les côtes du Brésil furent renommées pour l'excellence et la variété des poissons qu'on y pêchait. A la fin du seizième siècle, Claude d'Abbeville disait dans son style pittoresque « qu'il n'estoit pas plus possible de particulariser toutes les sortes de poissons qui se trouvent là, non plus que de dénombrer les étoiles du ciel. » Cependant la science moderne n'a point reculé devant la tâche qui semblait au bon missionnaire impossible à remplir, et il faut ajouter qu'elle fait encore chaque jour dans ces parages de nouvelles découvertes. Nous nous contenterons de signaler les espèces qui servent à la nourriture de l'homme, ou dont la pêche développe son industrie.

En parlant des mammifères, j'ai cité la baleine; Lesson a reconnu que celle qui était harponnée sur les côtes du Brésil appartenait à une espèce qu'on ne voit guère abandonner les côtes de l'Amérique méridionale. Au rang des poissons les plus estimés, on cite la garupa (espèce de vielle), qui forme un objet de commerce considérable, et qu'on prend plus habituellement entre Rio de Janeiro et Bahia, près de ces écueils redoutés qui ont été désignés sous le nom d'*abrolhos*. Le cavallo, dont la chair ressemble un peu à celle du thon, approvisionne les pêcheries de San-Salvador. A Rio de Janeiro, les espèces les plus estimées sont l'anchova, qui est semblable à notre alose; le rodobaldo, espèce de bar fort recherché; la corvina de la grande espèce, qui est aussi rare que la petite est commune; l'enchada, dont la forme en losange offre un aspect si bizarre. Outre une foule d'espèces appartenant aux squales, aux raies, aux salmones, il y en a d'autres qu'on peut ranger dans la classe des trichiures, des gals, des pimelodes, des murènes, des percis, des serans. Le marimba et l'olhos de Cachorro sont deux espèces de rougets délicieux, qu'on sert sur les meilleures tables. Comparés à ceux-ci, les poissons des lacs et des fleuves ne nous ont jamais paru avoir le degré de délicatesse qu'on remarque chez ceux que fournit le littoral. Il y en a cependant qui sont recherchés par les colons de l'intérieur; tel est, entre autres, le piranha ou poisson diable, qu'on rencontre si fréquemment dans le Rio San-Francisco, et auquel ses habitudes ont fait donner le nom qui sert à le désigner; il atteint à peine deux pieds, mais il va par bandes et il est l'effroi des nageurs. Sa morsure, dit-on, est tellement prompte et tellement vive, qu'on la sent aussi peu que l'incision d'un rasoir. Sa chair toutefois est fort estimée, et on le pêche en abondance dans certains parages. Ces anguilles électriques dont M. de Humboldt a décrit d'une manière si pittoresque les étranges propriétés et les mœurs curieuses, les gymnotes, existent, m'a-t-on affirmé, dans les lacs qui avoisinent les bords de l'Amazone. Comme dans la Haute-Guiane, elles y sont sans doute l'effroi des bestiaux, qu'elles peuvent frapper de mort au moyen de leur appareil invisible : dans le sud elles sont inconnues. On a sur les bords de plusieurs fleuves, le sucuruby, la dourada, qu'on a comparée à la morue de Terre-Neuve, et qui, au rapport de M. de Saint-Hilaire, lui est infiniment supérieure. Le matrinchan, le pacu, le piau ou piao, le traira, le mandy, le jondia, le curvina, l'acari, le piabanha, le curmatan, le pari, le lambari, le bagre, le piampera, le perpitinga, le roncador,

appartiennent à diverses localités, et peuvent être d'une grande utilité quand on forme une habitation sur les bords de quelque fleuve désert.

COQUILLAGES ET CRUSTACÉS. Le prince de Neuwied a donné dans son intéressant voyage une liste des coquilles qui se trouvent le long de la côte orientale. Elles sont loin d'égaler en magnificence et en variété celles que l'on rencontre dans la Polynésie, ou dans les mers de l'Inde. On nous a affirmé qu'entre Rio de Janeiro et Bahia on trouvait de temps à autre sur le rivage une espèce de murex, fournissant un pourpre de grande beauté. Quoique cette découverte ne soit point à coup sûr sans intérêt, elle ne peut pas être considérée comme étant d'une très-haute importance dans une contrée où les forêts renferment tant de teintures végétales encore inconnues.

Bien que, selon le docteur Walsh, il existe dans la montagne des Orgues une carrière à chaux; comme le premier explorateur a emporté avec lui le secret de son gisement, on ne se sert à Rio de Janeiro et aux environs que de la chaux obtenue par la calcination de certains coquillages. Dans ce pays, comme dans toutes les autres portions de l'Amérique méridionale, les huîtres sont d'une qualité inférieure à celles de l'Europe. Quand on traverse certaines plages désertes et inondées par la mer, rien n'est plus commun que de rencontrer des racines de mangliers chargées d'une multitude de petites huîtres, qui se baignent habituellement dans les flots, et qui pendent de ces arbres maritimes comme des grappes miraculeuses : ces huîtres, attachées les unes aux autres d'une manière fort inégale, sont très-difficiles à ouvrir; leur goût néanmoins n'est pas désagréable, et c'est quelquefois une ressource pour le voyageur affamé. Les Indiens se servent pour les ouvrir d'un moyen qui leur ôte une partie de leur saveur, mais qui sert admirablement leur voracité : ils coupent une racine maritime chargée de coquillages, et ils l'exposent à une flamme un peu vive; l'huître s'ouvre alors d'elle-même et l'animal se détache aisément.

Depuis les côtes du sud jusqu'au nord, le littoral du Brésil est plus abondant en crustacés qu'en coquillages : outre les langoustes et une espèce de crevette, désignée sous le nom de *camaroes*, qu'on se procure aisément, il existe des myriades de crabes, qui se retirent généralement entre les forêts maritimes de palétuviers. On peut leur appliquer ce que le P. du Tertre dit des crabes voyageurs qu'on se procure aux Antilles: c'est une vraie manne terrestre; et dans la saison on pourrait dire qu'ils nourrissent certaines aldées. Telle est, du reste, l'admirable sobriété de plusieurs habitants de la côte orientale, que quelques cuisses de crabes cuites dans une eau pimentée, et une petite courge remplie de farine de manioc, leur suffisent pour la nourriture d'une journée, quitte à se dédommager de ce jeûne un peu austère à la première pêche heureuse.

INSECTES. On peut l'affirmer sans crainte d'être démenti, nul pays au monde ne présente tant de richesses à l'entomologiste; c'est la terre promise du savant qui s'occupe de cette branche de l'histoire naturelle; et je l'avouerai, en voyant les brillantes espèces qu'une simple promenade à la base du Corcovado, ou sur les bords du lac de San-Salvador, vous fait recueillir, on partage promptement l'enthousiasme qui s'empare de tous les collecteurs. Prolonge-t-on sa promenade, et s'avance-t-on à quelques lieues dans l'intérieur, l'enthousiasme s'accroît encore. Quel est le simple voyageur, le plus étranger à la science, qui ne s'est pas arrêté, ravi de surprise, à la vue de certains papillons? Qui n'a pas regardé avec une admiration curieuse celui que les naturalistes ont nommé la phalæne agrippine, et qui doit être considéré sans doute comme le plus grand insecte du même genre qu'on puisse rencontrer dans le monde, puisqu'il a neuf pouces et demi de largeur?

L'Indien d'un de nos plus célèbres voyageurs était parvenu à abattre avec ses longues flèches cette phalène gigantesque, qui se tient collée durant le jour contre les grands arbres, où la teinte grise de ses ailes la confond avec l'écorce. Si la phalène agrippine jette au premier abord dans l'étonnement, cet insecte ne peut se comparer par la magnificence des couleurs au nestor, dont les ailes bleues chatoient d'une manière si riche aux rayons du soleil. Combien de fois ne l'ai-je pas admiré dans son vol un peu lourd, sur les rives marécageuses du Reconcave, où il se plaît! Souvent, s'il ne s'abandonnait à la brise, on pourrait le confondre avec les fleurs du rivage, car il s'épanouit comme elles, à l'ardente chaleur du midi, et c'est presque toujours à ce moment qu'il aime à étaler sa splendeur. Quel papillon pourrait-on citer après celui-ci, si ce n'est le leïlus? Ses ailes noires sont sillonnées de franges vertes, et leur éclat rappelle ces ors de couleur, dont on brode quelquefois le velours. Mais je m'arrête; si je prétendais citer tous les insectes éclatants, il faudrait décrire ces charançons à points d'or, qu'on montait jadis en colliers, et dont on faisait des boucles d'oreilles; il faudrait rappeler surtout ces coléoptères lumineux, qui, pour me servir des belles expressions de M. de Humboldt, peuvent faire croire que, durant une nuit des tropiques, la voûte du ciel s'est abattue sur la savane. Nous ne comptons en Europe que trois ou quatre espèces de lampyres, presque tous dépourvus d'ailes, et il n'y a guère que la luciole d'Italie qui puisse nous donner une faible idée du spectacle produit par les mouches luisantes du Nouveau-Monde. Au Brésil, comme s'en est assuré M. de Saint-Hilaire, diverses espèces, appartenant à plus d'un genre, parcourent les airs et les sillonnent de leur lumière. « Quelques-uns ont les derniers anneaux du ventre remplis de matière phosphorique; d'autres, au contraire, portent à la partie supérieure de leur corselet deux proéminences lumineuses, arrondies et assez écartées, qui semblent se confondre lorsque l'insecte vole, mais qui pendant le jour brillent comme autant d'émeraudes enchâssées dans un fond brun un peu cuivré. »

Dès l'origine de la découverte, tous les voyageurs qui parcoururent les campagnes de l'Amérique, furent frappés du spectacle admirable qu'offraient ces coléoptères, et ils en firent l'objet de leurs descriptions. Il est difficile en effet de voir quelque chose de plus surprenant que ces jets rapides de lumière qui se croisent en sens divers, que ces points lumineux qui passent dans la nuit comme des feux électriques, ou qui brillent comme les étincelles isolées qu'une gerbe de feu du Bengale laisse quelquefois après elle. Une chose seulement, que la comparaison ne saurait rendre, c'est cet évanouissement subit de la lumière, qui s'éteint un moment pour reparaître bientôt et disparaître encore. Si on s'en rapporte à Oviedo, les habitants d'Haïti, qui fuyaient dans les montagnes, évitaient les précipices en s'attachant aux pieds quelques-uns de ces coléoptères de la grande espèce, dont malheureusement les mouvements réguliers les faisaient reconnaître par les Espagnols. On a prétendu aussi qu'ils effrayaient leurs persécuteurs, en s'enduisant tout le corps de la substance phosphorique qui donne tant d'éclat à ces insectes lumineux, et en s'imprimant ainsi un aspect terrible, surtout durant les nuits orageuses; mais ce fait, quoique raconté par des auteurs assez graves, ne peut guère être accepté. Une autre particularité, qui ne saurait être révoquée en doute, c'est la faculté de lire durant la nuit au moyen d'un de ces gros coléoptères; le P. du Tertre raconte avec une naïveté admirable comment il disait ainsi son bréviaire avec ces petites chandelles vivantes, quand la lumière venait à lui manquer. Nous avons eu plus d'une fois occasion de nous assurer par notre expérience, que le fait raconté par

l'ingénieux missionnaire n'avait rien d'exagéré (*).

Mais abandonnons les insectes qui ne servent qu'aux fêtes de la nature, examinons ceux qui sont essentiellement nuisibles ou utiles à l'homme. Le cactus opuntia, si propre à nourrir la cochenille, croît parfaitement au Brésil, et pendant un temps il a servi singulièrement à la propagation de ce précieux insecte ; on prétend que quelques cultivateurs n'ont pas craint d'introduire dans leur cochenille de la farine de manioc colorée, et que cette supercherie a fait tomber un genre de commerce qui pouvait développer une branche précieuse d'industrie pour le pays. Quant à moi, je l'avouerai, je crois bien plutôt encore au manque de persévérance et à la négligence des cultivateurs qu'à ce genre de fraude.

Les abeilles, qui en Europe présentent une ressource d'économie intérieure si précieuse, ne sont pas au Brésil réduites en domesticité. A l'état sauvage on en compte une grande variété, et en certains parages les Indiens regardent leurs ruches comme une des ressources les plus précieuses que leur offre le hasard des forêts. Sans emprunter à MM. Spix et Martius leur longue nomenclature, je dirai ici que les espèces désignées sous les noms de jata, mondura, nandaçaya, marmelada et uruçu, sont celles qui fournissent le meilleur miel. Les uruçu et les mumbuca le donnent en beaucoup plus grande quantité que les autres. Aucune espèce de ces abeilles n'a d'aiguillon, et il paraît qu'on en a multiplié quelques-unes à Sabara, dans le voisinage des habitations. En quelques districts de l'intérieur, certaines abeilles établissent leur ruche dans la terre, et elles deviennent alors la proie des insectes, des lézards et des tatous; ordinairement la plupart d'entre elles forment leur nid dans les vieux arbres, où elles ont, sans compter l'homme, une multitude d'ennemis. En général, la cire des diverses abeilles du Brésil est d'un brun très-foncé tirant sur le noir : on a fait des efforts inutiles pour la rendre blanche; mais on prétend que dans ces dernières années, un habitant de Villa-Boa a été plus heureux et qu'il l'a dépouillée de sa teinte noirâtre.

Quoique le miel du Brésil soit excellent, et qu'il soit privé en général de l'arrière-goût désagréable qu'on trouve à celui de l'Europe, il y a certaines forêts de l'intérieur où il faut se défier de celui qu'on peut recueillir : on rencontre des miels qui sont un véritable poison. MM. Spix et Martius signalent entre autres celui de la *munbubinha* dont la couleur est verte et qui purge violemment. Durant ses longs voyages, M. de Saint-Hilaire faillit être la victime d'un de ces miels si vénéneux.

Quand nous observons nos fourmilières isolées d'Europe, nous ne saurions guère nous figurer que les nombreuses variétés de fourmis puissent devenir un des plus grands fléaux de l'agriculture, et même de certaines industries; au Brésil, c'est un fait qui frappe bientôt le voyageur à ses dépens. Il n'y a pas de collection qui puisse échapper aux fourmis, si l'on n'use point des plus grandes précautions pour les en garantir; il n'y a pas de champ ensemencé qui résiste à leurs incursions. Aussi, quoique l'agriculture ne soit pas encore très-avancée dans ces contrées, a-t-on découvert plusieurs moyens assez ingénieux, qu'on emploie afin de se préserver d'un ennemi si inquiétant. Sur le bord de la mer ainsi que dans l'intérieur, les diverses espèces de fourmis portent des noms significatifs et qui trahissent leurs habitudes. Sans entrer sur cet insecte dans des détails qui nous entraîneraient fort

(*) Pour être complétement exact, nous devons dire qu'il faut promener les deux jets de lumière de l'insecte près de la ligne qu'on veut lire. Un savant dont les observations m'inspirent la plus grande confiance, dit que certains coléoptères phosphoriques ne laissent échapper qu'une lueur rouge et obscure. Je ne me rappelle point avoir observé ce genre de teinte lumineuse, mais les deux espèces de lumière, verte ou jaunâtre, m'ont frappé fréquemment ; elles se modifient beaucoup l'une par l'autre.

loin, nous dirons que la *formiga mandioca*, ou fourmi à manioc, est la plus grosse et la plus redoutable. Dans quelques roças à San-Salvador, nous avons vu les noirs, chargés de l'entretien de ces cultures, contraints à cueillir des branches vertes, qu'on amoncelait aux lieux où les insectes devaient passer, pour garantir les plantes de leur voracité. Aux environs de la même ville, où les orangers portent des fruits si renommés dans le reste du Brésil, on est dans l'habitude de planter les arbres de cette espèce au centre d'un vase de terre circulaire, à disque ouvert et à rebords, qui permet au jeune plant de croître environné d'eau, et par conséquent à l'abri des fourmis. La *formiga de correcão* est peut-être plus incommode, et son nom d'ailleurs semble l'indiquer. Comme on peut s'en assurer, en lisant Biet et quelques autres vieux voyageurs, les fourmis jouaient un grand rôle dans les terribles initiations auxquelles se soumettaient les Piayes et les guerriers caraïbes, qui en recevaient des myriades sur le corps, après qu'on leur avait fait avaler des courges remplies de jus de tabac. Avec des modifications fort atténuantes, les mêmes tortures ont été employées, dit-on, à l'égard des devins brésiliens. On nous a affirmé que dans certains parages du sud, on mangeait les grosses fourmis grillées, et que ce mets étrange était même assez renommé. Nous ne saurions néanmoins attester ce dernier fait; mais il n'aurait rien d'extraordinaire, si l'on se rappelle certaines coutumes des Indiens primitifs.

Au milieu de ces insectes curieux, essentiellement utiles ou nuisibles, comment en classer un que M. de Saint-Hilaire a rencontré dans ses voyages, qu'il a judicieusement observé, qu'on semble avoir ignoré avant lui, et qui bien certainement offre un des faits les plus merveilleux que l'entomologie ait pu révéler? Je veux parler d'une chenille mangée avec avidité par les Malalis, peuplade indienne, dont nous aurons occasion de parler, et qui erre encore dans l'intérieur. Vers les contrées voisines de notre pôle, comme on le sait assez généralement, un champignon d'une espèce particulière produit sur le cerveau de l'Ostiack les plus énergiques impressions. Ses rochers se colorent d'une lueur éclatante, la mer roule devant lui des flots embrasés, ses neiges étincellent. Au Brésil, une espèce de ver qui rampe sur les roseaux, renouvelle ces effets avec plus d'intensité peut-être sur l'esprit du Malalis. Comme les Waraons des bords de l'Orenoque le pratiquent à l'égard des larves du murichi, les Malalis recueillent le bicho de taquara, et ils savent en obtenir une graisse d'une extrême délicatesse, qui sert à assaisonner leurs aliments sans qu'ils en éprouvent le moindre effet délétère. Mais leur arrive-t-il d'avaler un de ces vers, que l'on a fait sécher avant d'en ôter le tube intestinal, une ivresse extatique s'empare de l'Indien, et souvent elle dure plusieurs jours. Semblable au mangeur d'opium, le monde entier change pour lui; les forêts se revêtent d'un éclat inaccoutumé, elles sont devenues brillantes, sa chasse est merveilleuse, il goûte des fruits exquis, mille songes heureux bercent son imagination sauvage: néanmoins il paraît que le réveil a aussi son amertume, que le mangeur de bichos de taquara paie par l'engourdissement de ses sens l'excès de sa volupté (*).

Mais revenons à des insectes plus connus. Il y en a un au Brésil qui fait le désespoir des étrangers, c'est le ravet ou cankerlat : écoutons un moment notre bon Lery; comparons-le aux voyageurs modernes, et l'on verra que trois siècles de culture et de civilisation croissante n'ont rien di-

(*) M. Latreille a reconnu cette curieuse chenille pour appartenir au genre *cossus* ou au genre *hepiale*. Voyez du reste, pour plus amples renseignements, l'introduction à la partie botanique de M. Auguste Saint-Hilaire. Le premier volume de la partie historique renferme, p. 431, une foule de détails que les bornes de cette Notice ne nous ont pas permis de reproduire.

minué de ce fléau : « Et afin que tout d'un fil je descrive ces bestioles, lesquelles sont appelées par les sauvages, *aravers*.... si elles trouvent quelque chose, elles ne faudront point de le ronger; mais outre ce qu'elles se jettoyent principalement sur les collets et souliers de marroquin, et que mangeant tout le dessus, ceux qui en avoyent, les trouvoyent le matin à leur lever tout blancs et efleurez; encore y avoit-il cela, que si le soir nous laissions quelques poules ou autres volailles cuites et mal serrés, ces *aravers* les rongeant jusques aux os, nous nous pouvions bien attendre de trouver le lendemain matin des anatomies. » Les ravets sont le fléau des bibliothèques, ainsi que des lingeries; et l'on peut dire que leur odeur nauséabonde les rend aussi dégoûtants qu'ils sont nuisibles par leur voracité.

Quel est le simple curieux qui n'a pas entendu faire quelque récit de la puce pénétrante, connue au Brésil sous le nom de *bicho do pé*, et que Latreille regardait comme un acarus? On parle encore beaucoup au Brésil d'un moine qui voulut rapporter vivant en Europe un de ces insectes, et qui mourut dans la traversée. C'est à coup sûr un des insectes les plus incommodes que les Européens aient à redouter à leur arrivée, et quoique par le fait son introduction dans l'orteil, ou dans quelque autre partie du pied, n'ait pour résultat qu'une démangeaison incommode, ou une cuisson un peu vive, lorsqu'il a été enlevé avec maladresse, les récits que l'on fait peuvent bien causer quelque terreur. Ce qu'il y a de certain, c'est que si la propreté la plus minutieuse ne peut pas en préserver complétement, elle suffit d'ordinaire pour obvier aux terribles accidents que l'on raconte (*).

Pour en finir avec les insectes malfaisants, je citerai encore les mosquites, qui sont plus gros que nos cousins, et qui dépassent de bien loin leur activité malfaisante; les bourachoudes, qui causent une piqûre si vive, que pour me servir des expressions de Lery, « on diroit que ce sont pointes d'esguilles. » Dans les villes, on parvient, au moyen des moustiquaires, à se garantir de ce fléau; mais la chose est plus difficile dans les forêts, où la fumée abondante du bois vert peut seule en délivrer quelques instants. Au fond des grandes solitudes marécageuses,

(*) Le pulex penetrans, chique, nigua, bicho do pé, a été si souvent décrit, et ses effets sont si connus, que j'ose à peine répéter ici ce qui a été dit tant de fois. Voici cependant quelques mots à ce sujet pour ceux qui auraient oublié la manière de s'en préserver. Cet insecte s'aperçoit difficilement à l'œil nu, et sa présence se manifeste dans le lieu où il s'est logé, par un point noir entouré d'un petit cercle livide. Dans cet état, il a déja formé l'espèce de sac ou de kyste qui renferme ses œufs, et qui acquiert souvent la grosseur d'un petit pois. Il est de toute nécessité d'enlever immédiatement l'insecte avec ses œufs, car, comme le dit un voyageur bien connu, la présence seule du kyste suffirait pour exciter une inflammation érysipélateuse, et faire naître un ulcère de mauvaise nature. Nous avons vu toutefois une foule de personnes ne pas prendre cette précaution salutaire, et s'en tirer sans inflammation. Journellement on voit les noirs enlever avec une adresse surprenante les chiques, ou bichos do pé, qui se sont introduits dans la plante de leurs pieds: pour cette petite opération, que tout le monde apprend à pratiquer en peu de temps, les noirs se servent d'un morceau de bois pointu, et rarement d'une épingle. Ils sont plus assurés de ne pas rompre ainsi le kyste du pulex penetrans. L'expérience nous a prouvé que leur méthode était la meilleure. Après l'extraction, ils appliquent aussi sur la petite plaie du tabac en poudre; d'autres personnes font usage de la pommade mercurielle, de l'onguent gris, ou simplement de plâtre; un médecin dit avec raison qu'on peut faire mourir l'insecte au moyen de l'onguent basilicon sans aucune suppuration. On parvient aussi, dit-on, à se débarrasser de la chique au moyen de l'eau mercurielle ou nitrate de mercure dissous dans l'eau: il suffit de percer le kyste avec une épingle trempée dans la dissolution. Mais tout cela ne vaut pas la simple extraction faite par une main légère et adroite.

la variété des insectes piqueurs est prodigieuse; ce qu'il y a de curieux, c'est qu'ils se succèdent et ne se mêlent jamais. Sur les bords de l'Orenoque, les missionnaires disaient naïvement à M. de Humboldt, que chaque espèce semblait être tour à tour de garde. Comme eux nous l'avions remarqué en diverses circonstances. Il y a un moment de repos bien précieux au voyageur, dans l'intervalle qu'ils mettent à se réunir, ou à se succéder. Quand j'aurai nommé le carapate, qui se loge dans les feuilles de certaines plantes, et qui est un ennemi si cruel des chasseurs; quand j'aurai cité le scorpion, dont la piqûre, quoiqu'elle ne soit pas mortelle, peut devenir dangereuse, il me restera à signaler l'araignée crabe, dont il faut éviter la morsure, et le millepieds, dont on doit se garantir encore avec plus de soin : j'aurai alors terminé à peu près l'énumération des animaux nuisibles. Peut-être trouvera-t-on que je me suis trop arrêté sur ce sujet; mais je ne l'ai pas fait sans dessein. Les insectes incommodes qui désolent les régions équinoxiales, sont par le fait le fléau le plus réel de ces belles contrées, et l'imagination qui se crée de loin des terreurs si étranges et si exagérées, en appliquant aux lieux paisibles du littoral, des récits qui conviennent à peine aux solitudes des grandes forêts, cette imagination, dis-je, oublie peut-être trop vite les supplices sans cesse renaissants que causent tant d'ennemis invisibles. Selon nous donc, lorsque l'on part pour ces contrées, il serait plus sage et plus rationnel à la fois de moins redouter les serpents et les jaguars, et d'utiliser davantage l'industrie européenne pour se préserver des mosquitos, des carapates et des cankerlats.

Divisions actuelles du Brésil. Après avoir fait connaître dans leur ensemble les principaux événements qui ont amené une connaissance un peu plus complète du Brésil, et après avoir esquissé à grands traits les généralités d'histoire naturelle qui s'appliquent à cette région, trop peu connue sous ce rapport des nationaux eux-mêmes, nous allons descendre aux détails de ce vaste tableau, et examiner ce que les successeurs des premiers colons ont fait des terres fertiles qui leur ont été léguées; nous tracerons rapidement l'histoire des cités, nous décrirons les mœurs qui s'y perpétuent et auxquelles l'alliance des races les plus opposées donne quelquefois un aspect si original. Nous suivrons les Indiens dans leurs forêts; nous essaierons de signaler, au milieu de leur misère et de leur décadence, quelques-uns de ces traits caractéristiques qui semblent devoir se perpétuer jusqu'à leur entier anéantissement. A défaut de monuments, ou d'antiquités remarquables, nous décrirons la magnificence de la nature, et nous sommes assurés d'avance que chaque zone nous fournira des scènes nouvelles, ou des tableaux inattendus : mais avant d'entrer dans cette série d'observations, il est indispensable de dire quelques mots des divisions territoriales imposées par la politique.

Le lecteur se rappellera probablement que, plusieurs années après la découverte, Jean III se décida à diviser cette immense contrée en douze capitaineries, dont San-Salvador ne tarda pas à devenir le chef-lieu. Plusieurs donataires, qui s'étaient engagés à exploiter rapidement les vastes provinces qu'ils avaient reçues à titre de concession, sentirent bientôt combien il était difficile de mettre en exploitation ces immenses propriétés; car il est bon d'observer que la capitainerie de San-Vicente n'avait pas alors moins de cent lieues d'étendue, sur une largeur proportionnée. Les capitaineries revinrent donc à la couronne et une nouvelle division fut établie. On forma de tout le Brésil dix gouvernements; mais la répartition parut peu propre au mouvement général de l'administration, et on subdivisa les dix gouvernements en vingt provinces. Cet ordre de choses dura jusqu'en 1823. A cette époque, on changea encore les divisions

administratives, et elles subirent durant les années suivantes quelques modifications importantes. Depuis sept ou huit ans, l'immense territoire du Brésil se trouve donc réparti en dix-neuf provinces, si l'on y joint l'Uruguay (*). Mais il est physiquement impossible qu'avec l'accroissement des populations, cette division territo-

(*) Pour éviter à quelques lecteurs l'ennui de détails purement géographiques, nécessaires cependant à l'intelligence des descriptions ultérieures, nous rejetons ici l'indication des divisions principales et des subdivisions.

PROVINCE DE RIO DE JANEIRO.

Rio de Janeiro (San-Sebastião, Saint-Sébastien), Boavista, Santa-Cruz, Bota-Fogo, Macacu, Magé, Mandioca, Marica, Cabo-Frio, Campos ou San-Salvador dos Campos, Cantagallo, Novo-Friburgo, Angra dos Reis ou Ilha-Grande, les îles Grandes, Marambaya, etc., etc.

PROVINCE DE SAN-PAULO.

Comarca de San-Paulo. San-Paulo, Santos, Villa da Princeza, Taubaté, Guaratinguetá, San-Sebastião, Icarehy.

Comarca d'Ytu. Ytu ou Hitu, Porto-Feliz, Sorocaba, Mugymirim.

Comarca de Paranagua et Corytiba. Corytiba, Paranagua, Cannanea, Iguapé, Castro, Guaratuba.

PROVINCE DE SAINTE-CATHERINE.

Cidade de Nossa Senhora do Desterro, San-Francisco, Laguna, Santa-Anna et San-Miguel.

PROVINCE DE SAN-PEDRO.

Portalegre ou Porto-Alegre, Rio-Pardo, Rio-Grande ou San-Pedro, Estreito, Villa-Nova de Caxoeira, Piratinim, San-Miguel et San-Nicolao.

PROVINCE DE MATO-GROSSO.

Cidade de Mato-Grosso ou Mato-Grosso, nommée jadis Villa-Bella, Guyabá, Diamantino, San-Pedro del Rey, Nova-Coimbra, Forte do principe da Beira, Camapuan.

PROVINCE DE GOYAZ.

Comarca de Goyaz. Cidade de Goyaz ou Goyaz, dite autrefois Villa-Boa, Meia-Ponte, Pilar, Ouro-Fino, Santa-Cruz, Santa-Rita-Crixá, le district Diamantin.

Comarca de San-Juan das duas Barras. Natividade, Aguaquente, Cavalcante, Conceição, Tabiras, San-Jozé dos Tocantins, Porto-Real, San-João da Palma.

PROVINCE DE MINAS-GERAES.

Comarca de Ouro-Preto. Cidade de Ouro-Preto ou Villarica, Marianna, Barbasinas, San Bartholomeu, Santa-Barbara, Antonio Pereira, Inficionada, Catas altas de Mato Dentro.

Comarca do Rio das Mortes. San-João del Rey, San-Jozé, Campanha ou Villa da Princeza da Beira, Queluz, San-Carlos de Jacuhy.

Comarca do Rio das Velhas. Sabará ou Villa-Real do Sabará, Cahyte ou Villa-Nova da Rainha, Pitangui.

Comarca de Paracatu. Paracatu ou Paracatu do Principe, San-Romão, San-Domingo do Araxà ou Araxà.

Comarca du Rio San-Francisco. Rio-San-Francisco das Chagas ou Rio-Grande, Pilão Arcado, Campo-Largo.

Comarca do Serro do Frio. Villa do Principe, Fanado ou Villa do Bom Successo, Agua-Suja, Barra do Rio das Velhas, le district Diamantin, la capitale est Tijuco.

PROVINCE DE ESPIRITO-SANTO.

Cidade da Victoria ou Vittoria, Itapemirim, Guarapary, Villa-Nova de Almeida, Villa-Velha do Espirito-Santo.

PROVINCE DE BAHIA.

Comarca de Bahia. San-Salvador ou Bahia, Caxoeira, Maragogype, Nazareth, Santo-Amaro, Itapicuru, Iguaripe, l'île d'Itaparica.

Comarca de Jacobina. Jacobina, Villa de Contas, Villa-Nova do Principe, Joazeiro.

Comarca dos Ilheos. San-Jorge ou Ilheos, Olivença, Camamú.

Comarca de Porto-Seguro. Porto-Seguro, Santa-Cruz, Caravellas, Leopoldina, Belmonte, San-Matheus, Villa-Viçosa, Alcobaça.

PROVINCE DE SERGIPE OU SEREGIPE.

Cidade de San Christovão ou Sergipe, Estancia, Lagarto, Villa-Nova de San-Francisco, Propria ou Propiha (jadis nommée Urabu de Baixo).

PROVINCE DES ALAGOAS.

Cidade das Alagoas ou Alagoas, Maceyo, Penedo, Collegio, Atalaya, Porto-Calvo.

PROVINCE DE PERNAMBUCO.

Comarca do Recife. Cidade do Recife ou Pernambuco, Antonio de Cabo de San-Agos-

riale puisse encore subsister bien longtemps : il suffira de dire, pour faire

tinho, Serinhem, jadis Villa-Formosa, Apojuca.

Comarca de Olinda. Olinda, Goyanna, Pasmado, Iguarassú, Limoeiro, Pao d'Alho, l'île d'Itamaraca.

Comarca do Sertao (du désert). Symbres jadis Ororaba, Santa-Maria ou Indios Real de Santa-Maria, Flores, Guarahey, Pambu ou San-Antonio de Pambu.

PROVINCE DE PARAHYBA.

Cidade de Parahyba ou Parahyba; Montemor, Villa-Real, Pilar do Taypu, Pombal.

PROVINCE DE RIO-GRANDE.

Cidade de Natal ou Natal, Villa-Nova da Princeza, jadis Assú, Porto-Alegre, Estremoz, jadis Guajiru, l'île Fernando de Noronha.

PROVINCE DU SEARA, CIARA OU SIARA.

Cidade de Fortaleza ou Seara, Aracaty, Granja, Sobral, jadis Garaçu, Villa-Viçosa.

Comarca de Crato. Crato, Iccò ou Ycó, San-João do Principe.

PROVINCE DU PIAUHY.

Cidade do Oeiras ou Oeyras; Pernahyba ou Paranahyba, Piraruca, Poti, Jerumenha, Pernagua.

PROVINCE DO MARANHAM.

Cidade de San-Luiz ou Maranhão, Hycatú, Caxias ou Cachias, Itapicuru-Grande, Guimaraens, Alcantara, Lumiar, Tutoya.

PROVINCE DU PARA.

Cidade de Belem ou Pará, Villa-Viçosa, jadis Cametá, Santarem, Gurupá ou Curupá, Souzel, Obidos, jadis appelée Pauxis, Macapá, Gurupi, Collares, Ourem, Melgaço, Pombal, Alter do Chão, Pinhel.

Comarca de Marajo. Villa de Monforte ou Villa-Joannes, Chaves, Soure, Salvaterra, Monçaras.

Comarca du Rio-Negro. Barra do Rio-Negro, Barcellos, Thomar, Moira, Olivença, jadis San-Paulo, Borba, Serpa, Sylves.

M. Debret annonce dans son grand ouvrage que le Brésil n'est plus divisé qu'en onze provinces, mais comme il n'indique pas les subdivisions, nous avons laissé subsister celles qui existaient il y a encore bien peu de temps, et dont l'exactitude nous a été garantie par le savant Balbi.

comprendre notre opinion, que la province du Mato-Grosso, unie à l'ancienne Amazonie, formerait à elle seule un empire égal, pour l'étendue, à l'ancienne Germanie tout entière. Telle est en même temps la prodigieuse difficulté des communications à travers ces vastes déserts, que dans les derniers villages de la province du Maranhão, on est quelquefois une année entière, comme le dit fort bien le docteur Walsh, avant de pouvoir se procurer des nouvelles de la capitale. Souvent alors ces nouvelles franchissent le cap Horn, et elles sont transmises à ceux qui portent encore le nom de sujets brésiliens, par les anciennes possessions espagnoles.

Quand on considère donc sur la carte les divisions ecclésiastiques et civiles qui se partagent cet immense territoire, l'esprit reste confondu des différences qu'elles offrent avec celles de l'Europe. C'est ainsi qu'il y a dans l'intérieur telle paroisse qui n'a pas moins de cent lieues d'étendue, et dont le *vigario* (curé) serait toujours en voyage, s'il n'était aidé dans ses fonctions par quelques ecclésiastiques, qui nécessairement sont contraints de se transporter fréquemment d'une chapelle à une autre. Koster écrivait même, il y a vingt ans, que pour desservir dans le Piauhy quelques-unes de ces paroisses, il y avait des prêtres qui parcouraient l'immense solitude, transportant à dos de mulet les objets nécessaires au culte, et s'arrêtant de fazenda en fazenda, pour y célébrer la messe. Au Brésil donc, de même que certaines provinces sont aussi vastes que des empires, il y a tel évêché qui égale en superficie un puissant royaume. Au besoin, il suffirait de citer ceux du Para et du Maranham.

Quelques dénominations très-familières à ceux qui ont séjourné au Brésil, et dont la signification réelle est indispensable à ceux qui veulent se faire une idée de la géographie du pays, reviendront désormais trop souvent, pour que nous ne disions

pas quelques mots à ce sujet. Le nom de *comarca*, qui spécifie une grande subdivision de la province, signifiait primitivement en portugais, territoire, frontière, confins, banlieue, et il peut répondre parfaitement à notre division départementale; le *termo* est beaucoup moins considérable, et s'applique à l'étendue d'une certaine portion de territoire qui varie d'une manière assez indéterminée; l'*arrayal* indiquait primitivement un camp, et s'applique à une portion de terrain où errent des populations disséminées; l'*ouvidoria* représente un développement de territoire plus ou moins considérable : on désigne ainsi l'étendue de la juridiction d'un ouvidor, magistrat dont les fonctions offrent quelque analogie avec celles de nos préfets.

Au Brésil, le titre de *cidade*, de cité proprement dite, n'appartient guère qu'aux chefs-lieux de province; la position géographique a nécessairement beaucoup d'influence sur la concession de ce titre : il y a telle cité qu'on ne saurait comparer pour l'importance à un de nos gros bourgs de France; de même que la *villa*, qui servait à désigner primitivement la simple bourgade, prend souvent l'importance d'une ville, et peut s'élever à ce rang, comme cela est arrivé dernièrement à Villarica, qui a pris le titre de *cidade imperial de Ouro-Preto*. Le *povoacão* désigne en général une population égale à celle de nos gros villages, mais infiniment plus disséminée, tandis que le mot d'*aldea* s'applique presque toujours aux hameaux habités par les Indiens : cependant il y a telle aldée qui renferme une population analogue à celle de nos gros villages; et si l'on joint à toutes ces dénominations celle de *quartel*, qui sert à désigner dans les lieux déserts de l'intérieur et de la côte, les petits postes militaires qu'on y a établis pour protéger les voyageurs, on aura à peu près, sous un même coup d'œil, l'appréciation des termes de circonscription municipale et territoriale que l'on rencontre dans toute l'étendue du Brésil (*)

(*) Je crois devoir ajouter ici qu'il y a des fermes ou fazendas qui ont reçu un tel accroissement par l'industrie de leurs propriétaires, qu'on peut les considérer comme de vrais hameaux. Les diverses dénominations qui servent à caractériser l'aspect physique du territoire, sont passées en partie dans la langue du voyageur, et il est bon de ne pas en ignorer la signification réelle. Je répéterai donc ici en partie ce que j'ai dit dans mon Traité géographique. Nous ne nous arrêterons pas au mot *serra*, qui désigne, comme on l'a déja vu, une chaine de montagnes : il sera bon de se rappeler néanmoins qu'il se transforme quelquefois en *serro* ou *cerro*, pour indiquer plus spécialement un mont isolé, comme dans *Serro do Frio*. Le mot *rio* (fleuve) est trop généralement connu pour que nous en parlions; cependant il faut dire qu'il s'applique également aux fleuves et aux rivières. On appelle proprement *campo* tout ce qui n'est pas bois vierge, ou ce qui se trouve couvert d'herbe. Le mot de *capoeira* désigne un bois un peu épais, croissant dans les défrichés cultivés et abandonnés. Les *carrasqueiros* ou *carrasqueinos* sont des bois d'une nature plus vigoureuse; le *capocirão*, bien que plus considérable, a à peu près la même signification. Le *capão* est un bois semblable à une oasis, et entouré de *campos*. Ce mot vient du brésilien *caápoam*, île. Le *catinga* est un bois rabougri. Les *carrascos*, considérés comme appartenant aux pays découverts, forment la transition des *campos* proprement dits à une végétation plus élevée. Ces carrascos, espèces de forêts naines, couvrent quelquefois les *taboleiros* ou plateaux. Les taboleiros, lorsqu'ils acquièrent plus d'étendue, prennent le nom de *chapadas*. Le *morro* n'est autre chose qu'un morne. Les *bandeiras* et *bandeirinhas* désignent les lieux où se sont arrêtées des troupes de Paulistes qui prenaient ce nom. Les *pastos geraes* (pâturages généraux) sont des espaces couverts d'herbes; on dit aussi *matos geraes* (bois généraux) pour les vastes contrées couvertes de bois. Les *queimadas* sont des pâturages nouvellement incendiés. On entend par *sertao* un désert, et cette expression ne peut jamais caractériser une division politique de territoire. Chaque province a son *sertao*; c'est la partie interieure la plus déserte qu'on désigne sous ce nom.

Rio de Janeiro et son territoire. Vers le milieu du seizième siècle, la province de Rio de Janeiro a porté un moment le nom de *France antarctique*, et ce titre, qui rappelait à des hommes persécutés leur patrie, fut, dit-on, imposé par Villegagnon, qui devait bientôt les trahir. Quoique ce fait soit resté comme enseveli dans de vieilles relations, on se le rappelle involontairement, quand on envisage la population de cette belle contrée. Non seulement, ainsi que l'ont fait remarquer plusieurs écrivains, les habitants de cette portion de l'Amérique semblent devoir occuper un jour dans le nouveau monde le rang intellectuel et politique qui nous est assigné en Europe, mais c'est déja la patrie adoptive d'un grand nombre de Français (*), et nulle contrée lointaine ne semble se ployer davantage que celle-ci à l'adoption de notre mouvement intellectuel, de même qu'elle se prête au développement de notre industrie. Ce sera donc une raison pour que Rio de Janeiro et son magnifique territoire deviennent pour nous l'objet d'un sérieux examen.

Quand, après une traversée qui dure ordinairement deux mois, et que l'habitude a rendue si familière à nos marins, on arrive devant ces belles roches granitiques qui forment l'entrée de Rio, qu'on voit se déployer ces rives montueuses, chargées d'une végétation si abondante, que les fissures des rochers se parent d'une verdure éclatante, et que les sables du rivage étalent eux-mêmes leurs belles fleurs roses de pervenche et d'ipomœa, rien qu'à la brise embaumée venant des forêts, on sent qu'on vient d'atteindre un pays privilégié entre toutes les contrées du globe, et que la richesse naturelle de son territoire l'a destiné à occuper le plus haut rang parmi les jeunes nations, où l'Europe viendra peut-être se retremper un jour.

(*) En 1830, le docteur Walsh faisait monter la population française de la ville de Rio de Janeiro seulement, à quatorze mille Français.

La province de Rio de Janeiro se trouve placée presque exactement sur la limite des régions équatoriales et de la zone tempérée. On aura à peu près une idée de sa température, si l'on se rappelle que ses limites extrêmes sont en latitude, les parallèles de 21° 16′ et 23° sud, et en longitude, les méridiens de 42° 17′ et 47° 19′ à l'ouest de Paris (*). Ce riche territoire est borné au nord-est par la province d'Espirito-Santo; au nord par la province de Minas-Geraes; à l'ouest on rencontre la province de San-Paulo; au sud et à l'est, elle se trouve baignée par l'Océan. Ce beau pays n'a pas moins de quatre-vingt-cinq lieues marines (**) sur une largeur de dix-neuf lieues, qui prend de l'entrée de la baie de Rio de Janeiro jusqu'au Rio Parahybuna.

En général, la surface de la province de Rio de Janeiro est montueuse, et une chaîne, qui court presque parallèlement à la côte, la divise en deux parties. Si l'on en excepte le district de Goytakazes, qu'on rencontre dans la partie orientale, nulle portion du Brésil, peut-être, n'offre un aspect plus pittoresque; et quiconque a erré quelques journées dans les gorges solitaires de la Serra-Acima et de la Serra do Beiramar, conviendra aisément qu'il est difficile de rencontrer des paysages plus imposants et plus gracieux à la fois. Il y a déja trois siècles, c'étaient les forêts vierges dont ces belles montagnes sont encore couvertes, qui faisaient s'écrier au vieux Lery : *Sus, sus, mon ame, il te faut dire ta joie*, et qui lui donnaient cette ardeur religieuse qu'il a exprimée d'une manière si touchante et si naïve. Il y a quelques années seu-

(*) Freycinet, Voyage autour du monde, partie historique, p. 74.

(**) Il est bon d'observer que la lieue marine est d'un quart plus grande que la lieue moyenne de 25 au degré. Le mille marin est égal au tiers de la lieue marine, 12 milles font exactement 5 lieues moyennes.

lement, c'étaient ces admirables solitudes qui arrêtaient dans ses extases le prince Maximilien, et qui lui inspiraient ces descriptions où l'on voit encore l'enthousiasme poétique laisser son empreinte à la science, et lui donner un caractère religieux. Pour nous, qui avons traversé ces belles solitudes à l'âge des plus vives impressions, nous croyons que les formes du langage sont insuffisantes à les décrire, et nous dirions volontiers comme le vieux voyageur: Il ne reste qu'à louer Dieu, quand on vient de contempler tant de merveilles.

Avec la fertilité de la terre, ce qui donne cette abondance à la végétation, cette richesse aux forêts, c'est le nombre de rivières et de sources qui arrosent les provinces de Rio de Janeiro, et qui vont se jeter dans l'Océan après un cours de peu d'étendue. Toutefois, si l'on en excepte le Parahyba, qui prend ses sources dans les montagnes de San-Paulo, aucun de ces fleuves, comparés surtout à ceux du nord, n'exige réellement une mention particulière: leur principale influence est de fertiliser le territoire qu'ils traversent; peu d'entre eux sont navigables sur une grande étendue, et le Parahyba lui-même, que des bricks d'un assez fort tonnage peuvent remonter jusqu'à San-Salvador dos Campos, est embarrassé par des îles nombreuses, et par des chutes d'eau qui rendent ses bords plus pittoresques, surtout à San-Fidelis, mais qui s'opposent, il faut l'avouer, à la prospérité du commerce intérieur. Quand j'aurai cité le Rio Piray, le Piabanha, le Parahybuna, le Rio Negro ou Bosorahi, le Rio Grande et le Rio Muriahé, dont les sources sont habitées par les sauvages Puris, j'aurai nommé les affluents du fleuve principal, et tous ceux aussi qui arrosent la partie la plus septentrionale de la province, qu'on doit considérer peut-être comme la plus riche et la plus favorable à l'agriculture. Les rivières du Beiramar ou de la bande méridionale sont en général moins importantes. On nomme cependant le Rio das Lagas, et le Rio Mambu, qui va se jeter dans la vaste baie de Marambaya, après avoir passé devant la résidence impériale de Santa-Cruz. Il est indispensable aussi de nommer le Macabu et le Rio Imbé. Bien qu'il fallût sans doute, pour plus d'exactitude, citer les noms de plusieurs cours d'eau, je clorai cette liste déja bien monotone, en ajoutant que la province, mais surtout la plaine de Goytakazes, se trouve parsemée de lacs nombreux. Le lac Feia est le plus considérable de tous, il a un peu plus de quatre lieues, et comme l'Araruama, qui s'étend au nord du cap Frio, il communique avec la mer.

Décrire les animaux qu'on rencontre dans les bois vierges, dont les lacs et les fleuves sont couverts, ce serait répéter en partie ce que nous avons déja dit dans nos généralités sur l'histoire naturelle du pays. Cependant, comme cette province est la plus peuplée et une de celles où l'agriculture a fait le plus de progrès, à l'exception du tapir, qui se montre quelquefois dans la Serra dos Orgöes, c'est en vain peut-être qu'on y chercherait certains grands animaux, qui errent encore fréquemment le long de la côte orientale, dans le pays de Goyaz, ou dans le Mato-Grosso. Partout depuis quelques années, de nombreux défrichés attestent l'activité des populations émigrantes; mais ces cultures naissantes, qui repoussent dans les forêts désertes les animaux curieux dont pouvait s'enrichir facilement la zoologie, ne sont pas aussi fatales à la botanique. Telle est l'activité de la nature sous ce beau climat, qu'un terrain défriché et abandonné quelque temps à lui-même ne tarde pas à se couvrir de plantes nouvelles et d'arbres vigoureux. Ce qu'il y a de plus curieux sans doute, et ce qu'a déja fait observer M. de Freycinet, c'est que ces nouveaux arbres, ainsi que les plantes herbacées qui y naissent spontanément, ne ressemblent en rien aux végétaux dont le sol fut primitive-



Nouveau Friburg (Colonie Suisse)

ment couvert. Ce sont des fougères, dit le savant voyageur, des arbres à bois tendre pour la plupart, dont les analogues ne se rencontrent point dans les forêts vierges. Lorsqu'il se fait un second défrichement à une distance assez considérable de celui-là, pour que les semences ne puissent pas être transportées de l'un à l'autre par les vents, le même phénomène s'y reproduit.

Si l'on cesse d'envisager les grands établissements agricoles auxquels l'influence des étrangers donne un aspect de vie qu'on ne retrouve plus guère ensuite que dans Minas; si l'on met de côté l'aspect imposant de ces forêts auxquelles une industrie naissante n'a rien ôté de leur grandeur primitive; à l'exception de la capitale, la province de Rio de Janeiro est à coup sûr une de celles qui offrent le moins d'intérêt au voyageur européen, par cela même qu'elle marche à grands pas vers la civilisation, et qu'on n'y trouve plus ces grands traits de la nature sauvage, ou ces mœurs originales qui se reproduisent encore avec tant d'énergie dans le pays des Mines, dans le Goyas ou lo Mato-Grosso. La province de Rio de Janeiro fut habitée jadis par les nations les plus belliqueuses et les plus civilisées du littoral (*); mais, comme on a déja pu le voir dans la première partie de cette notice, elles n'y ont laissé aucun monument. Bien qu'à peu près aussi avancés dans l'échelle de la civilisation que les Pictes de l'antique Calédonie, avec lesquels l'usage de se peindre le corps leur donne tout au moins une certaine analogie dans les habitudes sociales, ces Indiens n'ont pas même laissé, comme eux, des autels grossiers de pierre, des enceintes religieuses formées de roches granitiques: leurs tombeaux étaient ingénieusement façonnés, mais quelques années ont pu les détruire; et excepté à St.-Paul, parmi les Bogres, nul *tumulus*, que je sache, n'indique la sépulture d'un chef redouté. Je ne doute pas cependant que le hasard ne fasse trouver un plus grand nombre de ces urnes immenses dans lesquelles les Coroados ensevelissaient leurs guerriers, et que M. Debret a figurées avec tant de bonheur dans son curieux voyage. Peut-être même quelque tombe, garantie par les arbres de la forêt, découvrira-t-elle ses richesses sauvages aux yeux des curieux: rien alors ne devra être mis en oubli, pour préserver ces fragiles antiquités d'une entière destruction. Peut-être pourra-t-on se procurer ainsi quelques-unes de ces idoles à figure humaine, dont parle si positivement le P. Yves d'Évreux, et dont aucun fragment ne nous est parvenu; peut-être encore verra-t-on apparaître quelques-uns de ces maracas sacrés, emblème de la toute-puissance des Piayes ou des Caraïbes; mais il faut se hâter, et probablement que l'humidité des forêts séculaires a été aussi fatale à ces restes curieux d'un grand peuple que les sables du Piauhy. Cette province, qu'on pourrait appeler l'Égypte du Brésil, a été favorable sans doute à la conservation de quelques urnes, ou de quelques instruments primitifs. Qu'il serait intéressant de retrouver aujourd'hui, au fond d'une solitude ignorée, quelques-uns de ces grands villages palissadés dont nous parlent si souvent Schmidel, Lery et Hans Stade! Qu'il serait curieux de constater l'emplacement de cette es-

(*) Les Tupinambas et les Tamoyos. En avançant dans l'étude historique de ces peuplades, on se convaincra de plus en plus que l'examen des étymologies guaraniques peut porter le plus grand jour sur la connaissance de leurs relations politiques. C'est ainsi que les Tamoyos, qui occupaient une partie de la province, pourraient être considérés comme la tribu primitive parmi les nations tupiques, s'il est vrai, comme le fait observer M. d'Orbigny, que leur nom dérive du mot *tamôi*, qui veut dire grand-père. Ce serait un grand trait d'analogie de plus à ajouter aux rapports existant entre les nations de l'Amérique du sud et celles du nord. Les Goytakazes, qui donnèrent leur nom à un des districts, n'appartenaient pas à la race dominatrice, et ce fut probablement des Tupis qu'ils reçurent une dénomination signifiant homme venant des forêts.

pèce de château fort, garni de bastions et d'ouvrages en terre, dont nous entretient Thevet, et que le vieux voyageur allemand déja cité visita durant sa captivité douloureuse! Il y a à coup sûr des faits qui ont été imparfaitement observés par les vieux auteurs, et dont l'examen plus attentif établirait certainement de curieuses origines. N'est-il pas remarquable, par exemple, si les Tupis viennent du sud, et sont d'origine guarani, de leur voir employer, comme ornement des lèvres, cette rouelle de jade, si analogue à la barbote que portaient les nobles mexicains? Vasconcellos parle d'une empreinte, visible encore de son temps au cap Frio, et qui rappelle les pérégrinations de *Sumé*, le législateur errant des Tupis, qui a tant d'analogie avec Quetzalcoatl et Bochica; ne saurait-on la retrouver ainsi que les traditions qui s'y rattachent? Un mémoire ignoré parle des masques trouvés sur les rives du Rio Mosquito; ne pourrait-on pas espérer de découvrir sur les bords du Para, ou du Rio Negro, quelque antiquité analogue? Déja le savant ouvrage de Spix et Martius a constaté de précieuses découvertes en ce genre, et l'on ne saurait trop engager les savants brésiliens à réunir leurs efforts à ceux des étrangers, pour qu'elles se multiplient; c'est semer pour l'avenir quand il en est temps encore.

Certes, il existe de nos jours, dans la province de Rio de Janeiro, plusieurs descendants des anciens dominateurs du Brésil; mais, à l'exception de quelques Puris, habitant les frontières de l'intérieur, ils ont adopté le christianisme, et ils sont si complétement soumis au gouvernement, qu'ils exercent en paix et pour le compte de ceux qui veulent bien les employer, les métiers de caboteur ou de potier, seules industries qui rappellent peut-être parmi eux certains usages des Tupinambas ou des Tamoyos. Les habitants des aldées indiennes, qu'on visite encore à peu de lieues de la capitale, ont bien conservé les caractères physiologiques des Tupis ou des Goaytakazes, ils ont même gardé religieusement l'empreinte de certaines coutumes fondamentales dans la vie intérieure, et elles distinguent sans les confondre des hommes de diverses origines qui n'eussent jamais habité ensemble, si les efforts des missionnaires ne les y avaient contraints; mais il est fort incertain qu'on trouve encore chez eux les traditions curieuses qui s'étaient propagées parmi les nations indiennes, à l'époque de la conquête. Ces hommes semblent avoir oublié leur filiation; tous les indigènes sauvages parlant même la *lingoa geral*, sont pour eux des *Tapuyas*, des ennemis; ils ignorent la grande fédération qui existait encore au seizième siècle parmi les Tupis, et je suis convaincu que des alliances successives avec les gens de couleur feront disparaître avant peu leur caractère physique, comme l'usage du portugais des basses classes tend à faire disparaître la connaissance du guarani; et cependant cette belle langue, aux inflexions si variées, ravissait d'admiration le P. Anchieta, et elle lui permettait de prêcher les vérités métaphysiques du christianisme, sans faire, disait-il, d'emprunt forcé aux idiomes européens. Avec les derniers vestiges de la lingoa geral, qu'on parle encore assez purement dans certaines localités, disparaîtront pour ainsi dire les derniers traits de l'individualité indienne. Cela est déja arrivé, à peu de chose près, pour la province de Rio de Janeiro, et lorsqu'en 1815 des hordes isolées de Botocoudos, de Puris et de Coroados, furent envoyées dans la capitale de ce vaste empire, comme représentant les tribus dispersées qu'une administration mieux entendue voulait soumettre à une civilisation graduelle, elles furent accueillies avec presque autant d'intérêt et de curiosité que l'ont été parmi nous les Osages et les Charruas.

La véritable originalité dans les mœurs ou dans les traditions (mais ceci nous reporte aux usages de l'Europe ou de l'Afrique), c'est donc à Rio de Janeiro même qu'elle se trouve, et cela surtout dans les classes secon-

daires de la société; car, ainsi que l'a fait observer avec beaucoup de justesse M. Hippolyte Taunay, dans un ouvrage que nous publiâmes ensemble, il y a plusieurs années, les usages de la haute société à Rio de Janeiro ne diffèrent pas d'une manière assez essentielle de ceux de Londres ou de Paris pour qu'on puisse en faire l'objet d'une observation particulière. Comme je l'ai remarqué vingt fois, il n'en est pas de même des classes inférieures, et il n'est guère de population en Amérique où le mélange des races, et les races elles-mêmes dans leur pureté, donnent lieu à des circonstances plus curieuses. C'est ce que la description détaillée de la capitale du Brésil pourra bientôt nous faire aider à faire comprendre.

Noms divers de la ville de San Sebastiao de Rio de Janeiro; étymologie de celui qu'elle portait parmi les Indiens. Les personnes qui sont familiarisées avec la philosophie moderne de l'histoire, se rappelleront sans doute l'intérêt qui s'attachait parmi les anciens à la dénomination de certaines villes. Nous ne sommes plus sans doute à l'époque où les cités avaient leur nom mystérieux qu'ignorait la multitude, et qui se rattachait aux dogmes les plus puissants; néanmoins, celui de Rio de Janeiro a une origine toute religieuse, et c'est ce qu'ont ignoré un grand nombre de voyageurs. Si l'on s'en rapporte à Rocha Pitta, lorsque Mem de Sa repoussa les Français de la baie de Ganabara, où ils s'étaient établis, un jeune homme, éclatant de lumière, combattit avec l'armée portugaise, et l'on crut si bien y reconnaître le saint dont le nom avait été imposé à l'héritier présomptif de la couronne, qu'on le donna à la ville nouvelle dont les murs ne tardèrent pas à s'élever. Quant au nom de Rio de Janeiro, plus généralement usité, il pourrait bien venir du mot Ganabara que les Indiens, au dire de Lery, avaient imposé à la baie, ou il rappellerait simplement que ce port magnifique fut découvert le 15 du mois de janvier. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que tel qu'il a été adopté, il consacre une grave erreur de géographie; les premiers voyageurs eux-mêmes qui l'avaient répandue ne tardèrent pas à s'en apercevoir; la baie de Rio de Janeiro n'est pas formée par un fleuve, et les Indiens, qui ont habituellement des dénominations si heureuses pour désigner chaque localité, lui avaient imposé un nom plus significatif en l'appelant le pays de *Niterohy* ou de l'eau cachée (*).

Aspect de la ville. En effet, avant d'avoir franchi cette passe bordée par des roches granitiques qui défendent la rade d'une manière si pittoresque, rien n'apparaît aux regards; rien dans tout ce qu'on a vu le long de la plage ne saurait donner une idée du spectacle magnifique que présente la baie au lever du soleil.

San Sebastião de Rio de Janeiro, qu'on appelle fréquemment par abréviation *o Rio*, est bâti sur le bord occidental de la baie; elle s'élève dans une plaine montueuse à moins d'une lieue de ce grand rocher conique auquel on a donné le nom de *Pão d'Assucar*, et qui révèle son entrée au navigateur.

Quand on a pénétré dans la passe comprise entre le fort de Santa-Cruz et le fort de San-José, et qu'on a dépassé la petite île de Lage, on se trouve dans la vaste baie que Mem de Sa choisit, en 1567, pour y remplir le vœu d'une noble reine, et pour y fonder une ville qui devait être en moins de trois siècles la rivale de sa métropole.

Pour me servir des expressions d'un célèbre navigateur, la forme de ce vaste enfoncement est irrégulièrement triangulaire; « la ligne selon laquelle il se développe vers son extrémité septentrionale, n'a pas moins de cinq lieues; celle qui, à partir de l'île Lage, se dirige du sud au nord, a quatre lieues environ (**). » Ce n'est donc pas

(*) Ou de Nelhero hy. Voy. le journal *O Patriota*.

(**) Elle peut avoir environ trois quarts de mille de largeur. Freycinet, Voyage autour du monde.

sans raison, on le voit, qu'on a vanté l'immense étendue de cette baie et que l'on a été jusqu'à dire qu'elle pourrait contenir à elle seule tous les ports de l'univers. Poussé par une brise légère et presque toujours à l'abri des vents dangereux, le navigateur qui pénètre dans la baie porte ses regards avec surprise sur cette multitude d'îles et d'îlots qui parsèment la baie : c'est l'*ilha do Governardor*, qui n'a pas moins de deux lieues d'étendue; c'est celle de *Paqueta*, qui se distingue par son aspect pittoresque; un peu plus avant, l'île de Villegagnon rappelle aux Français les vieux souvenirs historique; l'île *das Cobras*, qui défend avec elle la rade, lui en dit de plus modernes et de plus brillants.

Est-on mouillé dans le port, pendant qu'on subit la visite de la santé, les yeux se portent avec admiration autour de ce beau lac que sillonnent aujourd'hui des navires appartenant à toutes les puissances maritimes du globe. Ce qui frappe d'abord les regards, ce sont les grandes lignes du paysage, la végétation abondante des collines, l'indicible sérénité de l'air, la pureté des vagues qui reflètent ce beau paysage.

Les vieilles nations de l'Europe ont toutes quelque dicton populaire, qui, avec un peu d'exagération peut-être, peint la beauté de certaines cités: tout le monde connaît le proverbe qui rappelle les merveilles de Séville; personne n'ignore celui que les Italiens répètent toujours, à la vue du golfe de Naples. Après avoir jeté un coup d'œil sur cette ville qui se déroule majestueusement au bord de la mer et qui va bientôt gravir les collines, après avoir suivi les contours harmonieux de la baie, on est tenté de rappeler l'adage des Espagnols et de repéter surtout celui des Napolitains. Ce repos des airs et cette fraîcheur des eaux, cette végétation sans fin et qui n'a jamais de sommeil, les bruits si doux et si légers qui semblent venir des collines, tout nous donne les idées de repos et de poésie qu'on rêve au golfe de Baia. La nature, en formant la baie de Rio de Janeiro, semble avoir réuni toutes les formes heureuses qui peuvent s'allier dans le paysage. Si l'on a sous les yeux des collines aux contours arrondies, interrompues par quelques fentes accidentelles, par quelques escarpements irréguliers qui révèlent l'existence d'une foule de sources limpides dont se raniment les plantations des Quintas, au loin, dans le fond de la baie, les pitons réguliers et nuageux de la montagne des Orgues font rêver les grandes solitudes et la végétation primitive.

Si le cône granitique qu'on voit à l'entrée de la baie frappe par son aspect sévère et imposant les navigateurs qui l'ont aperçu une seule fois, le Corcovado (*) ne laisse pas une impression moins vive, et la forme qui lui a fait donner le nom qu'on lui a imposé se représente dans toute l'étendue de la rade, avec un caractère pittoresque qui la distingue des autres montagnes.

Caractères du sol de Rio de Janeiro. Comme la plupart des cités destinées à un grand avenir, la ville de Rio de Janeiro est assise sur un terrain où se développent, dans une vaste étendue, les materiaux propres à son accroissement : des forêts immenses sont à ses portes et lui envoient des poutres énormes, comme l'ancien monde peut-être ne saurait s'en procurer; des monticules granitiques (**), renfermés même dans son enceinte, permettraient, au besoin, d'y tailler des fûts de colonnes et des obélisques d'une seule pièce. Vienne donc le grand

(*) Corcovado signifie littéralement bossu. C'est la montagne la plus élevée de toutes celles qui avoisinent la capitale : elle a 2,329 pieds au-dessus du niveau de la mer (voy. Walsh). Le gneiss dont cette montagne se compose, dit M. Gaudichaud, pris à son sommet et à l'endroit où l'aqueduc commence, est à petits grains; il se délite très-facilement par l'action des météores, et se sépare en plaques minces et fragiles. Voyez Freycinet, t. I, p. 104.

(*) Quelques-uns de ces monticules offrent à l'exploitation une pierre propre aux grandes constructions. Ainsi qu'on a remarqué, celui de Catète, entre autres, présente un gneiss por-



artiste et le peuple capable de le comprendre, toutes les richesses de la nature seconderont bientôt la puissance de son invention.

En même temps, si les prévisions de quelques voyageurs ne sont pas exagérées, si les récits qu'ils rapportent sont puisés à des sources certaines, Rio de Janeiro serait appelé à participer un jour au grand mouvement industriel que peut imprimer l'emploi de la vapeur. Des dépôts de tourbe et de houille ont été, dit-on, découverts dans son voisinage, et si l'on s'avance à une centaine de lieues dans l'intérieur, des mines de fer, telles que celles de Congonhos, pourront alimenter un jour de ce métal indispensable, non seulement ses constructions et ses usines, mais elles suffiront pour en approvisionner, au besoin, le reste de l'empire.

Il s'en faut bien, sans doute, que Rio de Janeiro se soit approprié complétement les ressources immenses et peu connues qu'offre son riche territoire; cependant, quand on lit les anciens voyageurs, on est émerveillé du prodigieux accroissement qui lui a été imprimé en quelques années seulement; et nulle ville de l'Europe, peut-être, ne peut se flatter d'avoir obtenu un développement si rapide. Il suffira de dire, pour prouver ce que nous affirmons, qu'au commencement du siècle la population de cette ville montait à 80,000 ames, et qu'on peut l'évaluer aujourd'hui à environ 260,000.

FONDATION PRIMITIVE DE LA VILLE. La ville de Rio de Janeiro n'avait pas été bâtie primitivement sur le territoire qu'elle occupe aujourd'hui; les premiers colons portugais construisirent leurs établissements sur le terrain qui se développe entre le Pain de Sucre et le Morne de San João: c'est cet assemblage de maisons qu'on désigna d'abord sous le nom de *Villa Velha;* mais il paraît qu'il n'existe plus aucun vestige de cette ville primitive. Ce ne fut qu'en 1567, lorsque la reine Catherine eut ordonné qu'on fondât définitivement une cité sur les bords de la baie de Ganabara, que le plan de la ville actuelle fut tracé pour l'emplacement où elle s'élève. Le nouvel établissement fit d'abord de très-faibles progrès, et il paraît qu'il se renferma sur le point occupé encore aujourd'hui par le fort de Calabouço. Quelques vieilles maisons pouvant dater de l'époque de la fondation, ainsi que la forteresse et l'église de Saint-Sébastien, sont encore là comme les monuments les plus authentiques de l'ancienne cité.

Ce ne fut que vers la fin du dix-septième siècle, quand les Paulistes eurent découvert les mines abondantes de Minas Geraes, que la renommée de ces nouvelles richesses attira de Lisbonne une multitude de colons, qui vinrent s'établir à Rio de Janeiro, et que cette affluence d'étrangers nécessita la construction d'une foule de maisons nouvelles.

Ainsi que l'a judicieusement observé un auteur anglais, les environs de Calabouço étaient de telle nature, qu'ils pouvaient singulièrement compromettre l'existence d'une grande cité. C'était une vaste plaine marécageuse, presque toujours inondée, entrecoupée dans toutes les saisons de

phyroïde avec grenat, dont la couleur généralement blanchâtre est agréablement veinée par de petites couches de quartz, de feldspath et de mica. Si nos souvenirs nous servent bien, cette carrière, dont l'exploitation est tout extérieure, ne tardera pas à disparaître sous le pics des noirs mineurs qui en détachent depuis plusieurs années des blocs assez considérables au moyen de la poudre à canon, et par un système néanmoins qui a dû être perfectionné. J'ai déja dit, je crois, que toute la chaux employée à Rio de Janeiro était tirée des coquillages qu'on recueillait sur le littoral. Le docteur Walsh affirme qu'un Allemand établi dans la Serra dos Orgões avait découvert une carrière de pierre à chaux, et que de misérables tracasseries, venant d'un propriétaire des environs, l'ont empêché de découvrir son secret. Il est probable que le gouvernement saura s'en rendre maître par une soigneuse exploration minéralogique de ces montagnes, dont les produits de toute espèce peuvent trouver un débouché si facile dans la capitale.

flaques d'eau croupissantes; on y découvrait çà et là des collines couvertes de bois qui interceptaient la circulation de l'air. Aucun de ces obstacles n'arrêta les nouveaux arrivants, et ce qu'on pourrait appeler la troisième ville fut fondé; mais les inconvénients de la première disposition du terrain ne purent être encore tellement dissimulés, au bout d'un siècle, que des voyageurs, tels que Stauton et lord Macartney, ne regardassent les exhalaisons des marais stagnants comme un des plus grands fléaux de la capitale du Brésil. Il y a seulement quelques années, ces plaintes étaient répétées par divers voyageurs. Les travaux ordonnés par D. Pedro ont singulièrement diminué cet inconvénient, s'il n'a disparu complétement.

Expéditions de Du Clerc et de Duguay-Trouin. En 1676, la ville de Rio de Janeiro fut érigée en archevêché, et le palais épiscopal fut bâti sur une colline élevée; c'est à partir de cette époque qu'on vit fonder dans des positions analogues les autres édifices religieux qui donnent à l'ensemble de Rio de Janeiro un aspect si imposant.

Au commencement du dix-huitième siècle, les mines de l'intérieur étaient en pleine exploitation, l'opulence de Rio de Janeiro s'était accrue; sa richesse tenta quelques corsaires entreprenants. En 1710, le capitaine Du Clerc fut envoyé, avec une escadre forte de 1,200 hommes, pour s'emparer de la cité; il n'osa pas franchir la passe et il débarqua ses hommes à Guaratiba, sur une rive déserte. Deux nègres le conduisirent à travers les montagnes, il entra sans obstacle dans la ville, et il pénétra même dans une des places principales. Ce fut là qu'il fut attaqué par le peuple, et qu'il se vit contraint de se retirer dans les bâtiments de la douane, où il capitula. Il eut la vie sauve pour lui et les siens; mais il demeura prisonnier de guerre avec tous ceux qui faisaient partie de l'expédition. Dans la nuit du 18 mars 1711, il fut assassiné, et le sort de ses compagnons devint encore plus déplorable.

Il y avait à cette époque, en France, un homme d'une singulière énergie: c'était Duguay-Trouin; il résolut de venger Du Clerc. Il était évident, comme il le dit lui-même, que le succès de cette expédition dépendait de sa promptitude, et qu'il ne fallait pas donner aux ennemis le temps de se reconnaître : aussi, dès le 11 septembre 1711, était-il déja en dehors de la baie et en avait-il forcé l'entrée dès le lendemain. Malgré les forces portugaises, qui montaient, dit-on, à dix ou douze mille hommes de troupes, auxquels on doit joindre un nombre considérable de milices et de noirs armés, dans la même journée il s'empara de l'île das Cobras, débarqua dix-huit cents hommes au Saco do Alferez, et disposa tout pour l'assaut.

Ainsi que je l'ai déja dit dans un ouvrage historique sur le Brésil, l'amiral fut bientôt averti que les batteries de l'île das Cobras pourraient battre la ville en ruine; mais avant de porter les premiers coups, il jugea à propos d'écrire au gouverneur-général. Il lui demandait raison de l'attentat commis sur la personne de l'infortuné Du Clerc, et exigeait qu'on mît à sa disposition les assassins, pour les faire punir selon la rigueur des lois. Il réclamait également les prisonniers, et il finissait en exigeant une contribution qui pût indemniser ses commettants des frais de l'expédition.

D. Francisco de Castro s'était retiré à Mata-Porcos. Il fit répondre au commandant français que ses conditions lui semblaient inadmissibles, et qu'il était décidé, s'il le fallait, à mourir à son poste. La nuit du 20 au 21 fut une nuit de terreur et de désolation pour les habitants. « Le feu des batteries françaises ne discontinua plus, dit M. Hippolyte Taunay, qui a puisé aux sources et qui a rendu compte de cette expédition d'une manière consciencieuse et animée. On profita des ténèbres pour envoyer des chaloupes remplies de troupes, afin qu'elles s'emparassent de cinq bâtiments portugais rangés sur la côte. Un orage survenu tout à coup les fit apercevoir, et elles

essuyèrent un feu de mousqueterie qui ne les découragea pas. Duguay-Trouin voyant le feu des vaisseaux se diriger sur les chaloupes, fit partir lui-même un coup de canon, qui devait servir de signal pour que toutes les batteries tirassent en même temps contre la ville. Ces détonations spontanées, le bruit de la foudre, rendu plus terrible par les nombreux échos de la baie, frappèrent de terreur les habitants de cette cité, contre laquelle le ciel, la terre et les enfers semblaient déchaînés ; ils se mirent à fuir en désordre vers l'intérieur des terres, emportant avec eux ce qu'ils purent de leurs trésors; les milices elles-mêmes, l'état-major abandonnèrent les remparts; la ville était déserte: toutefois les éclats redoublés du tonnerre et de l'artillerie des assiégeants dérobèrent à Duguay Trouin la connaissance de cette désertion. »

On peut voir, du reste, dans les mémoires du célèbre marin, ce qu'il fallut d'audace et de sang-froid pour mettre à fin une attaque si audacieuse. Tout en fuyant, les Portugais n'avaient point négligé les précautions qui pouvaient retarder l'invasion de l'ennemi: les forts de San-Bento étaient entièrement minés et devaient sauter avec une partie de l'armée française. On sut prévenir les terribles effets de cette explosion, et la ville se trouva complétement au pouvoir de Duguay-Trouin. Ses ennemis eux-mêmes assurent que s'il ne put empêcher le pillage, il fit tous ses efforts pour le réprimer. Après un faible engagement, Francisco de Castro fut contraint d'en passer par les conditions qui lui furent imposées, et, selon des calculs approximatifs, on peut faire monter à près de vingt-sept millions les pertes que subit la colonie (*).

Le couvent de San-Bento s'élève sur une colline qui se trouvait directement exposée au feu; aussi ses fortes murailles furent-elles labourées par les coups de canon de l'escadre française : après plus d'un siècle, on y voyait encore, il y a cinq ans, des traces de la canonnade. Les moines et la plupart des ecclésiastiques, si nombreux de tout temps à Rio, se réfugièrent, avec une partie de la population, dans les montagnes désertes qui avoisinent Tijuca, à dix ou douze milles de la ville : quelques ermitages et quelques autels élevés à la hâte dans la solitude, attestent leur séjour momentané dans ces lieux, qui sont devenus depuis un lieu de plaisance pour les habitants de Rio.

Prospérité croissante de Rio, arrivée de Jean VI au Brésil. A partir de cette époque, et comme si ce devait être une compensation à tant de désastres, une foule de circonstances contribuèrent à l'accroissement de Rio de Janeiro. Grâce à l'établissement d'une route nouvelle, les riches marchandises de Minas, que l'on conduisait dans le port de Santos, eurent la capitale pour entrepôt; un an après, en 1725, les mines de diamants de Tejuco furent découvertes ; vingt ans plus tard, la ville, qui manquait d'eau, vit achever son magnifique aqueduc; vers 1755, un homme, qui devait avoir une active influence sur tous les lieux où s'exerçait sa puissance, Pombal envoya son frère Carvalho comme gouverneur de la province, et le génie actif du grand homme donna une impulsion nouvelle à cette capitale, qui contenait déjà 40,000 âmes, et qu'il destinait, dit-on, à devenir une nouvelle métropole servant de lien entre l'Europe et le nouveau monde. Mais ce qu'avait rêvé le marquis de Pombal ne devait s'exécuter qu'au commence-

(*) Les Portugais furent obligés de payer 600,000 cruzados (1,500,000 fr.), et non 110,000 comme dit M. Walsh, 100 caisses de sucre et 200 bœufs; ils perdirent en outre 4 vaisseaux, 2 frégates de guerre, et plus de 60 navires de commerce. On doit joindre à cet énorme butin une prodigieuse quantité de marchandises revendues immédiatement à des négociants portugais, ou embarquées à bord de la flotte française. Ce fut le 19 octobre 1711 que Duguay-Trouin remit à la voile : les mauvais temps qui l'accueillirent durant la traversée, lui causèrent des pertes immenses.

ment d'un autre siècle. Dès 1763, il est vrai, le roi Joseph avait transporté le siége de la vice-royauté du Brésil à Rio de Janeiro. Cette capitale s'était singulièrement accrue, grâce au marquis de Lavradio et à Luiz Vasconcellos; mais nul souverain portugais n'avait songé à la choisir pour lieu de sa résidence, lorsque la guerre de la Péninsule contraignit Jean VI, alors régent du royaume, à venir lui demander un asile. Le 14 janvier 1808, le brick de guerre le *Voador*, apporta à Rio la nouvelle que l'armée combinée des Français et des Espagnols était entrée en Portugal, et que le 29 septembre la famille royale s'était embarquée pour le Brésil. Cette nouvelle produisit une étrange sensation dans Rio. Les préparatifs nécessaires pour la réception de la reine Marie et de sa famille occupèrent toutes les pensées. Le palais du vice-roi fut immédiatement disposé pour servir de résidence à la famille royale, et les maisons occupées précédemment par les diverses administrations furent mises à la disposition des nombreux officiers qui accompagnaient la cour : on ajoute même que ces divers édifices ne semblant pas encore suffisants, tous les propriétaires de maisons particulières qui se trouvaient dans le voisinage furent contraints d'abandonner le lieu de leur résidence habituelle, et d'en envoyer la clef au vice-roi; chose qui se fit sans la moindre hésitation et comme une disposition à laquelle on devait s'attendre; en même temps, des courriers furent dépêchés aux gouverneurs de Saint-Paul et de Minas-Geraes, pour annoncer l'événement qui allait changer la face du pays, et pour les engager à envoyer de leur côté quelques subsides. L'établissement de la famille royale, quelque peu somptueux qu'il fût d'abord, nécessitait certains frais, auxquels le trésor se trouvait hors d'état de subvenir.

Et cependant tel était l'empressement des grands propriétaires à accomplir les sacrifices pécuniaires qu'on exigeait d'eux, tel fut le sentiment profond d'hospitalité qui se manifesta jusque chez les familles les moins opulentes, qu'on vint offrir de toutes parts, soit en numéraire, soit en nature, les sommes et les objets supposés indispensables aux hôtes nombreux que les événements contraignaient ainsi à venir chercher un asile bien différent alors de celui qu'ils abandonnaient.

Nous l'avons laissé entrevoir, dans les combinaisons politiques du gouvernement portugais, ce n'était point une résolution sans antécédents que celle qui faisait ainsi délaisser l'antique métropole et changer le siége du gouvernement. Le plus grand homme d'État qui ait surgi au XVIIIe siècle dans la Péninsule, le célèbre marquis de Pombal, avait entrevu, avec sa sagacité pénétrante, et longues années auparavant, les immenses résultats que devait amener la présence royale en Amérique. Il avait deviné de son regard prophétique la nécessité imminente de jeter des idées monarchiques dans une vaste contrée, étrangère aux habitudes de l'Europe, et qu'une résolution énergique pouvait séparer à jamais du Portugal. Ces semblants de république qui fermentaient dans les plaines de Piratininga, au besoin, avaient pu l'instruire. La nécessité inflexible accomplit les vues de l'homme d'État. Mais sous quelque aspect qu'on envisage aujourd'hui Jean VI, il lui reste la gloire d'avoir réalisé les vues puissantes de l'homme de génie.

Après avoir échappé à une tempête violente, le roi débarqua enfin à San-Salvador, et ce fut dans cette ville, le 23 janvier 1808, qu'il promulgua l'acte memorable qui abolissait l'ancien système, et qui permettait à toutes les puissances alliées du Portugal la libre entrée des ports du Brésil.

C'était justice sans doute, mais la justice avait besoin d'être accomplie; un système absurde et intolérant venait d'être renversé, après plus de trois siècles d'existence. Chez un peuple plein d'ardeur et d'intelligence comme les Brésiliens, laisser s'opérer le libre contact avec les nations de l'Europe, c'était émanciper la contrée : la preuve du

fait que nous avançons se trouve dans les événements.

Pendant le court séjour que Jean VI fit à San-Salvador, de vives sollicitations lui furent adressées pour qu'il fixât sa résidence dans cette ville, qui revendiquait son ancien titre de capitale, et qui faisait valoir, non-seulement la douceur de son climat, la fertilité de son territoire, mais encore une position centrale qui permettait une surveillance plus exacte de toutes les capitaineries maritimes. Peut-être que s'il eût accepté les propositions qui lui étaient faites, Jean VI eût arrêté en effet plus rapidement les progrès insurrectionnels qui se manifestèrent dix ans après (*); peut-être même eût-il réparti plus également entre les provinces les avantages qu'on pouvait attendre de son séjour. On affirme à Bahia que, las de cette longue navigation qu'il venait de subir, et charmé de l'aspect du pays, il eut un instant le désir de se rendre aux vœux des habitants. Mais sans doute que rien, aux yeux de ses ministres, ne put compenser l'admirable position de Rio de Janeiro; sans doute aussi que la facilité des communications avec Minas, et la certitude qu'il faudrait changer le siége des diverses administrations, le décidèrent. Il partit de San-Salvador, et il entra dans la baie de Rio de Janéiro le 7 mars 1809.

Rien ne peut donner une idée exacte des démonstrations de joie, poussées, dit-on, jusqu'à l'extravagance, qui se manifestèrent dans la ville. En un clin d'œil, les maisons furent désertes, les collines se couvrirent d'innombrables spectateurs, et ceux qui purent se procurer des pirogues ou des chaloupes s'embarquèrent pour accompagner l'escadre jusqu'au lieu où elle allait mouiller. Le premier acte du prince, en débarquant, fut de se rendre à la cathédrale, pour y rendre grâce de son heureuse arrivée. Sa foi était sincère, et s'il n'accomplit pas par la suite ce qu'il demanda sans doute au ciel, dans ce moment solennel, d'avoir la force d'exécuter, il faut s'en prendre bien davantage au vice de sa première éducation, qu'à un besoin immodéré du pouvoir, ou à un défaut de sincérité (*).

Mais il n'entre ni dans notre intention, ni dans le but de cette notice, d'écrire l'histoire politique du Brésil, qui est destinée un jour à offrir un si puissant intérêt; nous voulons constater uniquement certains faits historiques, sans l'examen desquels il serait sans doute impossible de comprendre les changements prodigieux qui s'opérèrent, en moins de quelques années, dans la plupart des villes capitales.

Pour se faire une juste idée de la situation industrielle où était le Brésil au commencement du siècle, il suffira de rappeler que tout commerce ostensible avec les navires étrangers était réprimé sévèrement (**), et que la mé-

(*) On lui proposait de lui bâtir un magnifique palais.

(*) Jean VI était le second fils de la reine Marie. Comme tous les aînés de la famille de Bragance, son frère, dont on vantait l'intelligence peu commune, avait succombé bien avant d'avoir pu prendre la régence, que l'aliénation mentale de la reine eût fait tomber entre ses mains. Jean VI convenait, dit-on, avec ses familiers du peu de capacité qu'il y avait en lui pour supporter le fardeau du gouvernement, et il regrettait avec amertume la mort de son frère.

(**) Vers 1801, un homme qui avait subi la captivité la plus cruelle en voulant éluder cette loi de prohibition, Lindley écrivait à propos de San-Salvador : « Aucun vaisseau étranger ne peut commercer avec cette ville; il est même expressément défendu aux navires qui ne sont pas portugais d'entrer dans le port, à moins qu'ils n'aient besoin de subsistances, d'eau ou de réparations. Pour prévenir toute possibilité de commerce, six douaniers se rendent à bord de chaque vaisseau à son arrivée, et un bateau de garde est attaché à la poupe, qui contient un lieutenant et des soldats. Outre cela, un administrateur de la justice, un colonel des officiers de marine, avec un charpentier, vont faire une inspection, examinent les papiers, et la cause réelle ou prétendue qui a fait entrer le bâtiment, et dressent procès-verbal du tout. Ce procès-verbal est ensuite mis

tropole, si arriérée elle-même sous ce rapport, se réservait le droit de fournir les colonies des objets indispensables. Certains habitants de Rio et de Bahia, encore peu avancés en âge, se rappellent fort bien l'époque où les plus riches propriétaires de ces villes opulentes ne pouvaient point se procurer, sans des difficultés nombreuses, les ustensiles les plus ordinaires du service intérieur; et, pour en donner quelques exemples, tel était, il y a vingt ans, la pénurie des objets dont regorgent maintenant les magasins, qu'un seigneur d'Engenho, qui étalait dans un festin d'apparat l'argenterie la plus riche et la plus massive, ne pouvait pas souvent offrir un couteau à chacun de ses convives; nous nous rappelons nous-même avoir assisté, non loin de San-Salvador, à un banquet auquel présidait le premier magistrat du district, et durant lequel un seul verre fit souvent le tour de la table. Or, tel est maintenant l'abondance des objets de luxe ou de simple commodité, qu'il n'y a peut-être pas en Europe, en en exceptant les grandes capitales, une seule ville qui puisse, sous ce rapport, être comparée à Rio.

Ce fut le 1er avril 1808 que don João ouvrit aux habitants du Brésil une ère nouvelle de civilisation progressive, en rendant un *alvara* qui abolissait l'ancien système, et qui engageait les habitants à se livrer aux divers genres d'industrie manufacturiels et commerciaux prohibés jusqu'alors. En donnant la date de ce décret important, un auteur anglais fait observer avec raison que telle était la rigueur absurde de la loi qu'on venait d'abroger, qu'elle allait jusqu'à s'opposer à ce qu'on fît autre chose qu'une toile grossière, propre tout au plus aux vêtements des noirs, avec ces admirables cotons que se disputent les manufactures d'Europe.

La même année vit s'établir une presse à Rio de Janeiro. Pendant trois siècles, le même esprit de répression qui s'opposait au développement de l'industrie, avait considéré l'imprimerie comme un moyen trop dangereux de discussion, un auxiliaire trop puissant d'indépendance, pour en permettre l'introduction. Il est presque inutile de dire que la publication d'une gazette suivit de près l'établissement de la première imprimerie qui fut fondée dans cette portion de l'Amérique méridionale. On l'a dit avec justesse : rien plus que cette dernière circonstance, peut-être, ne saurait donner une idée complète du degré d'ignorance dans lequel ce beau pays était resté plongé, et des progrès rapides que la nation a su faire. Il est presque impossible de croire qu'il y a une vingtaine d'années seulement il n'existait pas un seul papier public dans une contrée où plus de trente feuilles périodiques circulent librement aujourd'hui, et sont lues dans une seule ville.

L'année suivante fut marquée par quelques fondations utiles, dont le temps montrera l'importance : une école d'anatomie, de chirurgie et de médecine fut annexée à l'hôpital militaire; on fonda un laboratoire de chimie; et enfin l'établissement d'un lazaret régulier, bâti sur le promontoire de *Boa Viagem*, donna une sécurité complète aux habitants, dans les libres rapports qu'ils allaient avoir désormais avec des navires partis de tous les ports de l'univers.

Mais précisément ces fondations successives d'établissements scientifiques, cette affluence d'étrangers qui ne tardèrent pas à se fixer à Rio de Janeiro, le contact des habitants avec les grandes familles portugaises, toutes les circonstances en un mot qui faisaient sortir les Brésiliens de l'espèce de léthargie morale où ils étaient plongés, éveillèrent en eux le sentiment de leurs droits, et, après le premier mouvement d'enthousiasme que leur avait inspiré l'arrivée de la cour et d'une

sous les yeux du gouverneur général, qui fixe le temps de leur séjour, qui est ordinairement de quatre à vingt jours, selon le plus ou moins d'avaries ou la nature du rapport. » Voyez Lindley, *Voyage au Brésil*, où l'on trouve la description de ses habitants, de la ville et des provinces de San-Salvador et Porto-Seguro, 1 vol. in-8.

population plus instruite, plus industrieuse, ils songèrent à la lutte morale qui allait s'établir, et ne voulurent pas être vaincus. Dès ce moment, Rio de Janeiro cessa de présenter l'aspect d'une colonie qu'on exploitait à force de lois répressives; les intelligences s'éveillèrent, une ère nouvelle commença. Nous savons quelle en a été l'issue.

Et toutefois dans ce nouveau mouvement, qui devait opérer la grande fusion sociale que plusieurs publicistes avaient prévue, dès l'origine, dans cette émancipation intellectuelle du pays, si l'on peut se servir d'une semblable expression, la cour eut moins d'influence qu'on ne pourrait le supposer au premier abord. Dès le principe, elle fit un monde à part, qui se groupa autour du monarque et qui conserva ses habitudes. Pour le prince régent, il étala peu de luxe, et vécut, à peu de différence près, comme l'eût fait un vice-roi. Plus tard, quand la mort de sa mère l'eut fait monter sur le trône, il conserva la même simplicité, et cependant les dépenses intérieures de sa maison s'élevaient à une somme énorme; quelques années encore, et elles devaient être un objet de sérieuse inquiétude pour son fils.

D'où procédaient ces dépenses qui pesaient nécessairement sur le peuple, et comment pouvaient-elles se maintenir? Selon nous, il faudrait les attribuer surtout à la situation précaire dans laquelle se trouvaient les nobles émigrés, et à un antique usage dont le prince ne crut pas devoir se départir : des subventions en nature étaient accordées à certains officiers de la couronne, et même aux simples employés du palais. Aussi la liste des dépenses intérieures de la maison royale présente-t-elle certains détails qui semblent appartenir à un autre âge, et qu'il est aussi difficile de concevoir que de qualifier.

Mais, quand la population plus instruite eut compris d'où lui venaient les améliorations réelles et positives qui s'étaient opérées dans le pays; quand elle eut deviné que c'était surtout de ses rapports avec les nombreuses maisons commerciales anglaises et françaises, établies récemment, qu'elle pouvait tirer les lumières nécessaires à l'accroissement de l'industrie, la lutte prit un caractère plus actif encore, et, avouons-le, elle ne fut pas toujours à l'avantage de la mère patrie. On ne se rappelait pas sans amertume ce qu'elle avait pu faire et ce qu'elle n'avait pas fait. S'il était réellement accordé, le bienfait venait trop tard. De son côté, après avoir joui avec une sorte d'effusion de l'espèce de repos qui avait succédé pour elle aux jours d'anxiété; après s'être laissée aller à une réelle admiration pour ce ciel magnifique, que l'on comparait à celui de Lisbonne, et qui l'emportait encore sur lui; après avoir vanté cette fertilité abondante, cette richesse infinie des productions de la nature, qui frappe tant les étrangers, la classe que l'on désignait sous le nom de la *fidalguia*, les nobles, commencèrent à regretter les jouissances de luxe, de civilisation, d'opulence, qu'ils avaient abandonnées. On en vint aux comparaisons; on scruta les manières qu'on avait sous les yeux; les hôtes bienveillants ne furent pas, dit-on, ménagés; les inconvénients du climat frappèrent davantage; les regrets du pays vinrent aussi après le premier enthousiasme : des deux côtés il y avait une question de patrie; ce fut elle qui l'emporta.

Maintenant que la grande révolution qui devait être la conséquence inévitable de ces querelles futiles en apparence s'est accomplie; aujourd'hui que tous les intérêts sont séparés et qu'il ne doit plus y avoir que des rapports de fraternité entre les deux nations, hâtons-nous de l'ajouter, le contact un peu orageux et souvent interrompu qui s'opéra il y a vingt ans entre les Brésiliens et les premières familles du royaume n'a pas été sans quelques fruits, et ils sont tous à l'avantage des habitants du Brésil. Il en est résulté à coup sûr pour ces derniers un goût plus délicat pour les arts, une élégance dans les manières que les étrangers remarquent toujours, et une sagacité intellectuelle, que l'étude doit dévelop-

per; plus tard, sans doute, quelques observations indispensables, et s'appliquant surtout aux contrées reculées des provinces, serviront d'ombre à ce tableau.

Après ces grands événements, qui devaient être si influents dans les destinées ultérieures du Brésil, les autres changements marchèrent à grands pas; mais il en était un plus désiré que tous les autres peut-être, et qui ne s'était pas encore effectué, c'était celui qui devait faire cesser la position secondaire du Brésil dans la hiérarchie politique. Le 15 décembre 1815, un décret parut qui élevait cette contrée immense, regardée jusqu'alors comme une province coloniale, à la dignité de royaume. A partir de cette époque, on devait réunir sous une seule dénomination les royaumes unis du Portugal, des Algarves et du Brésil.

Aujourd'hui que les mouvements politiques se sont succédé dans ce pays avec une rapidité qui tient du prodige, on ne saurait se figurer le haut degré d'enthousiasme que cette nouvelle excita dans l'immense étendue du Brésil. Des courriers furent envoyés dans toutes les provinces. Partout où l'on venait de transmettre la grande nouvelle, des illuminations spontanées attestaient la part que le peuple y prenait; on peut dire, pour se servir des expressions d'un voyageur anglais, que des rives de la Plata aux bords de l'Amazone un seul navire peut-être ne resta pas sans être pavoisé. Quelques mois après, le congrès de Vienne approuva la mesure du prince régent, et lord Castlereagh, en transmettant l'adhésion de l'Angleterre, fit assez comprendre qu'elle rattachait à ses combinaisons politiques l'empressement qu'on lui voyait montrer.

Immédiatement après la consommation de ce grand événement, la reine dona Maria cessa de vivre; elle était depuis longues années dans un état d'aliénation mentale qui rendait sa mort de nulle influence sur les destinées du Brésil. Ce fut seulement alors que le prince régent prit le titre de Jean VI. Malgré la situation déplorable où elle se trouvait, le roi avait conservé un vif attachement à sa mère : aussi sa douleur fut-elle profonde. Ceux qui ont visité, à cette époque, le Brésil se rappellent encore avec quelle pompe on célébra les obsèques de la première reine qui fût venue mourir dans le nouveau monde. Si les récits ne sont pas exagérés, on renouvela alors à Rio de Janeiro ces magnificences funèbres dont quelques ouvrages du seizième siècle nous ont transmis les détails, et que l'uniformité des coutumes adoptées en Europe semble avoir bannies pour jamais (*).

Ce fut vers la même époque que le Brésil adopta les armes qui devaient le désigner comme royaume. De même qu'Alphonse III avait joint les armoiries du pays des Algarves à celles du Portugal, de même Jean VI posa l'ancien écusson sur la sphère armillaire couronnée qui désignait le nouveau royaume.

Établissement des artistes français au Brésil. Résultat de leur arrivée. Si les Anglais ont été les premiers à développer chez les Brésiliens le goût des améliorations industrielles, si ce sont eux qui ont imprimé surtout au pays cette activité commerciale que nous avons secondée plus tard, et dont nous avons recueilli en partie les résultats, c'est à nous surtout qu'il appartient de réclamer cette antériorité d'initiation dans les arts et dans les sciences, qu'un peuple doit toujours à un autre peuple, et qui fait à jamais époque dans l'histoire de son développement social.

Si, en tenant compte du temps où ils ont pu se livrer sérieusement à des travaux intellectuels, on examine les productions des Brésiliens, et si on les compare sous le rapport de l'art aux autres peuples de l'Amérique, n'en doutons pas, c'est à eux dès à présent que doit appartenir la prééminence, et

(*) Pour donner une idée de ce luxe, il suffira de dire que le velours employé dans les tentures funèbres était du velours de soie, et que les broderies qu'on avait multipliées partout étaient en or.

c'est eux sans doute qui la conserveront dans l'avenir. Aux États du Nord, les grandes combinaisons politiqúes, le développement de l'industrie; aux États de l'Amérique du Sud et surtout au Brésil, le feu intelligent des arts, les innovations dans la science, et même la compréhension des grands mouvements sociaux qui doivent guider le monde.

Mais quand les années consacrées à l'étude se seront écoulées, quand des productions originales attesteront l'alliance du travail et de l'inspiration, si une justice complète est rendue à ceux qui peuvent la réclamer, ce sera surtout à cette colonie d'artistes français qu'on vit s'établir, il y a vingt ans, à Rio de Janeiro, qu'en reviendra la gloire. Bien des vicissitudes néanmoins marquèrent ses premiers efforts.

Ce fut en 1815 que le marquis de Marialva, ambassadeur du Portugal en France, se concerta avec le comte d'Abarca, ministre des affaires étrangères à Rio de Janeiro, pour former une académie, dont on attendait les plus heureux résultats. Lebreton (*), secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts, fut chargé d'organiser cet établissement. Ce fut alors qu'on vit partir pour le Brésil des hommes d'un talent réel, et que la France regretta. Dix mille francs avaient été accordés pour les frais du voyage, et ce fut en mars 1816 que nos compatriotes arrivèrent dans la capitale du Brésil. Jean VI les accueillit avec une bienveillance marquée. Un décret du 12 août fixa leur position. Douze mille francs de pension furent accordés à Lebreton en sa qualité de directeur, et on fixa à cinq mille francs le traitement de chaque artiste. Il faut bien l'avouer cependant, peut-être le Brésil, qui échappait au régime colonial, n'était-il pas encore suffisamment mûr pour recueillir toute l'utilité possible d'une semblable institution. Qu'en résulta-t-il? c'est que la pensée qui avait présidé à son établissement ne s'étant arrêtée d'avance à aucun plan solide, le gouvernement obtint peut-être moins d'avantages de l'arrivée des artistes que les particuliers qui surent les comprendre, et chez lesquels ils développèrent du moins quelque goût pour les arts.

Cependant le ministre des affaires étrangères avait demandé à M. Grandjean de Montigny le projet d'un palais pour l'académie. Les plans de l'artiste furent adoptés. Les fondations de l'édifice furent jetées immédiatement, mais la construction dura dix années. Pendant cet intervalle, bien que les artistes s'occupassent de leurs travaux, ils ne pouvaient le faire ni d'une manière bien active, ni surtout dans l'intérêt spécial de l'enseignement. Quelquefois même, il faut bien le dire, les moyens matériels d'exécution leur manquaient complétement. C'est ainsi que M. Debret ayant exécuté plusieurs tableaux destinés à rappeler des événements historiques, M. Pradier qui devait en entreprendre la gravure fut contraint de revenir à Paris, parce qu'il n'existait encore à Rio ni imprimeur, ni papier d'impression convenable. Mais, pour faire comprendre la vraie situation des choses, il faut remonter plus haut. Immédiatement après l'arrivée des artistes, le comte d'Abarca mourut; M. Lebreton ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Dès 1819, les deux hommes sur lesquels on était en droit de compter pour le progrès futur de l'académie n'existaient plus. Peu de temps après, dit un écrivain qui s'est procuré à ce sujet des détails positifs, le ministre baron de San-Lourenço fit venir de Portugal un peintre de ses protégés, nommé Henrique José da Sylva, qui présenta au roi, par l'intermédiaire de son protecteur, un projet

(*) Nous donnerons ici la liste complète de ces artistes, dont la mort a déjà frappé le plus illustre : A. Taunay, membre de l'Institut; Aug. Taunay son frère, statuaire; Debret, peintre d'histoire; Grandjean de Montigny, architecte; Simon Pradier, graveur en taille-douce; François Ovide, professeur de mécanique; François Bonrepos, aide-sculpteur de M. Taunay; les deux frères Ferrez. Ils arrivèrent au Brésil plus tard que les autres artistes, mais ils partagèrent les avantages qu'on avait faits à ceux-ci.

d'organisation pour l'académie, qui fut adopté par décret du 25 novembre 1820. Par ce décret, ce même artiste fut nommé directeur des écoles et professeur de dessin; un prêtre portugais remplaça le secrétaire de feu M. Lebreton; on supprima ensuite les deux adjoints de l'architecte, ainsi que le graveur en taille-douce, alors absent.

Par ces dispositions nouvelles, les bases primitives de l'académie se trouvaient complétement changées. Un homme que la France regrettait, M. Taunay, revint en France; plusieurs de ses anciens compagnons de voyage demeurèrent, mais ce ne fut pas sans de grands efforts que leur persistance fut récompensée. La plupart des grands édifices que les nouvelles institutions nécessitaient s'élevèrent sur les plans de M. Grandjean de Montigny; et en 1826, un artiste habile, qui faisait partie de la première expédition, fut nommé directeur d'une école dont on peut juger déjà les résultats, puisque des expositions publiques ont eu lieu à diverses reprises.

Quelque rapides que soient ces détails, quelque imparfaits que soient les documents qu'il nous a été possible d'offrir au lecteur, l'arrivée de la cour à Rio de Janeiro, l'affluence des étrangers qui devait nécessairement en résulter, et enfin le séjour des artistes français, ont eu une influence trop positive sur l'aspect extérieur de la ville, pour que nous n'ayons pas cru devoir offrir au moins certains faits principaux avant d'entrer dans les détails qu'on va lire.

Principaux édifices de Rio de Janeiro. Chaque capitale en Europe a son monument célèbre, son édifice de prédilection, sa grande construction locale, et qui imprime à toute la cité un caractère d'où elle tire son originalité d'aspect. A Rio, c'est l'aqueduc de la Carioca, avec sa double rangée d'arcades, son aspect de construction romaine, sa forme à la fois élégante et grandiose, que cherchent partout les regards et qu'ils aiment à rencontrer.

Cet édifice ne remonte pas à une bien haute antiquité; car il fut commencé dans le dernier siècle. Une tradition toute poétique, quoiqu'elle soit inconnue maintenant, sans doute, à bien des habitants se rattache à la source qui l'alimente. Rocha Pitta raconte que ces eaux donnent une voix pleine de douceur aux musiciens, et que les femmes qui y baignent leur visage se parent d'une beauté nouvelle (*). Mais ce n'est pas la première fois que les traditions effacées de l'ancien monde viennent ainsi se rajeunir en Amérique, et Ponce de Léon, qui parcourut si longtemps les Florides, cherchait dans ses riantes solitudes les traces de la fontaine de Jouvence (**).

L'historien qui nous transmet ces origines nous apprend aussi qu'avant la fondation de l'aqueduc on était contraint d'aller chercher, à près d'une lieue, l'eau qu'il verse maintenant dans la ville. Ce fut sous le gouvernement du général Ayres de Saldanha Albuquerque que commencèrent les travaux qui avaient été originairement décrétés par la chambre municipale : si l'on examine l'importance de l'édifice, ils furent conduits avec une rapidité remarquable. Dès l'année 1740, Rio de Janeiro jouissait de l'inappréciable avantage de posséder enfin des eaux abondantes. Entre les difficultés que présentait la localité, il y en avait quelques-unes qui semblaient tenir plus particulièrement au caractère du sol et à la nature des matériaux que l'on possédait. On craignit, dit-on, d'employer à la construction des canaux, les granits si abondants qui entourent la ville, et il fallut faire venir du Portugal la pierre dont on fit usage. Tel qu'il est, cet aqueduc lutte de grandeur et de solidité avec tout ce que l'Europe possède en ce genre : il commence à la montagne de Corcovado et se développe sur une longueur de près de six milles. « La prise d'eau, dit M. Labiche, a

(*) *He fama accreditada entre seus naturaes, que esta agua faz vozes suaves nos musicos e mimosos carões nas damas.* America portugueza, liv. seg. p. 120.

(**) Cité par M. Freycinet, Voyage autour du monde.





lieu à un ruisseau qui, après être tombé en cascade, se réunit dans un réservoir pratiqué pour cet objet au filet d'eau d'une source voisine; là commence une voûte de cinq à six pieds de hauteur sur environ deux pieds et demi de large, ayant des ouvertures latérales de distance en distance. Cette voûte recouvre dans presque toute sa longueur un canal d'environ huit pouces de large sur six de profondeur, auquel on a ménagé une légère inclinaison, et qui vient déboucher près du couvent de Santa-Theresa. Il devient ensuite souterrain, et descend, en passant dans le couvent, jusqu'à un double rang d'arcades qui le supportent et le conduisent à un nouveau réservoir ou château d'eau voisin du couvent de Santo-Antonio; de ce point partent des tuyaux de distribution qui vont aux différentes fontaines. »

Il s'en faut bien que le palais habité naguère par l'empereur soit un édifice remarquable. Son architecture est massive; il est mal distribué intérieurement; et le seul avantage qu'il présente, il le partage avec les maisons particulières construites sur les bords de la plage : la baie, avec ses admirables paysages, se déploie devant ses fenêtres. Construit originairement pour servir de demeure au vice-roi, ou même au capitaine général de la province, on lui eût donné une tout autre importance si l'on eût pu jamais supposer, au dix-huitième siècle, qu'il dût être transformé en résidence impériale. Le fait est qu'on fut obligé de lui adjoindre plus tard certaines portions du bâtiment appartenant aux Carmes, et qu'on établit également des communications avec le Sénat municipal : ce fut le seul moyen de l'agrandir.

Nous nous trouvons sur la place du Palais, et c'est là précisément où s'élèvent les édifices religieux qui offrent peut-être le plus d'intérêt à Rio de Janeiro. L'église métropolitaine, désignée aussi sous le nom d'église des Carmes-Chaussés, et la chapelle impériale, ont été construites à côté l'une de l'autre. A l'arrivée de la cour, la seconde fut désignée sous le titre de *Capella Real*. Si nous consultons Rocha Pitta, nous voyons que Rio de Janeiro ne fut érigé en évêché que sous le pontificat d'Innocent XI, en l'année 1676 (*). Mais à cette époque ce ne fut pas à l'église des Carmes à laquelle on donna le titre de métropolitaine : celle-ci ne fut bâtie qu'en 1700. Elle conserve extérieurement le caractère d'architecture qui appartient durant cette période à la plupart des édifices religieux de l'Espagne et du Portugal. A l'arrivée de la cour, ce fut dans la chapelle royale qu'eurent lieu toutes les cérémonies importantes, en sorte que l'église voisine perdit peu à peu de ses priviléges. Un vaisseau assez élégant à l'intérieur, une grande richesse d'ornements, sont ce qui distingue la chapelle impériale. A l'époque où Jean VI vint se fixer à Rio, une tribune séparée fut ouverte pour lui dans le chœur, et d'immenses tentures de soie cramoisie à crépines d'or donnèrent à cette église un caractère qui la distingua de toutes celles de la ville. C'est là qu'on entendait, il y a peu d'années encore, une musique religieuse préférable à celle que l'on a organisée dans la plupart des résidences royales de l'Europe. Marcos Portugal avait été appelé d'Italie pour diriger l'orchestre, et l'élève favori d'Hayden, Neukomm, tenait l'orgue. Depuis, des musiciens habiles, nés au Brésil même, auront continué ce qui était le résultat des efforts de tels maîtres. Il n'est pas probable que la grande musique d'église cesse jamais complétement d'être cultivée au Brésil; c'est un besoin trop ardent des intelligences, un sentiment intérieur de l'art trop prononcé, pour qu'on suppose même qu'il se ralentisse.

Si les deux édifices dont nous venons de parler sont en général ceux qui atti-

(*) Le premier évêque fut un religieux de Saint-Dominique, Fr. Manoel Pereira, qui, après avoir été sacré, renonça à l'épiscopat. Il avait été nommé secrétaire d'État, et s'en tint à cette dignité. Don José Barros de Alarcão, second évêque par ordre de nomination, fut le premier qui passa à Rio de Janeiro.

rent la première visite d'un étranger, parce qu'ils se trouvent situés sur la grande place du Palais, ce ne sont pas les plus remarquables sous le rapport de l'architecture. L'église de Candelaria, par exemple, se distingue par ses deux tours, et doit être considérée comme la plus grande église qui ait été élevée au Brésil. Malheureusement elle a été bâtie dans une rue trop étroite, pour qu'on puisse aisément considérer la façade. On a proposé dernièrement d'abattre les maisons qui la cachaient, et de construire une place qui s'ouvrirait sur la rue Droite. Ce changement doit s'effectuer tôt ou tard. L'église avait été bâtie primitivement pour servir de cathédrale; on a employé les beaux granits des environs à sa construction; mais elle n'est pas encore achevée, quoiqu'elle ait été commencée il y a environ cinquante ans.

L'ancienne cathédrale, celle que l'on désignait jadis sous le nom de Sé Velha, s'élève dans la rue du Rosario. C'est à tort que Walsh affirme qu'elle conserva son privilége jusqu'à ce qu'il fût transféré à la Chapelle royale. Quand on le lui enleva, le titre de métropolitaine appartint à l'église des Carmes. Ce qui est plus exact, et ce que dit le même voyageur, c'est que l'intérieur de ce vieil édifice est un vaste cimetière, et que le sol est pavé littéralement de cadavres; il était même impossible, il y a quelques années, de faire un pas sans trébucher contre quelques débris de corps humain, tant les enterrements s'effectuaient avec négligence. On a depuis remédié à une incurie si coupable; mais on enterre encore dans l'église.

San-Francisco de Paula avec ses nombreux *ex-voto*, San-Francisco d'Assise avec ses dorures intérieures, pourraient se comparer, pour la magnificence de leurs ornements et pour la foule qu'attirent leurs corps saints, aux églises les plus fréquentées des autres contrées catholiques; mais l'édifice qui attire le plus promptement les regards, celui que l'on contemple déjà de la baie, avant d'avoir visité la ville, c'est le couvent de San-Bento, qui s'élève d'une manière si pittoresque sur une colline et qui domine l'île das Cobras. Ce grand édifice est un des plus anciens de Rio de Janeiro, puisque l'inscription qu'on lit sur son entrée principale indique qu'il fut réparé en 1671. Son architecture est rude et massive, et, comme on l'a déjà fait observer, les énormes barreaux de fer qui ferment ses fenêtres lui donnent bien plus l'aspect d'une prison que d'une maison religieuse. Mais, quand vous avez monté un bel escalier de pierre conduisant à une plate-forme, et que vous êtes arrivé dans un vaste corridor, qui se termine à chaque extrémité par deux grands pavillons d'où vous pouvez contempler la baie et la ville sous trois aspects qui rivalisent de beauté, vous comprenez comment l'ordre le plus riche de Rio de Janeiro a dédaigné la splendeur extérieure pour se contenter d'une solidité qui a aussi sa magnificence. Si l'on a poussé jusqu'à l'excès peut-être la simplicité au dehors, il n'en est pas de même dans l'intérieur: une richesse d'ornements un peu austère peut-être y domine; mais il n'en est pas qui soit plus convenable pour un couvent. Les salles et les corridors sont boisés en jacaranda, que l'on a richement sculpté en relief, et ces larges boiseries, dont la teinte sombre est nuancée de violets dorés, sont susceptibles de prendre le plus beau poli; des peintures exécutées jadis par des artistes brésiliens, rappellent les principaux événements dont fut marquée la vie de saint Benoît; les reliques du patron sont religieusement conservées dans la chapelle, qui elle-même se distingue par un autre genre de magnificence, et dont l'intérieur est doré (*).

(*) Le couvent de San Bento contient une bibliothèque d'environ six mille volumes; elle est ouverte tous les jours au public. Il y a fort peu de maisons religieuses au Brésil, s'il en existe, dont les revenus puissent être comparés à ceux de ce couvent; ils sont répandus dans toute la contrée, et consistent en fermes et fazendas de toute espèce. L'île du Gouverneur entre autres, la plus belle île de la baie, appartient aux bénédictins.



Kirche San Bento.



Vue de Rio-Janeiro, prise du Couvent de S.te Thérèse

Pour nous, et bien que plusieurs années se soient écoulées depuis cette époque, nous ne saurions oublier ni cette grandeur infinie du paysage dont on peut jouir au sommet de la colline, ni cette richesse toute monastique qui semble s'être établie pour des siècles, alors même qu'elle touchait à son déclin. Mais les idées vont aussi vite maintenant en Amérique qu'en Europe. En peu de temps les choses ont bien changé, et le premier aspect du couvent de San-Bento n'est déjà plus ce qu'il était jadis. En 1830, deux ailes de l'édifice se trouvaient déjà converties en caserne, et les moines s'étaient retirés pour la plupart dans leur île du Gouverneur. L'on peut supposer qu'il en sera ainsi par la suite de bien d'autres communautés religieuses, puisqu'une loi présentée aux chambres a proposé déjà l'aliénation des propriétés monastiques, pour être appliquée aux besoins de l'État.

Avant donc que ces édifices, qui s'élèvent d'une manière si pittoresque sur le sommet des collines, aient changé de destination, jetons encore un coup d'œil sur l'aspect qu'ils présentent, faisons-y un dernier pèlerinage.

Nous venons d'entrer dans un de ces couvents qui appartiennent à l'aristocratie des ordres religieux, en voici un qui s'élève encore sur une colline à l'extrémité opposée de la ville, c'est celui de Santo-Antonio. Le nom de son patron suffirait pour rappeler que c'est celui d'un ordre mendiant. Si le bénédictin et le franciscain ne sont pas partagés également des biens de ce monde, la nature étale pour eux les mêmes splendeurs, et quand on est parvenu à la plate-forme sur laquelle s'élève ce couvent de franciscains, il est difficile de décider quelle est parmi ces deux communautés religieuses celle qui a été le plus heureusement partagée. L'intérieur du couvent de Santo-Antonio offre deux vastes chapelles, et le cloître se développe sur une grande étendue. C'est dans la salle du chapitre que sont déposés les restes du général Forbes, officier écossais distingué, qui accompagna la famille royale à Rio, et qui vint mourir dans cette ville vers le milieu de 1808. Au delà du cloître se trouve le réfectoire, et là on remarque un genre d'ornements qui reparaît souvent dans les maisons monastiques du Portugal et du Brésil : les murailles sont carrelées, jusqu'à une certaine hauteur, avec cette belle faïence hollandaise, dont on fait une sorte de mosaïque monochrome, si l'on peut se servir de cette expression. Les salles que l'on orne de cette manière présentent souvent aux regards les dessins de certains maîtres, et il en est sans doute qui ont été exécutés par ordre spécial des grands couvents; car les sujets qu'ils rappellent sont presque tous religieux.

On sait généralement que les moines de Saint-François ne sauraient faire aucune acquisition; l'institut de leur ordre s'y oppose. Ils occupaient originairement une chapelle sur les bords de la mer, à Santa-Luzia; mais ils se dégoûtèrent par la suite de cet emplacement, et ils choisirent celui où on les voit aujourd'hui. En 1608, la chambre municipale de Rio leur concéda l'occupation; il se passa alors un fait bizarre, et qui s'est souvent renouvelé. Comme les franciscains ne peuvent rien posséder en propre, l'emplacement fut concédé au pape, et le terrain devint la propriété de l'église de Rome; les bons pères parvinrent à se procurer des aumônes assez abondantes pour y fonder leur couvent.

Sur la colline opposée à celle de Santo-Antonio s'élève encore Santa-Theresa; c'est un des quatre couvents de religieuses que possède Rio de Janeiro. C'est là que demeurent vingt et une recluses, dont le nombre ne doit jamais augmenter. La situation qu'elles ont choisie est peut-être plus admirable encore que celles de San-Bento et de Santo-Antonio, et nulle contrée au monde sans doute ne saurait offrir un lieu plus imposant pour se livrer à de sérieuses méditations. L'édifice n'est pas entouré de murailles, et sa blanche façade, qu'on aperçoit du bord de la mer, s'élève d'une pelouse verdoyante, qu'entourent de leurs buissons odo-

rants les haies vives que l'on a plantées.

Ce petit édifice octogone, avec un portique élégant d'où l'on peut contempler la mer, c'est la jolie église de Notre-Dame da Gloria qui couronne aussi une colline, et qui s'avance sur un cap, précisément au-dessous de la retraite des religieuses de Sainte-Thérèse. Nosse-Senhora da Gloria est une de ces constructions pittoresques qui donnent à une ville son caractère original, sa physionomie riante ou triste, selon les jours, et quelquefois selon les souvenirs. C'est là que la jeune impératrice aimait à venir prier; c'est là qu'elle alla s'asseoir plus d'une fois, contemplant ce beau lac que bornent dans le lointain les montagnes des Orgues, ces eaux si tranquilles, ces vagues si reposées; puis, quand un enfant lui fut né, ce fut là qu'elle alla l'offrir à sa patronne. Plus tard, on dit qu'une semaine ne finissait pas sans que don Pedro, dont rien n'avait affaibli la foi sincère, vînt s'agenouiller aux pieds de l'autel.

Si plus d'espace nous était accordé, nous aimerions à parler de cette église de Boa Viagem, qui s'élève sur son haut promontoire, et que vont visiter tous les marins; puis, nous redescendrions dans la ville pour visiter San-Domingo, qui est consacré aux nègres, et qui est desservi par des prêtres noirs; nous parlerions de Santa-Rita, que l'on appelle la Chapelle des Malfaiteurs, parce que les criminels condamnés vont y recevoir sur le chemin du supplice les dernières consolations. Le couvent d'Ajuda nous apparaîtrait comme un des plus grands édifices de Rio : aussi le nombre des religieuses qu'il peut recevoir est-il illimité; sa vaste et sombre chapelle jouit du triste avantage d'être l'édifice religieux le moins orné de tout Rio. C'est là cependant que reposent deux reines dont le sort fut bien différent : l'une fut conduite en Amérique comme en un dernier asile où elle devait achever de mourir; l'autre partit avec toutes les espérances d'une jeune épouse : toutes deux elles n'ont fait que paraître, et le même lieu les a reçues.

Mais la ville de Rio de Janeiro est une des capitales qui renferment le plus d'édifices consacrés à la religion, et s'il fallait nommer chaque église, ce serait une aride nomenclature qui pourrait bientôt fatiguer. Nul caractère tranché d'architecture d'ailleurs, nul souvenir précieux d'antiquité, nulle tradition locale vraiment intéressante, ne sauraient les rappeler au souvenir du lecteur : visitons d'autres monuments.

Ici encore l'aridité des détails semblera la même. La Douane, avec ses grues agissant sans cesse et les cris perpétuels de ses nègres porteurs, l'Arsenal de l'armée de terre et celui de la marine, la forteresse de la Conceicão, où l'on visite le musée d'armes, l'Académie des beaux-arts elle-même, dont le style est purement grec (*), sont des édifices plus ou moins étendus, plus ou moins décorés, et d'une utilité directe, dont une ville aussi considérable que Rio de Janeiro ne pourrait longtemps se passer. Il n'en est pas de même des salles de spectacle, et il peut paraître surprenant qu'une cité américaine possède déjà un théâtre égal à celui de Milan, et par conséquent un peu plus vaste que le grand Opéra de Paris. Le théâtre national n'est pas le seul qui se soit élevé depuis peu, on en compte deux autres qui sont publics. Une de ces salles, mais c'est la moins considérable, sert à représenter des drames en français.

La bourse; événements politiques qui y ont eu lieu. La Bourse est sans contredit un des bâtiments les plus remarquables de Rio de Janeiro, et si nos souvenirs ne nous trompent point, c'est le premier bâtiment considérable où se soit manifesté le talent de M. Grandjean de Montigny, architecte français, connu par de sérieuses études, et qui a déjà doté la ville de

(*) Ce qu'on remarquerait partout dans cet édifice, ce sont les quatre colonnes en granit d'une seule pièce qui le décorent; elles attestent la richesse des matériaux que le sol a mis à la disposition de l'artiste.

12



plusieurs autres édifices. La Bourse de Rio de Janeiro s'élève dans la Rua Direita au delà de la Douane, et pour la bâtir, on fut obligé d'abattre un nombre assez considérable de vieilles maisons. Les travaux de construction, au reste, furent remarquables; car elle fut commencée en octobre 1819, et livrée au public vers le mois de mai suivant. L'édifice a cent soixante palmes de long sur cent quarante-cinq de large; la salle principale s'élève de six marches au-dessus du niveau du sol; on y pénètre par quatre grandes portes cintrées, ouvertes aux deux extrémités opposées. Les deux entrées principales regardent la rue et le bord de la mer; au centre s'élève un dôme qui éclaire quatre transepts se développant à angle droit, et formant une croix qui s'étend dans toute la longueur et la largeur de l'édifice, avec des galeries à chaque extrémité, supportées par trente-deux colonnes d'ordre dorique. Des statues, représentant les quatre parties du monde, ont été placées là comme un symbole du développement que doit prendre un jour le commerce du Brésil. Malheureusement cette belle salle rappelle aux Brésiliens des souvenirs politiques si amers, qu'elle était naguère encore abandonnée, et qu'elle a longtemps servi de magasins. Nous dirons quelques mots à ce sujet.

Jean VI, comme on sait, avait été sacré le 5 février 1818, et il semble que cet acte solennel qui réunissait sur une même tête les couronnes de Portugal et du Brésil eût dû calmer les esprits; mais loin de s'affaiblir, les causes de scission qui existaient entre les Brésiliens et les Portugais, n'avaient fait que s'accroître; bientôt les événements arrivés en Europe rappelèrent le roi à Lisbonne, c'était en 1821, tout faisait prévoir une révolution prochaine.

Le Brésil, comprenant alors la nécessité d'un grand changement politique, résolut de former une chambre représentative; il fut convenu que la première assemblée préparatoire se tiendrait dans la nouvelle salle. On devait naturellement s'attendre, ainsi que le dit fort bien un voyageur, à ce qu'il règnât une grande irrégularité dans ces premières délibérations. Non-seulement les formes parlementaires étaient entièrement inconnues au pays, mais les membres de l'assemblée n'étaient pas encore bien assurés eux-mêmes des pouvoirs qui leur étaient dévolus. Aussi les premiers débats furent-ils fort orageux, et quelques-unes des propositions empreintes d'une extravagance réelle. On alla, dit-on, jusqu'à demander que la nouvelle constitution d'Espagne devînt le modèle de celle du Portugal. Une certaine rumeur s'était répandue; elle annonçait qu'on avait donné l'ordre positif aux troupes portugaises de marcher contre l'assemblée et de la dissiper. Le commandant se trouvant sommé de répondre à ce sujet, répondit qu'il n'en était rien. On affirmait, en outre, que le roi se disposait à emporter hors du pays un trésor considérable, et que l'on avait même déjà embarqué les fonds de plusieurs établissements de charité: il était bien reconnu que la prodigalité, la rapacité même avaient été toujours la cause des fautes et des embarras de l'ancien gouvernement. Ce bruit prit de la consistance. Il fut convenu que les navires seraient visités, et l'on donna des ordres en conséquence aux commandants des forts de Santa-Cruz et de Lage, pour que les navires de l'escadre fussent arrêtés, s'ils tentaient de sortir.

Minuit ne s'était pas encore écoulé, dit M. Walsh, auquel nous empruntons ces détails, et quelques-uns des électeurs s'étaient retirés; mais, en raison de l'importance de la délibération, la salle était encore pleine, lorsque tout à coup l'édifice se trouva environné par un régiment, les armes chargées et la baïonnette au bout du fusil. On n'avait pas eu le plus léger indice de leur approche, et aucun ordre n'avait été intimé au peuple de se disperser. Les troupes se ruèrent sur cette foule sans armes. Le feu fut commandé, et l'on chargea ensuite à la baïonnette. Rien n'est plus horrible

que la scène de carnage qui eut lieu ensuite. Parmi ceux qui avaient échappé à la mort, ou qui n'étaient point trop grièvement blessés, il y en eut qui tentèrent de s'échapper par les fenêtres; quelques-uns trouvèrent la plus triste fin en fuyant ainsi; ceux qui s'étaient précipités dans la mer furent noyés. Pendant ce temps, les soldats prirent le parti de piller. Ce ne fut qu'après s'être emparés des choses ayant quelque valeur et qui se trouvaient dans la salle, qu'ils se dispersèrent.

Nous passons sur une foule de détails qu'on peut lire dans diverses relations; nous nous contenterons de dire que trente personnes furent tuées ou blessées sur la place, sans compter celles qui disparurent, et qu'on supposa avoir été noyées. Le lendemain, continue l'auteur qui nous fournit en partie ces renseignements, les choses se passèrent comme si rien n'avait eu lieu. Telle était la terreur que cet événement avait imprimé à la population, que l'on ne dressa aucune information contre les instigateurs d'une telle mesure, et qu'on ne fit aucune recherche pour s'assurer du nombre de victimes qui avaient été sacrifiées. Le roi partit et il fut naturellement acquitté dans l'opinion publique. Ses habitudes, sa bonté de cœur bien reconnue, tout le lavait d'avoir pu tremper dans une mesure sanglante. Quelques personnes accusèrent de cet acte le comte dos Arcos, dont l'inflexible sévérité s'était déjà exercée contre les insurgés de Pernambuco. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut obligé de se démettre de la position qu'il occupait dans le gouvernement, et que quelque temps après il retourna en Portugal. D'autres, et c'est le grand nombre, portèrent leurs soupçons sur un plus haut personnage. Un fait positif, c'est que telle fut l'horreur qu'inspira aux habitants de Rio de Janeiro un tel événement, qu'à partir de cette époque aucun négociant ne voulut entrer dans la Bourse pour s'y occuper de la moindre affaire : elle demeura complétement déserte. Les murailles percées de balles, et les traces de sang qu'on voyait sur le parquet offrirent encore longtemps un triste souvenir du massacre. A la fin, on jugea à propos de réparer la salle. On la peignit, et elle fut décorée plus élégamment que par le passé. Personne n'y voulut entrer encore; et en 1830, elle se trouvait convertie en magasin de fer; les portes et les fenêtres avaient été en partie brisées, et cette salle, jadis si élégante, n'était plus guère fréquentée que par les noirs.

Passeio publico ou jardin public de Rio de Janeiro. Ouvrez les voyageurs du dix-huitième siècle, parcourez Maudave, Barrow, Macartney, après l'aspect imposant de Rio de Janeiro, ce qui semble les avoir le plus frappés, c'est l'aqueduc, puis le jardin public. Quoique la vue dont on peut jouir de ses terrasses n'ait pas d'égale, si ce n'est à Constantinople peut-être, nous l'avouerons, il nous a semblé ou que cette promenade publique était déchue de sa première splendeur, ou qu'il y avait quelque exagération dans le récit des voyageurs. Ce jardin n'a pas une très-grande étendue, et il fut planté durant le siècle dernier par les ordres de Vasconcellos, qui était alors vice-roi, et dont le nom revient toujours lorsqu'il s'agit pour Rio de Janeiro de quelque établissement utile. Le Passeio publico est situé sur le bord de la mer, dans le quartier de Calabouço; il consiste en larges allées bordées de grands arbres naturels et exotiques, qui forment un épais ombrage. Les manguiers, qui viennent de l'Inde, les grumixamas, qui donnent un fruit rouge un peu semblable à la cerise, les jambosiers, qui se parent de belles aigrettes blanches avant de donner leurs pommes parfumées comme la rose, tous ces arbres croissent sans peine à côté des cœsalpina et du bombax erianthos, qu'on a arraché aux forêts du Brésil, et qui étale avec orgueil ses fleurs de pourpre, assez semblables à celles de la tulipe. A peu près vers le centre du jardin, on a construit une espèce de temple de forme octogone, où un professeur de botanique vient faire

des lectures. Il y a quelques années, cet usage était tombé en désuétude, et nous ignorons si les cours ont repris.

Le jardin public de Rio de Janeiro est le premier établissement où l'on ait vu un échantillon remarquable de la sculpture nationale; et ce qu'il y a d'étrange sans doute, c'est que ces deux crocodiles qui vomissent de l'eau dans un bassin de marbre sont l'œuvre d'un pauvre noir, auquel ils furent commandés comme on aurait exigé de lui quelque autre ouvrage de son métier. L'enfant qui d'une main tient un oiseau dont le bec verse l'eau dans un bassin, est dû également à un artiste né au Brésil; et ces deux groupes attestent chez les Brésiliens un goût inné pour les arts. Du reste, plus de papayer de cuivre peint en vert, plus de bâtiments carrés aux deux extrémités de la terrasse; les deux pavillons célébrés par tous les voyageurs du dix-huitième siècle ont disparu depuis une trentaine d'années, et c'est presque rendre service aux Brésiliens que de reproduire une de ces descriptions.

« Dans l'un de ces pavillons, dit le rédacteur des Voyages de lord Macartney, on a peint sur la muraille différentes vues du port, avec la pêche de la baleine qu'on avait coutume d'y faire lorsqu'il était fréquenté par les grandes baleines noires, qui l'ont abandonné depuis qu'il y aborde beaucoup de vaisseaux. Le plafond est orné de dessins très-variés, et la corniche représente plusieurs sortes de poissons particuliers aux mers du Brésil, et sous leurs couleurs naturelles; l'ouvrage entier est fait avec des coquillages.

« Sur le plafond de l'autre pavillon sont des ornements de plumes artistement faits, et tout le long de la corniche on a représenté les plus beaux oiseaux du pays avec le plumage qui leur est propre. Les murs sont couverts de peintures assez mal exécutées, mais offrant l'image des différentes productions qui rendent cette contrée si opulente. On y voit les mines d'or et de diamants, avec les procédés qu'on emploie pour séparer ces richesses du sein de la terre qui les enveloppe. On y voit aussi des cannes à sucre et les moyens dont on se sert pour en extraire le suc et le faire cristalliser. On y a également représenté comment on s'y prend pour prendre les petits animaux dont on fait la cochenille, et pour préparer la superbe couleur qu'elle produit. On n'y a pas même oublié la culture du manioc, non plus que la manière dont on fait la cassave.... Enfin, ces peintures offrent la culture et la préparation du café, du riz et de l'indigo. »

Il est probable que ces deux bâtiments ne seront jamais rétablis; le jardin n'en offrirait pas moins une retraite des plus agréables, sans une jetée artificielle qu'on a jugé à propos de bâtir vis-à-vis, et qui intercepte non-seulement la vue admirable de la baie, mais qui s'oppose encore à ce que la brise de la mer vienne rafraîchir les promeneurs; au-devant s'élèvent deux obélisques de granit. Sur l'un on a gravé cette courte inscription : *Ao amor do publico;* l'autre porte en lettres de la même dimension: *A saudade do Rio* (*).

Lors de l'arrivée de la cour à Rio, ce jardin fut infiniment moins fréquenté qu'on eût dû supposer qu'il pouvait l'être. L'auteur de cette notice du moins l'a vu presque abandonné. Il paraît que les soins qu'on lui donne maintenant, car on a affecté 1,905,000 reis à son entretien, ont ramené quelques promeneurs. Chaque soir, on voit venir quelques habitants de Rio avec leurs familles; ils gravissent la jetée, et là viennent respirer la brise rafraîchissante qui se fait sentir à la fin du jour.

Races diverses auxquelles appartiennent les habitants; aspect des rues; industrie. Je ne sais plus trop quel est le voyageur qui, à propos de la situation présente de Rio de Janeiro, faisait observer que les rues voisines de la Douane présentaient aux regards à peu près autant

(*) A l'amour du public, à la salubrité de Rio.

de marchandises anglaises que certaines places de Manchester; on pourrait presque en dire autant de la rue de l'Ouvidor, qui a été adoptée presque exclusivement par les marchands français, et qui offrait naguère tant de magasins d'objets de luxe ou de nouveautés, qu'on était tenté de se croire dans les environs de la rue Vivienne ou du Palais-Royal. Malgré cette affluence de négociants étrangers, malgré le caractère européen que leur présence donne nécessairement à Rio, la population très-mélangée n'en offre pas moins son caractère original, précisément même en raison de la diversité extrême de teintes et de races qu'on rencontre à chaque instant. Ce qui frappe d'abord lorsqu'on s'éloigne des quartiers plus particulièrement habités par les Européens, c'est l'excédant de cette population noire, qui se montre en beaucoup plus grand nombre qu'à Buenos-Ayres, à Mexico ou à Lima. Il y a quelques années seulement, la classe qui avait le pas sur les autres, celle qu'on pouvait reconnaître d'avance à son maintien, à ses habitudes de domination, se composait de Portugais purs, de *filhos do reino*, comme on disait alors; en général, les Brasileiros ne venaient guère qu'après eux, quoiqu'ils se montrassent impatients de cette espèce d'infériorité. C'est précisément cette discussion de position qui a engagé la lutte, et l'Europe sait maintenant quel en a été le résultat. Après les Brasileiros, dont le nom générique, du reste, désigne tous les mélanges de races, on distingue les *Mulatos*, provenant du mélange de blancs et de nègres, les *Mamalucos*, qui sont beaucoup plus rares qu'à Sainte-Catherine et qu'à Saint-Paul, et qui proviennent de l'alliance de blancs et d'Indiennes. Les nègres établissent entre eux certaines différences marquées : il y a les noirs qui viennent directement d'Afrique, *negros muleccos;* il y a les nègres nés au Brésil, *criolos,* qui reçoivent seuls une dénomination qu'on réservait dans nos colonies aux blancs nés dans la contrée.

Bien que le territoire de Rio ait été jadis habité par les deux nations les plus puissantes du littoral, c'est à peine si l'on rencontre de loin en loin quelques *Indios* de race pure, et encore, s'ils n'arrivent pas de l'intérieur, sont-ils désignés sous la dénomination dédaigneuse de *Caboclos*. Ceux qu'on appelle *Gentios*, *Tapuyas*, *Bugres* ne sont pas tombés dans un aussi grand mépris sans doute; mais ils sortent si rarement de leurs forêts, que l'apparition qu'ils font de temps à autre dans les rues de Rio est un événement. Si l'on joint à tous ces hommes de race pure ou mélangée quelques Cariboços nés d'un nègre et d'une Indienne, on aura une idée des nuances infinies que présente la population indigène. Quant à la population accidentelle, en admettant qu'on puisse se servir de cette expression, elle se composait d'abord de Français, d'Anglais, de Suisses, d'Espagnols, auxquels il fallait adjoindre cent cinquante à deux cents Chinois qui erraient par la ville, préférant le brocantage auquel on les laissait se livrer, à la culture du jardin botanique pour laquelle ils avaient été appelés. Depuis, et grâce à l'alliance de l'empereur don Pedro avec une princesse de la maison d'Autriche, le nombre des Allemands s'est successivement accru. Vers la même époque, et même antérieurement, les Suisses avaient été appelés à la fondation de colonies intérieures; les Irlandais prirent rang dans l'armée; on vit arriver successivement quelques Suédois, des Danois et des Russes. On conçoit aisément combien cette population hétérogène doit rendre l'aspect de Rio de Janeiro différent de ce qu'il était autrefois. Par suite de ce mélange des races qui s'est nécessairement opéré dès l'origine, s'il est un pays de l'Amérique où les préjugés qui s'attachent à la couleur doivent disparaître complétement, c'est à coup sûr Rio; il en est de même des diverses capitales des provinces qui composent maintenant l'empire. Cependant presque tous les travaux pénibles sont réservés à la race noire.


PR

Une des choses qui frappent toujours l'étranger lorsqu'il arrive dans la rue conduisant à la Douane, que l'on désigne sous le nom de *rua da Alfandega*, et où s'opèrent presque tous les transports de la ville, c'est cette réunion de noirs, appartenant à tant de races africaines, et qu'un premier coup d'œil confond toujours : cette demi-nudité, car ils ne portent guère qu'un caleçon de toile, ces membres robustes qui rappellent les plus belles formes de la statuaire antique, ces tatouages bizarres qui servent bientôt à reconnaître les nations diverses, ce tumulte qui accompagne presque toujours la moindre opération confiée à des nègres, cette espèce d'harmonie mesurée de la voix qui lui succède, et qui doit toujours marquer la marche lorsqu'on porte quelque fardeau, tout cela forme un tableau auquel on devient bientôt indifférent sans doute, mais qui étonne au premier aspect, comme la révélation d'un monde inconnu, dont mille traits seront à étudier. Si l'on en excepte quelques circonstances purement locales, le même spectacle, il est vrai, se renouvelle dans toutes les contrées soumises jadis au régime colonial; mais ce qui est particulier à Rio et à Bahia, et ce dont il faut louer le gouvernement sans doute, car il prépare l'émancipation depuis bien des années, c'est un parti pris d'assimiler les noirs aux autres classes. Une observation bien attentive n'est pas nécessaire pour distinguer parmi cette population laborieuse de noirs, des hommes appartenant à la même race, et qui occupent un rang réservé partout ailleurs à la population blanche : des officiers commandant certains régiments, des prêtres qui ont reçu les ordres à San-Thomé, et qui ont droit de célébrer la messe.

Après avoir admiré un moment la force musculaire que développent les ouvriers noirs dans leurs travaux, on est frappé de l'imperfection des moyens de transports qu'ils ont à leur disposition : presque nulle part on ne fait usage de la brouette et du camion, et une forte gaule, garnie de ses cordes, est à peu près le seul instrument que l'on emploie pour transporter les plus pesants fardeaux ; cinq ou six hommes la saisissent à chaque extrémité, la posent sur leurs épaules, et savent maintenir un tel ensemble dans leurs mouvements, qu'ils parcourent souvent de grandes distances, sans qu'on puisse les croire fatigués.

Rien de plus animé, de plus varié même que cette rue de l'Alfandega : ici, ce sont des négresses portant le cesto rempli de fruits qu'elles viennent de cueillir dans la *quinta* de leurs maîtres, et qu'elles vont déposer au marché; d'autres, comme les canéphores antiques, balancent une urne sur leur tête ; plus loin, c'est une négresse créole richement parée de sa chemise de dentelle et de ses longues chaînes d'or. Elle s'en va accomplir quelque message; et si la nudité de ses pieds atteste son esclavage, l'indolence de sa démarche prouve combien elle se croit supérieure à ses compagnes, qui la regardent avec envie.

Mais, dans cette hiérarchie de l'esclavage, si l'on est surpris de la différence qu'établit la richesse du costume ou seulement l'opulence du maître, une chose frappe encore davantage, ce sont les vieux souvenirs d'Afrique qui survivent à la captivité. Ce noir que vous voyez à l'écart, c'est souvent un chef qu'on honore, et qui retrouve toujours son pouvoir quand on vient le consulter. Ce musicien solitaire, qui écoute avec tant d'attention les sons mélancoliques de son banza ou de son balafo, c'est quelque barde demi-sauvage, qui n'ignore pas sa puissance, et il lui suffit d'un air plus rapide ou d'un chant plus passionné pour voir accourir près de lui ceux qu'il domine par son enthousiasme, et qui le reconnaissent pour inspiré. Ici, c'est le nègre de Mozambique qui dédaigne le noir Congo; plus loin, l'habitant de Minas se raille du Koromantin. Ainsi, dans cette population en apparence si uniforme, au milieu de ces hommes que l'esclavage semble avoir nivelés, il y a transmission de la puissance guerrière,

on reconnaît la suprématie de l'intelligence, on assiste à la lutte des nations; c'est, n'en doutons pas, ce qui imprime une allure si originale à cette population esclave, dont les mœurs sont trop peu étudiées.

Comme nous le faisions observer tout à l'heure, plus que nos colonies, les rues de cette capitale présentent l'aspect qui doit résulter de l'union des races entre elles. L'activité des Européens qui ont émigré sans fortune dans la province, et qui se livrent à des professions purement mécaniques, l'habitude qui permet l'introduction de serviteurs blancs dans l'intérieur, tout contribue à établir cette différence.

Si l'on s'en rapporte néanmoins à quelques voyages très-récents, l'aspect de Rio de Janeiro a subi un changement notable depuis les derniers événements. Voici ce qu'écrivait, à ce sujet, le commandant Laplace, au retour de ses longs voyages. Mais, tout en convenant que le tableau est triste, il est probable qu'un repos de deux années en a déjà changé quelques traits. « Ces rues que parcouraient naguère une multitude de riches équipages et de trafiquants affairés, sont à présent presque désertes, surtout loin des bords de la mer. On y retrouve pourtant encore une teinte européenne: ces postes remplis de bruyants gardes nationaux en uniforme, avec la casquette sur l'oreille, et nonchalamment assis à l'ombre; ces blancs qui, malgré la chaleur excessive du soleil, circulent à pied dans les rues, vous retracent fidèlement l'image de votre pays, et vous font douter si vous êtes réellement sur les rivages du nouveau monde. La vue des opulentes demeures des négociants anglais vient encore aider à l'illusion, et témoigner en même temps de la richesse du commerce britannique au Brésil. Ces négociants n'y vendent pas, comme les nôtres, ce que le luxe des capitales a fait inventer de plus somptueux; mais, suivant ici la même méthode qu'ils pratiquent au Pérou et au Chili, ils fournissent la population de toutes les marchandises de première nécessité (*). »

Puisque cette dernière phrase nous met sur la voie, nous répéterons volontiers avec l'habile voyageur auquel nous venons d'emprunter cette citation, que la balance penche du côté des Anglais dans les transactions commerciales qui ont lieu entre l'Europe et le Brésil. Nous ajouterons même que le crédit des Anglais repose sur des bases plus solides, et sur une considération personnelle la plupart du temps mieux établie. Pour être juste, cependant, il faut considérer les circonstances dans lesquelles se sont trouvées les deux nations. Dès l'origine, l'avantage fut à nos rivaux; c'est ce qu'on peut aisément prouver, en rappelant seulement quelques faits.

Pendant longtemps, l'entrée du Brésil, comme on le sait, était complétement interdite aux étrangers par la métropole. Le commerce intérieur et extérieur était alors excessivement borné; on pourrait dire, qu'il était nul, en quelque sorte, pour toute autre puissance que le Portugal, puisqu'on voit dans certaines relations, telles que celle de Dampier, qu'on restait quelquefois quinze ans à San-Salvador sans voir plus d'un seul navire anglais. A partir de 1808, les choses commencèrent à prendre une face très-différente. A la paix générale, elles changèrent complétement. On fit des traités avec les grandes puissances maritimes, et l'on vit augmenter prodigieusement la somme des importations et des exportations. Dans ces premières dispositions, et à la suite de guerres désastreuses, dont le souvenir n'était pas éteint, la France ne fut pas aussi bien partagée que l'Angleterre. Dès le principe, les marchandises des Anglais ne payèrent que quinze pour cent, quand elles provenaient de leurs manufactures; on les taxa à seize pour cent quand

(*) Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette de l'État la *Favorite*, pendant les années 1830, 1831 et 1832. Paris, 1835, 4 vol. in-8.

il fut reconnu qu'elles avaient une autre origine. Mais ce qu'il y eut de plus important, c'est qu'il fut stipulé que l'estimation des droits serait faite par les consuls de la Grande-Bretagne. Nos rivaux ne pouvaient pas être mieux traités; car ils l'étaient comme les nationaux. Les Français reçurent d'abord des conditions bien différentes: ils payèrent vingt-quatre pour cent, et la valeur de leurs marchandises fut fixée sur les factures par l'autorité portugaise. Il en résulta les plus notables abus. Car, outre ce droit exorbitant, nos marchandises furent appréciées de la façon la plus arbitraire. Les choses ont été régularisées depuis, et nous ne payons que quinze pour cent pour toutes les marchandises importées au Brésil; mais les Anglais, comme on le voit, ont eu le temps d'affermir leur commerce, et d'établir leur crédit. D'ailleurs, outre les droits dont le taux vient d'être établi, il y en a quelques-uns qui peuvent venir accidentellement, et qui accroissent encore les frais. La baldeacão, par exemple, est un droit de transbordement de quatre ou simplement de deux et demi pour cent sur les marchandises dont l'introduction est prohibée, et qui doivent être réexportées. Les navires étrangers, mouillés sur la rade extérieure de Rio, payent un droit d'ancrage de mille reis, ou de six francs vingt-cinq centimes par jour. Sans nous occuper spécialement des objets d'importation que l'Angleterre verse dans le Brésil, et qui sont fabriqués à Liverpool et à Manchester, d'après certaines données beaucoup plus avantageuses, selon nous, au négociant qu'au consommateur, nous dirons que les articles pour lesquels nous conservons la prééminence, sont les toiles fines désignées sous le nom de *cambraya*, les étoffes de soie, la chapellerie, la bonneterie en soie et en coton, la parfumerie, les objets de mode et de fantaisie, la bijouterie, certains meubles de luxe, et la librairie, dont nous avons le monopole presque exclusif. En échange de ces marchandises, nous exportons du Brésil des cotons, du café, du cacao, du sucre en petite quantité, des bois de teinture et d'ébénisterie, de l'ipécacuana, du faux quinquina, de la salsepareille, des baumes de copahu et du Pérou, une faible quantité d'indigo, des diamants bruts, des pierres de couleur, telles que les améthystes, les topazes, les aigues-marines, dont le prix a singulièrement diminué. Si c'est dans le sud que s'opère le chargement, il consiste surtout en cuirs bruts, en peaux, en cornes de bœufs, en suifs. Dans le nord, au contraire, ce sont les bois d'ébénisterie ou de construction, le jacaranda, entre autres, qui, plus connu ici sous le nom de bois de palissandre, commence à être d'un grand usage en Europe, et multiplie les meubles de luxe.

Industrie propre au Brésil et a Rio de Janeiro en particulier. Sans doute que si l'on voulait comparer sous le rapport industriel cette ville à ce qu'elle était autrefois, on constaterait un progrès bien évident, qui ne doit plus guère s'arrêter. Néanmoins, et par cela même que le commerce a pris une extension considérable, et qu'un grand nombre d'objets fabriqués en Europe sont transportés chaque année dans les diverses capitales de l'empire, on sent fort peu la nécessité d'une industrie nationale, et l'on compte trop sur l'activité des manufactures de l'Angleterre et de la France pour lui donner du développement. Essayons de faire connaître ce qu'elle est encore aujourd'hui; reproduisons ici un tableau rapide, où nous avons tenté de rappeler ses progrès. Presque tous les produits chimiques viennent de l'Europe; néanmoins, on fabrique déjà de fort bonne poudre aux environs de Rio. Les cotons, que l'on récolte en si grande abondance, ne fournissent que des tissus très-rares et très-grossiers, qui ne peuvent jamais entrer en concurrence avec ceux de l'Europe, quoique le sol fournisse des matières premières d'une excellente qualité. L'art du teinturier est complétement dans l'enfance à Rio de Janeiro et à Bahia. Les cuirs bruts, qui, rendus en France et en Angle-

terre, fournissent des cuirs de première qualité, ne donnent, au Brésil, que des produits extrêmement imparfaits, probablement à cause des procédés qu'on emploie dans les diverses tanneries, où l'écorce du manglier remplace le tan d'Europe : le charronnage et la carrosserie n'ont pas reçu plus de perfection. M. de Saint-Hilaire parle d'une manufacture d'armes établie dans l'intérieur; mais nous ignorons si ses produits se sont accrus depuis quelques années. Il y a en outre, à Rio de Janeiro, une fonderie et une manufacture d'armes, où sont occupés plus de deux cents ouvriers. Diverses tentatives ont été faites pour établir des verreries et des manufactures de faïence; jusqu'à présent, ces établissements n'ont pas pu prospérer suffisamment pour diminuer l'exportation européenne des objets qu'ils fabriquaient. Il y a quelques années, on n'aurait pas trouvé, à Rio de Janeiro, un miroitier ayant l'habileté nécessaire pour mettre une glace au tain, et, dans ce genre, ceux de Bahia et de Pernambuco n'étaient pas plus expérimentés. Dès l'époque de la découverte, les indigènes s'occupaient avec succès de la fabrication de la poterie : sur plusieurs points ils sont restés en possession de ce genre d'industrie, dans lequel ils réussissent admirablement. Les briques et les tuiles, dont on fait usage dans l'architecture civile, sont en général d'une assez bonne qualité. La chaux s'obtient presque partout des coquilles de mer, que l'on fait brûler. Le petit charbon de bois que l'on confectionne au Brésil pourrait être beaucoup meilleur si l'on employait des procédés différents de ceux qui sont en usage; le boapeba, l'arco de pipa, le tapinhoa, le grauna, sont les bois qu'on emploie de préférence à sa fabrication. Le gros charbon, employé pour les forges, est fait par des procédés analogues à ceux qu'on emploie en France; il se vend, en général, trente pour cent de plus que le précédent. Les chaudronniers brésiliens ne le cèdent guère aux ouvriers d'Europe, de même que les serruriers taillandiers; mais les objets qui sortent de leurs mains reviennent à un prix beaucoup plus élevé.

Dans les grandes villes, on compte un certain nombre d'orfévres et de bijoutiers habiles; on s'occupe très-peu de la taille des pierres fines, et elles sont presque toujours envoyées dans leur état brut en Europe, où elles ont singulièrement diminué de valeur : à Rio de Janeiro, du reste, on taille le diamant, et la même ville renferme quelques horlogers, que leurs rapports avec un grand nombre d'ouvriers français et anglais perfectionnent nécessairement dans leur art. On peut citer l'adresse des brodeurs et des passementiers. Quoique l'ébénisterie ne s'exerce pas sur un grand nombre d'objets, on ne peut pas s'empêcher de reconnaître que les ouvriers brésiliens sont fort habiles en ce genre d'industrie. Les luthiers ne fabriquent guère que des guitares à cordes métalliques, et les nombreux pianos dont on fait usage au Brésil viennent presque tous de l'Angleterre et de la France. Quoique l'art du parfumeur n'ait pas encore fait de grands progrès à Rio et à Bahia, on y obtient, de la fleur des orangers, une eau odorante assez estimée. C'est, en général, dans les couvents de femmes qu'on s'occupe de la fabrication de ces confitures qui jouissent dans le pays d'une si grande réputation, et dont l'exportation pourra devenir un jour très-considérable. On peut regarder comme une industrie particulière au Brésil, et surtout aux couvents de femmes de Bahia, ces fleurs en plumes que l'on connaît à peine en Europe, et qui forment une des parures les plus recherchées et les plus gracieuses des dames brésiliennes. Nous ajouterons à tous ces détails, que l'on commence à apprécier à leur valeur réelle les objets qui proviennent des différentes manufactures européennes, et que ce tact, qui se développe chaque jour davantage, conduira infailliblement les Brésiliens à quelques efforts que l'on ne pouvait pas espérer d'eux autrefois.

Établissements scientifiques et littéraires. Jardin botanique. Il y a quelques années qu'un ministre brésilien, dont les vues sages ne sau-

raient être contestées, témoignait hautement de son désir que l'éducation primaire reçût un grand développement, et que des établissements modèles d'agriculture fussent fondés partout (*). Ce n'était pas seulement l'introduction des plantes exotiques qu'il réclamait; c'était la naturalisation des végétaux du pays, qu'une province peut emprunter à une autre province, et qui doivent répandre l'abondance où il y a souvent absence complète de certains objets d'exportation. Déjà ce vœu patriotique a été réalisé en partie. Mais une seule phrase du discours de M. Manoel-Jozé de Souza-França fait mieux comprendre, à notre avis, les immenses progrès qui se sont manifestés au jardin botanique, que toutes les dissertations possibles. En 1827, treize mille pieds de thé prospéraient dans ce bel établissement; douze années environ auparavant il n'en existait que quinze cents, et l'on ignorait si cette plante utile pourrait devenir jamais une branche d'exportation. Le temps s'est chargé de répondre : un commerce qui fera peut-être tomber celui de la Chine, le commerce du thé appartiendra bientôt à Saint-Paul (**).

Le jardin botanique, destiné à répandre tant de bienfaits, est désigné sous le nom de Viveiro da Lagoa de Rodrigo de Freitas. Il est situé à trois quarts de lieue de la ville. On ne saurait imaginer l'inexprimable beauté des sites qui se présentent aux regards le long de la route qu'on est obligé de parcourir pour s'y rendre. Les eaux paisibles de la baie, qui forment ces lacs intérieurs sur les bords desquels on voit s'élever tant de gracieuses habitations; ces pitons de granit chargés de plantes grasses, qui attestent ce que doit être la végétation dans les lieux où elle est favorisée par le sol ou par l'industrie; ces collines boisées, qui reposent les regards, et que l'on aime à voir entre les vents orageux et les champs paisibles où s'élèvent tant de richesses, tout vous dispose à ces grandes idées d'amélioration agricole, qui semblent surtout préoccuper maintenant les chefs de l'administration. En effet, la simple vue du jardin vous fait comprendre ce que peut devenir, dans quelques années, le Brésil. Malgré la célébrité du professeur qui dirige l'établissement, quelques voyageurs se sont plaints du peu d'ordre qui régnait dans les classifications, de la disposition peu systématique de certaines cultures. Une attention un peu sérieuse peut remédier à de tels inconvénients. Ce qu'il y a de réellement important, c'est la prospérité de certains végétaux, attestant d'une manière positive l'accroissement que peut prendre le commerce d'exportation du Brésil. Sans doute, il serait à désirer que les plantes indigènes, si précieuses et si variées, qui appartiennent aux diverses provinces, fussent réunies dans un tel établissement; on pourrait souhaiter que ce jardin public de Rio devînt un véritable lieu d'études préparatoires pour le savant étranger, mais c'est une amélioration que l'on peut espérer du temps, et qui, sans doute, ne se fera pas toujours souhaiter. En attendant, le cannellier, le géroflier, l'arbre à la noix muscade, le laurier camphre, croissent d'une manière satisfaisante, et prouvent que le monopole des épiceries cesse pour les ports de l'Inde. Nous ne parlons ici ni du rima, qu'on a déjà acclimaté dans les contrées chaudes du nord, ni du noyer de Sumatra, qui forme de longues avenues. Nous nous rappelons avoir cueilli dans ce jardin, à des branches qui auraient pu s'entrelacer, des fruits de la Chine, de Java, de l'Europe et du nouveau monde, et c'est un spectacle que, dans l'avenir, pourront offrir tous les vergers.

Comme la plupart des autres établissements scientifiques de Rio de Janeiro, le jardin botanique doit quelque chose à l'influence française. En 1809, un navire, qui ramenait de l'Ile de

(*) Voir M. Warden, Art de vérifier les dates.

(**) M. Rugendas entre dans de curieux détails sur le thé du Brésil: selon lui, le goût en est âpre et terreux; mais il ne doute pas que les opérations réitérées de la culture ne lui donnent les qualités qu'il n'a pas encore.

France un certain nombre de prisonniers portugais, apporta vingt caisses de plantes des contrées orientales, qui avaient déjà été acclimatées à Maurice, et qui commencèrent à enrichir le nouvel établissement; et, enfin, l'année 1810 ne se passa pas sans qu'un grand nombre de plants utiles fussent exportés des magnifiques jardins de la *Gabrielle*, que nous possédions à Cayenne, et dont les Brésiliens venaient de s'emparer. Ce fut peu de temps après que des plants de thé furent envoyés de Macao, avec deux cents Chinois environ pour s'occuper de leur culture. Les Chinois se dispersèrent, à l'exception d'un petit nombre, et leurs soins furent à peu près inutiles; la plante n'en prospéra pas moins. D'autres Chinois émigrèrent au Brésil; ce fut seulement alors qu'on put donner quelque extension aux plantations. Si quelques progrès restent encore à faire dans les préparations des feuilles, la réussite de la culture ne saurait plus être un problème. Nous ajouterons à ces divers détails, que l'étendue du jardin botanique sera sans doute augmentée par le nouveau gouvernement; car il ne contient guère maintenant qu'une cinquantaine d'acres. La somme allouée pour son entretien s'élevait, il y a quatre ou cinq ans, à 2,902,000 reis.

Mais, en fait d'horticulture, si vous voulez avoir la preuve de ce que peut un désir ardent du bien, uni à des connaissances positives, c'est l'habitation d'un de nos compatriotes qu'il faut visiter, c'est cette riche quinta où l'ancien consul général, M. de Gestas, était parvenu à naturaliser les fruits les plus agréables de nos vergers, et à enrichir le Brésil de productions ignorées avant lui.

Bibliothèques de Rio. C'est une erreur généralement accréditée, qui a fait répéter à presque tous les voyageurs que cette bibliothèque renfermait soixante mille volumes (*); nous savons, d'une manière positive, qu'elle n'en contenait naguère que quarante-cinq mille, mais qu'elle était en voie d'améliorations. La bibliothèque impériale est située rue de Traz do Carmo, et elle se compose d'une enfilade de pièces, où sont rangés systématiquement les livres, les manuscrits, les cartes et les estampes. En 1830, on remarquait surtout deux grands salons : l'un était réservé uniquement à la famille royale, l'autre servait au public. Dans les dernières années, ces salles ont été ornées de peintures exécutées par des artistes nationaux.

Bien qu'elle se compose, en général, de livres modernes appartenant surtout à la littérature française (*), la bibliothèque de Rio de Janeiro n'est point dépourvue de curiosités bibliographiques : on y remarque une collection fort étendue de Bibles, parmi lesquelles il faut distinguer un bel exemplaire de la Bible de Mayence, imprimée en 1462, et qui ferait envie aux plus riches bibliothèques des capitales d'Europe. Parmi les manuscrits, on distingue un ouvrage magnifiquement exécuté, et qui roule, ainsi que son titre l'indique, sur la flore de Rio de Janeiro. Ce grand ouvrage de botanique locale, qui a excité au plus haut degré l'intérêt de quelques savants, ne tardera pas, dit-on, à être imprimé.

L'entrée de la bibliothèque de Rio de Janeiro est complétement libre, et ne nécessite aucune démarche préalable. On y monte par un grand escalier en pierre, décoré de peintures copiées sur celles du Vatican. Vous pénétrez ensuite dans un salon spacieux, à plein cintre, que rafraîchissent sans cesse de vastes fenêtres ouvertes à chaque extrémité. Là se trouve une grande table couverte d'un tapis vert, et munie

(*) Le savant Balbi avait déjà deviné par approximation que ce chiffre, admis sans discussion, était trop élevé. Voyez à ce sujet son ouvrage sur la bibliothèque impériale de Vienne.

(*) Le premier fonds de la bibliothèque impériale de Rio se compose de livres apportés de Lisbonne par Jean VI et réunis à ceux du comte d'Abarca, qui avait un goût réel et éclairé pour les sciences. MM. Joaquim Damaso et Jozé Viegas furent chargés des premières dispositions de l'établissement, qui s'ouvrit dès 1814.

abondamment de tous les objets nécessaires pour écrire. Un voyageur moderne vante beaucoup la promptitude et l'exactitude que mettent les employés dans leur service. Toutes les feuilles périodiques imprimées à Rio de Janeiro et dans les provinces sont envoyées à la bibliothèque chaque matin, et ceci, comme on le pense bien, ne contribue pas peu à réunir chaque jour dans cet établissement un assez grand concours de lecteurs appartenant à toutes les classes et à toutes les couleurs. La bibliothèque impériale de Rio est ouverte tous les jours, excepté les jours de fête, depuis neuf heures du matin, et il est difficile de trouver un lieu où l'on puisse passer plus agréablement les heures fatigantes de la journée. Une somme de 4,485,000 reis était affectée, dans ces derniers temps, à l'établissement.

Il existe une autre bibliothèque publique à Rio, c'est celle du couvent de San-Bento. Peu de détails nous sont parvenus sur les spécialités qu'elle renferme; mais il est probable, cependant, qu'elle a servi de dépôt à certains ouvrages qu'on chercherait vainement ailleurs. Nous l'avons déjà dit à propos d'un établissement du même genre, et nous nous plaisons à le répéter ici : plusieurs bibliothèques de couvents sont dignes de toute l'attention des savants, qui trouveraient, parmi de nombreux ouvrages ascétiques, quelques ouvrages fort rares maintenant en Europe. Nous ajouterons également, dans l'intérêt de la statistique et de la géographie, que de précieuses cartes géographiques, encore manuscrites, gisent à peu près à l'abandon dans plusieurs bibliothèques brésiliennes, et qu'elles doivent être considérées, cependant, comme de précieux documents de l'état ancien du pays, qu'on connaît si mal encore. Je ferai une dernière observation : c'est que les listes de livres envoyées en Europe semblent avoir été stéréotypées à l'avance, et qu'on y demande éternellement le même genre d'ouvrages, comme si le mouvement intellectuel n'avait point subi de grandes modifications. Il serait surtout à souhaiter que les bibliothèques principales formassent une collection complète des anciens ouvrages écrits en Europe sur le Brésil, et qui commencent à y devenir d'une grande rareté. Ce seraient un jour les archives historiques d'un pays qui semble appelé à de hautes destinées scientifiques et littéraires.

MUSÉUM ET CABINET D'HISTOIRE NATURELLE. Le musée de Rio de Janeiro, comme on le pense bien, n'a pas encore une date fort ancienne; il fut fondé par Jean VI, en 1821, quelque temps avant son départ. Le bâtiment qu'on lui a assigné s'élève sur le *Campo d'Acclamacão*, presque en face le palais du Sénat. Les salles s'ouvrent tous les jeudis au public, depuis dix heures jusqu'à trois. Les derniers voyageurs qui l'ont visité ne paraissent pas émerveillés des échantillons d'histoire naturelle que l'on y conserve; cependant ce département peut recevoir une amélioration rapide, d'autant mieux que l'établissement n'est pas dépourvu de fonds, et qu'il reçoit annuellement 4,512,000 reis.

Les salles consacrées à la minéralogie sont celles qui présentent le plus d'intérêt, et cela devait être ainsi, puisque nulle contrée au monde n'offre, en ce genre, des échantillons si riches et si variés. Le pays qui possède des savants tels que les da Camara, les Eschwege, ne saurait demeurer en arrière dans cette branche d'histoire naturelle. Il n'en est pas de même de l'archéologie ancienne, et sous ce rapport l'on ne saurait raisonnablement s'attendre à rencontrer dans le musée de Rio de grandes richesses. Aussi quelques momies égyptiennes, quelques médailles, divers fragments d'antiquités, sont-ils à peu près tout ce que l'on y trouve. Les curiosités nationales sont un peu plus nombreuses : elles consistent en momies indiennes extraites de quelques sépultures, dont la conservation est remarquable, et qui présentent encore des traces de peintures; des ustensiles appartenant à la vie sauvage, des armes, des vêtements, achèvent de former ce noyau d'un

musée tout national, et qui ne saurait manquer de s'accroître(*).

Parmi les objets que le musée expose, il y en a quelques-uns qu'un établissement du même genre, en Europe, relèguerait peut-être dans le haut de ses armoires, comme n'ayant pas un degré d'intérêt bien évident; ce sont eux cependant qui attirent, avec le plus de fruit à coup sûr, les regards de la multitude. Au milieu d'une des salles, on aperçoit deux espèces de montres en verre, qui forment plusieurs compartiments, et dans lesquels sont représentés en relief les procédés employés dans plusieurs manufactures. « Ces objets sont exécutés soigneusement, dit un voyageur; ils offrent une exacte ressemblance avec ces *boîtes des arts et métiers* qu'on a publiées en Angleterre pour l'usage de l'adolescence; image caractéristique d'une contrée où l'industrie se trouve encore dans l'enfance, ils rappellent à la fois sa jeunesse et ses besoins. »

Il y a quelques années, un voyageur qui venait de visiter cet établissement était frappé du nombre de gens, appartenant aux rangs les plus humbles de la société, qu'il y rencontra; les soldats surtout semblaient y affluer; tout le monde paraissait prendre un vif intérêt à cette exhibition un peu confuse. Il en concluait, avec juste raison, qu'un établissement semblable ne saurait être trop vivement encouragé. C'est une école vraiment nationale, et qui peut développer dans la population ce goût intelligent pour les arts qu'elle a déjà montré, et auquel il suffirait, sans doute, de donner une utile direction.

QUELQUES USAGES DE RIO DE JANEIRO. Présenter ici, sous un même coup d'œil, les cérémonies qui se passent à Rio de Janeiro lorsqu'il s'agit d'un mariage, d'une naissance ou des funérailles, c'est rappeler, sans doute, et avec des termes fort analogues, ce qui doit être dit à ce sujet quand on décrira les usages du Portugal. Cependant les coutumes de l'ancienne métropole se sont transmises surtout parmi les hautes classes; c'est là que la tradition européenne se montre sans cesse; mais alors elle emprunte à un autre âge un caractère solennel, et même une certaine pompe, qui va s'effaçant chaque jour en Espagne et en Portugal. Ici, l'éloignement a conservé certaines coutumes remontant au temps de la conquête. On les chercherait vainement autre part; et si les usages apportés de nos grandes capitales ont nivelé les mœurs en mettant les habitudes de la bonne compagnie à la place des anciennes coutumes, dans les circonstances importantes de la vie, quelques-uns de ces usages reparaissent comme un souvenir consacré, on les respecte encore : elles font reparaître le type national, et elles marquent d'une forte empreinte le caractère brésilien.

C'est néanmoins chez le peuple, ou dans les classes intermédiaires, que l'observateur peut saisir, avec le plus d'intérêt, les vieilles coutumes que les âges ont léguées, les modifications originales qui résultent du mélange des races, les usages curieux et quelquefois bizarres qui tiennent à d'antiques relations avec les peuples les plus éloignés, ou même avec les nations indigènes, qui ne se sont pas éteintes sans transmettre quelques souvenirs. Rassemblons donc ces traits épars, esquissons rapidement certains faits pittoresques qui conviennent surtout au titre de cet ouvrage. Nous essayerons de rendre le tableau moins incomplet, en joignant à nos souvenirs ceux de quelques voyageurs étrangers qui sont trop peu connus en France.

Rien d'essentiellement remarquable ne nous semble présider à la naissance des enfants au Brésil. Si l'enfant appartient à une classe distinguée, il est rarement nourri par sa mère, c'est

(*) Un voyageur fait observer que l'on a mis au nombre des curiosités un cygne et un rouge-gorge. La chose est fort simple, et les Brésiliens auraient fort à faire, s'ils remarquaient les oiseaux vulgaires de leurs campagnes que nous conservons dans nos musées.

ordinairement une femme de couleur, ou même une négresse qui est chargée de ce soin. Mais quelles que soient les circonstances qui viennent changer les habitudes intérieures, on doit dire, à l'éloge des Brésiliens, que l'*ama*, c'est le nom qu'on donne à la nourrice, fait plutôt partie de la famille qu'elle n'est considérée comme une esclave. Les nouveau-nés sont baptisés de bonne heure, et un soin extrême préside, depuis plusieurs années, à l'administration de la vaccine. A quelque classe qu'appartiennent les enfants, ils jouissent, dès le bas âge, d'une liberté extrême dans leurs mouvements. Durant les premières années, il est rare que le plus léger vêtement les empêche de jouer en liberté. Rien n'est plus pittoresque que de voir, dans l'intérieur de la ville même, tous ces petits êtres, à la physionomie grave, à la figure intelligente, se montrer à la porte des habitations. Les teintes les plus variées attestent le mélange des races; et quant aux enfants qui appartiennent à une descendance européenne, il ne faut guère chercher sur leurs visages ces couleurs fraîches et animées que l'on remarque chez nous, ou dans les lieux plus tempérés de l'Amérique méridionale. En général, l'enfance cesse de bonne heure au Brésil, ou plutôt elle perd la physionomie naïve qu'on aimerait à lui voir conserver. Rien quelquefois ne semble plus bizarre à un étranger que de voir un petit personnage de huit ou dix ans affectant les formes graves d'un âge plus avancé, et se rendant aux écoles, suivi de plusieurs négrillons qui ne lui parlent qu'avec la déférence due au maître. Il n'est pas rare de voir deux bambins de cet âge s'aborder sérieusement et s'offrir du tabac. Pour eux, la plupart du temps, les cartes, les échecs ou les dames, remplacent les jeux bruyants des écoliers d'Europe. Il y aurait de l'injustice, néanmoins, à considérer ce dernier trait comme un caractère distinctif des Brésiliens; la même chose se renouvelle dans la plupart des contrées où une chaleur ardente ôte bientôt son premier charme à l'enfance, et hâte d'une manière prématurée le mouvement des passions. Parvenu à l'état de jeunesse, l'influence de cette éducation première se fait nécessairement sentir. L'habitude du commandement, uni cependant à une sorte de familiarité bienveillante qui vient des souvenirs; une certaine nonchalance créole qu'on trouve partout où il y a des maîtres et des esclaves, mais aussi une dignité remarquable quoiqu'un peu étudiée; une habitude fort prompte à démêler le caractère des étrangers, et à s'approprier dans leurs manières ce qui leur paraît un type d'élégance et de bon goût; des formes en général beaucoup plus aristocratiques que républicaines; une instruction encore peu développée, mais une vive intelligence de la plupart des questions sociales, tels nous ont paru être les jeunes gens de la classe élevée. Maintenant, si nous appliquons notre observation aux autres portions de la société, il nous sera très-difficile d'établir des généralités satisfaisantes. Le peuple de Rio se compose de tant d'éléments divers, le contact fréquent avec les étrangers a tellement modifié les manières, qu'on peut difficilement retrouver l'empreinte primitive. Il serait assez difficile, nous le croyons, de se faire une juste idée des Brésiliens des autres villes par ceux de Rio de Janeiro; cependant c'est vraiment dans la classe intermédiaire que se sont conservées les anciennes traditions. Dans la magistrature, parmi les avocats, chez les médecins, on sent parfaitement le souvenir d'un séjour prolongé à Coimbre, quand, toutefois, le jeune étudiant n'est pas venu prendre ses degrés dans nos universités de France ou dans celles d'Angleterre. Une chose a contribué récemment, plus que bien d'autres, au développement du génie national parmi cette classe qui partage avec la noblesse le privilége des discussions parlementaires; et, dans les dernières sessions, quelques voyageurs ont remarqué avec quelle intelligence et quelle entente des détails administratifs plusieurs orateurs s'exprimaient. M. Walsh, au retour d'une séance de la chambre des

représentants, ne pouvait s'empêcher d'admirer cette faculté brillante, et d'en faire un des types particuliers qui caractérisent le Brésilien.

A Rio, comme dans toutes les grandes villes de l'Amérique, le caractère des habitants varie sans doute à l'infini, selon l'âge et selon les professions; mais on ne saurait se dissimuler que le mouvement imprimé aux habitudes par l'empire, établit une différence assez sensible entre les deux générations. Le nombre des familles où n'ont pas pénétré, jusqu'à un certain point, les habitudes anglaises et françaises, est assez limité. « Il serait difficile, a dit un voyageur, de peindre, en traits prononcés et généraux, le caractère des Brésiliens (et nous ajouterons ici, surtout celui des Brésiliens de Rio), d'autant plus difficile qu'ils commencent à peine à former une nation. Ils participent, en général, aux traits principaux du caractère portugais. D'un autre côté, l'on voit les classes élevées, et surtout dans les ports de mer, renoncer à ce qu'elles ont d'original, pour s'adonner à l'imitation des mœurs anglaises, imitation qui ne peut tourner beaucoup à l'avantage des habitants, et qui, malheureusement, n'est propre qu'à déguiser la faiblesse et l'absence de solidité sous des exigences et des formalités de tout genre. Ces mœurs, d'ailleurs, supposent un degré de civilisation qu'elles ne donnent pas; de plus, elles restreignent la manifestation et le développement des dispositions naturelles dont les peuples méridionaux sont si richement doués, et, le plus souvent, elles les rejettent comme étrangères aux lois de la bonne compagnie.

« S'il y a peu de différence entre Lisbonne et Rio de Janeiro, dit M. Rugendas, il en est autrement des classes inférieures. Celles-ci peuvent seules être appelées du nom de peuple. En effet, rien chez elles n'arrête le développement du caractère national; car elles se distinguent à Rio de Janeiro et dans les environs, des classes inférieures du Portugal, ou du moins de la capitale du Portugal, par leurs manières plus ouvertes, et elles ont une grande activité. Tout à Rio de Janeiro est plus animé, plus bruyant, plus varié, plus libre. Dans les parties de la ville habitées par le peuple, la musique, la danse, les feux d'artifice donnent à chaque soirée un air de fête..... Le peuple des autres villes maritimes, par exemple de Bahia, de Pernambuco, ressemble, il est vrai, à celui de Rio de Janeiro, mais il y a moins de légèreté dans les habitants de ces villes, surtout dans ceux de Pernambuco. Ceux-ci ont plus de penchant à s'attacher à un sujet quelconque, à s'y livrer avec passion, et de toute leur âme; aussi paraissent-ils à la fois plus impétueux et plus grossiers (*). »

DIVERSITÉ DES COUTUMES LOCALES SELON LES HABITANTS; ATTRIBUTIONS DE DIVERSES CLASSES. Maintenant, si nous en venons aux usages intérieurs, aux coutumes particulières, nous dirons ce que nous avons déjà dit dans notre traité géographique sur le Brésil. Dans la haute société, les habitudes

(*) Une sorte de voix populaire a qualifié, dans le pays même, le caractère des habitants des diverses provinces; elle accorde le courage entreprenant au Pauliste, tandis que la loyauté hospitalière est la marque distinctive de l'habitant des Mines, qui diffère en cela de l'habitant de Seregipe del Rei, qu'on cite quelquefois pour son amour de la vengeance. Pendant longtemps, le surnom de *Pernambucano* a signalé le caractère indépendant des habitants de cette vaste province. On sent qu'il faut être sur les lieux pour apprécier de semblables distinctions, qui existent chez tous les grands peuples de l'Europe, et qui ne peuvent pas manquer de subir une foule de modifications dues au progrès de l'industrie et aux institutions. Nous ferons remarquer néanmoins qu'une observation profonde ferait découvrir en ce genre des phénomènes moraux d'un haut intérêt, et tenant, pour la plupart, à l'esprit primitif de la race dominante dans telle ou telle contrée; mais laissant de côté cette proposition, qu'il serait facile de fortifier par de nombreux exemples, nous dirons que la nation brésilienne a dès ce moment en elle-même toutes les ressources morales et intellectuelles nécessaires pour s'élever à un haut rang parmi les peuples.

sont absolument les mêmes que celles de la même classe dans les États policés de l'Europe : un salon de Rio de Janeiro, un salon de Bahia offrent, à peu de différence près, l'apparence d'un salon de Paris ou de Londres. En général, on y parle français, et les usages se ressentent de l'influence anglaise.

Rien, au contraire, ne diffère davantage de notre classe ouvrière que les ouvriers brésiliens, surtout s'ils appartiennent à la race blanche. Accoutumés à avoir des noirs sous leurs ordres, et se reposant sur eux du soin des ouvrages les plus grossiers, ils sentent si bien la dignité de la maîtrise, que si vous envoyez chercher un ébéniste pour raccommoder un meuble, un serrurier pour ouvrir une serrure, il se gardera bien de porter ses outils, et ne se présentera chez vous que revêtu du frac noir, et quelquefois coiffé du chapeau à trois cornes. Dans les classes ouvrières, il y en a une qui joue surtout un grand rôle, c'est celle des barbiers : les boutiques de barbiers remplacent fréquemment à Rio de Janeiro nos cafés; c'est là que se débitent les nouvelles, et souvent qu'elles se font. Le barbier brésilien, du reste, conserve dans son office les précieuses traditions du barbier portugais; non-seulement il accomplit avec une dextérité rare les diverses fonctions qu'entraîne son état, mais quelquefois il en cumule une foule d'autres, qui sembleraient incompatibles. « Vous êtes sûr de trouver réunis dans la même personne, dit M. Debret, un barbier maître de son rasoir, un coiffeur sûr de ses ciseaux, un chirurgien familiarisé, et un adroit poseur de sangsues, prêt surtout à les fournir. Inépuisable en talents, il est aussi capable de reprendre sur-le-champ une maille échappé à un bas de soie, que d'exécuter sur le violon ou la clarinette des valses ou des contredanses françaises, qu'il arrange, il est vrai, à sa manière. A peine sorti du bal, passant au service d'une confrérie religieuse, vous le voyez, à l'époque d'une fête, assis, avec cinq ou six de ses camarades, sur un banc placé à l'extérieur du portail de l'église, exécuter le même répertoire destiné, cette fois, à stimuler le zèle des fidèles que l'on attend dans le temple, où se trouve préparé une musique plus analogue au culte divin. »

Il faut bien se garder, du reste, de confondre ce personnage, qui joue un rôle si important dans la population brésilienne, avec ces barbiers ambulants qui exercent en plein air, et qui se chargent, moyennant la somme la plus modique, de donner des preuves de leur habileté. « Relégués, il est vrai, au dernier rang de la hiérarchie des barbiers, dit le voyageur que nous venons de citer, *ces Figaros nomades* savent rendre encore leur profession assez lucrative, lorsque, maniant tour à tour avec habileté le rasoir et les ciseaux, ils les consacrent au service de la coquetterie des nègres, également passionnés chez les deux sexes pour l'élégance de la coupe des cheveux. »

« Saisissant avec sagacité l'esprit du métier, vous les voyez flaner dès le matin sur les plages, aux points de débarquement, sur les quais, dans les grandes rues, sur les places publiques, ou autour des grands ateliers de travaux, certains de trouver ainsi des pratiques parmi les *negros de ganho*, commissionnaires publics, les *pedreiros*, maçons, les *carpenteiros*, charpentiers, les *marinheiros*, rameurs de petites embarcations, et les *quitandeiras*, négresses revendeuses de fruits et de légumes. »

Sans doute, s'il ne nous restait pas une foule de choses importantes à faire connaître au lecteur, et si plus d'espace pouvait être consacré à Rio de Janeiro, dans cette simple notice nous essayerions de faire connaître successivement les attributions des diverses classes ouvrières; nous aimerions à multiplier ces esquisses de la vie populaire; nous pourrions monter aussi quelques degrés de l'échelle sociale, et nous arrêter à la petite bourgeoisie, gardienne, comme nous l'avons dit, des anciennes traditions. Aidé de nos propres souvenirs, et grâce surtout

à la piquante galerie qui nous est offerte dans le bel ouvrage de M. Debret, les faits curieux ne sauraient nous manquer (*). Tantôt nous verrions le regrattier universel, le *vendeiro*, amoncelant dans sa boutique les denrées les plus disparates, et finissant par faire une fortune assez considérable pour se retirer aux environs de la ville. Devenu roçeiro, ou propriétaire d'une de ces cultures qu'on désigne sous le nom de roça, et qui n'exigent pas plus de six ou douze nègres pour leur entretien, il nous offrirait tous les traits de cette vanité grossière qui le font désigner dans la ville comme un modèle de rusticité. Une autre fois, ce serait le propriétaire d'une de ces élégantes maisons de campagne désignées sous le nom de chacras, qui nous occuperait; nous le verrions s'efforçant de lutter contre l'envahissement des coutumes étrangères, et se faisant transporter à son habitation dans un hamac suspendu, comme au beau temps des guerres de la Hollande ; mais, à l'aspect du maître, au costume des esclaves, on pourrait déjà deviner la secrète influence qui changera peu à peu ce qu'on croyait immuable à Rio. L'asile du propriétaire aisé, la chacra, en effet, paraît devoir servir de refuge, du moins pour quelques années, aux vieux usages, aux coutumes qu'on semble abandonner à la ville; c'est là qu'on retrouve des meubles qui datent de la conquête, et des habitudes intérieures qui rappellent le seizième siècle; mais notre architecture a déjà envahi les riants environs de Rio de Janeiro. D'élégantes villas s'élèvent à Bota-Fogo, à Mata-Porcos, à Catumbi; et si nous restions dans les faubourgs de Rio, en même temps que nous peindrions les usages portugais, il faudrait souvent faire connaître encore les habitudes de luxe et de recherche qu'ont introduites les étrangers. Nous élevant toujours selon le degré d'importance qu'on accorde aux propriétaires, le senhor d'engenho, dont les priviléges constituent une sorte de noblesse, le fazendeiro, qui n'est en réalité qu'un riche fermier, mais dont on voit s'accroître chaque jour l'importance, l'estanceiro, auquel son séjour loin de la ville conserve une bonhomie hospitalière; le Pauliste voyageur, le *Mineiro* conducteur de caravanes,

(*) Nous le disons franchement, dans aucun voyage moderne la vie brésilienne n'a été si bien prise sur le fait. C'est même là jusqu'à présent, quant au texte, la partie la plus remarquable de cet ouvrage, qui un jour deviendra précieux pour les Brésiliens. Il est peut-être à regretter qu'un format plus portatif n'en rende point l'usage plus commode. Nous ne doutons pas que, réduit aux proportions de l'in-8, ce livre n'eût comme voyage une vogue égale à celle qu'il a obtenue déjà comme ouvrage pittoresque. Nous ne connaissons point l'auteur; mais dans le cas où une deuxième édition se ferait, nous appellerions son attention sur l'orthographe des noms, qu'il a donnée, en général, d'après la manière dont les sons frappaient son oreille, mais non d'après les règles adoptées grammaticalement par les Portugais et par les Brésiliens. Cette observation semblera bien minutieuse sans doute; cependant on ne saurait dire combien cet oubli de l'orthographe portugaise entraîne d'erreurs bizarres dans la nomenclature des ouvrages géographiques écrits récemment sur le Brésil. Ceci est surtout sensible chez les Allemands, d'ordinaire si consciencieux dans tout ce qui regarde les textes étrangers. Chez les voyageurs le plus justement célèbres, il y a une transformation perpétuelle des *b* pour les *p* et *vice versa;* le moindre inconvénient d'une orthographe semblable est de rendre certains noms à peu près inintelligibles pour les nationaux. M. de Saint-Hilaire, si exact en toutes choses, a été le premier à signaler les nombreux errata que nécessitent aujourd'hui les ouvrages que nous signalons. Les noms indiens offrent encore un nouvel écueil; mais là, comme les Portugais n'ont pas eu de règle positive, il est difficile de ne point modifier leur prononciation. Nous sommes bien loin de nous croire exempt du défaut que nous reprochons aux auteurs contemporains; l'absence du *til* portugais nous a souvent contrarié, mais, à l'exception de l'*u* changé sciemment en *ou*, comme dans *Sapoucaya*, au lieu de *Sapucaya*, etc., nous nous sommes efforcé de nous conformer à l'orthographe portugaise.

tous ces hommes enfin nous offriraient, à quelques lieues de la cité, ou dans la ville elle-même qu'ils habitent momentanément, des traits originaux, qui se sont modifiés tour à tour, à partir de l'époque où le Brésil était encore sous le régime des vice-rois, jusqu'à celui où il a vu les révolutions de l'empire.

Mais, sans quitter la ville, il nous serait aisé de descendre dans l'intérieur des ménages, d'assister à un de ces repas brésiliens qui ne se sentent pas encore de l'introduction des coutumes étrangères, parce que de tous les actes de la vie c'est celui auquel la sobriété portugaise attache le moins d'importance. Là, nous saurions que si à Rio l'heure du dîner a varié selon les professions, depuis deux heures jusqu'à six heures du soir, le vrai Brésilien dîne encore à une heure, tandis que son père dînait à midi. Une description rapide du dîner nous semblerait-elle indispensable, nous verrions le *caldo de substancia*, le bouillon substantiel aux herbes aromatiques, figurer à l'entrée du repas; puis ce serait le morceau de bœuf environné de saucisses et de lard; l'*escaldado*, qu'on regarde comme le plat indispensable, qui remplace souvent le pain, et qui n'est autre chose que de la fleur de farine de manioc nourrie du jus des viandes ou d'un coulis de tomates. Puis viendrait la volaille au riz, la poularde rôtie, qu'on ne saurait comparer à celle d'Europe, et le plat d'herbages pimentés. Le *molho*, la sauce piquante composée de vinaigre et de malagueta, ou de petit piment, serait préparé pour se mêler à tous les mets; à côté, nous verrions s'élever une pyramide de ces belles oranges *selectas*, qui n'apparaissent point seulement au dessert, et dont le suc rafraîchissant sert à combattre l'ardeur intolérable qu'excite le jus du piment. L'excellent poisson de la baie de Rio, la salade classique recouverte invariablement de ses rouelles d'oignons crus, le gâteau froid au riz saupoudré de cannelle, ou peut-être le plumpudding à l'orange, achèveraient de nous faire connaître tout le confort d'une bonne table brésilienne, surtout si, à la place de la volaille rôtie, se présentait un de ces dindons énormes (peru), un de ces jambons magnifiques (presunto), qu'on ne sert qu'aux grandes occasions. Les vins de Porto et de Madère, qu'on ne boit que dans des verres à patte, et en portant quelque santé; une eau limpide conservée dans les morinhas rafraîchissantes, dont les formes sont quelquefois d'une élégance remarquable, le vin d'orange, qu'on prépare trop rarement, et qui rappelle le malvoisie des Canaries; quelques liqueurs, dont l'usage est fort modéré; tout cela nous donnerait une idée assez complète du dernier acte d'un dîner brésilien, surtout si nous y joignions le dessert de rigueur. Le dessert à Rio, c'est le fromage de Minas ou de Rio-Grande, ce sont les melanciass plus douces que nos pastèques, les ananas, qui croissent dans tous les jardins, les pitangas vermeilles, que l'on cueille au milieu de leurs feuilles de myrte, les jambos, qui rappellent le parfum de la rose, les maracujas, les jabuticabas, les cajas, qui appartiennent essentiellement au Brésil, les mangas, qui viennent de l'Inde, et qui trouvent le climat du sud déjà trop tempéré, l'atte parfumée, qui prend le nom de *fruta do conde*, et enfin quelques fruits d'Europe naturalisés récemment par un Français, le comte de Gestas, que ce seul bienfait rend digne à jamais de la reconnaissance des Brésiliens (*).

(*) On trouvera dans le premier volume du savant Voyage autour du monde de M. Freycinet, l'indication des espèces naturalisées par M. F. de Gestas, et en outre une liste fort complète des fruits que produit le sol de Rio. Parmi les hommes qui ont bien mérité de l'horticulture, nous devons mentionner M. Maçon, ancien boulanger français, qui a fait d'heureuses tentatives pour multiplier à Rio les légumes de France et de l'Europe méridionale. Malheureusement, des efforts si honorables ne sont pas toujours couronnés de succès. Il est prouvé que les graines d'Europe dégénèrent assez rapidement; il y a aussi quelques curieuses transformations dans les procédés de l'horticul-

Si nous assistions au dîner d'un artisan, la description, on le pense aisément, ne serait ni si longue, ni si variée : un peu de poisson sec (*bacalhäo*), un morceau exigu de viande sèche, de petits haricots noirs (*feijoës*), que l'on pétrit avec la farine de manioc, l'éternel *molho* de piment, l'eau pure de la morinha; tel serait, en peu de mots, le repas fort peu substantiel que nous verrions prendre au fond de l'arrière-boutique, et loin de l'œil des passants. Ce serait un festin comparé au dîner de l'esclave.

Après nous être occupés de ces détails, malheureusement trop incomplets, il nous serait aisé de faire voir, grâce aux renseignements des modernes voyageurs, comment l'antique menu du dîner brésilien a disparu devant l'art culinaire importé par nos cuisiniers. Aujourd'hui, nos plus habiles restaurateurs ont des émules à Rio, et quelle que soit l'habileté reconnue de certains couvents dans l'art d'inventer des confitures nouvelles, tout ce luxe de *doces*, qui émerveillait jadis les étrangers, a été éclipsé par les confiseurs français et italiens. On prend, dit-on, aujourd'hui des glaces à Rio, comme on en prend chez Tortoni (*).

Si, après avoir assisté rapidement à toutes ces révolutions d'un art indispensable, nous descendions, de nouveau, dans l'intérieur des maisons brésiliennes de la simple bourgeoisie, nous verrions qu'au fond du sanctuaire de famille, à l'ombre des anciens pénates, se conservent encore la plupart des vieilles coutumes. Là, en dépit de nos marchands de meubles, et de leurs envois multipliés, on se sert encore, pour dormir, des nattes tissées par les noirs, du hamac emprunté de l'Indien, de l'antique *marquesa*, espèce de canapé dont le fond est une simple peau de bœuf, et que fabriquèrent, dès leur arrivée, les Européens, avec le bois du jacaranda. Là, on voit faire encore la sieste pendant des heures, sans que l'activité toujours croissante des Européens change rien à cette coutume; là, les dames brésiliennes qui ont paru à l'église vêtues de nos modes françaises retrouvent le costume brésilien, la cape, la robe sans corset, les chaînes dans le goût oriental, et la babouche qui chausse souvent le plus joli pied. Rarement assise, presque toujours accroupie sur les talons, la dame brésilienne fait de la dentelle, comme on en fabriquait au seizième siècle; car la tradition des ornements s'est conservée pour elle. Elle donne des férules à ses négresses, et songe à la parure nouvelle qu'elle portera au prochain sermon.

Ici, nous le sentons bien, pour satisfaire plus d'un lecteur, il faudrait nous arrêter, il faudrait essayer de peindre cette grâce brésilienne, qui n'a rien de commun avec la grâce française, pas même toujours l'analogie du costume; il faudrait essayer de faire comprendre cette vivacité qui s'éteint dans la mélancolie, ces grands yeux noirs que les Paulistas, renommées pour leur beauté, envient quelquefois aux femmes de Rio; ce *feu tremblant dans la nuit*, comme a dit Lamartine, qui vous exprime la poésie d'un autre climat; cette démarche toute orientale, que n'ont pas encore altérée nos maîtres à danser français. Tout ceci, on le trouve encore à Rio; mais ce qu'on n'y trouve plus, comme le disait, il y a quelques années, M. Hippolyte Taunay, « c'est une coutume célébrée par les heureux voyageurs qui nous ont devancés : ces aimables Américaines ont perdu le goût de jeter des fleurs sur la tête de ceux qu'elles distinguaient, et auxquels elles destinaient leurs faveurs. Plus de bonnes fortunes de ce genre à espérer; il faut d'autres talismans que sa bonne mine

ture; en différents districts, les choux, par exemple, ne se sèment pas toujours; on les plante de bouture, et ils viennent à merveille.

(*) Nous tenons ce fait d'un jeune Brésilien récemment arrivé, et nous avouons qu'à l'époque où nous avons visité Rio, il n'existait rien qui fît prévoir un tel changement dans les habitudes locales.

pour y prétendre à présent; autre temps, autres mœurs. »

Un tel usage a-t-il jamais existé? Parny n'est-il pas l'inventeur de l'épisode dont il a animé son récit? M. de Maudave, qui écrivait vers la même époque, n'en dit rien dans son manuscrit. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que ce mode de correspondance, emprunté à l'Orient, ne serait nullement nécessaire aujourd'hui. Depuis quelques années, les femmes de la bonne compagnie jouissent d'une liberté qu'on ne soupçonnait pas il y a quelques années seulement. Elles n'hésitent plus à accepter le bras d'un cavalier à la promenade, dans un salon; il n'est pas rare de leur voir faire les frais de la conversation; en un mot, elles ont participé au changement remarquable qui s'est opéré dans les usages et dans l'éducation.

Visites. « Lorsque quelqu'un fait une visite dans une maison où il est intimement lié, dit un voyageur anonyme, le Brésilien y va en toilette complète, le chapeau à trois cornes, la boucle de souliers et de jarretières, l'épée au côté. Arrivé au bas de l'escalier, il frappe dans ses mains pour prévenir de sa présence; et, en serrant la langue entre ses dents, il fait entendre une espèce de sifflement, comme s'il prononçait la syllabe *tcheeu*. Le domestique qui entend le signal demande, d'un ton assez grossier et nasillard: Qui est là? La réponse faite, il va la rapporter à son maître; si c'est un ami, ou quelqu'un de bien connu, et qu'on puisse voir sans cérémonie, le maître accourt au-devant de lui, l'introduit dans la *sala*, en faisant mille protestations sur le plaisir que lui procure sa visite, et en accompagnant ses compliments d'une multitude de révérences. S'il s'agit d'affaires, avant d'en parler, il recommence ses excuses sur le peu de cérémonie avec lequel il le reçoit, et c'est avec juste raison; car, en général, il se présente avec une barbe de plusieurs jours, des cheveux mal peignés, et tout luisant de graisse, et sans aucun autre habillement que sa chemise de coton. A la vérité, ce vêtement est fait avec recherche, et garni de broderies, surtout au cou et au jabot; on le porte ordinairement chez soi, de manière à avoir la poitrine découverte, et les manches retroussées jusqu'au coude; ou si, par hasard, il est assujetti au poignet par des boutons d'or d'une forme sphérique, les pans sont flottants, et, par-dessous, est une ceinture que retient autour des reins une courte paire de chausses, tandis que les jambes sont entièrement nues, et les pieds couverts avec des tamancas; tout cela n'est ni très-élégant, ni très-propre, d'autant plus que les Brésiliens sont très-velus, et qu'ils ont la poitrine et les jambes hâlées par le soleil. »

«Si c'est une visite de cérémonie, on est conduit, par un domestique, dans la *sala*, d'où l'on voit souvent des personnes qui y étaient s'échapper par une autre porte; on reste seul environ une demi-heure, après laquelle arrive le maître de la maison, en demi-toilette. Des deux côtés, ce sont de profondes salutations, à une certaine distance, et après avoir déployé tous les talents dans la science des courbettes, et gagné ainsi du temps pour assurer le rang et les prétentions de chacun, on se rapproche enfin; si les conditions sont inégales, d'un côté, avec dignité, de l'autre, avec respect; et, si elles sont à peu près semblables, d'un air libre et familier. On cause ensuite de l'affaire qui a donné lieu à la visite, et elle est promptement expédiée. Je ne blâme pas trop ces préliminaires révérencieux entre étrangers, et cette lenteur à s'aborder; ils donnent la facilité de s'apprécier mutuellement, et peuvent faire éviter une foule de lourdes méprises et de gauches excuses. Comme mes compatriotes en général, j'ai une aversion invincible pour les embrassades des Brésiliens (*). »

Comparaison du Brésilien avec l'habitant de Paris. En arrivant au Brésil, on aperçoit bien vaguement

(*) Voyez les Nouvelles annales des voyages.

qu'il y a une différence dans les mœurs; on se sent entraîné à croire que l'on vit au milieu de gens d'une autre nature. Veut-on se rendre compte de cet entraînement, le prestige se dissipe; on reconnaîtra bientôt qu'on a affaire à des hommes vains ou modestes, sincères ou faux, indulgents ou méchants, animés, en un mot, des mêmes passions que nous... seulement les mêmes penchants se manifestent par des actes fort différents.

Ainsi, sans vouloir établir cette thèse que les Brésiliens sont plus paresseux que les Parisiens, je vois que la paresse, qui n'est que l'aversion pour la contention d'esprit, existe chez les uns et chez les autres; l'unique différence, la voici.

Le Parisien paresseux est en mouvement du matin au soir; il néglige ses affaires pour laisser vaguer son esprit dans les futilités de la Gazette, et dans les conversations de café, qu'il suit sans travail de tête; il préfère végéter, plutôt que d'occuper un emploi; et végéter, pour lui, c'est se lever à dix heures, perdre ses moments à une toilette sans soin, à une course sans but, à la nouvelle du jour qu'il se fait dire, et qu'il altère, sans le vouloir, en la rapportant. La rapidité des impressions légères le dispense des réflexions qu'il fuit.

Le Brésilien paresseux est levé avec le soleil. Il ne fait pas de toilette, car il n'avait pas quitté ses vêtements; il reste, en caleçon, à fumer sur sa porte, qu'il n'abandonne que pour aller se balancer dans son hamac. Sa main s'étend avec peine pour recevoir sa chétive pitance de manioc. Vous demandez où demeure un tel, son voisin: il n'en sait rien. Parler le fatigue autant que penser.

Tous deux sont aussi inutiles l'un que l'autre.

On est jaloux au Brésil et en France. Si on le témoigne ici, là on le dissimule. Le Parisien conduit sa femme dans le monde, quelquefois, il est vrai, en enrageant. S'il surprend le galant, un duel s'ensuit, ou on plaide en séparation. Le Brésilien dérobe la sienne à tous les yeux; il paye pour faire assassiner l'amant, et poignarde l'infidèle. La Française jalouse fait épier et gémit; la Brésilienne, sur un soupçon, vient elle-même, avec fureur, réclamer des droits qu'elle a perdus. Dans l'un et l'autre pays, il y a des maris trompés. En France, souvent on en rit; ici, il serait imprudent de se permettre la plaisanterie la plus légère. Là, il est permis de demander des nouvelles de madame avec laquelle on a dîné; ici, c'est presque une incivilité: ne parlez jamais au Brésilien de sa famille.

La vanité d'un Français se manifeste, dans ses discours, par des prétentions à l'esprit; s'il est riche, il aime à persuader qu'il le doit à son génie, bien que ce soit souvent au hasard. Son luxe sera l'expression plus ou moins heureuse du bon goût. Il raffinera sur les commodités de la vie, suivra les variations les plus ridicules de la mode, affichera de l'estime pour les beaux-arts; il n'attirera auprès de lui de flatteurs que ceux qui manient la louange avec adresse.

Le Brésilien, attaqué du péché de vanité, se loue et se rengorge; quelle que soit la source de sa fortune, elle n'est jamais un scandale; il ne cherche point à le déguiser; il n'y a point de turpitude quand on est riche; il y a toujours de la maladresse quand on ne l'est pas. Le luxe est solide et barbare; il faut de la vaisselle pesante, des bijoux massifs. Hommes et femmes sont recherchés dans leur toilette, lorsqu'ils paraissent; madame se rend à la messe, suivie de nombreux esclaves richement parés; et elle revient souvent s'asseoir sur une natte pour y manger, avec ses doigts, du poisson sec et du manioc (*).

(*) Ce piquant paragraphe, que le lecteur me saura gré d'avoir introduit ici, est extrait d'un Voyage manuscrit au Brésil, dans lequel un homme d'un rare esprit d'observation, M. L. F. de Tollenare, nous a permis de puiser. Comme on le verra par la suite, nous l'avons mis plus d'une fois à contribution pour la description de la province si peu connue de Pernambuco.

Observation du dimanche. La Saint-Sébastien. Fêtes locales et fêtes religieuses. Comme nous l'avons dit au commencement de cette notice, saint Sébastien est le patron de Rio; et, de tous les saints, c'est celui auquel les habitants portent le plus de respect. Avant la fondation de la cité, c'était déjà le patron sous la bannière duquel ils marchaient contre les Indiens. C'est sous cette bannière qu'ils chassèrent même les compagnons de Villegagnon. Le jour de la fête de saint Sébastien est donc célébré avec grande pompe; il tombe en janvier. C'est toujours alors la coutume d'illuminer la ville pendant trois nuits consécutives. L'image du saint, couronnée d'un diadème de pierres précieuses, est conduite au Sénat, et, pendant que le cortége défile, on chante les psaumes. Insensiblement cet usage était tombé en désuétude; mais une maladie épidémique qui vint à sévir sur Rio, alarma tellement le peuple, qu'il attribua cette plaie nouvelle à l'abolition de la cérémonie dont nous venons de parler. En conséquence, on renouvela la procession avec une splendeur inaccoutumée; et il fut ordonné qu'elle serait, à l'avenir, observée régulièrement.

La veille du jour de la fête est toujours annoncée à midi, par des décharges de boîtes qu'on tire devant les églises; à ces boîtes se joignent des pétards, qui éclatent en répandant en l'air un nuage de fumée blanche sillonné de faibles étincelles. Outre cela, chaque église entreprend une neuvaine, durant laquelle on entend sans cesse des décharges de fusées volantes, et d'autres feux d'artifice. Pour dire la vérité, il n'y a guère de jour, dans l'année, où ces explosions n'éclatent dans quelque endroit de la ville.

Une autre circonstance marque encore la fête du saint; c'est l'innombrable quantité de chandelles allumées devant la châsse qui lui est consacrée. Elles sont toujours entremêlées d'une multitude de fleurs artificielles. Ce genre de décoration religieuse est un de ceux auxquels les Brésiliens apportent le plus de soin, et auquel ils réussissent le mieux. Une sorte de muraille ardente, formée par des cierges allumés, commence quelquefois à l'entrée de l'église, et continue jusqu'à l'abside, en se développant comme une immense pyramide de lumières, qui éclairent l'église indépendamment des lampes suspendues à la voûte. Ces cierges sont fabriqués avec de la cire généralement importée de la côte d'Afrique, expressément pour cet usage. Si, comme on l'affirme, on a trouvé enfin le moyen de blanchir la cire des abeilles que l'on récolte au Brésil, il est probable qu'on l'emploiera aux pompes diverses de l'Église.

Un Brésilien instruit, qui a visité avec fruit Rome et les villes principales de l'Italie, nous affirmait dernièrement que les cérémonies religieuses de Rio de Janeiro différaient bien peu, en pompe et en éclat, de celles qu'on célèbre dans la métropole du monde chrétien. Nos souvenirs nous feraient pencher pour cette opinion, qui semblera peut-être étrange, mais qui n'a rien d'exagéré.

Du reste, comme le fait très-bien remarquer un voyageur anglais, ces décharges continuelles de feux d'artifice, et cette quantité innombrable de bougies, forment une dépense annuelle dont le taux effrayerait peut-être, si l'on y réfléchissait mûrement. M. Walsh, en faisant cette observation, dit qu'il ne saurait baser sur aucun calcul positif les frais supportés annuellement en ce genre par la ville entière; mais qu'un de ses amis essaya d'évaluer à peu près la dépense approximative, et qu'il arriva au résultat que nous allons reproduire. « Dans l'église de Santo-Antonio seulement, dit-il, nous comptâmes huit cent trente cierges, et dans celle de Terceira, on en comptait, durant la même soirée, six cent soixante; et quelques-uns étaient de la dimension de ceux qu'on emploie pour nos flambeaux. La cire coûtait, à cette époque, cinq cent soixante reis la livre; et nous conjecturâmes, d'après cela, que, dans les quarante-deux chapelles, cou-

vents, églises et maisons religieuses de Rio, on pouvait dépenser un millier de contos de reis, ou environ cinquante mille livres sterlings. » Il est vrai que les confréries religieuses supportent une partie de ces dépenses, qui s'élèvent aussi à un taux considérable pour Pernambuco et San-Salvador, où, durant les fêtes, d'immenses triangles lumineux brillent au-dessus de l'autel, et jettent dans l'église un éclat que n'offrent presque jamais les églises les plus richement ornées de nos villes européennes.

En général, le dimanche, à Rio de Janeiro, est observé assez strictement, et quelques familles se piquent de remplir leurs devoirs de piété avec une sorte de décorum. Quand ce jour est arrivé, vous voyez, dès le matin, une longue file d'individus composant souvent une seule famille, et se rendant à la paroisse du voisinage. Chacun est muni du rosaire ou du livre d'heures, et marche avec une gravité qui indique assez la sainteté du devoir que l'on va remplir. Presque toujours le père de famille ouvre la marche; sa femme le suit, et les enfants viennent ensuite par rang d'âge. Quelques esclaves des deux sexes suivent également, en observant une espèce de hiérarchie. C'est une de ces processions de famille qui a fourni à M. Debret une de ses peintures les plus originales. On rencontre quelques-uns de ces groupes qui se composent de douze à quatorze personnes, et il y en a de plus nombreux encore.

Souvent il arrive qu'après avoir entendu le service divin dans la matinée, beaucoup de marchands ouvrent leurs boutiques, et se livrent à leurs occupations habituelles; et l'on doit dire, à la louange des habitants de Rio, que si on travaille assez ordinairement le dimanche, ce jour n'offre point, comme en France et en Angleterre, une multitude de gens ivres dont il serait urgent, sans doute, que des sociétés de tempérance vinssent enfin diminuer le nombre. Ce qui explique pourquoi quelques habitants de Rio reprennent leurs occupations durant un jour consacré au repos dans tous les pays qui reconnaissent le culte catholique, c'est que, selon l'opinion commune, le jour du sabbat commence dès le samedi, après le coucher du soleil, et se termine à la même période le jour suivant. Ils fondent leur opinion sur le texte sacré, qui dit : « Le soir et le matin firent le premier jour; » et ils partent même de ce principe pour justifier l'ouverture de l'Opéra dans la soirée du dimanche.

S'il paraît assuré que les Brésiliens ont perdu, dans les derniers temps, beaucoup de leur respect et de leur ancien goût pour les jours fériés et les processions; si même ils n'offrent plus le même extérieur de piété qu'on observait parmi eux il y a quelques années seulement, ils ont gagné certainement en tolérance ce qu'ils ont perdu en formes purement extérieures; et ce fait est d'autant moins douteux, que pleine justice leur est rendue, à cet égard, par un ministre de la communion protestante. M. Walsh dit en même temps que, s'il a vu le clergé se plaindre, dans ces dernières années, de l'introduction des doctrines étrangères, il lui a semblé que ce reproche d'indifférence religieuse n'était nullement fondé.

De la secte des Sébastianistas. Tout à l'heure, et à propos du saint vénéré par les habitants de Rio, nous avons nommé le jeune roi qui fonda la ville, et qui s'était mis religieusement sous sa protection. Tous ceux qui ont lu avec quelque attention les récits contemporains, ne peuvent guère avoir de doute sur les circonstances qui accompagnèrent la mort de ce jeune et infortuné monarque. Hieronimo Mendoza surtout ne nous semble guère laisser à désirer sur ce sujet; il entre, à ce qu'il nous semble, dans les détails les plus positifs; et c'est vainement, selon nous, qu'on a prétendu le réfuter. Qui croirait cependant qu'au dix-neuvième siècle on voit se renouveler, au Brésil et en Portugal (*), le mythe bizarre qui ac-

(*) Voyez Kinsey, Portugal illustrated.



cordait une sorte d'immortalité au roi Arthur, et qui voulait qu'à diverses périodes on pût l'attendre comme une sorte de Messie. C'est ce qui arrive, cependant, de nos jours pour le roi don Sébastien; et la secte, pour être nombreuse, n'en est pas moins extravagante. Nous ne saurions néanmoins adopter, avec un voyageur anglais qui la fait connaître parfaitement, l'idée qu'elle est due entièrement aux jésuites.

Tout le monde sait quel fut le résultat de cette espèce de croisade du seizième siècle, que Sébastien entreprit pour remettre un roi musulman sur son trône, et pour gagner de nombreux catéchumènes à la religion chrétienne. La bataille d'Alcaçar Kebir eut les suites les plus funestes pour le Portugal. Le jeune roi périt, dit-on, en voulant traverser le fleuve Macassin. Le cardinal-roi lui succéda. Après le règne de ce monarque sans énergie, le royaume tomba au pouvoir de l'Espagne, et l'on vit commencer cette période désastreuse que quelques historiens ont désignée sous le nom des *Soixante ans de captivité* (*).

Comme il arrive en ces sortes de circonstances, un événement déplorable fut mis à profit par d'audacieux aventuriers; trois Sébastiens se présentèrent successivement. Le plus hardi et le plus remarquable fut le don Sébastien de Gênes, qui sut, par la révélation de circonstances vraiment secrètes, imposer aux premiers personnages de la monarchie espagnole, et faire croire à son identité. Les Espagnols demandèrent son extradition, et il leur fut livré. Son procès ne traîna pas en longueur; il fut condamné aux galères, et ce fut là qu'il finit ses jours (**).

Les songes, les prophéties, les comètes, les signes effrayants vus dans le ciel, tous les prodiges, enfin, qui accompagnent, dans le moyen âge, un événement extraordinaire, furent rappelés, comme à l'envi, pour prouver que non-seulement Sébastien n'était pas mort, mais qu'il avait échappé à la captivité, et qu'il errait en Europe.

Parmi les anciennes prédictions que répandirent les jésuites, il faut noter ces espèces d'oracles, à peu près semblables aux centuries de Nostradamus, qui s'échappaient de la verve grossière d'un cordonnier nommé Bandarra. Elles déclaraient, en termes exprès, que don Sébastien avait été enlevé par Dieu à ses ennemis; qu'il avait été déposé dans une île déserte, et que le messager céleste l'avait remis aux soins d'un saint ermite. La conclusion était naturelle, il devait vivre durant des siècles, et sortir de son île pour reprendre le trône de ses ancêtres.

Diverses prédictions plus récentes acquirent plus tard du crédit; au nombre de celles qu'on regarde comme d'une date nouvelle, il faut mettre les oracles prononcés par une espèce de nain prophète, que les Sébastianistes désignent sous le nom bizarre de *Pretinho do Japão*, ou du petit nègre du Japon.

Néanmoins, ce sont les révélations de la mère Léonardo, religieuse du couvent de Monchique, à Oporto, qui paraissent avoir exercé le plus d'influence sur les masses. La digne religieuse procéda d'une manière différente, et ce fut au moyen de ses révélations et de ses songes qu'elle annonça la venue du jeune roi.

Tous les gens qui ont rendu quelque service essentiel au Portugal ont été, en leur temps, considérés comme autant de Sébastiens; c'est du moins ce que dit M. Walsh, qui paraît avoir puisé à de bonnes sources. Jean IV, qui reconquit son royaume sur l'Espagne, jouit quelquefois de cet honneur. Le marquis de Pombal, qui s'appelait Sebastião-João de Carvalho, fut considéré, par bien des gens, comme l'être fantastique dont il portait le nom.

(*) De 1580 à 1640.

(**) Un de nos vieux historiens les plus remarquables et les moins connus, est peut-être celui de tous les chroniqueurs qui a le mieux fait connaître cet événement étrange. Voyez les Histoires prodigieuses de Simon Goulard.

En 1830, c'était, dit-on, le fils de l'infante dona Theresa, la fille aînée de Jean VI, qui jouissait de cet honneur insigne.

A quelque degré de superstition qu'il faille en être venu pour faire partie d'une semblable association, le nombre des individus qui croient à l'existence de Sébastien n'en est pas moins considérable; il peut se monter à environ trois mille personnes, tant au Brésil que dans le Portugal. Ils n'ont aucun lieu particulier d'assemblée, et ne forment, à proprement parler, aucune congrégation essentiellement distincte. Leur commun article de foi, c'est que don Sébastien doit certainement paraître, et qu'ils seront indubitablement témoins de cet heureux événement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils l'attendent avec autant de zèle et de simplicité que les juifs, de nos jours, en mettent à attendre le Messie. On dit que c'est principalement à Minas-Geraes que leur nombre s'est accru; ils y rappellent les mœurs des quakers et des frères moraves, et ils se distinguent par leur industrie, leur bienveillance et leur simplicité. Ils sont assez nombreux à Rio de Janeiro.

On raconte au Brésil une foule d'anecdotes, plus étranges les unes que les autres, sur les croyances des *Sebastianistas*. On citait entre autres un individu qui tenait, il y a quatre ou cinq ans, boutique dans la rua Direita, et qui faisait un crédit assez large pour qu'on ne dût le payer qu'à la venue du roi Sébastien (*).

L'intrudo ou le carnaval a Rio de Janeiro. Ni ce carnaval de Venise, qui a tant perdu de ses splendeurs, ni ces mascarades expirantes, que l'on voit encore à Paris, ne sauraient donner une idée exacte du tumulte, de la folie ardente qui règnent durant les jours de l'*intrudo*, non-seulement à Rio de Janeiro, mais dans toutes les villes du Brésil; les folies originales qui se passent à Rome, et que Goëthe n'a pas dédaigné de décrire, peuvent seules en donner une idée, et les *confetti* de plâtre, dont on inonde les passants dans la cité sainte, peuvent seuls remplacer les fruits en cire qu'on jette, à Rio, aux passants. Traduisons en l'abrégeant un grave voyageur qui décrit ce divertissement d'une manière pittoresque, et qui y a joué lui-même un rôle.

« L'approche du carême est marquée, au Brésil, par le nouveau caractère dont la nature commence à se revêtir; les collines boisées, qu'on aperçoit de toutes parts à Rio de Janeiro, sont couvertes d'un magnifique arbuste en fleur, et cela en telle profusion, qu'elles semblent revêtues, en quelques endroits, d'un magnifique tapis de pourpre. Cette belle fleur est désignée, dans le pays, sous le nom de *flor de quaresma*. Les rues ne présentent pas un aspect moins surprenant. Çà et là on remarque certains espaces réservés, où le vert et le jaune brillent d'un éclat presque aussi vif que les fleurs qui paraissent sur la colline; c'est une prodigieuse quantité de boules en cire colorée, qui remplissent des boutiques entières, ou qui sont amoncelées dans d'énormes baquets que l'on dresse devant les portes. Elles ont l'apparence et presque la grosseur d'un œuf, et intérieurement on les a remplies d'eau pure, ou même d'eau de senteur. Dans l'Église grecque, et aussi dans l'Église catholique, il y a une certaine saison de l'année où l'on se donne de véritables œufs colorés en rouge, que le peuple regarde comme

(*) M. Walsh donne les preuves authentiques de faits analogues; si elle n'était pas si étendue, nous reproduirions ici une pièce aussi curieuse par sa rédaction que par la circonstance qu'elle doit constater. Il s'agit de dix contos de reis (60,000 francs), qu'un certain colonel de Souza Menellas promet de payer à Morão Tello, si dans un laps de dix années le roi don Sébastien n'apparaît pas. Aux personnes curieuses d'approfondir cette société bizarre, qui ne mérite guère à notre gré le nom de secte, nous indiquerons un curieux ouvrage portugais, intitulé : *Portugal regenerado;* il est devenu fort rare. Selon Kinsey, quelques-uns de ces absolutistes qu'on désignait vers 1829 sous le nom de *Corcundas*, affirmaient que c'était don Sébastien qui reparaissait sous les traits de don Miguel. *Portugal illustrated*, p. 49.

devant rappeler les plaies sanglantes de Jésus-Christ; mais c'est à Pâques qu'on se les offre, et je ne pouvais guère imaginer à quoi pouvait servir cette quantité d'œufs jaunes et verts que je voyais de tous côtés. Quelques jours après, je l'appris par ma propre expérience.

« Comme tous les peuples qui vivent entre les tropiques, lorsque les époques annuelles des réjouissances sont arrivées, les Brésiliens s'abandonnent sans contrainte à la gaieté la plus vive, et nulle époque ne mérite mieux cette réflexion que le temps de l'intrudo. Cette espèce de carnaval, où les œufs de cire jouent le rôle principal, commence le lundi de la Quinquagésime, et se poursuit jusqu'au mercredi des Cendres. Pendant ce temps de folie, un ami m'avait conduit pour rendre une visite, et, dès les premières salutations, nous fûmes accueillis par une grêle d'œufs jaunes et verts, que toutes les jeunes et jolies femmes de la famille nous jetèrent impitoyablement à la face. Nous fûmes alors invités à nous rendre aux balcons des fenêtres, et nous vîmes tous ceux qui remplissaient les rues fuyant quelque projectile, ou guettant l'approche d'une victime. Quand quelqu'un paraissait, il était au même instant assailli dans toutes les directions, et inondé de torrents d'eau en une minute; son chapeau devenait le but de milliers d'œufs jaunes et verts. Si, ne voyant plus nul attaquant, il avait le malheur de s'arrêter un moment et de retirer son chapeau pour le dégager de la grêle dont il avait été inondé, quelque folle jeune fille, cachée derrière une fenêtre des étages supérieurs, arrivait avec un bassin d'eau, et le lui versait sur le chef. S'enfuyait-il du côté opposé, il recevait une dose nouvelle, et, s'il se fût avisé de prendre le milieu de la rue, il est probable qu'un double déluge l'eût assailli.

« Dans les boutiques, et derrière les portes des appartements, des hommes se tiennent cachés avec des seringues, et d'immenses *gamelas* contenant plusieurs gallons d'eau, qu'ils se lancent sans relâche au visage ou sur l'estomac, si bien que la rue, à la fin, se trouve inondée d'une extrémité à l'autre, comme si elle était un prolongement de la baie.

« Les jeunes filles brésiliennes sont naturellement mélancoliques et vivent retirées; mais, à cette époque, elles semblent avoir complétement changé de caractère, et, durant trois jours, leur gravité et leur timidité naturelle s'éteignent dans des rires sans fin.

« Quelquefois nous voyions les personnes qui descendaient être inondées d'une telle quantité d'eau, et servir de but à une si grande quantité d'œufs de cire, qu'elles en étaient comme étouffées. De temps en temps, on mettait en jeu la farine, et tout un seau de cette substance colorante était jeté sur un seul individu, qui semblait alors comme revêtu d'une croûte. C'est ce que l'on fait particulièrement à l'égard des noirs et des mulâtres, qui offrent vraiment la tournure la plus grotesque, quand ils ont été gratifiés de cet étrange ornement. Le théâtre est toujours ouvert pendant ce temps, et le jeu que nous venons de décrire s'y anime surtout entre le parterre et les loges.

« Ce système d'inondation générale est porté si loin, qu'un des journaux se plaignait sérieusement de ce que les fontaines pouvaient être épuisées. Selon le rédacteur, les habitants allaient se trouver, par leur folle profusion, privés d'un des objets les plus nécessaires à la vie; circonstance, du reste, que la rareté d'eau qui s'était fait sentir quelque temps auparavant ne rendait pas sans probabilité. Les étrangers, qui sont si nombreux à Rio, et qui semblent devenir plus particulièrement un but d'attaque, ne peuvent pas toujours s'y soustraire; cela arriva à un point tel, que l'intendant de police crut devoir publier un édit où, après avoir déclaré que les jeux de l'intrudo étaient devenus l'occasion de coups et de blessures graves, parce qu'ils étaient fréquemment exercés contre la volonté des individus, on devait les regarder comme prohibés des rues et du théâtre, de tels divertissements ne pouvant plus être permis dans une société civilisée,

Des gardes armés furent placés, à cet effet, dans tous les quartiers de la ville. Mais la *société civilisée de Rio de Janeiro* ne tint nul compte de l'ordonnance, elle retourna, comme par le passé, à son amusement national, et, franchement, on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'il en fût autrement, car l'empereur lui-même donnait l'exemple. On sait qu'il prenait part à ce jeu, avec ses enfants et ses amis, tout le temps que durait l'intrudo.

« J'ai pris diverses informations relativement à l'origine de cet usage étrange; mais personne n'en a la plus légère idée. Comme bien des cérémonies ont quelque liaison avec une observance religieuse, on peut croire que cette coutume d'inonder les gens devait jadis renfermer quelque allusion au baptême. A l'exception de ce jeu et de l'opéra, on ne permet pas d'autres divertissements au Brésil durant le carnaval. Il n'y a, à Rio, ni masques ni exhibitions grotesques dans les rues. »

Nous ajouterons cependant à ce récit amusant du voyageur, que les mascarades ne sont nullement inconnues au Brésil. Il y a plusieurs années, nous fûmes témoins, à San-Salvador, de mascarades si variées, d'exhibitions si grotesques, les masques de caractère étaient d'une vérité si comique, malgré le peu de richesse des costumes, l'esprit brésilien s'y montrait quelquefois sous un aspect si plaisant, qu'on se trouvait transporté momentanément à cette époque où les relations du Portugal étaient fréquentes avec Venise, et où le génie original des Italiens avait bien pu influencer l'esprit plus grave des Portugais.

Les jeux de l'intrudo, qui tiennent encore une part si grande dans les coutumes nationales, ne sont pas dédaignés à Lisbonne, et ils se répètent, durant les trois jours qui précèdent le carême, dans toutes les villes un peu considérables du Brésil. On peut se faire, par cela seul, une idée approximative de la quantité de boules en cire que l'on fabrique dans cette circonstance. A San-Salvador, on leur donne plus fréquemment la forme d'un citron ou d'une orange, et les fruits artificiels dont use la bonne compagnie renferment presque toujours une eau parfumée.

A Rio de Janeiro, et dans toutes les autres capitales de provinces, une cérémonie imposante succède à ces jours de folie; mais ce sont surtout les franciscains qui se distinguent dans cette occasion. Le jour des Cendres étant arrivé, les moines appartenant à cet ordre prennent, pour ainsi dire, possession de la ville, et leur procession a cela de remarquable, qu'ils y exposent en grande pompe les effigies de tous les hommes distingués qu'a produits leur ordre. Il n'est pas rare que cette procession immense occupe dans la rua Direita une étendue de près d'un mille. Des plates-formes solides, supportées par de fortes gaules, sont disposées pour cette cérémonie : ce sont comme autant de litières sur lesquelles s'élèvent des images de grandeur naturelle, habillées dans la rigueur du costume, et dont plusieurs forment des groupes destinés à représenter les actions de ces saints personnages. Quelques-uns de ces groupes se composent de plusieurs figures, et la plate-forme qui leur sert de support est si pesante, qu'elle exige les forces réunies de dix à douze hommes. On compte quelquefois jusqu'à trente groupes, et les porteurs sont habillés de noir.

Devant chaque groupe, on voit marcher un certain nombre d'enfants conduits par des moines, et revêtus du costume le plus singulier : ils sont destinés à représenter des anges. Ils portent un tout petit jupon supporté horizontalement par des cercles, comme les paniers dont on faisait jadis usage à la cour; leurs ailes consistent en gazes de différentes couleurs, disposées sur des cercles légers de bambou; leurs cheveux sont frisés, poudrés et pommadés avec une réelle profusion; leurs joues sont fardées, et ils tiennent à la main une verge d'argent, surmontée d'une banderole destinée à faire connaître le saint dont ils furent l'ange gardien sur la terre. Le cortége est

terminé par un groupe d'hommes vigoureux, supportant un dais fort orné sous lequel marche le supérieur de l'ordre, qui se trouve environné de nombreuses lanternes allumées, qu'on porte au bout de longues perches. Une musique militaire termine la marche.

Les familles les plus opulentes tenaient jadis à honneur de contribuer à la magnificence de la cérémonie. Nous avons été témoins de cette étrange procession, et il nous a été impossible de ne pas éprouver quelque surprise à la vue du costume bizarre des anges; nous avons été étonné aussi de la prodigieuse quantité de pierres précieuses qui servent à leur ornement. On évalue à des sommes excessives la parure de chacun de ces enfants (*).

Le vendredi saint. Le vendredi saint, à Rio de Janeiro et dans les autres capitales des provinces, est marqué par une cérémonie imposante, dont nous ne nous faisons guère idée en France, et qui rappelle avec plus de gravité cependant nos anciens mystères, et ces *autos sacramentaes* qui furent en usage en Portugal et en Espagne dès la fin du quinzième siècle. Voici à peu près comme se passe cette solennité.

C'est peut-être la seule époque où un profond silence règne dans la ville; on n'entend ni le bruit des cloches, ni l'explosion des boîtes, ni ces nombreuses décharges d'artillerie qui d'ordinaire font retentir la baie; seulement, si un vaisseau de guerre est à l'ancre, un coup de canon, répété de minute en minute, rappelle le deuil de cette solennité imposante.

Il est sept heures; entrez dans quelque église, dans celle dos Terceiros, par exemple, qui est située près du palais; le peuple se presse, l'obscurité est presque complète, on n'aperçoit plus le chœur, une large draperie le voile. Tout à coup le prêtre monte en chaire, et, après quelques instants de recueillement, il commence son sermon sur la passion. On a déjà dit que le peuple brésilien était un peuple d'orateurs, et on peut justement lui appliquer ces belles paroles d'un de nos plus grands écrivains, qui a dit que l'éloquence n'est pas seulement dans celui qui parle, qu'elle est aussi dans celui qui écoute. Quelles que soient les dispositions avec lesquelles on est entré dans le temple, il est impossible de ne pas se sentir ému à chacune de ces paroles qui rappellent un sacrifice et qui convient au repentir; mais quand, après avoir énuméré les douleurs du Christ et ses ignominies, le prêtre s'écrie tout à coup *Voilà votre Sauveur que vous avez tué*, que la grande draperie tombe, et que Jésus paraît couché sur son tombeau, environné de ses disciples, et gardé par le soldat romain, il est impossible de ne pas se sentir ému du frémissement religieux qui parcourt l'assemblée, et l'on comprend seulement alors ce que devaient être ces grands drames religieux du moyen âge, qui s'adressaient à des peuples croyants, et qui consacraient en quelque façon la journée où on les écoutait (*).

Une grande procession succède ordinairement à cette cérémonie religieuse, et parcourt les rues de Rio.

(*) Rien n'est plus ordinaire, du reste, que ce luxe des pierres précieuses à Rio de Janeiro. On a calculé que lorsque les dames qui composent la famille Carneiro Leão étaient réunies, elles portaient entre elles environ pour six millions de diamants. Le voyageur Henderson fait monter le trésor royal à des sommes presque fabuleuses.

(*) Dillon, dans son Voyage aux Indes, rappelle cette cérémonie telle qu'elle se passait jadis à Goa, et un voyageur moderne, Kinsey, décrit ce drame sacré comme on le représente encore dans quelques villes du Portugal. C'est peut-être au Brésil où la tradition a été le mieux conservée; elle paraît déjà altérée à Rio de Janeiro. A San-Salvador et à Pernambuco, ce drame sacré était représenté, il y a une quinzaine d'années, dans tous ses détails; le Christ était descendu de la croix devant le peuple, et à mesure que la voix du prêtre rappelait les différents actes de la passion, ils étaient exécutés au pied de l'autel. C'est une scène semblable, dont il a été témoin, que l'au-

Deux énormes candélabres servant de supports à des cierges d'une dimension analogue, et plus gros que nos cierges pascals, ouvrent la marche; vient ensuite un homme portant une croix noire sur laquelle flotte une draperie blanche avec l'initiale du nom de Marie; immédiatement après, se déploie cette longue file d'individus, portant des cierges, qu'on voit à toutes les processions; puis, les enfants habillés en anges, avec leur chevelure poudrée à frimas, leurs paniers de soie et leurs ailes de gaze; le saint tombeau lui-même marche ensuite, mais il est précédé par les pénitents noirs et par plusieurs pénitents blancs, enveloppés dans leurs lugubres manteaux; les apôtres, les soldats, le centurion et un groupe d'anges, ferment la marche, qui se termine quelquefois par la vierge Marie. Un voyageur anglais faisait remarquer dernièrement avec justesse que, par un anachronisme assez bizarre, on ne lui donnait pas, dans cette occasion, un âge plus avancé qu'à la procession de la Nativité, quoiqu'un espace de trente-deux ans se fût écoulé. Ordinairement un régiment suit cette procession solennelle l'arme baissée, la musique joue des marches funèbres. Il arrive quelquefois, que plus de huit cents personnes, portant des torches allumées, assistent à cette immense procession, qui met environ deux heures à défiler dans la rue.

La semaine sainte est terminée par ce qu'on appelle *o sabbado de alleluia*, qu'on appelle aussi le jour de Judas, parce que l'effigie du traître est traînée ignominieusement par les rues, et qu'elle devient le but de la vengeance populaire. Cette cérémonie avait lieu jadis dans plusieurs villes de l'Europe; mais elle se passe à Rio de Janeiro avec quelques circonstances originales que nous allons essayer de faire connaître.

Vers les dix heures, si vous commencez à parcourir les rues, vous les voyez remplies de figures fantastiques; les unes sont accrochées à des arbres, les autres sont suspendues à des gaules. En général, ces mannequins, qui sont de grandeur naturelle, indiquent beaucoup d'adresse et d'imagination dans la manière dont ils sont disposés; les uns sont solitaires, les autres forment des groupes; des devises en vers indiquent les personnages qu'ils sont destinés à représenter. Les deux figures principales sont celles du diable et de Judas; elles sont environnées d'une variété infinie de dragons et de serpents remplis de feux d'artifice, disposés de manière à ce qu'ils puissent faire spontanément leur bruyante explosion.

Outre la figure de Judas, que l'on varie dans chaque rue d'une manière fort différente, et qui est toujours environnée des agents infernaux dont nous venons de faire mention, on en remarque une foule d'autres qui n'ont aucun rapport avec son châtiment, et qui ne se rapportent même en aucune manière à sa personne. C'est là où brille le génie artiste de ce peuple ingénieux; et cette foule de personnages fantastiques, qui servent un moment la vengeance populaire, sont là comme autant d'emblèmes satiriques que l'on peut aisément expliquer. Tantôt l'allusion est générale, et elle s'adresse à une classe entière; tantôt elle devient personnelle, et c'est souvent un avertissement politique que l'on donne à de grands personnages; plus souvent, c'est une remarque joyeuse, et qui ne signale qu'un ridicule. Un voyageur, qui fut témoin, il y a quelques années, de ces espèces de saturnales, M. Walsh, raconte qu'il vit tour à tour la grotesque satire s'adresser à un magistrat dont la probité était plus que suspecte, et à un couple anglais fort grave, dont on savait que les paroles avaient censuré amèrement ce qu'il regardait comme une pure idolâtrie papiste. En donnant le détail de cette exhibition bizarre, il ajoute qu'il était impossible de ne pas reconnaître les personnages, et de ne pas rire de leurs portraits. Par cela même qu'elle est remplie d'une

teur de cette notice a essayé de peindre dans l'épilogue d'un de ses ouvrages, intitulé : *Luiz de Souza.*

gaieté folle et d'allusions toutes locales, la poésie qui accompagne ces groupes bizarres est souvent intraduisible.

C'est ordinairement dans la rua Direita que l'on jouit le plus à son aise de ce spectacle. Dans la circonstance que nous rappelons, cette rue est transformée subitement en une large avenue plantée de palmiers, qui font le plus bel effet. Du tronc d'un arbre à un autre partent des cordes garnies de fleurs, qui forment autant de guirlandes au delà desquelles se tiennent les spectateurs. De quelques balcons situés vis-à-vis l'un de l'autre partent encore des cordes garnies de fleurs, qui se croisent au milieu de la rue, et auxquelles se trouvent suspendus certains vases peints, de diverses grandeurs et de formes différentes, qui doivent bientôt jouer leur rôle. Entre ces vases, dit M. Walsh, qui fut témoin de ce divertissement national il y a quatre ou cinq ans, on remarquait une variété infinie de figures habillées on ne peut mieux, parfaitement dans leur caractère, et portant avec elles leur devise. Le tout apparaissait comme une promenade sillonnée de mascarades muettes, qui n'en étaient pas moins amusantes. Parmi ces personnages, le plus haut perché, et le plus facile à reconnaître, était, comme on le pense bien, Judas. Il se trouvait pendu à une des branches d'un arbre fort élevé, et habillé d'une robe blanche. Au-dessus, et comme perdu dans le feuillage, on distinguait Satan prêt à fondre sur lui.

Le service du jour commence dans les églises; et, quand on en est arrivé à l'instant où l'*alleluia* est entonné pour la première fois, une décharge de boîtes se fait entendre dans les rues. C'est le signal que les jeux peuvent commencer partout où ils ont été disposés; les cloches entrent en branle, et les explosions se succèdent.

D'abord, Satan descend rapidement du sommet de son arbre; il saisit le corps suspendu de Judas, et, en un moment, ils sont tous deux embrasés. On voit jouer, de proche en proche, les feux d'artifice qui les environnent; enfin, le corps de Judas s'ouvre en brûlant, et tout ce qu'il contenait devient la proie du peuple, qui s'en empare comme d'une sorte de trophée; les figures des autres personnages disparaissent au milieu des nuages de fumée. Plus tard, elles prennent feu à leur tour; et, d'accord avec les caractères qu'elles représentent, on les voit accomplir diverses évolutions sur elles-mêmes, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement consumées.

En ce moment seulement, un espace dans le milieu de la rue devient libre; on voit accourir plusieurs chevaliers sur leurs destriers, suivis de leurs écuyers; ils s'avancent armés de lances. Après avoir exécuté diverses évolutions, ils s'en vont prendre position aux barrières qu'on a disposées à chaque extrémité de la rue. A un signal donné, la barrière tombe, et un des chevaliers s'élance jusqu'à un des vases qu'il frappe de son épée. Les tessons volent en éclats, et l'on voit tomber un cochon de lait, qui s'efforce de fuir hors de la foule, et qui devient la proie de celui qui peut le saisir. Le second chevalier s'élance contre un autre vase, et c'est un singe qui en sort: la foule fait ses efforts pour s'emparer de lui; mais il est agile, et c'est en grimpant le long d'une corde qu'il parvient à la fenêtre qui lui donne asile. Les vases sont brisés ainsi l'un après l'autre; et l'on en voit, tour à tour, sortir un grand lézard, un chat, et plusieurs autres animaux; « il ne restait plus qu'un seul de ces vases, dit M. Walsh, tous les yeux étaient tournés vers lui, et personne, parmi les chevaliers, ne semblait disposé à s'élancer contre un tel but. A la fin, l'un d'eux, plus hardi que les autres, sans doute, lui porta un coup, et parvint, heureusement pour lui, à s'échapper; le pot ne fut pas plutôt brisé, qu'il en sortit des myriades de *moribundos*, ou de gros frelons, qui s'abattirent sur nous comme un nuage, piquant de côté et d'autre de la manière la plus douloureuse: la rue entière offrit, en un instant, des milliers de mouchoirs blancs qui s'agitaient, chacun cherchant à dé-

fendre son visage d'une douzaine au moins de ces assaillants. »

« Durant toute la mascarade, la police fut sur pied, et l'intendant chargé de ce service se portait de côté et d'autre en grand uniforme. Mais son intervention ne fut nulle part nécessaire. On était fort gai, et tout se passa dans l'ordre... A une heure, tout était fini, et le peuple, comme cela arrive toujours, commença son œuvre de destruction sur ce qui restait. Les arbres furent renversés, les restes des mannequins portés en trophée, et les rues, d'un bout à l'autre, furent jonchées de fragments des nombreux objets qui avaient servi à la fête. » Ce spectacle, dont la richesse s'accroît, dit-on, chaque année, est en faveur singulière auprès des Brésiliens, qui ont peu de divertissements publics. Ils consacrent à celui-là des sommes vraiment exorbitantes, s'il est vrai, comme l'attestent les calculs d'un voyageur, qu'une seule rue, mais la plus considérable, dépense quelquefois près de vingt-cinq mille francs pour un jeu de quelques heures.

Afin de compléter ce que nous avions à dire sur les cérémonies religieuses et sur les fêtes populaires des Brésiliens, il ne nous reste plus guère qu'à parler des solennités de Pâques. Le lundi de cette grande fête est signalé par les décharges des nombreuses fusées qui éclatent dans les airs, et par le bruit du canon des forteresses; immédiatement après, le saint ciboire est exposé dans différentes portions de la ville. Dans la matinée, on élève des espèces de mais, consistant en une longue gaule peinte, que l'on a ornée de couronnes et de rubans; au sommet, est une large flamme rouge, qui flotte au gré du vent, et dans le centre de laquelle a été peint quelque emblème religieux, tel que le Saint-Esprit descendant du ciel.

A partir de ce jour jusqu'à celui de la Pentecôte, une singulière coutume s'est conservée. Un jeune garçon, fils de quelque boutiquier, est élu empereur du Saint-Esprit; il se forme une cour que l'on dispose le plus splendidement possible, et la maison du père devient le rendez-vous général des gens qui viennent payer leurs hommages à ce jeune roi, dont le pouvoir est tout spirituel. C'est une haute distinction; mais elle entraîne dans certaines dépenses les parents qui, durant ce temps, sont obligés de tenir table ouverte. Pendant son règne, le roi du Saint-Esprit exerce une espèce d'autorité papale; il dirige, dit-on, le service de l'église, et le clergé vient prendre ses ordres.

Cérémonie des funérailles a Rio de Janeiro. Les funérailles sont presque toujours l'objet d'une cérémonie pompeuse au Brésil. Celles des personnes qui ont occupé un rang élevé dans la société se font ordinairement la nuit, à la lueur des torches de cire que portent les assistants. Il n'y a pas seulement que les parents et les amis du défunt qui accompagnent le cercueil; tout individu, d'un extérieur décent, qui passe devant la maison mortuaire, est invité à prendre une de ces torches, et à suivre ainsi le convoi.

Le cercueil marche devant, et les porteurs de torches le suivent en formant une longue procession jusqu'à l'église où le service funèbre doit avoir lieu. En général, on remarque une certaine magnificence dans le catafalque qui a été préparé d'avance, et sur lequel on dépose le corps. Il y a quelques années, l'usage était de revêtir le mort de l'habit de quelque maison religieuse, et de l'exposer à visage découvert. Cette coutume prévaut encore dans quelques endroits. Si c'était un chevalier de l'ordre du Christ, le corps était revêtu d'un simulacre d'armure, et l'on voyait sur le catafalque les insignes de cet ordre, qui fut célèbre dans l'origine, et qui succéda aux templiers. Pour peu que la personne qu'on enterre ait occupé un emploi distingué, l'orgue accompagne le service funèbre, et il y a même des exécutants attachés à l'église qui forment, au besoin, un orchestre complet, et qui chantent une messe en musique. Malgré l'exemple donné par les grandes nations européennes,

l'usage des cimetières n'a pas encore prévalu à Rio de Janeiro; aussitôt le service célébré, une des dalles de l'église est enlevée, et on dépose le corps dans une fosse creusée d'avance, où il est recouvert d'une énorme quantité de chaux. Quelquefois aussi on le transporte sous les galeries d'un cloître, où des espèces de cryptes sont pratiquées dans la muraille. Ces tombes extérieures reçoivent aussi une quantité considérable de chaux, et permettent plus tard l'extraction des ossements. Il arrive donc nécessairement ce qui avait lieu dans les charniers de nos grandes villes: de nouvelles funérailles mettent sans cesse à découvert de nouveaux ossements, qui ne sont pas toujours recueillis avec le respect qu'on doit aux morts. Nous avons été nous-même témoin assez souvent de cette espèce de profanation, à laquelle l'habitude rend bientôt insensible. Quelquefois, comme le dit M. Walsh, le sol a été si fréquemment remué, qu'il est impossible de trouver une place nouvelle, et que la fosse que l'on parvient à faire n'est pas suffisante pour contenir le cadavre. Une partie du corps dépasse alors nécessairement le niveau du sol, et le fossoyeur est obligé d'employer un instrument semblable à la demoiselle de nos paveurs, pour le faire entrer dans sa sépulture. La multitude regarde cela avec la plus parfaite indifférence; et cette disposition particulière peut s'expliquer, à la rigueur, par l'idée religieuse qui considère le corps rendu à la terre comme si c'était la terre elle-même. Plusieurs voix se sont déjà élevées, au Brésil, contre cet usage; et, malgré les précautions qui sont prises, on sent tout ce qu'il peut avoir de pernicieux.

Les funérailles des enfants se font, au Brésil, avec une pompe que l'on ignore parmi nous, et qui n'a rien de funèbre. L'idée généralement adoptée qu'un enfant n'abandonne la terre que pour gagner une demeure plus heureuse, fait rejeter tout appareil de douleur. Souvent vous rencontrez, dans les rues de Rio ou de San-Salvador, une de ces petites créatures, entourée de fleurs artificielles, et reposant dans un petit cercueil qu'enveloppe une étoffe brodée. La portion des cloîtres où l'on va les déposer est d'une propreté extrême, et présente l'aspect de l'élégance. Les peintures des arcades sont fréquemment renouvelées, et presque toujours ce cimetière abrité donne sur un petit jardin, où croissent des fleurs que l'on cultive avec soin, et qui parfument cette dernière demeure de l'enfance.

Mais, sans contredit, la cérémonie funèbre la plus touchante qui ait eu lieu durant ces dernières années à Rio de Janeiro, fut celle que l'on observa aux obsèques de la jeune impératrice. Sa vie n'avait été marquée que par des actions de bienveillance et de bonté; des regrets profonds se mêlèrent à ce cérémonial dont le caractère n'appartient plus guère à notre époque, et qui renouvelle, au dix-neuvième siècle, les rites éteints du moyen âge.

C'était à l'époque de la guerre contre les provinces du Sud; la jeune impératrice était enceinte, et sa santé avait été altérée par des chagrins domestiques qui ne sont plus un mystère au Brésil. Bientôt le mal fit des progrès; tous les secours de la médecine furent mis vainement en usage; et, quand on eut reconnu leur insuffisance, on eut recours aux pratiques religieuses que recommandent les habitudes du pays. Des processions de tous les ordres religieux eurent lieu; on visita les images réputées saintes, et, parmi ces tristes cérémonies, dit un voyageur auquel nous empruntons une partie de ces détails, il en est une qui excite involontairement un sourire mélancolique, et qui est rapportée dans les relations du temps. « La patronne de la jeune impératrice, celle à laquelle elle n'avait cessé, durant tout le temps de sa vie, de payer un tribut d'adoration, *Nossa Senhora da Gloria*, fut plus particulièrement intercédée pour que la santé lui fût rendue, et le peuple ne vit pas, sans une profonde émotion de piété, cette image sainte que jadis on n'aurait jamais pu condescendre à laisser

sortir de sa chapelle, marcher processionnellement, malgré la pluie, pour aller visiter la princesse qui, autrefois, ne laissait pas s'écouler un lundi sans aller s'agenouiller au pied de son autel. »

Le 2 décembre, des douleurs prématurées survinrent; l'impératrice mit au monde, bien avant terme, un enfant mâle; et, après l'accouchement, on eut un moment l'espoir que les symptômes les plus dangereux allaient céder; ils reparurent avec une violence qui ne laissa bientôt plus d'espérance. Alors elle voulut recevoir les derniers secours de l'Église. Elle fit appeler les domestiques de sa maison; et, tandis que tout le monde entourait son lit en versant des larmes dont rien ne saurait faire suspecter la sincérité, elle demanda si, parmi les personnes présentes, il en était qu'elle eût offensées de fait ou de parole; qu'elle ne voulait pas s'éloigner de ce monde avec l'idée qu'une seule personne eût à se plaindre de sa conduite, sans qu'elle eût fait tout ce qui était en elle pour lui accorder réparation : des larmes seules lui répondirent.

On dit que, dans cette occasion, la personne qui avait été la cause de tous ses chagrins domestiques, voulut pénétrer dans ses appartements pour y remplir son office de *camareira;* qu'elle résista aux représentations les plus vives, et qu'il ne fallut rien moins que la fermeté de quelques assistants pour l'empêcher de poursuivre sa démarche.

Ce fut le 11 décembre 1826, à dix heures du matin, que la jeune impératrice cessa de souffrir; avec l'apparence de la santé la plus brillante, elle mourut à vingt et un ans.

Comme cela se pratique de temps immémorial, le corps fut revêtu des habits royaux et exposé dans une chapelle ardente. Une cérémonie qui a pris de la célébrité en Europe, à cause, sans doute, des circonstances tragiques dont elle fut accompagnée, mais qui est imposée à la mort de chaque souverain en Portugal, eut lieu dans le palais. Dernier reste de la féodalité, elle ne se renouvellera plus sans doute, mais elle s'accomplit encore cette fois. La main de la jeune impératrice resta découverte, et tous les officiers de la maison, ainsi que les dignitaires de l'empire, allèrent la baiser; mais ce qui n'eût été jadis qu'un cérémonial odieux, imposé par l'étiquette, eut lieu cette fois avec des circonstances plus touchantes. Ceux qui avaient aimé et respecté cette jeune femme durant sa vie, n'hésitèrent pas à payer ce dernier hommage d'affection à ses restes mortels (*). Dans cette occasion, dit un voyageur auquel toutes ces circonstances ont été racontées peu de temps après l'événement, les enfants s'approchèrent pour rendre ce devoir solennel à leur mère; chacun d'eux était conduit par un chambellan près du catafalque où ils devaient baiser la main qui était restée étendue; mais ils étaient trop jeunes pour ressentir une bien vive impression à la vue de ce spectacle. Il n'y eut que l'aînée, dona Maria, la jeune reine de Portugal, qui donna des preuves d'une sensibilité extraordinaire pour son âge; elle pleurait en sanglotant de la manière la plus déchirante, et elle offrait toutes les marques d'une douleur et d'une affection profonde devant les restes de sa bonne mère.

La procession funèbre eut lieu pendant la nuit, à la lumière des torches, comme cela se pratique dans le pays à l'égard de toutes les personnes distinguées. Sept autels furent élevés sous la varanda du palais, et sept officiants

(*) Cette cérémonie, qui doit nécessairement tomber en désuétude, était liée jadis d'une manière si intime, aux coutumes de la monarchie portugaise, qu'elle dut nécessairement avoir lieu lors de l'inhumation d'Inès de Castro; cependant les historiens contemporains qui entrent dans de grands détails sur ses funérailles, se taisent à propos du baise-main. Un Portugais instruit nous faisait observer à ce propos, que c'était précisément parce que l'usage en était invariable que les chroniqueurs ne le mentionnaient pas. En faisant monter au trône le jeune don Pedro II, les Brésiliens ont aboli parmi eux l'usage du baise-main.

y célébrèrent la messe. Toutes les rues par lesquelles devait passer le cortége présentaient une rangée d'ecclésiastiques ou de moines appartenant aux diverses communautés religieuses. A onze heures, on arriva au couvent d'Ajuda, où le corps fut reçu par les religieuses, qui le déposèrent, non dans une tombe, mais sur un canapé. C'est disposé ainsi qu'un voyageur vit dernièrement le cercueil dans le cimetière du couvent, qui ne saurait renfermer, disait-il, les restes d'une femme à la fois plus pure et plus excellente.

Le jour des morts a Rio de Janeiro. A Rio, et dans plusieurs autres villes du Brésil, le jour des Morts est l'objet d'une cérémonie vraiment imposante, et durant laquelle il est impossible de ne pas éprouver quelque émotion. C'est surtout la grande église de Francisco de Paula qui se distingue pendant cette solennité.

Cette église, qu'on appelle aussi *Caritas*, est célèbre entre toutes celles du Brésil, non-seulement par les miracles qu'on attribue à l'image de son patron, qui est supposée rendre la vie aux mourants, mais elle est renommée encore par l'espèce de protection que saint François accorde aux ossements des morts qu'il n'a pu sauver. Si vous voulez pénétrer dans la chapelle, il faut entrer par une longue galerie, dont les murailles sont couvertes de tablettes votives, et de tableaux représentant des gens malades dans leur lit, ou des individus souffrant de divers accidents. A tous, saint François apparaît descendant du ciel et porté sur un nuage. Il est censé tirer toujours de danger ceux auxquels il se montre ainsi; et, au bas de chaque peinture, on voit écrit : *Milagre que fez san Francisco de Paula*, Miracle de saint François de Paule. Une de ces tablettes votives offre la représentation d'un calcul extrait par l'opération de la pierre. Rien n'est plus varié, du reste, que ces *ex-voto*. Des jambes, des bras, des têtes, des seins, et d'autres portions du corps humain, exécutés en cire avec une effrayante vérité, sont suspendus aux murailles; et, parmi ces représentations anatomiques, il y en a vraiment quelques-unes d'une excellente imitation. Un grand portrait du saint lui-même, peint sous les traits d'un vieillard avec une longue barbe, apparaît au milieu de ces tablettes votives. Son unique vêtement est un manteau à travers lequel on aperçoit sa poitrine nue, sur laquelle on a gravé cette parole, *caritas*. De longs corridors, attachés à l'édifice, justifient cette inscription ; de chaque côté, on aperçoit des chambres pour les malades qui se font apporter en ce lieu pour être guéris par l'intercession du saint.

Si, après avoir examiné ces *ex-voto*, vous voulez entrer dans la chapelle pour visiter les tombes, vous trouvez un immense concours d'habitants appartenant à tous les rangs de la société, qui assistent à la célébration de la messe. De là vous entrez dans un grand jardin environné d'un cloître; c'est là que vous apercevez un nombre immense de cases avec leurs caisses de formes diverses, et de grandeurs différentes. Elles sont rangées contre les murailles et dans le jardin même ; quelques-unes se font distinguer par leur petitesse, tandis qu'il y en a plusieurs qu'on pourrait comparer à un grand cénotaphe. Toutes sont munies de clefs et de serrures, et on peut lire sur le couvercle diverses inscriptions à peu près semblables à nos épitaphes. Les formules ne varient guère il y a pour elles des termes consacrés et qui rappellent plus particulièrement que ce sont les ossements des personnes défuntes que l'on conserve ainsi : ces espèces de bières ne renferment, en effet, que des os (*). L'usage, à Rio de Janeiro et à San-Salvador, est d'enterrer les corps dans la chaux, et, quand les chairs ont été complétement consumées par ce moyen, de les nettoyer soigneusement, et de les renfermer dans une caisse dont la clef est remise à la famille. Ces caisses n'ont guère de res-

(*) *Aqui jazem os ossos de nosso irmão*, ici reposent les os de notre frère. *Aqui secão os ossos*, ici se dessèchent des os.

semblance avec nos cercueils d'Europe; comme nous l'avons déjà dit, elles sont de différentes dimensions; et, si on examine leurs ornements extérieurs, on ne saurait, au premier abord, attribuer à quelques-unes d'entre elles la lugubre destination qu'elles ont en effet. Immédiatement après leur clôture, elles sont déposées dans des excavations creusées dans la muraille le long des cloîtres, ou dans diverses parties de l'église. Mais durant la commémoration annuelle que nous rappelons ici, on les retire de ces espèces de caveaux, et elles restent exposées à la vénération de ceux qui viennent les visiter.

Contre les murailles on dresse des espèces de cénotaphes sur lesquels sont déposées quelques-unes de ces caisses mortuaires. Elles sont ornées de draperies de velours ou de satin, brodées en or ou en argent; et cette richesse, qui n'a rien de funèbre, forme un contraste assez étrange avec le but de la cérémonie.

On le sentira aisément grâce, à nos souvenirs, grâce à la variété des ouvrages qui ont paru dernièrement sur le Brésil, il nous serait facile de multiplier à l'infini ces descriptions toutes locales,qui donnent une certaine originalité à Rio de Janeiro. Peut-être même serait-on en droit de trouver que nous nous sommes beaucoup étendu sur un tel sujet, si, en le faisant, nous n'avions pas eu le désir d'épuiser une matière que nous aurons rarement occasion d'aborder dans le cours de cette notice, où tant de choses importantes nous restent à dire. L'intrudo, les cérémonies grotesques du vendredi saint, les processions de saint François, ont lieu à San-Salvador, à Pernambuco, à San-Luiz, tout aussi bien qu'à Rio de Janeiro, quoique avec moins de pompe. Cependant, dans ces villes comme dans la capitale, il y a aussi des jeux fort pittoresques qui commencent à tomber en désuétude. C'est ainsi qu'on ne voit plus guère que dans l'intérieur, ces brillantes cavalcades où les chrétiens combattent contre le parti des Mores, en rappelant la fatale journée à l'issue de laquelle Sébastien perdit la couronne. Les noirs, eux, sont plus constants dans leurs divertissements, ou, si on l'aime mieux, dans leurs jeux traditionnels. C'est avec une joie toujours bruyante et toujours nouvelle, qu'à un certain jour de l'année ils profitent du droit qui leur a été accordé de temps immémorial, de se choisir un roi et une reine. Ce couronnement d'un roi du Congo, qui a lieu dans toutes les capitales, est accompagné de circonstances d'autant plus grotesques, que les acteurs y mettent plus de gravité.

Situation des nègres au Brésil, et principalement a Rio de Janeiro. Quoique le sort des nègres, dans ce pays, ne puisse pas se comparer à ce qu'il est aujourd'hui à Buénos-Ayres et dans les contrées limitrophes, de l'avis de tous les voyageurs il est sensiblement plus doux que dans les autres colonies. Le régime des noirs diffère néanmoins selon les provinces, et surtout selon les comarcas. Assez pénible dans les pays de grande culture, il devient plus tolérable au milieu des grands pâturages de l'intérieur, et il est soumis à certaines exigences dans les pays des mines. Les provinces qui étaient habitées jadis par des nations indiennes peu belliqueuses, qui se sont décidées de bonne heure à former des alliances avec les Européens, sont précisément celles où l'importation des noirs a été le moins nécessaire. Rio-Grande do Sul, l'Uruguay, Saint-Paul, les contrées qu'arrose le fleuve des Amazones, sont dans ce cas. San-Salvador et Rio de Janeiro sont de toutes les provinces celles où la population noire est la plus considérable. Ce sont peut-être aussi les deux pays du Brésil où les nègres trouvent le plus de facilité pour acquérir la liberté. Avant les dernières conventions politiques qui ont aboli la traite des noirs, ou, pour mieux dire, qui l'ont modifiée, on faisait monter les résultats annuels de cet horrible trafic, pour Rio de Janeiro seulement, de vingt-quatre à quarante-trois mille âmes. Tels furent, du moins, les chiffres de 1822 et de 1828; et, dans les dernières an-

nées, on pouvait l'élever à quatre-vingt-dix mille pour tout l'empire. Si l'on examine sérieusement les calculs qui ont été établis à ce sujet, on verra que cette population malheureuse était bien loin de se mêler complétement à la population qu'elle venait accroître momentanément. Dans la traversée seulement de la côte d'Afrique à Rio, on compte une perte de un sur cinq; il est facile d'apprécier approximativement la mortalité qui s'établit avant que l'acclimatation soit complète, et que le noir nouvellement importé d'Afrique puisse être considéré raisonnablement comme faisant partie de la population.

Les noirs que l'on introduit au Brésil appartiennent, en général, aux pays d'Angola, d'Anguiz, de Benguela, de Cabinda, de Mozambique, et du Congo. Depuis les dernières lois répressives, on voit fort rarement des Koromantins, ou des noirs de la Côte-d'Or, auxquels on accorde, en général, une plus grande somme d'intelligence qu'aux autres nègres. Ceux-ci sont fort recherchés dans toute l'étendue du Brésil; et l'on prétend qu'il y a plusieurs individus de cette nation qui, ayant acheté leur liberté, ont pu léguer à leurs enfants des biens considérables. Ceci a lieu, dit-on, dans l'immense province de Mato-Grosso, où la population totale n'est guère que de cent vingt mille habitants, et dont la superficie égale celle de la vieille Allemagne.

Bien que les noirs soient chargés, en général, de tous les travaux de l'agriculture (on les charge rarement de ceux des troupeaux), il y aurait erreur à supposer que le fardeau leur en est réservé exclusivement, comme dans nos colonies. Outre les Indiens qui travaillent à la terre, il n'est pas rare de voir à Pernambuco, aux Alagoas, à Parahyba, des blancs qui partagent avec les noirs les travaux les plus durs de l'exploitation. Les colonies fondées à Canta-Gallo, aux environs de Porto-Alegre, à Ilheos, ont établi un fait positif, c'est que les noirs ne sont pas les seuls qui travaillent sans danger aux grandes cultures; ils le sentent eux-mêmes, et un jour cette circonstance exercera l'influence la plus heureuse sur leur destinée. Dans la révolte des régiments étrangers qui eut lieu, en 1830, à Rio de Janeiro, les noirs de la ville ne craignaient point d'appeler les Irlandais et les Allemands de ces régiments *escravos brancos*, esclaves blancs; ils se mesurèrent avec eux à armes fort inégales, et, dans la lutte, ils établirent une sorte d'égalité qui ne sera jamais à craindre, nous le croyons, mais qui fut très-bien comprise.

Hâtons-nous de le dire: malgré les mesures odieuses de châtiment qu'on se voit toujours contraint de prendre dans les pays où persiste l'esclavage, malgré l'affreux supplice du fouet, que ne restreint pas toujours assez la législation locale, les noirs du Brésil sont moins disposés à se révolter que dans toute autre portion de l'Amérique méridionale. Ils sentent trop bien qu'ils peuvent passer dans la population libre du pays, ou que cet avantage appartiendra à leur postérité, pour risquer leur vie en cherchant à obtenir la liberté par la force. Depuis la dispersion du fameux *Quilombo* de Palmares, dont on lira plus loin l'histoire, jusqu'au dix-neuvième siècle, on ne compte que deux révoltes un peu inquiétantes de noirs. Elles eurent lieu dans les plaines du reconcave de San-Salvador; on les apaisa rapidement, et elles furent sans aucune influence sur la population esclave de Rio de Janeiro.

Il existe, pour les noirs, trois modes d'affranchissement: ou la liberté leur est donnée par leur maître, soit de son vivant, soit par testament, ou ils se rachètent eux-mêmes; en faisant tenir leurs enfants, par un riche propriétaire, sur les fonts de baptême, ils obtiennent souvent leur affranchissement. Ce privilége de rachat, qui n'existait pas dans nos colonies, constitue un des plus grands avantages dont jouisse ici le noir. On se demande comment l'esclave ne possédant par le fait rien en propre, il peut arriver qu'on

lui laisse en sa possession une somme suffisante pour dédommager son maître. La chose n'en existe pas moins. D'ordinaire, le noir esclave confie à un noir libre, ou à l'individu qui lui a servi de parrain, la somme qu'il réserve à son rachat; mais, quand bien même il la conserverait, elle ne lui serait pas enlevée. L'opinion publique frapperait de la désapprobation la plus complète celui qui agirait autrement. D'ailleurs il existe une loi positive à ce sujet. Le nombre des noirs qui recouvrent leur liberté de cette manière s'accroît tous les jours à Rio et dans les autres villes.

C'est, en général, dans les villes capitales que de semblables transactions peuvent avoir lieu; c'est là, en effet, que les noirs esclaves peuvent prétendre à faire des économies. Il existe entre le maître et l'esclave un contrat tacite qui lui en fournit la possibilité. Un maître a-t-il fait apprendre un métier à son esclave, lui confie-t-il seulement une de ces vastes corbeilles propres à porter les fardeaux, l'envoie-t-il dans la ville simplement muni de cordes et de deux énormes gaules, qui servent à transporter les objets les plus pesants, un prix est spécifié d'avance; il doit être rapporté chaque soir par l'esclave, sous peine de punition. Mais aussi ce qui excède ce prix devient la propriété du noir, et il peut en disposer. On sent que les nègres qui habitent les fazendas ne jouissent pas de cet avantage; il arrive peut-être plus souvent qu'un testament libérateur leur concède la liberté, surtout, dit-on, dans le pays des mines, où, comme on le verra, une trouvaille heureuse peut aussi libérer l'esclave (*).

En général, le prix qu'un maître exige d'un ouvrier ou d'un nègre porteur ne dépasse point une *pataca*, ou deux francs; sur le surplus du gain le noir est obligé de se nourrir. Les noirs qui vivent sur les grandes habitations, ou simplement sur les roças, qui ne comptent guère plus de cinq ou six travailleurs, n'ont point besoin de songer à leur subsistance; elle consiste d'ordinaire en farine de manioc, en tasso ou viande sèche, et quelquefois en morue ou *bacalhão :* quelques abobaras ou giromons, quelques bananes, peuvent la varier; mais elles n'en forment pas la base principale. Il n'existe pas, néanmoins, à cet égard de règle fixe. A Bahia, durant l'époque de la pêche de la baleine, les noirs de quelques habitations sont nourris fréquemment avec la chair de cet énorme cétacé. Dans quelques localités, on leur donne une certaine quantité de *rapadura*, ou de sucre battu en pain, dont on fait une consommation prodigieuse; sur les *estancias*, ils sont nourris avec la chair des bestiaux; enfin, dans quelques parties du littoral, la pêche forme une partie notable de leur nourriture.

(*) Celle d'un diamant, par exemple.

Ainsi que cela se pratiquait dans nos colonies, les noirs, dans quelques fazendas, ont un jour de la semaine durant lequel ils peuvent cultiver le coin de terre qui souvent tient à leur case. Rien de plus pittoresque, en général, aux environs des grandes villes, que ces cultures accidentelles, qui n'ont pas assez d'étendue pour rompre l'harmonie du paysage, et qui ramènent quelquefois à des idées d'abondance dans un lieu tout à fait désert.

Un écrivain, qui paraît avoir observé avec beaucoup de sagacité l'état des noirs au Brésil, M. Rugendas, a émis, à propos des nègres, quelques observations qui nous paraissent à la fois justes et basées sur des faits positifs. « La population noire libre est, à beaucoup d'égards et surtout par son avenir, l'une des classes les plus importantes des colonies. Cela est vrai, surtout des créoles proprement dits, des nègres nés en Amérique. En les comparant à ceux d'Afrique, on acquiert la consolante certitude que la race africaine, nonobstant les tristes circonstances qui accompagnent sa translation dans le nouveau monde, y gagne beaucoup sous les rapports physiques et moraux. En général, ces créoles sont des hommes très-bien faits et très-robustes; ils sont résolus, ac-



Habitation de Nègres. Negerwohnung.



tifs, et beaucoup plus tempérants que les nègres d'Afrique. Ils accordent une certaine préséance aux blancs dans leurs relations sociales; mais, somme toute, c'est plus au rang qu'à la couleur qu'ils ont voué cette déférence. De leur côté, ils ont aussi une juste fierté, fondée sur la conscience de leurs forces et sur le sentiment de leur liberté. Ils sont d'autant plus faciles à blesser et d'autant plus défiants à cet égard, qu'ils savent que leur couleur est celle des esclaves. Ils tiennent beaucoup à ce que, dans les plus petits détails de la vie, on ne les traite jamais comme esclaves, à ce qu'on n'oublie pas leur qualité d'hommes libres. Lorsqu'un blanc leur montre de la franchise et des égards, et lorsqu'il ne fait aucune différence de couleur, ils saisissent toutes les occasions de lui rendre des services et de lui témoigner de la considération. Au contraire, toute allusion méprisante à leur couleur excite leur orgueil et leur colère, chose qui n'est aucunement indifférente. Pour se procurer satisfaction, ils ne manquent pas d'audace en pareille occasion; les créoles ont coutume de répondre au sarcasme: *Negro sim, porem direito*, je suis nègre, il est vrai, mais je suis droit. Les nègres libres, et surtout ceux des classes inférieures, prennent dans la société le rang que l'on accorderait, sous les mêmes conditions, aux hommes d'autre couleur. Cependant il est fort rare de voir des mariages entre des femmes vraiment blanches et des noirs. »

Nous avons indiqué déjà combien étaient plus nombreux que dans les autres portions de l'Amérique méridionale, les moyens que les noirs avaient à leur disposition pour obtenir leur liberté. Les châtiments destinés à réprimer les délits sont aussi moins rigoureux : ils consistent ordinairement dans la fustigation, et dans la réclusion plus ou moins prolongée. Sur les habitations, c'est le *feitor* qui remplace l'office de commandeur, et qui inflige les punitions. Dans cette circonstance, le malheureux esclave est lié à un poteau, ou, si c'est en rase campagne, il est garrotté pour recevoir les coups de la manière la plus bizarre et la plus cruelle à la fois. Un bâton court, passé entre les jambes, et auquel se rattachent des liens qui maintiennent les membres du patient dans une immobilité complète, livre l'infortuné à son bourreau. A Rio de Janeiro, il existe certains règlements relatifs au genre de correction qui peut être infligé aux esclaves. Si le délit semble dépasser le degré de culpabilité toléré dans les rapports habituels du maître avec l'esclave, celui-ci est envoyé immédiatement à la place du Calabouço, où la fustigation lui est administrée des mains du bourreau, et sous les yeux d'un inspecteur. Les fautes légères sont punies à l'instant de plusieurs coups de férule appliqués d'une manière assez vigoureuse pour que ce genre de correction, en apparence léger, soit un véritable supplice. Rien n'est plus douloureux, pour un étranger, que de voir se renouveler sans cesse ce châtiment domestique, que des femmes elles-mêmes ne craignent point d'infliger à leurs esclaves des deux sexes. Hâtons-nous d'ajouter que ce raffinement de cruauté, dont on cite des exemples si effroyables à la Guyane hollandaise et dans les colonies anglaises elles-mêmes, est bien loin d'exister dans le régime intérieur des habitations, où, en général, les noirs sont traités avec humanité. Il existe d'ailleurs, sur toute l'étendue du Brésil, un usage dont on ne saurait assez vanter l'influence dans un régime aussi déplorable que celui de l'esclavage. Si un étranger, passant dans la rue ou traversant une habitation, entend les cris d'un noir qu'on fustige, sa voix peut arrêter au même instant le châtiment. L'homme le plus animé par la colère doit s'arrêter sur-le-champ, sous peine de commettre une grave injure envers celui qui implore sa clémence, et dont les paroles ont alors force d'*empenho*, ou de recommandation officielle. Nous avons eu occasion plus d'une fois d'user de ce droit, qui existait encore, il y a une quinzaine d'années, dans toute sa vigueur; et

M. Auguste de Saint-Hilaire raconte que, durant ses longs voyages, la grâce d'un esclave ne lui fut jamais refusée, si ce n'est à Rio-Grande do Sul, où la faible population noire qui existe n'est peut-être pas complétement régie par les usages admis dans tout le reste du Brésil. *Basta, basta, senhor,* il suffit, il suffit, monsieur, sont les paroles consacrées dans cette circonstance. La voix de l'étranger, qui se fait entendre inopinément, est considérée comme une sorte d'intervention providentielle, à laquelle le maître s'empresse d'obéir, mais qui ne lui fait rien perdre de ses droits vis-à-vis de l'esclave. Un autre usage, peut-être plus important encore, veut que le nègre fugitif et qui désire rentrer en grâce puisse le faire impunément, et reprenne ses travaux sans encourir les peines habituelles, s'il trouve quelque personnage compatissant, et jouissant d'une certaine considération sociale, qui veuille bien implorer la clémence du maître. Il se porte alors *padrinho,* parrain ou répondant du fugitif, et, grâce à son intervention, l'esclave peut être admis dans l'habitation, sans encourir d'autre peine que celle d'une simple admonition.

Capitaes do mato. Mais tous les noirs fugitifs n'ont point cette ressource, et il en est d'ailleurs un grand nombre qui ne voudraient point en user. Quoique d'ordinaire plusieurs jours de la vie des forêts suffisent pour dégoûter un nègre marron du parti qu'il a pris, il en est qui persistent dans ce genre de vie déplorable, et qui forment des *quilombos,* ou des établissements temporaires, au centre des forêts du littoral. La plupart du temps, ils ne s'enfoncent pas à une grande profondeur dans les terres, surtout dans les provinces où ils pourraient craindre le voisinage des Indiens sauvages, qui sont leurs ennemis naturels. Sur la côte cependant ils ont à redouter des ennemis impitoyables, qui sont perpétuellement à leur recherche; ce sont les *capitaës do mato,* les capitaines des bois, qui ont été institués uniquement dans le but de s'emparer de tous les noirs marrons dont la fuite leur est signalée. Les capitaës do mato furent créés vers le premier quart du dernier siècle, à une époque où l'on craignait une révolte de la part des noirs de Minas. En 1722, des règlements furent établis qui fixaient leurs devoirs et qui spécifiaient la rétribution qu'on leur devait selon les diverses circonstances. Les capitaës do mato sont toujours des hommes de couleur, mais libres; ils forment entre eux une sorte de milice fort active et fort redoutée des noirs marrons. L'usage veut qu'on leur accorde cent cinquante-six francs vingt-cinq centimes de notre monnaie pour chaque nègre fugitif qu'ils ramènent à leur maître. Cette somme est partagée entre eux.

Nous le répétons, cette population noire, composée à Rio de Janeiro de tant de tribus différentes, est précisément celle qui imprime à la masse générale son aspect d'originalité. Ces livrées si bizarres et quelquefois si riches que portent les noirs domestiques, ces coiffures étranges qui distinguent les tribus entre elles, de même que le tatouage; ces habitudes locales que l'esclavage ne fait que modifier, et qui rappellent toujours l'Afrique au milieu de la civilisation européenne, tous ces contrastes de mœurs, de costumes et de degrés de civilisation, donnent à la population noire de ces contrées un caractère qui persistera longtemps encore, et qui ne s'éteindra que lorsque les dernières ordonnances qui abolissent complétement la traite auront reçu toute leur exécution.

Je ne sais plus trop quel est le voyageur, c'est Golberry, je crois, qui a dit qu'à une certaine heure de la nuit toute l'Afrique était en danse, et que les noirs dansaient même au milieu des tombeaux. En passant en Amérique, en subissant la dure loi de l'esclavage, les noirs n'ont rien perdu de leur amour pour leur exercice de prédilection; ils ont conservé l'usage de tous les instruments nationaux : le banza, le tambour congo, le monocorde de Loango, retentissent sans cesse dans les rues de Rio de Janeiro. Leurs danses nationales



Capitao do Mato

s'improvisent dans tous les lieux où ils sont assurés de ne point être interrompus. La *batuca*, qui exprime alternativement les refus et les plaisirs de l'amour; la *capoeira*, où l'on simule le combat; le *landou*, qui est passé même sur le théâtre, et dont la grâce consiste surtout dans un mouvement particulier des parties inférieures du corps, qu'un Européen ne saurait jamais imiter; toutes ces danses passionnées, qui ont été décrites mille fois par les voyageurs, s'exécutent à Rio de Janeiro, comme elles avaient lieu dans nos colonies, comme elles s'exécuteront partout où il y aura des noirs, en changeant seulement de dénominations.

MULATRES, HOMMES DE COULEUR. Notre intention ne saurait être de rappeler ici les différentes modifications, les nuances diverses, les teintes particulières que l'union des deux races influentes a développées au Brésil; ces faits ont été établis mille fois, et il serait inutile de les répéter. Au Brésil, il est fort peu de familles qui soient pures de tout mélange, et l'on peut affirmer que cette fusion des races va toujours croissant. Qui le croirait? Au commencement des derniers événements, ce fut cependant à cette circonstance qu'il fallut attribuer en partie les troubles qui se manifestèrent. Ici, comme en bien d'autres endroits, une question de race devint une question de haine. Les Européens se targuèrent complaisamment d'une origine qui, certes, ne faisait rien à leurs droits. On en vint aux exigences de la couleur, aux prétentions de la pureté d'origine; et, si l'on en croit un voyageur d'ordinaire fort bien informé, ce fut à la dénomination de mulâtre, imprudemment employée par le chef de l'État à l'égard de la population brésilienne, que fut dû un des plus importants changements dans la politique de ce pays.

Ce qu'il y a de remarquable sans doute, et ce qui a été déjà indiqué avec beaucoup de sagacité, c'est que la qualification de mulâtre appartient, au Brésil, beaucoup plus à la législation qu'à la physiologie. Comme dans l'origine la politique excluait réellement les mulâtres de plusieurs emplois, la loi était éludée sans cesse; le titre de blanc sans mélange était accordé par l'État, et même par la société, à tout homme de couleur, pourvu surtout que son teint offrît quelque nuance un peu claire. Si notre mémoire nous sert bien, Henri Koster cite à ce sujet une anecdote toute locale et vraiment caractéristique. Un étranger interrogeait un homme de couleur sur un individu qui venait d'être promu au grade de *capitão-mor*, et il lui demandait s'il n'était pas mulâtre. Celui-ci semblait ne pouvoir le comprendre; mais comme le voyageur insistait pour obtenir l'explication de cette singulière métamorphose, il se décida enfin à lui répondre. « Il l'était, monsieur, mais il ne l'est plus; un capitão-mor ne saurait être mulâtre. »

Quant à l'influence effective du mulâtre pur sur les affaires politiques, elle est hors de doute; une organisation physique essentiellement énergique, et qui le rend propre à résister à l'ardeur du climat, sa mobilité et son intelligence, en font un être tout à fait propre à figurer dans les révolutions, et peut-être à les exciter. On l'a dit avec beaucoup de raison : « La scission causée par l'orgueil américain du *mulâtre* d'une part, et la fierté portugaise du Brésilien *blanc* de l'autre, devient le motif d'une guerre à mort, qui se manifestera longtemps encore, dans les troubles politiques, entre ces deux races rivales par vanité (*). »

AGRICULTURE DES ENVIRONS DE RIO. Comme cela arrive pour la plupart des capitales, il s'en faut bien que le territoire de Rio de Janeiro soit un pays de grande culture. Cependant ce territoire est fertile, abondant, même varié à l'infini dans ses expositions; il se prête assez aisément aux tentatives de toute espèce, et il est probable que, dans peu d'années, on verra se réaliser certains résultats vantés à l'avance avec exagération peut-être, mais qui prouvent chez ceux qui ont essayé de les

(*) Debret, Voyage pittoresque au Brésil.

obtenir, un ardent besoin d'améliorations. Comme cela doit être, les objets nécessaires à la consommation d'une grande ville occupent les petits agriculteurs; et, sous ce rapport, Rio de Janeiro est assez favorisé. Des fruits abondants, parmi lesquels on en distingue quelques-uns transplantés d'Europe; des légumes variés, et qui le seront davantage par la suite, attestent déjà combien les efforts des horticulteurs se sont réunis à ceux des anciens propriétaires. Sans répéter ici ce qui a été établi à ce sujet au commencement de la notice, nous dirons que la culture du manioc réussit aux environs de Rio de Janeiro, qu'on le plante également dans les montagnes et dans les vallées, mais jamais dans les lieux humides. Nous rappellerons que l'aïpi, plus connu sous le nom de *mandioca mansa*, réussit également à merveille, et que sa racine farineuse, qu'il n'est pas nécessaire de réduire en farine, est devenue depuis longtemps un comestible commun à toute la population brésilienne. L'igname, que l'on plante dans les lieux sombres et humides ou le long des cours d'eau, prend un accroissement rapide, et récompense le cultivateur de ses soins par une double récolte. Sa racine farineuse se mange comme notre pomme de terre, et sa tige verdoyante, qui s'élève quelquefois à deux pieds, peut remplacer nos épinards. Le maïs, dont les anciens habitants faisaient un si grand usage, est cultivé encore sur le revers des collines; mais ses épis sont plutôt destinés à la nourriture des bestiaux qu'à celle des habitants. Le *capim*, cette graminée abondante qui sert de fourrage, les haricots ou *feijoës* de diverses espèces, qu'on rencontre en plus grande abondance à mesure qu'on avance davantage dans l'intérieur, forment autant de branches fructueuses de culture que l'on exploite à part, ou que l'on réunit sur la même habitation. Quelquefois un seul végétal utile suffit à la richesse d'une population plus laborieuse que les autres, et il y a aux environs de Rio de Janeiro une bourgade qui tire sa prospérité croissante de la culture du bananier. Mais, sans contredit, l'arbrisseau qui fournit jusqu'à présent à l'exportation les produits les plus avantageux, c'est le cafier; de même que la culture du coton appartient plus spécialement à Pernambuco et à Minas, celle de la canne à sucre et du tabac au territoire de San-Salvador, de même le cafier est devenu une source de richesse réelle pour la province de Rio. Son introduction au Brésil ne date pas de longues années cependant; et si l'on examine le chiffre auquel s'élèvent les dernières exportations, on éprouvera quelque surprise à savoir que les premières caféières n'ont été établies que depuis environ soixante ans. Les premiers plants furent tirés sans doute des îles françaises, et ils furent introduits à Rio par un magistrat dont on ignore le nom, mais qui existait sous le gouvernement du comte de Bobadella. Enfin, d'après le rapport de MM. Spix et Martius, dont les renseignements sont en général si positifs, le docteur Lesème, planteur expérimenté de Saint-Domingue, vint former une plantation de café aux environs de Rio, et ce fut lui qui instruisit les colons du voisinage du meilleur moyen de culture. Nous n'entrerons pas dans des détails spéciaux, d'ailleurs bien connus sur la culture du cafier; nous nous contenterons de dire que, de l'avis même de quelques colons habiles, celle qui se pratique aux environs de Rio exigerait certains perfectionnements que le temps doit nécessairement amener. Faute des soins désirables, la couleur de la fève se perd, et elle n'offre point toujours au premier coup d'œil la teinte qu'on lui voudrait. Au lieu des machines propres à la dépouiller de son parenchyme, on se sert trop souvent du pilon et du mortier. Malgré tout, les cafés de Rio de Janeiro se sont élevés, dans ces dernières années, à un degré d'estime qu'ils n'avaient pas obtenue jusqu'à présent, et tout fait prévoir qu'elle ira en s'accroissant. Rien n'est plus gracieux, aux environs de Rio de Janeiro, que les cultures de cet ar-



brisseau; l'élégance de son port, la couleur éclatante de ses fruits, la manière dont il marie son feuillage aux autres végétaux des tropiques, tout contribue à rendre une caféière bien entendue un des lieux les plus riants et les plus pittoresques que l'on puisse visiter au temps de la récolte et de la floraison (*).

L'EMPEREUR DON PEDRO; RÉSUMÉ DES DERNIERS ÉVÉNEMENTS. L'empereur don Pedro naquit à Lisbonne, le 12 octobre 1798; c'était le second fils de don João VI et de Carlota-Joaquina, infante d'Espagne et fille de Charles IV. Ce fut par la mort prématurée de son frère don Antonio qu'il devint l'héritier présomptif de la couronne. Durant son enfance, il était d'un tempérament assez faible; mais il montra de bonne heure cette vivacité extrême de caractère qui l'a toujours distingué. Son instruction fut confiée au P. Antonio d'Arrabida, ecclésiastique plein d'intelligence, qui le disposa dès l'enfance à ces sentiments religieux qu'on a toujours remarqués en lui. Son éducation n'eut rien de remarquable; cependant il eut cela de commun avec ses sœurs, qu'il acquit une certaine connaissance du latin, et que jamais il ne l'a oublié. Plus tard, son ancien précepteur, qui avait été nommé évêque d'Anamuria *in partibus*, fut chargé de l'éducation des jeunes princes, et nommé en outre bibliothécaire de la bibliothèque impériale.

(*) «Au bout de trois ans, dit M. Hippolyte Taunay, dont la famille a possédé une plantation de ce genre aux environs de Rio, le cafier rapporte une demi-récolte, et, dès la cinquième ou la sixième année, il est en pleine vigueur. Sa durée est plus grande que dans les Antilles, parce que le Brésil ne connaît pas les ouragans affreux qui ravagent de temps en temps ces dernières. On ne voit pas encore de ces grandes propriétés telles qu'il y en avait à Saint-Domingue. La plupart des planteurs ont ici une modération très-philosophique; et, dès qu'ils récoltent le produit de cinq à six mille pieds, ce qui les fait vivre eux et leur famille dans l'aisance, ils ne se fatiguent plus à augmenter leurs revenus.»

Lorsque les affaires de la Péninsule prirent un caractère critique pour la maison de Bragance, il paraît que l'intention du prince régent fut d'envoyer son fils don Pedro au Brésil, pour mettre à l'abri des convulsions politiques un rejeton si important de la famille; mais, à la persuasion de lord Strangford, qui était alors ministre de la Grande-Bretagne à Lisbonne, et plus encore sous le coup de la terreur qu'inspirait alors l'armée de Junot, il se décida lui-même, comme on sait, à partir sur le *Prince du Brésil*, vaisseau de guerre portugais que suivit le reste de la flotte. Durant le voyage, le jeune prince se montra plein de bonne humeur et de vivacité; il prenait plaisir à se mêler de la manœuvre, et il déployait dans ces occasions une vivacité, une adresse fort remarquable. Lorsqu'il ne se livrait pas à ce genre d'exercice, on le voyait assis à part, au pied du grand mât, lisant attentivement son Virgile, et prenant plaisir à repasser les aventures d'Énée, avec lequel, comme il le disait lui-même, il se trouvait quelque ressemblance. Le voyage fut ennuyeux; des vents violents et contraires retardèrent la navigation, et, comme le voyage avait été décidé d'une manière fort précipitée, peu de temps après la sortie du port, les objets de pure commodité se trouvèrent épuisés complétement. On cite, à ce sujet, plusieurs détails qui prouvent combien la famille fugitive eut de privations à souffrir.

Don Pedro avait dix ans lorsqu'il arriva au Brésil. Le premier soin de son père fut de le remettre entre les mains d'un gouverneur habile, et son choix se fixa sur Jean Rademacher, qui avait été ambassadeur de Portugal en Danemark, et qui, par sa résidence en diverses cours, s'était familiarisé avec presque toutes les langues de l'Europe. Il était à supposer qu'un tel homme était éminemment propre aux fonctions qui lui avaient été confiées, et l'on pouvait croire que le prince tirerait un profit réel de ses instructions, lorsqu'il mourut soudainement. M. Walsh, auquel nous empruntons ces

faits, et qui paraît s'être procuré sur l'enfance du prince des renseignements fort détaillés, dit que cette mort subite fut généralement attribuée au poison, et qu'on en accusa un esclave, qui, ayant contracté un vif attachement pour une femme dont la demeure était dans le voisinage de celle de son maître, craignit de s'en éloigner, et commit le crime pour s'opposer à un départ qu'il redoutait. On dit que l'infortuné Rademacher attribua sa fin prématurée à un ennemi puissant, qui avait suivi la même carrière que lui, et qu'il mourut plein d'angoisses.

Privé ainsi, et d'une manière si inattendue, de son professeur, il paraît que le jeune prince ne se sentit pas disposé à recevoir les soins d'un autre professeur. Son attention se porta sur divers objets. Il montra de bonne heure un goût très-prononcé pour la mécanique, et, comme cela est arrivé pour son illustre homonyme de Russie, dit M. Walsh, on a conservé divers objets qui peuvent attester son habileté en ce genre. Il avait exécuté le modèle d'un vaisseau de guerre; l'on montre encore un billard dont il avait disposé la table et les accessoires (*). Mais l'art auquel il se livra avec un réel enthousiasme fut la musique : dès l'âge le plus tendre, il avait manifesté sous ce rapport un goût qui ne pouvait être douteux; il donna bientôt des preuves positives d'un talent décidé. Non-seulement il avait appris à jouer de plusieurs instruments, mais on sait qu'il composait avec bonheur; plusieurs morceaux exécutés à la chapelle royale étaient de lui, et outre l'hymne national, qui est connu de tout le monde maintenant, il a fait, dit-on, la musique et les paroles de plusieurs *modinhas* devenues populaires, et qui attestent un vrai talent.

De bonne heure, il sut varier ces occupations sédentaires par la vie la plus active. C'était un hardi cavalier; il montrait l'inclination la plus vive pour la chasse, et, dans un pays où cet exercice présente des difficultés qu'on ne peut guère se figurer en Europe, il déployait une ardeur et une intrépidité qui pouvaient faire présumer d'avance quelle serait cette activité dans des choses plus importantes, qu'il a tant de fois manifestée depuis.

(*) Le voyageur qui nous fournit ces détails ajoute qu'il ne déployait pas moins d'habileté à ce jeu, qu'il avait montré d'adresse à fabriquer le billard lui-même.

Quand l'âge de le marier fut arrivé, la paix, si longtemps interrompue en Europe, était rétablie. Son père forma le projet de l'unir à une princesse de la maison d'Autriche, et il résolut de demander pour lui une des filles de l'empereur François Ier, Léopoldine, sœur de Marie-Louise. Ce mariage fut négocié par le marquis de Marialva, et il fut célébré, par procuration, le 13 mars 1817. On n'a pas oublié encore la magnificence que l'ambassadeur déploya dans cette circonstance; elle rappela, dit-on, toute la splendeur des temps passés. La princesse ne tarda pas à s'embarquer, et elle arriva au Brésil le 5 novembre de la même année. Ceux qui la virent à cette époque n'en parlent point sans un souvenir affectueux. Elle avait l'aspect le plus intéressant; sa taille n'était pas élevée, mais on ne peut mieux proportionnée; ses yeux bleus, ses traits réguliers, ses couleurs brillantes, ses cheveux d'un blond doré formaient un contraste remarquable avec les personnes qui l'entouraient, et dont la beauté méridionale offrait un tout autre aspect.

Mais ce qu'on remarqua surtout chez la jeune princesse, ce fut cette expression de bonté parfaite et de bienveillance qui ne l'abandonna jamais dans le cours trop borné de sa vie. Ces qualités personnelles et cette excellence de cœur que l'on ne tarda pas à remarquer en elle lui concilièrent, au premier abord, l'affection de son mari, et la rendirent bientôt l'objet du plus vif intérêt. Cette époque fut marquée, à Rio, par des fêtes brillantes, dont on n'a point encore perdu le souvenir.

Bientôt les troubles qui s'étaient manifestés à Pernambuco exercèrent quelque influence sur la position de don Pedro. Des ennemis secrets tentè-

rent, dit-on, de lui aliéner l'esprit de son père. Ce fut alors, que, pour se laver dans son esprit de ces imputations injurieuses, il leva et équipa à ses frais un bataillon composé en partie de ses domestiques et des gens de sa cour; et, qu'après lui avoir imposé le nom de *volontaires du prince royal*, il le mit à la disposition de son père, comme devant être toujours prêt à se lever pour sa défense. Ceci, toutefois, n'empêcha pas qu'on ne prît des mesures pour arrêter la bienveillance populaire qui s'était manifestée en sa faveur. Quelques individus qui l'avaient accueilli par des *vivat* furent arrêtés.

Nous n'avons insisté sur ce fait que pour indiquer l'origine de dissensions intérieures qui ne devaient pas tarder à faire changer de face l'état politique du Brésil.

Nous passerons rapidement sur la révolution du mois de février 1821, parce que les faits principaux en sont connus, et que les événements qui l'ont amenée sont encore présents à la mémoire de ceux qui s'occupent de politique. Tout le monde sait quelle fut la fin du règne de Jean VI, et le terrible massacre de la Bourse atteste suffisamment la violence de cette grande commotion politique; personne n'ignore comment, après avoir porté durant quelque temps les titres de prince régent et de défenseur perpétuel du Brésil, don Pedro fut solennellement proclamé empereur constitutionnel. Si l'on s'en rapporte aux documents d'un diplomate habile que nous avons sous les yeux, ce pacte aurait été librement consenti entre le fils qui prenait la couronne et le père qui l'abandonnait; l'énergie de don Pedro se serait exercée contre le parti européen, et non pas contre la volonté persistante de celui qu'il devait respecter (*). Quoi qu'il en soit, le pas une fois franchi, il fallut donner une constitution au Brésil. Les députés des provinces furent réunis dans la capitale, et, dès le principe, le nouveau souverain s'aperçut que des tendances républicaines se manifestaient au sein de l'assemblée. Il conçut des craintes pour son autorité mal affermie; l'assemblée constituante fut dissoute d'une manière violente; des hommes recommandables furent exilés; mais, comme l'a dit un savant qui s'est fait un moment historien impartial et habile, « ce coup d'État était audacieux; et, par l'étourdissement qu'il occasionna, il accrut un moment le pouvoir de l'empereur. » Avec M. de Saint-Hilaire, nous pensons que, selon toute probabilité, la dissolution de l'assemblée constituante ne servit, en dernière analyse, qu'à rendre l'empereur un peu moins populaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès 1823, la défiance était assez forte pour que l'on doutât qu'une chambre nouvelle pût continuer ses travaux en toute sécurité, et sans craindre que la violence vînt l'arracher à ses discussions. Don Pedro avait offert un projet de constitution; le peuple, par l'organe des municipalités, exigea que ce pacte fondamental fût ratifié sur-le-champ. Ce fut le 25 mars 1824 que les autorités prêtèrent serment à la nouvelle constitution. L'histoire ne s'arrêtera pas sans doute aux détails fort accessoires de ce grand acte; mais il en est un qui ne pouvait manquer de frapper l'imagination mobile des Brésiliens. C'était dans le théâtre que le serment devait être prêté; durant l'intervalle qui s'écoula entre cette décision et le jour fixé, le théâtre devint la proie des flammes. Le 26 mars cependant l'empereur accepta solennellement la constitution. Le sénat et la chambre des députés commencèrent bientôt leurs travaux; mais, il faut bien le dire, il ne se trouva pas alors dans le sein de ces deux assemblées législatives un de ces génies rénovateurs qui soutiennent de leur puissance la faiblesse d'un peuple, et qui savent modifier par l'exécution le génie incomplet des lois. Dans le pacte nouveau qu'il avait proposé à la nation et qu'il venait de jurer, don Pedro avait manifesté des

(*) Éclaircissements historiques relatifs aux affaires de Portugal, depuis la mort du roi don Jean VI jusqu'à mon arrivée en France, par le marquis de Rezende. Paris, 1832; gr. in-8.

intentions sincères et généreuses; il n'est pas aussi certain qu'il eût deviné tous les besoins d'un peuple dans lequel on trouve les éléments les plus hétérogènes, et qui n'a pas encore eu le temps d'apaiser ses passions (*).

On l'a rappelé avec beaucoup de sagesse : « Il n'y a pas sans doute d'homogénéité parmi les habitants du Brésil ; cependant on peut dire en général qu'ils ont des mœurs douces, qu'ils sont bons, généreux, hospitaliers, magnifiques même, et qu'en particulier ceux de plusieurs provinces se font remarquer par leur intelligence et la vivacité de leur esprit. Mais le système colonial avait maintenu les Brésiliens dans la plus profonde ignorance; l'admission de l'esclavage les avait familiarisés avec l'exemple des vices les plus abjects; et, depuis l'arrivée de la cour à Rio de Janeiro, l'habitude de la

(*) On trouvera une traduction de la constitution du Brésil, telle qu'elle fut promulguée en 1825, dans la troisième partie de l'Art de vérifier les dates, donnée par le savant Warden. Nous en offrirons ici un extrait, tel qu'il se trouve dans notre Traité géographique sur le Brésil.

L'empire du Brésil est l'association politique de tous les citoyens brésiliens; ils forment une nation libre et indépendante, qui n'admet avec aucune autre de lien d'union ou de fédération qui s'opposerait à son indépendance.

Son gouvernement est monarchique, héréditaire, constitutionnel et représentatif.

La dynastie régnante est celle de don Pedro, dont le fils est empereur actuel, et prend le titre de défenseur perpétuel du Brésil. Il y a une régence.

La religion catholique, apostolique et romaine, continuera d'être la religion de l'empire; toutes les autres religions seront permises.

Les pouvoirs politiques reconnus par la constitution de l'empire du Brésil sont au nombre de quatre : le pouvoir législatif, le pouvoir modérateur, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire.

Les représentants de la nation brésilienne sont l'empereur et l'assemblée générale; tous ces pouvoirs, dans l'empire du Brésil, sont délégués par la nation.

Le pouvoir législatif est délégué à une assemblée générale, avec la sanction de l'empereur.

L'assemblée générale se compose de deux chambres : la chambre des députés, et la chambre des sénateurs ou sénat.

Le sénat se compose de membres nommés à vie, et il sera formé par des élections provinciales.

La chambre des députés est élective et temporaire; à la chambre des députés seule appartient l'initiative, 1° sur les impôts, 2° sur le recrutement, 3° sur le choix d'une dynastie nouvelle en cas d'extinction de l'ancienne.

Les séances de chaque chambre sont publiques, à l'exception des cas où le bien de l'État exige qu'elles soient secrètes.

Aucun sénateur ou député ne peut être arrêté pendant la durée de son mandat.

On ne peut être en même temps membre de deux chambres.

L'exercice de tout emploi, à l'exception de ceux de ministre et de conseiller d'État, cesse entièrement tant que durent les fonctions de député ou de sénateur.

Les députés touchent, pendant les sessions, une indemnité réglée à la fin de la dernière session de l'assemblée précédente.

L'indemnité des sénateurs est de la moitié plus forte que celle des députés.

Les nominations des députés et des sénateurs à l'assemblée générale, et des membres des conseils généraux de province, sont faites par des élections indirectes. La masse des citoyens actifs, dans les assemblées paroissiales, élira les électeurs de province, et ceux-ci les représentants de la nation et des provinces.

Tous ceux qui sont électeurs sont habiles à être députés, excepté ceux qui ne tirent pas de leur bien, de leur commerce et de leurs emplois, un revenu net de 4,000,000 de reis.

Le pouvoir modérateur est délégué à l'empereur, dont la personne est inviolable et sacrée; il l'exerce en convoquant extraordinairement l'assemblée générale, en la prorogeant ou en l'ajournant, en nommant et en dissolvant à sa volonté les ministres d'État, en cassant la chambre des députés, pour en convoquer immédiatement une autre, en pardonnant aux coupables condamnés, etc.

L'empereur est le chef du pouvoir exécutif, et il exerce ce pouvoir par ses ministres d'État.

Les ministres d'État seront responsables.

vénalité s'était introduite dans toutes les classes. Une foule de patriarchies aristocratiques, divisées entre elles par des intrigues, de puériles vanités, des intérêts mesquins, étaient disséminées sur la surface du Brésil; mais, dans ce pays, la société n'existait pas, et à peine y pouvait-on découvrir quelques éléments de sociabilité. »

« Il était bien clair que la nouvelle forme de gouvernement aurait dû être adaptée à ce triste état de choses; qu'elle devait tendre à unir les Brésiliens, et à faire, en quelque sorte, leur éducation morale et politique; mais, pour pouvoir donner aux habitants du Brésil une charte conçue dans cet esprit, il aurait fallu les connaître profondément; et don Pedro, que son père avait toujours tenu éloigné des affaires, pouvait à peine connaître Rio de Janeiro, ville dont la population, difficile à étudier, présente un amalgame bizarre d'Américains et de Portugais, de blancs et de gens de couleur, d'hommes libres, d'affranchis et d'esclaves; ville qui, tout à la fois colonie, port de mer, capitale, résidence d'une cour corrompue, s'est toujours trouvée sous les plus fâcheuses influences.

« Don Pedro, animé par des sentiments généreux, voulait sincèrement que son peuple fût libre. Ce fut la noble idée qui présida à la rédaction de sa charte constitutionnelle. Cette charte consacrait des principes justes, et quelques-uns de ses articles méritent de grands éloges; d'ailleurs, elle ne différait pas essentiellement de tant de combinaisons du même genre; elle n'avait rien de Brésilien, et elle aurait peut-être convenu tout aussi bien au Mexique qu'au Brésil, à la France qu'à l'Allemagne (*). »

Nous partageons complétement l'opinion de l'écrivain qui nous fournit ces réflexions; et il est probable que les législateurs brésiliens ont été déjà plus d'une fois à même de remarquer ce vice fondamental d'organisation. Les choses marchèrent ainsi cependant durant quelques mois. Le gouvernement sembla se consolider. Pernambuco, qui n'avait pas voulu accepter le nouvel état de choses, et qui s'était mis en état d'insurrection, tomba au pouvoir des troupes impériales. Malheureusement, on se crut assez fort pour recommencer les hostilités avec le gouvernement de Buénos-Ayres, et pour porter la guerre sur le territoire de Monte-Video. Cette guerre impolitique n'eut qu'une issue fâcheuse. Des actions partielles s'engagèrent; des pourparlers eurent lieu; don Pedro ne voulait consentir ni à la cession de Monte-Video, ni à celle de la Cisplatine. Il se transporta sur le théâtre des événements; mais il était encore sur les frontières, lorsque la bataille d'*Ituzaingo* eut lieu. Après un combat de six heures, l'avantage resta aux républicains. Soit que les Brésiliens n'eussent perdu que deux cents hommes, comme l'avouaient les dépêches officielles, soit que leur perte s'élevât jusqu'à douze cents, ainsi que le prétendaient les vainqueurs, il n'en est pas moins vrai qu'après des ravages déplorables exercés sur les estancias et sur les missions, après des négociations que ne voulurent pas ratifier d'abord les provinces-unies de la Plata, l'ancienne république Cisplatine faisait de nouveaux pas vers l'indépendance. Pendant que cette guerre malheureuse semblait occuper exclusivement l'empereur, la jeune impératrice expirait, regrettée de tous ceux qui l'avaient connue, et don Miguel élevait ses prétentions au trône de Portugal : les événements se compliquaient.

L'empereur, néanmoins, était revenu depuis longtemps dans sa capitale. Le 3 mai 1827, il avait ouvert de nouveau les chambres législatives, en demandant la continuation de la guerre avec Buénos-Ayres. Son intention positive de maintenir les droits de sa fille aînée à la couronne de Portugal, avait été manifestée. Dona Maria, créée duchesse de Porto, s'était embarquée

(*) Voyez M. Auguste de Saint-Hilaire, Précis de l'histoire des révolutions de l'empire brésilien, depuis le commencement du règne de Jean VI jusqu'à l'abdication de don Pedro.

pour l'Angleterre, lorsqu'eut lieu un événement qui était fort étranger à la politique, mais dont les résultats eurent trop d'influence sur la situation de Rio, pour que nous n'en parlions pas ici. Le régiment des étrangers se révolta, et la force la plus énergique devint nécessaire pour réprimer cette sédition. Si l'on s'en rapporte aux documents qui nous sont parvenus, le colonel Cotter, officier irlandais au service du Brésil, aurait signé un contrat avec ce gouvernement pour faire entrer un nombre assez considérable de ses compatriotes dans les rangs de l'armée brésilienne. Soldats et colons à la fois, ces hommes, qui devaient toujours se tenir prêts à agir comme soldats dans la province de Rio de Janeiro, ne devaient primitivement que cinq années de service militaire. Au bout de ce temps, dit-on, cinquante acres de terre devaient leur être accordées en toute propriété. Des conventions avaient été stipulées relativement à la paye et au régime intérieur; et il paraît que, dès l'origine, ces deux clauses importantes restèrent sans exécution. On prétendit même exiger d'eux un serment qui les constituait soldats pour un temps illimité. Les choses s'aigrirent; la haine qui s'était manifestée naguère d'une manière si énergique à l'égard des Portugais, atteignit bientôt ces étrangers venus d'Europe; et il n'était pas jusqu'aux esclaves, dit un historien, qui ne les insultassent dans les rues, en les appelant *escravos brancos*, désignation injurieuse que leur situation déplorable ne rendait que trop réelle. Des rixes violentes eurent lieu avec les noirs; elles pouvaient faire prévoir à l'autorité les scènes qui se préparaient. Les Allemands, mécontents eux-mêmes de leur situation, firent cause commune avec les Irlandais. Dès lors, il suffisait de la circonstance la plus légère pour allumer l'incendie : le hasard l'amena. Un soldat allemand, ayant négligé d'ôter son bonnet devant un enseigne, avait été condamné à recevoir cinquante coups de fouet pour cause d'insubordination; il s'était refusé à ôter son habit, et la peine avait été portée à deux cent cinquante coups. Il avait déjà subi la plus grande partie de cette torture effroyable, lorsque ses camarades, irrités, s'écrient qu'on va le faire périr, et le mettent en liberté. Le tumulte s'accroît parmi les étrangers. Déjà l'empereur a consenti à recevoir une députation composée de quelques-uns d'entre eux, et ils se sont retirés dans leurs casernes, lorsque cinquante à soixante Irlandais se rendent à San-Christovão, pour faire cause commune avec les Allemands. Alors le désordre est à son comble, les magasins de munitions sont forcés, et l'arrivée de nouvelles troupes allemandes, revenant de Pernambuco, augmente les forces des insurgés. Mais, quand le bruit se répand que les deux régiments allemands marchent des deux extrémités de la ville pour se joindre aux Irlandais qui occupent le campo d'Acclamacão, quand on peut supposer que les habitations vont être pillées et brûlées, une mesure énergique devient nécessaire; elle est adoptée avec précipitation. Le ministre de la guerre fait prendre les armes aux troupes brésiliennes, et l'ordre est donné au comte de Rio-Pardo d'exterminer tous les étrangers. Le croirait-on, la mesure la plus impolitique permet aux noirs esclaves de s'armer de couteaux et de poignards, et de marcher contre les troupes révoltées. En un instant, le campo d'Acclamacão se trouve couvert de morts et de blessés. On veut faire cesser le carnage; le gouvernement s'adresse aux ministres de France et d'Angleterre, pour que des secours en hommes soient demandés aux vaisseaux qui occupent la rade. Pendant ce temps, un régiment de Minas-Geraes, renforcé de cavalerie, marche sur le lieu de l'action. Si l'on fait attention que les insurgés n'ont pu se procurer qu'une soixantaine de fusils tout au plus, si l'on songe en même temps qu'ils manquent de munitions, l'issue ne sera plus douteuse. Cernés de tous côtés, comprenant que la résistance est inutile, ils se retirent enfin dans leurs casernes; mais le tumulte

a duré trois jours, soixante hommes ont péri, plus d'une centaine ont été blessés; et, comme la tourbe des noirs esclaves a été armée, les assassinats durent encore quelque temps dans les rues. La tranquillité même ne se rétablit que lorsque l'usage des armes est prohibé pour toute la population, et que l'effervescence du sang africain a pu enfin se calmer.

Quatorze cents Irlandais, embarqués pour l'Angleterre et restes de deux mille quatre cents individus qui avaient émigré, prouvaient assez combien cette expédition avait été malheureuse. Cependant quatre cents colons, appartenant à cette nation, restèrent au Brésil; et, lorsqu'on visite le district d'Itaporoa, dans le pays d'Ilheos, on peut voir une petite colonie assez florissante: c'est celle qui se composa primitivement de cent et une familles irlandaises, qui se mirent directement sous la protection du vicomte Camamu, président de la province.

Quant aux Allemands, ils furent jugés selon toute la rigueur des lois militaires; l'un d'eux, condamné à mort, mourut avec le sang-froid le plus stoïque. Le régiment dont il faisait partie fut envoyé dans le Sud, et la tranquillité se rétablit à Rio.

En dépit de ces troubles, qui prenaient leur source dans un instinct secret de haine pour tout ce qui n'était point né Brésilien; malgré la lutte sérieuse que l'empereur entrevoyait pour lui-même, et la pénurie progressive du trésor, de réelles améliorations s'étaient introduites dans le régime intérieur du Brésil; et, si l'impulsion donnée au commerce peut en réclamer la meilleure part, il y aurait sans doute de l'injustice à refuser à don Pedro une volonté sérieuse, une coopération active dans tout ce qui pouvait hâter l'émancipation intellectuelle du Brésil.

Le 17 octobre 1829, il épousa la princesse Amélie-Augusta Napoléon, fille du prince Eugène; et l'accueil qui fut fait à la jeune impératrice, lors de son entrée solennelle à Rio, put lui faire supposer qu'il n'avait pas encore perdu l'amour de ses peuples. Cependant, c'est avec raison qu'on l'a représenté antérieurement comme étant fatigué du gouvernement dont il était le chef, et tourmenté par des tracasseries toujours renaissantes. C'est avec raison qu'on a signalé la disposition funeste qui l'entraînait à choisir ses favoris parmi les Portugais, et à écouter des récits menteurs, qui, en lui peignant les délices de l'Europe sous l'aspect le plus séduisant, le dégoûtaient du Brésil, « qui peu à peu se dégoûtait de lui. » On devait le supposer néanmoins, la nouvelle alliance que l'empereur venait de contracter pouvait rattacher bien des fils brisés; les liens qui n'avaient fait que se relâcher momentanément, pouvaient se resserrer avec énergie: telle fut sans doute la foi populaire, lorsque l'impératrice apporta dans Rio les nobles souvenirs qui se rattachaient à sa naissance. Cet état de choses ne dura pas longtemps.

Selon les écrivains les mieux informés, la catastrophe était inévitable, et elle fut accélérée par un personnage que désormais l'histoire du Brésil ne saurait laisser dans l'oubli; mais, pour faire connaître l'influence qu'exerça Filisberto Caldeira Brant, marquis de Barbacena, il faut rétrograder de quelques années. « La peinture exacte du caractère de Filisberto aurait quelque chose de très-piquant pour les Européens, et offrirait peut-être un type particulier dans un roman de mœurs, a dit M. Auguste de Saint-Hilaire; mais, si l'histoire contemporaine peut se permettre des considérations générales, elle doit d'ailleurs se renfermer dans le récit des faits. Filisberto avait mené une vie fort aventureuse, et déjà, sous l'ancien gouvernement, il était parvenu à une très-grande fortune. L'empereur accumula sur lui les titres et les honneurs. Il fut général en chef de l'armée du Sud, se mit à la tête de toutes les transactions importantes que le Brésil passa avec les étrangers, se chargea de tous les emprunts; et enfin, ce fut à lui que l'empereur confia les négociations relatives à son mariage

avec la jeune princesse, fille d'Eugène Beauharnais.

« De retour au Brésil, Filisberto Caldeira Brant profita de l'enivrement que causait au monarque l'alliance la plus heureuse. Au milieu des fêtes brillantes qui se succédèrent, l'adroit courtisan eut l'habileté de s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de son maître; il fit valoir ses importants services, et finit par s'imposer lui-même comme un homme dont on ne pouvait se passer. On lui offrit le ministère des finances et la présidence du conseil; mais il refusa d'accepter ces faveurs, à moins qu'on ne lui donnât une haute marque de la satisfaction impériale, en légalisant, sans aucun examen, les comptes qu'il présentait.

« Parvenu au timon des affaires, Filisberto sentit qu'il ne s'emparerait pas entièrement de l'esprit du monarque, s'il ne réussissait à éloigner quelques favoris influents, et surtout Francisco Gomes, secrétaire intime du cabinet de l'empereur, et da Rocha-Pinto, sous-intendant des propriétés impériales. Il leur suscita des querelles, et l'empereur se vit obligé d'envoyer en Europe les deux confidents qu'il chérissait. Arrivé à Londres, Gomes n'y perdit point de temps; il réunit le plus de documents qu'il lui fut possible, pour prouver que Filisberto n'avait pas été toujours un agent sans reproche, et il envoya ces documents à l'empereur lui-même. L'affection que l'empereur portait à son ministre se changea tout à coup en indignation; il l'accabla des plus violents reproches et le destitua.

« Tandis que Gomes tramait la perte de Filisberto, ce dernier ne s'était point endormi; il avait profité du pouvoir qu'il possédait encore, et, accoutumé à manier les hommes, il avait su se ménager un parti. Déchu, il ne se laissa pas abattre; mais, assuré des partis qu'il s'était ménagés dans les chambres, il publia un pamphlet, où, écartant avec adresse la véritable question, lui-même se fit accusateur. Par la publicité que lui donna Filisberto, cette dispute devint une affaire nationale. Le ministre disgracié se mit à la tête des mécontents; il créa des journaux qui favorisèrent sa haine et ses desseins; il les répandit avec profusion, et excita de tout son pouvoir cet esprit révolutionnaire qui bientôt amena l'abdication de l'empereur. »

Mais quelles furent les circonstances qui accompagnèrent ce grand événement? comment s'accomplit cette dernière catastrophe? C'est ce qu'il faudrait de longues pages pour raconter d'une manière satisfaisante, et ce que nous allons essayer de dire en quelques mots.

Dès le commencement de 1830, l'orage allait toujours grossissant; des idées d'union fédérative étaient jetées dans le peuple, des clubs hostiles se formaient. Don Pedro voulut tenter un dernier effort pour ramener les esprits. De toutes les provinces du Brésil, Minas-Geraes était la contrée où il avait peut-être conservé le plus de partisans, et néanmoins une grande fermentation s'y manifestait. L'empereur espéra tout apaiser par sa présence; cette longue excursion politique ne devait point se faire comme celle qu'il avait accomplie si rapidement quelques années auparavant. L'impératrice fut du voyage; une suite nombreuse l'accompagna.

Parti de Rio de Janeiro le 30 décembre 1830, l'empereur n'était arrivé que le 23 février suivant à Villa-Rica, ou, si on l'aime mieux, à la cité impériale d'Ouro-Preto. Partout il avait recueilli des témoignages d'affection; mais souvent aussi il était resté douze jours entiers sans recevoir aucune dépêche de sa capitale, où s'agitaient tant de partis.

Ce fut au centre du pays de Minas, au milieu d'une population à laquelle sa force morale donne une réelle prépondérance, que don Pedro avoua des craintes qu'il ne pouvait plus déguiser. Dans la proclamation qu'il adressa aux Mineiros, l'empereur signala les tentatives qui étaient faites sur le peuple; il parla avec amertume des projets de fédération; il rappela le serment qui avait été fait à la charte, et qu'on était sur le point de violer. Il n'y a nul doute

qu'il ne dût rencontrer plus d'un sentiment sympathique chez les hommes auxquels il s'adressait; peut-être même, avec une volonté énergique, eût-il pu trouver au centre de l'empire des forces suffisantes pour conserver le pouvoir. Il fallait rompre avec les cités du littoral : la fermentation qui se manifestait à Rio de Janeiro au contraire le rappela. Le 12 mars, il arriva au palais de San-Christovão. Le voyage du retour s'était opéré avec une rapidité prodigieuse; don Pedro n'était point attendu. Le parti portugais voulut illuminer; les fédéralistes s'opposèrent à cette manifestation d'une joie qu'ils étaient loin de partager. Une rixe s'ensuivit; le sang coula. A la suite de ces nouveaux troubles, un ministère brésilien fut constitué.

Le 4 avril, anniversaire de la naissance de la reine de Portugal, dit l'Art de vérifier les dates, rédigé par M. Warden, il y eut à la cour baise-main et réjouissance; mais, pendant ce temps, il éclatait des troubles sérieux, qu'on prétendait avoir été excités par deux frères, l'un brigadier, l'autre aide de camp de l'empereur. Le lendemain, ce prince fut témoin lui-même des tentatives faites par les agitateurs, pour séduire un bataillon arrivant de Santa-Catharina. Il se décida à renvoyer ses ministres, et à en nommer de nouveaux dans un sens tout opposé.

Il s'en faut bien que ce nouveau ministère plût à la masse. Le désordre s'accrut; on vit des bandes d'hommes armés parcourir les rues de la capitale. Les mulâtres devinrent menaçants; le renvoi des ministres fut demandé à grands cris. Ce fut alors que le commandant des troupes de Rio, Francisco de Lima, qu'on avait vu favoriser l'insurrection de tout son pouvoir, vint exiger, au nom du peuple, le rétablissement de l'ancien ministère. Selon d'autres renseignements, trois magistrats se seraient transportés au palais, et ils auraient adressé cette demande positive à l'empereur. Quoi qu'il en soit, la réponse de don Pedro ne manqua ni de mesure ni de dignité. Il déclara qu'il ne se refuserait point à faire droit aux réclamations qui lui sembleraient justes, mais qu'il ne consentirait jamais à subir la loi qu'on voudrait lui imposer, parce que ce serait violer évidemment l'ordre établi par la constitution. Cette réponse, transmise au camp de Santa-Anna, où des troupes assez nombreuses s'étaient réunies, ne fit qu'exaspérer les esprits. Le nombre des insurgés s'accrut; les portes des arsenaux furent enfoncées; on s'empara des armes; bientôt don Pedro se vit abandonné même des troupes assez nombreuses auxquelles avait été confiée la garde du château de San-Christovão.

Ce fut alors, comme l'a dit un historien bien informé, qu'il prit la resolution de renoncer au trône, résolution à laquelle toutes ses pensées l'avaient déjà, sans doute, conduit depuis longtemps. Il rédigea lui-même l'acte d'abdication qui transmettait la couronne à son fils; et, le 7 avril, à deux heures du matin, quand le major Frias se présenta au château, où il n'y avait plus que quelques gardes d'honneur, et qu'il se dit chargé par Francisco de Lima de demander encore une fois le renvoi des ministres, don Pedro se contenta de lui remettre l'acte d'abdication, en ajoutant ces paroles : « Voici l'unique réponse digne de moi : j'abdique la couronne et je quitte l'empire. Soyez heureux dans votre patrie. »

Le 8 avril 1831, un conseil provisoire de régence était déjà formé, et le lendemain on portait le jeune don Pedro II en triomphe à l'église, où il était proclamé empereur. Le 13 avril, la corvette anglaise la *Volage*, et le navire français la *Seine*, sortirent du port de Rio de Janeiro. Ces deux bâtiments portaient don Pedro et la jeune reine de Portugal, et ils se dirigeaient vers la France (*).

(*) Don Pedro passa du *Warspite*, où il s'était réfugié d'abord, sur la *Volage*. Ce fut de ce navire qu'il écrivit à l'assemblée, pour demander le maintien du décret qui confiait la tutelle du jeune prince à Bonifacio de Andrada e Silva, qui méritait à si juste titre cette marque de confiance. Il

Coup d'œil général sur les provinces du Brésil; examen de celles qui sont situées sur le littoral. Dans la première partie de cette notice, nous avons tracé rapidement l'histoire de la découverte et celle des premiers habitants; nous avons établi certains faits nécessaires pour comprendre la géographie et l'histoire naturelle de cette portion de l'Amérique; nous avons donné également, d'une manière succincte, le récit des révolutions que le pays dut nécessairement subir à la suite de la conquête hollandaise; la lutte glorieuse qu'elle amena a été racontée. Après avoir établi ces données générales, indispensables pour apprécier quelle est la situation réelle du Brésil et les destinées futures auxquelles il peut prétendre, nous avons visité la province de Rio de Janeiro. Ce pays devait offrir à la plupart des lecteurs un intérêt plus direct que les autres provinces, parce que c'est celle où le mouvement politique le plus remarquable s'est établi, et que c'est de là qu'on verra probablement sortir la plupart des innovations qui changeront de face la contrée orientale. La capitale de la province nous a longtemps arrêté. Nous avons réservé pour cette portion de notre notice certains usages généraux, communs à plusieurs autres cités du Brésil, certains faits accomplis récemment, et qu'il fallait nécessairement rappeler en décrivant les lieux qui leur ont servi de théâtre.

écrivit également une lettre que le volume de l'Art de vérifier les dates, publié par M. Warden, nous a conservée. Nous la donnons ici :

« Attendu l'impossibilité de voir séparément tous mes amis, pour leur faire mes adieux, les remercier de leurs services, et les prier de me pardonner les torts involontaires que je puis avoir commis envers eux, j'écris cette lettre, qui leur parviendra par la voie de la presse.

« Je me retire en Europe, emportant les souvenirs les plus touchants de mon pays, de mes enfants et de tous mes fidèles amis. Le cœur le plus endurci serait déchiré de la perte d'objets aussi chers; mais je dois cette séparation au sentiment de mon honneur : aucune gloire ne peut être supérieure à cette considération. »

Maintenant, nous allons abandonner la capitale du Brésil; nous allons quitter cette société, à moitié européenne, dont il fallait établir l'influence, mais que nous ne retrouverons plus guère que lorsqu'il sera indispensable de décrire les chefs-lieux de province. Nous allons imiter le voyageur qui se disposerait à faire le tour du Brésil, et qui voudrait visiter d'abord les villes du bord de la mer, avant de s'enfoncer dans l'intérieur. Sans nous astreindre à des descriptions géographiques, qui deviendraient trop arides, nous essayerons de saisir dans leur ensemble les faits les plus curieux; nous mettrons surtout en relief les coutumes étranges, les usages singuliers qui résultent de l'alliance de tant de peuples; nous nous arrêterons de préférence dans les solitudes inexplorées, et ce seront surtout les nations indiennes qui vont s'anéantir, ou dont les usages vont se transformer, que nous essayerons de faire connaître. Cependant, de vastes provinces nous restent à decrire, et elles offrent déjà à l'Europe une importance agricole ou commerciale que l'on ne saurait oublier. Dans ces descriptions locales donc, nous négligerons à dessein les traits généraux et communs aux diverses capitaineries, pour rappeler de préférence les faits spéciaux qui doivent les distinguer. Ainsi, pour offrir quelque exemple, tandis que Rio de Janeiro tire de son territoire du sucre, du café, des bois d'ébénisterie; du coton même, c'est le café qui fait sa richesse; tandis que Pernambuco cultive ces denrées, elle y joint l'exploitation des bois de teinture, et c'est, avec l'ibirapitanga, le coton qui fait sa prospérité. Il en est de même de San-Salvador, du Maranham, du Para. C'est en procédant de cette manière que nous allons désormais avancer. Nous partirons des limites du sud, et après avoir descendu la côte par de là le fleuve des Amazones, nous pénétrerons dans l'intérieur.

Province de Rio-Grande do Sul, connue également sous le nom de

San-Pedro. Cette province, qui renferme la plus grande portion du terrain situé au sud de l'ancienne capitainerie de Santo-Amaro, ou n'eut point de donataires quand Jean III divisa la côte, ou ne fut point colonisée par ceux auxquels on l'avait accordée. Il arriva pour ce territoire ce qui eut lieu pour les terres immenses de Saint-Gabriel, adjacentes au fleuve de la Plata; elles avaient été concédées par Pierre II au vicomte d'Asseca et à son frère Jean Correa : ils les laissèrent incultes.

Le nom de capitainerie du Roi, sous lequel on désigne quelquefois cette province, vient probablement de ce que, dès l'origine, elle fut annexée à la couronne.

Vers le commencement du dix-septième siècle, ou peut-être vers la fin du seizième, quelques habitants de la capitainerie de Saint-Vincent transportèrent leurs établissements dans le voisinage du lac *dos Patos*. Leurs descendants s'étendirent au sud et au couchant, à mesure que les indigènes leur abandonnaient le terrain.

Les capitaineries des frères Souza ne pouvant pas s'étendre au delà des limites prescrites, ces colons furent toujours considérés comme faisant partie de leur population. Aussi, les vit-on prendre tantôt le titre de Paulistes, tantôt celui de Vicentistes, jusqu'à ce que le pays se trouvant érigé en province, ils adoptassent la dénomination assez bizarre de *Continentistas*.

C'est la province la plus méridionale du Brésil et l'une des plus importantes; elle gît entre les 28e et les 35e degrés de latitude australe; elle confine au nord avec les provinces de Sainte-Catherine et de Saint-Paul; elle est séparée de la première par le Rio-Manbituba, et de la seconde par le Pellotas. Au couchant, elle se trouve bornée par l'Uruguay et la province de ce nom; au sud, elle est séparée des possessions de Buénos-Ayres par le golfe de la Plata; enfin, l'Océan la baigne au couchant. Elle a près de cent trente lieues brésiliennes du nord-est au sud-est, et cent lieues environ de largeur. Des ouvrages modernes lui donnent quinze mille lieues de superficie.

Le climat est tempéré, l'air pur et salubre; l'hiver commence en mai et se termine en octobre : le vent, dans cette saison, règne du sud-ouest à l'ouest; il est froid. Quand le soleil atteint le tropique du Capricorne, le jour le plus grand est d'un peu moins de quatorze heures et demie; dans la partie la plus méridionale, la gelée se fait sentir de juillet jusqu'en septembre. Ce pays est bas et plat dans presque toute son étendue; une foule de torrents l'arrosent, et l'on y remarque plusieurs lacs. Comme nous le ferons voir, aucune province du Brésil ne présente des pâturages aussi nombreux et aussi abondants que ceux de la portion méridionale. Partout ailleurs, le terrain est propre à la culture d'une foule de productions; on y fait venir avec avantage le froment, l'orge, le seigle, le maïs, le riz, et on y cultive également un peu de coton, de manioc et quelques cannes à sucre; le chanvre et le lin y prennent un grand accroissement; les arbres fruitiers de l'Europe méridionale y prospèrent beaucoup mieux que ceux qui appartiennent au climat des tropiques : le pêcher est jusqu'à présent celui qui y a le mieux réussi; le raisin y vient en abondance et y mûrit parfaitement. Mais, si le vin qu'on en obtient a été longtemps dédaigné, les efforts réitérés qui ont été faits, depuis quelques années, par les colons allemands doivent faire présumer, dès à présent, quels seront les résultats auxquels on pourra prétendre. Dès 1814, une médaille d'encouragement était accordée à un Brésilien qui était parvenu à obtenir de ses vignes un vin supérieur à celui que l'on avait pu recueillir jusqu'alors, et même à en obtenir d'excellentes eaux-de-vie. Par sa position, par la bonté de son climat, par la variété de ses productions, on voit donc que la province de Rio-Grande du Sud est essentiellement utile au reste de l'empire, et qu'elle pourrait se passer aisément des autres districts; elle ne compte guère cependant qu'une population de cent soixante mille âmes, dont les nouvelles colonies

étrangères forment à peu près un dixième. Sous ce rapport, il n'y a guère eu d'amélioration depuis deux siècles; l'impulsion récente, donnée par les Allemands, peut changer rapidement la face du pays.

Malgré l'intérêt bien réel qu'elle offre à l'explorateur, cette province a été peu visitée par les voyageurs; et, sans l'apparition toute récente d'un ouvrage français spirituellement écrit, nous aurions été contraints, nous l'avouons, de nous en tenir aux détails, purement scientifiques, que renferment quelques ouvrages espagnols et portugais. En y joignant donc les excellentes observations publiées par M. Feliciano-Fernandes Pinheiro, grâce au voyage de M. Arsène Isabelle, nous espérons donner une idée moins incomplète de ce beau pays.

Dans ces contrées si peu peuplées encore, et où la vie des habitants des campagnes offre si peu d'incidents, la description de la capitale est la chose vraiment importante. C'est le plus ou moins d'activité dans ses relations commerciales, qui atteste le mouvement imprimé à la province : or, l'état actuel de Porto-Alegre est une preuve évidente du degré de prospérité auquel doit atteindre Rio-Grande.

Porto-Alegre ou Portalegre. Porto-Alegre n'a point toujours été la capitale de la province; il n'y a guère qu'une quarantaine d'années qu'on lui a donné ce titre, qui appartenait précédemment à Villa de Rio-Grande. C'est une jolie ville bâtie en amphithéâtre sur un isthme montueux, au bord oriental du lac de Viamão, presque en face de la barre du rio Gayba. L'histoire de sa fondation n'est ni bien importante, ni fort remplie d'incidents. Néanmoins elle présente un fait assez curieux : l'origine de cette ville, qui a reçu un si prompt accroissement, est dû à un campement insignifiant de colons sortis des îles Açores. Cette espèce de village devait bientôt recevoir un renfort considérable de population. En 1763, Villa do Rio-Grande ayant été envahie par les Espagnols, une partie de ses habitants, qui s'étaient d'abord dispersés, se réunirent, et ils suivirent le gouverneur Ignacio Eloy de Madureiro, qui se dirigea vers un certain village de Viamão (Viamon), que l'on appelait généralement la Grande-Chapelle. Ce fut là que commencèrent à résider les gouverneurs, les autorités municipales, et enfin les employés de l'administration. Les choses demeurèrent ainsi jusqu'à ce que le vice-roi du Brésil, le marquis de Lavradio, eût été instruit par le gouverneur Jozé Marcellino de Figueredo, qu'il existait dans le voisinage un district plus favorable pour devenir le chef-lieu de la province : c'était l'endroit que l'on appelait déjà Porto-Alegre (le *port riant*). On y transporta le siége du gouvernement le 24 juillet 1773. Cette ville, qui ne date, on le voit, que de quelques années, ne dément en rien le nom qui fut imposé, dès l'origine, au misérable hameau à la place duquel elle fut construite. Pour avoir une idée exacte du paysage qui l'environne et de l'aspect qu'elle présente, il suffira de lire la description animée que nous offre un voyageur.

« Nous voici transportés dans la petite capitale d'une grande province du Brésil, à deux mille lieues environ du foyer ardent de la civilisation. Les *lumières* ne nous y atteignent que par réflexion; des satellites officieux se chargent du soin de les répandre aussi également que les intelligences le permettent. Voyez quel ciel et quels sites! C'est un ciel d'Italie, ce sont des sites et une végétation de Provence. Cinq rivières, apportant le tribut de leurs eaux fécondes, et se réunissant là pour former le Rio-Grande do Sul, présentent, en face de la ville, un vaste bassin parsemé d'îles nombreuses très-boisées, peuplées d'habitations champêtres. En arrière de la ville ou de la colline, à distance d'une lieue, un chaînon de mornes élevés de deux cents mètres (plus ou moins) décrit un demi-cercle, et se dirige au sud, en bordant inégalement le fleuve l'espace de huit à neuf lieues. Entre ce chaînon de mornes et la ville s'étend une plaine basse, unie, de trois à quatre lieues

de circuit, se trouvant enclavée par les montagnes du sud, par des coteaux à l'est et au nord, et par le Rio-Grande à l'ouest, lequel, fier du volume de ses eaux, prend son cours majestueusement vers le sud, à travers des roches de conglomérats, et va former, dans sa course, le Lagoa dos Patos....

« A vrai dire, la position de Porto-Alegre est au milieu de deux grandes baies séparées par la colline sur laquelle la ville est assise: l'une, au nord, formant la rade et le port; l'autre, au sud, abandonnée en partie par les eaux, et formant déjà comme une ville basse, embellie par des jardins, des prairies, des usines, etc. Il serait, comme on voit, très-facile de former une île de Porto-Alegre, en coupant la colline à l'est, et ouvrant un canal de jonction avec un ruisseau serpentant dans la plaine.

« Voulez-vous jouir maintenant d'un spectacle comme on en donne peu même au grand Opéra? Rendez-vous sur le point le plus élevé de la colline, sur la place principale, vous aurez au-dessus de vous, au nord (qui, comme vous le savez, est le *midi* de l'hémisphère austral), la ville se déroulant en talus; la rade couverte de navires; les îles et le cours sinueux des cinq rivières s'étendant exactement comme une main ouverte, dont les doigts seraient écartés; puis, les maisons de plaisance bordant en demi-cercle le rivage ombragé de la baie; les vallons boisés se prolongeant parallèlement aux collines du nord-est; la *vargem*, ou plaine en arrière de la ville, avec ses jardins, ses plantations d'orangers, de bananiers, de palmiers, de cactus, tous entourés de haies épaisses de mimosas jaunes, rouges, violets ou blancs, presque toujours couverts de fleurs; et encore au delà de cette plaine du sud, reposant si agréablement la vue, de jolies maisons de campagne, *quintas*, *chacaras* ou *fazendas*, bien bâties, pittoresquement placées sur la pente des mornes.

« Supposez que vous avez choisi, pour jouir de ce tableau délicieux, une de ces belles journées si communes sous cette superbe zone, un temps calme, l'heure où le zéphyr fait la *siesta*, ce moment qui transmet au bassin et au fleuve même l'apparence d'un immense miroir, ce sera pour vous un panorama des plus pittoresques et des plus animés. Tout ce que vous avez vu se double en se réfléchissant: les îles et leurs bestiaux, les maisons et leurs plantations de la zone torride, les navires à la voile, et une foule d'élégantes gondoles bariolées de couleurs vives, sillonnant les cinq confluents. Enfin, en reportant vos regards à l'horizon vers le nord, vous voyez (si vous n'êtes pas myope), à distance de quinze lieues, la chaîne de montagnes de la Serra-Grande, qu'une atmosphère vaporeuse voile en partie.....

« Sachez qu'on ne jouit pas seulement d'une vue agréable à Porto-Alegre, on y jouit encore d'une bonne santé; jamais climat ne fut plus convenable à des Européens; ce ne sont pas les chaleurs suffocantes da *praia* de Rio-Janeiro, les polvaderas et les nuits froides de Buénos-Ayres; c'est un air tempéré, embaumé, pur et salubre; aussi les médecins n'y font-ils pas fortune: les pharmaciens même y sont réduits à se faire parfumeurs (*). »

Il y a une quinzaine d'années, M. Fernandes Pinheiro évaluait la population de Porto-Alegre à six mille habitants, répartis sur onze cent quatre-vingt-dix-neuf feux. En comparant la savante statistique donnée par cet écrivain à la relation que nous venons de citer, on voit que dans ce court espace de temps le chiffre a exactement doublé; on donne aujourd'hui douze mille âmes à la capitale de Rio-Grande; et telle est l'activité mise dans les constructions, qu'il y a trois ans, dit-on, on y bâtissait une maison par jour.

Ces maisons, construites avec soin en briques ou en pierres de taille, n'ont en général qu'un étage; mais elles offrent l'aspect le plus agréable, et un

(*) Arsène Isabelle, Voyage à Buenos-Ayres et à Porto-Alegre par la Banda oriental, etc. Havre, 1835, p. 477.

long balcon de fer, souvent doré, règne le long de la façade. Il y a une soixantaine d'années, l'emplacement occupé par la ville n'offrait guère que des forêts marécageuses, et déjà l'on pense à bâtir dans la plaine une cité basse, où s'élèverait un muséum, un jardin botanique. Dès ce moment un théâtre est en construction; et, bien que jusqu'à présent l'éducation ait été négligée, une institution, fondée récemment par un Belge et par un Portugais, MM. Giélis et Gomez, promet de donner une impulsion réelle aux études, qui avaient un besoin urgent de ce secours. Quoique le mouvement intellectuel soit réellement arriéré dans cette portion du Brésil, on aurait tort d'en conclure que la presse n'exerce pas à Porto-Alegre son influence. Il y a quatre ou cinq journaux qui ne s'occupent que des debats politiques; là, comme dans le reste de l'empire, les plus grandes questions gouvernementales sont posées, et elles sont discutées avec passion.

Colonie allemande. Quel que soit l'avenir politique de cette province, que l'on nous représente comme renfermant intérieurement un parti considérable pour la forme fédérative et qui confirme cette opinion par son attitude hostile, elle possède un élément de prospérité qui n'existe pas pour les autres capitaineries. Grâce surtout au climat et à la disposition du sol, la colonie allemande qui est venue s'établir dans ces parages, réussit non-seulement au dela de toutes les prévisions, mais elle est devenue un grand établissement modèle, où les colons brésiliens viennent prendre, en dépit d'eux-mêmes, des leçons d'agriculture et d'industrie. A sept lieues environ de Porto-Alegre, en suivant la route par terre; à vingt lieues en s'embarquant sur l'un des cinq fleuves qui prennent naissance devant la ville, on trouve l'Arrayal de San-Leopoldo, que l'on désigne aussi sous le nom de la feitoria ou de la factorerie. Ce village si important, situé dans une plaine basse au bord de Rio dos Sinos, est environné de montagnes et de vastes forêts; il se compose d'un millier d'étrangers, presque tous Allemands; et l'on remarque déjà parmi eux les résultats d'une haute pensée commerciale et d'une forte résolution. Des routes admirables ont été pratiquées, malgré les difficultés immenses que leur présentaient les localités; et quoiqu'il n'y ait que cinq ou six ans qu'il ait été fondé, l'Arrayal offre déjà l'aspect d'une petite ville remplie de vie et d'activité; elle se compose d'environ cent cinquante maisons bâties en charpente et en briques, et presque toutes habitées par des artisans, au milieu desquels on remarque plusieurs commerçants français, qui ont tout lieu de s'applaudir d'être venus s'établir en ce lieu.

Le territoire concédé à la colonie allemande proprement dite, n'excède pas quinze lieues carrées; mais, comme le fait observer le spirituel écrivain qui parcourait naguère ces parages, elle peut s'étendre beaucoup vers le nord, au delà de la *Serra*, parce qu'il ne lui a été tracé d'autres limites de ce côté que celles mêmes de la province.

Par une combinaison fort heureuse pour la province de Rio-Grande, tandis qu'un grand nombre de colons allemands sont agriculteurs, et s'occupent de défricher les terres ou de perfectionner l'éducation des bestiaux, d'autres industriels, qui avaient à leur disposition quelques capitaux, se sont décidés à former des établissements d'une utilité directe, tels que des tanneries, des distilleries, des scieries propres à exploiter les bois admirables du voisinage, des briqueteries et des poteries qu'on pourra opposer avec avantage à celles que l'on connaissait avant eux. A ces travaux de fabrique, auxquels ils étaient déjà habitués en Europe, ils n'ont pas craint de joindre l'exploitation des denrées purement coloniales; si bien que le marché ouvert pour eux à Porto-Alegre offre sans cesse de nouveaux produits.

Il se passe en ce moment, à San-Leopoldo, des transactions assez bizarres; des terrains, qui naguère étaient probablement dédaignés par les

Brésiliens, et qui se trouvent enclavés dans la colonie allemande, sont payés un prix élevé à leurs nouveaux propriétaires. Ils n'ignorent point que ce n'est pas le territoire qui manque ; et, avec ces nouveaux fonds, ils espèrent élever encore des établissements plus considérables.

On l'a déjà fait remarquer, si on peut attendre pour le pays un résultat essentiel de l'établissement que nous venons de signaler, il faut le voir surtout dans l'émulation qui doit naître infailliblement chez les Brésiliens, à la vue de tant de difficultés vaincues par des hommes industrieux. On aime à croire même que l'orgueil national s'y trouvera intéressé, et que l'on doit compter beaucoup sur un tel sentiment. « Déjà, dit un voyageur que nous nous sommes plu à citer, une société d'actionnaires s'est formée pour la construction d'un pont sur le Rio dos Sinos. Déjà il était question de bâtir des édifices publics, d'ouvrir de nouvelles routes, de construire un bateau à vapeur, d'entreprendre enfin des travaux capables de fomenter l'industrie, de favoriser le commerce, véritable source de richesses et de civilisation.» Sans doute, à une époque où il y a surabondance de population dans la plupart des États de l'Europe, et où une grande lassitude morale pèse sur tous les rangs de la société, on ne saurait trop se féliciter de ce que de semblables établissements s'organisent pour ainsi dire d'eux-mêmes ; ils préparent les voies aux grandes émigrations qui pourront s'opérer, par la suite, dans l'Amérique méridionale.

ÉDUCATION DES BESTIAUX. Malgré la diversité des produits agricoles que peut fournir le sol de Rio-Grande, c'est surtout de la multiplication des bestiaux que ce pays doit toujours tirer sa richesse principale. On n'est pas d'accord sur l'origine des immenses troupeaux que renferment aujourd'hui ses pâturages : les uns veulent qu'ils soient dus à l'activité des jésuites ; les autres, et c'est l'opinion du docteur Funes, supposent que ce furent les deux frères Goes qui introduisirent huit vaches et un taureau des possessions espagnoles dans celles des Portugais. Si l'on s'en rapporte à cette autorité, tel fut le prix que l'on attacha primitivement à ces animaux, qu'un homme dont le nom nous est parvenu, Gaete, qui les avait conduits à travers les chemins les plus difficiles, se trouva suffisamment récompensé par le don d'une vache (*). Bien que M. Fernandes Pinheiro rappelle cette circonstance importante, peut-être est-ce à tort que nous avons affirmé un fait au moins douteux, savoir, que les premiers troupeaux de Rio-Grande seraient venus de San-Vicente, où avaient dû multiplier les animaux introduits par les frères Goes. Le savant historien est nécessairement dans le doute à cet égard, comme tous ceux qui traiteront une question semblable ; et l'on peut croire que les premiers bestiaux de la capitainerie descendent des animaux abandonnés, en 1539, par les Espagnols, sur les rives du Rio de la Plata, tout aussi bien qu'on adopterait l'opinion contraire. Ce qui est plus positif, c'est que ce fut vers l'année 1721, et surtout en 1735, que les habitants de Rio-Grande commencèrent à former des *estancias*, ou, si on l'aime mieux, des espèces de fermes propres à l'éducation des bestiaux. Elles s'étaient multipliées d'une manière remarquable, et leur prospérité allait croissant, lorsque l'invasion du Rio-Grande par les Espagnols (1763) leur porta un coup terrible, dont cependant elles se remirent peu à peu. Durant les dernières guerres entreprises par l'empereur don Pedro contre les républiques unies de la Plata, la quantité de bestiaux que l'on enleva à la *banda oriental*, pour en peupler les pâturages du Rio-Grande, fut réellement prodigieuse, et fit la fortune de ce pays, en même temps que la prospérité de l'autre en reçut un coup dont elle aura peine à se relever.

On se tromperait beaucoup si l'on

(*) Gregorio Funes, Ensaio de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres, etc.

supposait que les pâturages de cette province sont également favorables à l'éducation des bestiaux. Les plaines les plus voisines de la mer, où les végétaux reçoivent l'influence des principes salins que leur apportent les vents, sont merveilleusement propres à entretenir la vie et la bonne disposition des bestiaux. Leur chair en reçoit même une saveur particulière (*). En remontant la Serra, les pâturages voisins de la mer sont encore excellents; mais ceux que l'on connaît sous le nom de *vacaria*, et qui regardent le côté opposé, le Sertão, malgré les ruisseaux limpides dont ils sont arrosés, sont bien loin de jouir des mêmes avantages. Les animaux y sont presque tous attaqués d'une maladie que l'on désigne sous le nom de *tocar*, et qui semble procéder du manque de sel. Ce qu'il y a de certain, c'est que peu à peu leur digestion se trouble, et qu'ils commencent à maigrir jusqu'à ce qu'enfin ils meurent. Ces pauvres animaux se montrent tellement avides de substances salées, que tout aussitôt qu'un voyageur met pied à terre dans la plaine, ils viennent lécher la sueur de son cheval. Les propriétaires les plus à leur aise n'hésitent pas à faire, de temps à autre, la dépense d'un peu de sel qu'ils donnent à leurs animaux, et qu'ils disposent dans la campagne en monticules recouverts de terre (**). Ceci remplace jusqu'à un certain point cette terre saline que l'on désigne autre part sous le nom de *barrero*, ou même ces terres salpêtrées que l'on rencontre dans le Sertão de Minas et dans le centre du Piauhy (***).

Plusieurs *estanceiros*, pour renouveler les pâturages, les incendient; et l'herbe plus tendre qui renaît ensuite passe pour purger les animaux et pour les engraisser. Quelques personnes condamnent ce procédé. Ce qu'il y a de certain, c'est que les cendres fertilisent la terre, qu'elles détruisent les plantes parasites, et qu'on a au moins l'avantage de détruire par la flamme les reptiles et les insectes.

Comme dans les pampas de Buenos-Ayres, les chevaux sauvages se sont multipliés au milieu des pâturages de Rio-Grande. Les économistes brésiliens appellent l'attention du gouvernement sur la nécessité de perfectionner les races qui errent dans ces campagnes; ils voudraient que l'on prît exemple, sous ce rapport, de l'Angleterre et de la France; et ils citent l'opinion de Félix Azara, qui, en combattant l'opinion de Buffon, a prouvé que les chevaux soumis à la domesticité étaient plus robustes et plus rapides que ceux que l'on rencontre à l'état sauvage, et que l'on désigne, dans ces parages, sous la dénomination de *baguas*.

Dans la province de Rio-Grande, les individus qui se livrent à l'éducation des bestiaux ne sont pas toujours ceux qui s'occupent de la préparation des viandes sèches. On appelle ceux-ci *charqueadores* ou *salgadores*, et d'ordinaire ils forment leurs établis-

(*) Voyez Jozé Feliciano Fernandes Pinheiro, Annaes da provincia de San-Pedro, t. II.

(**) M. Arsène Isabelle dit avec raison qu'il serait facile de remédier dans ces parages au manque de sel, avec des moyens suffisants pour en faire venir, soit par la voie de l'Uruguay et de l'Ybicuy, soit par celle de Porto-Alegre et du Jacuy. Alors on pourrait former des établissements fort avantageux dans les montagnes, surtout, ajoute le voyageur, pour l'éducation des mulets.

(***) On appelle *barrero* une terre saline qu'on rencontre en abondance dans les Pampas de Buenos-Ayres, et le long des côtes de la Patagonie, dans les contrées où la rareté du sel ne permet point qu'on en donne aux bestiaux. Le barrero y supplée avec avantage; on le regarde même comme étant d'un usage indispensable à la propagation des animaux, puisque les bœufs et les chevaux sauvages ont cessé de parcourir certaines plaines qui en étaient dépourvues; on attribue au défaut absolu de terre saline, le manque de bestiaux qui se fait sentir dans diverses parties du Brésil. D'Azara a été le premier à faire remarquer cette propriété de certains terrains, qui s'oppose peut-être à ce qu'on puisse les utiliser autrement qu'en les consacrant à la propagation des bêtes à cornes.



Voyageurs de la province de Rio grande

sements sur le bord de quelque rivière qui donne de la facilité aux arrivages. C'est à l'époque où les bestiaux sont dans le meilleur état, depuis novembre jusqu'en avril, que l'on commence les abatages et les salaisons. Aujourd'hui cette province est à peu près le seul lieu où l'on vienne, de toutes les parties de l'empire, pour s'approvisionner de *charque* ou *carne secca*, connue également sous le nom de *carne do Sertão;* et cependant ce n'est guère qu'en 1780 qu'a commencé le développement de cette industrie. Aujourd'hui il serait difficile d'établir le nombre exact des établissements où elle se pratique.

Nous ne saurions croire qu'à l'imitation de ce qui a lieu, dit-on, quelquefois à Buenos-Ayres et dans la Banda oriental, on ait jamais compté les moutons pour si peu de chose, qu'on s'en soit servi en guise de combustible; peut-être même faut-il ranger cette assertion parmi les exagérations dont fourmillent certains voyages: le fait est néanmoins qu'ici, comme dans plusieurs autres localités, les moutons ne semblent être d'aucune valeur pour ceux qui les multiplient. On proposait, il y a quelques années, de faire venir des troupeaux d'Espagne, et de renouveler ainsi la race; mais ce projet n'a point été mis à exécution; et telle est l'infériorité des laines, qu'on les donnait au plus vil prix il y a seulement dix ou douze ans (*).

Vers 1822, un industriel voulut établir, grâce aux laines qu'il savait pouvoir se procurer, une manufacture de chapeaux grossiers, dans le voisinage de Porto-Alegre; mais le pays était encore trop peu préparé au développement d'une industrie quelconque; et cette manufacture, qui aujourd'hui aurait peut-être d'immenses résultats, se vit contrainte de cesser ses travaux presque aussitôt qu'elle les eut commencés.

Les pasteurs auxquels sont confiés les immenses troupeaux de Rio-Grande, ces *peones* qui remplacent ici les *gauchos* de la Pampa, ont avec eux la plus grande analogie; leurs mœurs paraissent toutefois moins rustiques, leurs habitudes sont moins sauvages, et peut-être aussi remarque-t-on moins de pauvreté dans leurs habitations.

Si le spectacle que présente une de ces vastes estancias, qui souvent n'ont pas moins de trente lieues d'étendue, ramène involontairement à ces temps primitifs où les troupeaux étaient toute la richesse des hommes, il n'en est pas de même de ces *charqueadas*, qui attestent les besoins sans cesse renaissants de notre industrie. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les immenses cargaisons de cuirs et de cornes qui nous arrivent annuellement du Brésil méridional, pour se faire une idée des scènes effroyables que présentent de semblables établissements. Pendant plusieurs mois, ce sont de véritables abattoirs en permanence, mais non pas des abattoirs où, comme dans nos grandes villes, tout a été calculé pour la salubrité publique. Dans la plupart des charqueadas, tous les sens sont offensés à la fois. Le pays d'alentour est empesté par les débris d'animaux qu'on abandonne aux chiens sauvages et aux oiseaux de proie; et on a toujours considéré comme une preuve évidente de la salubrité du climat, le peu de maladies dangereuses que développent de tels foyers d'infection.

Ce nombre infini de cuirs de bœufs qui proviennent des estancias ou des charqueadas, et que l'on désigne dans le commerce sous le nom de *cuirs légers;* ces immenses cargaisons qui approvisionnent nos tanneries, s'embarquent encore à Rio-Grande, dans l'ancienne capitale; et c'est à ce genre de commerce que cette ville doit toute sa richesse et sa prospérité croissante. Du reste, rien n'est plus triste, rien n'offre un aspect plus désolé que cette villa et ses environs. Un voyageur moderne l'a fort bien caractérisée, en disant qu'on n'y voyait que des sables et que l'on n'y respirait que du sable.

La ville de Rio-Grande, désignée éga-

(*) Le prix courant de la laine inférieure, dit M. Pinheiro, est de 2560 à 3,200 reis l'arroba.

lement sous le nom de villa de San-Pedro, est à soixante lieues de la nouvelle capitale, et elle a été bâtie à trois lieues du fleuve qui lui donne son nom. Il la divise en deux cités, l'une s'appelant du nom de Jozé, l'autre conservant celui de *Pedro* ou *do Sul*. Ces deux villes sont exposées au même inconvénient : le moindre vent y soulève des sables mobiles ; et, lorsqu'un *pampero* un peu violent vient à souffler, on voit quelquefois les maisons basses ensevelies sous ces espèces d'avalanches.

Les deux villes réunies n'offrent guère qu'une population de six mille âmes ; cette population est dans l'opulence, et cependant le dernier voyageur qui l'a visitée ne fait pas un tableau fort attrayant des plaisirs qu'elle peut goûter. Selon lui, l'appât du gain, une déportation, ou quelque intérêt bien puissant, peuvent seuls engager à vivre à Rio-Grande. Néanmoins, grâce à l'esprit d'association qui distingue les négociants, les plus grands travaux sont courageusement entrepris, et les inconvénients que présente une situation si peu agréable ont été puissamment modifiés : on a construit des quais, des canaux ont été ouverts, une douane spacieuse reçoit les marchandises nationales et étrangères, un théâtre s'est élevé. D'autres édifices d'utilité publique sont en construction ; et, pour accomplir ces grands travaux, on n'a eu que les fonds donnés par les négociants de la ville. Une autre cause de prospérité future, et celle-là ne saurait guère faillir, c'est l'emploi que l'on commence à faire, à San-Pedro, de ces navires à vapeur qui doivent établir des communications si rapides entre les divers établissements formés sur les bords du Rio-Grande. Ce fleuve, qui prend naissance devant Porto-Alegre, et qui a pour sources les cinq rivières dont la disposition bizarre avait imposé son nom à la villa qui fut un instant capitale de la province (*), ce fleuve, dis-je, est d'une navigation facile, et se jette dans ce grand lac dos Patos, que l'on a surnommé, à juste raison, dans le pays, *o Mar Pequeno*, la petite mer. Nous ne rappellerons pas ici ce que nous avons déjà dit sur cette espèce de Méditerranée, dont la navigation peut être un jour d'un si haut intérêt. En quelques endroits, ses bords, couverts de forêts, sont admirables ; et c'est une tribu indienne, aujourd'hui civilisée, qui se charge du cabotage et même du transport des voyageurs. De même que les Coroados, avec lesquels du reste ils avaient peut-être d'autres rapports, les Goynazes enterraient leurs chefs dans ces grands vases que l'on désignait sous le nom de *camucis ;* mais, ce qui leur était particulier, c'est qu'ils déposaient ensuite ces urnes sépulcrales au fond d'excavations creusées dans des rochers, où on les découvre encore. Les femmes goynazes se montrent habiles à tisser des étoffes de coton, dont elles s'habillent, et leur procédé a été rappelé dans le bel ouvrage de M. Debret.

Cette province, qui comptait jadis tant de tribus indépendantes, telles que les Carijos, les Patos, les Tappes, et surtout les Guaranis, ne renferme plus que des *Indios civilisados*, ou si on l'aime mieux, des Indiens baptisés, et qui ont entièrement oublié leurs anciennes traditions religieuses. A l'exception d'une tribu de Bogres, parfaitement indépendante, et dont on espère encore former une réduction sur les confins de Saint-Paul, tout le reste a été soumis.

Dès l'origine, le caractère inhérent aux nations qui habitaient cette portion du Brésil, se montra merveilleusement propre à subir toutes les modifications que voulaient leur imposer les Européens ; les Carijos sont représentés par les anciens voyageurs comme ayant des inclinations

(*) Viamão, qu'il faudrait écrire Vi-a-mão, *j'ai vu la main.* Nous avons déjà fait remarquer avec M. Arsène Isabelle, que les cinq rivières, par leur disposition, motivaient cette dénomination, qui rappelle le nom composé d'Olinda et celui de plusieurs autres localités.





douces et caressantes, et ils furent subjugués par les Paulistes avec une rapidité incroyable. Il dut en être de même des Patos, qui n'étaient sans doute qu'une de leurs tribus (*). Quant aux Guaranis, qui se sont montrés si flexibles dans leurs rapports avec les Européens, on sait que leur état social était suffisamment avancé pour qu'ils se livrassent à des travaux agricoles beaucoup plus soutenus et beaucoup plus compliqués même que ceux des autres tribus. Par cela seul, ils étaient infiniment plus propres au genre de vie régulier dont la règle devait leur être imposée par les jésuites. Est-ce à cette disposition particulière de la race, est-ce aux préceptes qu'ils recevaient dans les missions, qu'ils doivent d'être parvenus au rang social qu'on les voit occuper aujourd'hui? Le fait est que nulle nation indienne ne s'est façonnée si complétement aux usages des conquérants en oubliant son ancienne origine. Aujourd'hui ceux des Guaranis qui habitent la république de l'Uruguay et la province de Rio-Grande, recueillent bien certainement le résultat des habitudes laborieuses qu'on remarqua en eux jadis, ou plutôt qui leur furent données. Bien que de race parfaitement pure, il y en a quelques-uns, dans ces parages, qui possèdent des estancias considérables, et qui y forment de grandes cultures. Logés mieux que ne le sont ordinairement les Indiens, ils ont adopté complétement le costume hispano-américain. Jamais on ne les voit aller à pied, et ils ont en tout les manières d'un bon propriétaire européen; leurs femmes, de race indienne comme eux, vont à la messe couvertes de la mante, et chargées de bijoux; il y a même quelque chose d'assez grotesque dans la manière dont elles imitent la marche et la tournure des dames brésiliennes. Pour compléter l'identité, il y a, à sept lieues de Porto-Alegre, un village composé uniquement de descendants de Guaranis, où l'on vit en partie à l'européenne, et où l'on serait fort embarrassé de recueillir d'autres traditions que celles qui avaient cours dans les missions. Dans ce village, on voyait, il y a quelques années seulement, un couvent qui ne renfermait, dit-on, que des religieuses guaranis.

Ce qu'il y a d'assez curieux sans doute, c'est de voir ces Indiens, si disposés à accepter nos coutumes, se mettre en possession de certaines cultures qui n'appartiennent guère qu'à l'Europe. Naguère encore il y avait, dans les portions tempérées du Sud, des Guaranis qui cultivaient la vigne, et qui avaient adopté en partie les habitudes de nos vignerons. Il faut tout dire cependant, les dernières guerres ont été fatales, dans presque toute la province, aux Guaranis civilisés. L'instinct pillard des Indiens s'est réveillé chez eux fort mal à propos. Autrefois alliés, ou, pour mieux dire, faisant partie de la population des anciens pueblos, ils ont été excités,

(*) A-t-il existé réellement une nation désignée ainsi, et dont le nom aurait été traduit en portugais? Est-ce elle dont le lac dos Patos a pris sa dénomination? Ce sont autant de faits sur lesquels les historiens paraissent peu d'accord. Il y a tant de nations qui ont disparu de l'Amérique méridionale! témoin celle des Aturès, dont M. de Humboldt visita les sépultures vers le commencement du siècle, et dont la langue n'était plus parlée que par un vieux perroquet. Un voyageur moderne rappelle, à propos du lac dos Patos, une tradition curieuse; néanmoins, et malgré ce qu'elle a de piquant, nous croyons qu'on ne peut guère la ranger que parmi ces légendes populaires qui naissent si vite en Amérique. Selon lui, les jésuites auraient demandé jadis au roi d'Espagne cette espèce de Méditerranée, qui n'a pas moins de 45 lieues de long, comme étant un petit lac sans conséquence, *huma lagoa pequenena*, et propre tout au plus à élever des canards. La chose aurait été concédée sans difficulté aux bons pères; mais plus tard des géographes un peu plus habiles se seraient aperçus de l'étrange supercherie; l'immense lagoa serait rentrée à la couronne: toutefois le nom de lac des Canards ou dos Patos lui serait resté. Les pères n'ont-ils pas assez de leurs faits et gestes sans qu'on les gratifie de cette étrange histoire.

dit-on, par les Brésiliens, et, unis aux Charruas, leurs déprédations se sont exercées d'une manière trop flagrante sur les possessions républicaines, pour qu'on n'ait pas cherché à les punir. Des expéditions ont été dirigées contre eux; on les a forcés à rentrer dans les anciennes missions, ou bien ils ont été enrôlés dans l'armée. Dans tous les cas, leurs cultures ont été détruites. Emmenés dans les villes, il est probable que leurs femmes et leurs enfants y subissent une sorte d'esclavage (*).

Il n'en est pas des Charruas comme des Guaranis. Cette nation errante, dont Félix Azara nous a peint avec énergie les étranges coutumes et les terribles initiations, cette nation avait des dogmes trop sanguinaires; elle était trop essentiellement guerrière et nomade pour se soumettre docilement aux exigences de notre civilisation. De bonne heure, elle adopta l'usage du cheval; comme les Guaycourous, elle se servit de la lance, et on la vit se porter, avec son génie destructeur, sur tous les points où elle espérait satisfaire son goût pour le pillage. Malgré l'aspect vraiment pittoresque que présentaient ses guerriers à cheval, son excessive malpropreté était passée en proverbe, même parmi les Indiens. Vers 1833, les dernières hordes indépendantes ont été détruites sans pitié, et on a exercé sur eux la terrible mission qu'ils s'étaient imposée, dit-on, par principe religieux. Ceux des Charruas qui ont adopté les dogmes du christianisme, autant que les Indiens peuvent le faire, semblent être entrés comme à regret dans cette voie de civilisation; ils ont adopté un moyen terme; ils se sont décidés à porter des vêtements; mais toutes leurs inclinations sont encore pour la vie errante. Ils sont péons, guides, enlaceurs de bestiaux, tout ce qu'on voudra enfin, pourvu que la fonction puisse s'allier avec leur goût déterminé pour la vie nomade. Ce sont d'excellents pasteurs, mais plus souvent des brigands redoutables qui ne se font aucun scrupule d'attaquer les voyageurs et de les assassiner pour les dépouiller. Les choisit-on pour guides, se met-on sous leur sauvegarde, le pacte est conclu, et rien n'est plus à craindre. Il n'a pas été question de salaire, vous donnez ce qu'il vous semble convenable d'offrir. L'usage veut cependant que ce soit un dobrão, ou quatre-vingts francs, pour un voyage considérable. Cette récompense est à peu près toujours la même, et semble, dans tous les cas, suffire aux exigences du guide. Pour ce prix, non-seulement le Charrua vous fera traverser le désert, mais il vous nourrira, car il est excellent cuisinier, quand il y a des bestiaux dans les campos. Est-on fatigué, arrive-t-on dans le voisinage de quelque estancia, le Charrua a bientôt abattu un bœuf; au moyen des bolas ou du laço, l'animal est tué à l'instant. Un morceau choisi est coupé et enveloppé soigneusement dans un morceau de peau sanglante. Arrivé dans un lieu de station, l'*asado* n'est pas long à le préparer, et, pour le cuire à point, le gourmet le plus difficile de ces parages ne voudrait pas d'autres procédés. Un trou est fait en terre, des branches mortes procurent un charbon ardent; la viande, toujours enveloppée dans son morceau de peau, est déposée dans cette espèce de four, et recouverte d'autres charbons. Ce procédé, usité, comme on sait, dans la mer du Sud, l'était par les Tupinambas, et il est probable que les guides indiens l'ont emprunté à leurs ancêtres. Une fois rendu au lieu de votre destination, l'Indien qui a eu des soins si zélés pour votre conservation vous devient parfaitement étranger; et peut-être serait-il tout aussi fatal à celui qu'il aurait conduit jadis dans le désert, de le rencontrer, que cela pourrait le devenir au voyageur dont il n'aurait jamais été connu

(*) Depuis cette époque, qui ne date que de 1833, tout le pays s'étendant depuis le Salto jusqu'au Brésil est en partie désert, et l'on ne pourra y créer d'établissement stable un peu important, qu'en y installant des colonies d'étrangers industrieux, surveillés, encouragés, et prudemment dirigés par des hommes habiles.



Barque faite avec un cuir de Bœuf

Lorsque nous avons établi la statistique de cette province, nous avons fait remarquer que le Rio-Uruguay formait une de ses limites. Cette magnifique rivière prend naissance dans la chaîne de Rio-Grande, reçoit les eaux du Pepery, de l'Ibicuy et du Merinay, et se jette dans le Rio-Paraguay, après un cours d'environ trois cents lieues. L'Uruguay a des crues extraordinaires, pendant lesquelles il inonde les vastes plaines qu'il traverse; le Rio-Uruguay a donné, comme on sait, son nom à une nouvelle république, dont le territoire a jadis appartenu au Brésil, mais dont les nouvelles divisions politiques nous interdisent ici la description. La portion du Brésil arrosée par le Rio-Uruguay est sans doute une des plus intéressantes à observer, mais c'est aussi une des plus difficiles à parcourir, et une des moins connues. C'est dans le Voyage de M. Arsène Isabelle que l'on peut voir ce qu'il en coûte pour traverser ces régions, dont la fertilité naturelle n'est, jusqu'à présent, qu'un obstacle de plus à surmonter pour le voyageur. Si c'est la grande rivière que l'on remonte, les forêts offrent un coup d'œil magnifique; mais elles sont, la plupart du temps, stériles, dénuées de ressources; et malheur à celui qui n'a point emporté ses provisions, plusieurs jours pourront s'écouler sans qu'il rencontre la moindre chose pour apaiser sa faim. Sont-ce les terres noyées par le fleuve qu'il s'agit de traverser, ou celles que sillonnent une foule de petites rivières, dont la culture n'a pas pu utiliser le cours, la caravane parcourt lentement ces terres marécageuses sur d'énormes charrettes grossièrement façonnées, telles que celles dont on fait usage sur le Rio de la Plata, et que leurs roues énormes élèvent au-dessus des eaux; mais ces voitures gigantesques, traînées par des bœufs, tombent quelquefois dans d'épouvantables fondrières, et souvent il ne faut pas moins de plusieurs heures pour les en tirer, en éprouvant des difficultés inouïes. Est-on simplement à cheval, et s'agit-il de traverser ces fleuves qui sont un obstacle perpétuel à la marche du voyageur, si l'on ne sait pas nager, il faut se décider à employer un moyen fort usité dans le pays, et qui n'est point exempt de danger. On prend un cuir, et on lui donne une forme concave, au moyen de quelque lien. La *pelota*, car c'est ainsi que l'on nomme cette étrange embarcation, est attachée au cheval; vous vous asseyez dans votre pirogue improvisée, et l'instinct de votre coursier vous entraîne vers l'autre bord. Les événements funestes ne sont pas rares dans de semblables voyages; le cheval peut être indocile et s'effrayer, les forces peuvent lui manquer. C'est ainsi que périt, avec trois de ses compagnons, le jeune et infortuné Sellow, que son zèle pour la science entraînait dans les lieux les plus déserts. Il se noya, de la manière la plus déplorable, dans un fleuve de la province de Saint-Paul, au moment peut-être où il allait recueillir le fruit de ses longs travaux.

Missions jésuitiques. Quelques erreurs ont été répandues, dans ces derniers temps, sur la position statistique des missions du Paraguay, formant ce que divers auteurs ont appelé autrefois l'empire guaranique, et dont on s'est plu à exagérer la population, puisqu'elle a été portée jusqu'à deux cent mille âmes, et que ce chiffre forme à peu près celui de la population totale du Paraguay.

Sept missions se trouvent situées sur la rive gauche de l'Uruguay, et elles font partie, depuis 1801, de l'empire du Brésil. Quinze autres établissements de ce genre avaient été fondés entre l'Uruguay et le Parana. Ils ont été détruits peu à peu par différentes causes, et leur ruine a été consommée par les troupes indisciplinées d'Artigas. Huit autres missions, se trouvant sur la rive droite du Parana, font partie du Paraguay proprement dit; elles existent encore maintenant. Il est très-difficile d'évaluer la population exacte de ces établissements. Si nous nous en rapportons à Funes, d'après le recensement fait en 1801 par le gouverneur don Joaquim de Sorria, les trente villages des missions guaranis comprenaient quarante-cinq mille

six cent trente-neuf individus, et ce chiffre, comparé à celui de 1767, présentait en moins quatre-vingt-huit mille trois cent quatre-vingt-dix-huit individus. Il y a quelques années, M. de Saint-Hilaire faisait monter celle des sept missions brésiliennes à six mille âmes. Un seul fait, cité par M. Rengger, donnera une idée exacte de leur déchéance. La seule bourgade de Santa-Rosa possédait, il y a soixante ans, plus de quatre-vingt mille têtes de bétail; lors de la révolution, elle n'en avait pas dix mille.

L'histoire des missions jésuitiques a été déjà donnée dans une autre partie de cet ouvrage, et notre intention ne saurait être de revenir sur ce qui a été dit à ce sujet par M. Famin. Nous rappellerons néanmoins ici que les dernieres guerres ont nécessairement ajouté à la ruine des huit missions. Comme les réductions plus anciennes du Paraguay, elles sont bâties sur un plan régulier, et elles offrent encore des constructions assez remarquables; mais c'est tout ce qui atteste l'ancienne puissance de la société religieuse qui les avait fondées. Administrées aujourd'hui par les autorités civiles et militaires qui régissent le reste du Brésil, leurs habitants n'appartiennent plus même aux tribus qu'il avait fallu tant d'efforts pour soumettre. Sans partager le dédain profond qu'un voyageur moderne affecte pour les moyens de civilisation employés par les jésuites, nous avouerons volontiers avec lui qu'il y avait quelque chose de beaucoup trop theâtral dans ces moyens mêmes, puisqu'il a vu encore, dans les églises en ruine, des statues de saints, dont les yeux mobiles et les gestes menaçants étaient destinés à jeter la terreur dans l'âme des néophytes. Cependant cette richesse des églises dont on s'est plaint, ces sculptures qui se dégradent, ces dorures prodiguées de toutes parts, et qui commencent à s'effacer, tout ce luxe religieux en un mot était la conséquence très-permise du système qu'on avait adopté. A un peuple jeune, il fallait toutes les pompes qui conviennent à la jeunesse des peuples. Il y aurait bien quelque injustice, nous le pensons, à exiger que des hordes qui la veille croyaient encore aux conjurations des piayes, et qui regardaient peut-être comme un article de foi religieuse la fête du massacre, fussent conduites par les moyens purement rationnels qu'on emploie à l'égard des hommes de notre race. Ce qu'il y avait, à notre avis, d'insupportable dans le régime des missions, c'était cette discipline toute monastique, cette monotonie des habitudes qui conduisait nécessairement les Indiens à un dégoût profond de leur état. Quant au régime de vie physique et à la communauté des biens, je pense que nous manquons jusqu'à présent de documents assez positifs pour juger cette portion des règlements de la compagnie. Nous voyons, dans quelques renseignements manuscrits, qu'il y avait, sous ce rapport, des modifications établies, et que, lorsque le marquis de Bucarelli fit exécuter l'ordonnance d'expulsion, certains néophytes possédaient déjà des propriétés. Peut-être à cet égard, d'ailleurs, voulait-on adopter un système d'émancipation graduelle. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'on a vécu parmi les Indiens, qu'on a été témoin de leur incroyable insouciance pour les choses du lendemain, qu'on s'est convaincu du peu de consistance de leur organisation intérieure, le système prévoyant qui assure à chacun la nourriture quotidienne paraît indispensable. Mettons de côté les intentions politiques des jésuites, elles sont désormais jugées; ne voyons que la grande combinaison sociale qui sauvait une race, et qui, au milieu des déserts, faisait surgir un peuple. Où il y avait une société active, il n'y a plus que des ruines; et, d'une extrémité à l'autre du Brésil, les Indiens, qui sont les meilleurs juges des misères de leurs frères, regrettent l'époque où la main qui les soumettait leur assurait du moins la subsistance. Comme bien d'autres historiens, MM. Rengger et Longchamp (*) avouent que les jésuites

(*) Rengger et Longchamp, Essai histo-

exploitèrent les Indiens à leur profit; mais ils conviennent que leur système était protecteur. Aujourd'hui, on ne saurait plus guère exploiter de misérables tribus errantes; mais où il ne se rencontre pas des hommes tels que les Marlière, les Passanha et les Azeredo, on trouve plus court de s'en débarrasser et de les anéantir.

Maintenant, si nous en venons au caractère extérieur des missions, nous verrons qu'on laisse déperir tout aussi bien l'œuvre matérielle que l'œuvre sociale. M. Arsène Isabelle, qui visita il y a deux ou trois ans le village de San-Borja, dit positivement que, tandis que les autorités et les commerçants notables sont logés dans les anciennes habitations des Indiens, et que le commandant militaire occupe le collége, on laisse tomber en ruine l'hospice, les ateliers et les magasins; il en est de même de l'église. « Nous hésitâmes quelque temps avant de la visiter, dit ce voyageur; car on s'attendait à en voir crouler le faîte d'un moment à l'autre. Chaque fois qu'il fait du vent, il se détache d'énormes poutres, qui roulent avec fracas, ébranlent le reste de l'antique édifice, dont la forme est un carré long, sans bas côtés ni clocher; seulement, à l'entrée du chœur, au-dessus du jubé, s'élevait la coupole en charpente dont j'ai déjà parlé, laquelle était decorée d'assez belles peintures; deux rangées de colonnes en bois dur, d'ordre toscan ou rustique, soutenaient la charpente dans le milieu, et formaient une nef. Les ornements ont été enlevés; il ne restait plus que deux autels sur les côtés; mais nous retrouvâmes une grande partie des ornements du chœur entassés dans deux pièces latérales servant autrefois de sacristies. Les dorures étaient encore très-fraîches; elles n'avaient pas été épargnées par les jésuites, pas plus que les peintures et les images. Cet ensemble de chapiteaux, de frontons, de colonnes torses, cannelees ou lisses, ces tableaux, ces ornements surchargés de dorures très-fines, de peintures remarquables, de sculptures délicates, ces saints de toute grandeur, de tous ordres monastiques, destinés à jouer un rôle imposant au milieu d'un peuple de néophytes facilement crédules, tout cela nous fit l'effet d'un magasin de théâtre, et rien de plus. »

Personne n'ignore aujourd'hui les détails de cette guerre que les jésuites du Paraguay soutinrent avec tant de résolution contre la couronne espagnole, et durant laquelle un fantôme de roi, l'Indien Nicolas, fut mis en avant, comme représentant les droits de sa race. On n'a pas oublié l'activité prodigieuse que les pères de la compagnie développèrent dans cette circonstance, les moyens ingénieux par lesquels ils surent obvier au manque d'artillerie, en fabriquant des canons avec les énormes roseaux qui croissent dans ces parages, leur habileté à triompher des difficultés locales, leur habitude d'une certaine tactique militaire, tout cela est resté célèbre dans les annales du pays. Ce qu'on sait moins

rique sur la révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia. Paris, 1827, 1 vol. in-8, 2e édition. De tous les ouvrages modernes, c'est celui qui fait le mieux connaître l'administration judiciaire et financière du Paraguay, ainsi que l'état des missions; mais il sera surtout important à consulter pour ceux qui voudront avoir des détails positifs sur le docteur Francia, dont l'administration ne saurait être complétement étrangère à ceux qui examinent les provinces méridionales du Brésil. Écrit d'une manière claire et élégante, on regrette vivement que l'*Essai sur le Paraguay* ne renferme pas de plus nombreux détails sur la géographie et sur les productions du pays, que les auteurs semblent avoir observées avec tant de soin. Il serait curieux de comparer ces renseignements à ceux donnés par Félix D. Azara. Il est à regretter que ces messieurs n'aient pas publié la relation de leur voyage, il y a déjà près de dix ans: elle eût vivement excité la curiosité; car il faut dire de l'*Essai sur le Paraguay*, ce que l'on dit rarement d'un livre : L'ouvrage est trop court. La carte qui est jointe à ce volume est la troisième donnée par Azara, mais à laquelle M. Rengger et Longchamp ont fait diverses additions et plusieurs suppressions. Il a fallu nécessairement effacer le nom des bourgades qui n'existent plus.

généralement, c'est qu'après leur expulsion, qui forme un épisode historique tout à fait à part, les sept missions de l'Uruguay firent encore partie des possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale. Au commencement de ce siècle, lorsque la guerre s'éleva entre les deux puissances limitrophes, ce fut surtout au courage et à l'admirable sang-froid d'un simple soldat brésilien, nommé Jozé Borges do Canto, qui avait même jadis déserté un régiment de dragons, que l'on dut la conquête de San-Miguel, et par conséquent celle du reste des missions voisines. Les détails de cette guerre épisodique, faite parmi les Indiens et au milieu d'un pays désert, ne sont pas sans intérêt, et ils ont même fourni le sujet d'un poëme brésilien, où l'aspect pittoresque de la contrée est rappelé avec un talent remarquable. Malheureusement l'histoire de ces expéditions, où quelques centaines de soldats combattent avec acharnement pour de vastes déserts, nous entraînerait aussi loin peut-être que le récit de ces campagnes réglées dont le sort des plus grands États de l'Europe dépendait; nous nous contenterons donc de les signaler ici, en rappelant que, depuis ces guerres de l'Uruguay, les sept missions ont fait partie des possessions brésiliennes et ont relevé en partie de Rio-Grande (*).

(*) Voici leurs noms et la population que leur accorde la cosmographie brésilienne, à l'époque de la conquête :

San-Miguel considéré comme la capitale	1900
San-João	1600
San-Lourenço	960
Santo-Angelo	1960
San-Luiz	2350
San-Nicolau	3940
San-Francisco-Borja	1300

Il n'y a guère qu'un an, c'était dans cette dernière bourgade que résidait un savant illustre, dont l'Europe n'a oublié ni les travaux, ni la longue captivité. M. Bonpland avait fait des essais de culture que les circonstances n'avaient point couronnés de succès, et il se disposait à se rendre à Corrientes. Selon les nouvelles les plus positives, ce serait aux déprédations causées par les troupeaux abandonnés à eux-mêmes qu'il faudrait attribuer le non-succès des travaux agricoles de M. Bonpland.

Au moment où nous écrivons cette notice, un grand mouvement politique s'opère à Rio-Grande do Sul. Plus industrieuse que celles du centre et du Nord, voisine d'une république nouvelle, cette province a senti qu'elle avait en elle tous les éléments possibles d'indépendance; l'unité de l'empire a été brisée en même temps à l'extrémité sud et à l'extrémité nord. Le Para est rentré, dit-on, sous la domination centrale. Il n'en est pas de même de Rio-Grande, et dans ces vastes plaines, où s'agite une population déjà exercée aux armes, la guerre menace d'être à la fois plus terrible et plus longue. Quelles que soient les causes d'une séparation violente, prévue depuis longtemps, mais dont nous ne pouvons connaître encore l'issue, il est infiniment probable que les missions ne sépareront point leur cause de celle du Rio-Grande; par leur position même, il est difficile qu'elles suivent en politique une ligne différente. Nous ne serions pas surpris quand il en serait de même de la province presque insulaire qui va nous occuper.

PROVINCE DE SANTA-CATHARINA. Pendant longtemps, la province de Sainte-Catherine n'a point formé un gouvernement séparé, et sa formation est toute moderne : une portion de son territoire relevait de Saint-Paul; une autre était obligée de recourir à l'administration de Rio-Grande de San-Pedro. Ce qu'il y a de plus etrange sans doute, c'est que cet admirable pays fut longtemps considéré par la métropole comme un lieu de déportation. Puis, un peu plus tard, et quand on se fut assuré de son importance agricole, le gouvernement se vit contraint, pour la peupler, d'y établir, à diverses reprises, des colons venant des îles Açores, auxquels on fit de grandes concessions; et cependant, malgré cette lenteur dans la colonisa-



Île de Ste. Catherine



Nègres chasseurs rentrant en Ville

tion, malgré l'espèce d'indifférence que la métropole conserva longtemps pour ce pays, le témoignage des historiens et des voyageurs est unanime, Sainte-Catherine est un des endroits les plus délicieux de la terre, et c'est à coup sûr un des territoires les plus fertiles. Qu'on ouvre en effet Mawe, Langsdorff, Choris, Duperrey, qui y ont séjourné à des époques différentes, leurs témoignages unanimes d'admiration, leurs récits animés, l'emportent, on le dirait sur ces descriptions poétiques que l'on rencontre dans les voyageurs du dix-huitième siècle, quand ils veulent peindre ces îles heureuses de l'Océanie, où la nature se pare de tant de pompes.

La province de Santa-Catharina a reçu une division analogue à celle du Maranham : elle se compose d'une île, et d'une portion de territoire considérable, faisant partie du continent. Selon l'opinion de quelques savants, l'immense canal qui sépare l'île de la terre ferme n'a pas dû toujours exister, et une observation attentive des localités peut faire croire à une semblable révolution, qui a pu être le résultat d'une action lente des eaux, plutôt encore que celui d'une révolution subite. Quoi qu'il en soit, cette terre détachée de la côte n'a qu'une largeur bien faible, si on la compare à son étendue. L'île de Sainte-Catherine peut avoir environ neuf legoas de longueur, sur deux et demie de large; encore n'est-ce qu'en très-peu d'endroits qu'elle se présente ainsi; presque partout c'est une zone qui n'a pas plus d'une lieue d'une rive à l'autre. Sur le continent, le territoire de la province est considérable; il occupe un espace de terrain qui doit avoir soixante legoas du nord au sud, et sa largeur est de vingt legoas. Dans les deux directions que nous venons d'indiquer, la province confine avec Saint-Paul et avec Rio-Grande de San-Pedro, et c'est ce qui explique comment elle occupe, le long de la mer, la plus grande portion de l'ancienne capitainerie de Santo-Amaro, dont il est si fréquemment parlé dans les vieilles chroniques brésiliennes.

Le territoire de l'île de Sainte-Catherine est montueux, abondant en eaux, couvert de vastes forêts et de pâturages; le climat en est tempéré, au point de permettre la culture de la plupart des arbres à fruits d'Europe; et telle est la salubrité de l'air, que les observateurs les plus consciencieux regardent ce pays comme un lieu essentiellement propre à rétablir la santé des navigateurs qu'un long voyage a fatigués. Au Brésil même, les médecins n'hésitent pas à envoyer dans ce beau pays les malades qui ne peuvent recouvrer la santé sous le soleil trop ardent des tropiques. La vérité nous oblige à dire qu'un observateur, dont le talent est depuis longtemps reconnu, a signalé certains parages comme étant essentiellement malsains : ce sont ceux qui avoisinent les marécages. Dans son *Voyage médical autour du monde*, Lesson dit que l'humidité, unie à la chaleur et à l'abondance de certains fruits, peut développer, chez les Européens, le choléra-morbus et la dyssenterie; il signale aussi plusieurs maladies chroniques. D'un autre côté, l'extrême fécondité des femmes, et le nombre des enfants qu'on aperçoit de toutes parts, attestent, d'une manière positive, que ces causes morbides n'exercent qu'une influence bien secondaire sur la population.

Sur cette zone étroite, encore si peu exploitée par les voyageurs européens, il semble que la nature ait voulu réunir les merveilles qu'elle a disséminées autre part; c'est le pays des riches insectes, des magnifiques lépidoptères; c'est la patrie des colibris, et de ces innombrables oiseaux-mouches, auxquels les anciens habitants avaient donné le nom si expressif et si poétique de cheveux du soleil. Qu'on lise tous les voyageurs qu'une relâche de quelques jours a fixés momentanément à Sainte-Catherine; sans avoir fait une étude bien spéciale de l'histoire naturelle du pays, ils signalent tous quelques faits importants dont l'industrie peut s'emparer. Le docteur Sellow y reconnut, dit-on, quelque temps avant sa mort, l'existence d'une mine de charbon de terre, et il n'y a guère de découver-

tes modernes que l'on puisse opposer à celle-ci pour son importance. Quelques années antérieurement, au rapport de M. de Menezes Drummond, des richesses métalliques, ignorées aujourd'hui, auraient été connues d'un ancien habitant de l'île, et des filons d'or abondants seraient cachés dans les montagnes. Mawe signale un produit des rivages qui peut alimenter le luxe de nos manufactures, mais qui malheureusement ne s'est rencontré jusqu'à ce jour qu'en assez petite quantité; c'est un coquillage du genre murex, dont on obtient un pourpre magnifique. Si l'on rétrograde de quelques années, M. Langsdorff indique un autre genre de richesse tiré du règne animal; et le savant compagnon de Krusenstern donne plusieurs détails importants sur la pêche de la baleine. C'est dans sa précieuse relation, trop peu connue en France, qu'on peut lire une description de la magnifique *armacão* qui existe dans l'île. Cette usine, propre à fondre le lard du cétacé, est, sans contredit, la plus belle et la plus vaste qui existe au Brésil, puisque l'espèce de citerne où l'on renferme l'huile permettrait à une petite embarcation de se mouvoir aisément. Mais, en même temps, il est probable que de tels établissements, bâtis sur des dimensions colossales, ont perdu une partie de leur importance; car nous avons des raisons pour supposer qu'on ne pêche plus annuellement sur ces côtes près de cinq cents baleines, comme cela arrivait, dit-on, au commencement du siècle.

Nous l'avons dit, ce que l'on doit chercher dans les relations qui nous parlent de Sainte-Catherine, ce sont les détails d'histoire naturelle, les curieuses peintures de l'intérieur : aussi quelques passages nous ont-ils suffisamment frappé dans le voyage de M. Langsdorff, pour que nous les reproduisions presque textuellement. « Quelque charmantes que soient les forêts, quelque délicieux que soit le pays, dit le savant voyageur, cependant il y a un assez grand nombre de reptiles venimeux, pour que les promenades ne soient pas tout à fait exemptes de danger. Parmi ces reptiles, les plus nuisibles sont le serpent corail (*coluber corallinus*) et le *jararaca.* » Le serpent corail est peut-être le plus redoutable de tous; les habitants ne sauraient parler de sa morsure qu'avec l'apparence d'une frayeur extrême : on sent qu'il s'agit, dans leur pensée, d'une mort certaine. Heureusement que ce serpent se meut très-lentement, à peu près comme l'*anguis fragilis*, le serpent fragile, qu'on nomme aussi en anglais *blind worm.* Le serpent corail n'est pas difficile à tuer en rase campagne, ou sur le bord de la mer. Du reste, aussitôt qu'il voit l'homme approcher, il en a peur, et il cherche à fuir. Le grand danger d'être mordu par ce reptile n'a donc lieu que lorsqu'on marche nu-pieds dans les bois fourrés, où il trouve moyen de se cacher; des feuilles alors le recouvrent, et on peut marcher sur lui sans s'en apercevoir. On n'en est pas plutôt mordu, qu'à l'instant tout le corps enfle, une hémorragie générale se déclare. Non-seulement le sang coule par le nez, les yeux et les oreilles, mais aussi par l'extrémité des doigts. Ces petits serpents ont rarement plus d'une aune et demie de longueur. Le jararaca est aussi extrêmement venimeux, et les exemples de personnes mortes des suites de sa blessure ne sont pas rares; toutefois, on regarde son venin comme moins infaillible dans ses effets que celui du serpent corail. Souvent dans la soirée, au milieu des terrains bas et marécageux, l'air qui s'élève dans un espace de douze ou quinze pas est imprégné d'un parfum exactement semblable à celui du musc. L'opinion populaire la plus généralement repandue est que cette odeur s'exhale du jararaca. « Je laisse aux voyageurs qui me succéderont, dit M. Langsdorff, à décider si la chose est vraie en elle-même, et jusqu'à quel degré elle peut l'être. Il est possible que la nature, en donnant à ce reptile la propriété d'exhaler une telle odeur, ait voulu garantir l'homme d'un si formidable ennemi; de même qu'elle l'a mis en garde contre le plus terrible de tous, le serpent à sonnettes, grâce aux

grelots retentissants dont sa queue se trouve garnie. » Le savant voyageur se hâte d'ajouter qu'il a tué et dépouillé plusieurs serpents de cette nature, sans rien sentir de l'odeur pénétrante qu'il remarquait lors de ses promenades du soir. Il fait remarquer avec juste raison qu'il ne saurait y avoir de cause pour que cet effet singulier se fasse sentir le soir, de préférence à une autre heure. Si nous avons rappelé un tel fait, c'est que nous avons entendu comme lui le récit de cette tradition populaire. Dans cette circonstance, peut-être le vulgaire est-il trompé par les exhalaisons pénétrantes du caïman.

La chose est bien reconnue, l'île de Sainte-Catherine est la patrie des plus beaux papillons qu'on puisse se procurer dans l'Amérique méridionale. Le naturaliste auquel nous venons d'emprunter quelques détails, avoue que ces superbes insectes diffèrent autant par leur nature et par leurs habitudes des lépidoptères d'Europe, qu'on trouve en eux de caractères extérieurs qui leur sont particuliers. En général, ils s'élèvent dans les airs d'un vol léger et rapide; on les voit planer sur les fleurs qui se trouvent au sommet des arbres, et c'est là qu'ils se reposent. Ils sont extrêmement sur leurs gardes et presque toujours en mouvement; rarement les voit-on se fixer sur les fleurs à portée de la main; en sorte que c'est presque toujours au vol qu'il faut les attraper. Un amateur qui ne ferait usage ici que du morceau de soie que l'on emploie en Europe pour les abattre, serait très-peu satisfait de sa chasse, et courrait risque de retourner chez lui très-désappointé. Il faut de grands filets que l'on puisse attacher à une canne légère. « J'observai avec la plus grande surprise, dans mes excursions, une espèce particulière, le *februa hoffmanseggi*, qui, quand il s'enfuyait de dessus un arbre ou quittait sa femelle, faisait un bruit clair et distinct, comme celui d'une petite crécelle. Ce bruit provenait probablement de la disposition de ses ailes. » L'*archidamas* mérite encore d'attirer l'attention dans les campagnes de Sainte-Catherine : c'est un papillon qui vole très-vite et très-haut, mais qui a la singulière propriété d'exhaler une odeur de musc très-légère et très-douce. Un autre phénomène a été également observé par M. Langsdorff : un papillon, qu'il prit pour le *catilina crameri*, émettait, par une ouverture très-remarquable de son corselet, une certaine quantité de matière frigorifique. Cela avait assez l'air d'un moyen de défense mis à la disposition de l'insecte contre ses ennemis, et pouvait se comparer à ce qui se passe chez la chenille *machaon*. Divers papillons de jour, qui sont comptés dans l'île parmi les espèces les plus communes, vivent en société, et on les voit réunis par centaines, ou, pour mieux dire, par milliers. La demeure de prédilection de plusieurs espèces est dans les districts bas, sablonneux et quelquefois un peu humides, près des rivières et des ruisseaux. Ces beaux insectes s'abattent quelquefois par essaims sur le sable. Quand un de ces papillons qui vivent en société est pris, et qu'on le fixe à terre au moyen d'une épingle, il est sur-le-champ environné par une multitude de beaux insectes du même genre, et l'on peut en un instant en prendre jusqu'à une cinquantaine.

Population, importance de la baie, antiquité des fortifications, capitale. Maintenant, si nous quittons les lieux solitaires où le savant peut contempler encore tant d'autres scènes intéressantes; si nous abandonnons les forêts vierges où la nature déploie des magnificences ignorées, et que ce soit pour pénétrer dans les bourgades qui, en peu d'années, se sont élevées sur les rivages de l'île, nous verrons que la population est en général bonne, hospitalière, industrieuse; les colons des îles Açores y ont confondu leurs usages avec ceux des Brésiliens, et il en est résulté un caractère national que vantent tous les voyageurs. Parmi les sept paroisses et les trois villas que renferme la province entière, trois freguezias appartiennent à l'île de Sainte-Catherine; le reste est réparti sur le

continent, et sur une île assez considérable du voisinage, que l'on nomme ilha de San-Francisco. C'est néanmoins dans Sainte-Catherine même qu'est située la capitale Nossa-Senhora do Desterro. Cette jolie ville, qui date à peu près de l'époque où Jean III forma la capitainerie de Santo-Amaro, est du petit nombre des cités américaines où l'on rencontre encore des vestiges de l'architecture du seizième siècle.

S'avance-t-on dans le bassin immense de Sainte-Catherine, qui, au rapport d'un de nos marins les plus expérimentés, est, après celui de Rio de Janeiro, la baie la meilleure et la plus considérable de l'Amérique méridionale (*), on trouve qu'il est défendu par de faibles fortifications assez mal entretenues, mais qui offraient naguère encore un caractère vraiment pittoresque. « La forteresse de Santa-Cruz, bâtie sur l'île Anhatomirim, est l'ouvrage le plus considérable, dit M. Duperrey; sa fondation date de l'époque du premier établissement colonial. On y pénètre par un portail remarquable par son style gothique et sa vétusté, après avoir gravi une centaine de marches, où d'énormes côtes de baleines sont placées en guise de rampe. Des bosquets touffus, demeure charmante d'une foule d'oiseaux-mouches, bordent les parties latérales de cet escalier jusqu'au débarcadère, dont l'emplacement très-étroit est masqué par une pointe et des rochers de granit. Trente-deux canons rouillés, de différents calibres, montés sur des affûts délabrés, composaient toute l'artillerie de cette forteresse, quand nous la visitâmes, et quelques soldats déguenillés, ressemblant plus à des paysans qu'à des militaires, en formaient la garnison. »

Il n'y a nul doute, comme le fait observer le voyageur lui-même, que les derniers événements n'aient donné un autre aspect aux fortifications de Santa-Cruz. La capitale elle-même n'est plus ce qu'elle était. Cette jolie villa, qui n'a pas encore le titre de cidade, renferme environ six mille habitants; ce qui forme à peu près le tiers de la population entière de l'île. Bâtie sur la côte occidentale, Nossa-Senhora do Desterro peut avoir près de six cents maisons numérotées, dont quelques-unes sont élégantes; mais on n'y remarque aucun édifice public de quelque importance. Avec le mouvement industriel qui se fait sentir dans la province de Rio-Grande do Sul, son commerce ne saurait manquer de prendre de l'accroissement. Déjà les magasins des rues principales sont approvisionnés abondamment des diverses marchandises d'Europe, que l'on rencontre à Rio et à Saint-Paul. Quoiqu'il y ait de grandes fortunes dues au commerce et aux pêcheries, le luxe de cette petite capitale ne peut pas se comparer à celui des grands chefs-lieux de province. Par la douceur de son climat, par sa position un peu isolée, Sainte-Catherine paraît surtout propre à servir de lieu de repos aux hommes qui, lassés des affaires, cherchent un asile paisible, que n'offrent plus aujourd'hui les grandes cités de la côte.

Naguère encore, au temps où M. Langsdorff parcourait ce pays, on faisait de vastes concessions aux colons qui voulaient s'y établir. Les nombreux troupeaux que l'on élève (mais qui ne prospèrent peut-être pas aussi bien qu'à Rio-Grande, en raison de l'absence des terres salines), les cultures plus ou moins considérables de manioc, de maïs, de riz, de café, de cannes, de tabac, de lin, d'indigo même, l'affluence toujours croissante des étrangers, voilà autant de raisons

(*) Selon M. Duperrey, elle peut recevoir les plus grandes escadres, mettre sous la défense de fortifications mieux entendues que celles qui existent actuellement, plus de navires marchands que tout le commerce du Brésil n'en attirera jamais, et devenir un jour, par sa position géographique, l'un des points les plus importants de l'océan Austral. Il y a un autre port peu fréquenté, c'est le bassin du sud; il présente cependant un avantage que n'offre pas celui-ci, les grands navires peuvent le remonter jusqu'au pied de la ville. Voyez le Voyage autour du monde de la corvette la *Coquille*, t. I, p. 58 de la partie historique.

qui ont dû nécessairement diminuer la facilité qu'on éprouvait à former des établissements.

Nations indigènes. L'ancien nom d'Ilha dos Patos, imposé jadis à Sainte-Catherine, rappelle assez quels étaient ses premiers habitants. Les Indiens Patos et les Indiens Carijos, dont le caractère paisible est bien connu, paraissent s'être partagé jadis le territoire insulaire, et même la portion de la province qui appartient au continent. Par quelle suite d'événements a-t-on vu succéder à ces deux nations une race indomptée ? C'est ce que nous ignorons. Mais une tribu belliqueuse de Bugres ou Bogres erre encore dans les montagnes isolées de Sainte-Catherine, d'où elle fondait naguère sur les troupeaux et sur les établissements agricoles, en faisant de grandes déprédations. Les Bugres parlent la *lingoa geral*, en usage parmi les Tupis, et par conséquent ils appartiennent à l'ancienne race conquérante; aussi nous paraissent-ils conserver des traits caractéristiques assez différents de ceux que l'on remarque parmi les descendants directs des Tapuyas. Ils laissent croître souvent leur barbe peu fournie. La disposition de leurs yeux rappelle un peu moins la physionomie mogole; ils montrent quelques dispositions à se livrer aux travaux agricoles; la chasse est néanmoins leur occupation principale, et presque toujours ils se sont montrés ennemis implacables des chrétiens. Il y a quelques années, vers 1815, des eaux thermales fort efficaces avaient été découvertes dans les montagnes de Sainte-Catherine. On y fonda un établissement, et un détachement de milice fut envoyé pour le protéger. Le voisinage de ces soldats déplut aux Bugres, et ils résolurent de les anéantir. Avec cette sagacité atroce que l'on remarque chez tous les sauvages quand il s'agit d'une guerre d'embûches, ils abattirent des arbres, ils formèrent des barricades qui devaient fermer tout passage aux soldats, dans le cas où ils chercheraient à fuir dans la forêt; puis, l'heure étant choisie, ils s'avancèrent en silence, et mirent le feu au poste, au moyen de javelines enflammées qu'ils lancent avec une dextérité surprenante sur les toits de palmiers, et qui portent partout l'incendie. Les soldats du poste furent égorgés avec une incroyable barbarie, et, comme les sauvages l'avaient prévu, il y en eut bien peu qui purent échapper. Pendant quelque temps, cet événement jeta la consternation parmi les habitants de Sainte-Catherine. Mais l'attaque des Bugres ne resta pas sans représailles, et l'établissement qu'ils avaient détruit fut rétabli avec des dispositions nouvelles.

Les armes des Bugres sont l'arc, la flèche et le javelot. Ils y joignent une massue taillée à pans coupés, et dont la forme est assez différente de la tacape des Tupis. Peut-être doit-on considérer comme une espèce d'arme défensive ce masque grossier fait avec une écorce d'arbre (*corticeiro*), avec lequel ils se cachent le visage. Lorsqu'ils combattent en plaine, ils déploient une dextérité merveilleuse, une grande persévérance, surtout dans leur attaque. Divisés par escouades ou isolés en éclaireurs, ils parviennent à se cacher entièrement dans le *capim*: on appelle ainsi ces longues herbes qui couvrent les pâturages. Ils y restent, s'il le faut, trois jours entiers. Tout à coup l'ennemi paraît, leurs têtes s'élèvent, les flèches volent à leur but, et ils plongent de nouveau dans cet océan verdoyant, qui les cache à tous ceux dont ils ont quelque chose à craindre. Attaquent-ils corps à corps, la blessure qu'ils font avec leur massue est toujours perpendiculaire : les deux bras s'élèvent en même temps, et souvent un seul coup suffit pour donner la mort. Les Bugres, que l'on rencontre surtout à Rio-Grande, à Saint-Paul, à Sainte-Catherine, à Minas, et même au Mato-Grosso, forment aujourd'hui une nation belliqueuse, aussi célèbre dans le sud que les Botocoudos le sont encore sur la côte orientale. Ceux d'entre ces Indiens qu'on est parvenu à civiliser forment d'excellents canotiers. Les Bugres de Sainte-Catherine ne pourront pas, selon toute probabilité, rester longtemps encore dans la vie sauvage. Ils

sont traqués de tous côtés par la civilisation. Déjà ils ne sont plus dans leur état primitif : un caleçon et une chemise de toile de coton grossière couvrent leur nudité. Il n'en est pas de même des tribus reculées ; les Bororenos, par exemple, qui habitent les contrées voisines du Mato-Grosso, et qui faisaient jadis partie de la grande confédération, les Bororenos, comme on le voit dans l'ouvrage de M. Debret, ont conservé tout le luxe sauvage qui appartenait jadis aux guerriers. Nous avons reproduit dans cet ouvrage le portrait d'un des chefs au moment où il part pour une expédition. Il porte cette espèce de masse d'arme dont nous avons déjà parlé, et un des guerriers qui le suit s'est chargé de la machine incendiaire (*), qui joue un rôle si terrible dans les guerres d'extermination que font les Bugres à leurs voisins.

On sent que ces tribus indépendantes ont dû vivement exciter la haine des planteurs et celle des fazendeiros, qui élèvent des bestiaux. Une guerre active leur a été faite, et quand les hordes n'ont pas été détruites, les guerriers ont été réduits en esclavage. La situation de ces sauvages vient tout récemment d'éveiller la sollicitude du gouvernement, et un décret du 3 novembre 1830 révoque l'ordonnance royale du 7 novembre 1808, qui déclarait la guerre à ceux de ces Indiens qu'on voit errer dans les solitudes de Saint-Paul. Les Indiens prisonniers de guerre sont déclarés libres, ainsi que leurs descendants : ils doivent être secourus par le trésor public, et l'on se propose, entre autres mesures, de les faire arriver à l'état de civilisation, en dirigeant leurs soins vers

(*) Cette machine incendiaire est d'une extrême simplicité, mais ses effets sont terribles : au rapport de M. Debret, elle se compose d'une branche de pin enveloppée de filaments de *tucum* ou d'*embira*, qui communiquent facilement le feu au bois résineux auquel ils sont enlacés. Cela nous a rappelé ces flèches garnies de coton enflammé que les Tupis, d'après Hans Stade, lançaient jadis.

l'éducation des bestiaux, et plus tard vers la culture des terrains qui leur seront concédés. On ne saurait trop applaudir à de semblables intentions ; mais on peut affirmer d'avance que la réussite d'un projet semblable dépendra surtout des hommes sous la protection desquels on aura placé les Indiens.

PROVINCE DE SAN-PAULO. On a déjà vu au commencement de cette notice quel rôle important jouent les Paulistes dans l'histoire primitive du Brésil. Ainsi que l'a dit avec un grand bonheur d'expression un des écrivains modernes qui connaissent le mieux l'Amérique du Sud, « les mœurs de cette race de fer, son courage indomptable, sa haine pour toute espèce de joug, ses courses gigantesques dans l'intérieur du pays, ont fait de son histoire un épisode à part dans celle du Brésil. Les Paulistes, pendant un siècle et demi, furent sur terre ce que, dans le même intervalle, les flibustiers furent sur les côtes de l'Océan et de l'Amérique méridionale. » Sans admettre peut-être la comparaison absolue avec les *frères de la côte*, nous avons tenté de jeter un coup d'œil sur les services rendus par les Paulistes au reste du Brésil. Essayons d'examiner maintenant si la position de la province, son climat, la nature de son territoire n'ont pas eu quelque influence sur les succès inouïs des Paulistes, et sur la nature de leurs découvertes (*). Notre intention ne saurait être de rabaisser en rien la gloire qui se rattache au titre de Pauliste. Ces hommes du seizième siècle eurent bien assez d'obstacles à vaincre dans les vastes forêts de l'Ouest ; la nature se montra assez rebelle avant de se soumettre ; ils payèrent enfin trop fréquemment de leur vie les découvertes qu'on leur vit accomplir, pour que leur nom ne reste pas avec toute sa renommée. Mais, sans ce climat tempéré qui permit à une race plus robuste de prendre tout son développement ; sans ces belles

(*) Théodore Lacordaire, Revue des deux mondes.



Chef de Bororenos

Ein Anführer der Bororenos

plaines qui se prêtaient également aux travaux de l'agriculture et à l'éducation des bestiaux; en un mot, sans ce fleuve du Tieté qui les portait jusque dans les solitudes de l'intérieur, il n'est guère probable que les habitants de Saint-Paul et de Saint-Vincent eussent mené une vie si féconde en résultats. On pourrait ajouter à toutes ces causes la docilité des Indiens qui habitaient ces parages, et la facilité que les premiers conquérants trouvèrent à les soumettre : ce sont autant de faits que nous allons développer.

Nulle province n'a eu des limites si incertaines, nulle contrée au Brésil n'a présenté une démarcation si arbitraire selon les périodes historiques: quelques mots suffiront pour tout expliquer. Lorsque le roi don João III se décida à répartir la côte du Brésil en capitaineries, il concéda à Martim Affonso de Souza, l'un des premiers explorateurs, un territoire de cent lieues le long des côtes. A son frère Pedro Lopez de Souza, il en accordait seulement cinquante. C'est ce qu'on appela plus tard les capitaineries de San-Vicente et de Santo-Amaro. Ceci se passait le 20 janvier 1532. Or, on sait les immenses difficultés que présentait à cette époque la colonisation de semblables territoires. Quarante ans ne s'étaient pas écoulés, que l'on retirait à la province de Saint-Vincent presque la moitié des terrains concédés, pour en former la capitainerie de Rio de Janeiro. Nous ne saurions prétendre suivre pas à pas les empiétements successifs que les provinces voisines exercèrent sur ce grand territoire. Plus tard, Saint-Vincent s'incorpora une partie de la capitainerie de Santo-Amaro; et en définitive, le pays des Vicentistes et des Paulistes n'a presque rien perdu de son area. Aujourd'hui cette province, située entre les 20° 30′ et les 28° de latitude sud, occupe un espace de cent trente-cinq lieues d'étendue du nord au sud; de l'est à l'ouest, sa longueur moyenne est d'environ cent lieues. Si l'on jette un coup d'œil sur la carte de l'Amérique méridionale, on se convaincra aisément que cette belle région, située presque entièrement sous la zone tempérée, se prêtait admirablement par ses limites à tous les genres d'exploration. Vers l'orient, l'Océan permettait une communication facile avec les autres provinces; au sud, la province de San-Pedro conduisait jusqu'aux missions guaraniques; au nord, dès qu'on avait franchi la montagne de Mantiqueira, Minas-Geraes développait ses terres fertiles et ses mines abondantes. Goyaz, qui se trouve dans la même direction, ne pouvait pas rester longtemps ignoré dès qu'on avait traversé le Rio-Grande. Enfin à l'ouest, Goyaz et le Mato-Grosso permettaient, par leurs fleuves immenses, de pénétrer dans les déserts de l'Amazonie.

Premiers habitants de Saint-Paul. C'est surtout dans les anciens historiens, dans les ouvrages devenus très-rares des vieux missionnaires, qu'il faut étudier l'origine de cette société des Paulistes, qu'on a présentée depuis sous des couleurs si peu exactes. Là, comme partout ailleurs, cependant, les origines sont assez obscures. Ce que l'on sait positivement, c'est que les nations qui habitaient ce territoire, les Patos, les Carijos, les Guaynazes, appartenaient à une race plus paisible que les Tupis, dont plusieurs cependant parlaient la langue; et que les premiers aventuriers qui suivirent les concessionnaires asservirent promptement certaines hordes. Selon Herrera, il y avait, dès 1527, une factorerie où l'on venait faire la traite des esclaves, et on a une cédule, en date de 1533, par laquelle Martim Affonso concédait à Pedro de Goes le droit d'exporter dix-sept esclaves francs de tous droits. Comme le fait très-bien observer Ayrez de Cazal, puisqu'il y avait une factorerie, il est plus que probable qu'une navigation régulière était établie vers ces régions du Sud. On ne saurait se le dissimuler, dès les premiers temps, la traite des Indiens est établie régulièrement, et voici les conjectures qu'il est permis de faire à ce sujet. D'après Herrera, Martim Affonso ne fut pas le premier

Européen qui aborda cette portion de la côte. Deux Portugais, que l'on suppose avoir fait partie d'un équipage naufragé, résidaient parmi les Indiens. Il était arrivé à Antonio Rodriguez, et surtout à João Ramalho, une aventure semblable à celle d'Alvarez Correa. Ils avaient été accueillis par une tribu, et d'après ce que l'on voit dans la vieille relation d'Hans Stade, il est infiniment probable que ces deux hommes étaient emmenés en guerre par les Guaynazes contre leurs ennemis. Ils avaient appris la lingoa geral : peut-être furent-ils les premiers à engager les Indiens, dont ils partageaient les périls, à vendre les prisonniers qu'ils faisaient aux nouveaux établissements. Si les choses eurent lieu ainsi, elles se passèrent à peu près comme à la côte d'Afrique, où les hordes furent armées l'une contre l'autre dès l'origine de la traite. Quant à Martim Affonso de Souza, après avoir visité la baie de Rio de Janeiro, il commença par bâtir la forteresse de Bertioga devant la barre de Santos. Avant que la capitainerie lui fût concédée, il forma sur son territoire le premier établissement portugais qu'on y eût vu. Il fit alliance avec les chefs les plus puissants du voisinage; et, grâce à la paix qu'il sut maintenir autour de lui, on put commencer la culture de la canne à sucre. Il établit aussi le premier engenho qu'on eût vu au Brésil; plusieurs colons l'imitèrent. Ce fut sous ses auspices que s'organisa une compagnie de négociants pour la propagation des travaux agricoles et industriels. Grâce à ses soins, plusieurs familles originaires des îles Açores vinrent augmenter la nouvelle colonie. Mais, je le répète, avec ces premiers travaux si utiles et si nécessaires, la traite s'établissait dans les règles. Il ne faut donc pas aller chercher autre part l'origine de ces guerres impitoyables qu'on voit faire aux Indiens par les Paulistes durant près de deux siècles. Il est probable que Martim Affonso comprit de bonne heure ce qu'il y avait d'inique dans les mesures que l'on avait adoptées, et l'on peut supposer aussi qu'il se contenta de faire des esclaves parmi les tribus ennemies de ses alliés; car on le voit prohiber les *entradas*, ou les expéditions dans l'intérieur, non-seulement afin de consolider les établissements du littoral, mais encore dans la crainte de troubler la bonne harmonie qui existait entre lui et les chefs de tribu. Dès cette époque néanmoins, le mal était fait, et nous lui verrons prendre un prodigieux développement.

Il y avait dans le cœur de ce chef quelque ombre de justice. Mais, comme le fait observer un historien brésilien, il retourna en Portugal, d'où le roi Jean III l'expédia pour les Indes orientales. Dès lors, il y eut infraction complète aux règlements qu'il avait établis, et l'on vit commencer ces guerres déplorables qui ensanglantent les premières annales du Brésil. Malheureusement Martim Affonso, avant de s'éloigner, avait soumis le droit d'exécuter les entradas, ou les expéditions hostiles contre les Indiens, au bon plaisir de ses lieutenants; le mal que produisirent les licences données à cette époque fut incalculable. Les choses en vinrent à ce point, que la femme du concessionnaire, Dona Anna Pimentel, accordait à Lisbonne même le droit d'entrada, ou, si on l'aime mieux, la permission de faire des esclaves.

Ce préambule était nécessaire, nous le croyons, pour faire comprendre quel fut, dès l'origine, le véritable esprit dont furent animés les Vicentistes. Ainsi que l'ont fait don Vaissette et Charlevoix, il n'est pas juste néanmoins de considérer les premiers habitants de Saint-Paul comme un ramas de brigands cherchant avant tout à se soustraire aux lois de la métropole. C'étaient tout simplement des hommes mus par les habitudes de leur époque; et, par ce qu'on voit faire à Martim Affonso de Souza, guerrier illustre, dont l'histoire contemporaine répète fréquemment le nom, on peut juger de l'esprit déplorable qui excitait alors les colons (*).

(*) Le précieux Roteiro de la Bibliothèque

Comme Diego Alvez Correa, le naufragé de San-Salvador, Ramalho, avait épousé une Indienne. Elle appartenait à cette nation des Guaynazes, dont les habitudes paisibles se sont perpétuées jusqu'à notre époque. Un manuscrit contemporain, qui nous a plus d'une fois servi de guide, rappelle l'instinct pacifique de cette race, qui ne s'était point cependant laissé envahir par les Carijos et par les puissants Tamoyos, ses belliqueux voisins. C'était dans les plaines fertiles de Piratininga que Ramalho avait pris le parti de s'établir. Protégé par Tabyreça, le grand chef des Guaynazes, il avait acquis une certaine influence sur la tribu, et ce fut à lui qu'on dut les premières unions qui se formèrent entre les Indiens et les Européens.

De ces alliances, peu nombreuses d'abord, devait naître une race audacieuse qui allait changer la face du Brésil. Mais, par une étrange circonstance et par une combinaison qui n'a peut-être pas été étudiée suffisamment, ces fiers métis, dont se recrutèrent plus tard les rangs des Paulistes, ces *mamalucos* dont on nous vante la force et le courage, ne sortirent pas d'une race indienne aussi hardie que celles qu'on allait asservir. Peut-être ses habitudes sociales, déjà modifiées par une cause que nous ignorons, la rendaient-elles par cela même plus propre au rôle qu'elle allait jouer; peut-être aussi son horreur pour l'anthropophagie fût-elle une cause suffisante de rapprochement. Ce qu'il a de certain, c'est qu'on vit se passer à San-Vicente un fait qui s'est bien rarement renouvelé dans les autres provinces où la population indienne était tout aussi nombreuse : une race nouvelle sortit de deux races opposées.

Les chroniques locales nous apprennent combien les Guaynazes « étaient gens paisibles, faciles à satisfaire, et ne donnant nulle peine aux conquérants. » Elles se plaisent à raconter combien leurs usages étaient différents de ceux des autres Indiens : elles sont loin cependant de leur refuser tout courage. Écoutons la description naïve qu'en donne le Roteiro. Ces Guaynazes sont en guerre continuelle avec les Tamoyos d'un côté, et les Carijos de l'autre, dit-il. Ils se tuent cruellement entre eux. Les Guaynazes ne sont ni malicieux ni trompeurs. Ce sont au contraire des hommes simples, de bonne disposition, et très-enclins à croire tout ce qu'on peut leur dire. Ce sont gens de peu de travail, très-nonchalants, ne cultivant pas la terre. Ils vivent du gibier qu'ils tuent, et du poisson qu'ils prennent dans le fleuve. Ils joignent à cela les fruits sauvages que donnent les forêts. Ce sont de grands archers, mais ennemis de la chair humaine. Ils ne tuent pas ceux qu'ils font prisonniers, mais ils les acceptent pour esclaves. S'ils viennent à se rencontrer avec les blancs, jamais ils ne leur font de mal; bien au contraire, ils leur sont de bonne compagnie. Quant à celui qui a quelque esclave guaynaze, il ne faut pas qu'il en attende quelque service, parce que c'est une race paresseuse de sa nature, et qui ne sait point travailler. Cette nation n'a pas non plus coutume d'aller faire la guerre à ses ennemis hors des limites de son territoire. Elle ne va pas les chercher dans leurs repaires, parce qu'elle ignore l'art de combattre dans les forêts; elle se bat dans les campos où elle vit, et elle se défend avec l'arc contre les Tamoyos. Quand ceux-ci viennent l'attaquer, alors elle combat vaillamment en rase campagne, à coups de flèches, et elle se montre aussi habile que ses ennemis. Les Guaynazes ne vivent pas rassemblés en aldées dans des maisons, comme le font les Tamoyos, leurs voisins; mais ils demeurent dans les campos, au fond de cavernes creusées en terre, où ils entretiennent du feu jour et nuit. Leur couche se compose de branches d'arbres, sur lesquelles

royale, dont l'auteur était presque contemporain de ces événements, dit positivement, en parlant de la fondation de San-Vicente par Martim Affonso : *Esta villa foi povoada de muita e honrada gente, etc.*; cette bourgade fut peuplée d'un grand nombre de gens honorables.

ils étendent les peaux des animaux tués à la chasse. La langue de cette nation est différente de celle des peuples voisins; mais ils s'entendent avec les Carijos. Quant à la couleur et à la disposition du corps, ils ressemblent complétement aux Tamoyos. A l'exemple des autres tribus de la côte, ils ont grand nombre d'idolâtries.

Voilà, d'après le témoignage du naïf chroniqueur, quels furent les ancêtres des mamalucos, et nous avouerons qu'il est assez difficile d'y reconnaître les traits distinctifs des Paulistes. Cependant, nous le répétons, peut-être ne restait-il des habitudes indiennes, chez cette race, que ce qu'il en fallait pour former une population robuste capable de résister aux fatigues du désert, tandis qu'elle apportait tout naturellement des instincts plus sociables. Trop souvent les mamalucos de la côte orientale, qui provenaient des Européens et des femmes tupinambas, reprenaient la vie nomade des Indiens, et l'on n'en saurait vraiment compter beaucoup qui aient exercé une favorable influence sur la population brésilienne. Ici, au contraire, tout se montra favorable à l'ordre de choses qui allait se développer; et, dès l'origine, le mélange des races prépara, pour ainsi dire, les événements.

D'ailleurs, pour aborder plus franchement cette question si importante, et qui a si peu occupé les historiens, il faut dire que la population des Vicentistes se recruta chez plusieurs autres tribus. Elle s'adjoignit un grand nombre de ces Carijos, qui, à l'exception du massacre des prisonniers et de son goût décidé pour l'agriculture, offraient une assez grande analogie avec les Tupis; elle alla jusque dans le voisinage des possessions espagnoles recruter des hordes de Tappes méridionaux et de Guaranis; en un mot, par des alliances successives, et dont on retrouve partout les traces, elle s'incorpora les tribus indiennes qui pouvaient sympathiser avec les Européens; elle fit ce que les meilleurs esprits recommandent aujourd'hui aux classes laborieuses du Brésil, afin qu'une race entière ne disparaisse pas sans profit pour les générations futures.

Une fois le premier noyau de la population formé dans les plaines de Piratininga, les choses marchèrent avec une rapidité peu commune, surtout lorsque Nobrega et Anchieta eurent rassemblé, par l'autorité de leur parole, plus d'indigènes que n'en avaient pu réunir les conquérants. A partir de cette époque, la ville de Saint-Paul est fondée. Ce n'est d'abord qu'un collége destiné à devenir le siége des travaux apostoliques. Un an après, en 1554, une bourgade considérable s'élève près de cette maison qu'occupent treize religieux; six ans plus tard, la population s'est accrue. On a compris l'avantage que présente l'union des eaux du Rio-Tamandatahy et de l'Hynhagabahu, et la ville naissante, reculée de trois lieues, reçoit ce prodigieux accroissement de force et d'activité qui lui acquerront, dès la fin du seizième siècle, une réputation si formidable.

C'est dans un petit livre espagnol devenu beaucoup trop rare, c'est dans la Vie du P. Joseph de Anchieta, que l'on peut étudier ce qu'il y eut de vraiment curieux dans les premières origines de la colonie (*); c'est là que l'on peut voir combien, en peu d'années, les deux races se sont unies intimement, combien la fusion a été complète. En effet, après avoir accompli des travaux apostoliques dont le nombre effraye aujourd'hui la pensée, le P. Anchieta veut donner à ces populations nouvelles une idée des *autos sacramentales*, que l'on regardait à

(*) *Vida del padre Joseph de Anchieta, traduzida de latin en castellano, por el padre Estevan de Paternina.* Salamanca, 1618, 1 vol. in-12. La Vie d'Anchieta avait été écrite primitivement en portugais, par le P. Pedro Rodriguez, provincial du Brésil; on en fit ensuite une version latine fort remarquable, et c'est sur ce travail que Paternina a fait son livre. Ce n'est point positivement une traduction: quelques parties ont été abrégées; mais l'auteur espagnol a introduit dans son travail plusieurs faits nouveaux.

cette époque comme faisant partie du culte. C'est dans les deux langues qu'il compose son drame sacré; et quand on accourt, de tous les points de la colonie, sous ces vastes tentes qui ont été dressées dans la plaine afin de contenir des milliers de spectateurs, c'est une pièce écrite alternativement en langue portugaise et en langue tupi que l'on vient écouter. Ce seul fait, sur lequel nous n'insisterons point, mais que l'on n'avait pas remarqué avant nous, suffit pour expliquer combien avaient été rapides les alliances entre les naturels et les Européens (*).

On se tromperait étrangement néanmoins, si l'on croyait que les grands établissements du Brésil méridional se constituèrent sans secousses violentes. Dès les premières années, on voit les habitants de la bourgade de Saint-Vincent et de la plaine de Piratininga en lutte avec les deux hommes qui essayaient d'établir sur leurs cathécumènes un pouvoir purement spirituel, tandis qu'ils basaient le leur fréquemment sur la violence, et toujours sur une obéissance passive. Quelquefois ces luttes sont sanglantes : les Vicentistes et les Paulistes ne craignent point d'aller attaquer les néophytes, qui forment, à quelques lieues de leurs cités naissantes, une société fort différente. Pour faire cesser ces hostilités, de fréquentes négociations sont nécessaires, jusqu'à ce que la guerre terrible que font les Tamoyos à leurs voisins, et qui menace un moment les Portugais d'un complet anéantissement, prouve aux deux partis qui divisent la colonie, la nécessité de réunir leurs forces, et de les opposer à un ennemi si formidable.

Le P. Gaspar de Madre Dios, qui a écrit un ouvrage spécial sur la province de Saint-Vincent, a voulu prouver, contre l'opinion de Joseph Vaissette et de Charlevoix, que les premiers habitants de Saint-Paul étaient des Indiens et des jésuites qui n'avaient jamais reconnu d'autre autorité que celle du Portugal. Nous ne pouvons admettre non plus l'opinion qu'il combat, et qui tend à considérer comme des brigands sans frein les fondateurs de la capitale : il ne faudrait pas néanmoins croire à une pureté absolue d'origine. C'étaient tout simplement des mamalucos issus d'Indiens et d'Européens, qui pouvaient bien reconnaître l'autorité de la métropole, mais qui devaient avoir des idées singulièrement larges quant à l'esclavage des tribus indiennes, auxquelles ils portaient une haine héréditaire. Plus tard, lorsque, durant la guerre avec les Tamoyos, les jésuites exercèrent une réelle influence dans la cité, ils purent bien modifier ce sentiment; mais il était trop bien enraciné dans l'esprit du siècle, il était trop bien d'accord avec les intérêts des colons, en un mot, il appartenait trop bien à la race, pour que l'on dût espérer de l'éteindre complétement. L'instinct sauvage reprenait toujours le dessus; cela est si vrai que, dans le siége de Saint-Paul, qui arriva vers 1561, et où les Tamoyos parvinrent à s'introduire jusque dans la cathédrale, Tabyreça, devenu chrétien, immolait sans pitié, au pied de l'autel, les Tamoyos qui lui demandaient grâce et qui se rendaient à lui.

Il y aurait une fort grande injustice à juger les jésuites du seizième siècle et leurs travaux d'après les idées que peut inspirer le système suivi dans les missions. Là, on peut voir des projets ambitieux s'allier à des vues habiles : dans les premiers travaux exécutés par les pères de la compagnie, au Brésil, tout fut désintéressé; et, au besoin, le récit de leurs fatigues et de leurs souffrances pourrait le prouver. Nobrega mérite réellement le titre d'*apôtre du Brésil*, qu'on lui décerne dans toutes les relations; Anchieta, qui travailla sans relâche, durant quarante-quatre ans, à la conversion des indigènes, et qui ne craignit pas de rester seul comme otage entre les mains des Tamoyos pour sauver la colonie, offre

(*) Dans l'œuvre d'Anchieta, qui malheureusement ne nous est point parvenue, le dialogue n'était pas interrompu par le changement subit d'idiome; on avait introduit entre les *jornadas* des espèces d'intermèdes, *quelques digressions*, dit la chronique, composés en langue tupi.

encore un caractère plus élevé et plus énergique; le P. Jean d'Aspicuelta, le P. Antoine Perez, le P. Leonard Nunes, et tant d'autres, les secondèrent avec un zèle que peuvent apprécier seuls ceux qui ont vécu de la vie des forêts, ou qui ont reposé dans une cabane indienne. Il s'en faut bien qu'ils aient obtenu les résultats qui se manifestèrent au Paraguay. Jamais ils ne purent s'opposer complétement à cette traite odieuse que les Paulistes allaient faire à main armée jusque dans les forêts les plus reculées du Brésil; jamais leurs successeurs ne purent empêcher que les bandeiras de Saint-Paul et de Saint-Vincent n'allassent porter la guerre jusque dans les réductions, pour revenir avec des espèces d'armées composées d'hommes, de femmes et d'enfants, qu'on soumettait bientôt aux travaux les plus pénibles. Il y a mieux, les lois répressives de la couronne échouèrent toujours contre ce prétendu droit d'envahissement, si bien reconnu par les Paulistes. Les gouverneurs généraux tolérèrent ce qu'ils ne pouvaient empêcher; et sans former, comme on l'a dit, une république à part, les habitants de Saint-Paul conservèrent une indépendance effective, qui a bien pu tromper quelques écrivains.

Incursions dans les forêts, bandeiras; bruits mensongers répandus sur les Paulistes. Nous avons essayé, au commencement de cette notice, de tracer rapidement l'histoire des expéditions gigantesques que l'on dut aux Paulistes, durant le dix-septième et le dix-huitième siècle; nous avons fait voir que toutes les grandes explorations qui ont fait connaître le Brésil intérieur sont le résultat de leur persévérance. Voici comment se faisaient ces expéditions; et ici nous croyons devoir emprunter quelques phrases à un écrivain qui nous semble avoir compris admirablement le génie aventureux de l'époque qu'il a voulu peindre. « Une ressemblance de plus entre les Paulistas et les flibustiers, dit M. Lacordaire, c'est la manière dont s'organisaient leurs expéditions, et le mélange de superstition, de mépris de la vie, et de férocité, qui formaient le fonds de leur caractère. De même que chez les *frères de la côte*, c'était ordinairement quelque vieux coureur des bois, bronzé de corps et d'âme, et initié à tous les secrets du désert, qui concevait le plan de l'expédition, ou bien quelque jeune débutant dans la carrière, désireux de se signaler. Ils ne manquaient jamais de volontaires pour s'enrôler sur leurs pas. Les conditions de partage du butin futur arrêtées et tous les préparatifs terminés, une dernière formalité restait à remplir : celle de régler ses comptes avec le ciel, et d'attirer sa faveur sur l'entreprise. Une messe, à laquelle assistaient avec recueillement tous les intéressés, faisait ordinairement l'affaire. Les plus dévots allaient ensuite purifier leur âme de ses vieux péchés auprès d'un prêtre, qui souvent recevait en même temps leur vœu de consacrer aux autels une partie du produit de l'expédition. Si le moine était sévère, avant de donner l'absolution, il s'enquérait soigneusement de l'objet de l'entreprise, et n'absolvait qu'autant qu'il était simplement question de découvrir des mines; mais le plus grand nombre passait prudemment cette question sous silence, recommandant seulement, en termes généraux, de traiter avec douceur les Indiens qui se présenteraient sur la route, afin de les attirer au giron de l'Église. Le pénitent n'avait d'ordinaire en ce moment aucune objection à faire; une fois en route, Dieu sait comment il tenait ses promesses!

« Enfin, soit par terre, soit par eau, l'expédition se mettait en campagne; les parents, les amis, l'accompagnaient à quelque distance, faisant des vœux pour sa réussite : tous savaient le peu de chances qu'ils avaient de se revoir. Alors commençait dans toute son énergie la lutte de l'homme avec la nature sans frein et terrible du désert. Il fallait souvent, la hache à la main, s'ouvrir une route dans l'épaisseur des forêts, camper pendant des semaines entières dans des terres noyées et pestilentielles, affronter les rivières dé-

bordées, les chutes d'eau, la flèche de l'Indien caché en embuscade, les feux d'un soleil vertical pendant l'été, les pluies diluviennes de la saison opposée, la famine, les maladies; braver, en un mot, tout ce que l'imagination peut se représenter de dangers de toute espèce. Partout où la terre était rouge et offrait certains indices à lui connus, le chef de l'expédition faisait fouiller le sol; si un peu d'or s'offrait à ses regards, les fatigues passées étaient oubliées, et les travaux d'exploitation commençaient aussitôt; dans le cas contraire, on poussait plus avant. Des mois, des années entières, se passaient de la sorte; enfin, on voyait arriver à Saint-Paul quelques malheureux, hâves, méconnaissables aux yeux mêmes de leurs proches, restes de l'expédition déjà à moitié oubliée. S'ils avaient de l'or à montrer, des promesses brillantes à faire, peu importait la distance, une fièvre générale s'emparait de toute la province; des familles entières, y compris les femmes et les enfants, se mettaient en route pour le nouvel Eldorado. Ce qui survivait aux dangers du trajet s'établissait sur les lieux, et une nouvelle colonie était fondée. Quelquefois, lorsque les expéditions se composaient d'un petit nombre d'individus, on n'en entendait plus jamais parler. Cependant tous n'avaient pas péri; mais, séparés de leur patrie par un intervalle immense, les aventuriers se dispersaient de côté et d'autre, et chacun d'eux s'établissait là où lui en venait la fantaisie. C'est ainsi que, dans les provinces les plus éloignées du Brésil, on rencontre assez souvent des familles qui, loin d'avoir oublié leur origine, rappellent encore avec une sorte de fierté que le sang des Paulistas coule dans leurs veines.

« De retour dans ses foyers, le Paulista y rapportait une humeur altière, une indépendance sauvage, hostile à tous les liens sociaux. Il était rare qu'il n'eût pas quelques comptes à régler avec ses voisins, soit à propos d'esclaves enlevés, soit pour toute autre offense reçue, et l'on savait qu'il eût été dangereux pour les objets de sa haine de le rencontrer le soir, à la brune, dans un lieu écarté. Un long stylet, caché dans l'une de ses bottes ou sous le cuir de sa selle, eût alors inévitablement vu le jour, et n'eût pas brillé en vain dans l'ombre. Si l'occasion favorable ne se présentait pas, malgré son irritabilité naturelle, il savait l'attendre longtemps. Maintes fois il est arrivé qu'après des années d'attente mutuelle deux ennemis de cette espèce se rencontrèrent inopinément dans les forêts, loin de tout séjour habité; l'un d'eux devait alors renoncer à la vie. Le vainqueur, après le combat, omettait rarement de déposer le vaincu dans sa dernière demeure; il s'agenouillait ensuite sur la fosse, y récitait quelques prières; et, après y avoir planté une croix formée à la hâte de deux morceaux de bois, il s'éloignait sans y penser davantage. Le désert gardait fidèlement le secret, et tout était dit.

« Des individus ces haines implacables s'étendaient aux familles, qui épousaient fidèlement la cause de chacun de leurs membres, quel que fût le degré de parenté. Presque sans interruption, la ville était remplie de troubles et de dissensions. Ce que la *vendetta* produit encore de nos jours en Corse se voyait donc alors à Saint-Paul, avec cette différence néanmoins, qu'elle empruntait aux mœurs rudes de ce siècle une énergie dont notre époque est à peine susceptible (*). »

L'habile écrivain fait remarquer que ce tableau rapide ne convient en aucune façon aux Paulistes d'aujourd'hui, et que ces derniers n'ont hérité de leurs pères qu'une noble fierté et une bravoure à toute épreuve; mais rien n'est plus vrai que l'esquisse qu'il nous trace du caractère indompté de ces premiers habitants de Saint-Paul et de Piratininga. Telle fut, à peu de chose près, la vie que menèrent Arzão, Antonio Dias, Bartholomeu Rocinho, Garcia Ruiz, Leme, Manoel Preto, et tant d'autres aventuriers célèbres. Ces

(*) Théodore Lacordaire, Revue des deux mondes, t. II, IVe série.

chefs de Paulistes prenaient le nom de *bandeirantes*, et la troupe qu'ils commandaient celui de *bandeira;* comme nous disions encore, au XVII[e] siècle, une *bandière,* pour désigner un certain nombre de soldats marchant sous un même drapeau. Quelquefois l'expédition était uniquement destinée à la recherche des métaux précieux; puis elle se tournait tout à coup contre les Indiens, comme cela arriva à Buenno et à son père dans les grandes solitudes de Goyaz. D'ordinaire, c'était la recherche des mines qui entraînait les Paulistes dans ces provinces du nord dont la distance effraye l'imagination; car, ainsi qu'on l'a très-bien fait observer, s'ils allaient jusqu'aux bords de l'Amazone, et cela est arrivé fréquemment, « c'est à peu près comme si, l'Europe étant couverte de forêts sans chemins tracés, un habitant de la France se frayait une route jusqu'au centre de la Sibérie. » Plus ordinairement, les bandeiras ne quittaient point les plaines du Sud; et, dans ce cas, elles se dirigeaient contre les grandes tribus indiennes, qu'elles emmenaient en esclavage.

Les écrivains de cette période sont unanimes dans leurs plaintes : tantôt, comme le rapporte M. Fernandes Pinheiro d'après les manuscrits les plus authentiques, on voit les Paulistes emmener de la Guayra jusqu'à quinze cents Indiens, qu'ils vendent ensuite sur la place publique; on désigne tel bandeirante, comme le célèbre Manoel Preto, par exemple, qui compte dans ses propriétés jusqu'à mille Indiens propres à se servir de l'arc. Tout ceci se passait dans la dernière moitié du XVII[e] siècle. A cette époque, les Paulistes ne s'attaquaient plus seulement aux tribus, ils s'attaquaient aux villes. Non-seulement la Guayra était désolée par eux, mais Ciudad-Real et Ciudad de Xeres étaient ruinés, et une grande partie des Indiens Quarames disparaissaient devant leurs invasions. Ce fut à peu près vers 1620 que les Paulistes commencèrent à porter la guerre dans les réductions jésuitiques, et ils poursuivirent ces incursions à main armée jusqu'en 1679. De là ces haines sans fin que l'on voit se perpétuer entre les dominateurs du Paraguay et les habitants de Saint-Paul; de là tous ces bruits mensongers qui se répandirent principalement au dix-huitième siècle, et qui représentaient la cité de Saint-Paul comme une espèce de repaire de brigands. Les bandeirantes savaient se servir à merveille du sabre et de l'escopette; dans les forêts, ils savaient lutter de ruse avec les Indiens les plus habiles; à force de parcourir les provinces les plus éloignées, ils avaient fini par acquérir sur ce vaste territoire des idées de géographie pratique peu communes; mais là s'arrêtait leur science. Il n'en est pas un seul qui ait pris la plume pour faire cesser les bruits qui circulaient en Europe sur la prétendue république fondée dans les plaines de Piratininga. Dans cette discussion, on le sent bien, l'avantage devait rester à ceux qui parlaient, et qui parlaient avec énergie. Les incursions contre les Indiens sont à coup sûr une des choses les plus monstrueuses qui aient jamais souillé l'histoire de l'Amérique; mais cet abus sanglant de la force, les Paulistes en partageaient le blâme avec les Européens, et avec les jésuites eux-mêmes. Il est bien prouvé aujourd'hui que les moyens hostiles ne furent pas étrangers aux jésuites, et que le nom de réduction, qu'on imposait aux missions du Paraguay, pouvait dans le fait recevoir une acception fort différente du sens spirituel qu'on lui attribuait (*).

(*) On sait que les jésuites obtinrent un bref du pape qui excommuniait les détenteurs d'Indiens; ce fut après la lecture de ce bref que les jésuites furent chassés de Saint-Paul. A la suite de cette expulsion se répandirent aussi des bruits absurdes sur une espèce de schisme qui se serait formé dans la capitale. Voici ce que dit Alph. de Beauchamp, d'après Southey, qui tenait ces détails, à n'en point douter, de quelque relation jésuitique. « Les Paulistes élèvent autel contre autel, et pour mieux détourner les peuples Cariges et Hiagiares d'embrasser le christianisme, qui les eût assujettis aux missionnaires du Paraguay, ils font entendre aux sauvages qu'il n'y a aucune différence es-



Lors de l'invasion des Hollandais, les Paulistes étaient trop éloignés du théâtre de la guerre pour y prendre une part active; mais il est faux qu'ils aient choisi l'instant où la mère patrie succombait sous le poids de ses propres misères, pour se détacher complétement de ses intérêts. Lorsque la glorieuse révolution qui plaçait un prince de la maison de Bragance sur le trône fut accomplie, Saint-Paul fut une des premières cités du Brésil à manifester la joie que lui inspirait un semblable changement politique.

CARACTÈRE ACTUEL DES PAULISTES. Mais, par quelle suite d'événements, par quelle combinaison nouvelle dans son organisation sociale, la province de Saint-Paul vit-elle s'opérer un changement complet dans les coutumes de ses habitants? Les bornes qui nous sont imposées dans cette notice ne nous permettent point d'aborder un sujet si compliqué. Ce qu'il y a de certain, c'est que durant les dernières années du dix-huitième siècle on vit se modifier à un tel point le caractère des Paulistes, qu'il ne resta plus à cette population active, mais turbulente, qu'une réputation méritée de bravoure, de générosité, de franchise même, qui contraste d'une manière bien prononcée avec cet esprit habituel de violence et de cruauté qu'on signale parmi les anciens colons. Une éducation moins imparfaite, un assez grand développement de l'agriculture, les travaux réguliers des mines, ont pu contribuer à ce changement. Peut-être, après tout, le caractère trop ardent des Paulistes n'avait-il besoin que d'une sage modification. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui le plus heureux développement moral, comme le mouvement intellectuel le plus remarquable, paraît appartenir à Saint-Paul.

DESCRIPTION PHYSIQUE DE LA PROVINCE. La province de Saint-Paul est une de ces régions privilégiées qui pourraient se passer au besoin des autres subdivisions du Brésil, et dont le reste de l'empire se passerait assez difficilement. Ses nombreux troupeaux sont une ressource assurée contre le manque de subsistances durant une expédition militaire : la portion du sud est essentiellement propre aux productions de l'Europe méridionale (*); le Nord lui fournit toutes les denrées agricoles des tropiques; et enfin ses mines de fer, qui ont remplacé les mines d'or épuisées, lui permettraient d'entreprendre certains travaux industriels qu'il serait difficile d'établir avec le même succès sur un autre point.

D'après les dernières ordonnances politiques venues à notre connaissance, tout le territoire de Saint-Paul se partage aujourd'hui en trois comarcas, qui plus tard seront soumises elles-mêmes à de nouvelles subdivisions. Il y a peu de territoires dans l'empire qui présentent une telle variété quant à la disposition du sol : pour s'assurer de ce fait, il suffit de désigner ses

sentielle entre la religion chrétienne et la croyance des devins du Brésil : eux-mêmes nomment un chef de l'Église, et lui donnent le nom de pape; ils instituent des prêtres et des évêques, ils introduisent la confession auriculaire, ils célèbrent la messe, ils fondent des colléges, ils fabriquent des livres saints avec l'écorce de certains arbres, et y tracent des caractères inconnus qu'ils prétendent leur être inspirés par le souffle divin.... »

« De là naquit un mélange monstrueux des cérémonies du christianisme avec les superstitions brésiliennes; les Paulistes, imitant les convulsions et le délire religieux des devins, captivèrent ainsi l'esprit crédule des sauvages, qui, frappés de cet amalgame nouveau de rites et de cérémonies à la fois barbares et sacrés, couraient en foule se ranger sous ces nouvelles lois » (Histoire du Brésil, t. III, p. 348). Il est difficile de réunir en peu de lignes tant de faits absurdes, et ces étranges assertions n'ont pas besoin certainement d'être réfutées; cependant elles prouvent avec quelle habileté on choisissait la nature des bruits que l'on mettait en circulation.

(*) On voit dans le Roteiro do Brasil, que nous avons mis à profit plus d'une fois, combien la culture de la vigne avait réussi dès l'origine à Saint-Vincent. Le riz qui croît aux environs de Santos est le plus renommé de tout le Brésil.

montagnes; nous nommerons donc : la Serra-Araassoiava, dont on a fait Guarassoiava, et dont le nom tupique signifie *le voile du soleil*, en raison de la vaste étendue de terrain sur laquelle se projette son ombre bien avant que l'astre se cache à l'horizon; l'Araguara, dont s'échappent de fréquentes exhalaisons, le Pirapirapuan, où se trouve encore de l'or; la *Serra-Dourada*, qui doit son ancienne dénomination à l'existence de quelque mine épuisée; le monte Cardoso, qui s'élève dans le voisinage de la mer; le monte Jurea, dont les flots battent la base avec fureur, et qu'une expression populaire désigne sous le nom de montagne Juive (*monte de Judea*), en raison des imprécations fréquentes que ses sinuosités arrachent au voyageur; et enfin le Jaguary, que l'on contemple aussi de la plage, et dont les roches sourcilleuses sont entremêlées d'arbres immenses. Toutes ces montagnes, peu connues en Europe et rarement citées dans les traités géographiques, impriment à la contrée ce caractère vraiment pittoresque que les voyageurs ne se lassent point d'admirer, et que des descriptions spéciales ont fait connaître trop rarement (*).

Comme l'a fort bien remarqué le père de la géographie brésilienne, à l'exception du Para, il n'y a pas une seule des provinces maritimes qui soit sillonnée par un si grand nombre de fleuves navigables. Cependant il faut avouer que les plus considérables ne sauraient être d'aucune utilité pour amener jusqu'au bord de la mer les productions de l'intérieur; par une disposition particulière, ils fuient tous vers l'ouest, pour aller se perdre dans l'Océan.

La rivière de Paranna elle-même, qui joue un si grand rôle dans la géographie de l'Amérique, et qui, par le volume prodigieux de ses eaux, marche rivale des plus grands fleuves, la rivière de Paranna, qui offre un autre genre de communications, prend naissance dans la province de Saint-Paul. Elle est formée par le confluent du Paranahyba et du Rio-Grande, rivières considérables, qui ont leurs sources à une distance fort éloignée, puisque la première vient du centre de Goyaz, tandis que la seconde arrive de la portion intérieure de Minas-Geraes.

L'Ignussu et le Parannapanema sont deux rivières essentiellement importantes, et dont les bords ne sont pas encore assez exploites; mais, sans contredit, et comme nous l'avons déjà fait observer, le Rio-Tieté est peut-être de tous les cours d'eau qui arrosent la province celui qui a le plus contribué à développer le goût des Paulistes pour les grandes explorations. En effet, sorti d'un district qui se trouve à environ vingt lieues de la ville de Saint-Paul, il passe à fort peu de distance de cette capitale; c'est surtout après qu'il a reçu le Pirassicaba que sa navigation prend une grande importance. Malgré les difficultés extrêmes que présente sa navigation, on le descend sur des embarcations considérables, et c'est ainsi que l'on peut pénétrer jusque dans les provinces les plus reculées de l'intérieur. Jadis c'était au moyen de ces vastes canots, que l'on savait creuser dans les arbres immenses qui croissent sur le Tybaia et le Jaguary, que les Paulistes descendaient jusqu'aux déserts de Cuiaba. Le Tieté se rend dans le Paranna; et, quand nous dirons quelques mots des guerres terribles qui accompagnèrent la decouverte du Mato-Grosso, on verra que cette route, si facile en apparence pour revenir sur les bords de l'Océan, fut plus d'une

(*) Jusqu'à présent, si l'on en excepte l'ouvrage du F. Gaspar da Madre de Deos, qui s'occupe purement des faits positifs, il n'existe pas une seule monographie spéciale sur Saint-Paul. Si l'on était privé des détails incomplets de Mawe; si l'on ne possédait pas les renseignements plus sûrs, mais trop courts, de Spix et Martius, il faudrait s'en tenir aux statistiques générales de Pizarro et d'Ayres de Cazal. Ceci donne une juste idée de la manière imparfaite dont sont connues certaines localités du Brésil. Le travail fort estimable de M. Menezes de Drummond, qui se base sur des renseignements fournis par M. Andrada, est malheureusement tout à fait consacré à la science minéralogique.

fois abandonnée, par la terreur qu'inspiraient les redoutables Payagoas; il fallut les anéantir pour ne plus les craindre; et ils s'étaient attribué la domination des fleuves, comme les Guaycourous s'intitulaient maîtres souverains de la plaine.

Si l'espace nous permettait d'entrer dans de nombreux détails sur la géographie intérieure de cette belle contrée, et sur l'histoire naturelle de ses déserts, sans doute il y aurait quelque intérêt à aller visiter ces grandes chutes d'eau des affluents du Tieté, où, les cascades s'opposant à l'émigration des poissons voyageurs, on voit se former des aldées passagères de pêcheurs qui viennent exploiter ces rives désertes. Il y aurait quelque charme à contempler cette nature abondante, qui présente déjà des différences assez notables avec ce qu'on observe dans les lieux plus rapprochés du tropique. En effet, la température s'est déjà abaissée; cette contrée n'est plus autant la région des palmes que celle du Brésil central. Les conifères s'y montrent, et le grand pin de l'Amérique méridionale y porte abondamment ses fruits, qui nourrissent pendant des mois entiers certaines tribus sauvages, comme les châtaignes du Lecythis nourrissent les hordes de la côte orientale. Mais c'est aux ouvrages spéciaux qu'il appartient de signaler ces grandes divisions, c'est à eux que l'on doit recourir pour obtenir de semblables détails. Ajoutons un mot cependant. Déjà la zoologie de ces contrées a subi plus d'une modification importante, grâce aux incursions fréquentes des Européens. Tandis que quelques animaux se sont prodigieusement multipliés, d'autres ont presque entièrement disparu. C'est ainsi que le beau phénicoptère, le guara au plumage de pourpre, qui faisait l'admiration des sauvages eux-mêmes, et qui était si commun, se rencontre à peine aujourd'hui. Dans la vieille relation d'Hans Stade, on voit que les Tupinambas pouvaient se le procurer, pour leurs parures de fêtes, sur toute cette portion du littoral. Il y a une vingtaine d'années seulement, l'administration, qui certes ne s'occupe guère habituellement de choses semblables, croyait devoir rendre une ordonnance pour la conservation de ce magnifique oiseau, l'un des plus beaux ornements des forêts brésiliennes. Cinq lieues au nord du Rio-Sahy-Grande, limite de la province, se trouve l'embouchure d'une profonde rivière nommée la Guaratuba (*), qui a pris son nom de l'innombrable quantité de phénicoptères qui peuplaient ses rivages. Aujourd'hui encore, ils établissent leur ponte dans une île basse couverte de mangliers, et qui se trouve située à peu près à deux lieues de la mer. Il est défendu expressément de les détruire, l'espèce menaçant de s'éteindre (**).

Cidade de San-Paulo. Nous avons déjà fait connaître au commencement de ce paragraphe quelle était la véritable origine de la ville Saint-Paul. Commencée en 1552, grâce à la fondation d'un collége, elle prit le nom qu'elle porte aujourd'hui de la première messe qui y fut dite, et qui fut célébrée le jour anniversaire de la conversion de Saint-Paul. Dans l'origine, on joignait toujours à son nom le nom de la plaine où elle est bâtie, et on l'appelait San-Paulo de Piratininga; ce ne fut qu'au bout de six ans qu'on l'érigea en ville. Néanmoins son accroissement fut assez considérable pour qu'elle acquît, dès le dix-huitième siècle, une véritable importance. Aujourd'hui c'est une des plus jolies villes du Brésil, et c'est surtout une de celles dont le séjour est le plus agréable. Bâtie par les 23° 33′ 10″ de latitude sud, et les 48° 59′ 25″ ouest de longitude de Paris, on voit qu'elle est construite à peu près sous le tropique du Capricorne, dont elle n'est éloignée que d'un mille et demi vers le nord. Comme elle a été fondée

(*) *Tuba* veut dire *beaucoup* dans la lingoa geral.

(**) En dépit de cette défense salutaire signalée par Ayrez de Cazal, M. de Saint-Hilaire a vu tuer un si grand nombre de ces beaux oiseaux, qu'il prévoit la destruction de l'espèce.

à environ douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, on peut dire qu'elle jouit de tous les avantages qui se rattachent au climat des régions équinoxiales, sans avoir les inconvénients d'une chaleur extrême. La température moyenne ne dépasse guere 22° ou 23° du thermomètre centigrade, et elle se maintient souvent entre 15° et 18° Réaumur. De temps a autre, le froid se fait assez vivement sentir; mais il n'est jamais assez intense pour nécessiter un grand changement dans la manière de se vêtir. Telle est en général la douceur de la température, que c'est, avec Porto-Alegre, la ville qui convient le mieux sous tous les rapports au séjour des Européens. La plupart du temps même, ce n'est que sous ce climat, qui rappelle celui de l'Espagne et de l'Italie, que les étrangers dont le séjour s'est prolongé au Brésil peuvent se remettre de la langueur causée trop souvent par des chaleurs excessives.

On a déjà vu que la plaine de Piratininga, où s'éleva la ville de Saint-Paul, avait été choisie par les Indiens, dans les temps antérieurs à la conquête, pour y former une aldée. C'est dire assez combien l'emplacement était propre à la fondation d'une ville. Un instinct admirable dirigeait toujours les indigènes dans le choix des localités qu'ils adoptaient pour y faire un séjour plus ou moins prolongé, et l'on s'est toujours bien trouvé de suivre leurs indications à cet égard. Exposée à des vents rafraîchissants dont le retour est périodique, la cité de Saint-Paul domine la vaste plaine qui s'étend de l'ouest au sud; elle a été construite sur une éminence, et dès qu'on l'aperçoit de la route, on est frappé de son aspect de propreté, en même temps que l'on remarque quelque chose de plus riant que dans la plupart des villes situées loin du bord de la mer. Saint-Paul ne se distingue pas cependant par l'importance de ses édifices; mais une sorte de régularité a présidé à sa construction. Soit éloignement de matériaux convenables, soit persistance dans un mode de construction adopté dès l'origine et emprunté à quelques cités de l'Europe méridionale les maisons sont presque toutes bâties en terre, ou, si on l'aime mieux, en *taïpa*, espèce de brique séchée à l'air, et que l'on blanchit au moyen d'une sorte de chaux désignée dans le pays sous le nom de *tabatinga*. Ce genre de construction commode, expéditif et durable, que l'on connaît chez nous sous le nom de *pisé*, a été porté par les Paulistes dans la plupart des lieux où ils ont introduit leurs habitudes industrielles. Veut-on former un mur on se sert d'un moule formé de six planches mobiles placées de champ, et assujetties vis-a-vis les unes des autres par des pièces transversales, qu'arrêtent des chevilles également mobiles. C'est dans ces especes de caisses que l'on introduit une certaine quantité de terre humide. Elle doit être battue avec vigueur au moyen d'une masse jusqu'à ce que la brique soit formée selon la capacité du moule. Les taïpas s'élèvent ainsi les unes au-dessus des autres jusqu'à ce que les gros murs soient achevés. Il est bon de rappeler qu'au fur et mesure que les travaux avancent, on dispose les choses de manière à ce que l'emplacement des portes et des fenêtres soit réservé. Telle est la solidité de ce genre de construction, que l'on voit des habitations qui n'ont pas moins de deux cents ans d'existence, et qui n'exigent pas encore de grandes réparations. Les maisons de Saint-Paul ont deux ou trois étages, et quelquefois davantage. Comme on ignore l'usage des gouttières, on a soin de donner à la toiture quelques pieds de saillie. Sans cette sage précaution, la base des maisons pourrait promptement se détériorer.

Lorsque le P. Tego prétendit promulguer à Saint-Paul le bref du pape qui excommuniait les détenteurs d'esclaves, il y eut, comme on sait, une insurrection dans laquelle les jésuites furent chassés pour jamais. Depuis ce temps, le collége qu'ils avaient fondé fut consacré à un autre usage. Il fut disposé de manière à pouvoir servir de résidence aux gouverneurs, et sous

ce rapport les Paulistes n'ont fait qu'anticiper de plusieurs années sur ce qui est arrivé dans bien d'autres cités du Brésil. Au nombre des édifices publics, il faut mettre la *Casa de Misericordia*, trois hôpitaux, trois couvents qui appartiennent aux ordres des bénédictins, des franciscains et des carmes chaussés. Les églises n'ont rien d'essentiellement remarquable, bien que leur construction remonte à une époque plus éloignée que la plupart de celles de l'empire. Quelques places assez belles, trois ponts de pierre, des fontaines en assez grand nombre (mais dont l'eau n'est pas aussi estimée pour les usages domestiques que celle du Tieté, que l'on voit couler à une demi-lieue de la ville), des rues fort propres, grâce à l'inclinaison du sol, voilà en peu de mots ce qui peut frapper un étranger dans l'ancienne cité des Paulistes. De nombreuses institutions se fondent cependant; cette capitale est en voie de progrès, et chaque année voit naître d'heureux changements, qu'il serait trop long de signaler ici.

Il y a une dizaine d'années, on ne comptait guère à Saint-Paul qu'une population de trente mille âmes, et il n'y a guère de probabilité qu'elle ait subi une grande augmentation. La moitié des habitants appartient à la race blanche, ou se disant telle; le reste se compose de noirs ou d'hommes de couleur; ce qui fait voir, dès le premier coup d'œil, qu'avec Rio-Grande do Sul et Rio-Negro, cette ville est celle qui souffre le moins de l'abolition de la traite, parce qu'elle en tirait le moins d'avantages. Du reste, son climat est, peut-être plus encore que la disposition d'esprit des habitants, ce qui s'est opposé à l'introduction d'un grand nombre de nègres. On a remarqué que l'air piquant des montagnes, et plus encore les nuits froides qui se font sentir dans une grande partie de la province, étaient essentiellement préjudiciables à la santé de plusieurs tribus de noirs. Celles qui habitent les hauts pâturages à l'ouest de Benguela s'acclimatent plus aisément, et elles fournissent les noirs que l'on rencontre le plus fréquemment dans cette capitale.

D'après l'opinion de savants voyageurs allemands, le goût pour les objets de luxe provenant de l'industrie européenne a fait moins de progrès à Saint-Paul que dans les opulentes cités de Bahia, de Pernambuco et du Maranham. Le confortable et la propreté l'emportent dans les maisons sur l'élégance et sur la richesse des ameublements. Au lieu de ces glaces nombreuses que l'on expédie de France, et de ces meubles soigneusement polis que l'on importe de l'Amérique du Nord, et qu'on rencontre à chaque instant dans les autres provinces, il arrive plus fréquemment que l'on ne voie dans la salle servant de lieu de réception que de grandes chaises vénérables par leur antiquité, et quelques petits miroirs provenant des fabriques de Nuremberg. Au lieu de lampes dans le goût moderne, et de bougies, une lampe de cuivre à l'ancienne mode, où l'on brûle de l'huile de palma Christi, suffit pour éclairer l'appartement. Dans le ton général de la société, on remarque aussi une influence moins directe de l'Europe : les cartes sont appelées moins fréquemment comme une ressource contre l'ennui; une conversation animée, le chant, la danse occupent presque toutes les soirées.

Il existe à Saint-Paul une salle de spectacle bâtie dans le style moderne. On y joue quelques pièces tirées de l'ancien répertoire, quelques opéras traduits du français. Mais là, comme à San-Salvador et à Pernambuco, les acteurs sont pour la plupart des hommes de couleur, et il est impossible de ne point sourire de l'effet que produisent le blanc et le rouge sur ces figures à teinte plus ou moins foncée. Les costumes ne sont pas moins grotesques, et l'exactitude de la couleur locale est à coup sûr ce qui préoccupe le moins ces artistes improvisés.

Il y a plus de charme et plus d'originalité à la fois dans les divertissements purement nationaux. Quelquefois les plaines de Piratininga voient

se renouveler ces courses de taureaux qui faisaient jadis les délices des Portugais, comme celles de leurs voisins. Les Paulistes y déploient une certaine habileté, bien qu'on ne puisse pas encore les comparer aux toréadors espagnols. Le peuple a ses danses particulières, et le landou (*landú*), qui rappelle si bien la chica de nos colonies, a été adopté ici non-seulement par les nègres, qui portent partout leur goût effréné pour la danse, mais il est passé dans les divertissements des hommes de couleur, appartinssent-ils encore plus à la race indienne qu'à celle des noirs proprement dits. Il en est de même de la batuca. Ce qui distingue surtout les Paulistes, c'est le goût exquis qu'on leur voit déployer dans la composition de leurs chansons nationales. Pour peu que l'on soit sensible à une vive expression, à une mélodie simple, il est impossible de ne point être touché du charme de leurs *modinhas*. « Saint-Paul, par beaucoup d'endroits, ressemble à une ville de l'Andalousie, dit un voyageur français que nous avons déjà cité.... Il n'est pas rare d'y entendre, comme à Cadix, les sons de la guitare, à une heure avancée de la nuit, sous quelque fenêtre grillée qu'entr'ouvre à demi une main incertaine. Les femmes qui reçoivent ces hommages sont célèbres dans tout le Brésil par la vivacité de leurs grâces; témoin le triple proverbe qui dit pour Pernambuco, *elles et non eux ;* pour Bahia, *eux et non elles ;* enfin pour Saint-Paul, *elles et encore elles* (*). » Les Paulistes ont une taille et une tournure qui sembleraient exclure la délicatesse des mouvements, et cependant elles sont pleines de grâce et de vivacité; elles offrent dans leur physionomie une heureuse union de gaieté et de franchise. Leur teint n'est point non plus aussi pâle que celui des autres femmes du Brésil; elles partagent avec les hommes une certaine simplicité pleine de franchise qu'on vante dans le reste de l'empire. Dans la société, elles portent un ton plein de gaieté, mais sans affectation; avant tout elles sont promptes à saisir l'esprit d'une conversation enjouée. Aussi plusieurs voyageurs rejettent-ils sur la franchise habituelle des rapports sociaux les reproches qu'on leur adresse quelquefois, et ils nient qu'on ait le droit de les accuser de légèreté, comme plus d'une fois on l'a fait.

Quelques familles se sont conservées à Saint-Paul pures de tout mélange, et elles aiment à rappeler cette position exceptionnelle. On peut dire que ce ne sont point celles qui se distinguent par la beauté du sang; on peut ajouter aussi que l'union avec les races indigènes a eu les plus heureux résultats, quant à la beauté des traits et à la vivacité de l'expression. En somme, il est préférable pour l'individu né de ces alliances, que ce soient les caractères de la race caucasique qui prédominent. Il est devenu fort difficile de spécifier aujourd'hui dans quelle proportion se sont établis les mélanges, et l'on peut dire qu'il n'y a plus qu'un petit nombre de mamalucos issus directement d'un blanc et d'une Indienne. En général, les individus qui conservent plus ou moins les caractères physiologiques de la race indienne, passent successivement d'un brun assez prononcé à une teinte jaune, puis à une blancheur à peu près complète. Ce qui distingue presque toujours ces métis, c'est la largeur de la face, la proéminence des os de la joue, la petitesse de leurs yeux noirs, et une certaine incertitude dans le regard: ces divers caractères trahissent immanquablement une origine indienne. Au nombre des qualités extérieures à remarquer chez les Paulistes, il faut mettre la fierté d'aspect, la force dans la contenance, l'expression d'un esprit indépendant. Leurs yeux bruns, et ils les ont fort rarement bleus, sont remplis de feu et d'ardeur. Leur chevelure épaisse est d'un noir éclatant, et ils ont toute l'apparence d'une force musculaire peu commune.

(*) Spix et Martius, en vantant aussi le charme des femmes de Saint-Paul, reproduisent le texte du proverbe : Bahia, *elles não ellas;* Pernambuco, *ellas não elles;* San-Paulo, *ellas e ellas.*

Lemaitre, dir.



Il s'en faut bien que tous ces avantages soient partagés par les individus qui proviennent des alliances des Indiens et des noirs. Les métis de cette espèce, qui sont d'un brun fort obscur, et que l'on désigne, ainsi que nous l'avons déjà dit, sous le nom de cafusos, se distinguent par une chevelure noire, qui, en participant, surtout chez les femmes, des caractères propres aux deux races, prend un développement prodigieux. Il est tel souvent, qu'on le prendrait pour le résultat d'une disposition artificielle. Durant leur voyage, Spix et Martius furent frappés de l'aspect étrange qu'offrait une de ces pauvres créatures qu'ils rencontrèrent sur la route de Rio à Saint-Paul. Dans la même excursion, ils remarquèrent également que le mélange des races ne s'opposait pas à ce qu'une hideuse infirmité, qui afflige surtout nos pays de montagnes, exerçât son influence fâcheuse. Ils virent des individus affligés de goîtres énormes. Plus tard, M. Walsh faisait la même remarque dans certaines localités du pays de Minas, et il signalait une triste observation. Un état d'imbécillité analogue à celui de nos Crétins peut se remarquer chez les individus attaqués de cette hideuse maladie.

Vêtements des Paulistes; usages particuliers. Avec les Sertanejos, qui ont adopté dans leurs vastes campos un vêtement si différent de celui qu'on remarque sur le littoral, et les habitants de Minas-Geraes, qui semblent avoir conservé quelque chose des modes primitives, les Paulistes sont les seuls, au Brésil, qui aient un costume vraiment caractéristique. On sent que nous ne parlons ici ni des noirs ni des Indiens. Tous les jours cependant ce costume national tend à se modifier : mais on le trouve surtout en usage dans les campagnes. Il consiste dans une espèce de *poncho* fort ample, ordinairement de couleur bleue, que les hommes savent disposer d'une manière fort élégante, et dont on se sert en guise de manteau par-dessus les autres habits; un chapeau à larges bords, des bottes molles dont le cuir n'a point été noirci, un couteau de chasse à poignée d'argent, achèvent de compléter le costume d'un vrai Pauliste. Chez les femmes, nos modes ont fait leur révolution habituelle. La mante est en partie abandonnée, excepté dans les classes très-secondaires. Fréquemment encore le chapeau rond est conservé, et les gracieuses Paulistes savent tirer un parti admirable de cette coiffure, qu'on retrouve aussi dans Minas.

Les habitants de Saint-Paul disent proverbialement que, quand ils auraient donné seulement au Brésil le hamac et la cangica, ils auraient fait assez pour lui. Le hamac, en effet, qui se trouvait en usage de temps immémorial chez les Tupis, fut adopté par les Paulistes dès l'origine, et de là, probablement, il passa dans le reste du Brésil. Il nous paraît assez raisonnable d'en accorder également l'usage aux naufragés de San-Salvador et aux habitants d'Itamaraca. Quant à la cangica, c'est un mets essentiellement national, qu'on trouve répandu dans l'intérieur, partout où les Paulistes ont poussé leurs explorations : il nous a semblé, nous l'avouerons, par son extrême simplicité, bien digne d'être emprunté à la cuisine des tribus sauvages. La cangica, qu'on vous vante avec tant d'enthousiasme dans les campagnes du Sud, et qui paraît sur toutes les tables, n'est pas autre chose qu'une espèce de potage fort insipide, composé de grains de maïs dépouillés de leurs pellicules et bouillis dans du lait, ou simplement dans de l'eau. Dans bien des bourgades de l'intérieur, la cangica forme la base de la nourriture des habitants. Une chose assez remarquable, c'est qu'il règne dans le Sud, à l'égard de la farine de manioc, les préjugés qui ont poids vers le Nord, et qui font rejeter fréquemment l'usage du maïs comme étant nuisible à la santé. Dans cette circonstance, fort heureusement, l'opinion populaire est d'accord, sinon avec la raison, du moins avec la nécessité. Le sol des provinces méridionales est bien plus propre à la culture des diverses espèces

de maïs qu'à celle du manioc. Celle-ci, à son tour, prend son libre développement le long de la côte orientale et dans les provinces voisines de la ligne.

Mouvement intellectuel. Les Paulistes ont accompli leur œuvre, et ils le sentent. Le mouvement est donné; ce n'est plus à eux seulement qu'il appartient d'aller explorer les contrées lointaines de l'empire, de s'efforcer à découvrir des mines nouvelles, et de soumettre les nations indigènes. Ils ont tourné vers l'industrie agricole cette ardente activité qui les a rendus pendant si longtemps des voisins incommodes; ils ont abandonné, ou peu s'en faut, les travaux des mines. Avec l'aide des Suédois et des Allemands, auxquels ils ont eu le bon esprit de confier leurs usines, ils s'en tiennent à l'exploitation de ce minerai de fer dont l'abondance est telle dans les montagnes de Guarassoyava, qu'on pourrait en alimenter le monde. Mais là encore, faute de bras et d'une industrie suffisante, les produits ne sont pas ce qu'ils peuvent devenir. Pour le commerce extérieur, ils ne sauraient en faire la base de leur prospérité : le système des rivières qui arrosent le pays, la disposition des ports s'y opposent. Que leur reste-t-il donc à faire? Quel rang doivent-ils donc occuper désormais dans la grande confédération? Le rôle qui leur reste à remplir est peut-être plus beau encore que celui qui les a déjà mis en évidence d'une manière si brillante. Grâce à l'instinct belliqueux qu'ils ont reçu de leurs ancêtres, et qui leur donne une supériorité militaire dont les dernières guerres avec Buenos-Ayres ont fourni des preuves nouvelles, ce sera toujours parmi eux qu'on recrutera les meilleures troupes au Brésil. Si les troubles du Sud ne peuvent être apaisés, et si l'on admet l'hypothèse d'une confédération par groupes de provinces, soit que la contrée qui nous occupe ne sépare point ses intérêts du gouvernement central, avec lequel elle est en communication par une route excellente, soit qu'elle s'unisse à Rio-Grande, dont elle partage jusqu'à un certain point les habitudes locales (*), elle peut conserver une attitude excellente. Grâce au génie particulier de ses habitants, la direction du mouvement intellectuel peut lui appartenir, ou elle peut du moins le partager avec Rio de Janeiro. Comme le disaient, il y a plusieurs années, Spix et Martius, après l'arrivée du roi on eut bien l'intention de donner une université à la nouvelle monarchie; mais on resta dans l'incertitude quand il s'agit de savoir si elle serait établie dans la capitale ou à Saint-Paul, qui est situé sous un climat plus tempéré. M. J. Garcia Stockler, fils d'un consul allemand à Lisbonne, homme d'une haute instruction, proposa un plan conçu sur le modèle des écoles allemandes; mais il fut rejeté, dit-on, par l'influence de ceux qui voulaient maintenir le Brésil dans l'état de colonie portugaise. De nos jours cependant, les anciens projets se sont en partie réalisés. En 1826, une école de droit a été fondée à Saint-Paul, et la durée des cours que l'on y doit suivre a été fixée à cinq ans.

Santos. Nous avons dit plus bas combien il était difficile que Saint-Paul devînt une ville de commerce dans toute l'étendue de ce mot, et nous avons signalé comme obstacle principal l'absence d'un port commode. Santos est, à proprement parler, la seule ville importante qui puisse établir des relations directes avec les puissances maritimes de l'Europe, ou même avec Porto et Lisbonne. C'est en quelque sorte le port

(*) Il est à remarquer que ce pays, dont les historiens du dix-septième siècle avaient fait une république complétement indépendante, s'est distingué, durant les derniers événements, par une opinion toute contraire. Après le départ de don Pedro, on a vu un corps de cavalerie pauliste, composé d'environ 1500 hommes et parfaitement équipé, se rendre dans la capitale pour soutenir les droits héréditaires du jeune empereur à la couronne. Ce seul fait pourrait, au besoin, indiquer quelle sera l'attitude de Saint-Paul dans les événements qui se préparent.

de Saint-Paul; mais cette capitale en est éloignée d'environ treize lieues, et telle est la disposition de la côte, que les arrivages présentent des difficultés presque insurmontables. Fondé en 1546 sur la côte septentrionale de Saint-Vincent, sa situation est basse et humide; ses maisons néanmoins sont plus solidement bâties que celles de Saint-Paul. On y a employé la pierre au lieu de la taïpa. Le collége des Jésuites est assez considérable, et il a été transformé en hôpital militaire. Le port n'est point dépourvu de commodités; il est assez bien défendu par plusieurs forts, et deux barres, qui ont quelque célébrité dans les temps historiques, y conduisent: l'une, Barra-Grande, reçoit les navires de haut bord; l'autre, Bertioga, ne donne passage qu'à de faibles embarcations. On accorde à Santos une population de cinq à six mille âmes, que l'on accuse d'être peu hospitalière. En face Santos, et gravissant les flancs de la Serra do Mar, on aperçoit la route abrupte qui conduit à Saint-Paul. Dans cette partie de la côte, la Serra do Mar peut avoir environ trois cents pieds d'élévation. Cela n'a point empêché qu'une voie sinueuse, mais encore assez facile, n'y ait été pratiquée à travers mille obstacles. C'est un de ces ouvrages gigantesques qui donne une haute idée du peuple qui a osé l'entreprendre. En quelques endroits, le chemin a dû être taillé dans le roc vif. On le voit sillonnant des élévations coniques, d'où l'œil considère avec effroi d'immenses précipices garnis souvent d'une végétation impénétrable. Les passages périlleux ont été heureusement garnis de parapets; et, si quelques accidents arrivent aux tropas de mulets qui franchissent la montagne, les piétons n'ont guère à redouter que la fatigue. On sent néanmoins tous les inconvénients qui résultent pour Saint-Paul d'une route semblable. Les objets d'un poids considérable, tels que les pièces d'artillerie ou les chaudières à usines, ne peuvent être transportés au sommet de la montagne qu'avec des efforts qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Il en résulte que, malgré leur éloignement de la capitale, on est souvent tenté de préférer les deux autres petits ports que possède la province, et qui n'offrent pas cet inconvénient. Malheureusement Villa de Cananea, qui fut bâtie en 1587, et qui présente un ancrage assez commode, est à cinquante-huit lieues de Saint-Paul. Villa da Conceicão de Itanhaem n'en est qu'à vingt-deux lieues; mais il n'y a que les canots et les lanchas qui puissent passer sa barre.

Nous venons de signaler tout à l'heure le détroit de Bertioga; le fort bâti à l'entrée de la barre qui porte ce nom joue déjà un rôle dans la curieuse histoire de Hans Stade, dont nous avons donné une rapide analyse au commencement de cette notice. En général, ce sont les villas de cette province qui offrent au Brésil le plus grand nombre de traditions primitives. On peut même dire qu'il serait d'un haut intérêt pour l'histoire de les recueillir dès à présent, qu'elles vont probablement s'éteindre, et qu'elles serviraient sans doute à expliquer certaines circonstances locales assez importantes, dont l'origine va se perdre. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut attribuer à la haine de deux familles puissantes, et à leur rivalité dans la recherche des mines, l'antipathie qui divise encore aujourd'hui les habitants de Saint-Paul et ceux de Taubaté, qui marche immédiatement pour l'importance après la capitale. Les Piratininganos et les Taubatenos seraient peut-être déjà contraints de recourir à la mémoire de leurs vieillards, s'ils voulaient s'expliquer les motifs d'une animadversion qui n'a pu encore s'éteindre, et dont, à coup sûr, le peuple ignore la cause. Les habitants du bourg de San-Vicente n'apportent, dans leurs relations avec les autres habitants, des prétentions ridicules à la *fidalguia*, ou, si on l'aime mieux, à la noblesse, que parce qu'ils se considèrent comme étant les premiers habitants européens du Brésil. Une sérieuse investigation de l'histoire de ces anciennes familles

offrirait, n'en doutons pas, de curieux documents.

Ancien monument. Si c'est la province de Saint-Paul qui peut se glorifier d'avoir vu s'élever la première bourgade européenne après Porto-Siguro, où l'on conservait encore du temps de Lindley la fameuse croix attestant la découverte de Cabral, c'est elle aussi qui possède le plus ancien monument du Brésil. Ce monument est bien simple, il est vrai ; c'est un monolithe ; mais il peut servir à jeter du jour sur une assez grande discussion historique, qui divise aujourd'hui les savants. A l'entrée de la barre de Cannanea, du côté du continent, sur un amas de pierres, on voit un piédestal de marbre d'Europe, ayant quatre palmes de hauteur, deux de large et un d'épaisseur. Les armes de Portugal y sont gravées, mais sans les tours qui d'ordinaire les environnent. Il est plus détérioré qu'on ne saurait dire ; mais, selon ce qu'affirme M. Ayres de Cazal, on reconnaît fort bien qu'il a été placé dans le lieu qu'il occupe en 1503. Selon le géographe que nous venons de citer, le monument de Cannanea prouverait jusqu'à l'évidence que la flotte qui, durant cette année-là, sortit du Tage pour examiner la terre de Vera-Cruz, ne rétrogada point du parallèle de 18° de latitude australe, comme le prétend Vespuce dans sa douteuse relation. S'il n'a point été placé par Martim Affonso, ainsi que le dit un historien moderne, F. Gaspar, il confirmerait l'opinion de ceux qui veulent, contre Amerigo Vespucci, que la flotte de 1501, ou n'ait pas abordé la côte orientale, ou qu'elle ne soit point parvenue dans ces parages, parce qu'elle devait nécessairement avoir emporté des bornes aux armes de Portugal, et datées, pour constater la prise de possession.

Nous avouons, quant à nous, que, dans cette discussion importante qui touche à un des points les plus curieux de l'histoire du nouveau monde, nous nous contenterons de citer le fait, et d'indiquer le monument. Nous attendons, pour fixer notre opinion, que les investigations scientifiques qui se préparent à ce sujet aient paru. Il est probable que le mémoire de M. le vicomte de Santarem lèvera bien des doutes.

Population. Nations indiennes. Avant de quitter cette province, nous rappellerons que c'est une des plus peuplées relativement à son étendue ; elle n'a pas moins de trente-huit villas réparties sur trois comarcas. On compte une foule de povoacões, d'arrayal, d'aldées ; et le nombre des habitants, qui ne s'élevait, en 1808, qu'à 200,478, était déjà monté en 1815 à 215,021 ; ce qui fait pour ces contrées un accroissement assez considérable. Cependant sur les 17,500 milles carrés que renferme la capitainerie, 5000 seulement, ou les deux septièmes de la surface sont couverts de bois, 12,500 restent pour les prairies et les pâturages. Ainsi que l'indiquent MM. Spix et Martius, cela donnerait pour une famille de cinq personnes $\frac{116}{1000}$ de mille carré en forêts, que l'on pourrait employer à des travaux agricoles, et $\frac{292}{1000}$ également de mille carré qu'on livrerait en pâturages aux troupeaux. On regrette avec les savants voyageurs que les essais de colonisation qui ont eu des résultats si imparfaits à Canta-Gallo, n'aient pas été faits sur le territoire de Saint-Paul. La fertilité de la terre, et surtout la douceur du climat, offraient des garants de réussite qu'on n'a point trouvés sur le territoire de Rio de Janeiro.

Précisément en raison de cette population qui ne peut manquer de s'accroître, et qui envahit tous les jours le désert, on ne doit pas s'attendre à rencontrer dans la province de Saint-Paul un grand nombre de tribus restées à l'état purement sauvage ; les dernières nouvelles qui nous soient parvenues annoncent positivement l'intention où sont les Bogres, restes de la nation des Bororenos, de se soumettre, sur les confins de la province, à la vie agricole. En parlant de Sainte-Catherine, nous avons dit quelques mots sur cette nation, qui a jeté si longtemps



l'épouvante parmi les colons. Peut-être a-t-elle déjà complétement changé ses usages; peut-être ne retrouverait-on plus déjà chez elle aucune de ces armes ou de ces brillants ornements qui faisaient jadis la parure des chefs. Si nous empruntons donc au bel ouvrage de M. Debret un guerrier dans toute sa pompe, c'est plutôt pour donner une idée des hommes que les anciens Paulistes eurent à combattre jadis, que pour signaler ce qui existe encore aujourd'hui.

Il n'en saurait être de même de la représentation si originale qui reproduit une fête dans les missions de San-Jozé. Une fois soumis, les Indiens abandonnent assez promptement tout ce qui a rapport aux usages militaires ou à la vie nomade; les antiques divertissements de la tribu, les danses, les chants même qui les animent, sont conservés plus longtemps. Il est assez curieux, du reste, de voir se perpétuer chez ces Indiens, qui habitent un petit village de Curityba, un usage dont nous parlent les voyageurs du seizième siècle : nous voulons parler de la coutume où étaient les Tupis, lors des danses solennelles, de hacher des plumes pour s'en parsemer le corps, et se faire ainsi une espèce de vêtement dessinant parfaitement les formes. On peut consulter à ce sujet Lery et sa description naïve. Quant aux détails d'invention purement moderne, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter au voyageur artiste l'explication qu'il a donnée. « Il est facile de reconnaître, au premier aspect, la délicatesse innée du goût chez les sauvages civilisés de la mission de Saint-Joseph, autant à la régularité symétrique des lignes de leur tatouage, qu'à l'ingénieuse imitation, naïvement grotesque, des vêtements militaires européens, dont le musicien sauvage rappelle ici les couleurs caractéristiques appliquées sur la peau (les revers, parements et collets sont rouges). Toujours imitateurs, ils cherchent également l'avantage d'une coiffure rehaussée d'un accessoire, d'un diadème même, ou d'un bonnet couronné de longues plumes.

« Ces Indiens d'une antique civilisation, moins musiciens que les Guaranis, n'ont que le tambour pour instrument de danse.

« Généralement bien faits, agiles, gais, remplis d'intelligence, ils conservent aussi un sentiment de pudeur, qui a inspiré aux femmes la nécessité, comme luxe, de se fabriquer des demi-jupes toutes garnies de plumes. Cet ornement, qui leur couvre uniquement la chute des reins, en augmente ridiculement le volume, et les prive ainsi de la grâce naturelle que nous admirons chez les femmes européennes. »

La province renferme encore quelques Indiens sauvages appartenant à la race des Goyanas; mais ils ne se montrent plus sur les bords de l'Océan, et, si les soldats indiens d'Itapua et de Carros en font quelques-uns prisonniers, c'est dans la profondeur des forêts que visitent rarement les colons.

Maintenant, si nous descendons de nouveau vers le port de Santos, ou si nous prenons la route par terre qui a été ouverte entre Saint-Paul et la capitale, nous franchirons rapidement une vaste étendue de territoire qui a été décrite, et nous nous trouverons dans l'ancienne capitainerie de San-Thomé. Ici, l'aspect de la nature, la disposition du sol, la position des habitants, tout va changer; et le lecteur sentira aisément que les intérêts politiques ne sont plus ce qu'ils sont dans le Sud, de même que la vie intérieure offre de grandes différences.

Campos dos Goaytakazes, Cap Frio, Espirito-Santo, Porto-Seguro. Les lieux que nous allons décrire n'offriraient au lecteur ni un bien grand intérêt historique, ni un attrait de curiosité bien vif, s'il fallait s'en tenir au récit du petit nombre d'événements politiques dont on a pu conserver le souvenir, ou à la description de la vie monotone que mène une population clair-semée, sans énergie, demandant à la pêche ou à des procédés grossiers d'agriculture une nourriture toujours chétive, mais dont elle sait se contenter. Les champs fertiles des Goaytakazes forment une heureuse exception

et jouissent au Brésil d'une célébrité méritée; ses habitants sont riches et industrieux; le luxe d'Europe éteint même à Campos l'originalité des coutumes. Mais ce district, qui dépend en quelque sorte également de Rio et de la province d'Espirito-Santo, n'a qu'une douzaine de lieues : c'est, pour ainsi dire, une oasis où sommeille la civilisation étrangère, et qu'entoure une espèce de désert abandonné aux hommes les plus indolents du Brésil, les plus insoucieux d'améliorations, et peut-être aussi les plus sobres. Quand on a décrit en effet les forêts magnifiques du littoral, les scènes merveilleuses qu'elles présentent; quand on s'est vu contraint de rappeler en quelques mots qu'il y a là matière pour le naturaliste à des investigations inépuisables, et aussi à des discussions scientifiques qui ne rentrent pas dans notre plan, que dire des pauvres habitants du littoral, auxquels leur pauvreté extrême interdit l'hospitalité? Nés dans cette solitude même, ou se recrutant trop souvent parmi les vagabonds de Rio de Janeiro et de San-Salvador, pour tout vêtement ils se contentent en général d'un caleçon de toile grossière, mais propre, et d'une chemise flottant par-dessus; leur nourriture, c'est le produit de leur pêche uni à l'éternelle farine de manioc : rarement les feijoës, la carne seca, le lard salé ou toucinho, viennent varier leurs repas chétifs. Dans la capitale même d'Espirito-Santo, c'est tout au plus si les bestiaux que l'on tue deux fois par semaine suffisent à la consommation des habitants. Ce pays n'a pas toujours été sous un tel régime; il était évidemment plus florissant lorsque les jésuites, qui y avaient fondé des missions, faisaient exécuter des travaux par les néophytes, et fondaient de temps à autre quelques nouvelles aldées. Partout quelque édifice, qu'on laisse trop souvent tomber en ruine, atteste les efforts qui avaient été faits; et, pour tout dire, le seul canal qui existe au Brésil a été creusé, dans ces parages, par ces hommes actifs, qui n'ont fait que paraître. Ici, comme dans d'autres portions de l'Amérique du Sud, les avis sont partagés sur le mérite de l'œuvre des Pères : l'écrivain consciencieux qui leur est le plus favorable avoue que, dans la province d'Espirito-Santo, les Indiens finirent par se plaindre au pouvoir civil de San-Salvador de l'espèce de réclusion dans laquelle ils étaient maintenus. Mais, en fait de missions, ce qui convient à une localité peut fort bien ne pas convenir à l'autre : ainsi, dans la mission de San-Pedro dos Indios, qui fait partie du territoire de Rio de Janeiro, et qui fut fondée en 1630, l'expulsion des missionnaires ne se fit pas sans une vive répugnance de la part des Indiens. En somme, il est un fait que nous avouerons avec le voyageur qui a le mieux étudié ces sortes de matières; c'est que, pendant les deux siècles où les jésuites gouvernèrent les Indiens du Brésil, ils en firent des hommes utiles et heureux. Nous nous hâterons de répéter avec lui en même temps : « Mais, si leur administration obtint de si beaux succès et mérite tant d'éloges, c'est parce qu'elle s'adaptait parfaitement au caractère des indigènes, qu'elle suppléait à leur infériorité, et que c'était pour ces hommes enfants une bienfaisante tutelle. Appliqué à un peuple de notre race, le gouvernement que les disciples de Loyola avaient adopté pour les Indiens aurait été absurde et se fût bientôt écroulé. »

Depuis San-Pedro dos Indios jusqu'à Porto-Seguro, l'insouciance des faits passés et l'imprévoyance de l'avenir caractérisent les différents villages de Caboclos que rencontre le voyageur. Ces *Indiens soumis*, comme on les appelle, ne sont pas précisément malheureux; ils sont bien loin d'avoir passé par toutes les persécutions et les petites tyrannies auxquelles étaient exposés les Guaranis de l'Uruguay. Malgré bien des vexations, on a conservé avec eux quelque ombre de justice : en plusieurs endroits, ils sont encore propriétaires du territoire qu'ils occupent; ainsi l'a voulu Pombal. Cependant il est difficile de croire qu'ils passent jamais dans la population active et utile : les envahissements de la race blanche, l'oubli



volontaire des ordonnances protectrices, les grands événements qui se préparent, tout contribuera à les dépouiller entièrement de leurs propriétés, que des fermages mal entendus rendent pour eux très-peu profitables, mais qu'on n'a pu jusqu'à ce jour aliéner.

Si, pour donner à cette portion de notre notice quelque intérêt, nous comptions sur la description de ces Indiens et sur le récit de leurs coutumes, rien, à coup sûr, ne serait moins fondé. Demandez-leur l'ancien nom de leur tribu, ils l'ignorent; essayez de recueillir quelque tradition, hors le souvenir confus des pères, ils ont tout oublié. Ils pêchent, ils cultivent un peu de manioc; ils ont en haine les tribus indiennes qui vivent en liberté. Ce n'est qu'avec une sorte de honte qu'ils osent parler devant les étrangers la langue de leurs ancêtres; ils ne le font même que quand le rhum les a animés. Le seul trait qu'ils aient conservé peut-être de leur vie ancienne, c'est l'habileté avec laquelle quelques-uns d'entre eux se servent de l'arc, les poses bizarres qu'ils adoptent dans cet exercice, et la promptitude avec laquelle ils savent abattre les grands arbres des forêts. On peut encore les occuper à scier des planches; ils s'en acquittent avec habileté. Leurs femmes savent tisser de jolis ouvrages avec les fibres de taquarassou; elles fabriquent, avec le coton du pays, des hamacs vraiment élégants; mais tout ceci n'existe que dans les aldées industrieuses. Autre part, le Caboclo végète dans une honteuse oisiveté; quoique civilisé, il va à peu près nu, comme ses frères des forêts. La pêche a-t-elle été abondante, il se rassasie; la faim arrive-t-elle, il s'y résigne. C'est à peu près la vie du sauvage, moins la poésie des traditions, l'excitation des guerres et l'indépendance des forêts.

Mais ceci, nous dira-t-on, caractérise une race abrutie. Dans leur vie monotone, les anciens colons issus des Européens présentent quelques traits plus intéressants à rappeler. Un seul fait pourra répondre : ils n'ont aucun besoin, et sourient de la peine que se donnent les étrangers pour leur apporter quelques marchandises. Il est une circonstance cependant qui établit entre eux et les habitants des campagnes brésiliennes une notable différence : leurs femmes jouissent d'une liberté qu'ignorent celles des autres provinces. Dans les povoacões de la côte, elles se montrent sans répugnance aux étrangers; elles filent le peu de coton que l'on parvient à recueillir. Avec tout cela, leur mise est d'une élégance que l'on ne s'attend guère à rencontrer dans le désert, et le soin qu'elles donnent quelquefois à l'intérieur de leur cabane contraste avec sa pauvreté.

Que dire des villes, après avoir parlé des habitants disséminés du littoral? Qu'importe, par exemple, à l'Europe cette villa de Cabo-Frio, sur l'importance future de laquelle on s'est mépris, et à laquelle on avait accordé le titre pompeux de *cidade?* Cette bourgade, qui ne se compose guère que de deux cents feux, est à deux ou trois lieues du cap célèbre qui lui a imposé son nom. Villegagnon visita jadis son territoire; Salema en sortit pour anéantir les Tamoyos; mais c'est à peu près à cela seul que se réduisent ses souvenirs historiques, et sa description, à coup sûr, n'offrirait aucun intérêt. Si les descendants des Indiens et ceux des premiers colons ne présentent, dans ces contrées. aucun trait original digne d'être consigné dans un ouvrage où il a fallu nécessairement faire un choix sévère; si les aldées et les bourgades n'ont rien d'assez remarquable pour leur consacrer une description particulière, il n'en est pas de même de la nature; et, dans certains endroits, elle est assez puissante, elle offre un aspect assez grandiose, pour faire oublier l'absence d'énergie chez les hommes. Laissons parler le prince de Neuwied.

« Nous approchions de la chaîne de montagnes nommée la Serra de Inua. Cette solitude surpassa toutes les idées que mon imagination s'était faites des scènes de la nature les plus grandes et les plus ravissantes. Nous sommes entrés dans un terrain bas, où l'eau coulait en abondance sur un sol rocailleux,

ou bien formait des mares tranquilles; un peu plus loin, s'élevait une forêt d'une beauté sans pareille. Les palmiers et tous les magnifiques végétaux arborescents de ce beau pays étaient si entrelacés de plantes grimpantes, que l'on ne pouvait pénétrer à travers l'épaisseur de ce mur de verdure; partout, même sur les tiges les plus minces, croissent une grande quantité de plantes grasses, des vanilles, des cactus, des bromelia, la plupart ornées de fleurs si remarquables, que quiconque les voit pour la première fois ne peut revenir de son enchantement. Je me contenterai de citer une espèce de bromelia dont le calice est d'un rouge de corail, avec la pointe des folioles d'un beau bleu violet, et l'heliconia, plante musacée qui ressemble à la strelitzia, avec des spathes d'un rouge foncé, et des fleurs blanches. Sous ces ombrages épais, près de ces sources fraîches, le voyageur échauffé ressent un froid subit. Cette température piquante nous plaisait à nous autres habitants du Nord; elle ajoutait au ravissement dans lequel nous plongeait la sublimité des tableaux que nous présentait la nature dans ce désert. A tout instant, chacun de nous trouvait quelque chose de nouveau qui fixait son attention; il l'annonçait par des cris de joie à ses compagnons. Les rochers mêmes sont ici couverts de plantes grasses et de cryptogames, dont les formes varient à l'infini. On voit entre autres de magnifiques fougères qui, semblables à des guirlandes de plumes, sont suspendues aux arbres de la manière la plus pittoresque. Un champignon d'un rouge foncé orne les troncs desséchés, un lichen d'un rouge de carmin couvre de ses belles taches rondes l'écorce des arbres vigoureux. Les arbres des forêts gigantesques du Brésil sont si hauts, que nos fusils ne portaient pas jusqu'à leur cime (*). »

Tout à l'heure, et à propos des contrastes qu'offre cette côte à moitié déserte, nous avons parlé des Campos dos Goaytakazes : c'est un des lieux les plus peuplés de l'empire; mais ici quelques explications historiques deviennent nécessaires.

Lorsque Jean III divisa le littoral du Brésil entre neuf grands feudataires, une capitainerie fut créée sous le nom de San-Thomé, et la concession en fut faite à un noble portugais nommé Pedro de Goes da Sylva. Elle occupait vingt à trente lieues de côtes entre San-Vicente et Espirito-Santo, et elle était dominée par une race belliqueuse, qui ne faisait pas partie de la confédération des Tupis. Ce fut en 1553 seulement que le concessionnaire vint, avec plusieurs colons, s'établir sur le riche territoire qu'arrose le Parahyba. Pendant quelque temps, les Européens vécurent en paix avec les sauvages. Au bout de trois ans, la paix fut troublée, on en vint aux mains, et l'on trouva des ennemis redoutables. Malgré les immenses sacrifices qui avaient été faits, la colonie fut abandonnée.

Mais, au Brésil, et même en Europe, on conservait le souvenir de ces champs fertiles qu'on s'était vu forcé de délaisser, et que ne savaient pas même soumettre à de grossiers procédés agricoles les trois tribus de Goaytakazes, qui s'étaient déclaré une guerre perpétuelle. On résolut de faire de nouvelles tentatives. De riches capitalistes, établis à Rio de Janeiro, sollicitèrent de Gil de Goes, second successeur du premier concessionnaire, de vastes espaces de terrain dans les Campos, pour y élever des bestiaux : on sent qu'ils ne rencontrèrent point de grandes difficultés dans l'accomplissement de leur demande. Les concessions furent faites en 1723 ou 1727, et dès lors se noua la sanglante tragédie qui devait expulser les Indiens de leur beau territoire. Ils ne furent attaqués néanmoins qu'en 1730; alors cette expédition fut décisive. Ceux qui ne succombèrent point s'enfuirent vers les solitudes de Minas, où nous les retrouverons, sous le nom de Coroados, alliés à d'autres Indiens. Quelques-uns conservèrent fièrement leur nationalité; il y en eut enfin qui

(*) Le prince Maximilien de Neuwied, Voyage au Brésil, t. I, p. 65. Traduct. de M. Eyriès.

ne purent résister à l'amour du pays, et qui reparurent dans les Campos, quand une ville se fut élevée. Ici du moins, le nom d'un bienfaiteur des tribus dispersées se présente à la mémoire : c'est celui de Domingos Alvarez Passanha, qui gouvernait la cité naissante. Nous n'entrerons pas à coup sûr dans des détails que nous serions obligés de reprendre plus tard : il suffira de rappeler que dès lors commença une ère de prospérité toujours croissante pour le pays. Les colons accoururent de toutes parts; mais il s'en fallut bien que ce mouvement actif amenât dans les Campos l'élite de la population brésilienne. On vit se renouveler en petit, dans ces plaines fertiles, ce qui se passait, au seizième siècle, dans les plaines de Piratininga. « Dans une période de trente ans, dit un voyageur, l'histoire du district des Goaytakazes n'offre qu'une longue suite de disputes et de révoltes. » Il y eut cette différence néanmoins que toute cette agitation resta inaperçue pour l'Europe. Jusqu'alors le pays était demeuré dans une sorte d'indépendance; mais, en 1752, il fut réuni à la couronne. Les vice-rois s'en occupèrent avec activité : de nouvelles habitudes inspirées aux habitants changèrent l'esprit de la population; de pasteurs qu'ils étaient, ils devinrent agriculteurs; et la révolution morale fut si complète, que le reproche qu'on fait aujourd'hui aux *campistas* est celui d'une dissipation extrême et d'un goût effréné pour le luxe. De nos jours, le district des Campos compte bien quelques petites propriétés; mais la plus grande partie de son territoire se trouve divisée en quatre fazendas d'une étendue qui effrayerait l'imagination, en Europe. Grâce à la législation brésilienne cependant, il n'en résulte point de désavantage effectif pour l'exploitation : tout propriétaire qui veut, à la fin d'un bail, rentrer dans son héritage est obligé de payer les constructions et les améliorations qui y ont été faites. Il est passé en force d'usage de ne point tourmenter les fermiers : aussi a-t-on vu des maisons considérables et des moulins à sucre s'élever sur des terrains qui n'étaient loués que pour quatre ans. Bien d'autres détails viennent se joindre à ce fait. On peut donc répéter, avec M. Auguste de Saint-Hilaire, que les rapports des maîtres et des fermiers sont beaucoup moins favorables aux premiers qu'à ceux-ci.

La capitale de ce riche pays, Villa de San-Salvador dos Goaytakazes, que l'on appelle plus ordinairement Campos, est une jolie ville érigée en cité, et bâtie le long des rives du Parahyba. Ainsi que nous l'avons dit dans notre aperçu géographique, ses rues sont régulières, et pour la plupart pavées; elle renferme huit églises, et le prince de Wied-Neuwied évaluait sa population à cinq mille individus, il y a dix à douze ans. Il s'y fait un assez grand commerce. La contrée environnante produit beaucoup de café, de sucre et de coton. Il y a des propriétaires qui fabriquent même, dit-on, annuellement à peu près cinq mille arrobas de sucre, indépendamment de la cachaça. Cette richesse des habitants donne une certaine étendue au commerce d'importation. Si on veut, du reste, se faire une idée de l'opulence, toujours croissante, qui s'est manifestée à Campos, il suffira de quelques chiffres présentés par M. de Saint-Hilaire. « Jusqu'en 1769, il n'y avait encore eu dans les Campos dos Goaytakazes que cinquante-six sucreries; en 1778, on en comptait déjà cent soixante-huit; depuis 1778 jusqu'en 1801, ce nombre monta à deux cents; quinze années plus tard, il s'élevait à trois cent soixante; et enfin, en 1820, il existait dans le district quatre cents moulins à sucre et environ douze distilleries. » Selon Martius, le sucre des Campos est le meilleur qu'on fabrique au Brésil. Néanmoins si quelques améliorations ont été introduites dernièrement dans les procédés de fabrication, ils sont bien faibles, et l'on ne saurait prévoir quels seront pour Campos les résultats du mouvement qui s'établit en Europe relativement aux sucres indigènes.

D'après des calculs basés sur des documents positifs, il paraît que, dès 1816, telle était la population de ce

pays, que l'on ne comptait pas moins de cent trente-trois personnes par lieue carrée; ce qui était treize fois plus que dans tout l'ensemble de la province de Minas, et seulement dix fois moins qu'en France. Comment se fait-il donc qu'en longeant la côte jusqu'à Espirito-Santo et dans toute la province d'Espirito elle-même, la population soit si peu importante, si clair-semée, si indigente même? Faut-il en attribuer la cause à ces grandes forêts qui manquent dans le pays de Campos, et qui sur les contrées limotrophes se prolongent à des distances trop considérables pour que des routes faciles soient ouvertes? faut-il se reporter au temps où les incursions des Aymorès ruinèrent les anciens colons? Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour donner une idée de ces contrées solitaires, il faudrait répéter à peu près ce que nous avons dit au commencement de ce paragraphe : même indolence chez les blancs, même absence d'originalité et de souvenirs chez les Indiens que les jésuites avaient soumis au christianisme, même liberté dans la vie extérieure pour les femmes; seulement, une grande hospitalité, inconnue dans les habitations disséminées de la plage, reparaît à Espirito-Santo.

Culture du manioc. En général, ce pays est surtout propre à la culture du manioc; la plante alimentaire en usage sur la côte orientale et au nord, la plante consacrée, que les Indiens regardaient comme un présent de leur prophète voyageur Suné, et que, par cela même, on a supposé pouvoir bien n'être pas indigène du Brésil. Un des grands inconvénients de la culture de cette plante si utile du reste, c'est d'épuiser le sol en peu d'années, et de nécessiter perpétuellement des terres nouvelles, d'exiger sans cesse de nouveaux abatis de forêts. Les esprits observateurs regardent cette particularité, peu connue dans la culture du manioc, comme une cause de ruine imminente pour certains cantons. Si l'on s'en rapporte même à quelques naturalistes, plusieurs régions de la côte orientale, qui jouissaient d'une certaine opulence pour s'être livrées exclusivement à cette culture, sont tombées dans une sorte de décadence. M. Sellow comptait, dit-on, pour le Brésil plus de trente espèces de manioc. Quelques savants moins célèbres étendent encore ce chiffre. Il serait donc possible qu'on trouvât un manioc dont les produits fussent aussi abondants, sans avoir les qualités nuisibles dont se plaignent les agriculteurs.

Fourmis de la côte orientale. Je ne sais plus quel est le vieux voyageur qui rapporte que la fourmi était appelée par les premiers colons le roi du Brésil (*o rey do Brazil*), en ajoutant que, sans sa présence, les immigrations de l'Espagne en Amérique seraient infiniment plus considérables qu'elles ne le sont. Il est certain qu'il n'y a pas dans l'Amérique du Sud d'insecte qui porte autant de préjudice à l'agriculture, et surtout aux plantations de manioc. Rien de ce que racontent à ce sujet les relations anciennes et modernes n'est exagéré, et c'est surtout le long de la côte orientale qu'on peut s'en convaincre. Un savant naturaliste, M. Lund, a publié une lettre pleine d'intérêt, où il raconte dans un style animé plusieurs circonstances dont il fut témoin, et qui lui confirmèrent pleinement des récits qu'il croyait peu exacts : il s'agissait d'une grande espèce connue sous le nom d'*atta cephalotes*. « Passant un jour auprès d'un arbre presque isolé, dit-il, je fus surpris d'entendre, par un temps calme, le bruit des feuilles qui tombaient à terre comme de la pluie... Ce qui augmenta mon étonnement, c'est que les feuilles détachées avaient leur couleur naturelle et que l'arbre semblait jouir de toute sa vigueur. Je m'approchai pour trouver l'explication de ce phénomène, et je vis que sur chaque pétiole était postée une fourmi qui travaillait de toute sa force; le pétiole était bientôt coupé, et la feuille tombait à terre. Une autre scène se passait au pied de l'arbre. La terre était couverte de fourmis occupées à découper les feuilles à mesure qu'elles tombaient, et les morceaux étaient



Lemaitre lit.

Préparation de la Farine de Mandioca



sur-le-champ transportés dans le nid. En moins d'une heure, le grand œuvre s'accomplit sous mes yeux, et l'arbre resta entièrement dépouillé. » M. Auguste de Saint-Hilaire, qui cite cette lettre, rapporte une circonstance curieuse, que nous n'avons rappelée qu'avec une certaine circonspection, et qui, grâce à un semblable témoignage, ne laisse plus de doute. Selon lui, « toute la population d'Espirito-Santo ne s'afflige pas de l'abondance des grandes fourmis. Lorsque les individus pourvus d'ailes viennent à se montrer, les nègres et les enfants les ramassent et les mangent : aussi les habitants de Campos, qui sont dans un état continuel de rivalité avec ceux de Villa da Victoria, les appellent-ils *papa-tanajuras*, avaleurs de fourmis. Ce n'est pas, du reste, uniquement dans la province du Saint-Esprit que l'on se nourrit des grandes fourmis ailées; on m'a assuré qu'on les vendait au marché de Saint-Paul réduites à l'abdomen et toutes frites. J'ai mangé moi-même un plat de ces animaux qui avaient été apprêtés par une femme pauliste, et ne leur ai point trouvé un goût désagréable (*). »

Malgré les inconvénients que nous avons signalés, la province d'Espirito-Santo, qui est aujourd'hui d'une si faible importance, pourrait changer de rôle, et conquérir une position qui jusqu'à présent lui a été refusée. Ce n'est point le territoire qui lui manque; car elle a trente-huit legoas du Rio-Capapuana jusqu'au Rio-Doce, sans qu'on puisse néanmoins fixer exactement sa largeur de l'est à l'ouest. Son territoire, propre à la culture du sucre, du café, du coton, et même de l'indigo, dont on s'est beaucoup occupé jadis; ses vastes forêts vierges, qui fournissent de si beaux bois de charpente et d'ébénisterie, tout peut lui faire présager une prospérité qu'elle ignore encore, et qui se manifestera probablement lorsque la compagnie anglo-brasilienne, qui s'est formée pour l'exploitation des rives du Rio-Doce, sa limite septentrionale, aura étendu ses travaux. Pendant longtemps, ce qui a arrêté les progrès de l'agriculture sur différents points, c'est la terreur des Botocoudos : ce motif de crainte, comme on le verra bientôt, diminue tous les jours, et doit bientôt cesser complétement.

(*) Nous ajouterons ici un fait qui n'a été mentionné par aucun des savants naturalistes modernes, c'est que l'usage de cet étrange aliment fut emprunté primitivement aux Indiens. Le Roteiro do Brazil est positif à ce sujet : « Les Indiens mangent ces insectes grillés sur le feu, et font grande fête à ce mets; quelques blancs les imitent, et quelques métis le tiennent pour un excellent dîner. Ils vantent même sa saveur en disant que ce sont choses meilleures que les raisins secs d'Alicante (probablement à cause de l'aspect); quand elles sont torréfiées, elles sont blanches intérieurement.

Villa da Victoria. La province d'Espirito-Santo renferme six bourgades plus ou moins considérables, dont Villa da Victoria est la capitale. Cette ville, que les anciens historiens représentent comme étant bâtie à l'embouchure d'un grand fleuve, s'élève simplement sur les bords d'une baie, comme Rio de Janeiro, dont la position a fait prévaloir la même erreur. Villa da Victoria est bâtie sans régularité; ses maisons sont propres et entretenues avec soin, mais elle n'offre rien qui puisse occuper vivement l'attention. Là, comme dans tant d'autres endroits, c'est l'ancien collége des jésuites qui sert de palais aux gouverneurs. Son église, dont l'architecture est d'un si faible intérêt pour un simple curieux, renferme cependant un monument qui peut arrêter le voyageur. C'est là que furent inhumés, en 1567, les restes de Joseph Anchieta, qui était mort, le 9 juin de la même année, à Reritygba, et que l'on transporta de cette aldée dans la capitale, avec une pompe sauvage qui rappelait assez les regrets dont ce missionnaire était l'objet. Quarante-quatre ans de travaux inouïs et de courses dans les forêts méritèrent à ce missionnaire le titre d'apôtre du Brésil, qu'il partagea avec Nobrega. C'est dans la biographie espagnole qu'il faut lire les détails de ces funérailles. Durant les quatorze lieues

qui séparent Reritygba de Villa da Victoria, le corps fut porté à dos d'hommes, et une foule d'Indiens voulurent accompagner le cercueil. Peu s'en fallut, quelques années plus tard, que Joseph Anchieta ne reçût les honneurs de la canonisation. On racontait des choses inouïes de son humilité, de son détachement des choses de ce monde, de ses prévisions prophétiques : on rappelait surtout comment les dernières infortunes du roi don Sébastien lui avaient été révélées au fond des forêts brésiliennes. Bientôt l'amour des miracles s'en mêla. On se répétait dans les aldées comment le pieux missionnaire avait la faculté de rester trois quarts d'heure au fond de l'eau, disant paisiblement son bréviaire; comment encore, lui qui connaissait si bien le langage des sauvages, il savait aussi expliquer merveilleusement le chant des oiseaux. La cour de Rome ne trouva pas sans doute ces belles traditions suffisamment prouvées; elle s'abstint de canoniser le missionnaire auquel on attribuait tant de pouvoir. Anchieta n'en resta pas moins un saint aux yeux des Indiens qu'il avait convertis. Pour tout le monde, c'est un homme d'une haute intelligence et d'un noble courage (*).

PROVINCE DE PORTO-SEGURO. Porto-Seguro jouit d'une haute célébrité dans les annales du Brésil; ce fut là que se forma le premier établissement des Européens, et cependant on s'accorde généralement à regarder cette région comme la province la moins avancée.

(*) Il était né à Zanarifa, aux Canaries, en 1533. Son père était du pays de Biscaye, et sa mère des Canaries mêmes. Tous deux ils étaient nobles, et possédaient une grande fortune. De bonne heure, le jeune Anchieta manifesta son goût prononcé pour l'étude; on l'envoya avec un de ses frères à Coimbre. Ce fut là qu'il prit sérieusement la résolution de se consacrer à la conversion des Indiens : il entra dans l'ordre des jésuites; et, au bout de trois ans, il passa au Brésil. Il y avait 47 ans qu'il était dans l'ordre, quand il mourut à 64 ans, épuisé sans doute par les fatigues et par les privations de toute espèce qu'il avait subies dans les forêts du Brésil.

Pour s'expliquer même l'espèce de discrédit dans lequel elle était tombée dès le dix-septième siècle, il faut nécessairement se rappeler les déplorables incursions des sauvages, dont elle fut alors le théâtre. Quand la navigation intérieure des grands fleuves qui forment ses limites sera établie cependant, quand les communications directes avec Minas Geraes pourront se renouveler sans obstacle, peu de provinces du littoral présenteront au commerce d'aussi grands avantages. Il n'y a guère de territoire, en effet, qui soit si heureusement situé. La province Porto-Seguro, telle qu'elle existe aujourd'hui, ne se compose pas seulement de l'ancienne capitainerie dont elle a pris le nom, elle a envahi une portion des terrains qui se trouvaient sur Espirito-Santo et sur Ilheos. Au nord donc, elle confine avec Bahia, dont elle est séparée par le Rio-Pardo; au sud, le Rio-Doce forme sa division avec Espirito-Santo; par l'ouest enfin elle touche à Minas-Geraes, tandis que la mer la baigne dans sa partie orientale : située par les 15° 54' de longitude, et les 19° 30' de latitude australe, sa longueur est de soixante-cinq lieues brésiliennes; on n'a pas encore bien déterminé sa largeur.

On se le rappelle sans doute, lorsque Pedralvez Cabral quitta les côtes du Brésil qu'il venait de découvrir, il laissa deux déportés (*degradados*), que les Tupiniquins cherchèrent à consoler du départ des navires. Christovam Jacques ne tarda pas à débarquer à Porto-Seguro. Il y arriva en 1504; et comme il s'était fait accompagner de deux missionnaires et d'un assez grand nombre de colons, le pays ne tarda pas à être mieux connu.

Dès l'origine, la bonne qualité de l'ibirapitanga, ou du bois du Brésil, que l'on recueillait sur le littoral, son abondance surtout, frappèrent les premiers explorateurs. En Portugal, un contrat particulier réserva son exploitation à la couronne. Les voyages ayant pour but ce genre de commerce se multiplièrent, et, chose assez remarquable, la bonne intelligence se maintint longtemps entre les nouveaux colons et les

aborigènes; aussi envoyait-on visiter annuellement la nouvelle colonie. Si l'on s'en rapporte à M. Ayres de Casal, lorsque Jean III divisa le pays en capitaineries, Porto-Seguro était déjà dans un état très-florissant, et servait même de point de relâche aux navires revenant des Indes.

Pedro do Campo Tourinho fut le premier donataire de la capitainerie de Porto Seguro, qui renfermait déjà un établissement assez considérable sur les bords du Rio Buranhem, à l'endroit même où se trouve situé le principal quartier de la capitale. Le donataire vendit tout ce qu'il possédait en Portugal, et il émigra immédiatement avec sa femme, Inez Fernandes Pinta, et son fils. Plusieurs familles se réunirent à eux, et ils débarquèrent bientôt à la factorerie, où se trouvait un noyau de population. Aucun concessionnaire n'avait vu ainsi les premières difficultés s'aplanir : aussi la colonie que Pedro do Campo Tourinho fonda fut-elle regardée comme devant avoir les plus heureux résultats; c'était, en quelque sorte, comme une annexe de l'établissement de Christovam Jacques. A cette époque, la factorerie comptait déjà bien des années d'existence; non-seulement il s'y trouvait des Portugais qui y demeuraient depuis plus de trente ans, mais les unions des Européens avec les Indiennes avaient été fécondes, et il en était résulté plusieurs mamalucos, qui participaient physiquement à l'énergie et à l'activité des deux races. Chose rare dans l'histoire des premiers établissements de l'Amérique méridionale, rien ne troublait la bonne harmonie qui régnait dans cette paisible aldée; aussi une bourgade considérable put-elle s'élever aisément sur cette portion du littoral (*).

L'établissement continua à prospérer jusqu'à ce qu'on vit sortir des forêts des hordes innombrables de Tapuyas, qui jetèrent la désolation parmi les nouveaux colons. Ils tinrent bon cependant. La bourgade de Santo-Amaro, dont on a peine aujourd'hui à retrouver les vestiges, à trois milles au sud de Porto-Seguro; Santa-Cruz, qui avait d'abord été fondée dans la baie de Cabral, et que ses habitants transportèrent ensuite sur les bords du Rio de Simão de Tyba, furent les premiers établissements de la province qui s'élevèrent grâce à Tourinho.

Nous ne répéterons pas longuement ici comment le premier donataire, n'ayant pas poussé très-loin sa carrière, son fils, qui ne partageait point ses goûts, était déjà sur le point d'abandonner la capitainerie, lorsqu'il mourut. La province entière tomba alors entre les mains de dona Leonor do Campo Tourinho, sa sœur, qui était veuve de Pesqueira, et qui la céda aux Lancastre de Portugal. Ceci se passait vers 1556. Les établissements se multiplièrent, et la population s'accrut; mais telles furent les dévastations épouvantables des Abatyras et des Aymores, que, sous le règne de Joseph Ier, la province entière n'avait plus que deux bourgades. A coup sûr, les droits qu'avait exigés Leonor do Campo Tourinho n'étaient point exorbitants, puisqu'il s'agissait d'un territoire qui égalait en étendue les plus grandes principautés. Cent mille reis de revenu, six cent mille reis en argent, et une redevance annuelle de deux boisseaux de froment, tel fut à peu près le prix stipulé. Il est vrai qu'en 1564 Santo-Amaro était détruit de fond en comble par les Abatyras, et qu'en 1587 la capitainerie ne comptait pas plus d'un engenho. Toutes ces catastrophes avaient été sans doute prévues. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à part ces guerres locales de sauvages, dont le récit serait sans intérêt pour l'Europe, il n'y a plus rien à recueillir pour l'historien.

(*) Ici le Roteiro do Brazil n'est pas complétement d'accord avec la chorographie brésilienne. Il paraît que Pedro do Campo Tourinho, gentilhomme très-brave et très-bon marin, comme il dit, eut à soutenir de violents assauts de la part des Tupiniquins, maîtres de la côte. A la fin tout se calma, et la paix régna sur tout le territoire de la capitainerie; mais c'était une paix achetée par la victoire.

Les jésuites n'eurent jamais sur cette portion de la côte que de très-faibles établissements, et le récit de leurs efforts pour civiliser les Indiens n'offre aucun détail nouveau. Nous ferons remarquer cependant un fait : il n'en était pas le long de la côte orientale comme sur les bords de l'Uruguay, la communauté de biens n'existait pas, et chaque travailleur actif gardait le fruit de ses travaux.

La province de Porto-Seguro tire sa beauté principale des immenses forêts qui la couvrent, comme au temps de la découverte. Une bonne partie de son territoire n'offre aucun accident de terrain. A partir du Rio-Doce, ses limites méridionales, jusqu'à une lieue de Jucuruçu, les terres sont si basses qu'elles s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la mer durant les grandes marées. Dans cette étendue de terrain, on ne voit pas une seule montagne, ou même une simple colline. Le reste de la province, jusqu'au Rio-Belmonte, est beaucoup plus pittoresque. En s'avançant vers le nord, la Serra dos Aymores s'élève avec ses forêts imposantes. Ce mamelon que l'on aperçoit fort loin en mer, ce monte Pascoal, qui reçut le premier un nom des Européens, et qui porte avec lui ses souvenirs comme un monument, fait partie de la chaîne que nous venons de nommer.

Ce qui a déjà été dit de la côte orientale et de ses habitants, il faudrait le répéter en partie à propos de Porto-Seguro : la vie isolée, la crainte des tribus belliqueuses, les grandes forêts que l'on se contente d'abattre pour avoir des terrains fertiles à livrer à l'agriculture, tout cela a enfanté des mœurs fort analogues, assez monotones, et sans grande originalité. Là, comme partout le Brésil, quand une terre, débarrassée de ses belles forêts, a fourni quelques moissons, on se contente de répéter avec dédain : *He huma terra acabada*, c'est une terre ruinée. Là, on se nourrit, comme dans toutes les terres boisées, de gibier pris au mundeo ou au piége, de farine de manioc et de haricots noirs. Sur les récifs qui bordent la côte, non loin de ces rochers qui prennent le nom significatif d'*Abrolhos* (ouvre les yeux), on pêche un poisson rouge désigné sous le nom de *garupa*. Frais, il nous a paru d'une rare délicatesse; séché, il vaut mieux, dit-on, que la meilleure morue de Terre-Neuve ; en général, il est réservé à l'exportation, et il forme la plus grande richesse des habitants. Certains fleuves de la province renferment le manati ou le peixe-boi, dont on a fait une espèce de sirène, sous le nom de *mai das aguas*, et sur lequel on débite mille autres contes populaires dans le pays. Mais l'abondance de ce lamantin n'est point telle qu'on puisse l'obtenir aisément; et, durant les quatre mois que dura son voyage dans ces parages, le prince de Neuwied ne put pas se procurer un seul individu de cette espèce.

Forêts de Porto-Seguro. Quelques routes, pratiquées à grand'peine dans ces bois sans fin, commencent à promettre d'autres communications que celles des fleuves ; on en cite même une ouverte le long du Mucuri, et qui fut sur le point de coûter la vie aux hardis Mineiros qui avaient osé pratiquer ainsi un chemin du Sertão jusqu'au bord de la mer. Malheur cependant à celui qui ose s'exposer sans guide dans ces vastes forêts! il ne court plus guère de risques de la part des sauvages; les Cumanachos, les Monnos, les Frechas, les Machakalis, les Botocoudos, sont en partie devenus inoffensifs, grâce à des alliances contractées récemment; mais, pour peu qu'un Européen s'avance à travers ce dédale inextricable d'arbres et de lianes, il est en péril de s'égarer de telle sorte, que le retour aux établissements du bord de la mer devienne impossible. Une provision abondante de poudre et de plomb peut seule sauver le chasseur imprudent qui s'est aventuré sans Indien pour le guider. Il y a une vingtaine d'années, le soldat d'un poste s'avança dans les forêts du littoral, et il fût sept jours entiers sans pouvoir retrouver sa route. Un naturaliste célèbre, M. Freyress, pensa être aussi



victime de son zèle pour l'histoire naturelle, et il avoua que, s'il n'eût pas été secouru à temps, il eût succombé à la faim et à la fatigue.

Nous ne dirons rien des villas plus ou moins commerçantes qui sont disséminées sur les bords de la mer; nous ne parlerons pas même de la capitale, pauvre bourgade de deux mille six cents habitants, qui n'a pour elle que ses souvenirs historiques, et qui, si l'on s'en rapporte à Lindley, conserve comme un précieux monument la croix grossièrement façonnée qu'éleva jadis Cabral. C'est dans les grandes forêts que nous allons pénétrer, ce sont ses habitants primitifs que nous allons essayer de faire connaître.

Une chose remarquable sans doute, c'est que ce fut au seizième siècle, à travers ces forêts profondes, que l'on pénétra pour la première fois dans le pays de Minas. Puis, quand la découverte des régions de l'or et des pierres précieuses eut été accomplie, les grandes forêts semblèrent se refermer pour deux siècles. On oublia quelle était la route suivie par le premier explorateur, et si l'on pénétra dans Minas Geraes, ce fut, comme on sait, par une voie fort différente.

Une raison fort naturelle se présente néanmoins à la pensée, et elle peut expliquer cet oubli. Durant deux siècles environ les Aymorès, les Abatyras et les Patachos exercèrent de telles cruautés sur le littoral; ils rendirent si formidables les forêts de la côte orientale qu'ils dominaient, que nul voyageur n'alla étudier la géographie de ces contrées. Cependant, à la fin du seizième siècle, vers 1587, on connoissait parfaitement toutes les circonstances qui avaient rendu si remarquables les voyages de Fernandes Tourinho et d'Antonio Dias Adorno, sur le Rio-Grande et sur le Rio-Doce. Tous ces bruits confus de découvertes de pierres précieuses et de minerais d'or, qui circulaient dès le seizième siècle, sont rapportés avec des circonstances minutieuses par le Roteiro. On voit même, à travers des descriptions incomplètes, que ces merveilleuses émeraudes et ces prétendus saphirs trouvés au pied des montagnes, avaient été appréciés dès l'origine comme étant d'une qualité inférieure (*). En dépit de bien des incertitudes sur le cours des deux fleuves, on voit qu'ils étaient connus, et qu'on avait le sentiment de leur importance. Il est vrai qu'Antonio Dias Adorno avait eu de rudes combats à soutenir au retour contre les Tupinaes et les Tupiniquins réfugiés dans l'intérieur, et que ses récits, ainsi que la médiocre qualité des pierres, purent fort bien diminuer le zèle des explorations à venir. Ce qu'il y a de positif, c'est que ce ne fut que dans les dernières années du dix-septième siècle que l'on se décida à reprendre la navigation du Rio-Doce et du Belmonte. En 1695, on voit bien Rodriguez Arzão pénétrer par ce chemin dans la province de Minas-Geraes; son beau-frère, Bartholomeu Bueno de Sequeira, n'est pas moins heureux que lui, puisqu'il parvient au lieu où est situé aujourd'hui Villa-Rica; mais après ces expéditions, il y a encore une lacune immense dans l'histoire du Rio-Doce. En 1781, quand don Rodrigo-Jozé de Menezes, gouverneur du pays des Mines, veut ouvrir une voie nouvelle au commerce, il faut recommencer les explorations comme par le passé. Pontes, gouverneur d'Espirito-Santo, Antonio Rodriguez Pereira Taborda, son neveu, accomplirent des travaux utiles. Mais ce fut surtout à un ministre d'État, connu par l'ardeur de son imagination et par la supériorité de ses vues, que les provinces maritimes d'Espirito-Santo

(*) *Trouxerão muito, e algumas muito grandes, mas todas baixas; mas presumese que debaixo da terra as deve de haver finas.* «Ils en apportèrent beaucoup, et quelques-unes étaient fort grandes, mais toutes de basse qualité; on présume que dans l'intérieur de la terre il y en a de fines.» On voit qu'un célèbre voyageur a eu raison de dire que ce n'était probablement que des tourmalines et des morceaux d'euclase. On ne sait ce que signifient les diamants trouvés à cette époque, dont parle Alph. de Beauchamp.

et de Porto-Seguro durent l'avantage de voir le Rio-Doce considéré comme une route importante pour pénétrer dans l'intérieur. Non-seulement le comte de Linhares fit publier un décret qui exemptait de tous droits les marchandises transportées par cette route dans les mines, mais il fit bâtir, non loin de l'embouchure du fleuve, un village bien connu sous le nom du fondateur, et qui devait protéger les marchands. Le croirait-on? au moment où l'on commençait à sentir les avantages de cette route, on y plaça des douaniers. Néanmoins, comme le dit un voyageur, ces hommes que l'on regardait comme les agents d'un pouvoir infidèle à ses promesses, ne gênèrent pas longtemps les bateliers. Atteints par les fièvres qui exercent de si cruels ravages dans plusieurs cantons du Rio-Doce, tous moururent, et alors la rivière redevint libre comme elle l'était auparavant. Les papiers publics nous annoncent qu'une compagnie anglo-brasilienne s'est fait concéder la navigation du Rio-Doce et du Belmonte. Grâce à l'activité qu'on doit lui supposer, bien des obstacles qui s'opposaient à la navigation ont dû être surmontés. Il en est que l'ancien gouvernement ne s'était jamais senti le courage de renverser, et qui n'exigeaient que quelques travaux. En pratiquant plusieurs canaux de peu d'étendue et creusés latéralement, les bords magnifiques du Rio-Doce peuvent être assainis. En faisant sauter au moyen des mines, certains rochers qui interrompent le cours des eaux, la navigation du Belmonte peut être facilitée. Sans doute les grandes cascades, telles que les *Escadinhas* et *Cachoeira do Inferno*, resteront des obstacles invincibles à la continuité du voyage dans les mêmes embarcations; mais les passages peuvent être facilités. Les lieux de station, bien préférables aux quartiers militaires que la tranquillité des sauvages rend désormais inutiles, peuvent être multipliés. C'est un trop grand bienfait pour toutes les populations du littoral, que le cours de ces deux fleuves, pour que le gouvernement ne se prête pas à tous les efforts d'amélioration. Il ne faut pas oublier qu'à son embouchure le Rio-Doce est un fleuve deux fois large comme le Rhin, et que lorsqu'il sort de Minas-Geraes, où il a ses sources, il est déjà profond. Les Escadinhas même, qui forment trois chutes, ne se présentent qu'aux lieux où le fleuve commence à séparer la province de celle d'Espirito-Santo, et la navigation n'en devient impossible qu'à l'époque des grandes sécheresses. A partir de ces parages jusqu'à l'Océan, le fleuve ne présente plus que des obstacles sans importance; et telle est la puissance de son cours, qu'en entrant dans l'Océan il conserve longtemps encore la douceur de ses eaux (*).

Nulle province, sur la côte orientale, n'a été favorisée comme celle-ci par le système de ses rivières. Ce que nous avons dit de ce fleuve et du Belmonte, il faudrait le dire du San-Matheus, connu jadis sous le nom de Cricaré, et qui se jette à dix lieues du Rio-Doce, après avoir pris naissance dans Minas; il faudrait le répéter du Mucuri, qui a aussi son origine au pays des Mines, et qui se jette à la mer huit lieues plus loin. Ici, néanmoins, les obstacles de navigation sont plus considérables, et peut-être ne pourront-ils jamais être surmontés. Le Peruhype, l'Itanhem, le Jucuruçu, le Buranhem traversent aussi des contrées admirablement fertiles; mais leur navigation est plus bornée. N'en doutons pas néanmoins, dès que le cours des deux fleuves principaux aura été utilisé, celui des rivières secondaires ne tardera pas à l'être, et leurs rives, aujourd'hui désertes, se couvriront d'habitations. Mais, je le répète, bien que les régions du Rio-Doce ne soient qu'à cinq ou six jours de navigation maritime de Rio; bien qu'on puisse se rendre de

(*) C'est même à cette circonstance qu'il doit le nom que les Portugais lui ont imposé. Ses eaux sont fort troubles à cause, dit-on, des lavages d'or dont il entraîne les débris.





San-Salvador à Belmonte dans un temps plus limité, les bords de ces deux fleuves servent encore d'asile à une multitude de tribus dispersées. C'est là qu'habite la plus redoutée de toutes. C'est là aussi que nous nous arrêterons pour examiner son aspect physique, ses coutumes, et surtout les révolutions qu'elle a subies.

Botocoudos. Lorsqu'on est donc parvenu sur les plages, à moitié désertes, où vont se perdre le Rio-Doce et le Belmonte, la pensée se porte naturellement vers ces Endgerekmoung, auxquels les Portugais ont donné le nom de Botocoudos, et que l'on considère comme la nation la plus sauvage de ces contrées. Ce n'est point la stérilité de la terre, c'est encore bien moins la rigueur du climat, qui empêche cette race d'hommes de faire quelques pas vers la civilisation. Comme le Tapuya, dont il descend, le Botocoudo est un guerrier fugitif, et toute son industrie se réduit à façonner un arc immense, et des flèches qui ne manquent jamais le but. Issu d'un peuple nomade, il n'a pas eu le loisir d'imiter l'industrie des autres Indiens. Il ne repose point dans un hamac; une cabane de palmier l'abrite rarement : il dédaigne presque toujours de se mettre à l'abri des injures de l'air. Enfin il est complétement nu, et il ne cherche jamais à déguiser sa nudité en empruntant aux autres sauvages la forme de leurs ornements; il lui suffit de se colorer la peau avec la teinte noire du jenipa et la couleur orangée du rocou. Cet être misérable, que l'on poursuit jusque dans ses déserts, sait se défendre avec courage. Il peut mourir, mais il connaît à peine les moyens de soutenir sa vie précaire; car le gibier venant à lui manquer, les bois ne lui offrant plus de fruits, il souffre cruellement de la faim. Plus que tout autre sauvage cependant, il aime ses bois, et, il faut l'avouer, les grandes forêts désertes semblent être le seul lieu qui convienne à celui dont les dehors sont restés si farouches. Le dirai-je? la première fois que je vis un Botocoudo dans sa sombre indolence, dans ce repos stupide qui semble exclure toute faculté de penser, je ne pus m'empêcher de faire un bizarre parallèle, et ce ne fut pas sans une sorte d'effroi que je contemplai cet être qu'il fallait bien reconnaître comme appartenant à l'humanité, et qui avait presque les habitudes d'une bête fauve. C'était un vieux guerrier accroupi sur un tertre; ses yeux tristes se tournaient vers nous avec cet abaissement de la paupière qui indique le besoin du sommeil; sa main, lancée comme au hasard, allait frapper la mouche incommode dont la piqûre le tourmentait : il la sentait et ne la cherchait point. Son bras renouvelait à chaque instant ce geste plein de nonchalance, et il y avait dans cette mobilité instinctive quelque analogie avec le mouvement qu'un cheval imprime à sa queue quand des insectes viennent le tourmenter en trop grand nombre, et qu'il veut s'en débarrasser. L'homme que je voyais en ce moment n'est pas plus incomplet par l'intelligence que tous ceux de sa race; je m'en convainquis plus tard. Plus tard même, je vis que cette apathie stupide n'était qu'un faux dehors, et que des sentiments profonds d'amour, de haine ou d'admiration étaient renfermés sous cette enveloppe grossière. Je vis que quand la passion venait animer la fixité horrible de cette physionomie sauvage, l'Indien grandissait tout à coup, qu'il reprenait sa dignité d'homme, et que c'était bien encore le dominateur des forêts.

Les Botocoudos descendent des Aymorès (*); c'est ce que disent en général les historiens, mais c'est ce qu'ils répètent sans donner des détails bien positifs sur cette race primitive. Or, voici ce que l'on trouve dans le précieux manuscrit portugais de la bibliothèque royale, qui nous a fourni déjà tant de curieux renseignements.

« La raison veut que nous ne passions

(*) Du mot *emburé*, nom indien du barrigudo ou bombax ventricosa, dont ces Indiens tirent l'ornement bizarre qu'ils portent à la lèvre.

pas plus avant sans déclarer ce que c'est que cette nation qu'ils ont appelée les Aymorès, et qui a causé tant de dommage à la capitainerie dos Ilheos, dont la côte est dépeuplée aujourd'hui de Tupiniquins, lesquels se sont éloignés par terreur de ces brutes, et s'en sont allés dans le Sertão : car de ces Tupiniquins, il n'y en a plus maintenant en cette province que dans deux aldées, et ce sont celles qui se trouvent près des engenhos de Henrique Luiz; elles sont fort peu peuplées. Ces Aymorès descendent d'une autre nation, que l'on appelle les Tapuyas. Dans les temps passés, quelques couples se séparèrent de ce peuple, et s'en allèrent, fuyant par d'âpres montagnes la poursuite de leurs ennemis. La, ils demeurèrent longues années sans voir aucune tribu. Ceux qui descendirent de ces fugitifs en vinrent jusqu'à perdre leur ancien langage, et à en composer un autre que ne saurait entendre aucune autre nation de cet État du Brésil. Les Aymorès sont tellement sauvages, qu'ils sont considérés comme barbares par les barbares eux-mêmes. Quelques-uns d'entre eux, que l'on avait pris vivants à Porto-Seguro et aux Ilheos, se sont laissés mourir de sauvagerie, sans vouloir manger. La nation commença à se montrer sur le bord de la mer, vers le Rio de Caravellas, près de Porto-Seguro. Ils parcourent maintenant les forêts jusqu'au fleuve de Camamu, et de là ils vont près de Tinharé; mais ils ne descendent le rivage que lorsqu'ils ont quelqu'un à combattre. Cette nation est de la même couleur que les autres; néanmoins les individus qui la composent sont plus grands et plus robustes; ils ne laissent point croître le poil sur leurs corps; quand ils en aperçoivent, ils ont soin de l'arracher. Leurs arcs et leurs flèches sont extraordinairement grands. Ils sont archers fort habiles. Ces sauvages ne vivent point réunis en aldées comme les autres Indiens; car personne, jusqu'à présent, n'a pu voir de cabanes construites par eux; ils sont toujours errants. Veulent-ils dormir, ils se couchent à terre sur des feuilles; et, s'il pleut, ils se placent au pied d'un arbre, en s'accroupissant et en disposant le feuillage de manière à se garantir. Jusqu'à présent, on ne leur a reconnu aucun lieu d'asile. Ces barbares ne disposent aucune culture, ils ne plantent aucuns vivres; ils se nourrissent de fruits sauvages et du gibier qu'ils peuvent tuer. Leur chasse, ils la mangent crue, ou mal rôtie, quand ils ont du feu. Hommes et femmes s'en vont rasés, et ils se rasent avec certains roseaux qu'ils savent rendre fort tranchants. Leur parler est rauque, et ils arrachent les paroles de la gorge avec beaucoup de force : c'est comme le basque, on ne saurait l'écrire. Ces barbares ne vivent que de leurs brigandages sur les autres sauvages qu'ils rencontrent. Jamais on ne les a vus réunis plus de vingt-cinq archers; ils ne combattent jamais face à face. Toute leur guerre est de ruse; ils se portent sur les cultures, et par les chemins, où ils vont guettant les autres Indiens et toute espèce de créatures. Cachés alors derrière les arbres, et chacun pour soi, ils ne manquent point un seul coup, toute flèche va à son but.

« Les Aymorès ne savent point nager, et un cours d'eau, quel qu'il soit, où l'on peut perdre pied, suffit pour défendre contre leurs attaques. Ils ne se découragent pas toutefois, et vont chercher à plusieurs lieues, si cela est nécessaire, un endroit commode où ils puissent passer à gué. Ces sauvages mangent la chair humaine comme nourriture; ce que ne font pas les autres peuples, qui ne dévorent leurs ennemis que par vengeance, à la suite de leurs combats, et par ancienneté de haine.

« La capitainerie de Porto-Seguro et celle des Ilheos sont ravagées, et elles se dépeuplent presque complétement par la terreur qu'inspirent ces barbares. Les engenhos à sucre ne travaillent plus, parce que tous les esclaves et les gens qu'on y employait sont morts. Ceux qui ont pu échapper à leur bras ont pris d'eux une telle crainte, qu'en disant seulement ces mots : *Voilà les*

Aymorès, chacun abandonne son bien, et travaille à se mettre en sûreté. C'est ce que font les blancs eux-mêmes ; car, depuis vingt-cinq ans que cette plaie se fait sentir dans ces deux capitaineries, ces Aymorès ont mis à mort plus de trois cents Portugais et de trois mille esclaves. »

Le chroniqueur continue en racontant comment les colons de Bahia, agissant sans défiance, se rendaient aux Ilheos en longeant les bords de la mer. Les Aymorès ne tardèrent pas à avoir vent de cette habitude : ils firent bonne garde sur le rivage, et des centaines de voyageurs furent dévorés. Les malheureux croyaient-ils échapper à la mort en avançant dans l'Océan, où les sauvages n'osaient pas les suivre, cette résolution devenait encore inutile. L'Aymorès guettait jusqu'à la nuit, et attendait que le voyageur se vît contraint de gagner le rivage. « Ces parages ne sont plus traversés sans risques extrêmes de la vie, s'écrie Francisco da Cunha ; et, si l'on ne trouve pas quelque moyen de détruire les barbares, ils renverseront les établissements de Bahia, vers lesquels ils se dirigent peu à peu. »

Ces paroles sont bien d'un écrivain du seizième siècle, et, la guerre une fois entreprise, l'issue ne pouvait en être douteuse. La lutte est engagée depuis plus de deux siècles cependant, et elle n'est pas encore finie : il n'est guère de peuple en Amérique qui ait résisté si longtemps.

Ce qu'il y a de plus remarquable sans doute, et ce qui frappera les observateurs, c'est qu'en en exceptant cette fureur d'anthropophagie, que l'on a peut-être exagérée, et cette horreur pour l'eau, qui ne subsiste plus au même degré, la plupart des traits rapportés par le chroniqueur s'appliquent encore en grande partie à la masse de la nation. Si pendant deux siècles et demi ces Indiens ont eu assez de courage et de persévérance pour conserver leur liberté, pendant deux siècles et demi ils n'ont fait aucun progrès. Il ne faut pas confondre une curiosité assez vague et l'abolition de certaines coutumes avec cet éveil de l'intelligence qui marche vers une amélioration positive. Nous verrons à la fin du siècle ce qu'auront fait de nouveaux efforts. Ces sauvages ont été mieux observés cependant ; on a étudié leurs coutumes, on les a interrogés sur leurs croyances. La structure bizarre de leur langage n'est plus restée un mystère, et l'on a été encore surpris du développement qu'offrait leur intelligence, en les voyant d'apparence si rude dans leurs forêts.

Les Botocoudos, ou Botocudos, occupent aujourd'hui le territoire qui s'étend entre le Rio-Doce et le Rio-Pardo, depuis le treizième degré, jusqu'au dix-neuvième et demi de latitude australe. Non-seulement ils ont des communications établies entre les deux fleuves, mais ils touchent jusqu'aux frontières de Minas-Geraes.

Le nom que les Portugais leur ont donné vient de l'ornement circulaire, taillé dans le bois du barrigudo, qu'ils portent aux oreilles et aux lèvres, comme faisaient jadis les Tupinambas, les Tamoyos et les Tupiniquins, qui employaient des disques de jade vert ou des coquillages arrondis. *Batoque* ou *botoque* signifie en effet littéralement le tampon d'une barrique, la bonde d'un tonneau : c'est l'analogie frappante qui existe entre la barbote et cet ustensile qui a fait imposer aux Aymorès la dénomination de Botocudos, qu'ils regardent du reste comme injurieuse. Quelques nations du voisinage les désignent sous le nom significatif de *longues oreilles ;* mais le nom véritable qu'ils portent comme peuple paraît être *Crecmun*, *Cracmun* ou *Endgerekmoung ;* car les voyageurs diffèrent entre eux à ce sujet. Certaines tribus s'appellent entre elles *Pejaurum* et *Nacnenûc* (*) ; probablement qu'une

(*) C'est le mot *Cracmun* qu'il faut très-probablement adopter ; car c'est la dénomination qui a été transmise par l'homme qui connaissait le mieux les Botocoudos, puisqu'il les dirigeait et qu'il vivait au milieu d'eux. M. Thomas Guido Marlière admet

valeur significative se rattache à ces différents noms.

Examinés physiologiquement, les Botocoudos présentent plusieurs caractères qui les font différer à certains égards des autres nations indiennes. Un voyageur, qui les a observés avec l'exactitude la plus consciencieuse, M. de Saint-Hilaire, paraît disposé à reconnaître en eux le type de la race mongole; et il est bon de rappeler ici peut-être que l'aveu des Botocoudos eux-mêmes apporte une preuve toute naïve à ces discussions incertaines qui occupent encore les savants. Un jeune Indien des bords du Belmonte, amené à Rio de Janeiro par M. le prince de Neuwied, ne put s'empêcher de donner le titre d'oncle à un Chinois qu'il rencontra. S'il nous était permis de joindre notre opinion personnelle et nos souvenirs à ceux de tant de savants, nous n'hésiterions pas à reconnaître chez ces Indiens, avec M. Auguste de Saint-Hilaire, le type mongol, comme il retrouve dans celui des autres tribus de la *lingoa geral* un des rameaux les moins nobles de la race caucasique. Ainsi que la plupart des autres Indiens, les Botocoudos ont les cuisses et les jambes menues, les pieds petits, la poitrine et les épaules larges, le cou fort court et le nez épaté, les yeux divergents, l'os des joues très-élevé; cependant on remarque entre ces sauvages et les autres peuplades quelques-unes de ces différences qui, dans la même race, font reconnaître les diverses nations. Ainsi, les épaules et la poitrine des Botocoudos ont peut-être plus de largeur que celles des autres Indiens de la province des Mines; leur tête est peut-être moins ronde, et leur cou plus court.... « Attachant sans doute à des jambes menues une idée de beauté, ils serrent avec des liens celles de leurs enfants, et la plus grande injure que l'on puisse leur faire, c'est de leur dire qu'ils ont de grosses jambes (*) et de grands yeux. »

aussi les deux autres noms. Voyez à ce sujet Auguste de Saint-Hilaire, le prince de Neuwied, et M. Debret, Voyage pittoresque au Brésil.

Ce qu'il y a de plus curieux sans doute chez ces Indiens, c'est la variété que l'on remarque dans la teinte de leur peau. Quoiqu'elle soit en général d'un brun rougeâtre, tantôt plus clair, tantôt plus foncé, elle passe fréquemment, chez quelques individus, à un ton jaunâtre assez intense, et il y en a plusieurs même qui se rapprochent tellement de la race blanche, qu'une teinte rosée colore leurs joues; chose plus remarquable sans doute, on a vu parmi eux quelques femmes dont les yeux étaient bleus, et cette singularité, qui chez les autres Indiens peut-être n'eût pas été observée sans répugnance, passe parmi eux pour un type de beauté remarquable : c'est un fait que se plaisent à rappeler les voyageurs.

Fidèle en général aux usages de la race dont il descend, le Botocudo donne bien moins de soin à sa parure sauvage que la plupart des autres Indiens. D'ordinaire sa peau nue est sillonnée par les blessures que lui font les épines des forêts. Ses cils et ses sourcils ont été, il est vrai, arrachés soigneusement; il a rasé, avec un soin plus minutieux encore peut-être, ses cheveux lisses et rudes, qui ne forment plus au sommet de la tête qu'une espèce de calotte noire; mais les peintures, dont il fait rarement usage, sont appliquées d'une façon grossière;

(*) Comme on l'a pu voir un peu plus haut, ils se serrent fortement la jambe avec un lien coloré d'embira, et l'on a cru que cette opération avait pour but de rendre les enfants plus agiles. C'est bien plutôt, à notre avis, la transmission d'une parure répandue chez les grandes nations du littoral, telles que les Tupis et les Caraïbes. En lisant Lery, Hans Stade, Biet, et tant d'autres vieux voyageurs, on voit que ce genre d'ornement appartient à presque toutes les tribus considérables. Chez les Caraïbes des îles, les femmes se tissaient des espèces de brodequins très-serrés, qu'elles ne pouvaient quitter que lorsque quelque accident venait les déchirer ou qu'ils s'usaient à la suite des temps (Voy. Rochefort du Tertre et Pelleprat.)



Köpfe



Botocudos en marche. Botocuden auf dem Marsche.

et, quoiqu'il n'ait pas rejeté complétement ces riches diadèmes en plumes qui font l'orgueil des autres tribus, de jour en jour il y renonce davantage, et l'on peut prévoir aisément l'époque où ces attributs du pouvoir seront complétement rejetés.

Pour avoir une juste idée d'un Botocoudo, tel qu'il était il y a une vingtaine d'années, et tel qu'il se montre encore quelquefois, il faut se représenter le chef Kerengnatnouk, par exemple, avec ces plaques qu'il appelle *houma*, et qui ont distendu le lobe de l'oreille jusqu'à le faire toucher aux épaules. L'ornement des lèvres, le *gnimato*, est d'un diamètre presque aussi considérable, et il atteste l'extensibilité extraordinaire de la fibre musculaire; car la lèvre qui le retient n'a plus que l'apparence d'un anneau fort mince, ou, pour mieux dire, d'un ruban. L'Indien est-il jeune, la botoque se relèvera fièrement et d'une manière horizontale; est-ce un vieillard, malgré la légèreté de l'ornement, la lèvre s'affaissera d'une manière hideuse, et cette plaque, frottant sans cesse les dents de la mâchoire inférieure, on les verra tomber avant l'âge. Mais, qu'elle s'élève horizontalement ou qu'elle s'abaisse, ce qui frappera surtout dans la physionomie du sauvage, c'est cette horrible fixité de la bouche (*), qu'un artiste voyageur caractérisait naguère d'une manière si juste, en se servant de l'expression que nous lui avons empruntée. Si le chef botocoudo s'est fait peindre par ses femmes, après que son visage aura reçu la teinte enflammée du rocou, on lui tracera avec la teinture noire du genipayer une espèce de moustache, qui, passant d'une oreille à l'autre, donnera une expression plus farouche encore à son visage déjà hideux. D'autres fois son goût sera moins bizarre: c'est son corps qui sera teint. Une portion sera peinte en noir, l'autre gardera sa couleur naturelle; des bandes d'apparence sanglantes le sillonneront. Jadis il portait un diadème semblable à celui des Tupinambas, mais il était beaucoup plus grossier. Le *nucancaun* ou le *jakerâ iunni-okà* se composait de quinze plumes jaunes, qu'on arrachait à la queue du japu, et qui se fixaient dans la chevelure au moyen d'un peu de cire. Quelquefois deux plumes immobiles d'ara ou de perroquet suffiront au guerrier sauvage pour rappeler à tous son rang. Quelquefois encore, mais le fait sans doute est plus rare, la dépouille de quelque animal sauvage ajoutera à sa parure. Il taillera son diadème dans le cuir qu'il aura préparé, et son long manteau traînant sera la peau d'un tamandua (*).

Mais tout ceci, je le répète, appartient aux jours de pompe dans les forêts. Examinons la vie habituelle du sauvage, apprenons les misères qu'il doit subir, et nous verrons s'il peut toujours se parer comme il le faisait au temps passé. Ainsi que nous avons

(*) La botoque se place et se retire à volonté. Nous en avons vu qui nous paraissaient avoir le diamètre des plus grandes dames du trictrac; et M. le prince de Neuwied a mesuré une de ces plaques cylindriques, qui avait quatre pouces quatre lignes de diamètre sur une épaisseur de dix-huit lignes. Comme nous l'avons déjà dit, on les taille dans le bois du barrigudo: ce bois est plus léger que le liége, et fort blanc; il acquiert cette teinte lorsqu'on l'a fait soigneusement sécher au feu, parce que la séve s'évapore. Ce qu'il y a de plus hideux sans doute dans l'usage de la botoque, c'est qu'à la longue le lobe de l'oreille ou les lèvres se déchirent; l'aspect de la bouche devient alors horrible, jusqu'à ce qu'on ait recousu les deux bords de la lèvre au moyen d'une liane fort menue.

(*) La vérité nous oblige à dire que cette circonstance est exceptionnelle, de même que l'usage des bracelets de plumes d'ara, et de ces espèces de bouquets fabriqués avec la gorge du toucan, dont un chef tué à Linhares aimait à orner son arc. Nous avons néanmoins emprunté au Voyage que publie M. Debret en ce moment cette planche curieuse. Le Botocoudo représenté sous ce costume appartenait à une tribu demi-civilisée, et il vint à Rio en 1823. Ce fut là où M. Debret eut occasion de le peindre.

pris soin d'en prévenir le lecteur, les Botocoudos qui n'ont pas été encore soumis au joug des Européens vivent à peu près de la vie errante qu'on attribue aux Aymorès. L'exemple des tribus plus sédentaires, qui demeuraient aux bords de l'Océan est à peu près perdu pour eux. Nulle culture n'assure leur subsistance; tout vient de leur bonheur à la chasse et de l'habileté qu'ils y déploient. Il faut le dire, quoique ces forêts soient encore bien désertes, elles ne le sont plus comme autrefois; la chasse devient de jour en jour moins abondante, et la vie errante du sauvage devient aussi plus difficile. Or, il y a quelque chose d'imposant dans cette lutte perpétuelle de l'homme qui ne veut point quitter ses grands bois, mais il y a aussi des obstacles invincibles à ce qu'il y vive comme y vivaient ses ancêtres; il faut qu'il renonce aux fêtes pour ne songer qu'à son indépendance. Je l'avouerai, toutes les fois qu'il nous est arrivé de rencontrer une de ces familles errantes, cherchant sa nourriture au hasard, nous avons été frappé de l'attitude d'austère bienveillance qui régnait dans la figure du père, et c'est alors que le sauvage nous est apparu vraiment grand. Chef de la famille, il sent par instinct ses devoirs; si la forêt est avare, si le hasard le favorise peu, il se punit lui-même de son imprévoyance, et l'être faible qui le suit reçoit toujours sa subsistance avant que le chef songe à lui. Un Botocoudo trapu et robuste, a-t-on dit, à la vue perçante et au bras nerveux, exercé dès sa jeunesse à tendre le bois roide et ferme de son arc gigantesque, est dans les solitudes des forêts sombres et touffues un véritable sujet de terreur. Mais on pouvait ajouter aussi qu'il représente, avec sa dignité primitive, l'homme toujours prêt à lutter contre les obstacles, et plus encore à s'immoler aux besoins de sa famille.

On ne se figure pas, sans doute, assez ce que c'est que cette vie des forêts. Ce furent les difficultés d'existence que les bois commencèrent à offrir au dix-septième siècle qui décidèrent les Aymorès à se partager en troupes si peu nombreuses. Aujourd'hui leurs descendants ne composent guère de tribus qui dépassent quarante Indiens. Mais, comme autrefois, les grands fleuves arrosant la lisière de la côte ne semblent plus les arrêter : c'est le bord des fleuves qu'ils préfèrent, et c'est là en effet qu'ils peuvent se procurer avec le plus d'abondance le gibier qui leur est nécessaire. Voici à peu près comme la chose se passe dans ces excursions de famille, qui n'ont guère jamais pour objet que la chasse ou une visite aux étrangers.

Ordinairement le chef de la famille, le père, marche devant; c'est lui qui sert de guide, et il n'est chargé que de son arc et de ses flèches, qu'il tient à la main; car elles sont trop longues pour qu'il les dispose dans un carquois. La femme vient ensuite; c'est toujours elle qui est occupée de conduire les enfants. S'ils sont trop jeunes pour surmonter les difficultés que présentent les grandes forêts, elle les porte sur son dos. Ce n'est pas le seul fardeau dont elle soit chargée. Ordinairement un filet, tressé avec les fils de l'embira, est disposé sur ses épaules comme une espèce de manne. C'est là que se trouvent réunis et confondus même les ustensiles qui forment la richesse de la famille; et, malgré leur faible industrie, quelquefois le fardeau se trouve bien pesant.

C'est dans ce filet en effet que l'on conserve les boules de cire que l'on recueille dans les bois, et souvent le miel sauvage que l'on n'a pas consommé au pied de l'arbre qui l'a fourni. C'est là qu'on tient en réserve des masses d'étoupes pour obtenir du feu, des roseaux effilés pour armer les flèches, des provisions de *tucum* pour renouveler les cordes de l'arc, puis ces *kekrock*, espèces de gobelets de trois ou quatre pieds, que l'on obtient avec un certain art du taquarassou, et qui doivent contenir dans les haltes la provision d'eau dont la tribu fera usage. C'est là encore que sont renfermés les divers ornements qui servent à la parure, les colliers de dents d'animaux, les longs chapelets de graines



sauvages; puis les objets d'une utilité plus directe, le *countchoun cocann*, ou porte-voix, fait avec l'enveloppe de la queue du grand tatou; la hache de fer, que possède aujourd'hui chaque tribu, et qui a succédé au *caratou*, qui n'est autre chose que la hache en néphrite dont se servaient jadis tous les Indiens. Quelquefois tous ces objets, dont nous abrégeons à dessein la nomenclature, sont mêlés à des haillons d'Europe dont on ne fait guère usage, mais que l'on conserve précieusement.

Conduit par son admirable instinct, dont nous ne saurions apprécier toute la finesse, le sauvage a-t-il compris qu'il se trouvait dans le voisinage du tapir, du guariba ou du pécari, il se glisse dans la forêt, écarte les lianes avec une dextérité merveilleuse, et lance sa flèche, qui ne manque presque jamais le but. La flèche du Botocoudo est une arme admirable dans les grandes forêts du Brésil; on peut le dire sans exagération, c'est sur ce roseau, armé d'un autre roseau ou d'une pointe durcie au feu, que repose toute la subsistance du sauvage. Elle traverse la forêt sans bruit, et cependant elle atteint aussi loin que notre plus gros plomb. Voyez le sauvage prêt à tirer : il choisit sans hésitation parmi les trois espèces de traits celui dont il sait qu'il doit faire usage. Est-ce un ennemi qui paraît inopinément, c'est l'*ouagické comm*, ou la flèche de guerre à pointe elliptique, qui lui donne la mort. L'*ouagické nigmèran*, ou la flèche barbelée, munie de son harpon presque toujours mortel, ira frapper surtout le grand animal; et, pour l'arracher de la plaie, il faudra briser la pointe et retirer la hampe en arrière. Enfin l'*ouagické bacannumock*, qui n'offre à son extrémité qu'une espèce de rosace formée par les nœuds du roseau (*), donnera souvent la mort au petit animal qu'il ira frapper, sans lui faire une blessure sanglante.

Le choix est-il fait, le Botocoudo, qui se prépare à tirer, examine si la flèche est droite, si son poids est égal; il l'applique près de l'œil, et la fait tourner avec promptitude entre le pouce et l'index. C'est alors seulement qu'il la place du côté gauche de son arc, qui repose perpendiculairement à terre, en la tenant ferme avec l'index de la main gauche, tandis que les deux premiers doigts de la main droite tirent la corde en arrière; l'œil s'est placé en ligne, et le coup part. Mais cette suite d'opérations successives, si longues à décrire, est instantanée, pour ainsi dire, et la description la plus succincte ne saurait donner l'idée de sa rapidité. Toute la vie du sauvage repose sur son habileté à faire usage de la flèche; il l'apprend dès la plus tendre enfance; sa faiblesse l'oblige encore à se traîner sur le sable, et il sait marcher à peine, qu'il reçoit de son père un petit arc et des flèches, et qu'il s'exerce contre les insectes, ou même contre les oiseaux. A sept ou huit ans, il peut souvent pourvoir à sa nourriture; c'est ce qui fait qu'il existe toujours une sorte d'indépendance individuelle dans les familles les plus nombreuses de Botocoudos.

Une certaine quantité de gibier a-t-elle été abattue; s'est-on même procuré un gros animal, c'est presque toujours immédiatement que le festin va commencer. L'estomac du Botocoudo, qui résiste si bien à la faim, est toujours prêt à satisfaire un appétit qui se renouvelle sans cesse. Par le procédé du frottement, souvent décrit, et commun à tous les sauvages, le feu est allumé, et l'animal, à peine rôti, est dévoré sur-le-champ. Il y a mieux, ses intestins, qui n'ont pas été rejetés, sont nettoyés fort légèrement, et terminent souvent le festin; la peau même n'est point épargnée. L'auteur

(*) Nous avons vu quelques Indiens d'autres nations, et principalement celui qui chassait à San-Salvador pour MM. Spix et Martius, remplacer cette arme par une flèche de guerre qu'il garnissait à son extrémité d'un grain de maïs. Avec une flèche disposée de cette manière, cet Indien abattait à vingt ou trente pas un *beja-flor* du Sertão, sans ensanglanter les plumes.

de cette notice a vu des femmes botocoudos s'emparer d'un aigle qu'il avait tué, le flamber seulement, pour ainsi dire, et le manger avec toutes les marques de voracité, tandis que le sang ruisselait encore des deux côtés de la botoque de la façon la plus hideuse. A l'exception du serpent, dont encore ils font servir une espèce à leur nourriture, nulle créature vivante n'échappe à la voracité des Botocoudos. Je ne parlerai pas des animaux qu'on ne mange guère habituellement, tels que le grand tamanoir, le couguar, auquel ils donnent le nom de *couparak*, le jaguar, qu'ils désignent par excellence sous celui de *couparak gipakeju;* ces mammifères, ainsi que le caïman, dont la chair a un goût prononcé de musc, tout est bon pour leur appétit dévorant; et, si l'occasion s'en présente, ils feront rôtir également, pour s'en nourrir, des grenouilles, des lézards, et jusqu'à ces larves dégoûtantes que fournit le barrigudo. Pas plus que les autres Indiens, ils n'ignorent le moyen d'enivrer le poisson pour s'en emparer plus aisément. L'art de pêcher à la ligne est un art tout nouveau pour eux; ils s'y livrent, mais ils sont privés presque toujours de ces hameçons d'Europe, qu'ils recherchent avec tant d'empressement; un petit arc de trois pieds, fait avec la côte des feuilles du *coco de palmito*, leur sert à frapper, dans le fleuve, le poisson qu'ils ont engourdi.

Sans doute, le règne végétal ne fournit pas avec moins d'abondance que la chasse à la nourriture du Botocoudo. Il mange avec délices l'amande du *lecythis*, et l'on prétend même que l'usage trop répété de ce fruit oléagineux lui donne une sorte d'éléphantiasis; il abat l'*issara*, et il se procure ainsi le chou agréable que donne ce beau palmier; l'espèce de tubercule que produit le *cora do mato* lui fournit un mets savoureux; la moelle nourrissante de l'*atcha*, qui a entierement le goût de la pomme de terre, la gousse de l'*inga*, qui offre une fécule blanche et douce, le *feijão do mato*, ou haricot des forêts, ainsi qu'une foule de baies rafraîchissantes et d'amandes provenant des palmiers, tous ces fruits des forêts contribuent à rendre son existence plus facile et sa vie beaucoup moins précaire. Mais, on l'a dit avec raison, le lendemain n'existe pas pour ce sauvage; un jour de grande chasse, il mangera avec un tel excès qu'il faudra, pour lui sauver la vie peut-être, lui fouler avec effort l'estomac, et faciliter par ce moyen étrange une digestion trop laborieuse. Une autre fois, quand la disette se fera trop vivement sentir, une corde d'embira, ou même une simple liane, comprimera tous les viscères en guise de ceinture, et, grâce à ce procédé bizarre, le sauvage supportera la faim.

Quoique ce qui a été dit déjà sur les Aymorès et sur leur manière fort simple de s'abriter ne puisse pas s'appliquer complétement aux Botocoudos, les habitations que ces derniers élèvent sont bien loin d'offrir un aspect aussi compliqué que celles des autres Indiens: leur *rancho* se compose, la plupart du temps, de quelques feuilles de palmier inclinées de manière à former un abri. Il n'y a que quand ils se fixent durant quelques semaines dans un même lieu, qu'ils donnent à ces huttes plus de solidité; mais on ne peut jamais les comparer à ces petites coupoles si élégantes des Machakalis, ou à ces chaumières commodes des Mongoyos, qui indiquent un commencement réel d'industrie. L'ameublement de ces cabanes est encore plus simple que celui des autres sauvages; car les Botocoudos ignorent l'usage du hamac, si généralement adopté parmi les nations indiennes. Une couche grossièrement composée d'étoupes de quatelè (*lecythis ollaria*), quelques vases d'argile grisâtre façonnés avec assez d'art, une grosse pierre qui est destinée à casser les petits cocos à coque dure que ces sauvages récoltent en abondance, et dont ils sont si friands, voilà à peu près tout ce que l'on remarque dans une hutte de Botocoudo. Il est bon de rappeler aussi qu'à l'imitation des grandes nations qui habitaient jadis la côte orientale, un petit feu brûle toujours



Combat singulier des Botocudos. — Zweikampf der Botocuden.

lans la cabane, près de la couche du guerrier.

On doit aisément le supposer, surout en se rappelant ce qui a été déjà lit sur les Aymorès, la guerre joue un grand rôle dans la vie du Botocoudo. l y a le combat de guerrier à guerrier, our une offense particulière; il y a 'expédition longtemps méditée contre a tribu ennemie; il y a enfin la guerre vec les colons brésiliens, qui est toujours la plus meurtrière, mais dont les xemples deviennent de jour en jour lus rares, et qui finira bientôt, sans loute, par cesser complétement. Ces enres divers d'agression, ces combats ui se renouvellent trop fréquemment ncore, offrent des particularités plus ou noins remarquables, des faits plus ou noins curieux à observer. Mais, sans ontredit, la lutte la plus étrange est elle qui se passe entre deux guerriers, ouvent de la même famille, toujours e la même tribu, et qui se reprochent éciproquement quelque tort.

Combat singulier des Botocouos. Cette nation si extraordinaire est eut-être la seule qui, en Amérique, it adopté le genre de combat que nous llons décrire, et dans lequel l'éloquence sauvage joue toujours un trèsrand rôle.

Lorsqu'un guerrier botocoudo croit voir à se plaindre d'une insulte grave, provoque son ennemi à un combat ngulier. On laisse là les arcs et les flèes, on se munit de longues gaules, la tribu s'assemble dans un endroit égagé de la forêt. Alors l'un des angonistes récapitule, dans un discours nergique, les torts qu'il croit avoir à eprocher à celui qui l'écoute immobile. n peut supposer qu'il sait faire partaer sa vive émotion à une partie des specteurs; car souvent, à la fin de la haranue, l'agitation est à son comble. Tout passe dans un ordre parfait cepenant; le guerrier offensé se saisit d'un ng bâton, et il frappe à coups redoués sur son adversaire, qui doit mettre out son courage à supporter patiemnent ce juste effort d'indignation. ientôt, lui-même, il rentre dans son roit : il peut rappeler à son tour les injures qu'il a souffertes; son adversaire est contraint de recevoir, sans chercher à s'y soustraire, les coups terribles qu'il lui assène de toute la vigueur de son bras. Ce combat se passe d'abord avec assez d'ordre; mais les hurlements succèdent bientôt aux harangues ou aux simples clameurs. Les femmes partagent la haine de leurs maris; elles s'élancent l'une contre l'autre, elles se frappent avec fureur, et souvent, dans un moment de rage, elles saisissent la botoque de leur antagoniste; la lèvre, hideusement déchirée, laisse tomber son ornement, et plus tard un épouvantable stigmate atteste d'une manière durable de quel côté fut la victoire.

Ce qu'il y a de plus étonnant sans doute, c'est qu'une fois le combat terminé un ordre parfait se rétablit, nul ne songe à ses blessures, et tout marche comme par le passé. Souvent une querelle subite arrivée dans un ménage, un simple mouvement d'impatience, amène ces combats bizarres.

Guerres de tribus. Les guerres de tribu à tribu ont un motif un peu plus grave; non-seulement les Botocoudos sont en querelle avec des peuplades fort différentes, mais une haine invétérée sépare des hordes appartenant à la même famille et parlant un même langage. Avec les unes, la haine est implacable, elle date de plusieurs siècles; avec les autres, elle est accidentelle, et peut quelquefois s'apaiser. L'enlèvement d'une femme, les limites d'un territoire dépassées durant la chasse, l'outrage fait à un chef ou à un simple guerrier, voilà tout autant de motifs qui peuvent exciter à la guerre des tribus d'Endgerekmoung qui plus tard se réuniront. D'ordinaire, cette guerre est toute d'embuscade, et elle n'en est pas moins meurtrière : de part et d'autre, on cherche à se surprendre, on déploie ces ruses pleines de finesse qu'enseigne la vie des forêts. Une aldée a-t-elle été envahie, et la tribu est-elle décidément étrangère, rien ne saurait échapper à la haine qui sépare deux races opposées; hommes, femmes, enfants, tout succombe, et quelquefois le

combat se termine par un de ces festins épouvantables où le prisonnier est dévoré. Par une étrange persistance de coutume, la tête est encore exceptée du repas solennel; c'est le trophée qui ornait jadis la cabane, et que l'on réserve encore aujourd'hui. Quelquefois, mais la chose est devenue bien rare sans doute, des troupes se rassemblent, la guerre cesse d'être une embuscade, elle devient une mêlée terrible. Au rapport de M. le prince de Neuwied, qui a réuni sur ces peuples les documents les plus curieux, le tableau que Lery nous trace d'un combat dont il fut témoin est encore fidèle aujourd'hui.

Les tribus de Botocoudos, repoussées dans les vastes forêts de la côte orientale, sont-elles devenues trop inquiétantes, renouvellent-elles trop fréquemment cette guerre de pillage et d'embûches que faisaient les Aymorès, une expédition est ordinairement dirigée contre eux, et on emploie à cette guerre dangereuse des hommes qui en connaissent le péril et qui savent s'en préserver.

Jamais ces individus, que l'on désigne sous le nom de *soldados da conquista*, ne marchent pour une expédition sans être revêtus d'une arme défensive qui les préserve des traits des Indiens. Cette cuirasse, que l'on désigne sous le nom de *gibão de armas* (*), est une espèce de casaque, rembourrée en coton et piquée, qui descend jusqu'aux genoux et défend aussi les bras. On sent ce qu'un vêtement pareil doit avoir d'incommode sous un climat aussi chaud; autant vaudrait être revêtu d'une de ces armures que portaient les compagnons de Pizarre et de Cortez. Quoi qu'il en soit, son utilité positive en fera longtemps conserver l'usage. Les casaques du Rio-Doce sont en coton; mais on en fabrique en soie à Minas, qui, dit-on, sont plus légères. Une expédition est-elle résolue, chacun de ces soldats s'arme d'une espingole ou d'un fusil sans baïonnette; il porte au côté une de ces grandes serpes qu'on connaît sous le nom de *facao*. On lui donne une livre de poudre et quatre livres de gros plomb; l'usage des balles est fort rare, et l'on sent que cela doit être ainsi dans ces forêts inextricables, où un seul coup peut être arrêté par la disposition des branches ou par l'entrelacement des lianes. Une provision assez abondante de farine de manioc, douze livres de viande salée, un pain carré de ce sucre brun et grossier qu'on désigne sous le nom de *rapadura*, voilà ce que renferme un long havresac, et ce qui doit servir de provisions à une campagne d'environ douze jours. Ces soldats sont choisis souvent dans la classe des Indiens eux-mêmes (*). D'ordinaire, ils ne se mettent en marche contre les hordes ennemies que trois ou quatre jours après qu'un acte d'hostilité a exigé leur présence : ils veulent faire croire ainsi aux guerriers botocoudos que leur offense est oubliée, ou plutôt qu'elle restera impunie comme tant d'autres attaques, sans que personne ose la venger. Ces soldats, mis

(*) On voit dans le Roteiro do Brazil qu'il existait en 1587 une fabrique de ces cuirasses à San-Salvador.

(*) « En 1829, on fit venir une douzaine de ces soldats indiens au quartier général de Rio de Janeiro, pour combattre et s'emparer d'un certain nombre de nègres fugitifs qui vivaient clandestinement retirés sur les hauteurs boisées qui couvrent la montagne du Corcovado, et d'où ils descendaient la nuit, afin de se procurer des subsistances en volant dans les maisons des faubourgs de Catète et de Botafogo, qui se trouvent de ce côté. Les nègres avaient établi dans ces bois vierges deux points d'habitation appelés Quilombos. Ils y possédaient leurs femmes, et de plus des fusils, ainsi que des munitions de poudre apportées par quelques militaires déserteurs qui s'étaient joints à eux. On confia, dis-je, cette expédition militaire aux soldats indiens, et quatre jours de station permanente dans ces forêts vierges leur suffirent pour détruire les retranchements ennemis, s'emparer du chef, tuer une partie des nègres, et ramener prisonniers quelques femmes et leurs enfants. Le petit nombre qui échappa, toujours surveillé par ces Indiens et manquant de vivres, vint se rendre à discrétion le jour suivant. » Debret, Voyage pittoresque au Brésil, t. I, p. 37.





une fois sur la trace des sauvages, font en sorte de ne plus la quitter, et ils déploient dans cette circonstance une adresse que l'habileté des sauvages elle seule peut égaler.

Parvient-on la nuit près d'une aldée, et il y en a qui se composent d'un nombre assez considérable de cabanes, on attend, pour diriger l'attaque, que le jour ait lui ; dans le cas contraire, l'avantage serait aux sauvages. Les Botocoudos, de leur côté, ont des moyens à peu près certains de reconnaître l'arrivée des agresseurs. Des chiens dressés avec assez d'art, et qui aboient, des pécaris apprivoisés, que l'on attache à quelque distance des cabanes, et qui brisent leurs liens pour retourner à l'habitation dès qu'ils sentent un étranger, voilà autant de moyens de surveillance qui manquent rarement leur effet. Si les sauvages sont prévenus à temps, ils se défendent d'une manière terrible. Dans le cas contraire, et sitôt que le jour commence à poindre, les soldats font choix avant tout d'un gros arbre derrière lequel ils puissent se poster, et ils font en sorte de se tenir deux à deux, en décrivant un cercle. Dès que le jour permet de viser, le feu commence, et presque toujours le carnage devient horrible, car on tire sur des hommes endormis. Les femmes et les enfants jettent des hurlements lamentables, les hommes poussent leur cri de guerre, et, dans leur désespoir, ils lancent au hasard quelques flèches qui frappent rarement les soldats. Dans une action semblable, une tribu entière peut être anéantie. De leur côté, si les Indiens ont été avertis à temps, et l'on dit qu'ils ont une sagacité merveilleuse pour reconnaître, rien qu'à l'odorat, la trace de leurs ennemis, on les voit prendre position derrière quelque arbre isolé, et ils ont soin, comme le faisaient jadis les Tupinambas, de planter des pieux aigus dans l'étroit sentier qui conduit à leur demeure. Embarrassé dans ce chemin, où chaque pas fait courir un nouveau danger, entouré d'ennemis qu'il distingue à peine, et que souvent même il ne voit pas, le soldat indien devine bientôt que sa perte est inévitable ; car le Botocoudo sauvage fait bien rarement des prisonniers.

ANTHROPOPHAGIE DES BOTOCOUDOS. Épouvanté d'une coutume horrible, dont on retrouve cependant des traces dans l'histoire de toutes les nations, on a mis dernierement en doute l'existence de l'anthropophagie chez les hordes d'Endgerekmoung. Un des voyageurs les plus consciencieux qui aient parcouru ces contrées, M. de Neuwied, nous paraît, plus que tous les autres, vouloir modifier l'opinion affirmative. Selon ce savant, qui a examiné le plus attentivement la question, le singe peut être considéré, parmi tous les gibiers, comme celui que les Indiens préfèrent, et on aura pris des membres desséchés de singes pour des débris de corps humains. Selon d'autres, les Indiens nient fortement cette coutume ; et, si l'on s'en rapportait au récit qui fut fait à un voyageur célèbre, ils laissent pourrir sur l'arbre où ils l'ont frappé de leurs flèches le guerrier ennemi auquel ils dédaignent de donner la sépulture (*). Mais que répondre au récit de Queck, l'Indien du prince de Neuwied ? que dire devant ces têtes ornées de plumes, momies bizarres qu'on ne rencontre plus guère, il est vrai, mais qui servirent jadis de trophée après le festin solennel ? Écoutons l'Indien lui-même, tous les doutes seront levés. Ce récit fut difficilement obtenu, l'Indien se

(*) M. le prince de Neuwied, qui expose en partie ces opinions, finit par dire néanmoins : « Il est douteux qu'ils dévorent la chair humaine par goût, comme l'ont prétendu quelques voyageurs, puisqu'ils laissent vivre des prisonniers ; mais il est de même très-certain que, par un désir de vengeance féroce, ils mangent la chair de leurs ennemis tués dans le combat. » On pourrait ajouter que l'abandon de la vie, accordée momentanément à un prisonnier, n'impliquerait en rien la négation du fait d'anthropophagie. Les Tupinambas, les Tamoyos, et bien d'autres nations, conservaient durant des mois, des années même, le prisonnier qu'ils devaient immoler. Voy. Magalhães de Gandavo, trad. par M. Ternaux. Voy. également Hans Stade et Lery.

refusant à le faire; c'est cette hésitation du sauvage qui prouve mieux encore sans doute la foi qu'on doit y ajouter.

« Le chef Jonue Coudgi, fils du fameux Jonue Jakjuiam, avait fait un Patacho prisonnier. Toute la bande se rassembla. Le Patacho fut amené les mains liées, et Jonue Coudgi lui tira dans la poitrine une flèche qui le tua. On alluma du feu, on coupa les cuisses et toutes les parties charnues du corps, on les fit rôtir; tous les Botocoudos en mangèrent, puis se mirent à danser et à chanter. La tête fut suspendue à un cordon, qui, entrant par les oreilles et sortant par la bouche, donnait la facilité de la hausser et de la baisser; ensuite les jeunes gens tirèrent contre ce but avec leurs flèches. On la laissa sécher, après en avoir enlevé les yeux et coupé les cheveux, à l'exception d'une touffe sur le sommet du crâne (*). » Queck raconta également au prince de Neuwied que Macann, Botocoudo très-connu, ayant tué un Patacho, celui-ci avait été dévoré (**).

Serait-ce l'épouvante que jette dans tous les esprits le souvenir de cette coutume, qui tend néanmoins à disparaître, puisque les sauvages eux-mêmes en sentent l'horreur et la nient? serait-ce plutôt encore l'habitude où sont les Indiens de faire des incursions sur les cultures abandonnées, et de s'emparer d'un bien qu'*ils* regardent comme appartenant à tous? nous ne savons; mais, au commencement du siècle, on a usé, pour les détruire, de moyens bien autrement odieux que la guerre de ruse et d'extermination que nous venons de décrire. On a inventé des piéges semblables à ceux dont on se sert contre les bêtes fauves : des armes à feu ont été disposées dans les sentiers étroits qui conduisent aux habitations, de façon à ce que les Indiens devinssent leurs propres bourreaux; mais, dans cette circonstance au moins, la mort était prompte. On en a choisi une plus sûre et presque aussi infaillible : celle-là a pu exercer ses ravages dans des peuplades entières, comme un souffle invisible qui abat et qui détruit sans qu'on sache où porter les regards pour arrêter le fléau. Une déplorable observation avait prouvé que la petite vérole a été de tout temps plus fatale aux hommes de la race américaine qu'aux noirs et aux descendants d'Européens. On a remis aux Botocoudos des présents imprégnés du virus de la petite vérole, et des familles entières ont dû succomber ainsi. Ces crimes, nous le savons, sont des crimes isolés, et jamais le gouvernement n'est

(*) Une des gravures représente des têtes ainsi momifiées et revêtues de leurs derniers ornements. Le savant Blumenbach en possède une de cette espèce dans son cabinet.

(**) Il y a entre ces aveux pleins de réticences, et la manière dont les anciens guerriers du Brésil se vantaient de leurs exploits d'anthropophages, une curieuse différence qu'il n'est peut-être pas sans utilité de constater ici. Lorsque Thevet visita le Brésil vers le milieu du seizième siècle, un chef sauvage fit devant lui une harangue qui dura plus de deux heures, et qui roulait sur ce sujet. Pendant qu'il parlait, dit le vieux cosmographe, il se frappait la poitrine et les cuisses en proférant des menaces horribles contre les Portugais.

« J'en ai tant mangé et de Margaias, j'ai tant occis de leurs femmes et de leurs enfants après en avoir fait à ma volonté, que je suis cause, par mes faits héroïques, prendre le titre de plus grand morbicha qui fût oncque entre nous; mes ennemis par leur ruse et cautelle ne m'ont pu jamais attaquer qu'à bonnes enseignes. J'ai délivré tant de peuple de la gueule de mes ennemis. Je suis grand, je suis puissant, je suis fort. Y a-t-il homme qui puisse se comparer à moi.

. . . .
Il n'y avoit quasi homme qui ne tremblât de l'ouïr parler avec une si grosse, hideuse et épouvantable voix, que vous n'eussiez pas quasi pu ouïr tonner. »

Ce fut ce même Koniam Bebe auquel le malheureux Hans Stade fut présenté durant sa longue captivité parmi les Tupinambas, alliés alors de notre pays. En vain s'efforçait-il de lui prouver qu'il n'était point Portugais, l'inflexible chef ne lui répondit que par ces paroles terribles, qui ne s'effacèrent jamais de l'esprit du voyageur : J'ai dévoré cinq Portugais; tous assuraient, comme toi, qu'ils étaient Français. Il s'éloigna après ce peu de mots.

descendu à des moyens si odieux; mais enfin ils ont été commis. Après le récit de quelques graves voyageurs, les terribles représailles des sauvages peuvent épouvanter, mais à coup sûr elles ne doivent plus surprendre (*).

IDÉES RELIGIEUSES, LANGAGE, HABITUDES SOCIALES. Quoique les croyances des nations sauvages ne soient pas établies en général sur des données bien fixes, et qu'elles varient souvent de tribu à tribu, ce que l'on sait de plus positif sur la religion des Botocoudos présenterait une certaine garantie. Un jeune soldat mulâtre, nommé Raimundo, qu'une faute grave contre la discipline militaire aurait jadis conduit parmi eux, et qui y aurait acquis la dignité de chef, se serait initié à leurs idées religieuses, et nous en aurait transmis les faits principaux.

Les Botocoudos ignorent la dénomination de *Tupa*, *Tupan*, *Tupana*, qui désignait jadis l'être supérieur parmi les tribus du bord de la mer, et qui est encore en usage chez plusieurs nations indiennes. *Tarou*, le soleil, le bienfaiteur du monde, est revêtu à leurs yeux d'un caractère divin; et, quand ils commencent à adopter les croyances du christianisme, c'est au soleil qu'ils reportent involontairement ce qu'on leur dit de la Divinité. En rapportant ce fait d'une manière plus détaillée, M. de Saint-Hilaire met cependant quelques restrictions fort sages à l'opinion positive qu'on doit se faire des idées religieuses de ces Indiens. Un autre voyageur, M. Rugendas, les nie complétement. Si l'on s'en rapporte à un savant qui nous a fréquemment servi de guide dans cette portion de notre notice, et qui a surtout observé les peuplades du Belmonte, la lune tiendrait le premier rang dans la théogonie des Botocoudos. Ce serait elle qui donnerait naissance au tonnerre, aux éclairs, à tous les grands phénomènes de la nature. Divinité fatale, plutôt que bienfaisante, on lui attribue la mauvaise récolte de certains fruits; elle peut tomber tout à coup sur la terre, et détruire un grand nombre d'hommes.

On le voit, en coordonant le récit des deux voyageurs, voici l'éternel dualisme retrouvé, le bien et le mal agissant de concert, et marquant dans leur cours impérissable les destinées de la vie humaine. Hâtons-nous de répéter cependant avec M. de Neuwied que, pour bien connaître de telles opinions, il faudrait posséder parfaitement la langue des hommes qui les ont adoptées. Ce qu'il y a de certain, et nous-mêmes nous en avons été témoin, c'est que ces peuples sont encore soumis aux sombres croyances qui dominaient leurs ancêtres. Des esprits inférieurs habitent avec eux leurs forêts : ce sont des êtres malfaisants dont on ne saurait toujours se garantir; on les désigne sous le nom de *Janchon*. Il y a les *Janchon gipakeju*, les *Janchon coudgi*, les grands et les petits démons. Ce qu'il y a de curieux sans doute, c'est de voir ces hommes, dont la contenance est habituellement si grave, et dont l'aspect farouche semble exclure toute idée de poltronnerie, manifester des craintes d'enfant sitôt que la nuit arrive dans leurs forêts, et que, selon leurs folles croyances, Janchon peut y apparaître.

On a dit, et on a même imprimé dernièrement, que les Botocoudos avaient un roi, et que l'hérédité était un principe adopté parmi eux. Cette erreur grave provient peut-être de la dénomination latine de *Regulus* que les anciens voyageurs donnaient jadis aux chefs tapuyas, et qu'ils imposaient à

(*) Voyez à ce sujet le prince de Neuwied. Il décrit une espèce de machine infernale employée contre les Botocoudos. MM. Spix et Martius rappellent de leur côté qu'on a remis à une tribu des vêtements souillés de virus de la petite vérole. M. de Saint-Hilaire se joint à tous ces témoignages en rappelant qu'un certain colon, qui avait une fille dont un chef était devenu amoureux, ne crut pas pouvoir employer un moyen plus assuré pour se débarrasser de ses importunités croissantes, que de lui remettre de la quincaillerie empoisonnée du même virus.

Jaud'hui, l'un des plus célèbres d'entre eux. Ce qui paraît certain, c'est que les diverses tribus ne sont conduites que par un chef électif dont les pouvoirs sont très-limités. Au moment de sa mort, il peut sans doute exercer quelque influence sur le choix qu'on fera après lui; il peut recommander un guerrier à ses compatriotes; mais son droit ne va pas plus loin, et ce ne sont pas ses fils qui sont appelés à lui succéder. Ce qui est arrivé au jeune soldat dont le témoignage a été invoqué par nous tout à l'heure, pourrait, au besoin, prouver le fait que nous avançons. Lorsque le chef de la tribu dont il était devenu membre mourut, il fut nommé capitão à sa recommandation; mais ce fut de l'aveu unanime de la horde que les guerriers se soumirent à lui (*).

Les actes de la vie sociale sont fort simples chez les Botocoudos. Les enfants échappent dès l'âge le plus tendre au pouvoir immédiat des parents, et ils font choix d'une compagne de très-bonne heure. Bien que la polygamie soit permise, les simples guerriers profitent rarement d'un droit qui leur est acquis. Les chefs le regardent sans doute comme une marque de puissance, et il est tel d'entre eux qui a, dit-on, jusqu'à douze femmes. Nul ne peut prendre pour épouse celle qui lui est unie par des liens de famille trop rapprochés. L'adultère est fréquent; mais il est puni immédiatement par celui des deux époux qui se regarde comme offensé. Le châtiment imposé par le mari est presque toujours sévère, et les cicatrices profondes qu'on remarque sur certaines parties du corps de l'infidèle, attestent d'une manière positive le nombre de ses fautes, et la rigueur du châtiment.

Langage. L'idiome des Botocoudos diffère essentiellement du langage des autres tribus. Leur prononciation a quelque chose de barbare que ne saurait fixer l'écriture. Quand ils parlent bas, leur ton de voix est nasal. Mais il est peu exact de dire, comme on l'a fait, qu'ils négligent les sons de la gorge. Ici, les traits de ressemblance avec l'aymorès ne sont pas interrompus; et, comme on l'a dit fort bien, « ils ont beaucoup de mots aspirés qui semblent sortir avec effort du fond de leur gosier, et qui, au milieu d'un nasillement guttural extrêmement monotone, produisent des éclats de voix qui surprennent lorsqu'on n'y est pas accoutumé. » Pour tout le reste, nous admettons volontiers le paragraphe curieux que donne à ce sujet M. Debret.

« Le langage du Botocoudo renferme beaucoup de voyelles, et les consonnes s'y confondent souvent. L'*r* se prononce comme l'*l*, et le *g* se fait sentir à la fin des mots. Lorsqu'il prononce *mbaya*, *mboreli*, la première lettre ne s'articule presque pas, et se rend par un léger soufflement des narines.

« Son idiome, semblable à celui de toutes les langues primitives, consiste en nombreuses onomatopées et exprime, par le diminutif ou l'augmentatif, le plus ou le moins d'intensité de l'action. Ainsi, parler se dira *ong*, chanter *ong ong;* la répétition du mot en ce cas prouve que le chant est une progression de la parole; fusil *poung*, tirer un coup de fusil, *poung poung*. Dans cette expression, il observe

(*) Ces chefs d'Indiens reçoivent toujours des Portugais le nom de *principal* ou de *capitão*, qu'ils finissent par adopter eux-mêmes. Leur élection n'est pas réglée par des formes déterminées, dit le docteur Martius dans son excellent mémoire sur les institutions sociales des habitants primitifs du Brésil. C'est l'homme le plus entreprenant, le plus vigoureux, le plus brave, et surtout le plus ambitieux de la horde, qui s'empare du pouvoir plutôt qu'il ne le reçoit. Ses compagnons reconnaissent sa suprématie sans déterminer l'étendue de son pouvoir, et sans prendre eux-mêmes envers lui des engagements positifs. Une chose assez remarquable, c'est qu'aujourd'hui certaines tribus nomment leur chef Tupinabas : a-t-on voulu consacrer ainsi le souvenir de la grande nation ? La chose pourrait être, les Tupinambas donnaient eux-mêmes le nom de Caraïbes à leurs piayes ou devins, et, comme on se le rappellera, c'est le nom d'un peuple.

la même répétition du mot pour exprimer le fusil d'abord, plus la détonation, ou peut-être l'imitation du bruit répété par l'écho. Il exprime le fusil à deux coups comme deux fusils ; ainsi de suite.

« Un autre exemple, par l'ingénieux enchaînement de conséquences qu'il présente, fera juger de la précision de son esprit. Le mot indien *tarou* exprime tout principe lumineux ; tarou veut donc dire le soleil, et tarou veut dire également la lune : comment fera-t-il pour exprimer le soleil levant ? Il dira *tarou té ning* (soleil au venir).... Veut-il exprimer un temps couvert, il dit : *tarou niom* (soleil blanc ou nuagé). S'agit-il d'établir une distinction entre le soleil et la lune, il ajoute au mot soleil : *pendant qu'on est privé de manger*, parce qu'en effet il ne mange pas pendant la nuit. Cette privation de manger chez les Botocoudos s'exprimant par le mot la faim, ils en font *tatou té tou* (soleil de nuit et de la faim). La nouvelle lune, c'est *tarou him*, la lune noire, et le soleil généralement parlant (soleil qui court dans le ciel). Pour exprimer le tonnerre, ils disent : *tarou té couong*, (soleil du rugissement), et l'éclair, *tarou té meren* (soleil du clignotement, ce qui fait remuer les paupières (*) ».

D'après ces formes assez ingénieuses de langage, on serait disposé à croire que les Botocoudos ont certaines idées poétiques assez développées. Cependant rien n'est plus monotone que leurs chansons (**), et elles sont bien loin, à coup sûr, de rappeler ce que disent les anciens voyageurs de ces bardes tamoyos, dont le génie avait une si grande influence sur les guerriers les plus farouches, qu'ils pouvaient errer sans crainte parmi les autres tribus.

1re CHANSON BOTOCOUDO.

Le soleil se lève ; vieille, mets quelque chose dans ton pot, pour que je puisse manger et que j'aille à la chasse.

2e CHANSON BOTOCOUDO.

Botocoudos, allons tuer des oiseaux, tuer des cochons, tuer des tapirs, des cerfs, des canards, des zabélés, des hoccos, des singes, des macucas, des serpents, des poissons, des trairas, des piaus (deux espèces de poissons).

3e CHANSON BOTOCOUDO.

Les blancs sont en fureur ; la colère est grande ; femme, prends la flèche, allons tuer des Botocudos.

Il ne faut pas se représenter ces hordes belliqueuses comme étant privées complétement de cérémonies, de fêtes générales ou de simples divertissements. Néanmoins les occasions qui les renouvellent deviennent plus rares de jour en jour. On a prétendu que l'époque où l'on perforait la lèvre inférieure et les oreilles des enfants pour y introduire la botoque était jadis l'objet d'une cérémonie politique et religieuse à la fois, une sorte d'initiation douloureuse semblable à celle que subissent encore de nos jours plusieurs tribus du nouveau monde. Ceci a pu exister jadis, la tradition est perdue aujourd'hui (*), et l'usage bizarre qui y donnait lieu s'en va chaque jour disparaissant. Les Botocoudos semblent ignorer cette espèce de lutte qu'on remarquait chez les Tapuyas, et qui consistait à porter en courant un tronc d'arbre jusqu'à ce que les forces vinssent à défaillir. Ils ont un jeu moins fatigant. Lorsque la chasse a été heureuse, lorsque la récolte des fruits a été abondante, et que la vie précaire des forêts laisse aux guerriers quelques loisirs, la tribu se réunit et se forme en cercle ; une peau de unau a été gonflée au moyen de la mousse qu'on y introduit : c'est un ballon qu'on lance avec vigueur, et qu'on ne doit plus laisser tomber à terre tant que le jeu continue. Bien différent des anciens Aymorès, qui, dit-on, ne savaient point nager, ils ont une espèce de lutte qui se passe au milieu des fleuves. Douze femmes se jettent à la nage, trois hommes fuient devant elles, et fendent les eaux

(*) Voyage pittoresque au Brésil.

(**) Aug. de Saint-Hilaire, Voyage au Brésil, t. II, p. 16

(*) Voy. Eschwege, Journal du Brésil.

avec rapidité, puis ils reviennent subitement, et le grand art est de se faire plonger mutuellement. On les admire dans cet exercice, qui exige une grande habileté.

Comme on l'a vu, ce qui nous a été transmis par les voyageurs des chants botocoudos, ne donne pas une grande idée de leurs inspirations poétiques. Il en est à peu près de même de leur musique, et c'est avec raison qu'on a pu dire que le chant des hommes ressemblait à un bruit inarticulé qui monte et descend constamment sur trois et quatre notes. Bien différents, sous ce rapport, des Machakalis que nous avons entendus, et qui entonnent avec une certaine harmonie des chants graves et mesurés, qu'ils répètent en chœur, les Botocoudos nous semblent se plaire à chanter isolément; mais quand un guerrier, emporté par la passion ou par ses souvenirs, entonne cette espèce de mélopée, ses compagnons l'entourent, et l'on prête une attention sérieuse, qui l'inspire bientôt réellement; toujours alors sa voix s'élève au-dessus des bruits de la forêt. Quand ce murmure, d'abord plaintif, se change en un sanglot funèbre, quand cette voix gutturale lance tour à tour l'appel au combat ou l'imprécation, l'Européen peut bien sourire un moment de la bizarrerie du geste et de l'expression sauvage du chanteur; mais l'impression profonde qui se fait sentir dans l'assemblée se communique bientôt à lui, et s'il ne frémit pas intérieurement, s'il ne se sent pas ému, subjugué par ce chant monotone, c'est qu'une musique plus savante serait sans action sur lui.

Nous avons examiné les situations diverses dans lesquelles peut se trouver le Botocoudo; nous l'avons suivi dans ses forêts, nous avons assisté à ses chasses et à ses combats, nous l'avons interrogé sur ses croyances religieuses, assistons maintenant au dernier acte de cette vie errante. Ainsi que le pratiquaient jadis les Tapuyas de l'intérieur, et de même qu'on le voit faire encore aujourd'hui à quelques Indiens de l'Amazone, les Botocoudos ne mettent pas à mort leurs vieillards comme des êtres inutiles aux autres et à eux-mêmes; ils les entourent de respect au contraire, et leur avis prévaut souvent dans la tribu. Si un guerrier meurt cependant, il s'en faut bien que ses funérailles soient l'objet d'une cérémonie aussi solennelle que celle qui était pratiquée par les Tupis. Le Botocoudo n'est point enterré accroupi, les bras et les jambes liés par un cordon de couleur, comme cela a lieu encore aujourd'hui chez plusieurs peuplades : on l'étend de son long dans la fosse peu profonde qui lui a été creusée. Quelquefois une espèce d'appentis recouvert en feuillage indique le lieu de la sépulture; mais il s'en faut bien que ces Indiens aient pour les restes de leurs morts le respect qui caractérise presque toutes les tribus de l'Amérique. Ils virent avec une certaine indifférence M. de Saint-Hilaire creuser une tombe pour s'emparer des ossements qu'elle renfermait, et ils ne lui firent aucune observation qui pût l'en détourner.

Maintenant, ajoutons quelques faits importants aux faits que nous avons réunis. Ce que nous avons dit sur les Botocoudos, d'après nos souvenirs et d'après les récits des voyageurs les plus consciencieux, ne peut déjà plus s'appliquer qu'avec certaines restrictions du moins, aux tribus qui errent sur les bords du Rio-Doce et du Belmonte. Depuis dix à douze ans, ces peuplades se sont trouvées dans un rapport perpétuel avec des colons brésiliens, et elles ont subi les modifications qui devaient résulter de ce contact immédiat avec des hommes plus civilisés. Une de leurs premières résolutions a été d'abandonner, du moins en partie, l'usage de l'ornement bizarre qui donne à leur physionomie un caractère si effroyable; quelques individus se sont décidés à former de petites cultures; des chefs, en apparence irréconciliables, se sont rapprochés; la paix règne enfin dans ces déserts, où se renouvelaient sans cesse des luttes partielles, des haines

profondes, que le sang pouvait seul apaiser. Disons-le avec orgueil, tout cela est dû à un Français, à un de ces amis courageux de l'humanité que n'effrayent, pour accomplir le bien, ni la vie des forêts, ni les privations de toute espèce qu'elle entraîne avec elle. Si plus d'espace nous était réservé, ce serait un intéressant épisode à introduire ici, que le récit où l'on raconterait la vie de cet homme courageux, auquel les Indiens avaient imposé le surnom de *vieux capitaine*, et qu'ils chérissaient comme un père. M. Thomas Guido Marlière les a traités en effet comme des enfants inconstants, mais bons, qui ont besoin sans cesse qu'une pensée veille sur eux. Nous l'avouerons: malgré des intentions si généreuses, il est à craindre que l'imprévoyance et la légèreté naturelles aux sauvages ne rendent inutiles tant d'efforts, et que les essais qui ont été tentés pour les rapprocher de la civilisation ne soient précisément ce qui hâte leur anéantissement. C'est du moins ce que semble redouter le savant qui les a étudiés sur les lieux avec le plus de conscience. M. Marlière s'était établi sur les bords du Rio-Doce depuis 1824; il était secondé par les intentions vraiment généreuses de don Pedro. Des obstacles sans nombre se présentèrent dès cette époque au bien qu'il voulait faire. Nous ignorons s'ils se sont aplanis aujourd'hui; mais c'est une vie noblement sacrifiée que celle de cet homme qui ne cessait de dire aux Brésiliens, à propos des sauvages : *Amor e lealdade para com elles, meus amigos, e temos homens* (aimons-les, soyons loyaux envers eux, mes amis, et nous aurons des hommes). Répétons avec le voyageur qui cite ces nobles paroles : « Pour exécuter les plans du bon Marlière, il aurait fallu trouver des hommes qui lui ressemblassent: et où les trouver (*)? »

A peu près vers l'époque où ces événements se passaient, les tribus du Rio-Doce et du Belmonte envoyaient quelquefois en députation à Rio de Janeiro ceux de leurs chefs et de leurs guerriers qu'ils croyaient les plus éloquents. Ces étranges ambassadeurs se revêtaient d'une pompe inusitée. Selon

(*) M. Guido Thomas Marlière, qui vient de mourir, avait reçu récemment le titre de directeur général de la civilisation des Indiens. Nous empruntons à M. de Saint-Hilaire quelques lignes sur ses travaux : « M. Marlière, après avoir porté les armes en Europe, passa au Brésil, vers 1808, et fut placé dans le beau régiment de Minas-Geraes. La qualité de Français attira d'abord à M. Marlière quelques persécutions absurdes; mais bientôt on lui rendit une justice éclatante; et depuis cette époque, il consacra son existence entière au bonheur des indigènes. La civilisation des Coroados, des Coropos et des Puris fut l'objet de ses premiers travaux. Il était plus difficile d'éteindre la haine que portaient aux Brésiliens-Portugais les Botocoudos, irrités par une longue guerre et de barbares traitements. La philanthropie de Guido Marlière triompha de tous les obstacles...... Afin de s'attacher de plus en plus les Botocoudos, Marlière fit faire pour eux plusieurs plantations. C'étaient les soldats des divisions militaires qu'il employait à ce travail, et souvent il avait le plaisir de voir ces derniers serrer dans leurs bras les sauvages, que naguère ils exterminaient comme des bêtes féroces. Un des premiers soins de Marlière fut d'établir une discipline plus sévère parmi les soldats des divisions. Il avait obtenu la réforme *des vieux* bouchers des Indiens, ce sont ses expressions, et les avait remplacés par des hommes moins barbares : il avait établi pour règle qu'il n'y aurait aucun avancement pour les soldats dont la conduite tendrait à éloigner les indigènes. Marlière fixa son quartier général au lieu appelé Gallo, au-dessus du confluent du Rio de Santo-Antonio, et il y fit faire des plantations de bananiers, de manioc, de maïs, de riz, d'ananas, de cafiers, qui surpassèrent ses espérances. Il fonda d'autres colonies. » C'est du reste dans le savant voyageur, auquel nous empruntons cette note, qu'il faut lire le détail des sages précautions qu'on employa à l'égard des Indiens. Un des premiers soins, et l'on ne saurait trop le faire remarquer, ce fut de restreindre le commerce si funeste de l'eau-de-vie dans les aldeas. (Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil; tom II, pag. 337, et suivantes).

l'usage invariable, ils étaient peints de rocou et de genipa; une longue peau de tamandua servait de manteau à l'un d'entre eux. Ce fut sous cet aspect bizarre qu'une famille entière apparut dans les rues de Rio à l'artiste habile auquel nous avons emprunté son dessin.

Les régions à moitié désertes que parcourent les Botocoudos, les rives du Pardo, du Rio-Doce et du Belmonte, servent encore d'asile à des hordes peu nombreuses, débris de nations plus puissantes, et qui vont s'anéantissant. Les Machakalis, moitié indépendants, moitié civilisés, qui s'introduisaient jadis une plume d'ara dans la lèvre inférieure, les Patachos, qui partagent leur haine contre les Botocoudos, les Mucunis qui se disent aussi descendants des Aymorès, et qu'on a vus se soumettre en partie au christianisme, les Panhames et les Capochos que les dernières guerres ont affaiblis, toutes ces tribus à moitié désorganisées, qui appartiennent à des nations souvent d'origine fort différente, seraient curieuses à examiner; mais, outre que leurs caractères distinctifs se sont fort affaiblis par le contact avec les Européens, nous serions contraints de répéter en partie ce que nous venons de dire à propos de la nation la plus puissante qui existe dans ces forêts. Plus tard, en nous dirigeant vers l'Amazone et dans l'intérieur, les peuplades indiennes nous apparaîtront avec leurs coutumes sauvages et leurs traditions originales. Nous allons rentrer dans des contrées mieux explorées, et surtout dans des lieux où la civilisation exerce davantage son influence.

Ancienne province dos Ilheos, faisant partie du territoire de Bahia. Lorsque l'on abandonne cette portion de la côte orientale si déserte encore, et où l'on était en droit de s'attendre à rencontrer des établissements agricoles plus florissants et plus nombreux, on pénètre dans la province dos Ilheos, à laquelle la fertilité de son territoire et le voisinage de Bahia donnent une certaine importance.

C'est le Rio-Pardo qui forme ses limites avec la comarca de Porto-Seguro; et le nom qu'il porte a été imposé à ce district en raison de quelques îlots incultes que l'on rencontre le long de la côte, à l'embouchure du fleuve dos Ilheos.

Cette comarca, dont la circonscription a été diminuée lors des divisions nouvelles, formait jadis une des douze capitaineries fondées par Jean III. Aujourd'hui, Porto-Seguro et Bahia occupent une partie de son territoire. Il y a quelques années seulement, elle s'étendait depuis le Belmonte jusqu'au Rio-Jiquiriça, et elle occupait les cinquante lieues de côte qui lui avaient été dévolues; mais les circonscriptions territoriales changent si fréquemment au Brésil, qu'il est difficile de rien dire de bien positif à ce sujet.

Comme Espirito-Santo et Porto-Seguro, ce vaste district, arrosé par des fleuves qui prennent naissance dans l'intérieur, se prêterait à la grande culture des denrées coloniales, et les habitants en trouveraient aisément le débouché; mais une insouciance, que le temps n'a pas encore pu vaincre, les rend pour la plupart d'une indifférence complète aux aisances de la vie. Le coton, le sucre, le café, le cacaotier même, seraient pour les petits propriétaires une source assurée de prospérité croissante. A l'exception des grands établissements agricoles que fondent depuis une vingtaine d'années des grands propriétaires, et surtout des étrangers, ces végétaux utiles sont à peine cultivés. On ne saurait se figurer, dans nos contrées actives, le calme tout philosophique avec lequel un habitant de Porto-Seguro ou d'Ilheos se contente, pour sa nourriture, d'une faible quantité de farine de manioc, d'un peu de poisson, qu'on se procure sans peine, et de quelques cuisses de crabes qu'on trempe dans une eau pimentée. Mal nourri, mal vêtu, plus mal logé encore, il se repose dans sa molle indolence, et il vous avoue qu'il ne souhaite rien au delà de ce que le ciel lui a accordé. Voulez-vous l'écouter cependant, il vous dira que,



Radeau de bois de construction.

comme bien d'autres habitants du Brésil, il pourrait se procurer, s'il le voulait, de l'or et des pierreries; il vous racontera l'histoire de son Eldorado; car ce mythe, qu'on trouve répandu sur toute la surface du continent américain, s'est réfugié depuis longues années dans la province dos Ilheos.

Pour parvenir à cet Eldorado des Brésiliens, il faut remonter le Taipé. D'abord on aperçoit quelques fazendas, quelques cultures assez abondantes; puis on entre dans la solitude, et l'on pénètre dans la région des forêts. Après que vous aurez admiré à loisir la poule sultane au plumage bleu, qui marche avec tant d'élégance sur les tiges de l'aninga; après que vous aurez jeté un regard d'affection sur le *picapara*, qui couvre de ses ailes ses petits qu'il emporte en fuyant; quand les jeux de la loutre brésilienne vous auront occupé quelques heures, un bras de fleuve qui se dirige à droite vous conduira dans un grand lac entouré de jolies montagnes : c'est la *Lagoa*, le lac par excellence. Il a à peu près deux milles d'Allemagne de longueur, sur un mille de large; ses bords sont admirables; mais cette brise si agréable à sentir sur le bord de la mer, la *viracão*, acquiert une certaine violence, et elle soulève ses vagues de manière à faire chavirer les pirogues. La Lagoa communiquait, dit-on, jadis avec les eaux de l'Océan, et des coquillages de la mer se trouvent, à ce que l'on affirme, dans l'intérieur. Autrefois, une petite île, formée des détritus de végétaux, flottait à sa surface : elle s'est appuyée à l'une des rives, et c'est là qu'on la voit fixée.

« La beauté et l'utilité de ce lac, dit M. le prince de Neuwied, lui ont donné une si grande valeur aux yeux des habitants du pays, que c'est un des premiers objets dont ils parlent aux voyageurs qui arrivent. Il se mêle à ces récits beaucoup de fables sur le lac, sur son origine, sur le canton qui l'entoure, sur les phénomènes qu'il présente; on exagère fréquemment sa grandeur et ses bienfaits; on dit que les montagnes voisines sont riches en or et en pierres précieuses; on a même placé au milieu des solitudes de ces montagnes un Eldorado fabuleux, ou un pays dans lequel il n'est pas nécessaire de prendre beaucoup de peine pour acquérir de grandes richesses. »

Il est fâcheux sans doute que le savant voyageur auquel nous empruntons ces paroles ne nous ait pas transmis la tradition qui lui fut racontée sur les bords mêmes du lac. Nous ajouterons cependant que les récits fabuleux des Brésiliens, relativement aux espèces d'Eldorado qu'ils ont placés dans les forêts ou dans les montagnes de l'intérieur, sont infiniment moins poétiques et surtout moins exagérés que ceux qui circulent sur les bords de l'Orénoque : ce sont presque toujours, comme *Americanas*, des lieux solitaires, environnés de bois sombres, dont l'accès est impraticable : les pierreries s'y trouvent à la surface de la terre, il est vrai; l'or étincelle de toutes parts; mais des orages effroyables grondent au-dessus de la tête des voyageurs, et s'opposent souvent à leurs travaux.

Il est cependant d'autres sources de richesses pour l'habitant des Ilheos, et ce sont celles qu'il néglige, ou, pour mieux dire, elles lui sont indifférentes. A côté de bois de construction admirables, tels que le massaranduba, le tapinhuan, le vinhatico, le cèdre brésilien, le sucupira, le bois de fer, le quatélé et le pao d'arco, on voit s'élever le sassafras, l'arbre copal, celui qui donne la gomme élémi, le pechurim, ou l'arbre tout épice, qui ne croît pas cependant aussi haut qu'au Para, l'ibirapitanga, ou le bois du Brésil, qui devient d'autant plus précieux que plusieurs des forêts exploitées depuis la découverte ne peuvent plus guère en fournir. Nous ne parlerons ni des arbres à fruits des forêts, ni de ceux qu'on a naturalisés, il faudrait répéter, en partie du moins, la liste nombreuse déjà donnée; mais nous rappellerons qu'à côté des plantes médicinales les plus précieuses, telles que l'ipécacuana, le pseudo-quina ou strychnos, le jalap, la butua, et tant d'autres, on peut recueillir abondamment le rocou, et

même l'anil, dont on obtient l'indigo.

Quelquefois, frappé de la fertilité de ces terres abondantes si négligées, un étranger vient s'y établir, et des récoltes, qui l'ont bientôt dédommagé de ses sacrifices et de la vie solitaire qu'il se voit contraint de mener, frappent les habitants sans leur donner beaucoup plus d'énergie. De temps à autre, c'est un cultivateur de la côte orientale qui vient se fixer sur les bords de quelque fleuve plus rapproché de Bahia.

Rien de plus pittoresque que ces habitations brésiliennes, par cela même qu'on en exclut les constructions solides, et qui se rapprocheraient de nos fermes européennes. Ces palmiers qui se balancent au-dessus d'un toit de feuillage; cette multitude de plantes utiles qui croissent à l'abandon, et qui empruntent de leur désordre même quelque chose de pittoresque, tout se réunit pour donner à ces habitations solitaires un aspect d'élégance qui doit son charme principal aux formes variées de la végétation.

Le coco de Piassaba. Presque toujours, parmi les arbres qui environnent une habitation d'Ilheos, on aperçoit un palmier élégant dont on ne soupçonne pas au premier abord l'immense utilité : c'est le *coco de piassaba*. Les longs filaments ligneux de sa tige ne sont jamais perdus; on en fait des câbles solides dont Bahia conserve l'usage; et ces cordages grossiers, qu'on ne rencontre guère qu'au Brésil, sont un objet important de commerce pour le pays d'Ilheos.

Ainsi que la plupart des palmiers, du reste, le piassaba peut être employé de divers manières; après avoir fourni l'utile, il donne encore le superflu; non-seulement son bois est excellent pour les constructions légères, sa noix est nourrissante, mais toute l'industrie d'une bourgade repose sur l'abondance de son fruit. A Olivença, l'écale du coco de piassaba est travaillée en longs chapelets que l'on exporte dans tout le Brésil; et devinez quels sont les hommes qui se livrent à cette industrie paisible, à cette occupation presque monacale : rien moins que les anciens dominateurs de la côte, ces terribles Tupiniquins, dont la renommée s'étendait parmi les nations les plus puissantes, et qui, après avoir reçu Cabral, accueillirent les premiers explorateurs avec tant de défiance. Aujourd'hui, plus d'arc formidable, plus de *lyvera pème*, plus de fronteau de plumes d'ara; partant, plus de chasses, plus de guerres, et plus de cérémonies du massacre; mais aussi adieu les grandes fêtes d'initiations où l'on soufflait l'esprit de courage; adieu les caouins « où l'on buvait comme lansquenets », au dire du bon Lery; adieu encore les chasses aventureuses auxquelles succédaient de longs festins. Aujourd'hui, le Tupiniquin, vêtu d'un pantalon de coton blanc et d'une chemise de même étoffe, est assis paisiblement à son tour, et fabriquant des patenôtres. Il ne va jamais à la chasse, quoique le gibier soit abondant; et, au lieu de la cérémonie imposante qui accueillait le voyageur, il vous dira *adeos meu senhor*, et il vous demandera la bénédiction dans son mauvais portugais.

C'est que Villa de Olivença qu'habitent surtout les Indiens, a été fondée jadis par les jésuites, et que là encore se montre cette politique admirable qu'ils ont seuls bien possédée, et qui eût sauvé la population indienne, si quelque chose eût pu la sauver (*).

Abondance des objets d'histoire naturelle, ossements fossiles, rapides. Quoique, pour trouver des peuplades indiennes dignes de quelque intérêt dans ce district, il soit nécessaire de faire un voyage jusqu'aux frontières de Minas où vivent encore les Mongoyos, connus sous le nom de Camacans, il s'en faut bien que le pays soit sans intérêt pour le voyageur. Les forêts offrent des richesses infinies à celui qui s'occupe d'études zoologi-

(1) En 1817, un voyageur célèbre trouva à Olivença un homme de race indienne qui se souvenait d'avoir vu fonder la ville et construire l'église. Il avait cent sept ans. Ses cheveux étaient encore d'un noir d'ébène; ce qui, d'ailleurs, est très-commun chez les vieux Indiens.



ques; et, s'il remonte le beau fleuve connu sous le nom de Rio de Contas, on lui parlera peut-être encore d'une découverte précieuse qui fut faite, il y a plusieurs années, et qui prouve que les squelettes de mastodonte n'appartiennent pas seulement à l'Amérique septentrionale (*). Un auteur portugais, qui malheureusement n'entre point dans de très-grands détails à ce sujet, M. Manoel Ayres de Cazal, affirme qu'on a découvert, en plus d'un endroit, des ossements gigantesques qu'il faut probablement rapporter à des animaux du même genre. Si, au lieu de visiter ce beau fleuve qui fait partie maintenant d'une comarca séparée, le voyageur remonte le Rio dos Ilheos, auquel les indigènes donnaient jadis le nom de Patype, et qui prend sa source dans le district diamantin, il jouira des accidents de terrain les plus pittoresques, des points de vue les plus imposants; les grandes forêts que le fleuve traverse lui offriront mille végétaux précieux, et les récoltes qu'il pourra faire seront aussi abondantes et aussi variées que sur le Belmonte et sur le Rio-Doce. Mais s'il tient à ses collections, qu'il ne les aventure pas sur le fleuve; quelquefois le Rio-Patype tombe d'une hauteur de cinq pieds dans son propre lit; il bondit avec fracas entre des roches. Dans ces voyages, sans doute, la vie ne court aucun danger, mais le sort de la cargaison que renferme l'étroite pirogue dépend tout à fait de l'habileté des Indiens qui la dirigent. Rien de plus curieux et de plus pittoresque à la fois que le passage d'un de ces rapides. Le regard exercé du canotier découvre presque toujours le canal. L'eau jaillit parmi les rochers, et la pirogue descend comme un trait; vingt coups d'aviron appliqués avec une rapidité étonnante la maintiennent ordinairement jusqu'aux eaux paisibles; mais si une roche inaperçue se présente, si le canot vient à heurter une pierre saillante, les hommes et la cargaison disparaissent, on est heureux de se sauver.

(*) On cite entre autres un squelette trouvé près de la bourgade même de Rio de Contas; il avait trente pas de longueur, les côtes étaient d'un palme et demi de large, les jambes avaient à peu près la hauteur d'un homme de moyenne stature. Il fallut les forces réunies de quatre hommes pour détacher la mâchoire inférieure, et une dent molaire sans racines pesait quatre livres. Ilheos, d'ailleurs, n'est pas le seul endroit du Brésil où l'on ait trouvé des ossements semblables.

VILLE D'ILHEOS, CAMAMU ET SA BAIE. En se rendant à la mer, le Rio dos Ilheos forme une baie charmante où viennent se décharger plusieurs fleuves navigables, et, entre autres, le Rio da Cachoeira, qui est un des bras du Patype. C'est là qu'est située la capitale de la comarca.

Tout ce pays présente, pour ainsi dire, l'aspect d'une contrée vierge, qui offre ses antiques forêts à la culture; et cependant une sorte de décadence s'y fait sentir. Est-ce aux ravages causés anciennement par les Aymorès, est-ce plutôt à l'expulsion des jésuites qu'il faut s'en prendre? La province dos Ilheos offrait un aspect de prospérité qu'elle a perdu, mais qu'une sage administration peut lui rendre, surtout depuis que des familles d'Irlandais sont venues s'y établir, et qu'elles y ont formé une colonie active. San-Jorge dos Ilheos, la capitale, est surtout déchue de ce qu'elle était autrefois. Ayres de Cazal en convient; c'était jadis une villa considérable et florissante; elle n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle était. Bâtie d'abord dans une vallée entre deux collines, elle a gravi celle de Santo-Antonio. Le donataire la fonda vers 1540; ce fut la première ville un peu considérable qui fut construite au Brésil: elle s'éleva rapidement à un certain degré de splendeur; mais la tribu d'Aymorès, que l'on connaissait sous le nom de *Gherins*, la ravagea d'une manière vraiment épouvantable. Quoique le traité conclu avec ces sauvages eût reçu un commencement d'exécution en 1603, dès 1685 elle était déjà bien déchue de ce qu'on l'avait vue autrefois. L'expulsion des jésuites

lui a porté le dernier coup. Rien de si triste que de voir maintenant ce grand édifice abandonné, que l'on désigne sous le nom de collége; il ne fut construit qu'en 1723, et il présente déjà l'aspect d'une ruine, du moins en quelques endroits. Il y a trois églises assez considérables à Villa dos Ilheos; mais l'herbe croît dans les rues; et l'on n'aperçoit quelque mouvement dans sa population indolente, que le dimanche, au moment où les habitants d'alentour se rendent de toute part à la ville pour assister au service divin. Durant les guerres du XVII[e] siècle, San-Jorge dos Ilheos appartint un moment aux Hollandais; et des ouvrages militaires d'une construction solide attestent encore l'incroyable promptitude que les conquérants mettaient dans les travaux qui pouvaient assurer leur position. Après le siége de San-Salvador, néanmoins, ils furent promptement expulsés de la côte orientale. Nous avons dit quelques mots d'Olivença et de son étrange population. Rio de Contas, Cayru, Boypeba, Marahu, Barcellos, Valença, Igrapuena, Serinhehem, sont autant de villas qui ne sauraient nous occuper. Nous nous arrêterons un moment à Camamu, à cause de sa baie magnifique. En effet, après la rade de San-Salvador, c'est le port le plus considérable de la province, et même de la côte orientale. Plusieurs fleuves viennent s'y jeter dans la mer, et une île de forme circulaire, qui a une demi-lieue de diamètre, et qu'on désigne tour à tour sous le nom d'ilha Camamu et d'ilha das Pedras, occupe le centre de la baie. Ce grand lac aux eaux paisibles sert d'asile à une foule de baleines qui viennent s'y reposer, et qui s'y trouvent plus en sûreté que dans les eaux de San-Salvador. Bien qu'on y ait établi des pêcheries à plusieurs reprises, Camamu est maintenant une bourgade de peu d'étendue, mais assez florissante, bâtie sur la rive gauche du Rio-Acarahy, et destinée probablement à devenir une cité du premier ordre.

Province de Bahia. Nous voici parvenus à une de ces grandes provinces qui, dans les derniers mouvements, ont plus d'une fois voulu assurer leur indépendance complète, et former un État à part, parce qu'elles devinent que leurs besoins politiques et commerciaux marchent dans une direction souvent opposée à ceux de Rio de Janeiro; qu'il y a chez elles d'anciens souvenirs, renouvelant sans cesse d'anciennes rivalités, et qu'elles se sentent d'ailleurs un point central, auquel viennent se rattacher, faute de communications actives avec la capitale, les intérêts agricoles d'une foule de localités. Il n'y a nul doute qu'avant un long espace de temps, on ne voie s'opérer une scission toujours imminente. Selon l'état actuel des choses, elle serait impolitique; et, dans le cas même où les idées de fédération se propageraient, il n'est guère probable que la séparation du gouvernement central puisse s'opérer sur-le-champ.

Comme province, Bahia, qui comprend presque tout le territoire de l'ancienne capitainerie de ce nom et une partie de celle d'Ilheos, s'étend depuis le parallèle de 10° de latitude australe jusqu'au 15° 40'; elle a environ cent quinze lieues portugaises de longueur, sur une largeur que les géographes brésiliens évaluent approximativement à soixante-dix lieues. Comme centre commercial, sa position est admirable: au nord, elle confine avec Seregipe d'El Rey et avec la province de Pernambuco, dont elle est séparée par le Rio San-Francisco; au sud, ce sont les provinces de Porto-Seguro et de Minas-Geraes, qui forment ses limites; vers le couchant, elle touche encore au pays de Pernambuco; à l'est, l'Océan la baigne et lui creuse des ports magnifiques.

La comarca de Bahia proprement dite est beaucoup moins considérable: elle n'occupe que quarante lieues brésiliennes, à partir du Rio-Jiquiriça jusqu'au Rio-Real; elle a environ trente-cinq lieues de largeur.

La province de Bahia fut une des premières peuplées par les Européens; c'est aussi le pays où ils ont laissé le plus de souvenirs, et où ils ont effacé



Navigation du Rio dos Ilheos

avec le plus de promptitude les traits originaux des anciens habitants, sans respecter ces coutumes locales qui jettent tant d'intérêt sur les vieilles relations.

On a vu, dans la première portion de cette notice, quels étaient les événements politiques qui avaient marqué l'arrivée des Portugais et leur lutte avec les indigènes. Nous avons rappelé ensuite l'occupation momentanée des Hollandais; sans revenir sur ce qui a été déjà rapporté, nous dirons qu'à partir de la restauration de Bahia, (pour nous servir d'une expression adoptée par les historiens portugais) jusqu'au XIXe siècle, l'entrée de la province fut peut-être plus sévèrement défendue aux navires étrangers que celle de Rio. Durant le XVIIIe siècle, un seul ouvrage portugais de quelque importance parut sur le Brésil. C'était celui de Rocha Pitta; l'autorité, après en avoir permis l'impression, fit bientôt saisir le livre, tant étaient vives les appréhensions que causaient au Portugal certaines puissances maritimes, ou, pour mieux dire encore, le contact immédiat des Brésiliens avec les nations européennes. Quelques phrases des anciens voyageurs en disent plus à ce sujet que bien des dissertations. Si on ouvre la relation de Dampier, qui fut publiée vers 1701, on y trouve ce passage, à propos de San-Salvador: « On dit que les marchands qui demeurent ici sont fort riches, et qu'ils ont un grand nombre d'esclaves tant hommes que femmes. La plupart de ces négociants sont Portugais, et il n'y a que peu d'étrangers qui aient commerce avec eux; cependant il y avait un Anglais, nommé M. Cock, qui était fort civil et en bonne réputation; il avait patente pour être consul de la nation anglaise; mais il ne s'était pas soucié de prendre ce caractère, parce que nos vaisseaux ne vont presque jamais dans ce port, et qu'il y avait dix à douze ans qu'il n'y en était point venu d'ailleurs. Il y avait ici un marchand danois et un ou deux Français (*). »

(*) Voyage aux terres australes.

Ceci se passait sous don João de Lancastro, et le souvenir de son origine anglaise donnait encore à ce seigneur une indulgence que les autres vice-rois n'imitèrent pas toujours; si bien qu'un siècle après environ, un voyageur qui avait appris à ses propres dépens ce que valait la qualité d'étranger, Lindley, affirmait qu'il n'existait pas une seule auberge, à Bahia, où, fût-ce momentanément, on pût trouver un asile. Pour donner une idée complète de l'étrange système qui avait été adopté par la métropole à l'égard de ses colonies, nous rappellerons que, vers 1800, une filature de coton ayant été organisée près de Bahia, elle fut détruite par ordre du gouverneur, et le propriétaire envoyé en Europe pour être jugé d'après les lois qui défendaient l'introduction des manufactures (*).

Et cependant quel était, dans cette vaste colonie, le pays le plus propre à un développement industriel et commercial? Dès l'origine, le sucre, le coton, le tabac, le manioc, le riz et le maïs, devinrent une source d'opulence pour les habitants; leur culture effaça bientôt, par ses résultats, ce que l'on racontait des richesses métalliques de l'intérieur. Il ne faudrait pas croire cependant que le territoire de la province présente partout un aspect égal de fertilité. Ces espèces de landes que l'on connaît dans le pays sous le nom de *catingas*, en occupent beaucoup plus de la moitié, et elles sont à peu près perdues pour l'agriculture. Les *chapadas*, au contraire, et les vallées profondes qui s'étendent dans le voisinage des fleuves sont d'une rare fertilité; et tous les jours des cultures nouvelles succèdent aux grandes forêts qui les couvrent encore.

RECONCAVO. Mais, sans contredit, le meilleur terrain de la comarca est celui que l'on désigne sous le nom de Reconcave; et l'on appelle ainsi une zone ayant de six à dix lieues de lar-

(*) Warden, Chronologie historique de l'Amérique, t. XIII de l'Art de vérifier les dates, p. 109

geur, qui entoure, dans presque toute son étendue, la baie magnifique dont la province a pris son nom : elle peut avoir trente lieues de tour. C'est là que se succèdent, depuis près de trois siècles, ces vastes engenhos à sucre, ces grandes cultures de tabac qui rendront toujours cette région du Brésil la plus opulente de l'empire. Un sol noir que les habitants connaissent sous le nom de *Massapé*, et dont la fertilité, passée en proverbe, semble inépuisable, est celui que l'on réserve surtout à l'exploitation de la canne à sucre.

Mais, si le territoire se prête ainsi à tous les efforts de l'agriculture, s'il n'y a guère de denrées coloniales qui ne puissent y prospérer, nulle contrée aussi n'est plus propre à leur exportation. La baie de Tous les Saints est un grand lac, dont les eaux viennent chercher au pied des habitations les riches produits qui s'y succèdent; et si elles ne baignent pas toute l'étendue du Reconcave, de petits fleuves navigables descendent de l'intérieur; ils forment comme autant de canaux naturels qui apportent chaque jour un nouveau tribut d'abondance au port qui les reçoit.

Aussi, vers la fin du jour, quand, du sommet de quelque lieu élevé, on vient à contempler ce vaste bassin que sillonnent perpétuellement de petites voiles blanches, est-ce un temps de loisir doucement passé que celui où l'on cherche à deviner d'où viennent ainsi ces barques isolées ou ces petites flottilles qui passent entre les îles de la baie, et qui accomplissent, sans danger, un voyage qu'elles renouvellent continuellement.

Ici, c'est une grande barque pesante chargée de farine de manioc, et qui a descendu le Jagoarype pour se rendre à la fausse barre. Voici une fine baleinière qui s'en vient de l'anse d'Itapuan; plus près, rasant la terre, vous apercevez de longs canots. C'est le Rio-Vermelho, qui n'a guère plus d'étendue que notre rivière de Bièvre, et qui envoie ses petites pirogues chargées de cocos ou de cordages de piassaba. Le Rio-Serzipe, qui prend naissance dans les campagnes de Cachoeira, et qui se décharge en face de l'île Cajahiba, porte à la mer des *lanchas* chargées de tabac. Le *Jacarahy*, le *Piraja*, le *Matuim*, le *Pitanga*, le *Paranamirim*, ne sont guère que des ruisseaux navigables avec la marée; toutefois, de jolies barques, chargées de caisses de sucre, descendent de leur embouchure, et se croisent devant Bahia.

Mais, entre Itaparica et l'ilha dos Frades, il y a un espace dont l'œil ne mesure plus l'étendue : c'est là, dans le lointain, que se groupent les barques les plus nombreuses, et qu'elles semblent glisser plus doucement sur les eaux; presque toutes, elles viennent de la ville populeuse de Cachoeira, et elles ont descendu le Paraguassu. Le Paraguassu est le fleuve le plus considérable de la baie de Tous les Saints; c'est la source perpétuelle d'abondance; et, malgré son peu d'étendue, il est plus important, commercialement parlant, que bien des fleuves d'Amérique. Le Rio-Paraguassu a ses sources dans le voisinage de la Serra de Chapada, limite du bourg central de Contas; il reçoit une foule de tributaires peu considérables, et forme une grande cascade, lorsqu'il est obligé de franchir une des branches de la Serra de Cincura; il reçoit l'Una, dont les eaux sont abondantes, forme une seconde cascade, et, après avoir passé par les villas de Cachoeira et de Maragogype, il entre paisiblement dans la baie, vers le milieu de la côte occidentale, après avoir arrosé un des pays les plus abondants du Brésil, si ce n'est même le mieux cultivé.

A une époque bien antérieure sans doute aux temps historiques, la baie de San-Salvador formait, selon toute probabilité, un grand lac intérieur, qui rompit ses digues par l'effort des eaux, et qui s'ouvrit une vaste entrée sur l'Océan. Quoique cette rade immense n'ait pas moins de six lieues et demie de longueur du nord au sud, sur une largeur qui dépasse huit lieues de l'est à l'ouest, les yeux se reposent

Bahia.

partout sur des terres fertiles. L'île d'Itaparica forme ses deux entrées, et se développe aux regards sous l'aspect le plus pittoresque. Celle dos *Frades*, en élevant sa riante colline à quelque distance, laisse entrevoir les montagnes déjà lointaines de Cachoeira; et ce sont surtout ces deux terres d'un aspect différent, mais parées toutes les deux d'une végétation abondante, qui donnent à la baie ce caractère de grandeur paisible, cette majesté infinie qui exclut presque la variété dans le paysage, mais qui rappelle à des idées d'abondance et de repos (*).

CIDADE DE SAN-SALVADOR. San-Salvador, que l'on connaît bien davantage sous le nom de Bahia, a été fondée, vers 1549, à l'entrée de cette vaste baie. Elle s'élève du côté oriental, et elle peut avoir une lieue de longueur du nord au sud, en y joignant le faubourg da Victoria à l'extrémité méridionale, et celui de *Bom Fim*, qui la termine vers le point opposé. Construite sur la côte la plus escarpée de la baie, cette ancienne capitale du Brésil se divise en deux parties bien distinctes, la ville basse et la ville haute. Ici, les vastes magasins connus sous le nom de trapiches, la douane, l'arsenal, les chantiers de construction, l'agitation et le bruit; à quelques toises, et sur un plateau régulier, lavé par l'air le plus salubre, comme disent les Brésiliens, les grands couvents, le palais du gouverneur, les riantes habitations des fonctionnaires et des négociants opulents, un grand repos, enfin, qui contraste de la manière la plus étrange avec le bruit de la ville commerçante. Contemplez de la baie ces grands édifices qui s'élèvent sur une côte escarpée entremêlée de verdure, ces maisons bâties hardiment sur le revers de la colline, ces rues montueuses qui font communiquer les deux quartiers, et qui se dessinent en amphithéâtre avec leurs poutres toujours prêtes à soutenir quelque éboulement; tout donne à cette cité, déjà vieille pour l'Amérique, un caractère de hardiesse et d'originalité dont on ne peut se lasser de considérer l'ensemble.

Si quelque jour les habitants de San-Salvador sont curieux de connaître l'état ancien de la ville, et les progrès qu'elle a dû faire, ce sont les vastes plans tracés au dix-septième siècle par les Hollandais qu'il faudra consulter, et qui existent dans quelques-unes de nos bibliothèques. C'est là qu'on peut s'assurer d'un seul coup d'œil que les grands édifices qui décorent surtout la ville haute existaient déjà dès le dix-septième siècle. Une chose remarquable seulement, c'est que des grues disposées sur plusieurs points remplaçaient souvent les ruelles qui gravissent la colline, et servaient surtout à communiquer de la Praya à la ville haute par un moyen expéditif plus rapide, mais moins sûr, sans doute, que la plupart des *ladeiras*.

La Praya, c'est la rue principale de la ville basse, et le nom qu'elle porte lui vient du voisinage de la mer. Elle est fort étroite; mais il était à peu près impossible que la chose fût autrement, tant l'espace laissé par la mer se trouve vraiment resserré. Outre les édifices indispensables à une grande ville commerçante, mais qui n'ont rien de remarquable, sous le rapport de

(*) L'île d'Itaparica a six lieues et demie de longueur, et trois dans sa plus grande largeur. Sa forme est irrégulière. Elle a une anse du côté occidental, et à l'est un promontoire assez remarquable. Son terrain est inégal et fertile, elle est propre à diverses branches d'agriculture; on y cultive surtout les arbres fruitiers. Les cocotiers, les manguiers, les orangers y ont multiplié; la vigne même y réussit passablement dans quelques expositions. Les habitants sont répartis en deux paroisses. Une armacao pour la pêche de la baleine, une corderie de piassaba, quelques alambics pour la distillation du rhum, forment son industrie, qui ne peut manquer de s'accroître. C'est à environ une lieue que se trouve l'île dos Frades, qui est beaucoup plus montueuse, et qui peut avoir trois milles de longueur. Bimbarra, Maré, Cajahiba, Medo, et quelques autres que nous ne nommerons pas, sont autant d'îlots que la culture met à profit.

l'architecture, que cette solidité massive dont on est frappé à l'aspect des constructions espagnoles et portugaises du dix-septième siècle, on distingue le nouveau bâtiment de la Bourse; et il forme un contraste parfait avec l'ancien système, qui a du moins son originalité. La Bourse de Bahia est une vaste maison construite dans un style hybride qui a voulu imiter le style grec, et elle ressemble plutôt à un vaste café qu'à un bâtiment destiné aux transactions commerciales les plus importantes de la province. Elle a le mérite néanmoins d'offrir, dans sa construction et dans ses ornements, les plus beaux échantillons de bois indigènes qu'on ait pu se procurer. L'église la plus fréquentée de la Praya, la *Conceicao*, se distingue, au contraire, par une singularité qui s'est renouvelée plus d'une fois, du reste, au Brésil: elle a été, pour ainsi dire, construite en Europe; les pierres, toutes taillées et toutes numérotées, ont été transportées à Bahia sur deux frégates, et les architectes de la ville n'ont eu que la peine de les assembler. La ville basse offre une autre paroisse remarquable, c'est Nossa-Senhora do Pilar.

L'étranger a-t-il visité rapidement le chantier de construction, l'arsenal, les marchés, et ces rues étroites où règne un tumulte perpétuel, et veut-il enfin gagner la ville haute, il est souvent dupe de son inexpérience.

Des rues en pente rapide, des escaliers dégradés, placés entre plusieurs maisons, y conduisent à la vérité; mais, si la crainte d'un soleil brûlant lui fait prendre ce dernier chemin, il en est bientôt puni. Après avoir gravi des marches brisées, encombrées de tas énormes d'immondices de toute espèce, il parvient au milieu de cette brillante verdure qu'il a admirée du port, et il est fort étonné de ne voir que des plantes inutiles ou des ricins qui croissent spontanément dans les espaces situés entre les maisons; souvent il ne sait plus se reconnaître, et presque toujours il se voit obligé de redescendre.

Le plus sûr est de monter une des rues qui ont pris le nom de *ladeira* (côte): quelques-unes sont bordées de maisons de chaque côté; d'autres ne présentent que de vastes murailles d'appui, des espèces de précipices, ou de vieilles masures dans l'état le plus délabré.

Si l'on entre dans la ville haute par ces ladeiras voisines de la douane, on est surpris de l'extrême différence qui existe entre les deux quartiers : d'un côté, la baie se déploie dans toute son étendue; de l'autre, c'est une place où viennent aboutir plusieurs rues larges et bien pavées, bordées de maisons construites avec élégance et solidité. Le théâtre frappe d'abord les regards; on est étonné du brillant effet qu'il produit quand on l'aperçoit de la rade; il est bâti sur un rocher, et il semble continuellement menacer la ville basse d'une chute funeste. C'est un vaste bâtiment carré, percé d'une infinité de fenêtres, et ayant un fronton mesquin. Les portes se trouvent situées sous une espèce de galerie qui sert à supporter une terrasse d'où les regards parcourent la baie dans tous les sens, et voient les navires s'avancer majestueusement au milieu de la rade hérissée d'une forêt de mâts.

En suivant la rue sur laquelle domine une partie des fenêtres du théâtre, on arrive au palais du gouverneur, bâti sur une place carrée, où s'élèvent plusieurs autres édifices, tels que la prison et la monnaie: tous sont d'une architecture massive et peu élégante; mais ils ont été construits solidement, et sont entretenus avec soin.

Mais nous voici dans le quartier des grandes églises et des couvents. A quelques pas du palais du gouverneur, se trouve San-Salvador, la vieille cathédrale abandonnée, où Vieira fit entendre cependant sa voix puissante et audacieuse, lorsqu'il fallut chasser les Hollandais; c'est là encore où l'évêque Teixeira laissa d'héroïques souvenirs. Plus loin, se trouve le palais archiépiscopal; à quelque distance encore, un magnifique collége bâti par les jésuites, et qu'on a transformé en hôpital militaire: il fut construit, dit-on, comme



la Conceicão de la Praya, en pierres apportées d'Europe. L'église qu'avaient fondée jadis les successeurs de Nobrega et d'Anchieta sert aujourd'hui de cathédrale, et prouve à quel degré d'opulence s'était élevée la compagnie. Les ornements intérieurs sont riches; tous les ouvrages en bois sont incrustés d'écaille venue des Indes ; le chœur et les chapelles latérales ont été dorés avec magnificence ; et les peintures du maître-autel, représentant Ignace de Loyola ainsi que saint François-Xavier, sont peut-être les seules œuvres d'art remarquables qu'on trouve aujourd'hui à Bahia. Cependant il s'en faut que ce temple soit entretenu avec le soin qu'on remarque dans les chapelles de quelques couvents voisins, tels que celles des franciscains et des carmes, par exemple, dont les ornements magnifiques, mais bizarres, sont un sujet perpétuel d'étonnement pour les étrangers (*).

La ville de San-Salvador est de toutes les villes du Brésil celle qui renferme le plus grand nombre de maisons religieuses. Ouvrons la Corografia brasilica, si bien informée sous ce rapport, et nous en aurons la preuve. Il y a un couvent de bénédictins, et ses possessions territoriales sont, dit-on, immenses, deux couvents de carmes, les uns chaussés, les autres déchaux, et un vaste couvent destiné aux franciscains; mais, outre ces grandes maisons, il y a d'autres fondations religieuses. On trouve à Bahia des quêteurs de la terre sainte, des augustins déchaux, des capucins italiens, puis des maisons secondaires de bénédictins, de carmes chaussés, de franciscains; il y a quatre couvents de femmes, et deux maisons de retraite qui leur sont destinées. C'est dans le couvent da Soledade qu'on a poussé au plus haut degré de perfection une gracieuse industrie, qui est encore dans son enfance chez nos plus habiles modistes de Paris. Des plumes éclatantes, que l'on obtient de la dépouille des guaras, des garças, des toucans, des aras, des perruches, des colibris même, et d'une foule d'autres oiseaux des tropiques, sont façonnées en bouquets de fleurs, et en guirlandes pour garnitures de robes. Les couleurs de ces fleurs artificielles sont inaltérables, et le feuillage se compose presque toujours des plumes nuancées des perroquets. Quelque abondants que puissent être les oiseaux à brillant plumage dans les grandes forêts du Brésil, on comprend qu'il y a toujours de la difficulté à se procurer certaines nuances indispensables pour les bouquets variés : aussi, rien n'est-il plus étrange, dit-on, que les espèces de volières qui existent dans certains couvents. Les pauvres oiseaux y sont perpétuellement dans une mue forcée; car on les dépouille entièrement de leurs plumes à certaines époques de l'année, et ils sont revêtus alors d'une petite livrée d'étoffe jusqu'à ce que leur plumage ait eu le temps de croître, pour les condamner à un nouveau supplice.

Il s'en faut bien que San-Salvador soit privé complétement d'établissements consacrés au développement intellectuel : on y remarque plusieurs colléges où les études sont assez fortes, un séminaire qui fournit un grand nombre d'ecclésiastiques au Brésil, et une école de médecine; il existe depuis longtemps une typographie, et la bibliothèque peut offrir quelques ouvrages curieux, même pour un étranger. Il y a une trentaine d'années, Lindley se plaignait de ce que la superbe bibliothèque du couvent était, pour ainsi dire, perdue pour le genre humain; les livres, les manuscrits, étaient jetés, écrivait-il, pêle-mêle dans une chambre où ils dépérissaient. On se demande en effet ce que sont devenues ces richesses, et si quelques couvents ne les ont pas recueillies; car la bibliothèque publique qui existe maintenant a été fondée, il y a une vingtaine d'années

(*) Nous ne saurions plus nous rappeler dans laquelle de ces deux églises on voyait encore, il y a une quinzaine d'années, un enfant Jésus, habillé à la française, l'épée au côté. Ces couvents ont été dévastés durant le dernier siége, et il est probable qu'ils n'offrent plus les immenses richesses qu'on y remarquait jadis.

seulement, au moyen d'une loterie, par le comte dos Arcos, et elle se compose tout au plus de six à sept mille volumes, parmi lesquels il n'y a qu'un bien petit nombre d'anciens ouvrages portugais et quelques manuscrits, débris bien incomplet d'une collection plus considérable. La plupart des bons ouvrages sont français, et cette bibliothèque n'a probablement d'autre rapport avec celle des jésuites que d'avoir été formée dans la galerie dont celle-ci occupait les rayons. Malgré ces divers établissements, auxquels il faut joindre une *casa da misericordia*, les tribunaux, un hôtel des monnaies, et bien d'autres édifices publics, la ville haute est loin d'offrir l'aspect d'activité que l'on remarque dans le quartier du commerce. Les magasins y sont en général fort peu nombreux; ils sont remplacés par des cafés, des boutiques de pharmaciens, quelques auberges et des vendas (espèces de cabarets). Des officiers de l'état-major, des soldats, des ecclésiastiques, des moines de tous les ordres, se croisent en sens divers. Les nègres de cadeiras, ceux qui sont destinés à porter des fardeaux de toute espèce dans la ville, se réunissent fréquemment à l'encoignure de certaines rues, en attendant le moment d'être employés : les uns s'occupent à faire des chapeaux de paille; d'autres, plus industrieux, tressent des nattes de couleur, destinées à tapisser quelque appartement.

Une des choses qui caractérisent cette ancienne capitale du Brésil, c'est le petit nombre de voitures; les antiques *sejas*, que l'on commence à remplacer à Rio de Janeiro par des carrosses de forme plus moderne, circulent encore dans les rues, mais à des intervalles fort rares. En revanche, l'espèce de palanquin connu sous le nom de *cadeira* est d'un usage général; un employé supérieur du gouvernement, un officier d'un certain rang, un membre du corps diplomatique, un simple négociant même jouissant d'une certaine aisance, ne peut se dispenser de se faire suivre dans les rues par la cadeira, quand bien même elle lui serait inutile pour la course qu'il a entreprise. Il y a des cadeiras de louage à San-Salvador, comme il y a chez nous des cabriolets; mais les cadeiras richement ornées sont le luxe des grandes maisons. Il y a telles de ces litières où l'on est assis, et où il faut une certaine habitude pour se tenir en équilibre, qui coûtent des sommes considérables; des étoffes de soie moirées, avec des impressions en or, forment les rideaux; le sculpteur en bois et le doreur ont pris soin d'orner l'espèce de baldaquin auquel elles sont attachées. Les dames d'un certain rang, lorsqu'elles se rendent à l'église ou en visite dans leur cadeira, se font suivre par une négresse richement vêtue, ou par un petit domestique noir, qui marche à côté d'elles, toujours prêt à recevoir leurs ordres. Les nègres porteurs sont eux-mêmes l'objet d'un luxe à part; on a soin de les choisir parmi les hommes les plus robustes de certaines nations, et il n'est pas rare de les voir vêtus des livrées les plus magnifiques, mais aussi les plus bizarres.

Les quartiers que préfèrent les étrangers à San-Salvador sont éloignés du centre : c'est le *Baril*, avec ses riantes maisons qu'entourent une foule de jardins; ce sont les habitations construites sur le bord de la mer, dans les environs du fort San-Pedro; c'est encore le faubourg *da Victoria*, bâti sur un riant promontoire d'où les regards dominent la baie, et qui a déjà ses grands souvenirs historiques. Le terrain élevé où se trouve bâti Victoria forme, depuis la ville jusqu'à la pointe du cap, un triangle équilatéral d'une lieue sur chaque côté; dans cet espace resserré se trouvent six petites vallées délicieuses. Ici les expressions manquent pour peindre l'indicible beauté de la végétation et les grandes lignes du paysage. Dans ces vastes *quintas*, qui descendent jusqu'au bord de la mer, on voit s'élever les arbres les plus imposants de la région des tropiques. Toutes les formes, tous les tons, tous les contrastes et toutes les harmonies, y sont réunis, a dit un habile écrivain, et l'on ne saurait rien ajouter à

description qu'il en donne. C'est dans
; jardins délicieux que l'on cultive la
is belle espèce d'orange qui existe
Brésil, et peut-être dans le monde;
la désigne sous le nom de *larenja*
ombigo; elle acquiert une grosseur
ı commune et est toujours privée de
pins.

Deux promenades charmantes, mais
en différentes d'aspect, sont offertes
x étrangers; car les habitants en font
rement usage : l'une peut se prolon-
r le long de ce beau lac qu'on désigne
us le nom de *dique,* et qui ceint la
le en demi-cercle, de manière à
soler presque complétement du con-
ient; l'autre est le *passeio publico,*
le jardin public qui fut planté par
ordres du comte dos Arcos, il y a
e trentaine d'années seulement. Sur
bords solitaires du dique, on peut
mirer quelques-uns de ces grands
its de la nature primitive, qu'on ne
ouve guère que dans l'intérieur du
ésil. Sur les terrasses du jardin pu-
c, on découvre sans cesse le spectacle
imé de la baie, dont rien ne peut
ndre le mouvement et la vie. Mais,
it que l'on s'arrête devant l'obé-
que élevé en l'honneur de Jean VI,
t qu'on prolonge son excursion jus-
'à quelques-uns de ces forts qui do-
nent la baie, un spectacle, qui se
nouvelle fréquemment, et dont on ne
it guère dans les autres cités du
ésil, frappe souvent les regards :
st la pêche de la baleine. Nous
ons essayer de la décrire, en joi-
ant nos souvenirs à ceux d'un homme
i a multiplié ses observations, au
ésil, sur tous les genres d'industrie,
qui l'a fait avec une supériorité qui
us a rendu quelquefois bien pré-
euse la communication de ses ma-
scrits (*).

PÊCHE DE LA BALEINE. Nous avons
jà dit, d'après le savant Lesson,
'il ne fallait pas confondre la baleine
Nord avec celle du Sud : c'est cette
rnière qui erre sur les côtes du Brésil. La baleine du Sud est un peu plus petite que celle du Nord; car elle ne parvient guère qu'à quarante ou cinquante pieds, tandis que, sans être d'une grandeur aussi démesurée que le prétendaient jadis certains savants, celle des pôles atteint soixante et soixante-cinq pieds anglais. « Les traits de dissemblance, dit le savant naturaliste qui nous sert ici de guide, consistent principalement dans la soudure des sept vertèbres cervicales, dans deux paires de côtes de plus, et aussi dans l'ensemble des formes corporelles (*). » La baleine du Sud se rend dans les grandes baies de la côte du Brésil vers le mois de juin.

Tous les matins, à cette époque, la baie est sillonnée par quarante ou cinquante barques qui déploient leurs voiles, et qui s'en vont à la recherche de ces grands cétacés. Chaque chaloupe a environ trente-six pieds de long; sa coupe est très-fine, et elle est construite, à la poupe comme à la proue, de manière à manœuvrer facilement dans tous les sens; elle n'a qu'un mât avec une voile à $\frac{2}{3}$ de vergue; l'équipage consiste en dix hommes, dont huit rameurs, un patron et un harponneur. L'armement se compose de plusieurs chaloupes; car il est à peu près indispensable de cerner la baleine, qui, en évitant les unes, arrive immanquablement à la portée des autres.

Le harponneur est placé debout à la proue; il a plusieurs fers tout prêts; on le voit en arrêt, tenant à la main celui qu'il a choisi. La baleine se présente-t-elle dans une position favorable, il le lance de toute la vigueur de son bras, et cela à quinze ou dix-huit pieds. On peut juger de la force de cet effort, en voyant que, pour atteindre les muscles de l'animal, il faut traverser une masse de lard de près de douze pouces d'épaisseur. Le sang a jailli cependant; la mer en est teinte. Aussitôt que la baleine est réellement blessée, on car-

(*) Notes dominicales prises pendant un
yage en Portugal et au Brésil, en 1816,
17 et 1818, par L.-F. de Tollenare.

(*) Histoire naturelle générale et particulière des mammifères et des oiseaux, découverts depuis 1788 jusqu'à nos jours, pour faire suite au Buffon.

gue la voile; le harpon s'est détaché du bois, et reste retenu à la chaloupe par une corde qu'on ne file pas à plus de vingt brasses; chacun des mouvements de l'animal blessé et furieux entraîne donc la chaloupe; et, si l'on a égard à l'irrégularité de ces mouvements, on comprendra quelle dextérité il faut conserver dans la manœuvre pour éviter d'être chaviré. Quelquefois des équipages entiers périssent dans cette lutte; et, à l'époque où ces notes furent écrites, trois chaloupes furent submergées avec les trente hommes qui les montaient. Le harponneur, toujours debout sur la proue, indique au patron tous les mouvements de la baleine, et celui-ci gouverne en conséquence. Le débat qui s'établit ainsi entre le monstre et le frêle esquif peut durer depuis trente minutes jusqu'à trois et quatre heures. On comprend ce qu'il a d'effrayant et l'intérêt qu'il offre au spectateur. Le harponneur redouble ses coups; une eau sanglante jaillit de toutes parts; l'animal plonge, et quelquefois on le voit bondir avec fureur. Souvent la baleinière est entraînée à deux ou trois lieues en pleine mer, et ceux qui ont assisté au commencement de la lutte ne peuvent contempler sa fin.

L'animal a-t-il succombé, un pavillon annonce cette capture importante aux intéressés, qui attendent avec anxiété sur la côte. Un câble plus fort lie la baleine; on l'entraîne à la remorque après avoir remis à la voile, et on vient l'échouer dans la crique de l'établissement, aux acclamations de tout le voisinage.

Le dépècement est assez prompt. Un nègre, armé d'un couteau emmanché dans un bois de quatre pieds, fait une coupe longitudinale de la tête à la queue; puis on pratique d'autres incisions transversales dans le sens des côtes; il enlève des morceaux de lard de deux à trois cents livres, que d'autres nègres tirent avec des cries. L'auteur de cette notice a assisté à un dépècement qui s'opérait au moyen de pelles garnies en fer, avec lesquelles on enlevait des morceaux énormes de lard. La préparation de l'huile est fort simple: on coupe la graisse par morceaux d'environ deux livres, on la met dans des chaudières de fer; l'action du feu la fait fondre en moins d'une heure. Dans un établissement qui se compose de vingt-quatre chaudières d'environ dix veltes chacune, tout le lard provenant d'une baleine peut être fondu en vingt-quatre heures.

Les baleines du Brésil rendent de vingt à trente pipes d'huile; chaque pipe contient soixante-dix canadas égales à peu près à notre velte de huit pintes; le prix va de six cents reis à mille reis la canada.

La viande se vend par morceaux de quatre à dix francs. Cette portion seule de la baleine rapporte quelquefois cinq à six cent mille reis (trois mille à trois mille sept cents francs). Si une baleine donne en chair deux mille arrobas, c'est à peu près deux à trois sous la livre; si l'on compte une baleine pour vingt-cinq pipes à cinq francs la canada, le produit est huit mille sept cent cinquante francs: la viande étant estimée trois mille francs, cela forme un total de onze mille sept cent cinquante francs. Cette estimation se rapporte, comme on le voit, à peu de chose près, à celle de quatre mille cruzades, ou dix mille francs, que nous avions déjà suivie nous-même, et qui est généralement adoptée pour chaque cétacé.

L'année dernière (écrivait l'auteur *des Notes dominicales* en 1818), il fut pêché deux cent trente baleines, dont par conséquent le produit brut fut deux millions trois cent mille francs. Cette année-là fut réputée très-bonne; les frais ne s'élevèrent pas à dix pour cent de cette valeur; ainsi les bénéfices nets ont été au moins de deux millions.

Chaque armacão, ou établissement, arme ordinairement quatre chaloupes; la prise d'une baleine couvre tous les frais et au delà.

Les gratifications accordées aux pêcheurs sont très-faibles; on leur donne un quart de farine tous les dix jours. Le baleineau dont la prise entraîne celle de la mère est la propriété du harponneur.



Nègres et Négresse de Bahia

Commerce de Bahia. Il nous se-
ait facile de multiplier les détails sur 'importance commerciale de San-Salador, car les documents se multilient de jour en jour; nous craindrions ue de tels renseignements nous enraînassent trop loin. Nous dirons eulement, avec un négociant qui paaît avoir apprécié fort bien la valeur ommerciale des trois grandes villes du résil, que « Bahia est, par rapport ux contrées qui l'environnent, ce u'est Limoges au Poitou et à l'Angouiois : elle approvisionne tous les vilges circonvoisins..... Les besoins de ntérieur des terres équivalent à ceux la ville elle-même. » On peut ajouter, ec le même voyageur, que les articles luxe en général y sont mieux appréés qu'à Pernambuco; on voit toururs que San-Salvador est l'ancienne pitale (*).

Nous ne répéterons pas ici, relatiment aux coutumes et aux habitudes la société, ce que nous avons dit décrivant Rio de Janeiro; la bonne mpagnie y conserve à peu près les êmes usages. Cependant il existe évimment à Bahia un plus grand nome d'anciens souvenirs, que le contact ec les étrangers a moins modifiés; est surtout dans les divertissements iblics que cette différence, assez lére du reste, se manifeste. S'agissait-il y a encore peu d'années, de céléer quelque anniversaire important, était l'antique combat du taureau que n renouvelait, et auquel on voyait sister, comme acteurs, de graves rsonnages tenant à la magistrature, qui étaient, dit-on, les premiers à gretter que la mansuétude habituelle l'animal rendît le jeu sans gloire, mme il était sans péril. Au théâtre, anciens entremezes sont plus fréemment représentés qu'à Rio, et on nble s'y rappeler, de meilleure grâce, 'Antonio Jozé, le célèbre comique dix-huitième siècle, était Brésilien; landou, cette espèce de fandango original, imité de la danse des noirs, y est plus réellement une danse nationale; la classe secondaire de la société enfin s'y montre dans une espèce d'originalité de costume qu'on ne trouve plus guère à Rio.

Les noirs, à Bahia, conservent ces souvenirs traditionnels, et il est difficile d'avoir vu une négresse libre dans son costume d'apparat sans se le rappeler. Cette espèce de turban roulé avec grâce, ce pagne qui recouvre une chemise brodée en dentelle grossière, cette profusion de bijoux en or, tout rappelle le souvenir plus immédiat des anciennes coutumes orientales.

Événements politiques arrivés a Bahia. Il y a quelques années, la tranquillité de Bahia fut gravement compromise par les événements politiques, et sa prospérité en a reçu, dit-on, une vive atteinte. Lorsque le parti portugais fut expulsé de Rio de Janeiro, il se réfugia dans cette ville, où il trouva un assez grand appui. En 1823, don Pedro résolut d'attaquer la ville, et d'enlever ce dernier refuge aux ennemis de la monarchie naissante. Il appela du Chili lord Cochrane, et il le mit à la tête d'une flotte qui se trouva bientôt devant Bahia. La garnison portugaise avait eu le temps de se renforcer; la flotte qu'elle avait à sa disposition était même bien supérieure à celle de l'amiral. Le blocus se prolongea, et l'on aura aisément une idée de ce que dut souffrir cette population malheureuse, quand on se rappellera que, pour ne pas succomber à la famine, seize mille habitants furent expulsés durant la saison des pluies. Après une lutte de plusieurs mois, durant laquelle lord Cochrane donna des preuves nouvelles de sa rare intrépidité, le général Madeira, qui commandait les troupes portugaises, se voyant contraint par une disette extrême de quitter le Brésil, résolut d'abandonner la place; mais ce ne fut pas, dit-on, sans avoir commis des exactions de toute espèce, dont la population bahianaise n'a pas encore perdu le souvenir. Ce fut le 2 juillet qu'il abandonna la ville; et quand les habitants nommè-

(*) Éd. Gallès, Du Brésil, ou Observations iérales sur le commerce et les douanes ce pays. Paris, 1828.

rent des députés à l'assemblée générale, ils eurent à tracer un tableau bien triste du siége qu'ils avaient souffert. En 1827, le commerce de cette ville populeuse se trouva dans une stagnation complète. A la suite de troubles sérieux, les agents du gouvernement prétendaient introduire dans le commerce de la monnaie fausse, et les mesures les plus rapides devenaient nécessaires pour ramener la tranquillité. Au bout de quelques mois, une conspiration républicaine éclatait encore, et la force centrale était indispensable pour la réprimer. La tranquillité règne aujourd'hui à Bahia; mais on sent quelles violentes secousses ont frappé successivement son commerce, et ce qui a dû en résulter.

Culture du Reconcave, la canne a sucre. Le terrain, soit anciennement, soit nouvellement défriché, où l'on va planter la canne, reçoit un seul labour. Aux environs de Bahia, ce labour s'exécute au moyen de l'enchada; dans quelques habitations, et surtout aux environs de Pernambuco, on emploie la charrue. Cette charrue, traînée par quatre bœufs, atteint à huit pouces de profondeur, et forme des sillons éloignés de dix-huit pouces seulement.

On travaille ainsi la terre vers les mois de juillet et d'août, un peu avant les fortes pluies.

Le plant consiste en tronçons de la canne, contenant trois nœuds dans leur longueur; on les place de dix-huit pouces en dix-huit pouces, on les recouvre avec la houe.

Surviennent les pluies. Aussitôt qu'elles ont cessé, il faut détruire les mauvaises herbes qui croissent toujours en abondance. Ce travail est fort long, et occupe pendant près de six mois; il se répète plusieurs fois, suivant la sécheresse ou l'humidité de la saison. En détruisant les mauvaises herbes, on brise un peu la terre au pied de chaque plant. Au mois de novembre ou de décembre suivant, la canne est bonne à couper. Il lui faut donc près de quinze mois pour acquérir sa maturité.

Les nègres qui coupent la canne ne prennent que sa hampe, et laissent les feuilles dans le champ: ces feuilles sont destinées à pourrir, ou elles sont brûlées sur le sol. Dans les deux cas, elles sont l'unique engrais qu'exige cette culture. La nature du terrain décide si l'on doit brûler ou si l'on doit laisser pourrir.

Peu de semaines après avoir été coupée, la canne pousse des jets qui donneront de nouvelles cannes l'année suivante. Cette seconde récolte est suivie d'une troisième après un an, et quelquefois d'une quatrième, sans qu'il y ait besoin d'autre travail que celui du sarclage.

Après la troisième ou la quatrième récolte, on ne profite plus des jets qui pousseraient encore; ils seraient d'un trop faible produit. On donne un nouveau labour, on plante de nouvelles cannes qui dureront encore trois ou quatre ans, et ainsi de suite, sur des terrains qu'on n'a point laissé reposer depuis plus de deux cents ans. La canne a à redouter les coups de soleil, et quelques insectes qui dévorent les jeunes pousses. On ne connaît point les arrosements; dans plusieurs endroits, ils seraient faciles au moyen des norias.

J'ai dit que la canne à sucre avait atteint sa maturité dans les quinze mois de sa plantation; mais nous voulons parler ici de la maturité propre à la fabrication du sucre. On ne la laisse jamais venir à fleur et à fruit dans les lieux d'exploitation.

On a si fréquemment décrit les procédés usités pour la fabrication du sucre, que nous n'en reproduirons pas ici le détail. Depuis quelques années d'ailleurs, les nouveaux procédés mécaniques dus à l'emploi de la vapeur tendent, dit-on, à s'introduire à Bahia. Nous ferons observer seulement, et nous tenons ce fait d'un administrateur habile, que, depuis longues années, un accroissement réel ne se fait pas sentir dans le produit des sucreries. La raison de ce fait commercial trouve une explication toute simple dans les changements qui se sont opérés depuis un siècle. En 1700, Dampier considérait les sucres du Brésil comme étant infiniment préférables,

par la manière dont on les fabriquait, à ceux qui provenaient des îles anglaises. Depuis cette époque, les procédés employés dans le Reconcave sont, à peu de chose près, les mêmes (*); tandis que de constants efforts ont donné une supériorité incontestable aux produits du même genre provenant des autres contrées. Dès l'année 1730, Rocha Pitta se plaignait de l'infériorité de certaines cultures plantées en cannes, comparées à ce qu'elles étaient autrefois. Il y a quelques années, du reste, les procédés relatifs à la fabrication du sucre étaient si peu avancés à Bahia, qu'on ignorait l'art de le cristalliser, et qu'on se contentait, quand on voulait le servir en pains, de le battre jusqu'à ce qu'il eût pris de la consistance. C'est ce qu'on appelait, il y a un siècle, et ce qu'on appelle encore aujourd'hui *assucar batido*. Hâtons-nous d'ajouter une chose : c'est que la nouvelle industrie, qui prend un si prodigieux accroissement en Europe, et qui multiplie les sucres de betterave, exercera bientôt une influence positive sur les produits du Reconcave. Pour se soutenir dans une prospérité réelle vis-à-vis de l'Europe, les senhores d'engenhos se verront contraints à de nouveaux efforts, et l'industrie agricole, à coup sûr, prendra de nouveaux développements.

Aux personnes, du reste, qui seraient curieuses d'établir un rapprochement entre l'état actuel et l'état ancien des engenhos, nous rappellerons qu'en 1711 le seul territoire de Bahia renfermait 146 engenhos, et qu'ils fabriquaient annuellement, l'un dans l'autre, 14,500 caisses de sucre appartenant aux diverses qualités. A cette époque, l'exportation entière se montait à 2,535 contos de reis, 142,800 reis (*).

Culture du tabac. Comme nous l'avons déjà dit au commencement de cette notice, la culture du tabac est une des richesses du Reconcave, et elle prospère surtout dans les grandes plaines de Cachoeira. On le sème en mai, juin et juillet, pour le transplanter. Le soleil trop ardent, les pluies trop abondantes lui sont également funestes. La récolte se fait depuis août jusqu'en février. Cette plante, dans le territoire de Bahia, compte plusieurs ennemis, les fourmis et le *pulgão*, espèce de moucheron noir de la grosseur d'une puce, et qui perce les feuilles de manière à les rendre inutiles; mais le lézard est peut-être le plus destructeur de tous: car, lorsqu'elle est encore fort jeune, il coupe les racines de la plante; et, lorsqu'elle est parvenue à son développement, il détruit les feuilles. Dès le commencement du dernier siècle, les tabacs du Brésil, et surtout ceux de Bahia, acquirent une grande estime en Europe, qu'ils ont toujours conservée depuis. Dans les cultures du Reconcave, on compte trois espèces de tabac, produites par la même plante, et qui ne diffèrent que par la nature de sa feuille. Le tabac de première feuille est le meilleur, et c'est celui dont on se sert en cigares. Quant au tabac en poudre, il paraît que ce sont les plants de Cachoeira près de San-Salvador, d'Alagoas dans le Pernambuco, et das Capivaras, qui fournissent celui que l'on préfère.

Senhores d'engenhos. On lit, dans un vieil ouvrage portugais écrit au Brésil vers le commencement du dix-huitième siècle, ces paroles curieuses sur le senhor d'engenho; et elles font trop bien connaître les pri-

(*) Le savant Auguste de Saint-Hilaire écrivait, il y a cinq ans, à propos des sucreries du Brésil : « Peut-être suffirait-il, pour avoir une idée de ce qu'est aujourd'hui, chez les Brésiliens, cette fabrication importante, peut-être suffirait-il de lire Pison et Marcgraff, qui écrivaient en 1658. Très-peu de personnes connaissent les changements que Dutrosne a introduits dans la manière de disposer les chaudières. Les chaudrons sont toujours construits d'après les principes anciens.»

(*) On peut consulter à ce sujet un ouvrage fort curieux et devenu assez rare, intitulé : *Cultura e opulencia do Brazil, por suas drogas e minas*, de Andre João Antonil. Lisboa, 1711, 1 vol. in-4.

viléges que l'on accordait jadis à ces suzerains du Brésil, pour que nous n'en donnions pas la traduction fidèle :

« Être seigneur d'engenho est un titre auquel beaucoup aspirent, car il emporte avec lui le privilége d'être servi, obéi, et respecté de beaucoup. Si celui qui jouit de cet avantage est ce qu'il doit être, un homme opulent et sachant se conduire, on peut fort bien estimer tout autant au Brésil le titre de seigneur d'engenho, que ceux qui sont usités parmi les gentilshommes du royaume. Il y a tels engenhos, à Bahia, qui rapportent à leur seigneur jusqu'à quatre mille pains de sucre, sans compter les bénéfices qui résultent de la canne à sucre que l'on apporte à ses usines, et dont la moitié lui appartient...

« De ces seigneurs dépendent les lavradores, qui tiennent à fermage des portions de terre sur leur engenho, comme les citadins relèvent des gentilshommes. Plus ces seigneurs sont puissants, bien fournis de tout ce qui est nécessaire, plus ils sont affables et sincères, plus ils sont recherchés même de ceux dont la culture n'est pas sujette à leur administration, ou par obligation ancienne, ou en raison d'un prix reçu antérieurement.

« Outre les esclaves de serpe et de houe, que l'on doit avoir dans une fazenda et dans une usine, outre encore les gens de couleur et les nègres d'intérieur, un seigneur d'engenho emploie des gens appartenant à une foule de métiers; il doit avoir à sa disposition des conducteurs de barques, des canotiers, des calfats, des charpentiers, des carriers, des potiers, des vachers, des pêcheurs. Un seigneur d'engenho a nécessairement de plus encore un maître de sucrerie, un homme chargé de la comptabilité et son contrôleur, un affineur, un caissier dans l'engenho et un autre à la ville, un inspecteur des fermages et des cultures, et enfin un *feitor mor* de l'engenho, ou un gérant; pour le spirituel, il lui faut un prêtre et son chapelain : chacun de ces offices est payé.

« La quantité de noirs qu'on emploie (et, dans les grands engenhos, ils dépassent le nombre de cent cinquante et de deux cents), cette multitude, dis-je, exige des provisions de toute espèce, des médicaments, une infirmerie et son infirmier. Pour nourrir tout ce monde, bien des milliers d'arpents plantés en manioc sont nécessaires. Les barques exigent des voiles, des cordages, et mille autres agrès; les fourneaux qui, durant sept ou huit mois, brûlent de jour et de nuit, dévorent du bois sans cesse; pour ce seul approvisionnement, deux barques avec leurs agrès, dont l'une revient tandis que l'autre se dispose à partir, sont indispensables : l'argent que cela coûte n'est pas peu de chose, ou bien il faut avoir de grandes forêts à sa disposition, avec une multitude de chariots et plusieurs couples de bœufs pour s'en procurer. Les champs de canne exigent aussi leurs barques et leurs chars avec leurs équipages de bœufs. Il faut des houes et des serpes. Les grandes sucreries emploient force scies et cognées. Au moulin, il faut des bois de qualité supérieure ; bien des quintaux de fer et d'acier sont nécessaires. La charpenterie ne peut s'exécuter sans bois solides et choisis; et il en faut pour les étais, les solives, les traverses et les roues. Dans tout cela encore, il ne faut pas oublier les instruments les plus usuels, tels que les scies de petite dimension, les tarières, les compas, les règles, les doloires, les ciseaux, les haches, les marteaux, les rabots, les planes, les clous. Pour la fabrique du sucre, il faut des chaudières, des bassines, des écumoires, et une foule de menus ustensiles, le tout en cuivre, dont le prix dépasse encore huit mille cruzades, quand les prix encore ne sont pas trop élevés, comme cela arrive au temps présent. Finalement, et pour tout dire, outre les cabanes des esclaves, et des maisons qu'on est obligé de construire pour le chapelain, le feitor, le maître, l'affineur, le teneur de livres, le caissier, il faut une chapelle décente, avec ses ornements et tout l'appareil de l'autel; il faut une habitation pour le seigneur d'engenho

lui-même, avec un appartement séparé pour les hôtes; car, au Brésil, comme il y a manque absolu d'auberges, ils se succèdent continuellement. Il faut que l'édifice de l'engenho soit solide et spacieux; qu'il ait ses officines, sa purgerie, ses ateliers pour les caisses, ses alambics, et mille autres choses qu'on ne mentionne pas ici, parce qu'elles sont moins importantes, et qu'on en parlera d'ailleurs en son lieu.

« Ce que tout bien considéré, on ne conçoit pas comment un homme muni des capitaux suffisants, et jouissant d'un jugement sain, ne se décide pas à être simple lavrador, affermant un ou deux morceaux de terre, qui peuvent rapporter leurs mille pains de sucre, et ayant trente à quarante esclaves, plutôt que de chercher à devenir seigneur d'engenho pour quelques années, et à entrer dans la lutte perpétuelle et les tracas qu'exige une semblable fabrique (*). »

Voici, dans un langage dont nous ne saurions nous flatter d'avoir conservé partout la forme animée et simple, une description d'autant plus exacte d'un engenho brésilien, qu'elle a été faite sur les lieux mêmes, et à une époque où les grandes habitations du Reconcave étaient parvenues à leur plus haut degré de prospérité. Maintenant, si l'on est curieux de connaître le haut et puissant personnage dont la position est si vivement enviée, nous trouvons, dans un de nos meilleurs Voyages, un portrait d'autant plus exact, que le temps ne l'a pas encore modifié. « La possession d'une sucrerie établit, parmi les cultivateurs, dit M. Auguste de Saint-Hilaire, une sorte de noblesse; on ne parle qu'avec considération d'un senhor d'engenho, et le devenir est l'ambition de tous. Un *senhor d'engenho* a ordinairement un embonpoint qui prouve qu'il se nourrit bien, et qu'il travaille peu. Lorsqu'il est avec ses inférieurs et même avec ses égaux, il se rengorge, tient la tête élevée, et parle avec cette voix forte et ce ton présomptueux qui indique l'homme accoutumé à commander à un grand nombre d'esclaves. Quand il est chez lui, il porte une veste d'indienne, des galoches, et un pantalon ordinairement mal attaché. Il n'a point de cravate, et toute sa toilette indique qu'il est ennemi de la gêne; mais, s'il monte à cheval, il faut que sa mise annonce sa dignité; et alors le frac, les bottes luisantes, les éperons d'argent, une selle très-propre, un page noir en espèce de livrée, sont pour lui de rigueur. »

(*) Voy. Andre João Antonil, *Cultura e opulencia do Brazil.* Lisboa 1711.

Pays de Jacobina. A partir de San-Salvador, une route ouverte par terre, et peu fréquentée encore, conduit jusque dans les provinces du Nord. Mais deux comarcas, dont l'une formait jadis une province, nous restent à examiner avant de pénétrer dans le Pernambuco. Le district de Jacobina comprend toute la partie occidentale de la province de Bahia. La partie intérieure forme le sertão de la province; et malheureusement ces catingas arides ne peuvent guère servir qu'à l'éducation des bestiaux. Quelques montagnes interrompent la monotonie de ces campagnes; et la Serra de Thiuba renferme, dit-on, de l'or. Parmi les fleuves qui l'arrosent, on remarque le Rio de Contas, dont nous avons parlé. A l'exception du prince de Neuwied, qui a raconté des particularités fort curieuses sur les portions les plus fertiles de ce district, il est peu connu des voyageurs. Le district de Jacobina fournit à peu près tout le bétail que l'on consomme à San-Salvador; et il devrait alimenter toute la province, s'il y avait un hivernage, et si les orages étaient réguliers en été. Le fait est que l'hivernage qui règne sur la côte ne s'étend pas à plus de trente lieues dans l'intérieur, où il pleut de la manière la plus irrégulière. Les orages, dans le pays de Jacobina, ne sont pas malheureusement fréquents, et ils manquent quelquefois complétement en s'avançant vers le nord. Le soleil y calcine, pour ainsi dire, la terre; et, cependant, telle est la force

de la végétation dans ces contrées, que, lorsqu'il vient à pleuvoir, on la voit se couvrir d'une herbe abondante en peu de semaines; le bétail alors engraisse; mais, dès que la sécheresse se fait sentir, le pays présente l'aspect le plus désolé. Toute verdure disparaît, et les animaux sont réduits à brouter les jeunes pousses d'arbres. La sécheresse augmente-t-elle encore, les torrents viennent-ils à disparaître, la misère alors est à son comble, et une mortalité effrayante se fait sentir parmi les troupeaux. Ce qu'il y a d'assez remarquable dans le pays de Jacobina, c'est que les brebis et les chèvres sont regardées, ou peu s'en faut, comme des bêtes inutiles; elles vont paître à l'aventure, et retournent, le soir, au coral sans berger. Comme le dit fort sagement Ayrez de Cazal, ce préjugé local disparaîtra quelque jour, et les troupeaux de moutons, perfectionnés par l'éducation, deviendront une source réelle de richesses pour le pays.

Étendue prodigieuse des anciennes propriétés dans le sertao de Bahia. Un paragraphe, fort curieux du reste, que nous allons extraire de l'ancien ouvrage portugais que nous venons de citer, servira à faire connaître quelle était jadis l'ancienne division de ce territoire. « Tout étendu que peut être le sertão de Bahia, il appartient presque complétement à deux des principales familles de cette ville, les Torre, et celle dont était chef feu le mestre de camp Antonio Guedes de Brito. La maison da Torre possède deux cent soixante lieues le long du Rio San-Francisco, en se dirigeant vers le sud, et en se dirigeant dudit fleuve vers le nord. Sa propriété peut s'évaluer à quatre-vingt lieues. Les héritiers du mestre de camp Antonio Guedes possèdent le territoire qui s'étend depuis le morne dos Chapeos jusqu'à la naissance du Rio das Velhas, ce qui fait un total de cent soixante lieues sur ces terres. Les propriétaires conservent des curraes qui leur appartiennent en propre; ils afferment le reste. » On voit, par le même ouvrage, qu'il y avait alors sur le territoire de Bahia et de Pernambuco certaines fazendas qui possédaient plus de vingt mille têtes de bétail, d'où l'on tirait chaque année pour la ville d'immenses convois de bestiaux dont il est difficile de spécifier le chiffre mais qui appartenaient souvent au même propriétaire. On peut juger, par ce simple document, de l'opulence de certains habitants de San-Salvador. Aujourd'hui les Boyadas n'ont pas diminué, mais les propriétés ont reçu une division nouvelle et plus équitable; c'est ce que le temps devait amener, et ce qui aura lieu fréquemment.

Province de Seregipe d'El Rey. Lorsqu'on a quitté le Rio-Real, qui se trouve encore sur le territoire de Bahia, ou, pour mieux dire, qui forme ses limites, on pénètre dans la province de Seregipe d'El Rey, qui se prolonge jusqu'au Rio San-Francisco, et qui a environ vingt-six lieues de côtes, sur quarante et une de profondeur. C'est un pays bien moins connu encore que le district de Jacobina, et, malgré son étendue, il nous eût été difficile d'en dire ici quelques mots, si nous n'avions pas sous les yeux ce qu'en rapporte Ayrez de Cazal.

On peut considérer cette province comme formée par deux parties bien distinctes, les *Matas* et les *Agrestes*. La première, qui renferme toute la partie orientale, est couverte de grandes forêts, et c'est ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte; l'autre, renfermant à peine quelques aldées, se compose de landes stériles, où languissent de pauvres bestiaux. Ce pays, assez peu favorisé par la nature, est bas et inégal; c'est ce qui fait que la montagne d'Itabayânna est remarquée, et qu'on l'aperçoit de fort loin en mer, quoiqu'elle soit à huit ou dix lieues de la côte : un lac occupe son sommet, et des sources abondantes en découlent. De tous les fleuves qui arrosent le pays, et qui sont au nombre de six, le Rio-Seregipe, et mieux encore *Sergip*, est le plus considérable, et c'est celui qui a imposé son nom à la province.

Que dire d'un pays où les hommes s'occupent faiblement de l'agriculture, et où la capitale, qui porte le nom de cité, n'est encore qu'une bourgade dont tous les souvenirs se réduisent à pouvoir rappeler qu'elle a été brûlée par les Hollandais en 1637. Ce qu'il y a de plus remarquable sans doute dans ce pays, c'est que la vanille y croît spontanément et en assez grande abondance, sans qu'on se soit avisé de la recueillir pour l'utiliser; du moins était-ce ainsi il y a une vingtaine d'années. Les habitants de cette province ont une fâcheuse réputation dans le reste du Brésil, et surtout dans les contrées adjacentes. Il y a même un proverbe qui les caractérise, et il faut convenir que la sagesse populaire aurait encore raison cette fois, si ce qu'un magistrat fixé dans le pays raconta à l'abbé Ayrez de Cazal est vrai. Il lui affirma qu'il y a une quarantaine d'années, au bout de deux années d'exercice, il ne comptait pas moins de deux cents assassinats dans le pays soumis à sa juridiction. Il y avait longtemps, il est vrai, que ce fait s'était passé; mais, en une seule semaine, on avait compté douze crimes de ce genre dans une seule paroisse. Si ces documents sont exacts, ce coin du nouveau monde serait à coup sûr celui de l'Amérique où il se commettrait le plus de délits, eu égard à sa population.

LE RIO SAN-FRANCISCO. LA CASCADE DE PAULO-AFFONSO. INONDATION. INNOMBRABLE QUANTITÉ D'OISEAUX. Sur les confins de la province de Seregipe, et comme on va pénétrer dans le pays d'Alagoas, on rencontre l'embouchure du Rio San-Francisco, l'un des fleuves les plus majestueux et le plus heureusement situés de cette portion de l'Amérique méridionale. En effet, sans le Rio San-Francisco, la vaste province que nous allons parcourir, et la partie septentrionale de celle de Bahia seraient isolées de l'intérieur. Grâce à ce beau fleuve et à ses affluents, deux capitaineries opulentes de la côte peuvent recevoir encore les richesses du centre.

Pour avoir en quelques mots une juste idée de son importance, il suffira de dire qu'à partir du Rio das Velhas, l'un de ses affluents, jusqu'à un lieu connu sous le nom de *Vargem Redonda*, son cours est parfaitement navigable dans un espace de trois cent quarante lieues. Dans le lieu que nous venons de nommer, une immense cascade interrompt son cours, c'est celle de Paulo-Affonso. Durant vingt-six lieues, la navigation est impraticable; puis elle recommence jusqu'à la mer. C'est ce qui fait que l'on établit dans le pays une grande ligne de démarcation entre la navigation des hauts et celle qui conduit vers l'Océan (*navegacão de cima*, *navegacão de baixo*). Tous ceux qui ont été à même de voir la cascade de Paulo-Affonso, s'accordent à dire qu'elle présente un des spectacles les plus imposants que l'on puisse contempler; les vapeurs qui s'élèvent du fleuve s'aperçoivent des hauteurs environnantes, et ressemblent, au sein des forêts, à la fumée d'un vaste incendie. Arrive-t-on près du fleuve, on le voit courir avec furie entre les rochers bleuâtres et quelquefois complétement noirs qui bordent le rivage. Une foule de cascades se présentent aux regards; puis on arrive enfin à la *Cachoeira Grande*, qui dépasse, par son aspect imposant, tout ce qu'on peut imaginer.

Il y a quelques années seulement, la science en était réduite aux hypothèses merveilleuses sur les sources du Rio San-Francisco. Les plus raisonnables voulaient qu'elles fussent placées dans les montagnes d'où s'échappent le Paraguay et le Tocantins; c'était même l'opinion de l'historien du Brésil, Southey. Mais, dans le pays même, on faisait descendre le fleuve du lac merveilleux où s'élève la ville imaginaire de Manoa, la riche capitale de l'Eldorado. Tous ces rêves se sont évanouis devant les courageuses explorations de nos modernes voyageurs, et grâce aux Saint-Hilaire et aux d'Eschwege, on sait maintenant que le Rio San-Francisco doit son origine à une magnifique cascade de la chaîne de Canastra, qui tombe environ par le 20° 4', et

que l'on désigne sous le nom de *Cachoeira de Casca d'Anta*, du nom d'un arbre qui croît sur ses bords. Il ne reste donc de merveilleux dans l'histoire du San-Francisco que sa belle cataracte, et que les forêts magnifiques qui bordent ses rivages. Au delà de Paulo-Affonso, ce grand fleuve sort de son lit, et s'étend dans ses inondations jusqu'à six ou sept lieues (*). Les habitants, réfugiés sur les collines, communiquent alors entre eux au moyen de pirogues légères, et ils se consolent sans doute d'un si terrible inconvénients, par l'idée de la fertilité nouvelle que doivent répandre ces inondations, dont on a singulièrement exagéré le danger dans des descriptions récentes. Le mal réel, celui auquel ils ne peuvent se soustraire, ce sont les fièvres désolantes qui les accueillent lorsqu'ils se voient contraints de descendre dans leurs campagnes marécageuses. Presque toujours, lorsque le fleuve est rentré dans son lit, il laisse des lagunes nombreuses dans les forêts, et rien ne peut rendre la magnificence de ces étangs environnés d'arbres séculaires. Les oiseaux de rivage accourent en foule dans ces retraites solitaires ; et telle est leur sécurité au milieu des grandes forêts, que l'aspect de l'homme les effarouche à peine. Spix et Martius furent frappés du spectacle admirable que présente cette innombrable réunion d'oiseaux, et ils nous ont transmis leurs souvenirs. Ce sont des jabirus qui se promènent gravement, des hérons gris et blancs, parmi lesquels on remarque ce *soco boy,* dont le nom atteste assez la taille gigantesque; ce sont des échassiers élégants, que l'on connaît dans le pays sous le nom de guarauna, des bandes de canards, qui se portent incessamment d'un rivage à l'autre. Puis, parmi ces oiseaux étourdissants qui se réunissent en société, on voit s'avancer la belle spatule rose, la culheireira, qui se glisse doucement entre les grands roseaux, et qui semble comme une reine au milieu de ce peuple bruyant.

(*) En 1773, les eaux du fleuve se répandirent à plus de vingt lieues. C'est du moins ce que rapporte Pizarro, *Memorias historicas, etc.*

Le Piranha. Si la chasse est facile sur les bords du San-Francisco, si les oiseaux offrent surtout une moisson abondante à l'ornithologiste, les poissons ne sont pas moins nombreux, et ils ne présentent pas une ressource moins assurée au voyageur. Le Rio San-Francisco entre autres est l'asile bien connu du *piranha*, ou poisson diable, aussi recherché pour sa chair exquise, qu'il est redouté à cause de ses morsures cruelles. « Ce beau poisson, dit un savant naturaliste, atteint à peine deux pieds de longueur; mais il va par bandes, et a les mâchoires armées de dents triangulaires et tranchantes. Lorsqu'un animal ou un homme tombe dans l'eau, il est ordinairement attaqué dans l'instant même par les piranhas. Leur morsure est tellement prompte et si vive qu'on la sent aussi peu que la coupure d'un rasoir..... On prend les piranhas avec des filets ou des lignes dormantes, auxquelles on met pour appât un morceau de viande. Ces poissons ont une telle voracité, qu'ils se laissent prendre par la chair d'autres individus de leur espèce, et l'on assure qu'ils se mangent entre eux. »

Fièvres, Penedo. Malgré la fertilité des terres que l'on cultive sur les bords du San-Francisco, en dépit des ressources qu'offrent sans cesse des communications faciles et le passage fréquent des voyageurs, la population y est clair-semée, et son aspect inspire la tristesse. On ne vous parle, dans tout le Brésil, que des fièvres intermittentes et souvent pernicieuses qui attendent le voyageur assez hardi pour traverser ces dangereuses et magnifiques solitudes. Les colons eux-mêmes sont la vivante image des souffrances qui vous attendent : leur teint est jaune, et, comme le dit un voyageur qui a demeuré parmi eux, ils ont un air de langueur qui ne s'observe pas chez les habitants des autres parties de la province.

Si l'on descend le Rio San-Francisco



jusqu'à Villa do Penedo, où il se jette par deux embouchures assez larges, mais inégales, on jouit d'un spectacle bien différent de celui que nous avons décrit en parlant de l'intérieur. D'innombrables *canas fistulas* couvrent ses rivages, et les belles fleurs rouges de cet arbre, qui fournit la casse, sont si abondantes, qu'elles forment comme un rideau de pourpre qu'on voit se prolonger dix lieues au delà de la bourgade.

Ce fleuve, si profond dans l'intérieur du continent, cesse de l'être quand il se jette dans l'Océan. Sa principale embouchure, qui peut avoir une demi-lieue de largeur, ne donne entrée qu'à de petites sumacas, qui n'entrent qu'avec la mer haute, et qui sont contraintes d'attendre les grandes marées pour sortir.

Provincia dos Alagoas. Le territoire fertile des Alagoas, qui n'était jadis qu'une annexe de Pernambuco, forme aujourd'hui une province séparée. Au nord, elle est bornée par Pernambuco; l'Océan la baigne à l'est; au sud, elle touche à Seregipe, tandis que les déserts de Goyaz la touchent au couchant.

Cette province se compose d'un territoire trop restreint pour avoir plus d'une comarca. Sa capitale, qui porte elle-même le nom d'Alagoas, est située par les 10° 19′ de latitude, et les 6° 20′ de longitude orientale, sur la portion méridionale du lac Manguaba, d'où lui vient, dit-on, son nom. C'est une villa qui ne renferme aucun monument remarquable, mais qui jouissait jadis d'une haute célébrité par les produits agricoles de ses alentours. En Europe, ses cotons passaient pour les meilleurs que l'on pût se procurer dans toute l'Amérique méridionale; aujourd'hui, quoiqu'ils soient achetés avec empressement, on leur préfère ceux du district de Pernambuco. Jadis elle exportait annuellement quinze cents rouleaux de tabac d'une qualité que l'on trouvait supérieure à celui de Bahia, et ce commerce lui-même a diminué: le sucre forme maintenant sa richesse principale.

Fernandez Calabar. Le pays d'Alagoas a joué un rôle fort important durant les guerres du dix-septième siècle avec la Hollande; et, pendant longtemps même, le siége principal des hostilités fut sur son territoire. Une de ses bourgades est restée célèbre dans les fastes du Brésil : non-seulement Porto-Calvo vit périr, sous ses murs, un neveu du comte de Nassau, mais ce fut là que le fameux Henrique Dias, chef des noirs, perdit une partie du bras, et qu'il donna une preuve éclatante d'énergie en continuant de combattre, malgré son effroyable blessure. Porto-Calvo est encore la patrie d'un de ces aventuriers audacieux, comme le Brésil en vit surgir un si grand nombre au dix-septième siècle. Le mulâtre Calabar est un de ces hommes qui semblent plus propres encore à figurer dans un roman historique, qu'à jouer un rôle sérieux dans l'histoire elle-même. Réalisation de ces caractères exceptionnels que le génie du romancier américain a créés, la ruse active, la difficulté vaincue par une volonté puissante, lui assignent un rang à part dans les traditions populaires. En Espagne, c'eût été le héros de mainte romance; et ses compatriotes, qu'il avait trahis, eurent pour lui autant d'admiration que de haine. Aujourd'hui encore, lorsque vous visitez le port du Pontal, on vous fait voir, dans le récif, un passage si étroit, qu'il vous semble impossible qu'un navire de quelque importance ait pu jamais traverser un tel chenal. En 1634, lorsque la possession de la ville de Nazareth était devenue une dernière ressource pour les Portugais, Fernandez Calabar se dirigea vers cette portion du récif, et, avec un sang-froid sans exemple, il y fit passer une escadre de treize lanchas qui portaient environ mille hommes; la ville fut prise, et cet acte d'audace valut à celui qui l'avait accompli le titre de sargento mor. Rio-Grande, Parahiba, et une foule d'autres établissements du Pernambuco, ne tombèrent au pouvoir des Hollandais que grâce à l'activité toujours croissante de Calabar. Cet homme avait

vécu de la vie ardente et passionnée qu'il s'était faite volontairement; son existence ne devait pas être longue. Pris par les Portugais, il fut exécuté à Porto-Calvo même, où il était né; et l'on dit que sa tête, clouée sur la porte de la ville, resta longtemps comme un sanglant trophée de la haine qu'il avait inspirée à ses compatriotes.

Un autre épisode, plus dramatique encore, occupe les dernières pages de l'histoire d'Alagoas.

PALMARES. L'anéantissement des peuplades indiennes, les révolutions successives arrivées parmi les descendants des Européens, la lutte qui eut lieu dans ces derniers temps pour la conquête de l'indépendance, ne sont pas, nous le répétons, les seuls événements historiques qui aient ensanglanté ce pays. Une race malheureuse, et dont l'histoire ne compte guère parmi nous que du jour où elle fut soumise au plus rude esclavage, les noirs essayèrent d'élever un empire durable dans les déserts de Pernambuco; ils surent s'y maintenir durant quelques années. Ce récit est trop curieux pour que nous ne le rapportions pas tel qu'il nous a été transmis par les contemporains.

Quand on a quitté la Serra do Barriga, et que l'on parvient dans le voisinage de Villa de Anadia, à une vingtaine de lieues de la mer, on pénètre dans la campagne, à peu près déserte, où s'élevait encore vers 1696 le quilombo de Palmares. Il suffit d'avoir parcouru quelques Voyages au Brésil, pour savoir ce que les habitants entendent par cette expression. Un quilombo, et il s'en rencontre assez fréquemment aujourd'hui dans les forêts désertes voisines des pays de culture, c'est la réunion de quelques misérables cabanes de feuillage, construites à la hâte par des noirs fugitifs, pour leur servir d'abri. Presque toujours ces hameaux, improvisés au milieu de la solitude, n'ont d'autre durée que l'espace de temps qui s'écoule entre la fuite du noir marron et sa capture par le capitão do mato. On verra qu'une telle dénomination ne convenait guère à Palmares.

Il se forma d'abord deux établissements de ce genre dans la fertile capitainerie de Pernambuco, près de Porto-Calvo. Une trentaine d'années après la colonisation, les Hollandais dirigèrent leurs attaques contre eux, et anéantirent presque entièrement le plus considérable : ceci se passait vers 1644.

Plusieurs années après, en 1650, à l'époque de la restauration, une quarantaine d'esclaves, tous sortis du pays de Guinée, se rappelèrent le courage de leurs prédécesseurs, s'emparèrent d'un certain nombre d'armes à feu, et se retirèrent vers l'endroit de la capitainerie que les premiers fugitifs avaient choisi, et qui devait acquérir bientôt une grande célébrité. Il est probable qu'ils y trouvèrent les débris de l'ancien établissement; mais, quand bien même ils n'auraient pas eu cette ressource, leur quilombo n'en devait pas moins prendre un accroissement prodigieux. Il se recruta rapidement de tous les noirs mécontents des environs, et même de plusieurs hommes de couleur. A cette époque, l'institution des capitães do mato n'existait pas; il était difficile de s'emparer des noirs isolés qui fuyaient dans la campagne, et la capitainerie se sentait trop épuisée pour diriger ses efforts contre des hommes résolus, qui avaient eu le bon esprit, du reste, de mettre une assez grande distance entre eux et leurs oppresseurs.

Rocha Pitta dit qu'en augmentant de nombre, ils pénétrèrent davantage dans le *sertão* de la province; qu'ils se partagèrent les campos découverts, et qu'ils les répartirent entre les familles fugitives, étendant ainsi leurs richesses et leur juridiction, ajoute-t-il dans son style pédantesque, sans s'embarrasser le moins du monde de la république de Platon ou des spéculations d'Aristote.

La ville de Palmares s'éleva, à ce qu'il paraît, sans obstacles; mais des hommes nouvellement échappés à l'esclavage n'avaient pu faire partager

eur sort à un nombre de femmes suf-
isant. Ils se procurèrent des compagnes omme les Romains; et, bien que Rocha Pitta affirme, avec ses réminis-ences perpétuelles d'antiquité, que 'enlèvement des Sabines ne fut ni plus ;énéral, ni plus complet, on sait que es Palmarésiens s'emparaient tout sim-lement, à main armée, des femmes le couleur et même des blanches qui e trouvaient sur les habitations d'a-entour. Malheureusement ils ne s'en inrent pas là, et ils imitèrent les nciens maîtres du monde, en pillant eurs voisins.

Les planteurs sentirent bientôt la iécessité d'acheter leur alliance; ils eur fournirent secrètement des armes, les munitions, et des marchandises l'Europe. Leur gouvernement n'es-ayant pas de les défendre, ils ne raignirent pas d'obtenir une paix emporaire à ses propres dépens.

Ces noirs, qui commençaient à for-ner une nation considérable et redou-ée, se livrèrent, plus que jamais, à 'agriculture; et l'agriculture adoucit eurs mœurs. Ils étaient parvenus à in ordre de l'état social trop élevé our vivre sans lois. L'historien por-ugais qui nous a fourni le plus de dé-ails dit qu'ils formèrent une *répu-lique rustique*, mais fort *bien ordonnée i leur mode*. Ils adoptèrent un gou-ernement électif; leur chef, nommé ombi ou zombé, conservait la di-;nité suprême durant sa vie. Le nom mposé à ce chef n'est pas précisément elui du diable chez les nations afri-aines, comme le dit Rocha Pitta, nais il sert à désigner un génie redou-able. On choisissait son successeur armi les plus braves ou parmi les plus uissants; et cela paraît très-naturel hez un peuple composé de tant d'au-res peuples. Chaque nation voulait ouir tour à tour des mêmes avantages olitiques. Mais, ce qu'il y a de remar-juable, c'est que les Palmarésiens n'ex-clurent pas les mulâtres et les hommes le couleur de cette dignité. Des ma-gistrats secondaires furent établis; ils se partageaient les soins de la guerre; des lois furent promulguées, et elles se conservaient par la tradition. Bien que l'histoire de cette législation gros-sière, qui punissait de mort l'homi-cide, l'adultère et le vol, ne nous soit parvenue que fort imparfaitement, nous savons qu'il y avait, dans ce code oral, une étrange disposition. Tous les noirs fugitifs qui conquéraient eux-mêmes leur liberté la conservaient chez les Palmarésiens; tous ceux que l'on arrachait aux habitations restaient esclaves. La peine capitale atteignait l'homme qui, ayant une fois gagné la liberté, retournait chez son maître; un châtiment beaucoup moins grave était réservé au noir esclave qui par-venait à s'échapper. Lorsque Palmares fut détruit, du reste, c'était la troi-sième ou la quatrième génération que ces lois régissaient, et elles s'étaient conservées dans leur intégrité. Quant à la religion, Rocha Pitta nous dit gravement que s'ils n'étaient point précisément idolâtres, on pouvait les dire tout au moins schismatiques. Le fait est que, bien qu'ils eussent con-servé fort dévotement l'usage du signe de la croix, et qu'ils répétassent mé-caniquement quelques oraisons em-pruntées au culte catholique, ils n'a-vaient conservé que des formules grossières du christianisme, qu'ils mê-laient à des superstitions bizarres em-pruntées au fétichisme.

Quoi qu'il en soit, et tout en nous défiant des exagérations du livre qui nous sert ici de base, l'agriculture fit des progrès réels, et la population s'accrut d'une manière extraordinaire; des campagnes qu'on avait vues dé-sertes peu de temps auparavant se couvrirent d'aldées, ou, si on l'aime mieux, de quilombos. La capitale fut fortifiée autant que le permettaient l'industrie des habitants et les ma-tériaux qu'ils avaient à leur disposi-tion; c'est-à-dire, qu'ils équarrissaient des arbres énormes que leur fournis-saient les forêts d'alentour, et qu'ils en construisirent des remparts d'une élévation considérable. Cette circon-vallation, qui se composait de deux rangées de madriers, n'avait pas moins d'une lieue de circuit. Trois portes, fa-

briquées avec les bois les plus durs, donnaient entrée dans la ville. Chacune d'elles était garnie à son sommet de plates-formes solides, sur lesquelles deux cents soldats palmarésiens faisaient même, en temps de paix, une garde vigilante. D'autres ouvrages rendaient plus difficile encore la prise de cette cité toute africaine.

Les maisons ne formaient point de rues comme dans nos villes; les habitations étaient dispersées au milieu d'espaces de terrain cultivés et arrosés par divers ruisseaux qui prenaient leur source dans un lac poissonneux. Des espèces de citernes, connues sous le nom de cacimbas, leur fournissaient une eau limpide; et, sous les murailles de la ville même, ils avaient de nombreux vergers. Le palais du zombé était probablement le seul édifice qui eût un aspect monumental. Rocha Pitta, dont il faut toujours un peu se défier, affirme qu'il était d'une somptuosité barbare quant à la forme et à l'étendue, mais qu'il y avait des habitations de particuliers magnifiques. Il y a beaucoup à rabattre, sans doute, d'une telle description. Ce qui paraît plus positif, c'est que, vers la fin du dix-septième siècle, la ville de Palmares renfermait vingt mille habitants des deux sexes, sur lesquels on comptait dix mille hommes propres à porter les armes. Il est probable que les noirs fugitifs, qui s'échappaient fréquemment des habitations voisines, avaient toujours rendu le nombre des hommes plus considérable que celui des femmes.

Cinquante ans s'étaient à peine écoulés depuis le rétablissement de Palmares, et sa prospérité était toujours croissante. Des progrès si rapides dans la civilisation, de la part d'une nation qu'on avait méprisée d'abord, ses efforts continus pour augmenter sa puissance, alarmèrent enfin le gouvernement portugais. L'anéantissement des Palmarésiens fut résolu.

La province de Pernambuco était alors gouvernée par Caetano de Mello de Castro. Ce fut lui qui osa prendre cette résolution, dont l'exécution définitive présentait plus d'une difficulté. A son avis, les habitants belliqueux de Saint-Paul devaient jouer un rôle important dans cette guerre. Il écrivit au capitaine général, don João de Lancastro, afin qu'il fût ordonné à Domingos-Jorge, mestre de camp des Paulistes, qui se trouvait en garnison dans les sertães de Bahia, de marcher sur Porto-Calvo. De son côté, il devait faire arriver des troupes du Recife et d'Olinda. L'armée portugaise offrait une certaine force; mais on n'avait pas cru nécessaire de l'appuyer par de l'artillerie, et c'est ce qui retarda le succès de l'expédition : elle fut complétement battue. Tous les efforts échouèrent devant ces fortifications qu'on avait dédaignées; et, après une perte considérable de la part des Paulistes, qui attaquèrent, avec une vigueur peu commune, les remparts, il fallut opérer la retraite sur Porto-Calvo. L'affaire était devenue sérieuse; il était honteux de reculer. On n'hésita pas à envoyer des forces nouvelles; et le commandement en chef fut remis au capitão mor Bernardo Vieira de Mello, qui s'était déjà mesuré avec les noirs fugitifs dans un de leurs mocambos. Cette fois, l'armée montait à six ou sept mille hommes, et on lui avait donné de l'artillerie. La marche s'opéra d'une manière heureuse; et le blocus fut établi dans les formes. Ce que l'on avait prévu arriva : les habitants des campagnes s'étaient réfugiés dans Palmares; la famine s'y fit bientôt sentir. La faiblesse devait nécessairement diminuer le courage que l'on mettait à se défendre; et quand le canon commença à battre les fortifications en ruine, la résistance des habitants fut assez faible; ils sentaient, a dit un historien, que, quelle que fût son énergie, elle serait infructueuse.

Les chroniques, qui ont recueilli assez soigneusement les particularités de cette guerre, disent qu'il y avait, au centre de Palmares, une éminence d'où les regards plongeaient aisément sur les campagnes d'alentour, et d'où l'on pouvait juger de tous les progrès du siége. Lorsque les madriers se

ırent écroulés sous l'effort du boulet, t que les trois portes eurent livré pasıge à Sebastião Dias, à Bernardo ieira, et au mestre de camp des Paustes, ce fut là que le chef de la république se retira avec les principaux abitants; un trait d'énergie admiable termina cette sanglante tragédie: zombé et les chefs se précipitèrent olontairement du haut de la roche, t nul d'entre eux ne voulut survivre la perte de sa liberté.

Palmares fût détruit de fond en omble; et les habitants se virent réuits en esclavage. A l'exception des rmes, les objets qu'on y trouva n'éıient que d'une faible valeur. Il paraît ue l'on distribua une partie de cette opulation noire aux hommes de l'expédition qui s'étaient distingués, et ue l'on vendit les individus que l'on ıgeait les plus à craindre, pour être xportés dans les provinces lointaines u Sud ou du Nord. Les processions olennelles qui furent faites à cette ccasion, à San-Salvador, en action de râces, prouvèrent assez l'importance u'attachait le gouvernement au succès e l'expédition. Le gouverneur, Caeıno de Mello, fut nommé vice-roi des ndes.

Aujourd'hui, l'emplacement de Palıares, qui se trouve situé par les 9° ord, ne présente pas de ruines. Le emps a dû promptement détruire les estes de ses remparts. La chorographie résilienne dit bien que c'était sur le ersant oriental de la Serra de Barriga u'était situé le *fatal quilombo*, mais lle ne donne aucun détail sur les restes e la ville africaine. Comme nous l'aons dit, la bourgade d'Anadia, qui se rouve à quatorze lieues des Alagoas, t à vingt lieues de l'Océan, serait, de ous les établissements de la province, elui où l'on pourrait découvrir le plus e renseignements sur Palmares. Les abitants de cette bourgade, qui forıent un millier d'individus, apparıennent à la race blanche et à la race ndienne; et, si l'on s'en rapporte au énombrement d'Ayrez de Cazal, il emble qu'il y ait encore une sorte d'exlusion pour les noirs.

PROVINCE DE PERNAMBUCO (FERNAMBOUC). Quand les Hollandais, qui avaient déjà enlevé aux Portugais tant de possessions importantes dans les mers de l'Inde, songèrent à les poursuivre jusqu'en Amérique, ce fut sur la capitainerie de Pernambuco qu'ils jetèrent les yeux. Un seul coup d'œil avait suffi à ces hommes de commerce et d'industrie active pour choisir, sur cette vaste étendue de pays, celui qui devait se prêter avec le plus d'avantage aux grandes spéculations commerciales que les États méditaient. Ce fut là qu'ils dirigèrent tous leurs efforts. Un tel choix, fait par de tels hommes, en dit assez pour le pays. La province de Pernambuco n'occupe que le troisième rang dans la grande division politique du Brésil. La fertilité de son territoire, l'esprit actif de ses habitants, lui en donnent un tout à fait à part, et qu'elle a souvent imposé.

Ce qui tenta les Hollandais, ce qui fait la richesse des habitants, ce sont ces vastes plaines de terrains fertiles rarement interrompus par des collines, et qui forment une étendue de soixante-dix lieues de côtes depuis le Rio San-Francisco jusqu'au Goyanna; c'est cet air pur qui convient si bien aux descendants de la race européenne, que le pays de Pernambuco est à peu près le seul lieu, avec Minas, où l'on voie des blancs travailler à la terre sans danger. La position centrale de cette province était aussi un motif pour chercher à s'en emparer; car de là on pouvait dominer un jour le reste de la contrée. Nulle région, en effet, ne touche à tant de provinces, ou de comarcas. Au nord, elle permet de pénétrer dans le Parahiba, le Ciarà et le Piauhy; au midi, le Rio de San-Francisco l'unit à Seregipe et à Bahia : c'est la route naturelle pour pénétrer dans le pays de Minas. Enfin le Carygenha lui-même la sépare de Minas-Geraes, tandis qu'au couchant elle voit s'étendre les fertiles déserts de Goyaz; à l'est, la mer baigne son territoire, et lui ouvre un port magnifique.

Qui croirait cependant que ce vaste pays ne formait jadis qu'un seul comté,

et qu'il fut donné, comme récompense, à Duarte Coelho Pereira, pour avoir expulsé les Français du pays de Santa-Cruz.

Dès le seizième siècle, le pays de Pernambuco était richement cultivé, et la population européenne s'y était accrue. Aussi est-ce en vain qu'on chercherait dans ce vaste pays quelques tribus un peu considérables des nations indiennes. Toute la côte était cependant dominée par ces puissants Cahétès, qui formaient jadis une partie de la race des Tupinambas, mais qui s'était éloignée de la grande confédération. Cette nation, si digne d'intérêt, se distinguait des autres peuplades par plus d'un trait qui lui étaient particuliers. Comme les Chactaws dans l'Amérique du Nord, elle avait le privilége de donner naissance à des bardes et à des musiciens chanteurs qui étaient respectés, en temps de guerre, par les tribus ennemies. Nation essentiellement maritime, elle portait la guerre dans les contrées du voisinage, sur des espèces de trains tressés, dit-on, avec des roseaux et des baguettes flexibles, mais qui étaient soutenus sans doute par des poutres solides. Selon toute probabilité, ces étranges embarcations devaient avoir plus d'une analogie avec les jangadas dont on se sert encore le long de la côte, et avec lesquelles on entreprend des excursions si lointaines, que l'esprit en serait effrayé, si l'on ne savait que le naufrage est presque impossible.

En 1534, les Cahétès se rendirent coupables d'un crime que les Portugais ne pouvaient oublier. Ils massacrèrent l'évêque du Brésil, don Pedro Fernandez Sardinha, qui avait fait naufrage sur leurs côtes. Durant le seizième siècle, Olinda ne s'était jamais vue complétement à l'abri de leurs attaques; mais ces agressions devinrent si fréquentes, que l'on eut à craindre les suites les plus terribles. On vit arriver alors ce qui n'avait eu lieu qu'à l'égard des tribus isolées. Toute la nation des Cahétès fut condamnée de plein droit à l'esclavage : c'était la condamner à la mort. Aussi a-t-elle complétement disparu.

Aujourd'hui il ne reste plus, dit-on, comme débris des nations indiennes, que quelques hordes désignées sous les noms de *Pipisan*, de *Choco*, d'*Uman* et de *Vouvé*, qui parlaient des langues différentes, et qui, après avoir été ennemies irréconciliables les unes des autres, conservent encore, malgré leur faiblesse numérique, une antipathie profonde. Ces pauvres sauvages, qui occupaient un territoire de trente lieues carrées entre le Moxoto et le Pajehu, erraient dans un pays désolé par des sécheresses perpétuelles, où ils se nourrissaient de miel, de gibier et de fruits sauvages. Leurs femmes cachaient leur nudité avec des franges de croatá. Privés d'instruments nécessaires pour creuser une fosse dans un sol aride, ils pressaient l'un contre l'autre les membres du mort, et ils l'enterraient à l'abri de quelque grand arbre solitaire, tel que l'ambuzeiro, comme s'ils avaient voulu qu'une ombre bienfaisante abritât, après son trépas, celui qui avait si souvent souffert des ardeurs du soleil dans ces solitudes désolées. Soumis au christianisme, ils se sont réunis en villages; mais les pauvres gens n'ont jamais pu comprendre qu'il n'en était pas des bœufs et des taureaux comme des cerfs et des tapirs. Ils se croient en conséquence les mêmes droits sur les bestiaux de leurs voisins que sur les bêtes fauves qui errent dans leurs catingas. A cela près, dit un auteur portugais qui nous fournit ces renseignements peu connus, ils vivent dans une innocence certainement égale à celle des chrétiens de l'église primitive.

Antiquités. Le territoire de Pernambuco a-t-il renfermé jadis une nation plus avancée en civilisation que toutes celles qu'on rencontra dans le Brésil? Ce peuple avait-il quelques rudiments grossiers d'architecture? On serait tenté de le croire d'après ce que rapporte Baerl, plus connu sous son nom scientifique de Barlæus. Un certain Elias Herkman, ayant été envoyé par le comte de Nassau dans l'intérieur de Pernambuco, et en un lieu où probablement nul Européen n'avait pu



pénétrer, il y trouva deux pierres d'une rondeur parfaite, et superposées; la plus grande avait seize pieds de diamètre : elle avait été placée sur celle qui était la moins considérable. Le même voyageur rencontra aussi un grand nombre de pierres rassemblées évidemment par la main des hommes, et qu'il compara à quelques monuments grossiers qu'il avait vus à Drenthe, en Belgique; c'était pour lui des autels. Mais il est fâcheux, sans doute, que son récit ne soit pas plus détaillé. Ce qui donnerait quelque crédit à son récit, c'est que Koster, voyageant dans le Parahiba, vit un prêtre qui s'occupait à dessiner une pierre où l'on avait tracé des figures inconnues. Notre notice renferme une inscription de ce genre, et il en existe plusieurs à Minas, et surtout dans le pays de Piauhy.

Olinda et Villa do Recife de Pernambuco. Leur origine. Selon toute probabilité, l'emplacement où est située aujourd'hui la cidade de Olinda, était occupé par quelque aldée de Tupinambas ou de Cahetès. Il paraît qu'ils désignaient le territoire du Recife sous le nom de *Paranambuco*, ou que cette dénomination serait formée d'un mot tupique et d'un mot portugais, et il peindrait assez bien la localité; car parana signifie la grande eau. Paranambuco, en admettant quelque changement dans la terminaison, voudrait dire ainsi les bouches de la mer. Quoi qu'il en soit, tandis que le Brésil conservait dans son intégrité le nom antique, grâce à des altérations successives que l'on suit aisément dans les historiens, il s'altérait en Europe de manière à devenir méconnaissable. Nous avons conservé au pays de Fernambouc son ancienne dénomination.

Ce pays est du petit nombre de ceux où la nature a fait ce que les hommes n'auraient pu faire. Un récif de pierre, ou, pour mieux dire, un môle naturel, qui s'étend le long de la côte, depuis la baie de Tous les Saints jusqu'au cap de San-Roque, sans s'éloigner jamais de la plage, prend ici une configuration particulière, on dirait d'un ouvrage gigantesque dû à quelque génie puissant. Devant Pernambuco, cette espèce de chaussée court en ligne droite le long de la plage, et se prolonge ainsi l'espace d'une lieue. Située à cent brasses du rivage, elle apparaît sous la forme d'une muraille large, plane et toujours au niveau de la pleine mer, tandis qu'elle s'élève de six pieds à la marée basse. Un voyageur qui l'a parcourue fréquemment s'exprime ainsi sur sa nature géologique : « Le récif de pierre n'offre point de ressources pour la promenade; il est raboteux et souvent submergé par les fortes lames. La pierre qui le compose est un grès fort dur, dans lequel sont empâtées des coquilles nombreuses d'une parfaite conservation. Je n'y ai vu que des bivalves, et je ne peux les appeler fossiles. Dans les cavités du môle, on trouve beaucoup d'oursins.....(*) » On sent aisément combien un port défendu ainsi doit être sûr. Son entrée n'est pas moins singulière que sa structure extérieure. Parvenue à un certain endroit de la plage, cette muraille naturelle s'interrompt tout à coup, et offre un passage aux navires. C'est à son extrémité que se trouve le fort de Picão; les bâtiments de commerce entrent en le côtoyant, et en longeant le plus possible le récif quand ils cherchent un fond un peu considérable. Quelquefois ils gagnent le Capibaribe jusqu'au pont de Saint-Antoine. Lorsque les vagues s'élèvent durant la tempête, cependant, elles se déroulent avec fracas au-dessus du récif, et elles viennent mêler leurs eaux à celles du port. Les grands navires surgissent, au nord du Picão, dans une anse découverte, située en face des forts de Brun et do Buraco.

Deux fleuves, accourant de deux directions opposées, viennent mêler leurs eaux dans le port, ou, pour mieux dire, le port est formé par leur confluent. Le Capibaribe et le Biberibe, qui se réunissent, lui impriment même une sorte de courant.

(*) *Corografia Brasilica*, M. de Tollenare, manuscrit déjà cité.

Ce fut, dit-on, quand il eut pénétré dans ce bassin, qu'il eut laissé en arrière cette chaussée monumentale, et qu'il se trouva porté par le Capibaribe à une lieue environ dans les terres, que Duarte Coelho Pereira, le premier donataire de la province, ne put contenir son admiration. La tradition rapporte qu'il s'écria en débarquant sur le rivage : *O linda situacão para se fundar huma villa* (ô la belle situation pour former un établissement). La bourgade fut fondée, et le nom d'Olinda lui resta.

Olinda s'accrut rapidement. L'opulence de ses habitants devint célèbre; elle reçut le titre de cité. Olinda fut brûlée durant les guerres de la Hollande. Ses établissements furent ruinés; il ne lui resta plus que son titre. Ce n'est pas d'Olinda que nous allons nous occuper maintenant, c'est du Recife, qui ne porte que le nom de villa, et qui est en réalité cependant la vraie cité de Pernambuco.

Qu'on ouvre le grand ouvrage de Barlæus, et on y verra la véritable origine du Recife. L'esprit demeure frappé d'admiration, quand on suit dans le vieil auteur hollandais tous les détails de cette fondation miraculeuse. Recife n'offre, en 1645, qu'une plage sablonneuse occupée tout au plus par quelques misérables pêcheurs. Tout à coup Maurice de Nassau prend ce lieu en affection, ou, pour mieux dire, il devine son importance. Il veut d'abord réunir quelques arbres qui donnent un peu de verdure à cet endroit désolé : c'est un essai qu'il veut faire. Par ses ordres, de grands palmiers, qui ont acquis toute leur croissance, sont enlevés aux terres voisines; et telles sont les précautions que l'on sait prendre, que le jardin du *nouveau Fribourg* se trouve rapidement paré d'une verdure éclatante. Il en est de même de deux cent cinquante orangers, qui donnent leurs fruits presque aussitôt qu'ils ont été plantés. Les manguiers, les jacquiers, les jenipayers, et une foule d'autres arbres indigènes ornent en quelque mois le somptueux jardin de Maurice. Mais quand cette espèce de parc est planté, il faut un lieu de re traite au gouverneur, une maison d plaisance. Un palais s'élève, puis un ville; la vraie capitale de Pernam buco est fondée. Elle portera duran quelques années le nom de Mauritio polis : c'est la seule gloire qu'en tirer jamais son fondateur; et maintenant à coup sûr, cette gloire est bien ef facée. Aujourd'hui Villa do Recife, qu les géographes brésiliens sont tenté d'appeler Tripoli, se trouve répartie par le Rio Capibaribe, en trois faubourgs de grandeur inégale : c'est le Recife proprement dit, Santo-Antonio et Boa-Vista. Chacun d'eux forme une paroisse, et ils communiquent par deux ponts. Celui de Boa-Vista, qui est construit presque complétement en bois, peut avoir environ trois cent cinquante pas de longueur; celui de Santo-Antonio, qui est en partie construit en pierre, n'a que deux cent quatre-vingts pieds. Il présente cette particularité, qu'à l'imitation des ponts du moyen âge, il offre de chaque côté une rangée de boutiques, et que chaque extrémité est terminée par un arc de pierre de taille, d'architecture assez élégante. Des niches intérieures permettent d'y célébrer la messe. Il est assez probable que les Portugais ont voulu sanctifier ainsi un édifice construit par les hérétiques.

On a si rarement examiné Pernambuco d'une manière un peu détaillée, que nous sommes heureux de pouvoir offrir ici une description de cette ville plus complète que celles qui ont été données jusqu'à présent, et cela, surtout, grâce aux *Notes dominicales*.

DIVISION DE LA VILLE, SON ASPECT. Les trois quartiers de Villa do Recife, savoir, la presqu'île du Recife proprement dite, l'île Santo-Antonio, les deux rivières et Boa-Vista, sur la terre ferme, présentent une division très-naturelle et très-commode pour l'observation.

Le quartier de la presqu'île est le plus ancien et le plus vivant; il est aussi le plus mal bâti et le moins propre. La plupart des croisées sont garnies de grillages dans toute leur hau-

leur ; les rues sont généralement étroites ; les maisons ont de deux à quatre étages sur trois fenêtres de façade : elles sont en pierres enduites le chaux, sauf les encadrements des portes et des croisées, qui sont en grès coquiller très-nettement taillé. Ce sont les grillages seuls qui leur donnent l'apparence de tristesse qu'elles présentent (*).

Ce quartier offre un mouvement continuel : les nègres porteurs font retentir sans cesse les rues de leur chant monotone ; les négociants, rassemblés sur une petite place, en face d'un café, discutent leurs intérêts fort paisiblement, et ne présentent guère l'aspect d'une bourse de commerce. Les boutiques sont garnies, en général, de marchandises de l'Angleterre t de l'Inde. Des négresses marchanes parcourent les rues, la tête chargée du cesto de rigueur, ou d'une simple corbeille dans laquelle se trouvent es étoffes de toute espèce, qu'elles ont offrir de maison en maison. Leurs ris d'annonce se mêlent aux cris des ègres porteurs. En général, on ne oit point de femmes blanches dans ce uartier ; elles évitent même de s'y montrer. Le quartier du Recife est aussi celui où les noirs sont exposés en ente. Il y a quelques années seulement, il n'existait pas de lieu spécial our cet effroyable commerce ; les ommes et les femmes étaient accrouis devant les magasins.

L'île de Santo-Antonio présente des ues un peu plus larges que celles du ecife. On y trouve une place carrée, ır laquelle on a construit un marché ssez élégant, et d'assez grande étenue. Les magasins paraissent destinés à endre des objets de plus menu détail. n prenant à la droite du pont, on perçoit un petit édifice qui faisait partie jadis d'un vaste bâtiment qu'on aurait dû sans doute conserver : c'est le trésor public, reste du palais qu'avait fait construire Maurice de Nassau, et que l'on a détruit il y a une cinquantaine d'années. La prison et le théâtre ne sont pas éloignés de là. A la gauche du pont se trouve le palais du gouverneur ; mais ce palais n'est autre chose que l'ancien collége des jésuites ; et l'on a dit, avec raison, que le voyageur pouvait aisément juger, à sa forme et à son ensemble, qu'il ne fut jamais bâti pour l'usage auquel il est destiné aujourd'hui.

A un sixième près, les maisons de Santo-Antonio n'ont qu'un rez-de-chaussée. Ce n'est qu'autour de la place, et dans quelques rues principales, qu'on trouve des maisons élevées comme au Recife. En revanche, c'est là que se sont élevées plusieurs belles églises et des couvents dont l'aspect est remarquable ; des trottoirs garnissent les rues, comme au Recife et à Boa-Vista ; mais le milieu de la voie n'est pas pavé.

Le quartier de Boa-Vista, situé sur le continent, est plus gai, plus moderne ; les rues et les trottoirs y sont plus larges. Il y a quelques belles maisons habitées par des gens riches et qui n'appartiennent pas au commerce ; car, presque tous les négociants demeurent au Recife. En quittant la rue principale, on suit d'autres rues également tirées au cordeau, et garnies de trottoirs ; mais elles ne sont bordées que par de petites maisons à un seul rez-de-chaussée. Elles servent d'asile à des créoles et à des nègres libres, et les grilles en sont moins exactement fermées que dans l'île Santo-Antonio. On peut marcher ainsi une heure, à partir du Recife, au milieu de ces rues aérées, sans en voir encore la fin ; elles conduisent cependant aux champs, où s'élèvent une foule de maisons de plaisance de l'aspect le plus gracieux.

Le pont qui conduit de Santo-Antonio à Boa-Vista sert de promenade pendant les belles nuits de ce climat ; il est garni de bancs, et l'on y jouit

(*) Un voyageur très-moderne, M. Charles Vatterton, compare ces grillages, dont empereur don Pedro a fait justice à Rio e Janeiro, aux treillis de la laiterie d'une rme, si ce n'est qu'ils sont encore plus rrés. Voyez Excursions en Amérique, ıg. 120.

d'une vue admirable. Au nord, on découvre la ville et les coteaux pittoresques d'Olinda; au sud, la rivière Capibaribe, la chaussée des Affogados, et au delà l'Océan; des pirogues indiennes conduites par des nègres se croisent en tout sens sur la paisible rivière; à l'horizon, les jangadas se montrent avec leurs voiles triangulaires.

JANGADA. La jangada est une sorte d'embarcation essentiellement propre à la côte de Pernambuco, et qui frappe presque toujours d'étonnement le voyageur. Elle se compose ordinairement de trois morceaux de bois de douze à quinze pieds de long sur huit à neuf pouces de large, à peine équarris, et liés par deux traverses. L'un d'eux est percé d'un trou dans lequel s'implante le mât qui porte la voile; l'autre sert d'appui à un petit banc de deux pieds de haut, sur lequel s'accroupit le pilote, afin de se mettre un peu à l'abri de la lame, qui, à chaque instant, submerge l'embarcation. Un pieu, fiché en arrière du mât, sert à suspendre le sac de manioc et la calebasse d'eau douce du pilote. Il y a deux ou trois hommes sur chaque jangada. Lorsque le vent la fait pencher trop fortement, ces hardis caboteurs se suspendent de l'autre côté pour faire contrepoids; ils nagent tous avec une habileté peu commune. Si l'embarcation chavire, et elle chavire fort rarement, on glisse, entre deux madriers, une planche qui fait office de quille et de dérive. On arrache le mât et le banc; on les replante sur la partie du radeau qui a pris le dessus, et la navigation continue, comme si aucun accident n'était venu l'interrompre. Ces jangadas vont beaucoup plus près du vent que les bâtiments à quille; elles voguent avec une rapidité admirable; et il n'est pas rare, dit-on, de les voir filer dix milles à l'heure; presque tout le cabotage des objets qui ne craignent pas d'être mouillés se fait au moyen de ces étranges embarcations: nous en avons rencontré à quinze lieues en mer.

Nous venons de parler tout à l'heure du pont de Boa-Vista et de la vue admirable qu'on y découvre; la rivière qu'il traverse n'est, à proprement parler, ni le Capibaribe, ni le Biberibe, qui sont des rivières très-peu considérables. L'étendue qu'elle présente n'a pas moins de cent à cent vingt toises de large; c'est le confluent des deux petits fleuves, augmenté par les eaux de la mer montante, qui va baigner ensuite des terres marécageuses couvertes de mangliers.

MANQUE D'EAU, LE PORT, COMMERCE. Une des graves incommodités que l'on éprouve dans cette ville, c'est que l'eau qui lui est nécessaire est apportée chaque jour d'Olinda, dans de grandes barques qui descendent le Capibaribe. On a projeté un aqueduc qui remédierait à cet inconvénient; il irait prendre les eaux du Biberibe, et il les conduirait au faubourg de Boa-Vista. C'est un ouvrage d'une lieue d'étendue, et dont le besoin se fait sentir davantage de jour en jour. Mais l'énergie ne manque pas toujours aux habitants de Pernambuco, et il est probable que ce grand travail finira par s'accomplir.

Un voyageur étranger, dont le témoignage est presque uniquement invoqué lorsqu'il s'agit de Pernambuco, Koster, fait observer qu'une calamité plus grande encore serait à redouter pour cette cité opulente, qui réunit presque tout le commerce de la province. Le port supérieur de Recife, que l'on désigne sous le nom de Mosqueiro, et qui court parallèlement à la ville, est très-sûr; mais, si l'on ne prend des précautions efficaces, il est à craindre qu'il ne se comble. Le port inférieur, connu sous le nom de Poço, qui est destiné aux bâtiments de quatre cents tonneaux et au-dessus, n'offre pas à beaucoup près la même sécurité, parce qu'il est ouvert à la mer.

Les Français sont, en général, fort bien vus à Pernambuco; mais leur commerce y a pris encore peu de développement. L'auteur d'une brochure judicieuse, qui a paru il y a cinq ou six ans, attribue cette circonstance au petit nombre de fonctionnaires pu-



Jangada.

blics, et à l'absence presque complète d'aristocratie (*).

Instruction publique, divertissements. Quoique Pernambuco soit une ville essentiellement commerçante, on n'en a pas éloigné complétement tous les moyens d'instruction. Un homme d'un mérite supérieur, qui occupait son siége épiscopal vers le commencement de ce siècle, Azeredo Coutinho, avait fait, sous ce rapport, des efforts qui ont encore aujourd'hui leurs résultats. Il existe à Olinda un séminaire fondé par ce prélat, où l'on reçoit les laïques, et où l'on fait, dit-on, des études assez fortes pour mettre l'élève à même de suivre les cours de l'université de Coïmbre. Dès 1823, il existait trois journaux à Pernambuco, et leur nombre à coup sûr s'est accru. La bibliothèque du couvent des bénédictins peut suppléer au besoin, par son importance, au manque de bibliothèques publiques. Beaucoup d'habitants, du reste, se composent des bibliothèques particulières, dans lesquelles dominent la littérature française du dernier siècle, et surtout les livres de philosophie appartenant à l'école voltairienne.

Les couvents d'hommes sont beaucoup moins nombreux à Pernambuco que dans les autres capitales du Brésil; les bénédictins et les carmes réguliers sont les plus riches, et ils administrent leurs vastes propriétés avec douceur. Les ordres mendiants sont complétement déconsidérés; et en effet, comme le fait observer très-judicieusement M. de Tollenare, il est bien difficile que les moines qui courent les campagnes, les maisons et les cabarets pour mendier, n'aient pas fini par avilir cette espèce d'aristocratie de la couleur qui persiste si longtemps dans les colonies; il est impossible qu'un nègre voie un être supérieur dans un blanc qui s'humilie devant lui pour obtenir quelques charités. Il n'y a point de religieuses proprement dites dans cette ville. On ne voit, à Olinda et au Recife, que des maisons de retraite pour les femmes, *casas de recolhimento;* et encore n'y fait-on point de vœux. Lorsque, par hasard, un père de famille veut faire donner quelque instruction à une jeune personne, il la confie, pendant quelque temps, aux directrices de ces maisons.

Si l'instruction s'est multipliée à Pernambuco; si l'on a fait quelques progrès, nous ne dirons pas dans les arts, mais dans les idées d'industrie et de bien-être, là, comme dans presque toutes les autres villes considérables du Brésil, les mœurs de la classe riche et de la classe moyenne ont perdu complétement leur originalité. C'est cette adoption presque absolue des mœurs européennes qui faisait dire, en 1818, à un observateur, qu'un peuple qui voulait se rendre imitateur d'un autre perdait à la fois son véritable génie et ses plaisirs. Il y a une vingtaine d'années, il y avait tous les ans, à Poço et à Panella, un carrousel où les jeunes gens de famille couraient la bague; on cessa tout à coup un tel divertissement, et cela, selon toute apparence, parce que l'on s'aperçut que cet exercice n'était plus en usage en France ni en Angleterre. Il n'y a pas plus longtemps que, d'après un antique usage du seizième siècle, les jeunes garçons et les jeunes filles dansaient toute la nuit, à une certaine époque, dans l'église de Saint-Gonzalve d'Olinda. Les chanoines le trouvèrent mauvais à l'arrivée des Européens, et la danse religieuse fut abolie.

Cité d'Olinda. Cette ancienne capitale de la province n'est éloignée de

(*) Le commerce y est assez actif, dit M. Gallès, et la consommation locale peut être considérée comme très-importante par rapport à sa population. Mais il est utile de faire observer ici que nos produits de luxe, tant en parures qu'en comestibles, ne peuvent y trouver qu'un débouché circonscrit, puisqu'on y compte seize hommes de couleur pour un blanc. Le même voyageur fait observer que les pacotilles formées pour Rio et pour Bahia ne conviendraient nullement à Pernambuco. Les articles trop riches ne peuvent s'y écouler que très-lentement, et les communs sont presque complétement rebutés.

Villa do Recife que d'une petite lieue, et elle communique avec elle par un promontoire qui longe le rivage. Le Rio-Biberibe, dont le cours est assez considérable, s'étend parallèlement au promontoire du côté opposé à l'Océan, et offre, de même que la mer, un moyen facile de communication entre les deux villes. La cité d'Olinda a été bâtie, au seizième siècle, sur un terrain assez élevé, que les géographes brésiliens regardent comme le commencement d'une petite cordillière, qui se prolonge dans l'intérieur. L'air qu'on y respire est d'une pureté parfaite, et l'on y trouve quelques anciens édifices qui attestent son ancienne opulence.

La ville d'Olinda, presque déserte dans la saison des pluies, dit le précieux manuscrit qui nous a souvent servi de guide, est assez animée pendant la belle saison; beaucoup de bourgeois du Recife y ont leur maison de campagne; sa position sur plusieurs collines en rend la vue charmante. D'un côté, on aperçoit le port du Recife, avec sa forêt de mâts et ses jolis clochers de faïence; on suit au loin la digue naturelle qui forme le récif de pierre proprement dit, et l'on domine sur l'Océan. De l'autre côté, l'œil découvre la plaine marécageuse qu'inonde le Biberibe, et va se reposer sur des mornes couverts de verdure : c'est l'image de la solitude. L'autre point de vue, au contraire, nous met en rapport avec un monde actif.

La situation de la ville sur diverses collines permet à chaque maison d'avoir un petit jardin; ce qui donne à l'ensemble quelque chose de fleuri et de gracieux. Quoique ces jardins soient peu cultivés, puisqu'on se borne à y laisser croître quelques orangers et quelques bananiers, ils forment cependant des masses de verdure de l'aspect le plus pittoresque.

D'après d'anciennes conventions, le gouverneur et les autorités principales devraient séjourner six mois de l'année à Olinda; on a même bâti un palais dans l'intention de rendre l'exécution de cette clause plus facile. On comprend que le mouvement des affaires, qui est complétement concentré dans le Recife, retient presque toujours le chef de l'administration. L'évêque a également son palais à Olinda, mais c'est une misérable habitation; tandis que celui de la Soledade, qui appartient également à l'évêché, et qui a été construit dans un des faubourgs du Recife, offre un aspect magnifique. L'ancienne cathédrale s'élève sur une colline; elle domine le pays d'alentour, et elle ne manque ni d'élégance, ni de grandeur.

L'établissement d'Olinda le plus intéressant est, sans contredit, le jardin de botanique, ou, pour mieux dire, de naturalisation. Il fut fondé à l'arrivée de la cour; et ce fut de Cayenne que l'on fit venir les premières plantes que l'on voulait acclimater, ainsi que le directeur qui devait diriger les diverses opérations d'horticulture. Le cannellier de Ceylan, le giroflier des Moluques, le muscadier, le poivre de la côte de Malabar, l'arbre à pain d'O-tahiti, et une foule d'arbres exotiques sont l'objet d'une culture spéciale. Il y a plusieurs années, les cinq cents cannelliers qui y prospéraient n'avaient pas encore pu subir l'opération de l'écorcement. Cela ne veut pas dire cependant qu'une longue persistance dans les soins donnés à ces arbres ne puisse amener d'heureuses améliorations pour le commerce.

Révolution de Pernambuco. C'est de Pernambuco qu'est parti le premier cri de liberté qui appelait le Brésil à l'indépendance. C'est là que s'est formée la première révolution où les droits du pays ont été discutés. Pour toutes les contrées de l'Amérique, c'est une grande époque historique, sans doute, que celle qui fit prévoir l'émancipation du Brésil. Mais, refoulée violemment presque aussitôt qu'elle se fut déclarée, arrêtée dès l'origine dans son développement, l'insurrection de 1819 a eu fort peu de retentissement en Europe; et, si les faits principaux en ont été vaguement rapportés, tous les détails en sont restés inconnus; disons plus, hors de Pernambuco, une foule de circonstances ont



échappé au souvenir des Brésiliens. L'histoire de cette période n'a pas encore été écrite; et c'est pour nous une bonne fortune réelle que celle qui nous a mis à même de puiser à des documents positifs, dont l'authenticité nous est si bien garantie (*).

Comme la plupart des mouvements qui se manifestèrent dans l'Amérique méridionale, la première insurrection de Pernambuco paraît avoir eu pour premier mobile cette aversion profonde, cet esprit de haine qui sépare, depuis tant d'années, deux partis dont les intérêts sont diamétralement opposés, celui des colons, celui qui base ses droits sur la première conquête; mais il y avait cette différence, qu'au Brésil de notables concessions avaient été faites, et que la métropole semblait s'unir franchement dans son alliance avec la colonie. A la longue, et comme la chose a été bien prouvée depuis, l'instinct secret des populations devait triompher. Ici néanmoins, la lutte fut cachée d'abord, parce qu'en apparence les intérêts s'étaient confondus, et qu'il n'y avait pas de motif réel pour qu'on brisât violemment des liens qui existaient depuis trois siècles, et que la métropole déliait, disait-elle, elle-même de son propre mouvement.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant; ce qui a renversé Jean VI, ce qui a contraint, quinze ans plus tard, don Pedro à l'abdication, c'est ce mot si simple que l'on répétait, en 1818, à Pernambuco : être ou ne pas être enfant du sol; Être ou ne pas être Brésilien. Le temps a prouvé ce que valent de telles paroles.

Depuis cent cinquante ans, le Brésil jouissait d'une paix profonde; et cette paix n'avait été troublée, au commencement du siècle, que par quelques révoltes partielles de nègres, qui avaient eu lieu dans le reconcave de San-Salvador, et qui avaient été repoussées aussitôt leur manifestation.

Dès 1817, quelques troubles se manifestèrent à Pernambuco, parmi les hommes de couleur; des arrestations furent faites; on fusilla quelques mulâtres; quelques noirs furent mis à mort. Ces mesures furent considérées comme rigoureuses; mais les troubles qui les avaient rendues nécessaires ne se rattachaient, disait-on, que fort indirectement à la politique. Le gouvernement avait probablement quelque raison pour ne pas penser ainsi.

La tranquillité s'était rétablie complétement; mais on parlait de conciliabules tenus sous les formes maçonniques. Il y avait eu des repas brésiliens où l'on avait exclu le pain et le vin d'Europe : on avait servi avec ostentation le manioc et le tafia du pays; enfin, on y avait porté des toasts contre la tyrannie royale et contre les Portugais d'Europe. Toute la ville était instruite de ces circonstances; on avait fait des représentations réitérées au gouverneur Gaetano Pinto de Montenegro; mais celui-ci, homme de loi, fort ami de la paix, imprévoyant par caractère, et manquant d'énergie, avait cru ne devoir accorder aucun crédit à ces bruits populaires. On ajoute, d'ailleurs, qu'il était trompé par des conseils infidèles : il ne sut prendre aucune mesure.

Cependant, le 3 mars, on répandit le bruit que l'administration voulait sortir de sa léthargie, et que sa première opération serait dirigée contre quelques Brésiliens qui avaient tenu des propos séditieux; il est probable qu'elle venait d'être informée que les projets des conjurés approchaient de leur maturité. Toutefois le public paraissait bien éloigné de croire à une explosion prochaine, et jugea sans nécessité une proclamation que le gouverneur fit publier. Il y prêchait la paix, l'union, la soumission surtout; et, chose étrange, on y trouvait ces paroles : « Ne croyez pas que des expressions exagérées, échappées à la joie de posséder le souverain dans cet hémisphère, puissent être considérées comme criminelles; tranquillisez-vous donc. » On a supposé que Montene-

(*) Notes dominicales, par M. L. T. de Tollenare, manuscrit déjà cité, et auquel nous avons emprunté ce récit important, avec le regret d'être contraint à l'abréger.

gro voulait endormir les conjurés, et leur inspirer ainsi une fausse sécurité; mais beaucoup de gens, et notamment les troupes, parurent apprendre, pour la première fois alors, qu'il fallait faire une distinction entre les Portugais brésiliens et ceux d'Europe; on défendait d'insulter ceux-ci. Cette proclamation, dans laquelle on ne vit, au premier coup d'œil, qu'un témoignage de faiblesse, excita les railleries des auteurs de la conjuration, fit hausser les épaules aux étrangers, et indigna, on le pense bien, les Portugais, qui voulaient des faits, et non des paroles, c'est-à-dire qu'on arrêtât ceux que l'opinion publique désignait comme conjurateurs. L'opinion publique ne s'était pas trompée dans ses désignations.

Il paraît que le 5 le gouverneur convoqua un conseil où il fut décidé qu'on arrêterait soixante-dix personnes; et il paraît aussi que la décision et la liste furent communiquées par un traître aux personnes intéressées. Peut-être aussi ne l'a-t-elle été que depuis; c'est un point sur lequel il y a des rapports contradictoires.

Le 6 mars au matin, tout paraissait tranquille dans la ville. A dix heures même, la population semblait fort éloignée de songer au coup qui allait éclater. Cependant, vers onze heures, le gouverneur fit commencer les arrestations. Un homme, qu'on verra bientôt jouer le rôle principal dans la conjuration, Domingo-Jozé Martins, fut conduit en prison. Un général de brigade se rendit à la caserne, et y arrêta un officier du régiment d'artillerie. Il allait procéder au désarmement de plusieurs autres, lorsque le second officier désigné pour être conduit en prison, M. Jozé de Barros, entreprit de résister, et termina l'altercation qui s'élevait entre lui et son général, en lui plongeant son épée dans la poitrine. Ce premier sang versé est le signal de la révolution; à l'instant, les militaires de la caserne courent aux armes pour défendre Jozé de Barros. Les uns volent à la prison, délivrent Domingo-Jozé Martins, et assassinent celui qui l'avait arrêté; les autres parcourent les rues de Saint-Antoine, font sonner le tocsin et battre la générale. Les habitants se précipitent armés dans les rues, sans connaître la cause du désordre. On n'entend pas encore le cri de liberté, mais celui de *Viva a patria, mata os marinheiros* (*). La fusillade s'engage sur divers points de l'île de Saint-Antoine, et le sang coule au cri de Vive la patrie.

Mais, dans cette circonstance critique, que fait le gouverneur après avoir ordonné d'agir avec sévérité? Il ne prend aucune mesure pour faire respecter son autorité; et, à la première décharge de mousqueterie, il se réfugie dans la forteresse de Brown.

L'évasion du gouverneur dérangea sans doute le plan des conjurés. Ils avaient résolu primitivement de l'assiéger dans son palais. Cette circonstance inattendue donna lieu immédiatement à la formation de deux partis; ils n'étaient séparés que par le pont Santo-Antonio : le premier se composait des marinheiros ou Portugais brésiliens, qui s'étaient armés au Recife; le second réunissait tous les insurgés, qui se trouvaient maîtres de Saint-Antoine et de Boa-Vista. Des excès horribles furent commis alors; et c'est dans ce moment de désordre que furent massacrés quatre matelots français qui étaient accourus au port pour secourir leur capitaine. Celui-ci leur avait remis une somme de quarante-huit mille francs en or, pour la transporter à bord; mais ils ne purent gagner la plage à temps; ils furent assassinés et dépouillés, non comme Français, il est vrai, mais comme marinheiros. Un seul, parmi eux, échappa (**).

(*) Vive la patrie, tuez *les mariniers*, c'était ainsi que les Brésiliens désignaient les Portugais d'Europe, à quelque classe qu'ils appartinssent. Depuis et durant les troubles de Rio, les Européens furent désignés par le sobriquet de *pé de chumbo*, pied de plomb; ils désignaient à leur tour les Brésiliens sous celui de *pé de cabra*, pied de chèvre.

(**) Un Français bien connu par la no-

Le gouverneur, qui s'était réfugié dans la forteresse de Brown, se désolait et ne prenait aucune mesure; il avait cependant pour lui tout le Recife armé, une assez nombreuse artillerie, et tous les marins du port disposés à le servir; il est probable qu'avec ces moyens il eût pu reprendre l'avantage sur les forces des insurgés, qui ne consistaient que dans le régiment d'artillerie, un très-petit nombre de blancs et de mulâtres qu'on avait mis dans e secret, et un plus grand nombre l'habitants, appartenant à toutes les couleurs, dont on s'emparait par la orce, et que l'on contraignait à faire quelques patrouilles. C'est à peine si 'on remarquait quelques soldats du régiment du Recife; et il n'y avait peut-être pas un seul noir que pût réclamer e régiment d'Henrique Dias. Les nsurgés n'avaient encore que trois petites pièces de campagne; leur fusillade n'avait été dirigée que contre des fuyards; ils n'avaient point éprouvé de résistance hors de la caserne; on remarquait le plus grand désordre parmi eux. Le passage du pont de Saint-Antoine, tenté avec détermination par les forces du Recife, eût très-probablement jeté une grande hésitation dans celles de Saint-Antoine, qui n'avaient alors pour tout appui qu'une misérable caserne, située dans une ue, et non isolée. Au lieu d'un coup l'éclat, on vit venir du fort de Brown 'ordre de couper le pont de Saint-Antoine; c'était s'avouer battu dans cette lernière partie de la ville, et donner u parti une confiance qu'il n'avait pas ncore. En effet, ce fut à ce moment que les troupes et les conjurés, animés par les harangues du Padre João Ribeiro, arborèrent le drapeau blanc insurrectionnel. Un officier d'artillerie, M. Pedroso, homme de résolution, conduisit deux petites pièces au pont, es fit jouer avec succès contre les travailleurs occupés à le couper. Ceux-ci n'étaient soutenus que par un feu de mousqueterie assez faible; il les mit en fuite; et, pénétrant avec audace sur ce pont qu'on voulait renverser, il osa entrer dans le Recife, où tout devait faire présumer qu'il trouverait sa perte, puisqu'il n'avait pas cent vingt hommes avec lui; mais aucune disposition n'avait été prise dans cette portion de la ville. L'épouvante s'y répand; chacun se cache ou s'enfuit; quelques personnes se jettent à la mer; un plus grand nombre cherche un asile dans les navires qui sont à l'ancre. En moins d'une heure, les insurgés se trouvent maîtres de toute la presqu'île, et le gouverneur, qui ne s'était pas montré un seul instant, se trouva renfermé avec deux cents ou deux cent cinquante hommes dans sa forteresse, sans communication avec Olinda, où les scènes du Recife avaient été répétées par la garnison secondée du peuple, qu'animaient les cris de *Mata os marinheiros*.

La nuit du 6 au 7 se passa dans des alarmes continuelles; de part et d'autre on craignait que l'attaque n'eût lieu. De fortes patrouilles, organisées par les insurgés, parcouraient les rues. Pendant ce temps, les chefs organisaient une sorte de gouvernement provisoire; et, dès la pointe du jour, ils firent sommer le gouverneur de leur remettre la forteresse de Brown. Une capitulation eut lieu, et les formes en furent aussi ridicules qu'humiliantes pour ceux qui représentaient le pouvoir royal. Il fut convenu que le gouverneur s'embarquerait immédiatement sur une goëlette pour Rio de Janeiro; et, tandis qu'il se disposait à partir, sa petite garnison se joignait aux régiments insurgés (*).

blesse et la fermeté de son caractère demanda plus tard au gouvernement provisoire de faire exhumer avec précaution ces trois victimes, afin de faire constater leur décès; mais il s'y refusa.

(*) Dans cette capitulation, qui avait été écrite en style de procès-verbal, il était dit que le gouverneur, ayant appelé près de lui six ou sept généraux renfermés dans le fort, pour les consulter sur la possibilité de se défendre, ceux-ci avaient vérifié qu'il ne s'y trouvait aucune provision de guerre et de bouche, et que par conséquent ce serait

Le peuple vit assez froidement s'embarquer le gouverneur; celui-ci emporta surtout la malédiction des Européens; car le parti des indépendants comprenait fort bien que tout le succès qu'ils venaient d'obtenir tenait surtout à son inhabileté. Ce qu'il y a d'étrange sans doute, et ce qui est prouvé par des témoins oculaires, c'est que le peuple ne montra d'abord aucun enthousiasme; il semblait croire que la révolution n'était dirigée que contre le gouvernement, et non contre le pouvoir royal. Les chefs de l'insurrection ne s'expliquaient encore que d'une manière fort vague sur leurs projets de république.

Après l'embarquement du gouverneur, tout rentra dans le calme. Le nouveau gouvernement s'organisa: une commission provisoire, composée de cinq membres, fut revêtue de tous les pouvoirs; elle se composait d'un ecclésiastique instruit, nommé João Ribeiro, de Jozé Luiz, jurisconsulte habile, de deux colonels, Manoel Correa d'Araujo et Domingo Jeddonio, et enfin d'un négociant dont le nom a survécu à peu près seul dans les récits ultérieurs. Comme c'est désormais sur Domingo-Jozé Martins que roulera la révolution, nous croyons devoir entrer dans quelques détails à son sujet. Ce chef de la première insurrection brésilienne était né à Bahia; il avait fondé d'abord une maison de commerce à Londres, qui s'était vue dans la nécessité de manquer. De retour au Brésil, il se retira au Ciara; et, à l'époque où une forte hausse se fit sentir dans les cotons, il gagna quelques capitaux, avec lesquels il vint s'établir sur la place du Recife. Ses opérations n'eurent rien de brillant; et, sa fortune ne lui permettant pas de prendre rang dans le haut commerce, il tourna ses yeux vers l'agriculture, et finit par posséder une sucrerie dont le produit eût pu suffire aux vœux d'un homme modeste. Mais Domingo-Jozé Martins était ambitieux et ardent; le séjour qu'il avait fait en Europe, les connaissances qu'il prétendait y avoir acquises, lui donnèrent une certaine influence sur ses compatriotes. C'était chez lui que se tenaient les dîners brésiliens dont nous avons parlé; et, dès l'origine, il fut regardé comme un des premiers auteurs de la révolution, s'il ne fut pas le principal. Ses désirs d'indépendance ne paraissent pas avoir été aussi désintéressés, il s'en faut bien, que ceux du curé Guerreiro, et de quelques chefs qui ont figuré dans les révolutions de l'Amérique du Sud. On l'a accusé, avec juste raison, d'avoir mis peu de délicatesse dans les moyens qu'il employa pour parvenir à une haute fortune. On ne saurait oublier qu'un des premiers usages qu'il fit de sa puissance momentanée, fut d'employer la menace pour se faire donner en mariage la fille d'un riche négociant du Recife, qui lui avait été d'abord refusée; mais il eut, dès l'origine, de la résolution et de la fermeté d'âme; et il montra surtout du sang-froid et de l'énergie au moment où, étant délivré de la prison, il appela ses compatriotes aux armes. Il ne se donnait, du reste, aucune peine pour justifier la révolution mais il déployait une grande activité pour la faire marcher.

Le nouveau gouvernement étant une fois organisé, il publia plusieurs proclamations: on y appelait le peuple secouer le joug d'une cour corrompu et coûteuse, où tout se faisait pour l profit des favoris, et rien pour celu de la nation. Il promettait une adm nistration moins dispendieuse et plu nationale. Il restait une question in portante à débattre, c'était celle de l'e clavage. Une proclamation fut publi dans le but, sans doute, de rassur les planteurs: on y déclarait que, bie que ce fût à regret, on ne touchera pas encore au régime des nègres e claves; et cela, non pas pour en a prouver la justice, mais par respe pour les propriétés. On supprima aus quelques impôts; mais les gens bi informés savaient, à n'en pouvoir do

inutilement répandre du sang que d'entreprendre de résister; en conséquence de cet avis, le gouverneur se voyait contraint d'accepter les conditions imposées par les insurgés, et il signait. La plupart des généraux restèrent prisonniers.

ter, que cette dernière mesure ne pouvait être durable, et que l'accroissement du trésor public devenait de jour en jour plus nécessaire.

On proscrivit de la conversation les anciennes formules dont on trouvait la politesse trop servile; au lieu de *vossa merce*, on dit *vous* tout court; au lieu de senhor, on s'interpella par le mot *patriota:* cela équivalait à l'expression citoyen, et au tutoiement dont on s'était servi, en France, durant 93.

La croix du Christ, ainsi que les autres décorations royales, quittèrent les boutonnières; on fit disparaître les armes et les portraits du roi; on prépara un nouveau pavillon national. On avait arboré d'abord le pavillon blanc, mais ce n'était que pour rendre la transition moins brusque. On le présentait comme le symbole d'intentions pacifiques. C'est d'ailleurs celui avec lequel les forts portugais signalent, depuis longtemps, dans les ports, l'apparition des navires qu'on aperçoit des côtes. Il était important que les bâtiments venant du dehors vissent toujours le signal accoutumé, et entrassent sans défiance. C'est ce que désiraient surtout les insurgés, car on manquait absolument de vivres. On craignait qu'un nouveau pavillon n'effarouchât ceux qui auraient voulu aborder au Recife.

Vers le 30 mars 1817, l'indépendance avait pris une certaine consistance. On savait que Parahyba s'était joint au parti de Pernambuco, et avait organisé, de son côté, un gouvernement provisoire. Le canon annonça enfin l'adhésion du district d'Alagoas. On apprit même que la capitainerie de Rio-Grande du Nord suivait le même exemple. On allait jusqu'à espérer que le Ciara et le Maranham entreraient dans la coalition. Il ne paraissait pas impossible à quelques esprits que Bahia ne proclamât son indépendance. C'en était fait alors de la cause royale; car c'était de Bahia que devait venir la répression. L'espérance des insurgés ne reposait néanmoins sur aucune base certaine.

Le comte dos Arcos était alors gouverneur de l'ancienne capitale du Brésil. De bonne heure il fut informé du mouvement qui s'était manifesté à Pernambuco; et, avec une promptitude qui a toujours été considérée comme l'acte le plus important de sa vie politique, il organisa des troupes qui marchèrent contre cette province. Tandis qu'il prenait, avec une rare habileté, ces mesures répressives, Rio de Janeiro armait une flotte considérable: l'issue de la lutte n'était pas douteuse.

Ce qu'il y avait de remarquable sans doute dans le mouvement insurrectionnel, c'était l'imprévoyance avec laquelle il avait été monté. Il n'existait pas d'imprimerie à Pernambuco. Les hommes du pouvoir n'avaient pas même à leur disposition cet agent puissant de toutes les révolutions modernes. On fit venir une presse et des caractères de Londres; mais, quand tout cela fut arrivé, on ne sut où trouver des ouvriers pour s'en servir: deux moines, un Anglais et un marin français, se transformèrent à la hâte en ouvriers typographes. On sentait, en organisant cette imprimerie, qu'on avait grand besoin de ce puissant moyen de diriger l'opinion publique.

Il en était de même des vivres et des munitions: on n'avait rien fait pour s'en procurer. Quelques tentatives furent bien dirigées du côté des étrangers, pour les engager à faire des contrats de subsistance; elles furent sans effet. On tourna alors les yeux vers les États-Unis; et un homme intelligent, revêtu d'un caractère diplomatique, fut envoyé dans l'Amérique du Nord pour acheter des armes, des munitions et des vivres; l'événement qui se préparait rendait cette mesure inutile.

Grâce à l'activité du comte dos Arcos, dès le mois de mai une escadre assez considérable bloquait le port du Recife; l'armée royale avait opéré une descente aux Alagoas; et elle marchait sur la ville. Parahyba avait repris le pavillon portugais. Toutes les routes étaient interceptées, et une grande

confusion régnait dans Pernambuco. Une mesure importante, mais qui jetait le trouble dans la population, avait été prise quelque temps auparavant. C'était l'affranchissement d'un millier d'esclaves; et, à cette époque, les forces des insurgés pouvaient s'élever à dix ou douze mille hommes. Martins en prit le commandement.

Ce fut le 15 mai 1817 que fut livré le combat qui devait décider du sort des insurgés. Les deux armées se rencontrèrent sur le territoire de Serinhem, près du Salgado; mais que dire d'une semblable bataille? L'armée des patriotes se composait de pauvres *lavradores* et de *moradores*, ramassés de force sur la route, depuis les Alagoas jusqu'au Recife. On ne les avait ni armés ni vêtus; et, ne comprenant rien à la question, ils ne songeaient qu'à retourner à leurs travaux. L'armée royale était plus nombreuse sans doute; mais, à l'exception de la cavalerie, elle ne pouvait guère donner plus de confiance à son général. De pauvres Indiens, qu'on avait réunis à la hâte, s'étaient joints volontairement aux troupes de Bahia; et, comme cela était arrivé dans les guerres de la Hollande, on voyait marcher encore armés de leurs arcs ces débris des nations indigènes. On n'eut pas besoin de leur secours; le feu s'engagea entre les deux armées à une distance considérable, et, après quelques décharges, il cessa; car les troupes indépendantes s'éparpillèrent dans la campagne, ou se replièrent sur Pernambuco. Trois hommes seulement furent tués. Le général Mello, qui commandait les forces royales, resta maître du champ de bataille.

Quant à Domingo-Jozé Martins, il fut peut-être le seul, dans cette armée improvisée, qui montrât un vrai courage. Blessé durant l'action, il se réfugia dans une chaumière, et s'y déguisa. Fuyant d'asile en asile, il fut dénoncé enfin par une Indienne. Une fois tombé au pouvoir des royalistes, il fut embarqué à Pontal, et conduit à la frégate qui devait le transporter à Bahia. Le sort des autres membres du gouvernement provisoire ne fut pas meilleur. L'un d'eux trahit la cause qu'il avait embrassée, et il se couvrit d'infamie. Deux autres furent arrêtés. L'infortuné abbé Ribeiro fut le seul qui osât se donner la mort. Le 17 mai, la première révolution du Brésil était terminée; elle avait duré en tout deux mois et demi. Le 25, les couleurs portugaises flottaient sur tous les forts.

Nous n'entrerons pas ici dans de plus amples détails sur les désordres partiels qui eurent lieu, pendant deux ou trois jours, au Recife et à Olinda. Ils étaient inséparables de l'affluence des troupes et du débarquement des marins. Deux habitants, appartenant au parti des indépendants, furent massacrés; un plus grand nombre d'indifférents perdirent la vie. La flotte se montra insuffisante pour réprimer ces désordres; et la tranquillité ne fut rétablie complétement qu'à l'arrivée du maréchal de Mello.

Mais alors se manifesta la réaction royaliste; et, ce qu'il y a de plus fâcheux à dire, c'est qu'elle se manifesta par des dénonciations. On chercha à justifier la docilité avec laquelle on avait reçu le joug républicain. Il y eut quelques personnages bien connus qui prétendirent naïvement n'avoir adhéré au nouveau gouvernement qu'afin de l'entraîner dans l'erreur, ou, pour mieux dire, de hâter sa ruine. Mais, tandis que les arrestations se multipliaient (*), et qu'on rendait à leurs maîtres les noirs, qui payaient par d'horribles fustigations un moment de liberté (**), la fin de ce drame sanglant

(*) L'habitude où l'on est, au Brésil, de se faire justice soi-même, donna lieu à des arrestations bizarres. Un Brésilien était en procès avec un autre; il l'arrêta avec ses nègres, et l'amena au Recife, garrotté, en affirmant que c'était un patriote. Celui-ci prouva le contraire, et l'arrêtant fut arrêté à son tour. Un frère amena son frère la corde au cou, sous le prétexte qu'il était venu vendre des denrées à la ville.

(**) Beaucoup d'entre eux avaient commis des violences; mais le supplice qu'on leur infligea était, dit-on, déchirant. Les bour-

se préparait: Domingo-Jozé Martins était jugé à Bahia, et il recevait la mort avec courage, avec plusieurs de ses adhérents; on dirigeait la plupart des prisonniers d'État sur la même ville, où ils devaient gémir longtemps dans les prisons; et enfin, quatre chefs du parti indépendant subissaient le dernier supplice à Pernambuco.

Deux d'entre eux étaient ecclésias-iques; mais la juridiction cléricale ne put rien faire en leur faveur. Les deux utres appartenaient à l'état militaire, t s'étaient fait remarquer par leur rdeur pendant l'insurrection. C'étaient ozé de Barros et Domingo Teodonio, ui avaient occupé jadis un rang dans armée.

Exécution de plusieurs chefs de l'insurrection. Les habitants e Pernambuco n'ont pas encore perdu e souvenir de cette terrible exécution. Nous en rappellerons les circonstances rincipales. Ce fut vers le mois de uillet que le jugement fut rendu. Les ondamnés, la corde au cou, attendi-ent, pendant longtemps, que le cor-tége qui devait les accompagner se ût réuni. Les soldats, qui le formaient n partie, marchaient l'arme baissée, t le tambour battait comme aux fu-érailles. Selon l'ancien usage, les con-réries arrivèrent lentement, les unes près les autres, et elles portaient des annières qu'elles vinrent successive-ment présenter devant les patients. Un officier supérieur de justice, por-ant l'habit et le manteau de deuil, se résenta; il était monté sur un cheval oir, et précédé d'un alcade vêtu de ouge, monté également à cheval. Cet fficier inférieur portait à la main un ambeau de cire jaune: on put croire un instant que la sentence de mort allait être lue; mais de nouvelles dépu-tations du clergé apparurent encore, et vinrent réciter les prières de quarante heures. Tout cela se passait devant le perron de la geôle. Enfin le cortége s'ébranla, et il était fermé par les exé-cuteurs. Ces deux bourreaux étaient deux nègres condamnés à mort, mais auxquels on avait épargné le dernier supplice, pour qu'ils prêtassent leur terrible ministère à la justice. Arrivé au lieu de l'exécution, le curé d'Ita-maraca, l'abbé Tenoiro, vêtu d'une aube et d'un camail blanc, put à peine faire quelques pas vers la potence; car il était affaibli par la maladie. Des moines franciscains le soutenaient, et un jeune bénédictin l'accompagna jusqu'à la fatale échelle. Il ne pouvait parler, mais la voix du moine se fit entendre: « Sa mort l'acquitte envers la société; au delà ne voyez qu'un frère. » Les bourreaux remplirent leur office; toutefois ce fut en versant des larmes. Les deux militaires montrè-rent une grande fermeté. Jozé de Bar-ros brava les assistants, et Domingo Teodonio les harangua avec chaleur. Il reconnut qu'il s'était trompé; mais il rappela que son cœur l'avait en-traîné, et qu'il avait cru agir pour le bonheur de son pays. Il avait un fils à recommander à la considération pu-blique, et il le fit dans des termes qui excitèrent le plus vif intérêt.

Parmi ces hommes auxquels la pru-dence faillit, mais qui ne manquèrent jamais de courage, il en est un qui mérite sans doute plus que les autres les sympathies de l'historien: c'est cet abbé Ribeiro, qui avait été nommé président du gouvernement provisoire, et dont le nom est resté si complète-ment inconnu en Europe, que l'on ne saurait citer aucun ouvrage spécial qui se soit occupé de lui.

L'abbé Jean Ribeiro était un ecclé-siastique instruit, mais sans fortune; et il avait une philosophie pratique suffisante pour se contenter de la po-sition dans laquelle le sort l'avait placé (*). Comme une foule d'ecclésias-

eaux étaient des criminels condamnés aux rs, et les spectateurs leur donnaient de rgent pour les exciter à frapper de toute ur vigueur. Le patient était lié debout à ne grille de fer, et dépouillé de la ceinture ix pieds. Les douze premiers coups met-ient la chair à découvert: on en donnait epuis 100 jusqu'à 300. Peu d'entre eux tèrent des cris, mais quelques-uns s'éva-ouirent. On fustigea aussi des mulâtres et s demi-blancs.

(*) Il était professeur de dessin au col-

tiques de l'Amérique méridionale, il était nourri de la lecture des philosophes du dernier siècle; et, ainsi qu'il le disait lui-même, il ne respirait que pour la liberté. Les œuvres de Condorcet avaient exercé principalement leur influence sur son esprit; il témoignait, dit-on, la plus haute confiance dans les progrès de l'esprit humain. Son imagination, on l'a remarqué, allait plus vite que son siècle, et surtout beaucoup plus avant que le génie de ses compatriotes. « Aujourd'hui, écrivait en présence des événements un homme qui ne partageait pas ses opinions, mais qui les jugeait avec une rare sagacité, aujourd'hui il est moins enivré de l'honneur d'être le premier magistrat de son pays, que de la gloire d'en être le régénérateur. Je me plais à rendre justice à ses intentions, je les crois bonnes; mais, je dois aussi le dire, il a plus d'enthousiasme que de talents administratifs. Je le trouve, sous ce rapport, d'une faiblesse extrême. Il n'a aucune connaissance des hommes; l'art de manier leurs passions lui est aussi inconnu que l'intrigue. Cet homme saura se sacrifier pour sa patrie, mais il ne saura pas la sauver. »

Ces paroles remarquables étaient écrites le 23 mars: deux mois après, l'abbé Jean Ribeiro, qui avait suivi l'armée des indépendants, pieds et jambes nus, pour donner l'exemple des privations, ce pauvre prêtre, qui semblait ne devoir jamais prendre part à aucune action politique, était le seul qui eût le courage de se donner volontairement la mort, et sa tête sanglante était promenée, au bout d'une pique, dans les rues de Pernambuco (*).

lége d'Olinda. Cet emploi ayant été supprimé, il obtint la place de desservant d'un hôpital; ce qui lui valait un traitement annuel d'environ trois mille francs. Il continuait d'y exercer l'art qu'il cultivait, et le traitement qu'il recevait l'avait mis à même de se livrer à l'étude des sciences, pour laquelle il avait une passion sincère; il se proposait d'ouvrir un cours de physique, et il possédait quelques instruments.

(*) Il se tua à trois lieues de cette ville.

Nouveaux mouvements insurrectionnels de Pernambuco. Depuis, et durant cette effervescence générale qui s'est fait sentir au Brésil, deux autres mouvements insurrectionnels ont eu lieu à Pernambuco, l'un en 1824, l'autre vers 1829: tous deux sans doute se rattachaient aux anciens principes qui avaient été manifestés lors de la première révolution; mais ils avaient aussi pour but de consolider des intérêts locaux, dont nous ne pouvons pas suffisamment comprendre l'importance, si loin du théâtre de ces discussions orageuses. Nous nous abstiendrons de détails à ce sujet et nous dirons seulement que la dernière insurrection peut fournir une preuve des progrès rapides que l'espri du gouvernement constitutionnel a fait au Brésil. L'empereur rendit deux décrets à cette époque pour suspendr les lois concernant la liberté indivi duelle, et il voulut établir en mêm temps une commission militaire pou juger sans appel les chefs de cette cons piration. « Ces mesures inconstitution nelles furent généralement blâmées dit M. Warden, et elles excitèren un grand mécontentement, la révolt ayant été d'ailleurs aussitôt comprimé que commencée. Une pétition fut mêm adressée à la législature pour mettr en accusation le ministre de la justice qui, s'étant permis l'arrestation d plusieurs individus, avait violé les for malités prescrites par la loi (*). » Le décrets qui avaient excité une réproba tion si générale furent rapportés.

Population agricole de Pernambuco. Nous avons essayé de fair connaître en quelques mots les div sions politiques de Pernambuco, l fertilité de son territoire, la variété d ses productions, et surtout la dispos

Pour conserver à ce récit toute sa vérit historique, nous devons ajouter que les deu hommes qui montrèrent le plus d'énerg comme gens d'action, furent Martins et A tonio Carlos.

(*) L'Art de vérifier les dates, depu l'année 1770 jusqu'à nos jours, t. XIV p. 399.

ion de ses habitants à se livrer aux ravaux de l'agriculture; nous avons ait voir que les blancs travailleurs y taient en beaucoup plus grand nombre ue dans les autres provinces. Nous erons connaître maintenant la hiérarhie qui existe dans cette classe intéessante, en rappelant néanmoins que e que nous disons ici peut s'appliquer ion-seulement à Pernambuco, mais au este du Brésil : dans cette province eulement la hiérarchie est plus maruée (*).

Les *senhores d'engenho* sont les euls propriétaires des terrains; je ne onnais d'exception qu'en faveur de uelques chapelles édifiées il y a cent u cent cinquante ans par la piété des 'ortugais, et dotées de quelque cinuante à soixante arpents de terres resées incultes. L'étendue de terrain posédée par les sucreries est donc immene; les capitaux qui les exploitent sont ien moins considérables qu'ils ne l'éaient dans nos îles françaises; ce sont es plus forts établissements qui ont de ent quarante à cent cinquante nègres. l ne faudrait compter l'importance des ucreries que par le nombre de leurs ègres, s'il n'existait ici l'établissement les *lavradores*.

Les *lavradores* sont des métayers ans baux; ils cultivent la canne, nais n'ont point d'usines; ils envoient à la sucrerie dont ils relèvent les cannes qu'ils ont recueillies. Là elles sont converties en sucre; moitié appartient au lavrador, moitié au suzerain : celuici garde le sirop, mais fournit les caisses; chacun paye séparément la dîme de sa portion.

Les lavradores ont communément de six à dix nègres en propriété, et manient eux-mêmes la houe; ce sont des Brésiliens d'origine blanche, peu mélangés de mulâtres. J'ai compté de deux à trois lavradores par sucrerie.

Cette classe est vraiment digne d'intérêt, puisqu'elle a quelques capitaux et qu'elle travaille; mais la loi protége moins les lavradores que les seigneurs d'engenho. Ils n'ont point de baux, et à peine se sont-ils efforcés de mettre un terrain en rapport que le seigneur a le droit de les renvoyer sans indemnité. On conçoit que des fermages qui ne durent qu'un an sont bien peu favorables à l'agriculture. Le lavrador ne construit qu'une misérable case, ne s'occupe d'aucune amélioration du sol, ne fait que des clôtures provisoires, parce qu'il peut être chassé d'une année à l'autre, et qu'alors tous ses travaux sont perdus. Il emploie son capital en nègres et en bestiaux, qu'il peut toujours emmener avec lui.

Les lavradores ont participé aux bénéfices que l'affranchissement a procurés aux cultivateurs; si je compte huit nègres l'un dans l'autre par métairie, et le produit à cinquante arrobas de sucre par tête de nègre, ce qui n'est pas trop, vu la vigilance et le travail du maître lui-même, je puis estimer le revenu de chaque lavrador à au moins six milliers pesant de sucre par an, qui, depuis six à sept ans, se sont vendus pour environ trois mille francs : or ce revenu est net, parce que le lavrador n'achète rien pour vivre lui et ses nègres, et qu'il vit sobrement et sans luxe du manioc qu'il cultive. Cette classe capitalise donc; et, si le gouvernement la favorise, elle est appelée à jouer un grand rôle dans l'économie politique du Brésil. Qu'on juge de l'influence qu'elle exercerait si le gouvernement garantissait des baux de neuf ans, et surtout s'il venait à adopter une loi agraire qui obligerait les propriétaires actuels à faire des concessions, à prix estimés, de certaines portions de terrain qu'ils laissent en friche.

Les lavradores sont assez fiers pour recevoir d'égal à égal l'étranger curieux qui vient les visiter. Sous le prétexte de me désaltérer, je suis entré chez plusieurs d'entre eux pour les faire converser; les femmes disparaissaient comme chez les seigneurs d'engenho, et l'on m'offrait toujours des confitures. Je n'ai jamais pu faire agréer les petits présents de menue bijouterie dont je

(*) Cet important paragraphe est emprunté au manuscrit de M. de Tollenare, intitulé : *Notes dominicales*.

m'étais muni pour mon voyage. Cette noble fierté m'a fait estimer la classe laborieuse des lavradores, intermédiaire entre l'orgueilleux seigneur d'engenho et le morador paresseux et rampant. Le lavrador a une habitation chétive; mais lorsqu'il quitte sa houe pour aller à la ville ou à l'église, il est vêtu comme un homme de la ville, il a même des étriers et des éperons d'argent.

Les *moradores* sont de petits colons auxquels les seigneurs d'engenho ont concédé la permission de se construire une case au milieu des bois, et de cultiver un petit coin de terre; la redevance qu'ils payent est très-faible; à peine va-t-elle au dixième du produit brut, sans préjudice de la dîme royale. Comme les lavradores, ils n'ont point de bail, le seigneur peut les renvoyer quand il le veut: ce sont ordinairement des mélangés de mulâtres, de nègres libres, d'Indiens; les nègres et les Indiens purs se rencontrent rarement parmi eux. Cette classe libre est aujourd'hui le véritable peuple (*plebe*) brésilien; elle est très-pauvre, parce qu'elle travaille peu. Il semblerait que de son sein devrait sortir un grand nombre de travailleurs salariés; mais il n'en est rien, le morador se refuse au travail, cultive un peu de manioc et vit dans l'oisiveté; sa femme fait un peu de dentelle. Si la récolte du manioc a été bonne, il peut faire quelques petites ventes et s'acheter des vêtements: ceux-ci forment toute sa dépense; car son mobilier ne consiste qu'en quelques nattes et quelques pots de terre; une râpe à manioc est un ustensile qui ne se rencontre pas chez tous les hommes de cette classe; la hutte est quelquefois en terre, quelquefois en branchages. Les moradores vivent isolés loin de toute autorité civile ou religieuse, sans connaître, pour ainsi dire, le prix de la propriété. Ils ont remplacé les sauvages brésiliens; car ceux-ci admettent au moins un lien politique et national. Les moradores ne connaissent que leur enclos, et considèrent presque comme ennemi tout ce qui y est étranger.

En général, on méprise et l'on craint cette classe. Les planteurs qui usent du droit de congédier leurs moradores parce qu'ils payent peu, mal, et qu'ils volent souvent, les planteurs tremblent en prenant cette mesure dangereuse dans un pays de forêts, sans police. Les assassinats sont fréquents, et ne donnent lieu à aucune poursuite. Je connais tel planteur qui ne s'éloignerait pas seul d'un quart de lieue de sa maison, à cause de l'inimitié et de la perfidie des moradores; il avait encouru leur haine. Je n'avais point de semblables motifs de crainte; je suis entré souvent dans leurs cabanes.....

J'ai déjà dit que je n'avais aucune base pour estimer la population; c'est l'autorité publique qui seule peut faire des recherches utiles à cet égard. Mais au coup d'œil, dans les pays que j'ai parcourus, j'apprécie celle des moradores aux 19/20e de la population totale des campagnes, les esclaves exceptés. Cette classe si nombreuse est toute à civiliser. Les moyens de le faire sont difficiles à trouver, parce que l'introduction des nègres empêche qu'on ne réclame ses services dans les habitations. Peut-être faudrait-il quelque mesure agraire, quelques distributions de terrains; mais le morador est si paresseux, il a si peu de besoins, qu'il faudrait, ce nous semble, commencer par refondre son moral: or on sait que c'est dans la réforme morale que les administrateurs rencontrent les plus grands obstacles (*).

BOIS DU BRÉSIL, PRIVILÉGE DONT IL EST L'OBJET. Trois siècles avant qu'un seul district du Pernambuco offrît dans son étendue près de trois

(*) Déjà un décret impérial, en ordonnant l'établissement d'un plus grand nombre d'écoles primaires, a répondu aux vues élevées que manifeste ici le judicieux écrivain que nous citons. En 1831, un rapport du ministre de la justice, sur la nécessité d'établir des sociétés pour l'encouragement de l'agriculture, a prouvé combien les réflexions de M. de Tollenare étaient justes, et combien la situation des choses qui les avaient fait naître devait occuper un jour les hommes chargés du pouvoir.

nille engenhos à sucre, et que la coiarca, dont le Recife est la capiale, fournît à l'Europe les plus beaux otons qu'on eût encore livrés à ses ianufactures, ce que l'on venait cherher surtout à la petite aldée d'Iguaassu, qui existait dès les premières nnées du seizième siècle, c'était ce faieux bois du Brésil qui avait donné on nom au pays, et que les indigènes onnaissaient sous celui d'ibirapitanga. es bois analogues au *brazil*, du moins uant à la teinture, paraissent avoir té en usage dès l'époque la plus reulée du moyen âge; le *cæsalpina braliensis* croissait surtout du côté des lagoas et d'Itamaraca. Les Européens istruisirent de bonne heure les indiènes à le débiter, et il fut connu bientôt ous trois dénominations différentes : *brazil mirim*, le *brazil assu* et le *raziletо*. De bonne heure aussi, le ouvernement sentit de quelle imporance pouvait être l'exploitation de ce ois, et il en réserva le privilége à la ouronne, ou plutôt à la reine.

Sertao de Pernambuco; considérations générales; provines adjacentes. Nous avons parcouru squ'à présent de vastes contrées couertes de forêts, arrosées de beaux euves, et offrant, d'intervalle en interalle du moins, des cités populeuses : spectacle va désormais changer jus-'au Maranham, et le lecteur devra initier non-seulement à une nature en différente, mais encore à un genre existence qui n'a rien d'analogue dans s provinces agricoles, et qu'on ne urait comparer qu'à la vie de ces ons des pampas qui parcourent les andes plaines de Buenos-Ayres ou du ontevideo, et qui renouvellent euxêmes dans ces déserts les scènes de vie errante qu'on attribue à quelques uples de l'Asie. En effet, les grands aits du paysage, la disposition du sol des productions, ont dû nécessaireent amener quelques-unes de ces ssemblances chez des peuples qui n'aient, d'ailleurs, aucun rapport enmble. Malgré les vastes espaces qui sérent, au Brésil, Rio-Grande do Sul du ernambuco, du Parahyba, du Rio-Grande do Norte, et des autres provinces de cette région, l'analogie paraîtra moins surprenante lorsqu'on se rappellera que les infatigables explorateurs des plaines du Sud, les Paulistes, sont également ceux qui se sont portés dans l'origine vers les capitaineries du Nord. Le Piauhy entre autres appartint jadis tout entier à quelques habitants de Saint-Paul qui franchirent cette énorme distance, et qui le peuplèrent de nombreux troupeaux.

Cependant la ressemblance entre les plaines du Sud et celles du Nord ne peut jamais être qu'imparfaite. Dans le voisinage du Rio de la Plata les plaines sont uniformes, le sol sans accident, la végétation sans variété; ici, le territoire est toujours entrecoupé de quelques catingas ou de quelques forêts; quelques fleuves fréquemment desséchés, il est vrai, séparent les diverses provinces, quelques cultures isolées succèdent aux grands pâturages, et tout n'est pas livré à l'éducation des bestiaux; et si, par exemple, il y a une vingtaine d'années, on rencontrait encore des espaces de terrain pouvant avoir quarante-cinq lieues sans présenter la moindre trace d'habitation, il y a, dans le district de Parahyba surtout, des établissements que l'on peut comparer aux plantations les plus florissantes, et qui se trouvent fort rapprochés. On ne saurait se le dissimuler néanmoins, un pays qui, dans un espace de trois cent trente lieues, et c'est la distance qui existe entre le Recife et le Ciara, un pays, dis-je, qui n'offre que six petites villes, dont Parahyba est la plus grande, et une vingtaine de villages de deux à quatre cents habitants, est loin d'offrir l'aspect de la prospérité, et cependant le Piauhy est encore plus désert. C'est que dans cette vaste étendue de terrain on ne rencontre pas de rivières qui puissent servir réellement à la navigation intérieure, et que celles qui baignent la contrée ne sont pas toujours suffisantes pour abreuver les bestiaux. Si l'on joint à cela la rareté des ports, qui sont très-peu nombreux et n'offrent qu'un abri médiocre, des sentiers à peine tracés et que l'on dé-

core pompeusement du nom de routes, l'absence presque complète d'établissements militaires ou civils, on aura une idée assez exacte du rôle que doit jouer un jour cette vaste contrée dans les destinées du Brésil.

Parahyba est le premier district important que l'on rencontre en quittant le Pernambuco et en longeant le littoral; il formait jadis une capitainerie (*), ou, pour mieux dire, il occupait les deux tiers de la capitainerie d'Itamaraca, qui joua un si grand rôle durant le seizième et le dix-septième siècle, et à laquelle une île fertile, faisant partie du Pernambuco et formant un district à part, donna jadis son nom.

Le pays de Parahyba peut avoir soixante lieues de l'est à l'ouest dans sa plus grande longueur; il gît entre les 6° 15' et les 7° 14' de latitude. Quoique rafraîchi par ces vents frais qui viennent de l'Océan, et que l'on nomme viraçöes, le pays est excessivement chaud; le bord de la mer est fertile, mais les deux tiers du pays sont occupés par des catingas qui n'offrent aucune ressource à l'agriculture. Le fleuve le plus considérable de cette province est celui qui lui a imposé son nom; il prend ses sources dans le pays des Cayriris Velhos, sur le revers de la Serra de Jabitaca; il court à l'est-nord-est; mais il n'a quelque profondeur que dans le voisinage de l'Océan: des bâtiments d'une faible importance remontent son embouchure et viennent devant la capitale. Cette embouchure elle-même est interrompue par une île des plus pittoresques, que l'on connaît sous le nom de San-Bento, et dont nous offrons ici une vue curieuse tirée des cartons de la Bibliothèque royale.

(*) Ce qui arrive relativement à la démarcation de ce pays est une preuve bien positive de l'incertitude qui règne encore relativement aux limites des provinces anciennes. Ayres de Cazal établit le fait géographique que nous citons ici; mais l'auteur du Castrioto Lusitano, en donnant à la concession qui fut faite à Jean de Barros vingt-cinq lieues de côtes, et en réduisant celle d'Itamaraca à sept, prétend aussi que la capitainerie de Parahyba était différente de celle d'Itamaraca. Comme l'établit fort bien le géographe brésilien, les deux pays ne forment qu'un même division. Nous ne saurions trop recommander pour l'étude de la géographie ancienne le beau manuscrit suivant de notre Bibliothèque royale, si riche en livres portugais inédits. Description de toutes les côtes et ports du Brésil, en 19 cartes présentées au roi d'Espagne en 1627, par Jean Texeira Albernas, in-fol. oblong, n° 8372.)

La ville de Parahyba. Parahyba, que l'on considère comme le chef-lieu de la province, ne renferme cependant que deux à trois mille habitants. Mais quelques maisons anglaises ont été s'y établir pour traiter des cotons excellents que produit le district, et pour faire directement des affaires avec l'Europe. Comme cela est arrivé dans tant de contrées du Brésil et de l'Amérique méridionale, le couvent des jésuites sert de palais au gouverneur. Parahyba renferme un assez grand nombre de couvents; on y remarque une douane et plusieurs autres édifices d'utilité publique. Les Hollandais lui avaient imposé jadis le nom de Frédérica, en l'honneur du prince d'Orange; et, comme on peut le voir dans Barlæus, ils avaient substitué à ses armes un pain de sucre, pour faire allusion, sans aucun doute, à l'excellente qualité des moscouades qui se fabriquent sur son territoire.

Rio-Grande do Norte. Voici encore une grande province à peu près déserte, si l'on considère son étendue. Située entre les 4° 10' et les 5° 4' de latitude méridionale, elle peut avoir cinquante lieues de l'est à l'ouest, dans sa plus grande longueur, et 30° du nord au sud dans la partie occidentale. C'est encore un de ces territoires dont les catingas occupent la plus grande partie. Ce Rio-Grande, ou ce prétendu grand fleuve qui donne son nom à tout le pays, prend, il est vrai, naissance dans le centre de la province, mais il n'est navigable, pour des barques un peu considérables, que durant environ onze lieues; et le nom indien de *Pottengy*, qu'il portait jadis, lui convien



Vue de l'Île de Tamaraca





Ancien Fort de Rio Grande

rait infiniment mieux que celui qu'on
i a imposé.

Natal. Mais que peut être la capitale
un semblable pays, quand on a visité
arahyba, dont le territoire est au
oins fertile et qui offre néanmoins une
faible population. Il y a une vingtaine
années, Natal ne renfermait pas plus
sept à huit cents habitants. En sup-
osant que cette population ait doublé,
voit que ce n'est pas encore une
pitale bien considérable. Natal, con-
dans l'histoire sous le nom de
idade dos Reys, est bâti sur la rive
oite du Rio, une demi-lieue au-des-
s de son embouchure; il est défen-
par le fort des Rois-Mages, qui
ua un grand rôle durant les guerres
la Hollande. Les Hollandais don-
rent pour armes, à cette petite cité,
e ema, ou plutôt une autruche du
résil, comme symbole, probablement,
ses déserts sablonneux. Son terri-
ire est heureusement plus fertile
e l'intérieur, et l'on y cultive non-
ulement du coton, mais encore du
aïs, du manioc, et quelques autres
nrées propres à la culture des ré-
ons équinoxiales.

A environ soixante-dix lieues à l'est-
rd-est du cap Saint-Roch, se trouve
e de Fernando de Noronha qui fait
rtie de la province; elle peut avoir
ois lieues de longueur sur une lar-
ur équivalente: on y entretient quel-
es soldats, et elle a servi de lieu de
portation.

Aridité du pays. C'est après
oir traversé le Ciara Mirim que l'on
nètre enfin dans ces vastes plaines
op souvent arides, que l'on désigne
us le nom de *Sertöes*, et qui nour-
sent les bestiaux dont la province
e son revenu principal. Quand les
cheresses se font sentir, comme cela
vint de 1776 à 92, il est difficile de
ir des lieux plus tristes et plus dé-
és. Dans cette circonstance, et cela
t lieu à cette époque, les bestiaux
urent par milliers; les habitants
x-mêmes courraient risque de la vie,
ls n'abandonnaient pas leurs déserts.
est alors, comme un voyageur an-
is en eut la preuve, qu'on voit de
pauvres animaux faire plus de cent lieues pour trouver une de ces citernes d'eau bourbeuse qu'on désigne dans le pays sous le nom de *cocimbas*. On est quelquefois obligé de voyager d'une bourgade à une autre, comme on le fait dans l'Orient, par caravane. Vers 1814, trois années consécutives de sécheresse détruisirent la plus grande partie des bestiaux, et enlevèrent un grand nombre d'individus. Plusieurs familles riches se trouvèrent alors complétement ruinées. Cependant, comme nous l'avons dit tout à l'heure, ces grands espaces sablonneux ne peuvent pas se comparer tout à fait aux pampas; et, malgré la chaleur, quelques arbres verdoyants en interrompent la monotonie. Le cactus croît au milieu des terrains les plus arides; et, ainsi que deux savants allemands ont eu occasion de s'en assurer, cette plante grasse, qui semble complétement inutile dans ces lieux solitaires, devient une ressource précieuse pour les pauvres animaux, si la sécheresse se prolonge. Malgré les longs piquants dont elle est armée, ils arrachent sa tige, ils la foulent aux pieds, et ils se désaltèrent un peu avec le suc rafraîchissant qu'ils en obtiennent. Mais ces misérables bestiaux sont alors victimes de la nécessité. Souvent les aiguillons du cactus pénètrent dans leurs naseaux, et ils y causent des ulcères qu'on ne peut pas toujours guérir.

Caravanes. Nous l'avons dit: dans les provinces du Rio-Grande, du Ciara et du Piauhy, on est quelquefois contraint de former de petites caravanes assez semblables à celles de l'Orient, pour se transporter d'une bourgade à une autre. On prend alors des guides qui ont parcouru l'étendue du sertão; ils connaissent toutes les citernes de ces déserts, qui n'ont pas moins quelquefois de quarante lieues, comme cela arrive entre Natal et Açu; et, s'ils font habituellement un mystère de l'existence de cocimbas, ils n'hésitent pas à les faire connaître au voyageur qu'ils se sont chargés de guider. Nous ne refusons jamais de les indiquer di-

saient-ils à Koster, mais nous en parlons le moins que cela nous est possible.

Depuis longtemps, la population indienne de ces parages a disparu, et il est probable qu'elle n'a jamais été bien considérable; la sécheresse désolante du sol et la rareté du gibier ont dû en éloigner de bonne heure les tribus de Cahétès, de Pitigoaras, et de Carirys qui auraient pu les parcourir. On a remarqué, de bonne heure aussi, que les noirs étaient en général trop insouciants pour faire de bons pasteurs; en sorte que les vastes troupeaux du sertão sont confiés ou à des blancs qui se sont acclimatés depuis longtemps dans ces climats, et qui peuvent en supporter les fatigues, ou à des hommes de sang mêlé, qui descendent plutôt de l'alliance des Européens avec les indigènes, que du produit des blancs avec leurs esclaves noires. Les mamalucos sont essentiellement propres à la vie aventureuse du sertão et à ses fatigues.

Quelle que soit la couleur à laquelle ils appartiennent, les pasteurs de ces contrées portent le nom de *sertanejos*. Rien n'est plus curieux que leur costume; et, s'il n'offre pas un caractère très-pittoresque, il est essentiellement propre au pays et à la vie que l'on y mène. Comme le sertão est entrecoupé de catingas, ou de petites forêts basses remplies de végétaux épineux, et que les troupeaux à demi sauvages y cherchent souvent un asile, il a fallu, avant tout, se prémunir contre les accidents qui peuvent résulter d'un passage rapide à travers ces halliers dangereux. De la tête aux pieds, et, sans en excepter aucune portion du corps, le sertanejo est revêtu d'une véritable armure de cuir, de couleur fauve, ou, pour mieux dire, sa coiffure arrondie, sa veste courte, ses pantalons, ou, si on l'aime mieux, ses jambières, sont en cuir de cerf préparé de manière à ce que la solidité n'exclue pas entièrement la souplesse, surtout aux articulations. Les sertanejos sont armés ordinairement de la *faca* à la poignée rouge, ou, pour mieux dire, d'une espèce de sabre dont la lame, plus que médiocre, ressemble beaucoup à celle de nos briquets d'infanterie. Ils se servent avec une extrême dextérité d'une grande lance au moyen de laquelle ils poursuivent les bestiaux, et les contraignent à retourner au coral; ils sont presque aussi habiles que les guauchos ou les péons à jeter le lacet; mais ils ignorent l'usage des bolas.

Le sertanejo du Brésil a un peu plus d'industrie que le guaucho des pampas, et il mène une vie un peu moins rude. Sa cabane est petite, il est vrai, mais elle est bâtie en terre et couverte en tuiles; et, si ce luxe lui paraît trop grand, des feuilles de palmier lui font un chaume excellent. Au lieu des ossements de bœufs et de chevaux qui forment presque tout l'ameublement de la hutte d'un péon de Buenos-Ayres, il a emprunté aux Indiens l'usage du hamac; et il y a quelquefois une table dans sa cabane. Cependant ce luxe est souvent dédaigné. L'usage est de s'asseoir à terre pour prendre les repas. La vaisselle est aussi simple que le mobilier; mais elle offre plus de ressources que celle du péon. Elle consiste en plats de faïence anglaise, en calebasses, qu'on se procure aisément dans la campagne, et en jattes de terre, que fabriquent les Indiennes de la côte avec un art infini.

La nourriture du sertanejo est infiniment plus variée que celle du péon. La viande fait la base principale de ses repas, il est vrai, et il en mange trois fois par jour; mais il y ajoute de la farine de manioc, du riz, des haricots, quelquefois du maïs. Les sertanejos font du fromage et quelquefois du beurre. Le lait caillé se sert fréquemment à côté de la viande rôtie. Mais l'idée de manger de la salade ou quelques végétaux cultivés dans nos potagers, excite au plus haut degré leur hilarité. Les fruits sauvages ne leur manquent pas, non plus que les melons d'eau, et ils en font un fréquent usage.

Le sertanejo quitte fort rarement sa famille, et il vit en bonne intelligence avec elle. Si sa vie est errante dans



les pâturages, ses voyages ne se prolongent pas autant que ceux du Guaucho. Il s'en faut néanmoins que les mœurs des pasteurs du sertão soient innocentes; sans cesse en lutte avec la nature, passionnés, ardents, ils sont d'une jalousie extrême, et leur soif de vengeance ne connaît pas de bornes. Chacun dans le désert se fait justice par ses propres mains, et le contraire semblerait un miracle.

On ne saurait dire toutefois que ces pasteurs soient privés de qualités réelles; comme leurs vices, elles sont extrêmes. Rien de tempéré, de paisible ne peut germer en de telles âmes. Ils sont francs, courageux, pleins de générosité. L'hospitalité est parmi eux une vertu commune. Il y a quelques années encore, ils se seraient crus insultés si on avait voulu leur payer le lait de leurs troupeaux. Un service demandé n'éprouve jamais de refus. Le vol est presque inconnu parmi eux; cependant Koster, qui les a si bien observés, ne leur en fait pas un mérite. « La terre, dans les bonnes années, est trop fertile pour que le besoin excite au larcin, dit-il; et, dans les années de disette, tout le monde souffre également. On doit chercher sa subsistance dans un pays où tout le monde est également brave et déterminé. »

L'éducation des bestiaux est loin d'offrir encore, dans ces parages, les résultats qu'elle pourra présenter un jour, quand certains préjugés auront disparu, et surtout quand on donnera plus de soin aux bestiaux. A Rio-Grande, on élève principalement des bœufs; les chevaux sont en petit nombre; les mulets offrent de grandes ressources à l'exportation. Ainsi que cela se passe dans le reste de l'Amérique méridionale, les moutons sont regardés comme des animaux inutiles, et leur toison grossière est abandonnée. La panthère de l'Amérique, le jaguar, fait une guerre audacieuse à tous les bestiaux du sertão; mais le sertanejo n'est pas seulement un pasteur actif, c'est un chasseur plein de sang-froid, et l'animal qu'il va combattre succombe presque toujours.

Province de Ciara ou Seara (*). Plus aride encore que l'intérieur de Rio-Grande do Norte, Ciara, vu dans son ensemble, nous offre des traits analogues. Ce sont toujours ces grandes plaines tantôt fertiles, tantôt desséchées; c'est encore ce manque presque absolu de fleuves navigables, qui s'oppose à ce que le pays puisse jamais prendre une grande importance commerciale. C'est cependant un vaste territoire dont il serait possible de tirer encore un plus grand parti qu'on ne le suppose; mais il faudrait pour cela qu'une industrie active mît à profit les richesses locales. Au nord, le Ciara est baigné par l'Océan; au sud, on voit s'étendre la cordilière d'Araripe ou des Cayriris, qui la sépare de Pernambuco; à l'est, c'est le Rio-Grande et Parahyba qui forment ses bornes; à l'ouest, on pénètre dans le Piauhy, après avoir traversé la chaîne d'Hybiappaba.

L'esprit demeure confondu quand on jette un regard sur cet immense territoire, qui peut avoir 90 lieues d'étendue sur une largeur égale, et qui est à peine connu au Brésil même. Il faut s'en prendre de cette indifférence sans doute à la stérilité désolante du sertão. Dans les portions montueuses, il existe de grandes forêts inexplorées, où l'on pourrait établir de riches cultures. Ce qui s'oppose aussi à ce que ce vaste pays soit mieux connu des voyageurs, c'est le manque presque absolu de fleuves navigables. Au milieu de cette multitude de rios, ou, pour mieux dire, de torrents qu'un été suffit quelquefois pour dessécher, on remarque le Jaguaribe, qui prend naissance dans la serra de Boa-Vista, por-

(*) Il y a quelques personnes qui, trompées par l'analogie du son, seraient tentées de trouver dans le nom de Ciara, ou mieux Seara, une ressemblance absolue avec le nom du grand désert. Ciara exprimait tout simplement, dans la langue des indigènes, le chant du *jandaya*. Le jandaya est un perroquet de petite espèce, commun dans ces régions.

tion de la chaîne des Cayriris, et traverse les plus beaux pâturages en se dirigeant vers le nord. Il se jette dans l'Océan, quinze lieues au couchant d'Appody, et la marée lui donne un caractère assez majestueux. Un lac communique avec ce fleuve par deux canaux, c'est celui do Velho. Le Jaguarassu, le Camurupim sont encore des lacs assez considérables, mais malheureusement ils longent le bord de la mer, et ne sauraient être d'une grande ressource pour les bestiaux. Le Ciara, qui donne son nom à la province, est un fleuve sans aucune espèce d'importance, et dont le lit est souvent à sec. Il n'en est pas de même du Camucim, et on peut le remonter jusqu'à une assez grande distance; il est vrai que son cours entier n'est évalué qu'à trente lieues.

On le voit donc aisément, tout s'est réuni pendant longtemps pour que le Ciara restât complétement inconnu. Ce qui dut encore en éloigner les voyageurs, c'est l'inconstance des hivernages: plusieurs années s'écoulent quelquefois sans pluie, et alors les désastres sont épouvantables. Non-seulement les bestiaux périssent, mais les voyageurs tombent morts d'épuisement dans les vastes plaines de l'intérieur. Si on s'en rapporte à un voyageur brésilien, on a remarqué que ce fléau sévissait de dix ans en dix ans.

Les Brésiliens négligèrent longtemps le Ciara, qui était d'ailleurs soumis aux incursions des Pitigoars. Ce ne fut que vers le commencement du dix-septième siècle que le gouvernement portugais songea à y établir quelques presidios; on sait que l'on nommait ainsi les lieux d'exil, et nul pays sans doute ne pouvait être mieux choisi pour cela. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les vieux ouvrages portugais que nous avons sous les yeux, le Ciara est désigné de la manière la plus vague; on ne le connaît même que sous le nom de la côte du Jaguaribe; et, en 1587, nul encore n'avait pénétré dans l'intérieur.

Alliance des Indiens avec les Français. Cependant un Français, M. de Bombille, avait fait alliance avec un chef des montagnes d'Hybiappaba; c'était le célèbre *Mel Redondo*. Il inquiétait les presidios. Pedro Coelho de Souza marcha contre lui. Il se vit contraint de s'éloigner, et les Indiens de la montagne se soumirent au Portugal. Le vainqueur voulut bâtir une ville qu'il aurait appelée la Nouvelle-Lisbonne; d'autres Pitigoars surent l'en empêcher. Durant les guerres du Maranham, qui succédèrent à cette escarmouche, il fallut que les nouveaux colons marchassent encore contre les Français: la population de Ciara ne se porta en avant qu'avec une lenteur extrême. En 1637, les Hollandais s'emparèrent de cette province, sans fatigue, sans dépense et sans gloire, pour nous servir des expressions d'un historien portugais. Ils la possédèrent même durant plusieurs années, sans en tirer un profit bien considérable. Ils la quittèrent enfin contre leur volonté: mais aussi aucun ouvrage utile n'y marqua leur passage.

N'est-ce pas une histoire curieuse que celle d'une vaste contrée presque aussi grande que le Portugal, et dont toutes les révolutions peuvent se résumer en si peu de mots?

Épidémie causée par la disette et par l'usage du miel. Troupeaux de chèvres. La véritable histoire du Ciara, sans doute ce serait celle de ses sécheresses; nous n'entreprendrons pas, on le pense bien, une tâche semblable. Cependant nous ne saurions oublier celle qui, ayant commencé en 1792, se prolongea jusqu'en 1796. Durant ces quatre mortelles années, presque tous les animaux domestiques périrent. Le miel sauvage, qu'on récolte en abondance, devint à peu près le seul aliment de la population, et causa, par cela même, diverses épidémies qui enlevèrent plusieurs milliers de personnes. On raconte que la population de sept paroisses fut contrainte de déserter sans qu'il restât un seul individu.

Quoique le gros bétail ait multiplié d'une manière remarquable dans le Ciara, ce sont surtout les chèvres e

les brebis qui forment ici les troupeaux les plus considérables. Ils ne sont pas néanmoins aussi nombreux qu'avant la sécheresse de 1792. Si l'on s'en rapporte au Roteiro, que nous avons consulté plus d'une fois, et qui renferme des origines si peu connues, les chèvres qui parcourent le sertão viendraient primitivement du Cap-Vert, de même qu'une partie du gros bétail. Les moutons auraient été tirés directement de Portugal. On a fait remarquer déjà avec raison que les peaux de chèvres et de moutons offriraient une branche immense de commerce, si les habitants s'instruisaient dans les procédés du maroquinage, tels qu'ils sont usités en Barbarie. La chair de ces animaux n'est pas rejetée, comme cela arrive en beaucoup d'autres districts.

VAMPIRES. Ici, comme dans le sertão de Minas, les bestiaux comptent plusieurs ennemis; mais les plus dangereux sans doute, ce sont les chauves-souris qui s'abattent durant la nuit sur le dos des bœufs et des chevaux, et qui les affaiblissent en suçant leur sang. Ces espèces de vampires se rendent complices, dans le Ciara, de la sécheresse; c'est à cette époque qu'elles exercent surtout leur fureur; et l'on a remarqué qu'elles causaient plus de ravages au milieu des troupeaux que toutes les bêtes fauves réunies. Nous ignorons s'il y a de l'exagération dans le récit d'Ayres de Cazal; mais il affirme que plusieurs propriétaires ont été réduits ainsi à l'indigence. Il paraît que les chauves-souris causent surtout leurs déprédations dans les fazendas où il existe des mornes et des grottes. C'est là qu'elles vont se réunir, en affectant, dans leur agglomération, la forme pyramidale. Il est vrai aussi que, dans ce cas, on les détruit plus aisément en employant le feu. Les chauves-souris ne sont pas nuisibles seulement par l'affaiblissement qu'elles causent aux bestiaux; au rapport de M. de Humboldt, elles se cramponnent au dos de ces animaux, et non-seulement elles sucent leur sang, « mais elles leur occasionnent des plaies purulentes, où viennent s'établir les hippobosques, les moustiques, et une foule d'autres insectes à aiguillon. »

Quelques naturalistes ont voulu nier dernièrement que les grandes chauves-souris d'Amérique devinssent fatales aux hommes. Il est bien prouvé aujourd'hui que les voyageurs ne sont nullement à l'abri de leurs attaques nocturnes. Non-seulement M. Freycinet ne craint pas de l'affirmer, mais un voyageur moderne, qui a observé attentivement cet animal sur les lieux, l'établit d'une manière positive. « A la fin du jour, dit M. Walterton, les vampires quittent les arbres creux où ils s'étaient réfugiés au lever du soleil, et parcourent les bords du fleuve pour chercher leur proie. En s'éveillant, le voyageur étonné trouve son hamac tout taché de sang; c'est le vampire qui l'a touché. Ce n'est pas seulement l'homme, mais tous les animaux sans défense qui sont exposés à ses attaques; et ce chirurgien nocturne tire si doucement le sang, que le patient, au lieu de s'éveiller, est plongé dans un sommeil plus profond. Il y a à Demerary deux espèces de vampires qui sucent toutes deux le sang des animaux vivants: l'une est un peu plus grande que la chauve-souris commune; l'autre a plus de deux pieds d'envergure. » Il est fort probable que la même différence dans les espèces doit être attribuée à la chauve-souris du Brésil; nous ne pourrions cependant l'affirmer. Un voyageur dit que c'est en général au gros orteil que les cheiroptères s'attachent; et, comme l'a fort bien observé M. de Saint-Hilaire, quoiqu'il n'ait jamais entendu parler de cette préférence, les Brésiliens dormant généralement les pieds nus, avec un caleçon ou un pantalon, il est facile de concevoir que ces animaux doivent fréquemment s'attacher à leurs pieds. En effet, une anecdote assez curieuse, que Walterton raconte dans son troisième Voyage, ne change rien à la question. Comme il avait passé la nuit dans les forêts de la Guyane, avec un compagnon de voyage, celui-ci, au

réveil, s'aperçut qu'il avait été mordu par une chauve-souris. « En examinant le pied de notre voyageur, je vis que le vampire avait fait une saignée à son gros orteil. Il y avait une blessure un peu moins grande que celle d'une sangsue; le sang en coulait encore; je supposai qu'il en avait perdu dix à douze onces. » On nous pardonnera, nous le pensons, cette digression un peu longue; mais les *morcegos* du Brésil ne sont pas moins incommodes que les vampires de la Guyane; et nous avons entendu faire, à leur sujet, plus d'un récit qui confirme les détails donnés par le voyageur.

Comme on le pense aisément, l'histoire naturelle de cette vaste contrée n'est pas connue encore d'une manière bien spéciale. A en juger par les généralités que nous offrent les descriptions modernes, on y trouve une végétation analogue à celle du sertão de Pernambuco, et la faune semble être la même. Cependant le palmier à cire, le précieux *carnahuba*, semble prospérer plus que les autres végétaux dans les sables du Ciara.

Le carnahuba, coripha cerifera. Le carnahuba *est un de ces arbres de vie*, comme dit M. de Humboldt, en parlant du murichi, un de ces palmiers auxquels l'existence entière d'une aldée peut se rattacher, surtout dans une contrée aride. Grâce à la solidité de son bois et à la disposition de son feuillage, une cabane commode peut être construite avec quelques carnahubas, sans qu'il soit nécessaire d'employer d'autres matériaux qu'un peu de terre pour en former les murailles. Les folioles, disposées en éventail, servent à fabriquer une foule de menus ouvrages, tels que des nattes, des chapeaux, des corbeilles, des paniers; et, de plus, le gros bétail peut s'en nourrir. Durant les temps de sécheresse extrême, on donne également aux animaux le cœur de l'arbre quand il est jeune, et ils peuvent s'en contenter au défaut d'autre aliment. Parvenu à toute sa croissance, on en tire pour les hommes une sorte de fécule nourrissante, à laquelle on a recours dans les temps de disette. Son fruit est agréable, et tout le monde peut s'en nourrir; mais la véritable production du carnahuba, ce qui en fait un végétal tout à fait à part dans l'économie sociale, c'est la cire qui couvre la superficie de ses jeunes feuilles, et qui se présente sous l'aspect d'une poudre glutineuse, répandue, il faut le dire, en assez faible quantité. Extraite par le moyen du feu, cette poussière prend la consistance de la cire, et elle en a l'odeur; aussi en fait-on dans le pays des cierges de petite dimension. Le carnahuba fournit au luxe des cannes que l'on recherche dans le commerce à cause de leur poli admirable et des mouchetures heureusement disposées qu'elles présentent.

Indiens ouvriers; usage du maraca. La province de Ciara sert encore de refuge à quelques tribus d'Indiens civilisés, qui faisaient probablement partie de la grande nation des Pitigoars. Koster les visita vers 1809, et ils lui parurent d'un caractère paisible et inoffensif; ils vivaient alors sous la conduite d'un directeur, auquel les propriétaires s'adressaient lorsqu'ils avaient besoin d'ouvriers. Mais où les grandes forêts manquent, les traits distinctifs de la vie sauvage doivent s'effacer encore plus complétement que dans d'autres provinces. Comme leurs frères, les Caboclos de la côte orientale, ces pauvres Indiens courbent la tête, parce qu'ils n'ont plus le pouvoir de résister. Ils ont le même esprit d'imprévoyance; et, s'ils se décident à cultiver la terre, ils vendront leur maïs et leur manioc sur pied, et à moitié de la valeur probable, plutôt que d'attendre l'époque de la récolte. Là, comme ailleurs, un goût irrésistible pour les liqueurs fortes est la cause d'une foule de maux. Ces pauvres gens du reste se soumettent avec une grande résignation à leur sort. Quoique convertis en apparence au christianisme, ils ont conservé, dit-on, l'usage du maraca, considéré comme symbole religieux, et ils passent des journées entières, des nuits même, à danser en rond au bruit de chansons monotones,



Corypha Cerifera



comme le faisaient jadis les Tupis. Ils se contentent sans doute de quelques traditions affaiblies; ce ne sont plus aujourd'hui ces longues chansons de guerre qui conviaient les tribus au combat : tout s'est éteint parmi eux, jusqu'aux souvenirs d'indépendance.

ARACATI. Après ce que nous avons dit de l'état actuel de cette province, on ne s'attend pas sans doute à ce que sa capitale offre rien de bien important. Aracati est en effet une petite ville bâtie sur les bords du Jaguaribe, à environ huit milles de son embouchure; les maisons n'ont guère qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et la ville consiste en une longue rue où en viennent aboutir d'autres, qui se dirigent au sud; des marais salins, des plaines couvertes de palmiers, s'étendent aux environs; le port a pris une certaine importance, et l'on vient y charger des cotons et des cuirs.

PROVINCE DU PIAUHY. Voici encore un de ces pays « que l'on croit connaître assez quand on sait qu'ils existent. » Ces paroles d'un géographe habile trouvent ici, et cela on ne peut mieux, leur application. On pourrait même ajouter que le nom du Piauhy était jadis si complétement ignoré en Europe qu'on ne le voyait pas toujours figurer, même dans les livres spéciaux qui traitent de l'Amérique. Ainsi qu'on l'avait fait au Brésil jusqu'au dix-huitième siècle, on le confondait vaguement avec le pays de Maranham, parce que c'est en effet un prolongement de cette province vers le couchant. C'est cependant un vaste territoire de forme presque triangulaire, auquel on ne donne pas moins de cent vingt lieues portugaises du nord au sud, et cinquante dans sa largeur moderne. Vers le sud, il confine par l'intérieur avec le pays de Pernambuco; au nord, au contraire, il n'a plus que dix-huit lieues de côtes, et il est baigné par l'Océan : le vaste pays de Ciara forme ses limites à l'est.

La province du Piauhy est un pays plat entrecoupé de collines; des plaines immenses, souvent privées d'arbres, s'y prolongent à perte de vue; durant les pluies, ce sont d'admirables pâturages; la sécheresse se fait-elle sentir, elles n'offrent plus que l'image de l'aridité. Les fleuves qui arrosent ce vaste pays sont assez nombreux; mais ils sont presque tous tributaires du Parnahyba, fleuve de troisième grandeur, qui prend naissance dans l'intérieur, et qui se jette dans l'Océan par six embouchures. Le Parnahyba, qui n'est navigable pour les embarcations de haut port que jusqu'à son confluent avec le Rio das Balsas, reçoit des canots jusque dans le pays de ses sources. Grâce au Parnahyba et à ses affluents, grâce surtout à ses excellents pâturages, le Piauhy est destiné à prendre un jour une tout autre importance que le Ciara et même que le Rio-Grande. Telle a été en peu d'années la multiplication des bestiaux dans ces parages, telle a été surtout la supériorité incontestable des troupeaux, qu'on a presque entièrement abandonné les essais d'agriculture, ou, pour mieux dire, qu'on les a crus inutiles.

DÉCOUVERTE DU PIAUHY. L'histoire de la découverte de ce vaste pays, ou, pour mieux dire, le récit de sa première exploration a quelque chose d'aventureux qui frappe l'imagination. En 1664, on savait vaguement qu'il existait une grande région découverte au nord de Pernambuco, mais on savait aussi que nul Européen n'y avait encore pénétré. Quelques hordes isolées d'Indiens parcouraient ces plaines, et elles avaient conservé leur indépendance grâce à l'étendue du désert. Précisément en la même année, deux hommes qui ne s'étaient point communiqué leur projet, et qui étaient partis de deux points différents, se rencontrèrent dans ces solitudes : l'un était un Pauliste nommé Domingos Jorge, qui s'en allait à la chasse des Indiens, et qui marchait audacieusement dans le désert, jusqu'à ce que le hasard lui eût offert une proie facile; l'autre était un Européen, un Portugais, nommé Domingos Affonso, né à Mafra, et qui était allé s'établir sur les bords du San-Francisco, où il élevait des troupeaux; le désir d'étendre ses pâturages, et de châtier des hordes in

diennes qui l'avaient attaqué, l'entraînait dans cette solitude. Les deux conquistadores, à la tête de leurs banderinhas, se rencontrèrent; ils réunirent leurs efforts, et tout se soumit bientôt devant ces deux volontés de fer. Le Pauliste retourna dans son pays, chassant devant lui une grande caravane d'esclaves; l'Européen resta maître de ce vaste territoire, qui valait presqu'un royaume. Les expéditions connues sous le nom d'*entradas* se multiplièrent; et, bien que Domingos Affonso en fût toujours le chef, comme les dépenses qu'elles nécessitaient étaient au-dessus de ses richesses, il se vit contraint de faire certaines concessions à ceux qui y contribuaient; sa suzeraineté en reçut quelque échec sans doute. Néanmoins il tira encore de tels avantages de ces expéditions, qu'il ne fut plus connu que sous le nom de Domingos Affonso du désert; la plus grande partie de la province était regardée comme son patrimoine.

On raconte qu'il établit plus de cinquante fazendas propres à élever du gros bétail, et qu'il vendit une partie de ces vastes établissements durant sa vie. A sa mort, il lui en restait encore trente. Il ne laissa pas d'enfants; mais il fit le plus noble usage des biens que lui avaient acquis son infatigable courage et sa persévérance. Les jésuites du collége de Bahia furent nommés ses exécuteurs testamentaires, et grâce à ses dernières dispositions, les richesses immenses dont ils étaient les administrateurs devenaient un trésor où pouvaient puiser les indigents. Une partie des revenus de Domingos Affonso devait être employée à doter des filles pauvres, à secourir des veuves, à subvenir aux nécessités croissantes de la population; le reste retournait au Piauhy et servait à fonder de nouveaux établissements : trois fazendas nouvelles furent élevées ainsi. A la dissolution de la compagnie, les biens du généreux conquistador passèrent à l'administration de la couronne; et, chose assez rare dans ces bouleversements administratifs, les intentions du fondateur furent respectées. Il y a quelques années seulement, les vastes possessions de Domingos Affonso étaient régies par trois administrateurs, qui avaient chacun sous leurs ordres onze fazendas. A certaines époques, d'immenses troupeaux de bœufs, qu'on désigne dans le pays sous le nom de *boyadas*, partent des pâturages qu'arrosent le Canindé et le Rio-Piauhy; les uns se dirigent vers Bahia et le Reconcave; il y en a qui se rendent dans le Pernambuco; ceux de la partie septentrionale descendent vers le Maranham.

Exploration des voyageurs modernes; aérolithe. On n'avait encore que des généralités assez vagues sur le Piauhy, lorsque deux célèbres voyageurs allemands résolurent d'explorer au profit de la science une contrée à peu près inconnue, et qui n'avait été visitée encore que par des fazendeiros et des conducteurs de *boyadas*. Ce fut dans le cours de l'année 1818 que MM. Spix et Martius, après avoir visité le sertão de Bahia et de Pernambuco, se dirigèrent vers le Piauhy; en pénétrant dans cette capitainerie déserte, leur intention était surtout d'aller visiter sur la route une masse de fer météorique célèbre dans toute la contrée. Nous ne rappellerons pas ici les horribles souffrances auxquelles les condamna alors la sécheresse qui s'était déclarée; cette course périlleuse n'eut pas même le résultat qu'ils en attendaient. Telle était la dureté de l'aérolithe dont ils allaient constater l'existence, qu'ils employèrent plusieurs jours à le marteler, sans pouvoir en détacher un seul morceau.

Mines de sel. Après avoir séjourné quelque temps sur les bords du Rio do Salitre, petit tributaire du San-Francisco, ils visitèrent des mines de sel dont l'exploitation est fort singulière. A l'extérieur, elles présentent une sorte de *pizarra* micacée, mêlée de fragments de quartz. Selon toute probabilité, cette pierre, composée de sable rouge de nouvelle formation, est toujours accompagnée de sel et de gypse; le sel est contenu dans une terre jaunâtre et de peu de consistance, qui se trouve mêlée à des débris de



végétaux qui le lient à la roche. Quand cette croûte extérieure a été complétement mouillée par l'eau provenant des pluies ou des inondations, on doit attendre que l'action du soleil ait pompé toute l'humidité du sol; le sel apparaît alors à la superficie, formé en petits cristaux; la terre est balayée immédiatement, avec des feuilles de palmier, à une profondeur d'environ un pouce, et on la fait dissoudre dans l'eau. Cette saumure est exposée ensuite au soleil dans des gamellas de bois, ou bien on la répand sur une peau de bœuf que soutiennent quatre pieux; c'est par une ouverture que l'on pratique au fond que la saumure s'échappe goutte à goutte pour retomber dans un seau ou dans un autre cuir. Cette exploitation, si précieuse pour la contrée, a lieu pendant les mois de sécheresse; dans quelques endroits, le lavage des sables s'opère durant toute l'année.

Ce qu'il y a de plus curieux sans doute, et ce qui s'explique par le genre d'industrie propre à la contrée, c'est que le sel peut circuler dans le sertão comme monnaie courante. Dans certaines saisons, il y a un concours considérable de population qui accourt de toutes parts pour se procurer cette denrée précieuse. Chaque plat de sel est évalué à vingt ou trente reis, deux sous et demi ou trois sous. Les prêtres et les employés du gouvernement, qui exercent leurs fonctions dans ces solitudes reculées, reçoivent leurs appointements en cette monnaie étrange; ce qui ferait supposer que les payements considérables ne sauraient être communs.

Exploration. Les deux savants voyageurs quittèrent cette contrée pour se diriger au nord-ouest, vers la *serra dos Dois Irmãos*, ou la montagne des Deux Frères; c'était la route qui devait les conduire dans la capitale du Piauhy. Ils traversèrent alors un pays qui leur rappela la Suisse : ils se trouvaient entre le Rio San-Francisco, et presque sur la ligne qui divise le bassin de ce fleuve du Parahyba. Lorsqu'ils eurent traversé cette barrière, qui est d'une hauteur considérable, ils se trouvèrent sur la route de la capitale : ce fut dans cette solitude qu'ils furent assaillis par un des plus effroyables orages dont le souvenir leur soit resté. Un accident bizarre, et qui pouvait leur être funeste, fut précisément ce qui les préserva d'un événement plus malheureux. Avant que le temps devînt menaçant, ils s'étaient établis sous un arbre immense, auquel on donne le nom de yoya; l'arbre gigantesque fut déraciné durant la tempête, et son feuillage épais garantit si bien les bagages, que les précieuses collections des naturalistes furent heureusement préservées.

Cité d'Oeyras. Oeyras, la capitale du Piauhy, ne remonte pas, on le pense bien, à une date fort reculée; elle fut fondée sous le nom de Villa da Mocha, vers l'année 1718. Le roi don Jozé lui accorda le titre de cité, et lui imposa le nom de son secrétaire, le célèbre comte d'Oeyras. Elle est bâtie sur la rive droite d'une petite rivière qui se jette dans le Canindé, et l'on calcule qu'elle peut renfermer quatre mille quatre cents habitants environ; sa distance des côtes empêche qu'elle n'occupe un rang commercial bien important, et elle ne contient rien du reste qui soit digne d'attention. Située à deux cents lieues portugaises d'Olinda, et à la moitié de cette distance de San-Luiz de Maranham, on peut aisément supposer que son luxe n'offre rien de remarquable; cependant, avant la dernière révolution, la plupart des habitants étaient Européens. Cachias, que l'on désignait jadis sous le nom d'Aldeas Altas, est une villa florissante où l'on trouve plus de ressources, et qui contient près de trente mille âmes; la culture du coton fait sa richesse principale, et elle communique facilement avec le pays de Maranham par l'Itapicuru.

Roches a inscriptions hiéroglyphiques. Les solitudes encore si peu explorées du Piauhy renferment, dit-on, des rochers sur lesquels les anciens habitants ont gravé des espèces d'hiéroglyphes destinés sans doute à perpétuer parmi eux quelque grand événement. Doit-on les attribuer aux

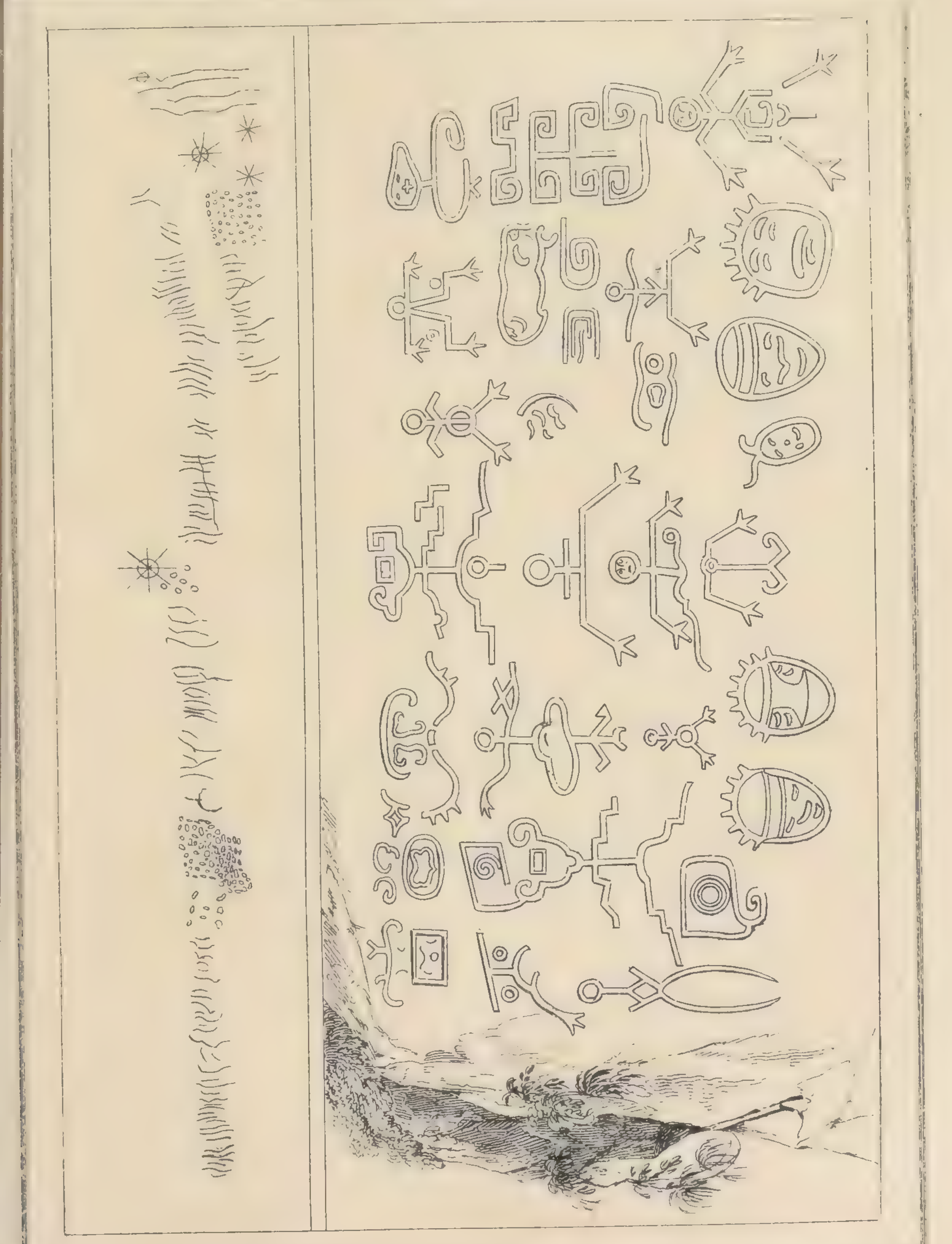
Guêguês qui occupaient jadis le territoire arrosé par le Parnahyba? est-ce aux Acroas qui erraient dans le Sud, ou aux Jahycos qui dominaient l'Itahim, qu'on doit ces espèces d'inscriptions dont parlent les premiers historiens? c'est ce que nous ne pouvons décider. Les roches peintes, ou, pour mieux dire, les grandes pierres à surface plane sur lesquelles on a gravé des figures symboliques, des espèces de signes hiéroglyphiques, ne sont pas rares dans l'Amérique méridionale, et il en existe plusieurs au Brésil et à la Guyane. M. de Humboldt cite celles des bords de l'Orénoque, qui semblent avoir appartenu à un peuple bien différent de celui qui occupe aujourd'hui ces déserts; M. Auguste de Saint-Hilaire parle des inscriptions peintes en rouge sur une roche des environs de Tijuco, et que les planteurs de la contrée y ont toujours vues; Koster rencontra dans le Ciara un prêtre qui copiait des hiéroglyphes analogues à ceux que nous citons; enfin, on peut examiner dans les grands Voyages de MM. Spix et Martius, de même que dans celui de M. Debret, une inscription gravée par une nation appartenant à la race tupique, et destinée à rappeler une grande bataille livrée probablement dans la Serra de Anastabia. L'heure à laquelle le combat dut se livrer, le nombre des prisonniers faits durant l'action, le conseil tenu par les chefs, sont exprimés par des signes dont le sens est plus ou moins hypothétique, mais que l'on peut admettre, du moins en partie, tel que les voyageurs l'on présenté. Toutefois le monument le plus curieux en ce genre n'appartient pas aux portions centrales du Brésil; il est dû à une nation du Para, et nous l'empruntons au bel ouvrage de M. Debret. Voici l'explication que donne ce voyageur, après avoir rappelé que ces sculptures sont exécutées en creux sur un rocher des bords du Yapura, par des sauvages dont on admire habituellement les parures en plumes, qui sont d'une rare perfection. Il s'exprime ainsi :

« Et qui ne reconnaîtrait pas l'œuvre d'une intelligence bien fine, quoique toute barbare, dans le tracé de plusieurs figures humaines variées d'attitudes, et dans la configuration de quelques têtes composées de détails insignifiants par eux-mêmes, il est vrai, mais qui rappellent cependant, par des lignes parallèles, l'ensemble d'un visage tatoué, et d'autres figures couronnées de plumes disposées en rayons? Des enroulements, irréguliers sans contredit dans leurs détails, expriment la volonté du parallélisme répété dans les ornements arabesques. Mille autres bizarreries enfin, imaginées par un cerveau capable de rendre une inspiration par une traduction linéaire sans le secours d'une servile imitation, ne sont-elles pas le cachet du génie pittoresque? »

Mieux explorées, les solitudes du Para et du Piauhy présenteront des monuments analogues. Espérons qu'une sérieuse investigation les reproduira. C'est un moyen incomplet sans doute, mais qui n'a point encore été employé, de faire quelques pas dans l'histoire des nations indigènes, et peut-être dans la connaissance de leurs émigrations.

Province du Maranham. Histoire des concessionnaires. De toutes les contrées du Brésil, le Maranham est celle qui a conservé le plus de souvenirs de la domination française. L'histoire de la conquête, la réduction des indigènes, la fondation de la capitale, tout devrait rappeler la France au Maranham, et cependant ces souvenirs sont déjà effacés.

C'est dans nos vieux voyageurs, dans Claude d'Abbeville, dans le P. Ives d'Évreux, qu'il faut lire le récit de toutes ces origines ; c'est dans les chroniqueurs portugais que l'on peut connaître les temps antérieurs à la colonisation. Lorsque Jean III répartit la côte en capitaineries, celle de Maranham échut par le sort au célèbre historien Jean de Barros. C'est un temps bien merveilleux dans l'histoire du Portugal, que celui où le roi d'un si petit royaume pouvait donner ainsi à un gentilhomme chroniqueur une étendue de territoire trois



u quatre fois plus vaste que le pays u'il gouvernait lui-même. Ce qu'il y de plus étrange sans doute, c'est ue la donation était faite de telle maière, qu'on ignore encore aujourd'hui i le Piauhy, le Ciara, le Rio-Grande, iisaient partie de la concession, ou 'il faut les en séparer. Quelques cenlines de lieues dans les déserts, quelues milliers de sauvages à réduire ›us le joug européen, c'était peu alors our les conseillers de Jean III : un ·ait de plume les abandonnait, une rmée de huit ou de neuf cents homıes prétendait les soumettre.

Ce fut précisément le nombre des venturiers qu'emmenèrent les fils du rand Barros, quand ils s'en allèrent, ı 1530, prendre possession de ce iste empire; il leur était donné en oute propriété par le monarque euroéen dont leur père écrivait l'histoire. s comptaient sur le courage de leurs ompagnons, et ils en avaient le droit, près ce qui s'était passé dans les Ines; mais ils n'avaient pas songé aux as-fonds qui environnent l'île de Maınham : ce fut là qu'ils allèrent faire aufrage, et qu'ils perdirent leur sueraineté. Leurs dix navires de guerre, ·urs cent treize chevaux, tout périt u bien peu s'en faut. Ceux qui purent chapper se réfugièrent dans la petite e de *Médo*, et de là passèrent en urope sur le premier bâtiment qui oulut bien les recevoir. Le donataire ıt ruiné; il se consola en allant acheer, dans la solitude, son admirable istoire.

En ces temps d'étranges aventures, ù l'on avait vu de simples capitaines evenir rois dans les Indes, un des aufragés résolut de tenter la fortune armi les indigènes, et d'hériter, s'il e pouvait, des pouvoirs du donataire. 'était tout simplement un serrurier, ommé Pedro, et par abréviation 'ero. Il s'en alla sur la plage ramasser es débris de navire qui contenaient n peu de ferraille, et il étonna les auvages des merveilles de son induserie : ce fut le commencement de sa aute fortune. Il épousa la fille d'un hef, ou, si on l'aime mieux, d'un prétendu cacique, comme le rapporte Ayres de Cazal, et il vécut environné d'honneurs parmi ceux qui l'avaient accueilli. Ses deux fils reçurent des sauvages le nom de Peros. Comme on l'a vu dans la première partie de cette Notice, ce fut, selon quelques historiens, l'origine de la dénomination générale qui fut appliquée aux Portugais par la plupart des tribus sauvages.

Barros s'était désisté de sa donation, après avoir agi de la manière la plus généreuse. La faveur qui lui avait été faite fut accordée à Luiz de Mello, et de plus, on donna à celui-ci trois navires pour commencer la conquête. Le nouvel explorateur, dont le secret dessein était de remonter le fleuve des Amazones, et de visiter les mines du Pérou, ne fut guère plus heureux que son prédécesseur. Il s'en revint à Lisbonne sur une simple caravelle. L'immense province de Maranham se trouva alors sans maître. Elle tenta vivement les Français, qui rôdaient sur les côtes. Voici ce qu'on lit au commencement du voyage de Claude d'Abbeville.

Expédition des Français au Maranham. « Soubs l'heureux et paisible règne d'Henry le Grand, le quatriesme du nom, roy de France et de Navarre, un capitaine françois, nommé Riffault, ayant équippé trois navires, se partit pour aller au Brésil, le quinziesme de may de l'année 1594, avec l'intention d'y faire quelque conqueste; chose qui lui sembloit facile pour la grande intelligence qu'il avoit avec un Indien bresilien, nommé Ouyrapive, qui signifie en notre langue françoise, arbre sec; lequel estoit tenu pour avoir grande authorité parmy les Indiens de ce pays, et qui, avec l'escorte d'une puissante armée d'Indiens, conjointe à sa valeur, estant brave guerrier, le pouvoit très-facilement avantager selon son dessein, n'eust été la division et discorde qui survint entre les François, et l'eschouement de son principal vaisseau. Lesquelles choses estonnèrent tellement le susdit capitaine Riffault, que, perdant tout courage, il se retourna en France.

« Mais, voyant que le vaisseau qui luy restoit n'estoit suffisant pour contenir le nombre des François qu'il avoit amenez, il fut contrainct d'y en laisser une bonne partie, entre lesquels estoit un jeune gentilhomme nommé monsieur des Vaux, natif de Saincte-Maure, en Touraine, lequel, avec d'autres François, s'accompagnans de quelques Indiens, marcha si valeureusement en guerre contre d'autres Indiens, qu'il y conquist plusieurs insignes victoires, se façonnant tousiours aux mœurs et coutumes du pays, et se rendant facille l'usage de leurs langues. Finalement, après s'estre généreusement comporté en diverses et périlleuses rencontres, et fait un long sejour audit pays, après avoir recogneu la beauté et les délices de cette terre, la fertilité et fæcundité dicelle, en ce que l'homme sauroit desirer, tant pour le contentement et récréation du corps humain, à cause de la tempérie de l'air et de l'amœnité du lieu, que pour l'acquisition de tout plein de richesses, qui, avec le temps, en pourroient provenir à la France. Outre la promesse que ces Indiens luy firent de recevoir le christianisme, ils acceptèrent aussi dudit des Vaux l'offre qu'il leur fit de leur envoyer de France quelque personne de qualité pour les maintenir et deffendre de tous leurs ennemis, jugeans l'humeur françoise plus sortable à la leur qu'aucune autre pour la douceur de la conversation. »

Je me garde bien de rien inventer. Je cite les textes avec leur grâce naïve. Cette fois, si l'on s'en rapporte au bon missionnaire, ce sont les Indiens qui invitent les Français à venir demeurer parmi eux. Ceux-ci ne manquèrent pas à l'appel. Un capitaine de haut courage les conduisit; ils vinrent s'établir dans l'île de Maranham, et en peu de mois la ville de San-Luiz fut fondée.

Les Portugais conçurent quelque inquiétude, on le pensera aisément, d'un semblable voisinage; et, par les ordres de Gaspar de Souza, gouverneur du Brésil, Jeronimo d'Albuquerque Coelho marcha contre les nouveaux colons de l'île de Maranham.

C'est un bien curieux épisode dans l'histoire du Brésil que la guerre du Maranham. Cette grande nation des Tupinambas, qui n'a trouvé d'autre refuge que le pays dominé par les Français, et qui se sent expirante; ces hardis aventuriers, dont l'unique ambition est de fonder encore une nouvelle France sur cette terre où les accueillent depuis un siècle les ancien[s] habitants; les rapports vraiment chevaleresques qui existent entre les deu[x] partis; puis les grands noms historiques qui viennent surgir au milieu d[e] cette guerre des forêts, les Albuquerque, les Moura, les Ravardière, le[s] Rasilly, les Harley; tout prend un caractère dramatique, et qui sera indubitablement un jour l'objet d'une histoire particulière.

Les Français furent cependant contraints d'abandonner le territoire su[r] lequel ils s'étaient établis. Après un combat meurtrier, où il perdit environ cen[t] cinquante hommes, et c'était beaucou[p] sans doute pour une colonie naissante, la Ravardière se vit obligé d'accepte[r] une capitulation, qu'on l'accusa de n[e] pas avoir assez disputée, et qui laissa la ville et les forts à la couronne d'Espagne(*). Philippe III régnait alors, [et] le Portugal n'avait pas encore recouvré son indépendance. La Ravardière retourna en France : on ne put pa[s] dire que son séjour au Maranham ava[it] été complétement inutile : une gran[de] ville était fondée; un grand nomb[re] de tribus s'étaient soumises, et, gr[â]ce aux efforts des missionnaires fra[n]çais, elles avaient abandonné l'horrib[le] coutume de dévorer leurs prisonnier[s]. Trois cents lieues de côtes avaient é[té] reconnues par le chef lui-même. D[es] expéditions, poussées jusque dans [...]

(*) La Ravardière opposa une résistan[ce] honorable; mais quelques historiens pe[n]sent qu'appartenant à la religion réform[ée] et ayant appris combien la cour de Fran[ce] avait à cœur de le remplacer, il avait peu[t]-être perdu une partie de ce zèle qui aur[ait] pu lui faire prolonger sa défense.

ra, avaient fait un peu mieux con-ître un pays à peine exploré. Ce que historiens portugais ignorent eux-êmes aujourd'hui, ce furent les ef-rts ardents que renouvelèrent à la ur de France ceux qui avaient com-encé l'expédition, et surtout parmi x M. de Rasilly. Mais un parti contrai-s'opposa de tous ses efforts au renou-lement d'une colonie qui eût assuré tre domination dans cette portion de mérique, et qui nous eût fait con--balancer peut-être un jour dans le rd du Brésil la puissance du Portu-. On ne discrédita pas seulement xpédition, on alla jusqu'à anéantir livres des missionnaires qui pou-ent l'encourager (*). Louis XIII ré-ait alors; de petits intérêts se par-geaient la France : le Maranham fut blié.

La province qui porte aujourd'hui nom est bien certainement une des ntrées les plus importantes du Bré-; elle succède à cette zone tantôt de, tantôt fertile, mais presque dé-urvue de forêts et de grands fleuves, i commence au Rio San-Francisco, qui se termine à l'Itapicuru. Ici, des ières nombreuses sillonnent de nou-au le pays, les forêts croissent avec gueur, les hivernages sont réglés, l'on voit se renouveler avec plus de mpe encore peut-être les scènes de gnificence que présente la côte entale.

Étendue de la province. Ce ste territoire tire son nom du fleuve ari, auquel les premiers explo-teurs avaient imposé le nom de aranham, comme le pays avec lequel confine au sud et à l'orient. C'est vaste triangle qui a cent vingt lieues nord-sud à la partie occidentale, qui présente un développement de tes à peu près aussi considérable. Qui nnaît l'intérieur de ces vastes forêts? ui a remonté ces fleuves? Qui pour-it même dénombrer les nations qui errent jusque dans le voisinage des nouvelles républiques? On n'a encore, il faut l'avouer, que les données les plus imparfaites sur le centre de cet immense pays.

(*) Ce fait curieux et si peu connu est esté par l'exemplaire unique d'un livre i fut présenté en 1614 à Louis XIII, et ui allait être publié par le P. Yves d'Évreux.

Productions, phénomènes de la nature. C'est une étrange histoire à écrire sans doute que celle d'un pays presque aussi vaste que l'Europe, où l'on cherche vainement les ouvrages des hommes pour les rappeler, et où l'on n'a à décrire que des forêts sans limites. Nous ne l'ignorons pas, il y a probablement dans ces grandes solitudes, et tenues comme en réserve pour l'humanité, quelque végétal inconnu, quelque arbre précieux, dont la population future du Brésil doit tirer des résultats autrement grands, autrement féconds que le vague souvenir des ruines, dont on n'obtient pas toujours un utile renseignement. Ce serait un récit digne d'intérêt, sans doute, que celui où l'on pourrait signaler tant de plantes non décrites, tant de richesses ignorées. Aujourd'hui, bien que des hommes tels que les Humboldt, les Auguste Saint-Hilaire, les Spix et les Martius, nous aient préparés à cette grande initiation des scènes les plus imposantes et les plus variées, il faut nous contenter de l'indication de quelques phénomènes, de quelques descriptions isolées : l'ensemble du tableau serait trop vaste, et les bornes de cette Notice ne nous permettraient pas d'en développer toute la magnificence.

Nous ne sommes plus au temps où l'on se contentait d'une admiration naïve, d'un coup d'œil ravi d'enthousiasme : on veut tout voir, on veut analyser tous les détails, on veut sonder toutes les profondeurs. On ne peut plus dire, comme au temps du P. Claude d'Abbeville : « En aucuns endroits, il y a de très-grandes et espaisses forests de diverses sortes d'arbres incogneus par-deça, la plupart desquels paroissent fort médicinaux, rendant force gommes et huiles des plus odoriférantes. L'on y voit des arbres beaux et droits, d'une admirable hauteur, dont on retire les bois jaunes, les bois rouges et les bois madrez, que l'on

met icy en usage pour faire les teintures et quelques pièces d'ouvrage de prix et de valeur.

« Il fait bon voir les campagnes diaprées d'une infinité de belles et diverses couleurs et d'herbes et de fleurs; vous n'y en pouvez trouver aucune semblable aux nostres, sinon le pourpier qui vient naturellement sans être semé. Il ne se peut dire combien il y a de beaux et rares simples par les bois et campagnes, comme ès montagnes et vallées. Nos arboristes auroient bien là de quoy passer le temps; et quant à moy, je ne puis croire qu'il n'y en aye beaucoup de très-rares et très-souveraines..... Et cependant, continue le pieux moine, il n'y a d'autre jardinier en ce pays-là que Dieu et la nature, pour enter, alter ou écussonner les arbres. » Voyons ce qu'a fait le divin ouvrier.

Ainsi que nous l'apprend le bon missionnaire, le pays est plein d'arbres précieux ou d'herbes souveraines. La gomme copal et élémi, le benjoin, le sang-de-dragon, l'huile du copahiba peuvent être récoltés avec abondance dans les forêts du Maranham. L'*araribas* donne une écorce dont s'extrait un pourpre magnifique; le *sucuba* fournit une gomme dans laquelle on a cru reconnaître l'ammoniaque du Levant; le storax découle de l'arbre qui le produit; le cacaotier croît le long des fleuves et forme des forêts naturelles; la vanille, le gingembre, la *butua*, le jalap, l'ipécacuana croissent en abondance, et fournissent déjà de riches produits à l'exportation.

Mais telle est la force de la végétation dans ces contrées, telle est la puissance d'un soleil fécondant, que les lagunes d'eau douce se diaprent rapidement d'une herbe épaisse, qui ne tarde pas à couvrir la superficie des eaux. En quelques endroits, c'est un tapis verdoyant qui acquiert avec le temps de la solidité: une espèce de pont végétal, sur lequel peut se promener le voyageur ravi de cette fraîcheur délicieuse, et tout émerveillé de sentir le sol trembler sous ses pieds, tandis que le jacaré surgit quelquefois d'entre les herbes, et lui montre son œil étincelant.

Divisions territoriales. Les Tupinambas. La province du Maranham offre deux divisions fort naturelles : le continent, qui se prolonge jusqu' aux anciennes possessions espagnoles; et l'île, qui forme aujourd'hui une comarca séparée. C'est dans l'île, qui peut avoir une quarantaine de lieues de tour, et qui n'est séparée du continent que par un détroit de cinq lieues, que fut bâtie la cité française; c'est là que s'acheva, pour la nation des Tupinambas, le grand drame commencé depuis plus d'un siècle, et qui devait finir par l'extermination du peuple célèbre qui dominait la côte.

Repoussés par les Portugais de tous les points qu'ils avaient occupés jadis, chassés même des lieux où ils pouvaient espérer de conserver un asile, les Tupinambas comprirent, par un vague instinct, ou, pour mieux dire, ils sentirent, par leur admirable connaissance des localités, que c'était aux immenses forêts du nord qu'il fallait demander un refuge. Ils se mirent en marche sous la conduite de leurs chefs, et ils s'arrêtèrent dans l'île de Maranham, qui leur parut suffisamment éloignée des possessions portugaises.

Ils y formaient, dit-on, vingt-huit aldées, ayant probablement chacune leurs chefs, parmi lesquels on remarquait surtout Jappy Ouassou, le grand guerrier dont les conseils et l'inflexible résolution semblaient avoir dirigé ses compatriotes lors de la dernière émigration. L'abondance du gibier, la fertilité des forêts, la facilité que tant de petits fleuves présentaient pour la pêche, des avantages si évidents réunis firent bientôt oublier aux Tupinambas les délices de la région orientale et les périls qui les menaçaient. Nos vieux missionnaires qui vécurent parmi eux ne parlent que de la facilité indolente de la vie sauvage, des cérémonies pompeuses qui se pratiquaient, des festins qui se renouvelaient sans cesse, des caouins où ils égaraient leur raison. « Jamais, dit Claude d'Ab-

ville, je ne fus tant estonné qu'alors
e lorsque j'entray dans leurs loges
ils *caouinnoient*, apercevant de
ime face ces grands vaisseaux de
re environnez de feu et remplis de
ouin, qui fumoient comme des grans
s marmites bouillantes; y ayant
autre part un grand nombre de ces
rbares, tant hommes que femmes,
nt les uns estoient tout nuds, les
tres toutes deschevelées, et les au-
s revestus de diverses plumages bi-
rrez. Les uns couchez, comme dit
, exhalant la fumée de petun par
narines et par la bouche; les au-
s dansants, sautants, chantants et
ants, ayant tous la teste si bien
ffée, et la cervelle tellement tim-
e de caouin, qu'ils rouloient les
x dans la teste, tant qu'il me sem-
it à voir quelque symbole ou figure
n petit enfer; et de fait, si le diable
delecte (à sa plus grande confusion)
mi les compagnies de Bacchus, je
doute pas qu'il ne reçoive bien
nd contentement... »

En 1612, cependant les Tupinambas tirent de cette vie indolente et de fêtes où s'éteignaient leurs anciens venirs. Lorsque les Français furent iqués dans l'île, ils firent cause mune avec eux, et ils montrèrent Portugais qu'ils n'étaient point un ple dégénéré.

Après la conquête, ces Indiens fu- t un moment considérés comme aves; ils se rappelaient avec terreur en dépit des traités les tribus nom- uses de Tapuyas avaient été ven- s par Pedro Coelho, après son ex- ition d'Hybiappaba. Ils montrèrent ord des dispositions hostiles; puis, isés par Diogo de Campos et par Manoel da Piedade, ils restèrent ce territoire. Néanmoins une nde catastrophe les menaçait. En 6, les Tupinambas continuaient à e paisiblement dans leurs aldées, iqu'ils regrettassent le séjour de rs anciens alliés, lorsque, par une rible machination dont tous les faits nous sont pas bien connus, un In- n nouvellement converti, et nommé aro, vint leur persuader qu'ils allaient être réduits en esclavage. Poussés au désespoir, et ne croyant plus à la possibilité de conserver leur indépendance, ils massacrèrent trente soldats portugais qui formaient la garnison. Toutes les aldées se soulevèrent, l'insurrection devint terrible. Mathias d'Albuquerque et Caldeira marchèrent contre les tribus; Amaro fut fait prisonnier, et il paya par un affreux supplice le rapport, trop vrai peut-être, qui avait allumé la guerre. On l'attacha à la bouche d'un canon, et ses membres furent dispersés. Cette catastrophe n'arrêta pas la guerre; elle fut continuée au contraire avec une nouvelle vigueur, et le fort de Belem se vit bientôt environné de Tupinambas. Peut-être les Indiens fussent-ils demeurés vainqueurs, peut-être eût-on pu les apaiser, et faire avec eux des traités. Bento Maciel arriva de Pernambuco avec des forces nouvelles; il massacra un grand nombre d'Indiens, et il poursuivit les débris des tribus jusques aux bouches de l'Amazone. Qui pourrait dire aujourd'hui que les épouvantables événements du Para ne sont pas liés à tous ces souvenirs, et qu'après plus de deux cents ans, les descendants des Tupinambas n'exercent pas quelque sanglante représaille? L'espoir de la vengeance ne meurt jamais au cœur du sauvage. Claude d'Abbeville d'ailleurs nous le dit positivement : « Les plus anciens se ressouviennent encore de six, sept ou huit vingts ans et plus, et vous feront de longs discours des entreprises, des stratagèmes et autres particularités du passé. »

Faute de documents, cependant, nous n'oserions affirmer d'une manière positive le fait que nous nous contentons d'indiquer. Si l'on s'en rapporte au dénombrement des nations brésiliennes donné récemment par M. Martius, les Tupinambas se seraient enfoncés si avant dans les profondeurs de l'Amazonie, que nul voyageur ne les aurait visités. Les Apiacas et les Cahahivas seraient les restes de leurs tribus.

SAUVAGES DU MARANHAM A PARIS.

Pendant que les Tupinambas vivaient encore paisiblement sous la domination française au Maranham, les missionnaires capucins de la cité de Saint-Louis donnèrent, pour la première fois peut-être, aux Parisiens un spectacle, qui s'est renouvelé fréquemment depuis, et qui fut toujours fatal à ceux qui en devinrent l'objet. En 1612, plusieurs Tupinambas firent leur entrée solennelle à Paris. Cent vingt religieux, conduits par le R. P. Archange de Pembrok, vinrent à leur rencontre en dehors du faubourg Saint-Honoré : « La croix marchoit devant en forme de procession, dit le bon missionnaire, et il se trouva grand nombre de personnes de qualité témoignant du contentement qu'ils avoient de cette sainte et heureuse conquête. » Mais, par une naïveté assez plaisante, Claude d'Abbeville nous apprend qu'on avait laissé à ces néophytes l'instrument principal de leur culte d'idolâtres. « Tous sont bien ayses de voir ces pauvres sauvages revestus de leurs beaux plumages, tenant leur maraca en la main, mais bien plus joyeux de les voir en chemin et en volonté de se revestir du nouvel homme et de la robe nuptiale, je veux dire, de l'innocence des enfants de Dieu, par le moyen du saint baptême qu'ils venoient chercher. »

Quelques jours après, le couvent des capucins de Paris était assailli par une multitude qui devenait incommode aux bons pères, et jamais sans doute les Osages n'ont excité à ce point la curiosité populaire. « Ce n'estoit plus un couvent, mais il sembloit une halle, où tout le monde affluoit plus de vingt lieues à la ronde. Si que quelquefois, desirant fermer les portes du couvent, on les rompoit, ou si on ne les rompoit, l'on entendoit des murmures, jusqu'à nous dire des injures, non pour le mal qu'ils nous voulussent, mais ne sachant quasi ce qu'ils disoient pour estre transportés de leurs desirs. »

Les Tupinambas firent une belle harangue au roi en présence de la reine mère, et cela en langage tupi (*). Ils furent baptisés solennellement, et l'un d'entre eux eut pour parrain et pour marraine Marie de Médicis et son fils; les autres virent les plus grands seigneurs remplir auprès d'eux ce devoir de religion. Tant d'honneurs leur furent peu profitables : trois d'entre eux étaient morts dès leur arrivée, les autres retournèrent au bout de quelques mois dans leur île (*); et il est assez probable qu'à l'époque où Bento Maciel porta la guerre dans le Maranham, s'ils ne subirent pas le sort de leurs compatriotes, ils s'enfuirent vers le Para.

Indiens sauvages existant aujourd'hui. La région méridionale du territoire qui se trouve au couchant de cette province est encore au pouvoir des nations sauvages; c'est là que l'on rencontre ces *Gamellas*, qui portent un ornement plus bizarre encore que celui des Botocoudos, et qu'au premier aspect cependant on serait tenté de confondre avec la botoque des tribus de la côte orientale. Comme les descendants des Aymorès, les Gamellas se percent la lèvre inférieure, et ils y introduisent une petite calebasse ou une rouelle de bois, probablement tirée du barrigudo, à laquelle ils donnent l'aspect d'un petit vase circulaire. Cet étrange ornement, dont l'usage tombe en désuétude, avait au moins son utilité; les sauvages y mettaient leur nourriture, et une contraction de la lèvre suffisait pour la lancer dans la bouche. Ces Indiens, qui s'occupent un peu de l'agriculture, commençaient, il y a une vingtaine d'années, à sentir tout ce qu'il y avait de bizarre dans un semblable ornement, et plusieurs d'entre eux avaient cessé de percer la lèvre de leurs enfants. Outre l'arc et les flèches, ils font usage d'une massue, qu'ils désignent sous le nom de *mataranna*, et qui paraît avoir de l'analogie avec la tacape des Tupinambas.

Si, comme le fait observer un géo

(*) Claude d'Abbeville nous a conservé l'original.

(*) C'est Yves d'Évreux qui nous apprend le retour de ces pauvres Indiens qui avaient vécu plusieurs mois parmi les capucins.

raphe brésilien, onze mille six cents eues carrées, de vingt au degré, sont ccupées par des établissements agri-oles, ou par la population civilisée, ; qu'il en reste sept mille six cents ı doivent errer encore les Indiens ıdépendants, on aura une idée de la ultitude de tribus qui peuvent exis-r dans le Maranham, et dont les oms sont à peine connus hors de urs vastes solitudes. Les *Timbyras* ı *Tumbiras*, qui habitent les bords ı Rio-Alpercatas, vers le sud, sont s plus célèbres. Il y a les Timbyras s forêts et les Tymbiras de *Canella-ıa*, qui parcourent de vastes plai-s, et auxquels on a imposé la déno-ination toute portugaise de jambes ıes, à cause de leur prodigieuse vé-cité; ils atteignent, dit-on, un che-l à la course. C'est à tort qu'on a ulu faire des nations séparées de usieurs tribus dont les noms se dis-guent par la terminaison en *krans* en *gez* : les *Sakamekrans*, les *apiekrans*, les *Paremekrans*, les *omekrans*, les *Macamekrans*, de ême que les *Procobgez*, les *Canay-z* et *Crygez* ne sont autre chose ıe des Timbyras qui habitent à l'ouest *Pastos-Boms*. Ces indigènes com-encent à entrer en relation avec les ésiliens, et nous n'avons donné l'a-le nomenclature qui les désigne que ur faire voir combien des relations perficielles peuvent établir de pré-gés relativement aux nations indien-s dont on n'a pas reconnu la filiation imitive. Sous peine d'erreur grave, s noms des tribus ne doivent jamais re confondus avec celui du peuple nt elles tirent leur origine.

Ile de Maranham proprement te. Le coup d'œil que nous avons é sur l'histoire primitive de l'île Maranham a dû faire comprendre 'on ne devait plus s'attendre à trou-r aucune nation indienne dans cette gion. Situé dans un golfe, près de bouche occidentale du Rio-Mearim, territoire fertile, qui a sept lieues étendue du nord-ouest au sud-ouest, rme avec le continent deux jolies ies, qui peuvent avoir six milles de largeur. Elles communiquent par un petit détroit nommé le Rio do Mosquito, qui a cinq lieues de longueur, et qui sépare l'île de la province. C'est là que fut fondée, au dix-septième siècle, la ville de San-Luiz, comme nous l'avons déjà dit dans un ouvrage sur la géographie spéciale du Brésil. On la voit s'étendre depuis le bord de l'eau jusqu'à environ un mille vers le nord-est. Ses rues sont larges, et elles aboutissent à plusieurs grandes places. Les maisons n'y ont en général qu'un étage; mais elles offrent une assez jolie apparence. Le palais du gouverneur est situé sur une hauteur, à peu de distance du bord de l'eau; c'est un long bâtiment d'une architecture régulière, et qui n'a qu'un étage. Sur la place oblongue qui se trouve devant ce palais s'élèvent la maison de ville et la prison; l'un des côtés est ouvert devant le port et la forteresse; le côté opposé est occupé par la cathédrale. Il existe à Maranham plusieurs institutions d'une utilité indispensable, telles qu'un hôpital, une maison de miséricorde et diverses écoles où des professeurs, payés par le gouvernement, enseignent le latin et la philosophie. Depuis 1812, cette ville possède un tribunal da relação, comme Rio de Janeiro, Bahia et Pernambuco.

Le port est fermé par une anse, et donne dans la baie de San-Marcos, dont le côté sud-est est formé par l'île Maranham. Quoique le chenal soit d'une profondeur suffisante pour les bâtiments de moyenne grandeur, son peu de largeur s'oppose à ce qu'on y entre sans pilote. Le commerce le plus considérable de Maranham consiste en riz et en coton. Koster fait monter à 50,000 sacs, pesant chacun 80 livres, l'exportation de cette dernière denrée, qui n'a commencé que depuis 80 ans environ, et qui a eu lieu pour la première fois malgré l'opposition formelle des habitants, qui, selon Koster, croyaient qu'on allait les dépouiller entièrement de leurs récoltes. Lorsque Spix et Martius visitèrent, il y a une quinzaine d'années, la capitale du Maranhan, ils furent surpris du nom-

bre de Portugais européens qu'ils y rencontrèrent, et de l'instruction qu'on remarquait chez plusieurs d'entre eux. Déjà on sentait entre ceux-ci et les Brésiliens ces ferments de discorde qui ont éclaté, là comme partout ailleurs. Les environs de San-Luiz n'offrent rien d'essentiellement curieux aux deux savants naturalistes.

Province du Para. En l'année 1501, précisément quelques mois avant que Cabral abordât la côte de Santa Cruz, le hardi compagnon de voyage de Christophe Colomb, Vicente Yanez Pinzon, découvrait les bouches de l'Amazone. Il était frappé des magnificences de ce fleuve; et, si l'on s'en rapporte au récit d'Herrera, préoccupé de la pensée qui avait toujours dominé son illustre rival, il croyait qu'il avait dépassé la cité du Cathay, et qu'il avait navigué au delà des embouchures du Gange. Dès ce jour d'erreur, la province du Para est découverte. Mais, pendant plusieurs années encore, on ignorera quelle est cette vaste région, et d'où vient le fleuve immense qui l'arrose.

Voilà cependant un grand événement qui se prépare de l'autre côté de l'Amérique du Sud; les Espagnols méditent un de ces voyages comme il s'en accomplissait au seizième siècle, en un temps d'ignorance toute chevaleresque: c'était l'époque où l'on s'attendait toujours à rencontrer quelque cité resplendissante d'or, au sortir des forêts, quelques contrées opulentes, de celles qui étaient apparues à Marco Polo durant ses longues pérégrinations, et qui lui avaient mérité, grâce à des descriptions un peu pompeuses, le surnom de *Messer Milione*.

Voyage sur l'Amazone. Recherche de la cité aux armures d'or. En 1534, vers le temps où l'on ne songeait qu'à la cité resplendissante de la Guyane, à la *Manoa del Dorado*, le frère du conquérant du Pérou, Gonçalo Pizarro, qui gouvernait les provinces septentrionales, entendit aussi parler d'une autre cité merveilleuse qui occupait les vallées de l'intérieur, et dont les habitants, durant la guerre, portaient toujours des cuirasses d'or; il n'en fallut pas davantage pour décider une expédition. Ce fut au mois de décembre 1539 que le nouveau conquistador résolut de l'accomplir. Deux cents fantassins l'accompagnaient; plus de quatre mille Indiens suivaient cette petite armée aventureuse; des troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs, devaient nourrir les gens de l'expédition dans les vastes solitudes où on allait pénétrer. On passa les Cordilières; déjà une centaine d'Indiens périssaient, et, au bout de quelques jours, on se voyait contraint d'abandonner les bestiaux dans les forêts. Ce fut dans la vallée de Zumaque, à cent lieues de Quito, que Gonçalo Pizarro fut rejoint par une cinquantaine de cavaliers, commandés par un hardi capitaine, nommé Francisco d'Orellana. Il le nomma son lieutenant général. On n'était pas encore sur les bords du grand fleuve, on ignorait même son existence; mais on cherchait toujours la grande cité. Tour à tour on caressait les Indiens, ou ils étaient soumis à d'épouvantables tortures; tour à tour on leur offrait de belles armes d'Europe, ou on les emmenait en esclavage. Mais, qu'on employât les caresses ou la violence, une seule idée préoccupait les Espagnols, c'était de rencontrer ces hommes aux armures d'or, c'était de pouvoir pénétrer enfin dans la ville magnifique qu'ils défendaient. Malgré tant de récits menteurs, aucune cité ne se montra dans la solitude. Ce fut tout au plus si de misérables aldées, composées de pauvres cabanes, accueillirent l'expédition. Les conquistadores trouvèrent de l'or cependant; il est probable que les prétendues armures de la nouvelle cité d'El Dorado se transformèrent en plaques fort minces de métal, ou en *caracoli* éclatants, espèces de hausse-cols que portaient naguère encore les Caribes de la Guyane. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'arrivé à une partie fort escarpée de la rivière de Coca, Pizarre fit construire un brigantin, le chargea d'environ cent mille livres d'or, et en confia le commandement à Orellana.

en lui ordonnant de ne pas s'éloigner de lui.

Les Espagnols ont des richesses, mais ils n'ont plus de vivres. Cinquante hommes sont confiés à Orellana; il descendra le Napo, il emploiera tout ce qui sera en lui pour se procurer des munitions; et, s'il réussit, l'expédition lui devra son salut.

Orellana s'abandonne au courant du fleuve; il fait cent lieues sans le secours de la voile ou des rames; puis voilà que tout à coup il pénètre dans une vaste rivière dont le cours lui est inconnu. Ici, le drame va se compliquer.

Un an s'est écoulé depuis les premiers jours de l'expédition; car on se trouve au dernier jour de décembre 1540. D'un coup d'œil rapide, Orellana comprend que les rôles sont changés: le chef réel de l'entreprise, désormais c'est lui. Malgré les murmures de Gaspard de Carjaval, le dominicain, et d'Hernando Sanchez de Vargas, le noble gentilhomme de Badajoz, il profite de sa haute fortune qui l'a conduit à la plus belle découverte qu'on ait faite encore dans le nouveau monde; mais il en profite en conquistador sans pitié. Le moine et le gentilhomme sont jetés sur le rivage; et on ne leur laisse même pas les armes nécessaires pour leur défense. Quant à Orellana, il s'abandonne aux vagues du grand fleuve; car il a compris qu'elles le conduiront à l'Océan, et qu'une route immense sera ouverte entre les deux mers.

Il ne faudrait pas croire cependant que cette grande découverte s'accomplisse sans travaux, et qu'il n'y ait qu'à suivre le cours du fleuve. Tantôt c'est un nouveau brigantin qu'il faut construire, tantôt il faut traverser un espace de deux cents lieues, sans rencontrer une seule cabane, un seul habitant. Orellana arrive-t-il au village du chef Aparia, qui le reçoit avec amitié, on lui recommande de prendre garde aux *Conyapayaras*, aux Amazones, dont le pays est infesté. Il continue son voyage cependant, mais ce ne sont pas ces femmes guerrières qu'il a à combattre; le 12 mai, il parvient à la province de Machiparo, voisine du pays d'Aomegua; et il est poursuivi par deux mille Indiens qui lui tuent Pedro de Ampudia, et qui lui mettent dix-huit hommes hors de combat; puis c'est encore un vaste désert de deux cents lieues qu'il faut traverser. Des villages, où des têtes sanglantes s'élèvent comme d'horribles trophées, se succèdent sur la route. Parvient-il enfin à l'endroit où le Rio-Negro se jette dans le grand fleuve, la portion merveilleuse du récit commence. Le 22 juin, Orellana est attaqué par des Indiens tributaires des Amazones, et dix ou douze de ces femmes les commandent. Si l'on se rappelle l'usage où sont encore les Manicurus de se faire accompagner par leurs femmes dans les combats, si l'on a présents au souvenir les vagues récits qui ont été faits à l'aventurier espagnol par les Indiens du haut Maranham, il n'y a rien d'étrange à ce qu'il croie avoir affaire à de véritables Amazones. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, dans la narration du conquistador, ces femmes, grandes et robustes, sont blondes. Nues jusqu'à la ceinture, elles portent leurs cheveux en tresse, et elles sont armées d'arcs et de flèches. L'expédition ne s'éloigne qu'après avoir tué sept ou huit de ces femmes belliqueuses; le reste de la tribu prend la fuite. On le voit, à cela près d'une circonstance assez peu importante, le récit du voyageur n'offre rien de merveilleux; il s'explique même par la connaissance plus approfondie des usages de certains Indiens. Un peu d'exagération dans le récit d'Orellana, une préoccupation assez naturelle de la part des contemporains, imposeront plus tard un nouveau nom au fleuve, et c'est celui qu'il a conservé. En avançant vers l'Océan, on ne revoit pas les Amazones, mais les attaques sont plus fréquentes; quelques hommes même sont tués. Toutefois le courage des Espagnols n'a rien perdu de son énergie. Quelques jets d'arbalète, quelques coups de mousquet, suffisent presque toujours pour mettre en fuite ces

flottilles de barbares. Enfin l'on touche au terme de la navigation intérieure; la marée se fait sentir; et, après avoir passé dix-huit jours dans une forêt à réparer son bâtiment, Orellana remet à la voile pour gagner l'embouchure du fleuve. Le 8 août est vraiment le terme de ce prodigieux voyage: le 8 août, après dix-huit mois de navigation, Orellana entre dans le golfe de Paria; et, dix-huit jours après, il abandonne la mer d'eau douce, comme on disait alors, pour pénétrer dans le grand Océan.

Arrivé à l'île de Cubagua, Orellana achète un navire, et il part pour l'Espagne, où il remet au roi les deux cent mille marcs d'or et les émeraudes que Gonçalo Pizarro lui a confiés (*). Mais peu importe ensuite au reste de cette histoire qu'on le nomme adelantado de la nouvelle Andalousie, et qu'on mette trois navires à sa disposition pour continuer ses découvertes; il périra d'une manière malheureuse dans cette seconde expédition. Toutefois un de ces grands problèmes géographiques, dont la solution ne s'obtient guère qu'au prix du sang et des souffrances (**), a trouvé enfin son explication. On sait que le grand fleuve qui coule de l'ouest à l'est ouvre une communication entre deux vastes mers. Le reste, l'avenir l'apprendra bientôt.

Description de la province et du fleuve. La province du Gram-Para, c'est pour ainsi dire le territoire qu'arrose le fleuve; le reste n'est qu'un vaste désert. Il importe donc d'offrir ici quelques détails géographiques.

Le fleuve des Amazones peut être regardé comme le plus grand fleuve du monde; cependant plus d'une hypothèse a été débitée sur son origine. Un géographe moderne, Balbi, dit positivement qu'il est formé par la réunion du nouveau Marañon, appelé aussi Tanguragua, avec l'Ucayali ou vieux Marañon; mais que c'est à tort qu'on s'accorde à regarder le Tanguragua comme la branche principale, et à fixer les sources de l'Amazone au lac Lauricocha. Selon ce savant, il faut regarder le Beni ou Paro, qui, après sa jonction avec l'Apurimac, forme l'Ucayali, comme le véritable Marañon. Le Bone ou Paro naît dans les montagnes de Sicasica, qui appartiennent à la république de Bolivia; et, après avoir traversé cet État du sud au nord, ainsi que la république du Pérou, il entre dans la Colombie. C'est là que se forme sa jonction avec le nouveau Marañon, et elle s'opère dans le territoire encore contesté de la province de Maynas. Depuis sa jonction avec le nouveau Marañon, jus-

(*) « Gonçalo Pizarro, étant arrivé au grand affluent du fleuve où Orellana devait l'attendre, prit la résolution de retourner à Quito, dont il était éloigné de plus de quatre cents lieues; il y entra après un voyage de dix-huit mois, dans lequel il perdit les deux tiers de ses gens par la faim et les maladies. » L'écrivain auquel nous empruntons ces lignes ajoute en note: « Les soldats furent obligés de manger les chevaux et les chiens. Des neuf cents chiens qu'ils avaient en partant, il n'en restait à leur retour que deux de vivants. » Voyez Warden, *Chronologie historique de l'Amérique.*

(**) Orellana s'embarqua de nouveau à San-Lucar, le 11 mai 1544, avec quatre navires, qui portaient plus de quatre cents hommes. Après une navigation malheureuse, durant laquelle il perdit deux bâtiments, il parvint à gagner l'embouchure du fleuve qui portait alors son nom. Il ne put pénétrer qu'à cent lieues, et son voyage n'offrit qu'une suite de désastres. Enfin le dernier navire ayant rompu son câble devint complétement inutile. «On le dépeça, et trente personnes travaillèrent durant dix semaines à en faire une barque. Le cacique du pays leur fournit quelques vivres, et les accompagna jusqu'aux îles Maribuique et Caritan, et un autre les conduisit à trente lieues plus haut. Cependant la barque commença à faire eau, et Orellana, après avoir passé trente jours à chercher le courant principal, et avoir vu dix-sept des siens succomber sous les flèches des Indiens, ne put supporter tant de malheurs, et mourut. Sa veuve et le reste de l'expédition descendirent le fleuve, et, après avoir été jetés sur la côte de Caracas, gagnèrent enfin l'île de Margarita. » (Warden, loc. cit.)







Rochers du fleuve des Amazones

Amaz… Stroms

qu'au confluent avec le Rio-Negro, il porte dans le pays le nom de Solimoës. C'est à Villa de Jaen de Bracamoros que le fleuve devient navigable. Plus bas, il offre un phénomène qui se renouvelle sans doute dans plusieurs fleuves de l'Amérique, mais qui, nulle part peut-être, n'offre le caractère de grandeur qu'on remarque sur l'Amazone; après avoir reçu le Santiago, qui descend des montagnes de Loxa, le fleuve, qui avait une largeur de deux cent cinquante toises espagnoles, ou de près de quinze cents pieds, se rétrécit tout à coup. Les rochers de la Cordilière intérieure des Andes, qu'il traverse à l'est, se rapprochent; ils forment comme une espèce de voûte, et le fleuve n'a plus que vingt-cinq toises dans l'endroit le plus étroit. C'est ce canal, qui n'a pas moins de deux lieues de longueur, qu'on désigne sous le nom de Pongo de Manseriche, de deux mots de la langue qqichua, qui signifient porte et rivière. Tout au bas de ce détroit rapide se trouve Villa de Borja.

Une fois que la jonction de l'Ucayali et du Tanguragua s'est opérée, le fleuve devient magnifique; il poursuit son cours sur le territoire de la nouvelle république, et c'est à San-Francisco de Tabatinga qu'il entre dans l'empire du Brésil. C'est de l'ouest à l'est qu'il parcourt l'immense province de Para, qui, elle-même, paraît tirer son nom indien du fleuve, puisque Para, ou mieux encore Parana, veut dire la grande eau.

« Les principaux affluents de l'Amazone, à la droite, sont le *Javary*, la *Madeira*, qui, pour la longueur de leur cours, rivalisent avec les plus grands fleuves du monde, le *Topayos* et le *Xingu;* ces quatre affluents arrosent le Brésil. » Outre le Tanguragua, que Balbi appelle aussi le nouvel Amazone, les principaux affluents, à la gauche, sont le Napo, le Putumayo ou Iça, le Caqueta ou Yapuru, et enfin le Rio-Negro, grossi par le Cassiquiare et le Rio-Branco. Le premier de ces affluents appartient entièrement au territoire de la Colombie; elle peut réclamer également la plus grande partie du second et le cours supérieur de la Caqueta: les autres sont au Brésil. Lorsque le fleuve des Amazones a reçu le Rio-Negro et le Madeira, il peut avoir environ une lieue de largeur. Mais la multitude d'îles qui interrompent son cours ne permettent guère que l'on aperçoive les deux rives, et la richesse de sa végétation si imposante sur la plage peut seule se comparer à celle des lacs majestueux qu'on découvre dans l'intérieur. Quand il se jette dans l'Océan, on peut évaluer à huit lieues l'étendue de son embouchure. Dans de vieilles relations, il n'est pas rare de voir donner quatre-vingts lieues d'embouchure à l'Amazone. C'est que l'on réunit sans doute alors le Tucantins avec le Maranham. Ainsi que l'a fait remarquer Ayres de Cazal, il n'y a que cinquante lieues portugaises depuis Tigioca jusqu'à Macappa, et encore trouve-t-on entre cet espace la grande île de Marajo.

C'est à tort que le Rio-Tucantins, que l'on désigne sous le nom de Para dans la partie inférieure de son cours, est regardé comme un affluent de l'Amazone. Il prend naissance dans la province de Goyaz, et il communique avec le grand fleuve par un canal dont l'eau est saumâtre et la largeur fort inégale. Le Rio dos Tucantins se compose lui-même de deux fleuves: le Tucantins proprement dit, et le Rio-Grande ou Araguay; c'est le dernier qui est la branche principale. L'embouchure du Tucantins est égale à celle du Maranham, et les nombreuses îles qui occupent son lit, en ralentissant le courant, rendent la navigation plus facile: on dit même que les navires qui partent de Macappa passent par le Tucantins, pour éviter ces gonflements extraordinaires du fleuve qu'on désigne sous le nom de *Porororoca.*

Maintenant, si l'on n'a pas été rebuté par l'aridité de ces détails indispensables, nous dirons que c'est un spectacle trop imposant que celui d'un fleuve qui a onze cents lieues de cours, et qui permet à des navires de cinq cents tonneaux de remonter à une

distance énorme, tandis que des vaisseaux de soixante-quatorze mouillent commodément au pied d'une de ses îles, pour que nous l'abandonnions sans examiner ses productions, et surtout ses habitants. Faisons d'abord comme les voyageurs, visitons en premier lieu Belem et son grenier d'abondance, l'île de Marajo; nous nous enfoncerons plus tard dans les solitudes où vivent les nations indiennes.

Cidade de Gram-Para, ou plutôt *Belem*, est bâti sur le bord oriental du Rio-Tucantins, dans la baie de Guajara; le sol où elle s'élève est une plaine qui s'étend à environ vingt-cinq lieues de la mer; au premier abord, on croirait que sa position doit la rendre malsaine, et c'est cependant une des villes les plus salubres du Brésil. Fondée vers la fin du dix-septième siècle, il ne faut s'attendre à y trouver aucun monument remarquable; les rues sont régulières; en général, les maisons sont construites en pierres, mais elles n'offrent aucun ornement d'architecture; et, quoiqu'elles soient pour la plupart propres et commodes, il y a quelques années seulement quelques-unes d'entre elles n'offraient pas de vitres. Les édifices les plus remarquables sont la cathédrale et le palais des gouverneurs; on a transformé en séminaire l'ancien collége des jésuites. Don Marcos de Noronha, qui a acquis une si grande célébrité dans tout le Brésil sous le titre de conde dos Arcos, a fait pour Belem ce qu'il avait fait pour San-Salvador. Grâce à ses ordres, une magnifique plantation de manguiers, de monbins, de cotonniers mapou, s'est élevée dans la ville, et elle sert maintenant de promenade aux habitants. La population de Belem monte à vingt-quatre mille âmes, et son commerce est considérable; MM. Spix et Martius s'accordent à reconnaître des qualités morales vraiment essentielles à ses habitants. Le voisinage des indigènes, qui ont été soumis à diverses reprises au christianisme, est cause sans doute de l'affluence d'individus appartenant à la race indienne qu'on remarque dans cette capitale. Presque tous les ouvrages de peine sont exécutés par des *Indios mansos*, et malheureusement on en a arraché un trop grand nombre aux travaux de l'agriculture pour les enrégimenter comme soldats. Dans les environs de Para, et surtout dans l'île de Marajo, cette mesure a eu, dit-on, les résultats les plus funestes, et le nombre des femmes indiennes est beaucoup plus considérable que celui des jeunes Indiens. Si, en dépit des efforts multipliés d'un savant évêque du Para, Mgr, Gaetano Brandão, qui devint plus tard primat de Portugal, on ne trouve pas encore à Belem toutes les ressources désirables d'instruction, en revanche, cette ville paraît être, de toutes les capitales du Brésil, celle où l'Européen nouvellement débarqué, et qui est sans ressources pécuniaires, trouve de la part des habitants les secours les plus prompts et les encouragements les plus efficaces, pour peu qu'il montre du zèle et de l'industrie.

L'absence complète de fortifications met malheureusement cette ville à la disposition du premier chef de parti qui voudra exercer contre elle un coup de main; et les derniers événements ne confirment que trop cruellement les prévisions de plusieurs voyageurs, qui ont appelé sur ce manque absolu des plus simples moyens de défense les regards du gouvernement.

Ile de Marajo. L'île de Joannes ou de Marajo, qui interrompt d'une manière si pittoresque l'embouchure de l'Amazone, ou, pour mieux dire, qui s'élève entre le Tucantins et le Maranham, n'a pas moins de vingt-sept lieues portugaises du nord au sud, et trente-sept de l'est à l'ouest; elle est arrosée par plusieurs fleuves, et le sol, dans presque toute son étendue, est d'une fécondité prodigieuse. Spix et Martius pensent que son noyau est un rocher de grès ferrifère; d'autres observateurs disent que les détritus de végétaux, emportés par le cours des deux fleuves, l'ont revêtu insensiblement d'une terre végétale excellente. Ce qu'il y a de positif, c'est que l'île de Marajo est le territoire le plus productif de la province, et qu'on pouvait



S.ta Maria de Belem

évaluer à six ou neuf cent mille francs 'impôt qu'en tirait chaque année le gouvernement; en outre, c'est de ce listrict que Belem tire ses vivres. Les bestiaux, les chevaux même que l'on a ntroduits dans l'île ont multiplié avec ine rapidité si prodigieuse, que c'est naintenant une des richesses princi-ales du pays. Il y a quelques années eulement, vers 1819, un bœuf valait e vingt-quatre à trente francs, un heval de trente-six à soixante francs; n pouvait acheter une jument pour ouze francs, et même pour la moitié e cette modique somme.

Les terres arrosées par l'Amazone par l'Orénoque sont une contrée de erveilles; on y a tout exagéré. L'île Marajo n'a pas été à l'abri de ces ontes; et, tandis que le P. André de arros, qu'il faut bien se garder de nfondre avec l'historien, déclarait l'un de ses confrères avait visité dans s déserts du Tucantins une grande té habitée par six nations différentes, nt chaque individu offrait une taille aiment gigantesque, il affirmait aussi rt sérieusement que l'île avait quatre-ngt-dix lieues de largeur, et qu'elle rpassait en étendue le royaume de rtugal. Il y avait cependant des faits sez curieux à rapporter sur ce pays, ns recourir à toutes ces exagérations. Condamine, Lister Maw, et plus rd Spix et Martius, l'ont bien prouvé r leurs savantes excursions.

La Pororoca. Entre les phéno-ènes dont parlent tous les voyageurs, en est un qui a lieu à la vaste em-uchure du Para avec un caractère is grandiose que sur aucun fleuve; Indiens l'ont nommé la *Pororoca*, c'est surtout entre Macappa et le du Nord, où les îles rétrécissent canal, qu'il se déploie avec majesté. t-on arrivé aux trois jours qui pré-lent les nouvelles ou les pleines lu-, temps, comme on sait, des plus ndes marées, une vague immense quinze pieds de hauteur court de ge en plage avec un bruit formida-, et elle est suivie immédiatement n second, d'un troisième flot aussi ssant, quelquefois même d'un quatrième, qui se précipitent sur le rivage à peu d'intervalle l'un de l'autre, en renversant tout ce qui s'oppose à leur furie. La marée, au lieu d'employer près de six heures à croître, arrive en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur. Le rugissement de la Pororoca s'entend à près de deux lieues de distance : c'est le *mascaret* de l'embouchure de la Garonne sur de plus grandes proportions.

Avant de nous enfoncer dans l'intérieur, nous rappellerons que l'île de Marajo était jadis habitée par des Indiens que s'en alla prêcher le plus grand orateur sacré du Portugal, le P. Antonio Vieira, et qu'il convertit en partie du moins. Les *N'hengahybas* étaient, comme les Payagoas, des peuples essentiellement navigateurs, et ils possédaient d'innombrables canots, que l'on désignait sous le nom d'*igaras*. Les Indiens de l'île de Marajo prenaient le titre d'*Igaruânas*, ou de Canotiers, pour établir une différence positive entre eux et les Indiens des forêts. Sous le nom d'*Igaruânas*, cependant, ainsi que le fait très-bien observer M. Ayres de Cazal, on comprenait une foule de nations qui étaient venues habiter l'île successivement; tels étaient les Tupinambas, les Mammayamas, les Guayanas, les Juruunas, les Pacayas, et quelques autres. On voit ainsi que, dès le dix-septième siècle, et à la suite des guerres d'extermination qui avaient eu lieu dans le Sud, une fusion entre les tribus souvent opposées s'était déjà faite sur ce point. Là, comme partout où ils se présentèrent, les Tupinambas exercèrent leur influence. Non-seulement les Igaruânas possédaient de petites pirogues pour vaquer aux occupations habituelles de la vie sauvage, la chasse et la pêche, mais ils possédaient de vastes canots de guerre ayant quarante à cinquante pieds de longueur, et creusés dans un seul tronc d'arbre. On les appela *maracatim*, du nom de l'instrument sacré des Tupinambas, et du mot *tim*, qui signifie littéralement, nez ou bec d'oiseau. C'est qu'en effet le maraca, lié à une longue perche, était attaché à

la proue de la pirogue de guerre, et qu'un Indien devait être sans cesse occupé à faire retentir l'instrument sacré au moyen d'une corde. Ce devait être, à coup sûr, un spectacle imposant que ces flottes innombrables de Maracatim portant la guerre le long des côtes, et faisant retentir le rivage du bruit des maracas choqués en mesure, et se mêlant aux cris de guerre.

Les Igaruânas du bas Maranham passent pour les meilleurs rameurs du pays, parce qu'ils sont accoutumés dès l'enfance à cet exercice. Ce furent eux qui entraînèrent, à force de rames, la flotte du capitaine Teixeira, depuis l'Océan jusqu'en vue des Andes.

Examen de la population indienne du fleuve. Puisque nous avons commencé à jeter un coup d'œil sur les nations indiennes du Para, et que nous sommes encore à l'entrée du fleuve, nous dirons que sur les bords de l'Amazone, malgré leur nombre, les tribus errantes ou civilisées présentent un caractère de morcellement, un aspect d'isolement même, qui est bien différent de ce qu'on remarque dans le Sud.

« A cent soixante-deux legoas environ au-dessus du Para, dit un écrivain qui a fait une étude spéciale des voyageurs allemands, on a déjà atteint les vastes régions que les habitants du Para désignent par le nom du désert *sertão dos Amazonas*, et que l'on peut considérer plus particulièrement comme le domaine des habitants primitifs du Brésil. Parmi ces autochthones, ou indigènes, il en est qui, tout en continuant à vivre isolément au fond de leurs forêts, se sont pourtant assez apprivoisés pour entretenir quelques relations avec les blancs; d'autres sont ennemis déclarés des colons, toujours prêts à les attaquer lorsqu'ils sont les plus forts, ou à fuir tout contact avec eux, s'ils se sentent les plus faibles. Quelquefois les missionnaires réussissent à engager des familles isolées ou des tribus peu nombreuses à se fixer dans des établissements européens. Lorsque les Indiens colonisés, *Indios aldeados*, restent pendant quelque temps dans le voisinage des Européens, ils abandonnent peu à peu leurs mœurs et leur idiome, et adoptent la langue portugaise; mais, comme souvent ce ne sont que des causes passagères, telles qu'une guerre avec leurs voisins, une maladie pestilentielle ou une famine, qui les déterminent à se rapprocher des Européens, il arrive fréquemment qu'au bout de quelque temps ils retournent dans leurs forêts. On les a vus aussi massacrer leurs missionnaires, soit parce que dans leur nouvel état social ils ne trouvaient pas les avantages qu'ils s'en promettaient, soit parce qu'ils éprouvaient des vexations de la part des colons; massacre que les gouverneurs du Para ou du Rio-Negro ne manquent jamais de punir par une guerre d'extermination. Tout ceci explique la dépopulation de l'intérieur des provinces de Para et de Rio-Negro; on comprend aussi, d'après cela, que les tribus que l'on y rencontre ont perdu leur originalité, et conservent à peine quelques restes de leur langue, de leurs mœurs et de leurs habitudes primitives; on comprend encore que celles d'entre elles qui, précisément à cause de leur faiblesse, consentaient plus facilement à se laisser coloniser, confondues avec les blancs, ont dû peu à peu disparaître complétement. En effet, la relation d'Acunha, ainsi que plusieurs cartes anciennes du Brésil, mentionnent les noms de plusieurs tribus habitant les bords du fleuve des Amazones, dont les voyageurs n'ont trouvé aucune trace. Celui qui veut les connaître est obligé d'aller les chercher dans leurs établissements, tous plus ou moins distants du grand fleuve.

« Le voyageur qui parcourt cette portion de l'intérieur du Brésil est donc frappé à chaque pas de l'absence totale d'unité et de consistance dans la race indienne, absence d'où proviennent des changements continuels dans leurs mœurs, leurs habitudes et leur langage. Les Indiens qui travaillent dans les environs de Santarem sont un mélange d'une multitude de tribus, savoir : des Jacypuyas, des Jurunas, des Cariberis, des Curiares, des Cuza-

·is, des Guaruaras, qui tous habitent ·ntre le Rio-Xingu et le Tapajoz, et es Passes, les Juris, les Vainumas, les ·laranhas et les Miranhas, qui vien-ıent de l'ouest, surtout du Rio-Ya-ıura. Le commerce habituel des blancs exercé une telle influence sur les in-ividus de toutes ces différentes tribus, u'aujourd'hui ils se ressemblent tous ·ar leurs mœurs et par leur langage. ·eu d'entre eux ont conservé complé-ement le souvenir de leur langue pri-ıitive; mais peu d'entre eux aussi avent le portugais, ou la *lingoa geral:* elle-ci, à la vérité, est l'idiome au ıoyen duquel les colons communi-uent avec les Indiens; mais ses mots armonieux et riches sont étrangement ıodifiés ou altérés par ceux-ci. Un entiment commun aux Indiens de outes les tribus, sentiment plus indé-ébile chez eux que leurs mœurs et eur langue, c'est la haine héréditaire ontre quelque autre tribu. Rien de lus triste, pour tout philanthrope, que e voir combien le sentiment de la aine nationale et le désir de la ven-eance sont profondément enracinés ans le cœur de l'Indien; c'est au point ue, lorsqu'on lui adresse des ques-ons sur une tribu quelconque, en y épondant il ne manque jamais d'indi-uer les tribus qui sont ses ennemis. ·es Indiens qui vivent au milieu des lancs, et qui ont perdu les qualités et s mœurs distinctives de leur tribu, se onnent eux-mêmes le nom de Canica-ïz, ce qui veut dire les hommes civi-sés, et appellent les tribus qui habitent ·s bords de la rivière des Amazones ·apiruara, c'est-à-dire, les hommes du euve supérieur ou du désert. »

Ayant donc fait entre eux une al-ance qui pour être accidentelle n'en st pas moins durable, ces peuples, éunis désormais pour toujours, pré-entent un certain nombre de coutumes ommunes à tous, et que nous croyons evoir rappeler. En thèse générale, on eut supposer qu'ils ont cessé d'être can-ibales; ils vivent principalement des roduits de leur chasse et de leur pê-he, plus rarement de l'agriculture; s recueillent le miel sauvage, ainsi que la cire, et ils vendent ce dernier objet aux colons. Ils n'usent pas encore de vêtements; et, bien qu'ils ne soient plus aussi belliqueux que par le passé, la guerre est encore dans leurs goûts. Ils se soumettent au *capitão* le plus courageux et le plus fort, et c'est sous ses ordres qu'ils attaquent les établissements les plus voisins du lieu qu'ils habitent. Durant la guerre, ce chef a droit sur eux de vie et de mort. Ils connaissent l'usage des flèches empoisonnées par le suc du wourali; mais les armes dont ils se servent le plus généralement sont l'arc et la masse. Les prisonniers faits à la guerre ne sont plus mis à mort; on les réduit en esclavage. L'assassinat et le vol sont prohibés; le voleur est puni en proportion de la somme volée, et il est permis aux parents de l'individu assassiné de se venger sur l'homicide. Ils paraissent jaloux, et veillent à la chasteté de leurs femmes. Ils comptent les révolutions du temps par les changements de la lune; c'est ce qui fait que durant la saison pluvieuse, quand cet astre reste trop longtemps couvert, leurs périodes s'étendent beaucoup au delà de vingt-huit jours, sans qu'ils aient pu trouver, jusqu'à ce jour, aucun moyen d'obvier à un inconvénient semblable. Ils semblent considérer la sécheresse et l'humidité alternative du jour et de la nuit comme une nécessité mécanique, et qui n'a aucun rapport avec le pouvoir immédiat d'un être suprême.

Idées religieuses; génies des Indiens. Les superstitions qui appartiennent aux tribus de l'Amazone sont d'autant plus curieuses à examiner, qu'on y remarque l'influence persistante des Tupis, influence qui semble n'avoir pas été suffisamment observée par un habile voyageur. Trois espèces d'êtres surnaturels, ou plutôt trois sortes de génies, sont en général admises par les tribus de l'Amazone. Le *Jurupari*, le *Gurupira* et l'*Uaiuara* se montrent dans les mêmes lieux; mais ils occupent un rang bien opposé dans la céleste hiérarchie, et il nous semble que, divinités secondaires admises maintenant par les mêmes tribus, il

se pourrait qu'ils eussent appartenu primitivement à des nations fort différentes; ils attesteraient encore aujourd'hui le plus ou moins de puissance religieuse de ces tribus, leur plus ou moins d'élévation dans l'échelle sociale. Le Jurupari, c'était le dieu malfaisant des Tupinambas, et c'est celui qui marche le premier dans les idées théogoniques des peuples de l'Amazone; il ne se manifeste aux hommes que par les maux qu'il leur envoie. Les piayes ont le droit de l'évoquer; ils possèdent même des formules qui peuvent le contraindre à paraître; ce n'est jamais sous la forme humaine qu'il consent à se montrer. MM. Spix et Martius font observer avec justesse que jurupari signifie âme dans la plupart des dialectes de la race tupi, et que les Indiens donnent même ce nom à la divinité que les missionnaires leur font connaître; mais peut-on en conclure, comme sont disposés à le faire ces écrivains, que ce mot renferme en lui toutes les notions relatives à un être spirituel et surnaturel, auquel leur faible intelligence a pu s'élever? nous ne le croyons pas. Le Gerupari, parmi les tribus de l'île de Maranham, n'empêchait pas la croyance au Toupan, qui semble avoir eu une tout autre attribution. Il faudrait supposer que les maux accumulés sur la tête des Indiens par l'arrivée des conquistadores ont tari, jusque dans sa source, la croyance originelle en un principe plus favorable à la race humaine. S'il faut s'en rapporter aux derniers voyageurs, le reste des idées religieuses appartenant en propre aux Indiens se ressentirait de cette croyance désespérée. Le Gurupira est un lutin, une sorte d'esprit follet, qui se montre aux sauvages sous toutes les formes, qui jette partout la discorde, et qui goûte un malin plaisir à contempler les maux des hommes. L'Uaiuara, assez semblable aux démons des races germaniques que l'on désigne sous le nom de Kobolds, apparaît sous la forme d'un petit homme, ou d'un gros chien à longues oreilles pendantes. Lorsqu'on entend des hurlements prolongés durant la nuit, c'est l'Uaiuara qui jette son cri funèbre. La croyance cabalistique des Indiens de l'Amazone ne s'en tient pas là : les seigneurs des eaux, les terribles Yapuras, les guettent au passage dans leurs pirogues; et, pour peu qu'ils étendent leurs bras formidables, ils les entraînent au fond des fleuves, où ils ont établi leur empire.

Indiens complétement sauvages des bords de l'Amazone; les Muras. Maintenant, pour peu que nous en venions aux peuplades qui ont su préserver leur individualité, si l'on peut se servir de cette expression, pour peu que nous examinions les tribus qui se sont réfugiées dans l'intérieur de la province, et qui se sont refusées à un contact toujours fatal pour elles avec les blancs, nous serons frappés des habitudes étranges, ou simplement des coutumes originales qui se sont conservées dans les forêts. C'est ainsi que l'on a affirmé qu'entre l'Araguaya et le Tucantins il existait une nation entièrement composée de cannibales, et qui renouvelait, dans les sombres festins de leurs funérailles, un usage horrible des anciens Tapuyas : les parents au déclin de la vie sont sacrifiés et dévorés. Dans la même contrée, il y a, dit-on, une autre tribu qui croit à l'immortalité de l'âme, et qui n'a cependant aucune notion sur la puissance d'un être suprême.

Mais, bien qu'elles soient errantes, bien qu'elles vivent en général de leur chasse et de leur pêche, ces hordes ne sont pas étrangères à toute notion d'agriculture; elles séjournent plus ou moins longtemps dans certaines localités. Au Para, il existe une nation plus vagabonde que toutes les autres, et à laquelle les Brésiliens eux-mêmes ont imposé le nom significatif d'*Indios de corso*. Ce sont les Muras qui, à bien des égards, nous paraissent mener, sur les bords de l'Amazone, la vie que les Botocoudos mènent sur la côte orientale.

Les Muras sont un peuple essentiellement errant, et ils rappellent, par leur vie nomade, ces Zinganes asiatiques, que nous connaissons sous les noms di-





d'Égyptiens, de Bohémiens, de
ʒari, de Gypsies, et dont on retrou-
ıjourd'hui encore des hordes au Bré-
ıême et dans la plupart des con-
s de l'Europe. En adoptant cette opi-
ı, MM. Spix et Martius l'appuient de
ieurs observations curieuses, qui
lissent une analogie plus positive
ıre entre ces peuples d'origine si
ɪrente. Non-seulement les Muras
vivent que de vol et de rapines,
ı ils sont méprisés et persécutés
les autres tribus; et, comme on
remarqué, ils semblent être les
es d'un peuple jadis puissant, qui
e maintenant les persécutions dont
est rendu coupable dans les temps
a prospérité. Selon nous, c'est ce
rendrait assez probable l'opinion
philologue célèbre; il voit dans
sauvages vagabonds les restes d'un
ıle nommé *Muru-Muru*, qui habi-
jadis le pays situé à l'est de Cusco,
ui fut réuni à l'empire des Incas
Capar Yupangu.

l'on en croit Ayres de Cazal, les
as formeraient encore aujourd'hui
des nations les plus nombreuses
'Amazonie. Chassés par les vail-
ı Mundrucus, les uns occupent le
arrosé par le Teffe, et diverses
ılades ont disparu devant eux; les
es se sont établis près de la ville
Borba, sur la rive droite de la
eira, à environ vingt-quatre lieues
endroit où elle se jette dans l'Ama-
. De là, ils fondent à l'improviste
les établissements des colons, et
enouvellent, dans ces contrées dé-
es, les scènes de désolation qui
ent lieu sur la côte orientale, au
ps des farouches Aymorès.

es Muras sont peut-être la seule
on brésilienne chez laquelle on ne
ve aucune espèce de notions agri-
s. Comme c'est à la terreur qu'ils
irent qu'ils doivent une partie de
subsistance, on les voit chercher
cesse dans leur imagination sau-
quelque moyen bizarre qui aug-
te encore l'aspect hideux de leur
ionomie. Non-seulement ils se
ent la lèvre inférieure et les oreil-
comme les autres nations de ces contrées, mais ils se fendent aussi les narines, et ils y introduisent des coquillages ou des dents saillantes de tajassu, qui leur donnent l'aspect le plus farouche. Les Muxuranas, les Miranhas se distinguent aussi par leur physionomie bizarre. Les Muras ne se contentent pas de se peindre comme les autres tribus; plusieurs d'entre eux emploient un véritable tatouage, et ils se dessinent sur la peau diverses figures, en employant les moyens les plus douloureux. Cet usage n'exclut point celui des peintures, et l'on prétend même qu'en divers endroits les guerriers se couvrent de fange pour augmenter encore le dégoût et la crainte qu'inspire leur seul aspect. Plusieurs fois, les autorités locales ont donné le conseil impitoyable de les détruire. Espérons qu'une idée semblable ne recevra point son exécution. Comme les Botocoudos, les Muras sans doute vivront bientôt en paix avec ceux qu'ils persécutent.

Mundrucus. Mais, parmi les nations de l'Amazonie, la plus remarquable et la plus vaillante, c'est celle des Mundrucus, qui a imposé son nom à un vaste district, et qui s'est donné à elle-même la tâche de soumettre les Muras, qu'elle regarde comme des brigands. Les Mundrucus ont des habitudes belliqueuses qui ne les rendent guère moins farouches aux yeux des voyageurs que les nations vagabondes auxquelles ils ont voué une haine qui amènera peut-être leur extermination. Ainsi que l'a fort bien remarqué Ayres de Cazal, les Munducus sont périœciens des Macassars de l'île Célèbes, qui passent pour un des peuples les plus courageux du grand archipel oriental; et, par leur vaillance du moins, ils offrent une certaine analogie avec ce peuple belliqueux. Les Mundrucus ont reçu des nations voisines le surnom de *Payquicé*, ou de coupe-têtes, et en effet leur habitude à la guerre est de trancher la tête à leur ennemi, et de la conserver comme un trophée. Tels sont leurs procédés d'embaumement, qu'ils surpassent même ceux employés par

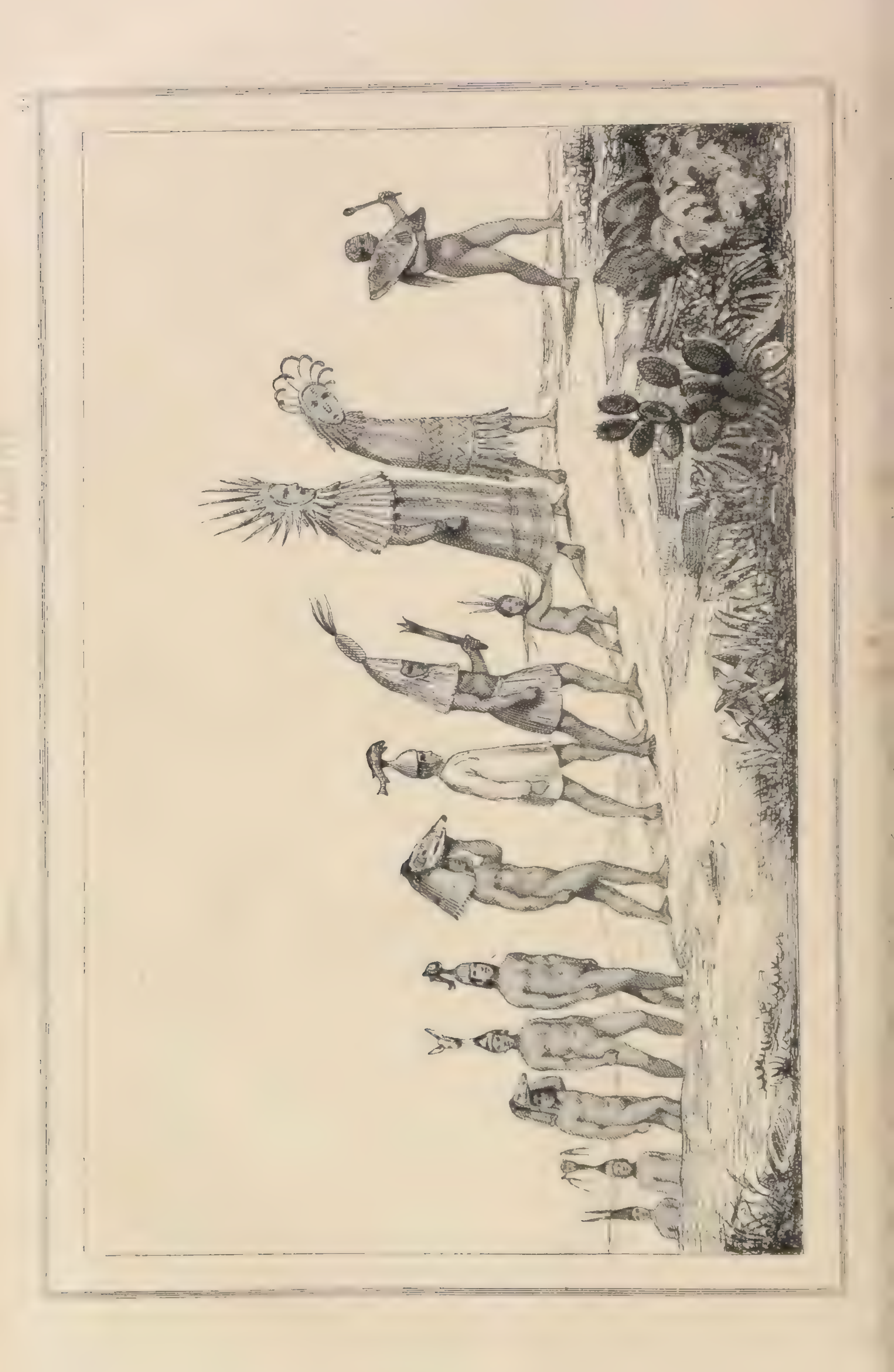
les habitants de la Nouvelle-Zélande. Comme au temps des Tupinambas, ils ornent leurs cabanes de ces horribles trophées. Celui qui peut étaler dix têtes prouve par cela seul qu'il est habile à être élu comme chef. Malgré leurs habitudes guerrières, les Mundrucus ne sont pas étrangers à toute notion des sciences d'observation; ils connaissent les vertus de plusieurs plantes, et ils guérissent par leurs moyens certaines maladies réputées vraiment dangereuses.

Les Mundrucus sont nombreux, comparés aux autres peuplades, et l'on fait monter à 16 ou 18,000 individus le chiffre total de leur population. La plupart de ces Indiens se sont convertis au christianisme. Mais, s'il faut en croire les voyageurs les plus modernes, ce serait parmi ceux qui errent au fond des forêts, et parmi les Mojuranas ou Muxuranas, que se trouverait encore en vigueur un usage épouvantable, et qui ne peut trouver son explication que dans certaines croyances religieuses dont l'origine nous est inconnue. Les Mundrucus sauvages tuent leurs vieillards ou leurs parents infirmes, et ils demeurent convaincus qu'ils ont accompli un pieux devoir que leurs enfants leur rendront à leur tour quand le temps en sera venu.

Malgré cette étrange coutume, les Mundrucus n'en sont pas moins le peuple qui a conservé le plus d'influence sur les bords de la Madeira et de l'Amazone. Grâce à la position géographique qu'elle occupe, à sa force numérique, même en dépit de ses rapports avec les Européens, cette nation a su garder, en partie du moins, l'originalité de ses habitudes primitives. C'est parmi les Mundrucus que l'on retrouve encore ces grandes initiations religieuses et cette exaltation persuasive qui donnent aux piayes une si grande analogie avec les schamanes de l'Asie septentrionale. C'est parmi eux qu'on observe cette multitude d'ornements en plumes, et tout ce luxe d'industrie sauvage qu'on ne remarque que chez les nations qui ont maintenu leur liberté. A eux encore les grands conseils où ne s'assemblent que les chefs de famille, pour délibérer sur les intérêts de la tribu; à eux les fêtes symboliques, où l'on se transmet les grandes traditions nationales; à eux surtout ces espèces de danses religieuses, auxquelles les Indiens n'attachent pas seulement une idée de plaisir, mais qui tiennent essentiellement à quelque forme du culte populaire.

FÊTES ET MASCARADES DES INDIENS. Que l'on consulte les anciens voyageurs qui ont visité cette portion de l'Amérique méridionale; que l'on ouvre d'Acunha, le P. Gumilla, Salvadore Gilii, et l'on se convaincra de l'importance dont étaient, et dont sont encore les fêtes ou même les danses parmi les nations qui habitent les bords de l'Orénoque, de l'Amazone, et de leurs immenses affluents. Rien de plus varié, du reste, que ces fêtes et que ces danses religieuses. Depuis la procession, où se fait entendre le *botuto*, trompette sacrée, dont les sons lugubres doivent chasser tout profane, et répandre la fertilité sous les voûtes des forêts, jusqu'aux grandes rondes que les Apiacas ont conservées de leurs ancêtres, les Tupis, et qu'ils exécutent sans doute avec des chants consacrés, on retrouve parmi cette multitude de hordes, qui n'ont plus de liaisons entre elles, les usages les plus étranges et souvent les plus inexplicables; et, tandis qu'on voit se renouveler des cérémonies solennelles, qui n'appartiennent au premier abord qu'à des tribus vivant dans les forêts, on est surpris d'en retrouver quelques-unes qui rappellent, par leur caractère, ce que les civilisations européennes ont enfanté de plus bizarre et souvent de plus burlesque; telles sont les processions masquées des *Tecunas* ou *Ticunas* qu'on remarque dans le Solimoens.

Ce ne serait pas, du reste, cette unique province de l'Amazonie qu'il faudrait explorer pour trouver en Amérique l'origine des vraies mascarades sauvages. Non-seulement les masques existaient dès une haute antiquité au Mexique, où ils étaient employés dans certaines cérémonies reli-



euses, mais on en a trouvé de fort marquables par leurs formes sur s bords du Rio-Negro (*); et, à l'arvée de Christophe Colomb dans l'île Haïti, il remarqua parmi les grandes itions de cette île l'usage de masques rt habilement faits, qui portaient s ornements en or (**). Les masques s Tecunas n'exigent pas tant de délitesse de travail, et cependant leurs rmes sont quelquefois assez habileent inventées pour que l'effet en soit aiment original. Ainsi que le fait server un artiste habile, qui a pris in de reproduire une scène entière travestissement, les masques des cunas ne sont en effet qu'une imitaon vraiment barbare de la nature. Il ous paraît peu probable, néanmoins, e le génie inventif de l'artiste sauvage t prétendu s'en tenir à une imitation acte des objets qu'il avait sous les ux ; il a entendu le grotesque à sa maère, et il l'a rendu d'après ses idées. n'est pas pour la première fois que sprit de sarcasme, naturel au sauge, s'en prend à la physionomie ou 'allure des animaux ; et, à partir de danse du kangourou, exécutée à la ouvelle-Hollande, jusqu'à ces espèces scènes dramatiques dans lesquelles représente une chasse au tigre, et e le P. Sobreviela vit exécuter au rou, ce n'est qu'une imitation burque, où tous les êtres de la création paraissent devant l'homme pour être bjet de ses railleries. Ici néanmoins, mme le fait très-bien observer . Debret, ces masques d'animaux, écutés avec beaucoup de soin, ont degré de ressemblance bien marquée ec l'objet qu'ils sont supposés reésenter.

« On retrouve dans le premier une te de tigre surmontant un entourage mèches de cuir ajoutées pour acmpagner le visage de l'homme qui sera coiffé. Le second représente ie tête de tapir, à laquelle on a ajouté une crinière de filaments soyeux de tucum; le troisième, un tatou parfaitement figuré, et posé sur une coiffure très-compliquée de détails coloriés. Le quatrième représente un masque humain ailé et coiffé en plumes ; le cinquième, un casque surmonté d'un poisson ; le sixième, une tête de singe ; le septième, un visage humain garni de deux nageoires. Ces deux derniers sont des casques (*). »

Pour se faire une juste idée d'une mascarade tecunas, il faut se représenter cette longue troupe indienne apparaissant vers la fin de la journée sur quelque colline, et précédée d'une femme qui marque la marche en frappant en cadence sur la carapace d'une tortue. Les uns marchent tout nus, bien qu'ils soient coiffés de leurs masques bizarres ; les autres se sont orné le corps des peintures éclatantes usitées dans les fêtes indiennes. Il y en a enfin qui se sont revêtus d'une longue robe, et qui, grâce à ce travestissement, figurent quelque géant épouvantable. Il est difficile sans doute, maintenant, de connaître l'origine d'un tel divertissement. Ce qu'il y a de probable, c'est que, pour en connaître tous les détails, il faudrait descendre fort avant dans les croyances intimes d'un peuple dont on ne connaît guère que le nom. Les peuples que nous venons de rappeler ne sont pas les seuls, à coup sûr, dans l'Amazonie qui offriraient des usages curieux à examiner : les *Jummas*, qui se servent si bien de la massue, les *Araras*, qui tirent leur nom du singulier ornement en plumes qui orne leur bouche, les *Parinthinthins*, qui se dilatent prodigieusement les oreilles, et qui se noircissent la lèvre supérieure en re-

(*) *Archeologia Britannica*. Ces masques us ont paru avoir de l'analogie avec cernes sculptures religieuses de la Polynésie.

(**) Voy. Oviedo, Navarrete, etc.

(*) M. Debret ajoute que ces figures, d'un très-grand relief, sont aussi légères que solides. Elles consistent en un tissu de coton assez épais, fortement gommé des deux côtés, et peint ensuite ; ce qui lui donne la consistance d'un corps dur et sonore. Les différentes teintes employées dans leur coloris sont le blanc, le jaune clair, le rouge, le brun et le noir.

produisant la forme d'une demi-lune; toutes ces tribus, et tant d'autres que nous omettons à dessein, forment encore des aldées assez nombreuses, et offrent dans leurs usages plus d'un trait original à examiner. Cependant, quelque multipliés que soient ces noms, à l'exception des Mundrucus, ils ne représentent en réalité que des fractions de peuplades. Les grandes nations, telles que les *Omaguas*, qui se faisaient remarquer par un commencement de civilisation, et qui avaient adopté cependant des usages si bizarres, les Omaguas, soumis en partie par les jésuites, ne se montrent plus que dans ces débris de réductions que l'on remarque encore sur les bords du fleuve, et dont la splendeur passagère a disparu avec l'extinction de la société religieuse qui les avait fondées.

Amazones. Avant de quitter les nations qui appartiennent essentiellement au Para, une question dont la solution n'est pas sans intérêt se présente tout naturellement : la tribu belliqueuse qui a donné son nom au fleuve a-t-elle vraiment existé? A-t-on vu de vraies Amazones combattre sur les bords du Maranham? Le récit d'Orellana est environné, on l'a bien vu, de circonstances trop étrangères au fait principal pour qu'on doive l'admettre sans examen. La tradition hellénique s'y reproduit d'une manière trop sensible; elle est trop selon les idées européennes, pour qu'il soit possible de l'adopter implicitement. C'est évidemment un mythe de l'antiquité reproduit dans le nouveau monde, et servant ce goût pour le merveilleux, qu'on retrouve chez les voyageurs durant tout le seizième siècle. Au lieu d'éclaircir la question, Raleigh, d'Acunha, Teijo, Sarmiento, Cornelli n'ont fait que la rendre plus obscure. Selon les uns, les Amazones auraient fait partie de la nation des Omaguas. Mais si l'on s'en rapporte au P. Yves d'Évreux, qui paraît avoir reçu à ce sujet des communications fort positives, elles auraient existé bien réellement, et il faudrait les rattacher à la race des Tupinambas, au joug desquels elles se seraient soustraites. Cette opinion se rapproche essentiellement de celle qui a été déjà émise par le plus célèbre de nos voyageurs modernes. M. de Humboldt pense que quelques femmes indiennes, lasses de l'espèce d'esclavage dans lequel les retiennent leurs maris, ont bien pu se séparer, et vivre à part des autres tribus. Les rapports des Indiens, acceptés sans critique, et l'imagination des voyageurs auront fait aisément le reste.

État présent des bords de l'Amazone. Ceux qui s'en rapportent au Voyage, d'ailleurs fort estimable, de la Condamine, pour connaître les bords de l'Amazone, se font difficilement une idée des changements qu'ont subis, depuis quelques années, les rivages du fleuve. C'est en lisant Lister-Maw, et surtout les deux habiles voyageurs allemands, que l'on s'aperçoit de la métamorphose qui s'est opérée; les réductions n'existent plus, il est vrai, ou on n'en voit plus que les débris; mais, dans le voisinage du bord de la mer, les aldées se sont multipliées; et, si une révolution sanglante ne venait pas d'en arrêter tout à coup le développement, il n'y a nul doute qu'elles ne dussent marcher vers une haute prospérité. Aujourd'hui, dans les quatre grandes divisions du Para, il n'existe encore que douze villas, outre la capitale. Néanmoins on a multiplié les détachements ainsi que les habitations; et la bourgade de Santarem, que l'on rencontre en remontant le fleuve, offre à peu près toutes les ressources de luxe qu'on peut rencontrer dans les villes du bord de la mer. Nous en dirons presque autant d'Obydos, désigné autrefois sous le nom de Pauxis; c'est un des établissements de l'Amazonie qui promettent le plus d'accroissement, et son entrepôt de cacao lui a acquis déjà dans le pays une certaine célébrité commerciale.

Ceci ne serait rien sans doute; et quelques bourgades, disséminées dans ce vaste désert, n'offriraient pas encore un bien grand espoir de prospérité intérieure; hâtons-nous de le dire, l'agriculture et l'industrie semblent

lloir faire quelques progrès. Déjà, re le coton, le sucre, le cacao, les gues médicinales, le beau bois ci-n, connu sous le nom de *pao se-*, on exporte du Para les fruits matiques du pechurim, que l'on naît en Europe sous le nom de toute ce, et ceux du cucheri, que l'on elle le girofle du Maranham.

RÉCOLTE DES ŒUFS DE TORTUE. est cependant quelques industries fitables qui doivent diminuer d'im-tance avec les progrès de la civili-on; telle est, entre autres, la fa-cation de cette espèce de beurre, it on fait usage sur le bord du fleuve, qu'on obtient des œufs de tortue. u temps de la ponte générale, on t les tortues arriver par milliers sur rivages du fleuve, et chercher un lieu orable dans le sable pour y déposer rs œufs. Le seul choc des écailles qui heurtent sur la plage sablonneuse duit en ce moment un bruit formi-le, que tous les voyageurs ont re-rqué. La ponte générale commence coucher du soleil, et elle finit au puscule du matin. Alors tous les itants des aldées voisines accourent r prendre part à la moisson; mais gouvernement a préposé d'avance gardiens que l'on désigne sous le n de *capitães da praya*, capitaines rivage et qui, en même temps qu'on leur remettre les droits exigés par ministration, veillent à ce que tout passe dans l'ordre. Chaque tor-, après avoir déposé dans le sable ante et un œufs au moins, cent qua-e au plus, se retire, et le rivage e libre. « La récolte faite, dit un rage auquel nous avons emprunté ieurs renseignements, on com-ce par mettre ces myriades d'œufs monceaux de quinze à vingt pieds iamètre, sur une hauteur propor-née; on jette les œufs dans des ques soigneusement calfatées; on brise avec des fourches de bois, et es pile en les foulant avec les pieds, u'à les réduire en une bouillie jaune, laquelle on verse de l'eau, et qu'on se aux rayons du soleil. La cha-fait monter à la surface la partie huileuse des œufs, laquelle s'enlève au moyen de cuillers faites avec de grands coquillages, et se met dans des chaudières exposées à un feu lent; peu à peu cette espèce de graisse, appelée *manteiga de tartaruga*, se clarifie et acquiert la consistance et la couleur de beurre fondu. Lorsqu'elle est refroidie, on la met dans de grands pots de terre, dont chacun contient environ soixante livres pesant; on les ferme avec des feuilles de palmier. »

La *manteiga de tartaruga*, ou, pour mieux dire, le beurre de tortue, est aussi en usage chez les Indiens de l'Orénoque, et parmi ceux qui habitent les rives de ses tributaires. Quoi qu'on fasse, cette graisse, ou, pour mieux dire, cette huile consistante, qui sert à assaisonner différents mets, conserve toujours un goût d'huile de poisson, auquel il est difficile de s'accoutumer. On se fera, du reste, une idée à peu près exacte du nombre d'œufs de tortue qui se détruit annuellement sur les bords de l'Amazone, quand on saura qu'on évalue à quinze mille *potes* la quantité d'huile qui se récolte dans les parages arrosés par le Solimoens, et qu'il faut seize cents œufs environ pour chaque pote. C'est donc une destruction de deux cent quarante millions d'œufs qui se fait annuellement; et, comme on l'a déjà remarqué, il est difficile que les rives, maintenant désertes, des grands fleuves du Para, fournissent toujours à cette consommation.

CAOUTCHOUC. Une autre industrie propre au Para a reçu tout dernièrement un grand développement; il semble devoir s'accroître encore. Nous voulons parler de la récolte du caoutchouc; cette gomme, devenue si nécessaire à l'Europe, s'obtient d'un grand arbre du genre des euphorbes. Dans le nord du Brésil, il est connu sous le nom de *seringeira*, ou d'arbre à seringues; c'est que, dès l'origine, les Omaguas faisaient usage du suc épaissi de cet arbre pour fabriquer l'instrument dont il porte le nom. Aujourd'hui encore, les Indiens qui récoltent le suc du caoutchouc sont appelés

seringeiros. Ces hommes, dont le nombre s'est augmenté, travaillent en mai, juin, juillet et août; c'est l'époque où ils font des incisions transversales aux arbres qui fournissent la gomme. Un petit pot de terre glaise est attaché au-dessous de cette fontaine, qui coule assez abondamment pour que le vase soit rempli en vingt-quatre heures. Le suc liquide du caoutchouc est emporté par les seringeiros, qui forment des moules de terre glaise ayant la forme de l'objet qu'ils veulent façonner, et qui l'enduisent, à diverses reprises, du suc qu'ils viennent de recueillir. Pour que le caoutchouc, encore frais, ne puisse pas se corrompre, une opération est pratiquée, et c'est elle qui colore la gomme élastique en noir. Les moules sont exposés à la fumée du palmier ouassou, et cette fumigation est toujours regardée comme nécessaire. On ne brise les moules de terre que quand les couches de gomme ont acquis la consistance suffisante.

Bien d'autres substances ignorées sans doute, bien d'autres arbres précieux existent dans l'Amazonie, qui doivent concourir au développement industriel de l'Europe et de l'Amérique. Espérons que de nouvelles explorations, encouragées par le gouvernement brésilien lui-même, sauront bientôt les découvrir.

Qu'il nous soit permis de raconter ici une de ces grandes infortunes qui sont regardées comme un exemple presque fabuleux de courage, et dont le souvenir toutefois n'est pas entièrement perdu sur les bords des grands fleuves. Le témoignage si sincère de la Condamine, celui de M. Godin lui-même, donnent à ce récit une certitude historique qu'on ne saurait aujourd'hui réfuter.

Madame Godin des Odonais, sur les bords de l'Amazone.

Je ne sais plus quel vieux missionnaire, pénétrant dans les forêts qui bordent l'Amazone, s'écria, ravi par l'enthousiasme: *Quel beau sermon que ces forêts!* D'un mot, il essayait de faire comprendre ainsi leur sublime beauté; d'un seul mot en effet, pour qui a des souvenirs, il peignait ces immenses arcades formées par les vignaticos joignant à quatre-vingts pieds leurs branches robustes, comme les ogives de nos cathédrales s'entrelacent dans leur sublime régularité. D'un mot, il peignait ces lianes verdâtres entourant dans leurs spirales immenses quelque vieux tronc de sapoucaya, ainsi qu'un serpent qui se tiendrait immobile comme le serpent des Hébreux attaché à sa colonne d'airain. D'un mot, il peignait encore ces aloès, coupes du temple, qui ouvrent à l'extrémité des jaquétibas leurs calices immenses de verdure, prêts à recevoir la rosée du ciel; puis ces candélabres de cactus qu'un rayon du soleil vient quelquefois dorer, et qui se parent d'une grande fleur rouge comme d'un feu solitaire; puis ces guirlandes d'épidendrum se balançant au souffle des vents, et fuyant l'obscurité des forêts pour jeter leurs fleurs au-dessus du temple; puis ces bignonias, guirlandes éphémères qui forment mille festons. Il disait aussi, le vieux moine, ce cri majestueux du guariba, dont le silence est interrompu vers le soir, et qui se prolonge comme la psalmodie d'un chœur, tandis que le ferrador, jetant par intervalles son cri sonore, imite la voix vibrante qui marque les heures dans nos cathédrales.

Les grands souvenirs historiques ne manquent pas à cette solitude: Aguirre y égorgea sa fille; Orellana y suivit Gonçalo Pizarre; et, prétendant lui ravir sa gloire, livra ses compagnons à toutes les horreurs de la faim.

Un jour, ces voûtes sombres retentissaient de sanglots à demi articulés; ce n'était ni le cri plaintif du sauvage, ni le miaulement entrecoupé du jaguar blessé par le chasseur. Pas un chasseur n'avait paru, depuis bien des journées, dans cette solitude; le tigre lui-même avait cherché d'autres forêts, et les oiseaux, incertains dans les airs, cherchaient en silence un autre asile. Des cris se prolongèrent encore, et la forêt demeura dans le repos: on

entendit plus que le bourdonnement
onfus de ces milliers d'insectes pi-
ueurs qui se balancent en nuages épais
ans les forêts américaines, au milieu
es vapeurs chaudes qu'on voit s'élever
u fleuve, et qui, vers la fin du jour,
abaissent sur la savane comme un
nceul de mort.

Si quelque voyageur eût pénétré
ans cette solitude, voilà ce qu'il eût
u, et je n'ajoute rien à la terrible vé-
té : une femme qu'à ses vêtements de
ie en lambeaux, à la chaîne d'or qui
ndait encore à son cou, on pouvait
connaître pour avoir joui de toutes
s mollesses de l'opulence, une pauvre
nme n'ayant plus de force que par
n âme, n'ayant plus de courage que
r son cœur, était couchée près de
it cadavres. Ces cadavres ne sont
s sanglants, le jaguar ne les a pas
chirés, l'Indien ne les a pas frappés
sa flèche empoisonnée; une mort
en plus lente les a abattus de son
uffle invisible : c'est la faim qui les
ués.

Parmi ces corps livides, il y a trois
nes femmes, deux enfants, deux
mmes qui ont dû résister longtemps;
r ils ont encore l'aspect de la force.
ais je me trompe, le moins âgé n'est
int mort encore; il bégaye des mots
gonie, et cette femme, dont je vous
rlais tout à l'heure, elle se lève avec
ort; elle veut encore entendre une
x humaine au milieu de cette soli-
de qui va rentrer dans un affreux
ence; elle veut recueillir les dernières
roles de son frère; car cet homme
st son frère, et elle comprend, à
propres tourments, que c'est pour
dernière fois que les sons rauques
sa voix se mêleront au souffle op-
essé qui s'arrête..... Ce cadavre vi-
nt la regarde, puis il retombe dans
e morne stupeur; il aspire avec ef-
t l'air embrasé de la forêt, jette un
..... c'est le dernier..... et elle,
and il est mort, elle ne peut croire
nt de misère; elle arrache avec éga-
ment quelques feuilles, non pas pour
e que la faim dévore, mais pour cet
i, l'unique ami qu'elle ait dans le
ert; elle lui présente avec angoisse
un fruit desséché..... Penchée au-dessus de lui, elle interroge son œil morne, qui n'a pu se fermer..... Non, les dents du malheureux, serrées par la faim, ne s'ouvriront plus. Elle le comprend enfin; elle s'agenouille et elle prie..... Qui lui fera entendre une voix humaine, une voix de secours? elle est seule à cent lieues de toute terre habitée..... Voyez! elle voudrait donner la sépulture à son frère bien-aimé : elle ne le peut pas, la terre résiste à ses efforts. Quelle misère! et je n'ai dit que la vérité.

Au bout de deux jours, elle songe à fuir; il faut qu'elle revoie son mari, puisque c'est pour le revoir qu'elle a entrepris ce voyage. Il y a mille lieues jusqu'au bord de la mer : elle les fera..... Mais elle n'a pas mangé depuis plusieurs jours; ses pieds délicats sont déchirés par les épines! Qu'importe! elle prend les souliers des morts, et voilà qu'elle fuit dans la forêt sans fin.

Si on vous racontait une chose semblable dans un roman, vous ne le croiriez pas; je vous le répète encore, je n'ai dit que la vérité.

Maintenant madame Godin des Odonais (car vous avez compris son nom par ses misères), madame Godin marche toujours au milieu de ces grands arbres; et, ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'elle marche sans but, n'ayant qu'une seule pensée..... Son imagination, frappée d'épouvante, peuple ces grands bois de fantômes; et cependant elle a bien assez des réelles horreurs de cette solitude : pour les comprendre, il faut les avoir éprouvées. Quelquefois, au milieu du crépuscule sinistre qu'amène la fin du jour, elle s'arrête, croyant qu'une voix l'appelle; ce n'est que le cri du hocco, dont le murmure ressemble au murmure d'un mourant; en d'autres endroits, si elle regarde en l'air, deux yeux de feu paraissent entre des lianes; c'est un singe Belzébuth qui s'échappe en sifflant. Maintenant, voilà qu'elle franchit une grande flaque d'eau verdâtre, au risque de se noyer; elle cherche à se retenir aux gerbes qui croissent sur les bords; un palmier épineux lui fait une grande

plaie en la sauvant. Mais comment ira-t-elle plus loin? voilà qu'elle entre au milieu de ces grandes herbes qui vous font des incisions si rapides et si froides, sans faire jaillir le sang; voilà que des milliers de carapates joignent leurs horribles piqûres aux piqûres des cactus et aux morsures brûlantes des grandes fourmis; tout à l'heure, elle a voulu monter sur un énorme tronc d'arbre que l'action des siècles a miné sourdement; son pied s'est enfoncé dans ce cadavre de végétal, et des milliers de scorpions s'en échappent en agitant leurs aiguillons. L'obstacle est cependant franchi; un frôlement s'est fait entendre, deux étincelles verdâtres ont brillé dans l'ombre; elle a entendu un sourd miaulement, c'est un jaguar; mais il est rassasié sans doute, et il fuit, comme cela arrive souvent au tigre d'Amérique, l'être le plus capricieux que l'on connaisse dans sa férocité. Ah! sans doute, dites-vous, c'est trop de misères; ce récit terrible est imaginaire..... Ce récit n'est rien auprès de ce qu'éprouva madame des Odonais.

Maintenant qu'elle est tombée sans force au pied d'un arbre, qu'elle promène ses regards autour d'elle, qu'elle interroge avec anxiété tous les bruits, et qu'après s'être assurée que tout est en silence, elle demeure pour quelques instants dans un sombre repos, je vais vous dire comment elle se trouve seule dans cette grande forêt des bords de la Méta.

Lorsqu'en 1741 l'Académie des sciences eut pris la résolution d'envoyer quelques savants vers les pôles et sous l'équateur pour mesurer les degrés terrestres, M. Godin des Odonais, habile astronome, fut désigné pour accompagner au Pérou le célèbre la Condamine. M. Godin emmena avec lui sa femme, jeune, intéressante, brillante de santé. Durant quelque temps elle séjourna à Quito. Les plaisirs l'entourèrent; mais, ni le luxe presque oriental de la capitale du Pérou, ni l'opulence réelle qui y régnait alors, ni cette pompe chrétienne qui se mêlait encore au souvenir de la pompe des Incas, rien ne pouvait lui faire oublier la France. Cependant sa famille l'avait suivie; elle était près de ses frères; son père avait quitté la France pour demeurer près d'elle. Plusieurs enfants lui étaient nés, et elle les aimait avec cette tendresse qui sent qu'une patrie réelle manque à un enfant né loin du pays de sa mère, et qu'on doit essayer de la lui rendre à force d'amour. Plusieurs de ses fils moururent: là commencèrent ses malheurs. Son mari, après avoir mesuré les hauteurs des Cordilières, fut obligé de se rendre sur les bords de l'autre Océan, et il se vit contraint de mettre entre lui et sa femme quinze cents lieues de terres inhabitées. Toutefois il n'est pas probable qu'il se fût décidé à prendre une telle résolution, s'il avait pu soupçonner un instant que dix-neuf longues années s'écouleraient avant qu'il pût revoir cette femme qui avait tout quitté pour le suivre, et pour laquelle il sentait une tendresse profonde.

Parti de Quito en 1749, dès son arrivée à Cayenne, il avait fait, il est vrai, de nombreux efforts pour obtenir des passe-ports du gouvernement portugais, afin d'aller rejoindre madame des Odonais. Il voulait s'embarquer avec elle pour l'Europe; mais la guerre était survenue, les passe-ports avaient été refusés, les lettres avaient été interceptées ou perdues. Les communications eussent été plus aisées si la mer eût été entre les deux époux, au lieu de ce grand fleuve aux rives désertes, dont si peu de voyageurs affrontaient les solitudes.

Enfin, en 1765, au moment où M. Godin des Odonais allait remonter lui-même l'Amazone, une maladie dangereuse le frappa, et, par un enchaînement mystérieux de douleurs, une jeune fille de dix-huit ans, qui lui était née durant son absence, mourait à Quito sans avoir embrassé celui qui l'avait rêvée tant de fois dans ses songes, et qui ne devait jamais la connaître. Telle était la destinée de cette famille malheureuse, qu'un père devait se réjouir de cette mort, qui

n'avait pas eu du moins une horrible agonie.

Cependant, après les premiers jours de douleurs, un bruit vague traversant le désert avait appris à madame Godin des Odonais que le roi de Portugal avait armé une embarcation pour qu'elle pût descendre le grand fleuve, et que son mari, ne pouvant entreprendre cet immense voyage, avait chargé un homme nommé Tristan d'Oreasaval, dont il se croyait sûr, de le remplacer et de réunir à Cayenne une famille si longtemps séparée. Des lettres interceptées ou perdues dans les missions qui bordent le Maranham, la criminelle insouciance du messager, la stupide lenteur des missionnaires, tout cela hâta l'horrible catastrophe, sans que la prudence humaine pût rien soupçonner ou pût rien prévoir au milieu de ces bruits vagues, de ces préparatifs interminables qui consumaient les mois et les années, et qui préparaient lentement cette tragédie sanglante dont le souvenir dure encore dans l'Amérique du Sud.

Enfin, après divers messages envoyés à travers les forêts ou en remontant les affluents de l'Amazone, madame des Odonais acquit la certitude qu'un armement du roi de Portugal l'attendait dans les hautes missions, et qu'il était encore sous la direction de ce Tristan d'Oreasaval qu'avait envoyé son mari ; elle était alors à Rio-Bamba, et elle n'hésita pas à entreprendre l'immense voyage qui devait lui faire retrouver son mari.

Comme si, dans ce drame terrible dont elle hâtait encore le dénoûment, il eût manqué un de ces êtres malfaisants qui donnent quelque chose de plus fatal au malheur, un homme assez vil pour que la victime ait dédaigné de révéler son nom, un Français vint solliciter la voyageuse de l'emmener avec elle, et elle, pleine d'horribles pressentiments, le refusait ; mais c'était un médecin, un compatriote malheureux, disait-il : il fut décidé qu'on lui accorderait passage sur le bâtiment qui devait descendre jusqu'à la Guyane.

M. de Grandmaison, père de madame des Odonais, avait pris les devants pour tout faire préparer sur le passage de sa fille. On partit de Rio-Bamba en suivant toujours les rives de quelques tributaires de l'Amazone. La traversée fut d'abord heureuse ; mais les voyageurs, à mesure qu'ils entraient dans la solitude, voyaient les difficultés s'accroître, et bientôt elles devinrent insurmontables ; car la petite vérole exerçait d'horribles ravages dans les missions, et dépeuplait les villages d'Indiens.

Enfin, ils arrivent dans une aldée où il ne restait plus que deux habitants, et c'est à la merci de ces Indiens que sont désormais les voyageurs ; car ce sont eux qui doivent les conduire à travers ce dédale de fleuves qui sillonnent l'immense désert de l'Amazonie. Mais voilà que, quand cette troupe infortunee de femmes et d'enfants se trouve dans des solitudes sans nom, les Indiens disparaissent... Ils se trouvent sans guides. Il faut vraiment avoir vu ces campagnes de l'Amérique, sans fumée lointaine, sans bruits annonçant quelque habitation, pour comprendre leur angoisse.

Cependant, au milieu de ce grand désert, ils trouvent un pauvre Indien malade, qui consent à leur servir de guide ; mais le pauvre Indien se noie en essayant de ramasser dans le fleuve le chapeau du médecin français.

Alors les voilà tous, gens ignorant les manœuvres, laissant le canot aller à la dérive, et le voyant s'emplir d'eau ; ils sont forcés de débarquer sur les rives boisées de cette immense solitude, et d'élever à grand' peine quelques misérables cabanes de feuillage. Il n'y a cependant plus que cinq ou six journées pour gagner Andoas, lieu connu de station.

Au bout de quelque temps passé dans l'anxiété, le médecin s'offre à aller chercher du secours, en se faisant accompagner par un nègre fidèle, appartenant à madame des Odonais ; mais quinze jours se passent, un mois s'est presque écoulé, et personne ne paraît dans le désert.

Les pauvres voyageurs construi-

sent, à grand' peine, un radeau sur lequel ils embarquent quelques vivres, et ils s'abandonnent de nouveau au fleuve; bientôt une branche submergée heurte la frêle embarcation; madame Godin est sauvée par ses frères, qui la retirent deux fois du fond des eaux.

Ayant à peine des vivres pour quelques jours, dépourvus de tout ce qui pouvait faire supporter les incroyables fatigues qui attendent le voyageur dans ces contrées, la triste caravane suivit le cours du Bobonasa, puis, bientôt ses innombrables sinuosités l'effrayèrent : il fut décidé que l'on entrerait dans la forêt. Pour moi, je n'ai jamais songé sans frémir à cette marche funèbre de quelques malheureux allant toujours et au hasard dans une forêt sans fin; ignorant complétement où ils vont; cherchant avec avidité quelques fruits sauvages, bientôt n'en trouvant plus; demandant quelques gouttes d'eau aux bromélias qui les reçoivent dans leurs larges feuilles, et en rencontrant rarement parce que le soleil les a desséchées.

Au bout de quelques jours, ils tombèrent presque tous; ils essayèrent de se lever, et ils sentirent qu'ils n'avaient plus la force de se mouvoir, mais, au milieu de cette anxiété croissante, une parole de tendresse répondait à un cri de douleur, un mot d'espérance ranimait les forces abattues Eh bien! maintenant rappelez-vous mon récit; toutes ces misères sont accumulées sur la tête d'une femme, puisqu'elle est restée seule dans ces grands bois.

Incroyable puissance des anciens souvenirs! Comment expliquer cette existence d'une frêle créature au milieu de tant de périls, si l'on ne sent pas toute l'énergie que donne quelquefois à un cœur de femme un amour de mère, ou une tendresse d'épouse.

Quelquefois, dans les grandes forêts américaines, je me suis représenté moi-même ce spectre vivant, aux cheveux blanchis, aux vêtements en lambeaux, à la chaîne d'or qui brille sur des haillons, disant des mots sans suite, s'arrêtant pour écouter les moindres bruits, et regardant le ciel pour voir si quelques gouttes de pluie ne viendront pas la rafraîchir; voyant des fruits sauvages au sommet des arbres séculaires, les enviant aux aras de la forêt; attendant, dans une morne angoisse, qu'il en tombe quelques-uns; ne se sentant pas, malgré la faim, la force de les atteindre. Je la voyais se cramponnant aux lianes, cherchant à atteindre les amandes nourrissantes du sapoucaya, et retombant avec les tiges brisées, comme un mousse enfant tombe des cordages aux premiers jours de son arrivée à bord. Tout à coup, elle se précipite sur un de ces fruits, que quelque animal sauvage a dédaigné. Pour elle, c'est la vie..... elle sent qu'elle pourra vivre un jour de plus. Quelquefois, ce sont des œufs verdâtres (*), qu'elle prend pour des œufs de serpent; et, quoique la faim ne puisse pas éteindre un reste de dégoût profond, elle se décide à s'en nourrir, car c'est un jour que Dieu lui accorde encore, et un jour peut la sauver.

Elle dormirait peut-être; mais ces milliers de moustiques qui s'acharnent sur ses membres amaigris; ces carapates aux corps de crabes, qui s'attachent à sa peau en suçant son sang; le bruit léger de l'iguane, qui passe en frôlant les feuilles près d'elle, et qu'elle prend pour un serpent; le miaulement lointain du jaguarète, les hurlements funèbres du loup d'Amérique, tout, au milieu de l'obscurité profonde des nuits, s'opposait à son repos. Et si la lumière verdâtre des lampyres venait à sillonner cette nuit funèbre de ses éclairs passagers, c'était pour lui montrer toute l'horreur de cette solitude qu'elle tâchait d'oublier.

C'était le neuvième jour, le soleil commençait à découvrir les âpres magnificences de la forêt. Madame Godin marchait silencieusement, calculant

(*) On a supposé que ces œufs que madame Godin rencontra fréquemment, étaient les œufs du jacupema ou de quelque autre espèce de perdrix sauvage

peut-être combien pourraient durer encore les douleurs de son agonie, quand tout à coup un bruit inaccoutumé la fit tressaillir. Immobile, elle écoute..... Elle craint quelque bête féroce, quelques-uns de ces hommes des forêts, qui n'ont jamais vu les Européens, et dont la haine sanglante s'est accrue du souvenir de leurs compatriotes massacrés. Elle songe à fuir, à rentrer dans l'intérieur du bois qu'elle allait abandonner..... Une réflexion rapide lui fait songer que le malheur n'existe pas pour elle, et qu'il y a de si grandes misères que d'autres misères ne peuvent plus les augmenter. Elle avance donc, et elle entend le murmure des eaux; elle écarte les branches, et elle voit enfin le Rio de Bobonasa qui se déroule avec sa triste majesté. Sur le bord du fleuve, des Indiens attachaient un canot, et ils discutaient, avec la gravité américaine, s'ils resteraient en cet endroit. Bientôt ils n'hésitent plus, ils marchent vers la forêt, car ils ont aperçu l'étrangère..... Elle n'a pas encore parlé, et le cœur des pauvres Indiens lui a donné l'hospitalité : ils connaissent les souffrances du désert.

Si mes paroles ont été impuissantes pour peindre les souffrances de madame des Odonais, elles seront encore plus inhabiles pour peindre ses émotions d'espérance; car, pour la joie, cette âme ulcérée, pendant bien des années, ne devait plus la sentir.

Arrivée aux missions, la voyageuse eût voulu enrichir pour la vie ces pauvres Indiens qu'on enrichit si facilement; mais elle portait ses regards sur ses vêtements déchirés, et des paroles de reconnaissance ardente étaient tout ce qu'elle pouvait offrir à ces bons sauvages. Tout à coup elle se rappelle qu'une double chaîne d'or est restée à son cou, c'est tout ce qu'elle possède, et elle est heureuse de l'offrir aux Indiens. Ils ne la possédèrent pas longtemps ; le prêtre de leur mission l'échangea contre un grossier présent; mais leur joie naïve n'en fut pas troublée, la voyageuse était sauvée.

Maintenant, à quoi bon vous dire son arrivée à Loreto, son voyage sur le grand fleuve ; elle descendit son cours immense entourée de soins empressés, et, réunie à son père, elle put rêver quelques idées de bonheur, quelques doux commencements de repos; mais, ni la magnificence des forêts qui bordent le Maranham, durant plus de mille lieues, ni l'auguste majesté des savanes qui leur succèdent, rien ne pouvait distraire l'infortunée de ses souvenirs. Ces souvenirs affreux, elle les conserva encore dans ce moment de bonheur, désiré pendant dix-neuf ans, et qu'elle avait à peine la force de sentir. La tendresse de M. des Odonais ne put lui faire oublier toutes ses souffrances, et quand, retirés paisiblement tous deux dans la terre qu'elle possédait à Saint-Amant dans le Berry, on venait à parler de voyages, un frémissement involontaire s'emparait d'elle; elle restait muette, il lui semblait entendre ces voix de la solitude, dont le calme qui l'entourait ne pouvait éteindre le retentissement sinistre.

Bien des années après son retour, on faisait voir aux étrangers une robe grossière de coton, que lui avait donnée les Indiennes de l'Amazone, et l'on regardait avec une sorte d'effroi ces miserables sandales qu'elle avait dérobées aux morts pour fuir dans la forêt. C'était un triste monument dont la voyageuse n'avait pas voulu se séparer.

On raconte aussi que, quand elle entrait dans un bois solitaire, une terreur muette s'emparait d'elle : on pouvait lire dans ses regards l'histoire qu'elle ne raconta, dit-on, qu'une fois.

PROVINCE DE SOLIMOENS OU DE RIO-NEGRO. Il semblerait que, parvenu aux bornes naturelles du Brésil, vers le nord, nous devrions nous arrêter pour nous enfoncer dans l'intérieur, et remonter vers le sud. Il n'en est pas ainsi; la politique a enrichi le Brésil d'une immense région, et il a fallu subdiviser l'ancienne Amazonie. Que dire, par exemple, de cet province de Solimoens, qui renferme à elle seule un territoire que l'on

peut comparer à celui de la Grande-Bretagne. Le pays de Solimoens, dont la province de Rio-Negro fait partie, est borné au nord par le fleuve des Amazones, qui porte en cet endroit le nom sous lequel on désigne la province; à l'est, on rencontre la Madeira; au sud et à l'ouest, ce sont les nouvelles républiques. Il a environ quatre-vingts lieues portugaises dans sa partie orientale, et plus de cent soixante-dix de l'est à l'ouest. Outre le fleuve des Amazones et la Madeira, six fleuves, l'Hyutahy, le Hyurba, le Teffe, le Coary, le Puru et l'Hyabary, le divisaient en sept districts. Aujourd'hui le gouvernement du Rio-Negro, qui faisait jadis partie du Para, s'est détaché de cette contrée, et forme une province à part. A l'exception des rives de quelques fleuves, ces grandes régions sont à peu près ignorées; et les fleuves qui les parcourent roulent leurs eaux à travers de vastes forêts inutiles, que la hache n'a pas encore attaquées; elles renferment six bourgades, qui ne portent encore que le nom de povoacões, mais qui pourront s'élever à un haut degré d'accroissement. On le croira donc sans peine, les objets vraiment dignes d'intérêt sont encore cachés dans le désert. Si l'on connaissait les nations indiennes qui se sont refugiées dans la profondeur du désert, sans doute que quelque coutume caractéristique viendrait jeter un certain intérêt sur l'aride nomenclature de leurs noms barbares. Nous avons fait connaître les Muras; et tout ce que nous savons des Purupurus et des Catauixis, c'est qu'ils habitent le centre du territoire avec plusieurs nations indomptées. Les Jumas, les Ambuas, les Irirus, les Uayupés, les Hyauhauhays, les Mariaranas, et tant d'autres, faisaient partie des hordes errantes du Solimoens. Elles ont été soumises en réductions, qui se prolongeaient au loin; car, ainsi que le dit fort bien la Condamine, toute la partie découverte des bords du Rio-Negro était jadis peuplée des missions portugaises appartenant à ces religieux du Mont-Carmel, qu'il rencontra en descendant l'Amazone.

Le pays de Solimoens tire-t-il son nom des flèches empoisonnées (*) que les Indiens errant sur les bords du fleuve emploient à l'imitation des habitants de la Guyane? Ce nom vient-il plutôt d'une peuplade que l'on désignait jadis sous le nom de *Soriman*, dont on fit plus tard Solimão, par une corruption assez naturelle? Ce fait, assez peu important en lui-même, ne sera jamais bien éclairci. Mais, comme on le verra bientôt, c'est surtout à la province que nous allons examiner, qu'il eût pu convenir, si, comme plusieurs géographes sont disposés à le croire, c'était de l'usage des sucs du wouraly que le pays de Solimoens empruntait sa dénomination.

GUYANE PORTUGAISE. Une immense portion de la Guyane fait aujourd'hui partie du Brésil; et nous ne saurions passer outre sans en dire au moins quelques mots (**). Malgré sa vaste étendue, le pays de Guianna relevait jadis de la province du Gran-Para. Aujoud'hui il forme un gouvernement séparé. Ce vaste territoire est, comme le Para et le Mato-Grosso, un pays à peu près inconnu, borné au nord par l'Océan et l'Orénoque, au midi par l'Amazone, à l'est par l'Océan, et à l'ouest par l'Hyapura et l'Orénoque; il n'a pas moins de deux cent quatre-vingts lieues de l'est à l'ouest, sur quatre-vingt-dix dans sa plus grande largeur. Quelles sont donc les villes qui occupent ce beau territoire destiné à devenir peut-être un jour l'empire le plus florissant du nouveau monde? Il faut bien l'avouer, la partie orientale ne renferme encore que treize villas, dont les noms sont parfaitement inconnus en Europe; la portion occidentale n'en a que sept. Macappa se trouve être le

(*) Solimão veut dire en portugais sublimé.

(**) Les Portugais n'occupaient jadis sur le territoire de la Guyane que 25 à 30 lieues, comprises entre le fleuve des Amazones et la rivière du Cap-Nord. Dans les contestations publiques qui se sont élevées à ce sujet, les cartes manuscrites d'Albernaz sont importantes à consulter; elles existent à la Bibliothèque royale.

chef-lieu de la province; c'est dans tous les cas la bourgade la plus considérable. Cette capitale n'a rien de remarquable; mais elle est située sur le fleuve des Amazones, près d'une rivière à une lieue au nord de la ligne, et sa situation peut lui faire prendre un jour de l'importance.

Le Rio-Negro, qui établit une communication si heureuse entre l'Amazone et l'Orénoque, par le Pimichim et le Cassiquiare, peut être considéré comme la rivière la plus majestueuse de cette partie de la Guyane. Il prend naissance dans la province de Popayan, au nord du Hyapura, avec lequel il court parallèlement avant de se jeter dans l'Amazone. La Condamine, qui mesura la branche orientale, à trois lieues de l'Amazone, lui trouva douze cent trois toises de largeur dans sa partie la plus étroite. Le même voyageur ajoute qu'il s'élargit considérablement, à mesure qu'on s'éloigne du grand fleuve, et que les deux rives sont quelquefois distantes de quatre et six lieues.

Lac Parima; cité de Manoa. C'est vers ces parages que l'on a placé le fameux lac Parima, qu'on efface et qu'on restitue tour à tour sur les cartes. Ce lac, célèbre dans l'histoire géographique du nouveau monde, pourrait bien n'être que le produit d'alluvions passagères; de même que la tradition qui élevait sur ses bords la cité resplendissante de Manoa, était due probablement à de vagues souvenirs des villes antiques que l'on a découvertes dans l'Amérique méridionale, et surtout à ces roches micacées qui bordent certains fleuves, dont les reflets éclatants ont pu tromper les voyageurs prévenus. Quelle que soit, au reste, l'origine de cet empire fabuleux d'Eldorado, qui prend naissance au temps de Colomb, et qu'on a reculé tour à tour dans les déserts les moins explorés de l'Amérique méridionale, elle paraît s'être fixée entre l'Orénoque et l'Amazone. Ce fut là où Keymis et l'infortuné Raleigh, après avoir fait d'inutiles efforts pour découvrir la vérité, finirent par créer eux-mêmes une cité merveilleuse; et telle est la durée de semblables fictions, que celle-ci n'était point encore abandonnée au commencement du siècle (*).

Au lieu d'un lac immense, où une population florissante recueille l'or comme du sable; au lieu d'une ville semblable à celle du Cathay, et dont la magnificence est telle, qu'au rapport des Indiens c'est sa splendeur qui produit par réverbération la voie lactée; au lieu de ces palais aux toits d'argent que l'on fit admirer dans le lointain à Philippe de Utre, et de ce roi surnommé le Dorado (*), parce que la poudre d'or la plus brillante était répandue avec profusion chaque matin sur ses membres nus; au lieu de mille autres

(*) On peut consulter, sur cette grande question, M. de Humboldt, qui a examiné avec sa sagacité ordinaire toutes les traditions et toutes les conjectures. Un voyageur qui parcourait il y a quelques années la contrée voisine des limites portugaises, traversa une plaine inondée durant l'espace de trois lieues, et il supposa, sans s'arrêter d'une manière positive à cette opinion, que ce pouvait bien être l'origine du lac de la Manoa. Durant son séjour au fort Joachim, M. Waterton prit sur les lieux mêmes de nouveaux renseignements; mais il paraît que la tradition s'affaiblit dans le pays même, tandis qu'elle se conserve à l'autre extrémité de la Guyane. « Lorsque je demandai au vieil officier s'il existait un lieu nommé lac Parima ou Eldorado, il me répondit qu'il le regardait comme tout à fait imaginaire. J'ai habité plus de quarante ans la Guyane portugaise, ajoute-t-il, et je n'ai jamais rencontré personne qui eût vu ce lac.»

(*) L'origine du dorado qui commandait à la ville de Manoa, et que l'on revêtait chaque matin de poudre d'or, est due très-probablement à une coutume généralement adoptée au seizième siècle par les tribus indiennes. Comme on l'a vu au commencement de cette notice, à l'époque de certaines fêtes, on s'enduisait de gomme ou de miel, et l'on se saupoudrait de plumes rouges hachées fort menues, qui formaient alors comme une espèce de vêtement. Que quelque chef de horde indienne ait substitué, comme on le suppose ici, des paillettes de mica aux plumes, et voici l'origine de la fable du dorado expliquée.

merveilles, dont le récit nous entraînerait trop loin, il faut se contenter d'admirer, dans la province de Rio-Negro et dans la Guyane portugaise, de grandes forêts, des fleuves magnifiques, des vallées fertiles qui n'attendent que des bras laborieux pour se couvrir de riches moissons. Il ne faut songer à rencontrer que de pauvres aldées, qui méritent à peine le nom de villas, et dont, la plupart du temps, les maisons ne sont couvertes qu'en feuilles de palmier. Si une population rare se montre de loin en loin dans l'intérieur, elle se compose surtout de tribus indiennes soumises par les moines du Carmel, et qui ont abandonné leurs anciens usages; ou bien elle offre encore quelques tribus errantes, trop peu considérables aujourd'hui pour être à craindre, trop peu laborieuses pour qu'on songe sérieusement à tirer parti de leurs efforts. En effet, si les tribus des Bamba, des Barès et des Passés ont été soumises depuis longtemps, ainsi que les Tarumas et les Aroaquis; les Guyenas, qui ont donné leur nom à la province, et qui habitaient les bords du Rio-Dimène, n'existent plus guère que dans la tradition.

Wourali; manière de le préparer et de s'en servir. Il y a donc encore de petites hordes indépendantes, toujours errant du Rio-Negro au Solimoens, et vivant du produit de leur chasse. A l'arc gigantesque dont se servent en général les nations brésiliennes, aux longues flèches armées d'une pointe de roseau, au boutou des hordes caraïbes, ces peuplades ont joint une arme plus certaine et plus redoutable; c'est cette longue sarbacane de six à sept pieds de long que l'on désigne sous le nom d'*esgaravatana* sur les bords du Solimoens, et qui est destinée à lancer des flèches empoisonnées.

L'esgaravatana, comme on l'a dit, est une des plus grandes curiosités de la Guyane et du Brésil; elle se compose de deux pièces bien distinctes, d'un roseau très-droit, très-poli, qui ne croît que dans les déserts voisins du Rio-Negro, et qui, étant trop faible pour former à lui seul la sarbacane, est enfermé dans une espèce d'étui qu'on obtient de la tige d'un palmier dont on a enlevé la pulpe intérieure (*).

« Le bout qui se met à la bouche est entouré d'une petite corde, faite avec l'herbe de soie, pour l'empêcher d'éclater; l'autre bout, qui est sujet à frapper contre terre, est assujetti par le noyau de l'acuero, coupé horizontalement par le milieu, et auquel on fait un trou dans le bout pour placer l'extrémité de la sarbacane; il est attaché extérieurement avec de la corde, et l'intérieur est rempli de cire d'abeilles sauvages.

« La flèche a neuf à dix pouces de long; elle est tirée de la feuille d'une espèce de palmier nommé coucourite. Elle est dure et fragile, et aussi pointue qu'une aiguille; un pouce de la pointe environ est empoisonné; l'autre bout est passé au feu pour le rendre plus dur, et on l'entoure de coton sauvage à la hauteur d'un pouce et demi. Une grande habitude est nécessaire pour bien mettre ce coton; il faut qu'il y en ait justement assez pour s'ajuster au creux du tube, et qu'en se prolongeant il vienne finir à rien; il est attaché par un fil fait avec l'herbe de soie pour l'empêcher de glisser le long de la flèche. Les Indiens ont montré du génie dans la façon du carquois destiné à renfermer ces flèches : il en contient de cinq à six cents; il a généralement de douze à quatorze pouces de long, et ressemble pour la forme à un cornet de trictrac. L'intérieur est adroitement façonné en corbeille avec un bois qui ressemble au bambou; l'extérieur est couvert d'une couche de cire; la couverture est d'un seul morceau, et faite avec la peau du tapir..... Avant de mettre les flèches dans le carquois, ils les attachent ensemble par deux liens de coton, un à chaque bout, et ensuite ils les placent autour d'un bâton qui a presque la longueur du carquois; la partie

(*) Le premier tube s'appelle *ourah*, le second est le *samourah*.

supérieure du bâton est protégée par deux petits morceaux de bois en croix, dont l'extrémité est entourée d'un cerceau; ce qui leur donne l'air d'une roue, et empêche la main d'être blessée lorsqu'on renverse le carquois pour en faire sortir le paquet de flèches. » Lancée avec dextérité, cette espèce de dard parvient à une distance de trois cents pieds environ.

C'est une vie étrange sans doute que celle de ces tribus, dont la subsistance repose sur l'arme la plus fragile et sur l'intensité d'un poison qu'elles seules savent préparer. On a beaucoup écrit sur le *curare*, sur cette liqueur terrible qui *tue tout bas*, comme disait un Indien à M. de Humboldt. On connaît ses effets rapides, mais on ne sait trop quel est son antidote, et l'on ignore comment il agit; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'exerce sa terrible influence qu'en se mêlant avec le sang. Sur les bords de l'Orénoque, M. de Humboldt ne craignit pas d'en manger, et, après cet essai, il n'éprouva aucune action délétère. Il est certain, en outre, qu'on peut se nourrir de la chair des animaux tués par ce moyen, sans en recevoir aucune incommodité. En 1812, M. Watterton entreprit le voyage de Guyane, et il poussa jusqu'aux frontières du Brésil pour étudier cette substance énergique. Voici en quelques mots les renseignements qu'il recueillit. Il paraît que les Indiens macoushi (*) sont les plus habiles à extraire ce poison végétal, qu'ils désignent sous le nom de *wourali*. Ce nom vient d'une vigne, ou plutôt d'une espèce de liane qui croît dans le désert, et qui forme le principal ingrédient de la préparation. Une racine très-amère, deux sortes de plantes bulbeuses qui contiennent un jus vert et gluant, sont également recueillies avec soin, et c'est probablement à ces végétaux qu'est due l'action du wourali. Mais, non content de s'être procuré ces poisons actifs, l'Indien y joint des substances animales, telles que des fourmis venimeuses, des crochets broyés de serpent labari, qu'il tient en réserve pour une telle occasion. Les ingrédients une fois réunis, l'opération n'est pas sans danger. Le mélange ne se fait pas sans prendre des soins extrêmes; et il paraît que l'Indien, bien loin de regarder cette opération comme une action indifférente, la considère comme une œuvre de ténèbres et de mystère. Selon les chasseurs à l'esgaravatana, malgré toutes les précautions qu'ils peuvent prendre, elle dérange toujours la santé. Ils croient si bien qu'un malin génie préside à la fabrication du wourali, qu'on ne permet ni aux femmes ni aux jeunes filles d'être présentes, dans la crainte que le démon n'exerce sur elles son influence. Le toit sous lequel le poison a bouilli est considéré comme étant souillé, et toute la famille l'abandonne.

Quand les diverses opérations jugées indispensables sont toutes accomplies, la liqueur extraite du wourali et des autres ingrédients indiqués se présente sous l'aspect d'un sirop épais d'un brun foncé. C'est avec cette substance qu'il faut enduire les flèches de palmier à diverses reprises. Il n'est pas indispensable d'en faire usage immédiatement, et le wourali versé dans un petit pot indien ou dans une calebasse, se conserve soigneusement dans l'endroit le plus sec de la cabane.

Le poison du wourali se mêle instantanément avec un liquide quelconque, et c'est ainsi qu'il agit sur la masse du sang. Son action est rapide sans doute, mais peut-être a-t-elle été exagérée. Quelquefois la flèche silencieuse lancée par l'esgaravatana ne donne la mort à l'oiseau qu'elle a frappé qu'au bout de deux ou trois minutes; mais ordinairement elle le frappe de stupeur, et l'empêche de se mouvoir; d'autres fois il conserve la force de s'envoler; néanmoins il meurt presque immédiatement, et il devient toujours la proie de l'Indien. Si c'est un quadrupède de grande dimension que le Macoushi veut atteindre, il n'emploie plus la sarbacane mais il

(*) Ce sont très-probablement les mêmes que ces Macús, prononcez Macous, dont parle la Chorographie brésilienne.

se sert d'un dard de bambou empoisonné, qu'il adapte à sa longue flèche, et qu'il lance au moyen d'un arc. Quelquefois, avant de tomber, l'animal fait encore deux cents pas.

Nous le répétons, les Indiens se nourrissent sans aucun danger du gibier atteint par le poison du wourali; mais, blessés accidentellement eux-mêmes par un dard, ils n'ont encore découvert aucun antidote contre l'action de cette substance délétère. On suppose qu'elle attaque le système nerveux, et qu'elle détruit ainsi les fonctions vitales (*).

PROVINCE DU MATO-GROSSO. Maintenant, si nous traversons ces déserts, si nous rentrons dans le Para, et que nous remontions le Rio-Tucantins, le pays de Mato-Grosso nous apparaîtra avec ses immenses forêts; car c'est elles qui lui donnent son nom. Bien longtemps sans doute le Mato-Grosso a été confondu avec cette vaste région que l'on désignait d'une manière si vague sous le nom d'Amazonie, et son nom était à peine répété dans les géographies les plus célèbres. Ses forêts magnifiques, ses fleuves qui ouvrent des communications si importantes avec les lieux les plus reculés de l'intérieur, ses mines à peine exploitées, tout cela était parfaitement inconnu avant Ayres de Cazal (**).

ÉTENDUE, HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE. Mais qu'est-ce que cette province dont le territoire est si étrangement confondu avec un autre, et dont le nom s'efface à un tel point dans la mémoire des savants, que vous ne le voyez pas même marqué sur toutes les cartes du dix-huitième siècle? C'est un pays qui n'a pas moins de quarante-huit mille lieues carrées de surface, et auquel on n'accorde guère plus de cent vingt mille habitants; c'est une vaste région que l'on regarde comme le boulevard du Brésil, et qui ne compte pas plus de quelques bourgades, dont la capitale a été jusqu'à cette époque sans porter le nom de *cité*.

Les côtes du Brésil étaient explorées en sens divers, elles commençaient même à offrir une population nombreuse, que le Mato-Grosso était perdu pour les Brésiliens eux-mêmes, et cela à cause de sa situation. On savait vaguement sans doute qu'il y avait de vastes régions qui servaient d'asile aux tribus errantes, et qui devaient communiquer au Pérou; mais là s'arrêtaient les conjectures. La configuration du sol, le gisement des montagnes et des fleuves, la nature des productions étaient complétement ignorés; ce fut vers le milieu du seizième siècle, peut-être même vers 1532 ou 1533, qu'un Pauliste, nommé Aleyxo Garcia, suivi d'un frère ou de son fils, et accompagné par un grand nombre d'Indiens, passa au delà du Paraguay, pénétra dans le voisinage des Andes, et reconnut la partie méridionale de la vaste région qui va nous occuper. Le pays des grandes forêts fut néanmoins longtemps encore sans occuper la pensée des chefs de bandeiras. Peut-être le Mato-Grosso était-il en partie oublié. Un autre Pauliste, Manuel Correa, suivit la route naturelle qui s'offre dans les régions septentrionales; il

(*) M. Watterton fit un grand nombre d'expériences pour constater les effets du wourali. Un gros bœuf, pesant de neuf à mille livres, fut frappé de trois flèches à sanglier : le poison parut agir au bout de quatre minutes, et, au bout de vingt-cinq, l'animal était mort. Une ânesse, frappée en Angleterre par le dard des Macoushis, perdit tout sentiment; mais on la rappela à la vie en lui introduisant de l'air dans les poumons, et, après avoir langui quelques mois, elle recouvra parfaitement la santé. C'est ce qui fait dire sans doute à M. Watterton, que ce moyen pourrait être employé d'une manière efficace à l'égard de l'homme, sans qu'il faille pour cela s'y fier complétement.

(**) L'auteur de cette Notice fut le premier à faire connaître en France la description du géographe portugais; Malte-Brun, qui vivait alors, accueillit ce travail dans ses Annales des voyages, où il a été inséré. Le savant géographe avoua lui-même qu'il n'avait eu que des idées singulièrement vagues jusqu'alors sur la topographie du Mato-Grosso

passa au delà de l'Aragaya, et il explora les régions du Nord. Ce qu'il y de bien certain, c'est que cet immense pays, dans lequel il plut aux Brésiliens de ne voir qu'une seule province, ne fut parcouru pendant longtemps que par des bandes ignorées de Paulistes, qui allaient à la chasse des Indiens fugitifs, et qui rencontraient quelquefois des hordes belliqueuses devant lesquelles il fallait déployer un courage vraiment chevaleresque. Le premier nom connu qui se présente après celui des deux premiers explorateurs, n'apparaît qu'au commencement du dix-huitième siècle. En 1718, un Pauliste, Antonio Pirez de Campos, qui poursuivait les Indiens Cuchipos, remonte le Rio-Cuyaba, et fait quelques découvertes.

MINES DU MATO-GROSSO. Les choses vont changer de face cependant : cette région des grandes forêts, que l'on croit habitée uniquement par des tribus errantes, ce pays sans habitants, après deux siècles de découvertes, va trouver enfin une population active ; car il renferme des trésors.

En 1719, Pascoal Moreira Cabral, suivant les traces d'Antonio Pirez, remonte le Rio-Cuchipo Mirim, et découvre, à peu de distance du fleuve, des pépites d'or ; il avance encore, et une tribu entière lui apparaît, portant des ornements dont le prix n'est pas douteux.

La joie était grande parmi les *bandeirantes*, quand une découverte semblable venait couronner des mois et quelquefois des années de fatigues. Qu'on se représente des hommes qui, sans aucun instrument propre à l'exploitation des mines, trouvent, en quelques jours, les uns cent octaves, les autres une demi-livre d'or, tandis que le chef en recueille au moins le double. Des cabanes s'élèvent, on persiste à demeurer au lieu où se découvrent tant de richesses, et la première bourgade est fondée. Les caravanes arrivent ; l'établissement augmente, il faut un chef, et c'est Pascoal Moreira Cabral qui est nommé guarda mor ou garde général, jusqu'à ce que le gouvernement soit instruit des nouvelles découvertes.

Notre intention ne saurait être d'instruire minutieusement le lecteur du nombre des bandeiras qui se succédèrent dans le désert, des périls qu'il leur fallut affronter, des maladies qui vinrent les assaillir. Les détails de ces expéditions seraient merveilleux ; les résultats sont uniformes. Qu'il suffise de savoir qu'il y avait tel lieu où deux pauvres diables, guidés par quelque Indien, trouvaient en un seul jour, l'un une demi-arroba d'or, l'autre plus de quatre cents octaves.

C'est ce qui arriva à deux hommes dont les chroniques très-modernes du pays nous ont conservé les noms : Miguel Sutil de Sorocaba, et un certain Joam Francisco, surnommé le Barbado, établirent ainsi leur fortune. Ils ne tardèrent pas à faire part de leur aventure à l'arraial de Torquilha, où campaient les Paulistes, et la ville de Cuyaba s'éleva bientôt au lieu où étaient réunis tant de trésors. Il suffira de dire, pour avoir une idée des richesses immenses de ce territoire, que l'on réunit quatre cents arrobas de pépites, ou douze mille huit cents livres d'or dans l'espace d'un mois, sans qu'il fût besoin de creuser la terre à plus de quatre brasses de profondeur (*).

A partir de cette époque, l'histoire de Mato-Grosso offre la répétition des scènes sanglantes qui ont lieu dans l'intérieur, toutes les fois que de nouveaux trésors sont découverts. La lutte s'engage entre les Paulistes et les autres colons qui veulent s'établir dans les régions récemment découvertes. Deux hommes d'un caractère ardent et audacieux, comme en a produit Saint-Paul à cette époque, ont été nommés par Rodrigo Cesar de Menezes, gouverneur de la capitainerie, pour recevoir le quint royal ; Lourenço Leme, et son frère Joam Leme, ces deux hommes qui appartiennent

(*) Sur un terrain qui porte le nom de Sapateiro, parce que ce fut un savetier qui le découvrit, on trouva, dans l'espace de neuf jours, 1340 livres d'or. Voy. Gallès.

aux familles les plus distinguées de la contrée, sont investis de tout le pouvoir civil et militaire. L'un est *procurador* général, l'autre mestre de camp; forts de l'appui du gouvernement, ils se constituent les seigneurs de ce désert. Des crimes abominables ensanglantent la nouvelle colonie. Par leurs ordres, un prêtre reçoit la mort au moment où il dit la messe. D'autres atrocités renouvellent d'anciennes accusations portées contre les deux frères. Le capitaine général, après les avoir favorisés, fait marcher des troupes contre eux; mais ils fuient dans le désert; ils se fortifient au milieu des forêts comme les anciens conquistadores. Toutefois, à mesure que Balthasar Ribeiro, qu'on a envoyé contre eux, avance, la guerre devient plus implacable; quelques hommes périssent des deux côtés. La colonie naissante de Cuyaba ne retrouve sa tranquillité que lorsque les deux Paulistes, traqués comme des bêtes fauves au fond de leurs forêts, laissent le pouvoir avec la vie. Lourenço Leme reçoit un coup de mousquet qui lui donne la mort sur-le-champ; son frère est transporté à Bahia, où le tribunal de la relaçāo le fait décapiter.

Tout cela arrivait il y a un peu plus d'un siècle; et la plupart des circonstances de cette guerre de partisans sont bien dignes, sans doute, de ce qui s'était passé aux premiers temps de la conquête. Voilà quelques descendants d'Européens au milieu d'un pays plus vaste que la vieille Germanie; et leur premier acte, c'est la guerre; la première page de leur histoire, c'est le récit d'une sanglante division. Mais, pendant que les Paulistes se battent contre les troupes du gouverneur, un autre drame se prépare, et il se prépare dans le conseil des nations indiennes, qui ont vu, dès le premier coup d'œil, quel est le sort que leur réservent les nouveaux conquérants.

NATIONS DU MATO-GROSSO; LES PAYAGOAS ET LES GUAYCOUROUS; GUERRE AVEC LES PAULISTES. Deux nations puissantes occupent la partie méridionale de ce vaste territoire; ce sont les Guaycourous, ou les Indiens cavaliers, les Payagoas, ou les seigneurs du fleuve. Jusqu'à ce jour, les deux peuples ont été ennemis déclarés; la haine pour les Européens l'emporte sur leur vieille inimitié; ils s'allient entre eux. Alors le Mato-Grosso présente un aspect formidable, que les Paulistes n'avaient pas vu encore au désert. Les rivières se couvrent de flottilles armées; elles portent jusqu'aux frontières de grandes pirogues qui volent sur les eaux. Les plaines se peuplent de cavaliers qui rappellent, par leurs évolutions, les jeux des hordes tartares. Les forêts se hérissent d'archers habiles dont le trait ne manque jamais son but. Mais il y a de l'or dans le Mato-Grosso; personne, dans Saint-Paul, n'a perdu le souvenir des récits merveilleux qu'ont dû faire, à leur retour, Miguel Sutil et le Barbado; les canots de guerre s'équipent, les caravanes se mettent en marche; toutefois le voyage ne se fait déjà plus, comme autrefois, à travers de grands déserts paisibles. Pénètre-t-on dans les forêts avec quelque sécurité, se croit-on hors de péril, tout à coup les pirogues des Payagoas, cachées derrière quelque île verdoyante des *Pantanaes*, s'avancent en bon ordre; les Guaycourous cavaliers paraissent sur la plage; nul espoir de salut n'est laissé aux chrétiens (*). Depuis plus de deux siècles heureusement, les Paulistes ne s'effrayent plus du cri de guerre; et, s'ils sont vaincus quelquefois, si les bandeiras décimées parviennent à grand' peine à s'échapper dans les plaines marécageuses, presque toujours un terrible souvenir reste aux Indiens de ces rencontres : ils comptent plus de défaites que de jours où la victoire leur est restée.

C'est une étude curieuse à faire, à travers le style naïf des Roteiros, que celle de ces petites guerres locales dont le souvenir échappe à l'Europe, et qui commencent cependant l'histoire

(*) Sur trois cents personnes qui composaient une caravane en 1720, il n'échappa que trois noirs et un blanc.

un pays trois fois plus étendu que la ance. Que de scènes dignes de Coor, que d'épisodes curieux, et auxels il ne manque que l'intérêt des tails.

Un jour, disent les anciennes relaons rapportées par Cazal, quoique flotte de Saint-Paul se trouvât nomeuse, elle fut attaquée par une flotte ndiens beaucoup plus considéra-, vers un endroit que l'on appelle territoire de Caranda. C'était en 36, à l'anniversaire de la Saint-Joh. La bataille dura plusieurs heu-; et ce fut là que moururent, parmi isieurs autres, le brave commannt de l'expédition, Pedro de Mos, ainsi qu'un certain moine nommé ey Antonio Nascentes, religieux nciscain, auquel sa force prodiuse avait fait donner le surnom de gre. Bien d'autres se distinguèrent ne manière plus heureuse, dans te fatale rencontre, d'où, après it, nous sortîmes vainqueurs. Il y un horrible carnage de tous ces bares; mais nul n'y prit plus de t qu'un mulâtre du pays de Pindanhangaba, dont le vrai nom était nuel Rodriguez, et que l'on apait *Mandu Assu*, ou le grand Mal, en raison de son énorme stature, d'une corpulence qui attestait sufmment ses forces extraordinaires. était doué, outre cela, d'une résolu digne d'être citée. Cet homme à la le gigantesque gouvernait un canot it il était le propriétaire. Il y transtait sa femme, qui appartenait à la me race que lui, et qui était remarble par sa magnanimité. Il avait si, dans la même embarcation, pluirs esclaves. Il fut attaqué, lui seul, deux pirogues ennemies; mais il défendit avec tant de dextérité et de eur, qu'aucune des deux ne parvint aborder. Tantôt il faisait usage du il que sa femme lui chargeait; tanil manœuvrait si bien avec une le, que chaque coup devenait fatal ennemi qu'il atteignait. En arrivant uyaba, il reçut le brevet de capine.

ULTURE DU MATO-GROSSO. MULTIPLICATION PRODIGIEUSE DES RATS. Pendant que ces scènes guerrières se passaient sur le Paraguay et sur ses affluents, Cuyaba, qui avait reçu un gouverneur dès 1727, prenait de l'accroissement. En 1772, Antonio d'Almeida avait trouvé, sur les rives du San-Lourenço, la canne à sucre, où elle croissait à l'état sauvage. Au lieu de chercher uniquement de l'or, il avait deviné qu'il y avait plus de richesses à tirer de ces champs verdoyants de cannes, que des sables que l'on exploitait avec tant d'ardeur. Il était devenu planteur; et un nouveau genre de prospérité commençait pour le Mato-Grosso. Un seul fait suffira sans doute pour donner une idée de l'opulence que dut acquérir, en peu d'années, cet homme et ceux qui l'imitèrent. Les premiers flacons de rhum qu'ils purent débiter furent achetés au prix énorme de dix onças d'or.

Lorsque les sables aurifères du Mato-Grosso seront épuisés, lorsqu'au lieu de cent vingt mille habitants, il offrira une population de soixante millions d'hommes, quand ses forêts immenses auront disparu pour faire place à de vastes cultures, il sera curieux de consulter les origines de cette haute prospérité. Alors on sourira sans doute au récit des vieilles relations, et l'on ne pourra pas retenir quelques marques d'étonnement, en se rappelant que les cultures naissantes de maïs avaient multiplié d'une manière si extraordinaire les rats sur cette terre vierge, que le premier couple de chats qu'on transporta dans la province ne fut pas vendu moins d'une livre d'or. Ce trafic étrange fut aussi fructueux sans doute à l'acquéreur qu'à celui qui avait eu l'idée de l'entreprendre. La progéniture de ces animaux se vendit jusqu'à trente octavas.

Quelque faible que nous paraisse encore la population de cette province comparée à son étendue, si l'on se rappelle que des fièvres pernicieuses, presque toujours inséparables des nouveaux défrichements, accueillirent dès l'origine les colons, et qu'une sécheresse,

dont il n'y a pas d'exemple dans les annales du pays, détruisit leurs premiers travaux, on trouvera sans doute qu'elle s'est accrue dans une proportion au moins égale à celle des autres provinces. Des bourgades ont été fondées, des routes ont été ouvertes, les nations sauvages ont été pacifiées, les négociants européens portent aujourd'hui, jusque dans le centre de la province, les produits de nos manufactures. Tout peut donc faire présager une immense amélioration. Entrons dans quelques renseignements sur la position géographique du pays.

DESCRIPTION DE LA PROVINCE. La province de Mato-Grosso confine au nord avec le gouvernement du Para; à l'ouest, elle est séparée des nouvelles républiques par les Rios Madeira-Guaporé, Jauru et Paraguay; au sud, ses limites touchent encore à celles des anciennes possessions espagnoles qui sont situées au nord du gouvernement de Rio-Grande et de Saint-Paul; à l'est, le Paranna et l'Araguaya la séparent du pays de Saint-Paul et de Goiaz. En jetant un coup d'œil sur la carte, on verra que cet immense pays a plus de six cents lieues brésiliennes de circuit; situé entre les parallèles du 7e degré et du 24e degré 3′ de latitude sud, il peut avoir une étendue de trois cent quinze lieues du nord au sud, sur deux cent trente dans sa plus grande largeur. Pour peu que l'on examine la configuration du sol et la disposition des fleuves, on verra que la nature a divisé le Mato-Grosso entre trois vastes districts, dont il sera facile de faire sept comarcas, qui ont aussi leurs limites naturelles. Il faut donc établir, comme le fait la chorographie brésilienne, trois gouvernements au nord, au midi et au centre; on aura pour subdivisions la *Camapuania*, le *Mato-Grosso* proprement dit, le *Cuyaba*, la *Bororonia*, la *Juruenna*, l'*Arinos* et la *Tappiraquia*. Selon les géographes brésiliens, cette province offre quatre climats bien distincts, et elle s'avance d'une vingtaine de lieues dans la zone tempérée; examinées sous le point de vue général cependant, ses productions sont analogues à la plupart de celles que l'on rencontre dans les provinces centrales. Comme Minas-Geraes, elle possède des sables aurifères et des diamants; mais il y a cette différence que la plupart des districts de Minas ont été soigneusement explorés, tandis que les déserts ignorés de l'Arinos et de la Tappiraquia renferment des richesses qui n'ont pas encore paru aux yeux des hommes, et que l'on n'exploitera peut-être que dans des siècles, tant ces districts sont reculés.

En effet, si l'on jette un coup d'œil sur les géographies et sur les routiers, à chaque instant ce sont des terres inconnues dont il faut prendre note, des régions dont on ne saurait rien dire, parce qu'on n'y a point pénétré. Durant ces derniers temps sans doute, les voyageurs étrangers ont donné un rare exemple d'intrépidité aux nationaux; mais il semble qu'une sorte de fatalité s'attache à ces explorations courageuses. En consultant les Mémoires de l'académie de Lisbonne, on voit que, dès le commencement du siècle, un naturaliste, auquel on est tenté de donner le titre de Humboldt portugais, emploie neuf ans de sa vie à parcourir le Para, le Rio-Negro, le Mato-Grosso, et qu'il meurt avant d'avoir pu publier sa relation (*).

De nos jours, un savant connu par sa science consciencieuse, par sa rare intrépidité, M. Langsdorff, s'avance dans les lieux reculés du Mato-Grosso, il brave mille fatigues, il visite les peuples les moins connus; mais c'est pour

(*) Les manuscrits du savant Rodriguez Ferreira ne sont point anéantis sans doute, mais ils ont déjà perdu l'attrait de la nouveauté, et il leur arrivera, malgré leur importance, ce qui est arrivé à tant de précieux *roteiros*, écrits en espagnol et en portugais; ils resteront enfouis dans la poussière des bibliothèques. Une excellente Notice a été publiée sur le Dr. Rodriguez Ferreira, et l'on voit combien avaient été multipliés les travaux de cet homme infatigable: la liste de ses ouvrages occupe à elle seule huit ou neuf pages in-fo. Voyez *Memorias da Academia real das sciencias de Lisboa*, t. V.

voir périr de la manière la plus déplorable son compagnon de voyage. Le jeune et infortuné Taunay, qui avait déjà affronté tant de périls en exécutant un voyage autour du monde, vient périr dans cette solitude, victime de son amour pour la science et pour l'art. A son retour, Langsdorff lui-même, surpris par une maladie cruelle, ne peut pas donner le résultat de ses observations, et les parties solitaires du Mato-Grosso qu'il a visitées nous restent pour longtemps inconnues. Je ne veux pas dire néanmoins que tout soit perdu pour la science dans les grandes explorations des derniers voyageurs : en 1816, Spix et Martius visitent les frontières de la province, et ils en rapportent de précieux documents. Si M. de Saint-Hilaire, auquel le Brésil a déjà tant d'obligations, ne pénètre pas avant dans cette portion de l'intérieur, il visite des districts fort rapprochés, et ce que sa sagacité consciencieuse a découvert dans un pays peut quelquefois s'appliquer à celui dont nous nous occupons. Mais, malgré l'habileté de tels hommes, qu'est-ce que ces voyages rapides à travers l'immense désert? qu'est-ce que le sillon du voyageur sur cette surface de quarante-huit mille lieues? Nous le répétons, les Brésiliens ne connaîtront eux-mêmes la plus vaste province de leur empire que quand ils auront continué les travaux des Langsdorff et des Rodriguez Ferreira.

Curiosités géographiques du Mato-Grosso. Que d'intéressantes explorations restent donc à faire, que de singularités nous sont inconnues! Pénètre-t-on dans la Tappiraquia, le voyageur peut chercher cette pierre du pays des Aracys, sur laquelle Bartholomeu Buenno crut voir figurés les instruments de la passion, et qui n'est peut-être autre chose qu'un rocher couvert d'hiéroglyphes, comme nous en avons déjà reproduit un dans cet ouvrage, et comme il en existe, avec des dimensions plus colossales, à Cayraca, sur les bords de l'Atabapa, et dans une foule d'endroits arrosés par l'Orénoque et le Rio-Negro, où elles attestent le séjour d'un peuple inconnu. Arrive-t-on dans le pays d'Arinos, on peut visiter déjà des ruines; et les champs de *varges*, en laissant voir les traces d'une colonie naissante, fondée jadis par quelques hardis aventuriers qui l'abandonnèrent, montrent combien il est difficile de s'établir ainsi au désert, loin de tout secours de la métropole, et dans le voisinage des tribus indiennes. Dans le Juruenna, c'est une merveille de la nature que l'observateur peut admirer : parmi les arbres de la Madeira et de l'Itenez, on remarque un palmier fort singulier; on l'a désigné dans le pays sous le nom d'*ubassu;* il présente une fleur d'où l'on tire une sorte de cocon fibreux, élastique, qui semble fait au métier. Les Indiens se couvrent la tête de cette coiffure étrange que l'on trouve toute faite dans les forêts. Pénètre-t-on dans la comarca de Cuyaba, où est située l'ancienne capitale de la province, un autre spectacle frappe de surprise : lorsque le Rio-Cuyaba vient à déborder, après sa jonction avec le San-Lourenço, on peut parcourir en pirogue d'immenses champs de riz sauvage, qui se reproduisent annuellement sans rien devoir à la culture des hommes, et sans que les crues du fleuve leur soient jamais nuisibles; les tiges s'élevant toujours de cinq ou six palmes au-dessus du niveau des eaux, la récolte de ces champs naturels se fait au moyen de légers canots. Des hommes habitués à ce travail naviguent dans le canal; et, avec une gaule flexible, ils se contentent de faire tomber dans leur embarcation le grain que produisent les épis.

Grottes du Mato-Grosso. Mais, sans contredit, une des curiosités naturelles les plus remarquables du Mato-Grosso, ce sont ces grottes immenses dont aucun Voyage moderne, venu à notre connaissance, n'a fait mention jusqu'aujourd'hui. Elles se trouvent situées en divers endroits de la province, où le docteur Alexandre Ferreira alla les visiter vers la fin du dernier siècle. La première, que l'on désigne sous le nom de *Gruta das Onças*, à cause de la grande quantité de jaguars qui venaient

y chercher un asile, est près de l'Arrayal das Lavrinhas, et se prolonge sous la grande chaîne des Parecis. Si l'on en croit les récits du voyageur portugais, non-seulement l'intérieur de cette excavation offre un coup d'œil admirable, grâce à ses accidents naturels, mais il paraît que le long des parois, ainsi que des piliers qui se prolongent jusqu'à la voûte, il y a des figures sculptées, qu'au rapport des écrivains nationaux on juge pieusement être l'ouvrage de quelque artiste éclairé par la religion chrétienne. Ces bas-reliefs mériteraient une attention d'autant plus rigoureuse, qu'ils n'affirment pas ce dernier fait, et que certains monuments de l'Amérique méridionale, fort éloignés, il est vrai, du Mato-Grosso, reproduisent quelques symboles de notre religion, sans qu'on puisse les attribuer à des artistes chrétiens. Quoiqu'on ne doive guère s'attendre à une semblable analogie, il serait curieux sans doute que la croix de Palenqué et son adoration se reproduisissent dans cette caverne. La seconde grotte que visita le docteur Alexandre Ferreira, est moins curieuse sous le rapport de l'art; mais elle est plus remarquable sans doute par sa prodigieuse étendue. Située près du presidio da Nova-Coimbra, elle descend sous le sol où coule le Rio-Paraguay. Ses stalactites sont admirables, et elle est sillonnée par plusieurs ruisseaux, qu'on suppose provenir des infiltrations du grand fleuve. Des curieux, qui y pénétrèrent après la visite du docteur Alexandre, découvrirent que cette caverne s'était ouverte de vastes salles, qui se prolongeaient d'une manière prodigieuse sous le lit du Paraguay; les stalactites n'en étaient pas moins merveilleuses que celles de l'entrée. La contrée que nous examinons n'est pas la seule, du reste, qui présente ce genre de curiosité; et, dans le récit de ses excursions minéralogiques au centre de la province de Saint-Paul, Martim Francisco d'Andrada Machado fait mention de quelques grottes de ce genre qui se rencontrent dans le pays; il parle surtout de celle de Santo-Antonio, près de l'arrayal do Ribeirão de Yporanga.

Ce pays des grottes profondes, des hautes montagnes, des forêts immenses, est aussi celui des chutes d'eau magnifiques; et les cascades d'Avanhadara et d'Utapuru, sur le Tieté, présentent un des spectacles les plus imposants que puissent offrir les grands fleuves.

CUYABA, VILLA BELLA, VILLES PRINCIPALES DU MATO-GROSSO. En 1829, M. Langsdorff écrivait : « Les habitants de Cuyaba sont tout étonnés de voir flotter le pavillon russe sur leurs rivières. » Rien sans doute ne devait exciter plus vivement la surprise de cette petite ville, que l'arrivée successive d'étrangers appartenant aux coins les plus reculés de l'Europe, et se donnant, pour ainsi dire, rendez-vous, afin de visiter les immenses déserts qui l'entourent.

Comme on l'a déjà vu au commencement de notre notice, Villa Real de Cuyaba est l'établissement le plus ancien de la province, et néanmoins il ne compte guère plus d'un siècle d'existence. Capitale de la comarca de Mato-Grosso, Villa de Cuyaba le cède cependant en importance à Villa Bella ; cela ne l'empêche point d'occuper le premier rang dans la division ecclésiastique. Ce n'est pas précisément un évêché, car le prélat qui y réside n'a que le titre d'évêque *in partibus*, mais c'est le lieu où se traitent toutes les négociations cléricales du pays, et ces affaires ecclésiastiques doivent être d'une décision difficile, car nulle contrée au monde, peut-être, ne présente des paroisses d'une semblable étendue. Nonobstant sa position reculée, Villa Real de Cuyaba est une ville populeuse et florissante, qui compte plusieurs édifices religieux, et dont les rues principales sont pavées. Comme cette ville a été fondée par les Paulistes, les maisons et les édifices y sont construits en *taïpa*. Cuyaba est située par les 15° de latitude australe, et les 317° 42′ 3″ de longitude comptée de l'île de Fer.

Villa Bella, qui fait partie du même

district, est la capitale de toute la province. C'est une jolie ville, qui s'élève dans un terrain plat, sur les rives du Guaporé, dont les grandes crues lui deviennent quelquefois nuisibles. Villa Bella a pris depuis quelques années le titre de *cidade de Mato-Grosso*. Cependant, de l'avis commun, son séjour est moins agréable que celui de Cuyaba, et le gouverneur n'y demeure que durant une portion de l'année. Les maisons sont de plain-pied, et leur aspect est assez gai, car elles sont blanchies presque toutes à la tabatinga. Villa Bella a plusieurs églises, une fonderie pour l'or, et divers édifices civils. Mais, il y a quelques années, on n'y comptait pas encore une seule fontaine. On ne lit pas sans quelque surprise, dans les descriptions topographiques, que c'est la seule paroisse de la comarca. Située par les 15° de latitude australe, et les 317° 42′ 30″ de longitude comptée de l'île de Fer, son climat est un peu moins chaud que celui de Cuyaba. L'*arrayal Diamantin* fait partie de son territoire. Avantageusement situé, non loin du Rio-Paraguay, au confluent de deux rivières dont les noms (*) attestent la richesse, il promet de prendre un grand accroissement. Il y a trente-huit ou quarante ans que cet arrayal fut fondé en raison de la quantité d'or et de diamants qu'on trouva dans son voisinage. Les pierres précieuses et les diamants, dont l'exploitation n'est pas encore aujourd'hui aussi active qu'elle ne peut manquer de le devenir, forment déjà un des produits les plus remarquables du Mato-Grosso; et le voisinage de la capitale n'est pas le seul lieu dans la province où l'on puisse réunir des richesses considérables.

INDIGÈNES DU MATO-GROSSO. Jusqu'à présent, sans aucun doute, ce qui offre le plus d'intérêt à la curiosité du voyageur, ce sont les nombreuses tribus indiennes répandues sur ce territoire. On se tromperait étrangement si on les croyait toutes issues d'une même nation, ou présentant partout les mêmes caractères de sociabilité. Rien, au contraire, n'est plus différent que leurs usages et que leur organisation en tribus; et, pour n'offrir que quelques exemples, tandis que les hordes qui errent sur les rivages des divers affluents de l'Amazonie ne présentent guère que des agrégations composées de quelques centaines d'individus, ceux qui s'avancent vers les régions du Sud peuvent mettre au besoin de dix à douze mille guerriers en campagne; cela a lieu du moins chez les Guaycourous et les Charruas. Quoique vivant dans la même province, rien n'est aussi plus opposé que le mode d'existence de ces peuplades. Tandis que les *Guatos*, qui habitent le district de Bororonia, tirent la plus grande partie de leur subsistance de la pêche, et surtout de la chasse, à laquelle ils se livrent le long des grands fleuves, ces Guaycourous que nous venons de nommer, autrement dits les *Indios cavalheiros*, mettent à profit les nombreux bestiaux qui se sont multipliés sur les rives du Paraguay. Sans cesse au milieu des sombres forêts, où il est obligé d'affronter des myriades d'insectes piqueurs (*), le Guato applique toute son habileté à diriger un canot à travers les mille obstacles que présente le fleuve. Il est re-

(*) Le *Rio Diamantino*, le *Corrego Rico*, autrement dit *Rio do Oiro*, ou le Fleuve de l'or.

(*) Il faut avoir navigué sur certains fleuves de l'Amérique pour comprendre le souhait naïf d'un Indien de l'Orénoque : il mettait le paradis dans la lune, parce qu'il supposait que l'on n'y était point tourmenté par les moustiques (voy. M. de Humboldt). Les Indiens paraissent moins sensibles que nous à cet horrible supplice. En parlant des Guatos du Mato-Grosso, M. Langsdorff fait une curieuse peinture de leur sang-froid à braver la piqûre des mosquitos. Immobile sur l'avant de son canot durant la pêche, le Guato ne tarde pas à avoir son corps noir d'insectes qui sucent son sang. S'il en est trop tourmenté, un seul coup d'un instrument qu'il appelle sa *matappa*, suffit pour s'en débarrasser. La matappa est un bâton armé transversalement d'un morceau de toile de coton.

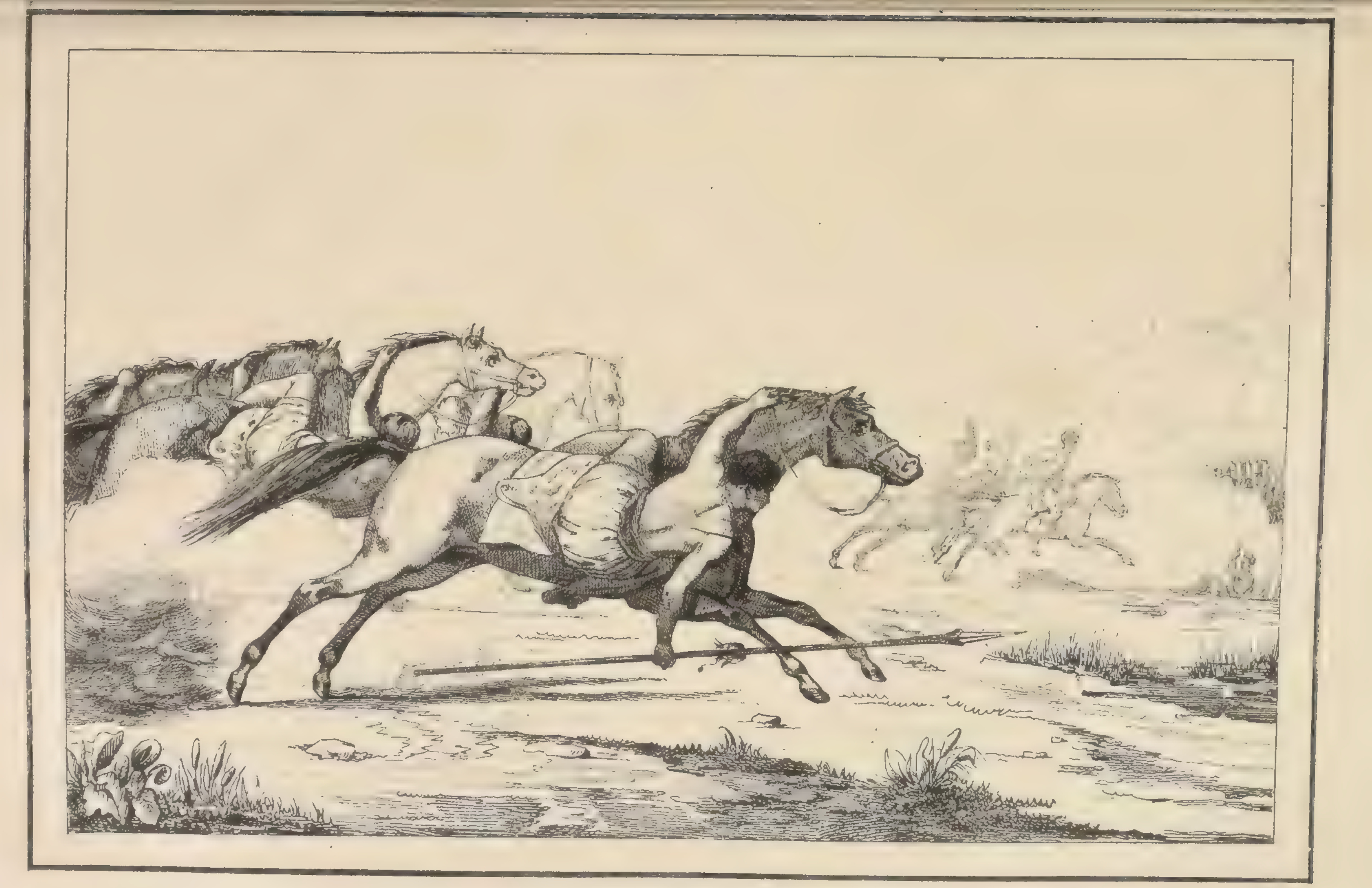
nommé par la manière dont il nage. Ses armes sont l'arc, la flèche, et une grande lance sans fer, avec laquelle il ne craint toutefois pas d'attaquer l'ours du Mato-Grosso, assez commun dans ses sombres forêts. Le Guaycourous fait également usage de l'arc, des flèches et de la lance. Mais il fait choix, pour dresser sa cabane, des campagnes découvertes; et, comme tous les peuples pasteurs de ces contrées, il n'ignore pas l'usage du laço et des bolas. Sans doute il serait curieux de suivre les diverses nations du Mato-Grosso dans les détails de leur existence ; il y aurait un vif intérêt à surprendre dans leurs forêts vierges des peuplades qui conservent plus qu'ailleurs les traits originaux des races primitives; mais, comme le disait naguère M. Langsdorff, si on faisait choix d'un tel sujet, il y aurait pour des siècles d'observations. Quant à nous, contraint de nous borner, c'est la nation la plus importante que nous essayerons de faire connaître. C'est elle aussi, il faut le dire, qui présente les traits les plus saillants : il est question ici des *Indiens cavaliers*.

Guaycourous. Leur histoire. Les Guaycourous, ou *Vaïcourous*, comme l'écrit le docteur Alexandre Ferreira, paraissent avoir occupé de temps immémorial les bords du Paraguay, sur une étendue de cent lieues au moins. Aujourd'hui on les rencontre principalement entre le Rio-Embotateu ou Mondego et le San-Lourenço. Cette nation ne saurait être rangée parmi les races purement sauvages, et elle nous paraît devoir occuper, dans la hiérarchie sociale des peuples du nouveau monde, à peu près le rang qu'y tiennent aujourd'hui les Araucanos, bien que leurs usages n'aient qu'un rapport fort indirect avec ces peuples du Chili. Les Guaycourous offrent trois divisions fort distinctes : ceux qui occupent encore l'ancien Paraguay, où on les connaissait sous le nom de *Lingoas*, les habitants des rives orientales du grand fleuve et ceux qui demeurent sur les possessions du Brésil. Ces derniers seuls ont le droit de nous occuper. Les Guaycourous brésiliens sont divisés en sept hordes, dont on nous a conservé les noms : elles occupent, selon l'usage, des territoires séparés ; et encore aujourd'hui, dit-on, les trois corps de nation sont en guerre. Les plaines que parcourent ces tribus sont couvertes de riches pâturages situés principalement entre les rivières Tacoary et Ipani.

La race des Guaycourous est essentiellement belliqueuse, et son but principal, en entreprenant des courses guerrières, est de faire des prisonniers, qu'elle réduit en esclavage. Chose remarquable, et qui arrive rarement dans cette partie du nouveau monde, chaque horde maintient chez elle une hiérarchie sociale bien marquée. Il y a les chefs, ou *capitans*, les simples guerriers, et enfin les esclaves. Cette organisation intérieure a une durée probable d'autant mieux établie, que les descendants des prisonniers ne peuvent jamais, et sous aucun prétexte, former d'alliance avec les personnes libres. Une union semblable déshonore celui qui l'a contractée, et il n'y a pas d'exemple encore qu'un esclave ait été émancipé. La grande supériorité des Guaycourous a engagé plusieurs tribus du voisinage à se soumettre à une espèce de vasselage librement consenti. Les Goaxis, les Guanas, les Guatos, les Cayvabas, les Bororos, les Ooroas, les Cayapos, les Xiquitos, les Xamoccos, en un mot presque toutes les nations du Sud, se trouvent aujourd'hui dans ce cas (*). Ceci prouve que, si la caste des chefs se conserve dans sa pureté primitive, il est peu de peuples dont la classe inférieure présente autant d'éléments hétérogènes; il n'y en a pas où celle des esclaves soit soumise à un si complet nivellement. Un article, bien étrange sans doute, de leur code religieux exclut à tout jamais les esclaves du paradis.

Aspect extérieur. Quoique arrivés à un certain degré de civilisation,

(*) Nous joindrons à cette nomenclature les Chagoteos, les Pacachodeos, les Adiocos, les Ateadeos, les Oleos, les Laudeos et les Cadoeos.



Carica di Cavalleria Guaycurana — Reiter-Angriff der Guaycurus

on-seulement les Guaycourous se peinent, mais il ont conservé l'usage du atouage par incision, ce qui est fort are chez les hordes américaines. Leur ostume est simple, mais il n'est pas énué d'élégance. Ils portent le ponho; et, comme les Guauchos des ampas, ils se fabriquent des bottes vec le cuir qui recouvre la jambe du heval. Ceci est plus spécialement réervé aux chefs, qui portent aussi le andeau.

Nous avons déjà dit que ces peuples vaient conservé l'usage du tatouage. a face, le cou, la poitrine des Guayourous adultes reçoivent un dessin neffaçable en pointe de diamant; ;, de même que certaines tribus, avec squelles ils n'ont aucune affinité d'ailurs, ils se coupent les cheveux auour de la tête, à la manière des franscains.

Les Guaycourous font usage de l'arc t des flèches; ils portent un carquois e deux ou trois pieds de long; et énorme lance dont ils se servent peut voir douze ou treize pieds. Le comerce avec les Européens leur permet e l'armer d'un fer. Toutes les expéitions de ce peuple se font à cheval; t, en guise de bride, ils usent d'une eule corde filée avec les fibres que l'on re de l'ananas sauvage. Habituelleent ils portent une ceinture autour u corps; ils la serrent ou ils la lâent à volonté, et ils y suspendent n coutelas, ou une sorte de couteau e chasse. En outre, comme beaucoup 'autres Indiens, ils trouvent moyen e diminuer les angoisses de la faim, uxquelles ils sont fréquemment exposés dans leurs expéditions, en resserant cette ceinture. Sont-ils en marche, e la main gauche ils guident le cheal, avec la droite ils portent leurs rmes. Dans leurs guerres avec les utres nations indiennes, et même vec les Paulistes, ils avaient et ils nt encore une manière de combattre ue signalent MM. Spix et Martius, t que rappelle avec plus de détails I. Debret. « Leur tactique, dit ce oyageur, est de rassembler une troupe ssez nombreuse de chevaux sauvages, qu'ils lancent en avant sans cavaliers, en se mêlant aux derniers coureurs. Mais, pour se dérober à la vue de l'ennemi, ils imaginent une ruse qui, à elle seule, donne une idée de leur souplesse et de leur dextérité à cheval. Chaque cavalier, uniquement appuyé du pied droit sur son étrier, saisit la crinière de la main gauche, se tient ainsi suspendu et couché de côté le long du corps de son cheval, et conserve cette attitude jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la portée de la lance; il se relève alors sur la selle, et combat avec avantage au milieu du désordre causé par cette attaque tumultueuse (*). »

Si l'on s'en rapportait uniquement au témoignage de deux savants Bavarois dont nous avons plus d'une fois invoqué ici le témoignage, les Guaycourous ne seraient pas toujours d'excellents cavaliers, parce qu'ils n'osent dompter les chevaux sauvages qu'en les obligeant à entrer dans un lac ou dans les eaux d'un fleuve; mais il nous semble, au contraire, qu'ils donnent en cela une preuve de leur sagacité. Aussitôt que l'animal est arrêté au moyen du laço, ils l'entraînent dans l'eau, et l'y tiennent enfoncé jusqu'au poitrail. Dans cette lutte nouvelle pour lui, l'animal a bientôt reconnu son maître; et il est dompté avec plus de certitude peut-être que le cheval des Pampas, qu'on pousse dans la plaine jusqu'à ce que la fatigue le contraigne à se regarder comme vaincu.

Sort des femmes guaycourous. Comme les Guaycourous se sont avancés de quelques degrés dans l'échelle sociale, et qu'ils ont évidemment subi l'influence des idées européennes, les femmes jouissent d'un sort moins pénible que celui qui attend toujours la compagne du Coroado, du Mura et du sauvage Mongoyo. Elles occupent même un rang dans la hiérarchie sociale, et les épouses des capitaines prennent le titre de *donas*. Une coutume affreuse, qui fait hor-

(*) Les voyageurs allemands disent qu'ils emploient au même usage les troupeaux de bœufs.

reur à la plupart des tribus brésiliennes, mais que d'Azara a trouvée en vigueur chez diverses tribus errantes du Paraguay et des Pampas, diminue singulièrement la population. Jusqu'à l'âge de trente ans, les femmes se font avorter; et cette opération barbare était jadis accompagnée de circonstances horribles, que les voyageurs n'ont pas craint de rapporter dans leurs détails les plus hideux. Le contact avec les nations civilisées a dû nécessairement diminuer ce monstrueux usage, de même qu'il a détruit le cannibalisme chez les descendants des Tupis : au commencement du siècle, il était encore en vigueur.

Occupations des femmes. Manière de se vêtir. Les Guaycourous sont un peuple essentiellement pasteur. Cependant, depuis quelques années, ils se livrent à l'agriculture. L'occupation principale des femmes est de préparer la farine de manioc, que ceux des Indiens qui vivent en aldées commencent à cultiver. Elles savent en outre tisser avec une sorte d'habileté des étoffes de coton, fabriquer de la poterie et une foule d'ustensiles; les corbeilles qu'elles font avec les fibres d'un certain palmier passent pour être plus élégantes que toutes celles qui sont fabriquées par les autres Indiennes.

Depuis longtemps, les femmes guaycourous ne vont plus nues; elles s'enveloppent, à partir de la poitrine jusqu'aux pieds, dans une grande pièce de toile de coton rayée de différentes couleurs, et elles portent par-dessous une ceinture très-large nommée *ayulate*, que jamais les jeunes filles ne doivent quitter, du moins jusqu'à l'époque de leur mariage. Il y a quelques années, les femmes se rasaient comme les hommes; elles se défiguraient par un tatouage que les anciens voyageurs n'ont pu mieux désigner qu'en le comparant à une table d'échiquier aux compartiments blancs et noirs. Aujourd'hui ces divers usages semblent tomber en désuétude. Les femmes des chefs tressent leurs cheveux à la manière des Brésiliennes; et chaque jour quelque trait distinctif de la toilette sauvage fait place, comme cela arrive chez les Guaranis, à l'adoption d'une mode européenne. Les petits cylindres d'argent enfilés les uns au bout des autres, et formant une espèce de chapelet, qu'on portait au cou, les plaques de métal tombant sur la poitrine, les demi-cercles en or suspendus aux oreilles, tout cela est peut-être remplacé à l'heure où nous écrivons par quelque bijou de cuivre fabriqué à Paris ou à Manchester, ou tout au moins par une pesante chaîne de métal, ouvragée dans quelque cité brésilienne.

Moyens de transport. Marches dans la campagne. L'enharnachement du cheval ne paraît pas avoir subi de grands perfectionnements parmi ces Indiens. Les hommes ont bien une espèce de selle, leurs pieds sont bien retenus par un étrier de bois; mais les femmes se tiennent tout simplement entre deux bottes de foin, sur une couverture. Ajoutons qu'elles ont une telle habitude d'aller à cheval, qu'elles peuvent allaiter ainsi leurs enfants, et qu'on les voit errer dans les plaines, transportant, outre leurs bagages, les animaux favoris qu'elles avaient apprivoisés dans leur cabane, et qui s'accoutument si bien eux-mêmes à l'allure du cheval, qu'ils semblent, comme les hommes, y demeurer indifférents.

Habitations. La vie errante que mènent les Guaycourous les a empêchés jusqu'à présent de modifier la construction de leurs cabanes. C'est ordinairement le bord des rivières qu'ils choisissent pour s'y établir durant quelques mois. Mais le caprice d'un chef, l'avertissement mystérieux du devin ou de quelque oiseau prophétique, peuvent faire disparaître en quelques instants ces bourgades éphémères et le voyageur, qui s'attendait à trouver une population animée sur les bords d'un fleuve, se voit contraint plus d'une fois de l'aller chercher au fond de quelque autre désert.

Nous avons déjà eu occasion de décrire, d'après la *Corografia brasilica*, ces espèces de campements, qui ne manquent ni d'ordre ni de régula

rité (*). Les rues de chaque bourgade sont très-larges et parfaitement droites ; mais les maisons, comme celles de tous les peuples nomades, méritent à peine ce nom. Les habitations des Guaycourous sont recouvertes avec des espèces de nattes en jonc, posées horizontalement durant le temps sec, et sur un plan incliné lorsqu'il vient à pleuvoir. L'eau pénètre cependant intérieurement pendant les orages, et l'on est obligé de l'éponger et de la vider avec certains vases destinés à cet usage. Les cabanes des chefs ou des gens aisés sont beaucoup plus complétement à l'abri de cet inconvénient et des chaleurs extrêmes, parce qu'on est dans l'usage de les recouvrir de nattes superposées à différents intervalles.

Les Guaycourous ne se servent point de hamacs, comme le font plusieurs hordes infiniment moins avancées qu'eux en civilisation ; ils dorment sur des cuirs étendus à terre, se couvrent des vêtements des femmes, et posent leur tête sur les petites bottes de foin dont leurs compagnes se servent ordinairement pour monter à cheval.

Ainsi qu'on l'a fait remarquer récemment dans un ouvrage publié en Allemagne, les Guaycourous diffèrent essentiellement des autres Indiens de l'Amérique du Sud, en ce sens qu'ils n'enterrent pas leurs morts dans les cabanes que ceux-ci ont jadis habitées. Ils ont un cimetière général : c'est un grand hangar couvert de nattes, où chaque famille choisit d'ordinaire le lieu de sa sépulture.

Idées religieuses des Guaycourous. Croyances étranges des chefs. Le macauhan, ou le messager des ames. Ce qui paraît s'être maintenu avec une réelle persistance chez les Guaycourous, ce sont les idées religieuses de leurs pères. Toutefois il ne nous paraît pas juste de dire, comme on l'a fait en Allemagne, que l'être souverain, le *nanigogigo*, ne représente que le génie du mal, et que les devins, ou les *unigenitos* (*), ne sont occupés qu'à éloigner sa fatale influence. Si l'on en croit d'autres renseignements, ces indigènes croient à l'existence d'un être créateur de toutes choses ; mais ils ne lui offrent aucun culte. Le nanigogigo n'est qu'un esprit d'un ordre inférieur, qui a la connaissance des événements futurs. De même que les Tupis, ces Indiens admettent l'immortalité de l'âme ; mais ils semblent n'avoir que des idées fort vagues sur le genre de châtiment ou de récompense qui attend l'homme après sa mort. Un dogme étrange, déjà signalé, et qui n'a pu jamais entrer que dans la tête orgueilleuse d'un chef sauvage, rend cette religion différente de toutes celles qu'on a observées dans l'Amérique méridionale. Les Guaycourous sont fermement persuadés que les capitães seuls jouissent après leur mort de toute sorte de félicités, de même que les unigenitos. Les simples guerriers, disent certains auteurs, et en tout cas les esclaves, ne sont destinés qu'à devenir des ombres errantes, et elles ne doivent pas même quitter l'enceinte funèbre du cimetière.

Un fait curieux, une transmission bizarre des anciennes idées religieuses qui dominèrent jadis le Brésil, se fait remarquer chez ce peuple. L'oiseau prophétique des Tupinambas, le messager des âmes, reparaît sous le nom de *macauhan*. Les prêtres devins l'écoutent attentivement durant des journées entières ; ils font même alors usage d'une espèce de maraca pour

(*) Hipp. Taunay et Ferd. Denis, le Brésil, 6 vol. in-18.

(*) Les piayes guaycourous sont nommés ainsi par Ayres de Cazal ; d'autres voyageurs écrivent *Vünägenito*. On affirme que l'ancien géographe n'a fait que copier le *Patriota* dans tout ce qu'il dit sur les Guaycourous ; mais il tient les faits principaux de M. Alves do Prado, témoin oculaire des événements qu'il raconte, et après tout, rien d'important n'a été ajouté à sa relation. Malgré le respect que nous inspirent certains noms, nous pensons avec M. de Saint-Hilaire, qu'on manque souvent de justice envers le patriarche de la géographie brésilienne.

l'évoquer, et ils supplient le nanigogigo d'interpréter pour eux les chants d'avenir qui viennent d'être entendus.

Langage des hommes différent du langage des femmes. Une circonstance singulière, renouvelée plus d'une fois dans l'histoire de la linguistique américaine, reparaît chez ce peuple. Les hommes et les femmes ont un langage qui présente des différences notables. Le sifflement produit par une contraction des lèvres a reçu en outre parmi eux certaines modifications convenues, qui en font en quelque sorte un idiome à part. Les Guaycourous, dit-on, ne chantent pas, et toutefois ils paraissent saisis de la plus vive émotion en écoutant de plaintives *modinhas* brésiliennes. Il n'est pas rare de les voir alors verser des larmes, et ils rappellent l'impression toute religieuse que le vieux Lery fit éprouver à des sauvages de Ganabara, en entonnant dans leurs forêts un psaume, « au son duquel, dit le vieux voyageur, ils *prindrent tel plaisir* qu'ils l'écoutoient vraiment émerveillés. »

Alliance conclue avec les Brésiliens. Les Guaycourous, qui, pendant tant d'années, furent des ennemis redoutables pour les habitants du Brésil central, se sont décidés, en 1791, à conclure une paix durable avec eux. On vit alors les deux chefs principaux se rendre à Villa Bella pour signer une paix que rien ne devait interrompre. Non-seulement Emavidi Chaimé et Gueyma se rendirent caution pour leur peuple, mais, en signe d'alliance, ils prirent des noms portugais. Le premier se nomma *Paulo Joachim Ferreira*, et le second *Joam Gueyma d'Albuquerque*. Ils étaient accompagnés de dix-sept guerriers, et durant la négociation une négresse créole leur servit d'interprète.

Payagoas. Leur vie errante. La troisième nation puissante de ces contrées, les Payagoas, qui se rendaient si redoutables aux premiers colons sur le haut Paraguay, n'apparaissent plus aujourd'hui, qu'à de rares intervalles, sur les bords du fleuve qu'ils dominaient jadis. Séparés de leurs alliés en 1778, ils dédaignèrent de rester dans une contrée où ils ne pouvaient plus le disputer davantage aux étrangers. Après avoir été demander un asile aux Espagnols sur le territoire de l'Assomption, ils se disséminèrent, et ne formèrent plus, pour ainsi dire, une confédération. Poursuivis maintenant par les autres tribus, qui les regardent comme des êtres sans courage et sans foi, ils remplissent absolument, sur les rives du Paraguay, le rôle que l'on voit jouer aux Muras le long de l'Amazone et de la Madeira.

Routes du Mato-Grosso. Un grand nombre de routes conduisent aujourd'hui dans le Mato-Grosso. On en a ouvert une par terre, qui conduit à Goyaz ; celle que prenaient jadis les Paulistes sur le Tieté est presque abandonnée, à cause des difficultés qu'elle présente. Beaucoup de personnes préfèrent la voie qu'offre la Madeira et la Guaporé. En 1827, M. Langsdorff écrivait : « Dans quelques semaines, « je compte faire une petite excursion « pour remonter le Rio San-Lourenzo « jusqu'à sa source, et examiner s'il ne « serait pas possible de gagner par « terre les sources du Rio-Sucuriu, « afin d'établir une communication fa- « cile entre la province de San-Paul et « celle de Mato-Grosso. Si je réussis « dans ce projet avoué par le gouver- « nement brésilien, j'aurai effectué ce « que personne n'a encore tenté depuis « la découverte de l'Amérique. » Nous ignorons si le hardi voyageur a accompli son projet. Ce qu'il y a de certain, c'est que les négociants de Cuyaba viennent échanger ordinairement leur or à Bahia par la route de Goyazes, et qu'ils se rendent aussi à Rio de Janeiro par le même chemin, ou bien encore par le pays de Camapuan. La route qui conduit au Para est également très fréquentée (*).

(*) Dans l'excursion que nous avons entreprise à travers toutes les provinces du Brésil, nous avions eu l'intention de ne parcourir d'abord avec le lecteur que la por-

Province de Goyaz. Voici encore une immense province centrale dont il n'eût pas été possible de donner la description, même la plus sommaire, il y a seulement vingt ans. En 1727, Rocha Pitta parle bien des événements tragiques qui arrivèrent de son temps au Mato-Grosso, mais il se tait sur le pays de Goyaz, et les historiens contemporains imitent son silence. Il n'en est pas de même aujourd'hui. Néanmoins, en ce qui concerne les mœurs locales, c'est encore des étrangers que nous viennent les renseignements les plus précieux. Il y a une dizaine d'années environ, M. Natterer, qui employa sept ans à parcourir les solitudes du Brésil, visita le pays de Goyaz avec son fidèle compagnon, le chasseur Sochor, avant de pénétrer dans le Mato-Grosso. Plusieurs voyageurs l'ont imité, et de précieux renseignements géographiques ont été obtenus. Les documents les plus certains pour la France, ceux auxquels des travaux antécédents assurent une supériorité réelle, doivent nous venir d'un voyageur auquel la topographie et l'histoire naturelle du Brésil ont les plus grandes obligations. Si nous éprouvons un regret, c'est de n'avoir pu mettre à profit, pour cette partie de notre notice, les savantes recherches de M. Auguste de Saint-Hilaire. Essayons de recourir à quelques documents historiques fort sommaires, mais dont l'authenticité est du moins reconnue.

Le pays de Goyaz tire son nom d'une nation indienne qui n'existe plus. C'est la province la plus centrale du Brésil, et il suffit de jeter un coup d'œil sur ses limites naturelles pour s'en assurer. Située entre le 6° et le 21° de latitude sud, elle est bornée au nord par les provinces de Para et de Maranham; à l'ouest, elle a le pays de Cuyaba; au sud, c'est le district de Camapuania. Ainsi que la province de San-Paulo, à l'orient, une chaîne de montagnes la sépare de Minas-Geraes et du sertão de Pernambuco. Depuis le confluent de l'Araguaya avec le Tucantins, jusqu'à celui du Rio-Pardo avec le Paranna, elle n'a pas moins de deux cents lieues de longueur, sur une largeur proportionnée. Quelques géographes ajoutent même cent lieues de plus à cet immense territoire, que se partage aujourd'hui la faible population de cent soixante-quinze mille habitants; et encore faut-il supposer un accroissement considérable dans les naissances, puisque, d'après le recensement de 1804, le dénombrement ne s'élevait qu'à cinquante mille cinq cent trente-neuf individus.

Découverte des mines d'or. Bartholomeu Buenno. L'histoire de la découverte présente un fait assez curieux. On ne sait trop vers quelle époque un Pauliste, nommé Manuel Correa, s'avança des plaines de Piratininga jusque dans ce désert. Il en rapporta de l'or qu'il avait tiré des sables au moyen d'un plat d'étain; c'était sur les bords du Rio dos Aracis. Cet or fut employé plus pieusement peut-être que n'en agissaient d'ordinaire les Paulistes à cette époque. Il contribua à orner le diadème de Notre-Dame da Penha, au bourg de Sorocaba.

Nous passerions sous silence ce fait assez peu notable en lui-même, s'il n'avait pas les résultats les plus importants pour les découvertes ultérieures. De l'or a été trouvé dans le désert par un Pauliste; un autre Pauliste part sur-le-champ sur ses traces pour chercher aventure. Cette fois c'est Bartholomeu Buenno, le hardi certanista, qui se met en marche. Il emmène avec lui son fils, un enfant de douze ans; et au bout de quelque temps les deux voyageurs arrivent à l'endroit où s'est élevée depuis Villa Boa : ils y trouvent établis les Indiens de la nation goya. Les femmes

…au nord de la province de Mato-Grosso, et …e réserver le sud pour une description sé…rée. Il eût fallu, en adoptant ce plan, répé…r certaines généralités; nous avons pré…ré continuer la description, sans l'inter…mpre, à une subdivision qui eût pu gêner …lecteur. C'est ainsi que nous nous sommes vus contraints à parler des Guaycou…us de la frontière, quand il nous restait …mentionner tant de tribus du centre.

portaient des pépites d'or comme ornement; mais, moins industrieuses que les Guaycourous, elles en faisaient usage telles qu'on les avait tirées du torrent.

Nos aventuriers retournent à Saint-Paul; et, pendant longtemps, ils semblent avoir oublié la nation goya, ainsi que les ornements de leurs femmes, comme chose de trop faible valeur. Le père meurt, c'était l'époque où l'on venait de découvrir les mines de Cuyaba; le goût des explorations aventureuses se renouvelle chez le fils par l'appât d'un gain immense. Bartholomeu Buenno s'enfonce dans le désert; il se met en quête de la nation goya; mais, pendant trois ans, il la cherche en vain, et cependant il lui a fallu souffrir des fatigues inouïes; il lui a fallu endurer toutes les misères du désert. Au bout de ce temps, il arrive à Saint-Paul, ayant cherché inutilement le pays enchanté; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il a perdu la plus grande partie de son monde.

Si l'on fait attention que Bartholomeu Buenno n'avait pas moins de cinquante ans alors, et qu'une quarantaine d'années s'étaient écoulées depuis qu'il avait accompagné son père, on sera moins surpris du peu de succès de sa course aventureuse. C'était un homme d'une probité reconnue, dit la chronique. Le gouverneur n'hésita pas à l'envoyer de nouveau dans le sertão; et, chose merveilleuse, cette fois, après avoir surmonté des obstacles plus grands peut-être que ceux qu'il avait rencontrés dans son premier voyage, il arriva à deux lieues de l'endroit où s'est élevée depuis la capitale. Là, deux vieux Indiens sont faits prisonniers : on les a reconnus comme appartenant à la nation goya; cela suffit au certanista. Interrogés sur l'endroit où ont dû camper jadis les hommes blancs, les deux vieillards s'offrent à servir de guide aux étrangers; et, au bout de quelques heures, Buenno peut reconnaître les lieux qu'il a visités jadis avec son père. La découverte n'est plus douteuse; les essais que l'on fait sur les lieux prouvent son importance. Buenno retourne à Saint-Paul; mais c'est cette fois, c'est pour recevoir les félicitations générales, et revenir à la petite colonie avec le titre de capitão mor régent.

Bartholomeu Buenno, que les Indiens avaient surnommé *Anhangadeira*, ou le vieux diable, me paraît offrir le type parfait de ces Paulistes rusés et infatigables, auxquels aucun trésor ne restait caché dans le désert. Il n'hésite jamais dans ses résolutions, et il invente chaque jour de nouveaux stratagèmes pour en assurer le succès. Craint-il quelque trahison des Indiens, comme cela arrive presque toujours dans les nouvelles colonies, il va au-devant du danger, aussi faut-il convenir qu'une observation bien stricte du droit des gens ne lui sert pas toujours de guide dans sa conduite. Les femmes d'une tribu sont enlevées, et non-seulement les Indiens abandonnent leurs projets de révolte, mais ils indiquent de nouveaux sables aurifères plus abondants que les anciens. Ces richesses lui paraissent-elles insuffisantes; soupçonne-t-il l'existence de mines qu'on lui veut cacher, une ruse plus innocente que la première les lui fait bientôt découvrir. A l'imitation d'un aventurier français, M. de Tissonet, qui voyageait à Saint-Domingue, il se contente de faire brûler un peu de tafia dans un plat d'étain; et il déclare aux sauvages épouvantés que, s'ils persistent dans leur silence, une flamme bleuâtre, mais dévorante, va bientôt parcourir leurs fleuves, et qu'après les avoir taris, on lui verra incendier les forêts. Il est bon de le dire néanmoins, quels que soient les moyens qu'il emploie, on ne cite pas de sa part d'actes vraiment cruels; et telle est bientôt la réputation acquise par les mines de Goyaz, qu'une foule de Paulistes ne veulent plus s'exposer aux périls de la route qui conduit dans le Mato-Grosso, et viennent se fixer dans la province qui l'avoisine.

Cherté prodigieuse des denrées. L'affluence devint telle au bout de deux ans, qu'une espèce de famine

se déclara, et que les vivres envoyés de Saint-Paul furent insuffisants. On vit se renouveler alors ce qui a eu lieu, en Amérique, dans tous les pays où les mines sont exploitées. Les colons, qui avaient pris en apparence le chemin le plus lent pour s'enrichir, furent précisément ceux qui marchèrent d'une manière directe à la fortune. Vers cette époque, toutes les denrées obtenues par l'agriculture se vendaient, dans l'étendue du mot, au poids de l'or. Un alqueire de maïs coûtait de six à sept octaves en valeur métallique. La même mesure de farine de manioc trouvait des acheteurs à dix octaves. Une vache laitière, qui arriva une des premières dans ce pays où tant de bestiaux se sont multipliés, coûta deux livres de pépites; un porc se vendit dans la même proportion. Une livre de sucre était cotée à deux octaves. Il résulta de cet état de choses que les commerçants et les agriculteurs eurent bientôt à leur disposition des capitaux beaucoup plus considérables que ceux dont pouvaient disposer les mineurs eux-mêmes.

Produits des mines. Comme dans tous les pays de mines qui font partie du Brésil, l'or de Goyaz est répandu à la surface de la terre, et s'obtient par le lavage des terrains aurifères. Selon Cazal, plusieurs mineurs, frappés de la diminution trop évidente des richesses métalliques de la province, pensent que les vraies mines sont encore intactes, et qu'il suffira, pour les découvrir, de mettre les montagnes en exploitation. C'est une observation, sans aucun doute, qui n'échappera pas à la société anglo-brésilienne fondée depuis peu; et le pays de Goyaz doit conquérir de nouveau, en fort peu d'années, son ancienne réputation.

Depuis quelque temps, du reste, la province de Goyaz attire singulièrement l'attention des spéculateurs étrangers. La beauté des diamants qui se trouvent dans le Rio-Cayapos et le Rio-Claro, ses cristaux et même ses pierres fines, les mines d'or inexploitées qu'on suppose exister dans ses déserts, l'abondance du minerai de fer, et peut-être même des autres métaux, tout fait présumer que des richesses incalculables pourraient être déversées de cette province dans le reste du Brésil.

Cependant, comme dans tous les pays de mines qui appartiennent à l'empire, les premiers travaux d'exploitation ont été plus considérables qu'ils ne le sont aujourd'hui. Peut-être seulement la contrebande était-elle moins active qu'elle l'est de nos jours. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'impôt connu sous le nom de *quint* n'a jamais été plus considérable qu'en 1753; il se monta à cent soixante-neuf mille quatre-vingts octaves. Il est vrai qu'à cette époque l'or se ramassait encore abondamment à la superficie de la terre, et sans exiger de grands travaux. Dix-neuf ans auparavant, lors des grandes découvertes de Manoel Rodrigues, on trouva, entre autres richesses, un lingot qui pesait quarante-trois livres portugaises de seize onces, et qui fut offert en présent à don João V. Il disparut du cabinet d'histoire naturelle de Lisbonne lors de l'entrée des Français. Depuis, d'autres découvertes importantes du même genre ont été faites; mais les habitants n'en ont pas moins senti la nécessité de se livrer à l'agriculture, et surtout à l'éducation des bestiaux.

Quand on pense à l'immensité de ce territoire, à sa faible population, aux communications que peuvent ouvrir l'Araguaya, le Piloens, le Rio-Claro et le Cayapos, on n'hésite pas à reconnaître que cette immense province devrait être, avec Mato-Grosso, le but des expéditions coloniales que méditent la plupart des États européens. Il suffirait peut-être, pour les rendre avantageuses, de s'entendre avec le Brésil.

Description du pays. Goyaz est peu montueux; la face du pays est cependant inégale. Quelques grandes forêts vierges s'élèvent sur les rives des fleuves; mais, en général, la plus grande partie de la province est couverte de cette végétation peu élevée, que l'on désigne sous le nom de *carasquenos* et de *catingas*, et qui caracté-

rise si bien diverses portions du sertão de Minas.

Pasteurs. La facilité que présente le territoire de Goyaz pour l'éducation des bêtes à cornes est cause de la direction particulière que prennent les habitants, dans la portion voisine de Minas surtout. Ils sont *vaqueiros*, et leur industrie principale consiste à enlacer un bœuf, ou à réunir de temps à autre dans le coral les immenses troupeaux du désert, afin de les marquer de l'empreinte qui doit les faire reconnaître. Ils doivent également donner quelques soins, mais dans les enclos, aux vaches qui viennent de mettre bas. Les pasteurs de Goyaz ne sont pas moins célèbres par leur habileté que les autres habitants du sertão; et ce que nous savons de leurs coutumes et de leurs habitudes prouve assez qu'ils ne leur sont point inférieurs en courage. On doit aisément se figurer ce que peut être, sous le rapport moral et intellectuel, cette population d'une province si reculée, qu'on la considère, au Brésil même, comme un immense désert.

Une seule phrase du voyageur le plus exact qui ait écrit sur l'intérieur du Brésil fera comprendre suffisamment de quels efforts bienveillants de la part du gouvernement brésilien les habitants de Goyaz ont besoin aujourd'hui. « Il est dans cette province, dit M. Auguste de Saint-Hilaire, des descendants de Portugais, qui, réfugiés dans les déserts, y perdent jusqu'aux éléments de la civilisation, les idées religieuses, l'habitude de contracter des unions légitimes, la connaissance de la monnaie et l'usage du sel. » C'est bien de ces hommes dont on peut répéter ce que dit le savant écrivain à propos du sertão de Minas : « J'ai vu une grossière incrédulité se glisser jusque dans le désert; si l'on n'y prend garde, elle achèvera d'abrutir des hommes qui ont un si grand besoin de morale et de civilisation, et ils finiront par tomber dans un état pire que celui des Indiens. »

Il y aurait néanmoins peu d'exactitude à appliquer ce portrait, dont plusieurs autres écrivains reconnaissent la fidélité, aux bourgades. Quelques efforts ont été faits pour répandre l'instruction dans la capitale, qui offre une population fort différente de celle dont nous avons essayé de faire comprendre les habitudes errantes et les mœurs agrestes.

Capitale du pays Goyaz. Villa Boa, connue jadis sous le nom d'Arrayal de Santa-Anna, gît par les 16° 20' de latitude australe, et le 329° 10' 50" de longitude du méridien de l'île de Fer; elle se trouve placée par conséquent au centre de l'empire. Elle fut fondée en 1739; c'est la résidence du gouverneur et d'un évêque *in partibus*, de même que celle de l'ouvidor de la comarca. Elle est située dans un lieu bas, sur les bords du Rio-Vermelho, qui la divise en deux faubourgs à peu près égaux. Ses édifices sont grands, mais ils n'ont ni élégance ni beaucoup de solidité; outre la cathédrale, il y a cinq églises. Il y a une fonderie pour l'or. On remarque à Villa Boa une promenade publique; ce qui n'existe pas dans toutes les villes de l'intérieur du Brésil. La population entière est évaluée à huit mille habitants.

En 1818, précisément à l'époque où Mato-Grosso et Villa Real de Cuayba étaient élevés à cette dignité, on conférait le titre de cidade à Villa Boa. Outre San-João das duas Barras, qui est le chef-lieu d'une comarca, il y a dans le pays de Goyaz une vingtaine de bourgades ou de villas. Mais, après la capitale, Meia-Ponte est l'établissement le plus considérable du pays; c'est une villa fondée en 1731, et qui renferme quelques édifices d'utilité publique. Les espèces de caravanes qui viennent de Villa Boa ou de Cuyaba, et qui se dirigent vers Rio, San-Paul et Bahia, font une station à Meia-Ponte, et poursuivent ensuite leur voyage.

Divisions actuelles et divisions naturelles. Depuis un décret de 1809, et nous ne pensons pas que les choses aient changé, toute la province de Goyaz est divisée en deux comarcas : celle de San-João das duas Barras, dont San-João da Palma est



: chef-lieu, et celle de Villa Boa, qui épend de la capitale. Ceci, comme le it un habile géographe, est proprement la division civile. Pour se former ne idée de la grande division naturelle que présente le pays, il faut tirer ne ligne partant de l'embouchure du aranahyba, et suivant son lit jusqu'au confluent du Rio-Anicuns; ensuite, et en remontant le Rio dos Bois isqu'à sa naissance, on coupera le io das Pedras, et on le prolongera isqu'au Rio das Almas, qui continue on cours avec le Maranham et le Tuntins. Alors on aura deux portions rritoriales, divisées un peu inégalement il est vrai, (celle de l'est et celle i couchant), mais que l'on admet déjà ıns quelques descriptions. Quoique partie occidentale soit plus considéable, ces divisions pourront être subvisées elles-mêmes en trois grands stricts. La partie orientale comprena les pays du Rio das Velhas, du arannan et du Tocantins; la partie ccidentale aura en partage Goyaz, ayapoina et la Nova-Beira. On pense ı'un jour la politique intérieure adopra ce projet soumis à l'administraon.

MINAS-GERAES. En 1573, nous le ippelons ici, à peu près vers l'époque ı les Aymorès portaient la désolaon dans tous les établissements du toral, et où on ignorait encore quels étaient les nations qui existaient ıns les vastes forêts dont on ne conıissait que la lisière, un homme une rare intrépidité, Sebastião Ferandez Tourinho, partit de Portoeguro. Il osa remonter le Rio-Doce, sita quelques régions de l'intérieur, ; gagna enfin le Jiquitinhonha, par quel il descendit vers l'Océan (*). Dès jour où ce voyage étonnant se trouva ccompli, le pays de Minas fut découert; mais cela ne veut pas dire que existence de ses immenses richesses iétalliques fut seulement soupçonnée. En ces temps aventureux, un preıier voyage était toujours le signal de lusieurs autres expéditions : on voulait voir les déserts qu'un autre avait parcourus; et il faut convenir que les lieux habités par les Européens n'en différaient pas assez essentiellement pour qu'on redoutât beaucoup de semblables incursions. Fernandez Tourinho avait, dit-on, découvert une mine d'émeraude. Dès le seizième siècle, un autre aventurier, Antonio Dias Adorno, résolut d'aller s'assurer de ce fait important : il rassembla cent cinquante blancs et quatre cents Indiens, remonta le Rio-Cricaré, et s'en revint sur le bord de la mer, par le chemin qu'avait suivi son prédécesseur. Plus tard, un certain Marcos d'Azevedo l'imita, et il pénétra jusqu'à la lagoa Vupabassu, dans ce pays que les Indiens nommaient le Grand Lac, espèce de terre enchantée qu'on a vainement cherchée depuis, et qu'on suppose être située dans la partie occidentale de Porto-Seguro. Ajoutons quelques faits. Ce qui paraît certain dans l'histoire si curieuse des premières explorations, c'est que Marcos d'Azevedo rapporta réellement des émeraudes et de l'argent, et qu'il périt dans une prison pour s'être refusé à faire connaître les lieux qui renfermaient de telles richesses. Quelques années plus tard, un homme d'une prodigieuse énergie, Fernando Dias Paes, obtenait la permission de faire des recherches à ses frais; et, malgré son âge avancé, il explorait la plus grande partie de cette vaste contrée, il y traçait les premiers chemins. Puis, abandonné par les siens au milieu des grandes forêts, il y périssait à 80 ans, sans avoir découvert les richesses qu'il y cherchait, mais ayant plus fait pour les Brésiliens, par son infatigable courage, que ceux, peut-être, qui devaient recueillir le fruit de ses immenses travaux (*).

(*) Prononcez Jiquouit[illegible].

(*) Nous avons essayé de faire coïncider ici deux récits différents, adoptés cependant tour à tour par des écrivains dignes de confiance : Southey et Pizarro admettent l'expédition d'Azevedo comme étant la première; Ayres de Cazal n'en dit qu'un mot, et il fait honneur du premier voyage à Tourinho. On peut fort bien supposer que

A cette époque, les riches émeraudes du Pérou étaient, parmi les trésors de l'Amérique du Sud, ce qui préoccupait les esprits. Tous les aventuriers qui se mettaient en marche dans le désert, s'en allaient à la recherche de la *serra das esmeraldas*; c'était comme cette pierre de promission que cherchaient les philosophes hermétiques, qu'on ne voyait jamais, et qui faisait accomplir néanmoins en chimie les plus étonnantes découvertes. On ne retrouva pas les mines d'émeraudes, en quête desquelles on s'était mis en courant tant de risques. Mais en 1693, un Pauliste de Thaubaté, Antonio Rodriguez, pénétra dans le sertão de Cuyaté avec cinquante hommes; et, bien qu'on ignore quel était son projet en s'avançant si loin dans le désert, on sait qu'il gagna l'Océan après avoir traversé la capitainerie de Porto-Seguro, et qu'il présenta à la chambre municipale de cette ville trois octaves de poudre d'or: c'étaient les premières valeurs métalliques qui attestassent la richesse du désert, ou, si on l'aime mieux, de ce vaste pays intérieur, auquel on n'avait pas encore imposé un nom.

Peu de temps après avoir accompli sa découverte, Antonio Rodriguez mourut dans son pays; mais il avait un parent auquel il pouvait léguer sans crainte ses renseignements, et par conséquent l'accomplissement de ses projets. Ce successeur, c'était le père du célèbre Bartholomeu Buenno, que ses excursions lointaines et ses entreprises audacieuses avaient réduit, dit-on, à la pauvreté. Aussitôt son cousin mort, et se sentant muni d'excellentes instructions, le hardi Pauliste se mit en marche, accompagné seulement de quelques aventuriers qu'il était parvenu à réunir. Ceci se passait en 1694.

Un vague récit des richesses du sertão circulait sans doute habituellement dès cette époque à Saint-Paul; car, tandis que notre chef de bandeira était déjà dans les forêts, le capitaine Manuel Garcia, accompagné du colonel Salvador Fernandez et de quelques *bandeirantes*, prenait la résolution d'entreprendre les mêmes recherches. Il rencontra Buenno et sa troupe dans la montagne d'Itaberava, à huit lieues au sud de Villa Rica, et il revint le premier dans son pays, après avoir recueilli huit octaves d'or seulement. Cette dernière découverte néanmoins détermina le gouvernement à établir par anticipation une fonderie à Villa de Thaubaté, en raison probablement de l'espoir qu'inspiraient les découvertes à venir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir de cette époque, une prodigieuse impulsion se fait sentir parmi les *certanistas*, et qu'elle entraîne au pays des mines tous les hommes doués de quelque énergie. Ce ne sont plus des esclaves, des hordes indiennes qu'ils vont chercher, c'est de l'or, et le pays de *Minas* est nommé.

Guerres des forasteros et des Paulistes. On ne s'attend pas sans doute à ce que nous fassions ici le récit des expéditions plus ou moins heureuses qui se succédèrent à Minas, des projets plus ou moins gigantesques qui entraînaient vers les portions ignorées du sertão quelques nouveaux aventuriers; nous nous contenterons de dire que, dès 1699, 1700 et 1701, les mines d'*Ouro-Preto* étaient découvertes, et que ces importantes exploitations, mises en pleine activité, furent bientôt suivies d'une foule d'autres.

Durant cette première période de l'histoire de Minas, une lutte sanglante commence, et elle a lieu pour la possession exclusive de tant de trésors. Regardés, avec juste raison comme les premiers explorateurs du pays, les Paulistes s'en croyaient les maîtres; et en effet les nombreuses caravanes qui se dirigeaient sans cesse vers Saint-Paul, ou qui conduisaient des nouveaux explorateurs dans les mines, se composaient exclusivement d'habitants de Piratininga. Dans la nouvelle division territoriale qui avait été établie, on regardait les mines comme une simpl

les deux voyages ont été entrepris à deux époques qui ne seraient pas extrêmement éloignées l'une de l'autre.

comarca de Saint-Paul. Villa Rica, Mariana, Sabara, Caete, San-João del Rey, San-Jozé s'élevèrent successivement, et ils eurent des Paulistes pour fondateurs. Un jour cependant, on vit arriver, des campagnes qu'arrosent le Rio-Preto et le Parahyba, de nouveaux bandeirantes qui prétendaient exploiter à leur tour ce riche territoire. Conduits par un Européen d'une singulière énergie, les *forasteros* (les étrangers), c'est le nom qu'on leur donna d'abord, eurent à lutter contre les prétentions de ceux qui les avaient précédés. Ils se contentèrent d'abord de répondre par une dénomination ironique aux termes dédaigneux dont on se servait en les interpellant; et l'épithète d'*embuabas*, qui répond à peu près au surnom de *bas de cuir*, dont un romancier moderne a créé le type avec tant de bonheur, la dénomination d'embuabas, disons-nous, servit à désigner parmi eux les Paulistes. Deux partis se formèrent cependant. Les forasteros et leurs rivaux en vinrent aux mains, et le fleuve sur lequel se livra la bataille mérita deux fois le surnom de *Rio das Mortes* qu'il a toujours conservé depuis (*).

Ce fut le chef des forasteros, Manoel Nunez Viana, qui remporta la victoire. Les Paulistes furent mis en fuite, et le titre de gouverneur de la province fut pris par celui qui en avait chassé les premiers explorateurs. Sa prospérité fut de courte durée. Après avoir résisté au capitaine général de Rio de Janeiro, don Fernandez Martins Mascarenhas, qui marcha contre lui, et qui fut contraint de se retirer, il trouva dans le gouverneur de San-Salvador un homme énergique et habile, qui mit fin à la lutte. Après bien des efforts, Antonio d'Albuquerque parvint à pacifier le pays des Mines. Les rebelles obtinrent néanmoins leur pardon, et ils contribuèrent à augmenter la population de cette capitainerie encore déserte. Viana, qui s'était vu un moment le maître absolu du plus riche territoire de ces contrées, fut jeté dans les prisons de Bahia, et ce fut là qu'il mourut.

(*) Un écrivain qui recherche curieusement les origines pense que le *Rio das Mortes* avait déjà reçu le nom qu'il porte, à la suite d'un combat livré aux Indiens, qui laissèrent beaucoup de monde sur le champ de bataille. Beauchamp, dont, il est vrai, on ne peut guère invoquer le témoignage, pense que le nom de Rio das Mortes ne fut imposé au fleuve qu'à l'issue de la grande bataille.

MINAS RECONNU COMME CAPITAINERIE. On commençait à comprendre l'importance dont pouvait être ce pays fertile pour la métropole. Ce ne fut toutefois qu'en 1721 qu'il forma une capitainerie à part. Don Lourenço d'Almeïda fut son premier capitaine général.

TROUBLES A MINAS. Mais le temps des courses aventureuses était passé, les mines étaient en pleine exploitation. Les habitants, que l'on connaissait dès cette époque sous le nom de Mineiros, payaient loyalement au roi la cinquième partie ou le quint des trésors qu'ils découvraient. De temps à autre, de nouvelles mines étaient ouvertes, d'anciens lavages étaient abandonnés, des villas s'élevaient, de grandes cultures commençaient même à se former aux lieux où l'on ne pouvait plus se livrer uniquement au lavage des sables aurifères; les capitaines généraux gouvernaient paisiblement une population qui grandissait peu à peu, et dont nul événement politique ne venait troubler l'heureuse tranquillité. Qui croirait que la révolution française dût avoir quelque retentissement dans ces régions éloignées. En 1793, ce besoin vague d'indépendance, qui s'est manifesté depuis parmi toutes les populations du nouveau monde, se faisait sentir à Minas-Geraes, et excitait au plus haut degré les craintes du gouvernement. Avant la fin du dix-huitième siècle, on buvait déjà dans un festin à la liberté future du Brésil; et, si le chef d'un prétendu complot payait de sa tête quelques paroles généreuses mais prématurées, si un poëte rempli de charme mourait dans l'exil pour avoir partagé ses vœux, c'est peut-être de ce

temps qu'on a surnommé l'*inconfidencia* (*) *das Minas*, qu'il faudra dater un jour pour ce pays l'aurore de sa liberté.

Depuis cette époque mémorable, dont le souvenir dure encore à Minas, nul événement de quelque importance politique ne vint troubler la tranquillité de l'intérieur jusqu'en l'année 1820. Séparé du littoral par des campagnes encore désertes, beaucoup moins en contact que Rio de Janeiro, San-Salvador et Pernambuco, avec certains éléments politiques, on aurait pu supposer que le pays de Minas, après avoir pris part au mouvement d'indépendance générale, rentrerait dans son état de tranquillité habituelle; il n'en fut pas ainsi, et il y eut un moment où cette belle province fut sur le point de séparer ses intérêts de ceux du reste de l'empire. Grâce à l'activité prodigieuse que don Pedro développa dans cette circonstance, ce mouvement partiel se trouva immédiatement réprimé. Aujourd'hui, forte des principes d'une administration plus rationnelle, heureuse d'avoir conquis l'abolition de certains droits, ou tout au moins de les avoir vu modifier, la belle province de Minas sent en elle-même d'immenses éléments de prospérité, et elle les met à profit. Ses intérêts particuliers d'ailleurs ne sauraient être mieux représentés qu'ils ne le sont à la chambre législative. Le député qu'on a surnommé l'Adams et le Franklin du Brésil, Vasconcellos, porte la parole en son nom, et défend ses prérogatives.

Situation actuelle du pays. Caractère des Mineiros. Issus pour la plupart de ces anciens Paulistes si renommés par leur courage, moins mélangés en général avec la race noire que la plupart des populations du littoral, soumis à un climat plus tempéré que celui du bord de la mer, favorisés par l'abondance du sol et par la richesse de ses productions, les Mineiros forment pour ainsi dire une population à part dans la population brésilienne. Non-seulement elle se distingue par sa sagacité naturelle, par sa franchise, par ses habitudes d'hospitalité, mais, après Rio de Janeiro, nulle contrée dans ce vaste empire ne présente réunis, mieux que Minas, tant d'éléments propres à développer un mouvement industriel favorable, et cela grâce à un sens droit, à une perspicacité peu commune. Les lavages d'or sont abandonnés aujourd'hui à l'industrie étrangère; mais l'agriculture nationale fait, dit-on, quelques progrès. Le contact avec les étrangers qui accourent de toutes parts dans l'intérieur, ne peut manquer d'avoir d'excellents résultats, et l'établissement spontané des mines de fer signale, sans aucun doute, une ère nouvelle pour l'amélioration de certains arts. Toutefois, si une plus favorable situation matérielle influe comparativement sur le moral des Mineiros, si d'heureuses dispositions naturelles ont suppléé jusqu'à présent au manque d'efforts vraiment actifs, il reste aujourd'hui encore bien des progrès à faire, bien des abus à extirper. Le voyageur qui a visité cette province avec le plus de fruit pour les étrangers et pour les nationaux eux-mêmes, celui qui a mis dans ses remarques tout à la fois le plus de tolérance affectueuse et de sérieuses observations, M. de Saint-Hilaire, se plaint amèrement d'un relâchement extrême dans la conduite du clergé, et, par contre-coup peut-être, dans celle de la population. Selon lui, on est devenu indifférent sur les devoirs les plus essentiels : les fautes contre les mœurs sont à peine aujourd'hui des fautes. La religion est restée sans morale, et l'on n'a conservé d'elle que les pratiques extérieures (*). Spix et Martius,

(*) On imposa ce nom d'*inconfidencia* en raison des soupçons qu'excitèrent alors à Rio et dans la métropole les idées des Mineiros, chez lesquels on put reconnaître dès cette époque la transmission de certaines idées indépendantes qu'ils avaient reçues des Paulistes.

(*) Voyage au Brésil, t. I, p. 179 de la première relation. Nous aimons d'autant mieux invoquer dans ces sortes de matières

Walsh même, ne se montrent pas moins sévères; et, tout en regardant les Mineiros comme appelés à jouer un rôle important dans l'empire, ils sont frappés du degré d'ignorance, de l'insouciant abandon, disons plus, de la corruption générale qui gâte leurs plus belles qualités. Quant à nous, à qui les bornes de ce livre ne permettent pas de traiter avec toute l'étendue qu'elles le mériteraient, de semblables questions, nous nous contenterons de les signaler au moraliste et à l'historien; et nous allons nous hâter d'étudier a situation matérielle du pays, afin le reconnaître, s'il se peut, dans son état actuel, les causes futures de sa prospérité.

Description géographique de la province. La province de Minas-Geraes présente à peu près la forme d'un carré; elle est située entre les 13ᵉ et 23ᵉ degrés 27′ de latitude sud, et entre les 328ᵉ et 336ᵉ degrés de longitude. On lui donne cent douze lieues brésiliennes du nord au sud, sur environ quatre-vingts de largeur de l'est à l'ouest. Au nord, elle confine avec les provinces de Bahia et de Pernambuco; au levant, le pays d'Espirito-Santo forme ses limites, et lui permet de communiquer avec la côte orientale; au sud, Rio de Janeiro et Saint-Paul présentent encore un débouché pour ses productions, et enfin, vers l'occident, elle s'unit avec la province si peu connue de Goyaz. Comme le dit Ayres de Cazal, auquel nous n'empruntons pas ici néanmoins tous nos renseignements géographiques, aucune province ne présente des eaux d'irrigation aussi abondantes. Une grande partie des rivières qui arrosent Minas-Geraes prennent naissance dans la la chaîne da Mantiqueira, puis elles vont grossir l'Océan par quatre canaux naturels : le Rio-Doce et le Jiquitinhonha qui reçoivent plusieurs affluents, et vont se perdre sur la côte orientale; le Rio San-Francisco qui coule au nord, et enfin le Rio-Grande qu'on voit se diriger vers l'occident. Il y a peu d'années encore, les quatre grands fleuves arrosaient autant de comarcas séparées. Aujourd'hui on en compte cinq; ce sont Rio das Mortes et Villa Rica vers le sud; à l'est, le Serro do Frio; au centre, Sabara; et enfin, à l'ouest, Paracatu.

Population. Production. Agriculture. Après ces données géographiques assez arides, mais indispensables, nous le dirons volontiers avec un savant voyageur : « S'il existe un pays qui jamais puisse se passer du reste du monde, ce sera certainement la province des Mines. » Nous ajouterons cependant avec M. de Saint-Hilaire, que, pour parvenir à cet heureux résultat, il faudra nécessairement « que ses ressources innombrables soient mises à profit par une population moins faible. » Elle ne comptait, il y a quelques années, vers 1817,

e témoignage de l'auteur que nous citons ici, ue ses opinions morales et religieuses ne sauaient être l'objet d'un doute lorsqu'il parle lu clergé brésilien; il est évident que ses xpressions s'adressent aux hommes et non u ministère. Non-seulement à Minas, mais ncore dans toute l'étendue de l'empire, la éforme morale ne pourra s'opérer pendant ongtemps que par le concours du clergé. Mais qu'attendre sous ce rapport d'un pays lont on peut dire : « Être prêtre, c'est une orte de métier, et les ecclésiastiques euxnêmes trouvent tout naturel de considérer insi le sacerdoce dont ils sont revêtus. » Après avoir rappelé les efforts d'un ancien vêque de Mariana pour établir la pureté lu culte et pour multiplier les moyens l'instruction, le même écrivain ajoute que ans doute les éléments d'une utile réforme ne sont pas tout à fait anéantis, mais qu'il audrait, pour amener cette réforme comlète, du temps et une extrême prudence. Aucun peuple n'a plus de penchant que es Mineiros à devenir religieux, continue M. de Saint-Hilaire, et même à l'être sans anatisme. Tout à la fois spirituels et réfléchis, ils sont naturellement portés aux penées graves. Leur vie, peu occupée, favorise ncore cette propension, et leur caractère imant les dispose à une piété douce. En général les Mineiros ont été heureusement loués par la Providence; qu'on leur donne le bonnes institutions, et l'on pourra tout ttendre d'eux. » (*loc. cit.*)

guère que six cent mille habitants. Mais il était prouvé aussi qu'elle avait presque doublé dans l'espace des quarante-quatre dernières années.

On l'a dit avec raison : « la province de Minas-Geraes n'est pas riche seulement de ses métaux et des diamants, elle l'est encore de ses gras pâturages, de ses belles forêts et de son territoire fertile, qui, suivant les lieux et les hauteurs, peut produire la vigne, le sucre et le café, le chanvre et le coton, le manioc, le froment et le seigle, la mangue, la pêche, la figue et la banane. »

Rien n'est plus varié, comme on le voit par cette seule phrase, que l'agriculture de la belle province dont nous avons réservé la description pour clore cette notice. Cependant ne craignons pas de le dire, un vice radical et profond s'oppose encore chez les Mineiros aux progrès de cet art, le plus indispensable de tous, et il a produit pour l'avenir les résultats les plus déplorables. Comme dans le reste du Brésil, les plantations nouvelles se font toujours aux dépens des forêts ; les cendres des nouveaux défrichés sont le seul moyen que l'on emploie pour fertiliser la terre : l'usage des engrais est à peu près inconnu. Il résulte de cette manière de procéder, que dans quelques districts la pénurie des bois se fait vivement sentir, et que, lorsque la terre a été épuisée par quelques moissons, il faut abattre de nouvelles forêts.

Prix des terres. Une lieue carrée de terrain sur les bords du San-Francisco ne vaut que 100,000 ou 200,000 reis, 625 ou 1,250 fr. ; un quart de lieue de bonne terre, situé dans certains cantons de Minas, se vendait, il y a dix ans, 500,000 reis, 3,125 fr. Ces prix augmentaient, on le suppose bien, dans les endroits très-fertiles ou très-peuplés au bord de la mer. Nous regrettons de ne pas avoir pu rassembler de plus nombreux documents sur cet objet ; mais nous croyons faire plaisir au lecteur en citant une note de M. de Saint-Hilaire, où ce voyageur compare les prix des terres de l'intérieur avec ceux de quelques-unes de nos terres en France. « On peut évaluer à 60 fr. l'hectare des plus mauvaises terres de la Sologne, pays renommé par sa stérilité ; par conséquent, il suffirait de cinquante-deux hectares de ces terres pour acquérir un quart de lieue carrée à Salgado, le pays le plus cultivé peut-être de la province des Mines ; et pour ces cinquante-deux hectares on aurait environ de trois à cinq lieues carrées sur les bords du San-Francisco. En vendant un seul arpent des bonnes terres de la Beauce, évalué à environ 1,200 fr., on pourrait devenir propriétaire d'une ou deux lieues sur les bords du San-Francisco. Enfin l'on acquerrait plus de deux à quatre lieues sur le même fleuve, avec un hectare planté en muscat dans le canton de Lunel ou celui de Frontignan. »

Cessions de terrains. Pour encourager la culture des parties désertes, le gouvernement accorde une exemption d'impôt à ceux qui entrent dans les forêts afin d'y former des défrichés. Jadis la terre était au premier occupant : « Plus d'une fois le premier qui a voulu former quelque établissement, est monté, m'a-t-on dit, sur une colline, rapporte M. de Saint-Hilaire. Il s'est écrié : La terre que je découvre m'appartient ! et ces propriétés gigantesques ont été en quelque sorte consacrées par le temps. » On appelle *sesmaria*, du mot *sesmar*, partager, les terres qui n'ont point de propriétaires, et que le gouvernement peut concéder à qui bon lui semble. On n'accorde plus guère à la fois qu'une étendue de terrain d'une demi-lieue de longueur, surtout dans les Mines ; mais il y a des sesmarias infiniment plus considérables. Les frais indispensables pour les obtenir peuvent s'élever à 100,000 reis, 625 fr. On doit commencer la culture d'une sesmaria qu'on a obtenue, dans l'année même où elle a été concédée ; sinon elle retourne au gouvernement. Il ne faut pas croire, dit le voyageur déjà cité, que la possession d'une sesmaria donne d'autres droits que celui de la cultiver ; pour

›uvoir tirer l'or de la terre, il est ;cessaire d'obtenir un titre particu- ›r que délivre l'officier public dési- ıé sous le nom de *guarda-mor*. On ›uvait naguère, et l'on peut peut-être ıcore obtenir de ces permissions pour ıercher des métaux précieux sur le rrain cultivé par un autre. Le culti- teur doit être indemnisé.

L'étendue de terrain cédée par le ıarda-mor porte le nom de *data;* cet ficier civil accorde la date sur une nple requête, et le titre qu'il délivre ı pas besoin d'être confirmé par le ›uvernement.

Obstacles qui s'opposent aux ıogrès de l'agriculture. Ces obs- cles sont faciles à détruire, puisqu'ils ›nnent surtout de l'exubérance de la gétation ou de certains préjugés nt l'expérience finira par triompher. ı premier rang, il faut mettre cette ée si fausse, et qui a exercé une in- ıence si déplorable en Europe, que terre a besoin de repos. En général, ; cultivateurs brésiliens imaginent ıe la cendre des bois vierges est le ul engrais convenable; qu'après cinq six récoltes, la terre la plus fertile t épuisée, et ils vont brûler de nou- aux bois pour obtenir de nouvelles oissons. On parviendra aussi très- fficilement à introduire l'usage de ›uveaux instruments aratoires. Dans ;aucoup de terrains de l'intérieur, un ›uvel obstacle est venu depuis une nquantaine d'années s'opposer aux ogrès de l'agriculture : une grami- ›e, désignée sous le nom de *capim ›rdura* (*tristegis glutinosa*), envahit immenses portions de terrain, et ›ppose en apparence à toute culture; pendant M. de Saint-Hilaire a prouvé, ır des exemples certains, qu'un peu activité ou de persévérance pouvait ıincre cet obstacle. La capim gordura › peut malheureusement pas être nployée comme fourrage; elle en- ;aisse les bestiaux, mais elle les affai- it. On pense que c'est un religieux, ›mmé Frey Luiz, qui l'introduisit ıns les Mines avec l'intention d'être tile à ses compatriotes; d'autres per- ›nnes affirment qu'un muletier, qui en avait chargé momentanément ses bêtes de somme sur le bord de mer, l'a ensuite répandue dans l'intérieur, où son incroyable multiplication est devenue un véritable fléau. Au nombre des obstacles qui s'opposent à la prospérité de l'agriculture, on peut, dans certains cantons, compter les fourmis, comme on compte les sauterelles au Paraguay, et leur mode de destruction pourrait devenir l'objet de quelques recherches du plus haut intérêt.

Législation des mines. Ce fut en 1695 que les Paulistes envoyèrent au roi don Pedro II les premiers échantillons de minerais d'or trouvés à Minas-Geraes; il ne paraît pas qu'à cette époque on ait donné d'autre soin à l'extraction du métal, que de nommer un *provedor* du *quint* (directeur de l'impôt). L'exploitation fut laissée libre aux explorateurs. Ce fut six ans après qu'on forma une administration, et qu'on ouvrit des routes, afin que l'impôt fût plus complétement payé à la couronne. Déjà, en 1713, la population s'était engagée à payer au fisc royal un impôt annuel de 30 arrobas d'or. Ce règlement fut en vigueur jusqu'en 1716. La population de Minas s'étant singulièrement accrue, il fut décidé, en 1719, qu'une fonderie royale serait établie pour que tout l'or trouvé à Minas y fût fondu, et qu'on prélevât exactement le quint. En 1735, un gouverneur changea la forme de l'impôt, et établit la capitation; ce qui amenait infailliblement la ruine de tous ceux qui ne recueillaient pas d'or. Cette capitation ne fut abolie qu'en 1751. M. d'Eschwege admet, comme cause de décadence, deux points principaux, savoir : l'abandon illimité aux habitants des mines d'or, sans inspection de leurs travaux; puis, l'absence absolue de lois sur ces mines.

Le quint royal monta pour l'or, à Minas-Geraes, jusqu'à 118 arrobas, et cela en 1753. Malgré l'augmentation de la population, ce rapport a été tellement en diminuant, que, vers 1815, les mines ne rendaient au gouvernement guère plus de 20 arrobas.

Du reste, la législation des mines est trop compliquée pour recevoir ici tous les éclaircissements nécessaires.

Procédés employés pour recueillir l'or. Nul voyageur n'a mieux expliqué les divers procédés de minération adoptés au Brésil que M. Auguste de Saint-Hilaire ; nul n'a mieux fait connaître la manière imparfaite dont ils se sont pratiqués de tous temps chez les descendants des colons brésiliens ; c'est donc à lui que nous empruntons les détails que l'on va lire, parce qu'il nous eût été impossible de le résumer sans altérer des faits positifs, et presque partout mal reproduits.

« Ce que les Mineiros entendent le mieux, c'est la manière d'amener l'eau dans les lieux où le lavage de l'or la rend nécessaire. D'ailleurs, l'art d'exploiter les mines n'est chez eux qu'une routine imparfaite et aveugle..... Sans prévoyance pour l'avenir, ils jettent dans les vallées la terre des montagnes ; ils recouvrent avec les débris des lavages des terrains qui n'ont point été encore exploités, et qui eux-mêmes contiennent une grande quantité d'or ; ils encombrent le lit des rivières de sable et de cailloux, et souvent ils compromettent l'existence de leurs esclaves.

« On distingue en général au Brésil deux modes principaux de minération, mot qui indique l'exploitation des mines d'or, considérée d'après la nature de leur gisement. Ces deux modes sont la minération des montagnes (*mineracão de morro*) et la minération de cascalhao (*mineracão de cascalhao*). Toute minière en exploitation se désigne sous le nom de *lavra ;* et l'on peut distinguer les *lavras* d'après leur mode de minération.

« Quand il s'agit de la minération des montagnes, c'est-à-dire, lorsque l'or n'est pas sorti de son gisement naturel (*Eschwege*), les mineurs, dans leur langage, reconnaissent deux sortes de formation : celle de sable (*formacão de area*) et celle de pierre (*formaçăo de pedra*), suivant que le métal précieux se trouve renfermé dans des matières divisées ou compactes, quelle que soit d'ailleurs la nature de ces matières.

« L'or se rencontre, soit à la surface, soit dans l'intérieur des mornes, tantôt en poudre, en grains ou en paillettes, tantôt en lames peu épaisses et plus ou moins grandes, très-rarement en morceaux d'un volume considérable ; l'or est ou disséminé dans sa matrice, ou disposé en veines ou filons. Cette matrice est très-ordinairement du fer, et la poudre fine à laquelle celui-ci se trouve souvent réduit porte le nom d'*esmeril.* Les veines ou filons reposent sur un lit appelé *piçarra*, qui quelquefois contient lui-même une poudre d'or extrêmement fine aisément emportée par l'eau.

« Deux méthodes sont mises en usage pour extraire des montagnes les substances aurifères : l'une, que l'on appelle la minération de *talho aberto* (travail à ciel ouvert), consiste à couper les mornes perpendiculairement au sol, jusqu'à ce que l'on arrive à l'or qu'ils contiennent dans leur sein ; ouvrir des galeries, afin de suivre les filons dans l'intérieur des montagnes, constitue la seconde méthode, appelée *mineração de mina.* On pourrait être tenté de faire aux mineurs brésiliens un reproche d'employer le travail à ciel ouvert ; mais on doit considérer que, dans certaines localités, le manque de bois ne leur permet pas de creuser des voûtes souterraines, qu'il faudrait, pour la sûreté des travailleurs, soutenir avec des étais.

« Lorsque les matières qui renferment de l'or ont été extraites de la minière, il est nécessaire de les briser avant d'exécuter l'opération du lavage. J'ai vu employer à cet effet deux procédés différents, dont l'un consiste à faire écraser le minerai par des esclaves armés de masses de fer, et l'autre à le soumettre à des bocards analogues à ceux qui sont en usage chez les Européens.

« Les mineurs se servent de trois outils principaux, l'*alavanca*, le *cavadeira* et l'*almocafre.* L'*alavanca* est une barre de fer d'environ trois à



[illegible]



Lavage d'un Minerai d'or près la montagne Itacolumi.

uatre pieds de longueur, terminée d'un ôté par un coin, et de l'autre par un ic en pyramide quadrangulaire ; l'extrémité en forme de coin sert à détacher le minerai, et l'autre s'emploie uand il est dur. Le *cavadeira* est ne langue de fer droite, tranchante l'extrémité, et d'environ trois ou uatre pouces de large ; on en fait sage pour creuser la terre à la parte supérieure des galeries, et la préparer à recevoir les revêtements à mesure qu'on avance dans la mine. Enfin on désigne sous le nom d'*almoafre* une pioche aplatie et courbée, ont la largeur diminue de la base à extrémité, qui est arrondie ; les mineurs s'en servent pour rassembler le minerai et le mettre dans les sébiles *carumbé*) destinées à le transporter : n ne connaît pas la pelle, avec laquelle n se donnerait moins de peine en perant moins de temps. »

Les grandes exploitations des environs de Villa Rica, le lavage d'un minerai d'or près de la montagne d'Itacoumi, représentés ici d'après des vues rises sur les lieux mêmes, aideront, mieux que nous ne le pourrions faire ans doute, à la complète intelligence e ces renseignements précieux.

COMPAGNIE ANGLAISE DES MINES. Depuis que le savant voyageur a eu ccasion d'exposer les procédés si simles que nous venons de citer d'après ui, on peut le dire, une ère nouvelle commencé pour les mines d'or du Brésil. Grâce à un décret de l'empereur don Pedro, maintenu par le ouveau gouvernement, une compagnie anglo-brésilienne s'est établie à Minas-Geraes pour l'exploitation des ables aurifères. Si l'on s'en rapporte quelques voyageurs anglais, rien ne erait plus étrange que les contes bizarres qu'on entendit circuler parmi e peuple à l'arrivée de cette compagnie. Ne pouvant croire sans doute à a possibilité d'employer des moyens mécaniques plus efficaces que ceux dont on avait fait usage, les bons lavradores aimaient mieux attribuer aux nouveaux mineurs un pouvoir surnaturel, que d'examiner rationnellement leur manière de procéder : les uns crurent un moment que l'optique perfectionnée leur avait fourni les moyens de découvrir les filons métalliques jusque dans les entrailles de la terre ; les autres affirmaient qu'on avait en Europe le pouvoir de transporter en quelques instants les fleuves au sommet des collines, et que tout était simplifié alors dans certaines exploitations réputées impossibles. Ce qu'il y a de certain, c'est que la compagnie s'est établie d'abord à San-Jozé, près du Rio das Mortes, sur un territoire travaillé depuis l'origine des mines, et que, grâce à l'avantage de ses procédés, elle s'est trouvée immédiatement en bénéfice. Aujourd'hui l'établissement principal de la compagnie des mines est à Congo Soco ; et, sous l'administration d'un des plus célèbres voyageurs de cette époque, le capitaine Lyons, il marche vers un tel état de prospérité, que l'on peut prévoir un changement complet dans le système d'exploitation adopté même par les nationaux.

CONGO SOCO. C'est à environ quarante lieues au nord de Villa Rica que l'on rencontre le district de Congo Soco, destiné à devenir plus célèbre peut-être qu'aucun des établissements fondés jadis à Minas-Geraes. Il est situé dans une belle vallée, pouvant avoir quatre milles de long et deux de large. Sur un des côtés se développe une chaîne de collines aurifères couvertes de forêts; de l'autre, ce sont encore des collines, des vallées et des pâturages. Dans le lointain, on aperçoit des montagnes plus élevées, qui semblent l'entourer d'une barrière circulaire. Au centre de la vallée coule un ruisseau. C'est seulement dans le sol que baigne ce torrent qu'on s'avisa primitivement de chercher de l'or : les rives de ce cours d'eau portent les traces d'anciennes exploitations.

Il paraît que le premier mineur qui s'établit dans ce district fut un Portugais nommé Bethencourt. Il commença, vers l'année 1740, à creuser le sol de ses propres mains; en peu de temps il amassa une fortune considé-

rable, qu'il laissa à son neveu, Manoel Camara. Celui-ci transmit sa propriété à ses enfants : mais, par des habitudes d'indolence et de dissipation fort communes aux Mineiros, Congo Soco cessa d'être productif entre leurs mains ; si bien que la propriété entière fut achetée, il y a vingt-cinq ans environ, par un capitão mor, nommé José Alvez, qui ne la paya que la très-modique somme de neuf mille cruzades.

Le nouveau propriétaire était plus actif et surtout plus industrieux que ses prédécesseurs. A la première inspection, il lui parut probable que l'on n'avait pas été encore à la source réelle des richesses, que le bruit public disait épuisées. Il chercha à la base des collines, et un jour, après diverses perquisitions, il trouva un gros fragment d'or enchâssé dans une pierre micacée ferrugineuse. Dès cet instant, il acquit la pleine certitude que ses prévisions ne l'avaient point trompé ; et, dans ce district même, en déblayant la surface, il découvrit une grande quantité de riche minerai. La colline fut mise en exploitation ; et telle fut l'abondance des produits, qu'un village se forma immédiatement sur l'emplacement désert de Congo Soco. Il ne se composa d'abord que de pauvres gens qui venaient laver le minerai rejeté par le propriétaire ; ils y trouvaient encore un profit raisonnable, si bien que l'établissement présenta bientôt un aspect de réelle prospérité.

En 1818, les travaux commencèrent à être poussés d'après un système mieux entendu ; les produits arrivèrent à un chiffre jusqu'alors imprévu ; si bien que l'on affirme qu'en 1824 le capitaine Jozé Alvez ne recueillit pas moins de 480 livres d'or. La compagnie impériale des mines du Brésil, formée en Angleterre, entendit nécessairement parler des magnifiques résultats de cette exploitation. En conséquence, elle n'hésita pas à envoyer M. Edward Oxenford avec plusieurs mineurs habiles pour les examiner. Ceci se passait en 1825, et le rapport fut des plus favorables ; on put même y consigner que les mines de Congo Soco avaient été exploitées avec plus d'habileté qu'on n'en met d'ordinaire dans les travaux de minération au Brésil. Outre cela, les expériences faites en présence de M. Tregoning, excellent mineur pratique, avaient donné des résultats plus surprenants peut-être qu'on n'eût osé d'abord l'espérer. Il n'en fallut pas davantage pour provoquer une décision.

Ainsi que nous venons de le dire, les personnes déléguées par la compagnie ayant été à même de faire leur rapport, et cela d'après un examen *de visu*, des propositions furent faites sur-le-champ au propriétaire. Les prétentions du capitaine Alvez parurent un peu exagérées ; car il ne demandait pas moins de quatre-vingt-dix mille livres sterling, ou, si on l'aime mieux, un million de cruzades. Après quelques débats, on conclut enfin à soixante-dix mille livres sterling. Une pétition fut alors présentée à l'empereur pour qu'il sanctionnât de nouveau, par son agrément, la licence obtenue en 1824. Ce fut à cette époque que la compagnie prit le titre d'*Association impériale des mines du Brésil.*

Éboulement immense. Tradition des mineurs. Profits de la compagnie anglaise. Le métal sauvage. La nouvelle société ne s'en est pas tenue uniquement au district de Congo Soco ; elle a dirigé ses entreprises sur plusieurs points, tels que Inficionado, Catas-Altas et Antonio-Pereira. La dernière de ces localités est située à huit milles de Villa Rica, dans la montagne do Ouro-Preto, et une histoire fort tragique se lie à son ancienne exploitation. Il y a vingt-cinq à trente ans, l'ancien propriétaire, Antonio Pereira, avait fait ouvrir une galerie dans la montagne ; mais il avait malheureusement négligé de faire disposer des étais pour la soutenir. Au bout de quelque temps, les ouvriers tombèrent sur une veine si riche que l'or qu'on put en extraire en une heure montait déjà à des sommes considérables. Par les ordres du maître, ses

ıombreux esclaves continuèrent les ravaux toute la nuit; mais, au lever lu jour, lorsque Antonio Pereira vint ur les lieux inspecter la nouvelle excavation, il ne trouva plus de traces ıi des esclaves ni des trésors : un éboulement, facile à prévenir, avait out englouti. De nombreux efforts ont été faits depuis, et des sommes considérables ont été dépensées pour découvrir le gisement du filon auquel se attache cette tradition malheureuse; nais toutes les dépenses ont été inuiles, et c'est peut-être à l'association nglaise qu'est réservée la découverte e ce trésor enfoui sous des monceaux le cadavres.

Les travaux des mines de Congo oco sont loin d'avoir trompé l'espoir le la compagnie. Le dernier rapport ui nous soit parvenu faisait monter, our les six premiers mois de 1829, les ésultats de l'extraction à 2,037 liv., onces 15 grains; et les nouvelles dressées en Angleterre, ne laissent as de doutes sur l'amélioration croisante des diverses exploitations. Ceci st d'autant plus remarquable que, ans toutes les autres régions de l'Aérique du Sud, la compagnie est, it-on, en perte. A ces détails, puisés ux meilleures sources, nous ajouteons seulement que l'or de Congo Soco 'est pas aussi pur que celui de Sanozé, il ne dépasse point en effet dixeuf carats, et celui du premier étalissement s'élève jusqu'à vingt-trois, our ne pas dire davantage.

Nous n'entrerons pas ici dans de lus longs détails sur la nature de l'or es mines du Brésil, sur ses teintes iverses, sur son mélange assez fréuent avec le platine ou avec d'autres ninéraux. Nous renverrons, pour une oule d'anecdotes racontées à ce sujet, u mémoire que M. Ménèzes de Drumnond a fait insérer, il y a quelques nnées, dans le Journal des Voyages, t qui se basait en partie sur des reneignements fournis par le savant Anrada. C'est là, entre autres choses urieuses, que l'on peut voir comment ın fondeur inhabile du gouvernement, ıe pouvant parvenir à former en lingot une certaine poudre grisâtre qui lui était apportée par un paysan, lui déclara fort sérieusement que son minerai était un *métal sauvage;* le lavrador désappointé répétait avec amertume qu'il était fort triste de renoncer à ses espérances, qu'il avait découvert une quantité prodigieuse de ce métal grisâtre, et de quoi enrichir, disait-il, une foule de pauvres diables comme lui. Plus tard, et quand un essayeur habile eut fondu la prétendue poudre inattaquable au feu, il se trouva que c'était de l'or mêlé à du platine; mais le propriétaire ne se montra plus.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot. On a beaucoup écrit dernièrement sur les mines du Brésil, et un savant mémoire a été publié même à ce sujet par l'académie de Lisbonne. Disons-le bien, comme moyen d'industrie particulière, la recherche de l'or est un fléau réel pour les classes les plus laborieuses; et ce n'est pas sans une surprise douloureuse qu'on peut lire l'histoire de ces pauvres *bateadores*, qui rêvent toujours leur fortune au bord d'un torrent, et qui doivent se contenter cependant chaque jour de la modique somme de quinze à vingt sous.

Il serait bon sans doute de joindre à tous ces détails des faits positifs sur les produits généraux des diverses exploitations. Tout en renvoyant pour cet article aux ouvrages spéciaux, nous dirons que des recherches de MM. Ward, Eschwege, Mollien, et de celles de quelques autres voyageurs, il résulte que l'Amérique n'a produit, de 1809 à 1829 inclusivement, que 2,018,419,200 f., et qu'à ce chiffre il faudrait ajouter pour le Brésil 4,110,000 f. Aux personnes curieuses de semblables recherches, du reste, nous nous contenterons d'indiquer le livre de M. W. Jacob, sur la consommation des métaux précieux.

PRÉVISION D'AMÉLIORATION INDUSTRIELLE. L'établissement de la compagnie des mines dans l'intérieur du Brésil n'aura pas pour unique avantage de faire connaître un meilleur mode d'exploitation des richesses métalliques : peu à peu un village, composé presque uniquement d'Anglais,

s'est formé à Congo Soco. Les préjugés religieux qui existaient contre des étrangers d'une communion différente diminuent chaque jour : avec la génération nouvelle ils auront disparu complétement. Il est impossible qu'un contact immédiat avec des hommes instruits et industrieux n'exerce pas à la longue son influence. On peut tout attendre de l'imagination prompte, de l'esprit actif qui caractérise les Mineiros ; et pour cela, il suffit de lire les détails que nous offre le Voyage de Walsh.

District des diamants. C'est un préjugé assez généralement répandu en Europe, que le diamant ne se trouve au Brésil que dans la province de Minas-Geraes ; il en existe à Minas-Novas, à Goyaz et au Mato-Grosso, où ils sont d'un poids fort peu élevé, mais où ils se font remarquer par la pureté de leur eau. Il est probable aussi que plusieurs districts inexplorés de ces provinces renferment des gisements inconnus ; et il pourrait se faire même que ces gisements fussent plus abondants que ceux qui ont été découverts. Alors, grâce au nouvel ordre de choses établi, il y aurait diminution dans les prix auxquels montent encore aujourd'hui ces pierres en Europe. Il y a quelques années, M. Ménèzes de Drummond faisait monter la totalité des superficies déclarées diamantines à trente-cinq lieues carrées. Jusqu'à présent, l'exploitation la plus considérable de ce genre, celle dont le gouvernement a tiré les bénéfices les plus réels, est confinée dans le *Serro do Frio*, que l'on désigne aussi, à Minas, sous le nom d'*arrayal Diamantino*, ou de district Diamantin.

On l'a dit avec raison, le district des Diamants forme, en quelque sorte, un État séparé au milieu de l'empire. Non-seulement la nature l'a entouré de bornes gigantesques, et, en l'environnant de roches presque inaccessibles, elle l'a caché longtemps aux premiers explorateurs ; mais des règlements, tracés de la main même de Pombal, lui ont donné, vers le milieu du dix-huitième siècle, une législation bien différente de celle qui régit les autres comarcas (*). Deux clauses seulement en feront connaître le caractère, et en diront plus au lecteur que toutes les explications. Le directeur des mines, dès qu'il entrait en fonction, recevait, par ces règlements, des pouvoirs tellement absolus, que le gouverneur de la province lui-même ne pouvait se rendre dans le district soumis à son administration sans un consentement positif. En même temps, et d'après le rapport du directeur, tout homme libre qui était convaincu d'avoir fait la contrebande, non-seulement voyait ses biens confisqués au profit de l'État, mais encore était envoyé, pour dix ans, à la côte d'Afrique. Pour quelques individus, c'était une peine équivalente à la peine de mort.

Aspect de l'arrayal Diamantin. Climat. Étymologie indienne du nom de Tijuco. Description de l'arrayal. Vierge noire. Commerce alimenté par la contrebande. Le district Diamantin est un des plus élevés de la province des Mines, et il n'occupe pas tout le territoire du Serro do Frio, dont il n'est, à proprement parler, qu'une enclave. Selon l'observateur qui nous inspire le plus de confiance, l'arrayal comprend un espace à peu près circulaire, d'environ douze lieues de circonférence (**).

(*) Il s'agit ici des règlements encore en usage, il y a une vingtaine d'années : ceux qui émanaient directement de Pombal avaient été déjà modifiés. C'est ainsi qu'autrefois la population du Serro do Frio était limitée à un certain nombre d'individus, et qu'un noir rencontré avec un Almocafre pouvait être envoyé aux galères. Le nombre des marchands était également borné, et l'on ne pouvait point creuser les fondations d'une maison nouvelle sans la présence de certains officiers civils.

(**) Manoel Ayres de Cazal donne au district Diamantin une étendue de seize lieues carrées du nord au sud, sur huit de large de l'est à l'ouest. Un voyageur Anglais lui en accorde vingt de longueur sur neuf de large ; mais ces contradictions proviennent en partie de la différence qui existe entre la legoa et la lieue marine, et elles sont dues aussi au peu de certitude des anciens rapports.



On n'aurait qu'une idée bien fausse de ce riche territoire, si on s'attendait à y rencontrer la végétation abondante que l'on admire dans le reste de la province. Des pics gigantesques, affectant souvent une forme pyramidale, des rochers sourcilleux, que sillonnent une foule de ruisseaux; presque partout des terrains sablonneux et stériles; au lieu d'imposantes forêts, une végétation curieuse et variée, et qui atteste d'ailleurs, par son aspect chétif, la pauvreté du sol, voilà, en quelques mots, les traits distinctifs du paysage.

Le nom qui a été imposé aux montagnes environnantes rappelle assez que sa température est moins chaude que celle des régions voisines. Des rafales humides et froides s'y font souvent sentir; et, si l'horticulture avait fait jusqu'à présent plus d'efforts, la plupart des fruits d'Europe pourraient prospérer aux alentours de la capitale.

En nommant Tijuco, nous avons nommé la capitale du district; le nom indien qui désigne encore aujourd'hui cet arrayal, a une signification tout analogue à l'ancienne dénomination de Lutèce, en dépit de l'extrême différence du climat et des localités. Tijuco, dans la *lingoa geral*, signifiait un lieu fangeux. Depuis sa fondation néanmoins, le terrain marécageux des alentours s'est desséché, et c'est une des bourgades les plus propres de l'intérieur. Malgré l'importance du district où il s'est élevé, nonobstant même sa population croissante, qui monte déjà à cinq ou six mille âmes, cet établissement n'a que le titre de village ou d'arrayal (*). Les rues en sont larges, très-propres, assez mal pavées; mais les jardins se sont multipliés à tel point, qu'il n'y a guère d'habitation particulière qui n'ait le sien. On y cultive plusieurs arbres des tropiques et quelques fruits d'Europe. Tel est l'effet charmant que produisent, sur les teintes grisâtres et austères des montagnes, ces jardins plantés en amphithéâtre, que les voyageurs rappellent tous avec admiration la première impression que leur a causée l'ensemble de la bourgade. On remarque plusieurs églises à Tijuco; mais, comme dans les autres villes de l'intérieur, il n'a été permis à aucun ordre religieux de s'établir, et les couvents y sont ignorés. Une des églises présente une circonstance assez curieuse, dont nous avons été témoins, du reste, dans plusieurs autres endroits du Brésil. La Vierge qui se voit sur le maître-autel de Notre-Dame du Rosaire, est noire, et sur les autels latéraux on a placé des saints nègres. Les Indiens (que nous le sachions du moins) n'ont pas encore obtenu un semblable privilége, ou peut-être ne l'ont-ils pas réclamé.

L'arrayal de Tijuco est richement approvisionné de marchandises d'Europe; et, ce qui paraîtra sans doute étrange, les objets provenant des manufactures anglaises et françaises, y sont à un tout aussi bon marché que dans les villes maritimes. Une circonstance fort simple explique ce fait. Les contrebandiers qui passent en fraude du diamant trouvent un bénéfice trop réel dans les échanges qu'ils font journellement, pour ne pas céder, au prix le plus raisonnable, les marchandises qu'ils rapportent du littoral. C'est à cet avantage, ou, pour mieux dire, à ces échanges illicites, que se borne le commerce intérieur de Tijuco. Comme le territoire des environs est stérile, ou que l'on ne s'occupe point de sa culture, la bourgade est approvisionnée par les pays circonvoisins, dans un rayon de dix à douze lieues, et la vie y est beaucoup plus chère que dans les autres villes de Minas-Geraes.

Directeur des mines. Son administration intérieure. Tijuco est le séjour habituel du directeur général des mines et des principaux officiers qui composent l'administration; il résulte de la réunion de ces hommes

(*) Tijuco est situé par le 13° 14′ 3″ lat. sud, et est élevé à 3715 pieds au-dessus du niveau de la mer; l'air qu'on y respire est extrêmement pur. Le terme moyen de la chaleur est de 21 à 22°. La capitale du district Diamantin est à huit lieues au nord-est de Marianna, à trente-deux lieues de Sabará, à trente lieues au sud-est de Fanado, et à huit lieues nord-ouest de Villa do Principe.

instruits une politesse sans affectation, un ton de bonne compagnie que remarquent tous les voyageurs qui arrivent à l'arrayal. L'instruction commence à y être fort répandue ; et, parmi les jeunes étudiants que le Brésil envoie chaque année en France pour y suivre nos cours, il y en a plusieurs qui appartiennent à cette ville centrale, et qui s'y sont fait remarquer. L'intendant général, M. Manoel Ferreira da Camara Bethencourt e Sà, jouit, comme minéralogiste, d'une réputation vraiment européenne ; et c'est à lui que l'on doit la plupart des améliorations qui se sont manifestées, depuis quelques années, dans le régime intérieur de Tijuco.

Des diamants et de leur exploitation. Quand on a lu les divers voyageurs qui signalent l'existence du diamant au Brésil, on s'aperçoit qu'il en est de cette importante découverte comme de presque toutes celles qui ont eu quelque renommée. Son origine est environnée d'un certain vague qui ne se dissipera jamais complétement, et néanmoins elle ne remonte pas au delà des premières années du dix-huitième siècle. Méconnut-on longtemps la valeur réelle des premières pierres qui avaient été découvertes, par des mineurs, dans les petits ruisseaux de *Milho Verde* et de Saint-Gonçales (*) ? S'en servit-on, comme on le dit, en guise de jetons pour marquer les points au jeu du *voltarete?* Un ouvidor, qui avait résidé longtemps à Goa, vint-il au Serro do Frio à cette époque, et fut-il le premier à reconnaître la valeur de ces diamants, dont il fit passer une certaine quantité en Hollande? Ce sont autant de questions que l'on se fait journellement dans le pays même ; autant de faits que raconte la tradition, mais qu'elle ne peut affirmer. Ce qu'il y a de certain, c'est que, selon les écrivains les plus dignes de confiance, Bernardo Fonseca Lobo fut le premier qui découvrit des diamants dans le Serro do Frio (*). Le titre assez min[c]e de capitão-mor de Villa do Principe, [e]t la propriété de l'office de notaire dan[s] cette bourgade, voilà toutes les récom[-]penses que l'on jugea convenable d'a[c]corder à celui qui venait de jeter ta[nt] de millions dans les coffres du roi [de] Portugal. Selon Ayres de Cazal, cet[te] grande découverte aurait eu lieu [en] 1729. Cependant une circonstan[ce] rapportée par un voyageur dont no[us] avons déjà invoqué le témoignage, e[x]pliquerait cette ingratitude apparent[e]. On ignora d'abord quelle était la vér[i]table nature des diamants trouvés p[ar] Lobo. L'ouvidor, dont nous avons dé[jà] parlé fut le premier qui signala le[ur] prix. Lorsqu'en l'année 1729 le go[u]verneur de Minas-Geraes, don Lo[u]renço d'Almeida, fit un premier env[oi] de ces cailloux transparents, qu'il co[n]sidérait, disait-il, comme des diamant[s], on le confirma dans ses conjecture[s] en lui apprenant toutefois que de[s] envois semblables avaient été faits [à] Lisbonne depuis quelques années, [et] qu'ils provenaient des contrées so[u]mises à son administration. Ce ne f[ut] qu'à partir du 8 février 1730, que l[es] diamants du Brésil furent considér[és] comme propriété royale ; avec ce[tte] réserve, cependant, qu'il fut permi[s à] tout le monde de s'occuper de leur [re]cherche, moyennant un droit de ca[pi]tation, qui devait être payé par chaq[ue] nègre employé à ce travail. Sans m[ul]tiplier ici des détails arides qui fa[ti]gueraient le lecteur, nous dirons qu'[en] 1735 l'extraction du diamant fut [af]fermée, et qu'elle ne rapporta d'abo[rd] que huit cent soixante-deux mille ci[nq] cents francs au gouvernement. Lo[rs]que Pombal prit les rênes du gouv[er]nement, il comprit rapidement [de] quelle ressource pouvait être pour [la] couronne une exploitation qui av[ait] reçu encore si peu de développeme[nt]. Comme nous l'avons déjà dit, il tr[aça] de sa propre main les règlements [ri]gides qui devaient gouverner à l'a[ve]nir le district Diamantin ; et sa

(*) Voy. un article du *Temps*, publié en 1832.

(*) Aug. de Saint-Hilaire ; *Southey, H[is]tory of Brazil.*



Lavage des Diamans

Demant - Wäscher...

lonté inflexible entoura ce pays d'une ligne d'obstacles plus insurmontable encore que les barrières naturelles dont il se trouve environné : c'est à partir le cette époque seulement que l'on commença à encourir les peines les plus graves en essayant de frauder les lroits.

ABONDANCE DÉCROISSANTE DU DIAMANT. CONTREBANDE DONT IL EST L'OBJET. SON EXTRACTION. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, telle était encore 'abondance du diamant, qu'on le trouvait, sans exécuter de grands travaux, ur le revers des montagnes, ou dans e lit des moindres ruisseaux. A cette poque, des hommes aventureux, auxuels on donnait le nom de *Garimpeios*, ou de Grimpeurs, ne craignaient as de gravir journellement les monagnes presque inaccessibles qui enourent le Serro do Frio. En franchisant mille obstacles, en s'exposant insi à toute la rigueur des lois, ils arvenaient quelquefois à se procurer es pierres d'une immense valeur, qui ouvaient les dédommager de la vie rrante et des privations de toute espèce auxquelles nécessairement ils se ondamnaient durant plusieurs mois. cette époque, le gouvernement luiême se procurait les valeurs les plus récieuses sans bouleverser tout le sol. ujourd'hui, il n'y aurait plus aucun énéfice à chercher dans les montagnes *Garimpar*, comme on disait alors; race des Garimpeiros a disparu, ou lle s'est réfugiée dans les contrées dértes de Cuyaba et de Mato-Grosso; n'existe plus que des contrebandiers, encore est-il assez rare qu'ils fassent ne vraie fortune.

L'extraction du diamant exige donc grands travaux. Les différentes pares du sol où l'on opère sont désinées sous le nom de *Servicos*. Mais, omme on l'a dit, l'exploitation des rres diamantines devient chaque ur plus difficile; et, comme le fait ès-bien observer M. Auguste de Saintilaire, « on peut attribuer cette rareté es pierres tout à la fois à la négliènce et à l'activité des fermiers. Tans qu'ils étaient maîtres de l'exploitation, ils ont fait des recherches dans les terrains et les ruisseaux les plus riches, dans ceux qui présentaient le moins de difficulté; comme les mineurs des environs de Villa Rica, ils ont encombré le lit des ruisseaux du résidu des lavages; et, pour trouver le cascalhao, il faut souvent aujourd'hui enlever une couche épaisse de sable et de rochers. »

Si le travail des mines de diamants est pénible, il est assez simple; il consiste en deux opérations fort distinctes, l'accumulation du cascalhao et le lavage. La première de ces opérations se fait généralement durant la saison chaude, à l'époque où le lit des rivières et des torrents est à sec, et où le sable diamantin peut s'extraire aisément. De temps à autre, et au moyen de barrages considérables, le Jiquitinhonha (*) est détourné de son lit, et on en tire une quantité énorme de cascalhao, dont on forme des masses pyramidales destinées au lavage de plusieurs mois. D'autres fois, on se contente d'extraire le caillou diamantin des *gupiaras*, c'est-à-dire, des pentes qui s'étendent sur le bord des ruisseaux, ou des ruisseaux eux-mêmes. Le travail des gupiaras peut se faire dans tous les temps et durant toutes les saisons.

Quand l'époque des pluies est arrivée, commence l'opération du lavage. Elle s'exécute de deux manières différentes : en plein air, quand l'extraction doit être de courte durée; sous des hangars, lorsque le travail doit se prolonger, et que l'action du soleil pourrait compromettre la santé des noirs. Ces hangars ont, selon les uns, de quarante-huit à cinquante palmes de longueur; selon d'autres, on leur donne une centaine de pieds,

(*) Les procédés usités dans cette circonstance, ont été décrits d'une manière détaillée par John Mawe, voyageur anglais, qui parcourait l'intérieur du Brésil vers 1812, mais que l'on accuse à juste raison d'avoir commis de grandes inexactitudes. Indépendamment de son voyage en 1 vol. in-4, il a publié un livre spécial sur le diamant.

sur une largeur de cinquante. Mawe leur accorde un tiers de plus; ces légères contradictions sont sans importance réelle; d'ailleurs ces constructions éphémères ont pu varier selon la valeur des exploitations. Voici comment un voyageur qui donnait ces détails il y a environ trois ans, décrit la disposition des lieux, et la manière dont se doivent pratiquer les recherches. « Au-dessous du hangar coule un petit conduit d'eau qui occupe un des côtés, et de l'autre se trouve un parquet dont les planches, longues de seize pieds, atteignent aux deux bouts du hangar. Ces planches sont légèrement inclinées, et au bout de chacune d'elles se trouvent des baquets, au fond desquels on jette le cascalhao qui doit être exploité. » Nous l'avouerons néanmoins, ce récit très-succinct, diffère un peu de la description donnée par John Mawe, il y a une vingtaine d'années (*). Des baquets auraient été substitués aux compartiments, formant des espèces de caisses, où l'eau était introduite par la partie supérieure. Dans tous les cas, il est indispensable de rappeler que des siéges, élevés et sans dos, sont disposés le long du hangar, de manière à ce que des officiers subalternes, auxquels on donne le nom de *feitores*, puissent surveiller les nègres du service. Ces rigides inspecteurs se sont-ils installés à leur place, un nègre entre dans chaque canal, ou, si on l'aime mieux, dans chaque caisson. Il est muni de son alavenca, le corps penché en avant; il remue fortement le cascalhao; puis, quand la terre mêlée au caillou est complétement délayée, il enlève à la main les pierres les plus grosses, et c'est alors seulement qu'il cherche le diamant. John Mawe niait que les noirs fussent contraints d'entrer nus sous le hangar; et il affirmait que de son temps on leur permettait de se revêtir d'un caleçon et d'une chemise. Nous ignorons si les règlements ont pris depuis une rigueur inaccoutumée; mais un voyageur français qui nous inspire une tout autre confiance, affirme que les noirs travailleurs sont complétement nus, et qu'on leur permet tout au plus l'usage d'un gilet sans poche et sans doublure, dans les temps les plus froids. Les vols de diamants n'en sont pas moins fréquents; et telle est, sous ce rapport, l'habileté des noirs, qu'un directeur qui voulut s'assurer de la manière dont les diamants bruts pouvaient être soustraits, promit la liberté à celui qui en détournerait un devant lui. Il ne quitta plus des regards le travailleur, et il put s'assurer, par sa propre expérience, que la surveillance la plus attentive échouait devant une telle dextérité. Le devoir le plus indispensable d'un feitor est de ne pas détourner un seul moment les yeux des huit noirs qui sont désignés pour être l'objet de sa surveillance. Si on l'interroge, il peut répondre, mais ce doit être sans tourner la tête. Aussitôt qu'un noir a découvert un diamant, il frappe dans ses mains, le montre au feitor, et va le déposer dans une grande sébile, ou *batea*, suspendue au milieu du hangar. Le noir qui est assez heureux pour rencontrer une pierre du poids de dix-sept carats, est acheté par le gouvernement à son maître, et il reçoit sa liberté, en conservant toutefois le privilége de travailler pour l'administration. C'est également l'administration qui se charge alors de lui payer directement le prix de son labeur. La découverte d'une pierre moins considérable entraîne aussi après elle le don de li-

(*) M. Aug. de Saint-Hilaire, qui voyageait dans le district Diamantin en 1817, dit que sous chaque hangar sont vingt-quatre canaux placés à côté les uns des autres, et qu'une même planche sert à deux canaux différents. Ces canaux sont légèrement inclinés; chacun d'eux a deux palmes de large à sa partie la plus haute, et va en s'élargissant un peu depuis cette partie jusqu'à l'extrémité inférieure. Un conduit en bois où l'eau coule sans cesse, se trouve placé perpendiculairement à l'extrémité supérieure des vingt-quatre canaux, et il est assez rapproché d'eux pour que l'un de ses côtés ferme cette même extrémité. L'eau passe par un trou du conduit dans chaque canal, et, à l'aide d'un bondon, on ferme cette ouverture quand on le juge convenable.

berté, mais c'est avec certaines restrictions. Diverses primes enfin sont distribuées progressivement, selon la valeur des pierres, jusqu'à la plus mince des récompenses, qui consiste dans une prise de tabac. Malgré ces priviléges, malgré les précautions bizarres que l'on emploie à l'égard de certains noirs soupçonnés de recéler des diamants, une fraude active se fait continuellement parmi les noirs employés au service (*). Ces ouvriers infidèles vendent à vil prix aux *contrabandistas* les diamants qu'ils ont pu dérober; et, ce qu'il y a de plus bizarre sans doute, c'est qu'en habiles voleurs ils trouvent moyen de tromper ceux des contrebandiers eux-mêmes qui ne sont pas encore assez rusés pour découvrir leur fraude. Des morceaux de cristal usés d'une certaine manière, et secoués parmi des grains de plomb, acquièrent, grâce à cette opération si simple, un tel aspect, qu'on les prendrait pour des diamants bruts. Une fois munis des pierres qu'ils ont achetées en fraude, et qu'ils se procurent ordinairement dans les cabarets, les contrabandistas, qui ont remplacé la race audacieuse des Garimpeiros, sont bien loin d'avoir échappé à tous les risques qu'ils savent devoir courir en entreprenant un semblable trafic; mais souvent les noirs qui leur ont vendu des diamants les cachent dans leurs propres cabanes; et la fraude devient plus facile encore, lorsque c'est aux *feitores* eux-mêmes qu'ils n'ont pas craint de s'adresser. Les récits qui nous ont été faits au Brésil, sur les stratagèmes employés par les Garimpeiros ou par les contrabandistas, afin d'échapper aux surveillants du district Diamantin, formeraient à eux seuls un long chapitre. Tantôt c'est un cavalier jouissant d'une certaine réputation d'opulence, qui cache habilement des pierres d'un poids considérable dans la cuisse du pauvre animal, dont il se sert comme monture, et qui se voit prié poliment de céder la bête, pour ne point donner lieu à un esclandre désagréable; une autre fois, c'est un noir stylé par son maître, qui, au moment de passer les dernières barrières de l'arrayal, allume son cigare avec le tison enflammé qui recèle la pierre précieuse; une autre fois encore, ce sont des pigeons messagers qui passent par-dessus les montagnes. Il est probable qu'il y eut de tout temps, dans ces récits, une part laissée à l'imagination. On aimait à animer, par des circonstances curieuses, la vie déjà fort aventureuse des Garimpeiros. Aujourd'hui l'existence du contrabandista offre beaucoup moins d'événements. « Le contrebandier qui s'est hasardé à aller acheter des diamants dans les services, dit M. de Saint-Hilaire, trouve principalement le débit de ces pierres chez les boutiquiers de Tijuco et de Villa do Principe. Souvent aussi des marchands viennent de Rio de Janeiro avec des étoffes, de la mercerie, et d'autres objets, afin d'avoir un motif plausible; mais leur but véritable est d'acheter des diamants. A Tijuco, le contrebandier ne revend que sur le pied de vingt francs les petits diamants qu'il a été acheter directement des nègres; mais, à Villa do Principe, on lui donne déjà vingt-cinq francs de ces pierres, parce qu'il n'a pu sortir du district sans courir de plus grands risques. Comme les nègres vendent indistinctement tous les diamants qu'ils dérobent, sans faire aucune différence pour la grosseur, c'est sur ceux qui ont le plus de volume que le contrebandier fait ses principaux bénéfices. »

On aura, du reste, une idée de la diminution qui s'est opérée dans les produits du lavage, en se rappelant qu'on a employé jadis 3,000 nègres à ce genre d'exploitation, et qu'il y a une vingtaine d'années on n'en admettait plus que le tiers. Selon le savant Freyress, dont les travaux ne sont guère connus qu'en Allemagne, il faudrait

(*) Telle est celle entre autres, qui consiste à enfermer un nègre et à le soumettre à cette réclusion, jusqu'à ce qu'il ait restitué trois cailloux qu'on lui a fait avaler. Si nous rapportions ici tous les récits qui circulent sur ce sujet, le chapitre deviendrait un livre.

porter encore à 2,000 esclaves le nombre de noirs qui sont employés à l'extraction des pierres fines et des diamants.

L'administration intérieure est assez compliquée : outre l'intendant général, il y a l'ouvidor, ou fiscal, qui vient immédiatement. Les officiers de l'administration diamantine (*officiaes da contadoria*), les deux trésoriers (*caixas*), les teneurs de livres (*guarda livros*) et sept commis composent le reste de la hiérarchie bureaucratique. Les affaires de haute importance sont soumises à un conseil qui prenait, naguère encore, le titre de junte royale des diamants, et qui était présidé par l'intendant (*).

Les administrateurs envoient tous les diamants qui ont été trouvés dans les divers services, à Tijuco. Il y a trois clefs au trésor ; l'une reste entre les mains de l'intendant, les deux autres sont remises à des employés supérieurs. Un ordre extrême préside au pèsement des pierres, à la manière dont on les inscrit sur les registres officiels, en indiquant les *services* d'où elles proviennent. Chaque mois, les administrateurs particuliers font leur envoi au trésor général. On n'expédie annuellement pour Rio de Janeiro que les diamants qui ont été réunis dans le courant de l'année précédente. « Voici, dit M. de Saint-Hilaire, ce qui se passe à cet égard. On a douze tamis percés de trous dont la grandeur va en diminuant depuis le premier jusqu'au dernier, et l'on passe successivement tous les diamants à travers ces tamis. Les plus gros diamants restent sur le tamis percé des trous les plus larges, et ainsi de suite jusqu'aux plus petits, qui restent sur le tamis le plus fin. De cette manière on a douze lots de diamants, que l'on enveloppe de papier, et que l'on met ensuite dans des sacs. On dépose ces sacs dans une caisse, sur laquelle l'intendant, le fiscal et le premier trésorier mettent leur cachet. La caisse part accompagnée d'un employé choisi par l'intendant, de deux soldats

(*) Second voyage au Brésil, t. I, p. 24.

du régiment de cavalerie de la province, et de quatre hommes à pied (*pedestres*). Arrivée à Villa Rica, elle est présentée au général, qui, sans l'ouvrir, y appose également son cachet; et, lorsque cette formalité est remplie, le convoi se remet en marche pour la capitale (*).» Une de nos gravures indique quel est l'aspect de la caravane lorsqu'elle se dirige sur Rio.

Selon M. Freyress, qui a fait un long séjour dans l'intérieur, le revenu annuel des terres diamantines monte aujourd'hui à cent vingt-cinq onces. D'après un autre voyageur, de 1807 à 1817, le district des Diamants fournit, année moyenne, dix-huit mille carats, en admettant toutefois, comme le fait remarquer M. Auguste de Saint-Hilaire, que le carat portugais est de cinq pour cent moins fort que le carat français. D'après d'autres documents, il faudrait estimer le revenu général de ces mines de vingt-cinq à trente mille carats. Aujourd'hui l'estimation de M. de Saint-Hilaire nous paraît la plus probable. Dans cette hypothèse, ce serait de l'époque de la découverte qu'il faudrait baser son appréciation ; et sans doute que, dans ce calcul, le produit des années antérieures devrait compenser la faiblesse du revenu des temps qui vinrent ensuite.

Le diamant de l'Abaété. Le plus gros diamant de l'univers, celui que Romé de l'Isle estimait à la somme prodigieuse de sept milliards cinq cents millions, a été obtenu des mines du Brésil; mais ce ne fut pas l'administration qui le trouva, et des circonstances assez curieuses se rattachent à l'histoire de sa découverte.

Trois Brésiliens avaient été condamnés, on ignore pour quel délit, à un exil perpétuel dans la portion la plus reculée du Sertão de Minas. Antonio de Souza, Jozé-Félix Gomez et Thomas de Souza, car la tradition nous a conservé leurs noms, errèrent longtemps dans l'intérieur, sur les confins de Goyaz, cherchant sans cesse au fond des vallées ou dans le lit des

(*) Second voyage au Brésil, t. I, p. 15.



torrents, quelque trésor ignoré qui les mît à même de demander leur grâce. Se berçaient-ils, comme on l'a dit souvent, de l'espérance qu'ils parviendraient à découvrir un jour quelque riche mine d'or, entreprirent-ils quelques travaux, ou le hasard eut-il seul part à leur bonne fortune, c'est ce qu'on n'a jamais pu complétement éclaircir. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'après avoir erré durant six ans sans rien découvrir, nos exilés arrivèrent dans le nord-ouest, sur les bords d'une petite rivière qu'on nomme l'Abaëté, et qui est située à quatre-vingt-dix lieues environ du Serro do Frio. La tradition raconte qu'ils ne cherchaient que de l'or dans le lit desséché de ce ruisseau, lorsqu'ils trouvèrent un diamant qui pesait près d'une once. Malgré l'incertitude qu'ils conservaient sur la valeur réelle de cette pierre, précisément à cause de sa grosseur, ils éprouvèrent une joie facile à comprendre. Ils se confièrent d'abord à un curé, qui les accompagna sur-le-champ à Villa Rica, et qui remit le diamant de l'Abaëté au gouverneur général des mines. Là, tous les doutes que l'on avait manifestés d'abord se renouvelèrent; mais ils furent promptement dissipés. Par les ordres du gouverneur, une commission spéciale s'assembla; et, après un sérieux examen, il fut décidé que cette pierre était le plus riche présent que le Brésil eût encore fait à la couronne de Portugal. Les trois malfaiteurs reçurent alors des lettres de grâce provisoires, et le curé partit immédiatement pour Lisbonne avec le riche dépôt qu'il avait reçu aux frontières de Goyaz. Là, le fameux diamant de l'Abaëté excita une admiration plus vive encore peut-être que celle qu'on avait ressentie à Minas : les points de comparaison existaient pour les joailliers. C'était décidément le plus gros diamant qui existât dans aucun trésor royal. L'ecclésiastique en recueillit, dit-on, plus d'un privilége. Quant à Felix Gomez et à ses compagnons, l'histoire ne dit pas qu'on leur ait accordé la moindre récompense. On sait seulement que les lettres de grâce du gouverneur de Villa Rica furent ratifiées. On envoya sur-le-champ un *destacamento* (un poste) sur les bords de l'Abaëté, et cette rivière fut mise immédiatement en exploitation; mais, jusqu'à présent, on n'en a obtenu que des pierres d'une grosseur fort ordinaire, ou d'une eau qui n'a rien de remarquable.

Quelque magnifique que puisse être un diamant tel que celui dont nous parlons ici, on sent combien il est difficile de l'utiliser d'une manière convenable, même dans un costume d'apparat. Jean VI, qui avait la passion des pierres précieuses, l'avait fait percer, et il le portait suspendu à son cou dans les jours de cérémonie.

PIERRES DE COULEUR. La recherche des autres pierres précieuses du Brésil n'est nullement soumise au régime rigoureux qui frappe le district Diamantin. Tout le monde peut se livrer librement à ce genre d'exploitation; et, selon M. Freyress, l'extraction de la topaze jaune rapporterait à elle seule une valeur de trente mille florins (*). Ce qu'il y a d'assuré, c'est que le prix que les mineurs attribuent sur les lieux mêmes aux pierres de couleur qu'ils viennent de découvrir, est en général fort exagéré. Quand ils se rendent dans les grands marchés du littoral, tels que Rio de Janeiro, Pernambuco et San-Salvador, ils éprouvent souvent un désappointement complet en voyant qu'on leur offre à acheter des pierres brutes, dont le prix est fort inférieur à celui qu'ils se croyaient en droit d'exiger sur les lieux mêmes d'exploitation. Il y a, dans le commerce des cristaux colorés et des pierres fines, un encombrement qui se fait sentir jusqu'en Europe. Si l'on en croit quelques rapports, un genre de fraude, inconnu jusqu'alors, se serait introduit dans le commerce des pierres précieuses du Brésil :

(*) Le savant M. Warden cite un ouvrage manuscrit de Lastarria, qui évalue à plus de 700,000 pesos fuertes ou dollars, le revenu des mines de diamants, chrysolithes, topazes, rubis, améthystes et hyacinthes, découvertes, depuis 1730, dans le Rio das Caravellas et le Serro do Frio.

des topazes blanches auraient été taillées dans l'intérieur même par un lapidaire français; et tel est l'éclat de la pierre et l'habileté de la mise en œuvre, que ces topazes auraient été mises dans le commerce comme de véritables diamants.

Autant les pierres de valeur secondaire, telles que les topazes jaunes, les améthystes, les aigues-marines, sont abondantes au Brésil, puisqu'il y a des lots qui ne se vendent guère plus de deux francs la livre, autant les pierres d'un haut prix sont vraiment rares. Cependant M. Ménèzes de Drummond(*) affirme, dans ses curieux détails sur les mines du Brésil, que, dans la rivière Ita-Marandimba, que l'on voit couler en grande partie sur le territoire de Minas-Novas, il y a abondance d'émeraudes; et, d'après la même autorité, le Rio-Ita-Miju roulerait dans ses eaux des topazes blanches et des saphirs (**). On sent qu'ici les noms des localités pourraient être singulièrement multipliés, puisque les géographies brésiliennes contiennent à ce sujet de nombreuses nomenclatures. L'espèce d'Eldorado que nous avons entendu désigner tour à tour sous les noms d'*Americanos* et de *Rio das tres Americanas*, jouissait naguère d'une grande célébrité, grâce à l'abondance de ses pierres précieuses. Mais, outre que ce lieu est encore exposé aux incursions des sauvages, et que ses solitudes sont complétement dénuées de ressources, il s'en faut bien qu'on puisse s'y procurer aujourd'hui des richesses capables de dédommager de leurs fatigues ceux qui osent y pénétrer. Les mineurs eux-mêmes ont presque abandonné son exploitation.

Parmi les pierres d'un prix élevé qui ont été trouvées à Minas dans ces dernières années, on cite une aigue-marine d'une teinte admirable. Elle fut offerte au roi Jean VI par un habitant nommé Vieira; et, à cette époque, on ne l'évalua pas à moins de cent mille francs.

Nouveaux détails sur les mines de fer. Voici en quelques pages, et réunis d'une manière aussi rapide qu'il nous a été possible de le faire, ce qu'on a écrit de plus positif, durant ces derniers temps, sur les richesses minéralogiques du Brésil; mais ce qui, bien plus que les métaux précieux, doit être une source inépuisable de prospérité pour le pays, ce sont ces mines de fer, qui n'ont pas leurs pareilles dans le monde, et dont la métropole jalouse ne défendit l'exploitation que parce qu'elle y voyait un de ces moyens décisifs d'indépendance qui font conquérir tous les autres. Ici, l'opinion des plus habiles minéralogistes pratiques est sans réplique. Selon un rapport presque officiel de M. Von Eschwege, des chaînes de montagnes entières sont couvertes de fer micacé magnétique, spéculaire et rouge. Aussi est-on moins surpris, quand on a lu les descriptions données par ce savant, de voir dans les meilleurs Voyages, tels que ceux des Saint-Hilaire, des Spix et Martius, que le minerai rend de quatre-vingt-huit à quatre-vingt-dix pour cent dans les usines de Minas-Geraes. On l'a déjà dit, le monde entier pourrait être approvisionné de fer par cette province centrale, sans qu'une diminution sensible se fît remarquer dans la quantité de minerai dont elle pourrait alimenter les fonderies. Il en est de même de la province de Saint-Paul; et l'esprit aime à se reporter vers cette époque où les mines immenses de *Gaspar Soares*, de *Bomfim*, de *Sorocaba*, étant en pleine exploitation, toutes les prévisions des économistes commenceront à se réaliser. Des constructions immenses s'élèveront, des routes en fer traverseront des lieux aujourd'hui

(*) Voy. l'ancien Journal des voyages, t. 33, 34 et 36. Nous le répétons, ces articles intéressants se basent en partie sur les observations de deux savants minéralogistes brésiliens, les frères Andrada.

(**) On comprend aisément que la collection de pierres précieuses appartenant à la couronne de Portugal, pouvait être une des plus belles qui existassent au monde, si ce n'était la première. Dans sa description du Brésil, M. Henderson ne craint pas de l'évaluer à deux millions de livres sterling.



inhabités, d'immenses solitudes se peupleront, et l'on comprendra seulement alors ce qu'il y a de vrai dans ces paroles un peu enthousiastes d'un publiciste brésilien : « L'exploitation du fer, disait, il y a quelques années, un des rédacteurs de l'*Investigador*, forme une ère de gloire et de prospérité pour le Brésil ; et c'est quand cette exploitation aura recu tout son développement qu'on le verra s'avancer au rang des grandes nations. » Selon le même écrivain, la liberté d'ouvrir enfin les mines de fer, était sans contredit le plus grand avantage que l'on eût tiré de l'arrivée du roi dans ces contrées, et il aurait voulu qu'une pyramide gigantesque, formée du premier métal qu'auraient livré les usines à l'industrie, s'élevât sur la montagne d'où on l'aurait tiré. Ce monument devait attester non-seulement au Brésil, mais aux âges les plus lointains, l'époque mémorable où commencèrent les premiers travaux d'exploitation. On n'a pas mis à exécution ce projet tout patriotique; mais une croix immense, faite uniquement en fer, a été élevée solennellement au sommet du *Garassoava*, pour constater l'origine d'une industrie nouvelle. Malgré sa simplicité, c'est bien certainement aujourd'hui un des monuments du Brésil auxquels se rattachent les souvenirs les plus précieux.

Bien qu'il soit question déjà du minerai de fer dans le précieux Roteiro du Brésil, que j'attribue à Francisco d'Acunha, et qui remonte à 1587, si l'on s'en rapporte à la tradition, ce seraient des noirs du pays de *Mina*, en Afrique, qui les premiers auraient reconnu l'existence de ce minéral, et auraient fait penser à son extraction. Ce qui paraît plus positif, et ce que nous avons déjà eu occasion de rappeler dans un de nos ouvrages sur le Brésil, c'est que c'est à M. da Camara qu'appartient la gloire d'avoir mis le premier le fer en exploitation à Minas-Geraes. En 1818, Jean VI appela quelques mineurs suédois, sous la direction du colonel Frédéric Varnagem. Les travaux de cet homme habile furent couronnés d'un plein succès; de nombreux mineurs vinrent plus tard du nord de l'Europe pour s'établir en différentes parties du Brésil ; et, dans quelques localités, les Anglais eux-mêmes ont été forcés de convenir que le métal extrait des contrées centrales égalait en bonté celui qu'on pouvait obtenir des mines d'Angleterre. L'époque sans doute n'est pas éloignée où l'on refusera de croire que les peines les plus fortes aient pu frapper, à l'abri de lois, ceux qui se livraient, même secrètement, à l'extraction du fer. C'était le temps où les plus simples ustensiles nécessaires au travail des mines d'or, arrivaient à grands frais de Lisbonne. Malheureusement les pages qui attestent de semblables actes d'ineptie ne sont que trop fréquentes dans l'histoire de l'Amérique ; et, lorsqu'on pourra donner enfin le récit des causes qui ont amené la liberté générale, il faudra voir, en dépit de la futilité de certains détails, les causes réelles d'indépendance dans ces misérables tracasseries. Grâce à l'histoire contemporaine, elles seront là comme d'irrécusables documents de l'esprit de vertige qui dominait la métropole.

MŒURS ET COSTUMES. Malgré l'intérêt qui s'attache naturellement aux riches produits de l'intérieur, et qui nous a engagé à donner quelque développement à cette portion de notre livre, le pays de Minas offre au voyageur et à l'historien bien d'autres sujets d'observation. Placé au centre de l'empire, et, par cela même, en contact moins immédiat avec les Européens, les vieilles mœurs portugaises s'y sont conservées, en partie du moins, dans leur naïveté primitive; ceci est remarquable surtout dans le costume et dans certaines habitudes locales. Tandis que les gens riches de Rio et de San-Salvador suivent les modes de Paris ou de Londres, à Villa Rica, à Sabara, à Marianna, il n'est pas rare de voir des vieillards qui rappellent, par quelques portions de leur costume du moins, les modes du dix-septième siècle; le chapeau à larges bords, le grand manteau, les guêtres

de cuir; et, s'il est à cheval, la selle et les éperons moresques : tout cela donne encore au Mineiro un aspect particulier, qui le distingue des autres habitants du Brésil. Il en est de même des femmes : comme à Saint-Paul, elles portent le chapeau de feutre; écuyères habiles, elles ne redoutent ni l'allure d'un cheval ombrageux, qu'elles montent souvent à la manière des hommes, ni les ravins nombreux ou les catingas, dont Minas est entrecoupé. La seja, qui roule assez rapidement dans les rues de Rio de Janeiro, la cadeira qui transporte, à San-Salvador et à Pernambuco, les élégantes d'un quartier dans un autre; le hamac suspendu qui forme la litière habituelle d'une habitante de Maranham, tout cela n'est pas complétement inconnu à Minas sans doute; mais ces divers moyens de transport seraient d'un usage prodigieusement difficile dans des vallées interrompues sans cesse par le travail des diverses exploitations, ou sur des routes prétendues royales, telles que celle d'Itambé à Villa do Principe, par exemple, qui porte cette pompeuse dénomination, et dont on a peine quelquefois à retrouver les traces; fût-ce donc sur cette *estrada real* qui conduit de Villa Rica d'Ouro Preto à Tijuco, on va généralement à cheval, ou bien à dos de mulet. Dans les habitations reculées, l'antique char aux roues massives et au bruit formidable, tel qu'on en rencontre encore à Rio, fait l'office de char-à-banc; il n'est pas rare d'atteler des bœufs à cette voiture toute patriarcale; et, le dimanche, c'est souvent de cette façon que des familles entières se rendent à la villa, voire même à l'arrayal, où le service divin est célébré.

Villes et bourgades de l'intérieur. Malgré une population encore assez faible, comparée à son étendue, la province de Minas-Geraes renferme plusieurs villes, qui sont loin d'être sans intérêt pour le voyageur, quand bien même il aurait visité les plus belles cités du littoral; au besoin, et outre la capitale, il suffirait de citer San-Jozé du Rio das Mortes, qui, bien qu'elle n'ait été bâtie qu'en 1718, est une des villes les plus anciennes de la province; déjà on pourrait presque dire que l'établissement des mineurs anglais, dirigé par M. Milward, lui a donné une physionomie nouvelle. Toujours en suivant la route qui conduit de la province de Rio de Janeiro dans l'intérieur, San-Joäo del Rey nous apparaîtra, bâtie à la base de la montagne du Bûcheron (*Serra do Lenheiro*), et traversée par le Rio-Limpo, qui a emprunté le nom qu'il porte à la pureté de ses eaux; à quelques lieues de San-Joäo del Rey, la ville propre et opulente, toujours dans la comarca du Rio das Mortes, ce seraient Queluz, San-Carlos de Jacuhy, Santa-Maria de Baependy, Campanha, Barbacena, Tamandua, toutes bourgades plus ou moins florissantes, et qui prendront un jour de l'importance. Si c'était le district Diamantin que nous visitions, après avoir jeté un coup d'œil sur Tijuco, avec ses jardins verdoyants et ses grands rochers à pic, ce serait Villa do Principe qui devrait nous arrêter quelques moments. Villa do Principe, en effet, est la capitale de la comarca, et l'on ne compte pas moins de cent six legoas de là à Rio de Janeiro. Forcés de visiter un moment la comarca de Sabarà, la ville de Sabarà elle-même mériterait, plus que toute autre peut-être, d'exciter notre intérêt. Située près de la rive droite du Rio das Velhas, dans l'endroit où il reçoit la petite rivière de Sabarà (la rivière des Chèvres, en langue guarani), cette ville est assez grande, et ne manque pas d'opulence. On l'a bâtie dans une vallée environnée de montagnes; et, comme tant de villes de Minas-Geraes, sa première splendeur s'est évanouie avec l'épuisement de ses mines. Cependant c'est encore une cité populeuse et florissante; et ses habitants se distinguent autant par leur instruction que par leur exquise politesse. Dans notre excursion rapide, Caeté, l'ancienne Villa-Nova da Rainha, ne saurait être omise. En effet sa célébrité a commencé avec





H. Lalaisse del.



S. Joan del Rey



l'histoire du pays des Mines; et ce fut là que s'alluma la guerre civile entre les Paulistes et les forasteros. Caeté, si remarquable par ses rues spacieuses, mais désertes, puisque ses habitants ont fui dès qu'ils n'ont plus trouvé de l'or, Caeté ou Cahyté, qui ne compte plus guère que 3 à 4 mille âmes, s'enorgueillit d'une église plus belle et plus vaste peut-être qu'aucune de celles du Brésil. Pitangui, Paracatu, ont eu une destinée analogue à celle de cette ville déchue; mais ce qu'il y a de plus triste à dire, sans doute, c'est que c'est le sort, en partie du moins, qu'a subi la ville la plus célèbre de la province.

Cidade impérial de Villa Rica d'Ouro Preto, capitale des Mines, est située à 80 lieues de Rio de Janeiro, par les 20° 25′ 30″ de latitude, et les 334° 2′ 12″ de long. Les mines d'*ouro preto* (or noir), qui lui donnèrent naissance, furent découvertes en 1699, 1700 et 1701; mais elle ne fut érigée en ville qu'en 1711. Villa Rica est bâtie dans une position bien défavorable, si l'on examine son éloignement de toute rivière navigable et la stérilité de son territoire; c'est ce qui fait que cette ville, si florissante au temps des mines, n'offre plus que l'aspect de la décadence. M. de Saint-Hilaire dit qu'il est extrêmement difficile de donner une idée très-exacte de cette capitale, à cause de son peu de régularité; elle est bâtie sur une suite de mornes qui bordent le Rio d'Ouro Preto. On compte à Villa Rica environ deux mille maisons, quinze ou seize chapelles, deux églises paroissiales : celle de Nossa-Senhora da Conceiçāo, connue généralement sous le nom d'église do Rio de Ouro Preto, est ancienne, et a une longueur d'environ cinquante-cinq pas; on y voit quelques tableaux supportables. L'hôtel du gouverneur, connu sous le nom de Palacio, est l'édifice le plus considérable; ce n'est qu'une masse de bâtiments lourds et de mauvais goût. L'hôtel de ville (*casa da camara*) n'est point d'une meilleure architecture. L'hôtel du trésor (*casa da fazenda*) est remarquable par son étendue; c'est là que se trouvent les caisses publiques et que s'assemble la junte du trésor. Il y a à Villa Rica deux hospices : l'hospice civil est fort mal entretenu; l'hospice militaire se fait remarquer au contraire par sa propreté et par sa bonne administration. Au dire de Walsh, le quartier de l'aristocratie, celui des fonctionnaires publics, est réellement fort beau. Avec ses églises qui se détachent sur la verdure des montagnes, ses fontaines ornées de sculptures, ses jardins plantés en éminence, elle offre encore sans doute l'aspect d'une cité opulente, mais près de cinq cents maisons inhabitées font assez comprendre sa misère. On ne voit dans cette capitale aucune promenade publique, aucun cabinet littéraire, aucun café supportable; on y trouve néanmoins une salle de spectacle qui passe, je crois, pour le plus ancien théâtre du Brésil. Si l'on en excepte, dit M. de Saint-Hilaire, la manufacture de poudre, qui appartient au gouvernement, et une fabrique de faïence, qui a été établie depuis un petit nombre d'années à peu de distance de Villa Rica, il n'existe, dans cette ville et dans son voisinage, aucune espèce de manufacture. Nous pensons cependant qu'il a dû s'opérer dans l'industrie de cette ville quelques améliorations. Le commerce qui existe entre Villa Rica et Rio de Janeiro se fait à dos de mulets: la route qui établit des communications entre ces deux villes passe pour la meilleure du Brésil. La capitale de Minas renfermait jadis vingt mille âmes; on ne lui en accorde maintenant guère plus de sept ou huit mille : car les voyageurs, d'accord sur la déchéance de cette ville, ne le sont point sur sa population. C'est la résidence d'une administration assez nombreuse; outre la garde nationale établie aujourd'hui dans toutes les villes du Brésil, Villa Rica entretient un régiment à ses frais.

Le dernier voyageur accrédité qui ait fait un court séjour à Villa Rica, Walsh, dit qu'il y a une imprimerie, et que l'on y publie un journal intitulé l'*Universal;* mais là s'arrête ce qui

peut propager l'instruction publique, et il n'existe pas encore de bibliothèque.

Au dire du même écrivain, à l'époque où commença à se manifester l'épuisement des mines, Villa Rica offrit la preuve déplorable du danger qu'il y a à épuiser le sol par des exploitations mal entendues. Percées pour ainsi dire à jour, comme une ruche d'abeilles, les collines du voisinage n'offraient plus à leur superficie de terre végétale, tandis que de leur côté les lavages ne rendaient plus rien. La culture ne pouvait plus s'opérer sur l'emplacement de ces mines délaissées. Villa Rica devint alors l'asile d'une foule de spéculateurs ruinés et de gens sans aveu. Les vols et les assassinats se multiplièrent d'une manière effrayante. On va jusqu'à affirmer que tous les crimes révélés dans le cours d'un an, par les journaux de telle ou telle contrée européenne, ne pourraient se comparer en aucune manière à ceux dont les rues ténébreuses de Villa Rica étaient témoins. Peu à peu cependant une police active s'établit, les mœurs s'améliorèrent, et Villa Rica est renommée aujourd'hui par l'urbanité de ses habitants.

Siége de l'évêché. A quinze lieues environ de là, Marianna, la ville épiscopale, *Mariannopolis*, comme l'appelle un peu pompeusement le patriarche de la géographie brésilienne, s'étend sur la rive droite du *Ribeirão do Carmo*. Cette petite ville, qui a pris son nom de la femme de Jean V, et qui peut avoir quatre ou cinq mille âmes de population, est le centre d'un mouvement intellectuel malheureusement déjà fort ralenti. Le séminaire, si peuplé autrefois, tombe, dit-on, en ruine; et, bien que Marianna porte le titre de *cidade*, il n'est que trop évident que la crise funeste qui se fait sentir sur presque toute l'étendue de Minas ne l'a point non plus épargnée.

Clergé du pays de Minas. Observations sur la dîme au Brésil. A Marianna, chef-lieu d'une justice, en même temps que c'est un évêché, M. Auguste de Saint-Hilaire a eu occasion de faire des observations sur le clergé de Minas; et, après avoir re
marqué que le gouvernement avait in
terdit l'entrée de cette province au
corporations religieuses, il ne peu
s'empêcher de signaler une foule d'abu
qu'on remarque dans le clergé sécu
lier. Là, comme dans toute l'étendu
du Brésil, les prêtres ne perçoiven
plus la dîme, qu'ils ont cédée jadis a
gouvernement moyennant un reven
annuel d'environ douze cent cinquant
francs, payable à chaque curé. Grâc
à l'accroissement de la population e
de l'industrie, le gouvernement, a
bout d'un certain nombre d'années
obtint d'énormes bénéfices; mais l
traitement des curés ne suffisait plus
parce qu'ils se voyaient contraints
faire desservir certaines succursales
Bientôt un arrangement, connu sou
le nom de *constitution de Bahia*, ac
corda aux pasteurs quarante reis (vingt
cinq centimes) pour chaque proprié
taire et pour sa femme, et vingt rei
(douze centimes et demi), pour chaqu
tête d'esclave; cet impôt avait été vo
lontaire. Le clergé néanmoins ne tard
pas à élever d'autres prétentions. « Sou
prétexte, dit notre auteur, d'être in
demnisé de la confession pascale, pré
texte que les catholiques européen
auront heureusement quelque peine
concevoir, les curés parvinrent à intro
duire l'usage de se faire payer troi
cents reis (un franc quatre-vingt-quinz
centimes) par chaque communiant. U
ecclésiastique charitable n'exigera rie
des indigents; mais on a vu des curés
on ose à peine le dire, qui, au momen
de donner la communion dans le temp
de Pâques, suspendaient cet acte so
lennel pour demander à des homme
pauvres la rétribution accoutumée
C'est sans doute de cette manière qu
certaines cures rapportent jusqu'à neu
mille cruzades. »

On le voit, on ne saurait trop féli
citer l'auteur du Voyage à Minas de c
qu'en ne s'éloignant pas un seul ins
tant d'un ton de modération qui donn
une nouvelle autorité à ses paroles,
a signalé de monstrueux abus, qui s'op
posent, comme il le prouve, à la pros
périté du pays.

« La confession, continue-t-il, est celle de toutes les fonctions sacerdotales qui prend aux prêtres le plus de temps, et j'ai vu cinq nègres expédiés en un quart d'heure. Si les ecclésiastiques disent leur bréviaire, il faut que ce soit bien secrètement; car il ne m'est arrivé qu'une seule fois d'en surprendre un remplissant ce devoir. Être prêtre, c'est une sorte de métier, et les ecclésiastiques eux-mêmes trouvent tout naturel de considérer ainsi le sacerdoce. »

M. de Saint-Hilaire, dans lequel cependant l'esprit religieux semble dominer, ajoute les derniers traits à ce tableau de l'état moral du clergé des Mines, en disant qu'il n'est pas sans exemple de voir des ecclésiastiques s'adonner (à la lettre) au commerce, et même vendre en boutique. « Au reste, si les prêtres sont loin d'être exempts de torts, on doit se plaire à reconnaître qu'ils n'y ajoutent point celui de l'hypocrisie. Ils se montrent tels qu'ils sont, et ne cherchent nullement à en imposer par de graves discours ou par un extérieur austère. Hors des villes, leur costume ne diffère nullement de celui des laïques, et personne n'est étonné de voir un curé avec des bottes, une culotte de nankin et une veste d'indienne verte ou rose. »

Nous ajouterons à ce tableau bizarre que nous avons vu nous-même, aux environs de San-Salvador, un curé faisant danser ses paroissiens au son de la guitare, sans que personne en fût scandalisé. M. de Saint-Hilaire, en provoquant des réformes importantes, veut qu'elles soient faites avec une extrême prudence.

Termo de Minas-Novas. Une seule phrase fait assez comprendre l'importance qui s'attache à cette vaste contrée, encore inconnue il y a un siècle, et sur laquelle on n'a possédé, durant longtemps, que les renseignements les plus incomplets et surtout les plus vagues. « Le pays de Minas-Novas, comme le dit M. de Saint-Hilaire, diffère, par son aspect et par sa végétation, de tout ce qu'a pu observer l'explorateur qui vient de parcourir une partie du littoral et le pays des Mines. » Nous ajouterons que, par sa position centrale, ses grandes forêts désertes, sa population encore rare, ce *termo* est devenu l'asile de plusieurs tribus, qui cherchent à conserver leur indépendance, et que sous ce rapport, de même que sous celui de l'importance agricole, il mérite le plus sérieux examen. Si quelques essais fructueux de civilisation peuvent être tentés sur les nations indiennes, c'est bien dans ce pays qui, par ses moyens de communication, se trouve en relation directe avec la côte orientale et Rio de Janeiro, qu'on doit les mettre à exécution. Malheureusement ces efforts, toujours louables, ne sauraient plus porter que sur des hordes à moitié détruites, appartenant pour la plupart à la race des Tapuyas, et se montrant par conséquent plus rebelles et plus sauvages que les nations descendant des Tupis.

Le termo de Minas-Novas, qui forme aujourd'hui une comarca, n'a pas moins de cent cinquante lieues de longueur sur quatre-vingt-six de large. Mais, ce que l'on aura peine à croire, c'est que ce vaste territoire ne renferme qu'une faible population de soixante mille âmes, que les géographes se trouveraient encore avoir beaucoup exagérée, si l'on s'en rapportait au consciencieux Pizarro. Il y a dix ans environ, l'auteur de la statistique la plus complète du Brésil ne faisait monter qu'à vingt-sept mille âmes le total des habitants disséminés dans cette vaste solitude.

Comme cela est arrivé pour toutes les contrées de l'intérieur, ce fut la recherche de l'or qui fit découvrir Minas-Novas. Cet événement arriva en 1726 ou 1727, et ce fut encore à des Paulistes, conduits par Sebastião Leme do Prado, que l'on dut ce nouvel accroissement de territoire. Trois ans après, on bâtissait sur les bords du Rio-Fanado, ou plutôt Falhado, une petite ville qui allait devenir la capitale, et on lui imposait la dénomination un peu pompeuse de *Villa de Nosso-Senhor de Bom Successo das*

Minas-Novas do Arassuahy. L'établissement prospéra, la ville s'accrut; mais, par bonheur pour ceux qui ont à écrire l'histoire de ces contrées, on réserva pour le style de chancellerie, le premier nom imposé par les fondateurs, et l'on se contenta d'appeler la nouvelle capitale *Villa do Fanado*. C'est même sous ce nom qu'elle commence à acquérir une certaine célébrité en raison de la fertilité extrême du territoire qui l'environne, et de son entrepôt de coton.

Villa do Fanado n'est encore qu'une petite ville assez riante, pouvant contenir deux ou trois mille habitants; mais il est difficile de dire où s'arrêtera sa prospérité croissante : car plusieurs écrivains, et entre autres M. de Saint-Hilaire, regardent le termo de Minas-Novas comme un des plus favorablement situés pour le commerce qui existent, depuis que la route par eau sur le Jiquitihonha a été ouverte, et qu'elle permet une assez prompte communication avec la côte orientale.

Quoique le territoire de Minas-Novas soit riche en lavages d'or, que l'on puisse s'y procurer des pierres de couleur en plus grande abondance peut-être que dans les autres provinces, et qu'il y ait même des diamants dont il serait difficile au gouvernement de se réserver exclusivement l'exploitation, les habitants ont eu le bon esprit de se livrer ardemment à l'agriculture; et aujourd'hui leurs cotons ont acquis une assez grande célébrité dans les différents ports de l'Europe, pour qu'on les compare à ceux des Alagoas et du Maranham. La multitude des plantations de cotonniers et l'abondance de leurs produits ont développé même un genre d'industrie qu'on ne trouve que dans un bien petit nombre de localités au Brésil, et qui cependant, depuis l'abolition des priviléges, devrait avoir reçu un grand développement dans la plupart des grandes villes. Depuis plusieurs années, on fabrique à Villa do Fanado des tissus grossiers, et principalement des couvertures, qui sont expédiés pour Rio de Janeiro et pour Bahia. Fidèle à notre habitude de rappeler, en parla[nt] d'un lieu, le genre de culture qui a[s]sure sa prospérité, nous allons ent[re]tenir le lecteur du cotonnier et de s[es] produits.

CULTURE DU COTONNIER SUR [LE] LITTORAL ET DANS MINAS NOVAS (*). Nous l'avons déjà dit au commenc[e]ment de cette notice, le coton est cu[l]tivé depuis le nord du Brésil jusqu'a[ux] délicieux plateaux de Campos-Gerae[s,] à la base de la Serra das Fumas, [et] cette culture s'étend dans le sud, ju[s]qu'au 30ᵉ degré; mais il paraît q[ue] c'est dans la région non pluvieuse q[ue] le coton se plaît le mieux, et qu'il a[t]teint l'âge de dix à quatorze ans. Da[ns] les régions plus rapprochées de la côt[e] il acquiert une végétation trop vive, u[ne] constitution pléthorique qui l'épui[se] plus promptement.

Pour planter le cotonnier, il fa[ut] commencer par bien nettoyer le te[r]rain, c'est-à-dire, par abattre les arbr[es] sans arracher les racines (**), détrui[re] et brûler les broussailles; cela se fa[it] de septembre à décembre. Une fois [le] terrain nettoyé, quatre nègres fo[nt] des trous de quatre pouces tout au plu[s;] des femmes qui les suivent y mette[nt] la graine, et la recouvrent légèreme[nt] avec la main ou le pied.

Au bout de huit à dix jours, le jeu[ne] arbuste paraît, et il faut sarcler; c[ar] les lois de la végétation sont aussi f[a]vorables aux plantes que nous n'uti[li]sons pas qu'à celles dont nous faiso[ns] usage.

Aussitôt que le cotonnier a attei[nt] deux pieds à deux pieds et demi, [on] coupe les bourgeons qui sont à l'e[x]trémité de ses branches, et l'on enlè[ve] surtout celui de la branche principal[e.] Cette opération a pour but de faire r[e]fluer la séve et de faire *étaler* la plant[e,] et l'on évite une croissance de quin[ze] à dix-huit pieds, qui serait fort incon[m]mode pour la récolte. Cette opératio[n] faite dans un âge si tendre, ne suf[fit]

(*) Ces détails agricoles sont en part[ie] extraits des Notes dominicales.

(**) Si on les laisse en terre, ce n'est q[ue] pour se donner moins de travail.

rait pas; il faut la répéter deux à trois fois, à mesure que l'arbuste s'élève. Il y a, au reste, là-dessus des controverses sur lesquelles la seule expérience peut éclairer.

Lorsque les cotonniers ont produit pendant trois ou quatre années consé-cutives, leurs branchages sont débilités, et ne donnent que des fruits rares et petits. Il faut les receper, c'est-à-lire en couper le tronc, et renouveler 'arbuste pour ainsi dire; c'est ce qu'on appelle la *descotacão:* l'arbre pousse de nouvelles branches plus vigoureuses, qui rapportent autant que des plants nouveaux. Je crois que cette opération se fait vers le mois de juin.

Je n'ai pas besoin de dire que les sarclages doivent être répétés d'autant plus fréquemment, que les pluies ont lonné plus d'activité à la végétation: sarcler est l'ouvrage habituel des esclaves; on ne sarcle jamais assez. On recommande spécialement aussi de détruire les reptiles dangereux qui se multiplieraient dans les broussailles, et qui feraient périr les esclaves au moment de la récolte. Il n'est pas rare, dans un seul sarclage de douze à quinze arpents, de tuer une douzaine de serpents à sonnettes. Les nègres veillent à n'être pas surpris par le reptile; et, aussitôt qu'ils l'aperçoivent, ils lui cassent les vertèbres avec une simple baguette.

Dans nos pays boréaux, la végétation suit rigoureusement les lois de la température, et l'ordre des saisons, fondées sur celles-ci, permet de connaître l'époque des récoltes à quelques semaines près. Dans cette région équatoriale, la température est en tout temps propre à la végétation: on citera, pour exemple, le raisin dont il se fait au Brésil deux à trois récoltes dans une année. Chaque mois est donc à peu près également propre à semer et à recueillir. Les pluies seules engagent à planter dans un temps plutôt que dans un autre.

Ce serait donc eu égard au temps des pluies qu'on pourrait à peu près juger de la récolte du coton. Mais elles sont inconstantes; tous les cantons ne les reçoivent pas en même temps. Quoiqu'il n'en soit pas de même dans l'intérieur et à Minas-Novas, on peut presque dire que, dans la province de Pernambuco, on récolte du coton toute l'année. Le fruit du cotonnier pousse toujours, mais il ne mûrit que quand il n'y a pas de pluie; aussi voit-on des cotonniers, qui ont donné une récolte en décembre et janvier, en produire encore une nouvelle en mai, pour peu que la saison ait été sèche après les premières pluies de janvier.

Telle est la difficulté des communications dans l'intérieur, que la majeure partie des cotons ne peut être transportée que sur des chevaux ou en descendant les fleuves. En employant ce dernier moyen, ils subissent de nombreuses avaries; aussi préfère-t-on la voie des caravanes. Malheureusement, et cela ne saurait être autrement dans un pays privé de routes, les arrivages se font avec une extrême lenteur, et il n'est pas rare de voir des convois qui ont mis plusieurs mois à se rendre au bord de la mer. Sur le littoral, et grâce à la permanence de récoltes, les entrées se succèdent pendant toute l'année.

Un des grands bienfaits de la culture du cotonnier est que tous ses fruits ne mûrissent pas à la fois; on voit sur l'arbre le bouton, la fleur et la capsule. Le cultivateur, visitant son champ, aperçoit-il des capsules qui commencent à s'ouvrir, il y envoie immédiatement ses nègres; chacun de ceux-ci est muni d'une corbeille qui peut contenir une arroba (*) de capsules; trois doigts seulement doivent être employés à faire cette cueillette, et il doit veiller surtout à briser la tige sans trop ébranler l'arbre. Le commandeur, armé d'un fouet, surveille cette opération, et punit les négligences. Aussitôt que le champ a commencé ainsi à blanchir, on peut y envoyer les nègres tous les matins; de nouvelles capsules se sont ouvertes, et l'on recueille ainsi à peu près plusieurs jours pendant plusieurs mois. La quantité à recueillir devient si régulière, qu'il y a des planteurs

(*) Quatorze kilogrammes et demi.

qui fixent une tâche à chaque esclave, punissant d'une férule le pauvre diable, pour chaque livre apportée de moins que le tarif, et lui donnant une légère bonification quand ce tarif est excédé. Il y a des nègres libres qui cueillent le coton à dix reis (cinq liards par arroba); ils y gagnent peu, mais ils se retirent, dit-on, sur les vols qu'ils peuvent commettre.

Quand les capsules sont recueillies, on les fait sécher au soleil. Si on les emmagasinait avant qu'elles fussent bien sèches, il se produirait une petite fermentation qui ferait jaunir le coton.

Une fois sèches et emmagasinées, les capsules, avant d'être nettoyées, ont beaucoup à craindre des rats, qui sont très-friands de la graine, et qui, pour l'atteindre, déchirent les fibres du coton. Le meilleur moyen de prévenir ce dommage, est de les couvrir d'une toile, sur laquelle on étend de vieilles graines. Les rats s'en tiennent alors à la provision qui leur est réservée.

A Minas-Novas, le semis du cotonnier se fait ordinairement en octobre; et, ce qu'il y a d'assez remarquable, c'est qu'on est dans l'usage de jeter des grains de maïs dans le trou où l'on n'a déposé qu'une semence de cotonnier. La croissance de l'un ne nuit pas au développement de l'autre, tant s'en faut. Dans cette région, les cotonniers ne persistent guère que cinq ou six ans. On évalue à trois mois le temps que dure la récolte: elle commence à partir du mois de mai, et c'est au mois d'août qu'elle finit dans l'intérieur. Le coton a plus d'un ennemi; mais c'est surtout une certaine chenille arpenteuse qui dévore ses feuilles, et qui lui fait le plus de tort.

Il s'agit maintenant d'indiquer comment on débarrasse le coton de sa graine et de son enveloppe: c'est ce que les cultivateurs appellent *descaroçar*. Autrefois cette opération se faisait à la main, avec une perte de temps infinie. Aujourd'hui on fait passer le coton entre deux baguettes d'un pied de long, sur environ six lignes de diamètre. Un nègre leur donne un mou vement giratoire opposé, au moye d'une roue d'abatage; un autre pr sente le coton en graines, qui livre laine aux cylindres, tandis que sa grai tombe à terre.

Cette machine ne nettoie par jo que deux arrobas, vingt-neuf à tren kilogrammes de coton en graine d'où provient le quart en coton net.

La lenteur de ce travail a nécessi l'invention de machines plus expéd tives: dans les grands ateliers, on en qui sont mues par des animaux, et q nettoient cent vingt-huit arrobas matière, d'où proviennent trente et de coton net.

Sur le littoral, le coton nettoyé e mis dans des sacs de quatre et demi cinq et six arrobas; l'usage veut q l'on n'emploie que trois varas d'en ballage pour chaque sac, de sorte q le poids dépend de l'ensacheur. A M nas-Novas, dit M. de Saint-Hilair le coton en laine et les couvertur s'emballent dans des espèces de sa ou de boîtes (boroacas ou bruacas faites avec des cuirs de bœuf écru On emploie un ou deux cuirs pour fa briquer ces boîtes. On fait les coutur avec des lanières qui sont égaleme de cuir, et l'on met toujours les poi en dehors. Ces boîtes sont carrées s leurs faces, et ont quatre palmes large, avec autant de hauteur; ma leur épaisseur n'est que de deux palme Elles se ferment avec un couvercle q retombe comme un portefeuille.

Les uns ensachent à la main, foulant le coton avec leurs bras et u pilon, les autres en suspendant l sacs à quatre cordes, et pressant av le pilon et leur propre poids; c'est que nous appelons en France *ball en pelotes :* mais un homme ne pe guère faire de cette manière qu'un sa par jour.

Population de Minas-Nova Nous avons dit qu'à Minas-Novas manufacturait une partie des coto sur les lieux; ce qui peut faire croi à l'augmentation rapide de cette i dustrie naissante, c'est l'accroisseme progressif que l'on voit s'effectu

dans la population. Tandis que, dans l'excellent Voyage autour du monde, de M. de Freycinet, un observateur constate le peu de fécondité des femmes de Rio de Janeiro, tous les explorateurs qui pénètrent dans le sertão de Minas sont frappés du cas contraire. Il est très-commun de rencontrer, dans les Campos-Geraes et dans Minas-Novas, des femmes qui ont douze ou quinze enfants. On affirma même, il y a une vingtaine d'années, à un voyageur, qu'il existait, à Villa do Fanado, trois maisons qui formaient à elles seules un total de cent individus. Il semble donc que, dans ces contrées reculées et désertes, l'augmentation de la population s'élève en raison du besoin politique et social. C'est une grande loi providentielle, qui n'est pas restée inaperçue des observateurs; et l'accroissement rapide des habitants de l'Amérique du Nord se présente à la pensée comme un exemple remarquable du fait que nous signalons.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la position géographique de ce district, et de se rappeler combien doivent être rares encore les communications avec la capitale (Villa do Fanado n'est pas à moins de deux cents lieues de Rio), pour se figurer ce que peut être en général la faible population de Minas-Novas. Elle se compose presque entièrement de gens de couleur, ou de colons nouvellement établis, qui viennent tenter la fortune sur ce territoire encore peu exploité. Bien que ces hommes laborieux se fassent remarquer par leur caractère hospitalier, affectueux, ennemi des querelles, il y a en eux une sorte de rusticité grossière, qui les rend bien différents des habitants de Minas-Geraes; on les représente du reste comme étant fort disposés à faire tous les sacrifices pécuniaires nécessaires à la prospérité publique, et il est probable qu'avant peu d'années des moyens plus faciles d'instruction auront remédié à un état de choses que signalent tous les voyageurs. Déjà la population indienne de ce district se mêle plus fréquemment avec les colons qui habitent la lisière des forêts, et s'il y a amélioration dans l'état moral des habitants de Minas, ces hordes errantes doivent nécessairement y participer.

Or de Minas-Novas. Pierres précieuses. Faibles avantages que présente leur recherche. Il paraît qu'à l'époque où les habitants de Minas-Novas se livraient à l'exploitation des sables aurifères, l'or qu'ils recueillaient était remarquable par son extrême pureté. Il est probable que cette circonstance n'échappera pas à la Compagnie anglaise, qui a établi le siége de ses principales opérations à Congo Soco. On doit souhaiter que cette population, toute agricole, abandonne les chances de la minération à des étrangers qui tiennent à leur disposition les ressources de l'industrie européenne, et qu'elle persiste dans la voie qu'elle semble avoir adoptée. Le sol de Minas-Novas est tellement varié; il présente, selon les directions diverses, une telle succession de forêts, de pâturages et de terrains propres aux cultures les plus différentes (*), qu'on doit faire des vœux pour que des travaux agricoles, si bien commencés, ne soient plus interrompus pour la vaine recherche des filons métalliques et des pierres précieuses. Sans doute la découverte fortuite d'une ma-

(*) « Ce pays peut être divisé, d'après sa végétation naturelle et l'élévation de ses différentes parties, en quatre régions fort inégales, mais très-distinctes : à l'orient, celle des forêts s'étend sur la frontière, du sud-ouest au nord-est ; après elle vient la région des Carrascos, qui est fort élevée, et où le froid se fait sentir dans les mois de juin et de juillet ; la région des Catingas, beaucoup plus chaude et si propre à la culture des cotonniers, est située sur les bords de l'Arassuahy, et entre cette rivière et le Jiquitinhonha ; enfin la région des Campos, peut-être plus chaude encore, se trouve comprise entre le Jiquitinhonha et le San-Francisco. Cette dernière est très-propre à l'éducation des bestiaux, et fait partie de l'immense contrée que l'on appelle, à cause de sa faible population, le sertão ou désert. » Aug. de Saint-Hilaire, Voyage au Brésil, première relation, t. II, p. 3.

gnifique émeraude, d'une chrysolithe, ou même d'une aigue-marine qui dépasse les dimensions ordinaires, peut enrichir tout à coup celui qui l'a faite. Mais, dans ces contrées désertes, l'espoir de rencontrer un semblable trésor est tout à fait semblable à celui qu'inspiraient à la population laborieuse nos jeux de hasard, avoués naguère encore par le gouvernement; c'est le quine à la loterie, qui a ruiné tant d'individus. Il ne faut pas oublier qu'à Minas, les chercheurs de topazes et d'améthystes sont souvent les hommes les plus pauvres, et qu'un homme qui passe misérablement sa journée à laver le sable aurifère d'un ruisseau, doit se trouver heureux quand il a gagné une somme équivalente à vingt-cinq sous. Il n'en est pas de même des agriculteurs; et, si leur fortune est médiocre, ils vivent au moins dans une sorte d'abondance.

Plantes utiles. Par la disposition du sol et la diversité de son exposition, le district de Minas-Novas présente une variété de plantes médicinales, plus grande peut-être que dans aucune autre province. Les vertus, plus ou moins énergiques de quelques-unes d'entre elles, ont été révélées aux colons par les indigènes eux-mêmes; mais souvent aussi ces vertus ont été exagérées, ou bien leurs effets ont été observés sous l'empire de certains préjugés qu'il importe aujourd'hui de détruire. C'était donc un vœu fort sage que celui qui était émis dernièrement par un de nos voyageurs les plus accrédités, et qui consistait à ce que des botanistes éclairés fussent envoyés sur les lieux mêmes, non-seulement pour observer les végétaux signalés à l'intérêt public, mais pour constater leur action comme médicaments, et pour recueillir les traditions qui en ont fait adopter l'usage. C'est le seul moyen d'obtenir une matière médicale complète du Brésil, à laquelle les naturalistes français et allemands ont si activement travaillé dans ces dernières années. Tout le monde sait d'ailleurs que dans ces forêts désertes un champ immense est laissé à l'observation en cette circon- tance. Ce ne sont pas seulement l Indiens qui ont enseigné les colons, il est de tradition constante aujou d'hui, que c'est au guara, au loup d Brésil, que l'on doit la connaissan des vertus curatives de l'ipécacuana.

Sauvages de Minas-Novas. Parm les débris de nations indiennes q errent encore dans les grandes forê de l'Est, ou que l'on a commencé réunir en villages, il faut compter su tout, avec les Botocoudos, les Macun et les Malalis. Les premiers nous o déjà occupé lorsque nous avons déc la côte orientale; les deux autres o frent quelques traits caractéristiqu vraiment curieux à observer.

Ainsi que nous l'avons déjà fait r marquer, ces deux peuples n'appa tiennent pas à la grande nation d Tupis, qui dominaient la côte. Bie qu'ils se soient fait la guerre jadis, qu'ils parlent un idiome différen comme cela arrive si souvent aujou d'hui, sous l'influence brésilienne, i ont formé une sorte de confédératio où l'on distinguait naguère quelqu restes des Panhames, des Copox et des Monoxos. Ils avaient d'abo formé un village florissant à Porto Santa-Cruz, lorsqu'il y a une vin taine d'années une maladie épidémiq enleva une partie de cette populatio naissante. Aujourd'hui la tribu d Macunis habite un lieu qu'on nomm *Alto dos Bois*, et elle est toujours guerre avec les Botocoudos. Lorsq ces Indiens se présentèrent, en 178 dans l'aldée qu'ils occupent maint nant, et où il n'existait que trois c lons, ils allaient complétement nus, n'avaient aucune idée de la civilis tion européenne. Depuis, ils sont entr en de fréquents rapports avec les h bitants de Minas, et ils ont été bapt sés; mais le respect vraiment religie qu'ils conservent pour leurs ancêtr est sans doute la cause du peu de p grès qu'ils ont fait dans l'état soci Leur grossièreté frappe tous les voy geurs; et, bien qu'ils répètent mac nalement, soir et matin, leurs prièr en portugais, on ne saurait dire qu'

aient la moindre idée des devoirs qu'impose la religion chrétienne. Bien différents de ce que sont aujourd'hui les Botocoudos, dont on a fréquemment occasion de signaler la probité, ils sont fort enclins au vol, et l'adultère leur paraît une faute assez légère, pour que, moyennant le moindre présent, un mari laisse partager ses droits aux étrangers. Ce que ces Indiens ont emprunté aux colons, c'est l'usage de se vêtir. Les hommes portent un caleçon et une chemise; les femmes ont remplacé par une jupe de coton la simple corde dont elles se ceignaient les reins; quelquefois elles joignent à ce vêtement si exigu une chemise. M. de Saint-Hilaire, qui a bien observé ces Indiens, vante leur industrie, et rappelle qu'ils mettent leur amour-propre à surpasser les Portugais dans ce qu'ils entreprennent. Mais, comme il le dit aussi, ils sont inconstants, mobiles, paresseux, et ils n'ont rien perdu de l'imprévoyance qui caractérise les hommes des forêts. « Ils n'amassent jamais d'argent; souvent ils mangent leur maïs avant qu'il soit mûr, ou ils consomment en peu de mois la provision qui aurait pu leur servir pour une année entière. Plusieurs élèvent des poules, et il leur arrive de les tuer toutes à la fois, ou bien, s'ils ont des cochons, ils n'attendent pas que la femelle mette bas, mais ils l'éventrent pour dévorer les petits. Manger et se livrer aux plaisirs de l'amour, c'est à peu près là ce qui occupe toute leur pensée. »

Eh bien, qui le croirait? ces hommes qui semblent si complétement dominés par les plaisirs sensuels, ces pauvres Indiens dégénérés, dont la race va s'éteindre, ont une sensibilité ardente, et qu'on ne trouve pas toujours chez les peuples les plus civilisés. On a vu chez les Macunis des pères mourir de douleur après la mort de leurs enfants. Et ce fait rappelle ce qui arriva à Salvador Gilii sur les bords de l'Orénoque, où il remarqua un Indien qui avait planté un bosquet de bananiers sur la tombe de sa fille, et qui chaque jour allait y pleurer. Chez les Macunis, lorsque la tribu est assemblée, et que l'on vient à rappeler l'histoire des ancêtres, des larmes abondantes témoignent du souvenir de tendrèsse qui se rattache à leur mémoire. Tel est le respect que l'on a, chez cette peuplade, pour tout ce qui vient des temps anciens, qu'on a vu naguère encore les guerriers qui la composent refuser de faire à leurs armes de chasse un changement qui les eût améliorées, parce qu'ils craignaient d'offenser en agissant ainsi la mémoire de leurs pères. Mais que dire d'une horde qui ne comptait déjà plus qu'une centaine d'individus il y a environ vingt ans, et dont la population a dû aller toujours en diminuant? le seul vœu que l'on puisse émettre à leur égard, c'est celui qui a été déjà fait tant de fois. Trop peu nombreux pour former un corps de nation dont on s'occupe spécialement, il est vivement à désirer, pour les Macunis, qu'ils sentent la nécessité de former des alliances avec les hommes et les femmes de couleur. Cela ne s'applique pas uniquement à ces Indiens. Sur bien des points de Minas-Novas, c'est le seul moyen de faire passer dans la population active les restes de tant de nations qui menacent aujourd'hui de s'éteindre, et cela peut-être avant la fin du siècle.

MALALIS. Il en est à peu près des Malalis comme de leurs anciens alliés, ils sont aujourd'hui bien peu nombreux. Poursuivis par les Botocoudos, ils vinrent chercher un asile près des Portugais, et ils commencèrent à se livrer à l'agriculture; l'épidémie de 1814 en enleva un grand nombre, et ceux qui y résistèrent n'échappèrent à cette cruelle maladie qu'en abandonnant le village qu'ils avaient fondé avec les Panhames et surtout les Monoxos, dont ils se disent les descendants. Ces pauvres Indiens ont conservé dans leur aldée la maison du conseil, en souvenir de leur ancienne indépendance. Néanmoins ils dépendent complétement des Brésiliens, dont ils se trouvent environnés. Catéchisés depuis quelques années, comme les Machacalis et tant d'autres tribus, on les

dit chrétiens, et ils vont à confesse; mais leurs idées sur la religion sont bien étranges sans doute, et elles donnent une opinion bien triste de ce que peuvent être, chez la plupart des nations indiennes, les prétendus principes qu'on est parvenu à leur inculquer. Interrogés par un voyageur sur le nom de Dieu, ils le désignèrent sous le nom de *Tupan;* puis, quand on vint à leur faire également quelques questions sur saint Antoine, le patron de leur village, ils ne surent pas trouver une autre dénomination pour le désigner et probablement aussi pour caractériser son pouvoir.

Nouveaux détails sur le bicho da taquara considéré comme aliment. On se rappelle probablement ce que nous avons dit, au commencement de cette notice, du bicho da taquara qui procure aux Malalis un sommeil extatique. Il paraît que l'usage immodéré de cet insecte produit, sur la constitution des sauvages, les effets les plus délétères, et que l'excès des boissons enivrantes lui serait moins fatal que celui de cette étrange substance. C'est probablement par un tremblement nerveux général, et par l'engourdissement de tous les sens, que les Malalis payent l'ivresse prolongée que leur procure cet insecte. Aux détails que nous avons déjà donnés nous ajouterons que le bicho da taquara ne sert pas uniquement à l'usage auquel l'emploient les Indiens de Minas; quand on a eu le soin d'arracher la tête et le tube intestinal, il fournit une graisse très-fine, que l'on recueille dans des vases, et dont on se sert pour l'assaisonnement de certains mets. Lorsqu'on peut surmonter une répugnance fort naturelle, et qu'on se décide à le manger cru, il a, dit-on, le goût de la crème la plus délicate; et, sous ce rapport, on peut le comparer à certaines larves du murichi dont, au rapport de Leblond, les Guaraons de l'Orénoque font leur nourriture la plus recherchée. Séché et réduit en poudre, le bicho da taquara acquiert des qualités curatives, vraiment précieuses, et l'on s'en sert alors pour guérir les plaies, qui se cicatrisent avec une extrême promptitude.

Panhame. Nous ne quitterons pas les Indiens de cette partie de Minas-Novas sans rappeler un fait curieux, c'est que, dans le voisinage des Malalis, M. de Saint-Hilaire rencontra un homme de la race des Panhames, qui ne portait sur sa physionomie aucun des traits de la race indienne, et dont la figure au contraire semblait offrir ce caractère de bonne foi naïve qui appartient à quelques paysans français. Il est fâcheux qu'un plus grand nombre d'individus appartenant à la même horde, n'aient pas permis de multiplier les observations, et de savoir s'il n'y avait pas là un type à part, qui se reproduit chez toute la nation.

Sertao de Minas, Campos-Geraes. C'est ce dernier pays que l'on appelle proverbialement *le jardin du Brésil;* mais, pour qu'il paraisse mériter ce nom au voyageur européen, il ne faut pas que celui-ci le parcoure durant la saison des sécheresses; c'est à l'époque où l'hivernage vient de rendre sa première fraîcheur à la terre, c'est au temps où des graminées abondantes couvrent les riantes élévations qui font onduler la campagne, et lorsque de beaux arbres isolés surgissent de loin en loin pour se parer de fleurs et de fruits, que les campos peuvent mériter ce nom. Dans l'autre saison, et lorsque le soleil a brûlé la terre, ce sont des pâturages désolés, dont rien n'interrompt la mélancolie. On l'a dit avec une grande vérité d'expression : « C'est toute la tristesse de nos hivers avec un ciel brillant et les feux de l'été. »

Qu'est-ce donc en réalité que cette région qu'on appelle le désert, dans un pays qui offre encore lui-même de si vastes solitudes. Le sertão de Minas (car chaque province a le sien) forme à peu près la moitié de cette grande contrée. Quoique ses limites soient assez vagues, il s'étend environ depuis le 13° jusque vers le 21° de latitude. Après avoir embrassé, au midi, une faible portion de la comarca du Rio das Mortes, à l'orient il englobe une partie considérable des districts

de Sabara et du Serro do Frio; à l'ouest, toute la comarca de Paracatu, située au couchant du fleuve San-Francisco, peut être regardée comme faisant partie du sertão. « Aussi, comme le dit un voyageur, il ne faut pas croire que le sertão soit borné à la seule province de Minas-Geraes, il se prolonge dans celle de Bahia. »

Qu'on lise le prince de Neuwied, Spix et Martius, M. Auguste de Saint-Hilaire, tous les auteurs enfin qui, dans ces derniers temps, ont visité l'intérieur du Brésil, ils sont unanimes dans leur opinion sur le sertão et sur ses habitants. Cette vaste contrée, entourée de montagnes, mais qui n'offre, dans son étendue, que des élévations peu considérables, présente presque partout la même physionomie. Ce n'est guère qu'en s'avançant vers le Rio San-Francisco qu'elle change un peu de caractère. De pauvres villages, établis de loin en loin, et fort peu peuplés, quelques rares fazendas, où l'on s'occupe de l'agriculture, un assez grand nombre de *coraes*, espèces d'enclos grossiers où l'on réunit les bestiaux lorsqu'on veut les marquer du fer chaud qui porte le chiffre du propriétaire, ou bien lorsqu'on veut les abattre; voilà à peu près tout ce qui atteste le travail des hommes. Des pâturages sans fin, couverts d'une assez belle espèce de bestiaux, dont on prend soin à peine, quelques animaux sauvages parcourant le désert, voilà ce que le voyageur rencontre, pendant des semaines entières, durant une marche monotone.

Habitants du sertão. Au milieu des populations de l'intérieur, les sertanejos, les pasteurs du désert, ont essentiellement une physionomie à part, et qui rappelle celle des habitants de l'intérieur de Pernambuco, que déjà nous avons fait connaître. On s'accorde à les peindre comme étant généralement hospitaliers, généreux, on parle même de leurs mœurs bienveillantes; mais aussi tous les voyageurs qui les visitent sont frappés en arrivant chez eux d'une paresse qui paralyse les plus heureuses qualités. Nulle instruction ne les vient chercher dans leurs déserts, et ils finissent par se trouver étrangers aux plus simples notions de la morale et de la religion; en un mot, une profonde indifférence pour tout ce qui existe au delà de leur solitude est le trait distinctif de leur caractère. Discuter serait pour eux une fatigue, et cette fatigue de la simple conversation, ils ne sauraient la prendre. Aussi un voyageur qui les a visités a-t-il dit éloquemment, « qu'il avait vu, avec une sorte d'effroi, une grossière incrédulité se glisser parmi ces pasteurs du désert.» Le manque de croyance religieuse, chez ces hommes ignorants, ne les garantit point des superstitions les plus bizarres; et, si le sertão de Minas n'est point le pays des pratiques minutieuses du culte, comme certaines parties du Brésil, c'est le pays des devins et des sorciers. Il y a une vingtaine d'années, c'était un noir qui était, dans ces contrées, le prophète en crédit, et sa ruse savait mettre à profit, pour s'enrichir, tout le pouvoir imaginaire que lui prêtaient ses grossiers voisins. En dépit de cet esprit de fainéantise, et même de la corruption qui l'accompagne, les sertanejos ont les facultés les plus remarquables; et, avec quelques soins, il serait aisé de tourner leur intelligence vers les travaux industriels, ou même vers ceux qui exigent une sérieuse contention d'esprit. Espérons que le gouvernement, qui s'occupe en ce moment, d'une manière active, de l'établissement des écoles primaires, n'oubliera pas le sertão de Minas, et qu'on ne trouvera plus, dans ces solitudes, des hommes qui, par leur ignorance absolue des choses les plus simples, feraient douter s'ils descendent primitivement d'une souche européenne. En effet, il est des sertanejos qui pourraient être, au besoin, confondus avec les hordes les plus grossières.

Il n'y a plus néanmoins d'Indiens dans le désert. Le manque presque absolu de forêts les a repoussés vers d'autres lieux. On remarque peu de noirs; ici, comme dans le sertão de

Pernambuco, l'insouciance inhérente à leur race, fait craindre en général de leur confier les troupeaux. Les blancs de race pure sont également fort rares; qu'iraient-ils faire dans ces lieux reculés? Les sertanejos se composent pour la plupart de gens de couleur, parmi lesquels sans doute il serait facile de reconnaître quelques-uns de ces mamalucos, qui accompagnèrent les premiers Paulistes, et qui se sont mêlés depuis à d'autres métis. Ce qu'il y a de positif, c'est que ces hommes qui descendent de races si différentes, et qui durent accueillir dans l'origine une foule d'aventuriers que leurs délits avaient entraînés dans le désert, se sont adoucis peu à peu. Jadis les crimes étaient si fréquents, et ils étaient si rarement punis, que les sertanejos avaient une réputation redoutable parmi toutes les populations de l'intérieur. Aujourd'hui les meurtres sont d'une rareté extrême. Si, comme tous les pasteurs de l'Amérique méridionale, le sertanejo ne sort de son habitation qu'à cheval et toujours armé, c'est plutôt afin de poursuivre le gibier qui erre dans ses campos, que pour se défendre. En effet, il existe peu de contrées dans le Brésil aussi abondantes que le sertão en oiseaux rares et en mammifères.

Chasse au cerf. Préparation singulière des peaux. Ici, les cerfs de la grande espèce sont communs, et les sertanejos ont dans tout l'intérieur une renommée de chasseurs au veado (c'est le nom brésilien de cet animal), que ne dément jamais leur habileté; tantôt ils le forcent avec le secours de leurs chiens; d'autres fois, mettant en usage une ruse empruntée sans doute aux Indiens, ils marchent à quatre pattes le long d'un ruisseau, en se couvrant de feuillage, et ils parviennent ainsi près de leur proie, qu'ils peuvent ajuster à loisir. On l'a déjà vu, les peaux de cerf sont devenus un objet de première nécessité dans le sertão; c'est avec elles que les pasteurs cavaliers font ce vêtement de cuir qui leur donne un aspect si original, et qui les garantit si bien des blessures dangereuses qu'ils se feraient dans les halliers, sans cette espèce d'armure complète. Pour donner aux peaux la souplesse nécessaire, ils se servent d'un moyen qui n'est guère employé dans nos mégisseries d'Europe : ils les frottent à plusieurs reprises avec de la cervelle, et elles finissent par acquérir, au moyen de cette opération, une douceur au toucher, qui les ferait singulièrement rechercher dans nos villes si elles étaient mieux connues. L'expérience néanmoins ayant appris, dans le sertão, que les peaux préparées de cette manière ne duraient guère plus d'un an, on leur donne un bain de suif, avant de les préparer, d'après le procédé que nous venons de faire connaître.

Après qu'il a donné quelques soins à ses troupeaux, qu'il les a marqués d'une marque particulière dans le coral, qu'il s'est emparé, au moyen du laço, des jeunes chevaux destinés au commerce, la grande occupation du sertanejo, c'est donc la chasse, c'est l'art de se procurer de belles peaux, qu'il emploie pour lui-même, ou dont il trouve un débit assuré dans les pays environnants. Aussi près de chaque habitation, voit-on de grands cuirs de bœuf, attachés de manière à remplacer les cuves dans lesquelles on commence chez nous les opérations de la mégisserie. Là on voit préparer indistinctement, et par des procédes fort grossiers, les peaux appartenant aux animaux les plus différents. C'est du sertão que viennent quelquefois ces belles peaux de serpent sucuriu, dont on fait des bottes ou des selles, et qui conservent, malgré l'opération du tannage, la trace en relief des écailles symétriquement rangées.

Manière de vivre des habitants du sertao. Malgré la fertilité de la terre, il ne faut jamais s'attendre à trouver près de l'habitation du sertanejo un jardin où il pourrait faire croître la plupart des légumes qui viennent dans l'intérieur du Brésil. Dans plusieurs localités, la nourriture générale se compose uniquement de farine de manioc trempée dans du lait, car on est convaincu que le maïs pro-

duit des maladies de peau; dans d'autres, les bestiaux sont assez abondants pour qu'on se nourrisse uniquement de viande, en y joignant les petits haricots noirs qui jouent un rôle si important dans l'économie intérieure du Brésil. Partout le sertão fournit en abondance des fruits sauvages, parmi lesquels il faut compter celui du palmier bority; et il arrive plus d'une fois que, dans les lieux isolés, ce soit à peu près l'unique ressource du pasteur.

On a si souvent rapporté avec quelle adresse les Guauchos et les Peons des Pampas savaient faire usage du laço ou des bolas pour s'emparer des bestiaux; on les a si fréquemment représentés comme soumettant sans efforts les chevaux de leurs vastes déserts, au moyen d'une course forcée qui les dompte infailliblement, que nous omettons ici ce qui a été dit autre part sur ce sujet avec tous les détails désirables. Nous nous contenterons de rappeler que, si les sertanejos sont d'une habileté peu commune à jeter le laço, ils ne font pas usage des bolas; d'autre part, la configuration du sol et l'abondance de la végétation les obligent à une garde plus active et souvent plus difficile que celle à laquelle sont contraints les Guauchos. Armés de la longue lance dont nous avons parlé en décrivant le pays de Goyaz, ils risquent quelquefois leur vie en poursuivant les bestiaux au milieu des Catingas ou même parmi les bois isolés des Campos.

Comme les pasteurs du Pérou, comme ceux du Chili et des Pampas, les sertanejos du Brésil ont leurs *yarabis*, leurs *tristes*, leurs chants d'amour, qu'ils répètent dans la solitude; ces *modinhas* mélancoliques que pourraient leur envier les habitants de Saint-Paul, ils les ont empruntées sans doute aux heureux habitants des vallées de Piratininga. Ils ont aussi leurs chants des pâturages; et nous l'avouerons, une fois qu'on les a entendus, il nous semble difficile d'oublier cette poésie sauvage, rêvée dans le désert. C'est parce que nous avons écouté avec une émotion profonde un de ces pasteurs exilés, que nous avons essayé de peindre déjà dans un autre ouvrage une poésie que nul ne s'occupe de recueillir, et qui est marquée cependant par une inspiration puissante (*).

Les Campos-Geraes touchent au sertão, ou, pour mieux dire, ils en font partie; et nous ne quitterons pas l'intérieur du Brésil sans en dire encore quelques mots. Mais ici un voyageur qui excelle à peindre en traits rapides l'aspect du paysage nous servira de guide.

« Le terrain s'abaisse de plus en plus jusqu'à Ilha, dit le prince de Neuwied, et les arbrisseaux diminuent aussi de hauteur dans la même proportion, jusqu'à ce que l'on arrive à la vue des Campos-Geraes, qui se présentent comme un monde nouveau. Des plaines immenses, entièrement dénuées de forêts, ou bien des collines à pente douce, qui se prolongent en chaînes, et qui sont couvertes d'herbe sèche et haute et d'arbrisseaux épars, se développent à perte de vue. Ces campos, qui s'étendent jusqu'au Rio San-Francisco, jusqu'à Pernambuco, à Goyaz et au delà, sont coupés dans différentes directions par des vallées où naissent des rivières qui, de ce plateau élevé, descendent vers la mer. La plus remarquable est le Rio San-Francisco; il prend sa source dans la Serra da Canastra, que l'on peut regarder comme formant la limite entre les capitaineries de Minas-Geraes et de Goyaz. Dans les vallées qui coupent cette chaîne et ces plateaux nus, les bords des rivières et des ruisseaux sont garnis de forêts; des bois isolés se trouvent aussi cachés dans ces enfoncements, surtout en approchant des frontières de Minas-Geraes. Ce genre de forêts est un des principaux traits caractéristiques de ces campagnes

(*) Voyez les Scènes de la nature sous les tropiques, et de leur influence sur la poésie. Voyez aussi, relativement au génie poétique des Brésiliens, notre Résumé de l'histoire littéraire du Portugal et du Brésil.

découvertes. On s'imagine quelquefois avoir devant soi une plaine continue, et tout à coup on se trouve sur les bords d'une vallée étroite profondément escarpée, l'on entend un ruisseau murmurer au fond, et l'œil plonge sur les cimes d'une forêt dont les arbres, embellis par des fleurs variées, garnissent ses rives. Ici, dans la saison froide, le ciel est constamment couvert, le vent continuel; dans la saison sèche, la chaleur est d'une ardeur étouffante, toute l'herbe est desséchée, le sol brûlant, l'eau manque entièrement. Cette description prouve que les Campos-Geraes du Brésil oriental, quoique dépourvus de forêts et généralement unis, diffèrent cependant des steppes de l'ancien et du nouveau monde, dont M. de Humboldt a fait une peinture si belle et si fidèle.»

Population des Campos-Geraes. La population des Campos-Geraes offre, on le pense bien, une grande analogie avec celle du sertão de Minas. Comme elle, elle s'occupe de l'agriculture, et elle se livre presque exclusivement à l'éducation des bestiaux. Les habitants des Campos ont adopté plus spécialement le nom de *Vaqueiros*. De même que les pasteurs dont nous avons déjà parlé, ils vont vêtus de cuir, et ils nourrissent peut-être un plus grand nombre de chevaux que dans le voisinage de Minas. S'il donne une idée assez favorable des soins qu'ils apportent à ce genre d'occupation, et du courage qu'ils déploient dans les occasions où il est nécessaire de garantir leurs troupeaux de l'atteinte des bêtes féroces, le prince de Neuwied ne fait pas, il faut en convenir, un tableau bien attrayant de leurs qualités intellectuelles. Sans doute, et nous aimons à le croire, quelques heureux changements se sont opérés à cet égard; mais, en 1816, le voyageur dont nous reproduisons ici le témoignage ne pouvait pas trouver d'expressions assez énergiques pour peindre l'état moral des Vaqueiros. « La nature animée, écrivait-il, toujours belle, toujours active et variée, offre ici un contraste frappant avec la grande masse des habitants, qui sont aussi grossiers et aussi ignorants que le bétail auquel ils donnent leurs soins assidus, et qui est l'unique objet de leurs pensées. »

Grâce à l'innombrable quantité d'animaux et d'oiseaux de toute espèce qu'ils renferment, les Campos-Geraes seront longtemps encore le lieu de promission des naturalistes. Sans doute les Vaqueiros ont eu le temps de se familiariser, par la vue du moins, avec les étrangers que l'amour de la science entraîne dans leurs déserts; mais rien ne saurait exprimer la surprise que leur firent éprouver les premiers savants qui y pénétrèrent. Ils les accablèrent des questions les plus étranges; et, si la vue des livres et des armes donnèrent promptement une idée assez avantageuse de l'industrie européenne, ils ne purent s'empêcher d'observer d'une voix unanime, qu'il fallait nécessairement qu'il y eût en ce monde inconnu, bien des hommes étranges, puisqu'il s'en trouvait d'assez singuliers pour aller affronter des périls réels, dans le seul but de trouver « de petits insectes, que l'on maudit dans les Campos, et de petites plantes bonnes tout au plus à donner aux vaches. »

Bestiaux. Manière dont ils sont utilisés. Bien que les Campos-Geraes soient fort éloignés d'offrir les nombreux troupeaux sauvages que l'on rencontre dans les Llanos et les Pampas, le prince de Neuwied trace encore un tableau curieux de leur aspect. « C'est, dit-il, un coup d'œil intéressant que celui de ces pâturages immenses, couverts de bœufs et de chevaux, entre lesquels se promènent tranquillement toutes sortes de gros oiseaux. Les taureaux, pleins du sentiment de leur force, exercent leur domination sur les troupeaux. Chacun a son terrain, qu'il défend en mugissant. La tête baissée, et frappant la terre du pied, il appelle au combat son voisin, qui est son rival. Quelquefois, ces fiers animaux se rencontrent, se battent pendant des heures entières. Le vaincu cède le champ au vainqueur. Le bétail du sertão est de grosseur médiocre, charnu et robuste. Les taureaux ont les cornes plus gros-

ses que ceux d'Europe, et le flocon du bout de la queue extrêmement touffu; leur couleur est brun-noir ou gris-jaunâtre sale. » Un autre voyageur fait remarquer que le pis des vaches du sertão est infiniment plus petit que celui des bêtes à cornes de la même espèce que nous élevons; elles donnent aussi un lait moins abondant. On fait rarement du beurre dans le sertão; mais on prépare des fromages analogues à ceux de Hollande, qui commencent à être recherchés, et qui sans doute seraient plus communs, si le sel devenait plus abondant. Quant à la *carne secca*, ou viande sèche du sertão, elle se prépare sans sel, et après qu'elle a été coupée par lanières; c'est sans doute la raison pour laquelle elle prend à la longue un goût si nauséabond; son plus ou moins de qualité dépend de la manière dont elle a été exposée à l'air. Quelques personnes prétendent que la dessiccation développe, dans ces viandes de bœuf, de l'acide prussique, et que l'usage peut en être dangereux. Les nombreuses populations qui s'en nourrissent ne paraissent pas en être incommodées. Les sécheresses, au surplus, en ont singulièrement diminué l'exportation; et, comme nous l'avons fait voir en citant le voyage de M. Arsène Isabelle, presque tout le *tassau* que l'on consomme sur le littoral est expédié des charqueadas de Rio-Grande do Sul. Tous les ans encore néanmoins, on voit partir des Campos-Geraes de nombreuses troupes de bœufs qui se dirigent principalement sur la capitale de Bahia; ces nombreux troupeaux, ces *boiadas* sans fin, que dirigent d'habiles pasteurs, offrent souvent des profits considérables; car il n'est pas rare d'acheter dix à douze francs chaque tête de bétail, et de la revendre, rendue à sa destination, cinquante-six à soixante francs. Les *cavalhadas*, les troupeaux de chevaux, offrent encore des résultats plus importants.

NATIONS INDIENNES HABITANT LES CONFINS DE MINAS. LES CAMACANS-MONGOYOS. Rien n'est plus commun, dans l'histoire du Brésil, que de voir un peuple qui a dominé jadis un pays, forcé à abandonner cette contrée, pour se réfugier dans des forêts souvent fort éloignées des lieux qu'il occupait jadis: c'est ce qui est arrivé aux Camacans-Mongoyos. Bien que cette nation n'appartînt pas à la race dominatrice des Tupis, elle poussait, dit-on, ses incursions jusqu'à quatorze lieues de San-Salvador, dans les belles plaines de Cachoeira. Vaincue par un conquistador, elle vint se réfugier dans un lieu que l'on désignait sous le nom d'*arrayal da Conquista*. Là, elle vivait en apparence sous la protection des Portugais; mais une tragédie sanglante, qui allait achever la ruine des tribus, ne tarda pas à se tramer en silence. La vérité nous oblige à dire que, cette fois, les premiers actes de violence furent exercés par les Indiens. De temps à autre, on s'apercevait que quelques soldats du détachement disparaissaient. On était néanmoins bien loin d'accuser les Camacans de ces fréquentes désertions; une circonstance nouvelle vint tout expliquer. Un soldat portugais, qui avait suivi un de ces sauvages dans la forêt, se vit à l'improviste assailli par son perfide compagnon; et il eût indubitablement péri, s'il ne se fût senti capable d'opposer une force et une adresse peu communes aux tentatives de l'assassin. Dès lors le sort des prétendus déserteurs ne fut plus douteux; et la représaille qu'on tira du crime des Mongoyos fut terrible. On peut même dire que, venant de descendants d'Européens, elle surpassa en cruauté l'action des sauvages eux-mêmes. Invités par le chef du *quartel* à une fête, ils s'y rendirent avec une sécurité complète, et la plupart d'entre eux furent impitoyablement massacrés. Après cet acte sanglant, qui confondait l'innocent avec le coupable, les restes de la tribu prirent la résolution de fuir encore plus avant dans l'intérieur. Il existe, au fond de ces forêts profondes, un lieu solitaire que les Portugais ont nommé la montagne du Nouveau Monde (*serra do Mondo Novo*): ce fut là, dans un coin de la forêt que l'on appelle *Giboya*, du nom

de quelque serpent gigantesque, que les Camacans formèrent un village, où ils espéraient trouver l'indépendance, et où bientôt on sut les découvrir.

Reste d'une nation puissante, cette peuplade conserve, à l'abri de ses antiques forêts, quelques-uns des traits originaux qui caractérisaient la sous-race des Tapuyas; mais elle semble aussi s'être tansmis traditionnellement quelques-unes des habitudes des Tupis. De nomade qu'elle était, une nécessité impérieuse l'a contrainte à se fixer dans un lieu fort circonscrit, et là elle se livre à l'agriculture; son temps se passe dans les travaux qu'exige la vie des forêts, et dans les fêtes que les anciens usages avaient consacrées. C'est ainsi que l'on voit persister, parmi ces Indiens, une coutume que nous avons signalée parmi les Tapuyas, et qui consistait à porter un tronc d'arbre énorme, en courant vers un but désigné, et en se défendant contre une foule d'assaillants.

Les Camacans-Mongoyos ont adopté, en partie du moins, l'usage des vêtements; mais il en est encore peu qui joignent cette espèce de luxe aux ornements bizarres que l'usage a consacrés. Les femmes sont d'une habileté extrême à filer le coton; elles ont pour vêtement journalier une espèce de jupe due à leur industrie et qui, sans couvrir complétement leur nudité, sert au moins à la voiler. C'est une ceinture d'où pendent une multitude de cordelettes colorées, assez semblables aux filets dont on fait usage en Europe pour garantir les chevaux de la piqûre des insectes. Ce léger vêtement tombe jusqu'aux genoux, et n'empêche point qu'on ne distingue les peintures dont les femmes aiment encore à s'orner, ainsi que les hommes, surtout dans les jours de solennité. La teinte bleuâtre du genipa, le rouge orangé du rocou, ne sont pas les seules couleurs qu'elles emploient dans ces occasions; elles obtiennent de l'écorce d'un arbre dont le nom nous est inconnu, une teinture d'un beau brun rouge, qu'elles appellent *catua*, et qui sert à varier les peintures sans lesquelles une fête serait, à leurs yeux, incomplète.

Industrie des Camacans. Flèches de parure. Sceptre des chefs. Bonnets en plumes. Les Camacans-Mongoyos ne dorment pas dans des hamacs, à la manière des Puris et de tant d'autres nations; ils s'étendent nus sur des espèces de lits grossiers, recouverts de morceaux d'étoupe, et ils se reposent réunis autour d'un feu qui brûle toujours dans la cabane. Cela ne veut pas dire néanmoins qu'ils soient moins industrieux que les descendants dégénérés des peuples Tupis. Leur poterie d'argile grise est faite avec assez d'habileté. Les femmes tissent avec une rare adresse des espèces de sacs ou de filets, que les hommes portent toujours à la chasse, et qu'elles teignent de plusieurs couleurs. Les armes des guerriers ont plus d'élégance que l'on n'en remarque d'ordinaire chez les autres tribus de Tapuyas. Leur arc (*couang*), fait avec le bois du *brauna*, est d'une belle teinte foncée, et reçoit un poli admirable; leurs flèches sont travaillées avec le plus grand soin, et il y en a même une espèce que l'on nomme *flèches de parure*, qui offrent une telle délicatesse dans le travail, un soin si minutieux dans la manière dont les différentes parties sont ajustées, que celui qui a décrit ces armes pour la première fois ne trouve point facilement d'expressions pour peindre l'étonnement que lui causa leur perfection.

Mais où se déploie encore tout le luxe industrieux des Camacans, c'est dans le sceptre si bien poli que l'on remettait jadis entre les mains du capitão, c'est dans le *charo*, ce bonnet de plumes qui forme une espèce de couronne dont les chefs se parent encore durant les jours de fêtes, et qui rappelle les plus beaux ouvrages que l'on ait recueillis, en ce genre, sur les bords de l'Amazone.

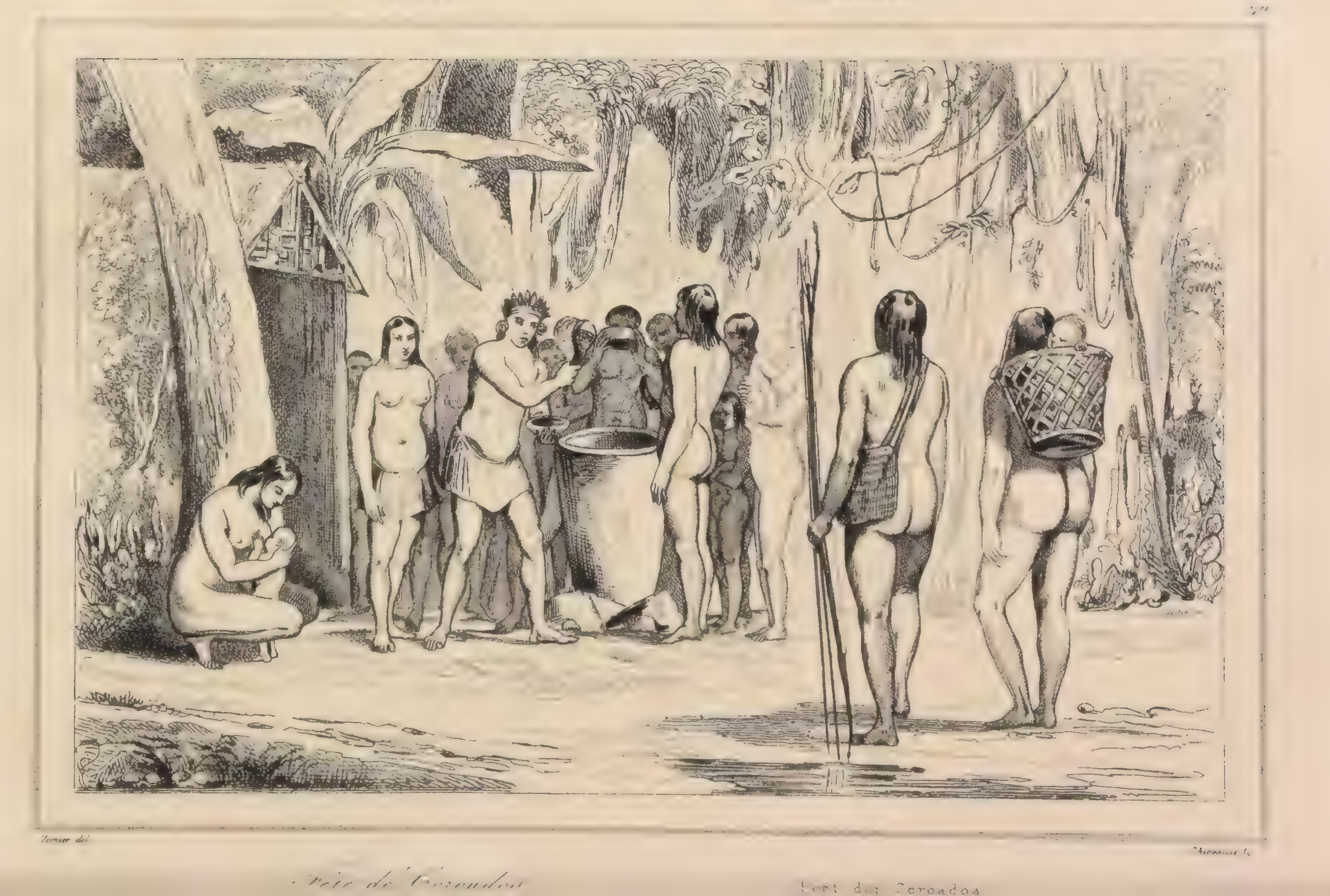
Danses des Camacans-Mongoyos. Il faut bien l'avouer, chez ces pauvres sauvages décimés par les guerres, chez cette nation jadis puissante, toute prête à s'anéantir, et qui sent bien que ses forêts ne la préser-





Momie d'un chef Péruvien.

Mumie eines Peruan. Häuptlings.



Fête de Coroados. Fest der Coroados

veront pas longtemps du sort que les blancs lui réservent, une insouciance toute caractéristique préside à la plupart des actions de la vie. Les fêtes jouent encore le plus grand rôle parmi eux, c'est peut-être même tout ce qui reste de leurs vieilles idées religieuses; c'est du moins ce qui leur fait sentir encore leur nationalité prête à s'éteindre. Chez les Camacans, comme jadis chez les Tupinambas, on prépare le caouin par l'opération dégoûtante de la mastication; mais, au lieu de le laisser fermenter dans ces longues jarres dont parle Lery, et que l'on désignait sous le nom de *cunarins*, c'est dans un tronc de barrigudo, creusé exprès pour cet usage, que la précieuse liqueur est déposée; et ce qu'il y a de remarquable sans doute, c'est que la nature du vase ne s'oppose pas à ce que le caouin soit chauffé. Sa partie inférieure est fixée dans un trou creusé en terre, et le feu est allumé par-dessous.

On s'est paré de brillantes peintures, les hommes sont sillonnés de longues raies noires, les femmes se sont tracé au-dessus du sein des demi-lunes destinées sans doute à rappeler ces espèces de hausse-cols en os, dont parle Lery; les trous qu'on s'est faits aux oreilles ont reçu de longues plumes bariolées; ceux qui doivent conduire la danse se sont orné la tête de leurs diadèmes de plumes. Tout à coup le son du maraca (*) se fait entendre, et un bruit retentissant lui répond: c'est l'*herenehedioca* qui marque la mesure, et peut-être n'existe-t-il pas, parmi les nations américaines, d'instrument plus bizarre. Il se compose de sabots de tapir attachés en deux paquets à des cordons qui permettent de l'agiter, et il pourrait bien être destiné, par la nature même des sons qu'il doit rendre, à remplacer ces jambières de graines retentissantes d'*haouai*, dont, au rapport de Thevet et de Lery, les anciens peuples de la côte animaient toujours leurs fêtes.

Si la musique des Mongoyos est bizarre, leur danse ne l'est pas moins, et elle n'a de commun avec celle des Tupis que son étrange monotonie. C'est cependant celle que l'on remarque parmi les Coroados de Minas, avec lesquels ce peuple a plus d'une analogie. « Quatre individus, se tenant un peu penchés, s'avancent, et, à pas mesurés, décrivent un cercle en se tenant les uns derrière les autres. Tous répètent avec peu de modulations: *Hoï, hoï, hé, hé, hé*, et l'un d'eux accompagne ce cri du bruit de son instrument, qui est alternativement plus fort et plus doux, selon sa fantaisie, ou plutôt selon le mode que l'usage a consacré. Il paraît que c'est à la suite de ces danses générales, où l'on doit s'enivrer fréquemment, que l'on voit commencer ces luttes difficiles, mais conservées d'âge en âge par la tradition durant lesquelles un tronc d'arbre est porté avec effort jusqu'à ce que l'on succombe à la fatigue, ou bien que l'on arrive à un but désigné où les femmes attendent le vainqueur. Ces courses finissent quelquefois d'une manière funeste. Les guerriers qui ont couru n'hésitent pas, quoique tout en sueur, à se précipiter dans quelque lac du voisinage, ou dans un fleuve, et il s'ensuit des pleurésies mortelles, auxquelles ils sont bien loin de pouvoir remédier, car leur moyen curatif le plus efficace consiste, comme chez les Tupis, en fumigations de tabac. Si l'on ajoute à ce prétendu remède les paroles sacramentelles que prononce le Piaye de la tribu, et dont lui seul se réserve l'intelligence, on aura une idée complète de leurs pratiques médicales.

Dans le cas où la maladie résiste à ces étranges remèdes, le patient reste absolument dépourvu de tout secours. Sa mort n'en est pas moins accompagnée d'un deuil général, durant lequel on pousse d'horribles lamentations. Cette

(*) L'idole des Tupinambas, ou, si on l'aime mieux, l'instrument religieux de ces peuples, existe chez les Mongoyos, mais on le désigne parmi eux sous le nom de *kek-kiekh*. Cette onomatopée se reproduisait dans une autre partie de l'Amérique, chez les habitants de la Floride, par exemple, dans la dénomination du *chichi koueh*, qui n'était autre chose que le maraca.

douleur officielle se termine par des funérailles analogues à celles que l'on remarque chez une foule de tribus. Ce qui caractérise celle des Mongoyos, c'est que le guerrier le plus regretté est celui que l'on pleure dans sa cabane, jusqu'à ce que les membres tombent en putréfaction. Confié enfin à la terre, et toujours environné des armes et des ustensiles qui doivent l'aider à faire le voyage du pays des âmes, un bûcher s'élève sur sa tombe, et on l'allume pour chasser les mauvais génies.

A-t-on des idées bien nettes sur la mythologie des Camacans-Mongoyos? Est-il vrai qu'ils déifient les âmes des morts, et qu'ils en fassent des divinités tutélaires ou redoutables? C'est ce que plusieurs ouvrages s'accordent à dire. Par une croyance assez analogue à celle des Araucans, qui, durant les tempêtes, croient voir les âmes des morts combattre dans le ciel, ils pensent que l'on doit attribuer les orages, et probablement l'apparition des météores terribles, aux mânes des guerriers irrités, et ils sont convaincus qu'un homme qui emporte avec lui quelque idée de haine peut venir se venger sous la forme du jaguar. Cette idée grossière de métempsycose n'appartient pas à eux seuls en Amérique, et on la retrouve sur les bords de l'Orénoque. Connus de tout temps par leur bravoure, les Camacans sont employés aujourd'hui avec succès contre les hordes de Botocoudos que l'on n'a pas pu faire entrer dans une voie de civilisation, et on les fait marcher également contre les Patachos, leurs ennemis invétérés.

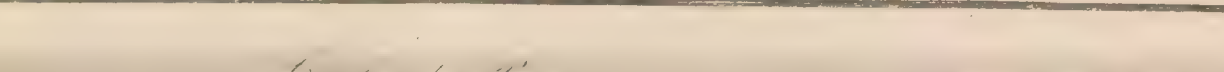
Au rapport de M. Debret, qui a donné une excellente figure d'un des chefs de tribu, les Camacans-Mongoyos déploient une rare habileté et une vigueur peu commune dans la manière dont ils se servent de nos haches de fer; et ce serait à eux qu'il faudrait appliquer ce que dit M. Azeredo Coutinho de l'habileté des Indiens employés dans l'exploitation des forêts.

Meniens. Il ne faut pas confondre avec les vrais Camacans-Mongoyos, une tribu hybride qui erre sur les bords du Belmonte, et qui porte aujourd'hui le nom de Meniens. Elle descend en effet de cette nation puissante; mais ses alliances fréquentes avec les noirs des plantations d'alentour, ont changé chez elle jusqu'aux caractères physiques de la race.

Les Coroados. Voici encore une nation importante dont on ne peut plus étudier que les débris disséminés sur différentes parties de la province, et jusque dans les contrées du sud. Les Coroados, auxquels ce nom a été imposé à cause de la manière dont quelques-uns d'entre eux rasent leur chevelure, les Coroados ne sont autre chose que les descendants de ces fameux Goaytakazes, dont nous avons parlé à propos du riche territoire de Campos, et qui jouent un rôle si important sur la côte orientale durant le dix-septième siècle. C'est dans les anciens auteurs, dans Lery, dans Vasconcellos, dans le manuscrit de Paulo do Porto, que l'on doit étudier l'origine de ces Indiens, dont l'histoire est si curieuse. Les Goaytakazes ou Ouctacazes, dont on a si fréquemment altéré le nom véritable, appartenaient, selon toute probabilité, et d'après des caractères physiologiques, à la sous-race des Tapuyas; mais, par les habitudes, par les coutumes qui leur étaient propres, ces sauvages différaient essentiellement des Tapuyas proprement dits. On pourrait même supposer qu'ils formaient un grand peuple intermédiaire entre les Tupis et leurs ennemis naturels. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'ils se subdivisaient eux-mêmes en plusieurs tribus, qui ne cessèrent, même après l'arrivée des Européens, de se faire une guerre implacable. Le territoire qu'occupaient ces Indiens, les campos d'Ouctakazes, si fertiles aujourd'hui et qui présentent une population agricole si active, devaient, par leur configuration naturelle, donner un caractère particulier aux habitudes de ces Indiens. N'étant jamais arrêtés dans leurs marches par les grandes forêts, et ne pouvant pas faire cette guerre de ruses et d'embû-



Lenoir sc.



Combat des Puris

Kampf der [illegible]



ches, qu'on remarque chez tous les sauvages, ils s'étaient accoutumés à combattre en rase campagne; et tel était l'acharnement qu'ils mettaient dans ces espèces de batailles rangées, que les expressions semblent manquer aux anciens historiens pour donner une juste idée des grandes mêlées où des hordes entières s'anéantissaient. Au rapport de ces anciennes relations, lors même qu'on se trouvait hors des temps de guerre, l'aspect du Goaytakaz était redoutable. L'homme appartenant à cette race était d'une taille élevée, sa force musculaire paraissait prodigieuse; des circonstances toutes locales imprimaient à sa manière d'être un caractère particulier. Ne craignant pas comme les autres Indiens les accidents continuels qui se succèdent au milieu des grands bois, il laissait croître ses cheveux, et il est probable qu'il attachait quelque idée de suprématie à la longueur de sa chevelure.

Si ce que l'on en raconte est vrai, les habitudes d'anthropophagie de ce peuple, sa coutume de dévorer les chairs saignantes et de boire le sang de ses ennemis, devaient le rendre redoutable aux nations qui l'environnaient (*). On n'a que des idées fort confuses sur les traditions mythologiques de ces Indiens, mais il est probable qu'elles étaient analogues à celles des autres Tapuyas. Une coutume toutefois distinguait les Goaytakazes des autres tribus, c'était le genre de sépulture qu'ils donnaient à leurs guerriers. Aujourd'hui encore, lorsque l'on rencontre dans les campos quelques-unes de ces grandes urnes funéraires qui portaient le nom de camucis et qui renferment toujours la momie d'un guerrier revêtu de ses ornements et environné de ses armes, on est assuré qu'on a devant soi la tombe d'un ancien guerrier goaytakaz. Au rapport de M. Debret, qui a reproduit avec bonheur l'aspect d'un de ces anciens monuments, l'urne qui renfermait ces restes vénérés, était enfouie profondément au pied de quelque grand arbre, et c'est toujours là que le hasard peut encore les faire découvrir.

Avec des voisins aussi redoutables que les Goaytakazes, toute chance d'établissement devait être difficile; c'est ce qu'éprouvèrent cruellement les premiers concessionnaires, Pedro de Goes da Silva, et Gil de Goes qu'on vit lui succéder. Longtemps toute espérance de paix durable parut impossible, et une grande bataille fut livrée à ces Indiens vers 1630. Les plus intrépides succombèrent; les autres espérèrent trouver un asile dans les forêts de Minas. Ce fut là qu'ils se réfugièrent; ils s'incorporèrent les Coropos, qu'ils parvinrent à subjuguer; mais, perdant sans doute l'espoir de retourner dans leurs belles campagnes, et contraints de vivre dans des bois épais, ils coupèrent la longue chevelure qui les avait distingués des autres nations, et bien qu'ils eussent conservé scrupuleusement leur ancien nom, ce fut alors que les Portugais leur imposèrent celui de *Coroados*, ou d'Indiens couronnés.

Les Coroados ont certainement perdu de leur férocité primitive; mais ils ont perdu aussi de leur valeur et de l'intelligence que l'on remarquait jadis en eux. Tous les voyageurs qui les ont visités sont unanimes dans la description qu'ils nous font de leur hébétement farouche et de leur sombre indifférence pour tout ce qui les environne. « Il est difficile d'imaginer, disent MM. Spix et Martius, en parlant des Coroados du pays de Minas, que cette nation si guerrière et si entreprenante, ait pu être, en si peu d'années, réduite à un si petit nombre d'individus. Elle est parvenue à un tel degré de dégénération et d'insignifiance, qu'elle est devenue bien plutôt un objet de pitié que d'intérêt historique. »

(*) Voy. Vasconcellos, *Noticias do Brazil*. Le récit de l'écrivain jésuite est fort adouci dans cette notice: on sera tenté néanmoins de croire à l'exagération. Cependant, l'auteur avait été à même de bien étudier le caractère des hordes tapuyas, puisqu'il vivait au milieu d'elles.

Quoi qu'il en soit, de grands efforts ont été faits dans le dix-huitième siècle pour civiliser les Goaytakazes; il en est qui parmi eux se sont fondus dans la population de Campos, et l'honneur de leur pacification appartient à un prêtre courageux. En 1757, l'abbé Angelo Passanha ne craignit pas d'aller les trouver dans leurs forêts, où aucun descendant des colons n'avait pénétré, et l'année suivante une paix durable fut conclue. Les Coroados devinrent assez franchement les alliés des Brésiliens pour les aider dans leurs guerres contre les Botocoudos.

Dispersés sur différents points, tels que San-Fidelis, Aldea da Pedra, le Rio-Bonito, Minas, Saint-Paul même, les Coroados ne sont plus nullement à craindre pour les descendants des Européens; mais il ne faut pas croire que leur abaissement les empêche de comprendre l'excès de leur misère. En 1818, M. de Saint-Hilaire ayant été visiter la tribu du Rio-Bonito, qui s'est alliée avec les *Tampruns* et les *Gasaricons*, l'un d'entre eux, nommé Buré, s'avança vers M. d'Almeida qui accompagnait le voyageur, et il lui parla ainsi : « Cette terre est à nous, et « ce sont les blancs qui la couvrent. « Depuis la mort de notre grand capi- « taine, on nous chasse de tous côtés, « et nous n'avons pas même assez de « place pour pouvoir reposer notre « tête. Dites au roi que les blancs « nous traitent comme des chiens, et « priez-le de nous faire donner du ter- « rain pour que nous y puissions bâtir « un village. »

Ce discours d'un pauvre sauvage n'est que l'expression trop réelle des misères d'une race entière.

Puris. Parmi les nations indiennes qui ont cherché un asile dans les solitudes de Minas-Geraes, il en est une qui appartient à la race antique des Tapuyas, et que l'on considère, avec juste raison, comme une des peuplades les plus sauvages de l'Amérique méridionale. Néanmoins il y a peut-être quelque exagération dans l'opinion des écrivains qui regardent ces Indiens comme les plus barbares des indigènes, après les Botocoudos. Les Puris, que l'ancien voyageur Knivet désignait sous la dénomination de *Pories*, erraient jadis à cent lieues des côtes. On prétend que le nom qu'ils portent signifie littéralement brigand, et qu'il leur a été imposé par les Coroados, auxquels ils l'appliquent à leur tour. Aujourd'hui ils forment plusieurs tribus, dont les unes sont errantes, tandis que les autres se sont converties. Il y a une vingtaine d'années seulement, la nation entière pouvait se monter à quatre mille individus. Au commencement du siècle, ces sauvages étaient encore des ennemis fort redoutables pour les Brésiliens; on ne comptait pas moins de cent quarante-quatre fazendas qui avaient été dévastées par eux. Le Rio Doce, les rives septentrionales du Parahyba, San-Fidelis, le territoire arrosé par le Rio-Pomba, dans Minas sont les principaux endroits exposés à leurs incursions.

M. Martius fait observer avec raison que, lorsqu'on demande à un Indien du Brésil le nom de sa tribu, il ne manque pas, en vous répondant, de citer le nom de la peuplade avec laquelle il est en guerre. Les belliqueux Puris sont, sous ce rapport, encore plus implacables que bien d'autres Indiens; non-seulement ils se sont déclarés les ennemis irréconciliables des Botocoudos, mais ils attaquent sans cesse les descendants des Goaytakazes; et, avec les années, leur haine s'est si peu adoucie, qu'on les a accusés, naguère encore, d'être anthropophages. Ceci, toutefois, ne saurait excuser les horribles traitements dont ils furent jadis les victimes. On peut consulter à ce sujet M. d'Eschwege, qui s'exprime de la manière la plus énergique. Selon toutes probabilités, ceux des Puris qui ne s'étaient pas encore réunis en aldeas vers 1818, se sont aujourd'hui beaucoup modifiés, et il est à croire que leurs cérémonies caractéristiques, que leurs usages guerriers se sont éteints, en partie du moins, si ce n'est complétement.

De l'avis de tous les voyageurs qui ont observé ces tribus indiennes dans



Arnout del. — Chatel Sc.

Le Sénat.

leur décadence, ce qui persiste le plus chez elles, ce sont les danses, où, à défaut de ces grandes assemblées, qui se renouvelaient si fréquemment jadis, et des convocations guerrières qui s'y faisaient, on remet en honneur quelque antique tradition nationale, quelque vieux souvenir des dogmes sanguinaires prêts à disparaître. Lorsque ce peuple existe à peine comme nation, les danses des Puris sont ce qu'elles étaient jadis, graves, mélancoliques, empreintes de ce caractère funèbre qui accompagne la plupart des fêtes solennelles chez les Américains.

Quant à la guerre, rien de ce qui la rendait redoutable de la part des Puris n'existe aujourd'hui. Traqués dans leurs forêts, comme les Botocoudos et les Patachos, à l'exemple des descendants des Tupiniquins, chez lesquels on retrouverait peut-être leurs anciens vainqueurs, ils se verront obligés d'embrasser quelque grossière industrie; ils oublieront jusqu'à leur langage. Mais avant que s'éteigne ainsi une population entière, nous avons voulu retracer par la gravure un de ses usages militaires, un de ces combats particuliers qui, bien loin de ressembler à la lutte grotesque des Botocoudos, offre comme un souvenir des temps héroïques; nous ferons observer seulement que, bien que les Puris soient fort arriérés, comparés à d'autres Indiens, dans une certaine industrie essentiellement propre au sauvage, on ne doit pas s'étonner de trouver parmi eux l'emploi du bouclier. Ce n'est pas aux Portugais des temps de la découverte qu'ils ont emprunté cette arme défensive, et l'on peut se convaincre dans Lery que l'usage des targes de peau de tapir était familier aux Tupinambas et aux Tamoyos. Durant leur voyage, MM. Spix et Martius ont acquis la certitude que les Puris se servaient du bouclier dans leurs combats singuliers, et c'est à leur savant voyage que nous avons emprunté la planche que nous offrons ici.

Aujourd'hui, sans doute, il ne reste plus que quelques guerriers de la nation des Puris, et ils peuvent dire comme les Coroados : « Cette terre était à nous, et cependant nos enfants n'y trouvent pas même un asile. »

Ainsi finit ce grand drame commencé il y a plus de trois siècles, et qui s'est accompli lentement sur toute l'étendue de l'Amérique. Disons-le cependant, le gouvernement brésilien, devenu plus paternel, s'enquiert chaque jour avec plus de sollicitude de ces nations malheureuses, dont il lui sera demandé un compte sévère dans l'histoire. Il faut bien le dire, cette pitié est trop tardive, et si la race indienne ne s'éteint pas complétement, elle a perdu son individualité, elle se confond déjà sur plusieurs points avec celle des dominateurs. Soumis à cette grande loi qui livre désormais à une race envahissante, mais civilisatrice, toute l'étendue du nouveau monde, le Brésil se couvre d'un peuple nouveau, qui, chaque jour, tend à devenir plus homogène, et qui, ayant emprunté à chaque variété de l'espèce humaine quelques-unes de ses qualités et de ses défauts, cherche maintenant son équilibre. De nos jours, l'issue de la lutte n'est plus douteuse, et le triomphe d'une civilisation indépendante est désormais assuré.

SITUATION DU BRÉSIL EN 1837. Ce qu'il faut maintenant au Brésil, c'est l'échange facile de ses immenses richesses, c'est la multiplication des routes (*), c'est l'accroissement de la po-

(*) Les Brésiliens eux-mêmes sont chaque jour plus convaincus de cet axiome d'économie politique qui regarde les routes comme le premier agent de la civilisation. Un économiste brésilien instruit, M. Torres Homem, a dit récemment : « D'innombrables entreprises d'une utilité directe, pleines de vie, ne peuvent point se réaliser parmi nous, vu que bien au delà des économies faites, monte la demande des fonds productifs. Pourquoi n'ouvrons-nous point des voies rapides de communications entre les capitales des provinces? pourquoi ne rendons-nous pas nos fleuves navigables? pourquoi ne raccourcissons-nous pas les distances des provinces maritimes par la navigation à la vapeur? Voy. *Nitheroy, Revista brasiliense.* Paris, 1836. Selon toute apparence, cette feuille pleine d'intérêt doit être publiée par la suite à Rio,

pulation. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte, et qu'on examine la direction des montagnes, l'admirable embranchement des fleuves, qu'on lise les vieux historiens et les calculs de la statistique moderne, et l'on s'assurera bientôt que, s'il n'est guère de contrées où la nature ait plus fait pour les rapports futurs des provinces entre elles, il n'en est guère non plus aussi où les progrès de ces populations naissantes aient été plus rapides et plus marqués.

De grands vices existent sans doute encore dans l'administration de ce pays, et surtout dans certaines comarcas éloignées du foyer central de la civilisation, de grands défauts sont inhérents à certaines parties de la population, un manque d'énergie vraiment déplorable se fait sentir dans quelques-uns de ces travaux qui exigeraient le concours réuni de tous; mais, en exceptant de nos calculs les États-Unis, nulle part on ne voit se manifester à un degré aussi remarquable le besoin de l'instruction, le louable désir des améliorations gouvernementales; nulle part peut-être, et cela grâce aux efforts soutenus de la nouvelle administration, les moyens d'instruction primaire ne sont répandus en si grand nombre. Un des voyageurs les plus estimés parmi les voyageurs modernes l'a dit: « Vous ne voyez pas à Rio de Janeiro une seule rue un peu considérable où il n'y ait quelques écoles ouvertes immédiatement à toute la population libre, et où les enfants, à quelque nuance de couleur qu'ils appartiennent, ne puissent recevoir une égale instruction. » S'il existe donc encore aujourd'hui de notables abus dans ces contrées, on pourrait en dire ce que lord Brougham disait naguère de l'obscurantisme qui règne dans certaines contrées de l'Europe: *Le maître d'école y mettra bon ordre.*

Mais, quelque consolantes qu'elles soient, ce n'est pas ici le lieu de développer des théories d'avenir; l'espace nous serait refusé pour cela, ce livre est un livre de faits, et si on veut bien lui reconnaître quelque utilité, c'est à cette circonstance qu'il l'empruntera. On ne saurait se le dissimuler, malgré la publication récente d'excellents ouvrages, malgré la disposition du public à les accueillir, ce beau pays est encore bien faiblement apprécié. Il y a plus; le Brésil est ignoré du Brésil lui-même, et, comme l'a dit un savant écrivain: à Rio de Janeiro, on ne connaît que Rio, et l'on méprise un peu trop ce qui n'est point Rio.

Avant tout donc, il est de la plus haute importance que les documents qui constituent l'histoire soient enfin rassemblés. Pour que les théories journalières soient utiles, il faut leur offrir une base, ou pour mieux dire un point de départ. Que ceci nous serve d'excuse, si nous ne nous arrêtons pas plus longtemps aux brillantes considérations que pourraient nous suggérer, dès à présent, certains progrès, ou même de légitimes espérances inspirées par la nature du sol, par le caractère progressif des habitants, et par la disposition du pays. A cette tâche de l'histoire philosophique nous préférons celle qui a pour but de constater les événements accomplis pour ainsi dire sous nos yeux, et qui néanmoins sont ignorés du plus grand nombre. D'ailleurs nous osons croire que la lecture attentive de ce travail mettra chacun à même de tirer de l'ensemble certaines déductions, qu'il serait peut-être oiseux d'offrir ici, puisqu'elles se présentent d'elles-mêmes à la pensée.

Immédiatement après l'abdication de D. Pedro, qui eut lieu le 27 avril 1821, un conseil de régence provisoire, composé de trois membres, fut constitué (*). Son administration ne dura

Outre les réflexions sur le crédit public, dont nous donnons ici un court fragment, nous signalerons plusieurs articles de MM. Magalhaens et Araujo Porto-Alègre, qui font vivement désirer la continuation d'un tel recueil.

(*) Ce premier conseil de régence nommé par le sénat, était composé de MM. Vergueiro, Francisco de Lima et du marquis de Caravellas. Voyez à ce sujet un ouvrage fort récemment publié en Angleterre et intitulé: *The history of Brazil from the period*



pas longtemps; on vit bientôt lui succéder un autre conseil de régence, composé également de trois membres, et qui devait, disait-on, tenir les rênes du gouvernement durant toute la minorité du jeune empereur Bientôt néanmoins les deux chambres jugèrent convenable de concentrer tous les pouvoirs de la régence entre les mains d'un seul membre, auquel les fonctions seraient dévolues pour quelques années; un autre régent devant être nommé à l'expiration de ce terme, pour gouverner encore durant quatre ans, jusqu'à ce que le jeune empereur ait atteint sa majorité. Le régent actuel est le P. Diogo Antonio Feijo, évêque de Marianna et sénateur; il occupait le ministère de la justice sous la triple régence, mais il se trouvait absent de la capitale lors de l'abdication de D. Pedro.

Le jeune empereur est né le 2 décembre 1825. Sa tutelle a été confiée au marquis d'Itanhaem; mais il était question naguère au Brésil de l'émanciper à l'âge de douze ans, et de lui donner une part active aux affaires : néanmoins, d'après la constitution brésilienne il n'aura atteint sa majorité qu'à dix-huit ans. Le soin de son éducation a été remis entre les mains d'un homme fort respectable, du P. F. Pedro, célèbre au Brésil par ses connaissances spéciales en mathématiques, qui lui avaient valu une chaire à l'académie militaire de Rio de Janeiro. Sous sa direction le jeune empereur reçoit, dit-on, l'instruction la plus libérale, et, outre ses études classiques, on lui fait suivre des cours d'anglais et de français. L'étude du dessin et de la musique fait aussi partie de son éducation. Les deux jeunes princesses sont également élevées avec le plus grand soin (*).

Nous avons déjà dit plus haut, que le pouvoir législatif se composait de deux chambres, le sénat et la chambre des députés. Les sénateurs sont élus à vie par les provinces, et ils sont au nombre de cinquante-quatre. Trois places auxquelles il n'a pas encore été pourvu, se trouvent vacantes. La chambre des députés se compose de cinq cent quarante-huit membres;

of the arrival of the Braganza family in 1808, *to the abdication of D. Pedro the first in* 1831, *compiled from state documents and other original sources forming a continuation to Southey's history of that country, by* John Armitage, *esq.* London, 1836, 2 vol. in-8. L'auteur a été sur les lieux, et il a puisé, dit-on, ses documents chez un des hommes d'État les plus distingués du Brésil. Grâce à ce livre, trop peu connu en France, et aux documents officiels publiés par M. de Montglave, sous le titre de *Correspondance de D. Pedro,* auxquels on doit joindre les excellentes considérations d'Angliviel Labaumelle, l'histoire du Brésil, durant les dix dernières années, peut être facilement éclaircie. Bien qu'il ait paru en 1836, le livre de M. Armitage s'arrête à l'abdication de D. Pedro. Il nous a donc fallu recourir à d'autres sources pour conduire notre travail jusqu'à l'époque actuelle, et c'est à des nationaux remplis d'instruction et d'obligeance, ainsi qu'au savant auteur de la Notice sur Amerigo Vespuci, que nous devons les documents présentés dans ces dernières pages. Pour ne point trop multiplier ici les détails arides, nous renvoyons, pour tout ce qui est relatif aux monnaies actuelles, aux poids et mesures, etc., etc., à notre *Histoire géographique du Brésil,* 2 vol. in-18, faisant partie de la *Bibliothèque populaire.*

(*) Dona Januaria est née le 11 mars 1822, et elle a été reconnue princesse héritière le 31 mai 1836. Dona Francisca est née le 2 août 1824.

En 1837, l'aristocratie brésilienne se compose ainsi qu'il suit : il y a dans toute l'étendue de l'empire 16 marquis, 6 comtes, 19 vicomtes, 20 barons, et 13 dames qui conservent les titres de leurs maris décédés. La noblesse n'est point héréditaire. La maison de l'empereur se compose de 255 employés. Le corps diplomatique est composé de la manière suivante : il y a deux envoyés extraordinaires, un résidant près la cour de France, l'autre près la cour d'Angleterre; viennent ensuite un résident en Autriche, et de simples chargés d'affaires en Portugal, en Espagne, en Belgique, près des villes anséatiques, en Prusse, à Rome, à Naples, à Florence, etc. Dans le nouveau monde, on en compte trois, résidant aux États-Unis, à Buénos-Ayres et à Monte-Video. Les secrétaires et les attachés sont au nombre de 18.

mais, s'il faut encore en croire les dernières nouvelles qui nous soient parvenues, il y aurait une telle langueur dans les travaux législatifs, que, faute de la présence des membres, aucune question importante, aucun projet de loi, n'auraient pu être discutés en 1836.

Le pouvoir exécutif est confié à six ministres qui ont, dans leurs attributions, l'intérieur, les affaires étrangères, la justice, la marine, et enfin les finances.

Le pouvoir judiciaire a subi d'importantes modifications; il se compose aujourd'hui de sept cours de justice divisées ainsi qu'il suit : le tribunal suprême de justice compte seize membres et un président, le conseil de guerre trois membres et un président, le tribunal de la *relacão* de Rio de Janeiro 22 membres et un président, puis le nombre des juges va ensuite diminuant selon l'importance des provinces; c'est ainsi que les *relacões* de Bahia, de Pernambuco et de Maranhäo, n'ont plus que seize, douze et huit membres, avec chacune un président. On trouve en général une amélioration réelle dans l'exécution des lois.

Le jury brésilien ne compte pas moins de mille quatre cent quatre-vingts membres.

Les dix-huit provinces de l'empire sont administrées par autant de présidents qui ont le titre de *presidentes de provincias*.

Nous avons déjà parlé de l'extrême difficulté qu'il y avait à établir d'une manière positive le total de la population brésilienne; cependant, si l'on s'en rapporte à M. Armitage qui cite à ce propos le journal *l'Aurore*, elle s'élèverait aujourd'hui à un peu plus de cinq millions d'habitants, sur lesquels il faudrait compter environ deux millions d'esclaves. Ce chiffre, comme on le voit, est trop peu différent de celui que nous avions adopté autre part, pour ne point l'admettre ici (*).

Grâce à une disposition naturelle, dont plusieurs voyageurs ont constaté les heureux effets, le nombre des habitants semble augmenter au Brésil, en raison de la solitude de certaines localités, et l'on a remarqué que la fécondité des femmes de l'intérieur promettait à ces lieux reculés un futur accroissement de population plus rapide que sur le littoral (*).

C'est en examinant, dans nos archives de la marine, le plan de Rio de Janeiro, que dressa un ingénieur français, précisément dans la première année du dix-huitième siècle (**), qu'on peut

(*) Rien n'est étrange comme jadis les opinions qui ont été émises à ce sujet. Les éditeurs d'un Dictionnaire de Delaudine, publié il y a une vingtaine d'années, ont été jusqu'à donner libéralement 30,500,000 habitants au Brésil. *L'Aurora*, que nous avons citée, procède par province, et elle fait monter par *approximation* le total de la population libre à 3,035,000 habitants. Depuis l'exécution des lois répressives, l'introduction des noirs est nécessairement moins considérable. Quant à l'émigration, elle est toujours active, et nous sommes assez heureux pour pouvoir présenter ici la liste de ceux des étrangers qui sont entrés à Rio de Janeiro seulement de 1835 à 1836.

Portugais........	1918	De Brême.........	6
Français.........	315	Danois...........	16
Espagnols.......	147	Hambourgeois.....	26
Piémontais	27	Écossais..........	2
Anglais	71	Russes	6
Americains-Espagn.	16	Habitants de Maroc.	2
De Malte........	18	Belges............	6
Allemands.......	50	Hanovriens	16
Italiens	38	Hongrois.........	1
Génois	19	Romains..........	1
Suisses..........	58	Napolitains.......	1
Américains.......	15	Hollandais........	3
Prussiens........	41	Irlandais.........	3
Autrichiens......	7		
		Total......	2,829

Brésiliens qui se sont présentés à la police avec des passe-ports, 702.

(*) Le Brésil, considéré dans sa totalité, compte près de trente habitants par mille carré. S'il en avait cent par mille carré, il renfermerait 14 millions; s'il arrivait à en avoir mille par mille carré, sa population serait de 140 millions.

Or, les États-Unis dans leur totalité ont actuellement près de cent habitants par mille carré; et les provinces de la Nouvelle-Angleterre en ont bien plus de mille.

(**) Voyage manuscrit de Beauchêne Gouin, 2 vol. in-fol. Cette précieuse relation, à peine

se convaincre du prodigieux accroissement que cette ville importante a subi. En 1830, le nombre des maisons habitées ne s'élevait pas à moins de quinze mille six cent vingt-trois, et ce chiffre présente d'autant plus d'exactitude, que M. Walsh avait pris la peine de les compter. On évalue à cent quatre-vingt mille le nombre des habitants (*), et sur cette population, malheureusement peu en rapport avec le reste de l'empire, il ne faudrait compter que vingt-quatre mille trois cents esclaves. Le nombre des magasins et des boutiques s'est augmenté dans une règle proportionnelle : il se monte aujourd'hui à trois mille deux cents, tandis que l'on ne compte pas moins de trois cent soixante-deux voitures, et quatre cent vingt bateaux destinés au service du port et des habitants.

Quoique nous ne possédions qu'un nombre assez restreint de documents sur la consommation annuelle, nous savons qu'en 1835 on pouvait évaluer à trente mille trois cent soixante le nombre de bœufs qui avaient été abattus dans la ville.

Les revenus de la Camara sont assez considérables, puisqu'ils s'élèvent à 883,101,738 reis; mais, comme nous l'avons déjà fait observer, ce qui a singulièrement accru le degré d'importance auquel est parvenue cette ville durant les dernières années, ce sont les établissements d'instruction publique que l'on y a multipliés. Les écoles, désignées sous le nom de *primeiras letras*, sont aujourd'hui au nombre de onze à Rio, et elles étaient fréquentées, il y a un ou deux ans, par neuf cent quarante et un élèves.

Nous avons décrit le Musée; nous avons fait connaître la Bibliothèque (**); nous avons essayé de donner une idée du Jardin botanique; nous ajouterons qu'il existe une Académie de marine, où les cours de mathématiques sont faits par quatre professeurs et leurs substituts. L'Académie militaire continue également à poursuivre ses enseignements; mais, en 1836, ils étaient fort peu suivis. L'Académie de médecine prend, au contraire, un certain accroissement; administrée par un directeur spécial, l'enseignement y est confié à quatorze professeurs, et l'année dernière on n'y comptait pas moins de cent quarante-neuf élèves (*). C'est à Saint-Paul, comme nous l'avons déjà dit, qu'a été établie l'École de droit; elle compte un directeur, et neuf professeurs pour les cinq chaires qui y ont été instituées, et la durée des cours est de cinq ans. Jusqu'à présent, la totalité des élèves qui y ont pris leurs grades, s'est élevée à cent soixante-dix-sept, sur lesquels l'année dernière en a fourni quarante et un. On fait également un cours de droit à Olinda; mais cinq professeurs et un directeur seulement y sont entretenus, et, comme à Rio de Janeiro, les cours durent cinq ans. Nous avons déjà parlé de cette École des Beaux-Arts, qui emprunte son origine à la France. C'est naturellement à Rio de Janeiro qu'elle doit avoir son siége : elle compte neuf professeurs et un directeur. En 1835, soixante-quinze élèves suivaient ses cours. Nous ne parlerons ici ni de la littérature, ni de l'étude de la musique, trop peu d'espace nous est réservé. Toutefois l'impulsion a été rapide, les œuvres se sont multipliées, et nous nous voyons contraints de réserver, pour un ouvrage spécial, l'appréciation du mouvement intellectuel : qu'il nous suffise de dire que nos pieces modernes, traduites habilement, sont jouées aujourd'hui à Rio de Janeiro, et qu'un jeune poëte, M. Magalhaens, qui a déjà réalisé parmi

connue, existe à la bibliothèque de la marine à Paris. Il y a de nombreuses figures, et le texte a été rédigé par l'ingénieur Duplessis.

(*) Et non deux cent soixante mille, comme on nous l'a fait dire dans la première partie, par une faute d'impression, facile du reste à corriger.

(**) Son administration se compose aujourd'hui d'un conservateur et de neuf employés.

(*) La faculté de Bahia se compose également d'un directeur et de quatorze professeurs.

nous bien des espérances, promet de donner une impulsion toute originale à la poésie dramatique de son pays.

Nous avons déjà fait remarquer combien en peu d'années la presse périodique avait acquis de puissance dans cette partie du nouveau monde. Ce qu'on peut lui reprocher sans doute, c'est un étrange abus de l'attaque personnelle dans la discussion; mais des noms, tels que ceux des Evarista Ferreira da Veiga, des Vasconcellos, des Januario, sont un sûr garant du talent qui y est déployé.

Si ce livre n'était pas avant tout destiné à faire connaître le Brésil sous son aspect historique et pittoresque, si nous ne craignions de fatiguer l'esprit de nos lecteurs par l'accumulation de chiffres déjà trop nombreux, nous dirions, qu'à part les fluctuations politiques, dont l'influence n'est que passagère, le commerce du Brésil a toujours été croissant; de 1835 à 1836 seulement, le nombre des bâtiments qui sont venus mouiller dans le port de Rio de Janeiro, ne s'est pas élevé à moins de seize cent dix-huit. Sur ce nombre, il n'y en avait que trente-six appartenant à la France; mais l'Angleterre en comptait cent soixante-quatorze, et les États-Unis cent vingt-deux. Une preuve positive que les mouvements politiques qui ont séparé violemment le Brésil de la mère patrie, ne doivent pas avoir de suites graves dans les relations déjà amicales des deux pays, c'est que le nombre de navires portugais montait au moins à cent soixante-treize. Quant à ce qui touche spécialement notre commerce, on peut dire aujourd'hui, que les exportations de la France pour le Brésil ne s'élèvent pas à moins de 27,000,000, tandis que les importations de ce pays sont un peu moins considérables, puisqu'elles ne montent qu'à 20,000,000 de francs.

Tout en annonçant la pacification définitive des provinces, les dernières nouvelles qui nous sont parvenues, ne cessent de signaler des troubles sérieux, qui se manifestent dans Rio-Grande do Sul, et qui semblent attester un désir croissant de séparation. Placés si loin du théâtre des nouveaux événements, il nous est bien difficile, sans doute, d'en apprécier les causes et d'en signaler les conséquences : néanmoins, nous ne saurions trop le répéter, aujourd'hui, l'union pour le Brésil, c'est la force : tenter de s'éloigner de ce principe politique, qui n'aura peut-être point toujours la même signification et la même importance, c'est retarder une ère de prospérité et d'industrie dont les Brésiliens saluent déjà l'aurore.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PARTIE DE CE VOLUME CONSACRÉE AU BRÉSIL.

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES,
DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

COLOMBIE ET GUYANES,

PAR M. C. FAMIN.

L'ESPAGNE avait fondé de vastes empires sur le continent des deux Amériques, d'abord par la force des armes, plus tard par la puissance de la religion. Après trois siècles d'obéissance, les provinces américaines ont secoué le joug de la métropole. Celles dont nous avons à nous occuper étaient connues sous certaines dénominations dont quelques-unes rappelaient les droits et les conquêtes de la mère-patrie : la Nouvelle-Grenade, le Vénézuéla ou province de Caracas, la Guyane espagnole, ont formé de nos jours la COLOMBIE. Ce nom est un tribut de reconnaissance à la mémoire de l'immortel navigateur qui, le premier, posa le pied sur cette partie du continent américain. On appréciera, d'ailleurs, l'embarras que nous devons éprouver en décrivant une contrée où s'agitent encore, en ce moment, les brandons de la guerre intestine, dont la division administrative n'a rien de stable, et dont le nom lui-même est changé au moment où nous écrivons.

La Colombie est, après l'empire brésilien, la plus vaste contrée de l'Amérique du sud. Elle a trois cents de nos lieues d'étendue en deçà de l'équateur et cent cinquante au-delà.

Si les eaux de la mer venaient jamais à se ruer sur le sol des deux Amériques, pour en balayer les parties terreuses, on verrait à nu un squelette formé par un système unique de montagnes dont la crête s'étend depuis la partie la plus méridionale de la Patagonie, forme l'isthme de Panama et se perd dans les régions inconnues du pôle arctique. Cette crête, qui se déroule comme une longue chaîne de l'une à l'autre extrémité du nouveau monde, c'est la Cordillère des Andes, dont les ramifications prennent diverses dénominations. Ainsi, comme on le voit, nous n'admettons qu'un seul système pour le nouveau monde; et si nous adoptons les noms divers dont il a plu aux voyageurs et aux géographes de baptiser les points culminants de la Cordillère, c'est en nous réservant, au besoin, le droit de rattacher ces groupes à leur noyau commun, que nous croyons pouvoir placer dans la Colombie, et précisément sous l'équateur, entre *Quito* et *Cuença*. Le pic du Chimborazo, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est d'environ 20,000 pieds, n'est pas le point le plus élevé des Andes (voy.

pl. 1); il le cède de 3,600 pieds au *Nevado de Sorato*, et de 2,400 pieds au *Nevado d'Illimani* (*), qui, l'un et l'autre, se trouvent dans le Pérou. On ne saurait parler de ces formidables élévations de la Cordillère sans réveiller le souvenir des nobles travaux de M. de Humboldt.

A 2° au sud de l'équateur, la Cordillère se divise en trois branches, dont l'une passe dans l'Amérique septentrionale par l'isthme de Panama, et les deux autres vont aboutir à la mer des Antilles, formant entre elles des vallées, ou des plateaux, dont la température varie selon les circonstances d'élévation ou de développement. Là sont les terres chaudes (*tierras calientes*), les tempérées (*templeadas*), les froides (*frias*), les stériles (*paramos*), et les régions des neiges (*nevados*). Ainsi, en un seul jour, on peut passer d'une atmosphère brûlante à une température glaciale; on peut éprouver au plus haut degré, en quelques heures, l'influence des quatre saisons de nos heureux climats. C'est là, sans contredit, une des causes qui agissent le plus cruellement sur l'existence des étrangers et même des naturels.

Les flancs de ces puissantes collines sont tapissés par des forêts vierges, retraites sombres où se cache une redoutable population de reptiles géants et de bêtes fauves. Dans les bas-fonds s'étendent des plaines interminables, appelées *Llanos* dans le pays. Les *llanos* de la Colombie sont de grandes solitudes où l'herbe s'élève jusqu'à une hauteur de 10 à 12 pieds; toutefois, pendant une partie de l'année, elles sont dépourvues de végétation. Dans d'autres localités de l'Amérique on les nomme *Savanes* ou *Pampas*. Ces prairies désertes abondent dans la Basse-Guyane, dans le bassin de l'Orénoque et de l'Apuré, et dans cette partie méridionale de la Nouvelle-Grenade, qui s'étend vers le fleuve des Amazones, couvrant ainsi des contrées inconnues aux Européens. Quelques-unes sont habitées par des Indiens à demi civilisés; les autres, et c'est la plus grande partie, ne sont traversées, à de longs intervalles, que par des caravanes de peuplades sauvages. M. de Humboldt estime à 29,000 lieues carrées la plaine du Guaviare-Orénoque. Depuis le mois de juin jusqu'à celui d'octobre, les *Llanos* sont inondés par des pluies continuelles qui les convertissent en autant de lacs boueux, impraticables et pestilentiels. Au contraire, pendant les mois de la belle saison, il est fort rare d'y voir un seul nuage.

Dans certaines provinces, telles que le Cundinamarca, les pluies y sont remplacées par des brouillards froids et malsains. « Dans les lieux élevés, « dit M. G. Mollien, on sème le fro- « ment en mars; vers le milieu de la « montagne, le maïs en juillet; et « dans la vallée, en septembre. Les « récoltes se font ici en janvier, plus « haut en octobre, et près des para- « mos en août. »

Les *paramos* sont des solitudes situées à une grande élévation. La nature n'y a rien fait en faveur des hommes; tout y est empreint du sceau de sa colère ou de son indifférence. Surplombant des vallées fertiles, de chaudes régions, les *paramos* sont stériles et glacés. Celui de Serinsa, dans le département de Boyaca, sur la route de Tunja à Socorro, est le plus redoutable. Malheur au voyageur que l'ouragan a surpris dans le paramo de Serinsa, s'il n'a pas pressenti le sort funeste qui le menace! Les nuées chargées de la tempête arrivent avec tant de précipitation, qu'il n'y a plus d'espoir de leur échapper. Un vent glacial commence à faire entendre dans les airs son sifflement sinistre; il redouble de violence, et, en peu d'instants, sa furie est portée à son comble. Le voyageur ne reconnaît plus les traces du chemin; ses mules effrayées s'enfuient au hasard et roulent dans les précipices. Plus l'infortuné avance et plus il s'égare.

(*) Le Nevado de Sorato a 7,696 mètres; le Nevado d'Illimani en a 7,315, et le Chimborazo 6,532.

Il trouve, sur sa route, des croix élevées à la mémoire des voyageurs morts dans ces mêmes lieux, et, à côté, quelques *frailecon*, dont les fleurs jaunâtres ressemblent à de pâles lumières sur des tiges d'ébène. Ces sinistres présages redoublent son épouvante; les vapeurs glacées qui s'exhalent de toutes parts engourdissent ses membres, sa poitrine est haletante, sa vue se trouble, et, autour de lui, les ténèbres épaississent incessamment. S'il continue à fuir, il a peu d'espoir d'échapper à la mort; s'il s'arrête, il est perdu.

La Colombie, ainsi que nous l'avons dit plus haut, renfermant sur son territoire le noyau du système des Andes, doit offrir plus que toute autre contrée l'apparence d'un sol volcanisé. Dans toutes les parties montagneuses de cet état, on rencontre, en effet, de larges cicatrices qu'y ont imprimées les anciens volcans. Les tremments de terre y sont encore des phénomènes fort communs, surtout dans les départements de l'équateur, de la Cauca et de Cundinamarca. C'est là que se trouvent les montagnes ignivomes les plus élevées et les plus formidables de tout le globe. Tels sont les volcans d'Antisana, de Cotopaxi, de Sanguay, de Pichincha, de Pasto, de Sotara, de Puracé, du grand pic de Tolima et du paramo de Ruiz. La plupart de ces volcans offrent une série de pics qui s'élèvent jusqu'à la hauteur des neiges éternelles, tandis que leur base se perd dans des vallées brûlées par les feux de la zone torride. Ainsi, les montagnes neigeuses servent à tempérer les ardeurs qui s'exhalent d'un sol embrasé, et c'est à l'aide de ce contraste que la nature permet aux habitants des parties intermédiaires, dans les régions équatoriales, de jouir de la température et des productions de l'Europe.

L'Amérique, on le sait, est arrosée par les plus grands fleuves du monde. Nous ne rattacherons pas l'*Amazone* à la Colombie, et cependant, ce fleuve, formé par la réunion du vieux et du nouveau Marannon, passe sur la partie la plus méridionale de son territoire, dans la province de Jaën, et y reçoit de nombreux affluents. Cette contrée, à peu près inconnue aux Européens, est celle où se trouvent, en plus grande quantité, des hordes d'Indiens indépendants.

L'*Orénoque*, l'un des fleuves les plus considérables de l'Amérique méridionale, appartient en entier à la Colombie. Il prend sa source dans les montagnes de la Parima, au cœur de l'ancienne Guyane espagnole, décrit un demi-cercle dans la partie du sud, remonte vers le nord, et va se jeter dans l'Océan atlantique, servant ainsi de ligne de démarcation entre la Guyane et l'ancienne capitainerie de Caracas. Les branches de son embouchure sont nombreuses, et plusieurs navigables pour des navires de plus de 200 tonneaux. Quelques-uns des affluents de l'Orénoque ne le cèdent en grandeur, ni au Rhin, ni au Rhône, ni à la Loire, ni au Tage; ce sont: le Ventuari, le Caura, le Caroni, le Guaviare, le Méta et l'Apure. On a, depuis peu, vérifié l'existence de la fameuse bifurcation de l'Orénoque. Ce grand fleuve étend un de ses bras vers le Rio-Negro et communique ainsi, au moyen de cet affluent, avec l'Amazone.

Indépendamment de la célébrité que l'Orénoque s'est acquise par son importance, par le prestige qui s'attache aux régions peu connues qu'il traverse, par les mœurs des hordes sauvages qui errent sur ses rives, et, enfin, par les richesses qu'il fournit à l'histoire naturelle, il a reçu encore une renommée historique de la fable du fameux pays d'*El-dorado*, qui a fait si long-temps le désespoir des voyageurs et des géographes. Il paraît que c'est dans la *Parima*, aux sources de l'Orénoque, qu'il faut chercher l'origine de cette prétendue mer blanche, dont les flots roulaient un sable d'or et des cailloux de diamants, ainsi que de la ville de Manoa, dont les palais étaient couverts de lames d'or massif, et de brillantes pierreries. Sans doute, les matériaux précieux abondent dans cette partie du nouveau monde; il

est certain, en outre, que les premiers habitants de la Guyane et de la Colombie étaient dans l'usage d'élever des temples à leurs divinités, sur le bord de certains lacs, et que non-seulement ils revêtaient les parois de ces édifices des plus riches offrandes, mais encore qu'ils jetaient dans le fond de ces mêmes lacs des pierreries, des chaînes d'or et les produits les plus précieux de leur industrie. De ce nombre est le lac de Guatavita, dans la province de Bogota : les Espagnols et les Anglais en ont retiré des objets d'un grand prix. Comme à l'époque des pluies, les *llanos* offrent l'aspect de lacs immenses que l'on chercherait vainement au retour de la belle saison, il n'est pas impossible que l'une de ces grandes inondations ait été prise pour une mer, par un voyageur peu instruit, qui l'aura baptisée du nom de mer blanche. A ces circonstances, si on ajoute celle de la présence des roches micacées dans la province de l'Orénoque, on connaîtra probablement l'origine de cette tradition qui, pendant trois siècles, a fait croire aux Européens, sur le témoignage exagéré de quelques voyageurs ignorants, à l'existence de l'*El-dorado*, et a donné lieu à de désastreuses expéditions.

Après l'Orénoque, le *Magdalena* est le plus grand fleuve de la Colombie. Il prend sa source dans la Cordillère centrale, à quelques milles au-dessus de Neyva, se dirige vers le nord en suivant toujours à peu près le même méridien, et se jette dans la mer des Antilles, entre Carthagène et Sainte-Marthe. Les voyageurs qui, de la première de ces deux villes, veulent se rendre à Bogota, vont s'embarquer à Barrança et remontent le fleuve jusqu'à Honda. Si cette navigation offre de grands avantages dans un pays où la civilisation a fait peu de chose pour les moyens de communication, elle n'est pas non plus exempte d'inconvénients, ni même de dangers. Les variations de l'atmosphère, qui devient, selon l'influence des vents, ou glacée ou brûlante ; les myriades de moustiques dont les piqûres ne laissent aucun repos ; le voisinage des caïmans et des tigres quand on relâche sur ces rives désertes ; la rapidité du courant, et les écueils qui barrent le passage, sont autant de circonstances qui justifieraient suffisamment les dégoûts du voyageur, sans qu'il fût nécessaire d'y joindre la paresse, l'ivrognerie et l'insubordination des *Bogas*, nègres mariniers de la Magdalena.

L'*Atrato*, qui coule du nord au sud et se perd dans le golfe de Darien, et le *San-Juan*, qui se dirige dans le sens opposé et verse ses eaux dans le grand Océan, méritent d'être signalés par le projet conçu depuis long-temps de les réunir au moyen du canal de *Raspadura*, et d'ouvrir ainsi une communication entre les deux Océans. C'est ici le lieu de faire remarquer que des cinq projets de canalisation qui ont été conçus pour fournir aux navigateurs la faculté de passer de l'une à l'autre mer, sans avoir à redouter les longueurs et les dangers d'une immense navigation autour du cap Horn, il en est trois qui appartiennent au sol de la Colombie, savoir : le canal de *Raspadura*, dont nous venons de parler, et qui n'est encore qu'un ravin à peine praticable pour les plus petites barques ; celui de *Panama*, qui est abandonné et doit être remplacé par un chemin de fer ; celui, enfin, de l'isthme de *Darien*, qui réunirait l'Atrato et le Rio-Napipi.

Chaque province de la Colombie est, en outre, sillonnée par des rivières sans nombre, dont quelques-unes offrent des particularités remarquables. Tel est le *Pusambio*, aux environs de Popayan, dont l'eau acide, dans laquelle les poissons ne peuvent vivre, lui a fait donner le surnom de *Riovinagre*.

Les eaux qui descendent de la Cordillère coulent sur des lits de gravier, et sont limpides, mais froides, et contiennent, en outre, des parcelles de métaux, ce qui leur vaut une réputation d'insalubrité.

Les ponts en pierres sont rares dans toute la Colombie. On y supplée par

des ponts en bois, dont la grossière structure offre peu de sûreté, et par des ponts en cordes, que l'on n'emploie généralement que sur les rivières d'une grande largeur. Sur chaque bord s'élèvent de forts poteaux, au sommet desquels on arrive par des gradins, ou seulement à l'aide des inégalités du terrain. Là, six grands câbles, tressés avec des sarments de liane, sont jetés de l'une à l'autre rive, de manière à ce que quatre d'entre eux forment le plancher, et les deux autres les garde-fous; sur les câbles du milieu on attache de gros bâtons recouverts avec des branches d'arbres. Il serait imprudent de vouloir donner à ces ponts une trop grande tension: aussi forment-ils au-dessus de l'eau un arc dont les oscillations rendent le trajet souvent périlleux, et toujours effrayant. Les chevaux passent l'eau à la nage, ce qui les expose maintes fois à être attaqués par les alligators.

Mais il en est d'autres d'une structure infiniment plus simple, et qui, cependant, offrent peut-être moins de danger que les précédents : en certaines localités, on les nomme *tarabites*. La tarabite est un gros câble formé soit avec des cordes en liane, soit avec les fibres de l'agavé, ou même des lanières de cuir; à elle seule elle constitue un pont. Le voyageur s'assied sur un mannequin, ou sur un simple filet soutenu par plusieurs cordes dont les bouts, réunis en faisceaux, sont attachés à un grand croc adapté à la tarabite. Des hommes et des chevaux, placés sur la rive opposée, tirent cet attelage au moyen d'une seconde corde (voy. *pl.* 4). Mais il arrive quelquefois que le voyageur est privé de ce secours; il doit s'aider alors des pieds et des mains pour achever ce périlleux funambulisme. (Voy. *pl.* 5.)

Les lacs abondent sur toute la surface de la Colombie, et il en est plusieurs d'une vaste étendue. Leur nombre est si considérable, qu'il serait impossible de les mentionner tous : quelques-uns même ne sont que des marais qui disparaissent après la saison des pluies. Nous avons déjà parlé du lac Guatavita, du Parime; nous mentionnerons encore celui de Valencia, dans le Vénézuéla, remarquable par la belle culture de ses rivages.

On concevra aisément, d'après ce que nous venons de dire, combien doit être varié le climat d'une contrée où les accidents du terrain offrent tant de contrastes; où la force de la végétation entretient une si grande humidité; où l'enfoncement des vallées sert, en quelque sorte, de réservoir aux ardeurs du soleil équatorial; où, enfin, les sommités volcaniques présentent éternellement des masses de neige. Les chaleurs suffocantes par leur continuité n'y sont pas, toutefois, ce qu'on pourrait supposer. Le thermomètre de Réaumur se soutient, dans la plupart des localités les plus chaudes, entre 28 et 30 degrés, rarement il atteint le 34e. Quant au fameux plateau de Bogota, il offre, grace à son élévation, la température et les productions de la France et de l'Allemagne; il s'élève à la même hauteur, au-dessus du niveau de la mer, que le sommet du mont Canigou, dans les Pyrénées.

Tel est, en peu de mots, l'aspect de ce pays, dont les colons, espagnols, hollandais ou anglais, sont venus, tour à tour, fouiller les entrailles. Leur avidité était en quelque sorte excusable, tant il semblait que les riches métaux et les pierres précieuses y avaient été prodigués par les mains généreuses de la nature! Mais on est convaincu aujourd'hui que l'ancien monde s'est exagéré la richesse métallique du nouveau, dont l'importance n'est réellement fondée que sur les produits de l'agriculture. La guerre de l'indépendance avait considérablement ralenti les travaux; des compagnies anglaises ont repris, en 1824, l'exploitation des mines abandonnées. On estime que les *lavages* de la Nouvelle-Grenade ont fourni, dans les dernières années de paix, plus de 18,000 marcs d'or. Le Choco et Barbacoas offrent en abondance l'or et le platine; la vallée de Santa-Rosa, dans la province d'Antioquia, les

Andes de Quindiù et de Guazum, près de Cuença, du mercure sulfuré. Il existe encore des filons aurifères ou argentifères sur plusieurs points du littoral de la province de Caracas. Le plateau de Bogota fournit du sel gemme et de la houille. Mariquita, Pamplona, Leyva possèdent des mines d'argent; le Cauca des mines d'or; Moniquira du minerai de cuivre; les environs de Sogamoso abondent en minerai de plomb, ceux de la Plata en minerai de fer. Les lavages de la Cordillère fournissent des émeraudes, des cornalines, des agates et autres pierres précieuses; on trouve auprès de Muzo, dans le Cundinamarca, la plus riche mine d'émeraudes connue. Enfin, il existe au Rio-Hacha, de l'île de la Marguerite, ainsi que dans l'archipel de *las Perlas*, au golfe de Panama, des pêcheries de perles; ces globules ne sont pas, il est vrai, d'une aussi belle couleur que ceux qui nous viennent de l'Orient, et en peu d'années ils prennent une teinte jaunâtre. En 1823, le congrès a cédé à une compagnie anglaise le privilége de cette pêche.

On voit, dans l'archipel de *las Perlas*, un petit îlot, nommé *Cubagua;* il fut jadis célèbre, notamment un siècle après la découverte du nouveau monde, par la fécondité de sa pêcherie de perles. On assure que le produit s'en élevait annuellement à plus de huit cent mille dollars (quatre millions de fr.). Les pêcheurs avaient élevé à *Cubagua* une ville opulente, le *Nouveau-Cadix*, dont on ne retrouve plus même les vestiges. Aujourd'hui cette mine d'huîtres perlifères est entièrement épuisée, et *Cubagua* est devenu un îlot désert et stérile.

Les métaux précieux cachés dans le sein des montagnes forment des zones superposées les unes sur les autres, et, par une heureuse disposition, les plus riches sont les plus à portée de l'homme. Au-dessus de l'or et du platine, vient la région de l'argent; celle du cuivre la domine, et se trouve elle-même dépassée par la zone du fer.

Les parties hétérogènes qui forment le sol sur lequel s'appuie la Cordillère, contiennent des agrégations de coquillage, et, çà et là, quelques débris de pétrifications animales appartenant à des genres disparus ou inconnus.

Si la nature ici s'est montrée prodigue dans la dispensation des métaux précieux, elle n'a pas été moins généreuse dans la distribution des richesses agricoles.

Le cacaoyer cultivé (*theobroma-cacao*) de la côte de Caracas a une grande renommée : cet arbre, qui abonde dans plusieurs autres provinces de la Colombie, appartient à la famille des *malvacées;* il a le port d'un cerisier de moyenne taille, et se plaît surtout dans les terrains humides, riches et profonds. La Colombie en possède plusieurs espèces *Th. sylvestris*, *guyanensis*, *bicolor;* mais c'est le fruit du cacaoyer cultivé qui fournit ces précieuses amandes si recherchées dans le commerce pour la confection du chocolat.

Les plantes médicinales y sont aussi variées qu'abondantes : nous nous bornerons à mentionner plusieurs espèces de quinquina (*cinchona condaminea*, *cordifolia*, *lancifolia*, *oblongifolia*, *ovalifolia*); la salsepareille, l'unona-fébrifuge, le gaïac (*guaiacum officinale*); le *myroxilon peruiferum* (baume du Pérou); l'ipécacuanha (*cephalis ipecacuanha*); le sang-dragon (*pterocarpus draco*); les *strychnos*, les *jatropha*, etc.

A la tête des plantes les plus dignes d'arrêter l'attention des naturalistes, on peut faire figurer le mancenillier (*hippomane-mancenilla*). C'est surtout aux environs de Bogota que se trouvent les plus beaux individus de ce genre. Chacune des parties de cet arbre distille un lait vénéneux, dont une seule goutte, tombée sur le corps humain, suffit pour y produire une ampoule douloureuse, qu'il faut ouvrir avec précaution et soigner comme une plaie. Ses émanations, chassées par le vent, portent au loin les maladies et la mort; les oiseaux fuient son om-

brage perfide, et les poissons trouvent la mort dans les eaux qui baignent ses racines. Les Indiens se servent du suc du mancenillier pour empoisonner leurs flèches; ces armes conservent long-temps leur funeste propriété.

Le bois de cet arbre est, dit-on, fort bon pour les constructions navales. Les ouvriers chargés de le couper prennent pour cela beaucoup de précautions : ils commencent par allumer un grand feu autour du tronc, afin de dessécher l'humeur vénéneuse qui en découle de toutes parts; ils s'en approchent ensuite, en ayant le soin de ne pas se trouver sous l'air de vent, et mettent devant leurs yeux une gaze très-fine qui les préserve de tout contact avec cette plante redoutable.

Les Indiens et les nègres ont une grande confiance dans le suc des feuilles du guaco (*mikania-guaco*) pour guérir les morsures des reptiles venimeux; et ici encore il faut reconnaître le soin de cette providence intelligente qui a mis le remède à côté du mal. Le docteur Mutis, célèbre naturaliste de Bogota, ayant communiqué, il y a peu d'années, ce remède à plusieurs Européens, l'un d'eux, plein de zèle pour la science, consentit à en faire l'essai sur sa personne. Il soumit sa main à la morsure d'un serpent reconnu pour appartenir à l'espèce la plus malfaisante; mais à peine les premiers symptômes du venin commençaient-ils à se manifester, qu'un nègre qui dirigeait l'opération se hâta d'exprimer sur la plaie le suc de quelques feuilles de *guaco*, et, en peu d'instants, le patient, parfaitement rétabli, se trouva en état de retourner à ses occupations.

La flore colombienne possède encore le bananier (*musa paradisiaca*), l'ananas, le rocou (*bixa orellana*), les palmiers de toute espèce, le cocotier, le cirier (*myrica cerifera*), et le *ceroxylon andicola*, qui tous deux fournissent une cire propre à l'éclairage. Sur les côtes de Cumana et de Valencia on trouve le cactus à cochenille, le nopal, l'agave americana et la vanille de Turiamo. Les forêts de la Cordillère abondent en bois de teinture; on y voit également l'acajou, le *cedrela odorata*, le *peperonia*, etc.

Parmi les plantes introduites ou améliorées par les Européens, nous mentionnerons la canne à sucre, le cafier, le cotonnier, l'indigotier et le tabac; on y cultive enfin, avec succès, le riz et les autres céréales.

Ce pays, couvert de vastes prairies, de forêts impénétrables pour le voyageur, de montagnes d'une hauteur prodigieuse, doit offrir nécessairement une grande variété d'animaux de tout genre, chacun vivant dans la région qui lui est propre. Nous ne parlerons pas des animaux domestiques, dont les Européens ont introduit la majeure partie; la nomenclature en serait aussi longue que fastidieuse. Nous nous hâtons d'aborder la liste de ces êtres plus heureux, sans doute, qui vivent loin des lieux où l'homme a fixé sa demeure, toujours prêts à lui disputer ses titres à la royauté. Le tigre marche à leur tête, et ses diverses espèces forment une formidable liste capable de faire pâlir d'effroi le plus intrépide chasseur : le couguard, le jaguar, l'once, la panthère, le chat-tigre, le léopard et le tigre unicolore, qui glissent sans bruit dans les hautes graminées des *llanos* et des *pampas*, d'où ils s'élancent, la nuit, en poussant d'affreux rugissements.

Les eaux de l'Orénoque, celles de l'Amazone et du Magdalena servent de retraite à cette variété de l'espèce crocodile, connue sous le nom d'alligators ou caïmans.

L'alligator atteint une longueur de douze à treize pieds; son ventre est d'un bleu nuancé de vert, et son dos noirâtre. On voit ces reptiles flotter par bandes, comme des troncs d'arbres, sans paraître effarouchés par le passage des plus grandes embarcations. Rarement ils attaquent l'homme, excepté dans l'eau, où ils ont sur lui un grand avantage, tandis que sur terre la lenteur de leurs mouvements les met à la discrétion d'un ennemi plus agile et aussi brave. On a remarqué que les

alligators de la Colombie sont devenus plus voraces depuis que les fleuves de ce pays ont charrié tant de cadavres, dans la guerre de l'indépendance. Mais bien long-temps auparavant, les nègres avaient déja pour principe de détruire promptement l'alligator qui avait une fois fait un repas de chair humaine, et cela moins par esprit de vengeance que parce qu'ils sont convaincus que le monstre, une fois mis en goût, tentera audacieusement de faire de nouvelles victimes.

Dans les forêts, les arbres sont unis entre eux par des guirlandes de lianes, où se balancent de nombreuses tribus de singes : l'atèle, le lagotriche, les sagouins, les sapajous et les tamarins. Là se cachent aussi plusieurs groupes de cette famille de quadrupèdes que l'homme sacrifie à ses besoins ou à sa curiosité : le fourmiller à l'élégante fourrure, le chinchilla, sorte d'écureuil qui habite les régions tempérées de la Cordillère, et dont la dépouille est si recherchée dans le commerce; le coati, le tapir, le bizarre *chlamyphore* ou porte-manteau, et le tatou cuirassé (*armadilla*).

Sur le versant des Cordillères, on voit errer des troupeaux de lamas (*camelus glauca*). Ces animaux, avant que les Européens eussent multiplié la race des chevaux et celle des mulets, rendaient aux Américains les mêmes services que les Arabes reçoivent du chameau. Ils ont les allures de ce quadrupède sans en avoir la difformité. Patients et sobres, ils sont encore utiles en certains passages périlleux pour le transport des marchandises. Leur pas est lent et assuré, mais rien ne saurait les engager à accélérer leur marche. Insensibles aux coups comme aux bons traitements, ils se couchent quand on les presse trop, et se laisseraient tuer plutôt que de céder à la volonté de leur conducteur. (Voy. *pl.* 1.)

Les reptiles et les insectes sont un des principaux fléaux de ces belles contrées. Autour des troncs robustes et larges se roulent des serpents géants, dont les yeux ont l'éclat et la couleur du rubis : le *boa constrictor*, le *crotale dryvas*, ou serpent à sonnettes, l'acrochordé, l'erpéton lenticulé, les couleuvres, et vingt autres espèces non moins à redouter. Sous l'herbe des prairies et sous le chaume des toitures se cachent les scorpions, les acares, dont la piqûre occasione la chute des cheveux, et ces millions de moustiques et de maringouins, qui n'épargnent ni le nègre, ni le blanc, ni l'Indien, ni l'Européen.

Parmi les animaux malfaisants, le *vampire sanguinaire* vient réclamer l'une des premières places. Cette redoutable espèce de chauve-souris se cache le jour sous la toiture des cabanes; elle en descend la nuit furtivement, se glisse auprès de l'homme endormi, lui ouvre doucement la veine, se repaît de son sang, et le fait ainsi passer, sans douleur, du sommeil à la mort.

Dans cette succincte nomenclature, l'ornithologie aurait mérité peut-être la première place, par les richesses de ses détails.

Sur les sommités neigeuses de la Cordillère, le *condor* étale son immense envergure et décrit de grands cercles, ou se balance mollement sur le flanc des nuages. Tout d'un coup il s'arrête, le cou tendu, l'œil en feu, les ailes ployées. Il tombe, ou plutôt il se précipite avec la rapidité de la foudre, et disparaît dans les profondeurs de la vallée. Son œil perçant a découvert une proie, un cadavre dégoûtant, fétide; car le condor partage les goûts dépravés de la race ignoble des vautours. Il reparaît bientôt, étreignant dans ses serres les débris de ce hideux festin, et remonte aux solitudes éternelles où nul écho ne répétera ses cris de joie.

L'aigle lui-même a fixé son séjour dans les régions inférieures.

Plus loin, nous retrouvons les domaines où s'agitent et sautillent, se jouent et se pavanent de brillantes légions de perroquets, d'aras, d'amazones, de cotingas jaunes, de tangaras écarlates, de pitpits verts, de

colibris et d'oiseaux mouches, émeraudes, topazes, saphirs et rubis vivants. L'or et l'azur, la pourpre et l'ébène voltigent et se reflètent sur le vert feuillage de la forêt.

Enfin, les côtes poissonneuses de la Guayra sont peuplées de pélicans, ce cygne difforme, dont le bec prodigieux fournit la *blague*, sorte de poche fort recherchée par les fumeurs.

Lorsque les habitants de l'ancien monde eurent appris la route qui conduit au nouveau, ils rencontrèrent, dans les contrées que nous comprenons aujourd'hui sous le nom de Colombie, deux sociétés d'hommes parfaitement distinctes. La première était composée d'individus sauvages, féroces, anthropophages, habitant les vastes plaines de Caracas, de Cumana, de l'Apure et de l'Orénoque. Ces populations malheureuses vivaient de fruits nés sans culture, de pêche et de chasse. Dans la saison des inondations, on les apercevait groupées dans le branchage des arbres, où elles établissaient momentanément leur demeure, à l'imitation des singes. La difficulté de correspondre les divisait en une innombrable quantité de petites nations, différant entre elles par les mœurs et le langage. Le plus célèbre d'entre ces peuples est celui des *Caribes* ou *Caraïbes*, dont on trouve les traces dans la Guyane et les Antilles.

Les hommes qui formaient ce que nous pourrions appeler le second groupe, vivaient dans un état social avancé, comparable à celui des anciens Égyptiens. Ils habitaient les parties montagneuses. C'est l'une des trois grandes nations civilisées que les Européens trouvèrent, à leur grande surprise, répandues sur le sol américain, c'est celle des *Muyscas* ou *Moscas*, dont l'histoire rentre dans le domaine de cette notice.

Les *Muyscas* résidaient dans la province de Cundinamarca. Le plateau de Bogota était le centre de leur puissance. Leurs traditions fabuleuses suffiraient seules pour indiquer une société dont la formation remonte à la plus haute antiquité. Leurs ancêtres existaient déja, disent-ils, et la lune ne servait pas encore de compagne à la terre. A cette époque, les habitants du plateau de Bogota vivaient comme des barbares. Ils étaient nus, ne connaissaient point l'art de l'agriculture, ne se nourrissaient que des aliments les plus grossiers, et se trouvaient, en un mot, plongés dans l'état le plus abject et le plus déplorable. Tout d'un coup, un vieillard apparaît au milieu d'eux; il venait des plaines situées à l'est de la Cordillère de Chingosa. Il portait une longue barbe et des vêtements, ce qui fit supposer qu'il appartenait à une race différente. Cet homme avait trois noms, mais celui de *Bochica* prévalut parmi les *Muyscas*. Il leur apprit à cultiver la terre, à labourer, à semer et à tirer de la récolte tout le parti que peut y trouver l'industrie d'un peuple agricole. Cela fait, il leur enseigna encore l'art de se vêtir suivant la différente température des saisons, à se bâtir des demeures solides, à se réunir pour vivre en société, à se secourir et s'aider mutuellement. Tant de bienfaits lui avaient attiré la vénération publique, et rien ne se serait opposé à ce qu'il jouît d'un bonheur sans mélange, si ce n'eût été la malice de son épouse *Huythaca*. Cette méchante femme se livra à d'abominables sortiléges pour faire sortir de son lit la rivière Funzha. Alors toute la plaine de Bogota fut bouleversée par les eaux; la plupart des hommes et des animaux périrent dans ce déluge, et le reste se réfugia sur le sommet des plus hautes montagnes. *Bochica*, indigné, chassa loin de la terre cette indigne compagne, ce qui veut dire qu'il la fit mourir. La tradition ajoute qu'elle devint la lune, tournant sans cesse autour de la terre pour expier sa faute. Bochica brisa les rochers qui fermaient la vallée du côté de Canoas et de Tequendama, pour faciliter l'écoulement des eaux; il rassembla les hommes dispersés, leur enseigna le culte du soleil, et mourut plein de jours et de

gloire. Nous ferons remarquer, en passant, que ce dernier acte de la puissance de Bochica explique, dans la pensée des Muyscas, le phénomène de la célèbre cascade de Tequendama, où les eaux du Rio-Bogota se précipitent d'une hauteur de 180 mètres environ.

Ce culte du soleil et de la lune chez les aborigènes de ces contrées est encore attesté par des monuments d'un grand intérêt pour l'histoire. Tels sont les rochers de granit des solitudes de l'Orénoque, à *Caycara*, à *Urbana*, près du Rio-Brancho et du Cassiquiare. On y voit des sculptures d'une haute antiquité, représentant, et presque à la manière des Égyptiens, les images du soleil, de la lune, ainsi que des serpents, des crocodiles, des tigres, et divers instruments ou ustensiles de ménage.

D'autres monuments déposent encore en faveur de l'ancienne civilisation des peuples trouvés sur le sol de la Colombie. On voit, par exemple, aux environs de *Cuença*, dans le département de l'Assuay, république de l'équateur, les magnifiques vestiges de la grande chaussée construite par les Incas, ou souverains du Pérou, et la forteresse du *Cânar*, ou *Ingapilca*. C'est un mur de très-grosses pierres de taille coupées en biseau, formant un ovale régulier dont le grand axe a plus de cent pieds de longueur. Au centre, se trouvent les ruines d'une petite maison dont l'âge égale celui de la forteresse. Ce monument est situé sur une plate-forme, au sommet d'une colline.

Les environs de *Latacunga*, sur le versant du Cotopaxi, sont également célèbres par les restes de deux monuments péruviens : le *Panecillo* et la *Maison de l'Inca*. Le *Panecillo*, ou pain de sucre, est un *tumulus* conique qui a dû servir de sépulture à un grand personnage. La *Maison de l'Inca* est un vaste bâtiment carré où l'on voit encore quatre grandes portes extérieures semblables à celles des temples égyptiens, huit chambres, dix-huit niches distribuées avec symétrie, et quelques cylindres servant à suspendre les armes. Les pierres y sont aussi taillées en biseau.

Le gouvernement des *Muyscas* était une monarchie absolue. L'autorité de leur chef suprême, le *zaque*, n'était tempérée que par celle du souverain pontife. Le premier résidait à *Iroca*, le second à *Tunja*. Il y avait à *Sogamoso* un temple du soleil ou de *Bochica*, que les dévots allaient visiter en pèlerinage, et où l'on célébrait, tous les quinze ans, un sacrifice humain. La victime était un enfant enlevé de force à la maison paternelle, dans un village du pays connu aujourd'hui sous le nom de *San Juan de los llanos*. C'était *le guesa*, ou l'errant, c'est-à-dire la créature sans asile; et cependant on l'élevait avec un grand soin dans le temple du soleil jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Cette période de quinze années forme l'indiction dite des Muyscas.

Alors le *guesa* était promené processionnellement par le *suna*, nom donné à la route que Bochica avait suivie à l'époque où il vivait parmi les hommes, et arrivait ainsi à la colonne qui servait à mesurer les ombres équinoxiales. Les *xèques*, ou prêtres, masqués à la manière des Égyptiens, figuraient le soleil, la lune, les symboles du bien et du mal, les grands reptiles, les eaux et les montagnes. Arrivée à l'extrémité du *suna*, la victime était liée à une petite colonne, et tuée à coups de flèches. Les *xèques* recueillaient son sang dans des vases sacrés, et lui arrachaient le cœur pour l'offrir au soleil.

Ce peuple est encore célèbre par l'usage des hiéroglyphes, et par son calendrier lunaire, gravé sur une pierre dont la découverte ne date que de la fin du seizième siècle. On sait, d'ailleurs, qu'il avait trois sortes d'année, et, par conséquent, trois calendriers. La première année était *ecclésiastique*, et se composait de 37 lunes; la seconde était *civile*, et se comptait par 20 lunes; la troisième, enfin, était l'année *rurale* de 12 à 13 lunes.

Chez les Muyscas, les lunaisons se

divisaient par semaines de trois jours.

Après la découverte du nouveau monde, diverses nations de notre continent se hâtèrent d'y envoyer des colonies. Les Anglais et les Français peuplèrent les côtes; les Castillans s'avancèrent jusqu'aux Andes, et osèrent même en franchir la chaîne. Ils virent dans le Cundinamarca, sur le plateau de Bogota, et à Quito, les traces d'une antique civilisation, et ils traitèrent avec ces peuples éclairés, qui se soumirent à eux, pour former un empire florissant. Les premiers, au contraire, n'avaient rencontré que des peuplades farouches, que des hordes sauvages qui reculaient devant les nouveaux venus, et refusaient la civilisation qui leur était offerte.

Parmi les capitaines célèbres que l'Espagne envoya dans ses nouvelles possessions de l'Amérique, il faut citer Quésada et Gonzalès-Pizarre, frère du conquérant du Pérou, gouverneur de Quito, vers le milieu du seizième siècle. A dater de cette époque, l'histoire de la Colombie se borne à quelques actes d'une guerre intérieure, où les succès sont variés entre les Espagnols d'un côté, les Portugais, les Anglais et les Indiens de l'autre. La fortune de l'Espagne l'emporta, et ses droits sur cette partie du nouveau monde furent unanimement reconnus. Ce fut alors que s'établit la division politique qui, à peu de modifications près, a subsisté jusqu'en 1819.

Les Espagnols appelèrent *terre ferme de l'orient* les provinces situées entre la mer des Antilles au nord, l'Orénoque et l'Apure au sud; ils y établirent un gouverneur qui résidait à Caracas, et dont le titre était celui de capitaine général de la province de Vénézuela. C'était lui qui présidait le grand conseil appelé *real audiencia;* sa juridiction était illimitée, et il n'était responsable de ses actions qu'envers le roi. C'était, en effet, le propre d'un gouvernement sage, d'accorder la plus grande étendue de pouvoir à un agent qui résidait trop loin de la métropole pour en attendre des instructions utiles selon les exigences du moment, et qui avait à gouverner une colonie mal soumise, en présence de nombreux ennemis.

A cette capitainerie générale était jointe la Guyane espagnole.

Le territoire compris entre l'*Apure* et l'*Amazone* fut appelé *terre ferme de l'occident* ou *Nouvelle Grenade*, et confiée à l'autorité d'un vice-roi dont la juridiction était la même que celle du capitaine général de Vénézuéla.

Les provinces de Panama et de Darien, désignées seulement sous le nom de *terre ferme*, étaient comprises dans la vice-royauté de la Nouvelle Grenade.

Le temps vint où l'Espagne, frappée par celui de qui dépendait alors la destinée de tant de rois, reçut, en frémissant, le nouveau maître qui lui était imposé. Les Colombiens, trop fiers pour se courber à l'imitation de la métropole, résolurent alors de demeurer fidèles à Ferdinand VII; mais il ne faut pas perdre de vue que ce fut moins par attachement pour ce prince que par un sentiment d'orgueil, par un instinct de liberté.

Le 19 avril 1810, une révolution soudaine éclate dans la ville de Caracas, où les insurgés établissent une junte provisoire, chargée spécialement de veiller à la conservation des droits de Ferdinand VII. Peu après, l'insurrection gagna les provinces voisines enclavées dans l'ancienne capitainerie; et dès lors, la junte de Caracas sentit son incompétence à diriger la marche de l'insurrection; elle se borna à inviter les provinces à lui envoyer des députés. Cette proposition fut généralement adoptée, et le congrès commença ses opérations.

Les Vénézuéliens préférèrent d'abord l'ancienne royauté à la nouvelle; mais bientôt ils jugèrent plus convenable de se passer de l'une et de l'autre. A peine ces législateurs improvisés eurent-ils essayé du pouvoir, qu'ils éprouvèrent le besoin d'en perpétuer l'exercice à leur profit. Le 5 juillet 1811, le congrès déclare le Vénézuéla libre et indépendant, il le constitue république. Cet acte mémo-

rable rompait à jamais l'antique lien qui unissait la colonie à la métropole; mais, comme toutes les révolutions, s'il fit surgir quelques hommes à talents, il détruisit rapidement d'immenses espérances, et dévora sans pitié plus d'une grande renommée.

Trois hommes, parmi ceux qui échappèrent à l'obscurité, ont droit ici à la première mention: San-Iago Marino, Simon Bolivar, et Paëz.

Le premier, jeune étudiant, brave et intelligent, passera en peu de mois par tous les grades militaires, et deviendra l'un des plus fermes soutiens de la république.

Le second est digne de nous arrêter plus long-temps.

Simon Bolivar, né à Caracas le 24 juillet 1783, était le plus jeune des fils de D. Juan-Vicente Bolivar y Ponte, colonel de la milice des plaines d'Aragua, homme riche et considéré. Envoyé de bonne heure en Espagne, pour y perfectionner son éducation, Simon ne tarda pas à se rendre à Paris, où, pendant plusieurs années, il mena une vie active et peut-être dissipée. De là, il se rendit en Italie, et acquit dans ses voyages la connaissance des langues française et italienne, l'expérience du monde et l'usage de la bonne société. En repassant par Madrid, il y épousa la fille du marquis del Toro, et augmenta par cette alliance sa fortune déja considérable. De retour à Caracas, il se retira dans une de ses terres, où il vécut pendant plusieurs années paisiblement, et l'on pourrait même dire obscurément, si ses manières distinguées, ses connaissances et son esprit ne lui eussent, dès cette époque, acquis une certaine renommée.

Quelques biographes ont dit que Bolivar, dans ses voyages sur le continent de l'ancien monde, rêvait déja l'indépendance de sa patrie; mais le général Ducoudray-Holstein fait observer avec raison que cette assertion ne repose sur aucun fondement. Il ne songeait alors qu'à ses plaisirs, et, sans doute, à son futur établissement. La révolution le surprit dans sa retraite; il en accepta sans hésitation toutes les conséquences, et se montra digne de figurer à sa tête, quoiqu'il n'en eût pas prévu l'explosion.

Bolivar était de petite taille, mais robuste et en état de supporter les plus grandes fatigues. Ses yeux larges, noirs et vifs, annonçaient une ame de feu; il avait le nez aquilin et bien fait, le front haut comme les hommes de génie, le visage long et le teint brun. Il joignait à la bravoure qui fait mépriser le danger, la prudence qui sait le mesurer pour le mieux combattre. Porté rapidement au premier grade militaire, il eut, comme Napoléon, l'art de distinguer les capacités et de les mettre chacune à sa place, et, comme lui encore, il eut le talent de ces mots heureux qui font oublier une grande infortune, ou qui paient, à peu de frais, un service éminent. Nous anticiperons sur la marche des événements, pour raconter succinctement une anecdote qui achèvera de faire connaître le héros de la Colombie.

Après une victoire qui semblait décisive pour le sort de la république, le général invite à sa table les principaux chefs de l'armée libératrice; et, parmi eux, figurait un colonel anglais, plus riche en beaux faits d'armes qu'en espèces sonnantes.— Comment donc, lui dit Bolivar en le voyant paraître, il me semble, mon brave et cher colonel, que vous avez sur vous du linge bien sale. — Général, répondit l'étranger d'un air confus et embarrassé, je dois vous avouer que je n'ai pas d'autre chemise que celle que je porte sur moi. — J'y pourvoirai, dit Bolivar. Puis se tournant vers son intendant: — Allez, lui dit-il, chercher une chemise dans ma garde-robe, et donnez-la au colonel. En recevant un pareil ordre, l'intendant manifesta une grande surprise; il ne bougeait pas, mais il voulait parler et ne pouvait que balbutier quelques mots inintelligibles.— Mais allez donc, reprit le général; plus tôt vous serez de retour et plus tôt nous nous mettrons à table. Le fidèle serviteur fit alors un grand effort sur lui-même: — Vous savez bien, général, que vous n'avez que deux che-

ises; l'une est en ce moment sur os épaules, et l'autre est chez la blan-nisseuse. Sur ce, l'assemblée poussa e grands éclats de rire. — Vous voyez, olonel, dit Bolivar, que je ne suis as plus riche que vous. Si les braves e votre trempe laissaient aux Espa-nols le temps de respirer, nous au-ions celui d'attendre nos bagages.

Après Bolivar et Marino, Paëz fut n des généraux les plus distingués de a révolution vénézuélienne.

Paëz était fils d'un petit marchand e Valencia, dans le Vénézuéla. Il 'avait que dix-neuf ans lorsque son ère lui confia quelques centaines de lollars et un bon cheval, et l'envoya aire une tournée dans la province our acheter diverses marchandises. En sortant de la ville, Paëz est assailli ar deux cavaliers qui font mine de le ouloir dévaliser; mais le brave jeune omme montre un pistolet, le seul lont il se fût pourvu, déclarant aux andits qu'il brûlera la cervelle au remier qui aura l'audace de porter a main sur lui; et à peine cette me-nace était-elle proférée, que déja elle avait reçu son exécution. En voyant tomber son camarade, l'autre voleur se sauva; mais Paëz profita mal de sa victoire. Épouvanté du meurtre qu'il venait de commettre, et n'osant plus reparaître dans son pays, il s'enfuit à Caracas, où il entra au service d'un gentilhomme qui avait de grands biens dans cette province. Le jeune fugitif n'eut pas de peine à gagner la confiance de son maître, qui en fit son inten-dant; il en remplissait les fonctions lorsque éclata la révolution. Paëz en adopta les principes avec une ardeur qui appela sur lui l'attention publique. Son intrépidité était plus fougueuse, plus irréfléchie, mais peut-être plus brillante que celle des généraux que nous venons de nommer. Doué d'une force prodigieuse, il maniait la lance avec une grande habileté : à l'imitation de Murat et de Blücher, sa bravoure l'entraînait souvent à des combats sin-guliers à la manière antique. Il devint le favori de Bolivar, qui le poussa rapidement au grade de général; alors Paëz se mit à la tête des lanciers des plaines d'Apure. Ces farouches Llane-ros, guidés par un tel chef, devinrent la terreur des armées espagnoles.

La guerre de l'indépendance eut une alternative de bons et de mauvais succès. Deux chefs espagnols, Boves et Moralès, défendaient avec enthou-siasme la cause de la royauté; et d'a-bord ils obtinrent de grands avanta-ges. Les insurgés perdirent *Puerto-Cabello*, et furent contraints à accepter, à *Victoria*, une fâcheuse capitulation. Ce désastre amena momentanément la dissolution du congrès et l'anéan-tissement de la république de Véné-zuéla. L'anarchie la plus complète succéda au calme éphémère que les chefs de la révolution avaient rêvé un instant. Peu de patriotes se présen-taient pour recevoir des ordres, mais beaucoup aspiraient à en donner. Tou-tefois, la fortune de Bolivar retrouva bientôt son ascendant; le 4 août 1813, il fit une entrée triomphale à Caracas, et prit le titre de *dictateur-libérateur des provinces occidentales de Véné-zuéla ;* son collègue Marino avait pris celui de *dictateur des provinces orientales.*

Les royalistes ne tardèrent pas à reprendre une éclatante revanche : Boves avait organisé une division d'hommes de couleur, dont il excitait le courage par l'attrait du pillage. Cette bande furibonde mérita, moins par la couleur des hommes qui la composaient que par leur férocité, le surnom de *Légion infernale.* Ce fut surtout à l'aide de ce corps que Boves réussit à battre si complète-ment les deux dictateurs à *la Puerta*, que la cause de l'indépendance se trouva plus gravement compromise qu'elle ne l'avait jamais été. Le vain-queur se présenta aussitôt devant Ca-racas, et y entra avec une telle pré-cipitation, que Bolivar et Marino n'eurent que le temps de se jeter dans une frêle barque, et de mettre le sa-lut de la république à la discrétion des éléments. Cet événement eut lieu le 17 juillet 1814.

Nous venons de voir que le Véné-

zuéla avait commencé sa révolution par la révolte du mois d'avril 1810; la Nouvelle-Grenade n'avait pas tardé à suivre cet exemple, et, dès le mois de juillet suivant, une junte provisoire s'était établie à Santa-Fé di Bogota. L'un de ses premiers actes fut d'inviter les provinces à envoyer des députés pour prendre part aux délibérations du nouveau gouvernement. Quelques-unes obtempérèrent à cette invitation, et concoururent ainsi à la formation d'une assemblée délibérante, qui s'arrogea le pouvoir législatif et exécutif. Le 27 novembre 1811, le congrès publia un acte fédéral et constitutif en soixante-huit articles; mais cet acte fut loin d'obtenir l'assentiment général, et les provinces environnantes, refusant même de le recevoir, élurent une nouvelle junte dite de *Cundinamarca*. En 1812, cette assemblée publia son projet de constitution, qui ne fut pas plus heureux que le précédent. L'anarchie était à son comble, et le désordre, toujours croissant, ne put être arrêté, même par un troisième congrès, qui s'ouvrit à Tunja le 10 septembre 1814. Les bons esprits étaient las de cet état de choses; les turbulents commençaient également à se lasser, et tous sentaient la nécessité de se réunir à Vénézuéla, pour combattre l'ennemi commun. Les chefs des deux états, cédant à l'expression de ce vœu général, se mettent en communication. Bolivar et Marino, rentrés sur le territoire de la patrie, combattent pour Vénézuéla; Castillo, Cabal et Urdaneta agissent pour la Nouvelle-Grenade. Mais la dissension ne tarda pas à éclater entre les deux républiques, car elles avaient des moyens divers pour arriver au même but : la Nouvelle-Grenade était plus réservée, plus cauteleuse; elle discutait fort habilement, il est vrai, et s'entendait parfaitement à la formation des lois organiques, mais, sur les champs de bataille, elle le cédait à Vénézuéla, dont l'ardeur et la bravoure ne connaissaient d'autre argument que celui de l'épée. Ainsi, les deux républiques naissantes, promptement divisées, étaient sur le point de faire, l'une contre l'autre, le premier essai de leur liberté, lorsque la métropole leur envoya un redoutable adversaire dans le brave et fidèle Morillo.

Ce général débarque à la tête de dix mille Espagnols, soldats d'élite; il renverse tout ce qui s'oppose à lui, grossit sa troupe d'une foule de mécontents, et y incorpore les débris des armées précédentes. Il entre en vainqueur à Caracas et à Carthagène, et force de nouveau Bolivar et Marino à chercher leur salut dans une prompte fuite. Ces deux illustres proscrits, retirés à Haïti, trouvent encore une fois une généreuse hospitalité auprès de Péthion. Le 3 mai 1816, Bolivar, que l'adversité ne peut abattre, reparaît de nouveau sur le territoire de Vénézuéla, et prend le titre de *chef suprême et capitaine-général des forces de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade*. Les patriotes, reconnaissants de tant d'efforts, cherchent à faire oublier à leur général les malheurs qui l'ont accablé; ils le reçoivent avec les plus grands honneurs et lui donnent de brillantes fêtes. Le général Arismandy, gouverneur de Margarita, lui offre un roseau surmonté d'une tête d'or, emblème de l'autorité suprême dans un pays qui peut ployer sous le vent de l'adversité, mais qui ne rompra pas. Et cependant la fortune trahira encore une fois les armes de Bolivar! Le 16 juillet suivant, un lieutenant de Morillo lui fait éprouver une défaite si complète, que, pour la cinquième fois, le héros de la Colombie se voit contraint à se soustraire par la fuite à la colère des vainqueurs. C'en était fait de la république, si son défenseur n'eût pas eu l'ame aussi forte que son épée : l'une et l'autre semblaient se retremper dans le malheur. Bolivar se montre de nouveau vers la fin de cette même année, et change encore une fois son titre en celui de *Libérateur*. Celui-là, enfin, lui portera bonheur! Quelques succès rendent à son parti l'énergie qui com-

mençait à lui manquer. La persévérance du général triomphe de tous les obstacles, même des revers militaires. Morillo entrait-il vainqueur dans la capitale de Vénézuéla, Bolivar se montrait aussitôt dans la Nouvelle-Grenade. Le général espagnol poussait-il ses soldats victorieux dans cette dernière province, le Colombien apparaissait au même instant dans le Vénézuéla, et relevait le drapeau de la liberté plus haut que jamais. C'était beaucoup, dans une pareille situation, que de gagner du temps, car la mère-patrie était alors déchirée par des factions qui ne lui permettaient pas de songer sérieusement à reconquérir les colonies. Enfin, en l'année 1818, Bolivar put songer à unir la politique à la guerre ; il convoque un congrès national à Angostura, dans le département de l'Orénoque, et en reçoit le titre de président de la république. Morillo veut enfin étouffer l'hydre dans son repaire : il ordonne à un de ses lieutenants de marcher sur la ville même d'Angostura. Mais, de son côté, Bolivar envoie son lieutenant Marino au-devant des Espagnols. Les deux partis se rencontrent à *San-Diégo* (12 juin 1819) ; la bataille fut longue et opiniâtre, et la victoire se décida enfin en faveur des indépendants. Morillo espère en vain venger l'affront fait aux armes espagnoles ; Bolivar lui-même se charge de le désabuser. A la suite d'une action des plus vives, la vallée de Sogamoso voit s'anéantir la dernière armée de l'Espagne (7 août 1819). Le Colombien marche aussitôt sur Carthagène, où il fait son entrée triomphale au milieu d'une population que la joie fait délirer ; et comme si ce n'était pas assez d'un si mémorable avantage, les indépendants sont à jamais délivrés du redoutable Morillo. Le roi d'Espagne a rappelé auprès de lui ce brave serviteur, dont la forte épée peut seule encore soutenir le trône chancelant.

La Colombie commence à respirer. Le congrès, assemblé à Angostura, sous la présidence d'un intègre magistrat, Antonio Zéa ; décrète la loi fondamentale de l'union des deux états (17 décembre 1819). Désormais la Nouvelle-Grenade et Vénézuéla formeront la république de Colombie. Peu après, un congrès général s'ouvre à Rosario de Cucuta, et donne sa sanction à la loi de l'union.

Le 24 juin 1821, Bolivar cueille de nouveaux lauriers à *Carabobo*, près de Valencia ; et cette mémorable victoire lui rend toutes les villes qu'il avait précédemment perdues. Le congrès général veut alors lui décerner les honneurs de l'ovation, mais le vainqueur s'y soustrait avec une modestie qui relève singulièrement l'éclat de ses triomphes. Il tente même de refuser l'autorité de la présidence, alléguant pour excuse qu'un homme comme lui était dangereux dans un gouvernement populaire, et qu'il désirait redevenir simple citoyen afin de rester libre, et pour que tous les Colombiens le fussent également.

Un an s'était à peine écoulé que déja les États-Unis reconnaissaient l'indépendance de la Colombie. Enhardis par ce puissant encouragement, les Colombiens marchèrent de victoire en victoire, et, le 8 novembre 1823, la dernière garnison espagnole, celle de *Puerto-Cabello*, mit bas les armes.

Ce n'était pas assez que de rendre l'indépendance à la Colombie, il fallait encore en assurer la durée en aidant les colonies voisines à se délivrer de la domination espagnole. Bolivar, à la tête de trois mille Colombiens, vole dans le Haut-Pérou ; mais nous ne le suivrons pas dans cette expédition, dont les détails doivent se trouver ailleurs. Il sera reçu avec acclamation par les Péruviens qui lui décerneront le pouvoir suprême, et, dans l'effusion de leur reconnaissance, appelleront du nom de Bolivia leur nouvelle république.

L'année 1824 fut signalée par un événement d'une grande portée : l'Angleterre, qui avait vu d'un œil mécontent l'entrée des Français en Espagne, voulut prendre sa revanche, et fit savoir aux puissances continentales

qu'elle reconnaissait l'indépendance de la Colombie. Depuis ce moment, les fluctuations de la politique remplacèrent, dans le sein de cette république, les mouvements militaires, les hommes d'épée s'éclipsant peu à peu devant les publicistes et les orateurs. Le parti qui ne voulait plus du libérateur commençait à se grossir; on se demandait si Bolivar n'était pas un ambitieux qui voulait arriver au despotisme. Il y avait là, sans doute, exagération et ingratitude; cependant il faudrait connaître bien peu le cœur humain pour ne pas croire que ce général ait pu, comme un autre, se laisser séduire par l'attrait du pouvoir, et que, voyant la liberté devenir, pour ses compatriotes, un instrument de discorde, il ait senti la nécessité de concentrer l'autorité dans ses mains et de garder en tutelle des enfants égarés.

Lorsqu'au mois de juin 1826 ce libérateur rentra sur le territoire de la Colombie, il trouva que tous les éléments de l'anarchie étaient en ébullition, et que la république se mourait, assassinée par ses propres enfants. Alors il se dit que, pour sauver la liberté, il fallait la suspendre et assumer le titre et l'autorité de dictateur. L'armée, qui lui était dévouée, applaudit à cette détermination; mais le reste de la nation ne montra pas le même enthousiasme.

Peu de mois après cet événement, les plénipotentiaires de la Colombie, du Mexique, de Guatémala et du Pérou, s'assemblèrent à Panama, et conclurent un traité d'amitié et confédération perpétuelles en paix et en guerre.

De son côté, Bolivar avait promis de convoquer un congrès national à Ocana, à l'effet de réviser la constitution; mais, en réalité, il ne songeait qu'à faire sanctionner le pouvoir suprême déposé entre ses mains. Aussi les républicains tentèrent-ils un effort désespéré pour se soustraire à ce projet de despotisme. Une nuit (26 septembre 1828), le dictateur est éveillé par une épouvantable rumeur. Il apprend que les sentinelles de son palais ont été égorgées, et que lui-même n'a pas de temps à perdre, s'il veut échapper au fer des révoltés. Il ouvre alors une croisée, et, demi-nu, il saute dans la rue et parvient à gagner une caserne, où il convoque toutes les troupes de la garnison. Il se met à leur tête et marche contre les rebelles, qu'il met promptement en fuite: plusieurs sont pris et exécutés immédiatement. Santander, vice-président du congrès, soupçonné d'être l'ame du complot, est jeté dans une prison d'état.

Depuis ce moment, Bolivar pouvait songer à *régner* paisiblement, mais une guerre malheureuse, qu'il entreprit contre les Péruviens, fut le premier signal de ses revers. La dictature de Bolivia lui échappa, et son autorité allait recevoir d'autres échecs bien autrement sensibles.

Paëz, le brave Paëz, son ancien lieutenant, son favori, appelle les Vénézuéliens à l'indépendance (1829). Une révolution éclate également à Quito, où Florès demande la liberté pour les provinces de l'équateur. Deux partis se forment sur les débris de la constitution: celui des *unitaires*, qui veut le maintien de l'union des trois républiques, et celui des *fédéralistes*, qui demande leur séparation avec un système d'alliance. En vain Bolivar cherche à se roidir contre cet orage; il est renversé dans la poussière. En vain aussi veut-il se plier aux événements et en suivre le cours pour mieux en profiter; il se courbe pour ne plus se relever.

Le congrès national s'était assemblé à Bogota. Bolivar lui envoie sa démission, saisissant cette circonstance pour rappeler ses services et se plaindre des calomnies dont il est devenu l'objet. Le congrès feint d'hésiter, puis il accepte, nomme pour son président Joachim Mosquera, et rappelle Santander, cet ennemi personnel du dictateur.

C'en est fait du parti des *unitaires!* L'ancienne république colombienne a enfanté trois états indépendants: le

Vénézuela, dont le sort est confié à Paëz, le capitaine des llaneros; la *Nouvelle-Grenade*, qui obéit à Mosquera; et *l'Équateur*, que le général Florès a appelé à l'indépendance.

On le voit : désormais Bolivar sera déplacé partout, ou plutôt il sera trop grand pour vivre sur ce champ mutilé. Sa patrie n'est plus de ce monde. Les grandes ombres de Guillaume Tell, de Washington, de Poniatowski et de Napoléon, viennent assister aux derniers moments du héros colombien.

Humilié dans sa gloire, froissé dans ses affections, plein de pitié pour une ingrate patrie, Simon Bolivar succombe à une maladie de langueur le 17 décembre 1830, à San-Pédro, près de Santa-Marta. Il était âgé de quarante-sept ans.

Nous continuerons à désigner, sous le nom de Colombie, la confédération des républiques de Vénézuéla, de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur. On y compte douze grands départements, savoir : le Cundinamarca, le Cauca, l'Isthme, le Magdaléna, le Boyaca, Vénézuéla, le Zulia, l'Orénoque, le Maturin, l'Équateur, le Guayaquil et l'Assuay. Trente-sept provinces sont comprises dans ces divers départements. Le nombre des villes s'élève à quatre-vingt-quinze, celui des villages à cent cinquante-quatre, celui des paroisses ou hameaux à 2,186. La superficie totale du pays est d'environ 830,000 milles carrés de soixante au degré. La population ne s'élève qu'à 2,600,000 habitants, dont 550,000 blancs et 2,050,000 hommes de couleur; dans ce dernier chiffre sont compris 110,000 esclaves.

Les Indiens des llanos n'ont reçu encore qu'une demi-civilisation. Ils sont chrétiens, mais la religion n'a pas adouci leur férocité naturelle. Leurs occupations se bornent à la garde de nombreux troupeaux, ou à la chasse des chevaux sauvages et des bêtes fauves. Leur adresse à manier le *lasso* est vraiment remarquable. Le *lasso* est une corde d'environ trente pieds de long, qui se bifurque à son extrémité, et s'adapte a deux petites boules en fer. Lorsque le chasseur se trouve à portée de sa proie, il fait tournoyer au-dessus de sa tête le *lasso*, ployé en forme de ganse, et le lance avec la roideur d'une fronde : les boules volent, s'entre-croisent et vont saisir, dans sa fuite, la victime que le llanero a choisie. Quelquefois, courant à cheval à la poursuite d'un taureau sauvage, il le saisit par la queue, le soulève vigoureusement, le renverse, et met pied à terre sans lâcher prise.

Les habitants des llanos de l'Apuré ont acquis une grande réputation de bravoure dans la guerre de l'indépendance, sous le commandement de Paëz, le Murat de la Colombie. Ils combattent toujours à cheval, avec des lances d'une excessive longueur, et ce n'est pas leur unique trait de ressemblance avec les Cosaques de la mer Noire. Leurs chevaux sont de petite taille, mais robustes, vifs et légers à la course; les llaneros les montent à nu, et n'ont eux-mêmes pour tout vêtement qu'un simple caleçon.

Quand il court, la lance en arrêt, le llanero se couche horizontalement, la tête en avant, sur le dos de son cheval; il se précipite sur son ennemi avec la rapidité de la foudre, le frappe, et achève sa carrière sans paraître même ébranlé par ce choc violent.

Les lanciers des plaines d'Apuré étaient devenus la terreur des soldats espagnols. Un fait historique servira à faire connaître leur férocité et leur ignorance. L'un d'eux avait combattu un hussard du régiment de Ferdinand; l'ayant terrassé, il l'emmena captif pour le présenter à Paëz : — Et pourquoi, lui dit sévèrement ce général, as-tu transgressé mes ordres? N'ai-je pas prescrit de tout tuer, et de ne faire aucun prisonnier? — C'est vrai, général! répondit naïvement le llanero : aussi, je n'hésiterai jamais à verser le sang d'un guerrier; mais je n'ai pu me résoudre à tremper mes mains dans celui d'un capucin.

Il parlait de bonne foi, ayant pris le hussard pour un capucin, à cause

de ses grandes moustaches. Paëz rit beaucoup de cette simplicité, et fit grace au prisonnier, qui entra à son service.

On calcule que le nombre des Indiens indépendants, qui errent dans les forêts et les montagnes, s'élève à deux cent mille. Les géographes indiquent sur leurs cartes les noms de ces peuplades indigènes, dont chaque village forme, en quelque sorte, une nation qui diffère de ses voisins les plus rapprochés, par ses usages, et surtout par son langage. Aussi, nulle contrée dans le monde n'offre-t-elle une plus grande variété de langues dans un espace donné.

Une grande partie du pays, occupée par ces Américains indigènes, est encore inconnue aux Européens, et ce n'est que par quelques traits généraux que nous pouvons essayer de faire connaître la physionomie de la population indépendante de la Colombie. Nous continuerons à donner à ces peuples le nom d'Indiens, qu'ils reçurent des premiers navigateurs européens, à l'époque où ceux-ci supposaient que l'Amérique confinait aux Indes orientales.

Les nations les plus considérables sont, dans les provinces méridionales de la Colombie, celles qui appartiennent à la famille péruvienne, les Mornas, les Chunancas, les Papagua, etc.; dans le bassin de l'Orénoque, les Guagivos, les Caribes ou Caraïbes, les Ottomaques; les Salivas dans les Missions; les Meypures, les Cabres dans les plaines de San-Juan; les Goahiros vers le golfe de Maracaybo; les Cunacunas dans l'isthme de Panama, etc. Les missionnaires ont eu peu de succès chez ces peuples, naturellement enclins à la paresse et à l'ivrognerie : quelquefois ils sont parvenus, à l'aide du tafia et des liqueurs fortes, à former le noyau d'une tribu civilisée; mais au premier jour de disette chacun de ces néophytes retournait à ses forêts et à la vie sauvage.

Les Indiens ont la peau cuivrée, et ils la teignent en rouge avec le rocou; il paraît même que c'est en cela que consistent toutes leurs idées de pudeur. Une jeune fille n'oserait sortir de son carbet si elle n'avait la peau enduite de rocou; mais, au moyen de cette opération, elle ne craint plus de se montrer dans un état complet de nudité, car on ne peut donner le nom de vêtement à un petit tablier, à peine large de trois pouces, qu'elle attache sur ses hanches. Les hommes vont également dépourvus de toute espèce de vêtements. Ces sauvages sont généralement imberbes; ils portent les cheveux longs et pendants sur le cou, mais coupés, sur le front, à la manière de nos enfants de chœur. La polygamie chez eux est en usage : un Indien prend autant de femmes qu'il peut en nourrir. Les cousines appartiennent à leurs cousins par droit de naissance, et ceux-ci les épousent dans l'âge le plus tendre. Le mariage se conclut sans autre formalité qu'une réunion de parents et d'amis, où l'on chante, l'on boit et l'on danse pendant plusieurs jours; l'inceste d'ailleurs est chose assez commune parmi eux.

Leurs carbets consistent en quelques fourches surmontées d'un toit de paille, sous lequel ils suspendent leurs hamacs; et là, le suprême bonheur d'un Indien est de se balancer doucement et de fumer un cigare enveloppé de l'écorce odorante du *courimari*.

Lorsqu'une femme indienne est accouchée, son mari la remplace dans le hamac, où il demeure étendu pendant trois jours, se plaignant de grandes douleurs, et recevant les visites de ses voisins, pendant que la pauvre femme continue à vaquer aux soins du ménage. Le troisième jour, le prétendu malade fait ses relevailles et va à la chasse.

Chez la plupart de ces sauvages, on trouve établie la coutume barbare d'aplatir le crâne aux enfants nouveau-nés. L'anthropophagie n'est pas commune à toutes ces peuplades, mais elle n'y est pas rare. Elle existe principalement chez les Guagivos, qui errent le long du Méta jusqu'à son confluent avec l'Orénoque. Cette

peuplade féroce désole les établissements colombiens, dont elle enlève les femmes, les enfants et les bestiaux. Les Caraïbes du continent américain ne sont point anthropophages comme ceux des Antilles : cette nation fournit les hommes les plus robustes et les plus grands du globe, si l'on en excepte les Patagons. Elle faisait autrefois avec les Européens le commerce des esclaves.

De tous les usages qui caractérisent les peuplades que nous venons de nommer, il n'en est pas peut-être de plus bizarre que celui qui distingue les Ottomaques, nation qui vit dans l'angle formé par l'Apuré et l'Orénoque, dans le haut de la province de San-Juan de los-llanos : les Ottomaques mangent de l'argile, et même, pendant plusieurs mois de l'année, ils n'ont pas d'autre nourriture.

La religion de ces peuples est une sorte de *dualisme;* c'est le combat perpétuel du bon et du mauvais principe. Ils ont des prêtres, ou jongleurs, qui gardent les idoles. Sur les bords de l'Orénoque, ces idoles sont remplacées par le *botuto,* ou trompette sacrée. Il est défendu aux femmes, sous peine de mort, de voir le *botuto.* Ils ont une grande terreur du mauvais principe, ou diable, qu'ils appellent *yrocan;* c'est à lui qu'ils attribuent les grandes tempêtes, que nous nommons, par corruption, *ouragans.*

Nous ne parlerons ici ni des nègres, ni des mulâtres de la Colombie : leur physionomie générale et leurs mœurs trouvent plus naturellement leur place dans les articles qui traitent de l'Afrique. Les *Métis*, produits du blanc et de l'Américain, sont des êtres généralement faibles. Il n'en est pas de même des *Zambi,* nés du nègre et de l'Américain. Le *Zambo*, d'un brun-noir cuivré, est robuste, mais féroce, voleur, et peu susceptible de civilisation.

Les descendants des colons européens qui, les premiers, émigrèrent dans cette partie de l'Amérique, ont conservé les traditions de l'orgueil castillan, et ils y joignent l'indolence naturelle aux habitants des pays équatoriaux. Les Colombiens sont spirituels, braves, mais présomptueux; ils ont une grande confiance dans la supériorité de leurs soldats sur les troupes européennes, et ils n'hésitent pas à mettre Bolivar au-dessus de Napoléon.

L'éducation publique est fort défectueuse, et l'éducation particulière généralement assez négligée. On compte quatre universités : Quito, Bogota, Caracas et Mérida.

L'agriculture, si l'on en excepte quelques localités, et surtout les environs de Valencia, est dans un état déplorable. Quant aux manufactures, elles y sont dans l'enfance.

Depuis le triomphe de l'indépendance, l'esclavage a été aboli, mais seulement pour ceux qui ont porté les armes, ou qui peuvent payer 200 dollars (environ 1000 francs).

Les hommes ont conservé le costume espagnol, c'est-à-dire l'habit européen, couvert du manteau castillan, sur lequel figure souvent une riche broderie. Les dames de la plaine ont modifié, assez maladroitement, l'élégant costume des Andalouses par celui des Anglaises; elles ne sont remarquables que par leur petit chapeau de paille à bords retroussés, semblable en tout à un chapeau d'homme, mais orné de rubans et de fleurs. (Voy. la *pl.* 8, n° 6.)

Le costume des dames de la Cordillère est plus pittoresque; il a, du moins, quelque chose de local qui plaît aux étrangers : il consiste en une jupe de soie noire, où la taille est indiquée sur les hanches plutôt qu'elle n'y est serrée. La tête est recouverte d'une sorte de mantille triangulaire en drap bleu, qui redescend jusqu'à la ceinture, et couvre les bras ordinairement nus. A l'imitation de l'usage espagnol, ce vêtement cache la presque totalité du visage, et ne laisse voir que le nez et les yeux, à moins qu'une heureuse maladresse, quelquefois provoquée par la coquetterie, ne la fasse s'entr'ouvrir plus que la

bienséance ne le comporte. Sur cette mantille est posé un chapeau de feutre à larges bords, semblable à peu près à celui des paysannes de la Provence.

Les Colombiens sont sujets à de graves maladies. De bonne heure ils commencent à se plaindre de douleurs rhumatismales; mais leurs véritables fléaux sont la fièvre jaune, la dyssenterie, le vomissement noir, et surtout la lèpre, *el mal de la elefancia.* La lèpre passe, en ce pays, pour une maladie incurable; aussi, à peine un individu en est-il atteint, qu'on l'arrache à sa famille, quelque riche ou considérable qu'elle soit, pour le jeter dans un hospice spécial, appelé *Léproserie*, et là, privé de toute communication avec l'extérieur, abandonné à la brutalité d'un impatient mercenaire, le malheureux se voit perdu sans ressource; le désespoir s'empare de lui, son mal redouble, et il succombe victime de l'ignorance et des préjugés de son pays.

Parmi les léproseries les plus renommées, c'est-à-dire parmi les boucheries les mieux approvisionnées, il faut compter celles de Carthagène.

Il nous reste à ajouter que, dans un grand nombre de localités de la Colombie, les individus de l'un et de l'autre sexe sont sujets à la difformité connue sous le nom de goître. Les étrangers eux-mêmes, après quelque temps de séjour, n'en demeurent pas exempts.

Les mœurs espagnoles se retrouvent fidèlement copiées en tout ce qui concerne les pratiques extérieures de la religion. Le nombre des couvents de l'un et de l'autre sexe, les règles un peu relâchées de ces établissements, les allures mondaines des moines et des nones, leurs écarts publics, tout y rappelle la métropole. Le costume des ecclésiastiques consiste habituellement en une robe noire, couverte du manteau espagnol, et en un chapeau à larges bords, orné de cordons et de glands. (Voy. la *pl.* 8, n° 1.)

Bogota n'est pas la ville la plus peuplée de la Colombie, mais elle en est la capitale, et, à ce titre, elle mérite la première mention. Sa population est d'environ 35,000 ames. Les Espagnols la nommèrent Santa-Fé; les Colombiens l'appellent Bogota, et les cartographes lui donnent le nom de Santa-Fé-di-Bogota, ou, encore, Santa-Fé-di-Colombia.

Le climat y est excessivement pluvieux; et les tremblements de terre y sont si fréquents, qu'on en reconnaît les traces sur tous les édifices.

On remarque la cathédrale, bâtie en 1814, quelques places publiques ornées de fontaines, le palais du sénat, le musée d'histoire naturelle, et plusieurs couvents. Il y a un théâtre, un hôtel des monnaies, une université, une école de médecine, une bibliothèque, un observatoire, un jardin botanique et une académie.

C'est dans les environs de Bogota, près de Fusagusa, que se trouvent les deux ponts naturels d'Icononzo : ce sont de grands rochers tombés au-dessus du torrent de la Summa-Paz, de manière à se soutenir mutuellement. Le plus élevé de ces ponts forme une arche d'environ 50 pieds de longueur, sur 40 de largeur. (Voy. la *pl.* 3.)

Parmi les sables que charrient les eaux descendues de la Cordillère, on trouve souvent des paillettes d'or, des pyrites ferrugineuses et des émeraudes. Quelques esclaves, dressés à ce travail, lavent ces sables pour en retirer les matières précieuses; et on a remarqué que les nègres étaient les plus habiles en ce genre d'occupation. Le Cundinamarca, dont Bogota est la principale ville, fournit les plus riches lavages d'or de la Colombie.

C'est aussi dans ces mêmes localités, près du village de Muzo, que se trouve une des plus riches mines d'émeraudes connues : on les appelle à tort *émeraudes du Pérou;* et c'est sous ce nom qu'on les expédie en Europe et même dans l'Orient.

A Mariquita, dans la même province, on voit des mines d'or et d'argent exploitées par une compagnie de capitalistes anglais. Ces insulaires ont le monopole de l'exploitation des mines de la Colombie; mais, jusqu'à pré-

sent, ils ont perdu leurs capitaux à ce genre d'industrie. Il en a été de même de leurs premières opérations commerciales avec ces nouvelles républiques. Les guerres civiles, le peu de confiance dans la stabilité des institutions, et le défaut de connaissances locales, ont fait regretter amèrement aux Anglais la précipitation de leurs premières spéculations. Ainsi, on peut tirer de ce fait cette conclusion, que les chambres de commerce de nos grandes villes s'étaient trop hâtées de reprocher au gouvernement français la lenteur qu'il mettait à établir des relations officielles avec les nouvelles républiques de l'Amérique du sud. Sans doute cette lenteur pouvait tenir à des considérations politiques susceptibles d'être combattues sous d'autres rapports; mais il nous sera permis de dire que les résultats matériels, les seuls, à vrai dire, que se propose le commerce, ont justifié cette conduite, en préservant nos spéculateurs des pertes énormes que les Anglais ont éprouvées.

Enfin, c'est encore dans le Cundinamarca que l'on trouve l'usage singulier, et on pourrait dire barbare, de voyager à *dos d'homme*, comme ailleurs on voyage à dos de mulet. Les malheureux *cargueros* qui servent de monture à des voyageurs peu philanthropes, sont, pour la plupart, Indiens ou Métis. Vêtus légèrement, et armés d'un long bâton, ils voyagent pendant plusieurs jours consécutifs, exposés à l'inclémence de la température, à travers un pays rocailleux et bouleversé, portant sur leurs épaules un fardeau qui s'élève à huit arrobes (environ 100 kilogrammes). Deux courroies qui leur ceignent les épaules supportent une chaise sur laquelle le voyageur s'assied, armé d'un large parasol; et quand il trouve que sa monture va trop lentement, ou n'a pas le pied assez sûr, ni le trot assez doux, il ne craint pas de lui cingler un coup de cravache, ou de lui promener ses éperons sur le flanc!!!..... (Voy. la *pl.* 8, n° 4.)

Cet usage déplorable est d'autant plus difficile à justifier, que le Cundinamarca fournit d'excellents mulets. Ces intelligents animaux ont le pied tellement sûr, que le voyageur n'a rien de mieux à faire, dans les passages périlleux, que de s'en rapporter à eux; il courrait même de grands dangers si la vue des précipices l'épouvantait au point de vouloir contrarier la volonté de sa monture. Sur la route de Honda à Bogota, les mauvais pas exercent à chaque instant la patience de l'homme et l'adresse des mulets. Tantôt ces courageux animaux gravissent ou descendent de roides escaliers taillés dans le roc; tantôt ils s'avancent avec précaution sur le talus d'un rocher qui surplombe un affreux précipice; ils y ramassent prudemment leurs quatre pieds, et s'élancent sur la rive opposée, à la grande satisfaction du cavalier, que la terreur a fait pâlir. (Voy. la *pl.* 6.)

Nous ne quitterons pas la province de Bogota sans dire quelques mots des paysans du plateau. Ces Indiens, à demi civilisés, n'ont, pour la plupart, d'autre vêtement qu'une sorte de manteau de drap qui leur couvre la tête, se serre autour du cou et descend jusqu'à l'orteil. Les deux sexes posent sur ce vêtement un petit chapeau de paille ou de feutre. Les hommes ont le menton garni d'une touffe de barbe assez semblable à celle des boucs; leurs yeux, petits et bridés comme ceux des Chinois, leur donnent un air de ressemblance avec ce dernier peuple. Ils sont assez bons cultivateurs, et moins indolents que leurs compatriotes des basses régions. (Voy. la *pl.* 8, n° 3.)

Quito, capitale du département de l'Équateur, et, aujourd'hui, de la république de ce nom, est la ville la plus considérable de la Colombie, sa population s'élevant au double de celle de Bogota. Quatre rues seulement y sont pavées; les autres sont tortueuses et obscures. Cependant on y remarque quelques beaux édifices, des églises fort riches, des manufactures d'étoffes, de coton, de lin et de flanelle,

une bibliothèque publique, une école normale et une université renommée. L'église des jésuites est d'une grande beauté : chacun des piliers qui en décorent la façade est formé d'un seul bloc de pierre blanche, et n'a pas moins de trente pieds de haut. L'architecte y a adopté l'ordre corinthien.

Quito a acquis, en France, quelque célébrité par le séjour qu'y ont fait, en 1736, les académiciens envoyés par l'Académie des sciences de Paris pour mesurer un degré du méridien. Ces intrépides géomètres élevèrent la croix qui devait leur servir de signal sur l'une des cimes du Pichincha.

Les environs de cette ville sont intéressants par la présence de plusieurs volcans, dont le moins élevé surpasse l'Etna de près de mille toises. A leur tête figure le formidable Cotopaxi, dont les flammes se sont élancées quelquefois à la hauteur prodigieuse de trois mille pieds au-dessus du cratère. En 1748, ses détonations portèrent la terreur jusqu'à Honda, c'est-à-dire à une distance de deux cents lieues. Vingt années après il vomit une telle quantité de cendres, que les habitants des villes voisines durent se pourvoir de lanternes pour circuler dans les rues jusqu'à trois heures de l'après-midi.

La cime majestueuse de l'Ilinissa est célèbre, dans cette même région, pour avoir été mesurée, à l'aide du baromètre, par Bouguer.

Nous mentionnerons encore le *volcan d'Antisana*, la plus élevée de toutes les montagnes ignivomes du globe. Sur les flancs de ce volcan se trouve la *métairie* dite *d'Antisana;* ce lieu *habitable et habité* est situé à environ douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Caracas est la capitale de la république de Vénézuéla. Sa population est, dit-on, de quarante-cinq mille ames. Elle est bâtie dans une vallée pittoresque, où quatre ruisseaux limpides viennent lui porter le tribut de leurs ondes; mais les hommes et les éléments se sont conjurés pour anéantir les sources de sa propérité. Un affreux tremblement de terre la ruina en 1812; et les armées belligérantes se donnèrent dans ses murs plus d'un rendez-vous, dont elle conservera long-temps les traces déplorables.

Le commerce de Caracas est assez considérable; il se fait par le port de la Guayra, petite ville de quatre mille ames.

Carthagène, première place forte de la Nouvelle-Grenade, est la station ordinaire de l'escadre colombienne. Les trois républiques peuvent armer quinze à vingt bâtiments de guerre, dont deux vaisseaux et trois frégates.

Le commerce de Carthagène est assez étendu, c'est l'entrepôt de Panama. On y compte dix-huit mille habitants, dont la majeure partie se compose d'hommes de couleur, population paresseuse, et cependant vive et emportée. Les blancs, ou ceux qui en prennent la dénomination, sont plus calmes et non moins ennemis du travail. Les femmes de couleur à Carthagène sont généralement grandes et bien faites; les Indiennes elles-mêmes ne manquent pas d'agréments.

Carthagène, que ses rues etroites et sombres, ses longues galeries, font ressembler à un cloître, possède une fontaine dont l'eau est passablement bonne. Cette ville a beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance. C'est, d'ailleurs, un séjour malsain, où la fièvre jaune exerce souvent d'affreux ravages; mais, pendant les grandes chaleurs, les étrangers et les principaux habitants se retirent à *Turbaco*, village indien, éloigné seulement de quelques lieues.

Turbaco est remarquable par ses volcans d'air. De sourdes détonations, qui se succèdent à peu d'intervalles, donnent lieu à une éruption d'air et quelquefois à une éjection boueuse qui se dégage d'une série de petits cônes appelés dans le pays *volcancitos*. (Voy. la *pl.* 2.)

La population de Panama, chef-lieu du département de l'Isthme, s'élève à dix mille ames. Cette ville recevait autrefois les métaux précieux que le Pérou destinait à l'Europe. Elle est encore célèbre par le projet de jonction

des deux Océans, et par le congrès qui s'y tint en 1826.

Le département de l'Isthme est généralement malsain. On y voit surtout la petite ville de Portobello, surnommée le tombeau des Européens.

Maracaybo est une jolie et importante ville de 18 à 20 mille habitants, sur les bords du lac de ce nom.

Après ces villes, nous signalerons Cuença, dont les environs possèdent le redoutable *paramo* d'Assuay, jalonné par les cadavres des voyageurs que les tempêtes annuelles y font périr; Cumana, ville de guerre; Guayaquil, remarquable par son chantier et son arsenal; Popayan, flanqué par les grands volcans de Puracé et de Sotara; Tunja, ancienne capitale des Muyscas; Valencia, sur les bords pittoresques et salubres du lac Tacarigua ou Valencia; Loxa, qu'entourent de vastes forêts de quinquina (*cascarilla de Loxa*); Pasto, bâti au centre d'une ceinture de volcans et de soufrieres; Pamplona, Angostura, Quibdo et Mompox, qui ne sont pas moins dignes d'appeler l'attention du voyageur.

Dans les vastes solitudes de l'Assuay, à quelques milles de San-Jaen de Bracamoros, on trouve sur le versant de la Cordillère, dans le paramo de Chulucanas, les ruines d'une ancienne ville de ce nom, remarquable par l'alignement de ses rues et la beauté de ses édifices.

La Colombie, telle qu'elle existait sous la domination espagnole, consommait annuellement pour environ quinze millions de piastres (de 5 fr.) en marchandises étrangères. L'hôtel des monnaies de Bogota donne annuellement un million cinq cent mille piastres; celui de Popayan un million. Les articles d'exportation consistent en métaux, pierres précieuses, cacao, sucre, café, tabac, coton, cuirs, quinquina, bois de teinture, indigo, fourrures, etc.

Malgré les savantes recherches des Humboldt, des Mollien, des Thompson, des Rengger et des Longchamp, la statistique commerciale de ce pays est peu connue : on ne pourrait présenter à ce sujet que des conjectures hasardées.

Il est pénible, en terminant cette notice, d'avoir à émettre l'opinion que la Colombie, déchirée par une longue révolution, nourrissant sur son sein une population composée des éléments les plus hétérogènes, sera longtemps encore bouleversée par les fléaux de la guerre et de la discorde. La civilisation, les sciences et les lettres ne sauraient recevoir aucun développement sous l'empire des circonstances fâcheuses qui pèsent encore sur ce beau et malheureux pays.

GUYANES.

La contrée comprise sous ce nom est une vaste portion du continent américain méridional. Ses limites naturelles sont: à l'est, l'Océan atlantique; au nord et au sud, deux des plus grands fleuves du monde, l'Orénoque et l'Amazone; à l'ouest, sa profondeur est indéterminée.

En 1535, Diégo de Ortaz entreprit, le premier, d'entrer dans les bouches de l'Orénoque. Son zèle n'eut pas le sort qu'il méritait; mais il ne renonça à son entreprise qu'après avoir perdu la majeure partie de ses vaisseaux et de ses compagnons. Ce désastre ne le rebuta pas, et, dans un second voyage, il parvint à remonter le fleuve jusqu'à la rivière Méta.

Vers cette même époque, Quésada, gouverneur de la Nouvelle-Grenade, envoya Antoine Perreo dans la Guyane. Cette expédition fut plus funeste encore que les précédentes. Les précautions étaient si mal prises, ou les dangers si formidables, que Perreo et ses gens y succombèrent tous.

Gonzalès Pizarre, frère du fameux conquérant du Pérou, séduit par les récits merveilleux qu'on lui faisait de l'*El-dorado*, se mit en tête de conquérir cette contrée fabuleuse (nous en avons parlé à l'article Colombie). Il chargea de vivres et de provisions de toute nature un léger brigantin qui naviguait sur une rivière que nous croyons être le Rio-Napo, et lui-même

se mit en route par la Cordillère, suivi de 400 Espagnols et de 4000 Indiens. Le navire étant entré dans un fleuve qui le conduisit loin de l'expédition, le commandant résolut d'abandonner Pizarre. Il se trouvait sur l'Amazone, qu'il descendit jusqu'à son embouchure, d'où il fit voile pour l'Espagne.

Privé de cet important secours, Pizarre se trouva dans le dénûment le plus complet : ses compagnons, accablés de lassitude, cédant à l'excès des souffrances et des besoins, menacèrent de se révolter. Force fut au chef de leur céder ; il opéra sa retraite et retourna à Quito.

Peu de temps après cet événement, Diégo de Ortaz, revenu avec des lettres de commandement octroyées par Charles-Quint, fonda la ville de Saint-Thomas.

Les Français commencèrent à visiter la Guyane dans les premières années qui suivirent la découverte de l'Amérique. Ils n'y étaient pas attirés par l'espoir d'en retirer de riches métaux, mais par celui d'y fonder des établissements de commerce pour l'échange des marchandises ; ils en tiraient notamment des bois de teinture. En 1555, le chevalier de Villegagnon, imbu des opinions de Calvin, conçut le projet d'y établir une colonie de protestants ; mais il lui fallut user de ruse pour obtenir de Henri II les secours dont il avait un besoin indispensable. Ce prince, croyant agir dans l'intérêt d'une spéculation commerciale utile à la France, accorda à Villegagnon trois vaisseaux bien équipés. L'aventureux calviniste se dirigea vers le Brésil, où les Portugais le reçurent hostilement, et le contraignirent à fuir dans la Guyane avec les débris de son expédition.

En 1624, une société de marchands qui faisaient le commerce des bois de teinture, s'organisa à Rouen, et envoya dans la Guyane une colonie d'agriculteurs qui s'établit sur les bords du Sinnamary, où elle prospéra mal. Mais il se forma bientôt après une nouvelle société, qui obtint des lettres patentes de Louis XIII, pour faire à elle seule le commerce de la Guyane, depuis l'Orénoque jusqu'à l'Amazone ; elle prit le titre de Compagnie de la France équinoxiale. Les nouveaux colons vinrent s'établir dans l'île de Cayenne ; et nous dirons ici qu'il ne faut pas entendre par ce nom une terre qu'un bras de mer sépare du continent, mais seulement une partie du continent lui-même, enveloppée par les embranchements de la rivière Cayenne à son embouchure. Ils fondèrent en outre un établissement sur les bords de la rivière Surinam.

A cette époque, deux nations indigènes de cette partie de la Guyane, les Caraïbes et les Galibis, se faisaient la guerre. Les Français, au lieu d'observer une prudente neutralité, prirent parti pour les Galibis, et en cela ils furent d'autant plus mal inspirés, que leurs alliés eurent le dessous ; aussi se trouvèrent-ils enveloppés dans la vengeance des vainqueurs. Contraints à se réfugier dans l'intérieur des terres, ils furent assez heureux pour trouver une généreuse hospitalité chez les débris de leurs alliés vaincus.

En 1643, une compagnie se forma de nouveau à Rouen, sous les auspices de Poncet de Brétigny, devenu fameux par son ineptie et sa cruauté. Dirigée par un tel homme, elle eut le sort qu'on aurait pu lui prédire : elle fut anéantie, et Brétigny massacré par les Indiens.

Tant de désastres ne refroidirent pas le zèle des spéculateurs : une quatrième société s'organisa à Rouen, et prit également le nom de *Compagnie de la France équinoxiale*. A sa tête figuraient l'abbé de Marivaux, docteur de Sorbonne, entraîné par son zèle pour la conversion des Indiens, Boiville, gentilhomme normand, qui devait avoir le commandement militaire de l'expédition, Levendangeur, et Laboulaie, intendant de la marine. Boiville fut assassiné avant son arrivée à Cayenne ; car, à peine sortis du port, les colons s'aperçurent que la discorde s'était embarquée avec eux et menaçait d'une ruine certaine leurs futurs établissements.

Après une alternative de bons et de mauvais succès dans la guerre que les nouveaux venus eurent à soutenir contre les naturels, ils défrichèrent tout le tour de la montagne du Céperon, et y plantèrent des patates et du manioc, mais la colonie succomba bientôt sous les nouveaux revers qui vinrent l'assaillir.

Cependant les Anglais, apprennant que les Français avaient évacué leur établissement de Surinam, y envoyèrent une colonie; les Hollandais la leur enlevèrent en 1666, et s'y établirent définitivement par suite du traité de 1668. Là s'éleva la ville de Paramaribo, devenue, peu après, la plus considérable de toute la Guyane.

En voyant l'Espagne, la France, la Hollande et l'Angleterre se disputer les nouvelles possessions américaines, les Portugais voulurent prendre part à ce banquet européen. En 1654 et années suivantes, ils établissent leur domination sur les bords de l'Amazone. En 1713, la France leur cède, par le traité d'Utrecht, la partie méridionale de la Guyane située aux environs du cap Nord et du fleuve des Amazones. Postérieurement à cette époque, ils tentent diverses incursions dans la partie française, et, notamment, en 1723, où ils plantèrent sur les bords de l'Oyapock un poteau surmonté des armes portugaises; mais les Français accoururent aussitôt, renversèrent le poteau et foulèrent sous leurs pieds les armes du roi de Portugal.

Colbert concoit le plan d'une nouvelle compagnie de la France équinoxiale, et Louis XIV goûte ce projet. Lefebvre de La Barre, ex-intendant du Bourbonnais, homme d'une grande capacité, se rend à Cayenne, suivi de 1200 cultivateurs et d'une force militaire imposante. Il chasse du pays les Hollandais qui s'y étaient établis sur les débris de nos établissements; traite avec les Indiens, et commence la colonisation sous les plus favorables auspices. Bientôt, cependant, elle subit les revers les plus fâcheux: la compagnie de la France équinoxiale est réunie à celle des Indes occidentales, ce qui nécessite le rappel de Lefebvre de La Barre. Les Anglais et les Hollandais nous enlevèrent nos établissements, par le droit de la guerre, et ce n'est qu'en 1674 que le vice-amiral, depuis maréchal d'Estrées, les fit rentrer en notre pouvoir. Depuis cette époque, le gouvernement français n'a cessé de faire des efforts, plus ou moins heureux, pour coloniser la Guyane. A l'exemple des Espagnols et des Portugais, il fit venir, des côtes d'Afrique, des cargaisons de nègres, dans la persuasion que ces esclaves supporteraient mieux que les Européens l'influence de ce climat équatorial. Le récit des atrocités commises sur ces infortunés a été si souvent présenté, qu'il serait superflu de le reproduire ici; nous nous bornerons à dire que quelques-uns de ces enfants de l'Afrique, échappés à la vigilance de leurs bourreaux, se retirèrent dans les forêts de la Guyane-Hollandaise, et parvinrent à former, dès l'année 1766, une république dite des Nègres-Marrons, dont il a fallu plus tard reconnaître l'indépendance.

En 1763, la France y dirigea une expédition, devenue célèbre par le nombre des immigrants et par sa funeste issue. Elle se composait en grande partie de Suisses et d'Alsaciens, presque tous cultivateurs, mais dépourvus des instruments d'agriculture les plus indispensables. Le gouverneur Turgot et l'intendant Chanvalon étaient chargés de la direction de cette importante entreprise. La mésintelligence, née de la jalousie, se mit bientôt entre eux, et ce fut la première origine des revers qui allaient assaillir les colons. Ceux-ci, fatigués d'une longue traversée, échauffés par la mauvaise nourriture du vaisseau, furent jetés et abandonnés sur les sables de Kourou, sans abri contre la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits. La mauvaise qualité des farines et de la viande qui leur furent distribuées, les piqûres des moustiques, la nostalgie, les maladies épidémiques et le désespoir eurent bientôt exterminé ces infortunés. Les

derniers d'entre eux furent réduits à se nourrir de gros rats qu'ils achetaient jusqu'à trois francs pièce. Ils périrent tous, au nombre de 14,000! Turgot laissa un souvenir de lui à Cayenne; il avait fait préparer un cimetière que les colons appellent encore aujourd'hui *Jardin Turgot*.

Nous voici parvenus à l'époque la plus désastreuse de l'histoire guyannaise.

La métropole, bouleversée par la grande révolution de 1789, était alors en proie aux factions intestines. Au dehors, nos armées marchaient de triomphe en triomphe, et couvraient ainsi du manteau de la gloire les misères de la patrie; mais la discorde et la jalousie siégeaient dans les conseils des chefs de la nation, et le peuple inconstant foulait aujourd'hui sous ses pieds ceux que la veille il avait portés au pouvoir. Depuis quelque temps, il est vrai, la guillotine n'était plus en permanence sur les places publiques, mais l'ère de la proscription avait commencé pour la malheureuse France. Cayenne fut désignée pour servir à la déportation de ceux que la mère patrie expulsait de son sein; les déserts de la Guyane se peuplèrent momentanément de nobles et de prêtres déportés, ou d'hommes d'état devenus suspects aux dépositaires de l'autorité. Le monde entier a connu leurs souffrances. La plupart y périrent. Mais la Providence ne permit pas que les arrêts de la déportation vinssent frapper les seuls innocents. D'odieuses victimes figurent aussi sur cette liste de mort : on y remarque Billaud-Varennes, et surtout l'infame Collot-d'Herbois. Ce monstre, qui avait contracté l'usage des liqueurs fortes pour exalter son imagination et s'enhardir au crime, arrivé au terme de son exil, continua, sans avoir égard à l'influence du climat, à se livrer à tous les excès de la débauche et de l'intempérance. Bientôt il tomba dangereusement malade, et une fièvre inflammatoire lui donna le délire.

Une nuit, se sentant dévoré par une soif ardente, il appelle le nègre chargé de le veiller. Celui-ci, à moitié endormi, lui présente une bouteille d'eau-de-vie que le malade avale tout d'un trait. Son corps devint rouge et brûlant. On voulut, d'après l'avis des médecins, le transporter sur-le-champ à Cayenne, mais il y avait six lieues de marche, et il fallut faire intervenir la force armée pour contraindre les nègres à se charger de lui. Ces esclaves disaient, dans leur jargon, qu'ils ne voulaient pas porter celui qui avait assassiné Dieu et les hommes. A Cayenne, Collot ayant dit au chirurgien Guisouf qui se trouvait auprès de lui, qu'il avait la fièvre et une sueur brûlante : *Je le crois bien*, répondit celui-ci, *vous suez le crime*. Collot se retourna et fondit en larmes. Il appelait, dit un témoin oculaire, la Vierge et Dieu à son secours. Le 7 juin 1796, abandonné des hommes et de Dieu, il vomit son ame impure avec des flots d'écume et de sang.

Cependant une conspiration royaliste s'organisait sourdement en France, et, chose remarquable, elle trouvait des partisans dans les trois pouvoirs qui réglaient alors les destinées de la république : le conseil des anciens, celui des cinq-cents, et même le directoire! ou, peut-être, est-il plus raisonnable de penser que la dissension s'étant introduite parmi les directeurs, les membres les plus influents d'entre ceux-ci, Barras, Larévellière-Lépeaux et Rewbell, furent heureux de trouver un prétexte pour se débarrasser de deux collègues qui leur portaient ombrage : Barthélemy et Carnot. Le général Pichegru était désigné comme l'ame du complot; il correspondait, disait-on, avec le prince de Condé. On ajoutait qu'Imbert-Colomès était le trésorier de Louis XVIII; enfin, Lavilleheurnois et Brottier passaient pour les agents secrets de la faction royaliste.

Un coup d'état pouvait seul sauver la patrie en danger, et c'est la majorité du directoire qui se chargea de ce soin : l'armée lui prêta son appui, et le général Augereau exécuta lui-même l'arrestation de Pichegru. Le directeur Barthélemy fut pris chez

lui, mais Carnot parvint à se sauver.

Le lendemain, Boulay de la Meurthe déclara au conseil des anciens que désormais la déportation devait être le grand moyen de salut pour la république : « C'est par là, dit-il, que « nous viendrons à bout de nous dé« barrasser des émigrés et des prêtres « qui ne veulent pas du régime de la « liberté. » A la suite de ce rapport, le conseil des anciens prit plusieurs résolutions, dont la seule qui doive nous occuper ici est celle qui condamnait à la déportation plus de soixante conspirateurs, vrais ou supposés, parmi lesquels on voit figurer le général Pichegru, président du conseil des cinq-cents, M. de Barbé-Marbois, député de la Moselle, le général Willot, Boissy-d'Anglas, Bourdon de l'Oise, Ramel, commandant de la garde du directoire, Viennot-Vaublanc, Pastoret, Siméon, Villaret-Joyeuse, Tronçon-Ducoudray, Fontanes, Madier, Quatremère-de-Quincy, Carnot, Barthélemy, Portalis, Imbert-Colomès, Camille Jordan, Jourdan des Bouches-du-Rhône, Suard, La Harpe, etc.

Cette réaction est connue, dans nos fastes révolutionnaires, sous le nom de journée du 18 fructidor an V (4 septembre 1797).

Plusieurs de ces proscrits échappèrent à la déportation, quelques-uns par le crédit de leurs amis, les autres par une prompte fuite : de ce nombre furent Boissy-d'Anglas, Carnot, Pastoret, Siméon, Vaublanc, Villaret, La Harpe, etc. Ceux qui ne purent se soustraire à l'arrêt fatal furent conduits à Rochefort et jetés à bord de la frégate *la Vaillante*, qui mit à la voile le 10 novembre, se dirigeant vers Cayenne. La traversée dura 48 jours, pendant lesquels les malheureux déportés, entassés dans un entrepont fétide, privés d'air et de lumière, n'ayant, pour se nourrir, que des aliments malsains et peu abondants, contractèrent le germe des maladies qui devaient bientôt les décimer. Enfin, ils abordèrent à Cayenne, comme sur une terre promise, heureux d'échapper à ce navire maudit, où ils avaient tant souffert. Et, en effet, l'accueil qu'ils reçurent d'abord de l'agent de la colonie, Jeannet, sembla leur promettre quelque adoucissement à leurs maux; mais cette illusion ne devait pas être de longue durée. Conduits à Sinnamary, ils y trouvèrent les mêmes misères qui avaient assailli la colonie Turgot. Soumis à de rudes travaux sous un ciel d'airain, mal vêtus et mal nourris, ces infortunés furent réduits, en peu de jours, à l'état le plus déplorable. Tronçon-Ducoudray, Bourdon de l'Oise, Murinais, Laville-heurnois, Rovère, Brottier et vingt autres, ne purent résister à l'excès de la misère et du désespoir; ils moururent, les yeux tournés vers l'Europe, vers la France. Mais, hélas ! nul écho ne porta leur voix mourante aux rivages de la patrie, et leur dernier cri de détresse s'éteignit dans les solitudes muettes de Kourou et de Sinnamary.

Alors, puisant une nouvelle énergie dans l'excès même de la misère, huit déportés tentèrent de s'évader. Dans la nuit du 3 au 4 juin 1798, Pichegru, Barthélemy, Willot, Ramel, Delarue, Dossonville, Aubry et Tellier se jetèrent dans une étroite pirogue, où, sous la conduite d'un matelot américain, sans boussole, sans cartes, et à peu près sans provisions, ils luttèrent pendant sept jours et sept nuits contre tous les dangers d'une mer orageuse, sur une côte bordée de récifs. Enfin, ils débarquèrent à la Guyane-Hollandaise, dont le gouverneur les accueillit avec une extrême bienveillance, leur prodigua les soins de l'hospitalité, et leur fournit les moyens de passer en Angleterre.

M. de Barbé-Marbois, demeuré à Sinnamary avec ceux de ses compagnons d'infortune qui avaient échappé à la mort, fut compris dans l'arrêté des consuls du 5 nivôse an VIII, qui permit à un grand nombre de déportés politiques de rentrer en France.

En 1809, les Hollandais s'emparèrent de la Guyane-Française. Le sort des armes la fit tomber au pou-

voir des Portugais. Elle nous fut rendue en 1814.

Nous y avons fait, depuis cette époque, de nombreux essais de colonisation. Tantôt c'est un plan de colonie militaire, tantôt c'en est un de colonie agricole : on veut faire de la Guyane un arsenal d'approvisionnement pour les bois de construction; plus tard on abandonne cette idée; on songe alors à dessécher les marais, à ouvrir les forêts ; mais bientôt on se rebute, et on envoie un nouveau gouverneur, avec l'ordre de soumettre un nouveau projet. En 1820 on y introduisit une colonie de Malais, mais tous y succombèrent.

Tant de fluctuations entretiennent les misères de la colonie, et donnent beau jeu aux adversaires de la colonisation, quelque peu fondées que soient leurs préventions.

On a vu, par ce qui précède, que cinq nations européennes se sont disputé le sol de la Guyane : ce sont les Espagnols, les Portugais, les Français, les Hollandais et les Anglais. Après bien du sang inutilement répandu, ces puissances ont fait ce qu'elles auraient pu exécuter depuis long-temps; elles se sont partagé le territoire contesté. La Guyane-Espagnole a été, depuis, enlevée à la métropole et annexée à la Colombie ; la partie portugaise a été réunie à l'empire du Brésil : nous n'avons donc à nous occuper ni de l'une, ni de l'autre.

La Guyane-Anglaise a environ 410 milles géométriques carrés. Stabroeck, aujourd'hui Georges-Town, en est la capitale. C'est la ville la plus importante des Guyanes pour l'étendue de son commerce : sa population est évaluée à 10,000 ames; elle est située dans le gouvernement d'Esséquébo-Démérari. La Nouvelle-Amsterdam est le chef-lieu du gouvernement de Berbice : c'est une très-petite ville.

Cette Guyane est arrosée par le Pouramoun, l'Esséquébo, le Démérari, sur les bords duquel est une colonie florissante, le Corentyn et le Berbice.

La Guyane-Hollandaise se trouve placée entre la précédente et la française; elle présente une superficie de 490 milles géométriques carrés. Paramaribo, dans le gouvernement de Surinam, en est le chef-lieu. C'est la ville la plus grande et la plus peuplée de toutes les Guyanes ; elle ne compte pas moins de 20,000 habitants. Elle est située sur la rive gauche du fleuve Surinam, à environ six lieues de son embouchure ; ses rues sont larges, alignées et ornées de délicieuses allées d'orangers et de citronniers. Sur la droite du Surinam, on trouve le village nommé Savanna, exclusivement habité par des israélites. La plus grande partie de cette région est d'ailleurs occupée encore par des hordes d'Indiens indépendants, ou par trois républiques de nègres-marrons établies dans l'intérieur des terres, sous la sauvegarde des forêts et des fleuves : ce sont les républiques des *Farameca*, des *Cottica* et des *Auka*. Leur indépendance a été reconnue.

Trois grands fleuves baignent cette contrée : le Maroni, le Surinam et le Sarameca. Les autres, tels que le Cupanama et le Nikeri, sont moins considérables. La Commewyne, principal affluent du Surinam, coule au pied du Fort-Amsterdam, forteresse assez respectable.

La Guyane-Française a 2,700 milles géométriques carrés; elle est bornée au sud par la rivière Oyapock et la baie de Vincent-Pinçon ; au nord, par la partie hollandaise, ayant ainsi une étendue de 120 lieues de côtes, sur une profondeur indéterminée. Sa population, en 1831, était de 23,000 habitants, dont 3,700 libres, et 19,300 esclaves ; dans ce nombre ne sont pas compris les Indiens indépendants. En cette même année, les importations s'élevèrent à 1,715,000 francs, et les exportations à 1,633,300 francs.

Cette contrée est fertilisée par plusieurs grands courants d'eau : le Maroni, l'Oyapock, le Kourou, le Sinnamary et la Mana. Leurs rives sont couvertes de ces immenses forêts vierges où la vie surabonde : l'homme ne saurait les ouvrir, toutefois, sans

de grandes précautions, à cause des vapeurs délétères qui s'en échappent. La culture d'une partie de cette contrée en assainirait le reste.

Cayenne, chef-lieu de nos possessions, est une petite ville de deux à trois mille habitants, dont les deux tiers sont gens de couleur. Il y existe deux jardins botaniques de naturalisation, où l'on a importé des plantes utiles tirées des diverses parties du monde ancien.

Les forêts de la Guyane abondent en reptiles d'une grosseur prodigieuse, dont le voisinage fait la terreur des habitants de cette contrée. Le capitaine Stedman raconte que, naviguant sur la Commewyne, il rencontra un serpent monstrueux : c'était un *boa constrictor*. Suivi de ses nègres, il s'en approcha avec précaution, et le reptile ne parut nullement intimidé de cette démonstration hostile; mais une décharge de mousqueterie lui fit payer cher tant de sécurité. Cependant, comme l'ennemi n'était pas hors de combat, les nègres lui jetèrent un nœud coulant autour du cou; puis, faisant passer l'extrémité de la corde par les hautes branches d'un arbre voisin, ils l'enlevèrent après de grands efforts, et le tinrent ainsi suspendu pour l'éventrer et en recueillir l'huile. Le boa respirait encore et fouettait l'air par de redoutables oscillations. Il n'avait pas moins de vingt-deux pieds de long.

Un nègre, le plus intrépide de la bande, n'hésite pas à se cramponner au reptile, et s'aidant des pieds et des mains à la manière des marins qui se hissent au bout d'un mât, il atteint le cou de l'animal, lui plante son couteau dans la gorge, et se laisse retomber en le pourfendant ainsi dans toute sa longueur; puis il en arrache les intestins encore palpitants.

Le capitaine Stedman ayant témoigné sa surprise de la prodigieuse force de vitalité du monstre, les nègres affirmèrent qu'il n'expirerait pas avant le coucher du soleil, c'est-à-dire avant plusieurs heures, et cette prophétie s'accomplit exactement. (Voy. *pl.* 7.)

Les couleuvres, l'amphisbène blanc, l'erpéton lenticulé, l'ophisaure et le serpent à cornes sont communs dans la Guyane.

A côté de ces terribles habitants des forêts guyannaises, on peut placer le camaïldor, ou grand serpent d'eau, qui attaque le caïman, l'enveloppe de ses longs replis, et ne le quitte qu'après l'avoir étouffé.

On rencontre dans cette même contrée une assez grande quantité de ces bizarres mammifères si justement nommés *paresseux*. Les nègres de Cayenne appellent l'une de ces espèces *unau-cabrit*, c'est le *bradypus didactylus* de Linné. Pour les Hollandais de Surinam, le second est l'*aï-chien-paresseux* (*bradypus tridactylus ?*)

Cet animal est de la grosseur d'un chat angora. Son poil grisâtre est touffu et bouclé. Il est herbivore et passe des semaines entières perché sur le même arbre jusqu'à ce que, ne trouvant plus de feuilles à brouter, il se laisse tomber à terre plutôt qu'il n'y descend.

Des tigres de la plus grande espèce règnent dans les mêmes localités; les singes y pullulent, et il n'est pas rare d'y rencontrer le fourmiller didactyle, le tatou (armadilla), une curieuse espèce de porc-épic, le pécary, sorte de cochon sauvage, et le tapir. Les alligators infestent les fleuves et les grandes rivières; les bois sont peuplés de singes folâtres qui se balancent et se poursuivent sur les guirlandes de liane, de toucans au brillant plumage, de papegeais violets, ou perroquets de Cayenne, de callis, petites perruches de la grosseur d'un moineau, de courlious, d'agamis, de tangaras, de colibris et d'oiseaux-mouches.

Les Apicius de la Guyane recherchent avidement l'iguane (*iguana delicatissima*), sorte de lézard qui vit sur les arbres et dont la chair est un mets friand.

L'entomologiste trouverait ici une abondante récolte; nous nous bornerons à mentionner parmi les insectes le *prionus giganteus*, que l'on trouve

sur les bords de la Mana, et le *fulgore-porte-lanterne.* Le premier est le plus grand des insectes connus; il atteint une longueur de neuf à dix pouces. Le fulgore-porte-lanterne est remarquable par sa propriété phosphorescente, à l'aide de laquelle on peut lire et écrire.

On dirait que les ennemis les plus formidables de l'homme se sont donné rendez-vous dans la contrée que nous venons de décrire. Ce n'était pas assez du boa, de l'alligator et des tigres, il fallait encore que le requin infestât les côtes de la Guyane.

Nous mentionnerons encore le lamantin, prodigieux mammifère qui fréquente également les rivières et les lacs; le poisson-volant, innocente et faible espèce qui vit dans de continuelles alarmes, poursuivie sous les eaux par les requins, et dans les airs par les cormorans; et enfin le sucet remore (*echineis remora*), qui n'a pas, comme le croyaient les anciens, le pouvoir d'arrêter les plus forts navires, mais qui s'attache par la tête aux corps solides.

Ce pays où la force de vitalité a reçu un si grand développement, doit offrir en abondance les plus remarquables productions du règne végétal. L'Européen se trouve saisi d'étonnement à la vue de ces sombres forêts où les colosses de la végétation sont enchaînés par des lianes robustes, enveloppés par les fougères et les plantes parasites, baignés par des torrents et défendus par tout ce qu'une nature vierge peut offrir d'entraves aux conquêtes de l'homme. M. Noyer, député de Cayenne, a présenté une nombreuse nomenclature des plantes utiles qui croissent dans ces vastes forêts : les palmiers couronnés par un élégant panache, les bois de teinture, les bois de construction, les plantes médicinales, les fougères colossales et les plantes grasses y sont en majorité. Nous ne pouvons qu'indiquer rapidement, parmi les plantes utiles, le *quatele-lecythis* d'Aublet, ou marmite de singe, la fève de Tonca, qui sert à parfumer le tabac, la pomme de cannelle, le counami, dont les Indiens se servent pour infecter l'eau des criques et enivrer les poissons, l'acajou, le rocouier, le bananier, le muscadier odorant et le tabac.

Les naturels de la Guyane viennent au monde presque blancs; en peu de jours ils prennent une couleur bistre clair, qui se transforme enfin en rouge, à l'aide du rocou dont ils se teignent. Ils sont fortement constitués et de taille moyenne. Leurs cheveux longs et noirs sont coupés à droit sur le front, et leur corps est bizarrement tatoué. Les femmes sont généralement bien faites, mais elles font boursouffler leurs mollets d'une façon hideuse, en se serrant fortement la jambe avec des lanières de cuir.

L'Indien de la Guyane ne manque ni d'adresse, ni d'intelligence; il est à regretter que son indolence naturelle ait, jusqu'ici, résisté à toutes les tentatives de civilisation.

Les Caraïbes et les Oyampis, qui forment les groupes les plus nombreux et les plus intéressants des aborigènes de la Guyane, ornent habituellement leur tête de plumes de toucans et de perroquets. (Voy. *pl.* 8, n° 7.)

Les *Arrowankas* ou *Aravaques*, qui habitent sur les rives du Berbèce et du Surinam, paraissent appartenir à la famille caraïbe, et en former la branche la plus fertile en beaux individus; les femmes surtout y sont remarquables par des formes à la fois nobles et gracieuses (Voy. *pl.* 8, n° 8.) Cette nation a conservé quelques traditions mythologiques qui se rapportent à un personnage aussi ancien qu'il est obscur, nommé *Amalivaca.*

Les tribus caraïbes n'ont pas d'ennemis plus acharnés que les Cabres, peuplade guerrière et anthropophage qui, des plaines de San-Juan, s'étend jusqu'aux missions de l'Orénoque. Ces deux nations sont perpétuellement en état d'hostilité, et leurs rencontres sont empreintes d'un caractère de férocité que n'ont pu adoucir jusqu'ici les premiers germes du christianisme implantés chez elles.

Les armes dont les Indiens se ser-

vent consistent en flèches empoisonnées, en *boutous*, massues de bois dur taillées quadrangulairement, en tomahauks et en couteaux. Leurs arcs ont quelquefois une longueur de six pieds.

L'adresse et la ruse suppléent à l'imperfection de ces moyens de destruction. Lorsqu'une tribu sauvage fait une expédition militaire, l'autorité du chef devient une suprématie illimitée ; celui qui tenterait de s'y soustraire serait aussitôt mis à mort, et sa chevelure ornerait la ceinture du grand chef. La troupe voyage habituellement de nuit; elle descend en silence la déclivité des collines, ou glisse furtivement sous les hautes herbes de la plaine. Les bois, les rivières ni les marais ne sont un obstacle à sa marche, elle a des ressources pour tout. Quand elle s'arrête, des sentinelles avancées veillent à sa sûreté avec un instinct qui surpasse les prévisions de l'homme civilisé. Tantôt grimpant à la cime des arbres les plus élevés, les gardiens jettent de longs regards sur l'horizon lointain, et rien ne saurait échapper à leur vue perçante et exercée; tantôt, l'oreille appliquée contre la terre, ils consultent les plus légers frôlements de l'air et devinent ainsi la distance et la force de l'ennemi qui s'avance. Alors un cri perçant se fait entendre, il fend les airs et pénètre jusqu'aux solitudes les plus reculées. L'alarme est au camp, la troupe se lève, elle arrive par sauts et par bonds, sans ordre apparent, mais non pas sans tactique, et cherche à s'animer au carnage par des cris assourdissants ou des chansons belliqueuses.

Au retour de l'expédition, les vainqueurs seront reçus en dehors du village par les femmes et les enfants qui s'empareront des prisonniers et les accableront d'outrages jusqu'au moment peut-être où on les fera servir à un horrible festin. Cependant les guerriers procèdent au partage du butin, et ce n'est pas sans de vives altercations qui, quelquefois, se terminent par des combats singuliers ; mais le plus souvent, les contestations particulières s'éteignent dans l'ivresse d'un banquet solennel où le *vicou*, le *cachiri* et d'autres liqueurs coulent à grands flots. Les danses succèdent au repas, car il est à remarquer que cet exercice a toujours été cher aux guerriers de tous les temps et de toutes les nations. Ils aiment également à entendre chanter leurs exploits, et les sauvages eux-mêmes n'abandonnent pas ce privilége. Ici, ils accompagnent leurs chants monotones et tristes avec des tambours, de grossières mandolines, des flûtes en roseau imitant le *syrinx* des anciens, des cornets, des trompettes et des instruments à grelots.

Le lendemain, la peuplade reprend son apathie habituelle. Les hommes fument le courimari, et se balancent mollement dans leurs hamacs; quelques femmes pétrissent le manioc, préparent la cassave, polissent des dents de tigres, de caïmans, des graines sauvages, et autres bijoux de leurs modestes écrins. D'autres font leur toilette et se teignent la peau avec le suc du rocouier.

Les *Waraones*, qui vivent à l'embouchure de l'Orénoque sur des îlots couverts de mangliers, construisent leurs carbets sur les arbres; usage commun à plusieurs peuplades du nord qui échappent ainsi aux inondations.

La langue des *Galibis* a le privilége d'être la plus répandue sur le sol de la Guyane. C'est elle dont se servent entre eux les Indiens sauvages qui appartiennent à différentes familles, ou les missionnaires qui veulent communiquer avec eux. Les Galibis forment, en effet, la nation la plus voyageuse : on la trouve généralement sur les bords du Surinam, du Maroni, de l'Essequebo et de tous les courants d'eau jusqu'à l'Orénoque.

La vie nomade est chère à ces enfants du désert. Le prétexte le plus frivole leur suffit pour abandonner leurs villages. Les vieillards, les femmes et les enfants voyagent gaiement sous la tutelle des guerriers. La troupe vagabonde marche sans but jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une localité convenable pour y construire ses carbets

que bientôt, peut-être, elle ne tardera pas à abandonner de nouveau.

Les Indiens qui avoisinent Cayenne y viennent souvent dans des pirogues, pour y échanger des oiseaux rares, des perroquets, des fourrures et quelques produits de leur grossière industrie, contre du tafia, des haches, des couteaux et de la verroterie. Le commerce étant le premier élément de la civilisation, il semble que ces commerçants du nouveau monde devraient se ployer bientôt aux usages de l'ancien; mais la vie indépendante est un bien tellement précieux que l'on voit clairement, par leur exemple, combien il est pénible d'y renoncer. A peine leurs opérations sont terminées, qu'ils s'empressent de regagner leurs forêts et d'y reprendre leurs sauvages habitudes, en manifestant le plus profond dédain pour les usages de notre vieille civilisation.

Les colons forment ici une classe curieuse à observer. L'ardeur du climat et le zèle des esclaves nègres augmentent singulièrement leur indolence naturelle. Les plus petits détails du ménage seraient pour eux des fatigues intolérables; un oiseau, une fleur, un singe, peuvent remplir toute la journée des dames du pays. Voyez ce planteur se promener sur sa propriété, vêtu d'étoffes légères, et la tête ombragée du large chapeau-parasol! (*pl.* 8, n° 5). Dix esclaves veillent sur ses moindres mouvements. Il vit au milieu d'eux comme un despote de l'Orient au milieu de son harem; il est aisé de reconnaître, parmi les plus jeunes femmes de couleur, celles qu'il a daigné distinguer. A peine sorties de la première enfance, elles tombent au pouvoir du maître, qui leur prodigue les colliers de pierres fines, les anneaux et les bracelets d'or, les robes diaphanes, les étoffes à couleur éclatante, et tout l'attirail de la coquetterie américaine. Les blancs de Cayenne ont montré une grande humanité à l'époque sinistre de la déportation; mais il n'est que trop vrai, cependant, que selon le préjugé enraciné parmi les colons des Guyanes, la race esclave veut être traitée avec une grande sévérité. Le fouet qui sillonne les chairs et couvre de zones sanglantes le sein des jeunes filles comme le dos des vieillards; le croc qui sert à les suspendre à une potence par la peau des hanches et par les côtes, la cangue, les colliers de fer, et vingt autres supplices infligés aux esclaves coupables, sont les affreux moyens que les colons jugent indispensables à la conservation de leur autorité. (Voy. *pl.* 8, n° 2 et 9.)

On a également exagéré les avantages et les inconvénients de la colonisation guyannaise. Il résulte, toutefois, de ces débats, auxquels des hommes de talent, MM. Noyer, Catineau-Laroche, Lescalier et autres, ont pris une part digne d'éloges, que le climat de la Guyane-Française n'est point aussi nuisible aux Européens qu'on l'avait supposé; ils peuvent même, sans inconvénient, s'y livrer, comme les hommes de couleur, aux travaux de l'agriculture. La débauche, l'intempérance, les privations de toute nature, les préjugés des anciens colons, les tâtonnements de l'administration, et les vues personnelles de quelques agents de l'autorité, ont été, jusqu'ici, les véritables fléaux qui ont décimé la colonie. Des hommes probes et intelligents y ont pourtant laissé les plus honorables souvenirs: tels sont, entre autres, les La Barre, les Malouet, les Cara Saint-Cyr, les Milius, les Missiessy et les Freycinet.

FIN.

AVIS

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES DU BRÉSIL.

N. B. Plusieurs erreurs ayant été commises par le graveur en lettres dans l'orthographe des titres, cette table peut servir à leur rectification.

AVIS

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES DE LA COLOMBIE ET GUYANES.

Planche 1	Page 22	Planche 5	Page 5
2	2	6	21
3	5	7	29
4	20	8	19

ERRATA.

Page 2,	Planche 1,	lisez :	Planche 2
5,	4,	lisez :	3
20,	3,	lisez :	4
22,	2,	lisez :	1

